

Journal de Fernand Turlotte

Le Cateau sous l'occupation, 1914-1918



Ancienne succursale de la Banque de France au Cateau-Cambrésis

11, rue du Marché aux Chevaux

Avant-propos :

Ce journal est composé d'un peu plus de 550 feuillets écrits recto-verso par mon arrière-grand-père entre 1914 et 1918 au Cateau. J'en ai fait la retranscription intégrale sur support numérique, m'appliquant à déchiffrer, interpréter parfois et compléter certains noms de personnes et de lieux. Je n'y ai apporté que très peu de corrections de syntaxe ou d'orthographe, l'ensemble étant écrit avec beaucoup de soin.

L'objectif de cette mise au format numérique est de faire survivre et de partager le témoignage de cette période à notre famille avant tout, mais aussi de le rendre disponible à tous ceux et celles qui seraient intéressés ¹ par cette tranche de notre *Histoire*.

Alors, directeur de l'établissement de la Banque de France au Cateau, Fernand Turlotte ² s'y trouve en août 1914, non mobilisable, confiné et seul. Il avait eu le soin de faire partir sa femme Louisa et son fils Jacques (âgé de 5 ans) en Normandie, dans sa belle-famille au Havre et dans leur propriété du Meslay, proche de Bayeux.

Il nous livre son témoignage quasi-quotidien de la vie d'un notable du Cateau, directement impliqué dans la vie sociale et économique de la ville et de la région, aux prises avec l'occupant allemand, essayant tout à la fois d'apporter son soutien aux habitants dans cette période difficile, de s'en faire le témoin et de survivre au désespoir d'être éloigné des siens, sans nouvelles et sans avenir visible pour lui et sa Patrie.

La fin de l'histoire est connue, et Fernand Turlotte retrouvera femme et enfant après la guerre et 4 années d'une séparation totale, vécue *hors de France*. Après un poste à Évreux, il prendra sa retraite à Bayeux où il subira alors une nouvelle occupation allemande en 1940...qu'il a aussi relatée dans un journal plus succinct.

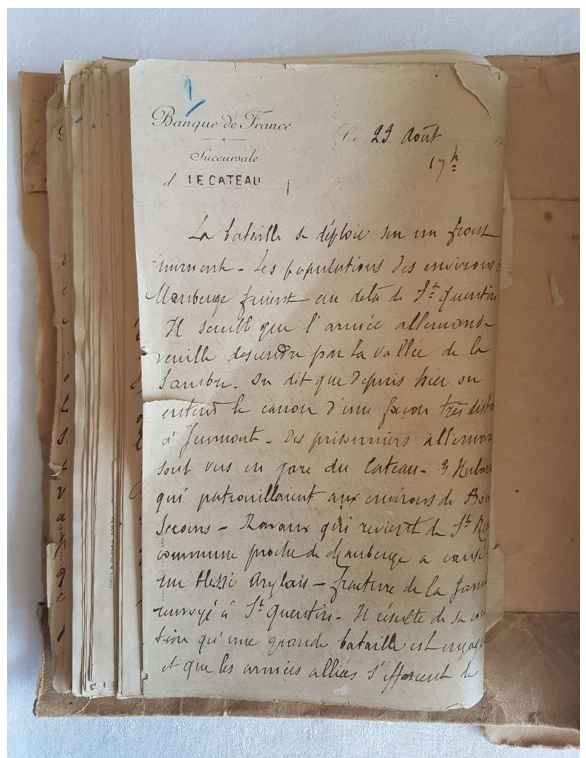
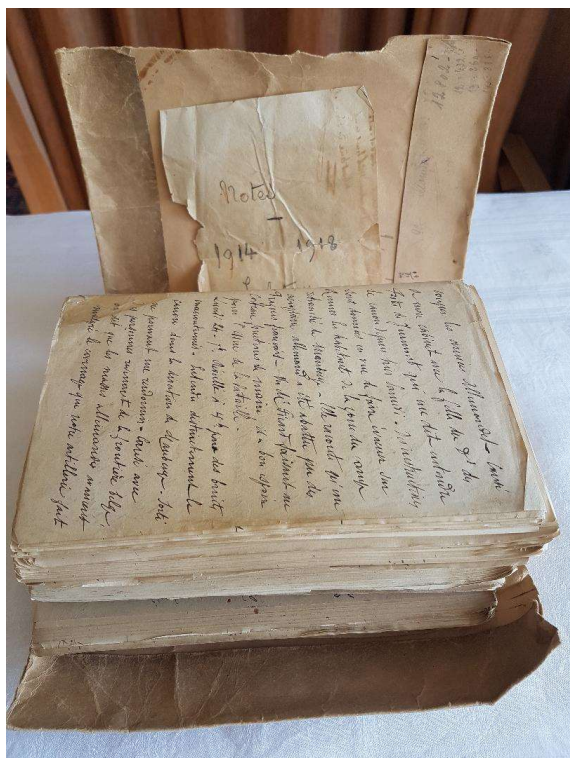
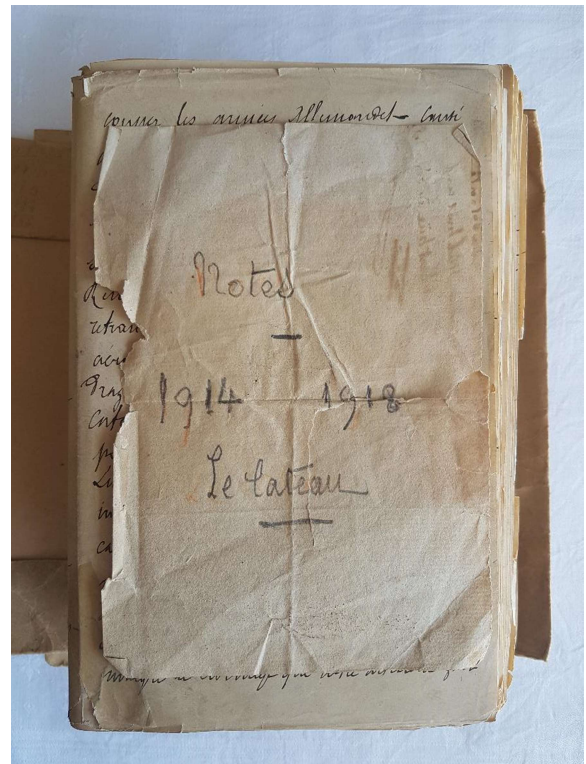
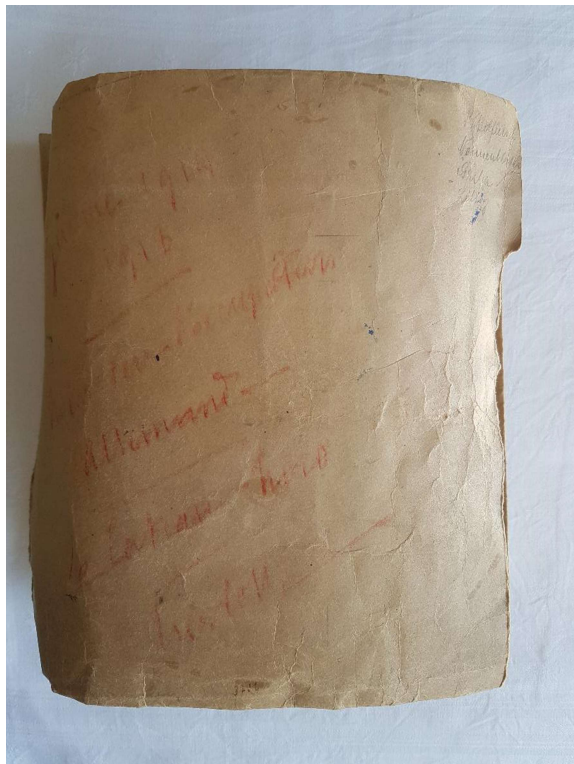
Il avait été décoré de la Légion d'Honneur en 1929 et vécu en Normandie jusqu'en 1959, année de son décès. Il a été inhumé dans le caveau familial de Planquetry.



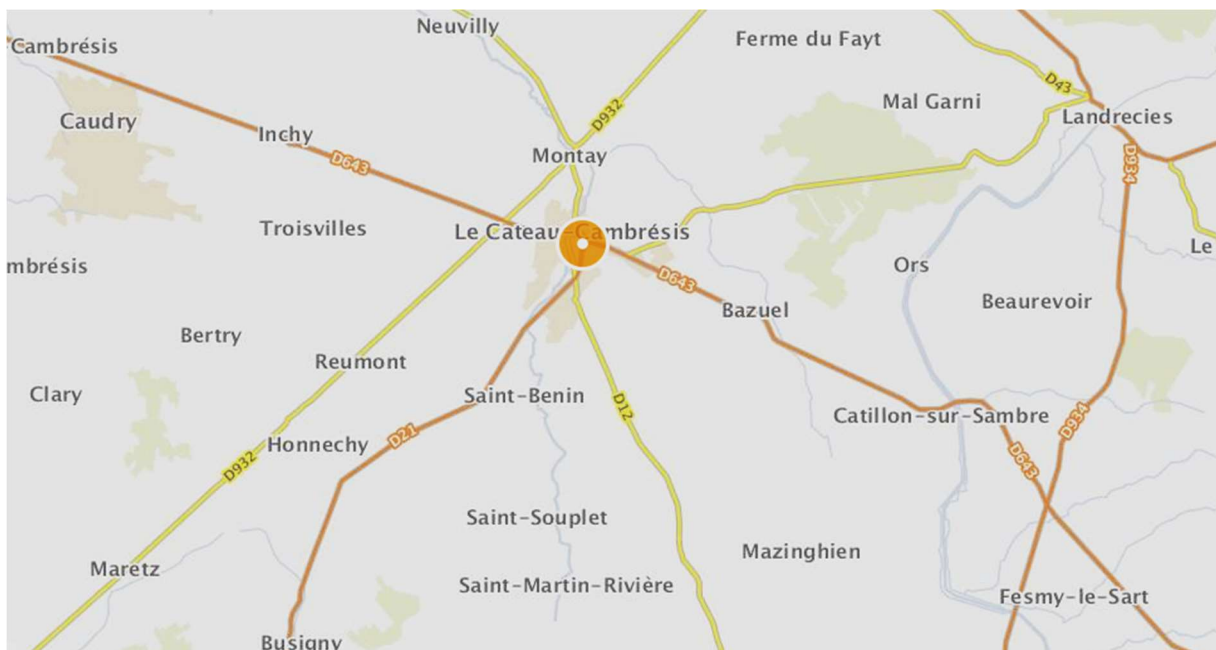
¹ Utilisation interdite à titre lucratif. Diffusion publique autorisée après demande (fabrice.turlotte@yahoo.fr).

² Fernand Turlotte (Arras 1868 - Bayeux 1959) est le fils d'Aimable Turlotte, caissier de la Banque de France à Saint-Lô, et de Claire Pajot, d'une famille d'Arras. Les Turlotte sont originaires de Robecq dans le Pas de Calais. Fernand avait épousé Louisa Le Guélinel de Lignerolles, fille d'Henri, médecin au Havre, d'où est sorti Jacques Turlotte (1909 - 1988), fils unique et futur médecin à Bayeux, d'où descendance.

Originaux du Journal de Fernand Turlotte



Situation générale du Cateau-Cambrésis



Année 1914

23 août 1914 - 17h.

La bataille se déploie sur un front tourmenté. Les populations des environs de Maubeuge fuient au-delà de Saint-Quentin. Il semble que l'armée allemande veuille descendre par la vallée de la Sambre. On dit que, depuis hier, on entend le canon d'une façon très distincte à Jeumont. Des prisonniers allemands sont vus au parc du Cateau, trois uhlans³ qui patrouillaient aux environs de Bon Secours. Ravaux qui revient de Saint-Rémy, commune proche de Maubeuge, a causé avec un blessé anglais - fracture de la jambe - renvoyé à Saint-Quentin. Il résulte de sa conversation qu'une grande bataille est engagée et que les armées alliées s'efforcent de couper les armées allemandes. Causé à mon cabinet avec la fille du directeur des Postes de Jeumont qui me dit entendre le canon depuis hier, samedi. Des instructions sont données en vue de faire évacuer sur Rennes les habitants de la zone du camp retranché de Maubeuge. Elle raconte qu'un aéroplane allemand a été abattu par des dragons français.

Vu M. Picard faisant au Cateau fonction de maire⁴. Il a bon espoir pour l'issue de la bataille.

Lundi 24 août 1914 - 7h.

Réveillé à 4h par des bruits inaccoutumés. Entendu distinctement le canon dans la direction de Maubeuge. Sorti ne pouvant me rendormir. Causé avec des personnes revenant de la frontière belge, on dit que les masses allemandes avancent malgré le carnage que notre artillerie fait dans ces bataillons. On dit que les Français sont dans Liège, que les Anglais arrivent de flanc... mais tous ces *on-dit* proviennent de personnes qui se sont enfuies, mais qui n'ont pas vu. Un fait reste patent, on a entendu le canon hier - on l'entend encore à cette heure, 7h30 du matin.

27 août 1914.

Anniversaire de mon mariage - 27 août 1906. Voilà l'invasion !

Ils sont arrivés le 26 au matin, à pas feutrés. Je les vois encore au moment où par la rue de Landrecies, je revenais de donner des indications à un de nos petits soldats, interprète, qui cherchait sa liaison avec un corps de troupes anglaises. Le temps de faire rentrer tout le monde dans la banque, puis de fermer les portes et d'organiser la mise à l'abri dans la cave et la bataille commence ! D'abord le crépitement de la fusillade, puis le grondement du canon. Le bataillon anglais qui se repliait a dû les arrêter assez longtemps, car nous avons entendu de 6h à 11h le crépitement des fusils et des mitrailleuses. À l'angle de nos rues étaient installées des batteries de gros calibre qui tiraient lentement mais dont la portée devait être considérable. À un moment nous avons eu une lueur d'espoir, c'est quand par le soupirail, nous avons vu une batterie faire demi-tour ! Hélas ce n'était que pour prendre une autre position. Vers 3h de l'après-midi, le crépitement a cessé et seule s'est fait entendre la grande voix du canon. Des

³ Cavalier notamment armé d'une lance.

⁴ Le maire élu en 1914 est M. Albert Boulogne. Sous-Lieutenant au 41^e Régiment d'Artillerie, mobilisé à Maubeuge, il est fait prisonnier et déporté. M. Émile Picard, 1^{er} adjoint, fera donc office de maire pendant toute la durée de la guerre. Tout au long des notes nous retrouverons Émile Picard, né au Cateau en 1866, ainsi que son frère Eugène, né en 1868, tous deux négociants et industriels, fabricants de dentelle.

roulements rapides, puis toujours les coups sourds des batteries lourdes ! Enfin vers 17h30 les grondements se sont espacés et tout s'est apaisé, ils avaient passé.

27 août 1914

Notre vie dans les caves. J'avais de longue date prévu qu'une bataille pouvait se livrer au Cateau. Aussi, dès le commencement des hostilités, j'avais examiné nos caves et organisé les moyens d'y passer une journée, même d'y vivre. Se sont réfugiés dans la cave avec nous, la femme du caissier et sa fille, le concierge et sa famille et la jeune bonne restée à mon service. Nous avons, pendant ces mortelles heures, écouté anxieusement la bataille qui se déroulait autour du Cateau. Tour à tour, nous avons passé par les angoisses les plus grandes, tantôt la crainte d'être incendié, tantôt l'espérance de voir nos troupes sortir victorieuses du combat. Et toujours le bruit de la fusillade accompagné du crépitement des mitrailleuses et des coups sourds du canon. En nous baissant nous regardions par le soupirail les Allemands aller et venir dans la rue, les batteries prendre leurs positions. Nous avons deux bonnes lampes pour nous éclairer et de la nourriture, nous avons donc pu vivre d'une façon relativement confortable. Nous avons prié Dieu à maintes reprises. La vieille concierge qui est très pieuse disait son chapelet et nous répondions en chœur. Dieu nous a visiblement protégés car nous n'avons vu sur l'immeuble après la bataille aucune trace de balles ou d'obus.

Sorti le soir avec M. B...(oudart) ⁵ pour la question de la subvention demandée à la ville du Cateau - 200.000 francs. M. Boudart⁶ a vu fusiller sous ses yeux des prisonniers que les Allemands faisaient marcher devant eux pour occuper la ville. Il a reçu un obus qui a traversé le plafond de son salon - sans incendie. Devant sa maison restait un cadavre, celui d'un pauvre lieutenant de douane fusillé. Toute la place était occupée par les troupes, les magasins plus ou moins défoncés regorgeaient de soldats qui fumaient, mangeaient sans bruit, avec ordre. La ville flambait dans le bas et une maison se détachait toute rouge sur le fond noir.

Vu M. P...(icard) faisant fonction de maire entouré de boulangers auxquels il était commandé par les Allemands 56.000 pains. Au moment où M. Picard faisait les réquisitions, un officier allemand d'un air très poli, la main à sa casquette, est venu lui dire :

- M. le Général désirerait vingt, oui vingt, bouteilles champagne, bon champagne et puis 50 bouteilles bordeaux, oui bon bordeaux, désirerait tout de suite, tout de suite.

On ne prend rien mais on exige de suite qu'on fasse droit à la demande. Arrive ensuite le Commandant de Place, il lui faut logement, écuries, bureaux et on est trop heureux de lui fournir le tout même avec complaisance car on comprend que la force, une grande force est là ! Peu à peu le bureau du maire se remplit d'officiers parlant très mal le français, sourires de vainqueurs par trop exagérés, on leur donne tout ce qu'ils demandent, on va même au-devant de leurs désirs. Le bureau du maire leur est abandonné ! Et il se dégage une odeur - sui generis - impossible à décrire. Pour faire plaisir à M. Picard, j'accompagne le Commandant de Place jusqu'à la maison qui lui est désignée. Mais c'est trop loin et je dois lui en trouver une autre, il parle mal le français. Comme je lui demande s'il est marié, il me répond qu'il a deux enfants et que la guerre est la guerre, mais qu'elle n'a pas été voulue par leur Empereur ! Je lui trouve un local pour ses bureaux dans un estaminet et un logement pour lui chez M. H... qui a fui.

⁵ Soucis du secret ou simplification d'écriture, les noms de famille au début des notes de Fernand sont écrits partiellement. Je les ai reconstitués lorsque j'étais certain des identités.

⁶ Constant Boudart, négociant en vins, conseiller municipal, administrateur de la BdF, trésorier de la Croix-Rouge.

Je remonte à la mairie où Picard et Boudart me font des propositions extravagantes pour que la Banque avance les fonds destinés à payer l'indemnité réclamée à la ville. Je rentre seul à la banque depuis la maison Boudart. Tout est plongé dans l'obscurité, des soldats vont et viennent dans la nuit, en face se détache couvert d'un drap blanc le cadavre du lieutenant de douane fusillé le matin. Je m'endors comme une masse, mais toute la nuit me poursuivent des bruits de fusillade et de canon ! Le matin 27 août après une longue insomnie j'ai pris le parti de ne pas faire auprès du maire un zèle intempestif. Puisque les catésiens ont tous ou presque tous fui, je ne vois pas pourquoi j'irais me mêler de choses qui finiraient peut-être par mal tourner. Je fais part de cette manière de voir à M. Boudart et je retourne à la banque. Mélancoliquement je fais les cent pas dans mon jardin et je pense à ma pauvre femme et à mon cher petit Jacques laissés là-bas et qui vont avoir les pires inquiétudes.

À midi commencent à passer des troupes allemandes venant de Berlaimont, elles ont dû contourner la place forte de Maubeuge et elles défilent !!! Jusqu'à 18h30 des Corps d'Armée entiers, c'est comme un flot qui roule vers la France, flot puissant, meurtrier qui répandra le ravage et l'incendie. Toutes les troupes du Kaiser semblent passer sous mes yeux. Je pleure sur la France, il me semble que ma Patrie va être submergée et que nous allons disparaître sous l'invasion. Je ne raisonne pas, je pleure ! Vers 3h de l'après-midi, incident au sujet de mes coffres de location. J'avais jugé utile de cacher les clés remises par M. Piot pour sauvegarder les intérêts de mes locataires mais la contribution qui frappe la ville oblige certains d'entre eux à recourir aux réserves qui s'y trouvaient déposées. J'ai résisté en disant que M. Piot avait emporté les clés et que ses doubles étaient perdus dans l'incendie qui a consumé sa maison. Un des locataires, M. Hall...(ette ?) craignant d'être emmené en otage a réclamé vivement qu'on lui ouvre son coffre. Une crainte inexprimable mêlée à une colère excessive agitait son visage. J'ai cru devoir lui dire que j'irai chercher les clés dans les décombres. J'ai visité pour acquiescence cette pauvre maison brûlée ; il ne reste rien que les quatre murs et sur les caves des cendres fumantes. Quel spectacle ! Les braves gens ayant amassé à force de travail un mobilier coquet se voient ruinés. Je me suis décidé, pour permettre d'ouvrir les coffres, d'inventer une fable, disant que j'avais retrouvé les fameuses clés dans un tiroir. Cela a plus ou moins passé et on a ouvert les coffres pour faire la contribution. M. Hall...(ette ?) a pris ce qu'il a cru devoir prendre. Et comme je lui faisais remarquer que maintenant on pouvait me forcer à faire ouvrir les coffres pour prendre ce que l'on voulait il m'a été répondu :

- Vous n'aurez qu'à dire que vous les avez perdues !

Tartuffe ! Revoici des soldats qui veulent loger, c'est sans doute l'arrière-garde de ceux qui ont passé. Je converse avec l'un d'eux qui parle assez bien le français et nous nous entendons, ils auront le hall et coucheront dans la caisse. Tous appartiennent à d'assez bonnes familles et occupent des situations aisées libérales ; ils sont élèves-officiers de réserve. Sur ces entrefaites arrive un officier, joli garçon aux yeux bleus, sanglé dans sa capote gris bleuté. Il demande une chambre pour lui-même et un ami. Je dresse dans la chambre proche de la mienne un lit cage et on se montre assez satisfait de l'installation. Peu après tous ces hommes me reviennent chargés de boîtes de conserve, de boîtes de biscuits. Bref, on avait dévalisé les épiciers. Et les voilà installés à manger : on ouvre avec les baïonnettes les boîtes de conserve et on mange à même, on se passe les fruits confits qu'on avale en entier, on bâfre ! Et tout cela sans trop de bruit, avec une certaine méthode. C'est cette méthode qui règne sur tout et qui donne une impression de force. Et ils sont forts ! L'un d'eux me donne la marche de leurs armées - trois armées sur Paris - on perd du monde mais on est victorieux et on passe ! Jusqu'ici on s'est peu

battu avec la France. On a eu affaire aux Belges et aux Anglais. L'officier rentre se coucher. Pour ne pas le mettre en contact avec ma bonne, je le conduis à sa chambre.

- Je paierai car vous savez Monsieur qu'en Allemagne, nous sommes des gentilshommes.

Au reste, il a 21 ans, il est sous-lieutenant et appartient au Régiment de l'Impératrice. C'est donc La Garde que nous avons vu défiler ce matin. Et je comprends maintenant la tenue superbe des équipages. Nous causons de la guerre. Nous serons toujours battus et les Allemands imposeront la paix à Paris. On demandera à la France beaucoup de milliards et le Maroc par-dessus le marché ! J'écoute, j'interroge et je pense à ce flot qui roule vers Paris. Où sont les nôtres ? Maintenant je suis séparé de tout, ma pauvre femme, mon Jacques chéri. Dans quelle angoisse ils vont se trouver. Et la France !!!

Vendredi 28 août 1914

Levé ce matin à 4h30 pour surveiller le départ de mes deux officiers et de leurs hommes. Tout se passe convenablement ; les hommes sont bons enfants et les officiers font les gentlemen ; pensez donc, officiers dans le Régiment de la Reine ! Impératrice ! Nous causons les soldats et moi. L'un, sculpteur, est assez gentil. Il paraît goûter notre Rodin et voudrait travailler à Paris. C'est curieux comme Paris exerce sur eux un attrait toujours irrésistible. Il me demande dans un moment d'expansion de jouer du piano dans mon salon ! Je goûte peu ce genre de distraction et je lui fais comprendre combien il me serait pénible à cette heure de le voir jouer du piano ! Il paraît comprendre et pour s'excuser me dit :

- Ah oui, je ne pourrai pas entrer dans votre salon, mes bottes sont trop sales !

La colonne se forme devant la banque et ils veulent me serrer la main en partant ! Non l'Allemand n'aura jamais la finesse du Latin. Quant à mon officier, le fameux gentilhomme, il prend son café dans la loge de la concierge. Il est remonté à sa chambre juste au moment où je me disposais à mettre de côté - pour mon usage personnel - une grande boîte de biscuits, deux caleçons et deux boîtes de bonbons achetées sans payer, mais mon gentilhomme me demande de lui passer les fameuses boîtes. Je le charge du tout et j'admire l'officier de la Reine portant du stock d'épicerie. Il prie Marie, la bonne, de le débarrasser et pour répondre du tac au tac, j'ajoute :

- Vous pourrez payer la chambre comme vous m'en manifestiez le désir à Mademoiselle.

- Tout à l'heure quand je reviendrai, ajoute-t-il.

Et le gracieux officier n'est jamais revenu.

Mon voisin loge quelques Allemands assez gentils. Il leur donne du vin, on prend confiance ; ils partent en lui empruntant - pour la campagne sans doute - sa bicyclette.

Autre remarque, l'Allemand n'est pas brave. Mes sept grands gaillards qui ont couché dans les bureaux et qui sont armés jusqu'aux dents se sont enfermés à clé et avaient même suspendu par le dossier une chaise au bouton d'une porte démunie de verrou de sûreté !

On a été satisfait de la manière dont la ville s'est acquittée des réquisitions, de sorte que l'indemnité de 200.000f n'a pas été versée en entier. M. Boudart et M. A. Seydoux ⁷ viennent

⁷ André Seydoux (1871-1927) Industriel, délégué de la Croix Rouge, Administrateur de la BdF. Chevalier de la L.H. À la fin du XIXème siècle, une importante filature avait été construite pour le tissage. Elle utilisait des métiers de taille imposante et employait des milliers d'ouvriers. Démantelée par les Allemands pendant l'occupation, elle fut détruite par les bombardements d'octobre 1918, puis reconstruite en 1921.

louer un coffre pour y déposer le surplus de la somme non versée. M. Seydoux a sa maison au pillage. Trente officiers anglais et 4 à 500 prisonniers de la même nation y sont parqués. D'autre part nombre d'officiers allemands s'y font servir et mettent la cave en coupe réglée.

Je vais causer quelques instants après avoir déjeuné avec mon voisin le receveur de l'enregistrement et nous déplorons la situation actuelle pendant que gronde le canon dans la direction de Guise. Il est hors de doute qu'une grande bataille est engagée de ce côté. À deux heures de l'après-midi des troupes allemandes recommencent à défiler. Il en passe par notre rue pendant plusieurs heures ; je compare tous ces hommes aux sauterelles d'Égypte dont parle la Sainte Écriture et je pleure sur mon pauvre pays.

Vers 18h arrivent les infirmiers et brancardiers du IX^{ème} corps. On frappe à la porte et un sous-officier bourru me dit :

- *Logement pour 6 officiers, logement pour 60 hommes.*

Je me débats :

- *Pas de chambres.*

Il me répond

- *Banque de France riche, doit avoir beau bâtiment.*

Enfin nous transigeons pour 4 officiers ; mais où et comment les loger ? J'ai déjà la chambre à deux lits près de la mienne, il ne me reste comme ressource que de transformer le salon en chambre. Aidé du concierge toujours dévoué, nous montons le mobilier du salon au grenier et nous descendons les deux lits des bonnes au salon. Le piano est roulé contre la muraille après avoir été fermé à clé ; entre les lits je déploie une bande de tapis de l'antichambre, j'arrange quelques petites tables volantes encore garnies de bibelots sans valeur et somme toute l'appartement a un aspect assez coquet. Quand le fourrier vient pour voir les chambres, je cause un peu avec lui, je l'amadoue et nous nous quittons assez satisfaits l'un de l'autre. Pendant tout ce temps le canon ne cesse pas de tonner, nous l'avons entendu jusqu'au soir dans la direction d'Hirson.

Vers 7h30 du soir mes quatre médecins plus ou moins majors, sont installés et j'espérais en être débarrassé quand leur chef me fait comprendre qu'il veut manger chez moi. Je lui réponds que je n'ai plus rien, que nous avons été au milieu de la bataille et qu'après le passage de leurs troupes tout était nettoyé. Mais il roule des yeux furieux et me dit :

- *Il faut que nous mangions, avez-vous sardines à l'huile, jambon, bière, Pilsen Munich !*

Je lui réponds que tout est au pillage et que je n'ai plus rien ; il roule des yeux encore plus furieux, me menace, bref ne voulant pas exciter sa colère je lui réponds que je vais faire tout mon possible. Je lui annonce comme menu une omelette avec des œufs de conserve. À ces mots de conserve, il fait la grimace et répond qu'il n'en veut pas. Alors un de ses camarades revient avec un énorme morceau de bœuf saignant et comme j'aide à tout mettre en ordre avec Marie la cuisinière restée, il crie :

- *Eh Marie, cuire beefsteak, pommes de terre sautées, non frites, et vite ...*

Nous nous mettons en quatre pour faire vite. On dresse dans mon cabinet une table avec quatre couverts - car je ne veux pas que nos ennemis et nos vainqueurs mangent dans ma salle à manger, et ces messieurs vont s'installer. Sur ces entrefaites, arrive celui que je considère comme le loustic de la bande avec deux poulets déjà flambés et il crie :

- *Eh Marie cuire cela dans marmite, nous manger demain froid - tout de suite !*

Puis vers moi :

- *Le vin svp !*

Et moi de répondre que je n'avais plus que quatre bouteilles.

- *Non, non, Monsieur Directeur Banque de France a bon vin dans sa cave.*

Je lui prends le bras et le prie de descendre vérifier mais soit couardise (plus j'avance plus je considère l'Allemand comme très poltron) soit délicatesse, il refuse et se contente d'une seule bouteille de vin ordinaire. Le vin ne lui disant rien qui vaille, il sort et revient peu après avec une bouteille de vin fin qu'il a dû barboter dans les environs. Ces messieurs se mettent à table, je les laisse pour surveiller la cuisson des deux poulets. Je reviens peu après, on cause de la guerre et l'on plaint la France. Dans quelques jours ces messieurs seront à Paris. Les Russes ne comptent pas, les Anglais et les Belges sont battus, Maubeuge est prise. Et comme j'avance que vers 16h on entendait le canon des forts de Maubeuge, on répond que la nouvelle de la prise de Maubeuge est arrivée à 20h par le télégraphe à l'armée allemande. Sur cette impression pénible mon cœur se serre encore plus douloureusement. Avant de me coucher je prie Dieu de toute la force de mon âme de nous protéger.

Samedi 29 août 1914 - 9h30 du soir

C'est un peu ici le régime de la Terreur. J'étais tout à l'heure à la fenêtre de la salle à manger à fumer une pipe, le gaz éteint, et je regardais en prenant le frais dans la rue lorsqu'un soldat armé passe, le fusil à la bretelle. Il m'aperçoit, s'arrête, me regarde, fait passer son fusil de son épaule dans sa main, arme et prononce quelques paroles que je ne comprends pas. J'ai juste le temps de me retirer ! Il n'a pas tiré mais j'ai compris le geste.

Depuis ce matin, le canon tonne dans la direction de Guise, canal de la Sambre. Pendant l'après-midi, les coups se succèdent avec une rapidité inouïe. Des avions passent très très haut dans les nuages. Nous espérons que la bataille là-bas pourrait nous être favorable, mais sur le soir les coups deviennent plus sourds, plus espacés, c'est donc que nos troupes reculent ! D'ailleurs les troupes allemandes continuent à passer et vont se dirigeant toujours vers Paris. De l'artillerie, des convois innombrables de munitions. Un régiment d'artillerie qui arrive en dernier lieu à moins bon aspect ; les chevaux moins beaux, les hommes plus âgés et moins brillants. Sans doute un régiment de réserve. Nos ennemis font vraiment la guerre avec méthode ; ils réquisitionnent mais ils paient...avec des bons. Ce matin mes officiers se sont levés vers 6h30. Ils ont été satisfaits du lit et tous me déclarent avoir bien dormi, ils m'en remercient courtoisement.

Cependant le médecin major qui s'habille, réclame, va et vient. Je m'approche, il demande :

- *Salle de bains.*

Je fais un peu l'ignorant mais il me force à ouvrir toutes les portes et il arrive à mon cabinet de toilette où se trouve installée une baignoire. Il désire seulement se doucher ; je suis sauvé. On sert à ces messieurs du café au lait avec tartines de beurre et confiture. Ils mangent très convenablement, moins gloutonnement que les soldats. Avant de partir on me fait un bon constatant que 4 officiers ont couché chez moi et on y ajoute une lettre certifiant que ces messieurs ont été bien traités. Je cause avec l'un d'eux, mais nous arrivons à constater que nous gouvernements réciproques nous ont - suivant lui - maquillé la situation sur les causes de la guerre. Il prévoit l'écrasement complet de la France en très peu de temps. Moi je lui réponds

que la France luttera jusqu'au bout et j'ajoute que, malgré les torrents de sang qui vont couler, nous arriverons grâce à nos alliances au succès final. Nous nous quittons en hommes courtois mais pas en ennemis - quelle étrange chose que la guerre !

Toutes les maisons habitées sont respectées. Les hommes logés chez l'habitant s'y conduisent suivant leur degré de situation morale et le tact apporté à les recevoir. Mais les demeures abandonnées sont livrées aux soldats qui enfoncent les portes pour s'y loger. Il va sans dire que très souvent les militaires s'y conduisent en vainqueurs, pillant et saccageant par plaisir.

Je pense aux miens - aux deux êtres chers maintenant séparés de moi et qui doivent mourir d'angoisse. Moi, de mon côté, je ne sais rien d'eux et quoique j'estime leur situation très bonne au point de vue de l'invasion, je ne sais rien de leur santé et je ne cesse de m'inquiéter.

Dimanche 30 août 1914

On vit comme emprisonné dans un village. On craint de sortir de peur, soit d'être réquisitionné pour servir de guide, soit si on porte un brassard de la Croix de Genève, d'être pris pour ensevelir les morts. Quand vous vous arrêtez pour causer sur le trottoir avec des amis, vous voyez s'approcher de vous à petits pas un soldat porteur d'une jumelle. Il s'arrête à quelques mètres de vous, semble regarder quelque chose, mais écoute votre conversation. Les Allemands sont nés espions.

J'ai passé presque toute ma journée avec mon voisin M. Hautecoeur, receveur de l'enregistrement. Nous avons entendu le canon comme les jours précédents, mais plus éloigné. Nous faisons une foule de suppositions stratégiques et nous voulons quand même espérer. Sur le soir vers 3h, les roulements de canon deviennent de plus en plus confus, ils finissent par s'éteindre complètement. Peu à peu des détails nous arrivent sur la bataille du Cateau. Les Allemands venus par Montay ont surpris les Anglais se gardant si peu. Malgré cela la lutte a été vive et les Anglais se sont fièrement battus en soldats habitués à combattre, solides et courageux. Les Allemands ont perdu du monde, mais comme toujours, ils ne comptent pas les sacrifices et ils passent.

J'ai vu M. Émile Picard qui allait à Solesmes pour des questions municipales ; il m'a raconté que sur une des hauteurs une batterie allemande avait été abandonnée par ses servants au milieu de la bataille (*faux : batterie anglaise*). Somme toute on recule toujours ! Est-ce pour mieux sauter ? L'avenir nous le dira.

Petit détail, un soldat allemand se promène dans la rue, je le vois marcher difficilement et je regarde sa chaussure. Mon gaillard est chaussé de bottines vernies toutes neuves, avec tige de drap à carreaux. Une bonne prise sans doute dans un magasin pillé.

Il fait un temps idéal, jamais je n'ai vu un moins d'août si beau. Je pense toujours à mes chéris. Que font-ils ? Que pensent-ils surtout ? Aujourd'hui, dimanche, l'église se trouvant transformée en prison, je n'ai pu assister à la messe. Force donc m'a été de dire mes prières dans mon appartement.

Lundi 31 août 1914

La vie se poursuit toujours de la même façon. On est comme frappé de torpeur et l'encerclement que nous subissons au milieu des lignes prussiennes coupe toutes les communications avec l'extérieur. Réduit aux conjectures, chacun apporte dans l'essai de raisonnement des opinions où se montre son tempérament propre. Les uns sont optimistes et estiment que l'armée allemande est soit tournée, soit coupée en deux tronçons. Les autres pensent que nos ennemis vont en vainqueurs à marches forcées sur Paris. Toujours est-il qu'aujourd'hui le canon ne s'est fait entendre que très faiblement. Y a-t-il eu trêve ou sommes-nous refoulés ?

Nous avons fait ce matin M. Hauteceur, receveur de l'enregistrement, et moi une promenade autour de la ville. À l'extrémité de la rue du Maréchal Mortier, quatre ou cinq maisons sont totalement brûlées. Rien, rue de la République. Très peu de choses boulevard Paturle. Par contre, dans une ferme proche de la fabrique Seydoux, nombre d'obus d'une batterie anglaise sont tombés au milieu du jardin. Je ramasse un éclat qui me servira de souvenir. Au bas de la place, trois maisons totalement incendiées, non par les obus mais froidement à la main. La partie de la ville où les dégâts sont les plus importants est sans conteste la rue de Landrecies. Plusieurs maisons sont très endommagées par les obus, d'autres et le plus grand nombre dans le bas du faubourg, incendiées au pétrole. Une ferme dans laquelle avaient séjourné quelques Anglais a été détruite. On raconte que deux Anglais abrités derrière un mur ont descendu une quarantaine d'Allemands au fur et à mesure que ceux-ci essayaient de gagner le talus du chemin de fer. Un chasseur monté sur une bicyclette a démoli quatre Allemands à coups de revolver puis s'est enfui par les aqueducs du rio de Tupigny.

Après mon déjeuner, j'ai été chez le maire M. Picard dont le dévouement est au-dessus de tout éloge. J'y ai rencontré le doyen du Cateau qui, je pense, a pris pension dans la maison. M. Picard me raconte que sa porte, dès le début de l'action, a été forcée et que lui son beau-père, sa femme, sa belle-mère et une autre personne ont été menacées d'être fusillées sous prétexte qu'on avait tiré des fenêtres sur les troupes prussiennes. Naturellement aucun coup de feu n'avait été tiré, mais comme les Allemands savaient par leurs espions que M. Picard était maire de la ville, on avait employé à son égard les grands moyens d'intimidation. Cependant les troupes qui fouillaient la maison ont trouvé bon de voler une montre de dame et des solitaires. Des soldats ont logé dans la fabrique, les bureaux, les ateliers. On a respecté les métiers, fabriqués en Allemagne, mais la partie intéressante de la comptabilité a disparu. C'est la guerre disent messieurs les officiers qui ne vous abordent qu'avec des salutations et des excuses du dérangement qu'ils causent ! Nous avons beaucoup raisonné le doyen et moi sur ces tristes événements et sur le manque de morale de la société avant la guerre.

M. Hauteceur, retour de la mairie, me raconte que nos Allemands revenant du champ de bataille avec un chariot rempli de cartouches non explosées ont manqué de faire sauter la mairie. Quelques cartouches ont explosé et un commencement d'incendie vite éteint a éclaté. Le côté comique a été la débandade générale de tous les soldats allemands au commencement de la pétarade. Décidemment nos ennemis sont nombreux mais ils ne sont pas braves. C'est ce qui me donne de l'espoir.

8h30 le soir. Je reviens de fumer une pipe dans mon jardin. Il fait un temps exquis, la lune brille, l'air est d'une limpidité parfaite. Sur toute la campagne un grand calme est épandu. Je pense

aux morts de ces derniers combats, aux pauvres blessés qui sont sans doute encore couchés sur le champ de bataille et que la fièvre consume. Je pense aux miens, à ma chère femme que ronge l'angoisse. Il y a 8 ans à la même époque nous étions mariés depuis quelques jours et nous errions par des soirées aussi calmes, aussi délicieuses, la main dans la main, tout à la joie de nous donner l'un à l'autre pour la vie. Et maintenant nous voilà séparés jusqu'à Dieu sait quand.

Mardi 1^{er} septembre 1914

Toujours un temps merveilleux, un ciel d'une limpidité parfaite et cet air léger et vaporeux qui est une des caractéristiques du mois de septembre dans nos pays. Comme tous les matins je vais faire ma petite visite chez mon voisin M. Hautecoeur et nous causons de la guerre. On entend le canon dans la direction de Maubeuge ce qui nous donne à supposer que cette place forte ne s'est pas rendue comme le disait un des officiers qui ont couché ici vendredi soir.

D'autre part M. Lebeau notre huissier a eu un sauf-conduit pour aller à La Longueville près de Maubeuge et il a pu se convaincre de visu que le siège du camp retranché n'était encore qu'ébauché par les Allemands.

Devant la banque, je rencontre un M. Dreville qui me conduit chez M. Cousin, rue de Landrecies, afin de me montrer le spectacle de la maison détériorée par la bataille et le pillage. Mais c'est encore le pillage qui l'emporte dans l'impression de désolation. Le jour de la bataille, cet immeuble qui se trouvait sur la trajectoire des batteries anglaises a reçu quelques obus qui ont dévasté les combles et fait tomber les plafonds du 1^{er} étage. Le propriétaire était sous les drapeaux au camp retranché de Maubeuge et sa femme ainsi que ses enfants avaient fui la veille de la bataille. L'immeuble était donc abandonné. Aussi les Allemands en ont profité pour piller de la façon la plus ignoble. Comme partout d'ailleurs, on pille non pour prendre mais pour saccager et détruire. Les meubles sont éventrés, les objets qu'ils contenaient, linges, papiers, livres jetés pêle-mêle au milieu de la pièce. Dans le salon ce n'est que cadres brisés, potiches renversées, meubles souillés. Le bureau présente un aspect encore plus désolant : le coffre-fort est fracturé, la bibliothèque dégarinée de ses livres a une porte arrachée de ses gonds qui pend lamentablement, le secrétaire retourné les pieds en l'air git au milieu de livres, factures, titres de propriété arrachés et enlevés des tiroirs bouleversés. Dans les chambres, les trousseaux, soit de la femme soit des enfants, sortent des armoires et des tiroirs renversés, saccagés, pillés. Sur une table de toilette se trouve un microscope qu'on a brisé par plaisir. Et partout des traces de la sale orgie, bouteilles de vin, boîtes de couscous, taches de graisse, de beurre sur les parquets, sur les murs. On nettoie et on jette à la rue par monceaux les restes de victuailles pourries, gâtées, perdues. Et ce tableau se présente dans nombre de maisons de la ville !

Vers 11h du matin, je monte avec Delbar au cimetière. De grandes tranchées sont creusées et on y couche les morts à la bataille. D'un côté les Français et les Anglais, de l'autre les Allemands. Voici les ennemis réunis dans l'Éternité. Après une courte prière sur ces tombes, je vais me reposer au jardin de Delbar. Il est onze heures ; un soleil de septembre qui n'a plus ni la chaleur accablante, ni la lumière intense de celui des mois précédents, est épandu sur la campagne. De temps à autre, le roulement de canon de Maubeuge rompt le silence presque impressionnant de la campagne. Le souvenir de ceux que j'aime s'empare de ma pensée douloureusement. Après mon déjeuner, je vais faire mes petites visites pour passer le temps. Chez l'ami Hautecoeur d'abord où nous causons de la guerre, chez M. et Mme Picard où nous tenons toujours les mêmes conversations. M. Picard qui arrive nous donne une copie d'un télégramme

expédié par le Général d'Amade ⁸ à M. Lemay, directeur des usines d'Aniche. Il est dit sur ce télégramme que les Français étaient à Bruxelles et les Russes à Berlin, et que les Allemands étaient encerclés par nos troupes. Les bonnes nouvelles acceptées avec plaisir par notre imagination ont un air de véracité tant l'aspect général de nos vainqueurs nous semble modeste. Les Allemands qui circulent en ville n'ont plus un air aussi arrogant, leurs officiers blessés sont évacués de suite sur l'arrière. Quelque chose d'anormal passe dans l'air. Ont-ils reçu de mauvaises nouvelles pour eux ? Je me promène avec M. Picard et nous nous prenons à espérer.

De retour à la banque pour dîner, j'ai le plaisir de retrouver M. Piot, le caissier que j'avais envoyé à Laon mardi avec le restant de la caisse. Il a pu le soir même regagner Saint-Quentin, mais une fois dans cette ville, l'arrivée rapide des Allemands le lendemain l'a empêché de revenir au Cateau. Saint-Quentin était protégée par un régiment d'infanterie territoriale qui se gardait mal et qui a été plus ou moins fait prisonnier. À la suite de ce petit combat, les Allemands sont entrés dans Saint-Quentin, musique en tête, drapeaux déployés. Ils se sont livrés dans cette ville aux mêmes scènes de pillages de magasins d'alimentation qu'au Cateau. Ils ont fait la sale ripaille, mangé gloutonnement et bu outre mesure. Cependant les 3 jours qui ont suivi leur entrée, ils ont été arrêtés 3 jours durant par l'armée française. Cette bataille a dû leur être très meurtrière car ils ont demandé un armistice de 48 heures pour ramasser leurs morts.

Voilà les nouvelles apportées par M. Piot ; il a pu regagner Le Cateau à pied - 44 kilomètres. Maintenant le voilà réuni aux siens, moi je reste toujours seul et sans nouvelles possibles des êtres qui sont toute ma vie !

Mercredi 2 septembre 1914

Anniversaire de la bataille du Cateau ! Il y a déjà 8 jours que nous vivons isolés du reste de la France et cet isolement pèse sur le cœur de tous ceux qui m'entourent. Pendant les premiers jours, le bruit du canon entendu dans la direction de Saint-Quentin était encore quelque chose de la France qui tenait en haleine nos espoirs permis. Cette canonnade nous disait que 30km plus loin on se battait et que peut-être les nôtres allaient en repousser ou tourner l'envahisseur. Maintenant c'est le calme absolu de la petite ville, sans lettres, sans journaux ; c'est même une prison puisqu'il y a défense de sortir dans la campagne. On en est réduit à faire les cent pas dans son jardin ou errer par la ville. Mais dans ces promenades vous rencontrez partout nos vainqueurs, les uns sans armes, les autres le fusil à la bretelle. Si par hasard vous passez devant un poste, ostensiblement le soldat de garde manipule son fusil, le canon tourné vers vous. Vous causez avec deux amis, peu à peu s'avance dans votre direction un soldat qui prête l'oreille à votre conversation. Sur la place les faisceaux sont formés et les hommes assis ou couchés sur les trottoirs environnants. Ils sont tous sales, les uniformes tâchés de graisse, les bottes souillées de boue. Ah il est loin le brillant des uniformes allemands si vanté !

L'inaction pèse sur tous les habitants et plus encore sur ceux qui du fait des situations libérales sont accoutumés à un travail régulier. Il faut donc se créer des occupations. Lire pour moi et pour ceux qui m'entourent est presque une souffrance ! Écrire à mon avis est un dérivatif et voilà pourquoi je me plais à tracer des impressions sur le papier.

⁸ Général Albert d'Amade, commandant du Groupe des Divisions Territoriales en 1914

Une de mes principales distractions consiste à faire des visites. Je vais tous les matins chez mes voisins. Ils sont deux frères, célibataire et veuf, et composent ainsi un ménage que dirige une vieille bonne. L'un est optimiste, l'autre se tient dans un juste milieu. Le matin je suis sorti avec l'optimiste pour prendre l'air. Promenade par les rues en regardant les suites de la bataille. Nous rencontrons le propriétaire de la maison devant laquelle les prisonniers qui marchaient avec la colonne d'attaque le 26 août ont été fusillés. Il nous dit avoir assisté à la scène. À un moment donné l'un d'entre eux s'écrie en fonçant sur un des soldats allemands qui les entouraient « *Qui est avec moi, à la baïonnette !* » Il n'a pas le temps d'arracher un fusil des mains d'un soldat allemand qu'il est percé de balles. Aussitôt les autres prisonniers sont mis au mur de la maison voisine et fusillés. Cependant beaucoup n'ont été que blessés et le soir du combat ils ont été ramassés pour être conduits à l'hôpital. Le propriétaire de la maison qui est un huissier nous montre son cabinet sillonné de balles, boiserie perforées, contrevents percés, meubles éraflés. Une balle a traversé 3 pièces et a fait sauter au plafond une motte de beurre que la femme de l'huissier tenait à la main, sans la blesser.

Après mon déjeuner, je vais chez un Français M. S(alomon) marié à une Allemande, pour lui demander si la carte postale envoyée à M. Schlesinger de Berlin a pu être expédiée. Dans cette carte je prie M. Schlesinger de faire en sorte de prévenir ma femme soit par la Suisse, soit par l'Italie que je suis sain et sauf. Ce M. Salomon, directeur technique dans la Maison Picard, sert d'interprète à la municipalité et aplanit par sa connaissance de la langue et des coutumes allemandes, les difficultés qui peuvent surgir entre la population civile et le corps d'occupation. On pourrait peut-être lui reprocher de ne pas prendre une assez grande part à nos angoisses !

Comme la journée précédente je vais faire une visite chez les Picard. Les dames travaillent pour les pansements des blessés et nous bavardons toujours de la guerre. Le fait le plus intéressant est l'arrivée de M. A. Seydoux avec un journal *Le Progrès de Nord* daté du 31 août. Nous y apprenons que l'armée allemande nous déborde sur la frontière nord-est, que nos troupes résistent à la poussée formidable sur une ligne allant de Bapaume à La Fère. Comme remplissage, les succès de l'armée russe qui avance dans la Prusse Orientale. Cette lecture donne un semblant de satisfaction à notre désir ardent d'avoir des nouvelles, mais somme toute ne nous apporte aucune précision sur la marche et le succès de nos armées. Par contre, la bêtise des foules se fait vivement sentir quand je rentre chez moi car on court m'annoncer que la bataille va recommencer, les Russes étant à Montay. Le soir venu, je fume mélancoliquement la pipe en faisant le tour de mon jardin. Je pense à mes chers absents et je prie Dieu de les protéger.

Jeudi 3 septembre 1914

C'est toujours la même vie dans le cercle étroit de notre petite ville qu'aucune nouvelle ne peut franchir. Je passe mon temps à me promener avec les frères Picard et nous allons de groupe en groupe, soit sur la place, soit dans les rues pour essayer de nous documenter sur la guerre. Nous ne recueillons que des racontars toujours modifiés suivant la tournure d'esprit de celui qui les colporte. Nous ne savons rien de précis et je n'arrive personnellement qu'à mieux comprendre l'esprit, au mieux le caractère allemand. Caractère empreint de la plus grande fourberie joint à un orgueil incommensurable de la force et de la grandeur allemande. Partout où ces barbares ont passé, ils ont semé la terreur, soit par des exécutions sommaires, soit par des incendies que rien ne pouvait justifier. Les chefs sous un vernis d'hommes civilisés ont permis et encouragé le pillage. Le premier soin de cette soldatesque était de manger et boire, mais manger jusqu'au

vomissement et boire sans retenue. Les maisons bourgeoises de ces régions du Nord abondent en caves soignées. Il ne reste rien, et lorsque par hasard la horde qui passait ne pouvait plus consommer les vins ou denrées alimentaires amassées, on brisait et on brûlait.

Sur les champs de bataille, ils commencent par ramasser leurs blessés puis par un raffinement de barbarie, ils laissent des jours entiers sans les secourir ceux des alliés. Leur principe est de terroriser les populations. Seuls, ils sont doux pour ne pas dire peureux et lâches.

La place du Cateau présente depuis l'occupation allemande le même spectacle. Des fusils formés en faisceaux de chaque côté et sur les trottoirs les hideux casques à pointe assis ou couchés. Autour de la rue du Maréchal Mortier on voit peu à peu s'amonceler les débris de fusils, de baïonnettes, soit allemands, soit anglais.

Dans le courant de l'après-midi je vais comme de coutume faire une visite chez les Picard. On reste assis dans le jardin, le temps est superbe, pas un souffle d'air, le ciel reste d'un bleu inaccoutumé. Nous causons toujours de la guerre et des petits faits qui gravitent autour de ce fléau. Avant mon arrivée, une auto montée par des officiers allemands a stoppé face à la maison des Picard et ces messieurs se sont fait indiquer la ruelle qui conduit à la *Maison Tellier* de l'endroit. On raconte que les pensionnaires de ladite maison se sont habillées en dames de la Croix-Rouge et qu'à Montay, où se trouve installé un hôpital de campagne, ces dames charment les loisirs des officiers allemands. Voilà du Maupassant.

Les dames Picard, très catholiques, cependant sont assez montées contre les vicaires de la paroisse. Le doyen cédant à un mouvement irraisonné de peur s'est enfui le mercredi, puis reparu le jeudi. Mais l'un des vicaires, aumônier de l'hôpital, a déserté son poste dès l'arrivée des Allemands pour reparaitre 8 jours après. Peu à peu, tous les pauvres habitants des campagnes qui dans un affolement irraisonné avaient fui, reviennent à leurs foyers. On voit des femmes chargées de quelques paquets, poussant des voitures d'enfants regagner par étapes le pays natal. Plusieurs se sont éloignés de 100 à 150km. Nous avons suivi au Cateau la fuite éperdue, nous assistons aujourd'hui au retour et ces deux spectacles sont aussi lamentables l'un que l'autre.

Sur le soir, je vois M. Picard. Il m'annonce que le Commandant de Place est changé et il espère que tout ira bien avec le nouveau. D'ailleurs M. Picard est optimiste. Pour lui les Allemands doivent être accrochés dans la Somme. Il les trouve moins gais et moins arrogants ! Que Dieu l'entende.

Vendredi 4 septembre 1914

Je me suis promené dans la ville espérant apprendre quelques nouvelles, mais aucun journal, aucune lettre n'a franchi les lignes qui nous entourent et nous en sommes réduits aux bavardages, ou, ce qui est plus triste encore, aux bulletins des Allemands qui affichent à Cambrai d'éclatantes victoires. La vie reprend peu à peu et je puis me passer de l'aide du concierge qui faisait la cuisine pour toute la maison. Ma bonne est rentrée dans ses fonctions et mon existence solitaire de vieux garçon de jadis a repris son cours. Mon voisin a même pu me procurer du tabac dont je commençais à être privé quoique je ne sois pas fumeur. C'est que, dans cette vie de désœuvrement et d'attente, la pipe vient à son heure pour endormir votre pensée ou calmer vos nerfs. Il fait toujours un temps merveilleux, les nuits sont un peu fraîches, mais les soirs éclairés par la lune sont d'une douceur exquise.

Après mon déjeuner, je visite, à l'hôpital installé dans les locaux du collège, un major anglais blessé à la jambe. C'est au commencement de l'action engagée sur les hauteurs ouest qui couronnent Le Cateau que l'officier allié a été frappé d'une balle au mollet. Nous causons de la guerre. Le major anglais venu du Havre avec ses hommes s'étonne que nos troupes aient aussi peu combattu en Belgique. Pour lui, comme pour moi, une faute de tactique a dû être commise, soit que nos troupes qui opéraient sur les bords de la Meuse aient été trop en l'air, soit que ces mêmes troupes serrées de flanc par des armées allemandes très nombreuses aient dû se replier sur des lignes plus denses. Toujours est-il que l'armée anglaise protège depuis Mons une sorte de retraite. Les courageux soldats combattaient tout le jour et se repliaient la nuit. L'officier anglais me disait que ses hommes se tenaient comme aux grandes manœuvres. Nous avons causé pendant deux heures et nous nous sommes séparés pour permettre à un médecin-major allemand assez rogue de faire sa tournée.

Chez M. Picard, où je vais faire ma visite quotidienne, je rencontre messieurs Seydoux et Boudart. M. Seydoux a un journal, *La Dépêche du Nord et du Pas de Calais* datée du 3 septembre qui nous donne des nouvelles du 31 août. Les communiqués officiels disent ceci : nos troupes luttent avec avantage en Lorraine. Elles ont dû légèrement reculer du côté de Rethel. L'offensive allemande déborde dans les départements du Nord et du Pas de Calais, de la Somme et de l'Aisne. Notre aile droite (Laon) résiste victorieusement, le centre également. Notre gauche (Amiens) est débordée. On lit entre les lignes que les Allemands approchent à pas rapides de la capitale mise en état de défense est dotée comme gouverneur du Général Gallieni. Lille, Arras, Douai sont occupées ! L'offensive russe progresse mais pas assez rapidement à mon gré pour décongestionner cet afflux formidable de forces allemandes tombant en trombe sur le Nord de la France.

Je me promène le soir mélancoliquement dans mon jardin - jardin de curé selon l'expression de ma chère femme - aux allées bordées de buis, aux plantes simples qui portent encore des fleurs douces d'automne. La lune brille moins clair que les soirs précédents. Elle nous annonce sans doute un changement de temps. Un calme impressionnant, rompu par l'abolement plaintif d'un chien ou le bruit mat d'un fruit mûr qui tombe sur la terre, règne sur la petite ville ordonnée.

Samedi 5 septembre 1914

J'ai été le matin de bonne heure avec mon voisin M. Hautecoeur visiter le champ de bataille de Reumont, plateau situé à l'ouest du Cateau, à cheval sur la *Chaussée Brunehaut* et parallèle à la route de Cambrai. Il faisait comme les journées précédentes un temps merveilleux. Sur les champs, à perte de vue, les paysans vaquaient à leurs travaux dans la lumière argentée du matin. Un calme empreint d'une grande beauté régnait sur cette terre féconde qui venait d'être arrosée du sang de malheureux humains. Arrivés sur le plateau, le triste spectacle de la bataille s'imposa à nos yeux. D'abord une maison aux tuiles arrachées, aux planches percées de trous de balles, puis un peu plus loin un tertre surmonté de casques à pointe dont les ornements dorés luisent crument au soleil. Voici des tranchées faites par l'infanterie anglaise le long d'un chemin creux qui contourne le plateau. Des débris de toutes sortes y sont pêle-mêle amoncelés : casquettes, ceinturons, capotes, bidons, cartouchières, sacs, munitions ; de-ci de-là des linges maculés de sang et des mouches vertes et violacées s'élèvent en essaims des restes de victuailles mangées pendant le combat et qui achèvent de pourrir. Près d'un champ de trèfle, derrière un repli de terrain, quatre caissons de munitions abandonnés indiquent

l'emplacement de la batterie anglaise. Des épaulements, des trous creusés par les bèches des pièces désignent nettement la place des pièces. Il reste encore des munitions dans deux caissons. Des obus non expulsés jonchent le sol. Tout à l'entour encore des effets d'équipements anglais. De-ci de-là des capotes, des sacs allemands, mais en petit nombre car les ennemis ont nettoyé autant que possible le champ de bataille de tout ce qui pouvait indiquer les pertes nombreuses qu'ils ont subies. Nous revenons, mon voisin et moi philosophant sur les épouvantables tristesses de la guerre.

Je me rends déjeuner à midi chez M. Boudart, administrateur délégué de la Banque. Cet aimable homme conserve au milieu de ces événements tragiques un calme de bon vivant qui réconforte. La maison de M. Boudart est dirigée, en l'absence de sa femme partie au Tréport avec ses enfants, par mademoiselle Caroline sa sœur. C'est une personne grande, distinguée, avec cet air de bonne bourgeoisie qui régnait dans les familles jadis. Nous sommes quatre. L'autre convive est M. André Seydoux, d'aspect froid, pour ne pas dire glacial. M. Seydoux apporte dans son jugement une rectitude que je ne cesse d'apprécier. Nous causons de la guerre, de la conduite des Allemands au Cateau ; c'est toujours le même refrain pour dépeindre la fourberie et la vantardise des Allemands. La maison de M. Boudart a été éprouvée par un obus qui a abattu le pignon. Celle de M. Seydoux transformée en ambulance et en prison a été plus ou moins pillée.

À deux heures messieurs Picard viennent me prendre en voiture pour aller à La Groise chez M. Denise administrateur de la Banque. Les postes allemands établis sur la route nous laissent passer sans difficultés et nous sommes tous les trois heureux comme des collégiens en vacances de nous sentir un peu libres en dehors de cette petite ville où nous sommes prisonniers depuis bientôt deux semaines. Sur la route nous ne remarquons d'autre trace d'occupation allemande que le manque complet de circulation. On travaille dans les champs à la récolte avec des chevaux de fortune, les chevaux ayant été réquisitionnés par les Français d'abord puis enlevés de force par les Allemands. Le bétail nous paraît assez abondant, la volaille continue à glousser et picorer sur les tas de paille des grandes fermes. Nous ne manquerons pas d'ici longtemps de nourriture. M. Denise à La Groise nous a reçus avec de grandes exclamations de joie. Il va sans dire que nous avons très longuement causé de l'invasion, ses causes et de ses effets. Là comme partout ailleurs nos ennemis se sont conduits en fourbes et en pillards. Les caves des maisons abandonnées ont été mises à sec. Ces messieurs affectionnent beaucoup le champagne, ils prennent et réclament le vin de France. La cave de Grimonprez a été totalement pillée par un de ses anciens domestiques qui sert maintenant dans l'armée allemande.

Nous sommes revenus vers 6h du soir. Dans les rues du Cateau ces messieurs Picard sont salués par tous avec déférence. Les catésiens semblent avoir de la reconnaissance pour celui qui a été si courageux et si adroit au moment de l'entrée des ennemis dans les murs de leur ville. Beaucoup de maires des environs n'ont pas fait leur devoir et ont fui à l'approche des ennemis. Peu avant le diner, j'ai été chargé par le maire de négocier avec le doyen la réorganisation du culte du Cateau. Il a été entendu avec cet honorable ecclésiastique qu'une messe serait dite à 9h sans sonneries de cloches et sans allocutions en chaire. Des trois vicaires l'un est sur les champs de bataille, l'autre est revenu huit jours après le combat et le troisième court encore ! Je soupe chez l'excellent M.B...(oudart) qui m'invite encore pour le lendemain. Il y a donc de braves gens sur la terre !

Dimanche 6 septembre 1914

Ce matin, à mon lever, j'entends le canon dans la direction de Maubeuge. Des coups sourds puis par instant comme le son de notre 75, ce qui indiquerait soit une bataille, soit une sortie de la garnison. Je me dirige du côté de l'église pour assister à la messe de 9h. C'est la première fois depuis le jour de la bataille que les habitants du Cateau peuvent entendre un service religieux dans leur église paroissiale.

J'ai encore devant les yeux le spectacle impressionnant de cette partie de la ville le soir du 26 août. Dans la petite cour qui précède l'édifice des chariots, de la paille, des fusils brisés, des ombres armées allant et venant avec des lanternes. Sur le parvis près le portail grand ouvert, deux factionnaires, casques à pointe, baïonnettes au canon, veillent sur des prisonniers et des blessés que l'on devine dans ce trou sombre d'un noir opaque qui indique l'entrée de l'édifice. Et tout au fond, comme perdue dans un lointain inaccessible, la petite lampe du sanctuaire brille suspendue à la nef devant l'autel désert. J'accompagnais alors le Commandant de la Place à la recherche d'un logement et, comme impressionné par le spectacle, je m'arrêtais machinalement, ce dernier crut devoir me dire dans son jargon « *Prisonniers, beaucoup de prisonniers !* »

La messe a été dite très simplement. Contre mon attente et même ce qui avait été convenu, le doyen est monté en chaire. Il s'est borné à l'annonce de l'Évangile et des prières au moment du Sacrifice de la messe ; tout cela très correctement, sans écarts de langage.

On entend toujours le canon dans la direction de Maubeuge et même Hirson. Beaucoup parmi les optimistes espèrent toujours un retour de nos troupes en vue de couper l'armée allemande. Visite vers 11h de M. Danquigny, chef de bureau à Caudry. Cette ville a été le même jour que nous un lieu d'une bataille plus intense paraît-il qu'au Cateau. Les Anglais y ont résisté toute la journée et les Allemands ne sont entrés dans la ville que le lendemain. C'est ce qui m'explique les coups de canons entendus pendant une promenade avec le Commandant de la Place le soir de la bataille. Ce dernier me disait d'un air narquois « *C'est le tonnerre.* » Leur tonnerre plutôt. À quand le nôtre ?

Je prends mon déjeuner chez M. Boudart toujours en compagnie de M. André Seydoux. Aucune nouvelle n'est venue jusqu'à eux. Je leur donne lecture de ce que M. Danquigny m'a raconté : Russes à Posen, Dantzig et Königsberg ⁹ ; Lille non investie ; Allemands battus à Bapaume et Péronne avec de grosses pertes ; flotte allemande défaite à Heligoland ¹⁰. C'est trop beau, nous n'y croyons que très faiblement.

Nouvelle visite en compagnie de mon voisin M. Hautecoeur à la partie du champ de bataille comprise entre la *Chaussée Brunehaut* et le lieu-dit *le 3^{ème} pont*, route de Cambrai. C'est l'emplacement d'une batterie anglaise qui s'est laissé surprendre ou tourner et n'a pu fuir. Cinq canons sont abandonnés avec leurs caissons encore remplis d'obus ! Spectacle lamentable que celui de ces pièces et de ce matériel qui git au milieu des champs parsemés d'éclats d'obus allemands, obus teintés de bleu. On sent là la défaite et quoique ces pièces soient coulées d'un métal étranger, j'ai le cœur serré et je crains pour l'avenir. Avec nous se promènent trois brancardiers allemands. Ils ont ramassé un fusil anglais encore chargé, laissé au milieu d'un

⁹ Poznan, Dantzig et Kaliningrad actuellement

¹⁰ La première bataille navale significative de la Grande Guerre, au sud-est de la Mer du Nord qui a influencé toute la stratégie et le cours de la guerre en mer par la suite. La flotte allemande et la flotte anglaise, s'y sont affrontées violemment avec un succès final en faveur des Britanniques.

champ et ils le manipulent. Tout à coup une fusillade éclate : ces messieurs éprouvent le besoin de satisfaire leur fantaisie. Les champs de bataille deviennent dangereux après l'action. Des tombes surmontées de casques parsèment la campagne. L'une d'elle est celle d'un capitaine.

En revenant à la maison, j'apprends que Marie ma cuisinière à l'intention de retourner à Neuville-sur-Escaut, son village natal où elle a encore sa mère. Après maintes visites aux personnes qui devaient l'emmener avec elle et la certitude que Marie ne courait aucun danger ici, je réussis à conserver cette domestique qui connaît bien mes habitudes et me rend de réels services.

Lundi 7 septembre 1914

Il fait toujours un temps superbe. La vie monotone que nous menons tous ici suit son cours insipide. On est sans nouvelles du dehors et quand on sort dans la ville, chacun s'aborde se demandant *ce qu'il y a de neuf*, mais aucune nouvelle officielle de France n'arrive jusqu'à nous sous forme de document authentique. Dans la visite que je fais aujourd'hui en ville en compagnie de M. Hautecoeur, j'ai l'occasion de visiter la boutique d'un armurier qui a été pillée. La vitrine a d'abord été défoncée pendant la bataille par un éclat d'obus, puis le soir la maison occupée par les troupes de passage. Là comme presque partout, les Allemands se sont conduits en apaches, prenant à profusion ce qui était à leur convenance et brisant tout ce qu'ils ne pouvaient emporter.

Je déjeune à midi comme de coutume en compagnie de mon chien et pensant mélancoliquement à mes chers absents. La vie matérielle reprend son cours. Nous sommes situés au Cateau dans un pays riche, divisé en deux régions bien distinctes : à l'ouest pays de culture, blé, avoine, betterave et à l'est pays d'élevage, pâtures, lait, laine. Nous ne manquerons donc momentanément de rien. Bien plus, les communications étant interrompues, le cours des denrées baisse sensiblement. On paie le beurre 9 francs et 1,10f la livre ; les œufs 0,10f pièce ; la viande moins chère qu'au moment de l'occupation.

Visite aux Picard dans le courant de l'après-midi. Nous nous tenons toujours, par ces belles journées de septembre, dans le jardin - on cause. Parmi les personnes présentes se trouvent la femme et la fille du principal du collège. Ces dames soignent avec le plus grand dévouement les blessés mis au collège transformé en hôpital. Les Allemands sont assez doux mais manquent totalement de tact, les Anglais très délicats. Différence de races.

Pour finir la journée nous allons, M. Hautecoeur et moi, nous promener du côté de Montay par la rue de la Fontaine à gros bouillons. Jusqu'à Montay rien de particulier, mais dans le village nous constatons plusieurs granges incendiées, comme sur leur passage les Allemands ont enlevé les chevaux. Sur le soir je me promène avec M. Picard. On nous montre une dépêche passée par un fraudeur et arrivée par pigeon voyageur. On y dit que le Général Pau a pris le commandement de l'Armée du Nord avec le Général d'Amade à sa droite et le Général French¹¹ à sa gauche. Les Allemands auraient été arrêtés et battus à droite à Chauny et à gauche à Bapaume. Les Cosaques seraient aux environs de Berlin. Pourvu que la moitié de ces nouvelles soit vraie et nous nous estimerions très heureux.

Mardi 8 septembre 1914

¹¹ John Denton Pinkstone French, 1^{er} comte d'Ypres, maréchal de l'armée britannique, fut le premier commandant du corps expéditionnaire britannique lors de la Première Guerre Mondiale

Journée semblable à presque toutes les autres. On flâne un peu par la ville, on essaie d'avoir des nouvelles et finalement on rentre chez soi sans rien connaître, le cœur encore plus angoissé.

À une heure de l'après-midi, M. Boudart et M. Seydoux qui conduisent à Landrecies la femme d'un notaire du Cateau veulent bien me prendre comme quatrième pour sortir de notre prison. Le prétexte de notre voyage est la visite des établissements de la Croix Rouge de Landrecies qui dépendent du Cateau. Nous prenons le chemin du bois de Pommereuil, les postes allemands qui se trouvaient dans le bas de la ville sont avancés sur les crêtes d'où on peut dominer une étendue de terrain de plusieurs kilomètres dans la direction de Forest-Neuvilly. À deux reprises différentes, avant d'arriver au bois de Pommereuil, on nous avertit de marches de colonnes allemandes sur notre route. Nos papiers sont en règle, M. Boudart qui nous conduit est toujours animé de l'optimisme courageux dont il ne s'est jamais départi. Nous continuons donc notre chemin par cette jolie route parcourue tant de fois avec ma chère femme à bicyclette. Que de souvenirs ! Que de regrets ! Les images de notre joie passée surgissent à chaque détour du chemin. Voilà Happegarbes, nous sommes aux portes de Landrecies. Là nous rencontrons les casques à pointe, un régiment d'infanterie arrivé d'Avesnes campe à la manière allemande, c'est-à-dire s'empare de tout ce dont il a besoin : victuailles, chevaux, voitures, bicyclettes, automobiles. Il a répandu dans Landrecies la prise de Maubeuge : 40.000 prisonniers, un matériel considérable. Les habitants sont consternés et quoique je reste un peu sceptique, mon cœur se serre toujours à l'annonce de cette nouvelle. Nous revenons silencieux par la même route, l'esprit frappé. Il me semble qu'un malheur nous menace tous ! Landrecies comme Le Cateau a été le théâtre d'un combat. Les Anglais s'y sont défendu pied à pied le mardi soir 21 août avec la ténacité qui caractérise leur race. La ville a souffert : maisons criblées de balles, murs ouverts par des bombes. Enfin, toujours sans doute pour terroriser les populations, plusieurs petits immeubles ont été incendiés.

Mercredi 9 septembre 1914

Au moment où je descends après mon déjeuner dans mon cabinet, le concierge me prie de passer chez lui. Un homme est là, l'air fatigué. Il vient me donner des nouvelles de Porez notre concierge parti au camp retranché de Maubeuge. Porez est sain et sauf, Maubeuge a hissé le drapeau blanc lundi à midi. Je ne peux croire à cette nouvelle, je me débats, je réponds qu'une ville où on a accumulé des moyens de résistance pour 6 mois ne peut pas capituler en 8 jours. Mais ce sergent, un nommé Boursier, originaire de l'Aisne, me donne des indications précises. Le drapeau blanc hissé à Hautmont, les officiers laissant aux hommes la liberté de s'enfuir pour ne pas être prisonniers, les obus allemands de 400kg crevant les revêtements bétonnés des forts etc... Je ne peux maintenant douter de la véracité du fait. Je cours chez mes voisins Hauteceur. Ils lèvent les bras au ciel, rient presque de ma crédulité et traitent mon homme de déserteur. Nous causons de Maubeuge, de sa forte position et mon esprit est retourné. Je rentre chez moi et après avoir mis dans ma poche une carte d'État-Major de la région, je pars à la recherche du Sergent Boursier. Sur la place on me dit que mon homme est à la mairie. Je monte l'escalier qui conduit aux salles de réunion du Conseil Municipal, je force un peu l'entrée du cabinet du maire, me voici dans la petite pièce bien connue. Plusieurs conseillers municipaux, le maire et le Sergent Boursier s'y trouvent. Je déploie ma carte. M. Picard pose à nouveaux ses questions, on précise les faits avancés, nous ne doutons plus, il faut se rendre à l'évidence. Les Allemands avaient dit vrai hier à Landrecies.

Peu à peu la nouvelle se confirme, les preuves arrivent, irréfutables. Le curé doyen a reçu exprès d'un ami un mot le priant d'avertir sa femme qu'il était prisonnier. Divers catésiens qui

servaient dans la garnison de Maubeuge en qualité de territoriaux reviennent au pays après s'être évadés. On est encore réduit aux conjectures sur les causes de cette reddition. J'y vois pour moi des résultantes de ce mal moral dont nous souffrons depuis quinze ans. On veut faire sa fortune vivement, paraître, jouir, arriver à ce résultat par tous les moyens, et pour cela comme pour bien d'autres choses, on a manqué à son devoir. Qui ? Tout le monde. Ceux chargés de construire ces forts, ces redoutes, ces canons. Ceux qui aussi avaient mission de les surveiller. Soit par veulerie, soit par cupidité, soit enfin par crainte politique.

La France debout unie et frémissante que j'avais vu il y a 6 semaines au moment de la mobilisation, va donc sombrer une fois de plus encore par la faute d'une minorité cupide sans foi, ni loi. Allons-nous passer où nos pères ont passé en 1870 ? Non, Dieu ne le voudra pas ! Haut les cœurs ! Vive la France !

Dans le courant de l'après-midi, je vais chez les Picard. On cache la nouvelle à M. Collet, père des dames Picard ¹², qui habite à Hautmont près Maubeuge. Tout le monde est confondu. M. Eugène Picard nous apporte un journal daté du 8 septembre que nous lisons religieusement. Le communiqué officiel daté du 7 septembre nous donne de vagues renseignements.

Il faut dégager les vérités suivantes :

1°) Le gouvernement a quitté Paris pour se rendre à Bordeaux. M. Poincaré ¹³ dit qu'il faut savoir « *Résister et Durer* »

2°) Les troupes allemandes sont à quelques kilomètres de Paris. Il semble qu'elles aient pénétré en très grandes forces à travers le Nord, l'Aisne et l'Oise.

3°) Les Russes ont subi un échec du côté de Königsberg et remporté une victoire éclatante sur les Autrichiens. Leur objectif est Berlin dont ils paraissent encore très éloignés.

L'avenir semble de plus en plus sombre ; nous sommes tous plus ou moins démoralisés.

J'ai vu vers le soir M. Lebeau, huissier, qui confirme la prise de Maubeuge. Un certain nombre de catésiens auraient pu s'évader, entre autres M. Aubry, notaire. Mais notre brave Porez n'est pas encore rentré !

Jeudi 10 septembre 1914

La reddition de Maubeuge s'est encore confirmée aujourd'hui. Des territoriaux de la région reviennent peu à peu dans leurs foyers. Ils appartiennent à ceux qui, soit plus débrouillards, soit en patrouilles dans les environs, ont pu tromper la surveillance des Allemands peu après la capitulation. Tous s'accordent à dire que les forts ont été écrasés par le feu d'une artillerie de siège d'un calibre formidable et d'une portée inusitée. On prétend que ces fameuses pièces, fabriquées depuis peu par Krupp, lancent à 20km des obus de 450kilos. Cependant, il paraît étrange qu'une place ou mieux un camp retranché, supérieurement approvisionné, appuyé d'une garnison de 30 à 40.000 hommes, n'ait résisté qu'une quinzaine de jours à 15.000 assiégeants. Avant de se prononcer il est sage d'attendre les explications données par les hommes compétents, cependant certaines rumeurs circulent sur le manque de vigueur du général commandant et le peu de valeur des officiers de l'Armée Territoriale. Quant à moi, personnellement, j'accorde la plus grande créance à ce dernier bruit. J'ai été frappé dès le mardi 24 août du désordre qui régnait parmi les Territoriaux de Mamers battant en retraite par suite du manque d'officiers. Sur 300 à 400 hommes repliés sur Le Cateau je n'ai pas rencontré

¹² Les frères Picard, Emile et Eugène, ayant respectivement épousé les deux sœurs, Joséphine et Marthe Collet.

¹³ Raymond Poincaré, Président de la République Française de 1913 à 1920.

un officier. Les pauvres gens sans commandement se sont logés comme ils ont pu. Les uns ont pris le mardi soir un train, le dernier qui quittait Le Cateau sur Saint-Quentin ; les autres ont fait le coup de feu le lendemain avec les Anglais. À Saint-Quentin, le 10^{ème} Territorial, le jeudi 27 août, mal commandé, conduit par des officiers qui n'avaient d'autre valeur que celle de bien faire voter, a été presque décimé. Les hommes, des pères de famille, ont fait courageusement leur devoir. Ils auraient pu, bien menés, être un facteur sérieux dans la défense du Pays.

Peu de temps avant mon déjeuner, je vais prendre des nouvelles sur la place. Rien. Je rencontre M. Picard qui s'occupe très activement de la question si importante de la vie matérielle de la région. Cet homme est admirable. Doué d'un esprit souple, d'un sens pratique très sûr, il fait face à tout avec le plus grand calme. Jamais une réponse nerveuse aux innombrables questions qui lui sont posées. Et par-dessus tout une foi dans l'avenir qui vous tient chaud au cœur et vous réconforte.

Dans l'après-midi, je vais voir le major anglais blessé auquel M. Filippi ¹⁴ m'a présenté. Pendant deux heures nous causons de la guerre, nous discutons sur un plan de campagne qui nous échappe et nous sommes toujours ramenés à des conjectures. La prise si rapide de Maubeuge inquiète l'officier anglais. Aussi je le quitte l'esprit de plus en plus attristé.

M. André Seydoux, retour de Cambrai, nous apporte des nouvelles assez réconfortantes. Il a lu un journal de la région dans lequel le communiqué officiel lui a donné bonne impression. On dit que les Allemands n'occuperaient plus Douai et qu'ils auraient été chassés de Lille, sans coup férir, par des corps de troupes anglaises. On raconte que le Général d'Amade aurait anéanti la ville de Mézières dans laquelle se trouvaient de nombreuses troupes prussiennes réunies en force pour y reconquérir des canons que nous leurs avions pris.

À Cambrai on essaye, sous la férule allemande, de reprendre vie économique. Le Cateau va se joindre à cet effort dirigé par la Chambre de Commerce de Cambrai.

Vendredi 11 septembre 1914

Il a plus toute la journée et j'ai été de part et d'autre en quête de nouvelles. Rien de sensationnel, sinon qu'on nous annonce le passage au Cateau de 15.000 hommes de troupes allemandes. Nous les attendons pendant le courant de l'après-midi, puis ne voyant rien venir, nous espérons que cette nouvelle n'est qu'un nouveau bluff des Allemands. Hélas il n'en était rien, ces troupes ont défilé à 15 kilomètres du Cateau par Landrecies, direction de Guise. La pluie qui tombe, le passage de ces nouvelles troupes se dirigeant vers Paris, le manque de journaux, tout concourt à mettre encore plus de tristesse dans mon esprit. Il faut avoir une force de caractère surhumaine pour ne pas laisser aller aux idées les plus pessimistes.

Samedi 12 septembre 1914

Parti ce matin avec messieurs Picard - Eugène et Émile - et Boudart, pour aller à Solesmes chez M. Bombart ¹⁵ - fabrique de coton hydrophile et pansements - chercher des bandes de gaze nécessaires à nos hôpitaux. Le temps menace mais le soleil brille dans un joli ciel bleu où roulent de gros nuages blancs. La campagne est assez belle et la route que nous suivons côtoie la Selle qui serpente au milieu de grasses prairies. Des bouquets de saules, quelques grands arbres

¹⁴ F.Turlotte écrit parfois « Philippe » ou « Philippi ». Mes recherches - *Bulletin officiel de l'Education Nationale de 1917* - donnent pour nom du principal du Collège, M.Filippi, forme que j'ai retenue.

¹⁵ Docteur Henri Bombart, médecin et industriel fabriquant de pansements stérilisés à Solesmes

ombrageant les cours des fermes se détachent rigoureusement sur le fond des coteaux maintenant dénudés par la fin de la moisson.

Est-ce la joie de trotter sans voir de casques à pointe sur la jolie route, ou mieux la présence de M. Boudart, mais nous nous laissons aller à voir l'avenir sous un aspect moins morose.

Si M. Boudart connaît admirablement le pays, il en connaît mieux encore les histoires gauloises. Quelques fermes réveillent ses souvenirs de jeunesse et il nous raconte avec un accent du cru, les histoires des belles et honnêtes fermières qui aimaient à recevoir les jolis garçons du Cateau. Dans l'une de ces fermes, c'est de tradition, puisqu'on a commencé avec les Russes en 1814.

À Solesmes, M. Picard apprend que son beau-frère M. Collet, d'Hautmont, et d'autres membres de sa famille sont sains et saufs. M. Bombart nous donne la gaze demandée et nous passe un journal *La Dépêche du Nord* dont je m'empresse de copier le communiqué officiel. L'impression qui s'en dégage est meilleure, nous tenons tête à la ruée des Allemands. On ajoute même que leur front a reculé de 40 kilomètres. Le Dr Bombart nous dit que les Allemands font de très grosses pertes d'hommes. Ils lui ont annoncé qu'ils avaient pris Anvers. Si cette dernière nouvelle est vraie, je m'étonne moins que Maubeuge ait capitulé ; Anvers passant à juste titre pour une des premières places fortes d'Europe.

Dans le courant de l'après-midi, après une visite à mes voisins Hauteceur, je vois le major anglais blessé à la jambe et soigné au collège. Comme je n'ai pas de brassard de la Croix-Rouge, la sentinelle allemande veut m'interdire le passage, mais la vieille portière qui, dans des jours moins triste veille aux sorties des collégiens, me réclame énergiquement et me conduit à M. Filippi, le principal. Cet aimable homme dirige avec un tact et un dévouement admirable le délicat service d'hôpital qui lui est confié. Il me fait entrer dans son cabinet et nous causons. Il a reçu quelques journaux plus ou moins récents. Un fait très important au point de vue diplomatique s'en dégage : la Triple Entente s'est transformée en Triple Alliance. On ne pourra donc pas imposer la paix à la France sans le consentement des alliés, France, Angleterre et Russie. Plus que jamais apparaît comme une vérité cette parole lapidaire de Poincaré « *Résister et Durer* ».

L'officier anglais auquel je communique mes nouvelles partage mon optimisme et nous causons. Il me raconte sa bataille au Cateau. Après avoir combattu pendant une grande partie de la journée du mardi 29 août, il était arrivé vers le soir au Cateau. Campé sur la terre humide et frissonnante, il avait marché un peu dans la nuit et était arrivé à se coucher dans une maison du faubourg de Landrecies. Sur le point du jour, il sort sur la rue et se trouve nez à nez avec des troupes allemandes qui entraient au Cateau. Coups de revolver, coups de fusils. Son camarade et un de ses hommes tombent mortellement frappés. Fuite à travers des cours pour arriver devant un mur blanc qui semble infranchissable. Cependant on le franchit pour tomber sur la ligne du chemin de fer de Valenciennes entre les feux des Anglais et des Allemands. Un soldat est encore frappé à mort. Enfin, mon officier rejoint ses troupes qui tiraillaient à une centaine de mètres environ. Deux heures après il tombait grièvement blessé à la jambe. C'était voir la mort de près.

Sur le soir la pluie tombe à verse, le vent monte et tourne en tempête. Je me promène avec M. Picard. On nous communique des nouvelles émanant du journal *Le Matin*. Nous aurions reculé à La Fère et Moreuil, faute de munitions. Les Allemands renoncent momentanément à investir Paris, pour couper nos armées de l'Est. Nous nous quittons M. Picard et moi sur une impression pénible.

Dimanche 13 septembre 1914

Le baromètre avait considérablement baissé hier soir, aussi avons-nous eu pendant la nuit une véritable tempête. Pluie, coups de vent du nord-ouest, rien ne manquait. Pendant la messe de 9h le soleil s'est montré et la journée n'a pas été trop mauvaise.

Promenade à la gare avec M. Eugène Picard qui voudrait passer en voiture les lignes allemandes pour aller chercher sa famille en Normandie. Je lui démontre que son projet n'est pas raisonnable et qu'il ferait mieux de gagner soit Lille, soit Tournai où fonctionnent encore, dit-on, les chemins de fer et d'arriver par ce moyen dans le pays où sa famille s'est réfugiée.

Je déjeune à midi chez M. Boudart en compagnie de M. Seydoux. Ce dernier nous annonce que tous les blessés, quelque'ils soient, vont être transportés par Cambrai au cœur de l'Allemagne. Nous discutons sur le motif de cette décision quand le domestique de M. Seydoux vient annoncer à son maître qu'il va devoir loger 18 officiers. C'est donc un nouveau passage de troupes. Effectivement nous voyons défiler de par les routes de Belgique, une nouvelle invasion. Notre cœur se serre, tous frappés de la puissance de ce flot qui va toujours roulant vers Paris ; nous ne savons que penser.

Les nouvelles fraîches que nous apportent des journaux du 13 - c'est chez M. Picard - nous réconfortent. On sent que l'armée française est intacte et qu'elle lutte de concert avec l'armée anglaise contre l'envahisseur. Paris nous paraît pour le moment dégagé. Les armées allemandes se dirigeant à travers les plaines de la Champagne sur les rives de la Marne, sont maintenues sur une ligne partant de Meaux à Nancy par Verdun. Somme toute, nous résistons à l'énorme poussée avec énergie, mais les Russes, à mon avis, n'avancent pas assez rapidement pour forcer les Allemands à se retourner sur eux.

Avec ce passage de troupes que je suppose être la réserve du IX^{ème} Corps, les rues de notre petite ville sont une fois de plus empestées de cette odeur de Prussiens indéfinissable. Les uniformes sans couleur et crasseux affluent sur les trottoirs encombrés des impedimenta militaires. Les hommes n'ont pas l'arrogance de nos premiers envahisseurs, ils sont fatigués, beaucoup paraissent avoir passé la quarantaine. Les chevaux sont maigres et loin d'avoir la belle prestance de ceux que nous avons vus il y a quinze jours. C'est encore une force que tous ces hommes unis, mais une force moins résistante et appelée à se désagréger aux moindres chaos.

En reconduisant M. Seydoux chez lui je rencontre au bas de la place deux officiers qui, très poliment je l'avoue, me demandent l'adresse d'un sellier. Je réfléchis et je les conduis chez un de mes voisins. Chemin faisant l'un d'entre eux croit devoir m'apprendre que 140.000 Russes ont été faits prisonniers à une bataille près de Königsberg. Je leur réponds que ce fait n'a aucune importance puisque les Russes ont mis en déroute 240.000 Autrichiens et qu'ils ont les mains libres de ce côté. Chez le bourrelier ils me répètent ce refrain si connu - notre Empereur ne veut pas la guerre, c'est la France qui a commencé. Mais je les confonds de suite en leur disant que la preuve irréfutable de ce mensonge se trouve dans la neutralité de l'Italie. On voulait une cravache chez le bourrelier, cravache qui, sur ma demande, a été payée en bonnes espèces.

Mes deux officiers artilleurs appartiennent à des situations sociales qui permettent de parler librement. L'un est avocat à Brème, l'autre agriculteur dans le Mecklenburg. L'avocat est intelligent. Je lui avoue ma confiance inébranlable dans l'issue de la guerre. Je lui prédis le démembrement de l'Allemagne et le retour aux anciennes principautés, puis réconforté par la

résistance de notre armée, je lui conseille très vivement de se mettre à couvert de notre artillerie. Je voudrais semer dans ces esprits teutons le microbe de la peur ! Comme après toutes les conversations que j'ai eues avec les Allemands de passage ici, nous nous quittons en nous serrant la main !!!

Lundi 14 septembre 1914

Mauvaise nuit : pluie, vent et surtout bruits de par la ville de ces troupes en marche contre les nôtres. Je sors un peu dans la matinée sur la route de Fesmy pour prendre l'air et promener mon chien. Il tombe une petite pluie fine qui vous transperce. Quelques attelages passent, les conducteurs d'un air inquiet vous demandent si les Prussiens sont dans le voisinage. Au loin, rue de la République, on entend des chants. Ce sont ceux qui partent dans la direction de Saint-Quentin.

Vers 2h de l'après-midi, on nous annonce que 3 à 4.000 hommes vont encore séjourner au Cateau. Je vois à ce moment M. Picard qui, suivi d'un colleur d'affiches, fait apposer un placard du commandant en langue allemande où il est dit que tout pillage sera sévèrement puni. Le Commandant - Haertel - passe pour un homme sévère mais juste. Hier, de concert avec M. Picard, il avait organisé des campements pour les troupes de passage par groupe de 3 à 400 dans de vastes locaux vides. Les officiers seraient chez l'habitant. Tout était pour le mieux.

Mais le général allemand commandant la brigade ne veut rien entendre. Les hommes iront comme ils voudront au gré de leur fantaisie, en quête de pillage. Le Commandant de Place résiste, l'autre lui répond par le mot de Cambronne.

À 15h arrivent par la place des officiers précédant un convoi de munitions et d'approvisionnement. Montés sur leurs grands chevaux, couverts d'un ample manteau gris bleuté qui tombe sur la queue du cheval, ils ont un air vraiment guerrier. Quand je les vois ainsi, la rage me serre le cœur et je m'enfuis pour résister à l'envie folle qui me prend d'en étrangler au moins un. Les convois passent pendant 2 ou 3 heures !

Sur le soir, je vais chez Mme Aubry, femme du notaire, mon voisin, prendre des nouvelles de son mari. On avait dit d'abord qu'il s'était enfui de Maubeuge, on apprend maintenant qu'il est définitivement prisonnier. Tout en causant j'aperçois un journal sur la table. C'est *Le Progrès du Nord* du 13 septembre ; il contient des communiqués officiels du 12 septembre. Je lis avidement. Cela va bien ! Non seulement nous maintenons les Allemands en échec, mais encore nous reprenons l'offensive. Ils ont reculé d'environ 60 kilomètres. On se bat du côté de Compiègne, Reims. Nos troupes sont pleines d'entrain, font des prisonniers et prennent du matériel, des canons, encore un drapeau.

Je rencontre M. Picard, je lui annonce cette heureuse nouvelle et il me prie de lire en famille ces dépêches officielles dont j'ai pris copie. Même lecture chez les amis Hauteceur avant le souper. Tous nos cœurs sont à la joie pourvu que cette offensive continue en s'accroissant !

Mardi 15 septembre 1914

Après mon petit déjeuner je vais voir les dégâts commis dans la maison d'un de mes amis - Létrillart, notaire au Cateau. Un obus a traversé le haut du pignon et éclaté dans le grenier. L'effet est stupéfiant. Une des fermes de la charpente a dévié et il ne reste plus une seule ardoise sur le toit. Par contre les voltiges n'ont pas bougé. Je ramasse un éclat de l'obus que je remettrai au propriétaire de la maison à son retour de la guerre.

Je me rends ensuite à l'hôpital donner lecture au major anglais des communiqués officiels. Je lui parle aussi du rapport du Général French concernant les opérations militaires effectuées par l'armée anglaise dont il faisait partie du 22 août au 1^{er} septembre. Mon blessé suit avec la plus vive attention et nous nous laissons aller tous les deux à la joie d'espérer des jours meilleurs pour notre armée.

De retour à la banque, je passe rue de France et j'ai la bonne fortune de trouver chez le libraire Lozé, la copie du dernier communiqué officiel. Le Général Joffre y a inséré un *Bulletin de Victoire*. Mon cœur se dilate, une joie immense s'empare de tout mon être. Le bulletin commence par cette phrase : « *Notre victoire s'affirme de plus en plus complète.* » C'est donc vrai, nous les repoussons ! La tâche est rude, elle n'est que commencée, mais ces premiers lauriers vont encourager nos petits soldats dont la foi robuste n'a jamais faibli. À l'aile gauche, l'ennemi se replie entre Soissons et Reims ; au centre il tient encore au sud de l'Argonne ; à l'aile droite nous réoccupons Saint-Dié, Lunéville, Raon-l'Étape, Baccarat. Je copie précieusement ces notes si réconfortantes et je vais passer chez les amis pour leur en donner lecture.

Vers 2 h de l'après-midi, promenade avec l'ami Hautecoeur sur la route de Fesmy. C'est pour moi une sorte de pèlerinage que cette promenade sur cette route si souvent parcourue avec ma femme et mon petit Jacques. Les cultivateurs nous disent avoir entendu le canon depuis le matin dans le sud. Nous prêtons l'oreille mais nous ne percevons que de vagues bruits sourds qu'on peut prendre avec quelque bonne volonté pour des roulements de canon. Cependant j'ai, dans la matinée, interrogé à 3 reprises différentes des fugitifs venant de Saint-Quentin et regagnant les environs de Maubeuge. Tous ont entendu le canon et s'accordent à dire qu'une bataille se poursuit au sud de Saint-Quentin. Ils ajoutent que cette ville fourmille de troupes allemandes ! Ce sont les réserves que nous avons vu passer. Pourvu que nous puissions maintenir notre avantage.

Nous visitons vers 18h avec Eugène Picard la maison où doit séjourner pendant l'occupation allemande un notable de chaque commune du canton. La période d'otage est de 24h et on répond aussi de la sécurité de la commune pendant le passage des troupes allemandes. Voilà 3 semaines que nos ennemis ont envahi le canton, pourquoi cette nouvelle mesure de rigueur notre égard, de sécurité pour eux ? Cette demeure que je baptise du nom d'*Hôtel des Otages* appartient à un banquier. Elle est une des plus confortables du Cateau, pour ne pas dire une des plus luxueuses - joli jardin avec de grands arbres, nombreux appartements somptueusement meublés. Pour 17 otages on dispose de 14 lits. Je vois dans la salle à manger une grande table avec du joli linge que l'on est en train de dresser. Beaucoup de ces braves gens pour ne pas dire presque tous n'avaient jamais sans doute été aussi confortablement installés !

Sur la place, un mouvement inusité, automobiles, motocyclettes, estafettes. Serions-nous dans la ligne de bataille ? Pour ma part, je le souhaite et je voudrais presque recommencer, mais avec les nôtres comme victorieux, la journée du 26 août.

Mercredi 16 septembre 1914

En vain dans le courant de la matinée cherchons-nous les uns ou les autres à avoir quelques nouvelles. Rien ne franchit les lignes qui nous encerclent. Vers 11h je vais à la Place demander

un passeport en vue d'accompagner messieurs A. Seydoux et Boudart à Bousies. On me répond qu'on ne délivre plus de passeports que pour une distance de 4 à 5 kilomètres. Je remarque aussi à ce moment des automobilistes allemands qui chargent sur leur machine une bicyclette et son conducteur. Ce dernier s'entretient avec les soldats ; il est reconnu pour un fraudeur faisant sans aucun doute l'espionnage. Je m'approche mais une sentinelle tourne ostensiblement le canon de son fusil de mon côté.

Promenade après mon déjeuner sur la route de Fesmy en compagnie de M. Hautecoeur. Il fait un joli temps, nous allons jusqu'à la ferme du Quennelet par un sentier à travers les champs. Les avoines et les blés sont rentrés. Les betteraves dont la racine vigoureuse sort de terre ont un aspect superbe. De-ci de-là des valets de charrue préparent la terre pour les ensemencements prochains. Certains nous affirment avoir encore entendu ce matin le canon. Deux compagnies de perdreaux s'envolent à quinze mètres de nous. Mon compagnon, grand chasseur, regrette de voir supprimer pour le moment son sport favori.

Même absence de nouvelles chez les Picard où je vais faire ma visite quotidienne. Cependant, M. Émile de retour de la marche me dit avoir eu en main un journal qui doit être en ce moment dans son cabinet municipal. Nous nous y rendons. Chemin faisant, un ouvrier nous aborde et nous confie d'un air un peu mystérieux que de la fusillade a été entendue vers 3h de l'après-midi à Busigny. Si la chose est exacte, nos avant-postes ne seraient donc pas éloignés. La recherche du fameux journal me conduit de maison en maison, car la feuille circule, jusqu'à une cour d'habitation ouvrières. Je suis piloté dans ces pérégrinations par l'aimable commissaire de police qui toujours la pipe à la bouche continue son service. Sur la place, les Allemands amènent tous les cyclistes arrivés dans la ville par les différentes routes où sont postés leurs gardes. On confisque les machines jusqu'à demain matin. L'un des cyclistes m'affirme avoir lui aussi entendu la fusillade du côté de Busigny. Enfin les Allemands demandent à visiter la maison de mon ami Létrillard, rue de Landrecies, dont l'huissier Piettre a la clef. Ils déplacent les bureaux des clerks et les reculent jusqu'au fond de la pièce. Ils regardent au balcon et s'en vont conservant la clef. Qu'est-ce que veulent dire ces différentes précautions ?

Le journal dont je prends connaissance dans mon cabinet, ne contient pas à vrai dire de document officiel. Il renferme seulement de nombreux détails sur la bataille livrée entre la Seine et la Marne. Nous sommes en bonne position, mais les nombreux renforts allemands que nous avons vu passer ces jours derniers me donnent toujours de l'inquiétude.

Jeudi 17 septembre 1914

J'ai la bonne fortune ce matin de tomber sur un journal renfermant deux communiqués officiels. L'un daté du 14, l'autre du 15. Les deux communiqués sont très bons, surtout celui du 14. Nous avons regagné beaucoup de terrain. Celui du 15 indique une résistance assez sérieuse de la part des Allemands sur l'Aisne. Il me produit une impression de malaise que je ne puis analyser.

Dans le courant de l'après-midi, je passe deux bonnes heures avec le major anglais. C'est un homme charmant, d'une culture très variée et d'une tournure d'esprit extrêmement libérale. Nous causons de tout : littérature, économie, politique, science militaire, philosophie. Nous nous quittons en échangeant nos cartes.

Au moment de partir de l'Hôpital du Collège, le principal, M. Filippi, me dit tenir du médecin allemand qui dirige le service de santé, la nouvelle d'une grande victoire remportée sur nous par les Allemands. Nous aurions eu beaucoup de prisonniers. Voilà mes inquiétudes du matin qui s'accroissent. Si nos ennemis n'avaient pas l'habitude de mentir, elles prendraient encore plus de corps ; heureusement que je connais un peu le caractère allemand.

Je termine ma journée en flâneries de par la ville avec Picard. Il fait un temps épouvantable. La pluie tombe à verse, le vent souffle en rafales. Chemin faisant nous recueillons quelques versions de la fusillade de Busigny. Il ressort que des éclaireurs, soit anglais, soit français, ont tenté de faire sauter des ponts de chemin de fer d'où un petit engagement qui a duré quelques heures. Mais de là à conclure que l'armée alliée sera au Cateau demain, il y a hélas loin.

Vendredi 18 septembre 1914

Promenade par les rues désertes de la ville en compagnie de M. Eugène Picard à la recherche d'un journal. On craint ici une alerte : toutes les devantures des magasins ont mis leurs volets et abaissé leurs rideaux de fer ; les maisons particulières fermées leurs persiennes. Nous frappons à toutes les portes connues pour détenir un journal ; rien n'a encore franchi le cercle qui nous entoure. Au collège, le principal se ronge comme nous de ne rien connaître. Il m'apprend le départ précipité de l'aimable major anglais Petavel ¹⁶ avec lequel j'entretenais depuis quinze jours de si cordiales relations. Cet officier, enlevé brutalement la jambe dans le plâtre, ne pouvait retenir ses larmes en remerciant le personnel qui l'avait si bien soigné. On disait l'avoir vu partir sur Busigny, mais renseignements pris, il a été dirigé sur Cambrai.

Au moment où nous nous trouvons chez le libraire Lozé, des cavaliers allemands débouchent de la place. Ils parlementent quelques instants à l'Hôtel du Commandant puis défilent devant nous par la rue de France. Ils précèdent une quinzaine de fours de campagne destinés au ravitaillement des troupes sur l'arrière. Anxieux de connaître la route suivie par cette colonne nous emboîtons le pas, M. Picard et moi, à distance respectueuse. Hélas, au lieu d'aller sur Guise, elles prennent la direction de Busigny. Nos troupes sont encore loin. Privés de nouvelles, un peu démoralisés par la vue de ces uniformes allemands qui vont encore de l'avant, nous nous laissons aller mon compagnon et moi aux suppositions les plus pessimistes et nous raisonnons à vide, dans le faux, sans doute.

Désirant accompagner M. Boudart à Solesmes pour chercher des pansements, je vais demander un passeport à la Place. L'interprète, jeune soldat allemand à la figure de garçon d'hôtel, me répond en ricanant qu'on ne laisse sortir de la ville qu'à une distance de 40km. Il est là devant moi, assis à une table de jardin, dans son quart refroidi du chocolat, il lit un journal allemand. Son air trahit de bonnes nouvelles de son côté. Une fois de plus s'ils n'étaient pas si menteurs, l'inquiétude qui m'étreint depuis le matin augmenterait davantage.

Après mon déjeuner nous allons M. Hautecoeur et moi sur la route de Bazuel jusqu'au pont du chemin de fer. Il fait assez beau, mais un vent très âpre du nord-ouest. Personne sur la route. Au moment où nous passons au pont de *La Halte* (ligne de Valenciennes), un soldat cycliste arrive rapidement au poste, dit quelques mots aux hommes de poste et tous, sac au dos, remontent la rue de Landrecies. Au retour de la promenade, je veux connaître les lieux où fut

¹⁶ Vraisemblablement major Paul Grégoire Petavel (1871-1950), issu d'une ancienne famille de Neuchâtel installée fin XIX^{ème} à Londres.

cerné le major anglais Petavel. Un voisin qui a vu l'action du 26 août, me renseigne. Voici la maison, la porte par laquelle le major vit l'arrivée des Allemands, la petite cour où les Anglais furent cernés, le mur escaladé, les vergers par lesquels ils ont fui. Tout est calme ; dans les vergers des femmes ramassent les fruits abattus par le vent. Je fixe dans mes yeux le cadre de ce drame rapide. Au pied du mur git tout rouillé un éperon ; sans doute celui du major. Je le ramasse précieusement.

À cinq heures, chez les Picard, la conversation languit. Toujours sans nouvelles, chacun se laisse aller à ses inquiétudes, mais voici M. Boudart, retour de Solesmes, avec des journaux. Vite on les lit avec anxiété. Je copie le communiqué officiel. Somme toute la situation n'a pas changé, nous sommes toujours en contact avec les Allemands qui fortifient une ligne de défense avec l'artillerie lourde. Les nôtres sont toujours animés de la même ardeur (communiqué du 16 septembre). Espérons toujours et prenons patience.

Samedi 19 septembre 1914

Je finissais de mettre mes notes à jour, il était environ 10h30 du matin, je prenais l'air dans le jardin, quand j'entends la voix de M. Piot le caissier, me criant « *M. le directeur, M. le directeur, voici deux soldats prussiens qui viennent pour m'arrêter.* » Effectivement deux soldats en armes sont là dans mon antichambre. Je les fais entrer dans mon cabinet et nous parlementons. Mais comme ils ne connaissent pas ma langue et que je ne connais pas la leur, tout se passe en gestes. L'un d'eux soudain prend son casque et en coiffe mon pauvre caissier qui blêmit sous cette tiare d'un nouveau genre. Je crois alors comprendre qu'il s'agit de mobilisés français recherchés par l'autorité militaire allemande. Je prends aussitôt le parti de m'expliquer chez le Commandant de Place. Je fais habiller Piot et encadré de nos deux soldats nous nous dirigeons vers la *Maison Lozé*. Cependant nos hommes veulent nous conduire à l'Hôtel de Ville. Je me débats et avisant un groupe d'officiers qui stationne, je vais droit à eux. Salutations.

- *Messieurs, leur dis-je, je suis le Directeur de la Banque de France, monsieur est mon caissier, comme tels nous ne sommes pas mobilisables ni l'un ni l'autre.*

Assez élégamment un médecin-major, l'air distingué, s'incline portant la main à sa casquette :

- *Alors vous magistrats, veuillez excuser, il y a méprise.*

Nous rentrons, toujours suivis de notre soldat qui se joint à des camarades en vue de continuer la chasse aux mobilisés. Peu après, je sors à nouveau, voulant mieux me renseigner sur ce qui se passe. Je n'ai pas fait dix pas rue de France que je suis approché par deux reitres barbus qui m'enjoignent de les suivre. Nouvelle résistance de ma part, nouvelle défaite. Je me dirige à nouveau vers l'*Hôtel Lozé* où un sauf-conduit m'est délivré définitivement, toujours grâce à ce médecin-major avec lequel je cause et qui m'avoue être de Dresde.

Dans le courant de l'après-midi, je vais au collège. L'aspect de la ville est impressionnant. Les rues sont totalement désertes. Tous les volets des maisons sont fermés, pas un homme, quelques femmes qui vont de-ci de-là rasant les murs, aux angles des voies principales des soldats allemands en armes. Nous causons M. Filippi et moi de la guerre, puis je vais finir ma journée chez Picard. Là vers 18h30, j'ai la bonne fortune de mettre la main sur un journal. La situation n'a pas changé : nous conservons nos positions, nos ennemis les leurs. Je pense à la parole de Poincaré « *Résister et Durer* ».

Quand je regagne la banque vers 19h30 la nuit est presque venue. La ville prend dans l'ombre un aspect plus sinistre encore. Rue du Maréchal Mortier, les femmes apeurées stationnent devant l'asile où sont enfermés sous la garde d'un poste allemand les malheureux mobilisés, cueillis brutalement dans le courant de la journée. On apporte des bottes de paille pour la nuit, demain l'autorité militaire allemande statuera sur leur sort.

Dimanche 20 septembre 1914

Après la messe de 9h dite par le doyen, je me rends sur la place. Elle est remplie d'hommes mobilisés accompagnés de leurs femmes et même de leurs enfants. Des commissions allemandes fonctionnent pour examiner ces hommes, tant au point de vue sanitaire qu'au point de vue situation militaire. Ils répondent aux classes qui vont de 1887 à 1915. Les uns sont retenus, les autres renvoyés, mais ces derniers avec ordre de se présenter tous les matins à l'appel du Commandant de Place. Il faut admirer dans la circonstance le dévouement inlassable avec lequel Picard défend ses administrés. Il joint à un grand calme, une extrême finesse. Toute occasion lui est bonne pour renvoyer dans leurs foyers ces braves gens terrorisés par cette inquisition d'un nouveau genre. À vrai dire, cette mesure allemande répond à la circulaire de Millerand, Ministre de la Guerre, qui enjoint à tous les hommes appartenant aux classes 1887 à 1915, ajournés ou réformés, de se présenter devant l'autorité militaire. Il était prescrit en outre aux mobilisés résidant dans les territoires occupés par l'ennemi de faire en sorte de quitter ces territoires pour se rendre à l'appel de la France. C'était à mon avis une erreur. On aurait dû ne pas agiter cette question qui permet à la brutalité allemande de s'exercer librement à l'égard de nos populations paisibles du Nord.

Il fait aujourd'hui un vrai temps de novembre, la température a brusquement baissé. Le vent est très froid et par instants il tombe des averses glaciales. Je déjeune dans la famille Picard ; déjeuner assez gai car ces excellents amis ont reçu des nouvelles de leurs enfants et ils sont tout à fait rassurés sur leur sort. Le fils de M. Émile, soldat au 1^{er} Régiment de Ligne est à Limoges où paraît-il son régiment se repose de la campagne en Belgique. Pendant le repas, M. Émile Picard est dérangé à tout instant par des catésiens (femmes surtout) qui viennent lui demander conseil et appui pour leurs parents retenus par l'autorité allemande.

Dans le courant de l'après-midi, nous allons M. Hauteceur et moi prendre un peu l'air. Il y a de par la ville un va et vient inaccoutumé. Des automobiles venant de Cambrai montent rapidement à la maison du Commandant de Place. Par instants circulent des patrouilles de uhlans. Sur le boulevard Paturle stationne un convoi d'environ 30 chariots chargés de ravitaillement. Au moment où nous regagnons la haute ville, arrivent des caissons de munitions qui prennent position sur la place. Nous essayons en vain de raisonner sur la situation de nos armées. Privés de nouvelles nous nous perdons en conjectures. Retour de Cambrai une personne digne de foi, nous dit que cette ville a été survolée par des avions anglais et que les cavaliers allemands ont fait prisonnier hier un dragon français. En vain frappons-nous aux maisons connues pour savoir quelque chose, partout nous faisons buisson creux.

Messieurs Boudart et Picard sont bien allés à Neuville pour prendre les journaux promis, mais le porteur inquiet du passage des troupes allemandes n'a pas osé faire sa commission. Ce serait donc une mauvaise journée si je n'avais la grande consolation d'être certain de la bonne arrivée du télégramme envoyé à ma femme il y a 8 jours.

Lundi 21 septembre 1914

Je me rends vers 9h du matin chez le Commandant de Place en compagnie de M. Jacquemars, cultivateur des environs de Valenciennes, réfugié depuis le 25 août chez Mme Aubry sa nièce, femme du notaire voisin de la banque. Ce brave homme a fait la campagne de 70, il est taillé comme un chêne et il se plait à me conter les marches et contre-marches de l'armée de Faidherbe. Un spectacle inattendu nous était réservé à l'*Hôtel Lozé* où loge le Commandant. La place est encombrée de caissons de munitions ; les uhlans, lance au poing, vont et viennent, des automobiles ronflent bruyamment. De l'antichambre où nous attendons, nous voyons par le panneau vitré qui donne sur le salon nombre d'officiers penchés sur des cartes. Ils causent, font des gestes, saluent et sortent. L'interprète M. Salomon entre à son tour, talons joints militairement, il salue le Commandant, s'entretient quelques instants et sort. J'en profite pour lui demander s'il serait possible de faire obtenir à M. Jacquemars un passeport pour Quérénaing près Valenciennes. Il me répond presque impoliment que ce n'est pas le moment. Que se passe-t-il, allons-nous voir la ligne de feu se rapprocher de nous et entendre les grondements libérateurs du canon !? J'en arrive à souhaiter une nouvelle bataille au Cateau.

Nous remettons à une autre heure la demande de passeport et nous remontons la rue. Il pleut par instants, un vent froid ne cesse de souffler. Chemin faisant, nous remontons le corbillard qui conduit au cimetière les morts à l'hôpital. Le convoi est précédé de quatre soldats en armes, derrière marche un chapelain allemand, costume militaire, la poitrine barrée par une croix d'argent suspendue à une chaîne du même métal, puis viennent les dames de la Croix Rouge et des citoyens chargés du service des pompes funèbres, quelques curieux. Quatre soldats toujours en armes ferment la marche. Nous suivons. Le corbillard s'arrête devant les grandes tranchées où sont journellement déposées les malheureuses victimes de cette guerre. Les soldats font face à la fosse et présentent les armes. Les corps simplement enveloppés d'un linceul sont déposés sur une civière et ainsi conduits à leur dernière demeure. Leurs formes, amaigries par la douleur, se dessinent nettement sous les plis d'un drap blanc, leurs mains sont croisées sur la poitrine, les pieds unis. L'un de ces malheureux a été amputé d'une jambe ; l'effet est des plus impressionnants. L'aumônier s'approche de la fosse, drapé dans un ample manteau gris bleuté, il prononce avec de grands gestes des prières en langue allemande, adresse la parole aux soldats en armes, puis jette après un signe de croix une pincée de terre sur les corps. La cérémonie est d'une simplicité des plus émouvantes.

De retour sur la place nous avons l'explication du mouvement entrevu chez le commandant. Un nouveau Corps d'Armée va passer par Le Cateau, sans doute est-il destiné à renforcer l'aile droite allemande. Naturellement privé de nouvelles depuis deux jours, nous ne pouvons que faire des suppositions. Devant la banque un officier à cheval demande la route de Busigny. À l'angle de la rue du Marché aux Chevaux et de la rue de Landrecies, se tient un cavalier, indicateur des routes à suivre. Alors de 1h à 4h de l'après-midi, c'est un défilé incessant de troupes, nouveau flot envahisseur qui roule toujours vers Paris. Cependant, les chevaux attelés à des batteries d'obusiers paraissent extrêmement fatigués. Des régiments défilent en chantant ; pour la première fois au Cateau, nous entendons la musique militaire. Beaucoup de bruits de grosse caisse avec les sons d'énormes instruments de cuivre. Ils ont un air conquérant qui serre le cœur. Je vois encore la physionomie d'un Chef de la Musique, vieux barbon au poil gris, qui se réhausse et marche comme César à la tête de ses Légions. Beaucoup de soldats portent sur leurs casques différents numéros de régiments. On dit qu'ils ont combattu et qu'ils arrivent de notre frontière est.

Vers 5h le crieur public annonce qu'en vue d'éviter des perquisitions, le Commandant de Place prie tous les propriétaires de bicyclettes d'apporter leurs machines à son hôtel. J'y vais conduire la vieille bicyclette du concierge et je cache de mon mieux la mienne et celle de ma chère femme. Voleurs et pillards. On nous demandera bientôt nos montres, nos chaussures et nos chemises ! Quand donc serons-nous délivrés ?

Mardi 22 septembre 1914

Trois avions allemands ont passé le matin sur notre ville. On pouvait espérer entendre peu après le bruit d'un canon, mais notre attente a été déçue et il faut en conclure que ces avions surveillaient simplement le passage d'un Corps d'Armée. Cette journée du 22 a été pour tous une de plus pénibles depuis l'occupation allemande. Pendant des heures et des heures la ville a été sillonnée de troupes - ravitaillement et munitions surtout - allant soit sur Cambrai soit sur Busigny, la plus grande partie sur Busigny. Vainement avons-nous cherché à nous procurer des nouvelles. J'ai couru avec mon ami Hautecoeur de porte en porte en quête d'un journal vu entre les mains d'un habitant, puis le journal trouvé, une déception nous attendait. La feuille datée du 18 avait déjà été lue par nous.

D'autre part, on reste chez soi, craignant à chaque instant d'avoir à répondre à une réquisition de logement. Grâce à l'adresse de mon concierge nous n'avons pas eu d'officier à loger. Vers le soir, je vais chez les amis Picard, espérant trouver dans cette maison quelques nouvelles. Mais rien, absolument rien. Depuis quatre jours nous sommes prisonniers, enfermés dans notre petite ville, regardant derrière nos rideaux d'un air furieux et humilié ce flot sans cesse renouvelé d'hommes et de chevaux qui roule vers notre armée.

Mercredi 23 septembre 1914

C'est toujours un flot incessant de caissons de munitions et de camions de ravitaillement qui passe sous nos fenêtres et roule avec un terrible bruit de ferraille dans la direction de Busigny. Je regarde derrière mes rideaux ces têtes rondes au poil roux qui défilent d'un air placide, de grandes pipes en porcelaine à la bouche. J'ai pour tous une haine farouche mais surtout à l'égard des officiers dont l'air reste insolent et vainqueur. Cependant, ces troupes n'ont pas le bel aspect de celles qui ont défilé il y a 5 semaines. Elles sont composées en majeure partie de Bavares et d'Alsaciens. Un soldat d'origine alsacienne aurait dit que le Corps d'Armée en question aurait été reformé de 3 corps décimés sur la frontière Alsace-Lorraine. L'État-Major allemand aurait mené ces troupes de Metz à Namur par la voie ferrée pour les diriger à pied sur la ligne de feu. Mais à cette heure où se trouve cette ligne de feu ? Privés de journal depuis 4 jours nous en sommes toujours réduits aux hypothèses.

Vers midi, nous nous mettons, M. Hautecoeur et moi, en quête de nouvelles. J'estime que le collège où se trouve un hôpital militaire est un centre intéressant. Nous nous y rendons. Dans la cour de cet établissement se trouve le principal en compagnie d'une personne qui nous est inconnue. Présentation. M.X..., médecin à Viesly. Ce docteur a eu en main un journal daté du 21 donnant le communiqué officiel du 19. La situation reste inchangée. Nous résistons sur la rivière de l'Aisne, les attaques des ennemis semblent faiblir. Les Allemands ont bombardé et incendié la cathédrale de Reims. Je me fais répéter ce dernier fait car je ne peux y croire. Quel acte stupide de vandalisme ! Voilà donc à jamais perdu sans raison un peu joyau d'art médiéval de toutes les nations et qui était propriété du genre humain. Je ne puis me remettre de cette

impression pénible. Je ne cesse de me rappeler une visite faite à Reims au mois d'avril de cette année. Sous mes yeux passent et repassent tous les merveilleux détails de cet édifice ; sculptures, vitraux, tapisseries. Et par-dessus tout cet ensemble si hardi, si léger, si prenant, qui de toutes parts dominait la plaine de Reims.

Le temps s'est remis définitivement au beau. Le soleil brille doucement atténué par les vapeurs d'automne. Après mon déjeuner je vais en compagnie de M. Jacquemars, mon voisin, solliciter à la Place un passeport pour Quérénaing, village à quelques kilomètres de Valenciennes. Le sergent qui siège à la délivrance de ces pièces ne peut faire droit à notre demande, c'est trop loin du Cateau. Il nous faut parler au commandant. Le voici qui arrive, très droit, sanglé dans une longue redingote militaire bleu de roi à boutons dorés. Je lui expose nettement le but du voyage, avec les noms des personnes et leur âge. Il me regarde, me prie de me couvrir. Son visage a une expression de franchise militaire qui me plaît. Il s'assied à son bureau installé dans le salon Lozé et nous délivre le passeport demandé.

Promenade d'une heure sur la route de Bazuel en compagnie de M. Hautecoeur, toujours les mêmes conversations sur la guerre, ses tristesses, ses ruines, sur la suite de cette épouvantable boucherie. Sur le soir on vient annoncer à M. Picard la possibilité d'une bataille imminente près de Cambrai. Des voituriers revenant de conduire des blessés dans cette ville ont rapporté que les rues fourmillent de troupes allemandes. Les Français seraient à quelques kilomètres. M. Picard renonce donc au voyage qu'il devait faire à Cambrai pour se rendre à la Chambre de Commerce de cette ville. Sommes-nous à la veille d'une bataille qui nous délivrera ?

Jeudi 24 septembre 1914

Ce matin route de Fesmy, entendu le canon assez distinctivement au 2^{ème} pont du chemin de fer. Il me semble que le son émane de différents côtés et que nous soyons entourés par une bataille. Côté Hirson, côté Cambrai, côté Valenciennes. J'écoute avec des jardiniers qui travaillent dans leurs jardins depuis le matin et nous tombons tous d'accord sur le point de départ du bruit du canon.

Vers onze heures nous allons M. Hautecoeur et moi aux nouvelles. Le principal du collège nous communique un journal du nord où se trouve inséré le communiqué officiel du 22 septembre. Je le copie rapidement. Somme toute, la bataille de l'Aisne se continue toujours sans résultat notable de part et d'autre. Les Français et les Allemands font des contre-attaques sur la ligne immense qui s'étend de l'Oise à la Woèvre ¹⁷, mais aucun des deux adversaires ne cède de terrain. En résumé, position inchangée.

Avant déjeuner nous nous promenons en ville. Nous remarquons que tout le matériel pris aux Anglais dans la bataille de Reumont - canons et caissons - a été enlevé de la cour du Palais Fénélon pour être transporté à la gare où il a été embarqué sans doute pour l'Allemagne.

Depuis hier soir les trains circulent sur la grande ligne. Nous allons pendant l'après-midi de ce côté, messieurs Seydoux, Picard, Hautecoeur et moi, afin de prendre un peu d'exercice et rompre la monotonie de notre vie. Il fait un temps splendide, ces messieurs se plaisent à rappeler qu'aujourd'hui est l'anniversaire de la fête du Cateau. Au lieu de la joie à laquelle tous, pauvres et riches, prennent part, c'est le deuil, la tristesse et l'inquiétude. Soudain, un coup de sifflet retentit et nous voyons passer au loin un train allemand composé d'une file interminable de wagons de marchandises. Cet incident fait renaître notre conversation un peu languissante

¹⁷ Plaine au pied des côtes et sur la rive droite de la Meuse, sur un axe Longwy - Toul

et nous nous demandons pourquoi ces lignes de chemin de fer qui rayonnent autour du Cateau et qui sont les grandes artères de la circulation en France, n'ont pas été détruites. Il suffisait de faire sauter quelques ouvrages d'art autour de notre ville pour rendre inutilisables, au moins pendant longtemps, ces lignes à nos ennemis ! Incurie, manque de sang-froid, surprise. Nous ne parvenons pas à comprendre le motif qui a fait agir ceux chargés de veiller sur ce point de notre défense nationale.

Vers 18h30, M. Eugène Picard revient de Solesmes où il a été porter un courrier. J'ai pu écrire deux mots à ma chère femme ; pourvu qu'elle soit rassurée. Pour moi je reste sans nouvelles depuis le 18 août !! Nous allons étudier le moyen de correspondre sérieusement ! De Solesmes on nous confirme que des combats sont engagés au côté de St Amand, Marcoing (Cambrai), on ajoute qu'un Corps d'Armée anglais se trouve à Lille. Il semble donc qu'une armée opère sur le flanc gauche des ennemis.

Vendredi 25 septembre 1914

Ce matin, sur la route de Fesmy, par un temps merveilleux, je vais prendre l'air en compagnie de mon chien. Les braves jardiniers accoutumés à me voir me saluent et je vais bavarder avec eux. Ils me confirment que des trains ont circulé toute la nuit sur la grande ligne, trains de matériel roulant très doucement presque prudemment. Le dernier convoi est un train de blessés remontant vers le nord. Le canon s'est fait entendre sur le matin, de bonne heure dans la direction d'Hirson. Je prête l'oreille mais aucun bruit n'est perceptible. J'écoute ; silence absolu, rompu seulement par la chanson de la brise dans les fils télégraphiques.

J'arrive à la banque pour assister au petit commerce des femmes des environs, venues au Cateau en vue de vendre leurs denrées. Somme toute la vie n'a pas augmenté, à part les œufs dont le cours a haussé, le beurre se vend couramment 5f la livre. Cependant, les denrées coloniales deviennent rares et le sel blanc tend à manquer.

Au collège où je me rends pour aller aux nouvelles, j'apprends de la vieille portière l'absence du principal, parti chez quelques amis annoncer le départ à une heure de l'après-midi de jeunes gens mobilisés. Cette nouvelle met toute la ville en émoi, car non seulement les Allemands, dans une espèce de chasse à l'homme ont raflé les jeunes gens appartenant aux classes 1914-15, mais encore de pauvres pères de famille âgés de 40 à 42 ans. On ne voit que femmes en pleurs, chargées de paquets et accompagnées de leurs enfants attristés. D'autre part, quelques jeunes gens appartenant à la classe riche, ont été écartés, par le seul fait du hasard, et le sentiment populaire est très monté contre eux. Certains noms sont cités. Les femmes parlent de se livrer à une manifestation qui pourrait tourner à l'émeute. Après mon déjeuner on me fait demander en hâte. Je trouve dans mon cabinet M. Glorieux, curé de Montay, venu de la part de M. Picard, me prier d'agir auprès d'un de mes voisins, le jeune Collery, son cousin, qui a été écarté de la liste des mobilisés emprisonnés. Le jeune homme appartient à une vieille famille du Cateau très fortunée, assez froid, d'aspect quelque peu dédaigneux, il fait depuis une année ses études de Droit à Paris. Entretemps il vit avec sa mère qui est veuve. Cette dernière est une personne âpre au gain, dure aux pauvres, ne parlant jamais que de sa fortune. C'est elle la cause du mal. Il faut pour éviter peut-être des désordres dans la ville que ce jeune homme partage le sort de ses camarades. Le maire me prie de négocier la chose. En compagnie de l'abbé Glorieux, me voici dans le salon de madame Collery. J'entre aussitôt dans le vif de la question. J'expose à la mère que son fils, par son nom, sa situation de fortune, ne peut se

dérober au devoir de marcher en compagnie des jeunes gens de sa classe. S'il n'agit pas ainsi, il s'expose d'abord à de graves ennuis, ensuite à une impossibilité totale de vivre au Cateau. Son devoir est de se rendre chez le commandant et de lui demander de prendre la place d'un père de famille. Mme Collery se débat un peu mais elle me paraît préparée à la chose par la série des tristes événements qui se déroulent ici depuis 8 jours.

On appelle le jeune homme. Derechef je lui expose la situation ; il pâlit et se déclare résolu à faire son devoir. Je le félicite vivement de prendre rang pour l'avenir à la tête de ses concitoyens. Mais il faut avertir la grand-mère qui, elle, adore son petit-fils. Ma tâche là est plus pénible, je me trouve en face d'une pauvre vieille dame très distinguée et je suis très ému.¹⁸

Avec M. Salomon, en attendant le retour du Commandant de Place, nous avons organisé le paquetage de l'exilé. Caleçons, chemises, chaussettes de laine empaquetées dans une musette, gourde de vieux Cognac. Le jeune Collery parle allemand, il a fait quelques voyages en Allemagne ; s'il prend un peu d'aplomb il se tirera d'affaire et rendra des services à ses camarades d'infortune.

Le Commandant n'a pas accepté l'échange ; le jeune Collery a demandé à partager le sort de ses camarades. L'un sous une apparence civilisée est un goujat, l'autre du même coup s'est grandi. Arrivé à l'asile où il a été incarcéré, M. Salomon a dit à ses camarades quelle belle action il venait d'accomplir et tous ont crié « *Vive Collery* ».

Samedi 26 septembre 1914

Les jeunes gens mobilisés retenus par les Allemands devaient partir ce matin par la voie ferrée vers 8h puis il y a eu contre-ordre et finalement on les a fait quitter Le Cateau vers 11h30 presque subitement. Cette rapidité dans le départ m'a empêché de serrer la main du jeune Collery ; je le regrette car ce jeune homme a fait très bravement son devoir.

Dans le courant de la journée, nous allons messieurs Picard, Boudart, Seydoux, Hauteceur, Thomas et moi prendre l'air route de Fesmy. Il fait un temps superbe, très doux. La campagne commence à prendre une légère teinte de rouille, les premières feuilles tombées voltigent doucement dans l'air. Au loin dans la direction de Péronne, Saint-Quentin, nous percevons distinctement le bruit du canon. Serions-nous à la veille d'être délivrés ? Nous avons déjà tant de fois caressé cet espoir que nous n'osons plus nous y arrêter. Sur la grande ligne circulent des trains allemands. Nous en comptons trois, très longs, remplis de blessés - quelques-uns français. Faut-il voir là un commencement d'évacuation des lignes allemandes ?

Sur le soir, j'écris longuement à ma chère femme - puisse cette lettre lui parvenir bientôt, puisse-t-elle surtout me donner des nouvelles des êtres qui me sont chers à l'adresse indiquée. Après mon souper, M. Piot me fait tenir une lettre de mon collègue de Saint-Quentin, lettre datée du 20 septembre. Il enverra un télégramme à ma femme dès que les lignes seront rétablies, mais d'ici là il me demande si nous ne serons pas devenus fous par suite des vexations allemandes. Je me le demande comme lui.

Dimanche 27 septembre 1914

La messe est dite comme d'ordinaire à 9h sans prône ni sermon. Aussitôt après je me rends à l'Hôtel de Ville pour remettre au commissionnaire la lettre destinée à ma chère femme. Je rencontre dans le cabinet du maire, messieurs Picard, Thomas, Seydoux et un interprète M. Buckner, en grande conversation. Le sujet a une importance capitale car les Allemands ont émis

¹⁸ Fernand Turlotte a barré « ...Et je ne peux m'empêcher de pleurer avec elle ».

la prétention de réquisitionner les matières premières emmagasinées dans les magasins de la Maison Seydoux. Il y a là pour environ 3 millions de laines brutes, provision nécessaire aux besoins de la fabrique pendant la période de l'hiver. C'est donc la ruine pour la principale industrie de la ville et la misère des nombreuses familles d'ouvriers occupés par cette très importante fabrique. Nous tombons tous d'accord pour entourer ce nouvel acte de brigandage des formalités les plus grandes. Il faut, en temporisant, faire trainer la chose en longueur et gagner du temps. Qui sait si d'ici la fin du déménagement nous ne serons pas délivrés de cette nation rapace. D'ailleurs on entend toujours le canon dans la direction de Péronne !

La famille Picard m'a convié à partager son repas dominical. C'est toujours pour moi une grande joie de me trouver dans ce milieu qui conserve, au milieu du luxe, certaines coutumes et habitudes du Nord. J'y reprends contact avec une manière de vivre dont l'atavisme se fait toujours plus ou moins sentir chez moi.

Peu après le repas, nous avons la satisfaction de voir un fraudeur nous apporter des journaux. Hélas, peu de changement ; le communiqué officiel est toujours incolore. On sent cependant qu'une action très vive est engagée à notre aile gauche. On se bat violemment entre l'Oise et la Somme. Aucun signe n'apparaît favorable à nos armes.

Route de Fesmy, beaucoup de catésiens sont occupés à regarder passer les trains évacuant des blessés allemands sur Cologne. Au reste quelques wagons avec des prisonniers français.

Vers 18h nous montons route de Bazuel, messieurs Seydoux, Picard, Boudart et moi. Sur la hauteur les roulements du canon sont assez distincts toujours dans la même direction. D'ailleurs ces effroyables décharges ont été entendues jusqu'à 8h30 du soir, presque dans la nuit, mais de moins en moins distinctement. J'ai de sombres pressentiments. Je crains un recul de nos pauvres soldats exténués par cette lutte gigantesque qui ne cesse jamais.

Lundi 28 septembre 1914

En compagnie de mon voisin, M. Hautecoeur, je vais à la gare pour assister à l'emmagasinement des laines enlevées par les Allemands à la maison Seydoux. À maintes reprises nous prêtons l'oreille pour entendre le canon, mais nous ne percevons aucun de ces bruits sourds qui indiquent la présence de nos troupes dans les environs. Sur notre route, à quelques mètres de la gare, nous croisons une civière transportant un blessé allemand, la tête couverte d'une capote. Par la suite, j'ai appris que ce soldat monté sur un des wagons d'un train transportant des marchandises en Allemagne avait eu la tête fracassée au pont de la route de Fesmy. Sans doute a-t-il commis l'imprudence de trop se pencher au passage du train. Vainement à la gare cherchons-nous les charretiers de la *Maison Seydoux*. Nous nous informons, mais brutalement, avec des gestes belliqueux, les soldats de garde nous invitent à vider les lieux. Force nous est donc d'obtempérer sans accomplir notre mission. Revenant en ville nous rencontrons messieurs Picard et Thomas et nous retournons en leur compagnie à l'usine Seydoux. Picard nous raconte que les exigences des Allemands deviennent de plus en plus excessives. Ils l'ont avisé d'avoir à réunir à la gare pour le 1^{er} octobre, 300 têtes de bétail prises dans toutes les communes du canton. C'est donc mettre en coupe réglée notre malheureuse région et par là même réduire à la misère la population qui a déjà tant de fois eu à subir le pillage. Nous croisons rue de la République les chariots Seydoux allant à la gare. Contre mon attente, ils ne sont pas très chargés de laines - matière première - mais de pièces d'étoffe manufacturées. Des soldats allemands en petite tenue, sans armes, accompagnent - les uns marchent auprès des chariots, les autres sont juchés sur les marchandises. Leurs uniformes d'une couleur si sale sont de plus

en plus crasseux ; ce ne sont plus des soldats, mais des déménageurs pour ne pas dire des cambrioleurs.

Dans la cour de l'usine, entouré de quelques employés fidèles, M. André Seydoux assiste la mort dans l'âme à cette livraison d'un nouveau genre. Je sens très bien que cet homme très froid est profondément remué et je voudrais lui exprimer toute la part prise à sa peine. Des soldats allemands chargent méthodiquement les pièces de coton, des comptables en dressent un état en double expédition ; ce soir on fera un procès-verbal de constat signé du Commandant de Place et de divers officiers ministériels du Cateau. Souhaitons que d'ici peu justice soit rendue.

Vers la fin de la journée, je puis mettre la main sur un journal récent. Le communiqué du 27 nous apprend que nos troupes résistent victorieusement à toutes les attaques allemandes et que nous progressons un peu sur notre aile gauche. Des personnes dignes de foi m'affirment avoir entendu le canon comme la veille. Enfin, le bruit court d'une manière assez persistante, puis en public, d'une action militaire anglaise dans la région de Mons ! Si cette dernière nouvelle est vraie, les Allemands pourraient voir leurs communications coupées en Belgique. Je ne veux pas trop m'abandonner à cet espoir, mais malgré tout mon esprit se plait à s'y arrêter.

Mardi 29 septembre 1914

La journée se passe un peu comme toutes les autres en allées et venues. Le matin je vais comme d'ordinaire en compagnie de mon voisin Hautecoeur me promener par la ville en quête de nouvelles. Nous n'entendons plus le canon, mais des trains passent toujours sur la grande ligne, trains chargés de matériels et de troupes de renfort. Il faut donc en conclure que nos ennemis sont loin de reculer et qu'ils donnent plus de poids à l'offensive.

Sur le soir, M. Eugène Picard et moi nous nous mettons en quête du journal arrivé vraisemblablement via Solesmes. Nous rencontrons l'aimable M. Boudart dont la figure toujours réjouie paraît empreinte d'une certaine tristesse. Il doit avoir le journal, mais il l'a à peine déployé pour le remettre à M. Filippi. Il nous avoue alors qu'il est sous le coup d'une mauvaise nouvelle annoncée par le gouverneur à M. Salomon. Notre aile gauche serait coupée et en pleine déroute. La preuve en est que nous n'entendons plus le bruit du canon. Comme lui, nous sommes atterrés. Vite nous courons prendre au collège le communiqué officiel. Le journal est aux mains des infirmiers et le principal ému comme nous ne peut que nous dire que les nouvelles officielles sont bonnes. Dans son cabinet j'en prends copie. Peu ou point de détails, aucune indication de mouvement des ailes ; une note d'un ton général satisfaisant disant les efforts inouïs des Allemands en vue de rompre nos lignes et notre vaillance à les repousser.

Chez M. Picard, peu après, nous discutons cette nouvelle. M. Picard toujours optimiste, d'un optimisme qui reconforte, espère que notre défaite, si défaite il y a, n'a pas l'ampleur d'une déroute. Un coup de sonnette ; c'est M. Salomon l'interprète, directeur de la Maison Picard et marié à une Allemande. Il vient prendre connaissance du journal. C'est lui qui partout a annoncé cette mauvaise nouvelle. Il m'a toujours donné l'impression - impression partagée par les amis - d'être heureux de nos défaites et nerveux à la nouvelle de nos victoires. On le fait parler ; avec lui je discute, mais peu à peu son ton, ses réponses m'irritent. Je combats en appuyant sur la mentalité de l'Allemand que nous subissons ici et qui, chaque jour, se révèle comme de plus en

plus fourbe, voleur et pillard. Mes mots ont dû porter ; j'oublie que cet homme est marié à une Allemande et que son jugement subit l'influence de sa femme. Je me reprends, je fais appel à son caractère de Français, nous nous quittons très bien. Cependant, je reste quelque peu inquiet. Si cet homme jouait un double jeu !

Mercredi 30 septembre 1914

Un temps gris, un vent froid. Nous allons comme de coutume des amis et moi aux nouvelles. Chemin faisant, je rencontre l'interprète Salomon. Nous nous serrons la main et la conversation s'engage sans que paraisse l'incident d'hier. Le principal du collège vient à parler de ses malades et j'en profite pour vanter la douceur et la serviabilité de l'Allemand pris à part. Ne faut-il pas réparer un peu la mauvaise impression produite par ma conduite d'hier ! Il reste un point acquis pour expliquer la mentalité de M. Salomon : c'est son mariage avec une Allemande. Il doit du fait de ce mariage subir des influences, très compréhensibles, et il nous faut en tenir compte.

Avec M. Picard, sa femme et mon voisin Hauteceur, nous allons route de Fesmy voir passer les trains allemands. Il est 3h de l'après-midi. Beaucoup de mouvements sur cette route qui n'est pas gardée et qui offre la triste distraction de voir circuler les troupes de nos ennemis. Et chaque fois nous nous posons la question. Pourquoi n'a-t-on pas fait sauter ces ponts ? Le long de la ligne, le plus tranquillement du monde, des ouvriers militaires allemands, coiffés d'une casquette plate, circulent pour vérifier les fils télégraphiques. Au lointain, des bruits sourds se font entendre. C'est bien le canon ! Nous ouvrons nos cœurs à de nouveaux espoirs. Les nôtres n'auraient donc pas été mis en déroute comme l'annonçait le commandant. M. Salomon est sur la route. Nous nous plaisons à lui faire toucher du doigt la fausseté du commandant. La journée nous apporte le soir des nouvelles satisfaisantes. Nous avançons très peu, nous restons sur nos positions. Et toujours me revient en mémoire ce mot de Poincaré « *Résister et Durer* ».

À 18h de nombreuses autos remplies d'officiers encombrant à la Place. Elles paraissent venir de Cambrai. Y aurait-il un déménagement d'État-Major ?

1^{er} Octobre 1914, jeudi

Temps magnifique, le soleil luit joliment dans la brume légère du matin et au loin le canon tonne. C'est étrange comme on arrive à entendre ce son qui cependant annonce à des kilomètres et des kilomètres la mort. C'est que ce bruit nous parle de la France, à nous les prisonniers de cette race maudite. À en juger par la direction du bruit que nous percevons, on peut estimer qu'une bataille se livre entre Cambrai et Valenciennes. D'ailleurs nous serons renseignés dans le courant de la journée car messieurs Picard et Boudart sont partis à Cambrai demander du papier-monnaie à la Chambre de Commerce.

Je déjeune dans la famille Picard. Au milieu du repas arrive M. Émile Picard, retour de Cambrai. On s'étonne de ce voyage précipité car ces messieurs devaient tranquillement déjeuner à Cambrai. M. Émile nous en donne de suite l'explication. On se bat à 6 kilomètres de Cambrai et le séjour dans cette ville peut devenir dangereux, surtout si des armées opéraient dans la région comprise entre Cambrai et Le Cateau. Il faut espérer et avoir confiance.

Nous profitons du beau temps pour aller, messieurs Eugène Picard, Hauteceur et moi, chercher des pansements à la fabrique du Dr Bombart à Solesmes. Le voyage par la route qui

côteie les bords de la Selle est toujours charmant et nous parait par cette après-midi d'automne si ensoleillée particulièrement agréable. On ne se croirait pas en guerre. Les prairies sont chargées de bétail et les cultivateurs vaquent paisiblement à leurs travaux. Aucune trace sur la route du passage du vainqueur. Le Dr Bombart nous fait visiter son usine. Je m'attendais y voir appliqués les procédés les plus modernes d'asepsie et d'antisepsie. Mais mon étonnement fut extrême de me trouver en présence d'une usine quelconque, vieille baraque, transformée en atelier de paquetage et d'emboînage de gaze à pansements. À court de produits, cet excellent docteur nous avoue qu'il emploie tous les déchets qu'il peut trouver. Heureusement que nos ennemis ne le laissent tourner que pour eux.

En vain aujourd'hui avons-nous battu la ville de Solesmes en quête du journal qui y est apporté chaque jour. Nous n'avons rien pu trouver et force nous est de retourner au Cateau sans nouvelles. Là aussi les lignes ennemies n'ont pu être franchies et nous terminons la journée sans rien connaître de ce qui s'est passé au dehors de notre prison.

Vendredi 2 octobre 1914

Temps brumeux et froid. La grande voix du canon que nous avions hier si bien entendue s'est tue. Nous voilà donc à nouveau plongés dans le silence de la petite ville. Seuls les bruits des trains circulant sur la grande ligne nous avertissent du soin apporté par les Allemands à nous dévaliser en emportant les tissus de la Maison Seydoux et à se ravitailler. Je fais copier à la machine chez M. Picard les derniers communiqués officiels que je possède afin de les faire passer à Cambrai. Somme toute les habitants de cette ville sont encore plus à plaindre que nous car ils sont privés totalement de journaux. Je crains pour ma part de nous voir bientôt réduits à cette extrémité car si on se bat sur la ligne Denain-Valenciennes, les fraudeurs ne pourront plus passer en France de ce côté où aucune armée n'opérait.

Pendant la promenade que nous faisons généralement, M. Hautecoeur et moi avant midi, nous apprenons d'un charretier revenu le matin de Denain avec un convoi de charbon qu'on se bat à quelques kilomètres de cette ville. Les soldats allemands paraissent fatigués. On dit d'autre part que Douai est occupée par d'importantes troupes françaises.

Vers une heure et demie le canon se fait entendre à nouveau. Sa grande voix devient de plus en plus distincte à mesure que la journée s'avance. À 4h de l'après-midi, on perçoit nettement les sons des batteries françaises répondant aux batteries ennemies. Le bruit allemand est profond et sourd, le nôtre plus sec est longuement répété. Les connaisseurs disent que c'est notre canon de 75 qui tire en rafale. Par instants l'horizon tout entier est ébranlé comme à la suite de ces oranges violents qui éclatent dans les pays de montagnes. Quand arrive le soir, le bruit parait s'éloigner ; quelques coups sourds se font encore entendre puis c'est le silence de la nuit. Je me promène le soir dans mon petit jardin, seul et fumant comme d'ordinaire, mélancoliquement, la dernière pipe de la journée. Il fait un clair de lune superbe, le temps est froid. Au loin il me semble encore entendre le bruit sourd d'un coup de canon, coup isolé marquant la fin de cette journée de tuerie. À cette heure sans doute, sous cette même lune qui roule dans l'air pur comme un disque argenté, des humains agonisent. Leurs pensées montent vers le foyer familial ; ils songent à leurs femmes, leurs enfants et ils revoient en une vision rapide des têtes brunes et blondes qui se penchent...

Samedi 3 octobre 1914

Ce matin la voix du canon se fait encore entendre, puis peu à peu les sons vont en s'éspaçant et le silence règne à nouveau dans le ciel. Le silence ne cesse pas toujours de nous inquiéter car nous nous demandons si les nôtres n'ont pas reculé.

Le gouverneur commandant notre Place imagine percevoir pour le compte du gouvernement allemand, les impôts restant à payer au gouvernement français. Sa lettre au maire prête un peu à discussion et il est décidé que l'on paiera le dû au 7 octobre. Je vais comme le commun des mortels payer mes contributions mais la Banque n'ayant plus de fonds en caisse, je me vois obligé de surseoir au paiement de ses propres impôts. C'est de ce fait une somme de 7 à 800 francs qui n'ira pas au Trésor allemand. Dans le bureau du percepteur nous discutons comptabilité et nous tombons d'accord pour envisager la question sous son aspect le plus simple. Chaque contribuable verse au percepteur qui délivre la quittance ordinaire, et le percepteur remettra les fonds à l'autorité municipale, seule représentante au Cateau du pouvoir civil. C'est au maire qu'incombera ensuite le soin de discuter la question avec le Commandant de Place.

Visite à deux heures à Mme Lequette dont le mari, automobiliste militaire a pu lui faire donner de ses nouvelles à travers les lignes françaises et allemandes. M. Lequette, après avoir été à Reims, a battu en retraite jusqu'à Vierzon avec tous les convois automobiles au moment de la marche allemande sur Paris. Il est actuellement à Versailles. Sa lettre arrivée par les voies ordinaires chez sa mère à Lens, a été portée de Lens au Cateau par une brave femme qui a fait en partie la route à pieds. Cette messagère a dû passer par Douai, Orchies, Saint-Amand, Valenciennes, Le Quesnoy, Solesmes. Elle a raconté à Mme Lequette qu'elle avait rencontré beaucoup de troupes coloniales anglaises, des travailleurs sénégalais, des hommes vêtus d'amples vêtements avec des turbans sur la tête - sans doute des Cipayes des Indes. Dans maints endroits les Allemands interdisent aux populations de sortir des maisons au moment du passage des troupes. Les villes occupées par les Allemands sont défendues par des tranchées et des chariots mis au travers des rues. Partout, de part et d'autre, on se prépare à la lutte. Et c'est sans doute le bruit de cette lutte que nous entendons depuis 3 jours. La présence de cette armée dans le Nord reconforte tous les cœurs français et, à l'air des Allemands qui séjournent au Cateau, elle doit les inquiéter.

Réunion dans le cabinet du maire pour discuter une nouvelle exigence du Commandant de Place. Sont présents messieurs Picard, Boudart, Thomas, Frappart - percepteur, Buckner et Salomon. C'est M. Salomon qui nous rapporte la nouvelle. Le Commandant de Place exige non plus les impôts jusqu'au 1^{er} octobre, mais tous les impôts à échoir pour 1914. On discute.

M. Salomon nous étonne par le soin avec lequel il semble défendre toujours la thèse allemande. Il nous met toujours le marché en main, dressant sous nos yeux l'épouvantail de la force allemande. Je combats vivement cette manière de présenter une question toujours pénible pour la municipalité. Je suis pris à partie par M. Salomon ; il cherche à m'inquiéter en tant que directeur de la Banque de France. Je ne laisse pas achever et je tiens à lui donner de suite, en public, toutes explications nécessaires sur la situation de la Banque. « *Nos coffres sont vides, ils renferment 2.45f en ce moment ; les clefs sont à la disposition du commandant allemand. Quant aux coffres en location, ils sont propriétés particulières et comme telles protégées par la Convention de la Haye. Au reste, la question a été tranchée à Saint-Quentin par les Allemands eux-mêmes* ». Voilà donc l'interprète renseigné. S'il nous espionne, il pourra donner toutes les explications désirables. Je me permets ensuite d'indiquer à M. Picard ma manière de voir dans

la question des impôts. *« J'irai directement au Commandant de Place, sans interprète, puisqu'il parle français assez bien, je lui opposerai que c'est illogique de faire payer les contributions aux citoyens qui se sont libérés, que les ressources du pays sont épuisées par 450.000f de réquisitions et qu'une fois pour toute on dise si oui ou non les Allemands exigent une contribution de guerre »*. Cette manière de procéder ne plait pas à M. Salomon, mais elle a l'assentiment de tous. M. Buckner l'autre interprète me félicite vivement. Le soir, chez M. Émile Picard, nous remettons ensuite la question au net par écrit pour bien préciser tous les mots.

Dimanche 4 octobre 1914

Pendant la messe le canon s'est fait entendre, ses coups sourds semblent tourner sous les voûtes de l'église comme un vol d'oiseaux. Je prie Dieu ardemment qu'il nous donne la victoire et la délivrance.

Le Commandant de Place a écouté la requête de M. Picard telle que nous l'avions rédigée. Il a compris la justesse de cette demande dans laquelle j'avais essayé de faire passer la logique et la clarté française. Il ne faut jamais oublier que si l'Allemand a de la méthode et de l'ordre, son esprit comme sa langue est tortueux. Somme toute c'est un peu de répit mais le commandant tout en donnant droit à M. Picard s'est couvert et demain il va consulter ses chefs à Saint-Quentin.

Après le déjeuner pris chez M. Boudart en compagnie de M. Seydoux, nous allons en voiture à Ors. Le but de cette sortie est de négocier l'achat d'un bateau de charbon acquis par un marchand d'Ors avant l'occupation allemande. Messieurs Picard, Thomas, Salomon font partie du voyage. Sur la route nous entendons toujours le bruit du canon. À Ors nous laissons messieurs Thomas et Picard, à Catillon (sur Sambre) M. Salomon qui se livrera aux douceurs de la pêche à la ligne, M. Eugène Picard et moi nous poussons jusqu'au Bois de l'Abbaye où messieurs Picard ont loué une pêche. Le chemin que nous suivons au milieu d'un pays de pâtures est charmant, il me rappelle la Normandie avec ses prés verts entourés de haies. Partout des troupeaux paissent paisiblement ; de-ci de-là les vachères assises sur un trépied tirent vigoureusement sur le pis des vaches un lait blanc qui tombe dans de grands vases de cuivre d'une forme ancienne et gracieuse.

Les endroits réservés de pêche sont de vastes étendues d'eau en bordure du canal. Le poisson, brochet surtout, y pullule ; au milieu des hautes herbes s'ébattent de gracieuses poules d'eau. Le canal ¹⁹ qui s'étire en un long ruban de Landrecies à La Fère est maintenant sous la domination allemande. Avec la méthode qui les caractérise, nos ennemis vont déjà réorganiser la navigation à leur profit. Des ordres sont donnés par autos aux éclusiers, et demain, comme sur la voie ferrée, de longs convois ravitailleront leurs troupes. Je regarde avec tristesse notre canal français. Il est empreint par cette fin de journée d'une grâce toute mélancolique. Son joli miroir d'eau s'éloigne en une ligne bien droite et reflète, perspective charmante, les grands arbres alignés sur ses bords. Déjà les feuilles prennent une teinte dorée d'automne, elles voltigent dans un ciel gris qu'aucun souffle n'agite. Le canon se fait toujours entendre au loin. À Catillon nous retrouvons nos amis laissés en route. L'affaire du bateau de charbon est conclue. M. Picard, là comme ailleurs, s'est montré un administrateur avisé.

Lundi 5 octobre 1914

¹⁹ Il s'agit du canal de la Sambre à l'Oise

Dans le cabinet de M. Picard, maire, c'est un défilé incessant de personnes qui viennent demander soit un renseignement, soit un secours. À tous, il a toujours une bonne parole et j'admire l'égalité d'humeur de cet homme harcelé à tout instant. Il faut faire droit aux exigences de l'autorité allemande et en même temps parer à la misère de tous ces ouvriers dont le chômage a enlevé les seuls moyens d'existence. Les assistés au Bureau de Bienfaisance augmentent de jour en jour. On y remédie par des bons de pain. Heureusement que les jardins ouvriers sont assez nombreux au Cateau et les pauvres arrivent grâce à cette ressource à vivre à peu près. Les cultivateurs des environs n'ayant plus leurs débouchés ordinaires sont heureux de se débarrasser de leurs denrées à des prix très bas. Seuls les bouchers et les charcutiers ont voulu maintenir des tarifs élevés. M Picard y a remédié en créant une charcuterie municipale. On y vend le porc à 0,80f la livre au lieu de 1,30f. L'écart est sensible, aussi fait-on queue chez Pamart chargé du débit municipal. Sur signature de personnes notables, la ville du Cateau a pris à la Chambre de Commerce de Cambrai 25.000f de bons émis par cette compagnie. Les bons sont remboursables en espèces 100 jours après la signature de la paix. Ils rendent les plus grands services car l'argent se cache et devient de plus en plus rare.

Dans le courant de l'après-midi, nous allons messieurs Picard, Boudart et moi à Solesmes chercher des pansements. C'est un moyen de tâcher d'avoir des nouvelles. Nous voyons messieurs Chiris, Petit et Bombart mais nous n'apprenons rien de positif. Les journaux qui nous arrivaient de Lille par Denain et la Belgique ne passent plus puisqu'on se bat de ce côté. De Solesmes on entend encore le canon mais faiblement. Aussi chacun donne-t-il son avis suivant son tempérament. Les uns disent que l'armée dont nous entendons le canon repousse les Allemands sur la Meuse, les autres affirment que nous sommes battus et refoulés sur Lille. On annonce même l'occupation de Douai et d'Arras par nos ennemis. Le Dr Bombart, quand nous arrivons à son usine, empile ses fameux produits dans 3 autos allemandes qui retournent sur la ligne de feu, Bapaume ou Cambrai. Les autos portant la marque de la Garde Impériale, M. Bombart nous annonce la présence du Kaiser à Bapaume. Suivant les officiers qui les accompagnent, les troupes sont harassées par ces combats quotidiens et l'armée allemande veut tenter un effort suprême. Mais ce ne sont là que des hypothèses puisque nous sommes privés de nouvelles depuis le 30 septembre. Le retour au Cateau s'effectue assez gaiement par Briaste et Neuville, grâce à la présence de M. Boudart dont l'humeur joviale ne cesse de nous égayer dans ces instants toujours angoissants.

Mardi 6 octobre 1914

Depuis le 30 septembre nous sommes privés de journaux ; les Allemands disent dans la ville que Douai et Arras sont réoccupées par leurs troupes et pour ma part je pense à croire cette nouvelle. D'ailleurs, je n'ai pas entendu le canon de la journée quoique certaines personnes affirment avoir perçu de vagues grondements du côté de Mons. À la gare de nombreux wagons sont garés, ils attendent les marchandises enlevées à l'usine Seydoux. Hier c'étaient les tissus, aujourd'hui ce sont les laines, et pour activer encore ce déménagement si contraire aux lois de la guerre, nos ennemis ont fait venir des camions automobiles ! La manutention se fait rapidement ; ce n'est sur la route de la gare à l'usine qu'un va et vient incessant de ces lourdes voitures conduites par les soldats allemands. La population assiste la mort dans l'âme à cette ruine de notre industrie locale. Quant à M. André Seydoux, il fait peine à voir.

On nous a annoncé pour le soir le passage de 2.000 hommes de troupe. Quand je dis le passage, je me trompe, c'est plutôt l'occupation du Cateau par 2.000 hommes. Les soldats doivent donc

caserner dans notre ville ; ils seront logés dans différents bâtiments communaux, les officiers iront chez l'habitant. Je vois M. Salomon qui répartit les logements ; nous avons la bonne fortune d'être indemnes. D'ailleurs, sur la fin de la journée, ces 2.000 hommes se réduisent à 250. Le temps passe pour nous tous de plus en plus péniblement. Privés de journaux nous perdons l'espoir d'une délivrance prochaine et nous marchons résignés vers un avenir inquiétant.

Mercredi 7 octobre 1914

Temps superbe ; il fait un joli soleil d'octobre, le ciel est pur et sans nuages. Promenade pendant une partie de la matinée de par la ville en quête de nouvelles. Je ne puis arriver à mettre la main sur un journal et j'en suis toujours réduit aux bavardages et aux déductions que l'on peut tirer de ces bavardages.

La femme du directeur de la Société Générale de notre ville, retour de Cambrai, nous apprend que dimanche on a illuminé à Lille à la suite d'une grande victoire remportée par nos troupes sur les Allemands. Nous aurions enfoncé le centre allemand du côté de Reims. De Saint-Quentin, par lettre, on dit que des troupes ennemies ont passé par cette dernière ville pour gagner Cambrai. Les troupes avaient l'air en déroute. Plus tard, 250 prisonniers français venant à pied de Roye se sont arrêtés au Cateau afin de prendre un train à destination de l'Allemagne. Nos soldats surpris dans une tranchée, à court de munitions, se sont vus contraints et forcés de se rendre. Ils disent que nos troupes sont en excellente posture et que nous gagnons du terrain sur l'ennemi. Cet ensemble de faits que nous nous plaçons à grouper nous donne espoir. D'ailleurs le canon n'a cessé de tonner pendant toute la promenade que nous avons faite messieurs Picard, Hauteceur et moi sur le champ de bataille de Reumont. M. Hauteceur connaît admirablement le terrain et il donne à la famille Picard les explications les plus détaillées sur la bataille du Cateau. L'aspect du terrain s'est modifié. Tous les équipements militaires qui jonchaient le sol ont disparu. Il ne reste que les nombreuses tombes surmontées de pauvres croix de bois et recouvertes soit de casquettes anglaises, soit de casques allemands. Quand nous rentrons en ville, le soleil se couche dans une buée d'or et le canon tonne encore.

Jeudi 8 octobre 1914

Réveillé ce matin par un joli soleil, mais avec des pesanteurs de tête qui m'annoncent une bonne migraine. Je reste au calme chez moi et peu à peu la douleur se dissipe.

Dans le courant de l'après-midi, nous allons messieurs Picard, Salomon et moi relever le poisson pris dans les nasses posées dans l'étang de M. Picard. Nous faisons route par Mazinghien et le Rejet de Beaulieu et nous arrivons en suivant un chemin qui longe les pâtures devant le canal. Le temps est merveilleux, la route d'eau bordée de ses arbres s'étire devant nous reflétant le joli paysage qui l'entoure. Au loin, les roulements du canon se font toujours entendre. Quelle folie aveugle s'empare donc des humains pour s'entretuer par une journée où tout invite au calme et à la paix. Pendant deux heures nous nous livrons au milieu des roseaux au plaisir de relever les nasses. Quelques brochets frétilent sous les grillages, mais somme toute petite pêche.

Au moment de repartir deux avions passent sur nos têtes. À leur forme nous reconnaissons des allemands. Le matin nous en avions vu encore deux autres. Le bruit du canon, ces avions, tout nous indique que les lignes se rapprochent.

Le soir, chez M. Picard, nous apprenons qu'un État-Major doit loger dans le château Seydoux²⁰ et que l'envoi des laines par la voie ferrée est momentanément suspendu. Il se passe quelque mouvement insolite qui nous échappe ! Peut-être aurons-nous du nouveau demain !

Vendredi 9 octobre 1914

Ajouté sur la liste des otages dressée par la municipalité, mon nom est sorti au tirage et je dois me rendre aujourd'hui à la maison que j'ai peut-être irrévérencieusement baptisée du nom de *maison des otages*. Toutes mes dispositions sont prises, j'aurai une bonne chambre pour moi seul et des draps propres. La durée de cet emprisonnement est de 24h - on arrive à 2 heures de l'après-midi - la table excellente. Je me disposais à partir quand M. Hautecoeur me fait tenir un mot me disant qu'un communiqué officiel émanant de Cambrai annonce une grande victoire française au centre de notre ligne de bataille. Les troupes allemandes se replieraient sur leur aile droite, c'est-à-dire sur notre région. Je sors. Dans la rue un mouvement inaccoutumé. Sur la place, un groupe de uhlans a mis pied à terre auprès de leurs chevaux fatigués. Je remarque parmi eux un tout jeune homme, à peine 17 ans. M. Picard que je rencontre, m'annonce l'arrivée au Cateau d'un Corps d'Armée allemand d'environ 12.000 hommes. Aussitôt je lui fais remarquer que ma place n'est pas parmi les otages, mais à la banque pour faire respecter et les coffres forts confiés à ma garde et l'immeuble. Très aimablement il fait droit à ma demande mais il nous faut le consentement du commandant allemand. L'officier commandant en second est sur la place, nous lui exposons la situation et de suite, avec la meilleure grâce du monde, il met de sa main sur ma convocation une note indiquant qu'il n'y aura pas d'otage aujourd'hui au Cateau. On sent que cet homme a d'autres soucis. Je retourne à la banque et fais prendre certaines dispositions nécessaires au logement de 2 officiers et 20 soldats.

Vers 11h30 les troupes allemandes arrivent. Elles défilent assez régulièrement par la rue du Maréchal Mortier, la rue de Landrecies, la rue du Marché aux Chevaux, la rue de la République, sur Solesmes ou Viesly. Mais cette fois, à la grande joie des habitants, elles tournent le dos à Paris. C'est le même flot qu'il y a un mois, quinze jours, en sens inverse. Les troupes à pied chantent encore mais elles n'ont plus cet air vainqueur qui brisait nos cœurs de Français. Par derrière suivent de nombreuses voitures portant les sacs des fantassins, voire même les fusils. Il y a dans la direction des convois une certaine confusion. L'artillerie marche en bon ordre, les chevaux sont en excellent état, cependant parmi les troupes à pied défilent trop de voitures convois d'armée qui gênent toujours les mouvements. Renseignements pris, ces Allemands viennent de Rethel, Vervins, par Guise. Un soldat isolé nous demande le chemin de Solesmes, il nous annonce pompeusement qu'ils vont cerner par le nord 4.000 Anglais. Il est marié, père de famille, fatigué. Il commence à trouver la guerre longue et voudrait rentrer dans ses foyers ! Leur Empereur leur a promis la paix pour Noël ! À l'entendre, la cause initiale de la guerre est la Russie. Quant aux Anglais, les Allemands les ont en horreur. Ils n'en veulent pas aux Français, un peu *au Poincaré* qui a marché avec la Russie.

Vers 5h le flot a passé et nous ne sommes pas logés.

Ce n'est point une déroute comme certains l'annonce mais à mon sens un mouvement de retraite qui semble concorder avec la nouvelle plus ou moins officielle de notre victoire sur le centre. Cette armée me paraît destinée à opérer en Belgique contre les Anglo-Belges dangereux au cas d'une retraite sur l'Allemagne. Toujours est-il que Saint-Quentin n'est pas débloquée et que du temps passera encore avant l'arrivée des Français. La ligne de chemin de fer fonctionne toujours, et les laines de la Maison Seydoux continuent à prendre le chemin de la gare !

²⁰ Château du Mérinos, construit en 1856 par Auguste Seydoux.

Samedi 10 octobre 1914

Nous n'avons pas entendu le canon aujourd'hui, aussi cette absence de la grande voix de ceux des nôtres qui se battent aux environs nous met-elle quelque peu la mort dans l'âme. Il fait d'ailleurs un temps brumeux et froid. Les vents toujours placés entre le nord et l'est me font présager un hiver rigoureux.

Pendant une partie de la matinée et aussi au commencement de l'après-midi, de nombreux convois défilent par notre ville. Ils viennent tous de Guise ou d'Hirson et se dirigent vers Solesmes et Valenciennes. Les chevaux sont en bon état, rien n'indique une déroute. D'ailleurs, la sécurité des Allemands restés au Cateau est complète. Le Commandant de Place se livre dans le Bois de Pommereuil aux douceurs de la chasse et sur les voies ferrées les trains circulent nombreux sans paraître inquiétés. On continue d'enlever les laines de la Maison Seydoux sur de gros camions automobiles qui les conduisent de l'usine à la gare. En vue d'activer ce travail, des ouvriers sont réquisitionnés et payés par l'autorité allemande.

La journée se passe semblable aux autres : visites chez les amis, promenades par la ville en quête de nouvelles. Vers le soir arrivent sur la place des automobiles allemandes venant du nord ; elles jettent des poignées de journaux et filent rapidement dans la direction de Bohain. Les quelques soldats qui flânent dans les parages se précipitent sur les feuilles éparpillées, y jettent un coup d'œil raide et poussent des cris de l'air le plus joyeux du monde. Cette mimique ne signifie sans doute rien quant aux faits de la guerre mais ne cesse pas toujours de me démoraliser un peu.

Dimanche 11 octobre 1914

À la messe de 9h, dite comme de coutume, je remarque quelques soldats allemands. Leur maintien pourrait être donné en exemple à nos populations. Ils sont sérieux et recueillis ; de leurs mains ils égrenent leur chapelet. Aussi ce spectacle me fait penser combien serait salubre pour la France ce retour des hommes à une foi vive et sérieuse. D'un côté, les ennemis de la Religion, francs-maçons ou autres, ont toujours combattu le prêtre et poussé de la façon la plus stupide à une laïcisation à outrance, de l'autre, on a perdu l'idée grande, saine et vraie de la Vérité enseignée par le Christ pour faire une politique de réaction. L'Empereur d'Allemagne prend trop Dieu à témoin de ses actes, nos gouvernants l'oublient trop. Mais malgré tout, la masse de la population française sent et comprend l'idée de Dieu. Nous savons combattre et prier.

Au moment de l'élévation des chants barbares retentissent ; c'est une horde qui passe. La sonnette de l'enfant de chœur tinte, les chants continuent, l'impression est poignante.

La famille Picard m'a recueilli aujourd'hui. Je passe donc ma journée en compagnie de ces excellents amis. Nous causons des absents qui vivent loin de nous dans la douce France dont le sol n'est pas foulé par les hordes germaniques. Nous avons tout essayé pour faire donner des nouvelles mais eux n'ont pu répondre et nous ignorons ce qu'ils sont devenus. Demain un catésien, Auguste Deloffre, tentera de passer les lignes pour porter nos lettres et attendre les réponses. Il compte d'abord se diriger vers Lille, puis gagner Paris et y séjourner. C'est un homme déjà âgé, mais robuste, voyageur pour une maison de chaudières à vapeur. Il a beaucoup de relations dans la région du Nord. Il joint à un aplomb extraordinaire un esprit

fertile en ressources. C'est Gaudissart mais vieilli et d'aspect bonhomme. Pour moi il passera, mais saura-t-il ne pas s'amuser en chemin et revenir sous peu.

Il fait un temps splendide. ; après déjeuner nous allons route de Fesmy. Cette fois on entend le canon. Assis au soleil derrière une pépinière, à l'abri du vent, nous écoutons, les frères Picard et moi, ce bruit qui nous réjouit toujours le cœur. Les roulements très éloignés mais cependant assez distincts semblent venir du côté de Laon. Cette ville est-elle reprise ? Le centre allemand est-il enfoncé ? Par où nous viendra la délivrance ?

Pas un journal n'est venu jusqu'à nous depuis le 30 septembre.

Lundi 12 octobre 1914

Une de nos principales distractions est d'aller entendre le canon. Généralement nous nous dirigeons sur les ondulations situées route de Fesmy, au-delà du deuxième pont. Aujourd'hui à deux reprises différentes, j'ai été avec mon chien dans un champ bien découvert et là assis en plein soleil, contre une haie à l'abri du vent, j'ai écouté la canonnade. Les bruits sont plus sourds qu'hier, la bataille me paraît être plus éloignée ; la direction Saint-Quentin.

Après mon déjeuner j'ai la bonne fortune de rencontrer chez M. Picard le maire d'Ors. La conversation roule comme toujours sur la guerre. Les Allemands logés à Ors et occupés à la surveillance de la voie sont d'assez braves gens dont les habitants n'ont pas à se plaindre. Ils paient ce qu'ils demandent. Pendant les derniers passages de troupes, le maire a pu causer avec des soldats ; tous s'accordent à dire qu'ils ont été repoussés de la ligne dont Reims était le centre et que notre artillerie fait dans leurs rangs des ravages épouvantables. Quelques régiments ne comptent plus que 2 ou 300 hommes. Les Français sont des assassins, disent-ils, ils nous tuent sans que nous puissions les voir.

Vers 6h du soir M. Eugène Picard revient de Denain où il a été conduire M. Auguste Deloffre. Le voyage s'est bien effectué, peu ou point de troupes allemandes sur le chemin. À Solesmes, depuis samedi, la terreur règne. Sur une dénonciation sans doute anonyme, M. Chiris a été brusquement enlevé de sa maison et sa femme et sa fille ont dû quitter leur demeure qui a été visitée de fond en comble et dont l'accès n'est permis qu'à un seul domestique accompagné de sentinelles armées. Les Allemands n'ont rien trouvé, mais réclament 50.000f. Tout colportage de journaux ou de nouvelles est impitoyablement poursuivi. Un habitant de Neuville surpris par un soldat lisant à un camarade une dépêche plus ou moins authentique, a failli être passé par les armes. Le maire de la commune incarcéré pendant 48h.

Chez M. Petit, un général remerciant de l'hospitalité reçue aurait dit que la guerre était épouvantablement meurtrière. Il a vu dans une dernière bataille 42 officiers tués ; autour de lui 600 hommes, 12 officiers, ont été en peu de temps décimés par notre artillerie, ses vêtements brûlés par des éclats d'obus. Le spectacle est terrifiant, rien ne résiste à notre tir toujours à couvert et d'une précision remarquable. Et des pleurs ont mouillé ses yeux. Je remarque que nos ennemis racontant des pertes survenues dans leurs rangs pleurent toujours. Est-ce un trait ajouté par le narrateur et qui n'est nullement véridique ou un fait réel. Je commence à croire le fait exact. Ce qui peindrait l'Allemand comme un être doux et sensible pris en particulier.

Ainsi donc plus que jamais, le cercle se resserre autour de nous. Voilà bientôt deux mois que je suis sans nouvelles de tous les miens et je n'entrevois pas le moment de la délivrance !

Mardi 13 octobre 1914

Le temps s'est modifié sensiblement. La pluie tombe par intermittences, nous entrons dans les mauvais jours de l'automne. Notre vie coule toujours de façon uniforme avec la pénible sensation d'être retranchés du monde extérieur. Les Allemands sont installés ici comme chez eux avec la seule différence qu'ils se plaisent à entraver nos services publics. À eux les voies de communication, routes, chemins de fer, canaux avec tous les moyens de locomotion. Pour nous, impossibilité de sortir sans autorisation du commandant. Si par hasard on se rend dans un village voisin, il faut se servir d'une maigre rosse trainant un véhicule d'occasion. Il va sans dire que les services publics ne fonctionnent plus. Un bureau reste ouvert, celui de la mairie et simplement pour enregistrer les réquisitions continuelles de nos ennemis ou recevoir les demandes de secours de la population indigente. Peu à peu les ressources des pauvres diminuent et si la vie économique ne peut bientôt reprendre, la misère deviendra terrible.

Les enfants vont par bandes dans la campagne où ils se livrent à des rapines qu'aucune autorité ne peut arrêter. On les voit revenir sur les routes, soit portant des sacs remplis de pommes, soit trainant sur des chariots improvisés de jeunes arbres coupés un peu partout. Depuis trois semaines je fais campagne pour la ré-ouverture des écoles primaires. J'estime que ce vagabondage est immoral et que nous donnons un triste exemple de notre civilisation à nos ennemis. Je n'ai aucun succès car je rencontre du côté du corps enseignant au Cateau une force d'inertie coupable. Tous les locaux réservés aux écoles ont été occupés soit par des troupes de passage, soit par des blessés et on peut comprendre que l'autorité municipale hésite à faire désinfecter des bâtiments toujours susceptibles d'être réquisitionnés. Mais ce qu'il faut blâmer c'est le manque d'initiative dans ces moments critiques de ceux qui se trouvent à la tête de l'enseignement au Cateau. Il y a quelque chose à faire, une impulsion à donner, un devoir civique à remplir. Mais non, on aime mieux se laisser aller à cette vie d'énervante paresse si dissolvante. Cependant, les écoles libres ont repris leurs cours depuis le 1^{er} octobre et beaucoup de communes des environs ont réouvert avec des moyens de fortune leurs écoles communales !

Vers cinq heures nous allons messieurs Hautecoeur, Picard et moi route de Fesmy entendre le canon. Après le 2^{ème} pont, derrière la pépinière, à l'abri du vent nous percevons des roulements lointains et continus dans la direction de Douai. Des avions allemands ont survolé ce matin Le Cateau ; des batailles se livrent toujours et nous espérons encore !

Mercredi 14 octobre 1914

Chaque jour notre vie devient de plus en plus vide. Nous errons les uns chez les autres en quête de nouvelles et on ne s'aborde que pour savoir quelque chose de la guerre. M. Auguste Deloffre comme je l'avais prédit n'a pas été plus loin que Denain. Il a fait tenir une lettre à M. Picard par des voituriers ramenant du charbon d'Anzin. Notre concitoyen est donc bloqué, dès son départ, par les opérations militaires dont la région Nord est en ce moment le théâtre. Il nous annonce l'investissement de Lille, Roubaix-Tourcoing, Douai, ainsi que l'emprisonnement dans les églises de cette dernière ville d'environ 5.000 civils. On se bat sur une ligne partant d'Armentières jusqu'à Douai par Seclin. Les services de La Poste ont été transférés de Lille à Saint-Omer. Les Allemands continuent leurs pillages dans la riche région du Nord. Pour contrebalancer l'impression de cette mauvaise nouvelle, nous apprenons du Dr Bombart un succès français dans la région de Péronne ; on ajoute en outre que partout nous sommes en bonne posture.

Les Russes occuperaient la Galicie ²¹ et le Kaiser demanderait un nouvel effort à son peuple en hommes et en argent.

À la mairie, pendant les quelques instants que j'y passe en compagnie de M. Picard, le planton du commandant apporte une réquisition de 2.000 kilos d'avoine. Il annonce le passage et le logement d'environ 3.000 hommes de troupe. Pendant toute la journée, nous avons attendu ces soldats, seuls quelques privilégiés ont logé des officiers extrêmement bourrus. Un général descendu chez madame Ponsin-mère a mis à la porte les domestiques laissés pour garder la maison et réclamé brutalement les clefs et du champagne. C'est toujours la première parole des officiers allemands, « *champagne* », le mot tient une grosse place dans le vocabulaire de nos ennemis.

Vers 6h, pendant que nous faisons le bridge chez M. Picard, des bruits d'une espèce de musique militaire se font entendre et dans la nuit nous voyons défiler au son des fifres et des tambourins environ 200 hommes. Nous sommes loin du nombre annoncé. Aussi ne faut-il voir dans ces réquisitions allemandes qu'un moyen d'emmagasiner des marchandises nécessaires aux troupes.

Des roulements de canon se sont fait entendre toute la journée. Les uns disent dans la direction de Saint-Quentin, les autres d'Hirson. On donne aussi comme certaine la prise de Chauny par nos troupes, mais ces nouvelles sont toujours sujettes à caution. Un fait reste acquis, les trains allemands d'une longueur démesurée circulent toujours sur notre ligne ; ils amènent des troupes, jeunes recrues dit-on, et remontent vers l'Allemagne avec des marchandises volées.

Jeudi 15 octobre 1914

Triste journée. Le canon ne donne pas autour de nous et le temps est sombre et pluvieux. Peu de nouvelles. Nous apprenons d'un conseiller municipal de Saint-Quentin, venu ici pour des questions de réquisition, que les troupes françaises et allemandes sont dans de très fortes positions du côté de Coucy. Elles n'osent s'aborder de face, mais cherchent à se tourner. On dit que l'Empereur d'Allemagne aurait ordonné une retraite stratégique sur la Belgique et le Nord de la France. Nos ennemis prendraient dans ces régions leurs quartiers d'hiver en attendant, ou des propositions de paix, ou une reprise de la campagne au printemps. Entre temps, le fils du Kaiser, Eitel ²² et un prince de la Maison de Bavière font des orgies sans nom à Saint-Quentin. Tout est réquisitionné dans cette ville où la vie devient très chère.

Au Cateau, on commence à manquer de levure et pain. Comble de nos malheurs un de nos concitoyens parti à Saint-Quentin en automobile pour s'en procurer s'est vu arrêté à Bohain et dépouillé de sa machine. Il faut ajouter que M. Aubas avait commis l'imprudence de se munir d'un simple laissez passer ne mentionnant pas qu'il accomplissait son voyage en automobile. Nous voilà donc privés de levure et d'auto - cette machine étant la dernière du Cateau.

Sur le soir, j'ai la satisfaction de rencontrer Mme Porez, la femme de notre concierge, venue de Caudry au Cateau en vue d'y prendre du linge. Elle me fait tenir un mot de M. Danquigny

²¹ La Galicie est un ancien territoire de l'Empire Austro-Hongrois qui - dans nos frontières actuelles - s'étend à la fois sur la Pologne (sud) et l'Ukraine (ouest).

²² Eitel-Friedrich de Prusse, second fils du Kaiser

m'annonçant qu'il a pu faire télégraphier de Lille une dépêche pour ma femme. À Caudry nos ennemis sont peu nombreux mais ils se livrent aux mêmes pillages qu'ici.

Vendredi 16 octobre 1914

Encore une journée vide et creuse, sans nouvelles. Le canon ne se fait plus entendre et nous nous laissons aller aux réflexions les plus amères. À noter un incident assez comique et dont le récit demanderait la plume d'un Maupassant. Voici l'affaire en quelques mots.

Le Commandant de Place a averti le maire que nombre de ses guerriers tenant garnison ici étaient contaminés par des drôlesses sans pudeur. M. Picard n'a pu que répondre qu'il avait mis en garde quelques semaines auparavant les autorités militaires allemandes contre des incidents de ce genre. Mais notre commandant, paternel pour ses hommes, ne veut pas les priver des délices de Capoue. Il parle d'organiser un service sanitaire et de faire une réquisition d'ustensiles propre à mettre les soldats à l'abri des coups de Vénus. Voilà une réquisition d'un nouveau genre à laquelle la municipalité était loin de s'attendre. D'ailleurs on dit à mots couverts que les infirmiers allemands possèdent un stock de l'article en question.

Samedi 17 octobre 1914

Voyage en compagnie de messieurs Picard et Boudart à Cambrai. Nous devons aller à la Chambre de Commerce prendre des petites coupures émises par cette compagnie en vue de remplacer le numéraire dont le défaut se fait de plus en plus sentir. La voiture ordinaire, petit break de chasse, a été réquisitionnée pour ne pas dire volée hier dans la remise de M. Picard et nous nous servons d'une voiture à roues caoutchoutées, très élégante mais qui a deux défauts : elle est un peu lourde et elle attire l'œil par son extérieur très soigné. Sur la route, ces messieurs la regardent beaucoup, dans huit jours elle aura subi le sort de l'autre. Il fait un temps brumeux et froid, mais la voiture est confortable, les couvertures chaudes et les compagnons charmants. Aussi les trois heures ²³ que nous mettons pour aller à Cambrai, passent-elles encore rapidement.

Sur la route nous croisons des petits corps de troupe tenant garnison à Caudry, Carrières et Cambrai. Ces hommes se dirigent sur Landrecies ; ils marchent bien, mais les sacs sont portés dans des voitures réquisitionnées. Avant de parvenir à Cambrai nous sommes arrêtés par différents postes établis à quelques kilomètres de la ville. Nous avons des papiers en règle et on nous laisse passer sans difficultés. À Cambrai, un grand mouvement d'officiers, d'infirmiers et de soldats bavarois. Je remarque l'âge des hommes, leur équipement un peu primitif mais toujours militaire. Ce n'est plus la couleur sale d'un gris crasseux des combattants, mais un bleu foncé assez propre.

Je trouve mon collègue de Cambrai dans les locaux de la Chambre de Commerce ; nous causons beaucoup et nous nous racontons mutuellement les péripéties par lesquelles nous sommes passés depuis le 25 août. Il a reçu la visite de l'autorité allemande, mais devant sa caisse vide et la présentation de nos statuts, il n'a pas été inquiété. Pour les coffres-forts en location, il lui a été simplement requis d'affirmer sur l'honneur qu'aucun ne contenait d'espèces appartenant à la Banque. Après le déjeuner pris chez lui, il reçoit la visite de deux gendarmes envoyés pour réquisitionner le vin. À Cambrai toutes les caves sont officiellement visitées par l'autorité militaire allemande et Dieu sait si dans cette ville elles sont riches en vin de grands crus. Je le laisse aux mains des gendarmes allemands et nous repartons pour Le Cateau vers 15h30. Le

²³ 28 km environ...Aujourd'hui on met 30 mn.

retour s'effectue dans de bonnes conditions, nous mettons le même temps qu'à l'aller et nous arrivons de nuit.

18 octobre 1914

Toujours du temps brumeux avec un brouillard froid. Nos pensées déjà assombries s'en ressentent vivement et nous broyons tous ici du noir. On a apporté à M. Picard un journal publié en langue française à Namur, sous le contrôle de l'autorité allemande. Nous y trouvons des indications précieuses sur la position des troupes françaises et allemandes. Nos ennemis ont pris Anvers et sont maîtres de toute la Belgique. Ils s'étendent dans le département du Nord. Lille et Douai sont occupées, nous tenons Hazebrouck, Béthune et Dunkerque. Par contre nous progressons dans l'est, Verdun nous paraît débloquée. Le gouvernement belge s'est réfugié au Havre. Il ressort assez nettement que si nos ennemis n'ont pas réussi dans leur marche sur Paris, par contre le riche département du Nord est entre leurs mains ; ils pourront y prendre leurs quartiers d'hiver et se ravitailler à leur gré. Pour nous, centre du demi-cercle formé par la ligne de Dunkerque à Nancy par Saint-Quentin et Berry-au-Bac, nous serons dégagés les derniers, et Dieu sait quand ! Au reste, depuis cinq jours, on n'entend plus le canon et l'absence de ce bruit nous paraît à tous un mauvais signe.

J'ai pris mes repas aujourd'hui dimanche chez M. Boudart. Cet excellent homme loge un officier très correct qu'il traite le mieux du monde. Soit penchant naturel, soit espoir de sauver un peu le très bon vin de sa cave, M. Boudart va même un peu trop au-devant des désirs de son hôte. Ce dernier lui ayant demandé un violon, il a eu la faiblesse de lui indiquer une personne capable de lui procurer cet instrument, et depuis lors nos ennemis mélomanes organisent des concerts. Ils ont même eu l'indélicatesse de faire une demande auprès de la femme d'un notaire du Cateau, très musicienne, dont le mari et le frère sont à l'armée. On raconte que l'officier allemand aurait insisté disant qu'il avait perdu son frère à la bataille sans que cela l'empêche de faire de la musique. Mentalité teutonne !

Pendant le repas, visite du doyen. Il a dit une messe à 7h pour les Allemands venus en grande tenue et dont la piété l'a édifié. Les orgues ont été tenues par un soldat d'une façon remarquable. Toujours mélomanes nos ennemis ! Le doyen appuie fortement sur le sentiment religieux de ces soldats allemands - un peu maladroitement à mon avis. Les consciences latines ne se manient pas comme les consciences germaniques. Il faut plus de délicatesse et de doigté.

La journée se termine sur un bridge chez M. Picard. Je commence à prendre goût à ce jeu.

Lundi 19 octobre 1914

J'ai passé la plus grande partie de cette journée au coin du feu, un peu à me soigner, ayant pris le matin une petite dose de Calomel ²⁴. J'ai relu pour la troisième ou quatrième fois cette magistrale étude de Sainte-Beuve sur Talleyrand. À chaque lecture je distingue mieux le diplomate, grand seigneur, sans scrupules, qui a tenu dans ses mains habiles tous les fils secrets de la politique française pendant le commencement du XIX^{ème} siècle. Je reprends goût à la lecture et je sens mon esprit revenir peu à peu à un équilibre. Vers le soir nous avons fait le bridge chez M.M Picard. Cette maison est un petit centre d'information. Chacun y apporte sa nouvelle. Il va sans dire qu'aucune n'est officielle. Le ton général reste optimiste. On annonce la reprise de Lille par les Anglais et des combats dans l'est de la Belgique. De Solesmes, M.

²⁴ Chlorure de Mercure, utilisé pour se purger.

Bombart croit d'après certaines indications données par la Croix Rouge, à un recul de l'État-Major allemand. Cependant nous n'entendons plus le canon et je ne puis quant à moi me laisser aller à des espérances trompeuses. Je ne crois que ce que je vois et je vois nos ennemis s'installer au Cateau et dans les environs comme s'ils devaient y prendre leurs quartiers d'hiver. Les trains circulent peu. Par contre notre ville est remplie d'employés de chemin de fer militaire. La correspondance avec nos familles en France reste impossible.

Les jours se suivent avec une désolante monotonie et plus que jamais nous avons l'impression de nous trouver séparés du monde. Il va sans dire que les nouvelles qui circulent dans la ville sont de plus en plus fantaisistes. Nous ne pouvons même pas savoir si Lille est aux mains des Allemands. Les uns représentent cette malheureuse ville comme ayant été le théâtre d'une lutte terrible entre les armées belligérantes, qui se serait terminée à notre avantage. Les autres affirment que les Allemands occupent Lille après avoir brûlé la majeure partie des édifices publics. Un fait reste acquis : Lille a beaucoup souffert de la lutte. Les Allemands au Cateau, sans paraître joyeux, s'installent peu à peu d'une façon qui ne cesse toujours de me donner à penser. Les principales maisons de la rue du Général Mortier abandonnées de leurs propriétaires, sont occupées par les officiers d'un détachement de Landwehr. Ces messieurs, plus ou moins ingénieurs, remettent tout en état, gaz, eau, électricité. On aime le confortable. Si par hasard vous prenez contact avec eux, ils font les gracieux, les aimables, vantent les qualités de leur chef, leur délicatesse sous des aspects rudes. Ils tendent toujours la main et fument de gros cigares. On a l'impression qu'ils voudraient entrer dans votre intimité, vivre de votre vie. Et je comprends leur réussite en affaire. Ils sont travailleurs, disciplinés et obséquieux ; ils écrasent les faibles et flattent les plus forts. Ne disait-on pas dernièrement qu'ils combattaient les Français avec répugnance et que leur plus grand désir était de s'allier avec nous contre l'Angleterre et la Russie. Bruits absurdes mais donnant à réfléchir sur la situation actuelle.

Promenade dans le courant de l'après-midi sur la route de Fesmy en compagnie de M. Émile Picard. Le temps est brumeux, pas un souffle de vent. Vainement prêtons-nous l'oreille au bruit de la campagne, le canon ne se fait pas entendre. M. Auguste Delefosse envoyé par nous afin de nouer relation avec nos familles absentes n'a pu réussir à gagner Lille. Il n'a pas dépassé Denain et est revenu depuis 3 jours sans avoir accompli sa mission. Je vais chercher un moyen d'envoyer au Havre une personne sûre ; il faut à tout prix que je puisse avoir des nouvelles des personnes qui me sont chères.

Mercredi 21 octobre 1914.

J'avais raison de dire que chaque jour amenait sa peine. Le Commandant de Place a fait venir M. Picard pour lui communiquer des instructions émanant de Saint-Quentin. Ces instructions rendent encore plus sévères l'occupation allemande. Sous peine d'être fusillé il nous faudra s'y conformer.

Défense de former des groupes, de sortir après 7h du soir, de tenir cachées des armes à feu, de parcourir les routes en automobile ou à bicyclette. Enfin - et voilà le côté le plus grave - le maire devra remettre à l'autorité une liste de tous les hommes capables de porter les armes. Que faut-il entendre par ce mot *capable* ? Toute la difficulté est là. Des pourparlers vont être engagés demain entre le Conseil Municipal et le commandant afin de bien préciser la situation. La population est de nouveau apeurée car on craint une nouvelle rafle des hommes qui, pour une raison ou une autre, auraient échappés au premier envoi des mobilisables.

Malgré l'absence de nouvelles on sent que nos ennemis n'ont pas mené la guerre comme ils l'auraient voulu. L'avance sur Paris est arrêtée depuis 6 semaines, les armées face à face dans des positions très fortes, on cherche à se tourner, mais l'hiver arrive, et avec lui, son cortège de misère et de souffrance encore accru par la guerre. Il doit y avoir en Allemagne une crise économique plus intense que dans les pays alliés puisque ces derniers sont les maîtres de la mer. Enfin, malgré tout ce que nos ennemis peuvent dire des Russes, ces derniers doivent peu à peu avancer.

Nous avons été dans le courant de l'après-midi, Monsieur Eugène et moi, cueillir des prunelles sauvages pour faire de la liqueur. L'arbre à fruit repéré par M. Eugène se trouvait un peu au-dessus de la ferme de La Jonquière. On nous a laissé passer très facilement au pont de Fesmy et pendant une bonne heure nous avons travaillé l'un et l'autre à qui mieux mieux. À plusieurs reprises nous avons cherché à entendre le canon mais sans résultat. Cependant, vers 6h du soir au moment où nous faisons le bridge, M. Eugène est venu nous annoncer que la canonnade recommençait. Pussions-nous bien l'entendre demain !

Jeudi 22 octobre 1914.

Le canon s'est nettement fait entendre aujourd'hui. Ce matin d'abord pendant que je promenais mon chien route de Fesmy, posté à l'abri du vent derrière la pépinière. Les roulements étaient assez distincts et ils semblaient provenir de Péronne ou d'un point entre Saint-Quentin et Cambrai. Même endroit dans le courant de l'après-midi en compagnie de M. Picard, la canonnade avait nous semble-t-il la même intensité. Lu, chez M. Deh... pharmacien, une lettre de son fils donnant des détails sur la prise de Lille par les Allemands. Le jeune homme docteur en pharmacie est attaché à l'Institut Pasteur. Il relate d'une façon précise, la lutte de 3 à 4.000 territoriaux et goudiers contre environ 25 à 30.000 Allemands assiégeant la principale ville du Nord.

Nos ennemis se sont présentés le lundi 12 en petit nombre pour réquisitionner la ville et l'occuper. Ils en furent chassés facilement par la garnison, mais le soir, après avoir établi leurs batteries, le bombardement commença. Il dura presque 2 jours avec des intervalles pendant lesquels nos faibles troupes défendaient énergiquement la ville. On dit qu'elles avaient mission de tenir 24 heures et elles ont combattu 40 heures ! Voyant toute résistance impossible, nos soldats se sont repliés sur Armentières et Dunkerque. Lille est très éprouvée. Près de 100 maisons détruites. L'attaque s'étant faite par Hellemmes, tout le quartier de la gare et de Fives a cruellement souffert. Des maisons à 4 et 5 étages sont rasées rue Faidherbe. Les dégâts sont incalculables. Des civils ont dû trouver la mort dans les caves où ils s'étaient réfugiés. Malgré les épouvantables récits que contient cette lettre, on se laisse aller en espérant d'être bientôt délivrés. Il entend le canon de différents côtés, et il en conclut que tout va bien. C'est une chose étrange que cette foi qui anime en ce moment tous les cœurs français, malgré les horreurs de la guerre, malgré l'invasion et son triste cortège. Pour moi il y a des heures où je me sens démoralisé, vaincu. Mon esprit se perd en de déplorables raisonnements sur la marche des opérations, et si je conserve toujours confiance au résultat, finalement, je sens que ce sera long, très long et je me demande si je verrai la fin, la paix ! Et puis, sans nouvelles des miens, seul dans ce pays envahi, je vois toute ma force d'âme m'abandonner.

Vendredi 23 octobre 1914

Je ne sais guère comment passer mes journées dans ce grand désarroi où je me sens plongé depuis quelques jours. Jusqu'ici, j'avais assez bien supporté toutes les angoisses, l'absence des êtres qui m'étaient chers, le manque de nouvelles. Ma santé était restée excellente et je m'étourdissais en compagnie de bons amis qui ne cessent pas de me recueillir. Mais voilà que l'état général est moins bon, que je me sens fatigué du côté de l'intestin et de l'estomac. Je vois alors tout en noir.

Le canon a donné toute la journée. À deux reprises différentes, le matin et dans le courant de l'après-midi, j'ai été l'entendre derrière la pépinière sur la route de Fesmy. La direction est Péronne. Vers le soir, les vents ayant changé de direction, les grondements s'accroissent ; une grande bataille est donc engagée. Les trains circulent toujours sur notre ligne. Trains chargés de renforts allant sur Saint-Quentin, trains vides remontant vers Maubeuge.

On annonce chez M. Picard la prise de Laon par les Français, de nombreux combats autour de Saint-Quentin, toujours des bavardages sans faits positifs.

J'ai appris ce matin une nouvelle qui m'a vivement émue. Mon collègue de Saint-Quentin, M. Michel, a été arrêté et envoyé en Allemagne sous inculpation d'espionnage. Sa femme et sa fille chassées de l'hôtel de la Banque, occupé militairement, se sont réfugiées dans une communauté religieuse de la ville. Renseignements pris, le malheureux collègue aurait été vu regardant l'horizon dans le belvédère de La Poste situé face à la banque. Monsieur Michel était Lorrain, l'occupation allemande, son fils à l'armée, les tristesses dont il a sans cesse le spectacle sous les yeux, ont dû peu à peu surexciter son patriotisme et il est probable qu'il s'est laissé aller à des écarts de langage dans des lieux publics. Le premier prétexte a servi. Et cependant ce malheureux ami, dans une réponse qu'il me faisait à une demande d'envoi de nouvelles à ma femme, conseillait le précepte suivant : *si la parole est d'argent, le silence est d'or*. La même personne qui me donne tous ces détails sur la cause de la mesure de rigueur qui vient de frapper M. Michel affirme la reprise de Laon par nos troupes. Ce succès nous aurait coûté beaucoup de monde.

On a entendu le canon pendant toute la journée, toujours dans la même direction, Péronne. Le petit État-Major qui était au Cateau, réveillé par un appel, a quitté notre ville pour une destination inconnue. Est-ce bon ou mauvais signe ? Nous avons tant de fois espéré que je ne veux plus laisser courir mon imagination.

Aujourd'hui, application des nouveaux ordres. Tout le monde doit être rentré dans ses maison à 7h du soir. Il y a danger de circuler dans les rues après 7h. Le cercle dans lequel nous sommes enfermés, devient de plus en plus étroit.

Dimanche 25 octobre 1914

Passé ma journée chez les amis Picard. Ces excellentes gens s'ingénient à rendre mon exil moins pénible, ma séparation d'avec les miens moins douloureuse. Je vis chez eux comme dans une famille et je ne serai jamais assez reconnaissant du bien qu'ils me font. Comme moi, ils souffrent d'être séparés des êtres qui leur sont chers. Leurs enfants sont en France, mais plus heureux que moi ils ont pu avoir des nouvelles à plusieurs reprises.

Il fait beau et doux ; le soleil répand ses derniers rayons tièdes sur la campagne qui prend de plus en plus les riches teintes de l'automne. Quand arrive un léger coup de vent, les feuilles se

détachent toutes dorées et voltigent doucement avant de toucher le sol. Le canon donne toujours dans la même direction.

Promenade à La Groise pendant l'après-midi. Nous sommes dans une petite charrette anglaise, quatre dos à dos, M. et Mme Émile Picard, M. Eugène et moi. C'est un plaisir de sortir de sa prison, de rouler sur une bonne route avec la jolie perspective de la campagne tristement jolie dans l'arrière-saison. Les Denise où nous laissons la voiture et le cheval, nous accueillent avec de grands transports de joie. Les pauvres gens sans nouvelles, plus isolés que nous, se désolent au fond des campagnes. Nous nous promenons un peu dans les pâtures, et moi, mon souvenir ne cesse d'errer vers la Normandie où j'ai laissé tout ce que j'ai de plus cher au monde !

Lundi 26 octobre 1914

Resté aujourd'hui la plus grande partie de la journée pour soigner mon estomac plus ou moins fatigué. Je continue le traitement au Calomel. Revu dans les papiers de mon père les notes qu'il avait prises au moment de 1870. Quel retour étrange de la destinée. Tandis que lui, originaire de Lille, échappe par sa nomination de caissier à Saint-Lô aux horreurs de l'invasion, moi, élevé en Normandie et directeur au Cateau depuis un an, je subis la domination prussienne.

Sur le soir je vais comme d'ordinaire voir mes excellents amis Picard. Je cause longuement avec madame Picard-mère âgée de 81 ans qui supporte vaillamment l'épreuve de la guerre. Tout en jouant au bridge nous nous répétons les nouvelles les plus étranges. Mais celle qui les surpasse toutes est la prise de Metz par notre armée ; je n'y crois nullement. Un fait certain est acquis : de gros mouvements de troupes allemandes remontent vers le nord. Nous ne pouvons rien conclure sinon peut-être que des opérations militaires importantes vont avoir lieu dans cette région.

Mardi 27 octobre 1914

Les nouvelles affiches placardées dans les rues par l'autorité militaire allemande, contiennent de telles exigences que la terreur se répand peu à peu parmi les populations. On dresse la liste de toutes les personnes capables de porter les armes. Des agents de la municipalité passent dans les maisons et remettent une feuille de recensement où on doit mentionner le nom, l'âge, la profession et la situation militaire de tout habitant. Au bas de ses feuilles, il est indiqué que les personnes non inscrites sur les listes allemandes et trouvées sans laisser-passer seront fusillées, séance tenante. Ah nos ennemis savent faire la guerre ! Organisation militaire merveilleuse, violation sans aucun scrupule de tous leurs traités (neutralité de la Belgique, Congrès de la Paix de La Haye), réquisition contre le droit des gens des biens des particuliers, menaces permanentes contre leur vie et leur liberté. Sous ce régime de terreur, le civil n'a plus qu'à se terrer comme un pauvre animal dans sa maison. Toujours sous le coup d'une réquisition ou d'un billet de logement, il n'ose rien entreprendre et s'il ne réagit pas, son esprit peu à peu sombrera dans un état voisin de la folie. Sur les champs de bataille, il y a le danger, mais il y a aussi l'action. Et puis on vit en France, dans cette douce France, pays de liberté ou le revolver du gendarme n'est pas toujours braqué sur vous.

Je vis cette vie dissolvante au possible, loin des miens, cherchant dans des amitiés un dérivatif nécessaire. Mes amis Hauteceur et Picard sont parfaits et je suis toujours sûr de trouver auprès d'eux des paroles réconfortantes. Je lis au coin de mon feu, mon fidèle chien à mes pieds, mais que de fois mon esprit ne suit pas la lecture et quitte la page pour voler au Havre vers mes chéris. Où sont-ils ? Que font-ils ? Sont-ils en bonne santé ?

Rien comme nouvelles que celles apportées par des journaux allemands qui disent que tout va bien pour eux. Une courageuse jeune fille, Mlle Ponsin, infirmière de la Croix-Rouge a eu le courage de dire à un officier logé chez elle quel peu de cas elle faisait des feuilles germaniques. Mais aussi à quand la délivrance ?

Mercredi 28 octobre 1914

Journée calme sans incident. La vie passe dans une monotonie désespérante ; nous ne savons rien de la guerre et aucune nouvelle ne parvient jusqu'à nous. Cependant des mouvements de troupes allemandes paraissant se diriger sur la Belgique indiqueraient que des forces alliées les inquièteraient de ce côté. Tout porterait à croire que l'armée belge ayant quitté Anvers se serait reformée en Angleterre avec des troupes des colonies britanniques. On dit le détroit du Pas-de-Calais couvert d'un mouvement incessant de vapeurs débarquant des armées. Lille ne serait pas évacuée.

Vers le soir M. Picard nous annonce au bridge que les quelques soldats occupant nos murs doivent partir demain. Il ne resterait que le Commandant de Place et ses bureaux.

Je relis *La Débâcle* de Zola, et maintenant que je vis toutes ces pages de massacre et de tueries, je comprends mieux le génie visionnaire de cet auteur et je l'admire.

On doit déclarer le vin possédé par les marchands et les particuliers. Nouveau pillage, nouvelle vexation.

Jeudi 29 octobre 1914

Ce matin les nouvelles les plus contradictoires circulent. Les Français annoncent la rentrée du gouvernement à Paris et la présence à Lille du Général Michel ; les Allemands la prise de Dunkerque et Calais avec 7.000 prisonniers Anglais.

La vérité nous est donnée à mon avis par le doyen pendant la petite visite qu'il vient faire chaque soir à Mme Picard-mère. Une grande bataille se livre dans la Flandre occidentale et le Nord de la France. De cette bataille peut résulter soit l'avance des Allemands sur Paris, soit leur retraite en Allemagne. Que Dieu nous protège ! Quant aux Russes les avis sont partagés : les journaux de nos ennemis nous les montrent comme repoussés de tout le territoire germanique, d'autre part certaines conversations de soldats allemands indiqueraient qu'ils se livrent à des exactions en pays conquis.

Promenade dans le courant de l'après-midi à Inchy en compagnie de l'ami Hauteceur afin de prendre un peu d'exercice et de voir quelques-uns de ses parents qui habitent ce village. Le temps est gris, le brouillard froid nous surprend ; aussi terminons-nous au plus vite nos visites pour rentrer au Cateau. La journée se termine péniblement comme tant d'autres déjà passées et nous nous retrouvons chaque soir aussi inquiets de l'avenir que le matin !

30 et 31 octobre, 1^{er} novembre 1914

Les jours se suivent sans apporter de changement notable dans notre triste situation. Chaque jour le canon se fait entendre sur une vaste ligne qui paraît partir de Laon à Bapaume. Suivant la direction du vent ou le plus ou moins de limpidité de l'atmosphère, nous entendons ces longs roulements indicateurs de la proximité des lignes de combat. Les nouvelles circulent toujours avec leur cortège d'invéraisemblances qu'un simple raisonnement suffit à dissiper.

On nous avait donnée comme certaine la prise de Laon par nos troupes ; on nous dit maintenant que Laon est seulement investie et que les Allemands y sont décimés par la faim et le typhus. D'autre part il est hors de doute que des armées alliées opèrent dans le nord de la France et l'ouest de la Belgique. Des batailles violentes sont engagées sur ce front, mais nous en ignorons le résultat. Nos ennemis semblent être partout tenus en échec et leur situation de doit pas s'améliorer. Ils professent à l'égard de l'Angleterre, maîtresse de la mer et entrée dans le conflit malgré tous leurs efforts diplomatiques, une haine violente. Un placard ridicule, écrit dans un français barbare, est affiché sur nos murs. Ce manifeste émanant du *Comité américain d'éclaircissement de la situation à Munich* dénonce l'Angleterre comme seule cause de cette guerre néfaste. C'est elle qui nous a poussé à la guerre, c'est elle qui doit *retirer les marrons du feu*. Dans leurs conversations, nombre d'Allemands vont préconisant une alliance entre la France et l'Allemagne contre l'Angleterre. Somme toute il apparaît logiquement que nous serions depuis longtemps écrasés et réduits à l'impuissance si nos ennemis avaient pu, comme ils l'espéraient, détacher l'Angleterre et par là-même avoir les mains libres pour réduire notre flotte, ravager nos côtes et opérer un débarquement en Normandie. L'entrée en lice de la Grande-Bretagne change la face des choses. Les Alliés sont maîtres de la mer, le commerce allemand momentanément ruiné par la capture ou l'immobilisation de leur flotte marchande, rend tout ravitaillement impossible et le temps augmentera l'intensité de la crise économique déjà ouverte dans les pays d'Outre-Rhin. Nous résistons pendant que la masse russe, si lente à se mouvoir, opère par sa force même. Enfin, au règlement des comptes, la diplomatie anglaise sera là avec son sens pratique pour remettre les choses au point.

Pendant ce temps, nos ennemis sont ici en pays conquis et quoique les habitants du Cateau soient d'une complaisance et d'une docilité exemplaire, ils se conduisent toujours en pillards et en goujats. Après 8 jours d'absence, le fameux colonel du 29^{ème} Landwehr²⁵ est revenu dans nos murs. Désireux de mettre à sac les caves des jolies maison inhabitées, il change de logement pour la troisième fois. Chaque maison est dépouillée tour à tour de ce qu'elle renferme de plus confortable pour orner la dernière demeure d'élection. Et sous les yeux des voisins ahuris, c'est un va-et-vient de soldats chargés des objets nécessaires au confort de ces messieurs. Heureusement, les 3 maisons sont dans la même famille Cousin ; peut-être après la guerre pourra-t-on remettre un peu d'ordre.

À la messe de 7h ce matin, j'ai communiqué et bien prié pour tous les miens. Cette messe été dite par un prêtre allemand, le sermon fait en allemand et la Sainte Communion donnée par le prêtre allemand. Beaucoup de soldats se sont approchés de la Sainte Table et m'ont édifié par leur maintien et leur piété. La religion catholique réunissant au même banquet amis et ennemis m'a semblé plus belle et plus haute. Quelle leçon pour les conducteurs des peuples que cette universelle fraternité dans la même pensée du Christ !

On dit avoir vu l'Empereur Guillaume passer ici samedi rapidement en automobile. Je ne crois pas à cette nouvelle. On a dû prendre pour l'Empereur quelque personnage portant couronne royale sur les équipages. J'ai vu cette même auto, dimanche vers 10h, avec un personnage coiffé d'un bonnet de fourrure rare. Mais rien n'indiquait que ce fut l'Empereur.

²⁵ Dans l'Armée de conscription Austro-Hongroise, après le service actif, les soldats étaient versés dans la Landwehr jusqu'à 39 ans, puis dans la Landsturm, réserve de la landwehr jusqu'à 43 ans, âge auquel il est enfin libéré de ses obligations militaires

Lundi 2 novembre 1914

Promenade en voiture avec messieurs Picard à Caudry. Il fait un joli soleil et le temps est d'une douceur exceptionnelle. Sur la route on peut remarquer les ouvriers agricoles se livrant à leurs travaux accoutumés. Les betteraves arrachées et mises en silo attendent le moment d'être enlevées par les sucreries. En général les fabriques de sucre de notre région sont en marche, où vont se remettre en marche. Sur la garantie de 3 bonnes signatures connues, la Chambre de Commerce de Cambrai avance les fonds nécessaires au paiement des ouvriers. Les provisions de charbon sont complètes et la culture, suivant contrat dûment signé, rentrera dans ses fonds 100 jours après la signature de la paix. Somme toute à part les réquisitions payées en bons et quelques vols, la culture ne souffrira pas trop dans nos pays.

Toute une partie de Caudry, celle située du côté de la route de Cambrai, a été très éprouvée. De nombreuses maisons et des ateliers ont été détruits ou très endommagés par la bataille. Mon collègue me montre la banque qui est elle aussi à payé son tribut. Un obus a dû éclater dans une cheminée dont la chute a causé quelques dégâts ; beaucoup de vitres démolies. Les habitants de Caudry sont optimistes. Il faut dire qu'ils subissent moins que nous l'influence allemande et qu'ils prêtent ainsi plus facilement l'oreille aux nouvelles plus ou moins vraies du dehors. Chez eux, on annonce couramment la prise de Metz et de Strasbourg par nos troupes, un recul des Allemands du côté de Cassel et Lens, une défaite sanglante sur Noyon. On espère la délivrance prochaine. Pour moi, j'ai peine à partager cet optimisme. Cependant du côté de Bapaume le canon s'est fait entendre très violemment aujourd'hui. Nos troupes doivent se trouver à une quarantaine de kilomètres.

3 et 4 novembre 1914

Le canon se fait entendre le 3 assez fortement, toujours dans la direction de Péronne ; le 4 très faiblement. Les lignes de bataille ne doivent pas, à mon avis, avoir changé mais les conditions atmosphériques se sont modifiées très sensiblement. Tandis que le 3 nous avions un temps beau et clair, la journée du 4 a été très pluvieuse. Quant aux nouvelles du dehors, elles nous arrivent si invraisemblables que le mieux est de n'en pas parler.

Nous avons eu ce matin du 4 une très vive alerte. La veille au soir nous avions confié du courrier à un risque-tout, un peu cerveau brûlé, qui déjà avait pu aller à Lille porter et prendre de la correspondance. Il devait faire en sorte de pousser une pointe jusqu'à Paris, Le Havre, Le Tréport afin de voir nos familles et surtout de nous en donner des nouvelles. Sa mission était belle et l'homme aurait pu réussir s'il n'avait été affligé du besoin de toujours se vanter et parler. En outre pour gagner plus d'argent il avait fait part de son projet à d'autres personnes au lieu de s'en tenir au groupe qui avait traité avec lui. Toujours est-il que ce matin un des membres de sa famille nous aborde, M. Hauteceur et moi, nous disant : « *Jules vient d'être arrêté, on perquisitionne dans sa maison* ». Notre inquiétude fut des plus vives : avait-on saisi les documents indiquant les courses qu'il avait à faire et la correspondance qui lui était confiée ? Vers midi on nous informe que tout était brûlé et que Jules était arrêté du chef de détenir chez lui des fusils de chasse et des munitions.

Voici ce qui s'était passé. Jules, au lieu de partir le matin à 7h comme il était convenu, avait flâné chez lui. Vers 9h, un gendarme s'était présenté au magasin de son fils pour lui demander une pompe à bicyclette. Les uns disent qu'il manipulait à ce moment des cartouches anglaises, les autres qu'il aurait mal reçu le gendarme. Toujours est-il qu'une perquisition fut faite et des fusils trouvés au grenier. L'interprète Buckner pendant la mission avait pu être avisé de la

présence d'un paquet de lettres caché dit-on dans une chemise. Sans perdre son sang-froid, il s'en était emparé, l'avait remis au maire qui de suite l'avait brûlé.

Arrêté, puis relâché comme "minus habens", Jules s'était enfui à Montay. On croyait donc tout fini quand M. Picard reçut du commandant le billet suivant : *si l'individu coupable de détenir des armes ne s'est pas constitué prisonnier avant midi, la ville sera frappée d'une contribution de guerre d'un demi-million de marks et on s'assurera d'otages*. Jules s'est rendu ; on lui a fait la leçon ; il comparaitra sous peu devant un tribunal régulièrement constitué qui statuera sur son cas. Voici donc pour moi tout espoir de communiquer avec ma famille disparue. Il faut attendre patiemment et s'en tenir plus que jamais à la formule de Poincaré « *Résister et Durer* ».

Pour nous résister est impossible, nous ne pouvons que durer.

5 et 6 novembre 1914

Très faiblement le canon s'est fait entendre ces deux jours.

La température est d'une douceur exceptionnelle et, de mémoire d'homme, on ne se souvient avoir vu des journées si ensoleillées à cette époque de l'année. Je me promène avec mon chien sur la route de Fesmy où je commence à être connu des fonctionnaires du pont de chemin de fer qui me donnent maintenant le bonjour. Dans les champs, les travaux agricoles suivent leur cours. On bat les blés sur place et les betteraves sont mises en silo attendant le moment où elles seront charriées à la sucrerie. Cependant la classe ouvrière du Cateau se livre à de véritables déprédations sur tous les talus boisés. On a fait table rase des arbustes et même des petits arbres plantés le long des voies du chemin de fer et on peut voir des théories d'hommes et d'enfants poussant vers la ville des petites voitures chargées de bois vert. Hier même, passant dans le creux de la route de Fesmy, là où sont rangés de grands et beaux arbres, nous avons constaté l'abattage de l'un d'entre eux. Toute la famille travaillait au dépeçage du pauvre géant qui gisait abattu en travers du rio.

Incident ce matin au cimetière après l'enterrement d'un pauvre Anglais. À l'occasion de la Toussaint, les habitants du Cateau ont spontanément fleuri la tombe où reposent nos alliés, tandis que quelques fleurs seulement garnissaient la fosse des Allemands. Le contraste était tellement visible que les majors allemands venu à la cérémonie se sont plaints au représentant de la Croix-Rouge sur un ton tout à la fois menaçant et incorrect. Fort heureusement, la municipalité avait eu l'adresse de déposer des fleurs et des couronnes en nombre égal sur les deux fosses, de sorte que le Commandant de Place n'a pu que présenter ses excuses au maire pour l'attitude incorrecte de ses officiers.

Peu à peu les soldats valides en garnison au Cateau quittent notre ville pour aller au front. On annonce pour les remplacer l'arrivée de 1.000 malades ou blessés et, effectivement, depuis hier au soir, de nombreux infirmiers et infirmières allemands parcourent les rues. Les femmes ont un air ou effronté ou surnois avec une allure grotesque. Les hommes aux figures balafrées sont mieux. Quant aux nouvelles de la guerre, elles sont toujours absurdes. On dit que nous sommes maîtres de l'Alsace-Lorraine et d'une partie du Palatinat. Quelle folie ! Je crois cependant à une avance de l'armée russe.

7 et 8 novembre 1914

Les Allemands continuent toujours à s'installer dans notre ville comme en pays conquis et pour nous, malheureux habitants privés de nouvelles, nous vivons péniblement au milieu des angoisses et des inquiétudes.

Le temps est devenu très brumeux, un brouillard assez dense est répandu sur la campagne, c'est à peine si on peut distinguer les hommes et les choses à quelques centaines de mètres de distance. Faiblement, très faiblement, on arrive, sur les hauteurs et en prêtant la plus grande attention, à entendre le son du canon.

Samedi soir pendant que nous jouions chez M. Picard au bridge, des roulements de tambour, des cris et des hurrahs ont attiré notre attention. C'étaient quatorze Anglais réfugiés dans le bois de Pommereuil depuis le 26 août et qui, dit-on, livrés par les bavardages d'une femme avait été faits prisonniers. Une véritable expédition fut du Cateau dirigée contre ces malheureux : 150 hommes de troupe partis l'avant-veille pour cerner les bois. Dans leur ardeur, sur le soir, ces vaillants soldats s'étaient fusillés les uns les autres. Et maintenant ils ramenaient en triomphateurs ces prisonniers désarmés qui n'avaient pas résisté. J'ai vu défiler les soldats anglais, très droits, très fiers, marchant correctement, dignes représentants d'une grande nation qui imposera ses conditions à l'Allemagne.

M. Picard et quelques conseillers municipaux restés à ses côtés ont fort à faire depuis 2 jours pour servir les autorités allemandes désireuses d'installer dans quelques locaux de notre ville un millier de lits. Les lits construits sur un modèle très simple et très pratique sont composés d'un cadre en bois posé sur 4 pieds. Mais il faut paillasses, couvertures, draps, et oreillers. Et comment réunir toutes ces choses sans dépouiller encore les malheureux habitants déjà rançonnés tant de fois ! J'ai assisté dimanche matin dans le cabinet du maire aux pourparlers engagés à cet effet avec le baron von Flatten chargé d'organiser le service sanitaire. Le baron allemand très droit, sanglé dans un uniforme gris au col duquel est attachée une Croix de Malte en émail, paraît d'abord s'excuser de déranger monsieur le maire. Il s'exprime mal en français, son visage labouré de traces de petite vérole, orné d'un très long et mince nez, s'agite et se contracte. Doucement le maire essaie de faire comprendre combien il est difficile de trouver 1.000 lits complets. On se comprend mal ; l'Allemand s'irrite, son visage rougit de colère, le masque violent des vainqueurs du 20 août repasse mes yeux, les mots « *Il faut, il faut* » sifflent comme de la mitraille à travers ses lèvres minces. L'interprète Buckner arrive heureusement. On s'entend mieux, on se comprend mieux, tout va s'arranger, chacun y mettra du sien et le baron nous quitte avec des salutations.

Une affiche en allemand est collée à la porte de la kommandantur. Elle annonce quelques progrès des Allemands côté d'Arras et de Saint-Riquier, mais elle clairotte surtout un succès naval sur la côte du Chili. Un croiseur anglais coulé et un autre fortement endommagé. Que faut-il penser de cette victoire, sinon que quelques vieux stationnaires anglais ont été surpris par une escadre de croiseurs allemands plus modernes et plus rapides.

On imprime en Belgique des feuilles où sont relatés les bruits les plus fantaisistes de nos victoires. C'est folie que de s'y arrêter. Les lignes n'ont pas varié. Plus que jamais la guerre m'apparaît comme devant être très longue. 2 facteurs importants en précipiteront l'issue : l'avance des Russes et la crise économique en Allemagne !

9 et 10 novembre 1914

Les quelques troupes stationnées au Cateau sont parties pour une destination inconnue. D'autres arrivent les remplacer et il faut préparer de nouveaux logements. Notre rue paraît convenir au fourrier chargé du logement et je crains même un instant avoir le désagrément de loger des officiers. Heureusement l'interprète Salomon est là et j'arrive à lui faire comprendre qu'il est préférable pour nos locataires de coffres-forts, de ne pas voir notre immeuble envahi par des allées et venues toujours dangereuses par ces temps troublés. Nous ne serons pas logés, cependant je prépare complètement le salon transformé en chambre à coucher lors du passage du 27 août. Les meubles fragiles - piano, bouillotte - sont remisés dans d'autres pièces et remplacés par de solides tables et une antique commode-bureau. La pièce, sans être luxueuse, a un aspect confortable.

Les nouvelles troupes - Landsturm ²⁶- arrivent de Sarrebruck. Beaucoup de soldats sont des Lorrains des pays annexés. Ils parlent très correctement le français et ne cachent pas leurs sentiments pour notre pays. Ils méprisent le Prussien, mais il faut marcher malgré tout. Nous savons par eux que Verdun et Nancy ne sont pas occupées par les Allemands, mais par contre ils nous apprennent qu'il n'y a rien de vrai dans la prise de Metz et de Strasbourg par nos troupes.

Le temps est froid et brumeux. Par moment un épais brouillard se lève sur la campagne et ne permet pas de distinguer à plus de 3 à 400 mètres. Nous n'entendons plus le canon. Cependant, dans la nuit du 9, de minuit à 2h du matin, des coups sourds et violents se sont fait entendre. Les Allemands ne parlent plus beaucoup de marcher sur Paris, par contre ils annoncent leur intention d'aller à Londres. Il faut que ces gens-là soient fous ou nous prennent pour de fameux naïfs. Tous les services allemands installés à Cambrai, et Dieu sait s'ils étaient nombreux, ont quitté cette ville pour Valenciennes. On dit que ce déménagement a nécessité 400 automobiles !

Que veut indiquer ce mouvement vers le nord ? Ici, le Commandant de Place continue à bien vivre, le plus tranquillement du monde.

11 et 12 novembre 1914

La vie se poursuit ici sans événement dans un calme désespérant. On entend encore parfois le roulement du canon, mais ce ne sont que des coups sourds très espacés. Plus le temps fuit, plus j'estime que cette guerre terrible sera longue. J'arrange mon existence le mieux possible et ainsi les jours passent, succédant aux jours. Le matin je me lève à 8h au lieu de 7h - 1 heure de gagnée - je fais ma toilette, je déjeune et je vais passer quelques instants chez mon voisin Hauteceur. À 9h30, je suis chez moi au coin de mon feu dans ma salle à manger, rêvant, lisant travaillant. À 11h30 promenade route de Fesmy en compagnie de mon chien. Midi, déjeuner toujours solitaire avec Rip à mes côtés. Pipe, café. De 1h à 2h causerie chez l'ami Hauteceur. À 2h et chez les Picard. Là, les frères Picard, leurs femmes et moi nous bavardons, nous flânon et si le temps le permet nous allons sur l'éternelle route de Fesmy prendre l'air. Vers 5h la table de bridge est organisée avec messieurs André Seydoux, Boudart, les Picard et moi. C'est le meilleur moment de la journée. Je prends goût à ce jeu vraiment très intéressant et l'heure du départ arrive toujours trop rapidement à notre gré. À 7h tout le monde doit être chez soi. Je soupe, je flâne un peu dans mon jardin en fumant une pipe, je descends causer dans la loge avec les familles Piot et Delbar et j'arrive ainsi à l'heure du coucher, vers 9h30.

²⁶ Réserve de la Landwehr – cf. note précédente.

Quelle existence creuse et vide, loin des siens, sans nouvelles d'eux et de la France. Et alors toutes les forces de l'esprit tendent à savoir ce qui se passe de l'autre côté du rideau. Les Allemands interdisent toute communication et punissent de peines rigoureuses ceux ou celles qui essaient d'en avoir. D'autre part comme leurs journaux mentent toujours effrontément nous ne voulons pas croire ce qu'ils annoncent. Toujours est-il qu'ils se sont conduits comme de vrais sauvages en Belgique. Un prêtre de ce pauvre pays racontait au doyen des épisodes épouvantables de la barbarie des Germains : fusillades dans les villages, personnages enlevés de la façon la plus cruelle, prêtres martyrisés ! Le sac de Louvain rappelle celui de Rome par le connétable de Bourbon. Les femmes violées, les œuvres d'art brisées, la fameuse bibliothèque incendiée. Il est vrai qu'à Rome comme à Louvain, c'étaient des reîtres germains. Mais ceux du XX^{ème} siècle sont ou mieux, devraient être, des civilisés et détruisent sciemment.

Le fameux colonel qui commandait un détachement de Landwehr a quitté notre ville avec tout son État-Major, aussi ces demoiselles Ponsin ont pu rentrer en possession de leur maison. Jusqu'ici on parle que rien n'a disparu, sauf les bouteilles de vin bien entendu, mais partout et en particulier dans les chambres, règne un désordre inexplicable. On a retrouvé sous un oreiller la photographie d'une des amies des demoiselles Ponsin, jeune et jolie personne !!!

Peu à peu notre ville se vide de soldats, tous les petits détachements remontent vers le nord. Il ne nous reste qu'une centaine de soldats et ce fameux baron von Flatten qui voudrait dévaliser les maisons bourgeoises pour organiser son fameux hôpital de 1.000 lits auquel il ne manque que des blessés ! Jusqu'ici, le maire, très fin, très débrouillard, très diplomate lui a toujours donné satisfaction, mais pourrions-nous contenter jusqu'au bout ce Germain rapace et exigeant !

13 et 14 novembre 1914

Rien de particulier à signaler ; les jours se poursuivent dans une désespérante monotonie. Au loin par instant et dans le milieu de la nuit on entend le bruit du canon. Il fait un grand vent qui souffle par rafales, le baromètre baisse, on a l'impression de la venue définitive de l'hiver.

Au reste nos ennemis continuent à s'installer ici comme chez eux. À l'angle de la place ils ont ouvert un débit de tabac tenu par le soldat interprète baptisé du nom de Valentin et qui délivre des passeports. L'hôpital dirigé par M. von Flatten continue à s'aménager. On y jouira d'un confort relatif et tout laisse supposer que cette installation sera plutôt une maison de repos pour les militaires fatigués qu'un hôpital.

On a réquisitionné la sucrerie de M. Hallette en vue d'y installer un abattoir de porcs ou vont être traités 800 de ces animaux. 40 baignoires de la Maison Dupont serviront de bacs et chez tous nos quincailliers, les Allemands enlèvent les tuyaux de plomb et tous les objets en cuivre. Peu à peu le pays est ruiné par cette invasion qui détruit et emporte tout méthodiquement.

Nos ennemis au point de vue militaire ne progressent pas, on peut même dire que l'armée anglo-française qui opère du côté de la Flandre occidentale remporte des avantages marqués. Mais rien de décisif de part et d'autre. J'ai la triste impression que ce sera long, très long. À un moment je comptais être délivré pour Noël, mais maintenant je n'ose plus fixer de terme, je me laisse vivre péniblement au jour le jour.

15, 16, 17 et 18 novembre 1914

Le temps s'est mis décidément au froid. Dimanche nous avons eu une tempête de pluie et puis le ciel s'est éclairci, le baromètre est remonté et pour la première fois de l'hiver la gelée est arrivée.

La vie coule toujours pour nous lamentablement. Les jours succèdent aux jours sans espoir de voir bientôt se terminer cet épouvantable fléau et nous ne savons que ce que les Allemands nous font connaître, soit par voie d'affiches, soit par quelques petits journaux imprimés en français. L'une de ces feuilles nous donne des communiqués allemands et français. En lisant attentivement ces documents prétendus officiels il apparaît qu'ils se contredisent. Les deux camps s'attribuent le même jour des progrès aux mêmes endroits. Une impression se dégage : les batailles sont épouvantables mais sans résultat décisif. Les efforts des Alliés paraissent porter sur la Flandre, soit pour essayer de couper les Allemands de leur base, soit pour repousser des armées tentant de s'emparer de Calais ou de Dunkerque. Suivant un journal anglais nos ennemis auraient été repoussés sur les bords du canal de l'Yser et leurs troupes auraient été cruellement éprouvées tant du fait des inondations causées par la rupture des digues, que du feu de l'artillerie. L'Yser aurait à un moment charrié tant de cadavres qu'ils auraient fait barrage !!!

Je reste toujours frappé de l'ordre et de la méthode déployée par nos ennemis dans cette guerre du nombre d'hommes levés, équipés et mobilisés. Toute l'Allemagne se rue sur nous, depuis les enfants de 15 ans jusqu'aux vieillards. C'est par Le Cateau un défilé incessant de petits corps de troupes qui viennent d'Allemagne, se reposent ici, prennent de la cohésion et partent au feu. Dimanche soir, il y a eu un départ rapide, les postes même avaient été levés. Nous espérions être débarrassé, mais la garnison a été remplacée de suite. Ce sont des hommes de la Landsturm, assez âgés, gros généralement mais encore solides. Leur équipement est des plus simples : veston bleu, pantalon gris, grosses bottes, casquette en toile cirée ornée d'une croix à huit pointes. On leur a promis en Allemagne qu'ils n'iraient pas au feu, mais aussitôt arrivés en France ils sont encadrés et conduits à la boucherie. Mon Dieu quand cela finira-t-il !

Lundi et mardi, j'ai eu un peu de travail avec une organisation de prêts sur certificats de pension et traitement de fonctionnaires. Les avances sont consenties par la Chambre de Commerce de Cambrai, en papier émis par cette compagnie, remboursables 100 jours après la paix. Un dossier est ainsi constitué : la demande de prêt, l'engagement de l'emprunteur à autoriser la Chambre de Commerce à se substituer et à lui pour toucher la rente, deux avals, le certificat de rente et la signature d'un billet. Nous avons, M. Piot, caissier nommé secrétaire, et moi ainsi travaillé pendant 2 jours soit à organiser la comptabilité, soit à répondre aux demandes et constituer les dossiers.

Hier M. Boudart est parti à Cambrai avec tous les billets souscrits par les intéressés ; demain ou vendredi nous donnerons les coupures de la Chambre de Commerce. Entre-temps, je lis, je vais chez mes amis Picard, je bridge. Je suis étonné comme peu à peu ce jeu m'intéresse. Je viens de relire *Colette Baudoche* de Barres et *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. J'ai mieux compris et admiré plus encore ces deux livres si différents.

20 et 21 novembre 1914

Le froid est arrivé, un froid sec mais assez intense pour nos régions à cette époque de l'année. Le thermomètre la nuit tombe à 5 et 6 degrés en dessous de zéro, le jour se maintient à 0°.

Malgré cela le soleil brille dans le courant de la journée, il fait bon à marcher, c'est un temps très sain.

La question du combustible ne cesse pas d'autre part de m'inquiéter un peu. Les réserves de charbon faites par mes soins avant la guerre tendent chaque jour à diminuer quoique par mesures d'économie, nous n'ayons pas encore allumé le calorifère. J'intrigue auprès de cet excellent M. Picard pour me faire inscrire au prochain convoi de charbon pour demain. Je crois avoir réussi et, si rien ne vient contrarier mes projets, je pourrais avoir mercredi prochain 4.000kg de charbon maigre. Peut-être pourrons-nous passer l'hiver avec cette provision !

Madame Porez, femme de mon concierge mobilisé et prisonnier à la suite de la prise de Maubeuge, est revenue au Cateau pour reprendre son service. C'est une excellente femme, mais d'une intelligence au-dessous de la moyenne. Dès le mois d'août, elle était allée à la banque à Caudry afin de rester auprès de sa belle-sœur qui attendait un bébé et dont le mari était parti à la guerre. Depuis lors, la loge était occupée non seulement par Delbar faisant fonction de concierge, mais encore par la famille Piot qui couche dans mes appartements à la suite de l'incendie de sa maison. Au total 7 personnes. Voilà tout ce monde désorienté par cette arrivée inopinée. Bref, tous avaient décidé de faire une installation complète dans la maison Delbar, route de Fesmy, lorsque Mme Porez a compris qu'il valait mieux pour elle de retourner en famille à Caudry, plutôt que de rester seule ici. Encore un petit incident d'arrangé.

Nous sommes tous ici sous l'impression d'un des événements les plus tragiques jusqu'alors de l'occupation militaire allemande. Deux honorables cultivateurs de Catillon, le mari et la femme, âgés de 58 et 53 ans ont été fusillés hier sans jugement, pour ne pas s'être conformés à l'affiche ordonnant sous peine de mort la remise des pigeons voyageurs. J'allais sortir vers 15h, pour me rendre à la réunion du Comité d'Escompte à la mairie quand Delbar m'annonça l'exécution. Je n'y voulus pas croire d'abord tant la peine me paraissait disproportionnée à la faute, mais devant les affirmations de Delbar j'ai dû me rendre à l'évidence. Dans un magasin, sur la place, je vois une femme en pleurs que je reconnais pour une des parentes des victimes. Je lui parle, tâche de la rassurer tandis que derrière elle, des personnes me font signe que justice est faite. Au moment d'entrer à la mairie, le peloton d'exécution passe devant moi ; sur le seuil, les membres du Conseil Municipal sont là, pâles comme des spectres. Nous avons peine tous à nous reprendre pour commencer la séance du Comité d'Escompte. Des pleurs sont dans tous les yeux ; on n'ose croire à une exécution sommaire sans jugement, pour une infraction à l'ordre allemand. Messieurs Picard et Salomon, le chanoine Méresse ont tout fait auprès du Commandant de Place qui n'a voulu entendre personne. À M. Picard avec un geste d'écarter une horrible vision devant ses yeux, il a dit « *Ne me parlez pas de cette chose* ». Les soldats allemands eux-mêmes sont atterrés, quelques-uns du peloton d'exécution pleuraient !

Le temps est moins froid, l'air est assombri, on sent que la neige en suspension dans le ciel est prête à tomber. Lundi 23, nous avons été messieurs Picard, Hauteceur et moi, nous promener jusqu'au village de Pommereuil. Là comme ailleurs, les réquisitions pleuvent et nous sommes arrivés au moment où le soldat Willemms venait demander au maire pour le lendemain 250kg de pommes de terre.

Hier 24, un mouvement de troupes a eu lieu dans notre ville. Des cavaliers ont passé se dirigeant vers Saint-Quentin. Des personnes, retour de Cambrai, ont vu de nombreux trains chargés de troupes allant dans la même direction. Sur notre ligne depuis 3 jours règne une

grande activité. Qu'indiquent ces mouvements ? Je n'y veux plus penser. Je vis au jour le jour comme un malheureux prisonnier sans avoir même la consolation de penser au terme de mon emprisonnement. Chaque soir en m'endormant, je pense aux êtres qui me sont chers et je me demande quand et comment je les retrouverai.

L'exécution des malheureux époux Gosse a jeté la consternation dans notre ville. La terreur règne partout ; on ne s'aborde qu'avec des visages en deuil. À mots couverts il se dit que ces malheureux ont été imprudents et qu'on a trouvé chez eux des papiers et des pièces pouvant laisser penser qu'il se livraient à l'espionnage. On ajoute que les autorités allemandes de notre ville ont fait l'impossible pour sauver la vie des inculpés, mais des ordres supérieurs ont prévalu et la justice a suivi son cours dans toute sa rigueur.

Mercredi matin 25, il neigeait quand je me suis réveillé, puis peu à peu le temps s'est mis au dégel et on patauge par les rues au milieu de boue et de neige fondue. C'est ainsi qu'en compagnie de M. Seydoux j'ai visité toutes les maisons de la rue et du Faubourg de Landrecies demandant aux propriétaires de faire leurs déclarations d'armes et de pigeons voyageurs. Les maisons inhabitées présentent le plus lamentable spectacle. Tous les meubles sont forcés et éventrés, sur le plancher gisent pêle-mêle lingerie d'homme et de femme, jouets d'enfants, lettres et livres déchirés. Toutes les joies intimes de la famille, comme toutes ses tristesses sont là étalées sous les yeux du passant dans un désordre plus triste qu'après un incendie. C'est navrant. Dans la maison de M. Eug... Deg...(rémont) je sens les larmes me monter aux yeux quand je pénètre dans la petite chambre des amis de mon Jacques. Toute cette innocence charmante de l'enfant en paraît souillée.

De retour à la banque vers 17h, je constate avec plaisir que le chariot de charbon venant de Denain est arrêté à notre porte. On décharge 4.000kg de charbon et je puis donc être tranquille de ce côté pour mon hiver.

Jeudi 26 le temps est toujours froid et le dégel continue. Il paraît que le canon s'est fait entendre pendant la nuit direction Péronne Saint-Quentin. Il me semble que cette immense tristesse qui m'entoure ne finira pas. J'ai peur par instant de ne plus jamais revoir les miens et mon esprit se perd au milieu des pensées les plus sombres. Mes amis Hautecoeur sont dans les mêmes dispositions que moi, l'un d'eux même me paraît hanté d'idées de suicide ! Les gendarmes allemands sont venus enlever mon téléphone et ils vont par toutes les maisons détachant les derniers appareils qui restent encore.

Vendredi 27 novembre 1914

Le règne de la terreur va encore en s'accroissant. On a fusillé ce matin trois malheureux colombophiles qui avaient été arrêtés mardi sous l'inculpation de n'avoir pas déclaré leurs pigeons voyageurs. Alors que toute la population était persuadée de voir s'arranger une affaire délicate sans doute, mais dans laquelle l'espionnage ne jouait aucun rôle, les inculpés, MM. Lhomme, Laillet et Deloffre ont été conduits le matin à 6h30 au lieu d'exécution. Monsieur Lhomme ancien pharmacien à Bohain, président d'honneur de la société colombophile est attaché depuis le commencement de la campagne, en qualité de pharmacien, à l'hôpital de la Croix-Rouge française installé au Cateau. Il rendait de très grands services en préparant avec un dévouement inlassable tous les médicaments nécessaires aux blessés. C'est un homme extrêmement sympathique, d'un accueil charmant, à la figure douce et fine. Maintes fois j'avais eu l'occasion de le voir dans la classe du collège aménagée en laboratoire, exécutant les

ordonnances des majors et suivant avec soin les analyses parfois difficiles qui lui étaient confiées. Nous causions souvent de la guerre et il m'a toujours paru excessivement prudent dans ses paroles et dans ses actes. Depuis hier matin l'image de cet homme de bien ne cesse de se mettre sous mes yeux. Monsieur Deloffre était maçon, M. Laillet employé de commerce, se trouvait aussi attaché à la Croix-Rouge du collège.

Dans la ville l'émotion est à son comble. J'étais de service à la mairie pour les prêts demandés à la Chambre de Commerce de Cambrai et au milieu du va-et-vient de la maison de ville j'ai pu mieux me rendre compte de l'impression causée par le drame du matin. On se sert la main sans mot dire, les visages sont très pâles, on s'interroge du regard et des larmes roulent dans les yeux. Quand et comment toutes ces choses finiront ? On dit à mots couverts qu'une fois de plus le Commandant de Place a eu la main forcée par les autorités supérieures de Saint-Quentin.

Sur beaucoup la terreur la plus intense règne. Malgré le pillage des maisons abandonnées on en arrive à envier le sort de ceux qui ont fui ; chacun se demande avec angoisse ce qui lui sera réservé demain. Pour moi, le mieux est de ne pas paraître, de se faire ignorer, de passer inaperçu. Je reste le plus possible au coin de mon feu et je ne sors que pour aller à la mairie remplir les fonctions qui me sont confiées ou retremper un peu au foyer toujours si accueillant de mes excellents amis Picard.

29, 30 novembre et 1^{er} décembre 1914

L'émotion causée par l'exécution de nos pauvres concitoyens est toujours très intense et chacun va en commentant les causes qui ont pu motiver une répression aussi excessive.

Le bruit ayant couru que M. Lhomme avait déclaré au Commandant de Place qu'il possédait des pigeons voyageurs, ce dernier a cru devoir expliquer sa conduite à la population. Dans un placard assez bien tourné, il expose avoir reçu de M. Lhomme une déclaration de deux pigeons aux ailes coupées, tandis qu'en réalité 24 volatiles se trouvaient au colombier lors de la perquisition. Monsieur Laillet, le père d'un des malheureux exécutés, dit que son fils et M. Lhomme avaient fait au commandant une demande de garder leurs pigeons, demande qui aurait été reçue, mais sous condition de visite au colombier. On saura difficilement la raison de ce drame. Pour moi, j'estime que nos ennemis ont vu des mouvements stratégiques avortés du fait de nos colombophiles et qu'ils ont voulu terroriser les populations en exécutant les membres du bureau de l'association du Cateau dont M. Lhomme était le président.

Dimanche soir, les trois malheureux ont été déterrés et transportés provisoirement dans un caveau au cimetière. J'ai vu passer sous mes fenêtres ce silencieux et funèbre cortège vers 21h par un clair de lune admirable. Rien de plus impressionnant que ces quelques ombres suivant une voiture de roulier contenant les cercueils.

Monsieur Boudart est revenu de Cambrai lundi 30 novembre Il nous rapporte que pendant toute la nuit la bataille a été extrêmement violente à une quinzaine de kilomètres de la ville ; il aurait même entendu le crépitement des mitrailleuses, ce qui m'étonne beaucoup. Enfin, les nouvelles qui nous parviennent présentent l'avenir sous un aspect moins inquiétant. Quand serons-nous rendus à la France ? Nos ennemis continuent à s'installer tranquillement ici. À l'Hôtel du Nord, on y débite de la Munich ou du fromage de Hollande et des harengs saurs !

Aujourd'hui 1^{er} décembre un nouvel ordre allemand jette la population dans l'inquiétude. Sont tenus, sous peine de mort, de se présenter à la kommandantur avant le 2 décembre :

1°) Les déserteurs,

2°) Ceux qui ont été mobilisés mais n'ont pu rejoindre leur corps pour une raison ou pour une autre.

L'affiche allemande émanant de Saint-Quentin est conçue dans un style sujet à interprétation, aussi tous les braves gens dont le fascicule militaire contient l'ordre individuel ne savent que penser. Tous craignent une nouvelle rafle et de fait on peut s'attendre à tout de la part de nos ennemis.

Mardi 1^{er} décembre 1914. Anniversaire d'Austerlitz !

Voyage à Cambrai avec messieurs Picard et Boudart pour prendre des billets de l'émission de la Chambre de Commerce. Je trouve la ville très calme, assez peu d'Allemands, quelques convois de ravitaillement qui circulent par les rues avec beaucoup d'ordre, comme toujours. À la Chambre de Commerce, je rencontre mon collègue Desroy très occupé à constituer les dossiers remis par les emprunteurs. Le besoin d'argent se fait de plus en plus sentir et la misère va en augmentant. On craint de manquer d'objets de première nécessité et l'autorité allemande fait adresser sous son contrôle un appel de ravitaillement à la Confédération Helvétique. En réalité nous ne manquons de rien dans notre pays pour le moment, et cette pression exercée sur les communes par nos ennemis me donne à réfléchir. On commence seulement en Allemagne à sentir les effets de la guerre économique. Est-ce pour attendre les résultats de cette guerre, sans effets pour la France et l'Angleterre maîtresses de la mer, ou pour laisser les Russes et les Anglais s'organiser et avancer que nos armées françaises restent sur leurs positions, sans offensives ? La chose est possible. Toujours est-il que les deux armées retranchées de part et d'autre dans des positions organisées, très fortes, s'observent, se canonnent, tiraillent, mais sans offensive sérieuse. Nous, dans ce pays envahis, nous sommes des prisonniers, prisonniers sans cesse inquiétés par les exigences de nos geôliers. En outre, quand le flot qui nous a envahi retournera - car je compte bien qu'il remontera à sa source - comment nous en tirerons-nous ?

Mercredi 2 et jeudi 3 décembre 1914

J'ai été très occupé à la kommandantur en vue de faire obtenir à M. Piot, caissier, un certificat constatant qu'il n'était pas mobilisable en raison de ses fonctions et que son livret militaire contenant les explications nécessaires avait été brûlé lors de l'incendie de sa maison le 26 août. Du commandant j'ai été au lieutenant en premier auquel j'ai remis les pièces nécessaires prouvant, et ma qualité, et la situation militaire des directeurs et caissiers de la Banque. Je dois avouer que j'ai reçu de ces messieurs l'accueil le plus correct. Chose extraordinaire, je me demande si on aurait été aussi courtois chez nous. Avec le lieutenant qui commence à parler un peu le français, j'ai eu une courte conversation sur notre langue, sa clarté, sa beauté. Je lui ai conseillé de lire Voltaire, le professeur du Grand Frédéric, et nous nous sommes quittés avec force salutations !

La vie continue à couler pour moi de la même façon, je pense aux miens, je vis beaucoup en compagnie de mes excellents amis et je bridge !

Lundi 7 décembre 1914

Depuis quelques jours la température s'est très sensiblement adoucie et le vent souffle en tempête et toute la nuit ce ne sont que furieuses rafales. Mon temps se passe comme de

coutume, lecture au coin du feu pendant que mon bon chien se roule et s'étire de plaisir à la chaleur du foyer, visite journalière aux amis qui ne cessent de me témoigner la meilleure affection. Mais toujours la pensée des êtres chers dont je suis séparé ne cesse de passer et de repasser sous mes yeux et dans mon cœur. Quand les reverrai-je ? Comment les reverrai-je ? La maladie n'a-t-elle pas effleuré de son aile mon petit Jacques, ma chère femme ? Il y a des heures ou de sombres inquiétudes me tourmentent douloureusement. J'ai beau me raisonner, me dire qu'aucun danger ne les menace, mais sait-on jamais ce qui se passe, ce qui peut se passer durant cette longue absence dont je n'entrevois pas le terme ! Mademoiselle P...(onsin) infirmière de la Croix-Rouge, a essayé d'écrire à ma femme par la Suisse. Elle espère même avoir une réponse. Quelle joie pour moi si pareil bonheur m'était réservé ! Mais tout est si triste dans cette guerre que je n'y compte pas et nous ne savons toujours rien des opérations qui se déroulent autour de nous. Chaque jour nous entendons vaguement le canon, les sons paraissent plus ou moins rapprochés suivant la force ou la direction du vent. Les dépêches affichées à la kommandantur sont assez vagues, elles annoncent parfois une victoire, parfois une petite avance sur deux lignes. Hier cependant les Allemands ont avoué avoir reculé du côté de Lens en vue d'éviter des pertes d'hommes et pour occuper une meilleure position stratégique. Leurs journaux reparlent d'une nouvelle grande bataille en perspective du côté d'Ypres. Il y aurait 1.400.000 engagés, 700.000 de chaque côté. On rougit d'être homme quand on songe aux tueries engendrées par cette guerre !

8, 9, 10 et 11 décembre 1914

Le temps fuit, les journées passent, le canon se fait entendre dans les environs et toujours la même situation ! Nous ne savons rien de ce qui se passe en France et nous sommes de plus en plus rançonnés par l'occupation allemande. Peu à peu, les ressources du pays vont en se réduisant. Aujourd'hui ce sont des réquisitions de blé et d'avoine, demain le départ pour une destination inconnue de troupeaux de bestiaux. Nous souffrons de cette domination où tout est laissé à l'arbitraire, où aucune charte ne vient tempérer pour les malheureux civils les duretés du code militaire allemand. Chaque jour, nos biens, nos personnes sont exposés.

Je lis, je passe mes journées au coin de mon feu pensant sans cesse aux miens dont je suis sans nouvelles depuis le 20 août. Ma seule consolation est d'espérer qu'ils sont bien, qu'il ne leur manque rien et que leur sécurité est complète.

Jeudi 10, nous avons été à Cambrai messieurs Boudart, Seydoux et moi pour présenter à l'escompte de la Chambre de Commerce les traites souscrites par les communes et les particuliers et en rapporter le montant en billets émis par cette compagnie. Nous partons à 7h du matin par un temps brumeux, bien enveloppés dans nos manteaux et nos couvertures. Décidément la guerre nous ramène de plus en plus à la vie simple, car nous acceptons, presque gaiement, de faire dans une mauvaise voiture un trajet pour lequel nous mettons 3h alors qu'en temps normal il demande à peine 1h. Les formalités des passeports sont très sévères depuis 4 jours ; on n'en délivre que pour des motifs sérieux. Il faut les exhiber au passage de chaque commune et les faire viser par l'autorité militaire allemande une fois arrivé au lieu de destination. Je suis chargé par mes amis de cette dernière formalité et une fois de plus, je me trouve à Cambrai avec la grande machine militaire allemande. C'était dans l'imposant et vieil édifice de la maison communale de Cambrai ; partout des militaires affairés, entrant et venant avec ces sourires de vainqueurs et ces allures de conquérants qui me crispent. J'attends dans une antichambre encombrée de tables où écrivent des sergents-majors ; dans un coin un lit de

camp, dans l'autre un planton coiffé du casque, l'air rigide, barbu jusqu'aux oreilles. La porte du grand salon s'ouvre, se ferme ; de jeunes officiers entrent et sortent, se saluent mécaniquement, ils ont un air dur et sévère. Leur figure est empreinte de cette discipline de fer qui fait la force des armées. Obséquieux devant les chefs, durs à l'égard de leurs inférieurs. Comme je suis loin de la France !

Lassé d'attendre, je suis parti et ce n'est que vers midi après encore bien des démarches que j'ai pu rentrer en possession du passeport visé.

J'ai déjeuné chez mon collègue où je me suis un peu réconforté au foyer de sa famille. Sa femme et ses trois enfants sont restés avec lui et il ne souffre pas comme moi de l'absence des êtres chéris. Le retour s'est effectué sans incident, nous étions au Cateau à 17h30.

Vendredi 11 décembre 1914

Gros ennuis avec mon coffre-fort en location. Monsieur Piot m'ayant avisé que la clé de commande d'entrée des compartiments était détériorée, je lui avais donné l'ordre d'en faire faire un double par le serrurier. Or il arrive que cette clé très délicate à orienter fonctionne mal. Introduite malgré mes observations dans la serrure, elle y resta, immobilisant ce compartiment. Pendant plusieurs heures nous avons tout essayé pour retirer cette maudite clé. Rien n'y a fait et le plus ennuyeux est que le coffre appartient à M. Seydoux et qu'il renferme des valeurs nécessaires pendant l'Occupation.

Peu ou point de nouvelles au point de vue guerre. On dit que les Anglais font pression sur les lignes de nos ennemis et gagnent du terrain dans les Flandres. Le petit journal, *La Gazette des Ardennes*, qui nous est généralement vendu 1 sol par les Allemands tous les 8 jours, ne contient que des faits favorables à leur politique. De tous les articles, il ressort une haine violente contre les Anglais ; on nous fait même pattes de velours ! Des communiqués officiels français sont donnés, naturellement expurgés et corrigés. Cependant en lisant très attentivement entre les lignes et en pointant avec soin sur une carte les noms des villages repris ou abandonnés par nous, on constate un arrêt complet de l'invasion allemande. Tout laisserait même à penser que nous gagnons du terrain sur les ailes. Mais comme cela nous paraît long et que de ruines accumulées dans ce riche pays du Nord, si industriel. On dit Armentières conquise par les Anglais mais presque abandonnée par ses habitants et totalement ravagée ! Et Lens, et Béthune, et Arras !!!

12 et 13 décembre 1914

Il arrive ici depuis hier de la correspondance par la Suisse et ainsi certaines personnes ont pu recevoir des nouvelles des leurs. Pour moi je n'ai rien de ma chère Lisa et mon angoisse va ainsi aller en s'accroissant chaque jour, jusqu'au moment où un simple mot me donnera le calme et le repos. Il me semble que si mon esprit était rassuré sur la santé de mes chéris, je pourrais mieux attendre la fin de ce fléau. En attendant, j'envoie un mot à ma chère femme pour lui donner le moyen de me faire parvenir des nouvelles par la Suisse. Nous écrivons adresse de la France en indiquant via Bâle-Pontarlier. On nous répond via Pontarlier-Bâle, en ajoutant *occupation allemande*. À mon avis les lettres doivent mettre au moins 15 jours pour parvenir à destination.

M. Piot a eu la bonne fortune de pouvoir ouvrir le coffre-fort de M. Seydoux. À force de tripoter la fameuse clé si malheureusement engagée et bloquée dans la serrure de contrôle, une partie s'est détachée et le canon est venu. Par un hasard providentiel le trou n'a pas été obstrué et le

double introduit dans la serrure a fonctionné permettant l'entrée du coffre. M. Seydoux a pu ainsi rentrer en possession de ses papiers et surtout de son or et de son argent !

Ce soir 12 décembre vers 17h M. Picard a reçu la visite du Commandant de Place et de son Lieutenant. Invité par mes amis, je me suis donc trouvé en contact direct de 17h à 18h avec ces deux officiers qui ont sur nous droit de vie et de mort. L'impression n'est pas mauvaise, le commandant est distingué, porte beau, mais son regard m'inquiète. Il a un peu, le front en moins, l'aspect du chancelier Caprivi ²⁷. Il parle très correctement le français. Le lieutenant, bonne tête ronde, haut en couleur, est de Mecklembourg. Il parle très peu notre langue, mais l'apprend depuis son arrivée au Cateau avec beaucoup de ténacité. C'est à lui que j'ai eu à faire pour la question du service militaire. La conversation a roulé sur des lieux communs. De part et d'autre on a soigneusement évité les questions brûlantes. On a parlé de Paris, de son charme ; je les ai paraît-il très intéressés en leur faisant la description de la Parisienne, non pas celle du Moulin Rouge, mais l'ouvrière en mode, le frottin que l'on rencontre vers 9h du matin rue de la Paix. Nous avons pris le champagne et bu à la paix. Puissent nos vœux se réaliser et le plus rapidement possible.

Le temps est doux mais mauvais, averses et grand vent. On entend toujours quoique faiblement, le canon. Une équipe de cantonniers allemands a séjourné 48 heures ici. Des bas-côtés de la *Chaussée Brunehaut*, une courbe à la cavée de Montay, ont été élargis. Qu'indiquent ces travaux ?

Un journal allemand du 10 décembre donne peu de faits du théâtre de la guerre. On se plaint que des avions français aient lancé des bombes sur Fribourg. Depuis 15 jours les journaux de nos ennemis relèvent des exploits de nos aviateurs au-delà du Rhin. Nos troupes seraient donc en Alsace !

14, 15 et 16 décembre 1914

Les jours succèdent aux jours dans le calme le plus complet. Je me promène un peu, je lis, je vais voir mes amis et je bridge le soir de 5h à 7h.

De la guerre, nous ne savons que ce que nos ennemis veulent bien nous dire. Ils ont affiché à Cambrai une défaite navale. Leur escadre légère qui croisait sur les côtes de l'Amérique du Sud et qui avait infligé des pertes à la marine anglaise au Chili, a été détruite aux Falkland, archipel des îles Malouines. 3 croiseurs coulés et un autre très fortement endommagé. Hier ils annonçaient un succès à Steinbach (Alsace), et un recul de leur armée devant des forces supérieures russes.

Le 14, messieurs Picard et moi nous avons été à Solesmes pour rapporter, si la chose était possible, quelques sacs de pommes de terre. Les formalités de laissez-passer sont excessives dans la kommandantur de Solesmes et les lois militaires y sont appliquées avec une dureté qui nous fait apprécier la bienveillance du Commandant de Place du Cateau.

À la mairie nous avons la bonne fortune de rencontrer M. Hélot ²⁸ président de la Chambre de Commerce de Cambrai, faisant fonction de sous-préfet pendant l'occupation allemande. C'est

²⁷ Georg Leo von Caprivi, est un général d'infanterie et homme d'État prussien, chancelier impérial d'Allemagne.

²⁸ Jules Hélot a écrit et publié en 1919 « *50 mois sous le joug allemand, l'occupation allemande à Cambrai et dans le Cambrésis* »

un homme très intelligent, autoritaire et énergique. Quoique ses fonctions de sous-préfet qu'il détient de l'autorité allemande prêtent flanc à la critique, je suis persuadé qu'il rendra des services à ses concitoyens. Il a déjà évité la fusillade à 11 colombophiles et a pu faire délivrer des prisonniers civils, vieillards et jeunes garçons injustement raflés. Il nous raconte son voyage à Lille. La ville surtout le côté de la gare, est très endommagée, mais aucun des monuments publics n'est atteint. Monsieur Barb... venu de Saint-Amand, nous dit qu'Orchies, ville de 5.000 habitants, a été brûlée systématiquement de fond en comble pour une question de Croix-Rouge difficile à expliquer. Que de ruines dans le Nord et à quand la fin de cette occupation dont les désastres s'accroissent de jour en jour.

Depuis 48 heures on enlève toutes les pièces des marchands de vin. Nous avons parmi eux des clients dont le compte en banque est très lourd et je me demande comment ils pourront se relever de ce pillage. On paye avec des bons, mais quelle valeur peut-on attribuer à ces bons ?

17, 18, 19, et 20 décembre 1914

Monsieur Picard a rapporté de son voyage à Hautmont quelques numéros du journal imprimé à Maubeuge sous le contrôle de l'autorité militaire allemande. Le Commandant de cette Place, le Général Martini, a sans doute l'esprit plus libéral que ses collègues car le journal publié sous sa censure est le plus complet de tous ceux lus jusqu'à ce jour. J'ai l'impression de la rupture du gros effort allemand tant pour enlever Paris que pour déborder notre aile gauche par Dunkerque et Calais. Il me semble que nos ennemis sont enfermés dans un vaste demi-cercle qui part de la Mer du Nord pour aboutir à la basse Alsace en passant par Noyon et Reims. Nous entendons toujours ici la canonnade sur notre gauche en regardant Saint-Quentin. On se bat donc toujours vers Lens et Arras. Lille n'est pas débloquée mais tous ceux qui suivent un peu les choses de la guerre pensent que les armées formées peu à peu en Angleterre agissent autour de cette place et que le moment arrivera où elles déborderont. La délivrance pourrait venir du nord de la Belgique reconquise.

Lu le 18 le merveilleux discours de Poincaré à l'occasion de la remise de la médaille militaire au Général Joffre. Tout y est net et précis dans un style lapidaire où chaque mot a toute sa valeur ! On y sent l'union de tous les Français dans la ferme volonté de clore à tout jamais, même au prix des plus hauts sacrifices, cette ère d'armements barbares qui pèse de par la volonté d'un seul peuple sur l'Europe entière. Et cependant, quand laissant de côté son esprit de parti, je considère l'âme allemande, j'y vois tant de réelles qualités que je reste persuadé de l'aveuglement dans lequel une caste orgueilleuse l'a tenue pour assouvir ses ambitions. Si cette race douce, ordonnée, laborieuse n'avait pas été à toutes occasions, exaltée par des idées d'orgueil sans limite, elle n'aurait cessé de travailler de concert avec nous dans le calme et la paix. Je dirais même que cette invasion brutale qu'elle tente contre nous en ce moment, elle l'aurait accomplie doucement par infiltration.

Mais l'Allemand manque de tact pour être un peuple colonisateur. Il sait se faire craindre mais pas se faire aimer. L'équilibre des différentes races de l'Empire allemand, n'est pas harmonieux comme en France ; toujours est partout, on sent trop le Prussien.

J'ai passé la journée du dimanche 20 en compagnie de M. Hélot sous-préfet de Cambrai, tenant ses pouvoirs d'une façon un peu confuse. On ne sait pas trop s'il est investi par l'autorité allemande ou par le préfet du Nord, prisonnier à Lille. Toujours est-il que venu au Cateau pour conférer avec les maires du canton, il a tenu dans cette réunion à laquelle j'étais convié, un

langage aussi ferme que patriotique. Il s'est défendu d'avoir brigué cette fonction de sous-préfet aussi périlleuse que difficile en ces heures troublées et il a fait un chaleureux appel à l'union de tous les Français pour que chacun put, dans sa sphère, travailler à la chose publique. Malgré l'occupation si dure que nous subissons, malgré le poids des réquisitions qui s'abattent de plus en plus sur le pays, il faut que chaque fonctionnaire reprenne son poste dans l'ombre et comme par le passé. Si ma seule administration reste debout, l'administration communale, il est nécessaire qu'elle soit consolidée et non pas entravée par les fonctionnaires de l'État restés à leur poste. À l'heure actuelle nos ennemis sont nos maîtres, nous ne pouvons qu'obéir dans la mesure des intérêts de la Patrie et de notre conscience. Un jour viendra où nous serons rendus à la France. Plus que jamais, il faut savoir résister et durer ! M. Hélot a réconforté tous les cœurs ; son voyage ici n'a donc pas été inutile.

Au repas qui a suivi, repas intime chez M. Picard, je suis entré plus en rapport avec notre sous-préfet. Il m'a donné l'impression d'un homme très intelligent, actif et énergique. Inféodé à aucune caste, libre et riche, il rendra plus de services qu'un fonctionnaire ou un politicien. Le Commandant de Place a été décoré de la Croix de Fer- 2^{ème} classe. Le prix du *sang*.²⁹

Toute la journée il y a donc eu ici un va et vient d'officiers amenés en auto de Saint-Quentin. Et plus que jamais nous avons vu de par les rues ces grands manteaux gris, ces figures dures. J'aime mieux les bonnes têtes barbues des Bavares qui tiennent garnison dans notre ville.

25 décembre 1914

Jour de Noël. Me voilà seul, sans nouvelles de ma famille depuis la fin du mois d'août. Malgré toutes les tentatives faites pour correspondre avec les êtres qui me sont chers, rien n'a plus percé les lignes et je reste solitaire depuis 4 mois dans cet appartement animé jadis de la douce vie de famille. Il y a des heures, surtout à cette époque où ces fêtes de l'église réunissent depuis un temps immémorial les foyers, pendant lesquelles un profond désespoir s'empare de tout mon être. Les images douces et aimantes de ma femme et de mon fils se présentent à mon esprit et je pleure sur mon cher passé. Quand serons-nous réunis, serons-nous même réunis, la maladie ou la mort n'aura-t-elle pas fait son œuvre ? Je ne cesse de prier Dieu de toute la force de mon cœur de nous protéger, j'ai retrouvé dans la prière cette force et cette consolation qui m'aidaient dans ma prime jeunesse à supporter les petites misères de mon âge. Je sais qu'il y a 2 ans, à cette même époque, ma Lisa était menacée d'une grippe infectieuse et qu'elle a été presque miraculeusement protégée par Dieu. Puisse le Seigneur encore exaucer ma prière.

Passé à Cambrai, chez mon ami et collègue Desroy, la journée du 29 complètement. Nous avons quitté M. Boudart et moi Le Cateau à 7h30 dans la voiture à deux roues de Picard, bien enveloppés dans nos couvertures, habitués maintenant à ce mode de locomotion, les 2h45 de route ne nous ont pas parues longues. Les postes allemands sont de plus en plus sévères et il faut à chaque passage de kommandantur exhiber ses papiers, papiers bien en règle, faute de quoi on risque de coucher au poste ou de rebrousser chemin. À Cambrai, après avoir pris mes billets de la Chambre de Commerce, je suis resté toute la journée avec Desroy. Pour la première fois depuis plus de 3 mois, j'ai passé ma soirée avec des amis à parler de la guerre et surtout des êtres qui me sont chers. J'envie mon ami dont la femme et les 3 enfants sont restés, et parfois des larmes me montent aux yeux au souvenir des miens.

Je remarque très peu d'Allemands à Cambrai. Ce n'est plus cette trépidation d'autos qui agitait la ville il y a 2 mois. Peu d'officiers, par instants on penserait que la ville n'est pas occupée. Au

²⁹ Le mot n'est indiqué que par sa première lettre.

Cercle où je suis présenté, on parle de la guerre. De grandes cartes sont affichées au mur et les membres du Cercle discutent les mouvements probables des armées. Je dis probables, car là-bas, comme ici, on ne sait que ce que les Allemands veulent bien perdre et on discute dans le vague. Cependant, j'ai pris connaissance d'un bel article de journal (français) sur la victoire de la Marne. Il ressort de cet article que nous n'étions pas suffisamment prêts à repousser cette invasion admirablement et formidablement organisée. Notre concentration au lieu de s'opérer derrière l'Oise et la Sambre n'a pu se faire que derrière la Marne et nous avons pris l'offensive trop tard pour laisser intact le sol de France. À cette heure il nous faut des efforts surhumains pour reconquérir la Belgique et le Nord de la France.

À Cambrai nous n'entendions pas le canon le 23 et le 24, par contre au Cateau, des coups violents venant de la direction du nord ont été perçus. Je ne comprends pas la position des armées dans cette direction.

26, 27 et 28 décembre 1914

Les journées de fête ont été pour nos ennemis des journées de bombances et de beuveries. Les Allemands se sont étourdis dans le vin et la bière des soucis de la guerre. Cependant ce peuple est si discipliné, que toutes ces orgies se sont passées sans rixes, avec un certain ordre même. Nous avons pu remarquer les cadeaux reçus par chaque soldat de sa famille ; en général ce sont des bonbons, des cartes postales etc... Les maisons habitées par les troupes allemandes ont toutes, dans une des pièces, un sapin plus ou moins grand aux branches duquel sont accrochées des bougies et des petits objets de clinquant entourés de rubans. Au milieu du chevet de l'église, les catholiques allemands ont érigé un grand sapin avec des bougies ! L'érection de cet arbre s'est faite la veille de Noël en grandes pompes au milieu de tous les soldats de garnison, catholiques et protestants. Des discours assez peu religieux ont été prononcés ; on y a surtout beaucoup célébré la Patrie et l'Empereur.

Les jours passent toujours pour moi sans nouvelles. Je me trouve par instants plongé dans des abîmes de tristesse. Si encore j'avais un mot de ma très chère femme, une pensée de mon Jacques, je prendrais mon temps en patience, mais rien ne vient me consoler.

Hier dimanche 28, j'ai reçu un mot du Lieutenant Schwaure avec lequel je m'étais rencontré chez M. Picard et à qui j'avais offert de venir passer quelques heures chez moi pour se perfectionner dans la langue française. Son petit mot, assez correct, me demandait s'il pouvait se présenter le soir vers 8h. À 20h précises, on sonnait et M. Schwaure est introduit dans la salle à manger qui est la pièce où je me tiens constamment en ce moment. J'avais préparé des liqueurs, du thé, des cigares et nous avons causé tout en fumant. Mon élève, car c'est ainsi que je considère le lieutenant, formait des phrases que je corrigeais et il m'interrompait dans mes réponses au fur et à mesure des mots nouveaux ou inconnus. Nous avons lu une lettre de Voltaire au Grand Frédéric, lettre où le philosophe explique au Roi la différence entre le style employé en poésie et celui admis en prose. Le lieutenant est du Mecklembourg ; il est fonctionnaire au ministère de l'Intérieur à Schwerin et a le grade de conseiller. Sa principale occupation consiste à faire des rapports sur des questions d'intérêt local. C'est un homme âgé d'environ 40 ans, marié depuis peu, la figure ronde et franche, le teint coloré. Malgré le soin que j'avais apporté à éviter toute question de politique actuelle, il a parlé de la guerre. Nos ennemis n'ont plus la belle assurance des premiers jours, tout en conservant confiance dans le résultat final. Il estime que la guerre sera encore très longue. Les Russes sont toujours battus grâce à l'incapacité de leurs

généraux et à un armement et un équipement défectueux. Ils admirent les troupes françaises et tiennent nos généraux en haute estime. Cependant ils réservent toute leur haine pour l'Angleterre. Donc, nous causons, mon élève suis et comprends très bien la conversation. Je lui exprime toute l'horreur causée par le sac de Louvain et j'arrive à le convaincre que la France a été attaquée par l'Allemagne. Il me quitte avec force remerciements et salutations, emportant des morceaux choisis de prose qu'il doit préparer pour une prochaine leçon.

Depuis 2 jours nous entendons dans le lointain le roulement du canon. On continue donc à se battre sur une ligne qui doit partir de Lille à Albert

29 décembre 1914

Rencontré le 29 chez mes amis Picard un automobiliste allemand qui a amené d'Avesnes au Cateau M. Deshayes, de la Maison Deshayes & Courtois. Invité à partager le repas de la famille il est assis droite de M. Émile. Gros, épais, vêtu d'un costume de cuir qui le rend encore plus massif, il mange sans délicatesse et tout en mangeant il vante la force et la bonne foi allemande. Son discours déplacé dans ce milieu aimable m'irrite et je lui réponds du tac au tac. Comme toujours, il faut démontrer que nous ne sommes pas les agresseurs et que nous ne sommes plus le peuple que l'on amènera à composition au bout de 15 jours. Si l'Allemagne est forte par son armée nombreuse et disciplinée, les Alliés ont pour eux la maîtrise de la mer, l'argent et le temps. Pour nous, actuellement occupés, nous souffrirons encore beaucoup mais un jour viendra où sonnera l'heure de la délivrance. Mon interlocuteur est tellement aveuglé par l'orgueil allemand qu'il nie les victoires de la Marne et de Dixmude ! En temps normal il est fabricant de chapeaux de femme dans une ville de la province Rhénane et pendant la guerre, attaché au Service des Automobiles, il ne risque pas sa peau mais accompli des exploits comparables à ceux de Lontarin. Nous nous quittons, malgré la discussion, assez bons amis.

30 décembre 1914

Le concierge me remet ce matin une enveloppe donnée par un planton allemand et portant la suscription suivante :

*Monsieur le Directeur de la Banque de France, Turlotte,
Le Cateau*

À l'intérieur, une carte imprimée avec au recto :

*Haertel,
Hauptmann und Kommandant des MobilenStappen – commanders - Le Cateau*

Au verso :

Se permet de vous prier, Monsieur, de vouloir bien me faire le plaisir de prendre un modeste souper chez moi aujourd'hui mercredi le 30 décembre à 8h du soir.

Je reste étonné, ennuyé et perplexe. Impossible de refuser, je n'ai pas de motif plausible à arguer et d'autre part, quel douloureux supplice demain soir à la table de ces officiers ennemis. Que faire ? Je vais prendre conseil auprès de mon ami Picard. Lui aussi a une carte comme la mienne. C'est donc un dîner officiel. Il est entendu que nous nous rendrons à l'invitation et que nous ferons contre fortune bon cœur. Pour ma part, je commence à comprendre ce qui me

vaut cette distinction. Monsieur le Lieutenant Schwaur est venu chez moi causer le français et il a prié le commandant de répondre à ma politesse. Sur le soir nous apprenons qu'il y a un troisième invité, l'abbé Glorieux, curé de Montay !

Nous nous présentons à l'heure militaire à la maison Lefèvre transformée depuis 2 mois en *casino*, autrement dit en *mess* pour les officiers de la Place. La musique militaire est rangée dans la cour, au vestiaire le Lieutenant Schwaur se précipite au-devant de nous avec des paroles aimables pendant que nous nous débarrassons de nos manteaux. Au salon, entouré des officiers de la garnison, le commandant nous reçoit de la façon la plus gracieuse. Il fait de fort grand air les présentations. Il y a là, une quinzaine d'officiers en tenue gris-fer, ne se distinguant les uns des autres que par les pattes d'épaule. Tous s'inclinent un peu mécaniquement et serrent la main. Je remarque un colonel, un commandant, quatre capitaines, un major, un aumônier et le baron von Flatten, organisateur du lazaret, déjà entrevu un dimanche dans le bureau du maire. On passe à table. Le colonel fait face au commandant qui a, à sa droite, M. Picard, et à sa gauche l'abbé Glorieux. Je me trouve placé entre le baron von Flatten et le Lieutenant Schwaur, mon élève. La table ornée de guirlandes de feuilles et de branches de sapin est éclairée par deux candélabres à 5 bougies et la suspension. Dans un angle de la pièce est dressé un sapin décoré de bougies allumées, de petites lanternes et de différents objets de clinquant. Entre deux convives, le programme du concert en allemand, devant chacun un petit verre et un grand verre, pas d'argenterie. Chaque fois que l'un des invités porte le verre à ses lèvres, il salue de la tête et de la main avant de boire, soit son voisin, soit le maître de la maison. Il boit, salue et dépose son verre sur la table. Je dois avouer que cette coutume incite un peu à boire, mais qu'elle ne manque pas d'une certaine grâce élégante. Les plats se succèdent ; cuisine allemande, un peu lourde pour nos estomacs de latins délicats. Je note comme menu : de la moelle de bœuf sur canapé, un filet de bœuf entouré de légumes, un flan, des faisans avec de la compote, de la choucroute et des poires cuites, au choix, des œufs à la neige sur de la crème. Les conversations commencent ; par intervalles la musique joue des airs gais ou sentimentaux ; rien de guerrier. À un moment, le commandant se lève, remercie le verre en main les trois catésiens de lui avoir fait l'honneur de partager sa table, il boit à l'espoir de les revoir en Allemagne après la paix et de lier avec eux des sentiments d'amitié. Monsieur Picard répond en remerciant lui aussi de l'honneur qui nous est fait et en espérant que les relations entre l'autorité allemande et la population du Cateau se continueront sans heurts ni à-coups. Il félicite le commandant de la décoration que son gouvernement vient de lui conférer.

Les conversations reprennent, les petits toasts s'échangent de convives à convives, la musique par instants brode sur le tout. Mon voisin de gauche, le lieutenant, m'explique le programme musical tout en regrettant d'avoir pu mettre pour moi la traduction en français. Monsieur le baron von Flatten à ma droite me parle de l'Allemagne, de ses propriétés - 1.000 hectares - de son alliance, de par sa femme, avec les d'Haussonville de Lorraine. Bref, tout se passe bien et comme il n'y a pas de champagne, nous voilà dispensés de toast toujours dangereux dans ce moment troublé.

Après le café, servi à table, tout le monde se lève. Derechef les officiers défilent devant nous et nous serrent la main. Puis on passe dans les salons, et les ordonnances apportent de grands plateaux chargés de bocks où pétillait la bière blonde de Munich. Tout en fumant, on cause debout. Le commandant m'entretient très aimablement des conséquences économiques de la guerre et nous tombons d'accord pour dire que l'Europe tout entière fait un saut dans l'inconnu. Vers 23h on se quitte, après force salutations et serrements de main. En revenant par les rues solitaires M. Picard et moi, nous nous félicitons de la manière dont tout s'est passé.

Jeudi 31 décembre 1914

Il est 9h30 du soir, l'année 1914 va tomber dans l'infini et, seul, assis à ma table, une pensée chargée de tristesse s'envole au loin, par-delà ces lignes terribles où des masses d'hommes se massacrent, vers les miens. C'est d'abord au Havre, dans cette maison de la rue Joinville qui a vu nos fiançailles, et dont chaque pierre a été témoin de nos serrements, de nos baisers. Où sont mes deux chéris ? Lui, dans son petit lit dort doucement. Elle, vaque sans doute aux soins de sa toilette de nuit et tout en lissant ses cheveux, elle pense le cœur gros de tristesse à l'absent.

Mais sont-ils ainsi ? Sont-ils bien ? La maladie n'a-t-elle pas touché de sa main ces deux êtres adorés ? Mon Dieu tout mon cœur monte vers vous dans une prière ardente pour vous demander de les protéger. Dans cette maison se trouve encore mère et belles-sœurs. Comme mon esprit erre partout ! Et puis maintenant que deviennent ma vieille maman, mes frères ? Elle se trouve sans doute dans son nouvel appartement à Paris, mais eux, eux, sur quels champs de bataille sauvent-ils la France ? Sont-ils encore en vie ?

Mon Dieu protégez-nous et protégez la France.

Donnez-nous pour 1915 la paix et la consolation de nous trouver réunis pour mieux vous servir et travailler au relèvement de notre France si meurtrie.

Année 1915

1^{er}, 2 et 3 janvier 1915

Quelles journées ! Comme je sombrerais dans une tristesse indéfinissable si je n'étais entouré d'excellents amis. Et puis, il y a aussi la pensée de ceux qui sont séparés de moi et que je veux revoir, la pensée de la France dont tous les enfants sont unis dans la résistance, la souffrance et la mort. Les jours passent et se suivent, la résonance des roulements du canon. D'aucuns prétendent que ces bruits viennent du nord, ce qui indique des combats en Belgique et une avance des troupes alliées de ce côté. Les nouvelles affichées à la kommandantur sont laconiques et nos ennemis accusent de légères avances de tranchées sans grande bataille. On parle aussi d'un accident survenu à un cuirassé anglais, mais on laisse sous silence les Russes et les Turcs. À mon avis il doit se jouer de grosses parties sur l'échiquier diplomatique et les Anglais mettent tous les moyens en action. Cependant nos ennemis sont toujours en notre pays où ils agissent comme chez eux. Ils tentent de plus en plus à donner à leurs actes une tournure correcte.

Ainsi, le 1er janvier le commandant et l'adjudant ont-ils rendu, en grande tenue, la visite que M. Picard et moi leur avions faite, visite de digestion. Et ce n'est pas une chose de voir s'arrêter à nos portes cette automobile conduite et montée par les ennemis !

Les autorités allemandes ont fait imprimer à Cologne des bons de 20, 50 et 100 francs, donnés en paiement des réquisitions effectuées dans les communes. Ces bons seront remboursés après la guerre suivant les Conventions Internationales. C'est somme toute un moyen assez habile de créer du papier-monnaie, reste à savoir comment ce papier sera accepté dans les transactions commerciales. Nos ennemis qui ont la prétention de nous faire payer le premier quart des contributions de 1915 le recevront-il dans leurs caisses ? Sûrement, mais trop lentement hélas, la crise économique doublée d'une crise monétaire, menace la riche Allemagne, riche surtout en façade.

4, 5, 6, 7 et 8 janvier 1915

Très souffrant d'un gros rhume de cerveau, je n'ai pu mettre mes notes à jour.

Au reste rien de bien intéressant ne s'est passé pendant ces 5 journées. Le lundi 4, j'ai reçu dans la soirée le Lieutenant Schwaur et pendant 2h nous avons étudié consciencieusement la langue française. J'avais donné à préparer à mon élève le portrait de Charles XII de Voltaire et la guerre de Xavier de Maistre. Les deux morceaux lus et analysés ont donné lieu de part et d'autre à des échanges de vue littéraires et philosophiques qui n'étaient pas dénués d'un certain charme. Entre nous il n'a nullement été question de la guerre, de sorte que tout froissement fut ainsi évité.

Mercredi 6, le canon s'est très violemment fait entendre dans la direction d'Arras ; le roulement continu nous a fait penser qu'une très vive action devait être engagée de ce côté.

M. Picard, retour de Cambrai, où il était allé pour les emprunts à la Chambre de Commerce, nous a confirmé cette nouvelle attaque sur Arras. On dit que les Allemands veulent à tout prix s'emparer de cette ville considérée comme un important point stratégique ; ils s'y acharnent

et perdent beaucoup d'hommes. Cependant, de part et d'autre, la situation reste inchangée. Les différents communiqués officiels imprimés dans les journaux publiés sous le contrôle de l'autorité allemande ne parlent jamais de grandes batailles, mais relatent de violentes attaques de tranchées. Si les Allemands ne progressent pas sur notre territoire, nous, de notre côté, nous n'arrivons pas à refouler l'envahisseur dans son propre pays. Au reste le Kaiser dans son discours de commencement d'année appuie beaucoup sur ce fait d'envahissement par l'armée allemande des territoires russes, belges et français. D'autre part il a dit que l'armée allemande a à résister à des masses ennemies de plus en plus denses. Il faut voir là une allusion aux forces anglaises qui doivent peu à peu se coordonner pour entrer en action. D'ailleurs tous les pays dans cette guerre monstrueuse font flèche de tout bois. La classe 1916, jeunes gens de 18 ans, a été appelée en France. Elle doit subir un examen médical sérieux et être ensuite incorporée. Dès que nos ennemis ont appris cette nouvelle, tous les jeunes gens âgés de 18 ans résidant dans les pays occupés ont été faits prisonniers civils. Je tiens de source autorisée la nouvelle de la levée en Allemagne d'enfants de 16 ans.

Quelle barbarie ! Quand le peuple allemand comprendra-t-il qu'il a été le jouet d'une caste barbare ivre de sang et de gloire !?

J'ai pu lire une partie du discours prononcé par Viviani ³⁰ pour l'ouverture des Chambres à Paris, discours traduit d'un journal allemand. Quoique cette retranscription d'allemand en français enlève tout charme au point de vue littéraire, ce discours reste encore intéressant. On y voit la ferme volonté de toute la France, sans distinction de partis, de continuer la lutte jusqu'au bout. Et par ce mot *jusqu'au bout*, il faut entendre la libération de notre territoire et de celui de la Belgique, la conquête des provinces arrachées, et le paiement des déprédations commises. On y lit encore les preuves évidentes de l'attaque brusque de l'Allemagne sur la France avec le désir d'étrangler rapidement notre nation pour lui imposer la paix ! La lutte sera donc de plus en plus dure ; chaque nation y laissera le meilleur d'elle-même.

Messieurs Seydoux, Boudart, Picard (Eugène) et moi, avons reçu de la kommandantur l'autorisation de circuler librement après 7h du soir. Il faut voir dans cette permission une attention délicate du Lieutenant Schwaure auquel j'avais parlé de notre ennui de rentrer chez nous à une heure fixe comme les écoliers.

10, 11, 12, 13, 14 et 15 janvier 1915

Malgré la tristesse de la situation les jours fuient avec une rapidité dont nous avons peine à nous rendre compte. En réalité, quand on y réfléchit un peu, c'est le vide de cette vie et le terme incertain de la voir se terminer qui activent la chute des jours. Depuis mercredi le canon ne s'est fait entendre que très faiblement, par contre, il nous est revenu de divers côtés des bruits d'importants mouvements de troupes de Cambrai sur Hirson. Nos ennemis après avoir vainement essayé de tourner ou de percer notre aile gauche voudraient-ils maintenant essayer le même mouvement à notre aile droite, c'est-à-dire du côté de notre frontière de l'est ?

Les dépêches affichées à la kommandantur ainsi que les quelques journaux imprimés sous le contrôle de l'autorité militaire allemande qui nous parviennent, relatent toujours des combats de tranchées. Depuis le 1^{er} janvier ils sont très sobres sur les mouvements en Flandre et Russie. Il nous est revenu cependant de bonnes nouvelles du côté de Cambrai concernant les Russes.

³⁰ René Viviani (1863-1925) Président du Conseil au moment de la déclaration de la guerre. Il laissera sa place à A. Briand le 29/10/1915.

Nos Alliés auraient gagné en Galicie une bataille importante, bataille qui pourrait amener les Hongrois à composition. Il nous semble, à nous les envahis, que l'effort de nos ennemis s'use peu à peu, tandis que la situation des Alliés va en s'améliorant. Certains signes économiques ne nous trompent pas. Il y a d'abord la haine de tous les folliculaires allemands contre l'Angleterre non pas tant au point de vue militaire qu'à cause de cet étouffement qu'elle impose au commerce allemand. Peu à peu la crise économique ira en s'accroissant en Allemagne et se compliquera d'une crise monétaire. Dans ce pays d'admirable organisation, une trop large part est faite au crédit. Le bas de laine est inconnu, les réserves d'or sont minimes et bientôt toute cette monnaie de papier qui circule dans l'Empire - l'or étant réservé aux règlements internationaux - sera vilement dépréciée. Déjà en Hollande, le mark-papier est à 1,05. Il m'a été impossible de trouver le cours de la rente allemande tandis que de l'aveu d'un journal belge *La Belgique*, la Bourse de Paris reprend une certaine activité. La Banque de France a donné 90f de dividendes pour le 2^{ème} semestre 1914. La rente française est cotée 73f, la Russe 4,82f. Tous nos chemins de fer ont des cours raisonnables.

Ces symptômes nous donnent espoir et confiance ; certes nous en avons besoin car voilà bientôt 5 mois que nous sommes privés de toute communication avec la France. Et cet étouffement de la part de nos ennemis est de plus en plus pénible puisque maintenant les permis de circuler d'une kommandantur dans l'autre deviennent très difficiles.

Le mercredi 13, nous devons M. Boudart et moi nous rendre à Cambrai, lui pour voir son neveu et ramener sa sœur, moi pour la Chambre de Commerce. Malgré les relations que j'ai avec le Lieutenant de Place, il a été impossible à ce dernier de nous délivrer un laissez-passer et pour pouvoir accomplir le voyage l'autorité allemande a mis à notre disposition son automobile militaire ! J'ai cédé ma place à M. Émile Picard dont la présence à Cambrai était plus utile que la mienne.

Peu à peu arrivent ces réquisitions invraisemblables qui dénotent cependant un commencement de crise économique. On réquisitionne les instruments en cuivre, même dans les maisons particulières et les usines. On ordonne d'abattre les noyers dont le tronc dépasse 0,25 m de diamètre et ceci pour faire des crosses de fusil ! Les Conventions de La Haye sont outrageusement violées, on cherche puisque la victoire paraît désertir les étendards allemands, à ruiner le pays le plus possible. Les villes dont on ne peut se rendre maître sont bombardées de fond en comble ; on ne respecte ni les monuments historiques ni les bibliothèques. Arras a eu le même sort que Louvain, et cette malheureuse ville, dont le seul tort a été d'arrêter l'invasion, a vu disparaître son magnifique beffroi, orgueil de son passé historique ! Barbares ! Vandales ! Quelle responsabilité devant l'Histoire !

La température est assez clémente, nous n'avons pas de froid, mais il pleut, il vente beaucoup. Somme toute, les pauvres n'ont pas beaucoup à souffrir de l'hiver.

16, 17, 18, 19 et 20 janvier 1915

Il fait un temps épouvantable ; de la pluie, du vent, de la boue partout, une terre détrempée qui rend la circulation difficile sur les routes, impossible dans les chemins de la campagne. Je pense à nos malheureux soldats enlisés dans les tranchées remplies d'eau et souffrant de cette humidité, toujours redoutable, qui se dégage de la terre mouillée.

Les nouvelles affichées par nos ennemis sont mauvaises pour nous. Après nous être établis dans de bonnes positions au nord de Soissons, sur la rive droite de l'Aisne, nous aurions été

obligés de reculer jusqu'à la rivière et même de la repasser. La lutte aurait duré 3 jours, pendant lesquels nous aurions fait de grosses pertes. Jusqu'ici, je n'ai vu, sur les journaux imprimés sous l'autorité allemande, que la version ennemie. J'attends avec impatience le communiqué français.

Les bruits courent d'une avance des Russes sur la Hongrie. On dit même que des difficultés surviendraient dans l'empire autrichien. Des sentiments séparatistes s'accentueraient et la Hongrie voudrait la paix. Les deux Corps d'Armée autrichiens devant Ypres seraient réclamés aux Allemands par leurs alliés. Fait assez intéressant à noter, depuis plus de 3 semaines, les communiqués officiels allemands sont sobres de détails sur les opérations de guerre du côté russe, voire même turc.

Les dames de la Croix-Rouge française ont été remerciées par l'autorité allemande. Les infirmières si dévouées appartenant à des familles de la ville ont été rendues à leur foyer, celles du dehors vulgairement expulsées ont dû chercher asile auprès d'amis compatissants. Voilà donc ces dames étrangères, prisonnières comme nous, et dans l'impossibilité de rentrer en France. Quant au personnel masculin, il se trouve à la disposition de l'autorité allemande. Il est fort probable que ces messieurs partiront un jour ou l'autre prisonniers de guerre en Allemagne !

Mardi 19, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer chez mes amis Picard une dame Saintier (?), belle-mère d'un de nos commerçants, Monsieur Gur..., partie la veille de l'invasion mettre sa famille à l'abri et depuis lors dans l'impossibilité de revenir. Cette excellente femme âgée de 67 ans, très énergique et très intelligente a quitté Paris le 10 janvier pour Le Cateau. Son voyage s'est effectué suivant cet itinéraire : Paris, Boulogne, Southampton, Flessingue, Liège, Maubeuge. Des passeports toujours en règle, beaucoup de calme et de patience, un extérieur des plus modestes, lui ont permis de revenir ici pour s'assurer que les dégâts n'étaient pas trop grands dans la maison de son gendre. Elle apporte des nouvelles à un certain nombre de familles du Cateau, mais hélas pour moi je ne sais rien des miens ! Pourtant au *Comité des Réfugiés du Cateau* à Paris on sait que tout marche normalement dans notre ville. On a même écrit le nom des citoyens qui cherchaient à se rendre utiles à la chose publique, et j'ai été cité avec messieurs Picard, Boudart et Seydoux. Espérons qu'ainsi les miens pourront être un peu rassurés sur mon compte.

Les Picard savent que tous leurs enfants sont en bonne santé. Le fils de M. Eugène, celui de M. Decupère, sont employés à la Banque à 110 francs par mois. Le jeune Ponsin, blessé, ne retournera pas sans doute au feu. Bref, toutes ces familles sont à la joie. Mais il n'en est pas de même pour tous. Les jeunes Cousin et Tamboise sont morts, et d'autres encore dont on ne veut pas citer les noms.

À Paris, la vie continue très calme, mais encore assez intense, puisque les omnibus et le métro circulent presque comme au temps normal. Les grands magasins sont ouverts ; peu d'acheteurs, mais les vendeuses tricotent pour les blessés. Nombre de maisons de commerce sont fermées avec cette inscription : *le chef de la maison et les employés sont mobilisés*. L'armée, le peuple nos gouvernants conservent une très grande confiance dans le Général Joffre, mais il faut s'armer de patience car la tâche sera dure pour abattre le colosse germanique !

Et cette excellente femme parle, parle toujours. Les questions se croisent, elle ne cesse de répondre avec un bon sourire. Elle comprend combien nous autres, pauvres exilés, nous sommes avides de connaître les choses de France !

Le Lieutenant Schwaur est revenu mardi prendre une leçon de conversation. Pendant 3h nous avons lu et causé d'une foule de choses, évitant de part et d'autre avec soin, toutes les questions qui auraient pu prêter à discussion. C'est un homme de tact qui n'a rien de teuton ! Par lui, je vais essayer de faire passer des nouvelles à ma chère femme et aussi d'en recevoir. Le lieutenant fera passer une lettre à sa mère qui elle l'expédiera à une amie en Suisse, de là elle gagnera la France. Le retour s'effectuera de la même manière. Pussions-nous réussir !

Hier, tous les chevaux du canton ont dû se présenter à une sorte d'inspection. Moyen comme un autre de prendre les quelques bêtes valides qui restent aux cultivateurs. Nous avons vu défiler de par les rues avec leur harnais, car telle était la consigne, tous ces pauvres animaux conduits par leurs maîtres résignés. Quelques heures après, les meilleurs d'entre eux étaient entre les mains des soldats allemands !!!

21, 22, 23 et 24 janvier 1915

Il y a des heures où tout courage semble m'abandonner. Je vois le temps fuir d'une inexorable façon sans apporter aucun changement à notre triste état. Je pense aux miens, à tous ceux qui me sont chers et les pensées les plus funèbres ne cessent de se présenter à mon esprit. Je m'étais donné comme terme de notre emprisonnement la date de Pâques, et maintenant je n'ose plus espérer notre délivrance pour cette époque. Nos ennemis mènent grand bruit autour de la bataille livrée à Soissons. Ils auraient, sous les yeux et le commandement de leur Empereur, gagné une éclatante victoire. J'aime à espérer qu'il y a dans les communiqués officiels et les journaux allemands beaucoup de battage surtout à cause de la présence de l'Empereur, et j'attends pour mieux me faire une opinion la note officielle de notre État-Major.

Samedi 23, le ciel s'est éclairci, un joli soleil d'hiver brille sur la campagne durcie par la gelée. Je sors avec mon chien sur l'éternelle route de Fesmy afin de prendre un peu d'exercice. Passé le deuxième pont, je suis frappé d'entendre le canon face à moi. Je contourne la pépinière et je me mets à l'abri du vent pour mieux percevoir le bruit. Des roulements sourds, mais continus, prolongés, se font nettement entendre. Il n'y a pas de doute : une violente action d'artillerie est engagée au sud-est du Cateau. Des ouvriers rencontrés sur la route parlent d'Hirson. Pour moi la chose est impossible, nos armées ne peuvent opérer si près de nous dans cette direction. Je renonce à comprendre, mais les roulements du canon continuent toujours et je me reprends à espérer. Rentré chez moi, je consulte les cartes, j'étudie notre situation par rapport aux lignes ennemies et j'en arrive à conclure à une bataille du côté de Laon-Craonne.

Dans le courant de l'après-midi nous allons nous promener, la famille Picard, Mlle Ponsin et moi route de Busigny. Des brumes épaisses ont obscurci le ciel, le pâle soleil d'hiver a disparu et la campagne se trouve plongée dans une triste teinte grise. Le vent du nord-est s'est levé. Nous avons écouté le canon, mais les conditions atmosphériques modifiées ne nous ont pas permis d'entendre aussi distinctement que le matin. Au reste, tout concorde à supposer qu'une action violente est engagée de ce côté. Les trains de renforts en hommes et munitions circulent nombreux sur la ligne et d'autre part les laissez-passer en dehors de la commune sont de plus

en plus restreints. Pour aller d'une kommandantur dans l'autre il faut donner de sérieux motifs et encore ne peut-on voyager qu'accompagné d'un soldat allemand.

Dimanche 24, temps brumeux froid et couvert. On entend encore le canon mais si faiblement que nous désespérons d'une avance de nos troupes de ce côté. Les trains de renforts passent toujours. Nous perdons tout courage et espoir !

Le Lieutenant Schwaur est venu vendredi 22 prendre sa leçon de français. Nous avons causé de 8h à 11h du soir de la plus courtoise façon. Comme toujours nous évitons de part et d'autre tout sujet épineux.

25, 26, 27, 28 et 29 janvier 1915

Monsieur Picard, retour d'Hautmont près Maubeuge où il a été passer 2 jours chez ses beaux-parents, nous a rapporté des journaux récents publiés en Belgique. Nos ennemis y laissent imprimer que ce qu'ils veulent bien perdre. Malgré tout le ton y est infiniment moins germain que celui de l'odieuse *Gazette des Ardennes* et nous les lisons tous ici avec avidité. J'y remarque une nouvelle parmi les faits divers qui me plonge dans l'inquiétude. De crainte de raids de zeppelin, le Commandant de Place du Hâvre a ordonné aux habitants de clore le soir leurs fenêtres afin de signaler le moins possible la présence de la ville aux aviateurs. Le fait de savoir mes deux chéris exposés aux bombes des barbares m'inquiète au-delà de toute expression, d'autant plus que je sais les maisons du Hâvre pour la plupart démunies de caves, les terrains marécageux ne permettant pas de faire des affouillements comme dans d'autres villes. Que vont-ils faire si quelques dangers les menacent et puis d'ailleurs mon esprit tournant de plus en plus au sombre par ces tristes jours, je me demande si la maladie, pis encore, n'a pas touché ces êtres auxquels toute ma vie est suspendue, car depuis 5 mois je suis sans nouvelles et il y a 6 mois jour pour jour que nous nous sommes quittés !

Les journaux parlent beaucoup de cet échec subi par nos troupes sur les hauteurs placées au nord de Soissons. Le communiqué officiel français en donne l'explication par une crue subite de l'Aisne qui a emporté nos ponts et arrêté ainsi l'envoi de renforts de munitions. Nos troupes ont combattu 3 jours, avec une rivière à dos et ils n'ont cédé le terrain qu'après une retraite des plus honorables. D'autre part, un fait indique le peu de résultats tirés de cette bataille par les Allemands, c'est celui de n'avoir pas franchi l'Aisne et pris Soissons. Or, ces combats se livraient les 13 et 14 janvier, voilà 15 jours, et les télégrammes publiés par nos ennemis n'accusent aucune progression sensible. Bien plus, hier, la dépêche affichée à la kommandantur donnait Craonne comme lieu de combats, or Craonne se trouve à quelques kilomètres au nord de Berry-au-Bac, point très disputé sur l'Aisne. Nous aurions donc fait de très sensibles progrès dans cette direction. Certains vont jusqu'à dire que les Allemands très menacés par nos troupes auraient dû appeler des réserves. C'est ce qui expliquerait les passages importants de troupes et de munitions dans notre région, troupes et munitions allant vers Laon.

On a affiché le 26 un combat naval dans la mer du Nord. Deux flottes anglaises et allemandes d'égale force se serait rencontrées. De part et d'autre, après 3h de combat, un croiseur cuirassé aurait coulé. Les Anglais auraient rompu le combat. La version anglaise de l'amirauté est toute autre : les Anglais sous les ordres d'un amiral commandant une flotte composée de 5 croiseurs cuirassés - *ici une indication des noms des bâtiments et des destroyers* - aurait rencontré une flotte allemande de même force - *ici indication des noms des bâtiments* - se dirigeant vers la

côte est de l'Angleterre. Le combat commença à 9h et pris fin à 1h de l'après-midi par la perte du croiseur cuirassé allemand *Le Blücher*. Les pertes anglaises sont minimales ; ils ont recueilli 183 hommes du *Blücher*. Tout semble ainsi indiquer un succès pour nos Alliés ³¹.

La fête de l'Empereur - le 24 janvier, jour de son anniversaire - a-t-elle été assombrie par ce combat naval ou un recul sur Craonne ? Je ne sais. Toujours est-il que partout les grands repas dont nos ennemis sont si amateurs ont été décommandés. Le matin à 6h retraite aux flambeaux, puis fête religieuse. Les uns au temple, les autres à l'église. Quels Tartuffes ! Prier Dieu pour celui dont les mains sont dégoulinantes de sang et même du sang innocent, pour celui qui a été parjure à sa parole en violant la neutralité de la Belgique. Mais patience, Dieu voit et juge !

Le temps s'est mis au beau, il fait froid, mais un froid sec qui rend les routes dures et qui permet ainsi les promenades quotidiennes sur la route de Fesmy. Hier, le soleil donnait avec assez de force, je me suis assis sur mon talus à l'abri du vent et j'ai songé à mes chéris, à nos soldats, à la France !

30 et 31 janvier, 1^{er} et 2 février 1915

Deux aéroplanes ont survolé le 30 janvier notre ville. Ils se dirigeaient vers l'est. L'un d'eux m'a paru blindé car il reluisait dans le soleil comme une grosse libellule.

Le dimanche 31, le Lieutenant Schwaur est venu passer la soirée pour prendre sa leçon de français et ainsi se perfectionner, par une conversation suivie, dans l'état de notre langue. Malgré le soin apporté de part et d'autre, mais certes plutôt de ma part, à éviter toute autre question délicate, la conversation a dévié sur la guerre. Le lieutenant m'a surtout raconté ce que tous les journaux d'Allemagne imprimaient pour les besoins de la cause. Nos ennemis escomptent toujours la victoire finale, mais ils estiment que le conflit durera très longtemps. Pour eux, les Russes sont épuisés, ils manquent de munitions et d'équipement. Plus d'officiers, plus de fusils, ni même de sabres, une misère complète à l'intérieur. Les Anglais nous leurrent avec des armées de mercenaires plus au moins en formation, mais qui n'arrivent jamais. Nos colonies d'Afrique, en pleine révolte, nous ont repoussés jusqu'à la mer. Les Allemands ont des hommes aguerris autant qu'ils en veulent, la situation financière et économique de l'Empire est excellente, et le peuple est groupé sans divisions autour de son Empereur. Que dire à ce tableau charmant, sinon que je ne puis discuter une question dont je ne connais qu'une seule face. Il me faudrait comparer les journaux des pays belligérants pour me faire une opinion, et, quoi qu'il arrive, je reste confiant dans la force de mon pays et de ses alliés. Sur ce, sans envenimer la question, nous avons repris l'étude de la plus belle langue qui soit au monde. Mais pendant la nuit, j'ai roulé dans ma pensée toutes les choses tristes avancées par nos ennemis et j'ai eu de la peine à trouver un sommeil réparateur.

Le lendemain, j'ai assisté à l'enterrement d'un de nos concitoyens ramené de Maubeuge où il était tombé pendant le siège. Un peloton allemand et quatre officiers dont faisait partie le Lieutenant Schwaur rendaient les honneurs. Au temple, car le défunt appartenait à la religion protestante, le pasteur après les prières d'usage a prononcé un discours très éloquent. Il a parlé

³¹ Cet affrontement est nommé la *bataille du Dogger Bank*, qui eut lieu au cœur de la mer du Nord. Elle opposa le 24 janvier 1915 les navires de la Royal Navy britannique à la marine impériale allemande qui tentait de s'approcher des ports anglais pour les bombarder.

en termes élevés de cette épouvantable guerre qui désole l'Europe entière et il a fait un appel énergique aux penseurs de l'autre côté du Rhin et à l'Empereur d'Allemagne lui-même pour la cessation du fléau. Il a rappelé à Guillaume que son illustre ancêtre Gaspard de Coligny, grâce à ses vertus, avait été plus grand dans l'adversité que dans la victoire ! Les officiers allemands groupés autour de la chaire, écoutaient en silence. Ont-ils compris ? Je le saurai jeudi quand le Lieutenant Schwaur reviendra ici prendre sa leçon.

Quoique le baromètre soit assez élevé, le temps est froid et pluvieux. De la boue partout ! Je pense à nos pauvres soldats qui luttent pour la France dans les tranchées.

Pas de nouvelles de la guerre ! Les Allemands affichent des combats de tranchées sans importance. Le bruit court, mais il faut lui donner la valeur de tous les bruits qui courent, que le peuple allemand commencerait à se fatiguer de la guerre. Des troubles seraient prêts d'éclater dans quelques grandes villes. D'autre part, la question balkanique, cause initiale de l'épouvantable conflit, semble se rouvrir. Les Roumains marcheraient contre l'Autriche et les Bulgares contre les Roumains. L'Italie mobilisée esquisserait un mouvement vers l'Albanie. Qui sait si cette situation ne serait pas le commencement de la fin. Les dessins de Dieu sont impénétrables !

Suivant les instructions des autorités militaires allemandes, les noyers qui ont plus de 0,25m de diamètre doivent être abattus et vendus aux ennemis. Le bois servira à faire des crosses de fusil. Messieurs Picard ont trois noyers dans leur tennis aux dimensions requises. Ils voudraient bien les sauver. Pour cela, ils ont invité le Lieutenant Schwaur à prendre le madère et après lui ont montré les arbres. Galamment le lieutenant a répondu qu'ils avaient assez de noyers et que les Allemands tenaient à conserver ceux qui ornaient les jardins. On n'est pas plus *régence* ³². Pendant que nous dégustation le madère, j'ai expliqué au lieutenant, le rôle joué par la Banque de France dans la circulation monétaire du pays. Je lui ai dit, que sous peu, la seule monnaie utilisée dans les transactions serait la monnaie de papier et quel papier ! Toutes les communes ont plus ou moins fait une émission. Les émissions soumises à de multiples falsifications et dont la garantie souvent mal étudiée est illusoire, sont un danger pour le porteur des billets. En outre, la rentrée des impôts exigée dans 3 mois par l'Allemagne ne pourra se faire qu'en ce papier ! Alors !!! Je lui ai expliqué l'envoi rapide de tout notre monnaie, de nos billets...etc., envoi que ne nécessitait nullement notre situation de banque privée. C'était meilleur de partir a-t-il répondu !

3, 4 et 5 février 1915

Un temps superbe ; du soleil très doux, et même chaud, qui rayonne sur toute la campagne. Au loin les roulements du canon que nous estimons venir du côté d'Arras. Nous profitons de ces deux jours pour sortir un peu de notre prison. Jeudi 4, nous allons les Picard et moi sur la route de Busigny. M. Picard profite de cette promenade pour faire une enquête sur un vol commis dans une maison un peu abandonnée appartenant à un minotier. 40.000 francs, partie or et argent, partie billets, cachés dans la cave de l'immeuble ont disparu. Le propriétaire accuse les troupes allemandes, d'autres pensent que des gens du pays au courant de la cachette, auraient profité de la situation. Bref l'affaire en reste là. Aucune plainte rapportée à l'autorité allemande de crainte de représailles exercées par des visites domiciliaires dans les caves.

Sur la grande ligne du chemin de fer, passent des trains allant vers la Belgique et chargés de voitures de ravitaillement.

³² Se dit d'une personne qui a une certaine liberté de mœurs, ici facilité à être aimable .

Le soir, le Lieutenant Schwaure vient prendre sa leçon. Tout se passe le mieux du monde, nous n'abordons pas la question guerre et nous nous bornons à lire et à causer. Il m'annonce que sa mère va faire tout ce qui dépendra d'elle pour envoyer ma lettre à ma femme et pour en obtenir une réponse.

Vendredi 5, toujours un temps merveilleux. Nous faisons dans le courant de l'après-midi une promenade charmante du côté du moulin Vallette et nous regagnons par les prés la route de Pommereuil. Tout en marchant sous le beau soleil en compagnie de mes amis Picard, je pense sans cesse aux miens et mon esprit se rapporte à tout instant vers ces êtres chers.

Ma voisine, Mme Aubry, vient de mettre au monde un petit garçon très fort et très bien constitué. Suivant la formule consacrée, la mère et l'enfant se portent bien. Quant au pauvre papa, parti à la guerre le 2 août 1914 il a été fait prisonnier à Maubeuge et doit se trouver en ce moment au camp de Minden³³. Jamais la pauvre Mme Aubry n'a eu des nouvelles de son mari et si elle le croit à Minden, c'est par un mot d'un autre prisonnier disant que M. Aubry est avec lui ! Je vais user de mes relations avec le lieutenant faire pour envoyer à ce malheureux une carte postale lui annonçant la naissance de son fils.

Delbar, retour de Cambrai où il a été pour la Chambre de Commerce nous apporte la nouvelle que les habitants de cette ville sont rationnés à 150g de pain par tête d'habitant. C'est la famine ! Nous prenons ici d'urgence nos dispositions pour remédier à cet état des choses. Je fais acheter 100kg de farine et 50kg de pommes de terre ! De Lille, un de nos concitoyens nous apprend que les farines américaines destinées aux populations civiles ont été enlevées par les Allemands. Il faut donc s'attendre à tout. Les positions respectives des troupes autour de Lille ne sont pas modifiées. On s'attend à de grands événements dans le courant de mars !

6, 7, 8 et 9 février 1915

Les jours continuent toujours à couler au Cateau avec une monotonie aussi triste que désespérante. Ma vie ne subit aucun changement et je tâche de me distraire un peu de mes tristes pensées dans la compagnie des excellents amis qui m'entourent. Si j'avais quelques nouvelles des miens, il me semble que je prendrais mieux patience, j'attendrais le cœur triste le moment de la délivrance. Mais pour l'instant, rien ne nous fait prévoir le terme de cette vie terrible menée ici. En outre, dans quelles conditions s'effectuera le retour du flot allemand qui noie de plus en plus dans le sang et les ruines notre malheureux pays du Nord. Je crains de terribles représailles de la part des troupes ennemies obligées, un jour ou l'autre je l'espère, de retourner dans leur pays. Pour l'instant, je ne puis qu'attendre, prêtant l'oreille à toutes les rumeurs qui pourraient me donner quelque indication pour la conduite à tenir en cas de recul de l'ennemi.

Dimanche 7 février, des prières publiques ont été dites dans les pays catholiques pour la paix. Le Saint-Sacrement a été exposé dans toutes les églises pendant la journée et le Pape a officié à Saint-Pierre de Rome en vue de fléchir le bras de Dieu. Nous Français qui savons combien cette attaque des Allemands a été voulue et préméditée, prions Dieu de nous donner une paix honorable et glorieuse.

³³ Camp de prisonniers au sud de Brème. (voir <http://histoiresdepoilus.genealexis.fr/camps.php>)

Peu de nouvelles de la guerre. On se livre sur toute la ligne à des petits combats de tranchées où les deux parties se prennent ou se reprennent quelques centaines de mètres de terrain. Depuis 2 ou 3 semaines, les troupes anglaises formées dans les îles britanniques par Lord Kitchener ³⁴ débarquent en France sans interruption. La presse allemande mène grand bruit autour du raid de sous-marins dans la mer d'Irlande et s'efforce de rendre la confiance aux troupes du Kaiser tout en influençant l'opinion publique des pays occupés. Sans doute il faut s'attendre à ce que les sous-marins allemands causent de graves dommages à la marine des alliés, mais il ne faut pas oublier que ces bâtiments ont un rayon d'action limité et marchent un peu comme des aveugles.

Mercredi 10, voyage à Cambrai pour la Chambre de Commerce. Nous partons à 7h du matin M. Boudart, Mlle Imo et moi accompagnés d'un officier allemand qui nous servira de mentor et nous surveillera à l'occasion. Celui-ci est un joyeux drille, parlant assez bien un français appris à Tarascon et avec lequel j'avais eu il y a 2 mois l'occasion d'entrer en relation. Sur son accent, je l'avais de suite baptisé du surnom de *Marius*. Tout son physique y répond très bien. Assez gros, la figure rubiconde, l'œil toujours plissé par le sourire, il paraît aller et venir dans cette effroyable existence sans souci. Il nous confesse qu'après avoir voyagé en France, en Algérie, en Angleterre pour apprendre son métier d'hôtelier, il a repris une auberge dans une petite ville d'eau de la Bavière dont il se plaît à nous vanter les charmes. La guerre survenue, voyant son commerce péricliter, il s'est engagé pour garder les prisonniers. Cependant peu après, le régiment donc il faisait partie a été dirigé de Kissingen au Cateau. Voyage de 3 jours, en novembre, fort désagréable. Il compte, comme tous ses camarades, officiers compris, ne pas aller au feu, quoique de temps en temps on fasse quitter à ces Bavares la tenue bleue pour la capote grise, signe d'un départ au front.

Assis à côté de M. Boudart, sur le devant de la voiture, confortablement engoncé dans une sorte de pelisse en peau de mouton, *Marius* fume des cigares, cause, et jette des explications gutturales aux barrières gardées qu'il nous faut franchir pour arriver à Cambrai.

Comme au précédent voyage, nous mettons 3h. Je trouve à la Chambre de Commerce mon ami et collègue Desroy, toujours occupé avec l'émission de billets de cette compagnie. Nous causons et nous nous accordons à trouver que le temps passe sans nous apporter de changement notable. L'appel individuel à Cambrai des hommes de 17 à 48 ans l'inquiète et il craint d'être enlevé. Je m'efforce de le rassurer, en lui disant qu'un directeur de la Banque de France ne peut en sa qualité être confondu avec le vulgaire. Au reste, il doit faire valoir sa situation de non-mobilisable. Malgré cela, il est inquiet comme moi de la tournure que peuvent prendre les choses en cas de retour des alliés.

Nos ennemis ont mis la main à Cambrai sur tout le stock de farine réservé à la population. Le moulin Cornailles est séquestré. Les Allemands vendent à la population de la farine de seigle au prix exorbitant de 65 francs les 100kg. Sans être encore rationné, on mange du pain noir assez bon. M. Hélot souvent en désaccord avec la municipalité de Cambrai est considéré comme quantité négligeable par les Allemands qui avaient espéré trouver en lui une créature. On lui fait faire antichambre. Sur ses craintes exprimées d'une émeute possible par suite de manque de pain, le gouverneur de Cambrai l'a prévenu qu'il ferait venir des troupes et qu'il

³⁴ Horatio Herbert Kitchener, Maréchal et homme politique britannique, Ministre de la Guerre en 1914. Il s'était engagé dans l'armée en 1868 et avait rejoint en 1870 l'Armée de Napoléon III, en opposition avec la neutralité britannique, avant de faire carrière pour son pays. Il périt dans le naufrage de son cuirassé en 1916.

réprimerait sans pitié ! Cambrai m'a paru lugubre, peu d'hommes dans les rues. Le retour s'est effectué dans de bonnes conditions

Mon collègue Desroy a pu tenir en mains un *Temps* et un *Matin* de fin janvier. Rien de saillant dans nos journaux. La lutte de tranchées continue. Il se confirme cependant que la Roumanie entrerait sous peu en campagne avec les Russes ! Ce serait le meilleur atout pour ces derniers.

11 février 1915

Il se tient à Hautmont près de Maubeuge, un important marché de denrées alimentaires, sel, sucre, épices, conserves, légumes secs. Les marchandises ont sans aucun doute transité de la Hollande par la Belgique et comme Hautmont est considéré par nos ennemis comme territoire annexé et non comme territoire militaire, les libertés y sont plus grandes. Les quatre gros épiciers du Cateau associés sous la forme *Épiceries Réunies*, profitent depuis plus de 2 mois de ce marché pour se ravitailler en denrées alimentaires nécessaires à notre population. Mais la triste nature humaine ne perdant jamais ses droits, ils s'attribuaient dans ce commerce un bénéfice tellement considérable qu'ils finirent par tuer la poule aux œufs d'or. Quand quelques-uns de nos concitoyens de passage à Hautmont eurent appris que le sel acheté 15f les 100kg était revendu au Cateau 50f, le sucre passant de 0,80f le kg à 1,15f etc..., ils formèrent un convoi qui fit la concurrence aux fameux *Épiciers Réunis*. Mon ami Hauteceur a été du voyage. Pendant 2 jours il a pu aller et venir d'Hautmont à Maubeuge sans difficulté. D'abord il a été péniblement frappé de la facilité de vie dans toutes les villes industrielles du rayon de Maubeuge et du peu de soucis laissés par la guerre. Par suite du marché installé à Hautmont une activité inconnue jusqu'à ce jour règne sur les places principales. On y vend presque de tout et on y traite par commissionnaire d'importantes affaires, généralement en mark-papier. Le billet de la Banque de France fait une prime de 2%. L'or est inconnu. Les Belges venus très nombreux dans ces marchés, conservent le plus grand espoir dans le résultat final de cette guerre affreuse, et ils sont reconnaissants envers la France du soin que notre Patrie prend de leurs réfugiés.

Quant à la reddition de Maubeuge, l'incapacité et la veulerie du Général Fournier ³⁵, Commandant de Place, se confirme de plus en plus. On s'accorde à dire que les 40.000 hommes enfermés dans cette place, bien commandés, pouvaient résister une semaine ou deux de plus. Et on voit d'ici quelle conséquence cette résistance pouvait avoir après la victoire de la Marne !

Vendredi 12 février 1915

La question du pain se pose au Cateau. On fera du pain suivant les ordres de la kommandantur avec 20% de fécule de pomme de terre. Cette fécule nous sera vendue par l'autorité allemande au prix de 54f les 100kg alors que le prix courant est de 24 francs. Moyen comme un autre employé par nos ennemis pour se procurer des fonds. Jusqu'ici il n'est pas question de rationner la population. Malheureusement le minotier Dufrenois prié par la mairie de tenir toujours en réserve 1.000 sacs de farine a trouvé mieux de les vendre aux environs avec de gros bénéfices. C'est honteux !

Nous sommes rationnés pour la viande. 600g par personne et par semaine. Jusqu'ici rien ne m'a encore manqué grâce à mes provisions, mais cela durera-t-il toujours ?

³⁵ Jugement sévère si l'on se réfère au fait que le Général Fournier avait averti déjà en mars 1914 de l'état déplorable de la place forte de Maubeuge.

Des bruits fantaisistes courent sur la guerre ! On dit les troupes alliées à Cambrai, on parle de combats du côté d'Orchies, d'une avance de nos troupes à La Bassée. En réalité un grand calme doit régner sur tout le front français et, si la grosse partie se joue en ce moment, ce ne peut-être que du côté des Russes !

13, 14, 15 et 16 février 1915

On a fait grand bruit, samedi 13, autour d'une soi-disant mission américaine venue au Cateau pour étudier si les Conventions de La Haye avaient été observées. Tout se réduit suivant les uns à une inspection sanitaire allemande, suivant les autres à un groupe de médecins étrangers envoyés en mission par leurs gouvernements. À l'heure actuelle, je ne puis encore savoir exactement ce qu'il en retourne.

Le temps s'est mis au froid ; vent, neige, giboulées de saisons, puis par instants le ciel se découvre, le soleil luit. Les jours rallongent ; nous voyons peu à peu l'hiver s'atténuer et des signes précurseurs annoncent l'arrivée dans quelques semaines du printemps. Et malgré le mouvement régulier des saisons, malgré cette fuite inexorable du temps, rien ne vient changer notre triste situation. J'en arrive pour mon compte à essayer de vivre au jour le jour sans oser jeter de regard dans l'avenir. J'ai perdu tout courage, je lis presque sans goût et pourtant Dieu sait si j'aime la lecture. Je ne puis reprendre mes travaux de Banque sans me dire à quoi bon et surtout sans penser à ma femme et à mon fils. Que serait pour moi la vie sans eux !! Et depuis 6 mois que je n'ai pas de nouvelles, je me demande ce qu'ils sont devenus. Souvent les plus noirs pressentiments m'assaillent !

Les nouvelles que nous puisons dans les journaux, un peu libéraux, imprimés en Belgique, sont quelconques ; quant aux dépêches affichées par nos ennemis, il va sans dire qu'elles sont toujours à leur avantage.

Lundi 15, grand émoi chez mes amis Picard. On aurait lu à Bazuel chez M. Gossart un numéro du 27 janvier de *L'Excelsior*. Le numéro faisait partie d'un des 300 lancés par un aéroplane français au-dessus de Saint-Quentin. Le temps est assez beau, aussi décidons nous M. Eugène Picard et moi de partir en expédition à Bazuel à la recherche du fameux journal. Nous avons battu tout le village et nous sommes rentrés bredouilles. Et cependant la chose est réelle puisque plusieurs personnes l'ont vu et lu. Le lendemain 16, mon ami et voisin Hauteœur a pris comme nous la route de Bazuel, et comme nous il est rentré sans journal.

Jeudi 18 février 1915

Anniversaire de la naissance de mon petit Jacques. Mon chéri a aujourd'hui 6 ans. J'ai fait dire une messe pour que Dieu le protège ainsi que sa chère maman et à cette messe, à laquelle j'ai assisté, j'ai prié de toutes les forces de mon âme. Comme ma pensée se reporte douloureusement à 6 ans en arrière ! Je revis ces heures d'angoisse pendant lesquelles ma chère Lisa, couchée sur un lit de douleur, attendait sa délivrance. Puis, plus tard, vers la fin de la journée la venue de ce cher mignon si joli, si vif. Et voilà que ces 6 années repassent devant mes yeux comme un éclair. Six années mélangées de joies et d'inquiétudes car la santé de ce cher enfant, enfant unique, n'a pas été sans nous donner des préoccupations ! À cette heure, je me demande comment il passe la crise de croissance dont certains symptômes n'étaient pas sans me donner des inquiétudes. Sans nouvelles depuis 6 mois, je sens parfois mon esprit sombrer dans une tristesse indicible.

Les nouvelles de la guerre sont mauvaises pour nous. Les dépêches affichées par la kommandantur accusent une défaite des Russes, défaite qui aura coûté 50.000 hommes. Beaucoup de nos concitoyens n'ajoutent pas foi à ces victoires allemandes. Pour moi j'estime que toute question de bluff mise à part, il faut admettre un recul de l'offensive russe. Cette offensive exerce une action capitale sur la suite des opérations, et nous ne verrons la fin de cette guerre qu'autant que l'action sera intense et victorieuse sur le front russe.

J'ai enfin vu et lu le fameux numéro de *L'Excelsior* ; le numéro qui en réalité se compose de la première et de la dernière page du journal qui en renferme 12. Comme image, au recto, un bivouac d'avant-garde, deux soldats, nos pauvres petits soldats si courageux, si intelligents, devant une paillote de fortune. Au verso, une batterie anglaise dans l'Afrique du Sud et des soldats italiens blessés dans nos rangs. Comme texte, le récit de la bataille navale où s'affirme victorieusement la suprématie de quelques croiseurs anglais prévenus d'une incursion de la flotte allemande sur les côtes anglaises. Il reste avéré que les Allemands battus, contraints à la fuite, perdirent un grand croiseur *Le Blücher* et peut-être un sous-marin et un contre torpilleur. Notre ligne de tranchées ne s'est pas modifiée, elle est bien telle que je l'ai tracée sur une carte avec les communiqués donnés par les journaux imprimés sous le contrôle allemand. J'ai lu chez mon ami Hautecoeur une lettre admirable de monsieur Churchill, président de *l'Association Carnegie* ³⁶ en réponse à 93 intellectuels allemands signataires en août d'un factum adressé aux États-Unis en vue d'expliquer la conduite de l'Allemagne. L'intelligent américain ³⁷ prouve avec simplicité et lucidité la volonté de l'Allemagne de faire la guerre et dénonce au monde entier les atrocités et la barbarie des Germains.

Le Lieutenant Schwaur est venu le soir prendre sa leçon de français. Nous parlons de sujet littéraire et économique, j'évite avec soin tout ce qui pourrait faire dévier la conversation sur le terrain politique. Il lit chez lui *Les Contes de Perrault* et s'exerce à me les raconter en français. Ces progrès sont très réels.

19 février 1915

Les dépêches affichées par les Allemands mentionnent toujours des victoires sur les Russes, mais restent muettes par contre sur l'action de l'autre côté. Somme toute, nous avons trop compté avec la masse russe et à mon avis, il apparaît de plus en plus que nos alliés sont mal commandés et mal équipés. Espérons que le Général Pau arrivé maintenant en Russie, saura par ses conseils remédier à cet état des choses. Mais je reste malgré tout confondu par l'admirable organisation de nos ennemis. J'ai vu hier une espèce de train automobile militaire d'un équipement qui vous renverse. Tout était absolument neuf, d'un agencement à la fois guerrier et pratique, chaque chose est à sa place, rien ne manque, tout est prévu. Les mécaniciens et chauffeurs en costume de cuir noir doublé de peau de mouton, sont assis confortablement sur des sièges rembourrés. Ce sont pour la plupart de solides gaillards disciplinés, attentifs au moindre signal de leur chef de file. Seront-ils aussi courageux et débrouillards que les nôtres ? Je n'en sais rien, je ne le pense même pas, mais les nôtres ont-ils en main un outil aussi merveilleux que le leur ? Je crains que non.

³⁶ Fondation Carnegie pour la Paix Internationale. Il s'agit d'un cercle de réflexion et de lobbying fondé Andrew Carnegie, américain, dédié au développement de la coopération interétatique et à la promotion des intérêts des États-Unis. Churchill n'en a pas été Président.

³⁷ Winston Churchill était anglais, bien entendu.

La grosse question locale est pour l'instant l'alimentation. Le gouvernement allemand a mis la main sur les farines et les moulins. Nous ne sommes pas encore rationnés, mais le pain que nous mangeons contient 25% de fécule de pomme de terre ; féculent industriel pris chez M. Seydoux. Il est devenu mauvais. Les enfants et les estomacs délicats vont souffrir. Hier, on parlait de donner par jour à chaque habitant 150g de pain, aujourd'hui on va jusqu'à 250g. C'est la famine pour les pauvres gens qui ne peuvent pas acheter de la viande.

On parle beaucoup d'une séance très orageuse à la réunion du Conseil Municipal du 19. Durand-V... de concert avec les trois autres épiciers en gros du Cateau a accaparé la vente de l'épicerie depuis le commencement de la guerre et profite de la situation pour vendre ce qu'il veut et à des prix limités par aucune concurrence. Un voyage à Hautmont, marché important de denrées alimentaires, a ouvert les yeux à quelques-uns de nos concitoyens et aussitôt une association concurrente s'est montée. Du jour au lendemain les prix ont baissé de 30 à 35%. Durant-V... a donc été très violemment pris à parti au Conseil par Deloffre. On a failli en venir aux mains et l'accapareur a encaissé les noms les plus doux : voleur, vampire etc....

Promenade en voiture dans le courant de l'après-midi à La Groise en compagnie des frères Picard. Temps couvert, un peu froid ; nous nous arrêtons chez M. Denise où nous passons quelques instants en compagnie de ces dames, regrettant de ne pouvoir serrer la main à notre vieil ami. Nous allons ensuite au-delà du bois du Troyon traiter une affaire avec un marchand de bestiaux. Sur tout le parcours de la route, je ne cesse de songer à ma chère femme et à mon Jacques. Le jour de la fête Dieu 1914, nous avons fait la même visite chez Denise mais en famille. Quel contraste, quelle tristesse !

20 et 21 février 1915

La question du ravitaillement devient de plus en plus inquiétante. Après bien des discussions, des attermoissements, il a été décidé que chaque habitant aurait droit à 250g de pain par jour. C'est peu, surtout pour les pauvres dont l'alimentation exclusive est le pain. Jusqu'à maintenant on a encore pris chez les boulangers ce qu'on a voulu, aussi ai-je fait quelques provisions pour mon chien. Pour nous, qui pouvons manger autre chose que du pain, 250g suffisent. Mais je le répète, que vont faire les indigents ? Nous aurions tort cependant de nous plaindre, les villes voisines sont encore moins bien partagées. Caudry et Solesmes ont moins de 200g et Guise a un pain noir atroce !

Nous avons été, samedi 20, à Solesmes messieurs Picard et moi pour chercher des pansements à l'usine Bombart. J'ai pu causer avec messieurs Petit, Cantegrue, Renault. Tous se demandent comment nos populations vont vivre, et comment elles vont supporter ces persécutions d'un nouveau genre.

Le lieutenant est venu dans la soirée converser en français. Il fait de réels progrès et notre causerie a roulé sur la guerre et ses suites. Sans approuver toutes les mesures du général commandant à Saint-Quentin, il obéit et poursuit sa consigne d'une manière inflexible. Il rejette sur la municipalité le devoir de nourrir la population. Pour les Allemands, l'important est de donner à leurs troupes plus que le nécessaire. Sur ma question, quand finira la guerre, il répond, au milieu de l'été. Leur Empereur - un Dieu pour eux - va abattre les dernières armées des Russes, leur imposera la paix et fondera ensuite sur nous. Il ne met pas en doute le succès final.

Les États-Unis cependant ont envoyé à l'Allemagne une note très ferme sur la question de fermer les mers qui entourent l'Angleterre avec des sous-marins. Les Anglais et les Américains sont cousins germains. Que se passera-t-il si un navire portant le pavillon étoilé est coulé par un sous-marin allemand ? Soyons patient et attendons !

22 février 1915

J'étais vers 2h de l'après-midi chez mes amis Picard lorsque les cloches, muettes depuis le 26 août, se sont mises à sonner ! Et nos pauvres cloches jetaient dans le ciel gris des sons de joie ! J'ai compris de suite que ce n'était pas pour nous, mais pour eux, et sans que personne ne nous le dise, tous, nous avons eu l'impression de la défaite des Russes. C'était bien cette défaite que nos pauvres cloches agitées par nos ennemis sonnaient sur la ville. Quel tact ! Quelle délicatesse ! Comme ils savent bien trouver tous les raffinements de la torture morale dans laquelle nous nous débattons depuis 6 mois ! D'un autre côté, il faut bien penser aussi que leurs troupes, menées au combat depuis 7 mois, ont besoin parfois de coups de fouet ! C'est le soldat Valentin, sombre prussien, cassé depuis quelques jours pour indécatesse dans la délivrance des passeports, qui a sonné en triomphateur. N'importe, cette défaite russe ne cesse de m'inquiéter et je la vois comme pouvant avoir une répercussion importante sur la marche de nos opérations. En plus de cela, tout nous laisse à penser que ce sera encore long, très long !

24 février 1915

Le lieutenant est venu mardi soir pour sa conversation en français. Comme d'ordinaire nos rapports sont cordiaux. Peu à peu il se montre sous son véritable jour, est très cultivé, très libéral, comprenant les horreurs de la guerre, il apporte toutefois dans l'exercice de ses fonctions un sentiment de l'obéissance passive qui m'effraie. Tous les Allemands, à quelque royaume ou duché qu'ils puissent appartenir, sont unis dans la main de leur Empereur jusqu'à la mort. Je me demande souvent comment les Alliés briseront cette force. Nous tombons d'accord pour penser que cette guerre horrible ruinera tous les pays. Le vainqueur sera aussi affaibli que le vaincu, réduit à l'impossibilité de payer une contribution de guerre.

J'ai visité les magasins de ravitaillement installés à la gare. Les allemands y ont rassemblé des denrées diverses en quantité. Tout est rangé dans un ordre parfait. Les manipulations sont faites rapidement et sans bruit. J'admire la propreté qui règne partout et plus particulièrement dans les *bureaux de la grande vitesse*, jadis si sales. M. Picard espère pouvoir acheter du riz et des pommes de terre à l'ennemi pour subvenir un peu au ravitaillement de la population.

Lu, chez M. Picard mais très rapidement, *Le Matin* et *Le Journal* du 15 février. Rien de saillant, toujours les mêmes combats de tranchées. Mutisme sur l'action des Russes et les Anglais. Ce qui me donne plus que jamais à penser sur la défaite russe en Prusse-Orientale ! Pour nous là est le danger. Si les Russes lâchent pied, nous aurons à subir au printemps un effort terrible de la part de nos ennemis. La question du blocus de l'Angleterre par les sous-marins allemands donne lieu à une protestation des États-Unis. On sent que cette nation composée d'éléments germains est contrariée dans ses sentiments d'affection pour l'Angleterre. Le blocus par sous-marins pourra-t-il être effectif ? Les Anglais ont-ils des moyens d'action contre les sous-marins. Toute la question est là.

Jeudi 25, 26, et 27 février 1915

J'ai reçu aujourd'hui lundi 27 février la visite de deux officiers allemands venus pour se rendre compte de la situation à la Banque de France. Leur première question a été de me demander si je parlais allemand. Sur ma réponse négative, ils ont commencé leur interrogatoire en français. Le but de la visite est de connaître la situation du Trésor à ma succursale. Ils me demandent la production du compte, mais je dois leur expliquer que ce compte du Trésor Public n'existe qu'à Paris. D'où, difficultés et étonnement de la part de mes juges. Enfin, j'arrive à déterminer d'une façon précise le mécanisme de versement et des prélèvements fait par les agents des finances à notre caisse. Mes deux officiers écoutent attentivement, l'un d'eux le chef sans doute, figure fine et intelligente de latin, a saisi et il donne à son subordonné, jeune Germain au poil roux les explications suffisantes. Nous sommes d'accord. Pour mieux préciser la situation, je fournis à ces messieurs les deux procès-verbaux qui ont accompagné mes envois de fonds les 24 et 25 août. Ils les lisent attentivement, regardent aussi ma situation journalière où ils s'arrêtent au solde du compte Banque de France, puis me demandent du papier pour écrire. Le jeune, roux, s'assied à mon bureau, l'autre, le brun, dicte en marchant. Ils rédigent à ce qu'il me semble une espèce de procès-verbal en langue allemande. À plusieurs reprises ils se servent de mes documents, puis m'interrogent par instant. Enfin ils me donnent lecture en français d'un procès-verbal où je déclare avec eux :

1°) Que je n'ai pas de fonds du Trésor français.

2°) Que tous mes fonds disponibles, mes portefeuilles et mes titres ont été évacués les 24 et 25 août 1914.

Nous signons tous les trois. Avant de partir, le plus âgé témoigne le désir de posséder une carte du Cateau, ministère de l'Intérieur, semblable à celle qui se trouvait sur mon bureau au moment de leur arrivée. Je lui offre, il la refuse ne voulant pas accepter, puis me tend la main. Je ne prendrai sa main qu'à condition qu'il recevra la carte. Il sourit, me prie de donner la carte à son compagnon et nos mains s'unissent. J'aurais aimé traiter des questions financières avec cet homme d'aspect sympathique et intelligent.

Monsieur Piot, caissier, assistait à une partie de notre entretien. Cette visite aussi importante est arrivée au moment où je revenais d'une promenade avec le Lieutenant Schwaure. Nous avons été à la charcuterie allemande d'abord puis à la *Caserne de Port Arthur*³⁸. Là encore j'ai pu constater l'ordre et la méthode avec lesquelles nos ennemis agissent. Tout marche militairement. On fait des saucisses et des jambons en grand pour une armée et c'est admirable la régularité de la production. Tous les hommes en costume militaire sont énormes, mufles. Leur graisse gonfle leurs vêtements.

À la caserne, mêmes remarques. Le capitaine - un professeur d'université - grosse tête prussienne, lunettes d'or, me fait les honneurs de son installation. J'entre dans une immense salle, bien éclairée, bien chauffée où casernent environ 200 hommes. Tout est agencé d'une façon pratique. En fait rien ne gêne nos ennemis, puisqu'ils prennent tout, ne payant qu'en bons. Au milieu, les cadres en paille où couchent les hommes, sur un des côtés, des tables où ils mangent. C'est l'heure du repas. Ah ! Ils ne sont pas rationnés ceux-là. Ils n'ont pas les 250g de pain offerts aux civils. C'est à croire qu'ils ne voient dans cette guerre qu'une seule chose : manger !

³⁸ Sic. Je n'ai trouvé aucune référence permettant d'identifier cette caserne/usine au nom étrange...sinon à imaginer qu'il pourrait s'agir d'une facétieuse déformation d'usine Paturle ... ?

28 février, 1^{er}, 2 et 3 mars 1915

Le Lieutenant Schwaur est venu lundi soir comme d'ordinaire pour converser en français. Il tenait son livre sous son bras avec quelques papiers serrés entre les pages. Il s'assied, ouvre le livre, j'aperçois des lettres, mon cœur bat plus vite ! « *Voici me dit-il une lettre de votre femme, prenez en connaissance et comme mon devoir est de l'envoyer à Saint-Quentin, vous me la rendrez ensuite* ». Je saisis la lettre, je vois l'écriture chérie, je lis d'un coup d'œil, tout va bien ; une action de grâce monte de mon cœur vers Dieu. Je remercie alors avec effusion l'excellent ennemi qui tout en faisant son devoir me donne la plus grande joie ressentie depuis 5 mois. Quand il me quitte après de longues causeries agrémentées de lecture, je reprends la lettre, je la lis, je la relis. Ma Lisa a tout mis en quelques lignes. Tout le monde va bien, épouse, fils, mère, frères, sœurs ! Mon Jacques suit un cours et je vois le petit homme allant à la classe avec des camarades. Si ce n'était pour ma femme et moi la tristesse profonde de la séparation, ce séjour de Jacques au Hâvre au milieu de petits amis de son âge est préférable à l'existence monotone qu'il aurait menée ici, pendant l'Occupation. Cette lettre datée du 6 février a été envoyée je ne sais comment à monsieur S...(chlesinger) professeur d'un collège à Berlin avec lequel j'ai toujours entretenu des rapports d'amitié. De Berlin elle a été remise en Belgique à un fonctionnaire allemand à Bruxelles qui l'a adressée ici. J'ai cru comprendre que les ordres très sévères de Saint-Quentin ne permettaient pas que je puisse en prendre connaissance et que même M. Schlesinger de Berlin pourrait être soit inquiété, soit blâmé.

La grosse question pour le moment est la question de l'alimentation. Le pain que nous mangeons sans être mauvais me semble indigeste. Sur les 250g auxquels nous avons droit chaque jour, il entre 50 % de fécule de pomme de terre ce qui nous fait 125g de pain. Cette ration est insuffisante pour les pauvres, ceux qui n'ont que cela pour vivre. D'autant plus que les Français en général mangent beaucoup de pain. Un marché important de denrées telles que riz, légumes secs, pois cassés, se tient à Hautmont, mais les communications d'une kommandantur à une autre deviennent si difficiles que nos marchands ne peuvent nous ravitailler. Nos ennemis mettent en avant la question de l'espionnage, je pense plutôt à une cause économique. Les pays occupés, grâce aux ressources monétaires, aux bas de laine, ont toujours des fonds. Ces fonds convertis en marchandises transitent par la Belgique et passent en Hollande, d'où exode de capitaux. Le billet de banque fait 8 à 9% de prime ! Notre situation financière est donc toujours bonne, tandis qu'en Allemagne les cours du change se déprécient. Enfin, signe caractéristique, défense aux journaux allemands sous peine très sévère, de traiter la question financière.

4 mars 1915

J'ai pu lire chez M. Picard quelques journaux intéressants. *Le Figaro*, *Le Matin*, de la mi-février. Rien ne saurait donner une impression de la joie que nous ressentons, nous les exilés, quand nous avons la bonne fortune de mettre la main sur une feuille imprimée en France. Nous y puisons un réconfort moral dont nous avons de plus en plus besoin. Notre situation générale est inchangée, on parle peu des troupes anglaises et on cherche à atténuer la défaite des Russes. La question dominante est la question maritime. Les raids des sous-marins allemands inquiètent le commerce anglais et l'amirauté anglaise prend des mesures pour retrouver la sécurité sur mer. Il va sans dire que nos ennemis annoncent toujours à grand fracas les exploits de leurs sous-marins. Dans un journal imprimé en Belgique, nous apprenons l'attaque du détroit des Dardanelles par les flottes franco-anglaises. Le 27 février, quelques forts ont été réduits au silence. Les Alliés ont-ils pu passer et menacer Constantinople ? Grosse question

dont la solution a une importance capitale pour nous. Constantinople sous le feu de nos cuirassés, c'est probablement la fin de l'action turque, la Méditerranée rendue libre aux Russes et leurs communications renouées avec la France et l'Angleterre.

Monsieur Picard, retour d'Hautmont, a acheté quelques milliers de kilos de riz, de légumes secs. Je pourrais lui faire cependant une critique. Toutes ces marchandises ne pourront être livrées que d'ici une dizaine de jours. Il faudra encore retourner à Hautmont deux fois. D'abord pour prendre livraison de la marchandise, ensuite pour la conduire au Cateau. Les allées et venues sont dangereuses en ce moment, nous risquons fort à mon avis de ne rien avoir. Il aurait fallu partir du Cateau avec un convoi, acheter ferme ce qui était disponible et ramener de suite. La question de l'alimentation devient de plus en plus inquiétante : on parle à mots couverts de faire sortir les bouches inutiles.

5, 6 et 7 mars 1915

La ville est de nouveau mise en émoi par un passage de troupes. M. Picard, toujours optimiste, prétend que c'est un recul de nos ennemis en arrière ; j'estime, quant à moi, que nous devons nous attendre à voir arriver de nouvelles recrues. J'ai une fois de plus raison. Nous assistons donc samedi 6 et dimanche 7 à des mouvements de soldats par la ville. Ils arrivent de la gare par groupes de 2 à 300. Les premiers rangs chantent un hymne guerrier, mais ceux de la fin sont muets. Très chargés par leurs sacs et couvertures ils marchent toujours un peu courbés et non jamais l'allure gaillarde de nos petits troupiers. Groupés et réunis dans la main de leur officier, ces hommes donnent une impression de force. Dispersés par la ville cette impression est moins vive. Les éléments sont disparates, les soldats sont ou très jeunes ou âgés. Quelques-uns même qui, déjà blessés, devraient se trouver dans leurs foyers, sont de nouveau incorporés. Il y a encore le nombre, mais pas la qualité. Les hommes sont logés dans des établissements publics disponibles et chez l'habitant. Les quartiers désignés se trouvent au bas de la ville, faubourg de la République. Notre quartier est réservé aux officiers. Pendant mon absence hier, dimanche, un capitaine accompagné de son ordonnance est venu visiter la chambre disponible ; elle ne lui a pas plu, et il est parti loger en face chez madame Aubry !

Le temps est très mauvais, pluie mêlée de neige et grand vent ! M. Boudart qui m'a invité tous les 15 jours à partager son repas a suspendu ses invitations donnant pour prétexte la mort de M. Lozé. La vraie raison est je crois le rationnement des vivres. En outre il a dû être poussé dans cette détermination par M. André Seydoux qui demeure avec lui et qui craint toujours de manquer, surtout pour lui ! Les Picard seuls continuent à m'accueillir un dimanche sur deux. Ceux-là sont des amis sûrs et je ne saurai jamais trop être reconnaissant de ce qu'ils font pour moi !

Dimanche matin on entendait le canon par intervalles, coups très lourds !

8 et 9 mars 1915

Nous sommes maintenant logés et la banque est complètement occupée. Lundi soir d'abord est arrivé un médecin-major qui a pris un des deux lits de la chambre organisée dans mon salon démeublé. Puis au milieu de la nuit, un autre officier a occupé le second lit. Sur le matin, à la première heure, nos bureaux ont été envahis et transformés en bureaux allemands. J'ai pu sauvegarder mon cabinet, la caisse, la salle des coffres. Le vestibule d'entrée est encombré de sacs postaux, le télégraphe et le téléphone rapidement installés fonctionnent constamment.

L'officier tout d'abord a paru hautain, puis quand il a vu que je m'efforçais de tout organiser, il s'est radouci et nous avons échangé quelques paroles banales. Si je puis en croire les quelques conversations arrachées aux hommes, ces troupes viennent d'Anizy-le-Château. Elles ont pris part aux combats devant Soissons le 13 janvier dernier. Où vont-elles maintenant ? Les uns disent sur Arras, les autres pensent qu'elles camperont pendant un certain temps dans notre région. Mon voisin Hautecoeur a le commandant et son lieutenant-adjutant. Toute sa maison a été bouleversée. Ces messieurs ont fait descendre des lits dans les pièces du rez-de-chaussée et les occupent. Ils mangent avec leurs ordonnances dans la maison, et il faut voir la quantité de victuailles absorbée par ces 5 hommes. Le vestibule est encombré de quartiers entiers de porc et de bœuf ; le pain, le beurre, le café traînent partout en abondance. Dans la cuisine, mademoiselle Jeanne, la vieille bonne des Hautecoeur, surveille les nombreuses viandes qui cuisent. Les ordonnances sont de bons enfants, serviables et presque serviles. L'un est garçon de café, l'autre garçon de salle dans les wagons-lits. Tous ont foi en leur Empereur et croient bénévolement leurs journaux.

J'ai pu avoir des nouvelles de Lille. Les positions des troupes n'ont guère changé. Les lillois ont toujours la plus grande confiance en l'avenir ; les femmes arborent des cocardes aux couleurs nationales et semblent narguer nos ennemis.

Au Cateau, la situation au point de vue ravitaillement devient de plus en plus difficile. Samedi nous serons réduits à 150g par jour d'un pain ainsi composé : 50g de farine de seigle, 50g de froment et 50g de fécule de pomme de terre. Samedi aussi partiront pour la France via Bâle 250 personnes du canton. Enfin chose encore plus grave, défense absolue de conserver par devers soi des provisions de farine !

10, 11 et 12 mars 1915

L'installation des troupes au Cateau devient de plus en plus complète. Nos bureaux sont occupés par les scribes du commandant logé chez M. Hautecoeur et La Poste. Tous les matins notre vestibule est encombré par de nombreux sacs de dépêches qui sont immédiatement triées et distribuées. Je reste étonné de la quantité de paquets et de lettres envoyés d'Allemagne. Les paquets que j'ai vu ouvrir devant moi renferment généralement une lettre avec des cigares, du chocolat, des bonbons et des friandises. Nous sommes ici rationnés à 150g de pain de seigle par jour et par personne et on envoie de Berlin des gâteaux de pur froment aux troupes !

Les soldats couchent dans nos bureaux ouverts toute la nuit. Ce sont tous des hommes jeunes actifs et imbus de la grandeur de l'Allemagne, de la Prusse surtout, car ce contingent est de Berlin. Beaucoup sont décorés de la Croix de Fer gagnée sans doute dans les batailles livrées le 13 janvier devant Soissons. Ils paraissent assez serviables et reconnaissants des soins qu'on leur donne. Ainsi, notre buanderie transformée en cuisine leur a permis de supprimer un fourneau installé en plein air. Les ordonnances chez M. Hautecoeur nourrissent toute la maison. Il est vrai de dire que la vieille bonne des Hautecoeur fait au commandant une cuisine française des plus soignées.

Grâce aux réquisitions ennemies, et surtout à des ordres de plus en plus sévères répondant à une politique voulue, l'alimentation va devenir, dans nos pays, de plus en plus difficile. Demain dimanche nous serons réduit à 150g de pain par jour.

Le pain est ainsi composé :
20% de fécule de pomme de terre
50% de farine de seigle
30% de farine de froment.

Défense absolue sous peine de payer une forte amende ou d'être pris comme prisonnier civil de conserver de la farine chez soi. À ce sujet, j'ai pu m'entretenir avec le Lieutenant Schwaur et il m'a confirmé que cette interdiction de conserver de la farine chez soi regardait surtout les personnes ayant des stocks. Il considère qu'on peut avoir à la rigueur de 8 à 12kg par tête dans une famille. Je puis donc rassurer ce pauvre Piot qui depuis la lecture de l'imprimé concernant les farines, tremblait de tous ses membres.

Les nouvelles de la guerre ne nous parviennent que par les communiqués allemands. Ils sont assez laconiques, quoiqu'aujourd'hui une longue dépêche parlait de l'insuccès de nos troupes en Champagne. Nous aurions, au dire de nos ennemis, perdu 45.000 hommes au cours de nos attaques contre 15.000 des leurs ! Même en admettant une certaine exagération, quelle boucherie ! Quelle folie de meurtre et de tuerie ! Les journaux allemands sont muets sur l'affaire des Dardanelles, par contre ils indiquent une agitation en leur faveur en Italie dont la cause viendrait de la marche des escadres alliées sur Constantinople. Toujours est-il que notre pays est rempli de troupes venant du front, non par suite d'un recul, mais dans le but seul de prendre quelque repos.

13, 14, 15 et 16 mars 1915

La ville se remplit de plus en plus de troupes et d'officiers. Il en arrive de tous les côtés ; du front et surtout d'Allemagne. On forme dans notre canton une division nouvelle avec d'anciens éléments et des troupes fraîches. Dans nos rues, c'est un incessant va et vient de convois de ravitaillement, d'autos, de cavaliers. Toujours les grands manteaux bleutés gris des officiers sur lesquels se détachent les uniformes des hommes d'un aspect si sale. Sur la place, autour du Maréchal Mortier, stationnent des canons et des munitions. Les harnais sont neufs, les chevaux en bon état, l'aspect général très guerrier comme toujours ! Enfin brochant sur le tout, des détachements qui reviennent de l'exercice en chantant.

Tous ces mouvements, ces allées et venues des soldats allemands dans nos bureaux où ils campent, vainqueurs, me font par instant désespérer du succès final des armées des alliés. J'ai beau raisonner, je sens mon esprit sombrer de plus en plus dans une tristesse qui influe sur ma santé.

17 mars matin

Grande agitation cette nuit. Des appels téléphoniques retentissent d'instant en instant, on marche précipitamment dans nos bureaux et le jardin. J'entends des mouvements de malles qu'on traîne, des bruits de caisses qu'on cloue. Les portes s'ouvrent et se ferment bruyamment, les dalles du hall sonnent sous les pas lourds des soldats. Puis vers 2h, le bruit s'apaise et comme je crois à une manœuvre de nuit je ne m'inquiète pas et je puis reprendre mon sommeil.

Cependant quand Marie revient ouvrir mes rideaux vers 7h30, elle m'annonce le départ des hommes casernés à la banque. Enfin nous voilà libres, mais pour combien de temps. Ma toilette faite, je descends et j'arrive à temps pour voir partir les soldats hospitalisés ici pendant 8 jours. Somme toute, ils ont été très contents de leur passage dans nos bureaux, et ils m'en expriment assez gentiment, avec forces gestes, leur gratitude. Ce sont des hommes jeunes, appartenant

au 35^{ème} Fusillier, recrutement de Berlin. Comme tous ceux que j'ai pu approcher, ils sont très imbus de la grandeur de l'Allemagne et ont foi en leur Empereur. Ils croient leurs journaux d'une façon naïve.

18 et 19 mars 1915

J'ai pu lire quelques journaux français chez un ami et je n'ai pas retiré de cette lecture le réconfort auquel je m'attendais. Il résulte après réflexion :

1°) Que notre action dans les Dardanelles est difficile et que nous aurons beaucoup de peine à arriver devant Constantinople rapidement.

2°) Que les Russes se reforment dans la région des Lacs Mazurie ³⁹ et qu'ils auraient même regagné du terrain.

3°) Que nos lignes en France et en Alsace ne se sont guère modifiées. Nous aurions gagné en Champagne 8 km de tranchée sur une profondeur de 2 km !!! Cette offensive n'aurait eu d'autre but que d'aider les Russes, serrés de près dans la Prusse Orientale.

Par contre nos ennemis continuent à bombarder Reims. Il ne restera rien de cette malheureuse ville. Les Anglais ont eu un succès du côté de Neuve-Chapelle entre La Bassée et Armentières. Cette avance inquiéterait les Allemands au point de les forcer à masser deux divisions dans cette région.

Temps brumeux et froid, giboulées de neige par instant. Nous avons fait jeudi une promenade assez longue messieurs Picard, Seydoux et moi du côté de l'endroit dit *Le Vert Muguet*. Je ne connaissais pas ces petits coins proches du Cateau qui l'été doivent être charmants. En m'y arrêtant, jeudi, je pensais à ma chère femme, à mon Jacques, et je me demandais s'il nous serait donné de nous asseoir dans quelques mois au bord du petit ruisseau qui coule gaiement sous les saules.

19 mars 1915

Depuis la défense de conserver de la farine et des céréales, des perquisitions sont faites chez nos cultivateurs. Des stocks non déclarés sont trouvés, des amendes pleuvent. Hier c'était à Saint-Bénin. 3 cultivateurs ont été condamnés à 500 marks d'amende et une livraison de 10 vaches chacun. Aujourd'hui c'est la veuve Daujou dans les greniers de laquelle les gendarmes trouvent 150 quintaux d'avoine alors qu'elle n'avait déclaré que 12 quintaux. Aussi la terreur recommence à régner dans notre malheureux pays.

M. Picard a pu ramener de Maubeuge une quantité assez sérieuse de provisions : flocons de riz, haricots, café, chocolat, harengs saurs. Ces différentes marchandises remisées dans les hangars au *Refuge des Vieillards*, rue du Maréchal Mortier, sont ensuite vendues par petites quantités magasin Pézin, rue de la Gare et usine Moguet, rue de la République. Des distributions seront faites gratuitement par les soins du Bureau de Bienfaisance. Nous sommes toujours rationnés à nos 150g de pain par jour ce qui est très peu pour les pauvres réduits à cela. Ce qui étonne tout le monde, c'est la différence de traitement d'une armée à l'autre. Ainsi, Cambrai siège d'une autre armée, n'est pas rationnée !

J'ai vu ce matin le Lieutenant Schwaure pour le prier, de la part de M. Picard, d'examiner avec bienveillance une demande de ravitaillement États-Unis. Il vient de recevoir une nouvelle

³⁹ Région située au nord de la Pologne

décoration, celle du Grand-Duché de Mecklenburg. Je le félicite, mais il est si occupé, me paraît si préoccupé que je puis à peine lui parler.

20, 21, 22 et 23 mars 1915

Depuis quelques jours la température se radoucit sensiblement et nous assistons au réveil du printemps. Toute la nature semble en joie, les oiseaux chantent sans arrêt, des tapis de verdure s'étendent maintenant là où il y a quelques semaines ne se voyaient que de vastes espaces gris. Chaque jour je vais me promener avec mon chien par le petit chemin de fer de Catillon, et je descends dans le creux du vallon tracé par le rio de Tupigny. Sur la pente du rio des jardins étagés sont mis activement en valeur par des ouvriers de nos usines fermées. Il y a là, courbés sur cette petite colline mainte fois remuée, de nombreuses familles qui par ces temps désolés ont déjà vécu de la terre et vont encore demander à cette même terre nourricière le pain quotidien. Tout ce monde s'agite en mouvements séculaires pendant qu'au loin tonne le canon. Sur la voie du chemin de fer, se déroulant en bordure du Cateau, de nombreux trains, chargés sans doute de munitions, passent et repassent. Et moi, je vais mélancoliquement par toutes ces choses pensant sans cesse aux miens et la France. Quand reverrai-je tous ceux que j'aime, quand serons-nous délivrés et rendus à notre Patrie ?

Les jours se suivent sans changement notable. Plus que jamais il faut se souvenir de ce mot de Poincaré : « *Résister et Durer* ».

J'ai pu lire hier un numéro du *Temps* du 14 mars. Lecture réconfortante, je vois qu'en France la vie suit un cours à peu près normal ; on se force de faire renaître le commerce et de profiter des marchés laissés libres par l'Allemagne. Tous les partis sont unis dans un élan patriotique de défense du sol et nos anciens dilettantes, professeurs d'internationalisme sont les plus ardents patriotes. À mon avis le point le plus inquiétant se trouve dans la situation diplomatique. L'Allemagne s'efforce soit de détacher l'Italie de sa neutralité à son profit, soit de la maintenir dans cette même neutralité. On a arraché à François-Joseph la session du Trentin ! Que va-t-il se passer ? Quelle attitude va prendre l'Italie ? La Chine, d'autre part, sous les menées de l'ambassadeur d'Allemagne à Pékin s'agite. Des difficultés surgissent entre ce grand empire et le Japon. On voudrait à Berlin inquiéter les Russes du côté de la Sibérie et les Anglais du côté du Tibet. Enfin les Turcs, armés et conduits par les Allemands, arrêtent l'action des alliés du côté de Constantinople. Du point de vue militaire, les Russes semblent avancer, les Anglais ont obtenu un succès près d'Armentières et nous nous maintenons sur nos positions sans peine. Nos jeunes soldats - classe 1915 - vont aller au feu. Ceux de la classe 1916 vont recevoir une bonne instruction militaire dans les casernes où rien ne sera négligé pour leur santé.

Mes amis Picard sont toujours charmants pour moi. M. Boudart a repris ses dîners du dimanche, de sorte que je ne suis jamais seul les jours de fête. La plus grande partie des troupes formées au Cateau et dans les environs a quitté notre région pour une destination inconnue. Moins d'allées et venues dans la petite ville ; espérons que le calme va régner à nouveau.

25 mars 1915

J'ai appris par M. Picard que mon élève le Lieutenant Schwaure vient d'être décoré de la Croix de Fer. Je passe par la kommandantur pour lui en exprimer ma satisfaction à titre personnel. Il est très entouré, mais il m'aperçoit et vient à moi. Je lui serre la main et il m'annonce alors qu'il quitte Le Cateau pour Altona⁴⁰ où il doit se mettre à la disposition de son Grand-Duc. Cette

⁴⁰ Désormais quartier d'Hamburg

nouvelle ne cesse pas de me contrarier beaucoup. J'avais noué avec le Lieutenant Schwaure des relations qui, à un autre moment qu'en temps de guerre, auraient été très cordiales et si j'avais pu lui apprendre un peu de notre langue, je l'avais toujours trouvé prêt à me rendre service. C'était un homme droit et honnête mais toujours un peu hypnotisé par l'idée de devoir.

26 mars 1915

Nous avons appris aujourd'hui la capitulation de Przemyśl ⁴¹. Cette victoire des Russes me réconforte et nous donne quelque espoir. Peu à peu toutes les troupes qui ont occupé notre ville et ses environs quittent le pays et nous retrouvons le calme. Il nous a été impossible de savoir de quel côté elles se dirigeaient. Les uns disent vers Reims, les autres vers Verdun, et d'autres enfin sur Arras. Nous entendons faiblement le canon dans cette direction.

J'ai pu lire chez M. Picard des journaux assez récents. Il apparaît comme très difficile de forcer le passage des Dardanelles. Nous avons perdu un cuirassé de construction ancienne *Le Bouvet* et 2 navires anglais. Je crains pour ma part que cette opération militaire n'ait pas été assez brusquée. Les lignes en France et en Belgique restent les mêmes, nous avons même quelques succès partiels sur tout le front. Quant aux Russes, ils paraissent donner un gros effort et ils avancent sur la frontière de la Prusse orientale. Les Allemands font grand tapage autour d'un emprunt intérieur contracté chez eux. Il aurait reçu 9 milliards de souscription ! Les journaux français restent sceptiques et considèrent ce prétendu succès comme un artifice financier. Par contre, la Bourse à Paris est bonne. Notre 3% cote 71,60f - le 3 ½ 91f.

Samedi 27 mars 1915

Ce matin de bonne heure le Lieutenant Schwaure est venu me faire ses adieux. Je lui ai donné le livre dans lequel il avait fait avec moi de longues lectures pendant nos soirées d'hiver, il m'a fait hommage à titre de souvenir de sa photographie en carte postale avec une dédicace des plus flatteuses. Nous nous sommes quittés en nous souhaitant mutuellement l'arrivée prochaine de la paix. C'est un homme de cœur que je regrette de voir quitter Le Cateau. Avec lui j'étais à l'abri des vexations et des ennuis apportés chaque jour par l'occupation allemande.

M. Eugène Picard, retour d'Hautmont où il avait été pour ramener des marchandises, s'est vu interdire de faire sortir ces mêmes marchandises de la kommandantur d'Hautmont. Malgré ses démarches, rien n'y a fait, et ses chariots sont revenus à vide.

Promenade dans le courant de l'après-midi à Troisvilles avec messieurs Seydoux et Boudart. Il fait beau mais un vent âpre et froid souffle sans répit. Malgré le manque de chevaux et la pénurie de la main d'œuvre, les terres sont encore assez bien cultivées.

Dimanche 28 mars 1915

Vu le matin Danquigny qui va essayer de faire passer un mot à ma femme au Havre par l'entremise d'un officier allemand. Je dîne chez M. Boudart, toujours si bon et si accueillant. Nous parlons du Havre et de ceux qui s'y trouvent. Quand les reverrons-nous !
Suivant un journal allemand, les Russes auraient fait 110.000 prisonniers à Przemyśl et pris 1.000 canons !!!

⁴¹ Ville du sud-est de la Pologne à la frontière de l'Ukraine, où les Russes après un siège de 4 mois ont fait 126.000 prisonniers et pris 700 pièces d'artillerie.

Lundi 29 mars 1915

Réveillé ce matin par Delbar qui vient m'annoncer la visite d'Allemands cherchant à loger dans nos bureaux. Je descends et je me trouve en présence du soldat de la kommandantur surnommé *l'Américain* et d'un sous-officier et d'un officier. Pensant alors à nos coffres-forts et à la nécessité pour certains de nos clients de s'y rendre à l'insu des Allemands, j'essaie de résister à cet envahissement. Mais l'officier que je reconnais pour être le commandant du Régiment de Halle le prend de très haut, me menace et me force à battre en retraite. C'est alors l'invasion ! Des paquets encombrant notre vestibule d'entrée, sacs, caisses, fusils, jusqu'à une grosse caisse et un violon ! Deux sous-officiers se logent presque de force dans la chambre aménagée pour les officiers et on exige une mansarde. De nouveau nous voilà, Delbar et moi, à faire des installations, déménageant la mansarde, fermant les principales portes de communication, mettant tout sous clé.

Descendu dans les bureaux pour voir si tout se passe correctement, je trouve le commandant. Somme toute, il a la figure d'un bourru, mais d'un bourru bienfaisant. En outre c'est un homme âgé, mais pimpant, soigné, la raie des cheveux bien tirée derrière la tête, le monocle à l'œil, bref un vieux beau. Je l'aborde, me présente, et lui demande de nous laisser la caisse où nous renfermons tous les papiers nécessaires aux opérations de la Chambre de Commerce. Il se radoucit, prend en assez bon français un ton de bonne compagnie et fait assez aimablement droit à ma demande. Enfin, pour terminer je lui glisse mes relations avec le Lieutenant Schwaur, relations qui maintenant ne peuvent plus me préserver.

Nos bons allemands s'installent dans nos bureaux comme chez eux. C'est un luxe de papperasse fantastique. Cahiers grands et petits, livres de toutes les formes, dossiers de toutes les couleurs, caisses semblables à des armoires aux nombreux compartiments. Eux, gros pères, plus larges que hauts, le ventre saillant sur le ceinturon, aussi peu guerriers que possibles, mais scribes ou artisans admirables. L'un d'eux se fait une petite installation près d'un radiateur et là, le dos à la bonne chaleur, il confectionne force registres : c'est le relieur de la bande.

Sa figure un peu obséquieuse est animée d'un perpétuel sourire et comme il parle un peu le français je lui demande s'il va au feu. Et alors, toujours avec le sourire « *Oh ! moi, nicht bataille, nicht bataille !* »

Il fait beau temps, mais le vent règne du nord et il souffle avec une âpreté extraordinaire, bref nous subissons un froid qui n'est pas de saison.

Les frères Picard sont partis à Hautmont. Nous pensions tous ici que, grâce à certaines relations, ils auraient pu ramener les marchandises achetées au Cateau, mais au dernier moment ordre leur a été signifié de par Hautmont de ne pas les faire sortir de cette kommandantur. Les marchandises ayant été achetées fermes, nos amis doivent les revendre sur place. Cet incident est d'autant plus déplorable que notre population n'a que 150g de pain par jour !

Ce soir, au bridge, la Croix-Rouge nous a fait ses adieux. Tout le personnel étranger au Cateau, trois dames dont madame Lepers, infirmière-major et deux infirmiers, messieurs Édouard et Tison, fils d'un médecin de Neuville et lui-même étudiant en médecine, doivent être dirigés sur Saint-Quentin et de là peut-être sur la France. J'envie celles et ceux qui vont sans doute échapper aux misères de l'occupation, je prie Mme Lepers femme de haute éducation de vouloir bien exposer à Paris au Secrétaire Général de la Banque de France notre situation au Cateau.

Mardi 30 mars 1915

Il y a eu contre-ordre au dernier moment pour le personnel de la Croix-Rouge. À l'heure où ces dames, au milieu de leurs paquets, se préparaient à se rendre à la kommandantur, où l'autorité allemande devait sans doute les remettre, nominativement, à un gradé qui les aurait accompagnées à Saint-Quentin, un soldat est venu leur dire de ne pas se déranger. On assure qu'un nouveau convoi de 250 personnes du Cateau doit être formé pour être dirigé sur la France par la Suisse et on pria le personnel de la Croix-Rouge de se joindre à ce convoi !

Tous ces braves garçons qui travaillent plus ou moins dans le bureau, sont très calmes. Si nous n'avions nos coffres-forts en location, ils me dérangeraient fort peu. Dans la soirée, deux des locataires nous ont confié leurs clés pour leur prendre ce dont qu'ils avaient besoin. Le soir, Le sous-officier qui couche ici ferme les grilles à clé !

31 mars 1915

Le temps passe toujours de la même façon, triste, languissant. Les Saxons établis dans notre bureau sont aussi peu gênants que possible. Ce sont tous de vieux bonhommes bien sages, bien appliqués dans leurs besognes de scribes. Installés au bureau de la comptabilité, si ce n'est leur uniforme gris plus ou moins maculé de tâches, on les prendrait pour de vieux employés de banque. Le soir, avant de se coucher, ils se réunissent sous un bec de gaz et chantent des chansons, genre café-concert, pendant que l'un d'entre eux racle le violon.

Jeudi 1^{er} avril 1915

Les 150g de pain qui nous sont donnés parcimonieusement par jour sont fabriqués de la façon la plus défectueuse. Il y a eu ce matin une petite émeute faite par les femmes venues rapporter à la mairie leur pain immangeable.

J'ai vu ce pain, l'intérieur est un mastic gluant enfermé dans une croûte assez bonne. Renseignements pris, les avis sont partagés. Les uns disent que les marchandises livrées par les Allemands sont mauvaises, les autres que ces mêmes marchandises n'ont d'autres défauts que d'être mal travaillées.

Vendredi 2 avril 1915

Voyage à Cambrai pour la Chambre de Commerce. Nous partons à 7h30, le temps promet d'être superbe. L'organisation du convoi mérite d'être signalée.

En tête, marche un landau tiré par deux rosses, et conduit par un cocher famélique accompagné de l'inévitable Prussien, le fusil entre les jambes. Nous venons par derrière, messieurs Boudart, Émile Picard et moi dans la voiture de M. Picard. Le landau renferme M. le Doyen, Mme la Supérieure, et M^{elle} Thérèse Ponsin qui vont à Cambrai voir Monseigneur, chercher les Saintes Huiles et le cierge pascal.

À Inchy, nous prenons M. Bastien, cultivateur monté dans une petite charrette bien attelée. Notre Prussien est trop à l'étroit sur le siège du landau, près du cocher, aussi monte-t-il avec M. Bastien. Et ainsi doucement, tantôt au petit trot, tantôt au pas, le convoi s'allonge sur la route de Cambrai. Pour moi, nous sommes très bien car la compagnie de M. Boudart est toujours aussi agréable que divertissante. On est moins à son aise dans le landau, le doyen craint les courants d'air, les vitres restent levées, on étouffe quelque peu.

Arrivés à Cambrai, je suis frappé du peu d'animation de la ville. Très peu d'Allemands, la place de l'Hôtel de Ville encombrée il y a quelques mois par nos ennemis est presque vide, à peine deux ou trois autos stationnées devant la kommandantur. Desroy avec lequel je converse

longuement à la Chambre de Commerce, trouve comme moi le temps très long. La seule nouvelle intéressante est celle d'un aviateur allié qui a lancé des bombes sur le parc d'aviation allemand situé sur le champ de courses de Cambrai. Un aviateur a été tué, quelques soldats blessés. Comme à chacun de mes voyages, je déjeune en famille chez mon collègue, déjeuner un peu plus compliqué que de coutume puisque nous sommes Vendredi Saint ! Somme toute la vie à Cambrai est plus facile qu'ici. On a autorisé les habitants à garder leur farine chez eux et comme les riches ne mangent pas de pain noir, les autres ne sont pas rationnés. Certaines denrées et conserves viennent de Hollande dans la ville ; je fais ainsi l'acquisition d'une morue salée pour les vendredis. Le retour s'est effectué dans le même ordre qu'à l'aller et nous arrivons sans encombre au Cateau vers 18h30.

Samedi 3 avril 1915

Des aviateurs allemands sont installés ici dans la malterie de M. Macary. Ils logent chez l'habitant ; mon ami et voisin Hautecoeur en a deux pour son compte. Ce sont pour la plupart des jeunes gens assez distingués, sanglés dans des uniformes gris bien coupés. Gens de sport, ils font le soir, dans les lieux où l'on s'amuse, une noce effrénée.

Peu à peu, par les lettres ou cartes des prisonniers en Allemagne, arrivent des nouvelles de France. C'est ainsi que nous apprenons la mort de Maurice Robert et du fils Boulogne. L'un, officier d'administration, avait repris du service actif, l'autre ancien maréchal des logis dans l'artillerie venait d'être promu sous-lieutenant. Tous les deux sont morts en braves, le premier était marié avec une femme et un enfant, le second célibataire. Voilà le cortège des deuils et des larmes qui s'avance maintenant à pas lents vers notre petite ville.

Dimanche 4 avril 1915

Jour de Pâques. Pour la première fois depuis mon mariage, je remplis seul mon devoir religieux ! Quelle tristesse pour moi de m'agenouiller seul à la Table Sainte ! Comme j'ai prié Dieu pour les miens, pour la France, pour la paix !

Il fait un temps pluvieux et froid. Fort heureusement la famille Picard me recueille et je puis passer moins tristement cette journée de fête.

On prie le personnel de la Croix-Rouge, installé dans la Maison Cottiau, de déménager pour céder la place à 5 officiers attendus demain au Cateau. *L'Américain* qui fait le logement agit de la façon la plus cavalière. Et pour dernière vexation, on avertit infirmiers et infirmières de leur radiation des listes des émigrés. Par contre, de grandes plaques en émail sont apposées aux angles de la place du Maréchal Mortier. Les plaques portent ces mots : *Kaiser Wilhem Platz* Vexations sur vexations ! Que veut-on de nous !?

Lundi 5 avril 1915

Toute la journée des troupes ont défilé par nos rues, venant on ne sait d'où, mais du côté de Saint-Quentin, et se dirigeant vers Valenciennes. Sous mes fenêtres de 11h à 16h ont passé presque sans discontinuer cyclistes, voitures de ravitaillement, de munitions, de Croix-Rouge, batteries de mitrailleuse, enfin infanterie. Les troupes me paraissent avoir fait une étape forcée ; hommes, chevaux, voitures sont couverts de boue. Les hommes paraissent exténués, ils sont rouges, en sueur et congestionnés. Courbés sous le poids du sac, ils avancent bien en rang, marchant en cadence mais péniblement. Les chevaux sont en bon état. Que veut dire ce passage de troupes ? J'estime quant à moi qu'il faut y voir un déplacement d'armées nécessité,

sans doute, par l'organisation de plus en plus complète des forces anglaises. C'est assurément un mouvement en arrière, mais voulu et non subi. Quelques optimistes parlent de déroute. Ils se trompent. L'heure n'est pas encore venue.

Il fait un temps épouvantable, pluie et vent. Les Saxons installés à la banque, regardent défiler sous l'averse ces malheureux qu'une folie conduit depuis 8 mois à la boucherie. Et ils sont si jeunes pour la plupart qu'une grande pitié me saisit ! Tout rêveur, je m'assieds dans mon fauteuil et je pense : quand et comment finira cette guerre monstrueuse ?

Mardi 6 avril 1915

Avant de me rendre à la mairie pour recevoir les demandes de prêt à la Chambre de Commerce de Cambrai, je vais chez mon ami et voisin Hautecoeur. L'aviateur est là, installé dans la salle de cuisine. La conversation s'engage, nous parlons des événements politiques et une fois de plus je constate combien le parti militaire allemand a trompé le peuple. J'ai devant moi un homme intelligent, ingénieur, et qui croit encore que nous avons déclaré la guerre et violé la neutralité de la Belgique ! Enfin, comme les autres, l'orgueil de la force allemande l'aveugle. Il n'y a de vrai, de beau et grand que l'Allemagne, sa force et sa culture ! Les moteurs des avions allemands sont les plus puissants, ils résistent aux vents les plus violents. Cependant, aujourd'hui à 17h au moment du départ des appareils, la tempête ayant commencé à souffler tous sont restés au hangar.

Il y a des troupes en quantité dans tous les villages de la région. Formerons-nous une troisième ligne ?

Vers 15h, promenade avec messieurs Picard et Seydoux et Mlle Ponsin, au moulin Ponsin. Le temps est couvert, la pluie tombe par instant. Par le petit chemin qui mène au moulin, nous remarquons ce travail si charmant qui s'opère au printemps sur toute la campagne. Les prés sont d'un vert délicieux, des pointes vertes percent les haies dont le pied est tapissé de marguerites. La sève circule avec force dans les arbres et gonfle leurs bourgeons.

De nombreuses cartes sont arrivées aujourd'hui d'Allemagne au Cateau. Nouvelles des prisonniers qui attendent et espèrent là-bas la paix et la délivrance. M. Boudart a des nouvelles de son gendre M. Singer et par là même Mme Aubry sait que son mari est en bonne santé. Au bridge je puis donner un coup d'œil sur *La Belgique*. Tout est calme sur le front. La rente française fait 73,10f.

7, 8 et 9 avril 1915

Nous menons tous ici une vie aussi décevante que possible. Et cependant les jours passent avec une rapidité qui nous étonne. L'impression que nous sommes des prisonniers s'accroît de plus en plus. Les passeports sont presque totalement supprimés et les formalités pour quitter la kommandantur deviennent de plus en plus difficiles.

Le temps est mauvais ; bourrasques de vent, grêle, coups de tonnerre. C'est l'hiver qui ne veut pas céder le pas au doux printemps. Comme toujours, mes matinées se passent en partie chez mon voisin Hautecoeur, en partie chez moi ou à la mairie. L'après-midi, notre principale occupation par ces jours de pluie est de trier du café. Ces messieurs Picard ont rapporté d'Hautmont du café grillé dans lequel se trouve mélangé un petit gravier noir qu'il nous faut éliminer avant la vente dans les épiceries municipales. Et nous voilà donc installés chez les amis

Picard, messieurs et dames, chacun un petit tas de café devant lui, triant à qui mieux mieux. Quelquefois nous nous trouvons dans une pièce sur rue, rideau levé, ce qui intrigue beaucoup les Allemands.

Les villages environnants ont tous des garnisons. Le commandant de Troisvilles se distingue par des excentricités qui prêteraient à rire à d'autres moments. Il a passé la revue de tous les hommes de la commune de 7 à 70 ans ! L'un d'eux ayant eu l'audace de venir avec son chien a été mis en prison. Les environs du village sont bouleversés par des tranchées, tranchées faites uniquement pour exercer les troupes mais prises par les habitants pour des défenses érigées en vue de l'arrivée prochaine des alliés. D'où les nouvelles les plus fantaisistes. C'est ce même commandant qui affichait hier la prise d'Arras par les Allemands avec 28.000 prisonniers ! Rien n'était plus faux. En réalité on se bat assez peu dans notre secteur. Les Français font un gros effort entre Verdun et Saint-Mihiel, effort enrayé d'après les communiqués allemands. Nos ennemis accusent la perte d'un sous-marin, le U-29. Des combats violents se livrent dans les Carpates. Russes et Autrichiens se donnent comme victorieux. En réalité l'offensive russe n'est pas aussi violente qu'on pourrait l'espérer. Peu d'action du côté des Dardanelles.

Monsieur Picard a reçu, comme suite à sa demande de ravitaillement par les nôtres, une note circulaire d'un M. Guérin, membre de la Chambre de Commerce de Lille, l'avisant du bien-fondé de sa demande. Cette circulaire remise par l'autorité militaire allemande donne les grandes lignes d'une entente entre la France, les nôtres et l'Allemagne. M. Guérin a pu traiter et discuter la question à Paris même. Aujourd'hui 9 avril, M. Picard accompagné du Commandant Haertel s'est rendu à Saint-Quentin en automobile en vue d'assister à une conférence entre M. Guérin et les autorités allemandes de Saint-Quentin.

10 et 11 avril 1915

Monsieur Picard nous a donné la manière dont nous serions ravitaillés par la commission hispano-américaine. Nous formerions au Cateau un 11^{ème} district rattaché aux 10 districts belges et comprenant les kommandanturs de Solesmes, Caudry, Landrecies et du Cateau. Un crédit de 350.000f nous est ouvert à la Société Générale Belge par l'état français et, sous la surveillance d'un délégué américain, nous recevrons par eux des farines qui seront entreposées dans le magasin de district au Cateau. Les communes devront nous payer au fur et à mesure des livraisons effectuées ; à notre tour nous créditerons notre compte ouvert à Bruxelles. Un laps de 3 à 4 semaines doit s'écouler d'ici la mise en train du ravitaillement.

Tout laisse à supposer que notre ration de pain sera portée de 150 à 250g à cette époque.

M. Guérin a donné des paroles d'espoir aux Français occupés. Très rapidement, car tous ses mouvements sont surveillés étroitement par nos ennemis, il a pu dire que la P...(résidence) de la R...(épublique) lui avait affirmé sa certitude dans la bonne issue du terrible conflit qui ensanglante l'Europe. Vers octobre ou novembre nous serions en paix ! J'estime qu'à l'heure actuelle, nul ne peut préjuger l'avenir. Les positions de part et d'autre sont tellement fortes et organisées qu'il est presque impossible de rompre les lignes. Nos ennemis n'avancent pas, mais nos efforts sont bien faibles. Je n'ai espoir qu'en incidents diplomatiques du côté des Balkans. Samedi 10, nous avons cherché dans le courant de l'après-midi en compagnie de messieurs Seydoux, Picard et Boudart un local pour entreposer nos farines d'Amérique. Après bien des recherches effectuées de part et d'autre, toutes les usines de la ville étant occupées par les Allemands, nous demanderons au Commandant de Place de faire évacuer par des troupes du

268^{ème} des magasins de laine de la Maison Seydoux. Les magasins sont situés rue du Bois Monplaisir, vastes et bien clos ils conviennent parfaitement ; mais le commandant voudra-t-il nous les faire évacuer ?

Dimanche 11. Longue causerie avec Danquigny, chef de bureau à Caudry. Le camarade vient tous les dimanches ici voir sa famille. On lui accorde facilement un passeport avec autorisation de prendre le petit train tramway. Les gens de Caudry sont plus optimistes que ceux du Cateau. Voilà des semaines que cet excellent camarade voit la fin de la guerre. Toutefois, il me donne une bonne nouvelle. Porez, notre concierge, serait prisonnier à Wesel ⁴². Il ne manquerait de rien, la Banque Centrale faisant tenir des fonds à tous ses agents prisonniers.

12, 13, 14, 15 et 16 avril 1915

Réveillé dans la nuit du lundi 12 au mardi 13 par une série de détonations sourdes. J'en compte cinq ou six. Au premier moment l'idée de bombes lancées par un de nos avions sur la gare du Cateau se présente à mon esprit puis n'entendant aucune fusillade je me rends tranquillement. Mon ami et voisin Hauteceur avec lequel je parle le lendemain matin de cet incident estime que ces coups de canon étaient une alerte en vue d'exercer les troupes ennemies formées dans notre région. Cependant à la mairie où je me rends vers 10h pour la Chambre de Commerce, j'apprends la vérité. Nos avions ont bombardé la gare de Busigny la nuit dernière. Les Allemands accusent 4 morts et une quinzaine de blessés. À la suite d'une fausse interprétation de la réponse d'un médecin allemand, on allait même jusqu'à dire que nos ennemis avaient eu 900 blessés. Le major avait dit simplement 9 sont blessés !

Le temps est très beau quoiqu'un peu frais. Nous faisons toujours dans le courant de l'après-midi de petites promenades aux environs. Toute la joie que j'éprouve de voir la nature s'éveiller au printemps est atténuée par la tristesse de la séparation. Je ne cesse de penser à ma chère femme, à mon petit Jacques et je souffre de ne pas les trouver à mes côtés.

Les Picard viennent d'avoir de bonnes nouvelles de tous les leurs. Le jeune Picard, blessé, est dans les services auxiliaires. Son cousin, classe 1917, ajourné, les autres membres de la famille en bonne santé.

Mercredi 14 avril 1915

Mon voyage à Cambrai pour rapporter des fonds de la Chambre de Commerce a été décidé ce matin à la mairie, non sans difficultés. Ne voulait-on pas me caser dans une mauvaise voiture avec une vieille femme s'occupant des enfants assistés et des paquets plus ou moins propres. Je me suis gendarmé. J'irai dans un landau avec M. l'abbé Glorieux, M. Hollande et une dame Richard, femme de M. Richard négociant en vin.

Le temps est toujours très beau. J'ai pu lire un *Matin* du 8 avril. Le ton qui règne dans ce journal est toujours celui de la plus grande confiance dans l'issue finale de la guerre. Nous cherchons surtout à modifier la ligne de bataille entre la Meuse et la Moselle de façon à dégager Saint-Michiél. Nous gagnons du terrain mais très péniblement. Par contre les Russes avancent dans les Carpates et les Autrichiens craignent de les voir descendre dans les plaines de la Hongrie.

⁴² Camp de Friedrichsfeld, à proximité de Duisbourg et Cologne non loin de la frontière entre l'Allemagne et les Pays-Bas

Des sentiments de lassitude se présentent dans les populations de l'Allemagne et de l'Autriche. Nos avions font des prouesses.

Jeudi 15 avril 1915

Voyage à Cambrai. Nous quittons Le Cateau à 6h du matin par un brouillard intense, mais qui présage cependant une belle journée. La conversation avec mes compagnons de route ne languit pas. Nous parlons du malheur des temps, de tous les symptômes d'immoralité, de décadence, qui se manifestaient en France avant la guerre et nous exprimons l'espoir de voir après la guerre une France régénérée par l'épreuve et le sang.

Il fait un temps magnifique quand nous arrivons à Cambrai. À la Chambre de Commerce je trouve Desroy toujours enchanté de me voir et qui profite de ma visite pour s'accorder un jour de congé bien mérité. Nous nous promenons, tout en bavardant, le long du canal bordé de vieux peupliers d'Italie d'un effet charmant. Le soleil est radieux, l'air d'une pureté exquise, nous jouissons de cette lumière de printemps si délicatement épandue sur toute chose. Mais moi, je souffre toujours de la séparation des miens.

Repas pris en famille ; j'envie le sort de mon camarade Desroy qui vit ainsi pendant cette guerre épouvantable entouré des siens, mais d'autre part je crains toujours le retour avec ses accidents improbables à prévoir et je me console de savoir mes êtres chéris en lieu sûr.

À Cambrai très peu de troupes ennemies, à peine quelques Bavarois pour garder les voies ferrées : pas d'animation à la gare.

Le retour s'est effectué comme l'aller, nous arrivons au Cateau à 19h30. Là, M. Seydoux que je rencontre m'apprend le bombardement de la gare de Saint-Quentin par nos avions. La gare serait en feu, il y aurait de nombreux morts et blessés.

Vendredi 16 avril 1915

La nouvelle du bombardement de la gare de Saint-Quentin nous est confirmée le matin à la mairie où je me rends pour la Chambre de Commerce. Une certaine agitation règne parmi nos ennemis. Le Commandant de Place rapporte l'autorisation de sortir dans les rues après 19h. Tout le monde doit être rentré à 19h, aucun bec de gaz extérieur ne doit être allumé. Au besoin on pourra fermer la conduite de gaz de l'usine.

Je lis dans le courant de l'après-midi *Le Temps* du 5 avril. Toujours la confiance dans l'issue, mais aucune indication du moment de la paix. De grosses parties diplomatiques sont engagées par les Alliés du côté des états balkaniques. Cependant il faut avouer l'échec subi par les flottes alliées dans la première opération contre les Dardanelles.

Samedi 17 avril 1915

Lu moyennant 0,50f un journal français, *Le M...* du 12 avril. La contrebande de la presse étant très fructueuse, je ne doute pas que nous n'ayons des nouvelles de France une fois ou deux par semaine. Somme toute le journal ne nous apporte rien de saillant. Nous avons conquis des positions du côté de Verdun et les Russes avancent dans la région des Carpates. Je dis *paraissent* car les deux partis, russe et autrichien, s'attribuent dans leurs communiqués officiels des succès. Toujours l'imbroglio diplomatique le plus complet du côté des puissances balkaniques.

Les troupes, assez nombreuses, qui stationnaient dans notre région l'ont quittée durant la nuit du 16 au 17 pour une destination inconnue. Nous n'entendons plus le canon et nous ne savons que penser de ce silence. Cependant tout laisse à supposer qu'une action se prépare du côté de l'aile gauche des alliés : mouvements de troupes, bombardements de gare et de magasins de ravitaillement. Le bruit court à la kommandantur que le Lieutenant Schawn aurait été blessé dans un accident de chemin de fer, assez grièvement au visage, mais sans mettre ses jours en danger.

Dimanche 18 avril 1915

Le bombardement de la gare de Saint-Quentin a été un vrai succès pour nos avions, une cinquantaine d'Allemands tués, les hangars de la gare où se trouvaient un train de benzol et de munitions entièrement détruits. Le récit de cet événement nous a été fait après la messe par un habitant de Saint-Quentin sérieux et digne de foi. Quand nos trois avions ont survolé la gare, ce fut parmi les Allemands une panique générale. Panique d'autant plus justifiée que nos aviateurs ont opéré avec une précision remarquable. Vers 5h30 du soir, les bombes furent jetées, trois hangars détruits. Une demi-heure après, les avions revenaient détruire le quatrième hangar et survoler les bâtiments habités par l'État-Major allemand, mais sans laisser tomber de bombes. Les saint-quentinois exultaient de voir le succès des avions français, dans la rue les badauds criaient bravo ! Un passant s'est fait gifler par un officier allemand pour avoir battu des mains, un autre emprisonné pour un geste fait avec son mouchoir. Nos ennemis étaient surexcités au dernier degré. Les infirmières de la Croix-Rouge déchargeaient en l'air de petits revolvers de poche. Un mort allemand conduit au cimetière fut abandonné dans la rue pendant que troupe en arme, musicien, pasteur courraient se mettre à l'abri !

On décharge au Cateau toutes les provisions renfermées dans les hangars de la gare et les usines avoisinantes. Les Allemands ont dû payer double les civils occupés à cette manutention. La question des impôts revient sur le tapis. Il faut payer le trimestre d'avril.

Lundi 19, mardi 20 avril 1915

Nous étudions aujourd'hui sous toutes ses faces le moyen de payer les impôts.

La situation est très complexe car les Allemands n'acceptent que des monnaies françaises ou anglaises et refusent les bons des villes et communes qui circulent en masse dans notre région. Le problème se complique du fait que nos ennemis emploient pour payer leurs troupes des bons de guerre de la ville de Saint-Quentin. Or si la bonne monnaie se cache, l'autre circule très activement. D'autre part notre billet de banque, bien garanti, fait prime tandis que le mark-papier allemand se déprécie. Nous avons donc tout intérêt à drainer le mark-papier pour le remettre en paiement des impôts. Certaines communes ont essayé de résister et de s'acquitter des contributions en bons communaux. Elles ont été menacées des châtiments les plus cruels : otages, personnes de marque envoyées en Allemagne, destruction par le feu d'usines importantes. Il faudra s'exécuter. À Caudry, M. Danquigny doit aller à Lille pour faire le change en marks de billets de banque. Il espère profiter de la prime.

Les troupes cantonnées dans les environs continuent à quitter la région pour une destination inconnue. Dans la nuit du lundi 19 au mardi 20 des régiments entiers ont défilé par nos rues - infanterie, artillerie. La terre tremblait au passage des lourds caissons et des canons. On dit, sans que j'aie pu contrôler exactement le fait, que ces hommes se sont embarqués à la gare du Cateau pour remonter sur Maubeuge. Mardi dans le courant de l'après-midi M. Émile Picard et

moi avons fait une petite promenade route de Fesmy. Nous avons vu passer un train d'artillerie - direction Maubeuge - et nous avons faiblement entendu le canon du côté de Laon.

Peu ou point de nouvelles de la guerre. Ces mouvements de troupes font courir dans la vallée les bruits les plus contradictoires, bruits auxquels il ne faut prêter aucune attention. Les dépêches allemandes repoussent toujours nos attaques avec succès et gardent le silence sur le front russe. La ville se vide de plus en plus de troupes. Le général logé chez M. Decupère est parti dans la nuit ; le colonel du 268^{ème} a quitté également la maison du docteur Humbert. Mes bons Saxons logés dans nos bureaux ont l'air de faire leurs malles. J'aimerais à les conserver car ils sont très calmes et d'autre part on annonce un nouveau passage de troupes pour le 24 courant !

Mercredi 21 avril 1915

Rien à signaler. Temps brumeux et froid, vent du nord-est assez vif.

La question du paiement des impôts est à l'ordre du jour. Il faut trouver de l'argent et les contribuables sont de plus en plus récalcitrants. Au reste nos ennemis exigeant de l'argent ou français ou allemand, toute la difficulté est de trouver cet argent qui se cache.

Le mark-papier, lui-même, tend à se faire rare. Jusqu'à ce jour les Allemands effectuaient le paiement de la solde de leurs troupes en cette monnaie fiduciaire, mais depuis quelques temps ils se servent de bons de guerre des villes occupées. On sent les graves difficultés éprouvées par nos ennemis sur un point de vue circulation monétaire. Ils cherchent à restreindre l'émission de mark-papier qui, mal garanti, subit une dépréciation dans les pays neutres. Leur ligne de conduite est simple : augmenter dans les pays occupés la circulation des bons de guerre et de villes dont la valeur est discutable ; faire rentrer dans leurs caisses la bonne monnaie en exigeant le paiement des impôts en monnaie ayant cours légal ; retirer par tous les moyens avouables ou inavouables les marks-papier en circulation.

Jeudi 22 avril 1915.

Nous partons le matin à 6h M. Émile Picard et moi à Cambrai pour chercher des fonds à la Chambre de Commerce. En réalité nous apportons 5.000f en écus espérant l'échanger contre des marks-papier que nous donnerons en paiement des impôts. Même, nous espérons convertir les 15.000f empruntés à la Chambre de Commerce en monnaie allemande. Le temps est beau mais la bise du nord qui souffle nous oblige à nous serrer sous une couverture dans la Victoria trop découverte pour la saison. L'inévitable Prussien qui nous accompagne est sur le siège à côté du cocher. Ce dernier nous a maintes fois conduits, ma femme, Jacques et moi quand je faisais des courses pour la Banque dans les environs. Pendant qu'il monte une côte à pied près de son cheval, il me rappelle ces courses et mon cœur se gonfle de tristesse. Arrivés à Cambrai nous lui confions le Prussien avec lequel il a déjà lié connaissance dans un estaminet, et nous nous rendons à la Chambre de Commerce. Desroy est toujours là, très occupé, il va faire tout son possible pour nous trouver des marks-papier mais, à Cambrai comme ailleurs, ils commencent à se faire rares. Certains commerçants, forcés d'acheter aux Allemands des marchandises de première nécessité et de payer en marks, les drainent en y ajoutant une légère prime. D'autre part, on draine aussi sur cette place nos billets ; la prime varie de 5 à 6%. Elle doit doubler dans les pays neutres. Nous agissons ces graves questions économiques Desroy et moi tout en nous promenant dans les allées du beau jardin de Cambrai pendant que M. Picard fait ses courses.

Desroy a vu un *Temps* du 12 avril. La situation économique de notre pays est bonne. Les impôts rentrent, le commerce reprend un peu, l'encaisse-or de la Banque s'élève à 4.200 millions ! Le portefeuille a été réduit d'un milliard.

Déjeuner en famille chez mon collègue, puis à 15h30 retour pour Le Cateau. Le vent est toujours très froid, nous avons fait baisser la capote de la Victoria, mais nous avons dû peu après la faire relever tellement nous souffrions de la bise âpre.

23 avril 1915, vendredi.

Nos Saxons songent à quitter nos bureaux. Un moment j'ai eu l'espoir de les voir partir sans retour, mais j'apprends qu'ils seront remplacés de suite par un autre bureau de je ne sais quel régiment. Je crains d'être logé jusqu'à la fin de la guerre.

M. Picard est en difficulté avec l'officier allemand placé à la tête du magasin d'approvisionnement de la gare. Il faut dire que nos ennemis nous fournissent des marchandises de première nécessité dont le paiement est exigé en monnaie allemande. C'est un moyen comme un autre de faire rentrer la monnaie allemande tout en spéculant d'une manière indigne sur la misère des habitants des pays occupés. Après avoir réquisitionné les farines de froment ou de seigle du pays pour la nourriture des troupes et payé en bons, ils rationnent, et nous revendent certaines de ces farines plus ou moins mélangées, trois et même quatre fois leur valeur. Depuis une quinzaine de jours, ayant appris que nous serions ravitaillés par les Américains, généreusement, les Allemands ont fait passer la ration de 150 à 200g. Le vrai motif est que nos ennemis veulent se débarrasser de leur mauvaise farine avant l'arrivée du blé américain. Or, l'officier d'approvisionnement de la gare a déclaré qu'il ne ferait aucune livraison à la ville avant que celle-ci ne lui ait changé, contre du papier allemand, 2.000 francs de mauvaises pièces d'argent qui ont été envoyées de Saint-Quentin. Je m'offre d'aller voir ses pièces. M. Picard voudrait me faire accompagner de M. Salomon, mais je refuse connaissant l'esprit de servilité à l'égard de nos ennemis qui anime notre interprète. Nous irons donc M. Picard et moi demain matin à 9h.

Samedi 24 avril 1915

À la gare, M. Picard et moi nous nous rendons au bureau de la grande vitesse où règne l'officier d'administration. Il nous reçoit, sans se lever, casquette sur la tête, se prélassant dans un bon fauteuil voltaire amené là on ne sait d'où. Picard est debout ainsi que moi, le chapeau à la main. Au bout de quelques instants, je m'assieds et me couvre. Sur ma demande on ouvre les fameux sacs contenant les pièces d'argent à échanger et nous n'y trouvons que de l'excellente monnaie d'argent de *l'Union Latine* ⁴³. Nous donnerons donc des marks-papier en échange et nous rendrons cette monnaie à l'autorité allemande au moment du paiement de nos impôts.

Mauvaise nouvelle, les Anglais se sont fait battre du côté d'Ypres. Ils ont perdu les tranchées et 20 canons. Les Allemands leur ont fait 1.200 prisonniers. Par contre nous devons être en bonne posture du côté de Verdun.

⁴³ Précédent à l'U.E, l'Union Latine a été constituée par une convention monétaire du 23 décembre 1865, entre quatre pays européens (France, Belgique, Suisse, Italie), rejoints par la Grèce dès 1868. Elle fondait sa convention sur le bimétallisme (or et argent). Elle fut dissoute en 1927.

Dimanche 25 avril 1915

La mauvaise nouvelle du côté d'Ypres s'est encore accentuée. Il y a 35 canons de pris et 2.500 prisonniers. Je déjeune chez M. Boudart et notre conversation roule sur cet échec des Anglais ! Nous voyons M. Seydoux et moi les choses en noir et nous craignons vivement une fin de guerre sans paix durable et sans profit pour nous !!!

26 et 27 avril 1915

Les nouvelles affichées à la kommandantur sont chaque jour plus mauvaises pour nous. La défaite des Anglais à Ypres s'accroît, nos ennemis parlent de prises importantes, 5.000 hommes, 80 canons. D'autre part nous aurions perdu le Hartmannswiller ⁴⁴ une seconde fois et subi une petite défaite du côté de Comblès ⁴⁵.

Nous ne possédons aucun communiqué français pouvant atténuer par des explications ces insuccès et beaucoup d'esprits sérieux et un peu optimistes se laissent aller aux idées noires. Pour moi, je reste de plus en plus frappé de la force allemande et surtout de l'esprit de méthode qui anime cette force. Que va devenir l'Europe obligée d'accepter cette *kultur germanique* ? Si nous pouvons arriver à dompter nos ennemis, chaque peuple pourra travailler avec son tempérament qui lui est propre, dans la paix et la liberté, mais si nous sommes dominés, la lutte recommencera encore une fois entre Latins et Germains, jusqu'au jour où le Slave prendra définitivement le dessus.

Une pluie légère est tombée lundi soir, le temps s'est radouci et depuis lors le soleil radieux du printemps brille avec force. Dans le jardin toutes les choses renaissent à la vie et s'épanouissent délicatement. Les arbres fruitiers se couvrent de ces fleurs aux teintes légères dans la gamme qui va du blanc au rose doré ; toutes les plantes vivaces s'élancent du sein de la terre en touffes d'un vert vigoureux. Les oiseaux chantent suspendus aux branches des arbres, les hirondelles se poursuivent dans l'air en sifflant. Tout vit, renaît, c'est un hosanna perpétuel de la génération. Les hommes se tuent sans répit et moi je suis seul, loin de tous ceux qui sont ma vie !

Mardi 27 avril 1915

Les Saxons qui ont occupé le bureau et 3 lits dans la maison sont partis ce matin pour Caudry, musique en tête, par le tramway. Nous respirons un peu. Delbar se livre à de grands nettoyages, M. Piot et moi nous mettons à l'abri des imprimés et quelques pièces restées dans les tiroirs de bureau. Midi arrive et nous ne voyons pas poindre les casques de ceux qui viennent remplacer les Saxons. Nous espérons vivre un peu notre vie sans être obligés de nous mêler à celle de nos ennemis. Simple espoir, deux cyclistes arrivent à 14h et prennent à nouveau possession du bureau et des chambres. Ce n'est plus la Landsturm de Halle, mais celle de Francfort-sur-le-Main qui nous envahit ! Quel peuple ! Toute l'Allemagne est sur pied !!

Samedi 30 doivent partir pour la France des émigrés. J'ai prié une jeune fille d'écrire à ma femme aussitôt arrivée !!

28 et 29 avril 1915

Nous sommes de nouveau envahis par la bureaucratie allemande. Quand je descends dans les bureaux, tous les scribes sont à leur poste. Naturellement on a déménagé les tables pour faire

⁴⁴ Le Hartmannswillerkopf, rebaptisé Vieil Armand après la Première Guerre mondiale, est un éperon rocheux pyramidal, dans le massif des Vosges, surplombant de ses 957 mètres la plaine d'Alsace du Haut-Rhin.

⁴⁵ Dans la Somme, entre Bapaume et Péronne

une organisation nouvelle et au milieu du hall se tiennent deux officiers, l'un âgé, l'autre assez jeune. Je crois reconnaître le commandant du bataillon de Francfort et son adjudant et en les regardant bien dans les yeux je me présente. Salutations. Le commandant m'exprime son ennui de ne pas avoir de bureau séparé ; l'installation ne lui plaît qu'à moitié et il verra sans doute à trouver autre chose. J'espère donc en le quittant que cette nouvelle prise de possession ne sera que provisoire, et je guette dans le courant de la journée les symptômes de départ. Malheureusement plus la journée s'avance moins les symptômes se dessinent et il me faut voir flotter le pavillon allemand sur la porte cochère quand je rentre de faire le bridge de chez M. Picard. Comment dépeindre la rage qui s'empare de moi à la vue de cet emblème abhorré ! Mais il faut dompter mes nerfs et passer ! Mes deux sous-officiers me paraissent assez calmes, ils ont cependant réclamé un deuxième lavabo ! Jusqu'ici tous les officiers logés à deux s'étaient contentés d'un seul.

Picard (Émile) revient le soir d'Hautmont. Là comme ailleurs pas de nouvelles. On trouve le temps long et on se demande à quand la fin de cette guerre épouvantable. Suivant mon conseil, il a échangé avec une prime de 7%, 10.000 francs de billets de banque contre des marks-papiers. Comme probablement un jour ou l'autre il nous faudra payer aux Allemands soit des marchandises, soit des contributions en espèces, mieux vaut leur rendre leur papier fiduciaire en profitant de la prime.

Jeudi 29. M. Hallette est parti ce matin à Cambrai pour le service de la Chambre de Commerce. Il avait demandé au Commandant de Place de se faire accompagner de Mme Hallette mais cette autorisation lui a été refusée. Pourquoi ? Sinon pour vexer les populations !

Vu chez M. Picard ce matin un négociant de Binche venu ici pour des questions de ravitaillement. Lui aussi fait le change des billets et de l'or ; il donne 7% pour nos billets, 15% pour l'or. Pour lui la guerre finira faute de fonds et les Allemands seront pris les premiers. J'ai pu lire une assez grande quantité de journaux belges, *La Belgique*. J'ai pu me rendre compte que nous avons subi depuis 8 jours des petits échecs successifs. Somme toute, les communiqués affichés à la kommandantur sont exacts. Cependant, le cours de la rente française est ferme : on cote 72,75f - 80ct à 85ct. Les fonds russes sont assez hauts !

Il fait un temps magnifique, le soleil brille dans un ciel sans nuages. On assiste chaque jour d'instant en instant, pour ainsi dire, au réveil de la nature. Le soir, pendant que je fume mélancoliquement ma pipe dans mon jardin, je m'entends souhaiter le bonsoir par le sous-officier qui travaille dans nos bureaux. Nous causons à travers la grille. J'apprends ainsi les conditions sociales de ses chefs et camarades. Lui est dans une fabrique de calorifères, son camarade comptable dans une maison d'automobiles, le commandant officier de carrière, l'adjudant fils d'un riche banquier jurisconsulte ou mieux avocat. Il déplore la guerre et maudit Delcassé ⁴⁶ qui l'a déchaînée !

La fille de Delbar employée à Valenciennes chez un mercier est revenue deux jours chez son père. Rien de nouveau de ce côté. Elle a vu entre Solesmes et Quérénaing un combat d'aéroplanes : un Français donnait la chasse à un Allemand. Enfin, fait assez particulier, on a

⁴⁶ Théophile Delcassé (1853-1923), homme politique français, artisan de l'*Entente Cordiale* entre la France et l'Angleterre.

affiché à Valenciennes que tout détenteur de monnaie allemande devait faire l'échange contre des bons de la ville de Valenciennes, sous peine d'une forte amende !

30 avril, 1^{er} et 2 mai 1915

Temps splendide et même très chaud, je mets mon chapeau de paille de l'année dernière pour sortir dans les rues, à 1h je prends mon café dans le jardin sous la tonnelle en fumant ma pipe. Les scribes allemands travaillent au bureau, toutes fenêtres ouvertes, regardent plus ou moins dans le jardin, mais ils ne viennent pas. Afin d'éviter de les voir cueillir eux-mêmes quelques fleurs, je leur en donne. Le geste leur plaît.

Samedi 1^{er} mai, je suis invité par M. André Seydoux à me joindre à lui et M. Boudart pour me rendre à sa ferme de Tupigny. Il fait un temps splendide, nous avons relevé les rideaux de cuir de la bonne vieille voiture qui nous a déjà rendus tant de services et nous pouvons ainsi admirer le paysage ensoleillé. Partout la verdure éclate dans sa tonalité si tendre du printemps. Les pommiers ne sont pas encore tous en fleurs, quelques espèces plus avancées sont totalement poudrées et ne présentent plus qu'un immense bouquet blanc. Nous passons par Wassigny, traversons de part en part la forêt d'Andigny et nous arrivons vers 10h30 à la ferme.

Chemin faisant je ne cesse de penser à ma chère Lisa et à mon petit Jacques. C'est que l'année dernière presque à la même époque nous avons tous les trois, heureux et unis dans notre mutuel amour, suivi la même route. Comme le temps est changé ! Et quoique mon esprit soit à chaque instant distrait par tous les charmes de la forêt qui s'éveille au printemps, ma pensée ne cesse d'aller vers mes chéris.

Promenade sur les terres, dans les petits bois qui entourent les pâtures, déjeuner à la ferme d'œufs frais et de tranches de gigot que nous avons apportés, puis visite aux fermes voisines. Tout ce programme se déroule au milieu de la verdure, du soleil, de la lumière. Je passe ce jour des heures délicieuses. Je retrouve dans ce paysage, mollement ondulé, aux lointains fleuris, de vagues aspects avec la Normandie et je me promets de revenir dans ces lieux quand nous serons réunis tous les trois ! Mais aussi quand ?

Retour au Cateau, la ville est en émoi. L'autorité allemande arrête tous les jeunes gens ayant 18 ans dans l'année. On en relâchera quelques-uns, les plus faibles, on fera les autres prisonniers civils ! Quelle guerre épouvantable. Nos ennemis affichent qu'ils consolident leurs gains de la bataille livrée les jours précédents au nord d'Ypres et que, de plus, ils bombardent Dunkerque. Cette nouvelle m'étonne, car Dunkerque me paraît trop éloignée des lignes. Cependant leur artillerie lourde a une portée telle que des obus pourraient bien arriver dans l'enceinte fortifiée de notre port.

Dimanche 2 mai 1915

Vu le matin après la messe Danquigny, retour de Lille où il a été faire du change pour le compte de la ville de Caudry. Il a échangé des billets de francs contre des marks avec une prime de 10% ! C'est coquet. Son séjour à Lille a duré 5 à 6 jours. Point de bataille dans les environs ; des avions, anglais et français qui survolent tous les matins la ville. Les Allemands tirent dessus mais sans résultat. La vie aux environs reprend. Les tramways marchent, on passe sans encombre de Lille à Roubaix-Tourcoing. Il a vu M. Gréau, et même notre Inspecteur Général Sév...(ère) C'est ainsi qu'il a pu me donner quelques détails intéressants sur la Banque de France, quelques gens hardis passent les lignes avec la correspondance. Lisa !!....

Je déjeune à midi chez les Picard en compagnie de M. Hélot venu de Cambrai pour conférer avec les maires et les fonctionnaires de la région. Cet homme est merveilleux de vitalité et de confiance. Sans partager son opinion, ce qui me fait prendre à partie pendant le repas par mes amis, j'admire son optimisme. Puisse-t-il être dans le vrai ! Pour lui, Joffre bousculera les Allemands, où il voudra et quand il voudra ! Je les crois trop forts, trop organisés pour que les choses se passent ainsi. On ne les prendra à mon avis que par le côté économique ou diplomatique.

Cette conférence a été ce que cet homme est lui-même : hardie, pratique et réconfortante. Par instants des applaudissements, réfrénés par l'instant et le lieu, étaient sur le point d'éclater. Nommé sous-préfet par les Allemands, mis en contact avec eux, il a pu les étudier et les comprendre. Résultat : rupture quand nos ennemis ont vu que cet homme était un bon patriote et non un instrument entre leurs mains. M. Hélot nous a parlé de nos finances, de notre Banque de France dont on ne saurait jamais faire assez l'éloge, de notre crédit. Tout est excellent, nous n'avons pas besoin de faire un emprunt tapageur, l'argent arrive de lui-même quand on en a besoin !

3 et 4 mai 1915

Temps superbe, même chaud. La campagne devient de plus en plus jolie, mais prisonniers dans le cercle étroit de notre ville, nous ne pouvons en jouir. Nous entendons le canon d'une façon assez sourde depuis 2 jours et tous nous nous demandons anxieusement où se livre la bataille. Pourvu que les nôtres avancent.

Lundi, M. Picard et M. Seydoux ont été à Valenciennes en vue de s'occuper de la question de ravitaillement par le Comité Américain. Le but de leur voyage était de trouver un représentant pour s'occuper de la manipulation et de l'envoi des farines réunies à Valenciennes pour Le Cateau. Leur choix s'est fixé sur un membre de la Chambre de Commerce de Valenciennes. Là-bas, comme ici d'ailleurs, on ne sait rien de la guerre, on a confiance dans le résultat final, mais d'aucuns trouvent le temps bien long. Nos ennemis usent de tous les moyens pour tromper nos populations et encourager leurs troupes. Ainsi ont-ils affiché il y a quelques jours en grosses lettres : prise de Dunkerque, puis plus bas en petits caractères : sous le feu de nos canons ! Mon collègue M. Matthieu se trouve comme moi bloqué et séparé de sa famille. Il a pu avoir des nouvelles par la Hollande et mis le Secrétaire Général au courant de la situation des succursales du Nord ! Jusqu'au mois de février le Secrétaire Général ignorait ce que nous étions devenus.

Mardi 4 mai 1915

Il a plu la nuit. La terre qui manquait d'eau depuis quelques temps se desséchait et se fendillait sous l'action de la sécheresse. Une vigueur nouvelle se répand dans toute la végétation et c'est un plaisir pour les yeux de jouir de cette verdure du mois de mai, si fraîche, si luxuriante. Je me promène dans mon jardin, toujours seul et mélancolique et je me demande quand me seront rendus les êtres qui me sont chers. Le canon cesse de se faire entendre, par contre, dans le courant de la journée, nous sommes gratifiés d'un orage assez violent.

Nos ennemis ont annoncé une grande victoire sur les Russes du côté de la Hongrie. Nos alliés sont enfoncés et en fuite ! Par contre, tous les sous-officiers de la kommandantur qui depuis 8 mois s'engraissaient à nos dépens, vont être dirigés sur la ligne de feu. Il semble que le manque d'hommes commence à se faire sentir chez nos ennemis ; même remarque pour l'essence de pétrole. La circulation des autos me paraît réduite au minimum. Les bureaux sont toujours

occupés par la Landsturm de Francfort. Les sous-officiers, peu communicatifs d'ailleurs, se tiennent à leur place. J'évite pour ma part de prendre contact avec les chefs.

5, 6 et 7 mai 1915

Les jours fuient toujours pour nous pauvres prisonniers, avec la même monotonie. Nous subissons ici les nerfs tendus à l'excès, toutes les nouvelles du dehors. Le matin, après avoir lu et plus ou moins bien traduit la dépêche allemande affichée à la kommandantur, nous restons un peu déprimés sous l'annonce des victoires de nos ennemis. Arrive le soir, d'autres nouvelles émanant généralement d'une source belge sont colportées, et, comme elles sont meilleures pour nous, nous nous laissons aller à tous les espoirs. Nous avons ainsi appris, d'une part, le recul des Anglais du côté d'Ypres, les défaites des Russes tant sur Libau que sur le front occidental des Carpates, d'autre part, notre approche de Metz dont quelques forts de l'enceinte sud sont tenus sous le feu de notre artillerie et le débarquement de nos troupes dans la presqu'île de Gallipoli. Hier, 6 mai, le bruit courait avec une certaine persistance de l'entrée en jeu de l'Italie. Aujourd'hui, je viens de lire dans *La Belgique* un entrefilet traduit d'un article de *La Gazette de Cologne* qui laisse prévoir l'intervention très prochaine de l'Italie. Tout laisse espérer que cette intervention sera faite contre l'Autriche et qu'ainsi l'équilibre des forces serait rompu en faveur des alliés.

On représente le Pape comme jouant un rôle important dans la décision de l'Italie. Aussi les prêtres catholiques allemands ne cessent de fulminer contre le souverain pontife. L'un d'entre eux ne disait-il pas hier qu'il était Allemand avant d'être catholique.

On m'a lu, toujours traduit de *La Gazette de Cologne*, un discours de Poincaré aux jeunes recrues qui vont aller au feu, discours très calme et très digne.

Il fait un temps chaud et lourd, chaque après-midi, depuis 3 jours, nous sommes gratifiés d'un orage. Celui du 7 mai était tout particulièrement violent. De véritables trombes d'eau se sont abattues sur la ville, les jardins ont été ravagés, des maisons détériorées par suite de conduites d'eau bouchées, des sous-sols inondés complètement. La foudre est tombée en maints endroits sur la ville et particulièrement sur l'Hôtel de Ville où siégeait une commission municipale. Un commencement d'incendie, vite réprimé d'ailleurs, s'est même déclaré. Pendant la trombe, je me trouvais chez mes amis Picard.

La rente française est à 72,70f.

8 et 9 mai 1915

Dimanche 9 mai j'ai la grande joie d'avoir des nouvelles de mes chéris. Ma femme a même pu joindre sa photographie et celle de notre Jacques. Comme il me semble grandit ce cher enfant ! Tous les deux ont l'air sérieux et un peu triste. Je les vois, posant devant l'appareil photographique, concentrant dans leurs yeux et leur maintien tout leur âme pour mieux l'envoyer au cher absent. Ils vont bien, ma mère, mes frères, tous les membres de la famille sont en bonne santé. Mon esprit apaisé pour le moment se rapporte vers Dieu dans une prière de reconnaissance. Ces nouvelles me sont parvenues de la manière suivante : un négociant de Caudry avait déjà pu correspondre avec sa femme au Havre, par l'intermédiaire d'un officier allemand. Grâce à l'amabilité d'un de mes collègues, D.... ce négociant dans une seconde lettre à sa femme l'avait prié de lui faire tenir des nouvelles de ma famille.

Déjeuner dimanche avec les membres de la Croix-Rouge chez cet excellent M. Boudart. M. Eugène Picard qui lit assez couramment l'allemand, a vu dans *La Gazette de Cologne* le mouvement italien contre l'Autriche. Des cris de « *Vive la guerre !* » ont retenti à l'inauguration du *Monument des Mille* à Quarto ⁴⁷. L'opinion populaire veut la guerre pour la conquête des provinces irrédentistes ⁴⁸. Les Allemands paraissent dédaigner ce nouvel ennemi. Ils comptent mater l'Italie en un tour de main, avec une armée de 800.000 hommes destinés à cette opération ! Pour nous, nous nous réjouissons de voir entrer la nation sœur dans le conflit et nous espérons la paix sous peu.

Un sous-marin ou un contre-torpilleur aurait coulé dans la mer d'Irlande le grand paquebot anglais *Lusitania* avec 1.900 personnes, parmi lesquelles se trouvait Vanderbilt avec beaucoup de ses compatriotes. On ignore encore s'il y a beaucoup de victimes. Toujours est-il que nous supposons que cet événement aura un grand retentissement aux États-Unis.

À noter encore comme nouvelle à sensation, une grande victoire des Français entre Laon et Soissons, victoire dans laquelle nous aurions fait 60.000 prisonniers. Mon esprit se refuse de croire à un tel raconter !

10 et 11 mai 1915

Rien de nouveau, le temps passe et nous attendons toujours l'événement qui nous délivrera. On commente beaucoup l'attitude de l'Italie et je me demande si le salut ne viendra pas de ce côté. On pressent à quelles intrigues diplomatique cette nation latine est livrée. Nul doute que son action pèsera dans la balance. Les Allemands offrent beaucoup sans doute aux Italiens pour garder la neutralité, mais, somme toute, ce qu'ils offrent ne leur appartient pas et peut être repris facilement en cas de succès de leur armée.

Nos ennemis font toujours de nombreux prisonniers russes. Silence complet du côté de l'Alsace et de la Lorraine. Combats sur le front entre Lille et Arras !

Mademoiselle Ball....., en résidence à Lille a pu écrire à quelqu'un d'ici. Elle me fait dire que tout va bien à Dunkerque et au Havre.

Madame Picard mère est assez souffrante depuis une quinzaine de jours. Mauvais fonctionnement de l'intestin et de l'estomac. Cette pauvre femme âgée de 81 ans avait jusqu'à ce jour vaillamment supporté toutes ces épreuves, mais maintenant je la vois décliner de jour en jour et je crains une issue fatale.

Nous devons recevoir 20 wagons de farine américaine, nous n'en n'aurons demain que 6. De quoi attendre quelques jours. Mais après, si on se bat dans la région, nous subirons la vraie famine faute de moyens de transport.

12, 13 et 14 mai 1915

Depuis 3 jours, des roulements de canon ne cessent de se faire entendre, mais ils sont si lointains et si confus que nous pouvons assez difficilement désigner le lieu de la bataille.

⁴⁷ Il s'agit en fait du *Monument des Mille* d'Eugenio Baroni, qui se situe dans l'ancien Quarto al Mare (quarto = quartier) de Gènes, devenu Quarto dei Mille. De ce lieu partit, dans la nuit du 5 au 6 mai 1860, l'expédition des Mille dirigée par Giuseppe Garibaldi pour rejoindre Marsala.

⁴⁸ L'irrédentisme italien est une doctrine politique qui revendique les terres rattachées à l'Autriche-Hongrie. Il a abouti à la prise de Trieste, de l'Istrie et du Trentin-Tyrol du Sud après la Première Guerre mondiale.

Cependant, l'action doit se dérouler au sud de Lille. Les dépêches allemandes sont assez laconiques sur notre front, par contre, exaltent beaucoup la victoire remportée sur les Russes dans les Carpates.

Messieurs Picard et Boudart ont été mercredi 12 à Cambrai pour le service de la Chambre de Commerce. Mon collègue Desroy m'a écrit un mot au sujet des divers emprunts contractés. Il termine sa lettre par des paroles d'espoir, chose à noter et du meilleur augure, puisque cet excellent ami est toujours, comme moi d'ailleurs, plus ou moins pessimiste suivant les événements.

De nombreux blessés Allemands sont arrivés à Cambrai, 8 à 900 dit-on, avec 9 Français également. Même remarque pour Valenciennes. Les quelques personnes qui viennent de ces deux villes disent que c'est une boucherie ; les blessures sont atroces.

Sommes-nous à la veille de la grande attaque qui doit dégager le Nord et refouler nos ennemis jusqu'au cœur de la Belgique ? Chacun, comme d'ordinaire, résout la question suivant son tempérament. Mon voisin Hautecœur plus optimiste que moi, nous voit délivrés dans une quinzaine. Puisse-t-il avoir raison ! Pour ma part je crains de voir la guerre encore traîner jusqu'à un incident diplomatique, ou épuisement général.

Les scribes du 42^{ème} de Francfort qui occupent nos bureaux sont calmes mais assez froids. Le sergent logé dans mes appartements est un gentil garçon à la physionomie ouverte et sympathique. Nous avons hier, pendant que j'étais au jardin, échangé quelques mots difficilement car il ne parle pas le français et je ne comprends pas l'allemand. Il m'a offert des cigares, je lui ai donné des fleurs. Échange de bons procédés.

Les farines américaines sont enfin arrivées au Cateau. Nous avions craint d'abord ne recevoir que quelques milliers de kilos, à peine ce qu'il aurait fallu pour 5 ou 6 jours, mais hier dans la nuit le chargement complet nous est parvenu. Il était temps car la ration avait été ramenée à 150g par jour et par personne. C'était peu ! Maintenant nous aurons 250g.

Madame Picard mère va en s'affaiblissant journallement. Elle ne souffre plus, mais elle ne s'alimente que très difficilement, de sorte que ses forces décroissent peu à peu. Je crains de voir cette excellente femme s'éteindre doucement avant la fin de cette terrible guerre.

Vendredi 14 et samedi 15, le canon se fait entendre avec force. Ces roulements sont ininterrompus, la bataille doit être terrible. Cela ne cesse ni jour ni nuit. Le temps est superbe, le soleil brille dans un ciel sans nuages. Dans les rues, les habitants sont sur leur porte, ils écoutent ce fracas de mitraille, l'air tout à la fois anxieux et confiant. On s'échange des propos d'espoir au passage.

Samedi 15, à 16h30, un agent de police me remet deux cartes postales destinées à madame Porez, femme de notre concierge prisonnier à Wesel. Mme Porez demeurant à Caudry avec sa belle-sœur, concierge à la banque, je me rends chez Danquigny frère de mon collègue de Caudry qui vient ici chaque dimanche. Chemin faisant, je prends connaissance de ces cartes. Je vois avec plaisir que ma femme a pu envoyer des vivres au prisonnier, correspondre avec lui et somme toute lui faire tenir des nouvelles de ma famille. Malheureusement tout ce que j'ai fait jusqu'alors pour lui dire que je me trouvais en bonne santé a échoué. Cependant j'espère

beaucoup dans nos immigrés qui porteront des nouvelles. L'important pour moi est que le 15 avril tout allait bien à la maison.

Sur le pas de la porte de Danquigny, place Verte, les roulements de canon vont encore en s'accroissant. Soudain deux ou trois coups très secs, très proches, se détachent sur le bruit lointain. On se regarde ; nos ennemis seraient-ils en fuite, la ligne aurait-elle cédé sous notre pression ? Ces bruits secs viennent-ils de canons d'artillerie légère ? Mais non, il ne faut pas se laisser aller à de vains espoirs. Les coups secs sont ceux de nos ennemis tirant sur des avions. Je me dirige sur la place, rue de France, Lozé est là, écoutant en contre son mur ces bruits secs qui vont encore en s'accroissant. J'y rencontre Auguste Delefosse, avec lequel je me dirige chez mes amis Picard. Soudain les yeux des passants se portent au ciel. Deux avions sont là-haut, très hauts dans le ciel bleu. Ils volent en cercle sur la gare et laissent tomber un objet brillant. 3, 4, 5 coups secs, une colonne de fumée s'élève dans le ciel bleu, les avions font encore quelques cercles sur nos têtes et disparaissent du côté des lignes françaises. Maintenant je suis avec Eugène Picard dans son grenier. Nous voyons au loin le bâtiment central de la gare qui flambe. Dans la rue c'est un va-et-vient de motocyclettes, de soldats de corvée, de chefs roulant en automobiles. Mais en voici une qui revient portant sur une civière un blessé. Du haut du toit, je vois sa figure exsangue aux yeux clos, son immobilité. Pourquoi cela me fait-il si peu d'impression à moi, en temps ordinaire si impressionnable. C'est la guerre, et puis c'est aussi un ennemi. Comme ce fléau développe chez l'homme de mauvais instincts ! Somme toute, nos avions n'ont pas donné grand résultat. La gare a flambé, mais la voie n'est pas endommagée et les hangars contenant, dit-on, des benzols, n'ont pas été touchés. Peut-être ont-ils mieux travaillé en d'autres lieux, car Le Cateau n'était qu'une escale dans leur randonnée.

Dimanche 16 mai 1915

Temps superbe. Je vois Danquigny après la messe. Comme nouvelles, il n'en connaît pas beaucoup plus que moi. Nous aurions paraît-il forcé 3 lignes de tranchées du côté de Lens, mais rien de positif. Cependant le canon va en s'affaiblissant de plus en plus. Dans le courant de l'après-midi il faut même prêter attentivement l'oreille pour entendre les roulements si accentués hier. Mon dimanche se passe chez mes excellents amis Picard, toujours si accueillants et si réconfortants ! Après le déjeuner nous nous roulons comme des enfants sur l'herbe de la peinture, située derrière le jardin. Pourquoi suis-je seul et ne puis-je faire partager à ma chère femme cette hospitalité qui lui ferait mieux aimer et comprendre ce pays.

17 et 18 mai 1915

Finis les bruits du canon et de la mitraille, le calme complet renaît et nous n'entendons plus ces roulements qui nous mettaient tant d'espérance au cœur. Dire que pendant les terribles batailles livrées ces jours derniers, nos ennemis ont remporté les succès, je ne le crois pas. Je suis même persuadé d'une avance de notre part. Les télégrammes allemands sont trop laconiques au sujet de cette bataille, et avouent même avoir abandonné le village de Commercy où nous avons fait un riche butin de guerre et pris des prisonniers. Sur le nombre de ces derniers, tous les journaux imprimés sur le contrôle allemand, sont muets mais on dit couramment en Belgique qu'il s'élève à plusieurs milliers. Par contre, les bruits les plus fantaisistes courent dans notre région sur l'avance de nos Français. Les uns disent que depuis dimanche dernier nous occupons Lens et Douai, les autres, sans aller si loin, racontent qu'une extrême pointe de notre armée a été quelques instants devant Douai, puis trop en l'air a quitté

la ville. Toujours est-il que les communications du Cateau avec Valenciennes et Cambrai sont presque impossibles. Si vous arrivez à entrer dans ces villes, d'une manière ou d'une autre, vous ne pouvez plus en sortir. Nos ennemis circulent ici le plus tranquillement du monde. Ils sont très peu, mais ils vont et viennent dans nos rues sans manifester la moindre inquiétude.

Nous hospitalisons même depuis 2 jours un groupe de soldats, 60 environ, dont la spécialité est de faire des perquisitions dans les maisons. Pour l'heure, ces perquisitions concernent les céréales. Il n'est pas défendu sans doute de prendre autre chose. J'ai reçu aujourd'hui la visite de ces messieurs pour le téléphone. Delbar a eu beau leur dire que l'appareil avait été enlevé depuis longtemps par les gendarmes, rien n'y a fait et j'ai dû ouvrir mon cabinet devant ces soldats armés de pinces et de ciseaux. Ils ont trouvé le moyen d'emporter les parafoudres de la sonnerie !

On commente beaucoup parmi nous la décision que prendra l'Italie ce 20 courant. Les journaux allemands nous représentent ce pays comme entraîné soit à la guerre soit à la révolution !

J'ai retrouvé, en rangeant des papiers dans le petit bureau de ma Lisa, toute une série de photographies d'elle faites au Havre fin 1913. Quelle joie ! Je la vois sous deux poses différentes et c'est un souvenir plus vivant encore qui me vient de celle dont chaque jour je regrette l'absence. J'ai mis l'une de ces épreuves dans un petit cadre qui ne quitte pas ma table. Il fait un temps des plus variables, tantôt froid, tantôt chaud, aussi ai-je gagné à ce régime un rhume sérieux.

19, 20, et 21 mai 1915

Je soigne mon rhume qui somme toute me rend assez malade. Cataplasme, teinture d'iode sur la poitrine ; à l'intérieur lait très chaud le soir additionné de cognac. Malgré ce régime, je continue toujours le même genre de vie : longues stations dans le jardin Picard, interminables parties de bridge ou naturellement la déveine me poursuit.

On se bat peu dans notre région et nous n'entendons plus le canon. Les optimistes nous donnent sur cette furieuse canonnade de samedi dernier les opinions les plus contradictoires. Nous aurions poussé des pointes jusque sous les murs de Cambrai et de Douai. Peu s'en est fallu même que ces deux villes ne soient reprises, mais nous avons dû céder devant l'arrivée de renforts très importants. Que croire de ces racontars sinon que l'accès de Douai et de Cambrai est des plus difficiles.

La grosse question du moment est l'intervention ou la non-intervention de l'Italie. Nos ennemis dans leurs journaux se disent prêts à toute éventualité, mais l'entrée de l'Italie en jeu est pour les Alliés un succès de diplomatie d'abord et ensuite un appoint militaire des plus sérieux. Pour moi tant que les hostilités n'auront pas commencé, je resterai sceptique sur l'intervention italienne.

À vrai dire, ces Latins qui sont presque nos frères, ont le plus grand intérêt à interdire aux Germains l'accès du bassin de la Méditerranée. Je sais bien que les Allemands leur offrent de la part de l'Autriche une partie du Trentin et Trieste, mais Trieste devenue *ville libre*. Or, quelle bizarre conception diplomatique que celle qui consiste à dépouiller son allié pour obtenir un résultat. Enfin le simple bon sens indique que les Austro-Allemands une fois victorieux reprendraient ces provinces données de mauvaise grâce et d'autres avec peut-être. L'Italie est

donc à un tournant de son histoire. Les socialistes veulent la paix, mais aussi la chute du Roi et l'établissement d'une république. La masse du peuple désire la guerre pour la plus grande Italie, et le gouvernement italien, travaillé par les belligérants, au dernier point, inquiet des menées intérieures, hésite et remet toujours à plus tard sa décision.

Depuis mercredi 19, nous avons un pain blanc, très bon, fait avec les farines américaines. 250 grammes par jour et par personne, ce n'est pas encore beaucoup mais c'est mieux que nos 150 et 200g de mauvais pain noir.

22 et 23 mai 1915

Mon rhume de cerveau que je croyais avoir localisé ne veut pas prendre fin. Malgré tous mes soins je passe de mauvaises nuits à tousser comme un malheureux, aussi pendant ces moments d'insomnie les idées noires ne cessent de me poursuivre. Je pense à mes chéris et je me demande sans cesse quand finira pour nous tous cet épouvantable cauchemar qui pèse sur l'Europe depuis 10 mois.

On ne sait pas encore si l'Italie rentrera dans le conflit. Rien d'officiel. Cependant, les Allemands ont l'air de s'y attendre. Comme toujours ils plastronnent. Cette situation était prévue, disent-ils, nous sommes prêts.

La victoire remportée par nos troupes à Carenzy a été de l'aveu même des Allemands très brillante. Nous avons pris un important matériel et fait de 7 à 8.000 prisonniers. Il faudrait que nous puissions lire des journaux français pour nous rendre compte de l'importance des positions conquises. Malheureusement, les Russes ont éprouvé une vraie défaite en Galicie et ont perdu en une semaine le terrain conquis en plusieurs mois.

Des mesures exceptionnelles sont prises par nos ennemis dans nos régions. Défense de se trouver sur les routes après 17h, heure française. On doit, à cette heure, être rentré dans les limites de la ville tracées par les barrières. Ma pensée dans ces jours de Pentecôte ne cesse d'aller vers les êtres qui me sont chers. Quelle triste vie !!!

25, 26, 27 et 28 mai 1915

Nous sommes plus que jamais privés de nouvelles et les rigueurs allemandes vont en s'accroissant. Il y a 6 semaines le journal français parvenait bien encore à franchir de temps en temps les lignes, mais maintenant rien ne passe. *La Belgique*, que nous apporte presque régulièrement un négociant de Binche, devient de jour en jour plus allemande et tronque les communiqués français. Nous souffrons tous du manque de nouvelles de notre Patrie. Cependant il a été impossible de nous cacher l'entrée en jeu de l'Italie. Ce pays combat donc l'Autriche et marche à nos côtés pour conquérir les provinces irrédentistes. Dans la lettre de rappel de son ambassadeur auprès de la Cour d'Autriche, le Roi d'Italie dit très nettement qu'il ne fait la guerre que poussé par la volonté de son peuple. N'importe, c'est un triomphe pour notre diplomatie, triomphe sans égal, puisqu'il dissout la Triple Alliance et lève pour ainsi dire tous les peuples civilisés de l'Europe contre l'Allemagne.

Malgré cette espèce de croisade, nos ennemis plastronnent encore. Ils sauront faire face à ce nouvel assaillant et même le vaincre. Sans être tout à fait de leur avis, je crains étant donné la configuration de la frontière italienne une invasion germanique dans les plaines du Pô et aussi de nouvelles destructions d'œuvres d'art ! Enfin attendons patiemment la suite des événements.

J'ai des difficultés avec mes locataires et la kommandantur. Nos WC remplis par ces soldats qui depuis 3 mois vont et viennent dans nos bureaux, menacent de déborder et, d'autre part, ne peuvent être vidés par les moyens dont on dispose au Cateau. À la suite d'une plainte des scribes du bureau, ordre m'est donné par la kommandantur de les vider. Je fais répondre par la mairie que la chose est impossible, puis je m'efforce de faire comprendre à nos allemands qu'ils aient à satisfaire ailleurs leurs besoins naturels. Mais ils ne veulent rien savoir, continuent à remplir la fosse et menacent même de faire des tranchées dans le jardin. L'un d'entre eux, grand diable plus pangermaniste que les autres, crie, gesticule et me menace quand je cherche à lui faire comprendre que nos cabinets doivent être fermés. Enfin, après bien des recherches, et en attendant les pompes à vapeur de Cambrai, Delbar se dévoue un matin à enlever une cinquantaine de seaux d'eau qu'il va déverser dans le petit fumier.

Je résiste pied à pied à leurs prétentions. Hier je trouve un sergent couché sur le gazon et faisant sa sieste au soleil. Je le prie de se lever et de retourner dans les bureaux. Il me regarde un peu penaud, ne sachant quelle conduite tenir, puis rentre dans les bureaux en repassant par la fenêtre du vestiaire par où il était venu. Je suis donc maître de mon jardin, mais pourrais-je garder encore longtemps cette situation.

Mercredi 26, la mairie demande un laissez-passer pour messieurs Hollande, Desjardins et moi afin de nous permettre d'aller à Cambrai. Après avoir erré toute la matinée dans les bureaux de la kommandantur le permis est totalement refusé. Monsieur Buckner, l'interprète que je rencontre me dit :

- Prenez garde, vous avez froissé Valentin. Il vous en veut et cherche à vous créer des ennuis.

Sur mon étonnement cet excellent homme me raconte qu'il y a quelques jours j'ai envoyé promener Valentin, venu dans le bureau de la Chambre de Commerce pour voir Salomon, d'où colère du vindicatif prussien. Je dois des excuses, puis une explication au commandant pour mes voyages à Cambrai. Je m'exécute tout de suite ne voulant pas être mal vu pour une question puérile par nos maîtres. En quelques mots nous nous expliquons Valentin et moi, puis, pour que tout nuage soit effacé, je serre la main au scribe pointilleux. Ensuite, j'attends une audience du commandant. J'attends une demi-heure ; enfin on me fait dire que le commandant désire une note écrite. Je me rends à la mairie, fait cette note en termes simples et nets mais avec des formules de haute considération pour le commandant. À la kommandantur, nouvelles difficultés. Décidément Valentin ne veut pas me voir aller à Cambrai, mais enfin, forcé pour ainsi dire par moi d'avoir à remettre la lettre à son chef, il s'exécute et revient quelques instants après avec le passeport demandé. J'irai donc seul demain à Cambrai.

Jeudi 27 mai. Parti le matin de bonne heure, 5h30, pour Cambrai. Je suis accompagné d'un soldat allemand comme toujours, casqué et armé. C'est un brave homme au poil roux, l'air assez rude. Il parle le français facilement et je vois que son plus grand désir est de lier conversation avec moi. Je le laisse causer, et il me confie qu'il a résidé assez longtemps en France dans une grosse maison d'huiles de Marseille en qualité de voyageur. Il a ainsi visité une partie de l'Italie et de la Sicile. Revenu à Francfort-sur-le-Main, il a repris une fabrique de tapis arrêtée depuis la guerre. Naturellement il me montre la photo de sa femme et de ses enfants. Il compte bientôt partir pour un congé de 15 jours. L'entrée en action de l'Italie ne l'inquiète pas ; la guerre durera plus longtemps, voilà tout !!!

Arrivé à Cambrai, je remets mon Cerbère aux mains du cocher qui déjeunera avec lui et lui montrera la ville. Pour moi, je resterai en compagnie de mon collègue Desroy et nous nous occuperons ensemble des questions de la Chambre de Commerce.

Desroy a été à Lille pour les mêmes raisons que Danquigny. Comme lui il a obtenu un change très élevé, 10.5 % sur nos billets de banque. Il suppose que nos billets de banque sont drainés par la Reisebank en vue de renforcer son encaisse métallique. Lille est très abîmée, surtout dans la partie comprise entre la rue de la gare et la place du Molinel. Tout est rasé. Il a vu Gréau et Sév...(ère) mais n'a rien rapporté de sensationnel.

Cambrai est toujours sous le coup de l'accident causé à la suite du vol au-dessus de la ville d'un avion allié. Pendant que cet avion passait sur la ville une bombe a éclaté sur la Grand-Place faisant 12 victimes. On dit à mot couvert que cette bombe est une bombe allemande sur nos avions et qui aurait éclaté en retombant. Naturellement nos ennemis annoncent dans leur communiqué les victimes faites par nos aviateurs dans nos populations civiles.

Aussitôt notre déjeuner, je quitte Cambrai car nous devons être rentrés au Cateau pour 17h. Aucune voiture ne peut circuler sur les routes après 5h du soir. Mon Allemand, bien lesté par un bon déjeuner où il a mangé des tripes pour la première fois, est encore meilleur enfant qu'à l'aller. Somme toute nous nous quittons enchantés l'un de l'autre.

28, 29, 30 et 31 mai 1915

Nos ennemis sont de plus en plus avares de nouvelles et à toutes les frontières, ils font bonne garde pour que rien ne passe. Une certitude cependant est acquise : l'entrée de l'Italie à nos côtés dans l'immense conflit européen. Les hostilités ont commencé, rien de sérieux, quelques escarmouches. *La Gazette des Ardennes* ne cesse pas de revenir sur cet acte inqualifiable de l'Italie, acte naturellement attribué à la perfide Albion. Effectivement je reste pour ma part intimement persuadé de l'entrée en action dans le royaume d'Italie de la cavalerie Saint-Georges.

D'Annunzio ⁴⁹, poète, plus latin que jamais, a enflammé le peuple par ses discours vibrants aux métaphores ailées qui ont tant d'action sur les habitants des pays du soleil. Le peuple italien a voulu la guerre, il a voulu la plus grande Italie, mais ses hommes politiques ont surtout cherché à fermer le bassin de la Méditerranée aux ambitions germaniques.

Je causais hier avec un sous-officier allemand, professeur dans une école supérieure de Francfort et, fatalement, comme toujours d'ailleurs, la conversation a dévié sur la guerre. Il me vantait la force et la culture - lisez *kultur* - germaniques et il restait persuadé de la victoire définitive de cette fameuse culture. Cependant, peu à peu, je remarque parmi les Allemands un certain respect pour la France. Sans doute sont-ils étonnés de voir notre pays, que leur presse leur avait représenté comme pourri, rester si grand, si fort, si uni surtout dans cette épreuve.

Comme la Belgique, nous souffrons dans notre chair, dans notre sang, plus que toute autre nation. Mais plus que toute autre nation, nous opposons à l'envahisseur un rempart d'airain et nous le forçons un peu à peu à céder. Mon interlocuteur cherchait à m'influencer par l'annonce des victoires allemandes sur les Russes, mais je lui ai répondu :

« Vous ne savez ce qui se passe que par vos journaux. Moi je suis moins avancé que vous, puisque je n'ai ni journaux français ni journaux allemands, mais enfermé dans cette petite ville, comme un prisonnier, je vais philosophant entre les quatre murs de mon jardin. Or je raisonne simplement sur les choses extérieures, j'entends le canon donc nos lignes sont toujours aux

⁴⁹ Gabriele d'Annunzio, écrivain et poète italien, a aussi pris part militairement à la guerre et soutiendra le fascisme pendant un temps à l'arrivée de Mussolini.

mêmes places et nous vous maintenons. Vous me dites que l'Italie s'est rangée à nos côtés, donc l'Italie estime la victoire certaine pour nous ».

Mais d'ici là que de sang !

1^{er} juin 1915

Toujours la même vie, les jours les semaines les mois passent ! Nous espérons toujours et nous subissons, tachant de nous reconforter les uns et les autres, cette épouvantable épreuve. Lille a de nouveau été bombardée par nos avions - sans résultats, disent les Allemands. Le négociant de Binche, venu ici pour des questions de ravitaillement, affirme avoir lu dans le journal *Le Temps* du 28 mai.

1°) Une grande victoire française du côté de Colmar

2°) Trois forts de l'enceinte de Metz seuls résistaient encore. À Bruxelles on disait même dimanche que Metz avec capitulé.

Je crois difficilement à ces racontars, cependant il y a là des indications intéressantes à retenir. Nous avons un nouvel adjudant ; M. Picard le dit bien, attendons ses actes pour le juger !

2, 3 et 4 juin 1915

Nous traversons des moments difficiles et pénibles. Les nouvelles affichées à la kommandantur sont, à mon avis, mauvaises pour nous. Les Russes reculent de plus en plus devant l'offensive austro-allemande. Tarnow, Jaroslaw, Przemysl sont tombées. Lemberg ⁵⁰, sans doute subira le même sort et nos alliés finiront par perdre la Galicie. Cette offensive allemande sur le front russe que je considère comme formidable me donne plus encore que tout autre chose l'impression de la force de nos ennemis. Depuis bientôt 10 mois ils combattent contre les plus puissantes nations d'Europe, sur un front d'une étendue immense, et ils ont fait respecter leur territoire. Bien plus ils ont porté la guerre avec toutes ses horreurs chez leurs adversaires.

Voilà l'Italie entrée dans le conflit et j'en arrive à craindre pour elle une invasion semblable à la nôtre. Je me demande quand et comment cette guerre finira. En raisonnant, il me semble impossible de voir l'Allemagne triompher de ses ennemis. Mais jusqu'ici, tous les raisonnements faits sur cette guerre, tant au point de vue militaire qu'au point de vue économique, se sont trouvés renversés. L'Allemagne comptait sur notre écrasement rapide après s'être assurée de la neutralité de la Belgique et de l'Angleterre, et un mois après la déclaration de guerre elle est arrêtée dans sa marche sur Paris et maintenue victorieusement. L'Angleterre espérait anéantir en peu de temps la flotte allemande et cette même flotte reste intacte à l'abord de ses ports. Bien plus, les sous-marins allemands inquiètent la marine anglaise et lui causent petit à petit des pertes en unités importantes. Au point de vue économique, les peuples armés pouvaient, disait-ton, à peine tenir quelques mois en état de guerre et nous en sommes au 10^{ème} mois. L'Allemagne encerclée tire d'elle-même tout ce dont elle a besoin pour la guerre et confond ainsi tous les raisonnements des économistes. Que de leçons nous avons à apprendre de ce peuple ! La Russie, immense réservoir d'hommes, se conduit courageusement, mais manque de généraux, de munitions et d'armements. Et la fleur des jeunes hommes de l'Europe entière est fauchée pour l'hégémonie d'un peuple !

Une colonne mobile parcourt la ville, visitant dans toutes les maisons, fouillant partout et prenant le vin. Sans être très inquiet, ces perquisitions me tracassent. J'ai conservé la bicyclette

⁵⁰ Région de Liv, centre historique de l'ancienne Galicie et une des principales villes de l'actuelle Ukraine.

de ma Lisa dans une garde-robe et si on la trouve je me demande si je ne suis pas en faute, ne l'ayant pas déclarée. Si le Lieutenant Schwaure était là, j'irais me confesser à lui, mais il ne me reste qu'à attendre avec calme les événements.

La misère devient de plus en plus grande ; les pommes de terre commencent à manquer. L'Amérique nous ravitaille bien en farine mais 250g de pain par jour pour des malheureux qui n'ont que cette nourriture c'est bien peu. Je m'aperçois tous les mardis et les vendredis au bureau de la Chambre de Commerce des ravages causés par le manque de nourriture. Le visage des hommes pâlit, les vêtements flottent sur les corps amaigris, on sent une souffrance concentrée. Sur les routes, dans le périmètre des postes, des groupes d'hommes sont assis sur des talus, à l'ombre des haies, ils fument silencieusement des pipes en écoutant le canon. Car depuis 8 jours les roulements se font entendre, tantôt au nord, tantôt au sud - la nuit surtout. On attend, on espère, on vit pesamment sous l'œil de nos maîtres. Le temps est superbe, trop beau même car la terre se dessèche, se fendille.

Retour d'un voyage de Saint-Quentin, un de nos concitoyens nous dit avoir vu 2 prisonniers français et un anglais. Les prisonniers étaient accompagnés d'un capitaine du génie français pris lors du dernier raid de nos avions. Cet officier avait même accompli une de ces prouesses bien dignes du caractère français, et comme notre armée en comptera tant dans cette guerre. Une panne de moteur survenue à son appareil, lui et son pilote avaient été obligés d'atterrir. Aussitôt un autre avion s'était porté à leur secours, effleurant le sol et laissant pendre une échelle de corde. Le capitaine du génie, jugeant son pilote plus nécessaire à la Patrie que lui-même l'avait forcé à prendre l'échelle et avait ensuite finalement brûlé son appareil. Le pilote était sauvé. C'est ainsi que les Allemands racontent avoir descendu à Saint-Quentin un de nos avions ! Dans nos communiqués, on constate toujours une grande activité dans notre service d'aviation. Nous avons même lu, dans *La Gazette des Ardennes*, le raid de 18 avions sur Mannheim ! 400 kilomètres pour brûler la plus grande usine d'explosifs de l'Allemagne, c'est un succès pour notre 5^{ème} Armée !!

5 et 6 juin 1915

Temps superbe ; même très chaud. Le canon se fait entendre d'une façon ininterrompue sur toute la ligne de La Bassée et à Saint-Quentin. Dans la nuit du dimanche au lundi, j'ai été réveillé à plusieurs reprises par des coups sourds suivis de roulements d'une force inaccoutumée. Je me suis levé et j'ai regardé pendant un certain temps à la fenêtre. Il était 3h du matin, l'aube pointait radieuse, un mince croissant de lune se détachait à l'horizon sur un ciel délicatement rosé. L'air purifié par la nuit semblait d'une pureté incomparable ; un silence sur les environs immédiats absolu, entrecoupé seulement de temps à autre par le chant clair du coq. Mais, au loin, dans un cercle immense les roulements du canon. Ils se poursuivent sans arrêt, des coups plus sourds se détachant sur le bourdonnement qui à la fin vous crispent et vous énervent. On sent ces lignes couvertes d'hommes en feu. Des images de carnage, de sang, de souffrance, de deuil se pressent en foule dans mon esprit et je pense à *L'Enfer* du Dante.

Les dames de la Croix-Rouge ont obtenu l'autorisation de regagner la France. Elles voyageront par un train ordinaire jusqu'à Constance et elles seront accompagnées du soldat de la kommandantur Valentin. Dimanche 6, je déjeune avec ces dames chez M. Boudart, aimable trésorier de la Croix-Rouge. Nous buvons alors à leur bon retour dans notre France une des dernières bouteilles de champagne échappée aux réquisitions.

Lundi 7 juin 1915

Mademoiselle Thérèse Picard nous photographie messieurs Picard, leurs femmes, leur vieille mère, M. Boudart, M. Seydoux et moi pour que Mme Lepers infirmière-major puisse emporter à nos familles un souvenir des exilés. J'ai pris ma figure de fiancé afin que mes chéris puissent me voir les portant dans mon cœur. Je n'ai pas encore vu l'épreuve mais M^{elle} Thérèse m'a dit que j'étais parfait avec un air jeune et souriant. Si mes aimés ne me revoient plus jamais, sait-ont ce que sera demain avec cette épouvantable guerre, au moins auront-ils ainsi mon dernier doux sourire.

J'ai eu à 11h un entretien avec Mme Lepers ; elle m'a promis d'écrire à ma femme et de lui dire en détail qu'elle était ma vie ici. Elle doit aussi se présenter au Secrétaire Général de la Banque pour mettre autant que possible mon administration au courant de ce qui se passe ici et dans les succursales voisines. Mme Lepers est une femme distinguée, cultivée, ayant tout ce qu'il faut pour réussir dans sa mission. J'ai confiance.

Vu vers midi une femme de prisonnier de Maubeuge. Cette femme a reçu une longue lettre de son mari, voisin de chambrée dans son camp avec un Victor Rav..., cousin de Paul Rav...ancien premier commis au Cateau. Paul Rav...écrit à son cousin qu'il avait été au Havre voir ma famille. Tout le monde était en bonne santé. Je ne puis savoir la date mais qu'importe ! C'est une bonne nouvelle. Dieu soit loué !

Jeudi 9 juin 1915

Réveillé ce matin vers 5h par des coups de canon très sourds. Je me mets à la fenêtre et j'écoute avec attention. On entend assez distinctement le coup de départ et le bruit du point de chute. J'en conclus que nos ennemis ont établi dans les environs de Cambrai un canon de gros calibre dont les détonations nous arrivent régulièrement matin et soir, car j'ai remarqué depuis quelques jours, que cette canonnade se faisait régulièrement le matin et le soir vers 5h.

Les dames de la Croix-Rouge nous ont quittés aujourd'hui par le train de 13h. Pour les voir passer nous nous étions mis, ces dames Picard, ces demoiselles Ponsin et moi, dans un champ qui côtoie la voie à gauche de la rue de Fesmy. Il fait une chaleur accablante ; nous nous asseyons sur des bottes de foin nouvellement coupé et nous attendons. Sans nous donner aucun mouvement nous sommes tous en nage et le soleil est voilé par des nuages d'orage ! Enfin nous entendons un coup de sifflet et le train passe rapide devant nous. Parmi de nombreux soldats et officiers qui se trouvent aux portières, nous distinguons le costume blanc et la Croix-Rouge de nos infirmières, nous agitions nos mouchoirs, nos chapeaux, nous disons un adieu à celles qui partent vers la douce France.

Retour de Maubeuge, M. Picard nous donne d'assez bonnes nouvelles. Un zeppelin descendu du côté de Bruxelles, une avance lente mais sûre du côté des Dardanelles, de grandes pertes allemandes dans cette dernière campagne contre les Russes, enfin l'entrée prochaine en action de la Roumanie et de la Bulgarie.

10, 11, 12 et 13 juin 1915

Vendredi 10 juin, pendant que je me trouvais à la mairie pour le service de la Chambre de Commerce, l'équipe qu'un de nos amis appelle élégamment *les écumeurs*, est venue pour perquisitionner dans la maison. Grâce au calme imperturbable de Delbar, tout s'est admirablement bien passé. Ces messieurs ont visité la cave et le grenier, jeté un coup d'œil

rapide dans les chambres puis ont terminé leur visite par l'absorption d'une bouteille de vin que Delbar leur a offerte en mon nom. D'ailleurs ces équipes sont tellement arrosées par les habitants perquisitionnés, seul moyen d'avoir une bonne visite, qu'elles ne peuvent opérer que le matin. Le soir il faut se reposer car il serait impossible de monter ou de descendre les escaliers !

J'ai eu dans la soirée une longue causerie avec le sergent logé dans nos appartements et un de ses camarades, professeur dans une école primaire supérieure de Francfort, parlant très couramment le français. Nous tombons d'accord comme toujours d'ailleurs pour déplorer les malheurs de cette guerre, puis nous raisonnons chacun suivant notre point de vue. Chez l'Allemand, l'orgueil incommensurable de l'ordre, de la force, de la *kultur* germanique ; chez moi une confiance dans le résultat final. Cependant je remarque dans la mentalité de nos ennemis un respect qui va en s'accroissant pour l'union et l'esprit de sacrifice dont tous les Français sont animés depuis la guerre. On pense, j'en suis persuadé, dans l'Allemagne raisonnable, qu'il aurait mieux fallu pour les 2 peuples neutraliser le pays d'Alsace-Lorraine et marcher ensuite la main dans la main. Maintenant, il est trop tard, le sang coule à flot sur l'Europe entière.

Samedi 12 juin. Passé la journée à La Groise en compagnie d'Eugène Picard venu dans le village pour une inhumation chez nos excellents amis Denise. Nous traversons Catillon occupée par la fameuse colonne du train des équipages commandée par le Commandant von Helldorf. Cette colonne met en coupe réglée nos malheureuses campagnes. On dit que tous ces soldats, plus ou moins pillards, ont versé au gouvernement allemand des sommes variant de 2.000 à 4.000 marks pour ne pas aller au feu. Leur chef lui-même, qui pose en grand seigneur terrien, prend sans réquisitionner vins fins, liqueurs etc...

Il fait un temps superbe. L'orage survenu dans le courant de la nuit a donné une vigueur nouvelle à la campagne. Les blés poussent hauts et drus, les avoines commencent à courber leurs têtes lourdes et barbelées, les foin sont fauchés par place. Et nous pensons tous avec une haine au cœur que les fruits de cette terre si riche vont être recueillis par nos ennemis ! Je vais dans les pâtures avec M. Denise ; tout me rappelle la Normandie et les êtres chers que j'ai laissés. Il y a une année presque à la même époque, nous étions tous réunis, ma belle-famille, ma femme, mon Jacques et moi dans ce pays. Que de souvenirs ! Par instant mes yeux se mouillent de larmes. Au loin un sourd roulement de canon me rappelle la triste réalité.

Dimanche 13 juin, vu après la messe mon collègue de Caudry qui comme toujours apporte quelques nouvelles. Cependant il me dit que la personne du Havre qui correspond avec son mari à Caudry par l'intermédiaire d'un officier allemand ne parle de ma femme. J'en suis inquiet. Je me demande si aucun malheur n'est arrivé là-bas, malheur qu'on voudrait me cacher sous un silence, ou bien sont-ils partis tous au Meslay à la campagne. Voilà maintenant mon pauvre esprit tout agité de pensées funèbres.

Dans les journaux allemands, traduits par quelques-uns de nos amis, on peut lire que ce respect pour la France dont je parlais plus haut va en s'accroissant. L'Allemagne n'attaque plus ; elle fait face sur un front immense. On sent que la Bulgarie, la Roumanie et la Grèce, travaillées par notre diplomatie et l'or anglais, vont se ranger comme l'Italie de notre côté. Nos troupes dans leurs différentes offensives font preuve d'une bravoure et d'une capacité remarquables. Des

récits des attaques des Éparges⁵¹ et de Notre-Dame de Lorette circulent sous le manteau ; c'est admirable ! La nation française a retrouvé ses antiques vertus guerrières. D'autre part, chaque jour nous faisons des prisonniers aux Allemands. Assez peu, car les combats ne sont pas d'une grande envergure, mais ces prises indiquent moins de ténacité parmi les troupes ennemies. Nos avions - 20 - ont bombardé le quartier général du Kronprinz, avec succès. Cette attaque qui frise presque le crime de lèse-majesté est un crime sans nom aux yeux de nos ennemis tandis que le torpillage du *Lusitania* est une vétille !

Je passe ma journée chez mes amis Picard. Quelles excellentes gens ! Comme ils m'aident par leur affection à supporter mon isolement !

14, 15 et 16 juin 1915

Dans cette nuit du 16, j'ai été réveillé le matin par des coups de canon très sourds. Ils me semblent provenir de cette grosse pièce installée dit-on dans les environs de Cambrai. Ces roulements de canon nous ont causé à tous un certain plaisir. Il y avait longtemps en effet que nous n'avions entendu cette grosse voix qui hurle en ce moment d'un bout à l'autre de l'Europe. Le commandant est revenu de son voyage en Allemagne mardi 15. Il a averti M. Picard qu'il serait de plus en plus difficile pour les passeports, étant donné le service d'espionnage entretenu par les Français de main de maître à Maastricht, avec ramifications sur Liège, Bruxelles, Lille et notre région. Par contre, comme don de joyeux retour, il donne l'autorisation de rester dans les rues jusqu'à 9h du soir. La population en profitera avec satisfaction car nous avons un temps très beau et nous sommes aux jours les plus longs déjà ! Malheureusement il ne pleut pas ; les vents sont établis au sud, la terre souffre du manque d'eau et les jardins, autour desquels notre population ouvrière désœuvrée a tant travaillé ne donnent en ce moment que de maigres récoltes.

Peu ou point de nouvelles. La circulation devient de plus en plus difficile et nous ne connaissons de la guerre que ce que les Allemands veulent bien nous dire. Nos ennemis nous vendent très généreusement la fameuse *Gazette des Ardennes*, littérature reptilienne, écrite dans le seul but de nous décourager et de nous faire prendre assez souvent des vessies pour des lanternes. On voit même d'un mauvais œil quelques-uns de nos concitoyens lire les journaux allemands laissés de-ci de-là par les troupes. Nous nous cachons presque pour lire *La Gazette de Cologne* qui publie assez sérieusement les communiqués français et donne aussi le ton de la politique de l'Europe. Somme toute il semble probable de voir entrer dans le conflit la Roumanie et la Bulgarie. Aussi je reste de plus en plus persuadé d'une fin de la guerre diplomatiquement et non militairement.

En Galicie, les Russes semblent de nouveau débordés. Nous attaquons du côté de Lens mais nous avançons avec une telle prudence que Lens est toujours aux allemands. Nos avions ont bombardé Karlsruhe avec succès, cependant nous ne voyons pas ici la fin de tout cela ! Chaque jour passe avec la même régularité ; nous nous occupons tant bien que mal jusqu'à l'heure du coucher que nous faisons arriver le plus tôt possible pour tuer le temps.

Mardi 15 nous avons été M. Eugène Picard et moi à Inchy pour essayer de nous réapprovisionner en sucre. Nous avons vainement frappé à plusieurs maisons s'occupant de ravitaillement et nous sommes revenus bredouilles par Neuville. Jolie promenade cependant, surtout par la route qui va du cabaret dit *Le Pendu* à Neuville, derrière la ferme de

⁵¹ Au sud-est de Verdun

Rambourlieux. Le soldat Valentin, guide des dames de la Croix-Rouge parti mercredi 9, est revenu de son voyage. Il nous a simplement annoncé que ces dames étaient retenues à Rastatt une quinzaine de jours. Sur le reste du voyage, malgré quelques essais de quelques concitoyens loquaces, il a observé un mutisme de commande.

17 et 18 juin 1915

Les jours passent ! Nous aspirons de plus en plus à la délivrance et aucun symptôme ne peut nous faire encore espérer un retour prochain à la France.

Maintenant que l'heure de rentrer dans nos maisons a été reculée à 21h, nous avons décidé les familles Picard, Ponsin, Boudart, Seydoux et moi d'avancer notre souper afin de profiter d'une heure de promenade le soi. Voici deux jours que nous allons de 20h à 21h par les champs, le long de la route de Fesmy, et je ne cesse de penser à ma femme et à mon petit Jacques !

Nos ennemis tourmentés à l'idée d'un espionnage dans lequel ils étaient passés maîtres avant la guerre, viennent de défendre aux prisonniers de nous donner des nouvelles de nos familles de France restées en correspondance avec eux. Des peines très sévères sont édictées contre ceux qui enfreindraient cet ordre. Jusqu'ici j'avais pu savoir les miens en bonne santé grâce à Porez, mais maintenant la barrière s'élève encore plus infranchissable. Nous souffrirons pour la France jusqu' à l'heure de l'expiation !

19 et 20 juin 1915

Il fait un temps superbe, trop beau même, car nous n'avons pas eu une goutte de pluie depuis 15 jours et un soleil implacable ravage les jardins. Les légumes, sur lesquels notre population ouvrière comptait pour l'alimentation quotidienne, sont grillés et les plantes meurent faute d'eau. Par contre la récolte des foins se fait dans d'excellentes conditions et faucheurs et faneuses travaillent pour les Allemands. Tout doit être engrangé ou mis en tas, dans un ordre donné et avec des numéros, sous la responsabilité des communes. Les blés et les seigles commencent à jaunir, peu de paille, mais épis fournis. La moisson sous ce soleil ardent va en être avancée d'au moins 15 jours et je reste d'ores et déjà persuadé qu'elle sera faite par nos ennemis.

On a amené samedi au Cateau pour y être incarcérés 5 ou 6 notables de Busigny et d'Honnechy. Motif inconnu d'abord, puis ensuite vaguement donné - une tentative de déraillement sur la ligne de chemin de fer. On dit à mots couverts que cette tentative aurait été simulée par quelques soldats allemands furieux d'avoir été réprimandés de leur ivresse par un officier, sur plainte d'un notable de Busigny. Espérons que la vérité sera faite sous peu.

Vu le 19 un Belge venu pour le ravitaillement. Les vaillantes populations belges commencent à perdre courage ; elles trouvent le temps long et elle se fatiguent peu à peu du joug allemand. Malgré le semblant de liberté qui leur a été accordé, plusieurs Belges surpris avec de la correspondance ont été fusillés, d'autres porteurs de journaux français incarcérés. Les cris de « *Vive la Belgique, Vive la France* » sont considérés comme séditieux. Comme nous, ils sont impressionnés par la presse devenue de plus en plus germanophile. Ils lisent les victoires allemandes sur les Russes, ils voient nos troupes mettre des mois pour conquérir quelques mètres de tranchées, ils sont influencés par la force allemande et ils perdent peu à peu confiance.

Danquigny, venu de Caudry comme d'ordinaire, m'a communiqué la carte de Porez où il est dit que ma famille va bien mais qu'elle n'a pas de mes nouvelles. Cette carte est datée du 15 mai. On entend le canon par intervalles surtout la nuit de 2 à 5h du matin. Sans doute les grosses pièces qui tirent à cette heure matinale. Il se confirme que les Allemands ont subi de très grosses pertes à Moulins-sous-Touvent ; des trains bondés de blessés passent sur notre ligne remontant vers l'Allemagne. Lourdes pertes aussi du côté de Bapaume. Quelle boucherie !

21 juin 1915

Anniversaire de mes fiançailles ! Quel doux souvenir monte de mon cœur. Je ne veux pas penser, mes yeux se gonflent de larmes. Comme j'étais tout à la joie à cette époque et comme en ce moment je sombre peu à peu dans une tristesse de plus en plus profonde. J'ai fait dire une messe ce matin, messe à laquelle j'ai assisté et j'ai prié Dieu de toute la force de mon cœur de nous protéger et de nous bénir !

22 et 23 juin 1915

Les journées passent. Nous attendons toujours anxieusement les nouvelles du dehors et nous prêtons l'oreille au bruit du canon. Somme toute, nous avons l'impression d'être des assiégés dans une ville tenue par l'ennemi. Notre état d'âme et par là même notre raisonnement n'est qu'un reflet des nouvelles données par les Allemands ou apportées des pays voisins. Le 22 au matin, nous étions sous l'impression du recul des Russes et nous nous laissions aller à désespérer ; le soir les Allemands ayant affiché un recul de leurs troupes sur Munster, nous étions tout à la joie !

Par Cambrai d'une part, et Maubeuge d'autre part, nous avons appris nos succès lents mais certains. Du côté d'Arras on dit qu'une grande bataille se prépare sur ce front et que de nombreux renforts d'artillerie sont sans cesse débarqués à Cambrai. Le bruit courait en ville d'un ultimatum envoyé par les États-Unis à l'Allemagne, mais personne n'y croit. Somme toute, nos troupes paraissent attaquer sur tout le front. Arriveront-elles à percer la ligne ?

Le régiment de Francfort tenant garnison ici doit partir sous peu. La municipalité a demandé à la kommandantur de transférer le bureau dans un autre local que le nôtre, mais nous n'avons pas eu gain de cause et nous devons être occupés encore une fois.

24 juin 1915

Le bataillon de Francfort a quitté notre ville ce matin. J'espérais avoir quelques instants de répit pour nettoyer nos bureaux et surtout mettre en lieu sûr un panier de linge fin, mais le dernier soldat de Francfort a remis son service à un autre qui vient de je ne sais où. Vers 8h, cependant, Delbar vient m'avertir que les Allemands ont quitté le bureau, sans doute pour déjeuner. Vite nous descendons le panier à linge ; en hâte tout le monde déménage la grande armoire de Bayeux que nous remplissons à qui mieux mieux du linge le plus fin du trousseau de ma Lisa. C'est autant de sauvé, quoique je ne crois guère au bruit couru de la réquisition du linge. Au moment où nous fermions les portes, ces messieurs revenaient prendre leur place au bureau.

150 prisonniers civils des environs du Cateau sont revenus ici. Tous faisaient partie d'un camp installé à Erfurt. Ils sont en bonne santé, ne manquaient de rien, bien ravitaillés par la France. Cependant, malgré toute l'hygiène suivie par les autorités allemandes, 900 dit-on sont morts du typhus sur 15.000 baraqués dans 6 maisons de planches construites d'une façon

relativement confortable. Que de scènes pathétiques au retour de ces hommes détenus depuis 10 mois ! Les uns pleuraient, les autres riaient d'une façon un peu convulsive. Certaines familles n'étaient plus hélas réunies ayant perdu un de leurs membres. Nous nous demandons ici quel motif a inspiré ce renvoi de prisonniers en France. Pour le moment, tous gardés à vue dans un ancien couvent désaffecté, ils attendent le bon vouloir des autorités allemandes. Seront-ils rendus à la liberté !?

Vu un Belge venu hier pour le ravitaillement. Rien de nouveau ; les Russes battus sont en train d'évacuer la Galicie. On ne sait plus rien de notre offensive du côté de l'Alsace, quelques-uns prétendant que de grandes batailles se préparaient du côté de l'Alsace. Un journal français annoncerait la découverte par nous d'un nouvel explosif qui rendrait la guerre encore plus meurtrière !

25 juin 1915

Vu chez M. Picard l'officier allemand et les 2 délégués américains du Comité de Ravitaillement. Nous avons causé tout en fumant une cigarette dans le jardin. Les 2 jeunes américains - 24 et 26 ans - font le meilleur ménage avec leur compagnon allemand, grand, bien pris, très sanglé dans son uniforme gris dont la boutonnière est ornée de la Croix de Fer. Il se nomme Neuerburg⁵², est dit-on Alsacien de souche française. De la guerre nous évitons d'en parler, mais à un moment me trouvant seul avec le plus jeune américain ce dernier veut avoir des détails sur la bataille du Cateau. Je lui raconte alors l'arrivée du grand État-Major anglais, son brusque départ et enfin la bataille du 24 août. Il aime les Anglais, on voit au cours de mon récit son œil s'illuminer de plaisir. C'est un vrai Saxon ! Nous avons peu à peu entamé la question des rapports de l'Amérique avec l'Allemagne quand l'officier l'interpella pour lui demander un renseignement relatif au ravitaillement. Je m'étais assis dans le cercle formé par les hôtes de M. Picard quand on vint me prier d'aller de suite à la banque, les gendarmes allemands m'attendant pour perquisitionner.

J'accours ; ces messieurs habillés de vert au hausse-col de cuivre, m'attendaient. Presque sans mot dire, nous descendons à la cave ; tout est examiné à la lueur d'une bougie ; on regarde les bouteilles, on sonde avec le sabre des tas de papier, on tape sur les tonneaux. Nous montons au premier étage, j'ouvre toutes grandes les portes des diverses chambres et des placards. Mes gendarmes jettent un regard sur tout, ne touchent rien et après avoir repassé par le jardin et les bureaux sortent sans mot dire. Qu'ont-ils voulu ? Que sont-ils venus chercher ? Mon esprit se perd en conjectures.

26 juin 1915

Voyage à Cambrai pour le compte de la Chambre de Commerce. Nous partons à 6h, M. Lecerf, industriel au Cateau, et moi dans une Victoria assez confortable accompagnés de l'inévitable Allemand qui prend place sur le siège à côté du cocher. Ce dernier est un jeune homme employé chez Lamarche, loueur de voiture, très débrouillard. Il connaît à fond le tempérament allemand, aussi n'ai-je jamais à m'occuper de notre gardien. Dans tous les voyages, à la première halte, l'Allemand et le cocher fraternisent le verre en main et jusqu'au retour à la kommandantur, l'un restaure, abreuve et promène l'autre si bien qu'ils finissent toujours par devenir une paire d'amis.

⁵² En premier lieu, Fernand écrit *Neuerburg*. Puis dans la suite des feuillets, il écrira *Neurebourg* ou même *Neubourg*.... J'ai choisi, *Neuerburg* patronyme germanique présent en Alsace, compromis admissible...

Du Cateau à Cambrai, sur la route un peu uniforme que nous mettons généralement 3h à parcourir, les moissons étalent à droite et à gauche des tapis de nuances variées. La récolte promet d'être superbe, mais la ferons-nous ? Mon compagnon et moi craignons fort que nos ennemis ne profitent encore de cette situation exceptionnelle pour mieux se ravitailler et faire durer cette guerre épouvantable. À Cambrai mon ami Desroy ne m'attendait plus. J'ai tant de commissions verbales à faire de la part des catésiens que Mme Desroy veut bien s'en charger. Pour moi, après avoir pris les fonds à la Chambre de Commerce, je vais à la mairie, à la sous-préfecture, à l'évêché. Partout on me réserve le meilleur accueil. À l'évêché c'est Monseigneur Massard, secrétaire général qui me reçoit : belle et grande figure de prélat, fine, acétique. Je vois le sous-préfet provisoire M. Hélot dans son cabinet de travail, vrai musée, aux murs tapissés de gravure, encombré de meubles anciens et de bibelots rares, éclairé par des fenêtres à meneaux tapissées de vigne vierge. Il y avait longtemps dans ce pays tout industriel qu'il m'avait été donné de reposer mes yeux dans un milieu aussi éclectique.

Je ne puis m'empêcher d'en faire part à mon interlocuteur, tête blanche de vieillard très fine, qui me répond, enfoncé dans une grande bergère Louis XV. Il n'est pas de ce pays, c'est un rouennais. Nous causons de cette jolie ville que je connais tant et il arrive que sa famille et celle des Le Ber⁵³ se connaissent depuis longtemps ! Des nouvelles de la guerre, on n'en sait pas plus à Cambrai qu'ici. On voit des mouvements de troupes dans différents sens, mais on ne peut tirer aucune conclusion. Mon collègue est assez démoralisé de la défaite russe, comme moi il se laisse vivre au jour le jour ne voulant plus penser à la fin. Au marché à Cambrai, sur la place et dans la ville, grande animation mais on peut remarquer une absence presque totale d'automobiles.

Arrivé au Cateau, je vois M. Picard retour, lui, de Saint-Quentin où il a assisté à une séance du Comité de Ravitaillement Américain. Il était avec M. Seydoux et ces messieurs ont voyagé dans une automobile allemande, accompagnés d'officiers dont ils se plaisent à vanter la courtoisie. Pendant son absence, M. Picard a reçu la visite d'un policier allemand qui a perquisitionné dans ses papiers de fond en comble. Il va sans dire que la police a fait buisson creux, non pas cependant sans causer quelque émotion, bien naturelle d'ailleurs, à madame Picard. Le policier est venu aussi pendant mon absence dans notre bureau, mais il ne m'a pas demandé et il s'est contenté de causer au scribe. À quand mon tour ?

Dimanche 27 juin 1915

Je passe ma journée chez mes amis Picard qui ne cessent de me recueillir et de me témoigner une affection dévouée. C'est grâce à eux que je ne sombre pas dans la plus profonde des désespérances. Ils me remontent, m'encouragent et je me reconforte toujours à l'optimisme de cet excellent maire. J'en arrive à me sentir presque de la famille

Le policier qui n'avait pu perquisitionner dans le bureau de commerce de M. Picard est revenu à 7h du matin pour finir sa triste besogne.

Vu un habitant de Caudry, ces gens-là sont extraordinaires : ils disent toujours que cela va bien pour nous !

Lundi 28 juin 1915

Le calme le plus absolu. Nous n'entendons le canon que de très loin et les nouvelles qui nous parviennent sont dénuées de tout intérêt. D'ailleurs comment pourrions-nous en recevoir

⁵³ Mathilde Le Ber avait épousé Henri-Auguste de Lignerolles, père de Louisa épouse de Fernand Turlotte.

puisque la censure des allemands est de plus en plus rigoureuse. Un ouvrier d'Avesnes-les-Aubert portant par des chemins détournés des lettres de notre région à Lille, et vice-versa, a été arrêté il y a quelques jours. Son arrestation aurait eu lieu sur une dénonciation anonyme. Toujours est-il que toutes les personnes auxquelles les lettres étaient adressées ont été appelées devant le Conseil de Guerre pour fournir des explications et donner leur nom, prénom et état civil. Le malheureux ouvrier a été condamné à 5 ans de forteresse.

Mardi 29 juin 1915

Grand travail aujourd'hui à la Chambre de Commerce. Nous avons payé une cinquantaine d'emprunts et fait 30 dossiers de demandes. Pour le bon ordre, comme de coutume, je ne faisais entrer que 2 personnes à la fois ; aussi la guerre des postulants s'étendait-elle du bureau jusque sur la place.

Nos ennemis ont renvoyé dans leurs foyers un certain nombre de prisonniers civils de notre région raflés en octobre 1914. On dit que cette mesure va s'étendre à tous les non mobilisables. Beaucoup de malheureuses familles vivent maintenant dans l'espoir de revoir les leurs. J'ai pu dire quelques mots à 2 de ces prisonniers venus à la Chambre de Commerce pour toucher des sommes empruntées par leurs femmes. Ce sont des agents de la Compagnie du Nord. Ils ont bonne mine et ne paraissent pas avoir beaucoup souffert. Les premiers mois ont été durs, mais dès février, secourus par des comités français ainsi que la Compagnie du Nord, l'existence leur a été moins pénible. J'ai vu des cartes postales envoyées par le chef de l'exploitation du Nord. Elles sont excessivement paternelles et très réconfortantes. L'intéressé est appelé *mon cher ami*, on lui assure son traitement plein jusqu'à novembre 1914 et demi-tarif à dater de cette époque. Nous savons dès lors de quelle façon régler les demandes des agents de la Compagnie et malgré les observations qui pourraient être faites par quelques bourgeois égoïstes qui ne manquent de rien en ce moment, je maintiendrai ce tarif.

Les scribes allemands installés dans nos bureaux n'ont pas l'allure belliqueuse de leurs prédécesseurs. Ils ne s'enferment pas comme eux et ne se cachent pas non plus derrière d'immenses cartes apposées aux panneaux vitrés des fenêtres. Les hommes sont chétifs et malingres. Le commandant a l'air d'un bonhomme excessivement paternel. Le téléphone les reliant avec je ne sais qui vient d'être posé près du bureau du chef de comptabilité.

30 juin, 1^{er} et 2 juillet 1915

Pas de nouvelles. Peu à peu tous ceux qui essaient de raisonner sur la situation présente perdent courage. À part quelques optimistes impénitents, qui croient toujours à l'arrivée de l'armée française dans la huitaine, nous envisageons la possibilité d'un second hiver sous le régime de l'occupation allemande. Il sera sans aucun doute des plus pénibles. Peu à peu les ressources du pays, réquisitionnées sans merci par les ennemis, s'épuisent. Après nous avoir défendu de tuer des porcs on nous défend de tuer des veaux. Restent les vaches dont il faudra garder toutes les laitières pour l'approvisionnement du lait. Nos récoltes qui s'annoncent superbes ne nous seront pas laissées ; peut-être gardera-t-on, sous un contrôle sévère, un peu de grain pour l'ensemencement. À vrai dire, l'Amérique nous ravitaillera, mais en quantité si minime qu'il y aura juste là ration suffisante pour ne pas mourir de faim ! Les campagnes avec leurs provisions plus ou moins bien cachées, souffrent moins que les villes. Chaque semaine, au moment des demandes à la Chambre de Commerce, je constate combien la physionomie du

citadin diffère de celle du villageois. Tandis que ce dernier a encore bon aspect, l'autre est pâle et très amaigri.

Vu le Belge qui s'occupe ici du ravitaillement. La vie devient aussi de plus en plus difficile en Belgique quoiqu'elle ne soit pas comparable avec celle que nous menons ici. On a forcé - et après de terribles menaces presque suivies d'exécutions - les ouvriers de l'arsenal de Malines de travailler au matériel de guerre. Ce Belge a pu lire des journaux français du 24 et 25 juin. Ils ne contenaient que des faits insignifiants ne donnant aucune indication sur la guerre. Le Général Joffre aurait reçu carte blanche du gouvernement pour mener la guerre et les Russes se prépareraient à une campagne d'hiver.

Je viens d'être pressenti par messieurs Picard et Seydoux pour organiser au Cateau la comptabilité du Ravitaillement Américain. Pour le moment Le Cateau dépendant de Saint-Quentin groupe autour de son centre ses communes et alimente les cantons de Caudry et Solesmes. Ces messieurs voudraient se détacher de Saint-Quentin et faire de notre ville un centre régional desservant les cantons de Caudry, Solesmes, Bohain, Le Quesnoy, Gouzeaucourt. Nous communiquerions directement avec Bruxelles. Si la combinaison était agréée par le Comité Américain nous irions M. Piot et moi étudier l'organisation de cette comptabilité un peu spéciale à Valenciennes.

2 juillet. Nous venons d'apprendre successivement l'arrestation au Quesnoy de M. Carlier maire, et à Saint-Quentin de notabilités de la ville. Au Quesnoy, M. Carlier aurait caché parmi les malades civils de l'hôpital un soldat anglais et 3 soldats français. À Saint-Quentin, on aurait découvert un câble téléphonique souterrain communiquant avec Paris. Que vont devenir ces malheureux ? On peut tout craindre !

Un des soldats allemands logé chez moi couche maintenant dans nos bureaux près du téléphone.

Jour sombre. Je souffre d'un dérangement des intestins qui m'a pris très violemment samedi soir 3 juillet. Ma journée de dimanche se passe à peu près et je me soigne à grand renfort de tasses de thé au rhum. Vu Danquigny, retour de Lille où il a été pour des affaires de la commune de Caudry. La ville de Lille fourmille d'espions ; il n'a pas cessé d'être surveillé. Peu ou point de nouvelles, on conserve toujours bon espoir et on s'attend à un grand coup sous peu entre Lille et Valenciennes. La situation économique et financière de la France serait excellente.

Nos ennemis font grand état d'un succès remporté par les troupes du Kronprinz dans l'Argonne au lieu-dit *Four de Paris*. Ils auraient percé notre première ligne en faisant de nombreux prisonniers - 2.500 - mais auraient été arrêtés à la 2nde ligne par notre artillerie. Peut-être ce succès leur a-t-il coûté très cher, en tous les cas c'est un succès. D'autre part, les Russes reculent toujours ; les Italiens paraissent conduire la guerre assez mollement. Quant aux Dardanelles, les avances des troupes alliées sont si minimes qu'à mon avis rien ne fait prévoir la chute de Constantinople.

Pas de nouvelles de l'affaire de Saint-Quentin. M. Carlier du Quesnoy aurait été condamné à 6 ans de réclusion.

5 et 6 juillet 1915

Nous sommes toujours dans l'attente d'un événement qui nous tirera de cette situation impossible à décrire. On vit sans vivre, on cherche des occupations sans en trouver, on a toujours l'esprit tendu vers une idée fixe : la délivrance. Pour nos ennemis, comme pour nous, cette existence finit par être à charge. Les militaires de carrière la trouvent peut-être parfaite, mais les industriels et les commerçants, les hommes du peuple surtout, commencent à réfléchir et tous font des vœux pour la fin du fléau. On les sent nerveux. De la kommandantur est arrivé hier l'ordre de faire taire les chiens qui aboient la nuit. Un horloger voisin rit trop le soir. Dans les rues des gendarmes nouveaux venus voudraient se faire saluer. Ils vont vers nous, vous regardent fixement et d'un air arrogant vous disent « *Bonjour Monsieur* ». Si vous ne leur répondez pas ils vous cherchent une affaire.

Tous les fruits du pays sont réquisitionnés ; on laisse je le suppose ceux des jardins particuliers, mais on saisit ceux des cultures maraîchères. M. Hélot, président de la Chambre de Commerce de Cambrai, a protesté dans une lettre écrite à l'ambassadeur des États-Unis à Berlin contre la prise complète des céréales du pays. Protestation platonique sans doute, mais toujours courageuse. On est toujours sans nouvelles de l'incident de Saint-Quentin.

Monsieur Picard retour de Hautmont nous dit que des mesures de rigueur excessives commencent à sévir sur ce pays jusqu'ici indemne de tous nos ennuis.

Comme je le craignais, de nombreuses troupes viennent du front russe pour tenter sur notre front une nouvelle attaque. Espérons que la vaillance française saura repousser une fois de plus ce flot et même le contraindre à rentrer dans son pays. On parle d'attaques de sous-marins anglais dans la Baltique, d'une avance dans les Dardanelles, avance dit-on sérieuse qui menacerait Constantinople. Les Anglais au moyen de filets métalliques auraient barré le Pas-de-Calais et assuré le libre passage du détroit pour leurs troupes !

7 juillet 1915

Anniversaire de ma naissance, j'ai 47 ans aujourd'hui. Quelles angoisses l'heure présente ne cesse de m'apporter. Seul, loin des miens, de cette Normandie où j'ai vécu une prime jeunesse et que j'ai faite mienne par mon mariage avec ma Lisa, ma pensée, à toute heure du jour, se reporte vers les êtres chéris. Je les vois dans le cadre de verdure qui entoure le Meslay et je les suis pas à pas, les yeux chargés de pleurs, dans tous les petits incidents de cette vie à la campagne que je ne recommencerai peut-être jamais plus !

8 et 9 juillet 1915

Les difficultés augmentent de jour en jour ! Il y a d'abord pour le moment la question des impôts. La municipalité, suivant des conventions signées par un haut fonctionnaire allemand de l'étape de Saint-Quentin, avait compris dans son versement des bons de réquisition imprimés à Cologne et ayant valeur de billet de banque. Les bons viennent d'être refusés. Il faut de la monnaie ayant cours avant la guerre. Cette convention d'il y a 3 mois est sans valeur le haut-fonctionnaire ayant été désavoué par son gouvernement. Comment appelle-t-on un acte pareil dans la langue française ? La municipalité paiera donc environ 75.000 francs en bonnes espèces. Mais comment pourrait-il en être autrement puisque, depuis une quinzaine de jours, les Allemands et les Belges qui vendent dans ce pays soit du sucre soit du café, ont récolté pour environ 35 à 40.000 francs de monnaies françaises ! Les Allemands se rendent compte de visu de la richesse du Cateau.

La brigade de gendarmerie de notre ville s'est augmentée de quelques unités, unités envoyées de Saint-Quentin surtout pour surveiller la bonne exécution de toutes les ordonnances concernant les récoltes. Parmi ces gendarmes, l'un d'entre eux joue depuis quelques jours le rôle d'agent provocateur. Il regarde les gens qu'il rencontre fixement va à eux et à brûle-pourpoint les saluts d'un « *Bonjour Monsieur* » plus ou moins ironique. Si vous ne croyez ne pas devoir répondre, le bon gendarme se fâche et vous insulte en allemand. De paisibles citoyens molestés dernièrement ont porté plainte au commandant. Par principe, je le pense, le commandant a donné raison à son subordonné et blâmé les habitants de leur attitude dans la rue à l'égard des officiers allemands. Nous allons peu à peu arriver au salut des officiers. Il est juste de dire que les soldats allemands sont en général polis et qu'ils saluent souvent les premiers dans la rue les personnes occupant une fonction civile un peu en vue.

Messieurs Boudart et Picard ont été jeudi à Cambrai pour la Chambre de Commerce. Là ils ont appris qu'une quinzaine de notables étaient sous les verrous pour s'être refusés à sanctionner une émission de 500.000 francs de bons de la ville de Cambrai pour le paiement des troupes d'occupation. Comme toujours on a fait la quête en ville, recueilli des signatures et émis les bons.

On raconte là-bas que la victoire du Kronprinz aurait été suivie d'une défaite de l'armée allemande, défaite dans laquelle nos ennemis auraient eu un grand nombre de tués et de prisonniers. Je suis quant à moi de plus en plus sceptique sur ces racontars ; ne disait-on pas aujourd'hui au Cateau, que Gand était reprise et Bruxelles sur le point de l'être !!!

Vendredi nous avons payé à la Chambre de Commerce cent et quelques demandes de fonds. On faisait queue jusque dans la rue. J'ai pu organiser avec nos propres moyens un service d'ordre qui a très bien fonctionné. Tout le monde a touché son dû, sans bousculade et surtout pour le brave Piot, si dévoué, sans erreurs.

10 et 11 juillet 1915

Les scribes de Wesel arrivés ici depuis une quinzaine de jours quittent nos bureaux pour suivre leur régiment appelé contre les Russes. Ils sont remplacés par ceux de Limbourg. Et toute la nuit du 9 au 10 ce n'a été qu'un va-et-vient continu dans nos bureaux pour déménager et emménager les paperasses de ces messieurs. Je regrette les scribes de Wesel qui étaient des gens calmes et doux. Comment seront ceux de Limbourg ?

Vu hier Danquigny venu comme de coutume ici passer son dimanche en famille. Par extraordinaire il est moins optimiste que les jours précédents. On s'attend, comme je l'ai toujours pensé d'ailleurs, à une campagne d'hiver et *Le Temps* laisserait dans un de ses articles percer ses craintes à ce sujet. Danquigny a des ennuis avec le financier allemand, officier trésorier sans doute de l'étape de Saint-Quentin. M. Khron, nom de cet officier qui a inspecté ma caisse ici, après avoir fourni à Danquigny les moyens d'aller à Lille pour les impôts de Caudry, voudrait maintenant le faire marcher en vue de la rentrée des impôts des communes du Catelet et de Crèvecœur dont on ne peut rien tirer.

Danquigny, très ennuyé, répond à juste raison que s'il a aidé de ses conseils la municipalité de Caudry, il n'a rien à faire avec les autres communes qui ne sont point dans son rayon.

Le Ravitaillement Américain nous paraît pêcher par un manque de surveillance. Les farines blutées en Belgique sont mauvaises et contiennent des quantités de son par trop considérable. J'ai dû faire griller mon pain pour ne pas être indisposé. Les viandes salées et les autres denrées arrivent avec des manquants variant de 20 à 25%. Le bruit court dans le public que les Allemands tripotent à leur profit dans ces denrées qui devraient leur être sacrées puisqu'elles servent à ravitailler des populations ruinées par la guerre et de plus dépouillées par le vainqueur, même du strict nécessaire.

J'ai passé l'après-midi de samedi avec M. Dubois, banquier à Bohain. Nous avons beaucoup causé de la question financière et déploré les errements des communes relatifs aux émissions de billets. Ici, grâce à M. Picard, nous tenons la main ferme à ce qu'aucune émission ne soit faite dans les communes du canton. M. Dubois me parle de mon malheureux collègue de Saint-Quentin dont le patriotisme aurait étouffé la prudence et qui, même sans charge sérieuse, aurait été déporté en Allemagne.

Dimanche soir le canon s'est fait entendre avec une force inaccoutumée jusque dans le milieu de la nuit. Autrefois ces canonnades nous donnaient de l'espoir, maintenant nous restons plus indifférents n'espérant plus rien !

12 juillet 1915

J'ai passé presque toute ma journée, en solliciteur, à la kommandantur. Arrêté il y a quelques jours au poste au sujet de mon passeport, je me suis trouvé signalé et forcé de faire renouveler cette pièce qui m'avait été si aimablement délivrée par le Lieutenant Schwaur. Du bureau où on remet les passeports on m'a renvoyé au lieutenant-adjutant. Je me suis donc, après un peu de toilette, rendu à la kommandantur où j'ai fait passer ma carte au successeur de M. Schwaur. On a remis l'entrevue à 11h00, puis à 13h puis à 17h00, enfin à 17h30 j'ai été reçu. Entrevue très froide avec un monsieur glacial et gourmet, assis à contre-jour, les yeux dissimulés derrière un binocle d'écaille aux gros verres ronds. Rien de la simplicité et de la bonhomie allemande déjà appréciées par moi. Une pose dénotant le vainqueur irrité. J'ai demandé de renouveler ce permis, mais il m'a été répondu que les ordres les plus sévères avaient été donnés pour les permis de ce genre, et qu'il ne serait pas renouvelé. J'ai sollicité alors l'autorisation de me promener à 2 kilomètres au-delà des postes. On en référerait au commandant et j'aurai une réponse après-demain. J'ai quitté le cabinet du lieutenant sur une mauvaise impression. Ma pensée se reporte vers le Lieutenant Schwaur et plus que jamais, je regrette le départ de cet homme qui cachait sous un rude aspect une âme franche et loyale.

13 Juillet 1915

Les nouvelles de la guerre qui circulent sont tellement bonnes que nous avons peine à y croire. En premier lieu, on donne comme certaine la chute de Constantinople. Je suis étonné de voir que les Allemands n'en n'ont pas parlé dans les quelques journaux parvenus dans nos mains mais leur presse peut cacher ce fait ou en reculer la nouvelle. Je ne crois pas encore pour ma part à la chute de Constantinople mais je crois à des mouvements révolutionnaires en Turquie. Ces mouvements suscités par l'or anglais auraient pour but de lever le parti vieux turc contre le parti jeune turc. On se demande pourquoi les Turcs sont entrés dans la bagarre et on peut dire, à juste raison, qu'ils se battent pour le Roi de Prusse et qu'il vaut mieux pour eux entrer en composition que de continuer une lutte sans aucun avantage pour leur avenir.

On fait courir le bruit de la prise de Gand, de la conquête de l'Alsace moins Strasbourg etc... Autant de folies !!! Cependant, les Russes font front et avancent. Nous avons des succès de l'Aisne à la mer du Nord et les communiqués allemands parlent d'Altkirch que nous avons dû abandonner il y a 10 mois !

14 Juillet 1915

L'autorisation que je sollicitais de pouvoir me promener à 2 kilomètres au-delà des postes m'a été refusée. Je m'y attendais un peu à la manière dont le lieutenant m'avait reçu. J'ai donc en main une belle lettre du commandant me disant, en allemand, qu'il n'est pas en son pouvoir de m'accorder la permission demandée. Cette lettre ira au dossier rejoindre son invitation à dîner reçu fin 1914. Voilà toute la politique allemande : patte de velours et coups de trique. Comment s'étonner qu'avec de tels mœurs des populations occupées aient une haine si vivace après presque 11 mois !

Fête nationale ! Toujours avec la même délicatesse, nos ennemis donnent un concert. Quelques cuivres groupés autour d'un chef, ancien douanier dit-on, s'époumonent pendant 2h pour les rares officiers allemands qui déambulent sur la place vide de tout civil. Dans les rues, beaucoup de fillettes et de femmes arborent la cocarde tricolore, mais les manifestations patriotiques revêtent un vrai caractère au cimetière. La tombe des Anglais et des Français est couverte de fleurs dont l'arrangement donne les couleurs du drapeau national. Certains bouquets sont noués avec des rubans tricolores. Ces rubans d'ailleurs ont été enlevés par ordre de l'autorité allemande.

Si la population souffre moralement et physiquement de l'occupation, elle est toujours confiante dans l'issue finale et elle consent à souffrir encore de longs mois pour en finir avec le cauchemar qui, du fait de l'Allemagne, pèse depuis 20 ans sur l'Europe.

Vu Bombart de Solesmes, retour de Maubeuge, où il est allé pour des questions de ravitaillement. Les nouvelles colportées à Maubeuge sont bonnes : les Russes avancent et font des prisonniers, l'affaire des Dardanelles paraît en bonne voie et quoique rien ne fasse supposer la chute de Constantinople, la confiance règne de plus en plus dans les camps des alliés. Malheureusement le soir nos ennemis affichent un succès de leurs troupes dans l'Argonne où ils nous auraient fait 2.200 prisonniers avec 54 officiers. Je retombe dans mes tristes pensées !

15 et 16 juillet 1915.

Absence complète de nouvelles, mais le canon ne cesse de se faire entendre surtout dans la direction d'Arras. On dit que les Allemands ont établi des batteries de gros calibre dans leur 2nde ligne et que, de là, ils ne cessent de bombarder la malheureuse ville d'Arras qui ne sera bientôt plus qu'un monceau de cendres. Après Reims, Ypres ; après Ypres, Arras. C'est un acharnement de barbares sur ces malheureuses villes ouvertes dont la destruction n'est d'aucune utilité au point de vue militaire. Pour s'excuser, nos ennemis disent vouloir détruire les postes d'observation que nous pouvons mettre sur les monuments élevés, or la cathédrale d'Arras n'a pas de clocher ! Mais attendons patiemment, Dieu est là, mettons en lui notre confiance et attendons la fin.

Le paiement des impôts donne lieu à certaines difficultés dans quelques communes du canton. On a mis des otages en prison, en attendant le versement des fonds. L'or a disparu

complètement, il en est de même de nos billets, reste quelques marks, des pièces de 5 francs et une multitude de billets de communes dont la valeur devient de plus en plus inquiétante. Parmi ces émissions, celle de la Chambre de Commerce de Cambrai voit son crédit s'affirmer de jour en jour. Pendant 48 heures nos ennemis ont échangé à Cambrai les billets de la Chambre de Commerce contre des marks, moyennant un escompte de 2%. Dans notre région, nombre de ces billets, mis par nos soins en circulation, sont mobilisés en réserve dans les portefeuilles des négociants enrichis en tripotant sur les denrées alimentaires.

Un petit trait du caractère Allemand. Monsieur J..., lieutenant pas du tout guerrier, se plaint à son barbier qui le rase tous les matins, des longueurs et des tristesses de cette guerre. Il parle de sa jeune femme 26 ans de ses enfants en termes émus, puis finalement demande si on ne pourrait pas lui procurer une jolie petite femme pour lui faire passer le temps ! Voilà la vertu allemande. Beaucoup de façade, des scrupules blanchis ! Tout est hypocrisie.

17 et 18 juillet 1915

Monsieur Émile Picard et M. Seydoux ont été le 17 juillet à Saint-Quentin pour assister à la réunion du Comité Américain du Ravitaillement. Les communications de ville à ville deviennent de plus en plus difficiles pour ne pas dire impossibles, aussi les nouvelles que nous rapportent nos amis sont-elles très laconiques. Cependant M. Picard a vu un médecin de Guise revenu dans cette dernière ville après avoir séjourné de longs mois en France. Il rapporte de notre pays un ton de confiance dans l'issue finale qui nous rassure tous. L'union des Français est admirable, tous les esprits sont tendus vers un seul but : vaincre. La France est transformée en un vaste arsenal où on usine, à force, tout un matériel de guerre. Quand nous et les Alliés auront un nombre suffisant de munitions, et on cite un chiffre fantastique, alors peut-être l'heure aura-t-elle sonné.

Nos ennemis d'ailleurs, malgré quelques rodomontades, laissent percer une certaine lassitude. Cette guerre dure, pour eux comme pour nous, trop longtemps. Ils comprennent qu'ils perdent peu à peu toute cette clientèle mondiale qui faisait, plus encore que leur armée, la force de l'Allemagne. Aussi beaucoup d'entre eux voudraient-ils assigner à fin octobre un terme à la guerre. Pour moi, à moins d'événements que je ne puis prévoir, cette date est prématurée.

Pendant que M. Seydoux était à Saint-Quentin, des hommes de la fameuse *Colonne 14* - colonne des rapineurs - sont entrés dans sa maison habitée par les Allemands et ont jeté pêle-mêle dans un chariot tous les cuivres, aussi bien la batterie de cuisine que les bronzes d'art. Quand le chariot a été presque chargé, ils sont partis du côté de Bazuel en annonçant qu'ils reviendraient le lundi matin. M. Seydoux aussitôt son retour a prié le commandant de bien vouloir lui rendre justice et l'aider à ne pas permettre qu'on mît au pilori des œuvres d'art, souvenirs de famille. Le commandant est apparu très surpris de la manière d'agir *des 14* et a promis à M. Seydoux de faire son possible pour arrêter ce pillage d'un nouveau genre. Dimanche 18, M. Seydoux n'avait pas de réponse, mais lundi, avis lui fut donné que seul le capitaine de la fameuse *Colonne 14* pouvait trancher la question. Sollicité par M. Seydoux et M. Picard, ce capitaine a fait répondre qu'il verrait à restituer les antiquités. Cet acte a causé une très vive émotion dans notre ville.

J'ai passé ma journée de dimanche avec cet excellent M. Boudart. Nous avons comme d'habitude beaucoup causé de la guerre. Les Russes qui paraissaient faire quelques progrès sont de nouveau battus et nos ennemis claironnent dans leur communiqué devenu de plus en

plus laconique un nombre fantastique de prisonniers. Cependant une action très vive doit se dérouler du côté d'Arras, car depuis 8 jours le canon se fait entendre sur notre gauche d'une façon presque ininterrompue. Pourquoi les télégrammes allemands ne parlent-ils pas de ces combats ? Seraient-ils à notre avantage ?

Nous avons lu dans les journaux allemands la nouvelle du transport des cendres de Rouget de l'Isle au panthéon. Cette cérémonie a eu lieu le 14 juillet et notre président Poincaré a prononcé un discours pour donner « *du courage aux Français* », disent ironiquement les gazettes allemandes. Je suis persuadé que nous n'avons pas besoin de stimulants.

Aujourd'hui, apposition sur nos murs d'une grande affiche verte défendant sous peine de mort, même immédiate, tout signal de feu, fumée, ou oriflamme dans les champs ou les villes, tout secours donné à des aviateurs ayant atterri. On craint donc de plus en plus notre 5^{ème} arme !

19 et 20 juillet 1915

Réunion le matin à la mairie pour discuter la question des emprunts à la Chambre de Commerce de Cambrai. Là, sont groupés sous la présidence du maire, les patentés les plus considérables invités à donner leur avis sur un aval demandé par la Chambre de Commerce de Cambrai. La formule d'aval copiée avec quelques modifications sur un modèle donné ne soulève en principe aucune objection. Seul un ex-notaire, M. C....(Cottiau), très grincheux, même retord, me demande quelques explications que je m'empresse de lui fournir. Tout est pour le mieux. Cependant quelqu'un émet timidement le vœu d'une émission de la ville du Cateau. Je combats avec force cette idée, faisant ressortir combien il est dangereux pour une municipalité de s'engager dans la voie du papier-monnaie. Autant nous pouvons, grâce à ces emprunts à Cambrai, gérer sagement les finances de la ville, autant la planche aux assignats nous conduirait elle au gaspillage. En outre, l'intérêt que nous payons à la Chambre de Commerce compense largement, non seulement les frais d'une émission, mais encore tous les ennuis, voire même les dangers qui surgissent au moment du remboursement des billets émis.

J'ai gain de cause et tout le monde se sépare d'accord. Mais dans la journée, le notaire se ravise, il mène campagne contre la formule d'aval primitivement acceptée, en propose une autre qui me paraît un piège et que nous ne pouvons faire signer sans la soumettre à la Chambre de Commerce. Tout est à recommencer. Aussi la municipalité abandonne-t-elle pour le moment la formule d'aval. Nous signons un nouveau billet de 100.000 francs avalisé par les membres du Conseil Municipal.

Plus l'occupation dure, plus les besoins des miséreux deviennent considérables. L'allocation aux femmes des mobilisés versée jusqu'à ce jour par moitié va être portée aux 2/3 ; sous peu on la donnera en totalité. Des secours aux chômeurs, chômeurs inévitables, évités jusqu'ici vont être distribués : 20 francs par chef de famille, 10 francs par tête chaque mois. Il faut prévoir pour Le Cateau une dépense d'au moins 100.000 francs par mois.

Peu ou point de nouvelles de la guerre ! Les télégrammes affichés par les Allemands sont de plus en plus laconiques. Nous ne savons que penser et nous en sommes réduits comme journaux à l'odieuse *Gazette des Ardennes* qui n'est qu'une ignominie d'un bout à l'autre. Elle n'a qu'un but : décourager les Français des pays occupés, mais elle n'y arrive pas, elle n'y arrivera jamais. Nous avons toujours et nous aurons toujours confiance dans l'issue finale. Au

reste, nous entendons toujours le canon et nous avons vu passer ce soir une escadrille de 11 avions !

La kommandantur a remis à la municipalité une note à payer de 25.000 francs pour le compte du lazaret établi sous le pavillon de la Croix-Rouge à l'usine Seydoux. C'est un vrai compte d'apothicaire que la ville se refuse de payer. Que va répondre la kommandantur ? Plus que jamais nos ennemis font flèche de tout bois et ont besoin de fonds.

Demain 22, voyage à Cambrai, je dois partir à 6h du matin accompagné de l'abbé Glorieux, curé de Montay.

Jeudi 22 juillet 1915

Départ à 6h du matin pour Cambrai, nous sommes accompagnés M. Glorieux et moi d'un brave allemand à figure débonnaire et d'une carrure remarquable. Comme d'ordinaire, la connaissance est vite faite avec le cocher, comme d'ordinaire notre ennemi est un bon père de famille et il nous montre des photos de sa femme et de ses 8 enfants. Halte à Boistrancourt où pendant que le cocher se rafraîchit, nous assistons à des tirs contre un avion allié qui survole Cambrai. Nous voyons cet oiseau de France, planant très-haut. Autour de lui arrivent d'instant en instant de légers flocons de fumée qui sont les points d'éclatement des bombes tirées de terre. Cela dure une dizaine de minutes, puis tout rentre dans le calme et nous reprenons le chemin de Cambrai.

Cambrai nous paraît encore plus déserte qu'à l'ordinaire. Très peu de soldats dans les rues, presque pas de civils. Sans doute ces derniers à la suite du tir sur l'avion se sont-ils prudemment retirés dans leurs maisons. Je trouve mon ami et collègue Desroy à la Chambre de Commerce et nous faisons ensemble des gros paquets de billets que je dois emporter. Le chiffre du bordereau est le plus élevé que nous ayons eu jusqu'à ce jour - 220.000 francs. Nous causons des événements mais malheureusement, pas plus à Cambrai qu'au Cateau, on ne recueille de nouvelles sensationnelles nous permettant d'espérer une fin prochaine des hostilités. Nos ennemis sont tellement forts que nous ne pouvons espérer les abattre de haute lutte et qu'il nous faudra les user peu à peu par un blocus. Aussi nous faut-il envisager encore de longs mois de guerre.

À Cambrai, par un moyen inconnu, on sait presque au jour le jour bien des choses. On a appris l'emprisonnement de notables à Roubaix pour une histoire de refus de confectionner des sacs. Il y aurait même eu un ouvrier de fusillé ! (*coffre-chalumeau*)⁵⁴.

Je quitte Cambrai à 16h après avoir cherché avec mes amis par toute la ville un foyer de cuisinière Godin pour le fourneau de cuisine de Delbar. Mon compagnon de voyage a été reçu admirablement par Monseigneur Cholet, Archevêque de Cambrai qui l'a retenu à déjeuner. Ce prélat ne croit pas que la guerre puisse encore durer longtemps. D'accord en cela avec des Allemands, il donne comme terme le mois d'octobre. Néanmoins il fait ses provisions d'hiver. Nous arrivons sans encombre au Cateau à 19h15.

23 juillet 1915.

Nous avons beaucoup travaillé aujourd'hui à la mairie pour la Chambre de Commerce M. Piot et moi. Les emprunts deviennent de plus en plus nombreux à mesure que la durée de

⁵⁴ Étrangement ces deux mots sont intercalés, peut-être comme *aide-mémoire* ?

l'occupation augmente. Tel qui, il y a quelques mois, avait encore des ressources, les voit peu à peu diminuer et est obligé d'emprunter. Les uns viennent avec des titres, les autres avec les 3 signatures réglementaires. Somme toute, cette émission de la Chambre de Commerce est une des mieux garanties mais je reste persuadé que d'ici peu les billets émis feront prime sur les autres coupures.

Grande émotion en ville : un ordre de la kommandantur vient d'arriver qui oblige tous les habitants à déposer leurs cuivres dans un local à désigner. Que faut-il entendre par objet en cuivre ? Le terme est assez vague, aussi des instructions sont demandées au commandant. Il faut que nos ennemis soient arrivés à une extrémité dont nous avons peine à nous rendre compte pour prendre de telles mesures d'exception, ou bien, veut-on vexer de plus en plus nos malheureuses populations par de nouvelles perquisitions. Bref, nous allons être fixés sous peu par une affiche.

J'ai appris que les Anglais avaient émis un emprunt de 15 milliards souscrit à 53 milliards. Puissance de l'argent ! Voilà qui laisse bien loin derrière lui les émissions de nos ennemis. L'encaisse métallique de la Banque de France s'élève à 4.400 millions dont 4 millions d'or ! La rente vaut 69,50f, d'où une baisse de quelques points depuis 2 mois. J'attribue cette baisse aux émissions en cours.

24 et 25 juillet 1915

L'affaire des cuivres paraît s'arranger. M. Picard a vu le commandant qui, bien disposé, a admis pour les objets en cuivre une déclaration à la mairie. Somme toute, nous espérons éviter des perquisitions toujours très froissantes pour la liberté du citoyen. Une affiche traitant la question sera donc apposée sur les murs de la ville et chacun pourra y lire la ligne de conduite à suivre. Pour les récoltes, nos ennemis ont mis au point un procédé admirable. Les communes feront une émission gagée sur les biens communaux, émission de petites coupures qui servira à payer les ouvriers agricoles chargés des travaux de la moisson. Quant aux propriétaires ou cultivateurs ils recevront des bons de réquisitions. Ainsi, nos ennemis prennent nos récoltes, les soldent en bons inutilisables pour le moment et de plus laissent à la charge des communes les frais de main d'œuvre. Comme invention, c'est admirable ! Voler 2 fois est devenu pour eux un jeu. Mais, patience ! Si loin que puisse être éloigné, à mon avis, le jour de la reddition des comptes, il viendra et alors malheur à l'Allemagne !

En attendant, les Russes, sans doute dépourvus de munitions, ne peuvent résister à la poussée en avant des armées austro-hongroises. Ils reculent sur leur propre territoire. Je vois le moment où Varsovie investie et sous la menace de l'artillerie lourde allemande devra capituler !! On dit qu'une nouvelle armée russe plus formidable se forme sous les ordres d'un généralissime de valeur. Attendons donc et espérons. Sur notre front on attaque peu. L'armée du Kronprinz se bat dans l'Argonne, nos troupes doivent un peu progresser en Alsace. Les Anglais se concentrent de plus en plus à Ypres et à La Bassée. Un critique américain prétend qu'au mois d'octobre la ligne de bataille ira d'Ostende à Maubeuge ! Ainsi nous serions débloqués.

En attendant, nous avons entendu de formidables coups de canon dimanche de 3h de l'après midi à minuit. Sans doute un nouveau bombardement d'Arras !

27 juillet 1915

Il y a aujourd'hui juste une année que les deux êtres chéris, ma femme et mon fils, m'ont quitté. L'horizon politique s'était peu à peu obscurci. La rente française baissait chaque jour. L'Autriche n'admettait pas les réponses de la Serbie à son ultimatum. Je pressentais la guerre. Ma chère femme voulait rester près de moi, mais tous les deux, en cas d'événement grave, nous appréhendions les émotions pour notre petit Jacques, si impulsif et si nerveux. Elle m'a donc quitté pour sauvegarder l'enfant, l'avenir ! Je la vois encore au dernier moment, anxieuse, hésitante, voulant et ne voulant pas partir. Nous nous sommes longuement embrassés dans le corridor, la malle encore béante. Et puis à la gare, l'attente du train ; les deux têtes chéries à la portière, un baiser de mon mignon et tout qui disparaît à un détour de la voie.

Depuis plus de 3 mois je suis sans nouvelles. Où sont-ils ? Que Dieu les protège. Mais reverrai-je jamais ces deux têtes adorées ? Les jours se succèdent toujours, les semaines aux semaines, les mois peu à peu tombent eux aussi dans le passé et l'avenir est là, gros des plus terribles événements que la terre ait vu depuis des centaines d'années. L'Histoire chaque jour écrit une page nouvelle en lettres de sang.

Toujours des roulements sourds du canon sur Arras. Que veulent nos ennemis ?

Le temps est mauvais, il pleut par intermittence. La révolte va être retardée. Je viens de lire l'immonde *Gazette des Ardennes*. L'article de tête parle de la campagne d'hiver et au fond les Allemands, plus encore que nous, ont peur de cette campagne d'hiver. Ils voudraient la paix, une paix qui leur serait profitable, mais nous, nous voulons la fin de cette suprématie, de ce cauchemar du sabre prussien. Ce sera long ; j'ai confiance car nous aurons le dernier mot. Nous souffrirons ici cruellement, mais nous souffrirons pour la France et nous serons ainsi en communion avec nos frères qui versent leur sang pour la Patrie !

Monsieur Seydoux a pu enfin aller à Bazuel reprendre ses cuivres. Il est rentré en possession de la presque totalité des œuvres d'art. Somme toute peu de pertes et peu de dégâts.

28 et 29 juillet 1915

Depuis 2 jours, nous sommes réveillés le matin par des bruits de moteurs d'aéroplanes. D'aucuns prétendent qu'une rencontre d'avions a eu lieu aujourd'hui vers 5h du côté de Montay. Les bruits des mitrailleuses auraient été très distinctivement perçus.

Peu de nouvelles. Mardi 28, messieurs Seydoux et Picard ont été à Cambrai en vue d'assister à une réunion de la Chambre de Commerce de Cambrai.

La question à l'ordre du jour était surtout l'émission des bons de la Chambre de Commerce et le concours donné par cette corporation aux communes pour le paiement de la main d'œuvre des récoltes. Nos cultivateurs trouveront tous les concours désirables et la Chambre fera une émission de sous en papier. On nous confirme que la ville de Cambrai donne aux allemands 600.000 francs par mois et Douai 60.000 francs par jour pour frais de guerre des troupes d'occupation, en papier naturellement, émis par ces 2 villes. Nos ennemis trouvent ainsi le moyen de réduire leur circulation, ou mieux leur émission de mark-papier en payant avec une monnaie fiduciaire de ville française des troupes qui remettent ce papier en circulation dans notre pays. Il faut que le crédit de l'Allemagne à l'étranger soit bien bas pour en arriver à cette extrémité.

Nous avons fait le recensement de nos objets en cuivre et nous avons trouvé tant en poids, bassines, plateaux de balance, garnitures de foyer, un poids de 45 kilos. J'ai dressé un état détaillé concordant avec notre inventaire, état remis aujourd'hui à la mairie suivant les ordres de l'autorité militaire allemande. Depuis 2 jours nous n'entendons plus le canon. Comme nos ennemis n'ont annoncé aucune avance, nous pouvons nous réjouir.

30 et 31 juillet 1915

Recensement des chevaux de la kommandantur. Tous les chevaux inscrits sur les listes dressées depuis plusieurs mois par les maires des communes doivent se présenter aujourd'hui devant une commission composée d'un colonel et de 2 capitaines. Ce colonel est une espèce de reître bourru qui, l'injure à la bouche, joue nerveusement de la cravache. Il devait descendre chez mon voisin Hautecoeur pendant les 3 jours d'inspection, mais venu de Saint-Quentin en auto, on espère qu'il y retournera après sa vérification faite. Hautecoeur d'ailleurs, au sujet de ce logement, a eu tous les ennuis possibles. Se croyant protégé par une pièce à lui donnée par le Lieutenant Schwaure en indiquant que sa maison abritait les minutes des notaires à l'armée, il avait fait quelque résistance au sous-officier venu pour le logement. Ce dernier s'était plaint à la kommandantur et lui avait confisqué sa pièce. Par mesure de représailles, sans doute, on lui a donné le colonel et les 2 capitaines à loger. Or sa maison ne comporte que 2 chambres disponibles. Il a dû aménager sa salle à manger en chambre et, menacé d'être expulsé de chez lui, coucher sur un matelas dans son cabinet de travail. C'est le lieutenant lui-même qui a tenu à faire le logement !

Mais nous avons mieux encore : Monsieur C...(ottiau), ancien notaire, abrite depuis une quinzaine de jours un officier délégué aux abattoirs. Tout va bien jusqu'au moment où le locataire forcé de M. Cottiau se trouvant trop loin de son service quitte la maison en important le lit garni qui lui plaît ! Et il n'y a rien à faire. Il faut subir la dure loi du vainqueur. D'ailleurs ce dernier trouve étrange de voir notre population si calme, si pacifique sous cette lourde botte qui l'écrase. Il voudrait des émeutes, des révoltes pour mieux rançonner sans doute le pays. D'autres officiers allemands se demandent pourquoi nous ne faisons pas une pétition à la France pour demander la paix !

Peu ou point de nouvelles. Les Allemands sont très sobres de détails dans leurs affiches quotidiennes ; ils repoussent toutes nos attaques ; peu de choses du côté russe. Je crois qu'une action très importante se livre sur ce front. Les soldats du bureau sont toujours penchés sur des cartes dont ils ont tapissé tous les murs. Le bruit court en ville d'une intervention de la Hollande à notre avantage mais pour ma part, je ne crois pas ce nouveau canard.

1^{er} et 2 août 1915, anniversaire de la mobilisation !

Il y a un an à cette date la France se préparait à résister à l'invasion. Voilà 11 mois que nous sommes sous la botte de nos ennemis.

Vu aujourd'hui dimanche, comme d'ordinaire, Danquigny de Caudry. Madame Porez la femme de notre concierge a reçu une carte de sa main datée du 15 juin. J'ai le grand bonheur d'y lire des nouvelles de mes 2 chéris ; ils sont en bonne santé ; Jacques grandit. À Caudry et Cambrai la question d'émissions allemandes gagées sur les biens communaux est revenue sur le tapis. Un monsieur Deichemann, banquier à Cologne, inventeur de ces fameuses coupures de réquisition endossées par les communes et mises en circulation voudrait nous voir adopter son projet. Caudry et Le Cateau qui trouvent auprès de la Chambre de Commerce de Cambrai tous

les concours désirables et qui de ce fait suppriment dans nos pays des émissions plus ou moins bien gagées, et toujours dangereuses, résistent énergiquement au projet du banquier allemand. Le moyen de défense de ces 2 cantons est le suivant : nous ne pouvons, disent leurs Conseils Municipaux, nous dégager de nos contrats envers la Chambre de Commerce de Cambrai, notre créancière, sans son autorisation. Devant cette réponse, on a usé des grands moyens. M. Deichemann accompagné d'un des fils du Kaiser (!) a été trouver M. Hélot, président de la Chambre, pour demander à cette compagnie de délier les communes de leurs engagements envers elle. M. Hélot, ébloui, fasciné, flatté par cette démarche presque impériale a promis d'arracher à la Chambre de Commerce un vote favorable.

Aussi, le lendemain malgré les observations énergiques de mon collègue Desroy, la Chambre autorisait-elle les 2 cantons à s'engager jusqu'à 500.000 francs. La chose n'est pas encore faite. Au Cateau, on résistera pour la forme. À Caudry, si j'en crois le maire et un membre de la Chambre de Commerce de cette ville, on ira aussi loin que possible. On sent que nos ennemis, réduits au point de vue financier, en arrivent aux expédients. Ils veulent non seulement ruiner notre pays au point de vue économique, mais encore l'inonder d'un papier-monnaie dont la valeur diminue de jour en jour. On émet le moins possible de mark-papier pour éviter de voir le cours s'effondrer à l'étranger. On force les villes à tirer, sous leur garantie, autant de millions en monnaie fiduciaire qu'il est nécessaire pour payer les troupes d'occupation. On oblige les commerçants à prendre cette monnaie qui par ce moyen ne quitte pas le pays. Suivant le principe économique que *la mauvaise monnaie chasse la bonne*, les billets de la Chambre de Commerce de Cambrai drainés dans notre pays disparaissent.

Tous les matins nous entendons les ronflements de moteurs d'aéroplanes. Nos ennemis ont installé des relais téléphoniques aux points culminants pour surveiller l'horizon. Un poste a été établi dans le clocher de notre église. Comme nouvelle, Caud...(ry) nous annonce les embarras financiers de l'Allemagne, l'enquête à la suite du crime du *Lusitania*, la volonté des socialistes français de faire bloc avec tous les pays pour libérer l'Alsace-Lorraine et reconquérir la Belgique et les départements envahis. Les communiqués allemands sont toujours laconiques. Hier le bruit circulait en ville d'une avance des Anglais du côté de Menin.

3, 4 et 5 août 1915

Réveillé ce matin jeudi à 7h30 par l'annonce qu'un civil allemand veut me parler. Le temps de m'habiller et on fait monter dans la salle à manger un individu, solide, râblé, habillé en touriste. Nous nous regardons dans le blanc des yeux, l'individu me dit à brûle-pourpoint :

- *Monsieur ne me cachez rien, je suis de la police allemande, je dois tout voir dans cette maison.*

Aussitôt je réplique :

- *Il n'y a rien ici à cacher vous pouvez tout visiter, je suis à votre disposition.*

- *Nous commencerons donc par les pièces du bas, votre cabinet.*

Nous descendons, j'ouvre mon cabinet et l'homme commence sa perquisition. Tous les papiers sur mon bureau sont lus et relus, je dois donner les clés des tiroirs qui aussitôt sont fouillés. Voilà les gros doigts rouges du policier qui tournent, retournent les précieuses lettres d'amour de ma Lisa. Des sanglots presque montent dans ma voix ; sans doute son aperçoit-il car devant ces lettres intimes, son regard passe sans s'arrêter.

Il voit comme point de départ des lettres, Le Havre, et il ne peut s'empêcher de dire « *Le Havre ! Ah ! C'est intéressant* ». La perquisition finie dans mon cabinet, nous passons au bureau. Rien

n'est omis, tous les placards sont visités. Il faut ouvrir nos caisses, nos serres. Le policier est étonné devant ce luxe de portes en fer, plus étonné sans doute de faire buisson creux. Peu d'explications devant les coffres-forts des clients dont il nous fait ouvrir un des battants. Nous passons accompagnés de Delbar dans les caves, visitées minutieusement pour la 3^{ème} fois. Devant les fissures, les trous de briques, notre homme s'arrête, sonde. Nous remontons dans mes appartements, de nouveau on fouille mais sans trop insister, dans les papiers épars sur ma table, on se fait ouvrir le petit bureau de ma Lisa, mais toujours rien. Enfin les chambres à coucher sont parcourues assez rapidement. Je conduis la marche, ouvrant toutes grandes portes d'armoires et de placards. Nous descendons au jardin, remontons au grenier, ouvrant encore l'armoire placée sur le dernier palier et arrivant à notre point de départ, toute la maison ayant été visitée. La perquisition est terminée. L'homme alors s'excuse un peu en disant qu'il fait toute cette besogne par devoir. Et moi de lui répondre :

- *Nous faisons tous ici notre devoir, je reste à mon poste loin de ma femme et de mon enfant par devoir. Je suis ma vie tel que je dois la suivre en ce moment par devoir.*

Nous nous saluons et il s'en va.

Les mesures prises par l'autorité militaire allemande deviennent de plus en plus rigoureuses. Ordre est donné à tous les civils, hommes, de saluer les officiers allemands et ce par une affiche offensante pour la population du Cateau qui a toujours été des plus dociles. Voici à peu près en quel terme est conçu ce placard : *devant l'impolitesse croissante des habitants du Cateau, j'ordonne...etc, etc...*

Le passeport sollicité pour nous permettre d'aller à Cambrai chercher des billets à la Chambre de Commerce a été refusé par le commandant. Il faut dire que 3 personnes un peu étrangères à la Chambre de Commerce sollicitaient le passage, d'où sans doute refus. Monsieur Picard fait tout ce qu'il peut pour obtenir ce passeport, mais jusqu'ici il n'a pas réussi. Qu'allons-nous devenir si on nous coupe les relations avec Cambrai ? J'entrevois de très grosses difficultés financières. Il va sans dire que, isolés comme nous le sommes du reste du monde, aucune nouvelle ne peut nous parvenir.

Nous n'entendons plus le canon ; nous ne savons plus rien et, chaque jour, si nous n'étions pas soutenus par une foi invincible nous descendrions de plus en plus dans le découragement et la tristesse.

6 et 7 août 1915

Le policier qui a perquisitionné à la banque a pris domicile chez mon ami et voisin Hauteceur. Nous nous rencontrons dans la rue, je lui fais un signe de tête et il m'envoie un grand salut. Nous sommes presque des amis. La question du voyage de Cambrai n'a pas été remise sur le tapis ; M. Picard attend que le commandant soit de meilleure humeur pour lui poser la question. Toujours est-il que je crois nos ennemis très mécontents du refus des 2 communes de Caudry et du Cateau de ne pas émettre des billets. On fera tout le possible pour nous rendre difficile, pour ne pas dire impossible, la relation avec la Chambre de Commerce de Cambrai.

Messieurs Picard et Seydoux ont été le 5 à Saint-Quentin pour le Ravitaillement Américain. Nous nous attendions à ce qu'ils nous rapportent quelques nouvelles sensationnelles, mais il n'en est rien. Pas plus à Saint-Quentin qu'au Cateau on ne peut se faire une impression sur la guerre. Les habitants de Péronne considèrent les Allemands si fortement établis dans leurs tranchées qu'ils ne pensent pas les voir chassés par nos troupes. Nous avons appris dans la

soirée la chute de Varsovie. Il ne me semble pas que ce succès fasse une grande impression sur les Allemands. Il vient à mon avis trop tard. Pour compenser dans nos esprits déprimés cette mauvaise nouvelle, certains font courir les bruits les plus extravagants. D'abord la déclaration de guerre à l'Allemagne par la Hollande, puis l'arrivée de 500.000 Japonais au secours des Russes ! Voilà de quoi nous faire espérer des jours meilleurs. En attendant, nos ennemis réquisitionnent toutes les bouteilles vides et les sacs disponibles. Sans doute pour remplir les uns d'un cidre fabriqué sur place, les autres de nos grains battus en grange.

Lu dans *La Gazette des Ardennes* le discours du Kaiser après la première année de guerre. C'est naturellement un plaidoyer *pro domo*, mais j'y vois, de plus, des arguments que cherche à se donner une conscience bondée de remords. L'Empereur est un mystique ; il échappera moins que personne à ses voix intérieures, et comme le succès ne vient pas précisément couronner ce coup monstrueux de force, il sombrera peu à peu sous le remord.

Une autre pensée perce dans ce discours, la pensée de faire la paix en conservant l'Allemagne telle qu'elle était après 1870 et en assurant la liberté de la mer. La France luttera jusqu'au bout pour l'Alsace, et l'Angleterre pour dominer sur la mer. Alors ! Nul ne peut prévoir la fin de cette lutte monstrueuse voulue par l'Allemagne. Pas un mot de la Belgique. Pauvre Belgique, c'est elle l'ange du remord qui hante les nuits impériales.

8 et 9 août 1915

Mon dimanche 8 août se passe chez mes excellents amis Picard qui ne cessent de me témoigner la meilleure des affections. C'est grâce à eux que ces jours d'épreuve vécus loin des miens, des êtres chéris, fuient sans trop me faire sombrer dans la plus noire des tristesses. Les 2 frères Picard ont épousé les 2 sœurs, les 2 maisons sont jumelées et réunies par un jardin, et c'est une joie de venir s'asseoir à ce foyer que préside la vieille maman Picard âgée de 82 ans. Ils ont eux aussi leurs tristesses. Leurs enfants sont en France. Monsieur Émile a son fils blessé et sa fille réfugiée, monsieur Eugène son fils ajourné au service militaire, employé à la Banque de France à Paris. Quoique je sois souvent à la mairie avec M. Émile, je me promène le plus avec M. Eugène. Il est du même âge que moi et jouit d'un caractère comme on en rencontre peu, très calme, très gai, très doux, toujours d'égale humeur, adorant sa femme, ne vivant que pour elle et son fils, on se sent porté naturellement à lui par une franche affection.

Dimanche et lundi nous avons entendu le canon violemment, surtout pendant l'après-midi. Lundi de 16h à 17h, les coups se suivaient avec une force qui nous rappelait les grandes journées. Les deux villes de Caudry et du Cateau résistent toujours à l'émission allemande. Je crois comprendre une certaine désunion à ce sujet parmi nos ennemis. L'élément civil allemand voudrait une émission, les militaires n'y tiennent pas. Quoique nous puissions avoir l'autorisation d'aller à Cambrai, le Commandant de Place désire étudier la question et M. Picard m'a prié de faire un rapport sur le fonctionnement du Comité d'Escompte du Cateau. J'ai déposé ce rapport hier dans les bureaux de la mairie.

Nous ne connaissons comme nouvelle que ce que nos ennemis veulent bien perdre. Hier leurs journaux annonçaient l'ultimatum de la Bulgarie à la Serbie, aujourd'hui on écrit que le différend est aplani et l'on va même à parler d'accord entre les puissances balkaniques. Les Russes, après avoir laissé les troupes allemandes entrer dans Varsovie, se sont retirés sur la droite de la Vistule, et font front en détruisant la partie de ville située sur l'autre rive. Bref cette résistance héroïque tient toujours en échec l'armée allemande. De notre côté, les bruits les plus

fantaisistes circulent. On parle de l'encerclement de Lille par les Anglais, de la prise de Tourcoing etc... Enfin, on dit couramment que de grosses banques allemandes de Berlin ont sauté et que les Bavarois se mutineraient. Pour moi, j'en reviens toujours à ces deux mots de Poincaré « *Résister et Durer* ». Nous avons résisté, nous pouvons durer.

Il va sans dire que les rigueurs allemandes augmentent. Aujourd'hui nous devons déclarer nos bouteilles vides ; que faudra-t-il donner demain ?

De grandes affiches ordonnent sous les peines les plus sévères, à commencer par la peine de mort, de ne pas détériorer les moissons !

Enfin un petit trait pour finir. Tous les dimanches ces demoiselles Ponsin vont chez leurs voisins Picard passer la soirée. Il n'y a que la rue à traverser. Hier au soir, 2 gendarmes montaient la garde devant leur porte, et force leur a été de coucher chez les Picard... !!

10 et 11 août 1915

Depuis une quinzaine de jours notre ration de pain était passée de 250g par jour à 330g et cette augmentation de 80g avait fait la meilleure impression sur la population. Aujourd'hui, le Comité Américain nous avise que des pluies persistantes ont compromis la récolte aux États-Unis et qu'il nous faudra ménager les stocks. Pour ce, nous revenons donc à nos malheureux 250g de pain. C'est maigre, d'autant plus que ce pain est franchement mauvais. De nombreuses personnes souffrent d'entérites. Pour ma part je remédie à cet inconvénient en ne mangeant ce pain que grillé. D'ailleurs, il faut avouer que la vie devient difficile, avec les défenses de tuer porcs, moutons et veaux, nous sommes réduits à ne manger que du bœuf. Je m'accommode assez bien d'œufs et de légumes dont l'approvisionnement grâce à l'amabilité de madame Aubry ma voisine ne laisse jusqu'à ce jour rien à désirer. Comme boisson, je prends un mélange d'eau et de chicorée puisque nos ennemis ont interdit la fabrication de la bière depuis le mois d'avril. On confectionne plus ou moins clandestinement du cidre de frêne et de la bière avec du riz et du sucre, mais ces 2 boissons ne me conviennent pas.

Rangé hier des cartes postales trouvées dans une boîte à cigares. J'ai fait défiler sous mes yeux les heures douces passées avec ma chère Lisa dans nos petites excursions des vacances. Chaque année, nous allions à bicyclette dans les environs de notre cher Meslay et nous revenions avec ces cartes postales, petits souvenirs des jolis coins de Normandie. Comme c'est loin ! Comme c'est toujours près de mon cœur par le souvenir. Je revois les routes ensoleillées sur lesquelles nous pédalons, le ciel, les champs, la verdure et par-dessus tout ma chère compagne de voyage ! Quand revivrons-nous ces heures charmantes ? Je sens que peu à peu l'âge se fait sentir sur moi et que chaque jour me précipite vers la vieillesse et la tombe. Le canon s'est tût brusquement. Pourquoi, mystère. Nous espérons que de ces duels formidables d'artillerie rien de mauvais n'est sorti pour nous puisque nos ennemis n'ont rien affiché sur notre front.

On avait parlé de difficultés entre la Bulgarie la Serbie, mais il paraît, toujours d'après les journaux allemands, que tout s'arrange et que nous pourrions aller à une entente des états balkaniques. Les Russes, après un combat de rue, ont quitté définitivement Varsovie mais, pour Varsovie comme pour jadis Moscou, nos alliés ont tout emporté de la ville de façon à ne rien laisser aux allemands. Tout, tout, a été déménagé jusqu'aux cloches et conduites d'eau ! Ce n'est donc pas de ce côté que viendront aux allemands, malgré leurs victimes, les pourparlers de paix.

J'ai dit plus haut, je crois, que l'inspecteur du lazaret, établi usine Seydoux, réclamait à la ville 25.000 francs pour frais d'entretien des malades. Après nombre de palabres, palabres qui ont duré presque un mois, la ville a mis les frais au compte de la Croix-Rouge. Cette association paiera donc comme suit : une moitié fin août, le reste en 2 termes, fin septembre et fin octobre. « À ce moment, a dit l'inspecteur allemand, la guerre sera finie car nous ramènerons sur vous nos armées qui battent les Russes et la France comprendra qu'il faut alors pactiser ou périr ! »

12, 13 et 14 août 1915

Le temps passe et plus que jamais nous sommes privés de nouvelles. Nos ennemis n'affichent que quelques lignes insignifiantes, d'où nous pouvons conclure à leur peu de succès. Le temps est mauvais ; pluies d'orages incessantes qui retardent la moisson, alors que les Allemands font tous leurs efforts pour l'activer.

Les maires ont été réunis le 12 dans les salons de la mairie et là, le fameux colonel de la colonne des pillards de Catillon, leur a fait les recommandations les plus sévères pour l'engrangement des moissons. Toujours la menace à la bouche et l'épée au poing. Malgré cela nos bons paysans fraudent tant et plus, et on dit qu'un bon tiers de la récolte restera dans notre pays. La nourriture est difficile ; je souffre depuis 3 jours de douleurs d'entrailles que j'attribue au régime peu varié suivi et aussi sans doute à la mauvaise qualité du pain. Malgré toute mon énergie à lutter, je trouve le temps long et je me demande si j'aurai la force de surmonter mes pauvres nerfs jusqu'à la fin. Je remarque surtout par moment ma difficulté à écrire, ma main tremble comme celle d'un vieillard ! Et toujours, toujours, mon esprit va vers mes deux chéris ! Quand nous reverrons nous ?

15 et 16 août 1915

Je viens de mettre un peu d'ordre dans les jouets de mon petit Jacques, jetés un peu pêle-mêle dans le bas d'une armoire. Ces petits objets plus ou moins détériorés, gisent là depuis une année. Au fur et à mesure que je les classe, tous les doux souvenirs de la vie commune me montent au cœur et je ne puis m'empêcher de pleurer. Me voilà donc privé pour de longs mois encore de cet enfant à l'heure où sa vie est la plus charmante. Où est-il en ce moment ? Au Meslay sans doute, jouissant bien de l'air de la campagne de la liberté de courir où bon lui semble. Pourvu qu'il soit en bonne santé. J'ai tant prié pour lui dimanche 15 août, fête de l'Assomption, j'ai tant prié pendant cette communion faite l'intention de mes deux êtres chéris, que j'espère que Dieu nous protégera tous et nous réunira dans la même vie de famille ! Mais quand ? Les jours passent, la situation à nous les envahis, ceux que l'on nomme paraît-il en France *les martyrs du Nord*, nous semble toujours la même. Nous ne voyons luire aucun espoir de délivrance mais nous ne savons que ce que nos ennemis veulent bien perdre.

Les Russes quoique toujours battus font front et maintiennent les forces allemandes dans l'Est. Alors, nous nous demandons comment et pourquoi les forces alliées ne nous débloquent pas en ce moment où nos ennemis ont de fortes armées engagées avec les Russes. Les uns estiment qu'il faut voir là une tactique et, les autres que nous ne pouvons pas passer ces tranchées élevées à 60 kilomètres d'ici.

En attendant nous souffrons de tous les caprices de nos maîtres. Plus que jamais nous sommes sous la botte. Hier un ordre de la kommandantur prescrivait à tout employé restant encore

dans la Maison Simons ⁵⁵ - homme de confiance et jardinier - d'avoir à quitter les lieux dans les 12h. M. Picard a écrit au commandant pour le prier de laisser au moins l'homme de confiance, comtesse, mais il lui a été répondu par une fin de non-recevoir.

Bien plus, dans une conversation à ce sujet, le commandant s'est plaint de l'impolitesse de la population. C'est à n'y rien comprendre car aucun fait n'a été signalé. En tous les cas, si nous saluons mal nos maîtres, on sonnera le couvre-feu d'abord à 19h puis à 17h, enfin on saisira des otages parmi les notabilités de la ville !!

Des avions français ont fait tomber aux environs de Lille des placards pour dire aux populations qu'elles étaient coupables envers la Patrie en travaillant aux travaux de défense des allemands et pour leur donner espoir dans une délivrance prochaine !

Je souffre toujours de maux d'estomac et d'intestins. J'attribue ces malaises à la mauvaise qualité du pain et à nos difficultés d'alimentation. Demain je prendrai du Calomel.

17 et 18 août 1915

Deux cultivateurs de notre région ont été arrêtés hier 17 et conduits à l'ancien couvent de la rue Cuvier aménagé en prison. Monsieur Morcrette accusé d'avoir battu et soustrait du grain a pu grâce à ses relations se disculper assez facilement ; il a été relâché quelques heures après. Madame Busigny, mère de Mme Aubry ma voisine, a été arrêtée près de la sucrerie d'Inchy, au moment où elle allait vendre du beurre un individu de Beaumont qui se chargeait de le revendre dans la kommandantur voisine à des prix très élevés. Tout en regrettant de voir Mme Busigny sous les verrous, il est bon de signaler l'âpreté au gain de nos cultivateurs. En temps ordinaire, le beurre dans notre région est vendu à cette époque de l'année 1,30f à 1,40f la livre. Le Commandant de Place en vue d'empêcher une élévation par trop considérable du prix a fixé le cours à 1,50f ce que tous les acheteurs estiment raisonnable. Or, dans les pays voisins, grands centres industriels, on manque totalement de beurre dont le cours atteint des prix fantastiques, 2.50f à 3f la livre. Que font nos bons paysans ? Au lieu de vendre simplement leurs produits au cours fixé, ils les font sortir en fraude de notre kommandantur et obtiennent ainsi une majoration de prix de 0,30f à 0,40f la livre. Madame Busigny a passé la nuit à la prison, elle comparaitra aujourd'hui 18 devant le juge et nous espérons tous que cette affaire n'aura pas de suite. Ces 2 arrestations ont été faites sur lettres anonymes, comme toujours d'ailleurs.

À Cambrai, M. Régnier, comptable du Crédit Agricole ami de M. Desroy, homme aimable que j'avais eu le plaisir de rencontrer à la Chambre de Commerce, est lui aussi en prison, mais pour un fait beaucoup plus grave. Dénoncé toujours au moyen de lettre anonyme - par une domestique mise à la porte peu de temps auparavant pour mauvaise conduite avec l'officier prussien - comme ayant des communiqués français. M Régnier a vu sa maison perquisitionnée de fond en comble le 12 août. Malheureusement, on a trouvé un communiqué français du 11. D'où venait ce communiqué ? Mystère. M. Régnier aurait dit l'avoir trouvé dans la rue ; bonne réponse, mais mauvaise défense. Le jour de la perquisition Desroy était dans la maison de Régnier ; lui aussi fut fouillé complètement. Il est possible que j'aurai des renseignements complémentaires sur cette affaire à mon prochain voyage à Cambrai. Mais quand ? M. Picard a soumis au commandant une demande pour le jeudi 19 août, il était persuadé de voir sa demande agréée, j'en étais pour moi moins sûr. Effectivement au dernier moment le commandant a fait répondre qu'il lui fallait des ordres de Saint-Quentin !!

⁵⁵ Importante manufacture de carrelage au Cateau

Le commandant, pour mieux préciser son ordre de saluer les officiers, a prescrit que toutes les écoles du canton soient ouvertes le mercredi 18 août de 11h00 à 12h et qu'on y fit faire à tous les enfants la dictée suivante : « *L'impolitesse visiblement croissante de la population envers les représentants de l'armée allemande m'oblige à donner l'ordre suivant : tous les habitants masculins du canton du Cateau devront saluer, en ôtant leur coiffure, tout officier allemand qu'ils rencontreront. Le fait de porter la main à la coiffure sera considéré comme insuffisant et puni comme la non-exécution de l'ordre ci-dessus.* »

C'est admirable !!! Tout marche au doigt et à l'œil parce que nous sommes sous le sabre, sous la botte, mais jamais avec un pouvoir civil ces gens-là ne pourraient gouverner les Français. Nos frères de l'autre côté des lignes ne sauront jamais combien nous avons souffert.

Depuis 8 jours le canon est silencieux ; que se prépare-t-il ? On dit que le rideau de troupes allemandes de notre côté est très mince ; pourquoi ne passe-t-on pas ? Et les Russes reculent toujours !

19 et 20 août 1915

Les Russes battus reculent sur d'autres lignes. Les forteresses qui défendaient Varsovie, tant au nord qu'au sud, tombent peu à peu entre les mains des Allemands. Et ceux-ci célèbrent bruyamment la victoire. Ce sont des affiches encadrées de bandes aux couleurs nationales, puis des chants et des concerts donnés par les quelques musiciens du bataillon. Mais ce qui nous a tous le plus impressionné hier, a été la sonnerie des cloches. Nos pauvres cloches, muettes depuis le 26 août 1914, sonnent une seconde fois pour une nouvelle défaite russe. À quand le carillon joyeux de retour des Français ?

Donc nos ennemis exultent. Ils disent à qui veut les entendre, que s'en est bientôt fini avec les Russes et que, sous peu, ils nous imposeront la paix avec l'immense armée qui opère en Pologne. Alors nous devons nous allier avec eux contre l'Angleterre. Toujours l'Angleterre. L'Angleterre revient dans leurs conversations ou leurs articles de journaux. Il semble qu'il n'y a qu'une armée qui leur résiste victorieusement, c'est l'armée française, et un seul peuple qui les exterminera c'est l'Angleterre.

Les journaux allemands font courir les bruits les plus fâcheux sur notre situation intérieure. À les entendre, le Parti Radical Socialiste, jaloux de Poincaré, Millerand et Viviani, et conduit par Clemenceau, voudrait renverser le ministère. Si ce fait est vrai, Clemenceau est le dernier des misérables. Avant tout esprit de parti, il y a la France, la France qui doit conserver toute sa dignité dans l'union à l'égard non seulement de ses alliés, mais encore des malheureux des pays envahis qui souffrent sous la botte du Prussien. Je suis persuadé que tous les Français approuveraient un coup de force muselant à jamais l'immonde Parti Radical qui ne vit que de concussion et de lutte religieuse.

21, 22 et 23 août 1915

Nos ennemis ont à plaisir dénaturé les quelques querelles de partis qui divisent plus ou moins la France. Un de nos concitoyens a traduit dans *La Gazette de Cologne* le discours de Millerand à la Chambre. Il ressort de cette traduction que le ministère sort vainqueur de la discussion avec une forte majorité. Viviani n'a même pas eu à prononcer un discours programme pour enlever un vote de confiance. Néanmoins, le Ministre de la Guerre a reconnu des fautes commises, fautes réparées maintenant mais qui ont nécessité le débarquement des 2/3 des agents du ministère pour incapacité. Maintenant l'armée française est au point et le pays peut

envisager l'avenir avec confiance. C'est sous le même aspect que nos ennemis envisagent aussi l'avenir.

Le chancelier de l'Empire déclare l'Allemagne victorieuse sur tous les fronts, surtout sur le front russe de plus en plus entamé. Quant à la situation économique de l'Allemagne, elle est meilleure que celle des autres nations, puisque l'Allemagne tire de son propre fond tout ce dont elle a besoin pour la guerre, tandis que les autres pays s'épuisent en achats à l'étranger. C'est parfait comme thèse ; on se passe d'or, on règle tout en papier, mais à la liquidation, il faudra sous peine de faire faillite, convertir le papier en monnaie d'or. Qui alors donnera cet or que les Alliés continuent à détenir dans leurs coffres ? Sur quelle base économique traiter la paix ? Les Allemands, commandant ou officiers, qui conversent avec nous, ne s'inquiètent pas de ces choses. Au reste, pour eux la guerre touche à sa fin. Les Russes sont à bout de souffle, les armées innombrables qui opèrent contre eux seront ramenées sur notre front et la France comprendra que son intérêt est de s'allier avec l'Allemagne contre l'Angleterre. Plan admirable, si nous avons la même mentalité que les Allemands, mais nous sommes plus qu'eux un pays où l'honneur est mis avant tout. C'est une qualité de notre race, ce sera notre salut !

Comme nouvelles militaires, peu de choses ; les Russes reculent toujours, laissant aux mains des allemands toujours des prisonniers. Situation inconnue du côté des Dardanelles. Les Anglais paraissent débarquer des troupes en maints endroits, les états balkaniques s'agitent ; les journaux allemands annoncent avoir torpillé un grand transport anglais sur lequel se trouvaient au moins 2.000 hommes, troupes à destination des Dardanelles ! C'est épouvantable !

J'ai passé mon dimanche 22 chez mes excellents amis Picard. Quelle joie pour moi de me réchauffer le cœur à ce foyer familial. Dans ce milieu brille mieux que partout ailleurs, les qualités des gens du Nord : simplicité et solidité dans les relations, accueil sans pose et de tout cœur. L'après-midi, posté chez Mme Robert, nous avons attendu tout en faisant un bridge, l'arrivée d'un neveu de l'Empereur annoncé par les extraordinaires préparatifs faits dans leur maison voisine. Vers 17h, le personnage est arrivé : petit, claudiquant, l'air d'un raté tel nous est apparu le personnage au moment où il descendait de son auto pour gagner le perron de la maison qui lui était réservée. Et la musique s'époumonait dans le jardin voisin.

Réveillé lundi 23 à 7h00 du matin par ma bonne qui m'annonce que le permis d'aller à Cambrai est accordé par le commandant. Je dois me trouver à 8h sur la place où me prendra la voiture conduite par M. Boudart. Je me hâte, un peu ennuyé de sentir une migraine qui me martèle les tempes. Je me soigne en conséquence en absorbant une tasse de tilleul très chaud. À l'heure indiquée nous nous trouvons M. Boudart et moi à la kommandantur pour embarquer l'inévitable Prussien qui nous sert de mentor. Grande fut notre stupéfaction quand l'un des scribes nous dit que nous pouvions partir seuls. En route donc ! La voiture est légère, nous ne sommes que deux, le voyage sera plus rapidement accompli. Au reste, le temps est superbe, un doux soleil d'août brille sur la campagne où se terminent les travaux de la moisson. Au petit Caudry, les postes barrant la route sont franchis sans aucune observation. À Boistrancourt, nous remarquons des troupes d'artilleurs allemands occupées à charrier les blés à travers les champs pour les conduire aux grandes meules édifiées près de la ferme de Guilbont. Nous arrivons à Cambrai juste au moment où rentre de la manœuvre un régiment au complet. Nous ne pouvons le dépasser, et force nous est de prendre la file derrière les mitrailleurs. Pour suivre les instructions du Commandant de Place du Cateau, nous nous rendons M. Boudart et moi à

l'Hôtel de Ville de Cambrai afin de faire viser notre passeport. Comme d'ordinaire, des scribes grincheux et crasseux - ceux de Cambrai détiennent un record - nous font poser sans nécessité, aussi remettons nous à 3h de l'après-midi l'ennuyeuse formalité du visa. Mon collègue Desroy me donne des fonds à la Chambre de Commerce et nous bavardons heureux de nous retrouver. Rien de neuf, à Cambrai comme au Cateau la censure est des plus sévères et aucune nouvelle ne transpire. Régnier, emprisonné depuis 15 jours est au secret. Il ne pèse contre lui d'autres charges que celle d'avoir un communiqué français daté du 11 août et acheté à un camelot. Sa maison a encore été perquisitionnée ce matin et l'incident n'a eu lieu que sur lettre anonyme envoyée aux allemands par une bonne congédiée. Trac de Desroy, fouillé au seuil de la maison de Régnier.

Après le déjeuner chez Desroy, je me rends derechef à la kommandantur. J'exhibe mon passeport et la lettre du Commandant du Cateau car je vois au sourire niais et railleur du scribe que mon affaire ne va pas toute seule. Je ne suis pas en règle, j'aurais dû être accompagné d'un soldat, mon cas va être discuté, on va me donner rendez-vous dans 1h. Nouvelle promenade avec Desroy dans Cambrai. À 16h précises, je comparais pour la 3^{ème} fois devant le scribe railleur. On me donnera un soldat qui me reconduira à la kommandantur de Caudry. Je dois donc m'asseoir et attendre. Le temps passe. Au moment où j'allais demander des explications, un cavalier botté et éperonné, quoiqu'en petite tenue, entre dans la salle. Mon scribe fait un signe, c'est mon soldat ! Il prend les passeports et je le suis. Desroy m'attendait au bas du degré, mais qu'elle ne fut pas notre étonnement quand je vis que mon cavalier était accompagné d'un camarade monté comme lui sur un immense cheval. Ainsi escortés, nous nous sommes rendus à la banque, et de là, notre voiture encadrée à droite et à gauche par deux cuirassiers du Kaiser, en petite tenue, a pris le chemin de Caudry. Notre cheval bien reposé trotte rapidement et notre escorte sur les bords de la route ne nous quitte pas de l'œil. Ils ne sont pas féroces nos cavaliers. Aux montées ils s'approchent de nous et nous causons. L'un d'eux, mineur, qui a servi dans les uhlands ne nous cache pas ses sentiments sur la guerre. Il a 4 enfants et il voudrait bien être rentré au foyer. De la main droite il flatte l'encolure de son cheval et je remarque, à mon grand étonnement, l'absence d'un doigt, l'index. Quelques libations aux estaminets de la route scellent encore notre camaraderie. Il est 18h30 quand les cuirassiers nous remettent aux mains des scribes de la kommandantur de Caudry. Nouveaux palabres, nouvelles explications, tous ces gens se plaisent à faire poser le pauvre pékin qui voyage. Je dois donner mes noms et prénoms, des signatures sur des registres. On téléphone à Cambrai et au Cateau, bref on pourrait croire à une importante affaire. Il est 19h quand nous quittons Caudry. J'ai fait remarquer au lieutenant, au moment de la signature, que nous serons encore sur la route après le couvre-feu et il veut bien prolonger le permis jusqu'à 22h. Le jour tombe, la nuit arrive peu à peu, une belle nuit d'août éclairée par une lune pleine et cuivrée. Quel calme dans la campagne. Pas un bruit, pas une voiture sur la route, nous traversons des villages déjà muets, et je pense à la Normandie, à des nuits pareilles, au cher Meslay. Il est 20h30 quand nous arrivons au Cateau, déjà nos amis étaient inquiets.

24 août 1915

Visite dans le courant de l'après-midi à l'abattoir municipal en compagnie de messieurs Picard, Seydoux et Boudart. L'abattoir est depuis quelque temps complètement géré par des Allemands qui y installent, aux frais de la ville naturellement, des chambres frigorifiques et une machine à produire le froid. C'est cette installation que nous venons visiter. Le directeur de l'abattoir a expulsé le concierge de son logement pour s'y installer. Ne trouvant pas le mobilier

assez confortable, il n'a rien trouvé de mieux que d'y faire amener les meubles de la chambre où il avait résidé une quinzaine de jours au moment de son arrivée au Cateau ; premier vol. Il y a adjoint tout le linge nécessaire, deuxième vol. À part cela, c'est un homme charmant. Il nous reçoit sous l'espèce de portique par lequel on a accès à la cour principale du bâtiment. Pour mieux célébrer les vertus du peuple allemand, dont il est un des plus brillants représentants, il a fait peindre en lettres gothiques rouge et noir d'un pied de haut sur fond blanc des sentences de Bismarck et le Guillaume II où il est dit que les Allemands ne craignent que Dieu, Dieu toujours avec eux et qu'ils sauront défendre leur unité jusqu'au bout. En lisant ces maximes plus ou moins pieuses, je songe à tous les actes contraires au droit des gens, à la morale et à la religion commis par nos ennemis et je reste persuadé du succès final. Dieu n'est pas encore avec eux !

Gros homme à la barbe grise étalée longs flots sur sa poitrine, bien sanglé dans l'inévitable uniforme gris-fer, Monsieur le Directeur nous fait en gestes cérémonieux les honneurs de notre abattoir qu'il modernise. Tout est d'autant mieux installé que les installateurs ne payent pas ou prennent sans payer ce qui est nécessaire. Nous voyons mettre sur bâtis la machine à produire le froid. Nous admirons les chambres frigorifiques, mais ces constructions sont inutiles dans une petite ville comme Le Cateau située dans un pays d'élevage où la viande est consommée aussitôt abattue. Elles n'auraient leur raison d'être que dans une contrée éloignée d'un centre d'élevage où la viande doit être conservée par stock. Après force salutations, nous quittons le gros homme et nous nous rendons dans une annexe de l'usine Seydoux où les Allemands ont démonté toute une salle de machines pour y installer leur réserve de charcuterie, actuellement dans notre salle des fêtes. Quand on voit les travaux auxquels se livrent nos ennemis on reste confondus de leurs méthodes. Partout ils s'installent pour toujours !

25 août 1915

Rien de particulier à signaler. Les télégrammes allemands sont très laconiques. Nous n'entendons plus le canon et nous avons l'impression qu'une action se prépare pour le mois de septembre de part et d'autre.

On fait courir le bruit en ville qu'une femme venue de Lille ici aurait parlé d'un bombardement de Saint-André-les-Lille par les Anglais ; un certain nombre de civils auraient été tués. Le savon devient introuvable ; j'ai rapporté de Cambrai 7 kilos d'un savon blanc de qualité médiocre à 1,5f le kilo.

26 août 1915

Anniversaire de la bataille du Cateau ; il y a déjà une année ! Je reviens de la messe dite par le doyen en souvenir des morts au champ d'honneur. Cette messe avait été annoncée le dimanche précédent et, tous, nous pensions prier, Français entre Français, pour nos chers morts quand la veille on nous annonça que le prêtre allemand y conduirait les soldats et qu'il prendrait la parole. Un instant, nous avons eu la pensée de changer l'heure de la messe et de laisser les Allemands venir seuls, mais pour ne pas exciter nos ennemis, nous avons préféré rester dans le statu quo. Au reste, tout s'est bien passé. L'église était remplie de fidèles et il n'y avait qu'une centaine d'Allemands, fatigués, revêtus de costumes crasseux, l'air abruti, conduits là par ordre, comme un troupeau de moutons. Le prêtre allemand botté, éperonné, allait et venait dans l'église, heureux sans doute de jouer une niche ⁵⁶ à son confrère français et de montrer la supériorité de la culture. Vainement vous auriez voulu lui faire comprendre que son acte était d'un manque de tact frisant la goujaterie ! Après l'Évangile, le doyen a lu un

⁵⁶ Jouer un mauvais tour (cf « Faire la nique »)

court discours conçu dans un esprit tout religieux, évitant avec soin toute parole pouvant choquer la susceptibilité du vainqueur. Au début, des sanglots se sont élevés. J'avais près de moi une pauvre femme en deuil accompagné de 2 enfants qui avaient peine à retenir ses larmes. À peine le doyen était-il descendu de la chaire que son confrère allemand montait. Sous son surplis court, des bottes apparaissaient. Nous ne comprenions rien à ses paroles, mais nous avions tous l'impression que cet homme fanatisait plus ou moins ses soldats. La messe était terminée que l'offrande durait encore.

Dans le courant de l'après-midi, messieurs Boudart, Picard, Seydoux et moi avons été faire une visite au cimetière et c'était touchant de voir les tombes des Français et des Anglais disparaissant sous les bouquets apportés de tous côtés par les riches comme par les pauvres.

J'ai lu dans *La Gazette des Ardennes* la mort du caricaturiste de Losques ⁵⁷ tombé comme aviateur dans un raid. De Losques était normand, de Saint-Lô, où son père avec une charge. Son vrai nom était Daniel Thouroude. Je l'avais connu bébé, à l'âge de mon Jacques, et je le vois encore en petit marin, sa jolie tête blonde bouclée. Depuis je l'avais perdu de vue et ce n'est que dans mes voyages en Normandie que j'avais appris ses succès de caricaturiste sous le pseudonyme de Daniel de Losques.

27 août 1915

Anniversaire de notre mariage ! J'ai fait dire le matin une messe à laquelle j'ai assisté et où j'ai prié Dieu, de toute la force de mon être pensant, de nous protéger. Reverrai-je celle à laquelle j'étais uni en 1906 - 9 ans auparavant. Quand la reverrai-je ? Toute la journée quoiqu'entouré comme à l'ordinaire de mes excellents amis, ma pensée n'a pas cessé de se reporter vers ma chère femme. Puisse-t-elle supporter courageusement ces épreuves, cette douloureuse séparation ! Puisse-t-elle m'être bientôt rendue ! Comme il y a 9 ans, le temps est magnifique. Un beau soleil d'août brille dans le ciel sans nuages. Je revois nettement toute la cérémonie, le défilé à la sacristie, le repas, les toasts, la réception de l'après-midi. Puis le soir, notre départ en tête-à-tête pour mon petit appartement arrangé pour la circonstance, notre souper, les minutes délicieuses passées au balcon face à la mer sous un ciel constellé d'étoiles ! Comme il y a 9 ans, le ciel est constellé d'étoiles. Je suis seul, je me promène mélancoliquement dans mon jardin, fumant ma pipe, songeant à la fin de cette guerre atroce dont nul ne peut fixer la date. Nos bureaux, qui prennent jour sur le jardin, sont éclairés : des scribes allemands causent entre eux, mes oreilles sont écorchées par l'accent barbare. Des moments d'une tristesse inouïe, mortelle même, s'emparent de moi par instant. Je réagis, je veux vivre pour revoir mes deux êtres chéris. Et puis la grande pensée de la Patrie, de la France, me domine. Il faut savoir souffrir pour son pays, pour l'avenir. Il faut que nos enfants vivent librement, sans ce perpétuel cauchemar que le militarisme prussien n'a cessé de faire peser sur l'Europe depuis 50 ans !

28 août 1915

Le canon s'est fait entendre violemment dans le courant de la nuit. Aujourd'hui des bruits sourds percent encore au lointain. D'après quelques soldats allemands avec lesquels nous

⁵⁷ Daniel Thouroude dit Daniel de Losques est un dessinateur et affichiste né Saint-Lô. Il fit ses débuts au *Figaro*, puis travailla pour *L'Aurore*, *Fantasio*, *Je sais tout*, *Excelsior*, *Le Matin*, *Le Rire*, *Le Monde illustré*, *Paris illustré* et *Le Théâtre*... En 1910, il fonda l'Atelier Losques, imprimerie produisant essentiellement des affiches. Servant comme bombardier, il fut tué en combat au-dessus d'Harbouey le 9 août 1915.

pouvons converser, l'idée dominante est toujours la percée sur Arras en vue de préparer une marche sur Calais. Quand les Russes seront définitivement battus, on ramènera sur notre front l'immense armée qui opère contre nos alliés et une nouvelle grande bataille recommencera. Certains s'étonnent que nous ne profitons point de ce mouvement pour prendre une offensive générale. Attendons et faisons confiance à notre État-Major. On dit que les soldats allemands sont mal nourris dans les tranchées et que beaucoup, surmenés par cette vie déprimante, donnent des signes d'aliénation mentale. Nombreux sont aussi les blessés ; il y a à Douai une vingtaine d'hôpitaux militaires avec 5 à 600 blessés dans chacun !!

Un groupe de Dragons, environ 50, armés de la lance, est arrivé ce matin. Ils sont logés chez l'habitant rue de Landrecies. Pourquoi viennent-ils en ce moment au Cateau ? L'officier qui les commande est descendu chez Mme Aubry. Le Commandant de Place, Haertel, parti en Allemagne pour 15 jours, ne reviendrait pas au Cateau. Il serait remplacé par un major arrivé aujourd'hui. Comment se comportera ce nouveau maître à l'égard de la population ? Tergnier a été bombardée par nos avions. On parle de nombreux blessés et de dégâts importants en matériel et munitions.

29 août 1915

Passé ma journée chez M. Boudart où j'ai pris comme chaque quinzaine mon repas de midi. Repas toujours gai chez ce maître de maison, seul comme moi, mais soigné comme un véritable chanoine par deux vieilles bonnes. De la guerre nous ne savons rien ; nous n'entendons le canon que fort peu. Les journaux allemands parlent d'une entrevue à Chantilly des Rois d'Angleterre et de Belgique avec Poincaré. J'ai l'impression d'une extension du front anglais sur Bapaume et Péronne. Aux Dardanelles, l'action continue lentement ; des sous-marins alliés opèrent dans la mer de Marmara⁵⁸. Les Italiens doivent avancer puisque nos ennemis parlent peu d'eux dans *La Gazette des Ardennes*.

Dieu soit loué et béni ! J'ai eu des n...(ouvelles) d'E..., même une i...(mage) de J...(acques)⁵⁹. Comme il a grandi ! Dieu soit 3 fois loué ! Je vis mieux, je puis mieux attendre.

30 et 31 août 1915

Aujourd'hui 31 août j'ai appris par une carte postale d'un prisonnier la mort du seul ami véritable que je m'étais fait au Cateau avant la guerre. J'ai nommé Létrillart, jeune notaire venu des environs de Meaux en 1913 pour reprendre la charge de M. Cottiau. Nous nous étions liés au restaurant où je prenais mes repas pendant l'absence de ma femme. Létrillart avait fait d'excellentes études, il était docteur en droit et avait rempli à Paris les fonctions de principal clerc dans une des meilleures études de la capitale. Pendant 7 ou 8 ans il avait vécu en étudiant intelligent prenant le plus de part possible au grand foyer intellectuel de Paris. Il était très cultivé et rien ne lui était étranger au mouvement des arts et des lettres. Que de bonnes conversations nous avons eues ! N'étant du Cateau, ni l'un ni l'autre, nous pouvions librement nous ouvrir sur les naturels du pays. Notre affection s'est encore resserrée pendant la quinzaine de la mobilisation qui lui était laissée avant de rejoindre son corps. Avait-il le pressentiment de ce qui lui arriverait, toujours est-il qu'il fut, plus qu'auparavant, expansif avec moi. Quelles bonnes heures passées à discuter sur l'avenir ! Pauvre ami, tout est fini ! Où est-il tombé ? Où

⁵⁸ Mer intérieure, en Turquie, qui par le Déroit des Dardanelles et celui du Bosphore donne accès entre la Mer Égée et la Mer Noire.

⁵⁹ Ecrit sans les mots entre parenthèses

repose à jamais sa dépouille mortelle ? Il était parti si crânement, voulant quand même faire campagne alors qu'il aurait pu si facilement par sa situation et surtout les fonctions exercées jadis au régiment trouver une place dans les bureaux. Il est mort en brave, pour son pays, et je déplore en lui la perte d'un ami charmant vers lequel je ne me laissais porter par une affection toute parfumée de jeunesse !

Le bruit court avec insistance que l'ex-commandant Haertel ne reviendra plus ici. Son successeur est plutôt un soldat qu'un administrateur. Il est disposé à traiter la population sans rigueur, si la population suit, à la lettre, les instructions données. Comme bien des officiers, il a éprouvé le besoin de dire au maire : « *Nous ne sommes pas des barbares* » Alors !! Alors, pourquoi refuser à M. Denise de La Groise un passeport pour aller à Cambrai assister aux derniers moments de sa mère, alors pourquoi ne pas permettre à un fils de rendre les derniers devoirs à sa mère. Les peuplades les plus arriérées de l'Afrique ont plus de respect pour les morts ! Je sais bien qu'il ne faut voir dans ces actes que les actes d'un gouvernement sans pitié qui applique jusqu'au bout les théories chères à Bismarck. Je me plais à reconnaître que souvent, très souvent, les Allemands sont humains, surtout les simples, les petits, les soldats.

1^{er}, 2 et 3 septembre 1915

Nous manquons toujours de nouvelles. Messieurs Picard et Seydoux ont été le 1^{er} à Saint-Quentin, mais dans cette ville pourtant plus rapprochée de la ligne de feu que Le Cateau, on ne sait rien. Ces messieurs ont vu quelques instants seulement mon collègue de Péronne, Rafin, encore plus éprouvé que moi puisque toute sa maison est occupée par un État-Major allemand et qu'il en est réduit à coucher chez son concierge. Il paraît au reste supporter vaillamment cette situation. Sa femme et ses enfants doivent avoir trouvé un refuge du côté de Bordeaux. Des cartes allemandes nous donnant le front dans le courant du mois d'août ont été achetées par nos amis à Saint-Quentin. Les indications concordent bien avec ce que je supposais. Rien de changé de notre côté, mais conquête de la Pologne par les Allemands. Nous n'entendons plus le canon que faiblement et à intervalles très espacés. J'ai l'impression d'un changement de front de notre côté, nos troupes doivent maintenant laisser aux troupes anglaises la bande comprise entre la mer et l'Oise, ce qui nous permettra de nous renforcer sur l'Argonne et de prendre une offensive en Alsace. La retraite des Russes paraît inquiéter quelques Allemands ; ils se demandent jusqu'où peut aller la force de résistance russe et si leurs troupes pourront revenir faire l'effort final de notre côté. Enfin des bruits circulent de succès russes sur leurs ailes, mais rien d'officiel. La fameuse *Colonne 14* - colonne des voleurs comme tous l'appellent dans le pays - a quitté Le Cateau et la région à destination de la Russie. Sera-t-elle remplacée ?

Il fait un temps épouvantable, averses continuelles très froides. On sent l'hiver arriver à grands pas. Pour comble d'ennui, nos ennemis ont mis la rentrée à 7h du soir de sorte que, à partir de 19h, les pauvres célibataires comme moi sont prisonniers en chambre, avec leur triste pensée comme compagnie. L'année dernière, nous avions nos passeports de nuit ce qui nous permettait de faire durer le bridge chez Picard jusque vers 19h30 - 19h45, mais maintenant nous devons quitter la partie à 18h50, et fuir comme des voleurs.

Le premier septembre, j'ai même failli être cueilli par un gendarme au moment de sortir de chez Hauteceur où je m'étais attardé jusqu'à 19h30. J'ai cru un moment être obligé de passer par-dessus le mur, heureusement le gendarme s'étant éloigné, j'ai pu vivement regagner ma porte.

4, 5, 6 et 7 septembre 1915

Des quelques nouvelles qui nous parviennent par la traduction des journaux allemands, nous avons l'impression qu'aucune action importante n'est engagée sur notre front. Toute l'activité de la guerre paraît se concentrer du côté russe et même du côté turc. On a l'impression que les Alliés veulent en finir avec Constantinople, sorte d'attaque par l'arrière qui gêne tous leurs mouvements sur le front principal. Nos ennemis le comprennent car tous leurs efforts tendent à détacher la Bulgarie d'une entente balkanique. On nous assure que cette puissance a contracté avec la Turquie une alliance défensive. Toujours est-il que les défaites russes ont une répercussion importante sur ce théâtre de la guerre. Les Anglais jettent dans la péninsule de Gallipoli des forces sur plusieurs points ; Lord Kitchener prendrait la direction des troupes. On sent qu'un gros, très gros effort, est fait de ce côté.

Le temps s'est mis au beau et nous avons eu aujourd'hui une jolie journée d'automne ; malheureusement nous ne pouvons en profiter, prisonniers que nous sommes, dans l'enceinte des postes. Chaque jour je monte route de Fesmy, jusqu'au premier pont avec mon chien Rip, je reviens et voilà toute ma promenade.

Comme chaque dimanche, Danquigny est venu ici de Caudry. Peu de nouvelles. Important mouvement dans les lazarets ; on annonce une action importante sous peu des allemands de notre côté. Ils doivent nous écraser quand ils en auront fini avec les Russes.

En attendant, notre rue du Marché aux Chevaux est troublée par les troupes logées chez l'habitant. Mon voisin et ami Hautecoeur a vu dimanche 5 courant, sa maison envahie par un capitaine du Génie, sorte d'agent-voyer qui s'occupe des routes. Aussitôt tout l'immeuble a été bouleversé. Il faut installer un bureau et loger luxueusement le capitaine suivi de 2 ordonnances. Le gaz n'existe pas dans sa maison, on fera une installation de fortune avec des tuyaux et des appareils dérobés dans les maisons inhabitées. Le capitaine veut une salle de bain ; on prétend que mes amis cachent une installation, et voilà la maison visitée de fond en comble. Quant au bureau, on a pris la pièce occupée par le receveur de l'enregistrement qui contient des pièces importantes dont la perte aurait les plus graves conséquences. Enfin rien n'est trop beau pour ce fameux capitaine : vaisselle, cristaux, argenteries.

Le peloton de Dragons venu ici il y a quelques jours est cantonné dans notre quartier. On a distribué des billets de logement à quelques gradés mais ces derniers profitent de la crainte qu'ils inspirent aux femmes de rester seules dans les maisons pour s'y imposer la nuit, accompagnés de 2 ou 3 hommes. Là où la kommandantur a désigné un lit, ils forcent à en livrer 2 ou 3. Les personnes qui veulent résister sont molestées et au besoin frappées à coups de crosses comme la chose est arrivée à Mme Delbar, femme de notre concierge, qui avait accepté de coucher dans une maison voisine. Il était 8h15 du soir quand, de ma salle à manger, j'ai entendu les bris de la porte fracturée et des cris de la vieille Mme Delbar poursuivie dans la rue. Le temps de descendre, de prendre un soldat dans nos bureaux et de courir à la maison forcée fut pour moi l'affaire d'un instant. Dans la rue déjà de nombreux soldats, infanterie et cavalerie. Personne ne parlant le français, difficulté à se faire comprendre. Bref, on finit par s'entendre, les deux soldats se radoucirent, rentrèrent coucher dans la maison plus ou moins forcée et chacun rentra chez soi. Le lendemain, la kommandantur avisée du bruit de la soirée faisait prendre des ordres sévères pour que le fait ne se reproduise plus.

7 et 8 septembre 1915

Le soldat du Bataillon de Lünebourg logé chez moi était parti en congé il y a une quinzaine de jours et il ne devait pas revenir, cependant il a repris aujourd'hui sa chambre et son service dans les bureaux. C'est un brave homme qui parle bien le français. Pendant son congé, il a pu écrire à M. Schlesinger qui habite Berlin et ainsi j'ai pu apprendre que mon ami était toujours en bonne santé. Malheureusement il n'en est pas de même de sa femme soignée en Suisse. Peut-être de ce côté pourrai-je rassurer les miens, mais j'ai mis en garde mon locataire qui s'offrait de le faire très aimablement. D'ailleurs les mailles du réseau dont nous sommes entourés se resserrent de plus en plus. Caudry n'a pas pu mercredi aller à Cambrai et ainsi nous rapporter les fonds demandés à la Chambre de Commerce.

La kommandantur du Cateau a envoyé à Saint-Quentin notre demande de voyage à Cambrai pour le 16 courant, mais nous craignons de la voir rejetée. Que faire alors pour assurer le service de nos emprunts à la Chambre de Commerce de Cambrai ? Somme toute l'autorité allemande nous en veut de ne point entrer dans ses combinaisons financières et elle fera tout pour entraver nos relations avec Cambrai.

Temps superbe. J'ai été me promener avec les frères Picard au moulin Richard, complètement fermé comme tous les moulins d'ailleurs, par ordre des allemands. Depuis un mois on tournait la nuit à force. Les gens des environs y amenaient le grain, soi-disant glané, et le meunier rendait de la farine. À ce métier nos meuniers gagnaient de très grosses journées, et, sous le couvert d'aider le pauvre peuple, emplissaient leur escarcelle. J'en connais qui font de vraies fortunes.

Peu ou point de nouvelles de la guerre : nos ennemis font grand étalage dans leurs journaux de leurs victoires sur les Russes dans le but de faire réussir leur emprunt ? Ces victoires sont d'ailleurs réelles et si nos alliés ne se reforment pas d'ici quelques mois, leur situation deviendra mauvaise. Sur notre front, rien. La grosse partie doit continuer à se jouer en Turquie.

9 et 10 septembre 1915

Notre ration de pain va augmenter de 80g environ. De 250g nous allons passer à 330g. Suivant une circulaire de la Commission Américaine, les États-Unis continueront à nous fournir 150g de farine qui seront augmentés de 100g fournis par la Commission Militaire. Pour arriver à ce résultat, nos ennemis font engranger dans chaque commune la quantité de blé correspondante à 100g par tête d'habitant pour une année. Au fur et à mesure des besoins, ces 100g de blé seront échangés contre 100g de farine fournis par les Allemands. Résultat : nos ennemis sous couleur de nous alimenter mettront la main sur nos bons grains et nous fourniront des farines anciennes ou avariées dans lesquelles le froment n'entrera que pour une faible partie. Tout le caractère prussien, je ne dis pas allemand, se dépeint dans cette combinaison sournoise où, sous couleur de philanthropie, on nous martyrise.

Nos ennemis affichent aujourd'hui 10, qu'ils ont fait 1.999 prisonniers dans l'Argonne. Cette nouvelle me plonge dans une tristesse noire. Nous aurions donc été très vigoureusement attaqués et nous n'aurions pas pu résister victorieusement. J'ai beau me raisonner et me dire qu'il faut, avant tout, connaître le communiqué français, mon esprit est à certains moments, si démoralisé que j'ai la plus grande peine à remonter le courant de tristesse qui m'envahit.

Dans le but de se procurer de l'argent français, nos ennemis nous vendent, contre espèces ou papier légal allemand ou français, les choses de la vie les plus nécessaires : charbon, alcool, sucre. Nos ressources étant limitées, j'ai pris le parti de ne louer les quelques coffres disponibles qu'en espèces sonnantes et trébuchantes. Nous espérons du fait de cette combinaison recueillir le prix de 4 tonnes de charbon.

11 septembre 1915

Le fait important du moment est l'arrestation du Dr Tison, médecin à Neuville. Dimanche dernier, 5 septembre, le docteur était dans la salle d'estaminet de l'hôtel tenu par un nommé Pottier, de Landrecies. Il prenait une choppe en attendant l'arrivée de sa voiture qu'un domestique attelait dans la cour. Sur une des tables trainait une carte militaire laissée par un sous-officier de dragons logé dans l'hôtel.

Que se passa-t-il dans l'esprit du docteur ? À quel motif a-t-il obéi ? Toujours est-il qu'il s'empara de cette carte. Avant son départ, le sous-officier s'aperçut de la disparition de sa carte et demanda à maintes reprises si personne ne l'avait trouvée. Le docteur garda le silence et monta en voiture pour regagner Neuville. Or, cette carte, sur laquelle dit-on se trouvaient indiqués les dépôts de munitions et les stations aéroplanes de la région, avait pour nos ennemis une importance telle qu'ils auraient dû modifier en cas de perte toute une série de postes ou dépôts. Force fut donc au sous-officier d'avouer la disparition de la fameuse carte. Des recherches suivies d'enquêtes furent ordonnées ; le propriétaire de l'hôtel appelé devant le juge et soumis à un interrogatoire donna le docteur Tison comme présent à l'estaminet au moment du passage du sous-officier. Une perquisition faite chez lui jeudi amena la découverte de la fameuse carte. Aussitôt arrêté et mis au secret, le docteur a comparu vendredi devant le Conseil de Guerre. La sentence n'est pas rendue et nous attendons anxieusement tous le verdict. Le cas est grave, l'inculpé est généralement blâmé par la population pour avoir manqué de prudence. Nous espérons qu'on aura égard aux soins dévoués donnés à l'hôpital jusqu'au moment du licenciement du personnel français et qu'on remettra cette faute sur un moment de dépression cérébrale bien excusable à l'époque où nous vivons. On sait que, dès maintenant, la peine de mort est évitée.

11, 12 et 13 septembre 1915

Passée ma journée de dimanche chez cet excellent M. Boudart et vu Danquigny venu de Caudry comme à l'ordinaire. Les gens de Caudry sont toujours optimistes. Ils tiennent paraît-il d'un des leurs qui aurait pu avoir des nouvelles de Lille les plus sérieuses espérances pour une prompte délivrance. Nous sommes depuis si longtemps bernés par des racontars de ce genre, que je ne puis que sourire au récit de mon collègue laissant ainsi échapper tout mon scepticisme. Par contre, il m'est donné de lire un récit officiel de la bataille de la Marne, récit qui court sous le manteau. Quelle belle victoire ! Comme la France a été réellement sauvée. Comme je l'avais supposé, toutes les légions du Kaiser avaient été lancées sur nous par la Belgique, suivant un plan longuement muri. On devait nous réduire en peu de temps, puis amener les Russes à composition et enfin écraser l'Angleterre. Une fois de plus apparaît rayonnante cette devise *Gesta Dei per Francos* ⁶⁰ !

Au moment où mon ami Danquigny me reconduisait à la banque par la rue Cuvier, nous entendons devant l'immeuble qui sert de prison aux Allemands des cris et des hurlements

⁶⁰ *L'action de Dieu passe par les Francs*. Formule latine forgée par l'historien et théologien Guibert de Nogent à propos de la première croisade.

épouvantables. Nous nous arrêtons pour écouter ; ces cris n'ont plus rien d'humain, ce sont ceux d'une misérable bête traquée et qui meurt d'angoisse. Aussitôt le Dr Tison me vient à la pensée. J'ai appris ce matin qu'on l'avait retiré de la pièce où il se trouvait avec un compagnon pour le mettre au secret. Serait-ce lui l'auteur de ces cris terrifiants dont je suis encore tout ému ? Il faut qu'il soit descendu bien bas dans la folie de la peur de mourir pour ne pas accepter avec plus de dignité ce qui peut arriver... Je ne me suis pas trompé ; vers midi, au moment du changement de cellule, le docteur a eu une crise si épouvantable que des médecins appelés ont dû le piquer à la morphine. Plus nous étudions le cas de ce malheureux, moins nous comprenons l'acte auquel il s'est laissé aller. On confirme que la carte a été dérobée dans le porte-carte du sous-officier pendant une absence de ce dernier et qu'elle a été réclamée à maintes reprises devant le Dr Tison. À quel motif a obéi ce malheureux ; nous ne parvenons pas à comprendre.

14, 15, 16 et 17 septembre 1915

Mardi 14, visite de M. Cottiau, ancien notaire venu pour me proposer de prendre un versement à-compte sur des billets souscrits par son neveu et escomptés par son frère réfugié en France. J'accepte 10....f qui seront les bienvenus dans notre caisse pour nous aider à vivre sans faire d'emprunts à la Chambre de Commerce. Les 3/4 de ce versement sont des coupures papier de différentes villes et communes sur lesquelles je fais les réserves les plus expresses. Le dernier quart est mis en or à l'abri au cas où aurions absolument besoin d'argent ayant cours. Au reste, nos ennemis s'efforcent par tous les moyens possibles de faire sortir cet argent de nos cachettes. Pour le moment le charbon ne nous est plus livré qu'en échange d'argent français ou allemand. Nous avons pu avoir quelques rentrées pour nos coffres-forts, rentrées demandées en espèces sonnantes et trébuchantes, et j'ai ainsi du charbon dans ma cave pour parer à tout évènement.

Mercredi 15, désigné par mes concitoyens pour me rendre à Cambrai, j'ai pu obtenir un passeport pour jeudi 16. Le passeport nouveau modèle, couleur verte, est demandé avec motif à l'appui au commandement d'étape - Saint Quentin - puis renvoyé après études préalables. Il faut au moins compter 5 jours de la date de la formule de demande à celle de l'acceptation. Cette pièce permet de voyager sans être accompagné d'un soldat allemand. Le coût est d'un mark par personne et comme je suis accompagné d'un cocher, cela fait rentrer dans la caisse allemande 2,5f.

Mon voyage à Cambrai fait toujours naître parmi mes concitoyens, privés de sorties, un peu de jalousie. J'y mets pour ma part le plus de discrétion possible, et je suis, de ce côté, toujours approuvé par le Comité d'Escompte qui comprend bien la nécessité de conversations entre Cambrai et moi pour mener à bien la mission dont je suis chargé. D'ailleurs, à la suite du dernier rapport sur cette question fait par moi, il semble que messieurs Picard, Boudart et moi soyons seuls accrédités pour faire le voyage. Cependant M. Hallette est entré mercredi dans une violente colère en apprenant qu'il n'était pas désigné pour se rendre à Cambrai. Il a pris à partie cet excellent M. Picard et l'a même invectivé en termes inconvenants, pour lui et M. Picard. Pour ma part, j'ai été aussi l'objet de sa colère, mais je ne m'en étonne guère car la scène violente du 28 août 1914 au sujet de mes coffres-forts, m'avait édifié sur le monsieur.

Le canon s'est fait entendre aujourd'hui assez violemment vers 4h30 du soir. Un combat d'aéroplanes a dû avoir lieu dans nos environs. Nous avons entendu très nettement le bruit des

tirs de canons spéciaux et même vu au loin dans le ciel les petits ballonnets de fumée d'éclatement des bombes envoyées sur les avions.

Rien de nouveau pour le cas du docteur Tison. Quoique séparé des autres prisonniers, il peut aller assez facilement au jardin. Sa santé s'est très améliorée depuis la crise de dimanche.

Jeudi 16 - 7h. Voyage à Cambrai.

Je pars à 6h du matin avec Lamarche comme cocher dans une bonne Victoria. Le temps est un peu brumeux cependant très doux. Et me voilà sur cette route si connue de moi, maintenant livré pour 3h à mes seules pensées, pensées qui se reportent toujours vers les 2 êtres chéris laissés là-bas de l'autre côté des lignes. Il y a 15 mois dans cette même Victoria nous faisons ma Lisa et le petit chéri et moi des promenades aux environs, soit pour voir du pays, soit pour visiter des clients. Quand ces temps reviendront ils ? Je n'ose fixer une date, me laissant vivre au jour le jour...

Peu de monde sur la route ; quelques mouvements dans les gros villages, que nous traversons, aucune circulation automobile. Le passage des différents postes se fait sans la moindre difficulté.

À Cambrai mon ami Desroy se trouvait pour service de destruction de coupures avariées à l'Hôtel de Ville. Je laisse mon paquet, vais faire viser mon passeport. Cette fois l'opération est moins longue qu'au dernier voyage. Les scribes sont les mêmes, ils me reconnaissent, m'envoient promener pendant une demi-heure ; j'en profite pour faire mes courses chez le pharmacien et le grainetier. Ce dernier a heureusement du chanvre et je vais pouvoir sans doute conserver les oiseaux de mon petit Jacques sauf cependant *Bec Cassé* mort avant-hier. Au moment où j'allais à la Chambre de Commerce, je rencontre Desroy qui, menacé de logement par des employés de gare, remontait à la banque pour sauvegarder autant que possible l'immeuble. Ce n'était qu'une alerte, ces messieurs n'ayant pas trouvé l'immeuble à leur convenance.

Rien de neuf à Cambrai. Cependant à la dernière réunion du Comité de Ravitaillement Américain, le Capitaine Neuerburg aurait répondu à Desroy qui hésitait à prendre des conserves américaines :

- *Mais vous ne lisez donc pas les journaux allemands ?*

La Gazette de Cologne annonçait ce matin une rupture imminente des relations allemandes avec les États-Unis - puis se tournant vers les 2 délégués américains :

- *Ces messieurs seraient dès lors nos prisonniers.*

A-t-il voulu mystifier ? Les 2 américains sont restés impassibles.

On lit à Cambrai un journal quotidien *Le Bruxellois* émanation de la fameuse *Gazette des Ardennes*. Comme toujours les nouvelles sont excellentes pour les Allemands et mauvaises pour nous. La ville de Cambrai sert toujours de casernement à une brigade d'infanterie. J'ai pu voir quelques groupes de ces soldats. Leur équipement, en tant que vêtements, est très défectueux. Leur aspect général donne une impression de troupe homogène. Les soldats apparaissent fatigués et chétifs. En ville ils sont durs et arrogants.

Mon retour s'est effectué, comme l'aller, dans d'excellentes conditions. J'avais avec moi nombre de paquets, résultat des commissions dont j'étais chargé, et en plus la forte somme. J'ai pu décider la Chambre à nous constituer une encaisse de 100.000 francs, mais vu le manque de billets imprimés, je n'emportais à ce voyage que 50.000 francs. Sur la route, je passe mon

temps à observer la campagne. Les moissons sont faites partout. De grandes meules de blé s'élèvent près des fermes. Presque toutes sont surveillées par des Allemands. Rien n'échappe au contrôle de nos ennemis !

Vendredi 17 septembre 1915

Journée calme. Au loin et toujours à l'ouest de sourds grondements de canon. Le Commandant de Place Haertel nous quitte définitivement. Aujourd'hui, il est parti avec armes et bagages pour Saint-Quentin où se trouve son nouveau poste. Cet homme laisse ici une impression que nous avons peine à analyser. Il aurait pu faire beaucoup de bien avec une population aussi paisible que celle qu'il avait mission de commander, mais il n'en a rien été. Si nous nous comparons avec des kommandanturs voisines, nous remarquons que les lois de la guerre nous sont féroceement appliquées : pas de passeport, rentrée dans les maisons à 19h, fermeture des cafés à 18h, vente de toute marchandise indispensable contre argent français, salut aux officiers et enfin la fusillade pour les pigeons voyageurs, sans preuves absolues. Mes rapports avec lui, surtout au moment du Lieutenant Schwaur ont toujours été des plus corrects. Au reste le Commandant Haertel avait fait grand air et se piquait de la plus grande urbanité. Mais que sera son successeur ? On parle à mots couverts du Commandant von Helldorf de Catillon.

J'ai pris une espèce d'abonnement à *La Gazette des Ardennes*, c'est-à-dire que le service au numéro m'est fait par l'interprète Salomon. Je lis ce journal imprimé pour nous démoraliser avec le plus grand soin. Somme toutes nos ennemis ne peuvent pas tout nous cacher et je me fais une espèce d'impression avec les nouvelles même les plus tendancieuses.

En ce moment, peu de détails sur ce que nos ennemis appellent l'ouverture des Dardanelles me laissent à penser à une avance sérieuse des troupes alliées dans la presqu'île de Gallipoli. La hausse des fonds russes et l'âpreté avec laquelle les Allemands veulent démentir des succès des armées du Tsar me prouvent la résistance et même la légère offensive russe. J'ai invité le soir, le sergent logé à la maison à prendre une tasse de café. C'est un directeur d'école primaire très sérieux, très travailleur, qui paraît résumer les qualités d'ordre de méthode qui caractérisent le peuple allemand. Nous causons des mœurs de son pays, la Hanovre, et nous ne parlons de la guerre que pour déplorer de concert ce fléau épouvantable qui ruine les peuples, met les familles en deuil et rabaisse l'homme à la brute. Très réservé, il me remercie de sa chambre, de l'attention que j'ai pour lui et me quitte à 10h du soir.

18, 19 et 20 septembre 1915

Le temps est superbe, un joli soleil de septembre doux et atténué brille sur toute chose. Rien ne serait agréable comme de pouvoir goûter le charme de l'arrière-saison qui commence, mais nous sommes toujours prisonniers dans les murs de notre ville et la plus petite excursion au-delà des postes fait courir les dangers de la prison.

Le canon se fait de plus en plus entendre, jour et nuit. Tantôt ce sont des coups sourds espacés, tantôt de longs roulements continus. Les journées de samedi et dimanche se font remarquer par un redoublement de violence. Dimanche, vers 11h15 pendant que nous nous trouvions réunis au Comité d'Alimentation les frères Picard, Danquigny et moi, deux détonations ont ébranlé la maison qui a tremblé sur ses fondations. Jusqu'ici nous n'avons pas encore l'explication de cette explosion. Nous sommes d'avis cependant qu'elle ne peut provenir que d'un ébranlement des couches terrestres et non des couches atmosphériques et nous opinons pour la destruction d'un pont ou d'un dépôt de munitions. Il va sans dire qu'après cette violente canonnade les esprits surexcités donnent cours à leur imagination. Aussi, lundi 20, on faisait

courir le bruit en ville d'une avance des alliés et de la prise de Liévin, Lens et Douai. Lille serait encerclée et sa prise ne serait plus qu'une question d'heures !! Le plus curieux dans la confection de ces fausses nouvelles, c'est qu'elles ont toujours une origine allemande. Quelques soldats pince-sans-rire annoncent soit à la forge, soit dans un lieu public de manière plus ou moins mystérieuse, la prise d'une ville sur le front, puis ils s'en vont heureux d'avoir torturé un peu plus les pauvres occupés.

Danquigny m'a communiqué une carte notre ex-concierge Porez, prisonnier.

J'ai des nouvelles de toute la famille réunie le dimanche 18 juillet. Tout le monde va bien, Jacques grandit toujours ! Une fois de plus, je remercie la Providence qui ne cesse de protéger tous les miens. Ces quelques lignes me font reprendre de nouvelles forces pour attendre ! Mais à quand la paix ?

J'ai passé ma journée du dimanche 19 dans la famille Picard. Cette maison si hospitalière devient de plus en plus le refuge de ceux qui sont séparés des êtres chéris. Dans le courant de l'après-midi, messieurs Boudart, Picard Seydoux et moi nous jouions en compagnie de ces demoiselles Ponsin, sur l'herbe de la pâture comme de vrais collégiens ; balle, barres... tout y passe.

21 et 22 Septembre 1915

Pendant ces 2 jours nous entendons le canon très violemment.

C'est un roulement continu sur lequel par instants se détachent les coups sourds de grosses pièces. Que sortira-t-il de cette attaque ? De quel côté même vient cette attaque, côté allié, où côté allemand ? Nous ne savons rien, mais comme nos ennemis n'annoncent pas de victoires sur notre front depuis une huitaine de jours que ce canon se fait entendre sans arrêt, tous les espoirs sont permis. *La Gazette des Ardennes* du 20 est assez incolore. Cependant on peut y dégager les indications suivantes :

1°) Un labeur acharné, un effort prolongé de l'Angleterre dans cette lutte sans merci

2°) Une incertitude dans le plan allemand pour 1916 !

3°) Un silence presque complet sur les opérations en Italie et dans les Dardanelles

4°) Le bombardement de la ville de Trèves par 19 avions français par mesures de représailles, mesures que nos ennemis qualifient de crime, alors qu'ils ruinent systématiquement depuis un an des villes comme Reims, Arras, Ypres, Soissons etc...

5°) L'envoi sur notre front de 11 nouvelles divisions anglaises ce qui permet à Sir French d'étendre sa ligne de 27 kilomètres.

6°) Notre 3^e est à 68,20f et aurait baissé de 0,20f.

Le docteur Tison a passé devant un nouveau Conseil de Guerre dans le courant de l'après-midi du 22. Quoique plus rien d'officiel ne nous ait été signifié, le bruit court que le docteur Tison serait mis en observation dans une maison de santé en Allemagne avant de passer devant un nouveau Conseil. Le docteur Tison donne d'ailleurs quelques symptômes de dérangement cérébral. Mais n'est-ce pas un simulateur ?

Anniversaire de la ducasse du Cateau. Temps splendide et doux.

23 septembre 1915.

Aujourd'hui de 1h de l'après-midi à 6h30 du soir la canonnade s'est fait entendre avec une violence inouïe. Nous avons été M. Eugène Picard, sa femme et moi du côté de la propriété de M. Seydoux, et là, derrière le bosquet, à l'abri du léger vent de sud qui soufflait, nous avons écouté longtemps le canon. Les roulements n'avaient aucune interruption et sur ces roulements se détachait avec force le son des grosses pièces. Il nous semble, autant que nous pouvons le juger, que la bataille doit se dérouler au nord-est, c'est à dire entre Lille et Arras. Au moment où j'écris ces lignes, 7h30 du soir, tout s'est tût, nous n'entendons plus rien. Les télégrammes des allemands continuent à ne pas faire mention des combats qui se déroulent sur le front.

Le temps est toujours doux, même chaud, mais il pleut. Je passe ma journée comme toutes les autres, avec une espèce de régularité dans tous les actes que j'accomplis. Cette régularité me permet de mieux vaincre le temps. Je vis au jour le jour, les semaines passent, les mois suivent les mois, et prisonnier des tragiques événements, je ne cherche même pas à raisonner sur la fin du drame épouvantable. Tout ce que je demande à Dieu, c'est de conserver mes être chéris en bonne santé et de me les rendre pour mieux travailler avec eux au relèvement du pays.

Personne parmi nous ne doute du succès final, mais personne aussi ne peut assigner une date à notre délivrance. Avec l'hiver qui approche, la vie devient difficile : la farine livrée par les américains est des plus mauvaises, elle donne un pain que je ne puis manger que grillé tant il est gluant. Le pétrole manque totalement, le charbon est vendu au prix de 48 francs la tonne contre argent ayant cours, les pommes de terre plantées dans les champs sont réquisitionnées par les Allemands d'où d'impossibilité aux cultivateurs de nous en vendre à la ville par quantités. Pour se procurer du beurre, il faut des ruses de sauvage depuis que nos bons paysans trouvent à l'exporter à des prix fabuleux. J'ai pu m'entendre avec Mme Aubry, ma voisine, dont la mère a une grande ferme aux environs et je me procure du beurre et des œufs. Pour la viande, nous ne sortons pas du bœuf. Monsieur Émile Picard et M. Seydoux sont revenus à 14h de Saint-Quentin, appelés qu'ils étaient à une réunion du Comité de Ravitaillement Américain. M. Seydoux a pu obtenir une analyse des mauvaises farines livrées, on nous vendra aussi paraît-il des petites lampes à acétylène ainsi que du carbure à des prix modiques. La ration de riz sera augmentée.

Les bruits de guerre qui courent dans Saint-Quentin nous sont plutôt favorables. Les Allemands auraient ces jours derniers essayé de percer notre ligne du côté de Compiègne et subit un échec avec des pertes énormes. On parle de 30 à 40.000 hommes hors de combat. La violente détonation entendue dimanche dernier vers 11h du matin proviendrait de l'explosion d'un dépôt de munitions allemand près de Douai, explosion provoquée par un de nos aviateurs qui aurait payé de sa vie cet exploit. Toutes les vitres de Douai seraient brisées ! Nos avions escortant un dirigeable auraient bombardé les installations allemandes de Laon. Enfin, cette violente canonnade entendue jeudi entre midi et 18h serait une attaque anglaise du côté de La Bassée.

Ce qui me donne une certaine confiance en ce moment, c'est l'absence de nouvelles allemandes sur notre front. Notre situation ne doit pas être mauvaise, puisque nos ennemis ne chantent pas victoire.

25 et 26 septembre 1915

Comme d'ordinaire, Danquigny est venu dimanche 26 de Caudry. Quoique le commandant soit changé, il a encore pu obtenir un passeport. Il me confirme la triste nouvelle de la mort de son garçon de recette-concierge, Lempereur, beau-frère de Porez. Le malheureux laisse une veuve et 3 enfants. On ne sait pas encore bien exactement où il aurait été tué ; on croit que grièvement blessé, il serait mort dans un hôpital près du front. À Caudry, on ne connaît rien de ce qui se passe depuis 8 jours au front. On confirme ce que nous avons appris hier, à savoir le bombardement de la gare, annexe de Cambrai, par une escadrille de 15 avions alliés. Les uns disent que ces avions ont mis le feu à un dépôt de benzol, les autres qu'ils bombardaient un régiment au moment de son embarquement. On annonce une quarantaine de victimes dont 20 tués. D'aucuns ajoutent que les Allemands auraient amené des otages civils sur le quai de la gare pour mettre fin à l'attaque de nos avions. Danquigny doit aller lundi à Lille pour le compte de la ville de Caudry en vue de se procurer des fonds pour payer les contributions du mois d'octobre. Il ira en compagnie d'un officier allemand chargé des questions financières de la 2^{ème} Armée. Danquigny espère pouvoir faire du change ; nous traitons cette question avec lui.

Samedi 25 un grand biplan blanc a survolé notre ville, rasant presque les toits des maisons. Des coups de feu tirés sur lui nous ont fait connaître de suite sa qualité d'ami. Il n'a pas été atteint et s'est perdu dans les nuages. À Caudry, à Beaumont, à Landrecies, cet hardi aviateur s'est livré au même exercice rasant le sol, cherchant à voir. À la ferme du Quennelet il aurait même tiré des coups de revolver sur un Allemand faisant à cheval sa promenade quotidienne sur la route de Guise. Notre ennemi se serait réfugié, tout pâle, dans la ferme pendant que d'autres soldats occupés près d'une batterie s'éparpillaient de tous côtés.

Il y a un grand remaniement dans toutes les kommandanturs voisines. Les commandants de Solesmes, Caudry, Le Cateau sont changés. Comme dons de joyeux avènements, ces messieurs se montrent encore plus sévères que leurs prédécesseurs. Tout est prétexte à faire souffrir le civil. Refus de passeport, fermeture des cafés, salut d'officiers, retraite avancée le soir. Nous subissons tous, car nous avons toujours confiance dans l'issue finale.

27 septembre 1915 lundi

Il est juste de dire que chaque jour amène sa peine. Après toutes mes perquisitions, je pensais être tranquille pour la bicyclette de ma Lisa, restée dans sa garde-robe, quand on vient de m'apprendre que Monsieur R... le receveur des contributions indirectes, s'est laissé prendre son registre où sont immatriculées toutes les plaques de bicyclettes. Mon nom et celui de ma Lisa figurent sur cette liste et je m'attends d'instant en instant à recevoir quelque visite domiciliaire. Que faire ? Après avoir bien réfléchi et pris conseil, j'ai pris le parti de ne pas cacher la vérité et de dire carrément que je n'ai pas cru devoir déclarer une machine de dame. Pour la mienne je suis en règle, j'ai un reçu. Et maintenant, à *Dieu vat* comme disent les matelots ! Autre ennui, le bataillon de Lünebourg tenant garnison ici depuis bientôt 3 mois, et dont les bureaux installés chez nous nous laissaient bien tranquilles, va nous quitter demain pour aller à Bohain. Il est remplacé par les Bavares de Kissingen, Colonel Buttner. J'espère que tout ira encore bien ; les Bavares ayant déjà tenu garnison ici et le Colonel Buttner étant un peu connu de la population comme un bon et brave homme. Au reste, le sergent qui habite dans mon appartement et avec lequel j'entretiens des relations diplomatiques, m'a promis de faire en sorte de faire suivre à ses supérieurs les bonnes traditions du passé.

Les bruits les plus contraires circulent sur la situation militaire. Dans une première dépêche, les Allemands accusent un recul de 2 divisions sur leur seconde ligne ; une division au sud-ouest de Lille et une autre à Perthes en Champagne. Dans une seconde, ils donnent un chiffre assez important - 3.000 - de prisonniers faits pas eux dans ces combats. Pour connaître la vérité, il faudrait pouvoir lire quelques journaux français. Mais, mais... !!!

Mardi 28 septembre 1915 - 29 septembre 1915

Le nouveau Commandant de Place, Major von Helldorf, a pris possession de son poste aujourd'hui. Il habitera dans la maison Decupère, immeuble coquet et confortable situé rue du Maréchal Mortier et dont la construction, toute récente, réunit les derniers perfectionnements. Au reste, le Major von Helldorf est connu dans notre région. Il a longtemps commandé une colonne du train des équipages qui a mis en coupe réglée toute la région de Catillon et de Bazuel. Lui-même, gros amateur de bon vin et de bonne table, a laissé dans le pays la réputation d'une espèce de reître irascible auquel rien ne devait résister. Cependant, très fier de son titre de hobereau et très rempli de la force et de la puissance germaniques, il accorde facilement à qui sait le flatter. En visite chez Mme Rob...(ert), voisine de face de Decupère, j'ai pu assister à l'arrivée du nouveau commandant dans l'immeuble qui lui était réservé. Important, le casque en tête, suivi du Lieutenant Jahr l'échine courbée, tout petit devant son chef direct, notre Helldorf s'est arrêté d'un air satisfait au seuil de la maison. Puis il est entré, mais au même instant le Bataillon de Lünebourg se rendant à Bohain quittait la ville. Aussitôt, pas de parade ! Quelle belle mise en scène ! Comme l'orgueil de notre nouveau commandant a dû être flatté ! Afin de donner plus de cachet à la maison, on a dévalisé les serres de Mme Simons de leurs plus belles plantes vertes, mais ce qui est encore mieux, ne trouvant pas assez confortables les fauteuils de Decupère, on est venu en demander deux à Mme Eugène Picard !

Pour me changer un peu les idées après ce spectacle, j'ai été entendre le canon sur les *Hauts Fossés* et derrière le bosquet Seydoux. Comme jeudi dernier, la canonnade était des plus intenses. Beaucoup de personnes étaient sur le devant des maisons écoutant avec anxiété ce roulement ininterrompu. L'attaque vient de quel côté ? Avançons-nous ? Veut-on nous arracher les quelques tranchées conquises ?

Somme toute, les nouvelles ne sont pas mauvaises : les Russes font front et avancent en Galicie. Quelques journaux allemands vont même jusqu'à dire que Lille est menacée !

Mercredi 29 septembre. Possel venu de Caudry pour le Ravitaillement Américain nous apprend d'abord que le voyage à Lille de Danquigny est remis, puisque tout passeport pour Cambrai lui a été refusé. On dit même que personne ne pourrait ni entrer dans cette ville ni en sortir. En outre, il affirme avoir lu dans *La Gazette de Cologne* un communiqué français annonçant une offensive victorieuse de notre part en Champagne. Nous aurions avancé de 4 kilomètres sur 25 de longueur, fait 12.000 prisonniers, pris un important matériel de guerre. Puissent ces nouvelles être exactes. Nous attendons anxieusement la suite des événements, il nous semble qu'une offensive importante se dessine de notre côté. Qui sait où nous en serons dans un mois ? Malheureusement, nous n'entendons plus le canon et toute la campagne retombe dans le grand silence angoissant. Le temps est très mauvais : pluie, grand vent. Je pense à nos malheureux soldats qui combattent et qui meurent.

Le pain fait avec les farines américaines est devenu très mauvais. Me voilà de nouveau repris de fermentation intestinale et d'entérite. Heureusement qu'il me reste un peu de farine

blanche, ce qui va me permettre de suspendre quelques temps cette mauvaise alimentation. J'ai pu mettre aussi en cave environ 200 kilos de pommes de terre et 50 de pommes à couteau. Précautions nécessaires car les Allemands réquisitionnent les pommes de terre cultivées dans les champs, c'est donc par une sorte de fraude que j'ai pu m'en procurer.

Les derniers soldats de Lünebourg ont quitté le bureau ce matin. L'homme de garde de nuit emportait, pour l'hiver sans doute, une des 2 couvertures de son lit, heureusement Delbar qui veillait a pu avertir le sous-officier et nous sommes rentrés en possession de notre bien.

Aussitôt Kissingen est arrivé. C'est le sous-officier baptisé par moi de *Marius* qui accompagnait les scribes. Nous nous sommes de suite reconnus et entendus. Je me suis fait présenter au lieutenant, sorte de bébé joufflu aux yeux ornés de lunettes rondes, et j'ai pu obtenir que nous conservions l'usage de la caisse. Cependant M. Piot ne pourra y travailler comme il le faisait avec Lünebourg. J'espère que tout ira bien ; d'ailleurs le Commandant Buttner est logé chez ces demoiselles Ponsin et en cas de conflit, nous pourrions toujours prendre langue.

30 septembre et 1^{er} octobre 1915

L'indisposition dont je souffre depuis mardi ne veut pas céder et prend toutes les formes d'une entérite. Au reste beaucoup de personnes sont dans le même que moi et tout le monde attribue ces indispositions à la mauvaise qualité du pain. Nous manquons ici de médecin français vraiment compétent et d'ailleurs la majeure partie des médicaments fait défaut. Je me soigne donc seul : aujourd'hui j'ai pu trouver dans notre petite pharmacie une bouteille d'eau *Hunyadi Janos* ⁶¹ dont je prendrai un petit verre demain matin, puis régime alimentaire de pâtes. J'ai encore un peu de macaroni et une boîte de légumes décortiqués, je vais en user.

Les chercheurs de bicyclettes vont partout avec leur registre. Le 30 ils étaient chez ces demoiselles Ponsin où ils mettaient toute la maison sens dessus-dessous pour trouver un vieux tricycle au pétrole dont ils se sont servis pour faire beaucoup de bruit. Ils parlaient de kommandantur, d'amende etc... M. Picard, voisin de ces demoiselles, est heureusement intervenu pour leur faire entendre raison. Devant cet état de choses, je prends le parti de me défaire de celle de ma Lisa. Maintenant je peux dormir tranquille.

On vient de retrouver des fusils de chasse dans des maisons : chez Dupont de l'*Emaillerie* et chez Lefèbvre où se trouve le casino des officiers. Les gardiens de ces maisons sont sous les verrous en attendant de comparaître devant un Conseil de Guerre. Je n'ai pas plus de détails jusqu'ici.

Je me suis présenté hier au Commandant Buttner au moment où il se trouvait dans nos bureaux. Sous les yeux ébahis des scribes et de son lieutenant nous avons échangé force compliments et salutations. Il m'a fait le plus grand éloge de Mlle Thérèse Ponsin, qu'il a qualifiée après force recherches dans son dictionnaire, de femme très intelligente et distinguée.

Le succès de nos armées en Champagne et au sud-ouest de Lille est certain. Au sud de Lille, nous avons - ou mieux les Anglais - ont pris Loos-en-Gohelle. Au nord de Perthes, entre Reims et l'Argonne nous nous sommes emparés, ou mieux nous avons avancé, de 4 kilomètres sur une longueur de 25 kilomètres. Nous aurions fait dans ses 2 combats, 2.000 prisonniers et pris 70 canons ainsi qu'un important matériel de guerre. Les Allemands se sont repliés sur leur seconde ligne ; l'important est de savoir quelle est la valeur de cette ligne et dans quelles

⁶¹ Eau purgative d'origine hongroise

conditions nous pourrions la percer. Comme toujours notre armée a été héroïque. *La Gazette de Cologne* signale une charge de cavalerie faite par 3 divisions sur les tranchées !

2, 3 et 4 octobre 1915

Notre succès en Champagne et au sud-ouest de Lille est un fait acquis, avoué par les Allemands eux-mêmes. Mais depuis ce jour l'offensive a dû s'arrêter car nous n'entendons plus le canon et les communiqués allemands sont très sobres de détails. J'attends la bonne *Gazette des Ardennes* pour savoir dans quels termes on nous donnera les communiqués français.

Samedi 2, vers 9h30 du soir, au moment de nous coucher mon attention a été attirée par le ronflement d'un puissant moteur aérien. Je n'ai rien vu quoique je me sois mis à la fenêtre. Le lendemain j'ai appris par le Colonel Buttner qui commande les Bavares que Le Cateau avait été survolé par un dirigeable français. Ce dirigeable a dû lancer des bombes sur les voies de la gare de Cambrai suivant certaines réticences de nos ennemis. Malheureusement, lundi 4, nous apprenions par les télégrammes allemands la chute de notre dirigeable du côté de Rethel.

Il est hors de doute que notre service d'aviation doit gêner considérablement les communications allemandes. La gare de Saint-Quentin a été de nouveau bombardée dimanche, un officier et 12 soldats allemands ont été tués ; des avions volant au ras du sol, s'y posant même, déposent soit des sapeurs soit des engins de destruction à employer contre les voies de chemin de fer.

Une affiche vient d'être apposée sur nos murs à ce sujet. Toujours sous peine de mort, défense de prêter secours aux aviateurs, de ramasser ce qu'ils laissent tomber sur le sol, de cacher quelques-uns d'entre eux, défense d'approcher des voies de chemin de fer dans un rayon de 200 mètres, d'allumer des feux, de faire des signaux etc...

Dimanche 3, passé ma journée chez Picard et vu Danquigny. Somme toute, aucune nouvelle sensationnelle. Danquigny n'a pu aller à Lille, mais Possel a pu gagner Cambrai pour le service de la Chambre de Commerce. Là-bas comme ici une très grande circulation de trains la nuit. On sent que nos ennemis renforcent leur ligne et préparent même une nouvelle offensive.

Je souffre toujours de mon entérite et je m'applique le plus possible à suivre un régime sévère approprié à mon cas, mais les médicaments font défaut et les médecins aussi. Je mange le moins de pain possible ce qui me fait maigrir comme tout le monde d'ailleurs.

Le Commandant von Helldorf a signalé son entrée en fonction par un acte apprécié de tous les honnêtes gens. Aussi cet acte ne laisse-t-il espérer une gestion droite et exempte d'accidents sur lesquels je ne veux pas revenir. Voici ce dont il s'agit : désormais les habitants des communes ne pourront correspondre directement avec la kommandantur, on devra passer par l'entreprise des maires qui eux-mêmes remettront leur courrier à M. Picard. C'est donc là suppression des lettres anonymes !

Grand émoi parmi les scribes de la kommandantur qui, appelés pour une revue d'armes, croyaient être envoyés au feu. Les embusqués sont ici depuis un an et ils s'engraissent dans un véritable fromage ! Aussi quel désespoir d'aller aux tranchées ! Ce n'était qu'une fausse alerte, ces messieurs, après la revue, ont été rendus à leurs occupations.

5 octobre 1915

Le froid qui commence a donné lieu à des scènes regrettables. La population pauvre privée de distribution du charbon par suite du retard apporté par les Allemands à nous livrer ce que nous leurs avons commandé et payé depuis plus de 3 semaines, a mis en coupe réglée certains arbres des promenades et même des parcs privés.

L'élan a été donné par quelques vauriens, repris de justice, narguant notre police désarmée et impuissante. Car une seule autorité existe, celle de la force militaire allemande, et cette autorité sourit même au pillage des Français par les Français. D'autre part, M. Picard, homme excellent, n'ose désigner au Commandant de Place le nom de ceux contre lesquels on doit sévir, cela répugne en outre à son caractère de Français. Le seul reproche qu'on pourrait adresser à la municipalité, c'est de n'avoir pas envoyé sur les lieux de pillage une délégation pour rappeler les habitants du Cateau à leur devoir.

Dans le courant de l'après-midi, j'ai assisté, du fait de ces pillages, à un des plus tristes spectacles qu'on puisse voir. Sur les talus du rio de Tupigny, au lieu-dit *Les Hurées*, et dans le joli parc de la propriété Degrémont, j'ai vu toute une bande d'hommes, de femmes et d'enfants armés de scies, de serpes, de cognées, mettant à terre tous les arbres sans distinction. On n'entendait que coups de cognées, fracas de branchages, bruits sourds de grands arbres abattus. Rien n'a été respecté, ni les arbres fruitiers, ni ceux d'essences rares, beautés et parures des jardins. Et des bruits, des rires et des cris d'une populace heureuse de briser, piller, faire le mal pour le mal, heureux au fond de détruire la propriété du riche, surtout passer en elle le souffle d'une révolte que rien ne peut réprimer. Il faut ajouter que ces scènes de vandalisme ne servent qu'à quelques vauriens non besogneux mais hardis à profiter d'un moyen de se refaire de l'argent.

Ce matin, incident entre moi et l'interprète Salomon au sujet d'une formule à remplir pour les emprunts des communes. Je voulais donner une réponse ne mettant pas en cause nos donneurs d'aval, toutes personnes fortunées ; Salomon prétendait livrer les noms. Je me suis emporté devant cet homme interprétant toujours les demandes allemandes dans le sens qui leur est le plus favorable. Bref, l'excellent secrétaire de mairie, Bracquart, a arrangé les choses en mettant simplement en cause les Conseils Municipaux.

Nous possédons depuis quelques jours une équipe de policiers, 12 dit-on, commandés par un 13^{ème}. Habillés en civil, ils vont et viennent écoutant les conversations, prenant des notes, suivant des pistes. Chaque jour on annonce que des perquisitions minutieuses sont faites dans telle et telle maison. Un souffle de terreur souffle de nouveau sur Le Cateau. Jamais on ne saura en France ce que nous aurons souffert pendant l'occupation allemande.

6 octobre 1915

Les otages ont été désignés par l'autorité militaire allemande pour le cas où des actes de destruction seraient commis sur les voies ferrées. 5 noms sont donnés par commune.

Les notables désignés pour Le Cateau sont, dans l'ordre donné par les Allemands : messieurs Seydoux, Picard Émile, Thomas, Méresse (curé), Witrant (vicaire). Pour les communes, ce sont généralement 5 membres du Conseil Municipal. Une nouvelle affiche, punissant comme toujours de mort ceux qui sciemment détruisent les moissons, a été apposée sur nos murs.

La bonne *Gazette des Ardennes* cache autant que possible notre succès en Champagne, par contre elle embouche la trompette pour dire que notre offensive est enrayée. Les Russes font front. Depuis 8 mois au moins, nous sommes sevrés de ces prises énormes en Russie, tant en prisonniers qu'en canons ou matériel de guerre. Rien en Italie et aux Dardanelles. Des blessés nombreux arrivent ici : ils sont transportés de nuit de la gare aux divers lazarets installés dans notre ville. Est-ce pour ce transport ou une évacuation rapide autrement que par la voie ferrée que toutes les voitures légères, 2 ou 4 roues, ont été dénombrées dans notre ville ? Je ne sais, mais des ordres ont été donnés en conséquence. Nos ennemis semblent moins sûrs de l'issue finale. Un officier disait hier à un de mes amis « *Qui est-ce qui gagnera la victoire ?* ». Il y a un mois, une telle question ne se posait pas pour les Allemands.

7 octobre 1915

Le Commandant von Helldorf vient de prendre une décision qui lui fait le plus grand honneur. Comme quelques armes avaient été trouvées à la suite des visites domiciliaires exécutées ces temps derniers, il a décidé que tous ceux qui cacheraient encore armes ou munitions ne seraient pas inquiétés s'ils les remettaient avant le 10 courant à la mairie. Pour la kommandantur, on ne connaîtrait dans la remise des objets qu'une seule personne morale, la ville du Cateau. Quant aux particuliers, reçu leur sera donné, s'ils le demandent. D'ailleurs, le commandant à la réunion des maires de ce matin a produit à tous la meilleure impression. Sous des dehors hautains il doit cacher un bon cœur et une grande honnêteté. N'oublions pas cependant que c'est avant tout un soldat et que ce soldat agira toujours suivant son caractère. Dans une conversation avec le maire, il a eu un mot très joli : « *Mon cœur pourra saigner de donner un ordre terrible, mais ma tête restera forte* ».

Ce matin perquisition chez madame Collery. Derrière une cachette murée pratiquée dans l'épaisseur d'un mur on a trouvé des titres, 3 revolvers et une carabine. Grand émoi dans le quartier. Mme Collery s'attend au pire, aux peines les plus sévères, mais peu de personnes la plaignent. Très riche mais très avare, elle a toujours repoussé les misères qui frappaient à sa porte et n'a jamais rien fait depuis 14 mois pour les pauvres.

8 et 9 octobre 1915

La grosse affaire de ces 2 jours est la perquisition faite chez Madame Eloi Collery. Les Allemands, outre les objets trouvés dans la cachette dont je parlais hier, ont encore découvert 2 bicyclettes et une cave très bien dissimulée contenant au moins 3.000 bouteilles de vin. Et quels vins ! Des crus les plus côtés, tant en Bourgogne qu'en Bordeaux et en Champagne. Il va sans dire que cette trouvaille qui n'avait fait l'objet d'aucune déclaration au moment des ordonnances met Mme Collery dans la plus cruelle des situations. Par pitié pour elle, et aussi sans doute grâce aux démarches de M. Picard, l'accusée n'ira pas dans la fameuse prison de la rue Cuvier mais d'ores et déjà elle est séquestrée dans une maison de la rue de Landrecies, maison inhabitée, en compagnie de sa fille et de sa bonne. Jusqu'au moment du jugement, ces 2 dernières personnes ne peuvent communiquer avec l'extérieur et sont prisonnières. En outre, la maison habitée par Mme Collery, joli immeuble qui nous est mitoyen, va devenir une maison allemande et nous savons ce que cela veut dire. Sans aucun doute dans 2 mois tout sera chambardé de la cave au grenier. Mme Collery a sauvé ses bijoux et ses titres, maintenant déposés en lieu sûr. On la plaint très peu en ville. Son avarice jointe à son manque d'intelligence sont les causes de son accident.

J'ai apprécié plus que personne hier la mesure bienveillante du commandant au sujet des armes. Parmi les bureaux des employés de la comptabilité, un seul n'avait pu être visité, aucune de nos clés ne pouvant ouvrir les tiroirs. Par acquis de conscience, j'ai requis un serrurier et j'ai trouvé dans le tiroir forcé, sous le nez des scribes d'allemands, un des revolvers distribués au personnel par la banque au moment de *l'Affaire Bonnot* ⁶² ! L'arme a été de suite remise à la mairie, et j'ai remercié du fond du cœur la Providence de nous avoir une fois de plus protégés. La ville vient de recevoir l'ordre de réquisitionner les couvertures de laine. Pour le moment, il sera laissé 2 couvertures par habitant. Pour le moment !

10 et 11 octobre 1915

Passé ma journée de dimanche 10 chez cet excellent M. Boudart où nous déjeunons comme chaque quinzaine, les demoiselles Ponsin, Madame Robert et moi. Nous errons ensuite dans les faubourgs de la ville par un beau et doux soleil. C'est effectivement une charmante journée d'automne qui met aux arbres de la forêt les plus délicieuses nuances, mais nous ne pouvons en jouir, prisonniers que nous sommes, dans l'enceinte du Cateau et prisonniers plus que jamais, car les consignes des postes sont de plus en plus sévères.

Aujourd'hui 11, nous entendons très violemment le canon dans le nord-ouest, direction La Bassée, autant qu'il nous semble. Que se passe-t-il ? Notre offensive progresse-t-elle, continue-t-elle ? N'est-elle pas suivie d'une contre-offensive allemande ? Nous en sommes toujours réduits à des conjectures et Danquigny qui vient ici comme chaque dimanche n'est pas plus avancé que nous. On constate cependant sur les lignes du chemin de fer, tant au Cateau qu'à Caudry, un mouvement des plus intenses. La nuit surtout c'est un va-et-vient incessant. Des allemands annoncent ramener sur notre front une partie de leur armée de Russie. Quel peuple armé que nos ennemis ! Ils disent diriger en ce moment une armée de 400.000 hommes sur la Serbie pour traverser ce pays et secourir Constantinople. Quand je raisonne sur cette immense organisation armée, mon esprit est pris de vertiges, je sens ma foi m'abandonner et je me demande quand et comment nous viendrons à bout de cette organisation militaire colossale. En outre, les journaux allemands parlaient de complications diplomatiques à leur avantage. La Bulgarie leur donnerait la main contre la Serbie, et la Grèce, sur laquelle nous comptions, observe une neutralité voulue par son Roi !

Depuis quelques jours, au moins une semaine, une équipe de soldats perquisitionnent et jettent la terreur parmi nos habitants. Munis d'une sorte de passe-partout signé de la kommandantur, ils entrent dans toutes les maisons et là se livrent aux recherches les plus humiliantes pour le respect de la propriété que toute nation civilisée accorde aux citoyens. Les papiers sont fouillés outrageusement, les meubles ouverts, linge jeté pêle-mêle au milieu des pièces, les murs sondés, les caves dépavées par endroits. Depuis la prise faite dans la maison Collery, l'activité des ravageurs s'est encore accrue, aussi font-ils par moment d'étonnantes trouvailles : vieilles armes, vins, liqueurs, titres. Chez Morcrette, un vieux revolver oublié dans une carnassière de chasse pendue au grenier a failli causer un drame. Heureusement que, prévenu à temps, M. Picard a pu exhiber l'autorisation donnée par le commandant de remettre les armes jusqu'à lundi 11, midi comme dernier délai. Chez Dufrenois, minotier, les gendarmes ont mis la main sur 200kg de farine. Arrêté aussitôt, l'inculpé a été conduit rue Cuvier. Tout le monde est inquiet ; on a plus ou moins toujours dissimulé quelque chose, cuivre de famille,

⁶² Jules Bonnot était le meneur de ce que la presse appela la « Bande à Bonnot », un groupe anarchiste ayant multiplié les braquages, dont dans des banques, et les meurtres en 1911 et 1912.

vieux vins, et le moindre objet trouvé caché met nos policiers en humeur. D'ailleurs peu à peu leur habileté à trouver s'affine. Rien ne leur échappe ; on regarde derrière les rayons des bibliothèques, les tableaux, les fausses cheminées. J'ai donc pris le parti de ne rien cacher, les cuivres sont à leur place, à la grâce de Dieu, adviene que voudra la Providence. Cependant j'ai mis sur moi l'or que je renfermais dans une petite boîte, depuis que j'ai appris l'enlèvement par nos policiers de quelques pièces d'or de 50 et 400 francs contenues dans le secrétaire de M. Morcrette. Il faut ajouter que si l'or a été pris, il fut de suite remplacé par des pièces de 5 francs.

12 et 13 octobre 1915

Les perquisitions qui se poursuivent dans les maisons amènent chaque jour de nouvelles découvertes. Les Allemands, experts maintenant dans l'art de trouver, retirent du fond des caves en les dépavant ou du milieu des murs en les éventrant, les caisses où nos compatriotes fugitifs avaient déposé leurs titres, leurs bijoux, leur argenterie. Hier 12, on m'a donné pour en dresser l'inventaire un paquet de titres retirés d'une caisse cachée dans les caves d'un nommé Lefour-Druesne. Sans s'en douter, les Allemands ont rendu service au propriétaire des valeurs, car encore quelques mois de séjour sous la terre et tous les précieux papiers tombaient en pourriture. Les écrins moisis s'en allaient en lambeaux et les titres pendant que je les manipulais exhalaient une odeur indéfinissable dont mes doigts sont restés imprégnés longtemps après. Nos ennemis jouent à l'homme vertueux. Ils remettent titres et bijoux au maire, mais en font dresser un procès-verbal dont ils gardent le double. Cependant la caisse est éventrée et l'or qu'elle pouvait renfermer s'évapore !

Aujourd'hui 13, c'est chez un de nos plus riches négociants, Huart, que fut faite la découverte ! Pendant que j'écris ces lignes, M. Picard et un employé de mairie dressent l'inventaire de la trouvaille.

Les télégrammes allemands sont très laconiques, tant pour les combats engagés sur notre front que pour ceux livrés en Russie. Sur notre ligne, les trains roulent la nuit sans arrêt. Que se prépare-t-il ? Le canon se fait entendre dans la direction du nord-ouest.

À 17h, séance du Comité de la Chambre de Commerce. Au moment où M. Boudart venait prendre place parmi les membres du Conseil d'Escompte, on lui fait dire que les perquisitionneurs sont à son domicile. Il nous quitte de suite pour défendre sa propriété. Pendant la séance nous sommes inquiets sur cette perquisition et nous craignons vivement une issue fatale au vin de notre pauvre ami. Nous ne nous étions pas trompés, les cambrioleurs ont été droit à la porte de la seconde cave, masquée par du bois de démolition. La meilleure cave du Cateau est devenue leur proie. Heureusement que notre ami supporte vaillamment cet accident irréparable pour un amateur en vain aussi distingué que lui.

On nous a remis les titres trouvés chez M. Huart. Ils sont dans les plus piteux états et nous nous occupons à les faire sécher dans notre caisse auxiliaire.

14 et 15 octobre 1915

Les réquisitions les plus extraordinaires continuent. Hier on demandait 200 poêles, alors que l'hiver dernier tous les fumistes et même quelques particuliers ont été complètement mis à sac. Aujourd'hui une affiche apposée près de la mairie ordonne de livrer à la kommandantur tous les appareils cinématographiques et photographiques possédés par les particuliers. Comme j'ai tout un attirail de photographie et que les perquisitions deviennent de plus en plus

dangereuses et méticuleuses, je prends le parti de porter à la mairie les appareils en ma possession. J'en ai 4, deux à ma Lisa et deux à moi. Un instant je peux les détruire, mais je songe que l'Allemagne étant exportatrice d'appareils de ce genre, tout ce que nous donnerons n'aura aucune utilité pour nos ennemis. Je dresse donc une sorte de procès-verbal où se trouve consignés le nombre et le prix de mes appareils, puis je fais timbrer le tout par l'autorité municipale. Peut-être plus tard pourrais-je exercer un recours. Mais c'est avec un serrement de cœur que je me sépare de ces objets avec lesquels j'avais pris des souvenirs de mes chéris. Il faut monter ce calvaire plus haut encore ! Qui sait ce que nous réserve l'avenir.

Messieurs Picard et Seydoux ont été le 14 à Saint-Quentin pour la question du Ravitaillement Américain. De leur voyage ils n'ont rien rapporté de nouveau, sinon que les difficultés de circulation augmentaient de jour en jour. Les délégués de Péronne et de Gouzeaucourt n'ont pu se rendre à la réunion sans que l'on puisse en connaître bien exactement le motif. On dit que les lignes de feu se rapprochent de ce côté. Au reste de nombreuses troupes venant de Russie sont cantonnées dans ces parages. Je dis *venant de Russie*, ne faisant ainsi que répéter les bruits mis en cours.

Le voyage de M. Hallette à Cambrai a encore été plus mouvementé que ceux faits précédemment. Parti jeudi avec les délégués de Saint-Quentin par la voie ferrée, tout a bien été jusqu'à l'arrivée à Cambrai. M. Hallette a même pu faire ses courses, prendre ses fonds à la Chambre de Commerce et circuler dans Cambrai jusque dans le courant de l'après-midi sans être inquiété. Les difficultés ont commencé vers 15h30 au moment où il allait retirer son passeport à la kommandantur. Suivant un rite quasi-consacré, on lui a cherché une querelle d'allemand en prétendant que ses papiers n'étaient pas en règle. Malgré tout ce qu'il a pu dire, M. Hallette s'est vu refuser l'autorisation de retourner au Cateau par le train. Bien plus, on l'a fait accompagner, comme un malfaiteur à la kommandantur de notre armée la plus voisine, mais non pas la plus voisine du Cateau mais la plus voisine de Saint-Quentin. Et voilà ce vieillard de 65 ans obligé de faire à pied avec une charge de 25 kilos les 12 kilomètres qui séparent Cambrai de Crèvecœur. Heureusement le soldat allemand compatissant lui a donné toute aide pour porter nos billets de la Chambre de Commerce. À Crèvecœur, M. Hallette a trouvé des compatriotes qui l'ont hébergé jusqu'au lendemain matin, il n'est revenu au Cateau que le vendredi 15 dans la matinée. Il va sans dire que notre inquiétude était des plus grandes.

Les précautions de nos ennemis pour la sauvegarde des voies ferrées deviennent de plus en plus minutieuses. On dit qu'ils entourent de ronces artificielles les ponts et viaducs, et que les bois sont déblayés sur une largeur de 20 mètres, près de la ligne. Pour moi, voulant écarter tout incident fâcheux, j'évite dans mes promenades le parcours du chemin de fer et j'en suis réduit maintenant à la route de Fesmy, mais jusqu'au premier pont seulement.

Que dire de la guerre ? Comme toujours nous avons les optimistes et les pessimistes. Les premiers nous voient débloqués dans un mois, les seconds prédisent les pires catastrophes. Pour moi, jugeant que les seules nouvelles nous viennent de nos ennemis, j'estime de notre devoir de vivre au jour le jour, réservant nos forces intellectuelles et morales pour le travail de reconstitution après la paix.

16 octobre 1915

Les sentences rendues par le tribunal au sujet des affaires Collery et Gabet, sont d'une rigueur qui dépasse notre mentalité de Français. Mme Collery est condamnée à 3 ans de prison et 15.000 marks d'amende, Gabet à 2 ou 3 ans de prison. Ces jugements ne sont pas irrévocables, car ils doivent être sanctionnés par Saint-Quentin. Nous estimons tous qu'ils seront, pour le moins, maintenus. Dans le public, on pense que Mme Collery méritait une amende proportionnée, si l'on veut, à sa fortune, mais non pas la prison. Avant toute chose on devait considérer son caractère de femme. Son avocat l'a d'ailleurs très bien défendue, mettant en avant l'acte de courage de son fils, s'offrant il y a un an comme prisonnier pour remplacer un père de famille. Quant à Gabet, coupable d'avoir tiré d'un grenier, pour jeter dans une citerne un vieux fusil trouvé par lui dans les combles de la maison Lefebvre, casino des officiers de la kommandantur, son cas encore plus digne de clémence. À vrai dire, il n'aurait même pas dû être inquiété ; il n'est que peu coupable et depuis plus d'un an, il servait très correctement pour ne pas dire plus, les officiers logés dans la maison de son maître.

Une fois de plus donc la terreur règne dans notre petite ville. Tout le monde s'aborde anxieux, commentant les tristes événements de cette journée. Que veut de nous le gouvernement allemand ? Sans aucun doute, suivre la politique de Bismarck : « *Faire le plus de mal aux civils pour arriver à la paix* », mais dans cette guerre le problème est changé. Nous ne sommes plus des civils ayant droit au fonctionnement de la chose publique, mais des prisonniers courbés sous le joug de leurs geôliers. Quand et comment finiront toutes ces choses ? Nous sommes dans la main de Dieu !

Passé ma journée de dimanche 17 chez mes excellents amis Picard. La conversation roule surtout sur l'affaire Collery. Cette malheureuse femme emprisonnée dans une cellule de la rue Cuvier supporte courageusement son sort. Grâce à un petit relâchement des ordres donnés, quelques amis et amies peuvent la voir. Sa fille est arrivée à l'embrasser et à s'entretenir quelques instants avec elle. En attendant la signification du jugement qui doit arriver de Saint-Quentin, la prisonnière est aussi mal que possible dans cette ancienne cellule de religieuse meublée d'un mauvais lit, d'une petite table et d'une chaise. La journée étant très brumeuse, la nuit arrive vite et elle se trouve privée de lumière dès 5h du soir.

De nombreux médecins infirmiers ou infirmières vont passer par notre ville. On dit que ce mouvement provient du déplacement d'un service d'ambulances. 3 médecins-chefs doivent loger chez Émile Picard, la maison de Mme Collery est réquisitionnée pour 13 infirmières. Aujourd'hui 18, les postes de barrières à l'entrée de la ville ont été doublés. En outre, toutes les personnes qui voulaient pénétrer dans la ville ont été fouillées de fond en comble. Les hommes par les soldats, les femmes par une commission de femmes du Cateau. J'ai pu voir ce matin, pendant que je présidais la séance de la Chambre de Commerce, dans quel émoi tous ces malheureux étaient plongés à la suite de ces mesures vexatoires. On avait complètement déshabillé la directrice de l'école maternelle de Neuville ; un brave paysan mis tout nu, s'était vu retirer de son porte-monnaie 3 pièces d'or gardées soigneusement depuis le commencement de la guerre. En échange on lui a donné un bon à échanger sans doute contre des marks-papier.

Des enfants se rendant à l'école ont eu leurs livres de classe feuilletés ! À quoi répondent ces mesures ? Certains prétendent qu'elles sont prises à la suite d'un passage de l'Empereur dans notre pays. Que prépare-t-on ? Que va-t-il se passer ?

Pour moi, j'ai commencé par me débarrasser de tout l'or que je portais pour le mettre en lieu sûr. Une inquiétude de plus en plus grande pèse sur la population. Les rues sont désertes ; tout le monde se terre dans ses maisons. La ville, par ce brouillard froid que nous subissons depuis 2 jours, prend un aspect sinistre. Depuis 5 ou 6 jours nous n'entendons plus le canon.

19 octobre 1915

Les mesures prises contre les personnes qui entraient et sortaient du Cateau et qui hier ont été fouillées, ont donné lieu à de vives réclamations. Nos ennemis ont exécuté les ordres, qui sans doute venaient de haut lieu, avec une brutalité et un manque de tact dont ils sont coutumiers. Nous pensions que les femmes ou les jeunes filles auraient été visitées par des femmes allemandes, mais il n'en a pas été ainsi.

Alors qu'une quantité d'infirmières se promenait par la ville, les femmes du Cateau que je croyais réquisitionnées à cet effet, ne faisaient qu'aider leurs compatriotes à s'habiller ou se déshabiller sous l'œil narquois d'un officier. On n'a pas respecté la pudeur de certaines jeunes filles, obligées de se mettre en chemise devant des soldats allemands. On donne comme prétexte à cette mesure le passage de l'Empereur par les rues de notre ville. Certains disent l'avoir vu dans une auto suivie d'autres autos, et filant à toute allure sur Cambrai ! Mais était-ce bien le Kaiser ?

L'affiche concernant les appareils photographiques porte que les plaques négatives doivent être aussi données à la kommandantur. Devant des réclamations unanimes, nos ennemis ont admis que ces plaques seraient rendues à ceux qui en feraient la demande, mais après examen. J'ai beaucoup de portraits de mon Jacques et de ma Lisa, aussi ai-je demandé au commandant de bien vouloir me les rendre. Fera-t-on droit à cette requête ? Je crains que non.

De nombreux infirmiers et infirmières, arrivés hier, ont déjà quitté Le Cateau pour une destination inconnue. Les perquisitions continuent. Après notre ami M. Boudart, on opère dans les bonnes maisons soupçonnées de posséder du vin. Ainsi on rafle quelques milliers de bouteilles dont la majeure partie ne sert qu'à améliorer l'ordinaire de messieurs les officiers. Nous pensions être tranquilles sur le rapport perquisitions mais nous les subissons avec le changement de commandant.

20 et 21 octobre 1915

Les journaux allemands et ceux qui, imprimés en français, émanent de l'autorité militaire allemande claironnent un autre échec diplomatique dans les Balkans et l'entrée en lice de la Bulgarie. Et certes, pour nous, malheureux prisonniers, qui ne connaissons qu'un des côtés de la question l'inquiétude la plus grande fait place à ce moment d'espoir survenu à la suite de notre offensive de Champagne. Que va-t-il se passer ? Les Alliés paraissent abandonner le forçement des Dardanelles. Une situation plus redoutable se présente : l'union, par la Serbie et la Bulgarie, des forces allemandes et turques. Nous savons que des troupes françaises et anglaises débarquent à Salonique pour porter secours aux malheureux Serbes, mais que peuvent quelques dizaines de milliers d'hommes si les Grecs et les Roumains ne prennent pas part au conflit à nos côtés. L'armée russe tient maintenant en échec, sur son immense front, les Allemands, et cependant il me semble que de longs mois doivent encore s'écouler avant que ces masses d'hommes puissent passer à une offensive victorieuse. L'hiver avance dès lors à grands pas, interrompant toute action de grande envergure. Le sang coule à flot, les ruines

s'accumulent sur les ruines ; aucune aube de paix ne luit et nous descendons de plus en plus, nous les prisonniers dans notre ville au fond du gouffre.

Je n'ose plus penser au moment où je pourrais revoir les êtres chéris, je vis presque stupidement au jour le jour, tâchant de maintenir le mieux possible mon équilibre physique et moral.

Ma santé est bonne. L'entérite dont je souffrais paraît enrayée. Cependant les conditions de vie deviennent de plus en plus difficiles. Le chef-boucher allemand qui préside à l'abattoir met la main sur les vaches amenées par nos bouchers sous prétexte qu'elles sont plus grasses que celles réquisitionnées sans les payer en argent monnayé. Nos bouchers, eux, parlent de ne plus tuer. Enfin, un ordre vient de passer dans toutes les communes de la kommandantur pour défendre de tuer au village. On devra venir au Cateau. Ainsi les vexations s'entassent sur les vexations et on traite comme de vrais esclaves des citoyens libres et sans moyens de défense. Jamais les Français de l'autre côté des lignes ne pourront imaginer ce que nous aurons souffert.

Je ne sais pour quelle raison, une ligne nouvelle liste d'otages a été envoyée par la kommandantur. Les noms relevés sont les suivants : Abbé Méresse, Dubail - carrossier, Émile Picard, Place - épicier, C. Boudart.

22 et 23 octobre 1915

Les perquisitions ont pris un tel caractère que la majeure partie des personnes ayant fait une cachette s'empresse maintenant de la découvrir. Beaucoup s'aperçoivent avec tristesse que les caves murées, les caisses les plus solides enfouies dans la terre ne mettent pas à l'abri de la destruction les papiers, linges, menus objets dont l'assemblage est œuvre d'art et de patience. On retrouve toutes ces choses saturées d'humidité au point qu'elles viennent dans les mains par lambeaux. Les écrins, les coffrets, les objets plaqués tombent et s'effritent. Le linge fin aux broderies les plus légères se présente piqué, moisi, inutilisable. Les papiers colorés s'évanouissent en poussière au contact de l'air. Jusqu'ici, les favorisés sont ceux qui ont eu recours à nos coffres-forts ; je dis *jusqu'ici*, car nous ne savons pas ce que nous réserve l'avenir. Cette guerre dure trop longtemps ; les ruines dans le pays du Nord s'accumulent sur les ruines. Il faudra plusieurs générations pour réparer le désastre.

Nous entendons vaguement le canon. L'espoir quitte peu à peu nos cœurs et nous n'attendons plus la délivrance prochaine. L'horizon politique nous paraît de plus en plus sombre avec la participation de la Bulgarie aux côtés de l'Allemagne à cette guerre atroce. Voici la Serbie attaquée de 3 côtés à la fois : au nord-ouest par les Autrichiens, au nord-est par les Allemands, au sud-est par les Bulgares. Que va devenir ce pauvre petit peuple si les Roumains et les Grecs ne viennent pas à son secours ? Pour raffermir notre courage, nous apprenons la nouvelle de la déclaration de guerre de l'Italie à la Bulgarie puis quelques succès russes.

Hier dans la journée 2 avions alliés ont survolé Le Cateau. Je ne les ai pas vus, par contre, j'ai entendu rouler des trains toute la nuit. Où allaient-ils ? Quels mouvements se préparent encore ?

24 et 25 octobre 1915

J'ai passé mon dimanche 24 chez cet excellent M. Boudart. Quoique très affecté du pillage de sa cave, notre amphitryon ne laisse rien voir et c'est toujours avec son bon sourire qu'il accueille

ses hôtes. Nous causons pendant le repas de la situation. M. Seydoux lit assez couramment l'allemand et on lui procure chaque jour une gazette dont il nous donne des extraits. Au point de vue purement militaire, les choses paraissent rester sur le statu quo. Les Russes font front, avancent même parfois, remportant quelques petits succès. Les Italiens attaquent sur tous les fronts mais sans résultat bien défini encore. De notre côté, nous nous bornons à canonner où repousser les attaques allemandes qui voudraient reconquérir la bande de terrain perdu il y a un mois. Les malheureux Serbes reculent en combattant dans leurs montagnes. Nous pouvons presque raisonner sainement sur les faits militaires, une carte en main, mais où notre esprit se perd et subit toutes les influences pernicieuses des gazettes allemandes, c'est lorsque nous abordons la question diplomatique. Là, tout est confusion, tout est présenté au mieux des intérêts germaniques. Pour le moment, la situation, l'avenir peut être de l'Europe, repose sur le parti que vont adopter la Grèce et la Roumanie. Les Italiens se rangent sans discuter de notre côté, mais comme leurs intérêts sont sensiblement les mêmes que ceux des Grecs dans le bassin de la Méditerranée, des difficultés surgissent ; difficultés telles que nos ennemis les représentent comme pouvant conduire à un conflit. Les Allemands nous disent encore que les Anglais d'une part, les Russes de l'autre, font les propositions territoriales les plus tentantes à ces 2 nations pour les décider à abandonner leur neutralité. Mais ces offres sont repoussées. Conclusion : les puissances de l'Europe Centrale sortiront du conflit victorieuses. Et pour nous, malheureux prisonniers, nous perdons peu à peu notre foi dans l'avenir et nous avons besoin de toutes nos forces pour réagir.

Voilà l'hiver qui arrive ; depuis 2 jours nous avons un froid brumeux qui nous pénètre. Le calorifère est en marche avec un mauvais charbon, fourni par les allemands. De ce côté, je ne crains rien car nous avons de bonnes réserves de combustible, mais il n'en est pas de même dans beaucoup de maisons et l'hiver est à redouter. Les perquisitions continuent. Hier c'était chez le docteur Catelet mort et enterré il n'y a pas 2 jours ! On ne respecte rien. On vient même à craindre pour les quelques petites provisions remises dans les caves.

Le Lieutenant de la kommandantur Jahr est parti pour une destination inconnue. Cet homme au teint jaune, bileux, au faciès sémitique, avait de prime abord quelque chose de faux et de fuyant qui repoussait. Il ne laisse aucun regret à la population qu'il s'est efforcé de vexer par tous les moyens. C'était l'antithèse complète de son prédécesseur Schwaure. Danquigny est venu de Caudry. Rien de nouveau.

26 et 27 octobre 1915

Le Bataillon des Voies et Communications dont les bureaux étaient installés chez mon voisin Hauteceur plie bagage le 26 et part sur le front oriental. Les soldats disent contre les Russes, d'autres contre les Serbes. À peine ai-je appris cette nouvelle que M. Piot m'annonce que le Colonel Buttner, des Bavares installés dans le bureau, manifeste son intention de nous quitter pour s'installer chez notre voisin. Il allègue que notre calorifère consomme trop de charbon et que ses crédits ne sont pas suffisants aux 100 kilos demandés par 24h pour le chauffer. Je saisis cette occasion pour demander à messieurs Picard et Seydoux d'installer à la banque les bureaux du Ravitaillement Américain. Après maintes démarches, l'autorisation est donnée par la kommandantur et nous sommes ici tout à la joie d'être enfin débarrassés de nos hôtes qui sans être gênants n'en étaient pas moins fâcheux. Messieurs Piot, Delbar et moi faisons des projets. À la caisse on installera le service de la Chambre de Commerce, à la comptabilité le Ravitaillement Américain, dans mon cabinet auront lieu les réunions des membres du *Relief of*

Belgium ⁶³. Malheureusement dans le courant de la journée du lendemain nous sommes obligés d'en rabattre. Pour fonctionner comme nous le désirons il nous faut allumer notre calorifère et si nous avons un peu de charbon en cave, nous manquons de la quantité nécessaire au chauffage de tout l'immeuble. J'ai beau commander à la mairie 10 tonnes d'anthracite, en offrir le paiement moitié en argent ayant cours, moitié en bons, rien n'y fait. Les Allemands non seulement ne veulent pas en fournir mais je le crois ne peuvent pas en fournir.

Pourquoi ? Raison militaire où économique ? Nous vivons si enfermés qu'il nous est impossible de trancher la question. Sur ce chapitre, charbon, les Allemands viennent de recourir à un de leurs expédients accoutumés pour se procurer de l'argent ayant cours. Il y a un mois, un certain nombre de personnes avaient acheté pour environ 12.000 francs de charbon aux Allemands et payé d'avance, en argent français. Le charbon n'arrive pas ; on réclame, et en guise de marchandises on nous envoie une note à payer de 12.000 francs en argent ayant cours, pour chauffage des lazarets et des postes depuis juillet. La municipalité réclame, se défend, refuse de payer. Que font nos ennemis ? Ils confisquent purement et simplement l'argent versé par les particuliers. Il y a 8 mois on aurait beaucoup crié, aujourd'hui, accoutumés à ces mesures vexatoires, on courbe la tête, amassant dans son cœur encore un peu plus de haine contre l'opresseur. Mais plus fort encore, aujourd'hui, ordre a été donné aux bouchers de la ville de ne plus tuer de bêtes. Qu'allons-nous devenir ? Et les perquisitions et visites domiciliaires continuent. Nous en arrivons à nous demander si le nouveau commandant n'est pas pire que l'ancien.

En France, l'espoir de vaincre est toujours de plus en plus grand. Des nouvelles réconfortantes nous viennent soit par des prisonniers, soit comme ces jours derniers, par un journal français assez récent mis en circulation dans Le Cateau par un Allemand même. Cependant, l'imbroglie gréco-serbe continue et nous avons peine à découvrir la vérité dans le fatras de nouvelles imprimées sur la gazette allemande.

Les Russes résistent ; on dirait même qu'ils prennent l'offensive par instants. Ce que nous apprenons d'eux nous réconforte. Ils auraient construit une ligne de chemin de fer de 1.900 kilomètres pour se relier sur la Mer Blanche ⁶⁴ à un port libre de glace. Leurs munitions ainsi que leur artillerie lourde seraient au point. Espérons donc en leur force numérique et faisons confiance au génie de la race slave.

28 octobre 1915

Ce matin réveillé à 5h par des bruits violents de canonnade. Les coups sont si distincts que je les entends de mon lit. Je me lève, j'écoute. Sommes-nous à la veille de voir arriver les Français ? Au bout de quelques temps je me recouche et j'entends encore pendant environ une demi-heure la même canonnade, puis les bruits s'espacent et peu à peu le silence renaît.

Aujourd'hui nous apprenons que Saint-Quentin a ratifié le jugement du Cateau dans l'affaire Collery. La malheureuse femme a donc 15.000 marks à payer et devra subir en Allemagne une détention de 3 ans. M. Picard, un peu son parent, lui a annoncé la triste nouvelle ; elle supporte son sort courageusement. Pour rentrer dans les fonds de l'amende, déjà, les Allemands ont fait main basse sur des titres trouvés en perquisitionnant dans une malle. C'est ainsi que 12 actions Dalbusch, des titres de rente des Républiques d'Amérique du Sud sont retenus comme paiements futurs.

⁶³ Commission for Relief in Belgium (C.R.B)

⁶⁴ Mer située dans l'Océan Arctique, au sud de la Mer de Barents.

29 octobre 1915

Aujourd'hui, vendredi 29. Les scribes du bataillon bavarois de Kissingen font leurs paquets. Toute la matinée se passe à emballer les nombreuses paperasses étalées sur nos tables. Peu à peu la place devient nette. À 15h on enlève le téléphone, mon sous-officier logé dans mon appartement prend son paquetage et me quitte sans tambour ni trompette. Nous fermons la porte ; puissions-nous maintenant ne plus la tenir ouverte pour voir dans notre hall les allées et venues de nos ennemis. Nous sommes occupés depuis le mois de mars, somme toute 8 mois complets. Kissingen a élu domicile dans la maison Bracq, rue du Maréchal Mortier. Ces messieurs seront plus à l'aise et feront tout ce qu'ils voudront dans cet immeuble dont le gardien a été expulsé. Nous, nous les gênions quelque peu par notre présence constante, et aussi par notre soin à ne donner prise à aucune critique qui leur permit de nous mettre dehors. Mon ami et voisin Hautecoeur n'a pas la même chance que nous. À peine son bureau avait-il déménagé que la kommandantur lui envoie une espèce d'officier-architecte, retour de Péronne, dont les occupations sont identiques à celles de ses anciens locataires. Aussi rien de changé, peut-être moins d'allées et venues, mais toujours 5 pièces d'accaparées.

30 octobre 1915

Pendant que Delbar, dès le matin, est occupé au grand nettoyage, on nous envoie de la mairie la belle pancarte du ravitaillement qui doit à l'avenir nous préserver de toute occupation, du moins quant à nos bureaux. Inutile de dire avec quelle joie nous accueillons cette planche de salut. Cependant la pénurie de charbon ne nous permet pas encore d'installer tous les services comme nous le voudrions. Nous ne pouvons allumer notre calorifère et force nous est pour le bureau de ravitaillement d'adopter une solution bâtarde entre les bureaux et mon cabinet. Mais nous sommes tellement satisfaits que nous nous prêtons à toutes les combinaisons. Et Delbar, toutes portes et fenêtres ouvertes, nettoie à grandes eaux, hall, bureaux, parquets. Pourrons-nous jamais purifier notre maison !

J'ai réuni toutes les lettres de ma Lisa et les miennes dans un carton à chapeau. J'ai entouré le tout d'une ficelle avec un cachet et j'ai mis ce précieux dépôt à l'abri dans notre caisse auxiliaire. J'y ai joint les titres de la famille de Lignerolles. Comment dire mon émotion en maniant, en relisant de-ci de-là, ces feuilles toutes chargées d'amour et de tendresse, quand je pense que nous ne nous sommes jamais séparés, et que, pendant nos courtes absences, nous nous écrivions tous les jours ! Et voilà 15 mois que cette guerre atroce nous fait vivre loin l'un de l'autre, sans nouvelles !

Que dire de la guerre, sinon, comme toujours ce que les Allemands veulent bien perdre. Hier la Grèce se mettait nettement contre nous, au besoin demandait le retrait imminent immédiat des troupes de Salonique. Aujourd'hui, on nous dit que l'ambassadeur grec à Paris cause avec notre gouvernement de la façon la plus amicale. On a l'impression au point de vue militaire que les Russes réorganisés, prennent maintenant une offensive sérieuse. J'estime pour ma part que l'armée russe se trouve dans la même situation que notre armée il y a un an. Les Allemands, fatigués, usés par cet immense front vont-ils faillir ? Mais quand ?

31 octobre et 1^{er} novembre 1915

Aujourd'hui, premier novembre, fête de la Toussaint. J'ai assisté à la messe de 6h du matin et communiqué pour prier Dieu de bénir les êtres qui me sont chers et mieux me trouver, par le souvenir, avec eux. Journée triste comme toutes ces journées de fête passées seul et solitaire,

loin de la famille. Il fait un temps exécrable, pluie, vent, rien ne manque à cette température de fin d'automne qui harmonise nos pensées avec nos chers défunts. Pour comble de mauvaise chance, je reste chez moi n'ayant pas été invité à déjeuner par mes excellents amis très occupés aujourd'hui avec le départ de madame Collery. La malheureuse femme est emmenée prisonnier en Allemagne, et rien n'a pu fléchir le cœur de ses juges, ni les pleurs de la jeune fille restée seule et dont l'état de santé est déplorable, ni les démarches de la vieille grand-mère. C'est affreux.

Hier dimanche 31 octobre, Danquigny est venu comme d'ordinaire passer sa journée en famille. Il m'a communiqué une carte de Porez, prisonnier en Allemagne, avec lequel ma chère Lisa peut correspondre. Par lui, j'apprends à la date du 15 septembre que mes chéris sont en bonne santé. Il a même reçu leur photographie, mais ne peut me l'envoyer. Je remercie Dieu de tout mon cœur de protéger mes chéris. Voilà 15 mois qu'ils ont quitté Le Cateau, et rien ne fait prévoir quand ils me seront rendus ! Danquigny a été à Lille pour recueillir l'argent nécessaire aux contributions de la ville de Caudry. Il a rendu visite à M. Gr...(réau), Directeur de la Banque de France à Lille, et de Lille a rapporté l'impression que si nous tenions la victoire finale, la guerre durerait encore de longs mois. Nos ennemis à court d'espèces monnayées finiraient par succomber. Alors que l'encaisse métallique de la Banque de France serait de 4.600 millions, l'or ferait en Allemagne 25% de prime.

Lille est le centre d'un vaste camp retranché, fortifié formidablement et imprenable aux dires des Allemands. Au reste leur nombre s'accroît considérablement, on les rencontre en grand nombre dans les rues, soit en tenue, soit en civil avec un brassard. Les espions fourmillent. De temps à autre, on arrête un tramway, on en fait descendre les voyageurs qui sont mis complètement nus et fouillés. Il va sans dire que tout l'or trouvé est raflé. Avec ce système, les rues de Lille encore assez animées il y a quelques temps deviennent sinistres. Le prix des denrées atteint un cours de ville en état de siège : la livre de beurre 10 francs, 1 œuf 0,70f !!!

Peu ou point de nouvelles de la guerre. Hier la gazette allemande faisait grand état d'un changement de ministres en France. On annonce : Briand, président du Conseil et Ministre des Affaires Étrangères, avec Cambon comme second. Gallieni à la Guerre, l'Amiral de Las Cases (!) à la Marine, Viviani à l'Intérieur, Méline à l'Agriculture, puis une série de ministres sans portefeuilles. Cochin, de Freycinet, Combes, Guesdes... Somme toute, l'Union Sacrée des Français, suivant la belle expression de Poincaré. Deux ministres paraissent débarqués : Millerand (Guerre) et Augagneur (Marine). Le remplacement de 2 civils par 2 militaires donne une impression de lutte jusqu'à la victoire.

Pour la première fois depuis le 15 mai, les rues vont être éclairées jusqu'à 9h du soir. La question du charbon devient de plus en plus difficile. On espère pouvoir faire venir du combustible des mines d'Anzin par le tramway départemental en payant 1/3 de la commande en argent français. En attendant, la municipalité distribue des fines maigres, environ 50 tonnes restées dans l'usine Seydoux, dites de Dahomey. Et encore a-t-il fallu une démarche express de M. Picard auprès du commandant ; l'usine étant annexée à l'abattoir et le fameux chef-boucher ne voulant pas autoriser l'enlèvement du charbon.

2 et 3 novembre 1915

Le temps passe toujours avec la même monotonie régulière.

J'arrive à accomplir tous les actes de ma vie journalière comme un moine astreint à une règle monastique. Et maintenant je comprends, mieux que jamais, l'espèce de joie intérieure qui illumine les religieux cloîtrés. Car pour eux le temps n'est plus, et ils vivent une vie calme et régulière en attendant la mort. Ils ont aboli tout contact avec l'extérieur, tandis que nous nous ne vivons que pour savoir ce qui se passe au-delà des lignes. Ils ont la paix intérieure et nous vibrons trop aux moindres nouvelles vraies ou fausses qui nous arrivent. Mais, manquant de nos occupations, il faut nous créer une sorte de règle pour accepter notre triste existence sans trop de souffrance. Pour moi, voici presque ma règle : lever 8h30, déjeuner 9h, causerie chez mon voisin Hautecoeur de 9h15 à 10h. Les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine, travail pour les emprunts de la Chambre de Commerce de Cambrai de 10h00 à midi. Les autres jours de la semaine, mise au point de mon journal, déjeuner de 12h à 12h30. Ce déjeuner se compose, sauf le vendredi, d'un plat de viande, d'un dessert et d'un fromage. Café et pipe de 12h30 à 13h15. Conversation chez Hautecoeur de 13h15 à 14h00, puis visite aux Picard de 14h à 16h00. Si le temps le permet M. Eugène et moi errons un peu par la ville ou les alentours, mais toujours dans l'intérieur des postes. À 16h, promenade de mon chien Rip, route de Fesmy. De 16h30 à 19h, bridge chez Picard avec messieurs Seydoux, Boudart et E. Picard. Nous rentrons tous dans nos maisons à 19h, je mets d'autres vêtements, je lis et à 19h30 je dîne en compagnie de Rip. Le menu est toujours composé d'un potage, d'un légume et d'un fruit pour dessert. Vers 20h j'allume ma pipe et je me promène dans mes longs corridors jusque 20h30. À ce moment je descends dans la loge où je m'entretiens avec les familles Piot et Delbar pendant environ 1h des événements de la journée. Je suis toujours couché à 21h30 et je lis environ une demi-heure dans mon lit. La journée est terminée ! Une autre suit, et elles sont à la fois vides et remplies. Vides par mon manque de vie de famille, d'occupation normale, remplies par les inquiétudes de l'heure présente, des pensées qui ne cessent de rouler dans ma tête, soit pour faire face à l'ennemi et assurer le bien-être de ceux qui sont sous ma direction, soit pour me souvenir de ma femme et de mon fils.

Depuis mercredi 3, les bureaux du Ravitaillement Américain sont installés ici. En ce moment, on travaille dans mon cabinet aménagé pour les besoins de la cause, mais dès que nous aurons les moyens de mettre en route notre calorifère, tous les services seront définitivement dans notre hall. L'important est d'avoir pu saisir le moment favorable du départ des Allemands. À moins de faits imprévus, je crois nos bureaux et mon cabinet maintenant sauvés !

4 et 5 novembre 1915

Le procès de Gabet, garçon de recette à la banque Lefebvre & Mairesse, condamné pour avoir jeté un fusil dans une citerne a été révisé de la manière la plus favorable pour notre compatriote. Il devra faire 2 mois de prison, rue Cuvier, et aura à payer 100 marks d'amende. Ce n'est que justice. Au reste, son avocat officier allemand, a très bien plaidé la cause invoquant pour la défense que l'arme n'appartenait pas à l'inculpé, mais se trouvait dans la maison dont il avait la garde.

Jeudi 4, messieurs Picard et Seydoux ont été à Saint-Quentin pour la réunion des délégués du Ravitaillement Américain. Nos compatriotes n'ont rien appris de bien intéressant. À Saint-Quentin comme ici, le cercle des rapports avec ce que nous pouvons appeler le monde extérieur, est si étroit qu'aucune nouvelle intéressante ne peut passer. Cependant, nos concitoyens ont vu Gibert, le maire de Saint-Quentin, qui a reçu dernièrement le Kaiser au moment de la remise à la ville de Saint-Quentin du monument élevé aux morts sur le champ de

bataille. Il paraît que l'Empereur se serait entretenu assez longtemps avec Gibert, chose qui n'arrive jamais, disent les Allemands, aux bourgmestres de nos villes. Sa conversation aurait roulé sur les combats en Champagne, le manque de bonne foi des Anglais qui ne quitteraient jamais Calais et le soin que les Français devraient apporter à cultiver la pomme de terre ! L'Empereur aurait dit que sous peu nous appellerions les Allemands pour chasser les Anglais de France ! Toujours la même marotte.

En attendant, si nous en croyons quelques bribes du discours de Sir Asquith⁶⁵ à la Chambre des Communes, données dans les journaux allemands, nos amis les Anglais ont fait depuis un an un effort militaire considérable. Un million d'hommes serait sur notre front, des transports énormes chargés de troupes et de matériel de guerre sillonneraient les mers. L'armée de Mésopotamie est aux portes de Bagdad ; le Canal de Suez à l'abri d'un coup de main ; les troupes renforcées pour les Dardanelles et Salonique. Afin de donner un exemple de ce déploiement colossal de force : 800.000 chevaux, mulets, chameaux ont été transportés sur les mers. Un pour 1.000 des soldats a perdu la vie du fait des sous-marins allemands !

Ces nouvelles me réconfortent et quoique l'attitude des Grecs et des Roumains dans les Balkans assombrissent l'horizon, j'ai confiance dans l'avenir. La guerre sera encore longue, très longue, je serai privé pour de longs mois de la vie de famille, nous souffrirons dans ce pays de toutes les manières, mais la puissance allemande doit être abattue. Depuis près de 2 mois, les forces s'équilibrent du côté de la Russie. Bientôt une rupture se fera en faveur de nos alliés !

Vendredi 5 a eu lieu dans mon cabinet la réunion des délégués de Solesmes et Caudry pour le ravitaillement. J'ai pu faire les honneurs de notre maison, serrer la main de M. Petit notre censeur et délégué de Solesmes ainsi que celle de M. Possel, délégué de Caudry. Cette nouvelle prise de possession de mon cabinet par des Français me réconforte, j'y vois un changement de choses du meilleur augure.

6, 7 et 8 novembre 1915

Rien ne change dans notre existence si morne, si triste. Les événements qui se déroulent en Serbie ne cessent d'inquiéter ceux qui veulent bien raisonner sans parti pris sur la situation. Chaque jour vers 6h du soir, pendant que nous nous réunissons pour le bridge chez nos amis Picard, un jeune homme donne communication de ce qu'il a pu lire dans les journaux allemands. Quoique ces journaux, que nous sommes plus ou moins autorisés à avoir, soient tendancieux, nous pouvons y faire la part de la vérité. Or, ce qui nous frappe pour l'heure, c'est l'écrasement de la Serbie. On sent que ce pauvre peuple attaqué de tous les côtés à la fois, s'efforce d'opérer sa retraite avec le plus grand ordre dans le sud afin de donner la main à nos troupes débarquées à Salonique. Mais déjà les villes principales de Serbie sont occupées, la capitale prise et la jonction faite par la voie du chemin de fer entre l'Allemagne, la Bulgarie et la Serbie. Que peuvent, pour reconquérir le pays envahi, les troupes de notre corps expéditionnaire si la Grèce n'entre pas en jeu ?

Dimanche on nous annonce la chute du ministère grec composé par le Roi et mis en minorité à la Chambre. Aujourd'hui nous apprenons que ce même ministère est recomposé moins le président du Conseil. Que penser de ces nouvelles, comment percer l'avenir ?

⁶⁵ Herbert Henry Asquith, 1^{er} comte d'Oxford et Asquith, est un homme d'État britannique. Il fut Premier Ministre du Royaume-Uni de 1908 à 1916.

J'ai vu Danquigny, dimanche, retour de Lille où il a été à nouveau pour des questions d'argent. Cette fois on entendait assez violemment le canon à Lille, dans le Nord, et nos bons lillois étaient plus optimistes. Aux dires de Danquigny, nos ennemis à court de denrées et de numéraire essaieraient un dernier effort du côté de Constantinople. Cet effort brisé, ils demanderaient la paix. Enfin, la Roumanie et la Grèce n'attendraient pour entrer un jeu que l'arrivée complète des forces alliées à Salonique.

Danquigny m'a donné le cours des denrées à Lille :

- Beurre, de 10 à 12 francs le kilo
- Mouton, 11 francs le kilo
- Les œufs, 0,45f la pièce
- Jambon, 10f le kilo
- Bougie, 2 pour 0,45f
- Pommes de terre, 45 et 50f les 100kg

On trouve à Lille tout ce dont on a besoin, mais à des prix exorbitants. Danquigny y a mangé des huîtres et du poisson. L'émission de la ville de Lille atteindrait 88 millions. Une petite commune de l'agglomération lilloise, La Madeleine, doit donner chaque jour 100.000 francs en bons pour l'entretien des troupes.

Je lis beaucoup en ce moment. Un livre m'a vivement frappé : *Mes sentiments et nos idées avant 1870*, de Juliette Adam. On y trouve les jugements d'hommes d'état sur notre situation à la fin du 2nd Empire. À cette époque, comme fin 1913, la majeure partie de nos dirigeants étaient au pacifisme et l'Allemagne se préparait dans l'ombre. Heureusement pour nous que, moins grisés qu'avant 1870, nous avons cherché des alliances. C'est ce qui nous a sauvé en ce moment d'une ruine totale. D'ailleurs, plus que jamais, la lutte semble se concentrer entre l'Angleterre et l'Allemagne. Un de ces deux états doit céder le pas à l'autre. Espérons que ce sera l'Angleterre ⁶⁶. Malgré tout ce que peuvent penser les Allemands, le Français épris de liberté, se tournera toujours vers la constitution anglaise. Nous ne voudrions jamais du caporalisme prussien !

9 et 10 novembre 1915

Nous glissons chaque jour de plus en plus dans la tristesse. Plus le temps fuit, plus je pense que cette guerre impitoyable durera longtemps épuisera tous les peuples. Je pense aussi aux êtres chéris dont je suis séparé et, malgré ma volonté de vivre pour les revoir, il y a des heures où je sens toute ma force m'abandonner. J'ai beau m'ébaudir le plus possible, vivre au jour le jour, je vois le temps fuir et les douces années de mon existence tomber dans le néant.

Les Allemands non satisfaits de nous interdire toute communication avec l'extérieur de la ville, nous surveillent jalousement. Ils viennent de distribuer à chaque habitant une carte d'identité avec un numéro d'ordre ; cette carte doit être portée et visée chaque mois par la municipalité. Ainsi donc la surveillance devient de plus en plus étroite, nos maisons perquisitionnées sous le moindre prétexte ne sont plus même un abri sûr. Il y a des heures où nous nous demandons s'il ne vaudrait pas mieux être prisonnier dans une ville d'Allemagne. Au moins là nous pourrions communiquer avec notre famille.

⁶⁶ *Sic* et lapsus, il veut dire que l'Angleterre l'emportera....

Les troupes cantonnées dans les environs sont parties pour une destination inconnue. Ceux des villages voisins qui ont assisté à l'embarquement pensent que le trajet sera long car tous les impedimenta suivaient le régiment.

Nous lisons anxieusement les gazettes allemandes. L'attitude de la Grèce nous donne beaucoup d'espoir. Hier nos ennemis laissé échapper que d'importants mouvements populaires avaient lieu dans l'archipel. D'autre part, nous avons vu l'envoi par la France de fonds et de blé aux Grecs. Attendons, espérons !

11 et 12 novembre 1915

Depuis 2 jours, tempête épouvantable, pluie et grand vent. Malgré tous les bruits déchaînés de la nature, nous entendons dans la direction du nord-ouest une violente canonnade. On doit se battre entre Lille et Arras. Les télégrammes allemands, très laconiques, ne nous donnent aucune indication sur ces combats. De plus en plus nous avons l'impression du développement de l'offensive russe, développement dont les résultats sont encore minces, mais qui nous donnent tout espoir. Nos ennemis font surtout grand tapage autour de leurs combats en Serbie mais il est certain que leur liaison avec la Turquie est chose faite. Où peut conduire cette liaison ? À une expédition sur le canal de Suez. Mais d'ici là les Alliés auront le temps de fortifier le canal et il faut espérer que les puissances balkaniques finiront par se mettre d'accord pour taper sur le Turc.

Devant les difficultés élevées entre le boucher-chef allemand et nos bouchers, on a installé une boucherie municipale. La viande est débitée au prix de 0,80f - 0,90f ou 1f la livre, les morceaux ordinaires. Quant aux morceaux de choix, le prix n'a pas varié. On dit même que le régisseur de cette boucherie municipale n'est que l'homme de paille des bouchers réunis, groupés en vue de maintenir les prix. Avant la création de cette boucherie municipale, les bouchers achetaient leurs bêtes dans les campagnes au prix de 0,65f le kilo sur pied. Mis en demeure d'avoir à passer par l'abattoir allemand et d'acheter la viande 0,95f, ils ont mieux aimé se mettre en grève, supprimer leurs frais généraux et passer la main à un compère. Le public n'y gagne rien. Bien plus, n'ayant qu'une boucherie pour toute la ville, on attend et on fait queue pendant longtemps sur la place. Et c'est lamentable cette attente pour les ménagères dans le froid et sous la pluie.

Je viens de lire un livre charmant : *La nouvelle croisade des enfants* d'Henri Bordeaux. Livre d'une haute portée morale et religieuse que je veux mettre après la guerre dans ma bibliothèque pour mon Jacques.

Un prisonnier civil revenu dans nos murs après avoir purgé une condamnation de 2 mois en Allemagne à Aix-la-Chapelle, nous dit qu'il a été fort bien traité. Il vante même le régime, nourriture et hygiène.

13, 14 et 15 novembre 1915

La tempête se calme, le temps se met au froid. Nous avons pu avoir grâce à l'amabilité de M. Picard un tombereau de charbon maigre et lundi 15 nous avons allumé notre calorifère. Ainsi tous les services du Comité de Ravitaillement et des Emprunts faits à la Chambre de Commerce fonctionnent dans nos bureaux. Une sorte de vie administrative reprend dans notre immeuble délaissé depuis 15 mois, et c'est une joie pour nous tous de ne plus voir les allées et venues des soldats et officiers ennemis.

Lundi à 3h de l'après-midi, réunion dans mon cabinet du sous-comité d'escompte de la Chambre de Commerce. Tous les membres regroupés autour de la grande table revêtue du tapis vert étaient réunis sous la présidence de M. André Seydoux. J'ai lu un petit travail de statistiques sur les emprunts contractés par les divers emprunteurs ou collectivités depuis une année. Car hélas, cette organisation de fortune installée en novembre 1914 dure encore et nul ne peut prévoir quand elle finira. Mon travail a été goûté de mes collègues dont j'ai recueilli les remerciements et les félicitations.

Somme toute, au point de vue économique et surtout circulation fiduciaire, nous errons dans l'inconnu. Toutes les communes des cantons environnants, sauf celle du Cateau, ont fait des émissions de papier pour couvrir leurs dépenses ; et par dépenses, il faut entendre non seulement celles de la commune, mais encore celles qui proviennent du fait de l'État Français et des réquisitions allemandes. Les chiffres vont en grossissant ; n'ayant ni conseil, ni contrôle, on tire de l'argent d'une planche à assignats au petit bonheur, suivant les besoins, les réclamations et hélas aussi les concurrences électorales.

Au début, tout achat se réglant entre particulier avec cette monnaie de papier on n'apportait aucune attention à la provenance, mais maintenant une sélection s'opère. Le Comité de Ravitaillement Américain qui centralise les fonds à Saint-Quentin, n'admet que certaines coupures. Les Allemands pour le charbon, dont 30% sont payables en argent français fait de même. La boucherie municipale ne veut que des bons de Saint-Quentin ou de la Chambre de Commerce. Bientôt nous verrons des primes sur les meilleures émissions. Quant à notre pauvre argent français resté dans le pays, peu à peu il est pompé par la rapacité allemande. Il faut payer en d'espèces sonnantes, en billets de Banque de France ou en monnaie allemande les choses les plus indispensables à la vie qui ne sont pas fournies par le Comité de Ravitaillement tel que charbon, carburé, viande même : 30% pour le charbon, 25 francs par tête de bétail tuée. On sent chez nos ennemis la préoccupation constante d'avoir de l'argent. Deux communes très pauvres n'ont pas pu trouver l'argent français nécessaire aux contributions ; aussitôt les notables otages ont été enfermés rue Cuvier.

Les officiers de passage pour quelques jours sont de plus en plus difficiles. Autrefois ils se contentaient d'une chambre convenable chez l'habitant, maintenant ces messieurs s'emparent des pièces qui leur plaisent pour les transformer soit en bureaux, soit en cabinets de toilette. Il n'y a rien à dire, à tout moment on nous menace d'expulsion. Et en outre ils se font apporter force charbon payé naturellement par la ville 30% en argent monnayé !

Nous avons beaucoup entendu le canon hier, toujours direction Arras. Que va-t-il encore sortir de cette furieuse canonnade ? Rien sans doute. Les journaux allemands vantent leur avance en Serbie, ils parlent plus que jamais de donner la main aux Turcs pour s'emparer du Canal de Suez et ruiner l'Angleterre.

Je viens de lire un livre charmant de R. Boylesve : *L'enfant à la balustrade*. C'est l'histoire, ou mieux ce sont des impressions d'enfants, de petits garçons presque de l'âge de mon Jacques. Comme j'ai pensé à lui et comme j'ai doucement souffert !

16 et 17 novembre 1915

Calme complet. Temps froid et brumeux. Nous n'entendons plus le canon. Le fait saillant est le voyage de messieurs Picard et Seydoux le 17 à Saint-Quentin pour discuter les questions de ravitaillement. À cette réunion assistait M. Guérin, membre de la Chambre de Commerce de

Lille, et le promoteur pour ainsi dire de ce comité hispano-américain dont il est l'âme. M. Guérin circule assez facilement semble-t-il tant en Allemagne qu'en France, aussi a-t-il vu et sait-il nombre de choses qui nous sont cachées. Malheureusement, notre compatriote est sans cesse accompagné d'un officier allemand et les apartés qu'il peut faire sont aussi rares que courts. Cependant nous avons pu apprendre certaines nouvelles réconfortantes. Nos ennemis seraient en ce moment assez inquiets de l'offensive russe et des mouvements populaires qui se préparent en Roumanie en vue de pousser les Slaves à marcher contre l'Allemand. D'autre part, notre diplomatie, ainsi que celle de l'Angleterre, aurait été inférieure dans l'affaire de la Bulgarie. L'attaque en Champagne du 26 septembre a manqué par le trop de mordant de nos troupes. Là où on supposait que l'offensive aurait duré au moins une journée, nos soldats ont mis 5h. Il s'en est suivi que nos réserves, trop éloignées, n'ont pu suivre pour terminer la besogne. Tout est calme en France, on continue à préparer la guerre avec entrain et plus que jamais on attend avec confiance le résultat final. Cependant la vie devient très chère, on manque de ces nombreux objets manufacturés dans le Nord, tel que draperies, fil. Le charbon a augmenté dans des proportions considérables. On se préoccupe beaucoup de nous en France, on connaît nos souffrances morales et physiques et M. Guérin, aidé du Comité Américain, travaille de toutes ses forces à les adoucir. On étudie même en ce moment le moyen de faire correspondre les pays envahis avec la France ! Mais les ressources de ces pays s'épuisent et nous nous attendons à souffrir beaucoup, aussi la plus élémentaire prudence commande de faire des provisions. Je donne à ma bonne des instructions pour prendre toutes les rations au ravitaillement.

Monsieur Hallette est revenu de son voyage à Cambrai pour la Chambre de Commerce. Son train ayant du retard, il a été obligé de passer une partie de la nuit à Busigny et n'est rentré qu'à 2h du matin. Rien de neuf à Cambrai ; les troupes paraissent avoir quitté la ville où ne sont installés que des services administratifs. Mon collègue Desroy me fait dire que la banque est occupée : 27 scribes !

À la suite de communiqués français qui circulaient dans Cambrai, on a fusillé un malheureux dont j'ignore le nom et condamné une douzaine de citoyens à des peines variant de 5 à 13 ans.

18 et 19 novembre 1915

Des troupes, un millier d'hommes environ, ont passé une nuit ici. Venant on ne sait d'où, elles se sont dirigées du côté de Landrecies. Les optimistes se plaisent à raconter certains faits donnant à supposer une assez grande lassitude de la guerre chez les soldats. Ces derniers se plaignent d'être assez mal nourris pendant que leurs officiers, ce qui est très exact d'ailleurs, font bombance, d'aller et de venir sans repos et de se faire tuer sans trêve.

J'estime que nous aurions grand tort de fonder des espérances sur des troubles intérieurs en Allemagne sur certains signes isolés. La grande discipline du peuple allemand et aussi, on peut le dire, sa servilité, lui serviront de levier pour continuer encore très longtemps cette guerre épouvantable. Pour le moment, nous devons compter sur nous-mêmes d'abord et ensuite sur les événements qui vont se dérouler en Orient, événements bons ou mauvais suivant les succès ou les revers des Russes, comme je le disais il y a presque une année, au Lieutenant Schwaur. Le feu a pris dans les Balkans. La guerre se terminera sans doute par les Balkans. Je ne pensais pas être si bon prophète, puisque voilà maintenant toute l'action qui semble s'engager de ce côté.

En attendant, tous les stocks de marchandises réputées de première nécessité, vont en s'épuisant. Il y a 3 mois on manquait de laine à tricoter, maintenant on manque de fil à coudre. Aussi, rien n'est intéressant comme d'étudier l'ingéniosité de certains de nos concitoyens. Les uns ont ce genre de mauvais génie qui consiste à accaparer tout ce qui nous est nécessaire à la vie pour réaliser des bénéfices scandaleux. On ne saurait trop flétrir ces mauvais citoyens. Les autres, inventent, combinent et trouvent les moyens les plus extraordinaires pour utiliser clandestinement leur outillage commercial. L'un des caractères les plus intéressants à étudier en ce moment est M. Eugène Picard. Il a commencé par recueillir par petit paquets les bobines de laine laissées dans certains tissages des environs par nos ennemis pour les retordre et donner au public à prix modéré des écheveaux de laine à tricoter. Cette laine a dû être blanchie et teinte en noir. Maintenant que le fil à coudre fait défaut, il opère de la même façon avec des fils de coton laissés pour compte. Son usine située au milieu des jardins, dans le plus beau quartier de la ville, n'éveille pas l'attention. Il actionne ses moteurs, partie au gaz d'éclairage, partie à l'électricité. Aucun panache de fumée ne trahit donc l'activité du moment. Une quinzaine d'ouvriers sont occupés, soit à la laine, soit au fil. La laine se vend suivant les qualités de 8,50f à 12f le kilo. Le fil 0,20f la bobine. Les marchands revendent 0,35f. Pour lutter contre le froid qui sévissait dans l'immeuble dans l'immense hall de l'usine où tournent les dévideuses, les bobineuses, les retordeuses, il a fallu enclore toutes les parties utilisées avec des feuilles de carton montées sur des châssis de bois et installer un gros poêle Godin. Combien de temps cela durera-t-il ? Combien de temps encore nos ennemis ignoreront-ils cette petite fabrication clandestine ? En attendant la fermeture, une petite activité économique du meilleur aloi et utile à tout le monde règne dans ce milieu.

Il est de plus en plus avéré que si nous avons mangé du mauvais pain, la faute en revient non seulement aux allemands, fournisseurs de farine avariée, mais encore à nos boulangers qui tamisaient cette mauvaise farine en vue d'en extraire la fleur revendue clandestinement. La différence était remplacée par du son ou du rebulet. La municipalité devrait sévir vigoureusement contre ces coupables manœuvres, malheureusement M. Picard est trop bon et manque d'énergie.

20, 21 et 22 novembre 1915

Temps frais et brumeux, aucun bruit de canonnade ne parvient jusqu'à nous. À peine voit-on à 200 mètres devant soi, toute la campagne paraît enveloppée dans un linceul. Nous descendons de plus en plus dans la tristesse et les pensées amères. Rien ne vient réchauffer nos cœurs, exalter notre courage. Les nouvelles qui nous parviennent de source allemande, sont plus ou moins tendancieuses. Toujours est-il que la situation générale dans les Balkans me paraît de plus en plus troublée. L'avenir semble aux mains des Roumains et des Grecs, suivant leur attitude. Marcheront-ils avec nous ou contre nous ? Observeront-ils une neutralité bienveillante ? Avec nous, la guerre prendra fin au printemps 1916. Contre nous la lutte se prolongera d'une manière que nul ne peut prévoir. Jusqu'à ce jour, nous en sommes à la neutralité bienveillante. Les Grecs nous laissent nous organiser sur leur territoire, les Roumains semblent se disposer à faire de même avec les Russes. Malgré tout, je suis de plus en plus inquiet car les journaux allemands parlent de pression brutale exercée contre la Grèce par l'Angleterre. Je me demande si les Alliés sont ainsi dans la vraie note, si nous ne nous sommes pas aliéné la Bulgarie en agissant de la sorte. Quant à la Serbie, elle est de plus en plus envahie par les Allemands, les Autrichiens et les Bulgares. Par contre les Russes se constituent, ils attaquent, leur armée va devenir une force avec laquelle les Allemands doivent compter.

Nos ennemis ont donné l'ordre de déclarer tous les tonneaux possédés par les particuliers ou les brasseries. Dans les villages déjà, des expéditions ont été faites par la gare vers une destination inconnue. À quoi répond cet ordre ? Veut-on employer nos tonneaux remplis de sable à des retranchements fortifiés ? Mystère.

Les officiers logés chez l'habitant sont de plus en plus difficiles. Chez mon voisin Hauteceur, celui qui occupait la chambre de monsieur Auguste, étant un peu enrhumé, a exigé du feu dans sa chambre et fait remplacer l'appareil de chauffage ne lui donnant pas satisfaction. Coût : environ une centaine de francs et une cheminée détériorée.

La vie devient pénible. Les commerçants peu scrupuleux accaparent les marchandises de première nécessité et font des hausses fantastiques. On recherche surtout le savon. Le noir mou se paie de 2,50f à 8f le kilo. Quant aux savonnets, du prix courant de 0,25f à 0,40f, on les vend 1,25f. Je bénis ma chère Lisa qui en avait fait une petite provision au Bon Marché.

Le 22 novembre, nous avons reçu notre wagon de charbon, 10 tonnes. À midi, M. Picard passait avertir le Comité de Ravitaillement de l'arrivée de notre commande. Aussitôt j'ai pris mes dispositions pour assurer la mise en cave la plus rapide de cette marchandise si précieuse en ce moment. Aidé des ouvriers de la Maison Seydoux, employés au ravitaillement et surtout intelligemment secondé par Delbar, j'ai pu en 4h de temps de 14h à 16h rentrer les 10.000 kilos. Nous pourrions nous chauffer, mais que de convoitises doivent exciter tant de charbon dans une seule maison. Le peuple ne raisonne pas qu'il nous en faut des quantités avec notre calorifère et que d'ailleurs, nos bureaux assurent les services de la Chambre de Commerce et du Ravitaillement Américain. C'est pour cette raison que nous, Banque de France, nous ne payons la moitié de cette commande livrée à raison de 55 francs la tonne, moitié argent français.

23 et 24 novembre 1915

Nous sommes toujours dans l'attente d'un événement aux Balkans, mais chaque jour le journal allemand ne nous apporte que l'annonce des victoires sur le pauvre petit peuple serbe. L'armée serbe, harcelée sur plusieurs fronts à la fois, menacée par tous d'être coupée, opère une retraite, soit sur le Monténégro, soit sur l'Albanie soit encore sur les lignes alliées. Maintenant, les troupes franco-anglaises, débarquées à Salonique, vont se trouver face à ces armées austro-allemandes victorieuses des Serbes. Que va-t-il se passer ? Kitchener, dans une entrevue avec le gouvernement grec, aurait obtenu qu'en cas de recul, nos troupes repliées sur la Grèce ne seraient pas désarmées et pourraient rembarquer sans accroc. C'est déjà un point important d'acquis qui peut nous rassurer.

Attendons donc patiemment, souffrons pour la France, souhaitons l'abolition à jamais de ce militarisme allemand qui depuis 50 ans arme et ruine l'Europe par le plus épouvantable des cataclysmes.

Le curé d'Honnechy a été, dimanche, enlevé de son presbytère, emmené à Saint-Quentin et conduit on ne sait où. C'était un prêtre énergique, parlant et comprenant très bien l'allemand. Une fois déjà, au début de la guerre, il avait eu maille à partir avec les Allemands pour les avoir traités de voleurs au moment où ils emportaient une pendule de la maison d'un de ses paroissiens. De ce fait, il avait fait 2 ou 3 mois de prison à Cambrai. Il paraît cette fois être coupable d'avoir flétri en chaire les femmes d'Honnechy qui pourraient avoir des relations avec

les Allemands et, ce, en réponse à un discours d'un prêtre catholique allemand mettant les soldats en garde contre les femmes françaises. Cette réponse du tac au tac n'a pas plu à nos tyrans, on a jugé cet excellent prêtre indésirable et on l'a enlevé.

On travaille beaucoup en ce moment à la kommandantur ; des notes concernant l'occupation arrivent coup sur coup de Saint-Quentin, et sont transmises toutes chaudes à la mairie.

Les Allemands prétendent faire insérer dans *La Gazette des Ardennes* un article sur Le Cateau, article où seraient relatés les faits importants de la localité, et ils ont nommé rédacteur d'office le principal du collège, M. Filippi. Les maires du canton ont été appelés à tour de rôle dans le cabinet du juge où il leur a été demandé de fournir des renseignements sur les installations industrielles de leur région. Capital social, nombre d'ouvriers, employés, force motrice, métier broche etc... Quel but poursuivent en ce moment nos ennemis ?

Dans un mois, l'électricité doit être installée au Cateau. Ainsi en a décidé l'autorité allemande. Pour faire passer les fils on a abattu tous les arbres de la promenade le long de la Selle, dite des digues ! Nouvel acte de vandalisme !

Quant à la question gaz, elle devient de plus en plus embrouillée. Tantôt les Allemands prétendent faire payer en argent français tout le charbon nécessaire, tantôt celui seul qui produit le gaz utilisé par les particuliers, abstraction faites des lazarets.

25 et 26 novembre 1915

On a arrêté le 25, le maire de Troisvilles, M. Cardon, chez lequel on aurait trouvé 4 fusils d'anglais et 500 cartouches de mitrailleuses. Tout porte à croire qu'il s'agit là d'une vengeance de paysan. Le maire de Troisvilles était absent au moment de la bataille et de plus, impotent, il lui est absolument impossible d'accéder à la partie du bâtiment où se trouve la cachette. Un des administrés ayant eu sans doute à se plaindre du maire, aura imaginé de cacher les armes dans la grange du malheureux Cardon et d'envoyer ensuite une lettre anonyme à la kommandantur. L'affaire en est là. Comment nos ennemis vont-ils juger ?

Hier, j'ai eu la grande joie de lire *Le Temps* du 11 courant. Je ne sais d'où vient ce journal, mais tout porte à croire qu'il est passé par un officier allemand qui le reçoit de Berlin où nos journaux circulent librement. Somme toute, peu de choses saillantes, mais une pensée dominante : l'effort gigantesque fait par l'Angleterre. Il semble même que nous passions, avec les Russes et les Italiens, au second plan. Le théâtre de la guerre transporté en Orient met en jeu la puissance de l'Angleterre. Il faut défendre les Indes et l'Égypte menacées en attaquant le Turc. Des armées énormes, anglaises, sont en mouvement. Les navires de transport sillonnent les mers. Kitchener, l'organisateur suprême, se transporte dans le bassin oriental de la Méditerranée pour prendre un contact avec les différents théâtres de la guerre. Salonique d'abord où il s'assure de la neutralité bienveillante des Turcs, puis les Dardanelles, enfin l'Égypte. Il aurait annoncé suivant le journal allemand traduit par nous tous les soirs que l'Angleterre aurait en mars prochain 4 millions d'hommes sous les drapeaux et pourrait équiper 6 millions de Russes.

Plus que jamais, nous, les envahis, nous envisageons une guerre très longue et nous n'osons penser à une délivrance prochaine. Il faut donc nous armer de courage et vivre au jour le jour en souffrant pour la Patrie. Quand reverrai-je mon Jacques, ma chère femme ?

27, 28 et 29 novembre 1915

Il fait très froid ; le thermomètre tombe à 6° en dessous de zéro. Je pense à nos soldats dans les tranchées qui combattent et souffrent pour la Patrie. Dans les villages voisins sont cantonnées des troupes allemandes. Autant que j'ai pu m'en convaincre par quelques corvées amenées dans notre ville, ces troupes doivent appartenir à La Garde, tous jeunes soldats, pâles, chétifs, lourds d'aspect. Nous sommes loin de ces hommes splendides qui ont défilé devant nous les 26, 27 et 28 août 1914. Sans aucun doute il faut voir là des services auxiliaires tirés des dépôts pour faire des nouvelles formations. Aussi, on les exerce à outrance et tous les matins nous sommes réveillés par des tirs d'artillerie exécutés à blanc dans les environs. Le 27, au cours de ces manœuvres, un artilleur a été tué, 3 autres blessés. Nous avons vu passer l'enterrement de ce pauvre diable pendant que nous déjeunions dimanche chez les amis Picard. D'abord une musique, très nombreuse, avec ces énormes instruments de cuivre qui distinguent les musiques allemandes, ensuite le corps dans une bière en sapin portée sur un corbillard du village. Derrière, deux officiers très jeunes suivis des compagnons d'arme du défunt, troupeau plutôt que troupe, figures jeunes, pâles et maigres - rien de martial. Je suis de plus en plus frappé de l'aspect faible des éléments de combat de nos ennemis. Leurs troupes de Landsturm sont autrement solides.

Vu comme chaque dimanche Danquigny ; rien de neuf. À Caudry comme ici, on ne sait rien de ce qui se passe en dehors des lignes. Je pensais avoir des nouvelles de mes chéris par Porez, mais aucune carte de prisonnier n'a été distribuée à Caudry.

Le 25 j'ai fait un triage dans le trousseau de mon petit Jacques pour donner aux enfants pauvres tout ce dont il ne peut plus servir. Voilà 16 mois qu'il est parti ! Tous ces pauvres petits costumes charmants coupés et faits par ma Lisa ne sont plus maintenant à sa taille ; autant faire des heureux. Et à manipuler, ces choses frêles qu'il a touchées, dont il s'est servi, me font venir les larmes aux yeux ! Comme je souffre de cette longue et pénible séparation ! Il grandit ; elle et moi nous nous acheminons de plus en plus vers la vieillesse. Les belles années passent dans le chagrin et la tristesse.

J'ai encore lu dans deux *Temps*, ceux du premier et 4 novembre. L'exécution de Miss Cavell ⁶⁷ à Bruxelles a porté l'indignation anglaise et mondiale à son comble. Par ailleurs la question balkanique inquiète toujours les Alliés.

Le Ministre Briand est universellement bien accueilli.

Nos ennemis se livrent toujours au même pillage. Depuis 3 jours on démonte tous les cuivres de la brasserie Scalabrino ⁶⁸. Il n'en reste plus qu'une au Cateau. Bientôt sans doute aura-t-elle le même sort que les autres. Le principal, commandé pour rédiger dans la fameuse *Gazette des Ardennes*, a répondu qu'il lui fallait l'autorisation du recteur pour donner des articles de presse. Nos ennemis se font fort d'obtenir cette autorisation.

⁶⁷ Au sein de l'Hôpital de la Croix-Rouge à Bruxelles, l'infirmière britannique Edith Cavell est rapidement sollicitée par des soldats anglais, français et belges pour faciliter leur passage vers la Hollande neutre. Elle participe au réseau clandestin permettant l'évasion de quelques 200 soldats. Dénoncée fin juillet 1915 avec d'autres membres de l'organisation, elle est condamnée à mort pour haute trahison le 11 octobre 1915 et exécutée le lendemain.

⁶⁸ En 1795, la brasserie de l'abbaye bénédictine de Saint-André, au Cateau est vendue comme bien national. En 1910, Suzanne Scalabrino y relance la construction d'une brasserie, qui employait près de 20 ouvriers et produisait près de 12.000 hectolitres de bière. Après rachat et restauration par la communauté de commune en 2000, la brasserie est réparée à l'identique comme musée et aussi afin de relancer la fabrication.

30 novembre et 1^{er} décembre 1915

Le temps froid a brusquement fait place à une température plus clémente, il fait même très doux. Malheureusement, le vent du sud a tourné en ouragan et il tombe une pluie torrentielle. Nous continuons toujours ici à vivre dans une sorte de torpeur, la délivrance nous semble même si éloignée que nous n'osons plus y penser. Ceux qui ont encore conservé leur intérieur, arrangent peu à peu une petite existence de famille. Pour moi, il ne se passe pas 1h de la journée sans que mon esprit ne se reporte vers ma chère femme et mon petit Jacques. Je souffre et je sens qu'eux aussi souffrent de cette épouvantable séparation. Il n'y a rien à faire qu'à dompter sa douleur et conserver tout son équilibre moral et physique pour mieux nous armer quand nous serons réunis. Mais quand ?

Malgré les difficultés de vie, l'état sanitaire est toujours excellent au Cateau. Peu à peu on s'habitue à ce régime sobre et végétarien qui, pour beaucoup, représente une cure anti-alcoolique. Je remarque la bonne santé des enfants du peuple, sans aucun doute on doit se nourrir d'une façon plus saine. On souffre, dans la basse classe, beaucoup plus du manque de charbon et de lumière que du manque de pain. Le Comité de Ravitaillement Américain fonctionne bien et ceux qui ont la précaution de prendre les rations complètes chaque semaine peuvent arriver à varier leurs menus quotidiens en légumes secs.

Tous les mercredis a lieu dans mon cabinet la réunion du Comité de Ravitaillement Américain. Les délégués de Caudry et de Solesmes, cantons rattachés au Cateau, nous donnent ainsi des nouvelles de leur région. À Caudry on a enlevé le curé doyen et son vicaire comme indésirables. On ne sait pas encore le vrai motif de cet acte de force. Quant à Solesmes, une nouvelle colonne semblable à la fameuse *Colonne 14* perquisitionne avec furie dans les maisons. Rien n'est laissé de côté. Les nouveaux cambrioleurs armés d'outils spéciaux sondent les murs des caves comme les terrains des jardins. Toutes les cachettes sont découvertes. On a pris à M. Petit, conseiller général et notre censeur, plus de 2.500 bouteilles de vieux vins fins !

La guerre dans les Balkans semble arrêtée autant avec le mauvais état des chemins avec l'hiver, très précoce cette année, qu'avec la retraite complète des Serbes. Somme toute, la conquête presque complète de la Serbie est effectuée par les Austro-Allemands et les Bulgares. Les Allemands vont s'efforcer de réorganiser les Turcs avec lesquels maintenant ils sont réunis. Quel plan de guerre les Alliés vont-ils suivre ? Ce qui me confond, dans cette guerre épouvantable, c'est de voir les puissances de l'Europe Centrale non seulement tenir tête aux plus grandes nations du monde, mais encore occuper des pays et mener la campagne !

2 et 3 décembre 1915

Depuis quelques jours les perquisitions faites par des créatures du nouveau commandant ont repris de plus belle, aussi, vendredi 3 j'étais honoré de la visite de ces messieurs. Il était 9h15, je me trouvais comme de coutume chez mon voisin Hauteceur lorsque Delbar vint m'annoncer le commencement des opérations. Ils sont 2, un sous-officier et un homme, tous les deux munis des ustensiles propres à leurs exercices : marteaux, ciseaux à froid, pinces, tiges de sonde, lanternes sourdes puissantes, bref l'attirail de cambrioleurs. Le sous-officier a une mauvaise figure, un regard faux, un aspect général inquiétant. Un de nos amis l'a surnommé *Le Criminel*. L'autre est tout l'opposé, on dirait un brave ouvrier se livrant à ses occupations journalières. Ils descendent à la cave, vont partout, regardent dans tous les coins, retournent tous les menus

objets qui encombrant généralement une cave. Le soldat aperçoit un bidon de pétrole de 5 litres, il le soulève, s'en empare et dit le mot fameux « *Réquisition* ». Mais les murs surtout concentrent toute leur activité ; et les voilà, tapant partout le long des parois, tantôt à petits coups de marteau tantôt à forts coups de pince. À 2 ou 3 reprises le mur, surtout dans la partie mitoyenne à la propriété Collery, sonne le creux. Mes gaillards s'arrêtent, flairent la fameuse cachette et se mettent au travail. Partout où le son ne leur paraît pas naturel ils sondent en enfonçant entre 2 briques à violents coups de marteau une tige d'acier effilée. À certains moments, leurs yeux s'illuminent. La tige vient de s'enfoncer. Y aurait-il une cachette ? L'opération m'intéresse vivement, car je sais à quoi m'en tenir. Mes cambrioleurs déplacent une brique, agrandissent le trou, projettent la vive lumière de leur lampe et constatent qu'ils ont fait buisson creux. Ce n'est qu'un vulgaire remplissage de briques et mortier pour aligner le mur de la cave. Cependant l'immense tas de charbon environ 8.000 kilos, les retient. Ils y fouillent longuement armés des longs ringards du calorifère. Rien ne les arrête, ni la poussière noirâtre, ni la difficulté de monter sur ce tas qui toujours s'éboule. Ils vont se laver les mains et remontent. Le soldat revient alors pour chercher son bidon de pétrole, je l'arrête, lui demande de le conserver car nous sommes 9 personnes sous la maison ; sa bonne figure d'ouvrier s'éclaire un peu, il me rend mon bidon.

Mais la perquisition continue, tout l'immeuble y passe. Comme je suis au 6^{ème} exercice de ce genre depuis l'occupation allemande, je sais comment faire. Je précède mes visiteurs, ouvre toutes portes, chambres, placards, armoires ; tout est mis au grand jour. On regarde, en fouille quelques tiroirs. *Le Criminel* fait ouvrir le petit bureau de ma Lisa, il furète partout mais ne trouve rien à sa convenance. Dans la bibliothèque, il passe la main derrière les volumes qui ne vont pas jusqu'au fond du meuble ! Au grenier j'offre quelques pommes à ces messieurs pour les remercier de me laisser le pétrole, et la perquisition est terminée. Elle a duré 1h30. Mais avant de me quitter, le chef de la bande me regarde dans les yeux et me dit : « *Vous avez de l'or ?* ». Pour toute réponse je lui ris au nez. Mon or cours en France depuis le 24 août 1915.

Le principal du collège est revenu de Saint-Quentin où il a conduit quelques-uns de ses élèves candidats au baccalauréat. Il a vu le recteur de l'université de Lille et des professeurs de faculté examinateurs. Les nouvelles qu'il nous rapporte sont très bonnes et comme cet excellent homme est du Midi, tout prend une ampleur et une tournure que, nous gens du Nord, ne saisissons pas. Comme toujours, tout va bien pour nous ! Enthousiasme général en France. Emprunt de 20 milliards couverts à 26 milliards en une journée. Blessés demandant de retourner au front !

Mais il ne faudra encore attendre longtemps car rien ne fait supposer l'heure et le moment de notre délivrance.

Pendant ce temps, quelques officiers logés chez l'habitant se livrent aux vexations les plus stupides. L'un d'entre eux, médecin-dentiste, quitte une maison où il se prétend mal et où en réalité la jeune femme chez laquelle il habite sait se faire respecter sans abandonner aucun de ses droits. Notre homme cherche par la ville et échoue chez les Ménard, ménage sans enfants. Sur sa demande de logement on lui montre la chambre réservée aux officiers, mais il veut voir toutes les chambres et prétend occuper celle du maître de la maison. Rien ne l'en a empêché et malgré une plainte portée au commandant, le soir il couchait dans le lit des Ménard. Il faut ajouter, tout à l'honneur du commandant, que le lendemain un autre logement était assigné à notre homme et que le surlendemain il recevait l'ordre de rejoindre le front.

Les difficultés pour le charbon continuent. Après avoir pris les commandes avec 30% d'argent français, affaire bien entendue, les Allemands ne veulent plus livrer. Il faut attendre au mois de février ou donner la totalité en argent ayant cours ! Quelle duplicité !!

4, 5 et 6 décembre 1915

Dimanche 5, Danquigny vient comme d'ordinaire de Caudry et il me rapporte une lettre de Porez à sa femme, lettre dans laquelle j'ai la grande joie de lire un passage sur ma famille. Dieu soit loué, les nouvelles sont bonnes et quoiqu'elle date de 2 mois - du commencement d'octobre - elle me réconforte et me donne du courage pour vivre cette vie épouvantable. Tous les miens sont en bonne santé. Jacques écrit, Porez « *court toujours au petit bonheur* ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Je me creuse vainement la tête. Quant à ma Lisa, elle espère venir dans 2 mois reprendre sa vie auprès de moi. Dans 2 mois ! Mais si c'était vrai elle serait ici et nous serions libérés ! Enfin le moral est toujours excellent en France, c'est le principal. Les Français ont imprimé un journal en allemand avec en-tête à l'aigle impériale et les couleurs nationales. Il porte le nom de *FeldPost* et est jeté à profusion dans les lignes. Plusieurs exemplaires sont arrivés à Caudry, par la voie des airs et quoique nos ennemis aient pris toutes les précautions pour les confisquer, 2 numéros sont restés dans les mains de la population. Tout y est dit en vue de démoraliser les soldats allemands : les mers tenues par l'Angleterre, les forces des Alliés qui vont toujours en augmentant, le bluff des finances allemandes, nos ressources financières. Bref, la contrepartie de la fameuse *Gazette des Ardennes* ! On parle déjà du succès de cette campagne auprès des soldats allemands !

Les nouvelles que nous pouvons connaître sont quelconques. Cependant j'estime notre situation en Orient comme difficile. Que va devenir l'armée du Général Sarrail ⁶⁹ après la chute de Monastir, dernier rempart des Serbes. Les critiques militaires allemandes nous la montrent comme très compromise. D'autre part, quelle attitude va prendre la Grèce devant ses frontières plus ou moins menacées par les troupes bulgares victorieuses ?!

Je ne sais si je me trompe, mais nous sommes à la veille d'événements plus grands qu'on ne le pense en général dans les Balkans. La Perse aussi semble vouloir entrer dans le conflit. Un journal français du 18 novembre, *Le Journal*, perdu par un officier allemand et trouvé dans la rue tout maculé de boue, nous montre la Perse agissant de concert avec les Russes et les Anglais sur les frontières orientales de la Turquie. Le soir nous lisons tout le contraire dans la gazette allemande, gazette populaire qu'on nous laisse entre les mains. Qu'en penser ?

6 décembre. Saint-Nicolas ! Je vois des enfants arrêtés devant le petit bazar où j'ai, à maintes reprises, acheté des petits jouets pour Jacques. Ils regardent toutes ces petites choses avec des yeux brillants ! Je pense à mon Jacques douloureusement !

7 et 8 décembre 1915

Les jours se succèdent implacables dans leur monotonie désespérante. Toujours à l'affût de nouvelles nous nous interrogeons vainement, les uns les autres. Les raisonnables secouent la tête tristement et conseillent le calme et la patience. Les optimistes, dont de plus en plus le cerveau s'illumine, racontent les choses les plus invraisemblables : hier 10.000 soldats allemands s'étaient rendus du côté de Suippes ; aujourd'hui 50.000 sont morts dans une percée vainement tentée entre Roye et Chaulnes.

⁶⁹ Maurice Sarrail (1856-1929), général de Division, notamment commandant en chef des armées alliées d'Orient

Messieurs Seydoux et Picard, retour de Saint-Quentin où ils ont été au Comité de Ravitaillement Américain, n'ont jamais entendu rien de ce genre. Au contraire, ils nous rapportent les impressions de leurs collègues du front, loin d'être aussi optimistes. Nos positions et celles des Allemands sont tellement fortes que les 2 parties peuvent nuit et jour se canonner sans discontinuer et sans résultat. Il y aurait même peu de pertes dans ce duel d'artillerie. Alors, nous allons à une guerre d'usure ce qui nous promet de longs jours d'esclavage et de souffrance. Les ressources de l'Allemagne vont en diminuant mais suivant l'expression d'un de leurs officiers ils sont trop fiers pour demander la paix, il faudra leur imposer !

Nous sommes assez bien ravitaillés par le Comité Américain, mais la question charbon reste toujours angoissante ! Nos mines et celles de la Belgique donnent peu et les Allemands paraissent manquer de main d'œuvre pour leurs houillères !

On dit, et cette nouvelle vient du Colonel Buttner des Bavares, qu'une assemblée à Rome de tous les cardinaux, belligérants et autres, étudierait la question de la paix. Est-ce une combinaison allemande ? Le colonel craint toujours l'opposition de l'Angleterre !

9 et 10 décembre 1915

Une affiche vient d'être apposée sur les murs invitant la population à user de vivres d'une façon raisonnable. De semblables imprimés vont être distribués en masse à la population.

On dit en tête de l'affiche, non signée, en gros caractères :

*Premier Mémoire du Comité Économique - pour la population -
C'est un fait incontestable qu'une grande partie de la population use des vivres d'une manière déraisonnable et nuit par là même à ses propres intérêts.*

Suivent des développements :

1°) Sur la rareté des vivres, dont l'importation est arrêtée par l'Angleterre.

2°) Sur les pommes de terre dont la récolte a été mauvaise dans nos pays et que l'Allemagne ne peut nous fournir à cause du froid ! En réalité nos ennemis les conservent pour leur population !

3°) Sur la viande, dont la ration est de 450g par semaine et par habitant - ration suffisante jusqu'ici grâce aux enfants et aux indigents.

4°) Sur le lait, fixé à 1/4 de litre par tête et par jour, à cause de l'Angleterre interdisant l'importation des fourrages d'outre-mer !

Bref, Il faut s'attendre à des jours de plus en plus difficiles au point de vue ravitaillement.

On veut exciter nos populations contre l'Angleterre qui possède la maîtrise de la mer, mais nos populations, plus fines que les Allemands, comprennent que notre salut viendra de l'Angleterre et on se moque de ces basses manœuvres.

Messieurs Picard et Seydoux ont acheté contre argent français ou allemand, 200 sacs de sucre soit 20.000 kilos ; le prix en est de 68,60f les 100 kilos. Aussitôt le marché conclu, un avis a été discrètement donné aux intéressés. En échange d'espèces ayant cours on pourra acheter un sac au minimum, 3 au maximum, au prix de 95 francs. Les versements seront effectués au Comité d'Alimentation, c'est à dire à la banque. Aussi, dans le courant de la journée du 10, nos guichets ont été assiégés de souscripteurs. L'empressement était plus grand qu'au dernier

emprunt de 1914 (3,5%). Comme on devait s'y attendre, les spéculateurs éhontés ont cherché à donner carrière à leur honteux trafic. Moyennant une prime de 5 francs tel individu priait des personnes sans ressources, de payer le maximum de 3 sacs. Certains ont pu ainsi souscrire à 12 et 15 sacs. Tout en me promenant dans le bureau, je surveillais ces manœuvres. Des noms doivent être conservés : Durand-Vity, Place-Degardin, les *épiciers réunis*, commis des maisons Tamboise, Huart, Soyez ; Piette - huissier, agissant sans doute pour le compte de Lefebvre ; Dubail...etc. Ceux que l'on nommait jadis les épiciers bienfaisants. Puis, toute la théorie des débitants qui, somme toute, ont besoin de sucre pour fabriquer leurs boissons : bière de riz et cidre de frênes. Le soir, messieurs Picard, Seydoux et moi avons révisé cette liste et amené autant que possible les demandes aux besoins réels. M. Picard me racontait que la veille au soir, Place ayant appris l'arrivée du sucre offrait de prendre le tout ferme avec une prime de 2.000f pour les pauvres. Il ne faut pas demander à quels prix élevés ce sucre aurait été revendu ! Ce qui m'a encore frappé dans cette opération, c'est la quantité d'argent monnayé existant encore au Cateau !

Sur environ 1.500 francs versés, nous trouvons en chiffres ronds :

- Marks-papier : 6.000
- Billets de Banque de France : 5.000
- Argent de 5 francs et petites pièces : 3.500f
- Or : 500f

Tous les marks-papier de 1 et 2 marks portent comme date d'émission 14 août 1914. Je suis très étonné de ne pas voir de dates postérieures.

Une nouvelle affiche donnant jusqu'au 15 courant la faculté aux derniers propriétaires d'armes de faire leur dépôt en mairie a été placardée hier sur nos murs. Déjà dans quelques maisons on a pris des dispositions pour retirer des puits et des jardins les caisses d'armes cachées. Mes voisins Hautecoeur avaient mis leurs fusils, souvenirs de famille, dans un cylindre de zinc jeté au fond d'un puits situé dans leur cave. Depuis que les fameux perquisitionneurs du commandant opéraient près de notre rue, ils ne dormaient plus. Juste au moment où nous causions de cette nouvelle mesure, coup de sonnette, visite domiciliaire. Pendant 1h ils ont été dans l'angoisse, tout s'est bien passé, nos cambrioleurs n'ont pas descendu de lumière au fond de ce puits. Heureusement, car le fameux cylindre émergeait au-dessus de l'eau !!

11, 12 et 13 décembre 1915

Je reçois le dimanche 12 une lettre de Porez où il me parle longuement de la perte qu'il vient de faire en la personne de son beau-frère, concierge à Caudry. Ce malheureux, mort à l'hôpital de Limoges, laisse une veuve de 3 enfants ! Porez me donne très peu de nouvelles des miens, quelques lignes seulement, et j'en éprouve une amère déception. Dieu soit loué tout le monde va bien ! Il me parle d'une photo de Jacques qu'il ne pourrait me faire parvenir. Je n'y comprends rien, d'ailleurs toute cette lettre est décousue, difficilement compréhensible. On sent que nos malheureux prisonniers souffrent beaucoup moralement. J'envoie 10 francs à Porez, ainsi il aura de mes nouvelles, puisque je crois que les cartes que je lui adresse ne lui parviennent pas.

Rien de neuf de notre côté, mais j'ai l'impression d'une situation difficile sur le front serbo-bulgare. Tous ceux qui raisonnent sainement se préoccupent beaucoup de l'arrivée du Général Sarrail dans les Balkans. Déjà nous avons dû reculer en territoire grec. Que va-t-il se passer

maintenant ? Encore des sacrifices humains inutiles ! De quel côté va pencher la balance en Grèce, pour nous ou pour les Allemands ?

Je m'occupe beaucoup en ce moment de la question fiduciaire dans notre région. J'ai à combattre l'inertie de la municipalité et à faire ouvrir les yeux sur les manœuvres des accapareurs de billets de la Chambre de Commerce de Cambrai. De concert avec M. Piot, j'ai fait un travail sur les billets reçus à la Boulangerie Coopérative pendant 4 jours du 30 novembre au 4 décembre. J'ai pu me convaincre du drainage de nos billets fait par les caissiers de cette boulangerie. M. Picard a pris des mesures, les employés ont été mis à pied pour quelques jours !

14 et 15 décembre 1915

Le 14, réunion dans mon cabinet à 17h des membres du Comité d'Escompte de la Chambre de Commerce de Cambrai. Je lis le rapport très documenté de mon collègue et ami Desroy.

Desroy est surtout inquiet des développements pris par cette émission de la Chambre de Commerce de Cambrai. Il l'avait élaborée pour quelques mois et voilà que la guerre traînant en longueur le provisoire tant à devenir le définitif. Il faut faire maintenant appel à toute une organisation administrative d'autant plus difficile à établir qu'on est parti hâtivement et pour peu de temps. Les prêts aux communes présentent au moins les 2/3 de l'émission. Desroy voudrait rompre, arrêter ces prêts, et pour ce, il s'ingénie à mettre des entraves. Je combats dans une espèce de suite au rapport, lue en séance, ce pessimisme de mon collègue et M. Picard m'appuie d'une communication écrite. Puis, je mets sur le tapis la question de la circulation fiduciaire de notre région.

Actuellement, on draine le billet de la Chambre de Commerce, remplacé par toutes les coupures plus ou moins sujettes à caution reçues par nos négociants ravitailleurs. Comme l'épicerie américaine et la boulangerie municipale effectuent tous leurs versements à la caisse de la ville et acceptent toutes coupures, cette caisse s'encombre de mauvais billets. Je sais qu'ils retournent dans le public sous la forme de secours en argent, mais peu à peu ils s'accumuleront du fait du manque de circulation des billets de la Chambre de Commerce. Nous discutons en séance des mesures à prendre, mais nous ne pouvons en arrêter aucune dans la crainte d'ouvrir une crise préjudiciable au commerce local. Pour mon compte personnel, je vais m'attacher à renvoyer dans la région de Guise au moyen de nos paiements aux fonctionnaires, tous les billets des communes de l'Aisne. Cette question de circulation monétaire et des plus intéressantes et je me compose un dossier de quelques notes statistiques.

Le 15, j'assistais dans mon cabinet à une conversation entre le délégué américain, le capitaine allemand Neuerburg et messieurs Seydoux et Picard. Le délégué américain, très jeune homme, un peu dégingandé, ne paraît prêter aucune attention à ce qui se dit. Il va et vient dans la pièce assez grande, se chauffe au radiateur, regarde les gravures pendues au mur. La conversation est complètement dirigée par le Capitaine Neuerburg, grand, visage coloré, moustache coupée très ras à l'américaine, une gourmette d'or au poignet. Il n'a de militaire que l'uniforme. C'est un homme d'affaire qui prend et discute des commissions. M. Seydoux écoute, l'air froid, un peu distant, interrompt quelquefois en langue anglaise que le capitaine comprend mieux que le français. M. Picard, esprit souple, flatte plus ou moins l'Allemand pour arriver à ses fins. J'ai l'impression que mon homme, intermédiaire entre des vendeurs allemands ou belges, tout en favorisant à nos ennemis des rentrées de fonds en bonne monnaie, tripote largement et reçoit ses commissions. Lui s'enrichit pendant que les autres meurent dans les tranchées. Belle et bonne manière de faire la guerre. Pour terminer, on convient d'un voyage à Bruxelles.

Messieurs Picard et Seydoux iront dans cette ville avec le capitaine discuter à la Société Générale de Belgique les bases d'une ouverture de crédit destinée à nous permettre d'acheter des marchandises non prévues par le Comité de Ravitaillement Américain. On partira vendredi soir pour revenir au Cateau dimanche matin. Avec un tact tout à fait de teuton, le capitaine parle de la petite fête que tous les 3 se proposent de faire à Bruxelles : bons dîners, concerts et le reste. Jamais ce Germain, qui cependant paraît intelligent et distingué même, ne comprendra certaines choses qui nous empoignent, rien qu'en nous effleurant. Question de race !

Le temps est froid, il souffle un âpre vent du sud-est, au loin toujours les roulements de canon. La mère de Marie, ma bonne, est venue à pied de Neuville sur Escaut, 28 kilomètres...pour voir sa fille. Elle n'a fait que coucher ici et est repartie le lendemain matin. On entend là-bas le canon plus qu'ici - toujours la direction d'Arras. Les soldats allemands regrettent leurs foyers et trouvent eux aussi que la guerre traîne en longueur !

16 et 17 décembre 1915

Il n'est question en ce moment dans notre ville et la région que du train des émigrés. Une grande affiche placardée sur nos murs, en français et en allemand, avertit la population du départ d'un train pour la France. Pourront être acceptées les personnes rentrant dans une série de catégories indiquées. Somme toute, si on peut prouver qu'on est dénué de ressources ou tuberculeux, qu'on a une partie de sa famille en France et qu'on ne peut plus être mobilisable, on peut être inscrit sur les listes de la mairie soumises à la kommandantur. Les souffrances endurées par la population sous ce régime de terreur et de despotisme qui ne font qu'aller en s'accroissant, allongent la liste des candidats. Nombreux sont les amateurs. On voit surtout des femmes, des enfants. Par un raffinement de délicatesse chère à nos ennemis, toutes les femmes quelles qu'elles soient doivent passer une visite médicale intime. Mais peu importe, la joie de fuir se joue abominable plus encore que les souffrances physiques endurées depuis de longs mois, donne du courage aux plus timides. Les postulants craignent maintenant de ne pas être acceptés. Ceux qui ont quelques chances de partir, parcourent les rues le visage rayonnant. J'ai vu M. E... membre de la Croix-Rouge, compris sans doute dans les rapatriés. Il habite Paris en temps ordinaire. De vive voix je l'ai prié de voir ma mère, ou mes frères, et de faire dire à ma chère femme et à mon fils combien ma pensée ne cessait de les suivre. Qu'il leur dise bien que, resté ici par devoir, je veux leur léguer, si je disparaissais dans la tourmente du retour, un nom, souvenir pour eux de devoir et d'amour. Je donne à monsieur E... une pauvre bague en aluminium faite par les enfants d'ici avec une tête d'obus. Je l'ai portée, sans doute ma Lisa la portera-t-elle à son tour.

Depuis hier je suis inquiet. J'ai lu dans *La Gazette des Ardennes* la nouvelle d'une explosion dans une fabrique de munitions au Havre. On parle de 100 morts et de 1.000 blessés ! Pourvu, mon Dieu que mes chéris n'aient pas eu d'accident. Je vais vivre maintenant dans l'angoisse !

Les nouvelles que nous lisons ne sont pas faites pour nous donner de l'espoir. Le Général Sarrail après de durs combats contre les Bulgares sur les rives du Vardar ⁷⁰, n'a pu ni se maintenir sur ses positions, ni donner la main aux débris de l'armée serbe. Force lui a donc été de battre en retraite sur la frontière grecque qu'il a mise entre lui et les Bulgares. Tout laisse à penser que cette retraite s'est effectuée en bon ordre puisque les ennemis n'ont fait que quelques

⁷⁰ Fleuve qui arrose la Grèce et La Macédoine

prisonniers et pris seulement 10 canons aux Anglais. Je craignais un désastre. Que va-t-il se passer maintenant ?

Les Bulgares semblent attendre un mot d'ordre de Berlin pour franchir la frontière. Ce mot d'ordre sera donné suivant la conduite tenue par les Grecs. Le Roi Constantin, de par ses alliances, est favorable aux Allemands⁷¹, le peuple grec sympathique par atavisme aux Français. D'autre part, si les Grecs nous secondent, ils auront de durs combats à livrer ; s'ils se mettent contre nous, leur commerce exclusivement par mer et très florissant sera ruiné par nos flottes. Que faire ?

Je crois que l'heure des indécisions est passé. La Grèce doit prendre une résolution. Pour gagner du temps au commencement de novembre, le Roi a dissous les Chambres et fixé les élections au 19 décembre. Des élections décideront un peu de notre situation en Orient et beaucoup du sort de la Grèce. Des journaux allemands parlent de conseiller à la Grèce d'abandonner momentanément la région de Salonique pour permettre aux Bulgares de nous y poursuivre. Mais les Grecs savent bien que si nous sommes chassés de Salonique par les Bulgares, jamais ceux-ci ne laisseront les Grecs y revenir ! Plus l'on raisonne, plus on saisit que les maîtres de l'heure sont en ce moment la Roumanie et la Grèce.

Monsieur Boudart a été appelé à la kommandantur pour donner quelques explications au sujet d'un tableau enlevé de la maison Lozé par notre ex-Commandant Haertel.

Voici en réalité ce qui s'est passé. Le commandant, sur le point de quitter le Cateau, voulait emporter un souvenir. Un tableau représentant une liseuse, signé d'un inconnu, mais bien traité, lui plaisait. Il fait demander à M. Boudart, parents des Lozé, combien on voudrait lui vendre. Refus de M. Boudart, comme incompetent, insistance du commandant ; bref une enveloppe contenant un billet de 100 francs fut avancée et le tableau enlevé. Mais l'histoire fut ébruitée par le Lieutenant Jahr, jaloux de son chef, et une enquête fut ordonnée. On a voulu mettre M. Boudart à l'aise. C'est le juge lui-même qui interrogeait en lui disant qu'Haertel n'était plus commandant, donc pas de représailles à craindre. Mais notre concitoyen a témoigné en disant que la conduite du commandant avait toujours, en ce qui concernait les biens de chez Lozé, été très régulière, et qu'il serait à souhaiter qu'on puisse en dire de même de tous les officiers allemands. En réalité, Haertel a tripoté sur le charbon, le sucre, l'alcool, avec des individus de notre ville peu scrupuleux et de bas étage. Par ailleurs, il a dû aussi mettre pas mal d'argent dans sa poche au paiement des premiers impôts ! Et maintenant on doit l'inquiéter. Je croyais cependant que les loups ne se mangeaient pas entre eux !

18, 19 et 20 décembre 1915

Nos amis Picard et Seydoux ont passé la journée du 19 à Bruxelles pour négocier auprès de la Banque Nationale de Belgique une ouverture de crédit leur permettant de se procurer du ravitaillement autre que celui distribué par le Comité Américain. Le capitaine allemand Neuerburg détaché auprès du *Relief for Belgium*, les accompagnait. Partis du Cateau vendredi vers 6h du soir ils sont revenus dimanche à 9h du matin. Le trajet s'effectue en 2h30.

Bruxelles se ressent assez peu de l'occupation allemande, nos amis Belges ne souffrent pas comme nous, et somme toute, moyennant leur indemnité de 40 millions par mois, ils ont une vie assez facile. Les théâtres ne fonctionnent plus mais des cafés et des cafés-concerts sont

⁷¹ Constantin 1^{er}, Roi de Grèce, Commandant en Chef des Armées, revenu d'exil en 1909 grâce à l'appui du Premier Ministre Venizélos, est issu de la famille d'Oldenburg, de noblesse allemande. Il a épousé Sophie de Prusse, sœur de l'Empereur d'Allemagne.

presque aussi fréquentés qu'à l'ordinaire. Dans les rues, grande animation mais très peu de voitures et pas d'automobiles.

Au Palace Hôtel où sont descendus nos amis, beaucoup d'Allemands, beaucoup de musique, beaucoup de bruit. Repas très cher, mais très succulent et bien servi. Les Belges conservent une confiance inébranlable dans l'issue finale. Un Hollandais, représentant à Bruxelles de la Maison Picard, estime que la fin de la guerre pourrait arriver dans le courant de mars. Le gros fait du jour est l'effondrement des cours du mark qui ne vaudrait plus que 0,88f, soit une baisse de 30%. Notre billet de banque perdrait lui 5%. Par contre le dollar vaudrait 6,25f ! Les Allemands pour relever les cours du mark se proposent de contracter un emprunt en Suisse.

Dimanche nous avons étudié la convention remise par la Société Générale de Belgique en vue de l'ouverture du compte. L'affaire serait traitée avec la Banque Centrale de Maubeuge dans les conditions suivantes : le crédit ouvert est représenté par des promesses créées à l'ordre de la Banque Centrale de Maubeuge, avalisées par des personnes solvables du Cateau et signées par le maire, suivant délibération du Conseil Municipal. L'échéance est de 2 mois après la réouverture de la succursale de la Banque de France à Saint-Quentin et à la condition que les relations normales soient rétablies entre Paris, Saint-Quentin et Bruxelles. Taux de la Banque de France, sans pouvoir être inférieur à 5%.

Monsieur Picard va s'occuper de trouver 20 avals de 10.000 francs pour donner 20 traites promettant d'avoir 200.000 francs à disposition. La municipalité se propose de vendre la majeure partie des marchandises contre argent français ou allemand. C'est parfait, en principe, pour pouvoir rembourser, au fur et à mesure des rentrées, des denrées achetées et retirer les promesses de la circulation, mais on peut craindre des exigences des Allemands au su de ces rentrées de numéraire. On dit, à juste raison, à nos ennemis que nous sommes pauvres, mais l'argent sort de terre pour les besoins même les moins nécessaires, comme l'alcool et le sucre ! Quand la question des impôts viendra sur le tapis, l'autorité allemande sera très exigeante.

M. Boudart est revenu de son voyage de Cambrai, voyage effectué pour la Chambre de Commerce. Comme d'ordinaire, rien de nouveau dans cette ville, si ce n'est la crainte des bombes lancées des avions. Beaucoup de personnes couchent dans leur cave ou leur sous-sol. Un train d'émigrés comptant un millier de personnes a quitté Cambrai. M. Boudart a dû, à l'aller, attendre 3h à Busigny. Changement d'horaire ou retard de train, il ne sait point. Toujours est-il qu'il a été mis sous clé dans une baraque en planches pendant tout ce temps. Les Allemands lui ont donné pour se distraire 2 livres : un manuel d'horticulture et l'*Almanach des Cocottes* !

21 et 22 décembre 1915

Le Dr Tison, inculpé pour vol d'une carte au mois de septembre et mis en observation dans un hospice d'aliénés ou mieux une maison de santé, en Allemagne, est passé de nouveau hier en Conseil de Guerre après 6 semaines de prison préventive, rue Cuvier. La défense n'a pu arguer la cleptomanie et le docteur a été condamné à 5 ans de prison et 1.000 marks d'amende. Espérons que pour lui comme pour nos autres malheureux concitoyens victimes des tribunaux allemands la paix sera signée avant cela.

Hier, bruit courrait, et l'auteur en était un M. Dubois, banquier à Bohain qui lui-même le tenait de Saint-Quentin, que l'emprunt français avait été couvert à 69 milliards. Voilà bien, si la nouvelle est exacte, l'emprunt de la victoire ! Au reste la reptilienne *Gazette des Ardennes* ne

parle de notre emprunt que pour le critiquer. Elle ne nous donne aucun résultat, ce qui veut dire que le résultat est bon pour nous.

Peu de nouvelles aussi tant de la guerre que de la situation diplomatique. Nous ne savons rien encore des résultats des élections grecques.

Pour le moment, messieurs Picard et Seydoux, ainsi que les membres du Comité Américain de Caudry et Solesmes sont tout à la question de l'achat de denrées au moyen du crédit ouvert à la Société Générale de Belgique. J'assiste aux réunions, et on veut bien prendre mon conseil sur tout ce qui touche l'opération de banque. Nos amis ont été hier, en compagnie du capitaine allemand Neuerburg, à Maubeuge pour traiter la question avec la Banque Centrale de Maubeuge qui doit escompter les traites avalisées par nos concitoyens et souscrites par la ville du Cateau. Malheureusement la Banque Centrale de Maubeuge n'avait pas d'instructions de Bruxelles et l'affaire en est restée à des pourparlers.

23, 24 et 25 décembre 1915

25 décembre, jour de Noël ! Seul, je suis toujours seul, éloigné de tous les êtres qui me sont chers. Pour la seconde fois je vais passer cette fête de Noël, toujours si douce et si consolante, loin des réunions de famille. Pour mieux être avec mes chers absents, j'ai voulu m'unir à eux dans les fêtes célébrées par l'Église. Ce matin à 5h30 j'ai assisté à la messe de minuit et communiqué. L'église était remplie de fidèles, jamais je n'ai vu un tel concours d'assistants. Beaucoup de personnes ont communiqué ; puissent toutes ces prières monter vers le Dieu de paix et le fléchir.

À 10h30, grande messe. Je suis ensuite retourné chez moi où j'ai déjeuné seul, mes excellents amis ayant tenu je crois à ce que leur réunion soit strictement de famille. Le Comité Américain nous ayant généreusement donné à chacun 250 grammes de farine, Marie m'a confectionné une de ces tartes dont les cuisinières du Cateau ont le secret. Le gâteau, était ma foi, fort bien réussi et tout en le mangeant, je pensais à ma chérie me demandant quand il me serait donné de leur faire apprécier les talents culinaires de Marie. Le reste de la journée s'est passé comme toutes les autres ; visite chez Picard, promenade de 2h dans les rues de la ville, puis bridge. Il ne fait pas froid, mais le temps est humide et pluvieux. Tout le monde a remarqué le peu d'entrain avec lequel les soldats ont célébré cette fête de Noël si populaire en Allemagne. Bien que les officiers aient essayé de galvaniser un peu leurs hommes par des distributions de vin ou de bière et l'érection de sapins, la fête a été loin d'avoir l'éclat de celle de l'année précédente. Tous ces hommes, plus ou moins âgés, qui traînent leurs uniformes dans notre ville peuplée, occupée mais non conquise, regrettent leurs foyers et appellent la paix du plus profond de leurs cœurs.

Les nouvelles que nous donnent les journaux allemands sont incolores. Nous avons pris le sommet Hartmannswillerkopf ⁷² il y a 3 jours, mais les Allemands nous l'ont repris le surlendemain. Peut-être s'y bat-on encore ! Peu de détails sur les élections grecques. Nos troupes continuent à débarquer à Salonique.

Danquigny, de Caudry, nous a donné communication de différentes circulaires émanant de la préfecture de Lille. Elles ont trait particulièrement aux emprunts des communes, au rôle que peut et doit jouer le percepteur dans la surveillance et le contrôle du budget communal. J'attire

⁷² Éperon rocheux du massif des Vosges surplombant du haut de ses 957m la plaine d'Alsace

l'attention de messieurs Picard et Seydoux sur la conduite tenue par les 2 percepteurs de notre canton qui se retranchant derrière les instructions faites en temps de paix refusent leur concours à la gestion des affaires publiques. Ces messieurs prétendent toucher leurs traitements ; quant à travailler ils n'en ont cure !

L'instruction contre Haertel, l'ex-Commandant de Place, se poursuit vigoureusement. Le juge allemand fait défiler à sa barre tous ceux qui, de notoriété publique, ont eu recours au commandant pour trafiquer sur le sucre ou le charbon. Tous ont nié avoir eu recours directement à Haertel mais ont désigné une certaine fille Denhay, de mœurs équivoques, comme intermédiaire pour les achats, les passeports etc... La jeune personne sans doute maîtresse d'Haertel touchait la commission. Nos ennemis voudraient sans doute faire rendre gorge !

26 et 27 décembre 1915

Nos bureaux qui abritent depuis bientôt 2 mois les services administratifs du Ravitaillement Américain et de la Chambre de Commerce renaissent petit à petit à la vie. Hier on a installé une machine à écrire avec sa dactylographe, aujourd'hui un caissier pour recevoir les fonds provenant des ventes des différentes marchandises cédées contre argent ayant cours. En outre, notre hall sert de magasin à 2.500 kilos de paquets de vêtements, couvertures, articles de bonneterie donnés par le Comité Américain aux nécessiteux. Tout ce va-et-vient, tout ce mouvement de public et d'employés ne cesse pas de transformer pour notre plus grand avantage la vie que nous menons messieurs Piot, Delbar et moi dans notre immeuble. En outre, les différentes commissions siégeant dans mon cabinet, mes amis me font maintes fois l'honneur de me demander mon avis.

J'ai eu la satisfaction de mettre la main sur la vie de Pasteur par René Valléry-Radot, éditions Hachette. Je suis empoigné par cette lecture captivante au possible et mon plus cher désir est d'acquérir ce livre excellent après la guerre, et de le mettre dans ma bibliothèque pour mon Jacques. Quand il sera plus grand ce livre sera pour lui une leçon de travail, d'énergie, de droiture. Toute la vie de Pasteur n'est que cela et son biographe met admirablement en valeur les qualités essentielles qui fondent notre grand Français, non seulement un savant de premier ordre, un génie, mais encore un homme honnête et croyant. Et voilà surtout le côté admirable de Pasteur, il va au-delà des connaissances humaines, il conserve la foi de ses pères, tant il est vrai que ces 2 choses complètement distinctes peuvent marcher de pair sans se détruire l'une par l'autre.

Nouvelle affiche. Des réunions de citoyens, pour quelque motif que ce soit, sont défendues à moins d'être autorisées par l'autorité allemande. Nous aurons donc à indiquer nos réunions de la Chambre de Commerce. Plus les Allemands occupent ce pays, plus ils oppriment les habitants, plus les haines s'élèvent avec force. Je ne sais quand sonnera l'heure du règlement des comptes, mais ce que je puis affirmer c'est que nous saurons dénoncer au monde entier cette barbarie raffinée qui se pare du masque de la civilisation pour assouvir ses instincts dominateurs. Ah, ils n'ont pas changé depuis 1870 ! Et, tels tous nos auteurs de cette époque nous les ont dépeints, tels ils sont restés. Il y aura plus tard à faire une étude de psychologie allemande avec cette fameuse *Gazette des Ardennes* répandue dans nos pays. Je la lis chaque fois pour mieux comprendre ce peuple où la ruse grossière se marie à la force brutale, mais sans tact et mesure.

Les nouvelles sont quelconques : nos troupes se renforcent à Salonique et nos transports ne paraissent pas souffrir des sous-marins.

Les fêtes de Noël dans la région n'ont pas l'éclat de l'année dernière. Le peuple allemand est fatigué de la guerre, son moral est maintenu par la presse mais il ne faudrait pas beaucoup de revers pour toute affaïsser. L'Allemagne ne désire que la paix, on lit ce désir entre les lignes de *La Gazette des Ardennes*. Mais comment faire naître cette paix ?

28 et 29 décembre 1915

Depuis quelques jours nous entendons le canon, dans le lointain, aux côtés de La Bassée-Lens. Aussitôt le bruit a couru avec persistance que ces 2 villes étaient reprises par nos troupes. Je n'en crois rien pour ma part car s'il en était ainsi nos ennemis auraient annoncé sur leur communiqué officiel l'abandon de leurs positions pour des raisons stratégiques. Chose certaine, les trains circulent avec activité sur la grande ligne, je les entends la nuit se succédant toutes les demi-heures.

Les nouvelles lues hier au soir dans notre petit comité, au bridge, seraient assez bonnes si les sous-marins allemands ne continuaient pas dans la Méditerranée leurs ravages un moment enrayés. Un des paquebots-poste des Messageries Maritimes a été coulé, d'autres navires anglais ont subi le même sort. La Grèce, tout en conservant une stricte neutralité, semble se mettre en garde contre les appétits turco-bulgares. Les Russes attaquent en Bessarabie et nos troupes ont fait une avance en Alsace. J'estime que le théâtre des opérations va se déplacer. Nous allons sans doute assister à des luttes du côté de l'Orient. L'effort des alliés doit tendre à vaincre d'abord la Turquie, pour encercler les puissances de l'Europe Centrale

Le passage des Dardanelles ayant totalement échoué, les troupes franco-anglaises ont quitté, sauf quelques points stratégiques, la presqu'île de Gallipoli pour renforcer les troupes de Salonique.

Il n'est bruit en ce moment en ville que des trains d'évacuation. À Cambrai tout le monde a été fouillé de fond en comble, l'or confisqué. On dit que les voyageurs consignés pendant 3 jours à la citadelle ont subi toutes sortes d'avanies avant de partir. Il pourrait en être de même ici car on fait aménager l'usine Simons pour 500 émigrés. M. Picard vient d'être avisé de quelques conditions requises pour le voyage. En premier lieu, les places ne seront pas gratuites. Il faudra payer 33 marks pour les 3^{èmes}, 50 marks pour les 2^{ndes}. La commune paiera pour les indigents. Défense d'emporter de l'or. Décidément la question financière joue de plus en plus un rôle prépondérant dans tous les actes de nos ennemis ! Seuls pourront partir, les enfants âgés de moins de 15 ans et les hommes au-dessus de 50.

Le vin devient de plus en plus rare. Ceux qui ont pu soustraire quelques bouteilles aux allemands craignant de nouvelles perquisitions encore plus rigoureuses s'empressent de se débarrasser à bon prix des quelques bouteilles estimées superflues pour la consommation journalière jusqu'à la fin de la guerre. Les gourmets qui ont su gagner de l'argent dans le ravitaillement en profitent. Tout vaut mieux que de le donner aux Prussiens !

Le temps est très doux. Jamais je n'ai vu une température aussi clémente à cette époque de l'année.

30 et 31 décembre 1915 - 1^{er}, 2 et 3 janvier 1916

Que dire ? Qu'écrire de ces 5 jours pendant lesquels tous ici, qui que nous soyons, avons subi la sombre tristesse de recommencer une année avec nos oppresseurs. Pour moi, sans famille dans ce pays où je suis arrivé 9 mois avant la guerre, j'ai trouvé auprès de mes amis Picard et Boudart toutes les attentions les plus délicates pour me faire un peu oublier la tristesse de la séparation. Je ne saurais jamais assez dire combien ces excellentes gens ont d'attentions pour moi. Grâce à eux, les journées passent et les dimanches plus tristes encore que les journées ordinaires. Malgré les tristesses de l'heure présente, malgré les craintes que chacun de nous peut avoir pour les êtres chéris qui se trouvent ou au front ou en France, nous nous groupons pour mieux résister aux accès de désespoir qui pourraient s'emparer de nous. M Émile Picard avec son tempérament optimiste nous annonce toujours les nouvelles sous leurs meilleurs aspects ; M. Boudart d'un naturel à prendre sans cesse la vie du bon côté nous réjouit par son inaltérable bonne humeur française. Et nous avançons ainsi dans la vie prenant chaque journée comme elle se présente, nous efforçant d'être utiles à nos concitoyens et travaillant le plus possible à la chose publique.

Le premier janvier j'ai déjeuné chez M. Boudart, le lendemain chez Picard. Quoique ma pensée n'ait pas cessé un seul instant de me trouver au milieu des miens, grâce à mes amis, je n'ai pas trop souffert de l'isolement.

Année 1916

1^{er}, 2 et 3 janvier 1916

Nos ennemis n'ont pas célébré bruyamment la nouvelle année. En 1915 ils avaient tiré de nombreux coups de fusil vers minuit, cette fois, à peine quelques coups éparés, par ci par là, sont-ils venus nous réveiller. On sent le peuple allemand fatigué de la guerre ; depuis quelques mois nous aurions la paix sans la classe des hobereaux et le parti militaire.

L'infirmier, M. Edward, quoique rentrant dans la catégorie de ceux appelés à être rapatriés, reste au milieu de nous et a été rayé de la liste des partants. Je lui ai donc redemandé la bague destinée à ma chère femme, et je me suis mis à la recherche d'une personne dont le départ soit vraiment assuré. J'ai pu me mettre en rapport avec une dame Delep... dont le mari autrefois gérant de la Société Générale au Cateau est mobilisé. Il se trouve attaché à V.... au service de la trésorerie et sa femme doit le rejoindre dans cette ville. J'ai donné toutes mes instructions à Mme Delep... et j'espère pouvoir ainsi rassurer tous mes êtres chéris. Le départ n'est pas encore fixée ; on suppose qu'il aura lieu vers le 10 janvier.

Le district du Cateau a reçu pour son canton et ceux de Caudry et Solesmes un certain nombre de ballots de couverture et de bonneterie offerts aux indigents par le Comité de Secours Américain. Tout notre hall est encombré depuis 8 jours de ces articles que plusieurs employés s'occupent à classer pour être divisés en lots par commune. Très peu de laine, tout est en coton. On trouve des courtepointes, des couvertures, des chemises, caleçons, gilets, jupons, des vêtements de fillettes... etc. Tout est neuf et confectionné en grande partie en Belgique. Nos bureaux ont donc une animation inaccoutumée.

Vendredi 31 décembre c'était un va-et-vient incessant. Emprunteurs à la Chambre de Commerce, délégués des communes avec le Comité Américain, particuliers venus pour payer le charbon en espèces françaises ! Il y a toujours au moins 5 ou 6 employés et une dactylographe dont le bruit de la machine met une note particulière dans cet ensemble. Je crois que nous sommes maintenant tranquilles du côté du logement allemand. Il n'en est pas de même de mon voisin Hautecoeur dont on vient de faire de la remise un garage d'automobile. M. Hautecoeur, receveur d'enregistrement, avait pris sous sa garde les minutes des notaires Baudouin et Létrillard, et après les avoir déposés sous sa remise, croyait de ce fait sa maison à l'abri de toute réquisition pour le logement. Grâce à mes relations avec le Lieutenant Schwaur il avait reçu une sorte d'affiche de protection qui lui avait rendu le plus grand service jusqu'au mois de septembre. À cette époque, il avait eu maille à partir avec des sous-officiers de la kommandantur, s'était vu enlever son affiche et imposer un bureau de voirie. Le premier officier avait été à peu près correct, mais son successeur, jeune échappé du collège, avait de suite tout exigé dans la maison. Mes voisins ont résisté maladroitement et maintenant les minutes des notaires sont remontées dans un grenier, où elles auraient dû toujours se trouver, et la remise est occupée par l'auto du service de voirie !

Le bataillon de Kissingen arrivé au Cateau au commencement d'octobre 1915 nous quitte et se trouve remplacé par celui de Lüneburg qui lui-même l'avait précédé dans notre ville. Nous ne verrons plus par nos rues les Bavaois placides, ni leur Colonel Buttner toujours si gai et qui répondait au salut de commande par les plus réjouissantes pirouettes. Je ne dois pas oublier que c'est cet excellent colonel qui nous débarrassa de l'occupation prussienne et qui nous permit de mettre nos bureaux à la disposition du Comité Américain. Grâce lui soient donc rendues et puisse-t-il bientôt prendre définitivement le chemin de la Bavière.

Chez les Picard, j'ai été présenté au capitaine de ce bataillon bavaois qui, sur son départ, venait remettre à Mme Picard la clé de la porte d'entrée. Après force salutations grotesques, comme seuls les Allemands savent en faire, et dès qu'il eut appris que j'étais directeur de la Banque de France, il m'a accablé de questions. Nous avons causé *banque* et j'ai su, qu'ancien banquier lui-même, il avait fusionné avec la Banque Nationale de Bavière, capital 48 millions de marks.

Décidément nos concitoyens ne saluent pas les officiers ou les saluent mal. Son excellence von Nieber⁷³, de Saint-Quentin, venu en tournée dans nos murs, n'a pas été salué avec assez de déférence aussi s'en est-il ouvert à notre Commandant de Place von Helldorf. Aussitôt nouveau rappel à l'ordre de la kommandantur à la mairie. Il faut ordonner aux habitants de saluer et de mieux saluer. On fera faire tous les 15 jours une dictée dans les écoles sur le salut dû aux officiers ennemis, cette dictée sera rapportée par l'enfant à ses parents. C'est une honte à laquelle mon Jacques ne sera pas soumis. Cet ordre coïncide avec le retour d'un officier du Bataillon de Lüneburg surnommé *Le Sauvage* et qui poursuivait les enfants à coups de cravache pour se faire saluer. Il m'a été donné dès hier au soir de le rencontrer et d'assister à la scène suivante : il croise un enfant de 12 ans accompagné de sa mère, l'enfant salue, mais pas assez au gré du *Sauvage* car il fait recommencer le salut. Il me croise alors et je lui envoie le coup de chapeau le plus ironique que l'on puisse rêver. Mon homme a pris cela pour argent comptant et a été ravi. Plus loin, M. Boudart a vu cet officier se précipiter sur un enfant la cravache à la main. Le pauvre petit n'avait pas retiré assez rapidement sa casquette trop enfoncée jusqu'aux oreilles. Voilà bien le vrai Prussien contre lequel l'Europe entière combat.

Peu de nouvelles. Les Russes attaquent en Galicie, grandes pertes de chaque côté. À Salonique, Sarraïl a fait arrêter les consuls autrichiens et allemands, d'où cris de putois dans toute la presse germanophile. Les Anglais ont déclaré le service militaire obligatoire. La guerre ne fait donc que commencer !

Les vexations allemandes à l'égard des civils paraissent augmenter de jour en jour. Jadis les officiers logés chez l'habitant se contentaient d'une chambre propre, maintenant il faut à ces messieurs non seulement une chambre très confortable, mais encore un bureau-salon. Chez M. Eugène Picard on a exigé un petit salon intime où se tenait quotidiennement le ménage. Aussitôt installé, l'officier a étalé partout nombre de photos de sa femme et de ses enfants, sentiment louable en soi, mais non content de poser les épreuves sur la cheminée contre un bibelot, notre homme a enlevé des cadres les photos de famille des Picard pour y substituer les siennes.

Eugène Picard croyant pouvoir entrer dans cette pièce où se trouvent encore nombre de petits objets dont il se sert couramment, pénètre, se trouve devant l'officier, salue et voit de suite la substitution des photos de famille. Sans paraître étonné il demande à son hôte imposé :

⁷³ Général von Nieber, Inspecteur des Étapes de la 2^{ème} Armée

- *Vous avez de la famille ?*

Et l'autre de lui montrer complaisamment sa nombreuse progéniture, puis interrogeant :

- *Et vous, Monsieur, combien d'enfants ?*

- *Un*, répond Eugène Picard, *tenez voici sa photo.*

Et il la cherche sur la cheminée dans le cadre occupé maintenant par Mme X , allemande...

- *Mais...* continue Eugène Picard, continuant de chercher.

Alors l'officier voyant l'hésitation ouvre le tiroir d'un bahut et montrant un tas de photos :

- *Elle est sans doute ici Monsieur ?*

Eugène Picard prend l'image de son fils, la montre puis la replace en évidence sur la cheminée.

Le lendemain Eugène Picard avait de la kommandantur un ordre écrit d'avoir à ne plus pénétrer dans les appartements réservés à son officier - mentalité et goujaterie.

Chez E. Cottiau, les 2 commis du magasin de quincaillerie n'ayant pas obtempéré assez vite à l'ordre de mettre en caisses divers articles se sont vu enlevés, de suite, et conduits pour 8 jours en prison rue Cuvier.

Tout l'immeuble de mon voisin Hautecoeur est de plus en plus saccagé depuis qu'on lui a pris son écurie et sa remise. Son officier qui jusqu'à ce jour avait mis son cheval et son auto dans des emplacements à lui désignés, n'a eu de repos qu'après avoir fait déménager la remise des minutes des études de notaires occupés. Quant à l'écurie, chenil réservé à 2 chiens de chasse, il a fallu aussi l'évacuer. Ce que voyant, Hautecoeur, autant par dépit que pour vexer l'officier amateur de chiens les a fait tuer. Colère de ce dernier avec menace d'amendes, de kommandantur, de prison etc...

Le gendarme est même venu faire un semblant d'enquête qui n'a pas eu de suite puisque les chiens avaient été réquisitionnés très peu de temps après leur exécution.

Le laconisme des dépêches affichées depuis quelques jours, la nervosité de nos ennemis, tout semble indiquer un état d'inquiétude. Dans les journaux allemands mis à notre disposition, nous avons pu lire les attaques sans cesse répétées des Russes, attaques non suivies de victoires, mais attaques qui nous indiquent une réorganisation sérieuse des armées russes tant en hommes qu'en munitions.

Rien du côté des Balkans. Les consuls allemands, autrichiens, turcs et bulgares, tout à la fois espions et agents provocateurs ont été dirigés sur la Suisse. Les Anglais arment toujours à outrance, ils se préparent encore pour une guerre de plusieurs années. Nous avons pu lire, toujours dans les journaux, allemands, les souhaits du Général Joffre à ses troupes. Souhaits réconfortants, plein d'espoir, Joffre répète le mot de Gallieni. Il y a 18 mois la France voulait la paix, maintenant elle veut la guerre !

8, 9 et 10 janvier 1916

Mauvaise nouvelle. Les Anglais ont définitivement abandonné les Dardanelles et nous avons subi un échec du côté du Hartmannswillerkopf : 1.200 prisonniers, 20 officiers ,15 mitrailleuses. Je subis le contrecoup de ces insuccès et mon esprit sombre dans une crise de tristesse. Je ne vois pas la fin de cette guerre épouvantable et je me demande quand je serai rendu aux miens, si jamais je suis rendu. Voilà 18 mois que nous sommes séparés, j'ai des nouvelles de plus en plus laconiques, puisqu'il est interdit aux prisonniers de servir d'intermédiaire entre nous et la France !

Danquigny m'a rapporté dimanche une carte de Porez qui s'exprime sur les miens de la manière la plus vague. Quels barbares que ces Allemands qui sous prétexte de craintes d'espionnage se plaisent à nous faire souffrir les plus cruelles tortures morales. Puissent nos souffrances donner du courage aux nôtres pour pousser jusqu'au bout l'anéantissement de ce peuple, ou mieux de ce parti militaire allemand, qui plonge l'humanité dans le sang. Ah ! que le vrai peuple allemand, celui des penseurs, des savants, des doux, se réveille enfin, qu'il balaye ces hobereaux prussiens et qu'il fonde les États-Unis d'Europe ! Alors la paix règnera pour toujours dans notre vieille civilisation définitivement revenue de toutes ces fautes militaristes. Déjà les soldats campés dans nos pays osent timidement murmurer qu'en voilà assez, qu'il faut revenir au foyer pour jouir un peu de la paix. Beaucoup se plaignent de la haute solde des chefs et de leur misère. Les idées socialistes, toujours très fortes dans ce peuple d'ouvriers germent de plus en plus, mais les chefs manquent, les âmes sont trop serviles et la discipline si rigoureuse ! Tous ceux des environs interrogés nous dépeignent le moral du soldat comme assez déprimé. Il faut donc pour le relever de nouvelles victoires ; attendons-nous à des événements militaires importants sous peu. On parle d'une nouvelle tentative sur Arras au moment de l'anniversaire de l'Empereur. Il viendrait même pour encourager les troupes.

Dimanche 9 et lundi 10 sont venus des émigrés d'Avesnes et de Landrecies pour prendre le train de France qui doit partir mardi 11 du Cateau. Ce ne sont que des femmes et des enfants avec quelques vieillards.

Une consigne très rigoureuse ne m'a pas permis de m'approcher de la maison Simons où tous ces malheureux campent. Je sais que les salles de l'usine ont été aménagées en dortoirs avec simplement quelques bottes de paille. Au milieu des tables sont dressées par les soins de la municipalité avec le ravitaillement le plus convenable. Les émigrés d'Avesnes ont passé deux nuits ; ceux du Cateau et de Landrecies consignés lundi 10, une seule nuit.

Je compte avoir quelques détails demain par les dames de la Croix-Rouge autorisées à approcher ces émigrés. Je sais cependant que l'espoir de revoir la France ou de quitter ce pays où la vie devient de plus en plus difficile avec nos ennemis donne du courage pour subir toutes les souffrances morales et physiques aux plus faibles.

Du 11 au 18 janvier 1916

Un voyage à Cambrai pour la Chambre de Commerce, accompli dans des circonstances qui auraient pu tourner au tragique, a interrompu le cours régulier de mon journal. Je le reprends aujourd'hui 18 janvier.

Il faut d'abord signaler le départ de nos émigrés le 11 janvier. Somme toute, grâce au dévouement des dames de la Croix-Rouge qui pour la circonstance avaient repris leurs fonctions, tout a bien marché. Après une nuit passée sur une bonne couche de paille, dans les salles de l'usine Simons, enfants femmes et vieillards se sont embarqués dans un train à wagons-couloirs à 8h du matin. La visite des paquets qui, les dimanche et lundi, avait été très minutieuse, s'est faite beaucoup plus rapidement lundi soir pour les immigrés du Cateau. Cela ne veut pas dire qu'elle n'aura pas lieu dans le train. Comme dans toutes les occasions difficiles, ces demoiselles Ponsin ont courageusement et efficacement travaillé au soulagement de ces infortunés. Elles ont passé toute la nuit, sur pied, distribuant des aliments, soignant les enfants et réconfortant les femmes.

Le 12 janvier, son excellence von Nieber est venu au Cateau inspecter notre ville. Il a fait manœuvrer les pompes et préside un Conseil des Maires du canton. Nos maires ont été satisfaits de l'allocution devant Nieber ; par contre, quelques-uns regrettent avoir vu employés par M. Émile Picard maire du Cateau et président du Conseil des Maires les expressions *honneur et dévouement* dans sa réponse. Je n'assistais pas à la réunion, sans doute Eugène Picard qui est tout dévoué à la chose publique a pu se servir de termes dépassant sa pensée, car il est de la race de ceux qui estiment la résistance intransigeante comme inutile dans les périodes difficiles que nous traversons. Mieux vaut ruser. A-t-il tort, a-t-il raison ? Je ne saurais encore le dire. Jusqu'alors Le Cateau n'a pas à se plaindre de son administration.

Dans la nuit du 11 au 12, vers 3h30 du matin, presque tous les habitants de notre ville ont été réveillés par une forte secousse ayant l'aspect d'un tremblement de terre. Le lendemain, un soldat chez Hauteceur nous disait qu'une explosion de poudrière avait eu lieu à Lille. Il tenait la nouvelle d'un camarade attaché au télégraphe. Quelques instants après, le fait même était confirmé par le maire de Landrecies, retour de Bruxelles, d'où il revenait d'un voyage d'argent. Quant à la cause, les uns disaient devoir l'attribuer à un bombardement anglais, les autres à une combustion spontanée des poudres ; d'autres enfin, et telle est la version allemande, un complot. L'effet, si j'en crois les divers renseignements parvenus à nous depuis quelques jours, a été terrifiant. On parle de 90 civils tués, 600 maisons démolies, 4.000 personnes sans-abris. Il n'y a plus un carreau aux fenêtres de la ville de Lille. La poudrière, de construction française, était située dans la partie sud de la ville au milieu d'anciennes fortifications, entre les portes de Douai et d'Arras. Le quartier de la rue de Paris, aurait beaucoup souffert.

J'arrive maintenant à mon voyage de billets à Cambrai. Afin de ne pas attendre 3h à Busigny au cas où la correspondance du train de 8h41 pour Cambrai ne m'aurait pas été donnée, je m'étais fait conduire par une voiture de Lamarche à cette gare. Parti à 7h du matin par un temps doux et pluvieux le voyage s'était effectué sans encombre. À Busigny j'avais congédié la voiture et après avoir accompli les petites formalités ordinaires déjà décrites par M. Boudart, de fouille et de visite de ma valise, j'avais pu prendre le train pour Cambrai. La visite de ma personne et mes papiers avaient été très sérieusement faite par un soldat dans une mauvaise baraque en planches édifée sur les ruines de la salle d'attente de Busigny, bombardée en mai 1915. Comment dépeindre mes impressions en me trouvant pour la première fois depuis 18 mois dans un train, train allemand, conduit par des Allemands sur nos lignes françaises ! Que de tristes pensées devant ces gares ruinées, dévastées, abandonnées ou encore occupées par nos ennemis !

Enfin, j'arrive à Cambrai ou pendant presque 2 jours je retrempe mon énergie de vivre au milieu de mes excellents amis Desroy. Cambrai a toujours la même physionomie, les magasins de comestibles paraissent assez bien achalandés et approvisionnés surtout en denrées venues de Hollande, les autres liquident peu à peu leurs stocks et étalent encore quelques vieux rossignols derrière leurs vitrines. Les Allemands circulent de par les rues, officiers arrogants, soldats résignés. À la Banque se trouve installée la *Feldpost* ⁷⁴ des troupes de La Garde cantonnées aux environs. Le service se fait par une grande porte de côté ce qui évite à mon collègue Desroy les allées et venues par la porte principale. Très peu d'automobiles, nos ennemis se servent de petites voitures basses à un cheval ramenées dit-on de Russie. Tout mon temps se passe à la Chambre de Commerce car j'ai, outre mon paquet d'escomptes, celui de Caudry.

⁷⁴ Service postal militaire allemand.

Desroy paraît inquiet du développement pris par l'émission de la Chambre de Commerce. Après s'en être occupé très activement, avoir même été pour ainsi dire le créateur de cette affaire, il voudrait passer la main craignant un insuccès et par la suite un blâme de notre administration. Quoique, à mon avis, son affaire créée pour 3 ou 6 mois tout au plus, pêche par certains côtés, il n'est soutenu par les membres de la Chambre de Commerce de Cambrai, d'où difficultés sans cesse renouvelées.

Je lui conseille de faire consigner au procès-verbal de chaque séance ses observations afin, le cas échéant, de se couvrir. Cambrai, ville riche, où des cachettes ont été faites au moment de l'occupation verse beaucoup d'espèces françaises aux Allemands, sous la menace d'emprisonnement d'une liste de notables dressée depuis 6 mois. On parle de plus de 3 millions déjà donnés, sans compter les achats de denrées en espèces monnayées. Quant aux marks-papier, il en circule très peu, des bureaux de changes étant installés pour forcer le soldat ou l'officier, payés en marks à troquer sa paie par patriotisme contre la monnaie de papier émise dans la ville. À vrai dire la valeur du mark-papier ne cesse de baisser. Il y a un mois il cotait en Hollande 0,88f. On parle maintenant de 0,75f. Aussi nos ennemis ont-ils, en vue de faire monter les cours, interdit les importations hollandaises en Belgique pendant 3 semaines. Palliatif qui ne donnera qu'une hausse fictive.

Mes 2 journées du 13 et 14 se passent donc de la façon la plus agréable en compagnie de mes amis Desroy. Je retrouve, au sein de cette famille que la guerre n'a pas désuni, un peu de joie ancienne de mon foyer désormais dévasté. Vers midi, avant de se mettre à table, M^{me} Desroy me remet un petit paquet qui lui a été donné par un des membres d'une famille Monprez, habitant le Cateau, avec prière de le faire tenir à M. le Doyen, curé du Cateau.

- *Pas de lettre ni correspondance, demandais-je en riant ?*

- *Non*, reprend la femme de mon collègue, *ce sont des médailles pour les Enfants de Marie avec du ruban bleu et des scapulaires.*

Rassuré sur le contenu du paquet, confiant surtout dans le destinataire, je le mets dans ma valise sans l'ouvrir.

À 2h30 je prenais le train pour le Cateau où je devais arriver vers 5h30 après une pause d'environ 2h à Busigny. J'étais content de mon voyage, quoique de grands accès de tristesse ne cessaient de m'assaillir au passage des petites gares françaises plus ou moins dévastées et occupées par des Allemands. À Busigny sachant que je serai fouillé, je descends et je me dirige vers la baraque en planches où le même soldat que celui de la veille m'attendait avec un de ses camarades. Je me débarrasse de ma couverture, j'ouvre ma valise bourrée de billet - il y en a pour 120.000 francs - et je donne mon passeport. J'avais comme petits paquets, outre celui du doyen, 4 boîtes de bêtises de Cambrai, une chemise de nuit et une brosse enveloppées, du pain grillé et du chocolat. Tout va bien, on prend le paquet du doyen, le soldat m'en demande le contenu et je lui réponds, « *Ça c'est pour Monsieur le Curé, rubans, médailles, scapulaires* ». Il faut ouvrir. Le nœud est si bien fait que je donne mon canif pour trancher la ficelle. Alors, à mes yeux étonnés apparaît un tour de cou de femme en fourrure. Il y a aussi du ruban bleu, une médaille attachée à un ruban, et une petite boîte blanche en carton, à coulisse, sur laquelle se trouve une petite écriture fine ainsi disposée :

Sous la protection de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus (au crayon) pour Monsieur le Doyen.

Il n'y a plus d'ordos, Il n'y a plus de scapulaires

.....Et quelques autres réponses à des commissions sans doute données, mais dont je ne puis prendre connaissance.

Je suis contrarié de cette correspondance déguisée, mais je n'en suis pas inquiet. Cependant le soldat ouvre la boîte, passe son doigt dans les médailles et en retire dissimulée sous ces médailles une petite enveloppe contenant une lettre. Que dit cette lettre, à qui elle est adressée ? Au doyen sans doute. L'inquiétude fait place chez moi à la contrariété. Mais voilà que mon soldat prend le tour de cou, le palpe, j'entends le bruit d'un froissement de papier entre la peau de la fourrure et la doublure. À n'en pas douter il y a là une correspondance dissimulée. Je me sens pris, perdu sans retour, et cela par excès de confiance. La pensée de la prison préventive, d'un départ pour l'Allemagne après un procès passe rapidement dans mon esprit. Un seul espoir me reste, ne pas perdre mon sang-froid et bien démontrer que j'ai été indignement trompé. Aux soldats qui me regardent, ma figure exprime un état d'étonnement furieux, je réclame justice, je donne mon canif pour découdre la doublure du malencontreux tour de cou. Alors apparaissent une lettre, 2 décomptes de chiffres, une image pieuse. Mes gardiens lisent ces correspondances, n'y comprennent rien eu égard à leur peu de connaissance de la langue française, mais répètent tous les deux :

- *Ah malheur ! Malheur Monsieur ! Les chiffres les intriguent. Monsieur très bête cela ; espionnage ; fait sauter poudrière de Lille !*

Pendant que l'un d'eux tâche de saisir le sens de la correspondance, l'autre fait une visite minutieuse de tous mes paquets. Mes billets, mes bordereaux, mes décomptes sont plus ou moins éparpillés. Puis on passe à ma personne. Je dois me déshabiller complètement. Tous mes vêtements sont l'objet de l'enquête la plus minutieuse. Mes chaussures très examinées. Enfin après avoir tout remis en place, rebouclé ma valise, je suis conduit chez le commandant de Busigny, commandant installé dans sa nouvelle kommandantur depuis 2 jours. Je suis devant un officier de taille moyenne, âgé d'environ 65 ans, portant binocle, la figure un peu congestionnée, barbe blanche à 2 pointes, décorations sur la poitrine. Bref, le type de l'officier prussien de 1870. Il manipule les rubans, les médailles, regarde le petit livre des *Enfants de Marie* joint au paquet, tâche de comprendre mais sans y arriver le sens de cette correspondance. Puis ses yeux se reportent sur moi ; je soutiens sans broncher son regard, et je lui demande l'autorisation de m'expliquer. Sur un signe de sa part, je lui dis ma qualité, le but de mon voyage, les sommes importantes qui m'étaient confiées et comment ma confiance avait été indignement trompée par des gens même inconnus pour moi. Je termine en demandant d'être reconduit à la kommandantur du Cateau où tout s'expliquera. Mais les ordres sont formels. Je ne puis être envoyé au Cateau, je vais être dirigé de suite sur Saint-Quentin. Ainsi voici une dernière espérance qui s'enfuit. Ma pensée se reporte vers mes 2 chéris, là-bas en France, et je puise dans ce cher souvenir une nouvelle force pour mieux lutter.

Le soir tombe, au loin dans la campagne, une bande d'un rouge sang et éclaire l'horizon vers le couchant.

Ramené dans la baraque, le soldat m'explique qu'un train de marchandises va partir pour Saint-Quentin ; il m'accompagnera avec mission de me remettre à la kommandantur, entre les mains de la police spéciale. En attendant je prends un peu de chocolat et j'en offre à mes gardiens, mais ceux-ci de refuser en me faisant comprendre que j'aurai besoin de mes provisions. Bien plus, pour me réconforter, ils m'offrent un bol de café qu'ils sucent avec une boîte de lait

condensé lui-même sucré. Mais le train est formé et je dois quitter Busigny. Dans un très petit compartiment non éclairé, annexé au fourgon attelé derrière la machine, nous prenons place mon gardien et moi. Alors pendant le trajet qui dura environ 1h30, je m'appliquais à bien faire comprendre au soldat allemand que j'étais victime d'un abus de confiance que je comptais sur son honnêteté de soldat pour faire un rapport en ce sens. J'arrivai à le convaincre. Comme beaucoup de soldats allemands, c'était un brave garçon. Il était dans une institution de sourds-muets et quoiqu'estropié de la main gauche, s'était engagé comme volontaire. Blessé à la jambe aux tranchées, du côté de Bapaume, il faisait maintenant un service de gare.

Vers 8h30 nous arrivons à Saint-Quentin. Palabres à la gare encombrée de soldats ; on me regarde beaucoup. Bref nous sommes obligés de contourner les voies et de prendre le passage à niveau. Le tramway parti, force nous est de monter jusqu'à la kommandantur portant tour à tour, le soldat et moi, ma valise qui, remplie de billets, est très lourde.

La kommandantur de Saint-Quentin a installé ses services dans les bureaux du Crédit Lyonnais, vaste immeuble situé sur la Grand-Place, cœur pour ainsi dire de cette ancienne ville. Là se trouvent les édifices principaux de la cité : l'Hôtel de Ville, théâtre, grands cafés...etc. Quand nous débouchons sur cette place, je suis frappé de l'animation qui y règne. Le théâtre est éclairé du haut en bas, de nombreux officiers et sous-officiers circulent d'un air vainqueur, les cafés sont bondés. Peu ou point de civils, partout ces uniformes gris ou bleutés. On a d'ailleurs l'impression de se trouver dans une grande ville proche des tranchées où les militaires viennent se reposer des fatigues de la guerre. Au moment où je fais mon entrée dans le vaste hall du Crédit Lyonnais, tous les regards s'arrêtent sur moi. Mon gardien se détache, aborde un sous-officier et explique mon cas. Un lieutenant passe, je le reconnais pour être celui qui accompagnait le délégué financier Khron lors de sa visite à la Banque en mars 1915. Il me regarde, puis d'un ton ironique :

- *Vous êtes le directeur de la Banque de France du Cateau.*

- *J'ai déjà eu l'avantage de vous voir*, répondis-je sans sourciller.

Mais un gendarme s'approche et prend place près de moi ; je suis gardé à vue. Soudain surgissent trois énormes policiers, casquette plate, grande capote grise, révolver à la ceinture. Ils me dévisagent brutalement, cherchent à me terroriser mais je ne bronche pas les regardant dans les yeux. Ils entourent le soldat qui m'a accompagné, lui font raconter l'incident, palpent les pièces à conviction, lisent la correspondance. Soudain l'un d'entre eux, bonne figure intelligente dit en excellent français tout en me regardant :

- *C'est une correspondance commerciale ! Et des histoires de curé !*

Cette parole est une lueur dans la nuit noire où je me débats, je reprends courage. À nouveau j'explique mon cas aux policiers leur disant combien j'avais été indignement trompé.

- *Mais qui vous a donné ce paquet ?*

Je ne veux pas mettre en cause, ni citer le nom de la femme de mon ami Desroy et je réponds qu'il a dû être déposée chez la concierge de la Banque de France. De nouveau la porte s'ouvre, un homme assez jeune, corpulent, taillé en Hercule, apparaît. Il porte un costume d'officier, les policiers rectifient la position en claquant du talon.

Lui, comme un taureau qui passe de l'ombre à la lumière et s'arrête dans l'arène un instant, reste de même sous l'ardent éclairage électrique du hall. Mais brusquement il fonce sur moi, nos têtes se touchent presque, ses yeux d'un gris bleu pénétrant plongent dans les miens qui ne cillent pas un instant.

- D'où venez-vous ?

Alors je recommence la genèse de mon accident, le but de mon voyage, mon départ du Cateau.

- Où demeurez-vous au Cateau ?

- 11 rue du marché aux chevaux.

- Où commence, où finit la rue ?

- Elle commence rue du Maréchal Mortier pour finir rue de Landrecies.

- Bien.

À nouveau je déballe tous mes paquets de billets, mes bordereaux, mes imprimés, j'explique le but de ma mission. On me demande mon nom, je tends ma carte, mes papiers. Un des policiers consigne par écrit le rapport fait par le soldat qui m'a fouillé. Pendant ce temps je cause à celui qui parle si bien le français. Il m'apprend qu'il est Lorrain et qu'il parle mieux notre langue que l'allemand. Un moment j'espère qu'on va me reconduire au Cateau car on consulte les heures des trains. Mais on téléphone à Valenciennes, on attend le retour du lieutenant au théâtre, on me demande à 2 reprises quelle somme d'argent j'ai dans mon sac. Comme on renvoie mon soldat à Busigny et que je veux lui donner une des 4 boîtes de bonbons dites Bêtises de Cambrai que je rapporte au Cateau, le policier chef dit d'une voix tonnante : « *Le soldat allemand fait son devoir et n'accepte rien !* ». Alors le soldat allemand, claqué des talons, regarde dans le vague, fait demi-tour par principe et s'en va. Je n'ai plus jamais revu !

Vers 10h le lieutenant revient, il prend ma valise qui est mise dans un coffre-fort du Crédit Lyonnais, fait un signe puis encadré de 2 policiers on me conduit passer la nuit en prison à l'Hôtel de Ville. Le trajet est court, il n'y a que la place à traverser de biais, mais pendant ce temps le policier Lorrain me dit : « *Sale affaire Monsieur, on vous gardera sans doute ici jusqu'à la fin de l'enquête de Cambrai. On vous a mis dans une sale mélasse !* ».

Dans le bureau du concierge de l'Hôtel de Ville occupé par un corps de garde allemand, on me fait déposer mon couteau, mon canif, mes ciseaux, mon argent, divisé en argent français, allemand et bons de ville. Puis je suis écroué. Un soldat me conduit dans une petite pièce avec fenêtres hautes donnant sans doute sur une cour intérieure, un refend vitré la séparant du corridor où veille une sentinelle baïonnette au canon. La salle éclairée par un bec de gaz, dit papillon, faiblement ouvert est meublé d'un bat-flanc où se trouve une mauvaise paillasse. Il fait chaud grâce à une bouche de calorifère placée près de la cheminée. Je retire mon pardessus, le roule pour m'en faire un traversin puis entouré de ma couverture, je m'étends sur la paillasse.

J'ai fait celui qui repose du sommeil du juste, mais je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! J'ai compté les heures à écouter le carillon du beffroi. Les soldats de garde passaient et repassaient dans le corridor devant le refend vitré, les uns marchant assez doucement, les autres faisant claquer leurs talons sur les dalles comme pour un pas de parade. Souvent, très souvent, ils s'arrêtaient pour me regarder et sans doute m'espionner. Je sentais leurs yeux sur moi, mais je ne bougeais pas. Pendant cette nuit, comme j'ai pensé à mes êtres chéris ! Puis j'ai songé qu'il fallait pour que lumière se fasse, donner le nom de M^{me} Desroy.

Vers 6h, bruits de pas, bruits de clé, on ouvre ma porte ; un sous-officier me conduit au poste où j'ai déposé mon argent, mon couteau. Avec sa montre il me fait signe qu'on viendra me chercher dans une vingtaine de minutes pour me reconduire au Cateau peut-être. Je réclame mon argent, on me rend le tout bien exactement et on apporte sur la table du pain, du beurre,

du café ! C'est mon déjeuner. Le pain est en couronne, aussi blanc, aussi fin que celui servi avant la guerre. Les soldats, figures de braves gens, m'entourent. Ils ne savent que faire pour m'être agréable. On m'apporte un couteau de table au lieu d'un couteau de poche, on me donne une tasse avec soucoupe au lieu d'un vulgaire bol ! Mais la porte s'ouvre et deux des policiers de la veille entrent, ils me font signe de les suivre. Je signe sur un livre d'écrou, je prends ma couverture sur mon bras et nous voilà dans la rue. Où me mènent mes 2 gardiens ? Je ne suis pas très rassuré.

J'interroge :

- *Vous me conduisiez sans doute en prison ?*

- *Non, Monsieur, chez le chef de la police secrète.*

Allons, mon aventure prend meilleure tournure. Je respire mieux l'air frais du matin et après quelques minutes de marche dans un dédale de rues derrière la basilique, nous arrivons chez Monsieur le commissaire. Il va sans dire que ce personnage est logé dans une maison abandonnée de ses propriétaires. Un petit homme, entre 2 âges, ceint d'un tablier bleu et armé d'un plumeau, fait le bureau des policiers. Et la conversation suivante s'engagea entre mon petit saint-quentinois et le gros policier.

- *Bonjour Monsieur Paul, dit l'Allemand, humide ce matin*

- *Oui, Monsieur Fritz.*

Alors mon grand policier passe la main sur le chef de Monsieur Paul qui lui arrive à la poitrine, ce à quoi M. Paul répond par une forte claque sur le ventre plutôt proéminent de Monsieur Fritz. Tous les deux rient de bon cœur, il n'y a ni vainqueur ni vaincu mais des gaillards qui rigolent. Cependant la poussière voltige par trop dans le bureau livré au plumeau de M. Paul, on me fait entrer dans une pièce y attendant. Il ne fait pas encore grand jour, l'électricité est allumée, dans un coin je remarque une cuvette de toilette, de l'eau et du savon. Pourrai-je me laver un peu après cette nuit désagréable ? Passe un Allemand, petit, pâle, la tête couverte du calot rond, il ressemble à ces plongeurs des cafés parisiens et doit tenir dans la maison l'office de garçon à tout faire. Je lui demande une serviette de toilette qu'il m'apporte complaisamment. En récompense de ce petit sourire je lui mets dans la main de la menue monnaie. Alors mon homme m'offre des cigarettes turques dans une boîte à cigares, me disant « *Prenez Monsieur ici nous avons de tout, nous ne manquons que d'argent* ». Paroles très justes qui me donnent la note juste sur la situation actuelle de l'Allemagne.

Le jour est arrivé. La pièce réservée aux policiers, transformés dès lors en scribes, est faite. On m'y introduit en m'invitant à me débarrasser de ma couverture et de mon chapeau. Il est environ 8h du matin. L'un des policiers doit prendre le train pour poursuivre l'enquête à Cambrai. Alors je comprends qu'il est de toute nécessité pour hâter la conclusion de cette affaire de donner le nom de la femme de mon ami Desroy. Je prie donc le policier de demander de parler à Cambrai à M^{me} Desroy des mains de laquelle j'ai tenu le fameux paquet.

- *Mais vous n'aviez pas parlé de cette dame hier ?* me réplique-t-on.

Alors je dois entrer dans une série d'explications, donnant à entendre que faute de bien comprendre nos deux langues, nous nous sommes mutuellement mal compris. Le policier parti, son camarade se met à un bureau et commence la copie du premier rapport, sans doute la rédaction de la déposition du soldat de Busigny. Pour l'aider, nous causons de l'affaire. Un troisième scribe vient s'asseoir à une table, il manipule sans beaucoup travailler un registre de

police. Comme il parle un peu français, nous bavardons ; la conversation roule sur la guerre. « *Triste, Triste ! Malheur pour la France, si beau pays* ». Lui, d'origine française, porte le nom de Sorbier. Sa famille a quitté Noyon pour la Prusse sous Louis XIV au moment de la Révocation de l'Édit de Nantes ! Sonnerie électrique. Sorbier, vulgaire garçon de bureau, sort, revient, me fait signe de le suivre et m'introduit dans le cabinet du Chef de la Police Secrète de Saint-Quentin. L'accueil est moins brutal que la veille, on me fait asseoir et de nouveau je dois, avec force détails, raconter mon aventure.

J'y mets de la force, de la chaleur. Je veux bien prouver mon innocence et l'abus de confiance dont j'ai été la victime. M. le Commissaire manipule les rubans, les médailles, les lettres, prend des notes, puis cause de la guerre. Chez lui comme chez ses subordonnés éclate un vif désir de faire la paix. On sent que le peuple allemand, maître de gages incontestés, comme la Belgique, le Nord de la France, la Pologne, la Courlande ⁷⁵, la Serbie, voudrait traiter les conditions de paix avant un épuisement moral et physique qu'il sent arriver. La haine du policier éclate surtout contre les Anglais et les Japonais. « *Les Japonais*, dit-il, *cette petite ile jaune nuisible, je les connais. Les Japonais ne sont pas des hommes, mais des canailles ! Je les ai vus au Tonkin, alors que chargé d'affaires là-bas, j'étais lié avec les officiers du 16^{ème} colonial !* » Et je pense, sans le laisser voir, quelles affaires pouvait traiter dans notre colonne ce monsieur lié à nos officiers !!

M. le Commissaire m'annonce que je suis son prisonnier et que je dois attendre, chez lui, jusqu'au soir sans doute, le résultat de l'enquête de Cambrai. Puis, je suis invité à passer dans le bureau des scribes. Là, le premier rapport est presque terminé, mais je dois donner mes noms, prénoms et qualités, mon âge, ma situation militaire, le nom de famille de ma femme, l'âge de mon petit Jacques. Voilà un dossier bien complet ! Encore un coup de sonnette. Monsieur le commissaire demande le dossier et me fais appeler. Alors, séance tenante, à la suite de ce premier rapport est sur la même feuille, le commissaire écrit ma déposition. J'insiste sur le fait d'avoir été minutieusement fouillé à l'aller, je prie de consigner ma connaissance des lois militaires allemandes, le soin que j'ai toujours pris, dans mes nombreux voyages de m'y conformer. Je déclare n'avoir jamais porté de correspondance. Je parle sur un ton très énergique, les yeux toujours dans les yeux de mon interlocuteur. Puis après traduction de l'allemand en français, j'appose ma signature. Cette déposition, la manière dont elle est faite, mon accent de sincérité ont sans doute impressionné monsieur le commissaire. Il regarde sa montre et me dit :

- *M. Turlotte, un train express quitte Saint-Quentin pour Le Cateau à 12h30, vous pouvez le prendre.*

Je suis libre ! Sans donner aucun signe apparent de satisfaction, je prends congé du commissaire.

- *Monsieur, lui dis-je, je vous remercie d'avoir jugé mon cas avec bienveillance. Au reste je peux vous dire que jamais je n'ai été inquiet car j'étais innocent et j'avais confiance en la justice allemande.*

Ce petit discours étonne mon homme, il me tend la main et je la serre ! Quelle étrange chose que la vie.

Je dois reprendre mon sac chargé de billets à la kommandantur, un policier m'accompagne. Je ne suis plus un inculpé, mais un Français, personnage officiel, aussi mon compagnon est-il

⁷⁵ Le duché de Courlande est une région de Lettonie qui s'étend au sud-ouest du golfe de Riga dont les villes principales sont Liepaja, Ventspils et Kuldīga

maintenant plein de prévenance. C'est lui, qui dans ces bureaux de la kommandantur, au lieutenant roux qui voudrait me faire poser, réclame avec la plus grande énergie ma valise. C'est lui qui m'indique sur mon passeport la mention spéciale apposée par son chef me permettant de voyager sans incidents. Bref, nous nous quittons encore bons amis sur la place de Saint-Quentin.

Ma valise est lourde, j'avise un grand gaillard qui traîne, les mains dans les poches, et je lui demande de la porter à la gare. Nous causons un peu en route, il me confie que, somme toute, la misère n'est pas trop grande à Saint-Quentin et que la police d'ailleurs y est très bien faite. Dans une des salles d'attente de la gare endommagée par des bombes d'aéroplanes, je fais viser mon passeport et je m'assieds pour croquer du pain et du chocolat. Mais je dois passer sur le quai où je me trouve être le seul Français au milieu d'une quantité d'Allemands, soldats et officiers. Quelques civils, hommes et femmes, très entourés : c'est la troupe de théâtre qui jouait la veille à Saint-Quentin, figures et gestes de cabotin, ils saluent d'un geste très haut, le chapeau à bras tendus, les quelques officiers supérieurs qui passent. Quoique je plastronne, je me sens seul et petit au milieu de tous ces gens qui se donnent des allures de vainqueur.

Enfin le train arrive, express bondé. J'ai peine à trouver place. Je me faufile, ma valise entre les jambes, dans le corridor du train. J'y reste debout jusqu'à mon arrivée au Cateau. L'excellent Delbar m'attendait à la gare, inquiet. Piot était venu jusqu'à la barrière, mes amis Picard se tenaient sur leur porte. J'ai dû entrer, conter mon aventure, puis après un bon nettoyage chez moi j'ai repris le cours de ma vie triste.

Du 18 au 27 janvier 1916

Réveillé le matin par le son joyeux des cloches. J'ai la notion très nette que nous sommes occupés par les Allemands et une inquiétude me prend. Nos ennemis célèbreraient-ils une victoire ? Les cloches sonnent toujours à la volée. Alors je me rappelle que nous sommes le 27 janvier, jour anniversaire du Kaiser. Avec leur tact habituel, les Allemands à la dernière minute ont retenu l'église pour célébrer la fête de leur Empereur, peu leur importe de bouleverser l'ordre des messes déjà établi. Après 10 mois d'occupation ils agissent comme au premier jour. Cependant, si leur arrogance n'a pas encore désarmé, ils sont loin d'émettre les prétentions des premiers jours. Toute leur force réside maintenant dans la résistance qu'ils vont pouvoir présenter aux armées alliées qui les entourent. Le moral des soldats est assez affecté, pour le remonter des succès sont nécessaires. Vers quelle fissure de notre cercle va dès lors se porter l'effort des troupes de l'Europe Centrale ? Sans doute vers les Balkans.

Les journaux nous montrent le Kaiser à Vich ⁷⁶ se congratulant avec ses deux acolytes, le triste François-Joseph et le tortueux Ferdinand de Bulgarie.

Constantin de Grèce, Allemand de cœur et d'origine, aurait voulu se joindre à eux mais son peuple, malgré toutes les combinaisons royales ne lui en laisse pas le loisir. Depuis 8 jours les nouvelles qui nous viennent de Grèce par les journaux allemands sont obscures. Nous connaissons cependant l'occupation de Corfou, du Pirée, d'Athènes par nos troupes ; l'organisation de plus en plus puissante de l'armée anglo-française dont le Général Sarrail vient d'être nommé généralissime. Si le Roi de Grèce nous est hostile, que dire de son peuple qui accueille les Bulgares à coups de fusil et nous laisse bénévolement occuper les points stratégiques du pays. C'est donc de ce côté, à mon avis, que viendra la diversion voulue par les Allemands. Pendant ce temps, les Russes résistent et attaquent avec force sur tout leur front d'Europe. Leur tactique paraît modifiée, leur artillerie ne manque pas de munitions. C'est une

⁷⁶ En Suisse

force latente de plus en plus organisée. Du côté du Caucase, ils sont devant Erzeroum ⁷⁷ après avoir battu l'armée turque opposée à leur marche. Sur mer les attaques et les prouesses des sous-marins allemands paraissent très atténuées. Il n'en est plus question dans les mers du Nord ; seuls quelques-uns opèrent encore dans la Méditerranée, mais depuis une quinzaine de jours je n'ai vu l'annonce d'aucun naufrage. Dans les airs, nos escadres d'avions supérieurement organisées ont partout la maîtrise.

Pour quelques-uns tombés dans les lignes ennemies combien ont signalé les rassemblements de troupes, les emplacements de munitions ! C'est une arme bien française en des mains héroïques et hardies ! Par contre des pièces à longue portée bombardent Nancy par intermittence. Poincaré a dû aller rassurer la population.

J'ai vu hier Danquigny, retour de Lille, où il a été les 21, 22 et 23 négocier les questions d'argent pour les impôts réclamés. Il a pu me faire tenir une lettre de Porez me donnant des nouvelles de mes chéris. Nouvelles laconiques puisque les barbares civilisés suppriment tout moyen de communication avec nos frères de France. Je sais qu'ils vont bien et que ma chère femme fait tenir à Porez les objets de laine dont il a besoin pour l'hiver.

Danquigny a pu se rendre compte de visu des résultats effroyables de l'explosion de Lille du 12. Des rues entières sont démolies, des emplacements nivelés, des usines énormes à 5 étages écroulées comme un vulgaire tas de cailloux. Heureux encore que ces usines aient fait comme tampon dans ce formidable déplacement d'air qui pour un peu balayait la moitié de la ville de Lille. 130 personnes ont péri, des milliers se trouvent sans abri. Il n'y a plus aucune vitre à Lille, aussi les officiers allemands, soucieux de leur confort, désertent cette ville pour habiter Roubaix, Tourcoing, Tournai. Ajoutez à cela les obus des batteries anglaises cherchant à repérer les lieux de concentration des troupes allemandes et tirant par-dessus la ville. Les obus sifflent dans l'air, au loin les mitrailleuses se font entendre. Aussi les Lillois, jusqu'alors vaillants et confiants, sont-ils très déprimés.

Danquigny m'a appris la mort d'un de mes petits cousins Bachelu, 21 ans, tué au feu. Fils unique, ses parents vivent toujours dans l'espoir.

Mon affaire de Busigny m'a conduit devant le juge. Vendredi 21 matin je rencontrais dans la rue un de mes policiers de Saint-Quentin. Conversation, poignée de main. Voulant connaître le résultat de l'enquête de Cambrai, je l'invite à venir fumer un cigare chez moi. Il accepte mais fait faux bond. Le soir j'étais convoqué chez le juge pour le lendemain samedi 22 janvier à 15h. Je compris alors la défection de mon policier. Sans doute avait-il apporté le dossier de Saint-Quentin.

Le matin du 22 je recevais la visite du curé doyen Méresse, convoqué comme moi. Il venait m'annoncer que les Momprez avaient reçu des nouvelles de Cambrai par un express. La jeune fille coupable de son indécatesse avait tout avoué, tout pris sur elle et mis hors de cause les personnes trompées dans leur confiance, Mme Desroy et moi. Quant au doyen auquel était destiné le paquet, il avait bien reçu une lettre mais n'en avait pas envoyé, tout s'étant passé verbalement au nouveau voyage de M^{elle} Momprez.

À 15h moins quelques minutes, nous étions au rendez-vous, M. le doyen et moi. Le fameux Gabet, domestique et garçon de recette chez M. Lefebvre, de la Maison Lefebvre & Mairesse, nous sert d'introducteur.

⁷⁷ *Alias Erzerum*. Ville située en Turquie qui fut par ailleurs un centre important de déportation et d'extermination pendant le génocide arménien (1915-1917)

Nous attendons sur le palier du premier étage dans la maison du banquier Lefebvre, demeure du juge et casino des officiers de la kommandantur. C'est l'amer *Hôtel des Otages*. Je me suis assis, très calme, pensant aux attentes que je faisais jadis dans l'antichambre du cabinet du gouverneur de la Banque où j'étais plus anxieux, plus nerveux. Le curé doyen ne peut rester en place, il va et vient de long en large très rouge. Lui, tonitruant dans toutes les questions politiques ou religieuses de notre pauvre pays, intolérant, irascible et très sectaire, cherchant jadis la palme du martyr, est un peureux. C'est que l'autorité allemande ne badine pas comme la loi française !

La porte s'ouvre, la tête de Salomon interprète apparaît, il prie monsieur le doyen d'entrer. Par la cloison mince j'entends l'interrogatoire. Tout va bien, monsieur le curé ne s'enferme pas, il quitte la sellette et passe devant moi aussi rassuré qu'il était inquiet. Mon tour vient ; j'entre, très dégagé, je demande si je puis m'asseoir, on m'y invite. Alors lecture en allemand plus traduction en français du procès-verbal signé par moi à Saint-Quentin. Je prends la parole pour dire combien ma bonne foi a été surprise ainsi que celle de M^{me} Desroy ; je n'ai rien à ajouter au premier interrogatoire fait à Saint-Quentin. On rédige un nouveau procès-verbal identique au premier mais plus court, je signe. L'interrogatoire est terminé, je salue et je me retire. Mon affaire est-elle définitivement close ?

28 et 29 janvier 1916

La vie continue morne et sombre. Nous traînons tous notre boulet essayant de tromper notre commune tristesse en nous groupant mieux encore. Nous ne nous quittons guère les familles Picard, Ponsin - les 2 jeunes filles restées - messieurs Boudart, Seydoux et moi. Nous mettons en commun nos tristesses comme nos espoirs et nous arrivons à vaincre la vie, les yeux fixés sur la France, le cœur près de ceux de nos parents qui sont restés.

Voilà 18 mois, jour pour jour que je suis séparé de ma femme et de mon Jacques. Je souffre résigné priant Dieu de me les rendre au plus tôt. Je prie Dieu d'éloigner d'eux la maladie. Hélas, quoique cet hiver soit très clément, le thermomètre n'est pas descendu à 0 depuis plus de deux mois, il y a des malades, des morts parmi les enfants qui nous entourent. Hier on a enterré une pauvre petite jeune fille de 12 ans, la fille d'un sous-chef de gare avec lequel la famille Piot était très liée depuis l'invasion. L'enfant est morte de tuberculose ; sans doute sous un autre climat, avec des remèdes plus appropriés, aurait-elle surmonté la crise. Le petit Aubry, fils de mon voisin le notaire en ce moment prisonnier en Allemagne, est atteint depuis 8 jours d'une congestion pulmonaire. Tout danger paraît être maintenant écarté, mais aussi quelles angoisses pour la mère éloignée de son mari. Je pense à ma femme à mon Jacques, toujours anxieusement.

Il fallait un succès pour la fête de l'Empereur. Les Allemands ont affiché nous avoir pris quelques tranchées du côté de Neuville (les-Bray), Saint-Vaast (en Chaussée), peu de choses en réalité. Pendant ce temps la force militaire de nos alliés Anglais ne cesse de grandir. Sir John Lloyd ⁷⁸, dans un discours résumé sans commentaires parmi les articles du journal allemand auquel nous sommes plus ou moins abonnés, dit que sous peu l'Angleterre jettera dans la balance le poids de son épée. Son armée sera la mieux équipée de celles actuellement en action ; son industrie est, dès lors, outillée de telle façon qu'après la guerre elle restera maîtresse des marchés du monde. L'Angleterre est sûre de la victoire, elle est unie plus que jamais avec les Alliés qui

⁷⁸ Ministre des finances en 1914, puis de la Guerre et enfin Premier Ministre britannique fin 1916. On lui doit notamment : « *Cette guerre est trop importante pour être laissée aux mains des militaires.* »

veulent mettre dans un profond tombeau cet adage barbare : *la force prime le droit*. Enfin pour que le blocus soit encore plus effectif, l'Angleterre achète pour son compte les récoltes des pays neutres qui pourraient être vendues à l'Allemagne.

Cette déclaration m'a réconforté. L'effort de l'Angleterre est continu, sa puissance considérable. Bientôt une rupture d'équilibre aura lieu en faveur de ceux qui combattent pour le droit et la liberté. L'Allemagne s'écroulera dans une mare de boue sanglante !

30 et 31 janvier 1916

Je suis tout à la joie, j'ai des nouvelles des miens et par deux voies différentes.

Samedi M. Picard m'avisait avoir reçu à la mairie, de la kommandantur, un dossier me concernant. Ma femme demandait de mes nouvelles par la Croix-Rouge. La demande est formulée sur un imprimé à la machine à écrire, elle prend la moitié d'une feuille, côté droit. Le côté gauche est laissé pour la réponse, mais réponse donnée par le maire de la commune. Je donne à titre d'indication un fac-similé de cet imprimé.

CROIX-ROUGE...etc

M. Turlotte, Directeur de la Banque de France, 11 rue du marché aux chevaux, Le Cateau Mme Turlotte de Lignerolles, Jacques, sa mère, frères et sœurs en bonne santé 26 novembre 1915	Mme Turlotte de Lignerolles, 24 rue de Joinville, Le Havre. M. Turlotte Fernand Santé très bonne, moral parfait, entouré d'excellents amis. 29 janvier 1916

Les nouvelles sont malheureusement vieilles de 2 mois et si 2 mois s'écoulent encore d'ici l'arrivée à ma chère femme de ma réponse, il aura fallu 4 mois pour correspondre en ces temps malheureux du Havre au Cateau.

Dimanche soir je recevais une carte de Porez, datée du 8 janvier 1916, pour me remercier du mandat que je lui avais envoyé à l'occasion du nouvel an. Il me disait que ma chère Louisa était toujours en bonne santé et que Jacques s'appliquait beaucoup en classe pour me faire plaisir. Tous m'envoyaient 1.000 baisers. Ces nouvelles relativement récentes sont un rayon de soleil au milieu de cette nuit noire dans laquelle je vis.

Nos ennemis pour relever le moral de leurs troupes très affaibli, à notre avis, cherchaient un succès d'opinion. Ils l'ont obtenu. Leurs attaques de la fin du mois du côté de Neuville, Saint-Vaast et Frise, sud de la Somme, ont réussi. Nous avons perdu des tranchées, on nous a fait des prisonniers, environ 1.200. À l'heure actuelle ces tranchées, sont sans doute en partie reprises, mais il nous reste, à nous les occupés, une impression pénible dont nous avons peine à nous

débarrasser. Des combats ont toujours lieu dans le Caucase et dans l'Irak, combats dont le but est d'affaiblir les Turcs en les attirant loin des frontières d'Europe.

Le sous-officier Baumgarten, de Lüneburg, revenu avec son régiment au Cateau pris hier à midi une tasse de café avec moi. Nous avons peu causé de la guerre, cependant il a convenu que les sous-marins allemands faisaient peu de besogne depuis 2 mois et que l'Allemagne était forcée de prendre de l'air du côté de la Turquie.

Depuis une quinzaine de jours, tous les hommes du 18 à 44 ans portent dans la rue un brassard rouge. Mes 47 ans m'en dispensent, mais beaucoup de personnes me croyant plus jeune s'étonnent de me voir faire exception à la règle. C'est très flatteur pour moi !

1^{er} et 2 février 1916

Les événements annoncés par les journaux allemands nous paraissent sous un jour assez défavorable. À deux reprises différentes, Paris a reçu la visite des zeppelins, on compte une vingtaine de victimes. Les Parisiens ne paraissent nullement impressionnés, ils crient vengeance et demandent de nos avions un raid sensationnel. Les Anglais, eux aussi, ont vu les dirigeables allemands. Dans la nuit du 31 au 1^{er} février, 7 zeppelins ont survolé l'Angleterre et bombardé des grandes villes. Les détails, côté anglais, manquent mais on peut considérer cette entreprise militaire comme des plus extraordinaires puisque ces dirigeables ont pu tenir l'air au moins pendant 24h, exécuter leur mission et rentrer à leur port d'attache sans avarie.

Sur terre, la situation est inchangée. Nos ennemis semblent avoir maintenu une partie des gains de tranchées de la fin du mois de janvier et comme il leur faut, pour remonter le moral de leurs troupes, un succès marquant ils donnent l'impression de préparer une offensive à grande envergure.

Depuis 5 ou 6 jours des mouvements importants de troupes ont lieu de nuit sur les voies ferrées. De mon lit, pendant les insomnies, j'entends la circulation dense des trains. Le 2, pendant que nous travaillions dans nos bureaux pour le compte de la Chambre de Commerce, malgré l'affiche de protection du Comité Américain, un sous-officier accompagné d'un officier est entré. J'ai fait celui qui ne voit pas, mais force m'a été de me montrer quand le concierge a été interpellé. J'ai vu au premier coup d'œil que malgré notre affiche de protection et toute notre installation nous serions obligés de donner nos bureaux. On annonce ici un gros passage de troupes et la formation d'un Corps d'Armée dont le général installerait ses bureaux à la banque. À midi je recevais la note suivante :

Mairie du Cateau

La kommandantur ordonne que pour 15h la Banque de France doit être mise à la disposition de l'armée. Une chambre doit être réservée pour un officier.

Il n'y a pas à résister. Tout ce que nous pouvons faire, c'est installer dans une autre pièce toute la comptabilité américaine. Aussitôt, aidé de messieurs Piot, Delbar, Pecqueux, nous faisons passer dans mon cabinet assez vastes tables, papiers, machines à écrire, coffres-forts etc...

Vers 16h, 2 lieutenants arrivent. Ils visitent les bureaux, parlementent, demandent un parloir pour le général. Je fais la sourde oreille, montre la salle des coffres, conduis mes officiers dans mon cabinet tout encombré par les services du Comité Américain. Les employés de service se lèvent, je les présente, ces messieurs saluent. Puis on visite la chambre de l'officier. On

redescend, alors je propose pour le général mon petit salon. Ces messieurs remontent, examinent la pièce, remercient et partent sans rien décider. J'espère avoir gain de cause.

Peu après leur départ, bruit et musique. Ce sont des troupes qui arrivent. Comme toujours la musique est magnifique, mais la suite nous semble piteuse. Il y a environ 200 hommes et je compte 7 mitrailleuses. Ah ! nous sommes loin des troupes du premier temps. Les hommes sont en général jeunes, pâles et chétifs, ils ne donnent pas l'impression de force. Les attelages des mitrailleuses très disparates, chevaux maigres et petits, voire même des poneys. À l'arrière encore des petits chevaux chargés d'ustensiles de ménage et pour finir 3 petits bœufs utilisés comme bêtes de bat. Cela ressemble à un mauvais cirque qui déménage. D'où venaient-ils ? On ne sait. Comme pour les troupes passées dans la nuit vers 1h, la direction est Montay, Forest - c'est-à-dire Valenciennes.

3 et 4 février 1916

Le Comité de Ravitaillement Américain reste définitivement installé dans mon cabinet. C'est très à l'étroit, le personnel en souffre, surtout les 2 employés de la Maison Seydoux habitués à des rangements très méthodiques.

Jeudi 3 dans le courant de l'après-midi, mouvement inusité dans nos rues. Je pressens l'arrivée du fameuse État-Major et je m'empresse de quitter mes amis Picard pour retourner à la banque *faire face à l'invasion*.

Bien m'en a pris. Quelques instants après, arrivée des voitures de ravitaillement chargées de caisses et accompagnées de 2 officiers d'État-Major. L'un d'entre eux, très bel homme au nez busqué, à la barbe blonde en pointe et fleurie, ressemble au portrait que nous connaissons de Ferdinand de Bulgarie. Je me présente, nous discutons les emplacements réservés aux différents services. Il est entendu que notre salle des coffres servira de cabine téléphonique militaire. Un officier de service couchera dans la caisse, sur le lit de notre veilleur de nuit. Je fais descendre une table pliante où je dispose des ustensiles de toilette. Les 2 officiers désirent voir la chambre. Naturellement avec son petit lit de fer, elle ne les séduit guère. Aussi sera-t-elle réservée à 2 sous-officiers de service après qu'on y aura dressé un autre lit. En passant devant mon cabinet, comme la veille, j'ouvre la porte pour bien montrer toute l'installation du service de la comptabilité du ravitaillement. Ces messieurs saluent, se retirent sans observation. Le tour est joué. Mon cabinet et toutes les paperasses qui s'y trouvent, mises à l'abri.

Alors les scribes s'installent, les uns dans les cases des garçons de recette, les autres dans le hall et la comptabilité. La caisse me paraît réservée aux officiers. Pendant que j'ai le dos tourné, un sous-officier a enlevé la carpe de la salle des coffres pour s'en faire un tapis dans le hall. Mais avec force gestes énergiques, car les subalternes ne parlant pas français, je lui fais porter le tapis dans la caisse pour officiers. À 9h30 du soir, le calme était revenu, tout le monde dormait. L'officier de service dans la caisse, 2 sous-officiers dans mon salon, le planton sur un matelas dans un coin du bureau.

Toute la journée ont défilé par nos rues des groupes de soldats soit fantassins, soit une ou 2 batteries d'artillerie, soit encore des équipages de ravitaillement. Les fantassins sont en bon état, mais l'artillerie, hommes et surtout chevaux, très misérables. Les chevaux sont si maigres qu'il me paraît impossible à ces équipages de prendre part à un combat sérieux. Ces troupes

prennent la direction du nord ; tout nous indique que nous nous trouvons devant un corps de réserve prenant de nouvelles formations.

Vendredi matin 4 février nous nous installons M. Piot et moi dans la loge du concierge pour les emprunts et les paiements de la Chambre de Commerce. Cependant il faut que nous allions à notre coffre-fort, dans la caisse, pour prendre des billets. Le général est là, simplement installé sur une chaise, étudiant une carte étalée devant lui. Je salue, me présente et demande pour mon caissier M. Piot l'autorisation d'ouvrir notre coffre. Aussitôt, répondant à mon salut et debout, le général en excellent français, sans aucun accent tudesque, me dit : « *Certainement Monsieur vous êtes chez vous et c'est nous qui vous dérangeons* ». Alors la conversation s'engage. Je propose un fauteuil un peu plus confortable, on me répond par des remerciements. Le général s'informe de ma famille, déplore les misères et les rigueurs de la guerre et termine en disant « *Tout fini, Monsieur* ». Je ne connais pas le nom de ce général mais pendant que je lui parlais et quoiqu'il fût l'ennemi de ma Patrie je me plaisais à reconnaître ces qualités de distinction et de race qui distinguent un homme bien né. Tout peut arriver, je puis me tromper, mais je serais bien étonné si j'avais eu à faire à un hobereau germanique. C'est un Slave ou un Latin mais pas un teuton !

De Saint-Quentin, où nos amis ont été pour le ravitaillement, nous avons reçu non des nouvelles, mais des impressions réconfortantes. En France règne toujours la plus grande confiance. Les prisonniers français faits quelques jours auparavant près de Péronne, arrivés d'abord à Saint-Quentin un peu abrutis par les gaz qu'ils avaient respirés, ont défilé le lendemain d'une façon magnifique avant de s'embarquer pour l'Allemagne. Les Allemands sont inquiets de voir la lutte se prolonger, ils voudraient la paix !

À la réunion du Comité de Ravitaillement, vendredi, Possel nous a dit qu'à Cambrai le bruit courait de la main mise par les Alliés sur la base de ravitaillement des sous-marins allemands en Crète. Un fait certain est celui du suicide du prince héritier de Turquie, sans doute Enver Bey⁷⁹ lui aura-t-il passé le lacet !! Les journaux allemands parlent d'un discours de Poincaré, mais je n'en ai pas encore la traduction.

Dans le courant de l'après-midi, sonnerie de cloches. Nous avons tellement peur des mauvaises nouvelles que nous nous regardons avec inquiétude. Renseignement pris, on enterre un officier ennemi ; j'aime mieux cela.

5, 6 et 7 février 1916

Touchons-nous à un des événements les plus importants de cette guerre sans nom ?

Notre pays est rempli de troupes. De toutes parts il nous revient par ceux qui peuvent voyager, des échos de villes et villages où cantonnent et se forment des armées. Avesnes forme un centre, Landrecies, Le Cateau, Le Quesnoy abritent des divisions. Partout règne une activité qui nous frappe. Les officiers allemands dans les maisons où ils logent, cherchent à démoraliser les malheureux habitants en parlant d'une grande offensive qui doit les mener à la victoire. Leur objectif est Calais avec de là, menace de débarquement en Angleterre.

Je ne puis comprendre que des hommes, intelligents je le suppose, parlent aussi légèrement d'un débarquement en Angleterre. Il faut avant tout être maître de la mer et nos ennemis, à moins d'un combat naval heureux, sont loin de ce résultat. Par contre les soldats sont plus

⁷⁹ Ministre de la Guerre de l'Empire ottoman durant la Première Guerre mondiale.

calmes. Si dans les rues ils passent encore en chantant, on ne les entend plus rire et brailler le soir dans leurs cantonnements. Leur plus grand désir est de voir la guerre se terminer pour rentrer dans leurs foyers. Donc, à mon avis, nos ennemis cherchent un succès pour leur permettre de contracter un nouvel emprunt intérieur et pour remonter le moral de leurs troupes. Sur quel point se fera la pesée ? Sans doute vers le nord entre Lille et La Bassée, ou entre Lille et Ypres. Les armées que nous avons chez nous sont formées de corps provenant soit du front français, soit de la Serbie. Les fantassins, jeunes recrues, ont bon aspect, mais la cavalerie est mal montée. Les chevaux sont maigres et paraissent fatigués. Les batteries d'artillerie ainsi que les équipages de pont mal attelés. Beaucoup de cordes, peu de harnais de cuir. Le ravitaillement est fait par des petites voitures russes ou serbes trainées de chevaux de la taille des poneys. J'ai vu passer lundi un équipage de pont se dirigeant vers Bazuel. Hommes et chevaux étaient assez misérables. Sur les canots en tôle d'aluminium, se trouvaient inscrits avec les dates les noms des fleuves traversés. J'ai lu les mots : Yser, Boug, Save ⁸⁰.

Toute la journée devant nos bureaux c'est un incessant mouvement de soldats, d'estafettes. Beaucoup d'officiers vont et viennent auprès du général ou de l'officier d'État-Major installé dans la caisse. Peu d'automobiles ou de camions automobiles, une seule motocyclette. Beaucoup de chevaux assez tristes d'aspect, sauf ceux des officiers généraux. Sur les voitures on lit : 22^{ème} Armée de Réserve ou 44^{ème} Division de Réserve.

J'ai eu la grande joie de lire une lettre de Porez datée du commencement de janvier et écrite à sa femme. Tout le monde va bien, ma Lisa a pu voir M^{me} Lepers à Paris qui lui a donné des détails sur mon genre de vie. Jacques va bien et travaille bien. Dieu une fois de plus soit loué !

8, 9 et 10 février 1916

Temps froid avec neige par moments. La ville est toujours très animée avec le mouvement de ces troupes qui se reforment et dont le cantonnement dans les villages voisins donne lieu à un incessant va-et-vient de voitures de ravitaillement. Elles sont toutes d'origine serbe ainsi que leur attelage aux petits chevaux vifs. Cela ne manque pas d'un certain pittoresque. Des aéro par groupes de 5 ont survolé hier notre ville, partout une activité et un mouvement qui troublent notre vie paisible et qui nous énervent, nous inquiètent. Beaucoup d'allées et venues dans nos bureaux, mais peu de bruit et, somme toute, quoique nous soyons très à l'étroit, nos services du Comité de Ravitaillement et de la Chambre de Commerce peuvent fonctionner.

Nos amis ont été hier à Maubeuge pour verser à la Banque Centrale les fonds provenant du ravitaillement N°2. On nomme ainsi tout ce que nous achetons avec les sommes disponibles à notre crédit à la Banque Centrale de Maubeuge. Ces marchandises sont vendues sur notre place contre argent ayant cours et par petites quantités. Grâce au passage des troupes nous récoltons beaucoup de marks-papier ce qui permet à nos populations de se ravitailler assez facilement en marchandises autres que celles fournies par le Comité Américain.

Pour diminuer les émissions de papier fiduciaire, je m'efforce de mettre en relation les personnes ayant réalisé leurs stocks de marchandises, et ainsi porteurs de billets d'émission difficilement réalisables après la guerre, avec des particuliers ayant des besoins de fonds. Je fais alors signer à l'emprunteur une reconnaissance civile d'une somme avancée, intérêt 4%, avec promesse d'échanger cette reconnaissance contre une traite négociable aussitôt la réorganisation de nos services au Cateau. Cette combinaison paraît donner satisfaction à tous.

⁸⁰ Ils coulent respectivement en France et Belgique, en Europe Orientale (Ukraine et Pologne dont il fait la frontière) et en Europe Centrale (Slovénie, Croatie, Serbie, Bosnie – affluent du Danube)

Du voyage de Maubeuge rien. Beaucoup de troupes jusqu'à Maroilles et Avesnes, puis ensuite occupations ordinaires. Par contre, grands mouvements du côté de Valenciennes. Qu'est-ce que cela peut signifier ? Le vent passe au nord ; les Allemands vont-ils attaquer au moyen de gaz asphyxiants ?

11 et 12 février 1916

Le temps est devenu très froid, le vent souffle tantôt du nord, tantôt du nord-est avec bourrasques de neige. Depuis 3 jours je traîne un mauvais rhume de poitrine, chaque nuit j'ai de la fièvre, des insomnies pénibles. Je me soigne très énergiquement et j'espère voir le mal céder. Ces jours de petite maladie me reportent plus encore vers les miens. Je pense combien il est doux, dans des indispositions comme celle-là, de se trouver entouré d'êtres chéris. Je frémis aussi en songeant que la maladie peut, elle aussi, toucher les miens.

L'État-Major est toujours installé dans nos bureaux. Rien ne fait prévoir son prochain départ. Ce sont sans cesse des allées et venues d'officiers et d'estafettes sous notre grande porte. Les chevaux surveillés par des gamins sont, soit promenés par la bride, soit attachés aux barres de fer de la rue du Marché aux Chevaux. Sous nos fenêtres défilent les petites voitures ramenées de Serbie, chargées de ravitaillement pour les troupes cantonnées dans les environs. Elles viennent de la gare, centre d'approvisionnement. Plus le temps marche, plus je pense que nous nous trouvons en face d'un Corps d'Armée qui se reforme et se rééquipe. J'ai vu, hier, repasser l'équipage de pont signalé, samedi 5 courant, cette troupe revenait de Bazuel, mais non plus minable comme je l'avais vu 8 jours auparavant. Plus de corde, ni de sangles comme attelage, mais des cuirs neufs. Les vêtements des hommes avaient subi la même transformation ; capotes, casquettes, bottes, tout était renouvelé. Ces mouvements de troupes rendent la circulation des rares civils autorisés en temps ordinaire impossible. M. Hallette n'ira pas à Cambrai pour la Chambre de Commerce ; notre paquet voyagera par les soins de l'autorité allemand. Une dame partie à Saint-Quentin pour 2 jours attend depuis 8 jours l'autorisation de revenir au Cateau.

J'ai pu lire le journal *La Voix du Pays*, jeté dans les lignes soit par nos avions, soit par des ballons libres, avec distributeurs automatiques. Le numéro daté du 28 décembre 1915 ne m'a rien appris de sensationnel : il y est question de l'emprunt dit *de la victoire*, de la réorganisation de l'armée russe, de l'énorme quantité de munitions fabriquées par l'Angleterre. Le ton y est calme, pondéré, rien de sensationnel ; un exposé juste et impartial de la situation. On étudie la question de la baisse du mark sur le marché de New York, baisse que rien ne paraît devoir enrayer puisque les états de l'Europe Centrale ne peuvent plus commercer. Cependant, l'encaisse-or allemand et autrichien se monte à 3.500 millions. C'est un maximum atteint en faisant flèche de tout bois et en ayant recours au vol même pour les pays envahis ! Le format du journal est petit, in-quarto : les caractères très nets mais très fins, si fins même que j'ai dû m'armer d'une loupe pour lire aisément.

13, 14 et 15 février 1916

Les jours passent. Je soigne mon rhume qui suit son cours, mais qui n'étant pas franchement déclaré me rend tout patraque. Au reste le temps est mauvais avec ces brusques sautes de température. Tantôt de la neige, tantôt un doux soleil de printemps, de la pluie, de terribles bourrasques, du temps calme, tout cela en quelques heures. Nos ennemis depuis le commencement de ce mois nous donnent l'impression de faire une série d'attaques sur toute

notre ligne, cherchant un point faible par lequel ils puissent pénétrer en masse. Ces attaques successives mettent en leur possession quelques bouts de tranchées en partie reconquises par nous le lendemain. Cependant ils nous font des prisonniers à chacune de ces attaques et ils se servent de ces succès sans importance, je l'espère, pour remonter le moral de leurs troupes. Sur mer, nous avons eu un gros accident : la perte du *Suffren*, torpillé près de Beyrouth. Les Anglais ont eux aussi quelque chose du côté de la mer du Nord. Les Allemands prétendent avoir torpillé des croiseurs cuirassés que les Anglais affirment être de simples poses-mines. N'importe, nous paraissions nous trouver dans une mauvaise série dont il faudrait sortir par un succès, si léger soit-il.

Dimanche 13, Danquigny est venu comme d'ordinaire de Caudry. Il m'apportait une lettre de Porez à sa femme où il était question de mes chéris. À la date du 4 janvier tout le monde allait bien. Jacques travaillait pour faire plaisir à son papa et il avait envoyé une pipe à Porez pour ses étrennes. Dieu soit à nouveau loué !

16 et 17 février 1916

Je continue à soigner mon rhume le mieux possible, mais les médicaments manquent plus ou moins chez les pharmaciens et j'en suis réduit pour calmer ma toux à sucer du sucre candi. Le temps au reste est maussade avec des variations brusques de température.

Au bureau, la situation est toujours la même. Nous sommes occupés par l'État-Major d'une division appartenant à un Corps d'Armée en train de se reformer. Quoique le mouvement des estafettes me paraisse moins actif que les jours précédents, je crains encore une longue occupation. Voilà 15 jours que nous avons été chassés de nos bureaux et cet État-Major devait tout au plus rester une semaine ! La présence des troupes dans tous les rivages avoisinants a eu pour résultat de faire monter toutes les denrées du pays, telles que beurre, œuf ...etc, et aussi de nous priver de viande. Interdiction de tuer a été donnée par l'inspecteur de l'abattoir qui s'est emparé de toutes les bêtes menées pour notre consommation. Force nous est donc de composer des repas avec notre Ravitaillement Américain. Nous retombons toujours dans les purées de haricots ou de lentilles, les gâteaux de riz et de pommes de terre accompagnés d'omelettes, et encore je vois ma provision d'œufs disparaître. Nos bons campagnards vendent l'œuf 0,20f, la livre de beurre 3 francs, et je reste persuadé que les petits propriétaires des régions de pâture ne seront pas à plaindre !

Les nouvelles de la guerre sont moins mauvaises. Quoique les Allemands nous prennent de-ci de-là quelques bouts de tranchées avec un petit nombre de prisonniers, nous faisons de même et la balance semble devoir se tenir égale. L'expédition anglaises dans l'Irak vers Kut-el-Amara⁸¹ est en mauvaise posture, mais les Russes avancent autour d'Erzeroum. Le *Suffren* bien tranquille à Toulon n'a pas été torpillé, on pense que l'accident est arrivé à l'*Amiral Charner*⁸², croiseur de 4.000 tonnes. Nous entendons depuis 3 jours de violentes canonnades du côté d'Arras ou Lens ; comme nos ennemis n'en font pas mention dans leurs télégrammes, nous pensons que rien de mauvais ne se passe pour nous de ce côté.

J'ai sous mes yeux au moment où j'écris les douces images de ma femme et de Jacques. Quelques violettes trempent dans un verre d'eau, ce sont les premières de l'année, elles

⁸¹ Ville du sud de Bagdad où les Anglais ont été assiégés par les Turcs entre décembre 1915 et avril 1916. Ils se rendirent faute de vivres et de soutiens, laissant 13.000 prisonniers !

⁸² Exact. 427 morts et un seul survivant à ce torpillage par un U-Boat le 8 février 1916 devant Port Saïd.

embaument, elles me disent doucement d'espérer ! Mais mon Dieu quand reverrai-je mes chéris !

Vendredi 18 j'ai fait dire une messe à 7h du matin, messe à laquelle j'ai assisté pour l'anniversaire de mon Jacques. Il a 7 ans à dater de ce jour, et voilà plus de 19 mois que je suis séparé de lui et de sa mère. Quelle souffrance de chaque jour que celle de la séparation, de notre vie de famille brisée ! Je ne sais quand nous serons réunis, je ne cesse de prier Dieu et je puise chaque jour plus de confiance et d'espoir dans la prière. Pour nous les malheureux habitants des pays envahis, nos souffrances croissent chaque jour. Souffrance physique avec le manque de nourriture, de médicaments, de chauffage aussi, souffrance morale avec cette obsession des ennemis dont tous les propos ne tendent qu'à nous décourager. Depuis que ces armées venues de Serbie et d'ailleurs se reforment dans notre région, les Allemands vont partout claironnant la fin de la guerre d'ici 3 mois. Officiers et soldats se font fort de percer nos lignes et de marcher soit sur Calais, soit sur Paris. Cependant ils ne sont pas d'accord sur ce dernier point, mais ils ajoutent : « *Jamais notre Grand État-Major ne s'est trouvé en faute ; nous perdrons 400.000 hommes, mais nous passerons et alors quand la France sera à notre merci, il faudra bien qu'elle se mette avec nous contre l'Angleterre* ». Parlant avec force et conviction ils vous démoralisent toujours plus ou moins.

Grands mouvements de troupes hier au soir ! À 2 reprises 18h30 et 20h30, des fantassins, peut-être 2 régiments, ont défilé par nos rues se dirigeant vers la gare pour embarquer vers une destination inconnue. Le premier groupe a chanté cette marche sur le Rhin ou encore *L'Allemagne surtout*⁸³ et nos esprits étaient comme toujours douloureusement impressionnés. Quant à moi, cette force de l'Allemagne, si coordonnée, si disciplinée ne cesse de me faire trembler ! Quand en viendrons-nous à bout et comment ? Toutes ces troupes arrivées ici il y a 15 jours, déguenillées, en mauvais état, sont maintenant mises au point avec des équipements neufs et brillants !

Le canon donne toujours entre Arras et Lille.

Comme je m'y attendais, le passeport demandé pour le service de la Chambre de Commerce de Cambrai nous a été refusé. On nous dit à la kommandantur, refusé *momentanément*, mais je crois moi *définitivement*. Toujours est-il que le voyage a été effectué par 2 soldats de la kommandantur dont l'un d'eux, un nommé Walbroën a fait avant la guerre du service à la Société Générale à Paris. Il parle assez correctement le français et nous avons pu nous entretenir de quelques chefs de la Société Générale à Paris qu'il a connus. Pour lui comme pour tous les Allemands, en ce moment, la guerre doit être finie d'ici 3 mois et avec la victoire pour les puissances de l'Europe Centrale !!

Il y a un an le Lieutenant Schwaur me parlait de la même façon ; alors !!!

Mon rhume soigné énergiquement tend peu à peu à se guérir. Si je tousse encore, je passe au moins de bonnes nuits. La question à l'ordre du jour est le manque complet de viande. Nous sommes rationnés à 250g par semaine et par habitant, ce qui donne 35g par jour de viande, non cuite, portion dérisoire. Ce rationnement provient des entraves mises par l'autorité allemande à l'abat de bêtes du pays et aussi au mauvais vouloir des paysans qui ne veulent pas se soumettre aux prétentions de paiement allemandes. Nos bons campagnards comme toujours veulent spéculer sur misère publique. Si on ne peut plus manger de viande, on se rabat

⁸³ *Deutschland über Alles*, dont le 3^{ème} couplet est devenu l'hymne officiel de l'Allemagne réunifiée en 1990.

sur les œufs, la volaille, et ces denrées montent dans des proportions exagérées. J'ai eu ma portion de viande samedi, j'ai fait un bouillon, mangé le bœuf dimanche et le reste lundi en navarin. Maintenant je vais m'ingénier à vivre sur mes réserves américaines. Problème difficile. Je me félicite plus que jamais de voir en France mes 2 chéris. Ce manque de viande a été cause de l'interruption de mes dîners du dimanche chez mes amis Picard et Boudart. Monsieur Boudart, faute de vivres n'a pu me recevoir !

Madame Collery condamnée le mois d'octobre dernier à 15.000 marks d'amende et 5 ans de forteresse pour avoir caché une carabine et un revolver vient de voir son recours en grâce signé par le Kaiser ! Signature qui rapporte à nos ennemis 15.000 marks, puisque l'Empereur n'a pas gracié notre compatriote mais simplement commué la peine en une amende nouvelle de 15.000 marks ! Je n'ai pu écrire ici toutes les réflexions qui viennent à l'esprit des Français devant cet acte de soi-disant clémence. Il sera temps d'en parler après la guerre. Jadis nos Rois et nos Empereurs prodiguaient leur clémence mais ne la vendaient pas !

Les troupes cantonnées dans les environs et parties assez précipitamment ont abandonné là où elles logeaient quelques fusils, et nombre de capotes, cartouches, sacs, baïonnettes, chaussures. On dépeint leur moral comme peu brillant. Quelques-uns pleuraient. Sur l'ordre de la kommandantur les soldats ne seront plus logés chez l'habitant mais cantonnés dans des écoles ou autres lieux publics. Le contact journalier du soldat et de l'habitant avait pour résultat de démoraliser le guerrier teuton. Tout en godaillant⁸⁴ ensemble nos Français racontaient que les Allemands n'iraient jamais à Paris et qu'ils seraient *kaput* si on les dirigeait sur Arras !

Les nouvelles militaires me paraissent meilleures. Les Russes, en Asie Mineure, ont eu sur les Turcs une victoire complète. Erzeroum prise leur laisse un butin important et leur donne la possession de l'Arménie. Les Turcs paraissent s'enfuir en désordre. Sur notre front, combats d'artillerie, attaques allemandes sur Ypres, plus ou moins repoussées par les Anglais. Nous sommes à la banque toujours occupée par l'État-Major !

Je suis toujours au régime maigre sans aucune viande : aussi je commence à éprouver de grandes difficultés pour mes menus. Quoique la bonne volonté de ma domestique soit évidente, elle ne remplace pas la maîtresse de maison et je dois m'ingénier pour varier mes menus. D'autre part, toutes les denrées, autres que celles vendues par le Comité Américain, sont hors de prix. L'huile est introuvable ; j'ai acheté aujourd'hui 1,30f un litre de mauvais vinaigre. Comme je le supposais, nous allons entrer dans une période de plus en plus difficile au point de vue nourriture. La Belgique jusqu'ici assez bien ravitaillée par la Hollande commence à souffrir. La viande à Bruxelles se vend 7 à 8 francs le kilo. Les autres denrées montent.

Depuis hier le froid s'accroît de plus en plus ; le vent est franchement à l'est, le thermomètre descend à 2 ou 3 degrés en dessous de 0. Je pense que cette orientation du vent est mauvaise pour nous, qu'elle permet à nos ennemis de se servir efficacement de leurs obus asphyxiants.

Hier 23, leur communiqué annonce la prise de 800 mètres de tranchées du côté de Souchez⁸⁵ avec 350 prisonniers dont plusieurs officiers. Cette mauvaise nouvelle pour nous a été atténuée

⁸⁴ Boire avec excès – picoler, dirait-on aujourd'hui.

⁸⁵ Dans le Pas de Calais, 8km ouest de Lens.

par un communiqué français rempli de belles randonnées de nos aviateurs. Sur tout le front des escadres d'avions ont rempli leurs missions avec succès, fait sauter des dépôts de munitions, livré des combats aériens. Un zeppelin a été descendu du côté du camp de Châlons par nos canons automobiles. Les Russes accentuent leur succès en Asie Mineure. La partie serait presque gagnée si les Turcs pouvaient demander la paix, mais le pourront-ils, dominés comme ils le sont par l'Allemagne qui doit en ce moment faire la loi à Constantinople.

J'ai aperçu à 15h dans la voiture qui le ramenait du train, M^{me} Collery retour d'Allemagne. Nous avons jusqu'ici peu de détails sur sa captivité, mais elle a dû être pénible puisqu'elle était en cellule sans autre lumière que celle du jour !

24 et 25 février 1916

Je vis d'angoisses pour mon pays !

Après avoir attaqué en plusieurs endroits de notre ligne, avec de petits succès, nos ennemis ont prononcé une offensive plus énergique au nord de Verdun. Si j'en réfère à ma carte, suivant les communiqués qu'il nous est donné de traduire dans les journaux allemands, l'attaque s'est développée de Malancourt à Etain, sur une longueur de 40 kilomètres. Les dépêches sont d'un laconisme inquiétant. La 1^{ère} disait : nous avançons au nord de Verdun, nous avons pris des tranchées sur une longueur de 10 kilomètres avec une profondeur de 3 kilomètres, nous avons fait 3.000 prisonniers. La 2^{ème} : 25 au matin, nous avons pris 3 villages, Brabant, Samogneux et Hautmont. Enfin le 25 au soir on lisait : nous avons fait 10.000 prisonniers, nous continuons de progresser.

Le communiqué français est assez confus, il avoue l'abandon de quelques positions, contre-attaques. Il va sans dire qu'il n'est nullement question de prisonniers.

J'attends avec anxiété le 26 pour lire la dépêche française. Je ne vis plus car je crains un désastre du côté de Verdun. La nuit du 25 au 26, j'ai à peine dormi, retournant dans mon esprit toutes ces nouvelles inquiétantes. Je ne pense plus qu'à mon pays, avant tout la France !

Mes 2 chéris eux-mêmes si présents toujours à mon esprit s'effacent devant cette grande angoisse qui m'étreint. Je me rappelle les conversations si précises des officiers allemands arrivés ici, au commencement du mois, avec le corps de réserve en formation. Nous attaquerons sous peu disaient-ils, du 20 au 30, nous percerons votre ligne ; dans 2 mois la guerre sera finie, notre État-Major ne nous a jamais trompés ! Et cette confiance passait aux hommes !

Quand je raisonne froidement sur ces 18 mois de guerre, je suis forcé de me dire que la seule victoire que nous ayons eue, c'est celle de la Marne en septembre 1914 et que depuis lors les Allemands ont conduit la guerre comme ils l'ont voulu. Sur le front russe, dans les Balkans, partout ils ont eu la supériorité. Ils la doivent à leur ordre, à leur discipline, à leur unité de vue. Et nous les Alliés nous nous épuisons tour à tour en vains efforts pour rompre la ligne allemande. Nous n'avons pu délivrer Lille, ni sauvegarder Reims ! Et maintenant pourrions-nous mettre Paris à l'abri des abus des barbares ? Mon inquiétude est sans limite.

D'ailleurs pour les Allemands, plus encore que pour nous, la vie du peuple doit être terriblement difficile. Il faut que cette guerre finisse sous peu. Nous continuons à manquer de viande. Quand on présente au boucher allemand des vaches trop maigres, il les refuse comme impropres à la consommation. Si elles sont grasses et à point, il s'en empare pour l'armée ! Donc nous sommes jusqu'à ce jour presque absolument privés de viande.

M^{me} Collery que j'ai vue hier chez nos amis Picard me paraît donner des signes de dérangement cérébral. Très peu intelligente avant son départ pour l'Allemagne, son séjour en prison paraît encore l'avoir affaiblie !

26 février 1916 - 4h du soir

Comment dépeindre les heures angoissantes que nous vivons ici ?

Sur Verdun, au nord, l'avance des allemands s'accroît. Vers 10h du matin, on affichait à la kommandantur la prise et l'occupation du fort nord de Douaumont ⁸⁶.

De quels moyens de destruction disposent nos ennemis pour qu'un fort moderne ne tienne pas plus de 24h ! ? Les communiqués allemands lus dans le journal de ce matin sont sobres, ils relatent la prise de 7 villages ou fermes : Champs, Neuville, Cotelette, Narmont, Beaumont, Chambrette, Ornés. Le communiqué français est confus. Nous tenons sur les ailes, de Malancourt à la rive gauche de la Meuse ; pour éviter des pertes inutiles, nous nous rabattons sur la 2^{ème} ligne. La retraite s'effectue en bon ordre. Le mot retraite sonne à mes oreilles comme un glas ! Saurons-nous nous ressaisir, résister à cette formidable poussée ? Allons-nous nous retrouver dans la cuvette de Verdun comme dans celle de Sedan ? Je ne vis plus, mon cœur bat avec celui de la France. J'ai la fièvre, toute ma pensée est avec ceux qui luttent là-bas pour la Patrie ! Quelles nouvelles nous réservent le télégramme de ce soir ? J'ai peur !!

Depuis samedi soir je ne vis pas ; mes nuits se passent dans de longues insomnies pendant lesquelles je réfléchis douloureusement sur la situation de la France devant Verdun. Je sens, que l'attaque faite par les Allemands, préparée minutieusement et de longue main, avec un art incomparable, est formidable. Saurons-nous, pourrions-nous résister ? À chaque heure nous nous attendons à une mauvaise nouvelle, soit la chute d'un fort, soit une avance de l'ennemi.

Dimanche rien ne fut affiché de sensationnel, nous avons même remporté un petit succès en Champagne et nous essayons en vain de reprendre la position de Douaumont.

Lundi dans le courant de l'après-midi, grosse émotion : un télégramme est affiché : transcrit rapidement au crayon bleu, sur un mauvais carré de papier, on croit y traduire la prise d'un nouveau fort de Verdun. Eugène Picard était avec moi, nous sommes atterrés et les plus sinistres pensées nous viennent à l'esprit. C'est donc le recul définitif, la défaite. Nous rencontrons Émile Picard très pâle qui subit la même impression que nous. Mais nous descendons la place pour nous rendre chez un nommé Bricout, teinturier. À peine étions nous entrés dans l'usine qu'Émile Picard nous interpelle et nous annonce joyeusement que la position emportée de Harcourt n'est pas un fort mais une simple défense. Survint à ce moment un nommé Reg..., homme intelligent mais cerveau un peu déséquilibré et manquant

⁸⁶ Le fort de Douaumont était le plus puissant ouvrage de la place forte de Verdun. Enlevé par surprise 4 jours après le début de la Bataille de Verdun, il sera occupé pendant 8 mois par les Allemands. Malgré plusieurs tentatives de reconquête il ne sera repris que le 24 octobre 1916.

d'esprit de suite. Il a fait des périodes militaires à Verdun et suivi des cours sur la défense de la place. Il porte même une carte d'État-Major sur lui et il nous donne des explications techniques. Somme toute Verdun est surtout accessible par le nord et c'est le point choisi par les Allemands. Or la question est la suivante : pourrions-nous résister jusqu'au moment de la concentration de notre armée pour soutenir la place ? Chaque jour qui passe réduit l'élan de l'attaque et fortifie la défense. Mais pour moi qui connaît le genre d'organisation de nos ennemis et qui doute un peu de ce même genre chez nos Français, j'ai toujours peur d'une catastrophe. Malgré tout je sors de cette conversation l'esprit plus calme.

Le soir chez nos amis Picard, Jacquemart nous donne lecture du journal allemand et de la dernière dépêche. Les allemands disent avancer un peu et repousser nos attaques. Il me semble que nous résistons et gagnons du temps ! Espérons !!

Le boucher allemand a trouvé la combinaison suivante : prendre les bêtes aux cultivateurs, les payer en bons et revendre la viande contre argent français ou allemand. M. Picard a refusé ; nous sommes donc maintenant totalement privés de viande. Tout le monde approuve la conduite de M. Picard, d'autant plus que la ration de 250g par semaine était dérisoire.

J'ai reçu des nouvelles des miens par une carte d'André Pajot, mon cousin commandant de territoriale à Lille, fait prisonnier au moment de la prise de cette ville en octobre 1914. Deux de ses fils sont au front, son plus jeune, prisonnier, est avec lui.

J'apprends par lui que mon frère Frédéric est mobilisé, mais dans quelle arme sert-il ? Enfin tout le monde va bien, Dieu soit béni et loué.

29 février et 1^{er} mars 1916

Le temps passe ; nos ennemis n'annoncent pas de nouvelle prise de redoute autour de Verdun. Nos angoisses font place à l'espérance. Nous avons donc résisté aux flots qui devaient rompre les digues et nous emporter. Dieu soit loué ! Maintenant nous lisons et discutons tous les articles du journal allemand qu'on veut bien nous laisser. Nous cherchons avidement à savoir la vérité, à percer le voile qui nous enveloppe. Nous sentons, que comme nous, la France a vécu des heures d'angoisse indicibles, mais aussi maintenant quoi qu'il arrive, nous pouvons être fiers de ces vaillants morts sous le déchaînement inouï, sans précédent même, de fer et de feu qui accompagnait l'offensive allemande.

Les journaux étrangers - toujours par les coupures lues dans la gazette allemande - nous apprennent que jamais depuis le commencement de la guerre, attaque fut poussée avec plus d'artillerie à l'action terrifiante. Sans doute plus tard, saurons-nous tous les détails, mais d'ores et déjà nous pouvons juger combien cette bataille a dû faire couler de flots de sang. Honte à celui qui a osé déchaîner sur le monde entier un pareil cataclysme. Son nom dans la suite des âges sera prononcé avec haine et mépris. Aucune excuse ne lui sera applicable. Il ne pourra pour se défendre, ni alléguer de vivre une époque de sombre barbarie comme Attila où Tamerlan, ni se parer du génie comme Hannibal, César où Napoléon. Depuis des mois un fleuve de sang coule sur toute la terre pour la gloire de la *kultur* germanique. Et pourtant plus j'avance, plus je me plais à reconnaître les grandes et réelles qualités du peuple allemand !

Le télégramme du 29 février annonçait les résultats de l'armée allemande : 17.000 prisonniers, 14 canons dont 4 lourds. Notre attaque en Champagne nous avait donné 21.000 prisonniers, 125 canons. Nous sommes quittes.

La dépêche du premier mars parle d'un bombardement sur tout le front et de combats d'aéroplanes. L'attaque sur Verdun paraît définitivement enrayée. Et maintenant il faut attendre pour connaître le résultat réel et moral de cette bataille.

Les difficultés de la vie vont en augmentant sans cesse. Nous sommes toujours privés de viande. À Bruxelles même, la vie augmente dans des proportions considérables. 2 litres d'huile d'olive se vendent 35f, une poularde 16f. En Allemagne cela doit encore être pis.

Des officiers sont rappelés pour former de nouvelles unités. Parmi les troupes de garde de place ou de voie on ne laisse qu'un officier par compagnie !

2 et 3 mars 1916

Mes inquiétudes sur la situation militaire un moment apaisées renaissent à nouveau. Les télégrammes allemands des 2 et 3 sont loin d'indiquer une position qui nous soit favorable ; nos attaques sont repoussées et le dernier communiqué de nos ennemis indiquait qu'ils avaient remporté sur nous un avantage près de Douaumont avec une prise de 1.000 prisonniers.

Les dépêches officielles françaises sont incolores. Le gouvernement me paraît masquer plus ou moins la vérité en vue de ne pas énerver l'opinion publique. Si les Allemands ne passent pas, ce qui à mon avis est le meilleur à espérer en ce moment, ils vont nous empêcher de contre-attaquer pour regagner le terrain perdu, se fortifier sur des positions conquises et de là faire de Verdun un monceau de ruines. Déjà on peut lire que les 2 églises ont été bombardées ! On nous les dépeint dans les gazettes allemandes comme effondrées. Et c'est bien là la *kultur* ! Sous des apparences de civilisation avancée, miner sans motif réel, détruire pour le plaisir de détruire !

La guerre maritime paraît elle aussi entrer dans une nouvelle phase. Des sous-marins ennemis ont passé, je ne sais comment, ils sont devant Le Havre où ils ont coulé 2 bateaux. Fait plus déplorable, un de nos grands transports, *La Provence II* a été soit torpillé, soit touché par une mine sous-marine dans la Méditerranée et a sombré : 800 hommes seulement sur 1.500 ont été sauvés. Quelle guerre épouvantable. Quand et comment finira-t-elle, c'est le suicide de la race blanche !

Pendant ce temps nos ennemis, non pas les combattants qui cantonnent dans nos villages et se conduisent plus ou moins en soudards, mais les administrateurs des services des kommandanturs, inspecteurs ou autres, s'ingénient à nous faire souffrir. Ce sont de vrais Prussiens appliquant à la lettre la maxime de Bismarck : *faire souffrir le plus possible le civil pour qu'il ne demande la paix*. L'inspecteur de la boucherie voyant que ses prétentions de faire payer la viande en espèces ayant cour n'avait eu aucun résultat, a cherché à M. Picard une querelle d'allemand. Appelé à la kommandantur pour s'expliquer sur la question boucherie, notre maire s'est vu obligé de comparaître devant nos ennemis comme un inculpé. Pendant plus d'une heure, alors que les soudards se vautraient dans les fauteuils, il est resté debout luttant contre des ordres qu'on voulait lui dicter. Nos ennemis énonçaient toujours la prétention de toucher des espèces ayant cours en échange des bestiaux qu'ils payaient eux-mêmes aux cultivateurs en bons. De la totalité, on a passé à la moitié, de la moitié au tiers, du tiers au quart. Monsieur Picard fort de son droit et des instructions reçues du Comité de Ravitaillement a toujours énergiquement refusé. Menacé de prison en Allemagne il a tenu bon et le Commandant de Place a dû donner tort à l'inspecteur de la boucherie. Nous aurons de la viande, mais gare à ceux qui tueront clandestinement. Sur eux et leur maire retombera toute la colère impériale !

Peu à peu les hommes mobilisables de nos régions, surtout dans les cantons de Caudry et Bertry, sont enlevés comme prisonniers civils, enrégimentés dans les sections de travailleurs et conduits du côté du front où on les occupe à des travaux de défense. Oh ! Conférence de La Haye !

4, 5 et 6 mars 1916

La température est de plus en plus rigoureuse, les vents ne cessent de se tenir dans l'est, le nord-est et le nord. Nous avons de la neige par bourrasques et depuis lundi toute la campagne est revêtue du blanc manteau. Je ne me souviens pas avoir vu un hiver aussi tardif.

Depuis leur arrivée de Serbie, les troupes allemandes sont toujours cantonnées dans les villages environnants, surtout ceux situés à l'est du Cateau. Il va sans dire que nos bureaux sont plus que jamais occupés par l'État-Major de la division. Le Comité Américain tient toujours ses assises dans mon cabinet et nous traitons les affaires de la Chambre de Commerce dans la loge du concierge. C'est chaque jour, surtout vers 11h, un va-et-vient de soldats venus au rapport. La campagne environnante est un vaste champ de manœuvres où les troupes allemandes composées surtout de jeunes recrues manœuvrent sans cesse. Les ordres les plus sévères pour la circulation et la correspondance ont été édictés. M. Picard, qui devait aller à Bruxelles pour y traiter l'affaire Collery avec le lieutenant du Ravitaillement Américain Neuerburg, s'est vu refuser son passeport malgré la demande de ce dernier. D'autre part, des bruits courent en ville que défense est faite aux soldats allemands de correspondre avec leurs familles pendant un mois. Faut-il voir là une mesure prise en vue de l'offensive allemande ou pour faciliter l'emprunt autour duquel nos ennemis font en ce moment une grande réclame ? Le fait est que les Allemands empruntent dans des meilleures conditions que nous puisque leurs 5% est émis à 97f au lieu de 88, chiffre du notre. Cependant la baisse du mark doit réduire pour les emprunteurs étrangers ce chiffre de 97. Somme toute, tout est relatif et nous ne connaissons ici qu'une des faces du problème.

Depuis 2 jours les combats au nord de Verdun semblent perdre de leur acuité. Nous espérons qu'ils ne passeront pas de ce côté, maintenant que le gros effort est enrayé. En Arménie, les Russes continuent toujours d'avancer, sous peu ils auront fait la conquête de l'Arménie turque. Du côté Balkans tout est au calme, les Grecs sont disposés à repousser les Bulgares en cas de violation de frontière et ces derniers ont remis leurs attaques à une date ultérieure !

Nos ennemis font grand bruit autour d'un navire corsaire, armé par eux et qui aurait coulé dans l'Atlantique un certain nombre de navires et pris un million d'or. Toute cette affaire paraît un peu mystérieuse !

Le général logé chez M. Hallette et se trouvant à notre avis trop éloigné des bureaux et de son casino a demandé un autre logement à la kommandantur. Aussitôt ordre a été donné à ces demoiselles Ponsin d'avoir à quitter leur immeuble et à emménager chez M. Picard. Heureusement que Mlle Thérèse connaissait un peu un des officiers d'ordonnance du général. On cause, on s'explique, et l'ordre brutal de la kommandantur est rapporté. Le général logera chez ces demoiselles Ponsin où déjà se trouve installé son casino et les 2 jeunes filles ne quitteront pas leur maison. Pour arriver à ce résultat, on priera le médecin de Lüneburg d'aller chez M. Picard et on se tassera un peu. Bref dans toute cette affaire le général a fait preuve de la plus grande courtoisie, tandis que la kommandantur a agi brutalement comme à l'ordinaire.

7 et 8 mars 1916

L'attaque allemande que nous pensions en partie enrayée se poursuit avec plus de vigueur encore. Fresne-en-Woëvre vient d'être prise. Nos ennemis avancent à l'ouest de la Meuse, sur la rive gauche, ils ont passé sans doute la petite rivière de Forge et ont dû s'établir dans les villages de Forges, Béthincourt et Cumières. Dans ces différents combats, ils ont fait environ 4.000 prisonniers, pris 10 canons et un important matériel.

Que va-t-il se passer ? De nouveau l'angoisse s'empare de tout mon être vibrant douloureusement à ces défaites des nôtres. Je sens de nouveau l'énorme pesée de la puissance germanique sur la France. Saurons-nous résister ? Pourrons-nous endiguer une fois encore ce torrent de fer et de feu qui menace de submerger le monde tout entier ? Car il ne faut point nous dissimuler, une fois de plus appartient à la France la redoutable tâche de lutter pour la liberté. Si l'Allemagne l'emporte, c'est l'hégémonie prussienne sur toute l'Europe.

Je vis, depuis la lecture de ce télégramme, c'est-à-dire depuis le 8 au soir, dans un état de nervosité impossible à décrire. J'ai mal dormi, tournant et retournant dans ma pensée ce que j'avais appris de la guerre, cherchant à percer le voile de l'avenir. Et puis il y a aussi mes 2 chéris dont je suis séparé depuis de longs mois et dont je m'inquiète si jamais nos ennemis venaient à percer nos lignes. Je prie Dieu de toute la force de mon cœur et seule la prière me donne un peu de courage.

Mes amis Picard et Seydoux ont été hier à Maubeuge pour régler les comptes du Ravitaillement N°2 : les personnes visées à Maubeuge sont d'un optimisme superbe. Je les envie ! Aujourd'hui ils sont à Saint-Quentin pour le Ravitaillement Américain, puissent-ils me rapporter des nouvelles qui mettent fin à mes angoisses !

9 et 10 mars 1916

Il neige, un vent du nord-est souffle très âpre. Décidément l'hiver clément au début devient de plus en plus dur vers la fin. Les nouvelles arrivées jusqu'à nous sont d'abord très mauvaises puis s'améliorent. C'est ainsi que le 9 février au soir la kommandantur affichait la prise du fort de Vaux, et le 10 le télégramme indiquait que nous attaquions cette position perdue la veille. Or, à bien lire en ce moment les dépêches de nos ennemis, une contre-attaque de notre part signifie généralement un succès. En réalité une bataille terrible se déroule sous Verdun et elle doit être extrêmement sanglante. Les Allemands eux-mêmes l'avouent. Nous devons faire violence à nos nerfs et attendre la fin de cette lutte épouvantable. Pour moi je ne sais que souffrir et prier. Puisse Dieu exaucer mes supplications.

De Saint-Quentin, où nos amis Picard et Seydoux ont été à la réunion mensuelle du Comité de Ravitaillement, on nous rapporte un air optimiste très réconfortant. Les attaques sur Verdun coûtent aux Allemands un tel sacrifice humain on peut à juste titre se demander s'ils pourront les continuer longtemps. Si nous avons reculé sur certains points, nous avons dû faire des prisonniers et nous lui avons infligé des pertes qui, dit-on, se montent à une centaine de mille d'hommes.

Les télégrammes allemands, étant donné l'émission actuelle de l'emprunt, sont plus ou moins tendancieux. Un fait d'ailleurs est patent, c'est l'extrême misère qui règne en ce moment dans les états de l'Europe Centrale. Le délégué américain, retour de Berlin, en a touché deux mots à M. Eugène Picard et il est hors de doute que derrière une façade encore brillante se cache une misère noire. Chose curieuse, et qui semble expliquer ce manque de vivres en Allemagne, nombre de prisonniers civils de marque, faits au début des hostilités sont soit renvoyés en

France, soit reconduits dans notre pays. Messieurs Chiris, de Solesmes, et Michel, directeur de la Banque de Saint-Quentin, ont été reconduits chacun dans sa ville. M. Prodhomme, caissier de la Banque à Saint-Quentin et âgé de 59 ans a été renvoyé en France. M. Michel n'a plus trouvé à Saint-Quentin sa femme et sa fille émigrées en France. Il n'a même pas la consolation de rentrer à la banque dans ses appartements particuliers occupés par les Allemands !

À Caudry nos ennemis se conduisent de plus en plus comme de véritables barbares. Sous des prétextes futiles, tel que celui d'avoir à son insu transporté de la correspondance à Lille, de n'avoir pas fait assez vite lacérer une affiche manuscrite apposée sur les murs de Caudry donnant les noms des femmes françaises se livrant aux buffles allemands, le maire a été suspendu de ses fonctions et incarcéré. Quant au secrétaire général de la mairie, il a été sans jugement envoyé en Allemagne ; le commissaire de police chargé de l'enquête sur l'affiche, incarcéré. Danquigny, chargé de mission financière à Lille a été interrogé mais non inquiété. Enfin toute la kommandantur, depuis le commandant jusqu'au dernier des scribes, traite les autorités françaises avec ce mépris mêlé de goujaterie si particulier à nos ennemis.

11 mars 1916

M. Seydoux vient de me lire les communiqués français et allemands. Les Allemands avouent que nous avons repris pied dans le fort de Vaux ; chose étrange à aucun moment nos télégrammes donnent à supposer la prise de ce fort. Toujours est-il que la lutte est toujours très vive du côté de Verdun. Les Allemands attaquent en masses profondes, ils veulent nous déborder, ils subissent des pertes inouïes mais n'y arrivent pas. Reprenons espoir !

12 et 13 mars 1916

Le temps s'est brusquement mis au beau ; le vent a passé au sud et la neige, sous un chaud soleil de mars, a rapidement fondu. Nous sortons du dur hiver pour entrer dans cette exquise période de l'année qui est un renouveau pour toute la nature. Je suis seul, loin des miens, séparé depuis de longs mois pour un temps que nul ne peut encore apprécier et cette douceur de vivre qui s'étend à ce moment sur les hommes et les choses accentue encore ma douleur. Tout le monde a l'impression que cette guerre épouvantable pourra durer longtemps encore.

Les difficultés de vie augmentent chaque jour. À la boucherie municipale, j'ai eu ce samedi 4 mars ma ration de 500g pour moi et ma domestique et je ne sais pas encore quand il nous sera donné de toucher une autre ration. Heureusement que des voisins complaisants ont pu faire de la fraude dans les villages et ainsi, j'ai environ une livre de veau ces jours. Nous devenons tous plus ou moins végétariens. J'accumule le plus possible les portions du Comité Américain et j'ai quelques provisions de riz, haricots secs, lentilles, flocons de maïs. La misère peut encore augmenter et il est bon de prévoir. On trouve encore des œufs à 0,20f, du beurre à 3f la livre, mais difficilement.

Les Allemands parlent de payer toutes leurs réquisitions en bons communaux. Cette opération aurait pour nos ennemis l'avantage de supprimer les réquisitions payables après la guerre en monnaies ayant cours, suivant les conventions nationales, et de mettre entre les mains des porteurs des bons communaux d'une valeur discutable. En effet, certaines villes occupées n'ont fait des émissions que sous la menace et la crainte. D'autre part, je me suis laissé dire que dans la région de Caudry et du Catelet, certains mauvais Français faisaient pour le compte des

Allemands le trafic de l'or. On offre dans les échanges contre des bons communaux une prime qui va de 40 à 50%.

Depuis leur échec sur le fort de Vaux, les Allemands semblent ralentir leur attaque sur Verdun. Il apparaît maintenant que jamais les troupes allemandes ne sont entrées dans le fort ! Malgré les difficultés de nourriture, j'ai encore déjeuné dimanche 12 chez mes amis Picard. Quelles excellentes gens !

14 et 15 mars 1916

Les jours passent toujours de la même façon, dans la tristesse et l'inquiétude. Je vois, pour moi, cette guerre traîner en longueur et quand il m'arrive de songer au moment où je pourrai retrouver les miens, mon cœur se serre d'angoisse. Les reverrai-je même ? J'ai tant de craintes pour la vie de ces 2 chéris !

Les nouvelles que je reçois sont toujours plus ou moins vieilles de plusieurs mois et puis, me donnerait-on de mauvaises nouvelles ? Cependant, quand je vois les difficultés de vie augmentant ici chaque jour, quand je pense aux événements qui peuvent survenir, il me semble que Dieu a bien fait en permettant aux êtres chéris d'être à l'abri. Mais comme c'est douloureux de se trouver séparé de tous ceux qu'on aime.

Mes amis sont certes excellents pour moi ; mes après-midis se passent toujours en compagnie des Picard, nous causons des événements pendant que ces dames travaillent et que je prépare les bobines de fil pour la vente. Vers 16h je rentre chez moi et si le temps le permet, je promène Rip, courtes promenades puisque nous ne pouvons traverser aucun poste. Tantôt j'erre mélancoliquement route de Fesmy, tantôt je descends la rue Fontaine à Gros Bouillon pour aller jusqu'au passage à niveau et revenir par Baillon. Là, le paysage est plus attrayant que partout ailleurs. Il y a des prairies et des jardins maraîchers, avec de la bonne volonté et de l'imagination on peut retrouver un petit coin de Normandie !

Que dire des événements ? Depuis quelques jours le jeune Jacquemart, qui chaque soir au moment du bridge venait nous rendre compte des événements, est malade. Aussi M. A. Seydoux s'empare-t-il de *La Gazette de Cologne* afin de la lire pour lui seul ! Impossible de rien lui arracher, il répond par des monosyllabes ! Quelques fractions de troupes quittent les environs pour aller on ne sait où. Des trains circulent nombreux sur la ligne pendant la nuit. L'État-Major est toujours au Cateau et nos bureaux occupés !

16 et 17 mars 1916

Nos ennemis viennent de trouver une nouvelle vexation. Dorénavant, à partir du premier avril, tous les chiens seront soumis à la taxe. Il y a lieu de distinguer 2 catégories : chiens d'attache et de berger, chiens de luxe. La première catégorie paiera 8 marks ou 10 francs, la seconde 16 marks ou 20 francs. Naturellement des peines et amendes sévères sont édictées contre ceux qui ne se soumettraient pas à la loi. Beaucoup de nos concitoyens trouvant cet impôt au-dessus de leurs moyens tuent leur chien. C'est une hécatombe de ces pauvres animaux. Une fois de plus encore l'Allemand se fait haïr de nos populations, en outre il montre son besoin d'argent.

Le manque de viande se fait de plus en plus sentir. Depuis le 4 mars mon numéro de carte n'a pas été appelé. J'ai mangé de la viande pour la dernière fois le 14 courant, un petit beefsteak cédé par un voisin. Depuis lors, je combine assez difficilement des repas avec des haricots ou des lentilles, du riz ou des flocons de maïs. Le soir, je mange généralement un bon potage suivi

d'une salade cuite : cresson, épinard, pissenlit. J'ai une petite provision d'œufs, mais je l'économise le plus possible car faute de viande, cet aliment va se raréfier aussi. Comme boisson, j'en suis toujours à l'eau bouillie assaisonnée de chicorée. Cela me réussit assez bien. Il va sans dire que nos ennemis, loin de nous faciliter le ravitaillement en viande de boucherie, font tout pour nous faire souffrir. Il y a quelques jours la municipalité avait acheté 2 bêtes dans une commune, destinées à la boucherie municipale. Arrivées à l'abattoir une de ces bêtes a été réquisitionnée par l'autorité allemande.

Depuis l'aventure dont j'ai été victime, lors de mon dernier voyage à Cambrai, toutes nos relations pour le compte de la Chambre de Commerce entre le Cateau et Cambrai sont faites par un soldat allemand. Jeudi 16, comme au mois de février, un scribe de la kommandantur, ancien employé de la Société Générale à Paris avant la guerre, a pris un bordereau et rapporté l'argent. Me méfiant toujours de ces Allemands, nés espions, je n'ai donné aucune commission pour mon ami Desroy.

Les nouvelles militaires semblent meilleures pour nous. Nos ennemis ne paraissent plus avancer. Nous contre-attaquons. Mais quel carnage devant Verdun. Je rougis d'être homme !

18, 19 et 20 mars 1916

Il fait un vrai temps de printemps, le soleil luit doucement sur toute chose et réchauffe la campagne où des teintes d'un vert tendre commencent à apparaître. Au jardin, les premières plantes vivaces sortent de terre ; les primevères et les violettes sont en pleine floraison. J'ai fait faire la toilette de printemps à ce petit carré de terre où depuis bientôt 2 ans j'ai promené mes pensées solitaires toutes chargées d'amour pour ma Patrie et mes 2 chéris. Jusqu'ici, j'ai pu jouir librement de mon jardin, j'étais arrivé à condamner toutes les portes y donnant accès, mais avec les bureaux de la Division de Réserve installée à la banque depuis 2 mois, il m'a été impossible de suivre la même tactique. Hier, des couvertures de laine étaient étendues sur le gazon et 5 ou 6 soldats s'y étaient couchés pour dormir au soleil. J'ai fait comprendre à un des sous-officiers combien cette manière de faire nuisait à la beauté de la pelouse et il a fait partir tout son monde. Mais aurai-je toujours ainsi gain de cause ?

Danquigny est venu dimanche de Caudry comme d'ordinaire, mais ne m'a pas apporté de nouvelles de mes chéris. M^{me} Porez n'avait pas reçu de lettre de son mari.

Rien de neuf dans les journaux, à vrai dire. Jacquemart étant malade, le journal passe entre les mains de M. André Seydoux qui s'empresse comme toujours de le lire sans prendre la peine de nous en donner connaissance. Quand on l'interroge, il se contente de répondre qu'il n'y a rien de bien intéressant. Cet homme, froid, assez égoïste et intéressé, ne se déride qu'au jeu de bridge qui nous réunit tous les quatre, Boudart, Picard et moi chaque soir chez M. Eugène Picard de 17 à 19h. Il joue admirablement, a souvent de belles cartes et est très heureux de gagner. Si jamais un des trois partenaires lui manquait, ce serait pour lui un cataclysme !

Depuis le 19, la kommandantur fait afficher la dépêche allemande traduite en français. Cette nouveauté qui permet à tous de suivre plus ou moins les opérations de la guerre a un vif succès de curiosité. En résumé, nous résistons sur toute la ligne et les Russes attaquent. Que sortira-t-il de cette offensive russe ? L'avenir de la guerre est là.

21, 22 et 23 mars 1916

Les nouvelles de la guerre sont mauvaises pour nous. Sur notre front une violente attaque nous a fait perdre des positions importantes dans un bois au nord-est d'Avocourt, petite localité de l'Argonne située au nord-ouest de Verdun à environ 20 kilomètres. Les Allemands ont fait presque 3.000 prisonniers et sans aucun doute pris un matériel important dont le dénombrement viendra peu à peu pour corser la dépêche suivante. Plus que jamais, j'ai l'impression que la France supporte en ce moment tout le poids de l'offensive allemande. Pussions-nous résister, jusqu'à l'heure où l'offensive générale des alliés pourra mieux se développer que l'année dernière.

Déjà, les Russes attaquent violemment du côté de Riga, Düna et en Galicie. Les communiqués allemands assez alambiqués nous donnent à penser que ces attaques ont quelques succès. En Asie Mineure, les Russes progressent toujours, mais plus lentement ; ils paraissent trouver quelque résistance le long de la côte de la Mer Noire dans leur marche sur Trébizonde.

J'ai eu, comme ration de viande, 22 courants, 500 grammes, morceau de jarret, qui me servira pour 2 repas. Bouillon le 1^{er} jour, sorte de navarin le 2^{ème} jour. Il faut remarquer que je suis resté sans viande vendue sur carte du 4 au 22 mars. Cependant à 2 reprises, des voisins charitables m'ont cédé un morceau de veau, un bifteck. Cette journée du 22 a été pour Marie, ma bonne, un jour de stationnement au magasin de distribution sans précédent. Il faut dire que toute nourriture nous est maintenant distribuée à des jours indiqués suivant numéro de carte et sur présentation de cette dernière. Or Marie, ce jour-là, a fait queue le matin de 8h à 9h pour l'épicerie américaine, de 9h à 10h au *Refuge des Vieillards* pour achat de pommes de terre, de 10h30 à 12h pour la boucherie. Et encore dans ce dernier endroit, a-t-elle été houspillée, rejetée de sa place par suite de la mauvaise surveillance des gardes de police.

La municipalité a pu acheter un assez grand stock de pommes de terre au prix de 18 francs les 100 kilos, tandis que le cours ici est de 35 francs. Ces pommes de terre nous sont revendues à raison de 5 kilos par ration au prix de 0,20f le kilo. Vers le mois de septembre j'en avais acheté 200 kilos au prix de 20 francs les 100 kilos. Ma provision commence à s'épuiser et je profite de tous les moyens de me réapprovisionner. Mon ami Eugène Picard travaille toujours les petites provisions de coton ramassées aux environs. Ces jours derniers il a expédié vingt-mille bobines de fil sur Saint-Quentin et Péronne. La mise au point et l'emballage de ces bobines nous occupent toujours beaucoup, ces dames Picard et moi !

Le soir du 23, dès ma rentrée, après le bridge, je remarque un va-et-vient inaccoutumé dans les bureaux. Les scribes affairés ramassent en hâte leurs papiers, en font des paquets qu'ils rangent dans des caisses. Bientôt j'entends le bruit des marteaux ; on cloue les caisses. À 9h du soir des voitures stationnent devant la porte et jusqu'à une heure avancée dans la nuit on a chargé ces caisses, couru dans la ville, et fait tous les préparatifs du départ définitif. Le lendemain, après une nuit pendant laquelle personne de nous n'a pu fermer l'œil, nous avons pu constater que nos bureaux étaient libres. Cependant, dans la salle des coffres, le téléphone se trouve toujours installé et quelques soldats sont là près de leurs appareils reliés aux nombreux fils - 24 - qui desservent les différentes communes où sont cantonnés les soldats avec le quartier général. Nous ne sommes donc pas encore totalement délivrés et pour réinstaller notre bureau américain il nous faudra attendre quelques jours. J'en suis très contrarié, car ces soldats sans chefs, sont plus inquiétants que lorsqu'ils sont rassemblés sous l'œil du maître. Hier soir, ils voulaient la chambre réservée au sous-officier, j'ai répondu par une fin de non-recevoir exigeant un billet de la kommandantur. Force leur a donc été de coucher dans les bureaux !

Dans cette nuit du 23 au 24, il a neigé abondamment, le vent est encore au nord, la neige voltige et tient sur la campagne. Le matin du 25, le vent passe à l'ouest, le soleil brille et quoiqu'il fasse toujours assez froid la neige fond. Hier et avant-hier nous avons entendu le canon nuit et jour même assez violemment par instants dans la direction de l'ouest. Le départ du Corps d'Armée cantonné dans notre région concorde-t-il avec ce canon ? Les avis sont partagés car il était impossible de savoir dans quelle direction les troupes opéraient leurs mouvements. Les soldats ont raconté aux habitants qu'ils allaient, qui en Russie, qui à Verdun, qui à Arras.

Les nouvelles affichées par les Allemands ne nous sont pas favorables. Nos ennemis attaquent toujours entre Avocourt et Malancourt, gagnent un peu de terrain, font des prisonniers. Par contre, les Russes prennent une offensive sérieuse ayant sans doute Wilna⁸⁷ comme objectif. Les Allemands disent résister vigoureusement à toutes les attaques qui se succèdent nuit et jour. Nous manquons pour le moment de communiqués russes.

Les journaux allemands parlent assez peu de leur emprunt clos le 22 mars, quelques articles laissent prévoir un demi-succès. Il aurait fallu Verdun pour galvaniser les capitaux allemands ou neutres.

Presque tous les prisonniers civils du Cateau enlevé en Allemagne en septembre 1914 sont revenus hier, au nombre de 85. Ils sont en excellente santé, nourris qu'ils étaient par les nombreux colis de France envoyés par les *marraines*⁸⁸. Au début de leur incarcération, ils étaient très mal car le service des colis français ne fonctionnait pas encore et les Allemands ne leur donnaient presque rien à manger. Le retour nous a réconforté ; en communication directe avec la France, ils nous ramènent un peu de ce vent de confiance qui souffle sur notre pays. Ils pouvaient aussi, de là, lire des journaux français et l'un d'eux avait dans son bagage un journal suisse du 7 au 8 mars. Tous les événements de Verdun étaient présentés comme ayant tourné à notre avantage. Des récits de combats montrent toujours le soldat français comme très courageux. La rente française a d'ailleurs monté de 1,50f - de 60,50f elle passe à 62f ou 62,50f.

26 et 27 mars 1916

Nous sommes définitivement débarrassés des bureaux qui occupaient notre immeuble. Dans la journée du 25 les téléphonistes nous ont remis la salle des coffres, dans laquelle ils avaient installé leurs appareils récepteurs. Mais dans quel état ! Grands Dieux ! Le pavé disparaît sous une couche de poussière émaillée d'une quantité de bouts de cigares et de cigarettes. De-ci de-là traînent des morceaux de lard ou de saucisson plus ou moins moisies, la table est maculée de tâches et brûlée par les cigarettes, les murs zébrés de papiers collés au hasard, éraillés de clous. Les chaises cannées sont percées, 2 banquettes en rotin ont subi le même sort. Delbar passe sa journée à nettoyer, c'est par monceaux qu'on pousse dehors un tas de détrit.

Cependant les hommes campent toujours dans notre hall ; ils attendent des instructions pour partir. Quand le soir je reviens après le bridge, je les trouve tous couchés et endormis dans des poses extraordinaires. 2 sont couchés sur des banquettes, 1 est étendu sur le comptoir de la comptabilité, les autres sont groupés sur le parquet de la comptabilité. Ils ont tous tiré leurs

⁸⁷ Autrement dit Vilnius capitale de la Lituanie.

⁸⁸ Les *marraines de guerre* voient le jour le 11 janvier 1915 à Angers avec la création de *La famille du Soldat*, association catholique conservatrice. Jeunes filles, femmes ou grands-mères soutenaient le moral des soldats au front par une correspondance régulière et par l'envoi de colis.

bottes et sont enroulés dans leurs couvertures. J'ai beau aller et venir dans les bureaux, ils conservent leur rigidité cadavérique et aucun ne se réveille. Un sergent arrivé sur ces entrefaites et auquel je fais part de mon étonnement me dit que ces hommes arrivent de permission et que d'ailleurs dans la campagne de Russie ils se sont aguerris et en ont vu bien d'autres.

Des batteries d'artillerie, venant des villages voisins ont défilé par nos rues. Nous n'avons pu connaître leur point de concentration, mais nous avons été frappés du mauvais état des chevaux.

Dimanche 26, Danquigny est venu de Caudry comme chaque dimanche d'ailleurs et j'ai eu la grande joie d'avoir toujours par Porez des nouvelles des miens. Dieu une fois de plus soit loué et béni ! Tout le monde va bien, Jacques s'amuse beaucoup des frayeurs qu'il fait à sa grand-mère par ses tours de vrai garçon ! J'apprends aussi que les agents sur lesquels j'avais des craintes sont en bonne santé et à la Banque à Paris. Minet, Ravaux, Cohion, Barbet ! Quand pourrions-nous reprendre notre service ?

Peu de nouvelles de la guerre, il semble qu'il y ait un temps d'arrêt dans les opérations sur terre, par contre les sous-marins allemands recommencent leurs ravages sur mer. Les Alliés pourront-ils jamais naviguer librement ? En attendant, si nos ennemis sont toujours organisés de façon à ce que nous puissions nous demander quand et comment finira cette guerre monstrueuse, ils amassent contre eux des haines formidables et presque universelles. Chez nous ils ruinent systématiquement de jour en jour les villes à portée de leurs canons. Verdun est en feu ! Saint-Dié évacuée, Reims bombardée régulièrement. Et nous ne pouvons rien, l'heure n'a peut-être pas encore sonné !

Le jeune Eloi Collery parti comme prisonnier civil en Allemagne en septembre 1914 est revenu dimanche soir. Je compte le voir un de ces jours pour recueillir ses impressions.

L'emprunt allemand a été couvert à 10 milliards et 500 millions de marks. Quoique inférieur aux emprunts précédents c'est encore un succès. Mais quel est le cours du mark à l'étranger ? Ici on change les billets de Banque de France contre des marks avec une prime de 15%. Et ce change est fait officieusement par un scribe de la kommandantur !

J'ai déjeuné dimanche 26 chez mes amis Picard. Je leur en suis d'autant plus reconnaissant que les conditions de vie deviennent de plus en plus difficiles, mais nous sommes encore des privilégiés en comparaison des malheureux habitants de Lille. Le beurre coûte 20 francs la livre, les œufs et le lait sont hors de prix !

28 et 29 mars 1916

Depuis le 28 après-midi, nous sommes à la merci d'un de ces événements, toujours mauvais, dont cette guerre avec une occupation aussi longue, est fertile. Voici ce dont il s'agit : on parle d'installer la kommandantur dans les bureaux de la banque. Par quelle lubie le Commandant de Place va-t-il faire quitter à ses services la maison Lozé où tout de se trouve installé depuis le mois d'août 1914. Aucune situation pour une kommandantur ne saurait être préférée à celle-là. L'Hôtel Lozé, propriété et maison d'été de M. Lozé, natif du Cateau, ancien préfet de police et ancien ambassadeur d'Autriche, est situé au centre de la ville, dans la partie la plus élevée de la place qui descend jusqu'à la selle. De là on commande presque toute la ville et la vue

s'étend au loin. L'activité de la petite cité, se concentre au pied de la statue du Maréchal Mortier, seul ornement de la place avec l'Hôtel de Ville qui fait face à l'Hôtel Lozé. C'est là où aboutissent toutes les voies de communication, que vous veniez de Cambrai, de Valenciennes, de Landrecies ou de Saint-Quentin. Dans un rayon restreint, la kommandantur à groupé, service des passeports, corps de garde, télégraphes, téléphones. Mais il paraît que par suite des appartements réservés dans l'immeuble à S(a) M(ajesté) le Commandant, les deux lieutenants sont trop à l'étroit. Or il faut savoir que S(a) M(ajesté) le Commandant von Helldorf, paresseux et viveur, hobereau de la Prusse, gonflé de sa naissance, incapable au dernier chef, n'est jamais ou presque jamais dans les appartements qui lui sont réservés de la kommandantur. Sa vie se passe dans la jolie maison Decupère, très bien meublée et toute neuve, abandonnée par son propriétaire dès le début de l'invasion. Là, entouré de bas officiers et de valetaille, il mange, boit, fume et dort ; heureux que nous sommes quand il se laisse vivre ainsi, car quand l'animal se réveille ce n'est que pour accoucher d'une de ces idées qui jettent notre population dans l'émoi.

C'est lui qui a fait vider les caves, déposer les appareils et plaques photographiques, perquisitionné dans toutes les maisons par un de ses sous-officiers ancien policier à Berlin. Avec le printemps, il a été pris de la lubie de déménager. Lui-même quitte la maison Decupère dont le jardin est trop nouvellement planté pour s'installer dans la Villa Simons très confortablement bâtie au milieu d'un grand parc, situé sur une hauteur. Transporter la kommandantur là où elle est dans notre rue un peu écartée, ne desservant aucune voie de communication, est une idée géniale...

Or, mardi 27 à 16h, au moment où je revenais de promener Rip, Delbar m'avertit que des officiers sont dans les bureaux et visitent. Quel ne fut pas mon étonnement de voir le commandant entouré de 2 lieutenants et de 2 sous-officiers ! Je me présente, c'est à peine s'il répond à mon salut ; les autres me regardent avec le ricanement mauvais du Prussien qui va vous faire du mal sans crainte qu'il lui en arrive. Ces messieurs causent, se font ouvrir mon cabinet qui paraît plaire au commandant. Dans la loge, on parle de faire un cabinet pour un lieutenant. Bref j'ai l'impression que non seulement on prendra mes bureaux, mon cabinet, mais qu'en plus nous aurons peut-être à quitter l'immeuble. J'ai beau protester, parler des différents services qui sont installés à la banque, bureau de l'alimentation, Chambre de Commerce, coffre-fort, archives, rien n'y fait. Le commandant me quitte et sur sa grosse face glabre, bouffie, émaillée de petites excroissances de chair, je lis notre expulsion et la profonde satisfaction du militaire prussien d'être nuisible au civil resté en pays occupé !

Quand je vais au bridge chez M. Picard, je reçois de notre excellent maire, retour de la kommandantur, la quasi-certitude de notre occupation. Ma soirée se passe à organiser le déménagement complet de mon cabinet et de nos placards de bureau où nous avons ces temps derniers si soigneusement rangé nos imprimés. Je fais mettre en sûreté, tant dans nos archives que dans nos armoires en fer et coffre-fort nos dernières pièces importantes.

Je démonte les lits placés au salon et je transforme la pièce réservée aux sous-officiers en cabinet où nous pourrions nous tenir M. Piot et moi. Quand tout est fini nous discutons Piot, Delbar et moi la nouvelle organisation de notre vie qui va se trouver radicalement changée. La nuit, j'ai peine à dormir, je comprends tout le danger d'une installation de la kommandantur ici, à n'en pas douter on me tolérera sans doute quelques temps dans l'immeuble, puis sous un prétexte futile, on me cherchera une querelle d'allemand pour m'expulser.

Le lendemain, grâce au zèle adroit et à la diplomatie de M. Picard, les choses changeaient un peu de face. On comprenait que quitter une situation exceptionnelle pour un local plus grand,

il est vrai, était peut-être une erreur. En outre les sous-officiers ne paraissaient pas ravis d'être cantonnés sans vue sur la rue dans notre hall. On parle de prendre une des maisons contiguës à l'Hôtel Lozé, la situation est inchangée. Si l'orage semble s'écarter un peu de nous, nous sommes toujours menacés et nous ne respirerons qu'après une solution définitive. Que Dieu nous protège !

30 et 31 mars 1916

Rien de changé, nous sommes toujours sous la menace de voir la kommandantur s'installer dans nos bureaux, mais j'espère que cette menace sera sans exécution. En attendant, nous gagnons du temps et c'est toujours autant de bon pour nous. Les services de la Chambre de Commerce et du Comité de Ravitaillement sont réinstallés dans nos bureaux et fonctionnent comme par le passé.

Vendredi 31, nous avons payé à la Chambre de Commerce beaucoup de petits rentiers des environs et j'ai profité de la venue au Cateau des gens de la campagne pour me ravitailler en œufs et beurre. Les œufs se trouvent difficilement et se vendent 0,20f pièce ; le beurre de 2,50f cours officiel à 3f la livre.

Le Corps de Réserve - Général von Dorer - stationné depuis le 3 février dans notre région fait maintenant partie de l'armée qui combat devant Verdun. Nous avons appris par des soldats venus au ravitaillement la situation presque exacte des cantonnements. Ce doit être entre Stenay et Montmédy. Là, le pays est tellement ravagé et dénué de tout que les ordonnances des officiers prennent le train régulier par Hirson pour s'approvisionner dans nos villages en œufs, beurre et poulets ; le tout payé cher, en bon argent, c'est-à-dire en marks-papier car on ne voit pas d'autre monnaie ayant cours forcé.

En quittant le pays ces jours derniers, un des officiers de cette armée a oublié par mégarde dans une maison où il logeait, *Le Temps* du 15 mars. Quelle aubaine pour les pauvres civils affamés de nouvelles de France ! Au moins nous lisons autre chose que l'immonde et reptilienne presse allemande. J'ai eu ce journal en main pendant quelques heures. J'ai retrouvé mon âme française, j'ai repris plus de confiance. Au point de vue militaire, le fait essentiel est notre résistance à l'attaque terrible et formidablement combinée des Allemands sur Verdun. Au point de vue diplomatique, j'ai été confirmé dans ce que je pressentais depuis quelques temps : je veux dire la lassitude de la Turquie. Des troubles intérieurs percent plus ou moins ; l'ordre est assuré à Constantinople par une police allemande et on peut prévoir le moment, si ce n'est déjà fait, où cette ville et les détroits seront totalement sous la coupe allemande ! Le prince héritier que nos ennemis nous ont représenté comme s'étant suicidé, a tout bonnement été assassiné par Enver Bey, coutumier du fait.

Nos finances sont saines, et quoique la guerre nous conduise à un inconnu financier que nul ne peut sonder, le crédit de la France reste solide. Alors que le mark perd à l'étranger une moyenne de 25 à 30%, le franc n'est déprécié que de 10 à 14%. Le 3% fait 62,50f ; le 5% 88,15f.

J'ai causé assez longuement avec le jeune Collery. Son internement a d'abord été pénible puisqu'il se trouvait dans un camp n'ayant comme abris que des huttes en branchages. Quelques mois après il était déferé dans un grand château, lieu de détention d'environ 200 personnes choisies parmi les plus en vue des prisonniers civils. Là il se trouvait en compagnie du bourgmestre de Bruxelles et du préfet du Nord. Rien de sévère, promenade dans un grand

parc entouré d'eaux vives, lecture de journaux allemands ou suisses, sortie au besoin dans la ville en compagnie d'un soldat. Le prix de la vie augmentant considérablement en Allemagne Collery estime qu'il faut voir là une des causes de son renvoi. Son opinion sur la fin du cataclysme n'est pas plus nette que la nôtre. Il voit nos ennemis tellement organisés et animés d'un souffle patriotique si ardent qu'il ne peut prévoir quand et comment nous les réduirons !

1^{er}, 2 et 3 avril 1916

Les attaques des Allemands sur le front de Verdun continuent toujours avec la plus grande intensité. Le télégramme annonce leurs légères avances sur la ligne Malancourt-Béthincourt avec des prisonniers, tantôt 500 tantôt 800, tantôt un millier. Les communiqués français nous représentent les pertes allemandes considérables. Nous sommes tous étonnés de ne point voir une offensive soit anglaise soit française se déclencher sur un point quelconque de notre front pour décongestionner Verdun.

La ténacité, la force et disons-le aussi la voyance de nos ennemis me font toujours craindre un accident du côté de Verdun. Toujours est-il que fidèles à leurs coutumes barbares, les Allemands bombardent systématiquement cette malheureuse ville. Ils vont en faire un monceau de cendres.

Le journal - toujours *Gazette de Cologne*, édition populaire - nous a apporté dimanche la nouvelle d'un ultimatum de l'Angleterre à la Hollande. Rien de précis, mais des télégrammes d'agence. Les uns parlent de demandes de passage de troupes anglaises, les autres de défense de ravitaillement de la Hollande à l'Allemagne. Le 3 avril les quelques articles de journaux sur la question sont encore plus nébuleux. Il va sans dire que cette nouvelle soulève parmi nous une très grosse émotion. Comme toujours, les avis sont partagés et chacun juge la question suivant son tempérament. Les optimistes voient les lignes allemandes prises à revers et la guerre rapidement finie, les pessimistes regardent la nouvelle comme un canard de journal. Pour moi j'estime qu'il y a quelque chose du côté de la Hollande est que ce fait nouveau est soit inconnu des Allemands, soit caché par eux.

Des zeppelins ont survolé les côtes anglaises ; les télégrammes disent que les docks de Londres ont été bombardés ainsi que Dunkerque, mais ils cachent la perte d'un zeppelin tombé à l'embouchure de la Tamise.

La Chambre de Commerce de Cambrai a suspendu, par crainte de voir son billet déprécié, les prêts aux communes. Pour permettre à ces mêmes communes de continuer à trouver des ressources, la Chambre de Commerce propose de les grouper en un syndicat pour lancer une émission nouvelle. En cas de défaillance, les communes intéressées seraient tenues suivant le montant de leurs emprunts. Tous les services fonctionneraient sous le contrôle d'une commission siégeant à la Chambre de Commerce. La combinaison serait bonne si les communications étaient faciles, mais il n'en est pas ainsi, car les défenses de circuler sont de plus en plus nombreuses et sévères.

On traduit même en ce moment à la mairie un extraordinaire factum de l'autorité allemande sur la question. Devant ces difficultés, nous avons décidé messieurs Picard, Seydoux et moi de prendre avis du délégué financier allemand de la 2^{ème} Armée, M. Khron, le même qui il y a juste une année vint pour saisir ici mes valeurs, mes sommes et mes livres. Depuis lors, j'ai à maintes reprises entendu parler de lui par Danquigny avec lequel il avait été à Lille pour les affaires financières de Caudry.

Rendez-vous fut pris pour le samedi 2 à 7h30. À l'heure dite, messieurs Picard, Seydoux, Possel (de Caudry) étaient réunis avec moi dans mon cabinet un peu sous la présidence de M. Khron qui cela va sans dire avait pris la place d'honneur à la table autour de laquelle nous étions tous groupés. La conférence s'est fort bien passée. Pour les principales questions M. Khron a eu recours à un interprète, mais en général il parle assez bien le français, employant par instant des mots et des expressions d'un effet curieux. C'est ainsi que pour nous dépeindre les difficultés de circulation de plus en plus élevées par l'autorité militaire, il nous a dit carrément :
- *Bientôt il nous faudra une permission pour aller aux cabinets !*

Pour lui puisque la Chambre de Commerce, dont le billet à ses yeux est le meilleur, interrompt ses rapports avec les communes, inutile d'avoir recours au syndicat de Cambrai vu les difficultés de voyager. Il vaut mieux se tenir aux émissions de la 2nde armée, soit Saint-Quentin, soit Avesnes. Avesnes à toutes ses faveurs, nul doute qu'il n'ait aussi les nôtres et celles de Caudry puisque les statuts sont aussi élastiques que possible. À mes yeux je saisi de plus en plus la manœuvre financière allemande résumée ainsi : faire faire du papier monnaie le plus possible, accepter une partie des impôts en ce papier et remettre ce papier dans le pays en payant la main d'œuvre et surtout en remboursant les bons de réquisition. Au règlement final, les porteurs de bons n'auront plus en main qu'une créance sur une commune quelconque au lieu d'en avoir une sur un état belligérant ! D'ailleurs M. Khron, financier avisé, ne s'est pas caché pour nous dire que le monde entier courait à la faillite ! Une seule valeur reste : l'or ! Enfin, pour vider la question rendez-vous a été pris à Saint-Quentin jeudi par messieurs Picard, Seydoux et Possel appelés en cette ville pour le ravitaillement. Moi je reste ici ! Depuis mon aventure de correspondance, tout voyage m'étant interdit.

4 et 5 avril 1916

Après avoir eu pendant 2 jours, dimanche et lundi, un temps merveilleux de printemps, même chaud, nous sommes retombés dans un froid brouillard accompagné de vents de nord. Lundi 3, nous sommes restés dehors au jardin Picard comme aux plus beaux jours de l'été.

Les velléités de déménagement de la kommandantur ont disparu. Ces messieurs resteront dans la maison Lozé, sans même prendre un des immeubles de droite ou de gauche comme il en avait été question un moment. Quant à nos bureaux, ils sont jusqu'à nouvel ordre, acquis pour les services de la Chambre de Commerce et du Ravitaillement Américain. Je ne me fais aucune illusion ; l'affiche de protection apposée à l'entrée de notre hall ne nous garantit nullement, et au premier passage de troupes un peu important, nous serons de nouveau occupés.

Le vingt-deuxième Corps de Réserve cantonné dans notre région, du 2 février au 24 mars, y a laissé beaucoup d'argent. Nous nous en apercevons aux ventes effectuées par les soins du ravitaillement N°2 où les différentes denrées ne sont livrées qu'en échange d'argent régulier. Les communes voisines ont surtout fait de fortes commandes de charbon et de ce fait, la caisse comprend en ce moment une somme de 80.000 francs dont 70.000 en marks-papier. Nombreuses sont les petites coupures de 1 et 2 marks, presque la moitié de l'encaisse. C'est M. Piot, le caissier resté avec moi, qui se trouve en ce moment chargé de centraliser ces versements. Ce corps de réserve cantonné, comme nous l'avons appris par des ordonnances venues au ravitaillement au Cateau, au nord de Verdun, se trouve dans un pays totalement ravagé par la guerre. Aussi les officiers envoient-il des soldats, par la voie ferrée, acheter ce que nous avons encore ici.

Nous avons ainsi appris le lieu de cantonnement de ce corps, puis hier la mort du Général von Dorer et de son officier d'ordonnance surnommé *Le Baron*. Voici comment les choses se seraient passées : vendredi 31 mars, le général accompagné de son État-Major s'approche des lignes pour faire une reconnaissance sur le terrain où ses troupes auront à évoluer. Soudain un obus de gros calibre tombe au milieu du groupe. *Le Baron* meurt sur le champ déchiqueté, les entrailles ouvertes, le général est emporté blessé aux jambes et un œil arraché ; il meurt dans la nuit. Si nous nous réjouissons de voir ces officiers supérieurs ennemis disparaître, nous devons, devant leur dépouille mortelle, rendre hommage à l'urbanité avec laquelle ils nous ont traités durant leur séjour au Cateau. J'ai rapporté plus haut mon entrevue avec le général, c'est à lui et au *Baron* que ces demoiselles Ponsin doivent de n'avoir pas été expulsées de leur maison par la kommandantur. Autant le Commandant de Place von Helldorf est le dernier des goujats prussiens, autant le général von Dorer était simple, affable et distingué.

La question de nourriture est toujours difficile. Cependant les débrouillards, en contact avec nos bons paysans, arrivent encore à bien manger. C'est ainsi que j'ai pu avoir une perdrix pour le prix de 2 francs. On m'a promis le cas échéant quelques douceurs en cachette.

Les nouvelles de la guerre sont assez ternes pour le moment. Les Allemands attaquent toujours avec de grandes forces le front-nord de Verdun, ils gagnent par instants un peu de terrain, mais j'ai l'impression que nous nous maintenons ferme. Toute notre attention est concentrée sur l'attitude de la Hollande. Les journaux allemands sont sobres de détails, ils disent que quoi qu'il arrive, les Pays-Bas feront respecter leur neutralité.

6, 7 et 8 avril 1916

Temps toujours froid avec un vent âpre de nord nord-est. Il me semble que nous retombons en hiver et ce manque de soleil met de la tristesse tout autour de nous.

Nos amis ont été jeudi 6 à Saint-Quentin pour la réunion mensuelle des membres du Comité de Ravitaillement de notre district. Les nouvelles qu'ils nous rapportent ne sont pas mauvaises : d'un accord unanime l'attaque des Allemands sur Verdun est un échec. L'avance de nos ennemis au nord de notre camp retranché est indiscutable mais leurs pertes en hommes sont considérables et, quoiqu'ils nous fassent encore des prisonniers, leur offensive va journellement en s'émiettant. Nous pouvons lire dans nos communiqués français ce que nos ennemis dissimulent bien dans les leurs, c'est-à-dire nos contre-attaques couronnées de petits succès au nord-est de Verdun. D'ailleurs, *La Gazette des Ardennes* ne peut cacher dans le cours de la Bourse de Paris donné en dernière page une fois ou 2 par mois, la hausse marquée de toutes nos valeurs. Le 3% a monté de 0,60f (approche du coupon) le 5% de 0,25f. Le Banque de France de 300 francs, le Suez de 200 francs, l'Est de 70 francs. Nos obligations de Ville de Paris et de Chemins de Fer de 5 à 10 points. Nous devons donc reprendre espoir et faire confiance à notre État-Major, le moment de notre offensive n'est pas encore arrivé, mais il viendra.

En attendant, le ravitaillement est de plus en plus difficile. Notre région est encore assez bien protégée car nous pourrions nous procurer, à prix fort sans doute, mais assez facilement, du beurre et des œufs. Les centres industriels, à population dense, souffrent. On manque totalement de viande à Lille, Roubaix, Tourcoing, Valenciennes et Saint-Quentin.

Nos amis ont rapporté de Saint-Quentin un petit livre de cuisine, vendu 0,25f au profit des prisonniers, où se trouvent détaillées toutes les recettes culinaires possibles avec les denrées fournies par le Comité Américain. Ce manuel est écrit avec beaucoup d'humour et me vient bien à point pour varier ma cuisine maigre. À l'heure actuelle, j'ai comme provisions de réserve une centaine d'œufs, 10 livres de beurre, 20 kilos de sucre, 30 kilos de pommes de terre, du riz, des haricots, des lentilles, du maïs ; bref de quoi vivre quelques semaines au cas où le Ravitaillement Américain viendrait à manquer.

Le 7, émotion dans la ville ; on a raflé des jeunes gens de 18 à 20 ans pour les conduire à Saint-Quentin comme prisonniers civils, incorporés dans des sections de travailleurs. Le nombre en est de 80 à 100 ; quelques jeunes se sont enfuis, d'autres se sont cachés, d'autres ont été requis par les gendarmes dans les maisons. Mais ceux qui ont été pris sont surtout les traînants, les inoccupés qui stationnent sur la place publique. Du fait de cet incident, nos rues sont devenues désertes. De braves gens, même âgés de 30 à 35 ans et munis d'un brassard rouge n'osent plus circuler !

9, 10 et 11 avril 1916

J'ai acheté 500 grammes de viande, ma ration, le samedi 9 à la vente municipale, juste la portion pour me faire un bifteck le dimanche pour moi et ma bonne. Quoique ma santé soit bonne, ce régime purement américain n'est pas pour me faire prendre du poids. Aussi, ai-je constaté aujourd'hui avec amertume, que j'avais maigri depuis quelques mois de 1 à 2 kilos. Je suis descendu maintenant au-dessous de 60 kilos - je pèse 59 kilos. Sans doute faut-il attribuer cette diminution de poids au pain mangé grillé, aussi vais-je essayer un autre régime. L'important est de savoir si mon intestin qui se comporte bien en ce moment s'en accommodera. Au reste, tout le monde fond et nous ne sommes pas encore arrivés aux mauvais jours.

J'ai eu la grande joie d'avoir par l'intermédiaire de la Croix-Rouge des nouvelles de ma famille. Dieu soit loué ! Au 15 février 1916, il y a bientôt 2 mois, on me dit que tout le monde va bien. J'ai répondu de façon à rassurer tout le monde. L'important est que les êtres chéris dont je suis séparé, vivent le mieux possible, l'esprit au calme. Nous sommes tous dans la main de Dieu, attendons, en Le priant la fin de cette guerre épouvantable.

Depuis quelques jours nous entendons le canon dans le lointain du côté d'Arras, Bapaume. Hier, le temps quoiqu'un peu vif était très clair ; de nombreux avions ont survolé notre ville. Quelques-uns planaient à une telle hauteur qu'il nous était impossible de distinguer l'appareil. Nous en avons conclu à une reconnaissance d'avions alliés.

Les télégrammes allemands affichés à la kommandantur nous montrent que la bataille de Verdun continue avec le même acharnement. Nos ennemis avancent très lentement sur la rive gauche de la Meuse où leurs efforts paraissent se concentrer en ce moment. Nous, nous semblons gagner un peu de terrain au nord de Verdun. La bataille qui dure déjà depuis bientôt 2 mois laisse les combattants aux prises, presque sur le même terrain, avec des alternatives de succès et de revers partagés presque également par les 2 parties. Ce qui m'étonne, c'est le nombre relativement élevé de prisonniers français faits par les Allemands. Nos communiqués, à moins qu'ils ne soient tronqués par nos ennemis, n'en annoncent pas pour nous. J'ai l'impression que les Allemands attaquent avec fureur et se défendent de même.

Hier j'ai reçu la visite du jeune soldat allemand chargé de fouiller les voyageurs à Busigny. Il venait prendre de mes nouvelles et voir comment s'était terminée mon aventure. Il a paru assez satisfait de voir qu'elle n'avait pas eu de suite. Nous avons causé de la guerre. C'est, comme je m'y attendais, un fanatique. Il voit l'Allemagne victorieuse sur tous les peuples et sur tous les terrains. La bataille de Verdun n'est pas finie ! Et quand bien même elle serait finie sans la prise de Verdun, c'est encore un succès, puisque cette action a rendu vaine l'offensive que les Français devaient prendre à l'été.

« Vous avez, me dit-il, *engagé vos réserves, amoindri vos munitions pour un temps assez long. Vous ne pourrez rien faire avant le mois de septembre* ». Nous discutons, il est étonné de cette confiance inébranlable des Français dans la victoire finale ; moi je ne suis pas moins surpris de la force de résistance des Allemands, mais je me garde bien de lui en parler.

Danquigny est venu de Caudry, comme d'ordinaire, le dimanche. Rien de neuf.

Eugène Picard souffrant d'une espèce d'intoxication, je n'ai pas déjeuné ce dimanche chez mes amis Picard.

12 et 13 avril 1916

Mauvais temps, pluie et vent, nord-ouest. Par moment, un rayon de soleil. Nous vivons toujours dans la tristesse, l'inquiétude et aussi il faut le dire le désœuvrement. Quoique je m'efforce de régulariser toutes les actions de cette monotone et lugubre existence, le manque de mes occupations ordinaires me rend encore plus pénible l'absence de mes êtres chéris. Et puis, je sens les mois, les années même qui passent pour moi en dehors de la vie de famille et qui me précipitent rapidement vers la vieillesse. À certains moments, je regrette l'absence des miens, mais quand je considère les difficultés actuelles de vie et les dangers qui nous menacent encore, je me félicite d'être seul. Nul ne peut prévoir la fin de cette guerre épouvantable. Si nous ne sommes pas débloqués par une offensive victorieuse des alliés d'ici quelques mois, il nous faudra attendre sans doute que l'Allemagne soit réduite par le manque de vivres et de matières premières. Alors nous souffrirons de la faim plus peut-être encore que les Allemands eux-mêmes. Pour l'instant, prévoyant cet état de choses, j'accumule des provisions en œufs surtout.

Nos ennemis, avec cet acharnement qui les caractérise, ont encore fait une offensive vigoureuse au nord de Verdun sur la rive gauche de la Meuse. Quoique nous ayons perdu environ 2.000 prisonniers et quelques mitrailleuses, notre ligne est restée ferme. Les pertes allemandes sont paraît-il considérables. Quelle boucherie !

Sur l'envoi de lettres anonymes, dit-on, on a découvert la cave d'un de nos épiciers en gros - Tamboise - où se trouvaient environ 13.000 litres de vin en barrique ! Quelle aubaine pour la bande du commandant car ce sont ces misérables qui sous son ordre perquisitionnent sans raison nos maisons.

Depuis le départ de la division cantonnée dans notre pays, le mouvement des trains s'est beaucoup ralenti sur notre ligne. Seuls passent les trains réguliers et de nombreux convois de bois destinés aux baraquements du front et aux tranchées.

14 et 15 août 1916

Peu de nouvelles sensationnelles. Les combats de Verdun paraissent diminuer d'intensité. Tout au moins depuis 2 ou 3 jours il y a un relâchement dans les attaques de l'infanterie allemande.

Cependant les combats d'artillerie font toujours rage. Les Russes paraissent avoir des difficultés dans leur offensive en Asie Mineure, leur marche n'est plus aussi rapide qu'il y a 2 mois ; on a l'impression que les troupes turques réorganisées, encadrées et commandées par les Allemands offrent une sérieuse résistance. Même observation dans l'Irak, où le général anglais commandant l'expédition envoyé au secours de Kut-el-Amara, avance péniblement le long du Tigre.

Pour moi, la vie coule toujours bien tristement ; le temps est maussade : pluie, vent, un peu de soleil, bref des giboulées assez froides. J'ai mis de l'ordre parmi les objets précieux renfermés dans les coffres-forts ; je n'y avais pas regardé depuis le 25 août 1914. Tout était en bon état sauf quelques couteaux atteints de piqûres qui sans doute continueront à faire tâche. Comment dire ma tristesse et mon émotion en manipulant tous ces souvenirs des heures heureuses de notre mariage. Quand serons-nous réunis ? Plus nous avançons dans cet épouvantable conflit des peuples, plus l'heure de la délivrance semble s'éloigner. Nous serons des vieillards quand nos familles nous retrouveront.

Le marché se tient maintenant sous le hall couvert situé au bas de la place. On peut facilement se ravitailler en beurre et œufs aux conditions indiquées plus haut : beurre 2,50f la livre ; œufs 0,35f les 2. Quand j'ai été dans la matinée me rendre compte de l'activité de ce marché, j'ai remarqué que beaucoup de beurre était invendu. Malgré cette mévente les marchands prétendent maintenir le prix de 2,50f. Ils repartiront disent-ils avec leur marchandise plutôt que de baisser les prix. À bien considérer, les pays de pâture ne souffrent pas de la guerre. On ne paie ni impôts, ni loyers ; les produits de la ferme, soit qu'ils soient mis sur le marché, soit qu'ils soient vendus en fraude, atteignent des prix très élevés. L'important est de se débarrasser des coupures sujettes à caution données en paiement. Tant que la Chambre de Commerce prêtait aux communes, ces dernières empruntaient, moins pour payer l'impôt que pour mettre dans les portefeuilles des administrés de bons billets. Maintenant que les prêts de la Chambre de Commerce sont suspendus, on liquidera ces billets de monnaie douteux dans les prêts aux communes pour les besoins d'assistance publique !

16, 17 et 18 avril 1916

Calme complet ; les télégrammes allemands assez sobres de détails nous indiquent des attaques faites par nous autour de Verdun comme repoussées, avec de grandes pertes naturellement. Il semble de plus en plus, à moins de retour imprévu, que cette offensive allemande sur Verdun soit enrayée et que nos ennemis doivent considérer cette tentative comme infructueuse de leur part. Alors, où allons-nous maintenant ? Je crains pour ma part que la force offensive française soit très diminuée et que nous ne devions plus vraiment compter sur les offensives russes ou anglaises. Certains ne croient pas à une longue durée de la guerre ; d'autres supposent encore de longs mois d'occupation. Les premiers craignent une paix bâtarde, les seconds préconisent la lutte jusqu'à la dislocation complète de la force militaire allemande. Qui aura raison ? Nous sommes à mon avis à la merci d'événements diplomatiques inconnus. Toujours est-il que malgré la fatigue du peuple allemands, il luttera, conduit par ses chefs, jusqu'au bout. Un officier allemand estimait impossible pour les armées un 3^{ème} hiver dans les tranchées. On aurait pu lui répondre affirmativement quant aux armées françaises et allemandes mais pour les armées anglaises et russes était-il bien sûr de son dire ?

Nos amis Picard et Seydoux ont été hier à Maubeuge, accompagnés d'un lieutenant de ravitaillement, pour effectuer un versement d'espèces à la Banque Centrale de Maubeuge. Les fonds proviennent de la vente du Ravitaillement N°2. Ils nous ont rapporté peu de nouvelles. Des journaux français vus à Bruxelles ne disent rien de sensationnel. L'événement un peu important est la fausse position de la Hollande prise entre ses 2 puissantes voisines, l'Angleterre et l'Allemagne. L'Angleterre menace ses colonies et l'Allemagne sa frontière est. Un ultimatum a dû être envoyé par l'Angleterre, mais rien n'a transpiré du conseil secret des ministres hollandais.

À Maubeuge, la vie quoique très chère, est relativement facile. Les habitants placés sous le régime belge ne souffrent pas comme nous des mille vexations allemandes. Les usines ne sont pas démontées, quelques-unes même travaillent encore. Les commerçants continuent à trafiquer, on ne réquisitionne pas le vin dans les caves, mais on cite des négociants comme achetant des champagnes, des alcools, des portos en Belgique pour revendre soit aux Allemands soit aux indigènes.

Dimanche 16 je n'ai pas dîné chez mes amis. Les difficultés de vie rendent les invitations de plus en plus difficiles. Nous nous sommes promenés dans le courant de l'après-midi du côté du nouveau cimetière allemand ouvert sur la *Chaussée Brunehaut* à la hauteur qui domine le Cateau entre le faubourg de Cambrai et Montay. Cette dernière commune étant depuis peu rattachée à l'agglomération du Cateau, le champ de nos promenades est un peu plus étendu malgré cependant de nombreuses restrictions concernant les chemins ruraux amorcés sur la grande voie de communication.

Un nouvel envoi de vêtements aux indigents a été fait par les soins du Comité Américain ; notre hall est encombré de paquets comme il y a bientôt 3 mois ! Danquigny est venu de Caudry. Rien ne transpire de ce côté.

19 et 20 avril 1916

Je pensais les offensives allemandes arrêtées autour de Verdun. Elles continuent avec la même vitesse et je reste par moment confondu devant une telle opiniâtreté. Nos ennemis gagnent peu de terrain à vrai dire, mais à chaque attaque ils nous arrachent quelques positions stratégiques et nous font des prisonniers. Hier ils annonçaient nous avoir pris 1.600 hommes et 45 officiers. Il me semble que nos soldats se rendent plus facilement qu'au début de la campagne. Je crains voir chez eux moins de force réactive. Sont-ils dans des situations spéciales leur interdisant tout combat jusqu'au bout ? L'action de l'artillerie allemande est-elle telle que toute résistance soit impossible ? Ou encore la prison militaire allemande, avec tous les secours reçus de France, fait-elle oublier le vrai devoir du soldat ? Toujours est-il que dans nos attaques autour de Verdun, si nous nous donnons parfois de l'air, nous ne prenons que très peu de prisonniers. Cette situation ne cesse pas par instants de m'inquiéter.

Les Russes avancent en Asie Mineure. Hier ils avaient repoussé victorieusement une attaque turque sur leur centre et ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de kilomètres de Trébizonde. Quant aux Anglais, si l'armée de secours envoyée à Kut-el-Amara paraît un peu avancer, on reste étonné de ne point voir nos alliés prendre une offensive vigoureuse sur notre front pour décongestionner Verdun.

Les conditions de vie restent les mêmes. Hier j'ai pu avoir un petit morceau de veau que j'ai mangé accommodé aux carottes. Le pain est franchement mauvais. Un médecin d'Ors, avec lequel je causais aujourd'hui, me disait attribuer à la mauvaise farine une foule d'accidents infectieux sévissant en ce moment parmi notre population. Ces accidents se présentent sous la forme d'ulcères, de bobos à suppuration, clous, furoncles etc... Le remède serait de bluter plus le pain afin de faire disparaître certains microbes provenant du grain plus ou moins germé, en ce moment employé. Ce docteur aurait fait un rapport au Conseil Municipal du Cateau.

Il se confirme que nos bons paysans des pays de pâture ont tous plus ou moins des sommes rondelettes en bons communaux au point que l'arrêt de l'émission de la Chambre de Commerce de Cambrai a bien, comme je m'y attendais, jeté le trouble dans les petites combinaisons de nos rusés compères. Jusqu'ici les communes avaient emprunté pour substituer dans les portefeuilles des administrés les billets de la Chambre de Commerce aux divers bons. Les bons de la région d'Avesnes, moins bien gagés, dont le tirage dépourvu de contrôle sérieux est pour ainsi dire illimité, ne présentent plus les mêmes avantages que ceux de la Chambre de Commerce. Nos bons paysans se demandent en ce moment s'ils n'ont pas avantage de prêter à leur commune pour les œuvres d'assistance ce qu'ils ont ainsi thésaurisé. De cette façon ils auraient, au lieu de bons payables on ne sait quand après la guerre, une créance sur la commune. Je les encourage dans cette voie, car il faut à tout prix limiter ces émissions de papier monnaie qui, au grand plaisir de nos ennemis, ruinent notre crédit.

Le temps est toujours mauvais, pluies froides, rafale de grand vent.

21 et 22 avril 1916

Nous approchons du jour de Pâques et le temps détestable avec ces pluies continues nous fait prévoir de tristes fêtes. Par moments nous entendons le canon du côté d'Arras. Les communiqués allemands sont assez ternes ; ils n'indiquent pas de succès, nous devons même un peu progresser dans de légères attaques. L'événement important du jour est l'arrivée des Russes à Trébizonde et aussi, je crois, leur résistance victorieuse aux armées turques envoyées d'Europe contre eux sur tout le front arménien. L'armée russe qui opère dans le Caucase me paraît importante, bien outillée et capable d'accomplir de grands desseins. Qui sait si le salut ne viendra pas de la désorganisation turque. Je le pense du jour où les Alliés ont attaqué aux Dardanelles, attaque malheureusement sans résultat.

Nos relations pour la Chambre de Commerce entre le Cateau et Cambrai sont toujours effectuées par le même soldat allemand, ancien employé à Paris à la Société Générale. Il a été cette fois chargé d'apporter en plus de nos billets, les Saintes-Huiles pour le doyen du Cateau. Avec ce toupet qui caractérise nos ennemis, ce soldat a vu l'archevêque lui-même et reçu des mains de Mgr Massard secrétaire général, le dernier cultuel. Au reste avec ce genre toujours un peu gluant, propre à la race lorsqu'elle veut entrer en relation d'affaires ou même d'amitié avec vous, il fait très bien les commissions. Comme je lui avais demandé de me fournir quelques renseignements sur la situation de la Banque de France, il m'a découpé un bilan dans un journal allemand. Nous ne comptons plus par millions maintenant mais par milliards - 15 milliards de circulation, 7 milliards d'avance à l'état, 5 milliards 340 millions d'encaisse !

23, 24 et 25 avril 1916

Le temps très mauvais pendant la Semaine Sainte a brusquement changé et depuis le jour de Pâques, 23 avril, nous avons un vrai soleil de printemps. Voilà la 2^{nde} fois que j'accomplis mon

devoir pascal seul ; quelle tristesse de venir au Banquet Sacré sans être accompagné de ceux qu'on aime et cette fois ma peine a encore été plus grande puisque mon petit Jacques qui a maintenant 7 ans se serait agenouillé entre son père et sa mère pour recevoir son Dieu. J'ai prié de toutes les forces de mon cœur pour eux, mes 2 chéris, pour la France, pour la fin de ce terrible fléau. Je remercie Dieu de nous avoir protégé jusqu'à ce jour !

Et voilà les nouvelles reçues de France rendue encore plus rares par la recrudescence de sévérité dans les mesures apportées par nos ennemis concernant la correspondance des prisonniers. Danquigny, voyage hebdomadaire de Caudry au Cateau, n'a pu m'apporter les lettres écrites par Porez à sa femme et ce dernier ne peut plus donner des nouvelles de France. On lui a, au camp de Wezel, déchiré une lettre où il parlait de ma famille. Cette fois, il a pu introduire dans la carte postale envoyée à sa femme que son grand ami Jacques faisait des compliments et espérait bientôt revenir. C'est vague, mais c'est encore quelques souvenirs. Non, nous n'aurons jamais assez de haine pour ce peuple barbare qui foule au pied tout ce que nous avons de plus sacré et de plus cher, qui s'ingénie à nous ruiner, à nous faire souffrir, qui détruit pour le plaisir de détruire et qui va de par le monde comme frappé de démence, et accomplissant une sanglante mission. Mais la coupe des atroces folies va sans doute déborder !

Depuis longtemps les États-Unis d'Amérique protestent contre cette façon barbare de faire la guerre sous-marine. Ces mois derniers, 30 vaisseaux neutres ont été torpillés par les navires invisibles et les États-Unis à bout de patience ont remis une note très ferme pour faire cesser cet état des choses. Nous attendons avec une certaine anxiété la réponse allemande.

Les combats autour de Verdun continuent mais nous paraissent passer à l'offensive. Nous faisons quelques prisonniers en prenant des bouts de tranchée. Les Russes continuent à accentuer leur succès en Asie mineure ; les Anglais semblent en moins mauvaise posture du côté de Kut-el-Amara.

J'ai passé ma journée de dimanche chez mes amis Picard où j'ai fait un excellent déjeuner : rôti de bœuf et perdrix. Le lendemain M. Boudart me conviait à partager un filet de bœuf et à goûter d'un pâté de porc remis en fraude. Bref ces 2 jours ont été pour moi 2 jours de fête gastronomique après mes fastueux repas en denrées américaines. Je fais toujours des provisions d'œufs et de beurre. J'ai acheté pour 3 francs une moitié de lapin que j'ai accommodée en pâté. Il faut prévoir, car nul ne sait où nous allons comme ravitaillement. Les permissionnaires revenus d'Allemagne dépeignent la misère comme très grande dans leur pays. On dit que la population vit à Lille de riz et de lard américain !

Avec ce beau temps des avions survolent la ville, mais nous sommes étonnés de ne pas entendre le canon.

26 et 27 avril 1916

Je reviens de lire la dépêche du 26 affichée à la kommandantur. Contrairement aux précédentes, elle est très longue. Les Allemands nous font toujours quelques prisonniers de-ci de-là. Dans une attaque faite par nous du côté de Craonne nous avons perdu 80 hommes et une mitrailleuse. Sur la ligne des Vosges, nos ennemis disent n'être parvenu qu'à notre 3^{ème} ligne après une forte préparation d'artillerie mais nous ont enlevé encore 80 prisonniers et une mitrailleuse. Enfin, leurs dirigeables ont bombardé Londres, Ramsgate, quelques points de notre côte, Etaples entre autres, devenue camp anglais. Petits succès à vrai dire, mais toujours

succès propres à maintenir le moral de ce peuple d'un orgueil sans égal. Les Allemands ne sont pas fiers, ils sont orgueilleux dans toute l'acception du mot. Alors qu'en ce moment les États-Unis sont près de rompre les relations diplomatiques, nos ennemis considèrent ce fait comme négligeable. Leurs journaux réclament même l'entrée en lice des États-Unis comme favorable à la cause allemande. Au moins disent-ils nos sous-marins pourront librement couler tous les navires qu'ils rencontreront sans distinction de pavillon. Pour nous Français, nous voyons un état puissant se mettre à nos côtés pour le triomphe du droit. Jusqu'ici toutes les conventions ont été violées par le gouvernement allemand ; envahissement de la Belgique, refus de respecter les Conventions de La Haye, concernant les propriétés privées, rétablissement de la piraterie sur mer. On peut admettre qu'un état n'entre pas dans des conventions élaborées par d'autres états, mais une fois ces conventions signées, elles doivent être respectées et tel n'est pas le cas de l'Allemagne. Plus que jamais les nations veulent abolir cet axiome monstrueux : *la force prime le droit*.

On ne sait pas non plus, où peut conduire, pour le ravitaillement, la rupture des relations entre l'Allemagne et les États-Unis. Les uns disent que leur ravitaillement changera d'étiquette, il sera espagnol au lieu d'être américain, d'autres prévoient l'exode en masse dans les pays neutres des bouches inutiles. Il faut attendre patiemment et ne pas manquer d'amasser des provisions !

Madame Porez la femme de notre concierge a pu venir de Caudry ici pour 2 jours. Elle m'a montré la lettre de son mari datée du 3 avril qui me parle de mon petit Jacques mais hélas en termes si voilés. Le temps est magnifique ; il fait même un peu chaud pour la saison. Nous passons nos après-midis chez Picard au jardin.

28 et 29 avril 1916

Les communiqués allemands affichés en français à la kommandantur sont remplis des exploits de la flotte allemande, exploits accomplis, cela va sans dire au détriment de la marine anglaise. Je crois ces nouvelles tendancieuses ; elles émanent de l'amirauté allemande qui pousse à une rupture avec les États-Unis. Ces hommes de guerre et de furie, semblent dire à ceux qui penchent vers des mesures conciliantes : « *Ne craignez rien avec nos sous-marins, nous saurons briser la force maritime anglaise* ». Cela reste encore à prouver. Cependant nos alliés, les Anglais qui hésitent et tergiversent pour établir définitivement le service militaire obligatoire destiné à assurer une supériorité aux alliés sur le continent, feraient bien de réfléchir. Les Français partout à la peine ont donné et donnent encore le maximum d'efforts. Notre commerce, notre industrie, notre agriculture sont paralysés faute de bras. Notre sang coule à flot. Serons-nous assez forts pour le coup final ?

Les combats autour de Verdun tournent de plus en plus en combats de tranchées et fortes actions d'artillerie. Nous avons tous ici l'impression qu'une offensive générale des alliés se déclenchera dans quelques semaines ; sans doute attendons-nous l'arrivée de contingents coloniaux et aussi une époque de l'année permettant aux armes russes de combattre sur un terrain plus propice.

Tout est calme ici, nous n'entendons plus le canon ; des avions passent de temps en temps, ce sont des Allemands qui s'exercent ou surveillent les lignes. Hier le bruit courait du bombardement de la gare de Saint-Quentin. On parlait d'une escadrille de 20 avions, de gros dégâts, mais rien n'est encore venu confirmer ces dires.

Mon voisin Hautecoeur voit son officier partir du côté de Hann. Malheureusement le bureau reste toujours occupé par la voirie allemande et tout porte à croire que le nouvel officier ne changera rien à l'ordre établi par son prédécesseur. Nous, à la banque, nous sommes tranquilles en ce moment. Les services du Ravitaillement et de la Chambre de Commerce fonctionnent dans nos bureaux ; mon cabinet, assez spacieux, sert de salle de séance de délibération. Je peux jouir pleinement de mon petit jardin, tout heureux de m'y promener en pensant à mes chers absents, sans souffrir de la présence de nos ennemis.

30 avril et 1^{er} mai 1916

Nos amis les Anglais passent en ce moment une période critique : sur mer, les sous-marins allemands gênent leur commerce, inquiètent leurs côtes ; sur terre la garnison de Kut-el-Amara à bout de vivres s'est rendue le 30 avril aux Turcs sans conditions. À l'intérieur l'Irlande s'agite pour ou contre le *Home Rule* et le sang coule dans les rues. Enfin le service militaire obligatoire revu, discuté au Parlement ne trouve pas encore une vraie formule en rapport avec la situation. Nos ennemis exultent. Non contents d'afficher les télégrammes plus ou moins tendancieux, où les succès allemands sont toujours soulignés par une encre spéciale et de gros caractères, ils ajoutent quelques articles de journaux choisis en vue de nous déprimer et de nous faire perdre courage et confiance. Quelle délicatesse ! Comme ce peuple sait se faire aimer ! Au reste, le teuton ne connaît que la force. Quand celle-ci lui est imposée, il rampe. Mais il faut lui imposer et pour l'heure la chose n'est pas facile.

Depuis le premier mai, nos ennemis ont encore avancé leur horaire d'une heure. Nous savons qu'en France pareille décision a été prise, de sorte qu'ici nous avons adopté l'heure française qui se trouve avoir un écart d'une heure sur l'heure réelle. Cette mesure est à mon avis excellente pour la saison d'été. On jouit mieux et plus longtemps de la lumière solaire, on fait des économies d'éclairage. D'ailleurs les belligérants, en agissant ainsi, n'ont d'autre but que de faire des économies sur le combustible nécessaire à alimenter les usines productrices, soit de gaz, soit d'électricité.

Lundi a été payée la taxe sur les chiens pour 6 mois - 8 marks ou 10 francs en argent régulier. J'ai acquitté l'impôt pour Rip qui porte une médaille, très toc en fer-blanc, estampée aux armes impériales, l'oiseau de proie, avec le numéro 166. Rip n'en est pas plus fier, mais la vue du collier le fait toujours sauter de plaisir au moment de la promenade.

Nous avons un temps superbe, même chaud. Tous les matins nous entendons des avions qui bruissent comme de gros insectes dans le ciel bleu. Hélas ce ne sont pas les nôtres. Danquigny est venu de Caudry comme d'ordinaire, il ne connaît rien de plus que nous. Comme ici, le bruit court que les Allemands sont à bout de ressources en Allemagne. Que dirions nous, nous qui n'avons pas eu de viande depuis le 8 avril !

Une longue lettre est arrivée ici à M. Picard par la kommandantur. Elle vient de M. Gros... officier prisonnier en Allemagne. Elle nous donne une foule de nouvelles sur des catésiens absents ou mobilisés ; elle nous apprend la mort presque subite survenue le 30 mars de Madame Boudart femme de cet excellent ami avec lequel nous vivons ici si étroitement messieurs Picard, Seydoux et moi. On lui cache cette triste nouvelle, et c'est navrant de voir cet homme d'un naturel si gai, si insouciant continuer sa vie sans inquiétude attendant le retour des siens ! Je pense à tous ceux que j'aime et un voile de tristesse s'étend sur mon cœur.

2, 3 et 4 mai 1916

Temps beau et chaud agrémenté de petites averses très favorables au jardin. Le 3 au soir le canon s'est fait entendre assez violemment dans l'ouest, j'ai même été réveillé vers les 2h du matin par des coups sourds, puis tout s'est calmé comme par enchantement. Une action importante est-elle engagée du côté du front tenu par les Anglais ? Ou bien, ne faut-il voir dans ces combats que des combats de tranchées, c'est ce que l'avenir nous apprendra. Toujours est-il que de nombreux trains circulent la nuit sur notre ligne depuis quelques jours. Les communiqués officiels, ainsi que les articles toujours plus ou moins tendancieux de *La Gazette de Cologne*, lus ces jours derniers ne sont pas mauvais pour nous. Nous résistons et nous contre-attaquons du côté de Verdun avec de légers succès, nos avions circulent sur les lignes allemandes, combattant, faisant sauter des dépôts de munitions, incendiant des usines. Les Russes attendent visiblement le temps propice d'une offensive générale, offensive qui à mon avis, concordera avec celle que les Anglais et nous prendrons sur notre front. Les troubles de Dublin sont terminés. On estime à 15.000 le nombre de soldats russes débarqués à Marseille. Ils sont dirigés sur le camp de Mailly où fondus avec des Russes qui n'ont pu rejoindre la Russie et des Polonais, ils formeront une division organisée à la française.

Le temps fuit toujours, triste. Je vis au jour le jour mais forçant de conserver tout mon équilibre moral et physique, afin de mieux aimer ceux qui me seront rendus. Je n'espère rien, j'attends, mettant toute ma confiance en Dieu qui seul nous protège et règle toute chose. Mais aussi comme il est triste de vivre ainsi seul, loin des siens sans nouvelles sans entrevoir le moment de la délivrance. Les jours, les mois, les années même, passent et je me sens aller de plus en plus vers la vieillesse ! Aurai-je encore la force de jouir un peu de tous ceux que j'aime et de travailler au relèvement de notre pays !

4 et 5 mai 1916

Une nouvelle affiche est placardée sur nos murs. Elle concerne les banques et tous ceux qui font le métier de banquier. Nos ennemis, avec leur manie de tout légiférer, mettent la main sur les établissements et les particuliers maniant de l'argent ou ayant des dépôts de fonds ou de titres appartenant à des tiers. On commence par vous dire dans l'affiche que tout sera respecté, avoirs, capital etc...puis dans les paragraphes suivants le bo...(che) lève sa matraque et vous lisez l'obligation permanente de soumettre toutes vos opérations à une commission de contrôle et le pouvoir de l'état de s'emparer des titres déposés, enfin pour terminer la forte amende et la menace de prison. Je me mets en règle en déclarant au maire l'évacuation de tout ce que contenaient mes coffres, numéraire, billets, titres etc... Je rappelle dans cette déclaration la visite faite en février 1914 du délégué financier de Saint-Quentin, Khron.

Messieurs Picard et Seydoux, retour de Saint-Quentin où ils ont été jeudi 4 pour le ravitaillement ne nous rapportent que peu de nouvelles. On croit là-bas à une durée de la guerre causée par le retard des Anglais à entrer à fond dans le conflit. Sur la lecture d'un journal anglais, on parle d'une offensive possible vers l'automne ou le printemps prochain. Alors à Saint-Quentin, on plante force pommes de terre et légumes dans les cultures inexploitées car la grosse question est le ravitaillement de la population civile. Déjà on fait évacuer Lille, quartier par quartier, tellement l'alimentation est difficile. Les malheureux habitants sont dirigés dit-on dans les régions agricoles du nord.

Sur le front, du côté de Verdun, nos ennemis ne trouvent plus rien. Les ordonnances viennent dans nos régions rafler pour leurs officiers, à des prix forts, œufs, beurre, volailles. La municipalité va s'occuper de faire dresser un état des cultures afin de planter en pommes de terre celles qui seraient inexploitées. On a pu obtenir que ces pommes de terre ne seraient pas réquisitionnées pour les troupes le cas échéant.

J'ai eu l'occasion de causer dans mon cabinet avec l'officier allemand s'occupant en 2nd du Ravitaillement Américain. C'est un jeune homme, allemand de naissance, mais cosmopolite au dernier chef. Il a été presque élevé en Angleterre, connaît fort bien nos plages de Normandie, surtout Le Havre et Dieppe dont nous causons longuement. À Londres, il est occupé dans une banque et la conversation se poursuit sur cette question, mais sans aucun heurt. Je n'ai pas devant moi le Prussien devant qui tout doit plier, celui qui la *kultur* par excellence, mais un homme jeune et aimable déplorant cette guerre absurde. Quelle étrange chose, cette sympathie d'homme à homme quand le canon tonne et que de chaque côté on s'entretue sauvagement.

Les journaux ne sont pas mauvais pour nous. Notre rente monte et nos vaillants soldats semblent passer de la défensive à l'offensive. Nous prenons de l'air du côté de Verdun, et les Anglais se massent de plus en plus entre la Somme et l'Yser. Ont dit qu'ils ont sur ce front 1.600.000 hommes dont 400.000 canadiens. Les Russes avancent toujours, quoique lentement dans l'Asie Mineure ; ils débarquent par petits paquets à Marseille. Les Allemands envoient encore des zeppelins sur les côtes anglaises mais l'un d'eux se perd en mer et les Anglais répondent par la loi du service militaire obligatoire.

Depuis 4 jours je suis logé. J'héberge un sous-officier allemand qui inspecte les postes la nuit. Aussi Delbar est-il obligé de lui ouvrir la porte chaque nuit vers 1h du matin. De nouveau j'ai ordonné de fermer toutes les portes de l'appartement, seul moyen d'être chez soi et de ne pas avoir la surprise de voir ses meubles enlevés ou réquisitionnés.

Pas de nouvelles de la note américaine. Les Allemands paraissent s'incliner devant les États-Unis.

6, 7 et 8 mai 1916

Les télégrammes allemands insignifiants depuis quelques jours donnaient à penser que tout allait bien pour nous. Il n'en était pas comme nous pouvions le supposer, car aujourd'hui la kommandantur affiche de terribles combats autour de Verdun. Nos ennemis annoncent avoir pris les pentes nord de la colline 304, repoussé nos attaques au Mort-Homme ⁸⁹ et de plus fait environ 1.600 prisonniers. Je sais bien qu'avant de porter un jugement il faut attendre les communiqués français et ceux de nos ennemis affichés le 9 à la kommandantur, cependant je suis douloureusement impressionné de cette nouvelle et je me demande quand nous en aurons fini avec Verdun. Beaucoup d'entre nous ne comprennent pas pourquoi les Alliés ne font pas une offensive générale. Sans doute le moment n'est pas encore venu, mais nous français ne sommes-nous pas épuisés en hommes et en munitions par ses combats incessants. Depuis 4 jours, 3 zeppelins ont été descendus : 2 dans la Mer du Nord, 1 à Salonique. Rien ne nous est plus agréable que ces petits succès.

⁸⁹ Colline située au nord de Verdun à Cumières-le-Mort-Homme (Meuse – 55). Inclus dans la « Zone rouge » et faisant partie des 9 villages détruits et non reconstruits à titre mémoriel, Cumières a été déclarée « Commune morte pour la France. »

La réponse allemande à la note américaine donne lieu à de nombreux commentaires. Cette réponse que le jeune Jacquemart nous a traduite est empreinte de toute la méthode employée jusqu'ici par nos ennemis : excuses plus ou moins déguisées, procédés dilatoires, attaques violentes contre l'Angleterre. On pense que les États-Unis ne se contenteront pas de ce factum qui ne donne aucune satisfaction réelle et pose même des conditions avantageuses pour l'Allemagne.

Messieurs Picard et Seydoux ont été dimanche à Gommegnies où se tiendra tous les premiers dimanches du mois la réunion des membres des différents districts adhérents à l'émission des billets de l'arrondissement d'Avesnes. Nos amis ont fait la route en voiture, M. Seydoux a conduit à l'aller comme au retour, la kommandantur ayant refusé un cocher ! Comme nouvelles on n'est pas plus renseigné là qu'au Cateau.

Danquigny est venu comme de coutume dimanche, il a pris le modèle de la déclaration faite par moi pour l'arrêt des opérations de la banque. À midi dimanche, j'ai eu la très grande joie d'avoir une carte de Porez qui me donne des nouvelles de mes chéris. La carte est datée du 4 avril ; ma femme a reçu la bague en aluminium que j'avais confiée pour la lui remettre, à Madame Delépine. Jacques est bien sage et fait de grands progrès. Ces nouvelles sont un rayon de soleil dans la nuit noire dans laquelle je vis sans vivre ! Elles me donnent courage et espoir. Que Dieu une fois de plus soit loué et remercié.

9 et 10 mai 1916

Des cas de rage ayant été signalés dans les kommandanturs voisines, ordre a été donné de museler les chiens et les...chats. Il va sans dire que cette dernière mesure, excellente sans doute pour empêcher la rage de se propager est absurde quant à son observation. Mais tout l'esprit allemand tient dans cette ordonnance ; nous français, nous aurions simplement attiré l'attention sur les dangers de la rage propagée par le chat, sachant bien que museler un chat est chose impossible et absurde. Voilà donc mon pauvre Rip privé de ses promenades en liberté. J'ai bien essayé de lui mettre une muselière, mais je l'ai vu si malheureux avec cet instrument de torture que je préfère le tenir en laisse.

Des difficultés ont surgi au sujet des ouvriers occupés par les Allemands. Jusqu'ici tous les ouvriers réquisitionnés par nos ennemis étaient désignés par la mairie. Or le nombre augmentant de jour en jour et ces ouvriers ayant appris que des peines disciplinaires pourraient être exercées contre eux par les autorités françaises après la guerre, on refusait le travail. Grand émoi à la kommandantur qui voit dans le fait un complot. Le maire appelé et interrogé répond qu'en France aucune autorité municipale ne peut forcer un citoyen de travailler. La discussion entre M. Picard, le commandant et le juge a duré de longues heures. Bref l'autorité allemande, sous menace d'enlever du pays les travailleurs pour les conduire on ne sait où, force nos ouvriers à accepter le travail commandé. Jusqu'ici, il n'y a que demi-mal car nos ouvriers sont occupés plus pour la collectivité que pour nos ennemis. On les emploie à la minoterie, à la manipulation des grains, à la réparation des instruments aratoires. Que se passera-t-il quand il sera question de travaux touchant à la guerre ? Somme toute, la municipalité a eu le tort de servir d'intermédiaire entre la main d'œuvre et nos ennemis en acceptant de désigner ceux qui devaient être employés. Elle a agi pour un bien, mais a fait fausse route.

Hier, tous les tombereaux à 2 roues de la kommandantur ont été passés en revue. 200 ont été réquisitionnés, conduits dans des gares et enlevés. Chaque jour quelques morceaux de notre capital, de notre richesse, fuient et disparaissent aux mains de nos ennemis. Les jeunes poulains même sont enlevés. Que restera-t-il à nos cultivateurs pour mettre leurs terres en valeur ?

Nous savons par les communiqués français que les Allemands poursuivent leurs attaques sur Verdun. Ils n'ont pas pu s'emparer de la hauteur 304, malgré de furieux assauts. Leurs pertes sont immenses, mais on reste toujours confondu de cette puissance d'offensive. Où donc vont-ils prendre ces masses d'hommes armés avec un front aussi étendu ? Pendant ce temps la pauvre France, saignée à blanc, lutte toujours et résiste victorieusement. Cependant j'ai l'impression que nos troupes courageuses sans doute n'ont plus le même acharnement ni la même force d'offensive. Et alors quand et de quel côté viendra cette offensive ? Du front anglais peut être qui doit se renforcer et mieux s'organiser de jour en jour. Des Néo-zélandais et des Australiens débarquent dans notre pays ; il faudra bien que notre délivrance arrive un jour. Les Russes avancent toujours lentement en Asie Mineure, ils disent marcher sur Bagdad. J'ai eu l'occasion de lire *L'Echo de Paris* du premier mai et somme toute, je n'ai rien appris de plus que ce que nous lisons dans *La Gazette de Cologne*. Une fois encore j'ai pu être convaincu de l'exactitude des communiqués français donnés dans le journal allemand. Cependant, les succès anglais sont toujours masqués ou dénaturés dans *La Gazette de Cologne*.

11, 12 et 13 mai 1916

Les combats autour de Verdun paraissent diminuer d'intensité depuis quelques jours ; le bruit court même que les Allemands vont faire une offensive sur le front anglais dans le but de couper l'armée anglaise de l'armée française et aussi de tâter si la résistance britannique sera aussi ferme que la résistance française. Nous remarquons d'ailleurs des mouvements de troupes dans nos régions qui pourraient donner une certaine consistance à ce bruit. Le canon se fait aussi entendre du côté d'Arras et de nombreux avions allemands ont survolé notre région.

Les États-Unis acceptent la réponse allemande dans sa promesse de ne pas couler de navires de commerce sans avis préalable et après avoir sauvé toutes les vies humaines, mais ils se réservent de faire quand ils le voudront des observations à l'Angleterre pour le blocus maritime. Nous estimons l'Allemagne en mauvaise posture par cette réponse des États-Unis. Il faut attendre un fait pour juger. Les Russes avancent de Kermâneh sur Bagdad dont ils sont maintenant éloignés d'environ 150 kilomètres.

Des changements ont eu lieu dans le Bataillon de Lüneburg qui garde notre ville et les voies ferrées. Avec les nouveaux officiers sont revenus deux lieutenants dont l'unique passe-temps est de vexer la population en se faisant saluer. Depuis hier une douzaine de personnes, et parmi elles des vieillards, ont été conduites à la kommandantur après avoir été forcées de saluer 3 fois. Il faut dire qu'à la kommandantur on trouve plutôt absurde cette manière de faire et que les délinquants sont relâchés après observation et relevés de leur nom, prénom et numéro de matricule de carte. J'ai rencontré ce fameux officier rue de Fesmy, alors que j'allais promener Rip. Il venait vers moi à cheval, nous occupions tous les 2 le milieu de la chaussée, à ses côtés marchait un soldat conduisant un ouvrier qui avait mal salué. Sans me déranger de ma route, je vais droit sur lui, mes yeux ne quittant pas ses yeux, mon visage exprimant la haine, le mépris et le dédain. À mon approche je voyais sa figure se crispier de mon air insolent. À un mètre,

presque botte à botte, j'ai soulevé mon chapeau, assez pour ne pas être inquiété, mais trop peu pour que mon salut fût-ce qu'il devait être, c'est-à-dire un vrai salut. Et j'ai continué ma route !

Le salon de M. Edouard Ponsin, un des plus jolis, un des mieux meublés du Cateau, un de ceux enfin où régnait le plus de goût, a été réquisitionné pour être transporté dans la maison du député Seydoux, actuellement casino de Lüneburg. Mais mieux encore, le gardien de cette maison qui depuis l'occupation entretient l'immeuble et le jardin s'est vu interdire l'entrée du potager planté, semé par lui, de ses deniers, en vue de pouvoir se nourrir avec sa famille de légumes récoltés. Tout est à eux, tout leur appartient, aucune loi, aucune charte ne protège le malheureux citoyen français resté en pays occupé. L'autorité supérieure allemande qui réquisitionne nos récoltes, nos vaches, nos porcs, tous les produits de la ferme, et qui ne saurait nourrir la population sans le Ravitaillement Américain, encourage la culture maraîchère et d'un autre côté le premier officier venu réquisitionne votre jardin quand les hommes des postes ne pillent pas ceux qui se trouvent dans leur voisinage.

Mon voisin Hautecoeur m'a cédé un petit morceau de viande, je n'en avais pas mangé depuis le 24 avril !

Nous vivions ici dans une trop grande quiétude, une nouvelle tuile vient de nous arriver. Lundi 15, ordre nous est donné dans le courant de l'après-midi d'avoir à tenir nos bureaux libres pour l'État-Major d'une division dont le Cateau sera le centre. Une fois de plus vont recommencer nos ennuis. Nous sommes obligés de déménager dans mon cabinet tous les imprimés, tous les services installés dans nos bureaux du Ravitaillement Américain et de la Chambre de Commerce. Archives, pièces comptables, numéraire, coffres-forts sont de nouveau aménagés dans mon cabinet. Heureux encore que nous serons, si on ne nous prend pas aussi cette pièce. Je remonte un second lit dans mon salon pour les sous-officiers qui ne vont pas manquer de me demander à coucher et j'attends les événements.

Danquigny venu ici comme d'ordinaire le dimanche me dit que Mme Porez et a reçu une carte de son mari dans laquelle il donne de bonnes nouvelles de ma chère femme, mais toujours à mots couverts, puisque toute communication par les prisonniers avec les pays occupés, strictement interdite, devient de plus en plus difficile pour ne pas dire impossible. Et puis, je me demande toujours si on voudrait m'annoncer quelque mauvaise nouvelle.

Hier mes amis E. Picard et Seydoux ont été à Maubeuge pour régler les comptes du Ravitaillement N°2 à la Banque Centrale de Maubeuge. Ils ne nous rapportent aucune nouvelle ; si une, la confirmation de la mort de madame Boudart, la femme de notre excellent partenaire au bridge. Cette pauvre dame enfuie en France avec sa fille et ses 2 petits-enfants a d'abord habité Le Havre, puis La Bourboule, puis Paris où elle se trouvait dans une pension de famille. M. Boudart avait régulièrement des nouvelles par son gendre, M. Singer, prisonnier de Maubeuge dès le début de la campagne. Sachant tout son monde en sûreté M. Boudart vivait comme nous tous au jour le jour sans trop d'inquiétude. Quel triste retour à la réalité ! Et combien de nous, éloignés de leur famille depuis de longs mois subiront le même sort. Il n'est pas de jour que je ne tremble pour mes êtres chéris.

Ces jours derniers j'ai mangé un peu de viande que des voisins complaisants m'ont cédé. Un petit beefsteak lundi, et mardi un excellent morceau de veau. Il faut dire que rien ne m'a encore été débité à la boucherie municipale depuis le 8 avril. On a bien vendu de la viande américaine conservée, mais les morceaux me paraissaient si peu appétissants que j'ai préféré m'abstenir d'en goûter. Et dire qu'à Maubeuge on peut se procurer de tout à des prix élevés mais encore assez facilement. Nos amis ont mangé hier de la viande de veau payée 2 francs la livre.

Depuis quelques jours nous entendons le canon dans la direction d'Arras. Les Allemands, aux dires des bruits qui circulent, massent des troupes entre Maubeuge et Lille. Veulent-ils répondre à une attaque de notre part ou préparer une nouvelle offensive sur le front tenu par les Anglais ? L'avenir nous le dira sous peu. Les combats du côté de Verdun paraissent ralentir. En Asie Mineure les Russes avancent vers Bagdad.

17 et 18 mai 1916

Le 16 au soir, mardi, la vieille maman Picard très âgée, 83 ans et malade depuis de longs mois, s'est éteinte doucement au moment où après avoir passé la journée dans son fauteuil au milieu des siens, elle se mettait au lit. Ses enfants faisaient avec moi et M. Seydoux une partie de bridge. La bonne qui l'a soigné n'eut que le temps de descendre et dire « *Vite, madame n'est pas bien* », que la pauvre malade expirait sans aucune souffrance. Madame Picard, mère que je voyais beaucoup depuis la guerre était une femme remarquable par son intelligence et son énergie. Quoique très malade, cancer d'estomac croit-on et surtout vieillesse, elle a lutté beaucoup, jusqu'au bout pour voir ses petits enfants qui sont en France. C'était la seule grâce qu'elle demandait à Dieu car ses enfants, mes 2 amis Picard, l'entouraient des soins les plus affectueux et il lui avait donné toute espèce de consolation autant par leur succès dans les affaires que par une dignité dans leur vie publique et privée.

La journée d'hier, 17, a été prise par les fourriers qui circulent par la ville faisant le logement. Tout donne à penser que nous aurons beaucoup de troupes dans la région et je me prépare ici à être plus ou moins envahi. Pourvu que l'on me laisse la jouissance de mon jardin ; c'est une de mes uniques consolations en ce moment. J'y prends mon café à midi, je m'y promène mélancoliquement le soir en fumant ma pipe. Ce matin 18, au moment où j'écris ces lignes, mes locataires forcés arrivent. Tous sont assez jeunes. Je conduis le sous-officier à la chambre qui lui est réservée, il me paraît convenable et il me semble que nous pourrions nous arranger. Jusqu'à présent le bureau de Ravitaillement Américain ne donne lieu à aucune observation.

Hier, j'ai vu passer des groupes de chevaux, non harnachés, très misérables, mais aujourd'hui ceux qui circulent conduisant des voitures de train sont en bon état.

Nos ennemis affichent un gros succès des Autrichiens sur le front italien. Nos alliés auraient perdu de 6 à 7.000 prisonniers. Alors ! Ce sont les puissances de l'Europe Centrale représentées comme épuisées qui attaquent toujours depuis le commencement de 1916 et toujours avec un succès relatif ! Que font donc les Alliés ? Sans doute l'heure n'a pas encore sonné pour nous d'une offensive sur tous les fronts. Les Russes éprouvent de la résistance du côté d'Erzincan, mais progressent vers Mossoul et Bagdad.

Nous avons entendu le 16 au soir une violente canonnade dans la direction de La Bassée. Hier le bruit courait que sous la pression anglaise les Allemands avaient cédé sur plusieurs points, mais aujourd'hui ce bruit est démenti ! Quand aurons-nous une vraie bonne nouvelle ?

19 et 20 mai 1916

Ce 19 mai on a célébré les obsèques de madame Picard, mère de mes excellents amis Picard. Jamais au Cateau je n'ai vu une telle affluence de monde à un enterrement. On peut dire que toute la ville a voulu, en rendant le dernier devoir à cette femme de bien, honorer ses hautes qualités et reconnaître tous les services rendus à la cité par son fils Émile depuis l'invasion. Si les amis du dehors avaient pu venir aux obsèques, nul doute que l'affluence ne fut encore plus considérable. Beaucoup de fleurs et de couronnes ; j'avais tenu, comme ami reconnaissant, à envoyer aussi un souvenir. Le Commandant de Place allemand et son officier ont suivi toute la cérémonie. Du commencement à la fin, leur tenue a été des plus correctes. Avant l'offrande, le curé-doyen dans une allocution un peu trop peu étendue, a parlé des vertus, des qualités et de la foi vive de cette femme de bien. J'étais dans le cortège, en compagnie de M. Collet, père de ces dames Picard, autorisé spécialement à venir de Maubeuge au Cateau pour la cérémonie.

Dans l'après-midi de la journée du 18, un officier allemand est venu à la banque pour s'assurer de l'arrêt de nos services et sans aucun doute prendre connaissance des différentes pièces justifiant l'évacuation totale de mon encaisse et de mes titres. J'étais absent et on n'a pu me joindre. L'officier pressé par le train a répondu qu'il ne pouvait attendre mais reviendrait. Avant de venir à la banque, cet inspecteur d'un nouveau genre s'était rendu à la Caisse d'Epargne et chez Verley-Decroix ⁹⁰. Son attitude a été des plus correctes.

Mes locataires forcés appartiennent à une division bavaroise envoyée pour se reformer dans nos pays. J'ai vu jusqu'à ce jour peu de vrais combattants, et j'ai surtout à faire à des scribes, tous plus ou moins malingres et chétifs, tirés sans doute des services auxiliaires de l'armée. Malgré cela, beaucoup portent des décorations, soit de Bavière, soit même la Croix de Fer. Les 2 sous-officiers logés chez moi sont convenables et jusqu'ici peu exigeants. L'un d'entre eux qui a le grade de sergent-major est de très petite taille ; il ressemble beaucoup à l'un de mes jeunes camarades de Dieppe, Appert, tombé au commencement de cette guerre épouvantable. Très déférent à mon égard, il se range toujours à mon passage dans les escaliers en rectifiant la position.

Parmi les soldats nous en avons un qui parle très bien le français. Hier dans le courant de la soirée nous avons une assez longue conversation par la fenêtre de mon jardin, dont heureusement je conserve jusqu'à maintenant la pleine jouissance. Certes les Bavarois sont loin de ressembler aux Prussiens ; chez eux on rencontre maintes qualités que l'on se plaît reconnaître aux Français. Mon soldat qui a passé quelques années en France, à Nice, dans une maison d'exportation d'huile, déplore la guerre, reconnaît la vaillance et l'organisation de l'armée française et comme tous ses semblables, accuse l'Angleterre d'avoir conduit les peuples au conflit. Il avoue presque avec moi que l'Empereur d'Allemagne était en juillet 1914 l'arbitre des nations mais qu'il n'a pas voulu la guerre. Et de me défilier tous lieux communs avancés par leur gazette depuis 2 ans. Les plus hardis mensonges prennent toujours sur ce peuple facile à conduire et crédule à l'excès. Dans la ville peu de soldats, mais de nombreux convois de ravitaillement attelés à de petits chevaux en assez bon état.

Le fait important de la guerre est la violente attaque faite par les Autrichiens sur le front italien. Nos alliés ont cédé un peu de terrain et éprouvé quelques pertes en prisonniers. Quelques milliers d'hommes disent les Autrichiens.

⁹⁰ Banque Verley, Decroix et Cie, fondée en 1858, ancêtre du Crédit du Nord

Calme sur notre front. Il fait un temps exquis, la campagne dont nous ne pouvons jouir puisque nous sommes prisonniers dans notre ville, doit être merveilleuse. Comme j'aimerais à me trouver au milieu de mes chéris !

Ce matin 20 mai, Marie a eu à la boucherie municipale 500 grammes de viande, petit contre-filet. Aucune distribution ne m'avait été faite depuis le 8 avril !

21, 22 et 23 mai 1916

Je viens de lire les télégrammes affichés par les Allemands. Les nouvelles sont franchement mauvaises. Les Anglais au nord d'Arras ont perdu 2 kilomètres de tranchées avec 220 prisonniers. Pour nous, violemment attaqués sur la rive gauche de la Meuse, nous avons dû céder du terrain aux positions du Mort-Homme et de la hauteur 304. Nos pertes en prisonniers et en matériel sont assez importantes. Elles semblent s'élever au total à 2.000 hommes, 20 mitrailleuses et 6 canons. J'attends avec une certaine impatience le communiqué français pour juger la situation. Quant aux Italiens, la retraite aux dires de nos ennemis se change en déroute. Nos alliés auraient perdu de 20 à 22.000 prisonniers, 130 canons, des positions importantes. Pendant la lecture de ces communiqués, j'ai écouté les remarques des hommes et femmes du peuple groupés autour de moi. Chose curieuse et qui se répète chaque fois, quand nos ennemis affichent des succès, on ne croit rien de ce qui est écrit et on tourne en plaisanterie le chiffre des prisonniers accusés. J'admire cette foi robuste du populaire dans le succès final. Elle énerve nos ennemis et est peut-être le meilleur signe de la victoire. Pour moi, je raisonne trop sur les faits et je suis loin de partager cet optimisme confiant. Je reste confondu de la puissance d'offensive des Allemands, puissance contre laquelle nous résistons certes avec succès mais qui permet à nos ennemis d'enregistrer des victoires partielles propres à remonter le moral du peuple et de l'armée.

Danquigny, dimanche, nous a rapporté comme venant d'un caudriot, retour de Bruxelles, les meilleures nouvelles. Suivant lui, les Allemands ont subi un échec retentissant devant Verdun où ils auraient perdu beaucoup de monde et d'ici quelques mois, 2 ou 3, nous serions débloqués par une offensive formidable prise par les Alliés sur tous les fronts. À Bruxelles, la haine contre les Allemands va sans cesse en augmentant. Un journal, *La Belgique Libre*, tiré à 12.000 exemplaires mène une violente campagne contre les boches. Jusqu'ici le gouvernement allemand n'a pu saisir ni rédacteur ni imprimeur. Le bruit court qu'il faut voir là la main du clergé et en particulier des jésuites. La misère en Allemagne irait en augmentant ; quant à la nourriture du soldat elle laisserait beaucoup à désirer. On parle de 800 grammes de viande avec 20g d'os par homme et par semaine. Je m'aperçois d'ailleurs de cet état de choses avec les soldats occupés dans nos bureaux. Il y a 3 mois au passage de la division formée ici et retour de Serbie, Rip avait de la viande plus qu'il n'en pouvait prendre, aujourd'hui il a beau quémander, on ne lui donne plus rien.

La division formée dans notre pays appartient à la Bavière. Aussi les Bavares nous rendent-ils l'occupation moins terrible, car ils n'ont rien des manières des Prussiens. Ils occupent dans les logements les parties qu'ils doivent occuper sans plus exiger. On ne les voit pas roder par tout l'immeuble en espions comme les Prussiens. Ils usent même de la propriété privée en y mettant des formes. L'un des officiers logés chez M^{elle} Ponsin a demandé l'autorisation de remonter la pendule de sa chambre !!! Les 2 officiers de M. Eugène Picard ont tenu à présenter leurs hommages à la maîtresse de la maison avant de prendre possession de leur chambre. À Caudry

comme un commandant s'étonnait qu'on eût ainsi détériorer les usines, il a dit ce mot : « *C'est bien là du travail de Prussien* ».

Hier, grand émoi dans la rue. Une quinzaine de prisonniers russes attachés comme valets d'armes ou conducteurs ont été logés dans l'estaminet mitoyen de la banque. Ils ont été l'objet d'une grande curiosité et aussi de beaucoup de compassion. On leur a apporté des vivres, œufs, beurre, fromage. Je leur ai fait passer par Marie, ma bonne, un peu d'argent.

24 et 25 mai 1916

Jamais les Français qui ont le grand bonheur de vivre de l'autre côté des lignes, sous les lois de notre pays, ne sauront, ne comprendront tout ce que nous aurons souffert. Comment d'ailleurs dépeindre cette vie d'angoisse et d'inaction qui anémie peu à peu toute une force vitale ! Tantôt nous sommes sous la menace de perquisitions ou de vexations ordonnées suivant le caprice du premier officier, ou même bas-officier, venu, tantôt on se plaît à déprimer notre confiance en affichant en caractères soulignés les insuccès de la France et de ses alliés. Je m'efforce de réagir contre cet affaiblissement moral en menant une vie des plus réglées. Mes matinées se passent soit en travaux pour les emprunts à la Chambre de Commerce, soit en écrivant ces impressions, souvenirs pour mon cher petit Jacques. Quant à mes après-midis, elles sont toujours depuis quelques mois fort occupées par le finissage des bobines de fil manufacturées par mon ami Eugène Picard. Plusieurs dames de la ville travaillent avec nous et nous formons ainsi un petit cercle très intime où nous mettons en commun nos tristesses et nos espoirs. Cette fabrication de fil a pris un certain essor depuis que le C.R.B, ou mieux Comité de Ravitaillement, achète notre production pour l'écouler sur les pays du front de la 2^{ème} Armée. Monsieur Eugène Picard a ainsi utilisé tout son stock de coton et donné des salaires à une vingtaine d'ouvriers et d'ouvrières. L'affaire en outre doit être excellente car les frères Picard ont pu non seulement rembourser tous leurs emprunts à la Chambre de Commerce, mais encore faire de nombreuses avances à des particuliers.

Le communiqué était hier excellent. Nous avons repris la carrière d'Haudremont et le fort de Douaumont. Malheureusement le télégramme allemand affiché aujourd'hui donne toutes ces positions comme reprises par nos ennemis. J'attends le journal de Cologne pour lire notre communiqué correspondant tout en espérant y trouver un correctif. Nos alliés Italiens cèdent du terrain sous la formidable poussée des Autrichiens. Jusqu'ici le terrain perdu était du terrain conquis, mais voici les armées autrichiennes sur le territoire italien et là chose me paraît devenir grave. D'autre part, je crains une répercussion défavorable de cette défaite italienne sur les neutres des Balkans. Un petit article de *La Gazette de Cologne* nous annonce la liaison du côté de Bagdad des troupes anglaises et russes après un raid de cavalerie audacieux des Russes. Serions-nous à la veille d'événements favorables en Asie Mineure ? Nous nous demandons toujours quand viendra notre offensive générale ? Attendons-nous d'être plus prêts en hommes et en munitions, ou comptons-nous sur un affaiblissement de l'Allemagne, affaiblissement pouvant venir du manque de denrées ou d'objets de première nécessité ? L'opinion populaire dans notre région escompte une délivrance prochaine. Puisse-t-elle être dans le vrai !

Les Bavarois stationnés au Cateau et dans les environs se conduisent généralement bien. Ce ne sont plus les guerriers farouches des premiers temps. On sent chez eux la lassitude, mais il ne faudrait pas conclure de cette impression que ces troupes sont inférieures. J'ai vu hier un

bataillon en marche du meilleur aspect. Les hommes sont tous jeunes et solides. À la pause, sur la grand-place, j'ai compté 11 numéros de régiments différents sur les casques. Nous aurions donc devant nous des débris de régiments réformés !

26 et 27 mai 1916

Les combats au nord de Verdun continuent. Les Allemands, avec une opiniâtreté conforme au génie de leur race, lancent divisions sur divisions à l'assaut de colline 304 ou de l'Homme-Mort. Peu leur importe de subir des pertes inouïes, la vie des hommes leur importe peu pour arriver à acquérir quelques centaines de mètres de terrain. Ils sont même parvenus à nous arracher la carrière d'Haudremont et à nous refouler du fort de Douaumont où nous avons pris pied. Les environs de Verdun doivent être un épouvantable charnier. Où tout cela nous conduira-t-il ? Ou nos ennemis veulent Verdun à tout prix, ou ils essaient d'épuiser nos réserves d'hommes et de munitions si utiles pour la prochaine offensive. Ce jeu-là pourrait aussi se retourner contre eux. J'ai eu l'occasion de lire aujourd'hui un papillon renfermant un article de Lav... très bien fait, daté de janvier 1916. Dans cet article, les forces en hommes de l'armée allemande y sont fort bien étudiées et il ressort que nos ennemis dès le début ont mobilisé tous les hommes disponibles. Étant donné leur volonté de passer coûte que coûte partout où ils ont attaqué, leurs pertes ont été effroyables et leurs réserves tendent à s'affaiblir de plus en plus. Les Allemands ont violé leurs traités pour aller vite et frapper sur Paris un coup décisif, nous, nous avons intérêt à temporiser. Ne faut-il pas de longs mois pour permettre à l'armée russe de se réorganiser et à l'armée anglaise de s'organiser. Alors prenons patience, attendons, souffrons pour la France et l'humanité.

Un de mes petits serins a été retrouvé mort dans sa cage hier matin. C'est le deuxième depuis le commencement de la guerre ; il m'en reste encore 3, j'aimerais à les conserver jusqu'au retour de mon petit Jacques. J'ai lu hier dans *La Gazette des Ardennes* que nos parents de France pourraient nous envoyer des cartes de 20 mots. J'attends avec impatience des nouvelles de ma chère femme.

M. Seydoux a été hier en compagnie de M. Boudart à Tupigny, ferme de M. Seydoux sise dans l'Aisne près de Mennevret. Dans ce pays toutes les terres mises par les Allemands sous la surveillance d'un chef de culture français sont toutes cultivées et bien soignées. Il n'en est pas de même dans notre région où de-ci de-là des champs n'ont pas été ensemencés. Il faut dire que nos ennemis prennent de plus en plus nos chevaux au point qu'on est en droit de se demander comment on pourra remédier à ce dommage. La situation n'est pas la même dans les pays de pâtures. Là, le matériel agricole ne joue qu'un rôle secondaire et nos bons paysans loin de perdre de l'argent doivent s'enrichir. Le prix du beurre à 2,50f la livre et les œufs à 0,20f pièce leur laissent un bénéfice appréciable. On dit même que le saindoux américain est acheté pour mélanger au beurre ! D'ailleurs les conditions de vie dans les campagnes ne laissent pas à désirer. On mange du pain blanc tous les jours et de la viande de veau ou de porc un peu comme on veut.

28, 29 et 30 mai 1916

Calme complet. Le temps avec des alternatives de pluie et de soleil est des plus favorables à tous ces petits jardins cultivés autour de la ville par la population ouvrière. Peu à peu nous allons passer à l'état de végétariens. Je ne m'en plains guère car ce régime, s'il ne donne pas les forces suffisantes pour pratiquer les exercices physiques, convient en ce moment à la vie sédentaire que nous menons. Par ailleurs notre ration de pain augmente sensiblement, elle est

depuis un mois de 400g par jour et par personne et on parle de nous donner une distribution supplémentaire de 50g en farine également par jour et par personne. Cette combinaison permettra d'avoir un petit stock de farine auquel nos ennemis ne pourront pas toucher. En ce moment le Comité de Ravitaillement nous distribue du riz, des haricots, des lentilles, du lard très gras, du saindoux, en quantité suffisante, toujours à condition de prendre chaque semaine le plein de la ration. Nous avons droit chaque mois à 450g de café, 250g de sucre, 225g de savon. Mon boucher Ramette pouvant tuer pour la commune de Montay a toujours un certain excédent dont il fait profiter sa clientèle. J'ai pu avoir ainsi une livre de bœuf pour 2 francs qui m'a fait faire 2 repas. Pour le lard américain, grâce à quelques cigares habilement distribués, en me donne au ravitaillement un morceau où le gras ne domine pas trop. J'en fais cuire une grande partie au four que je mange froid le lendemain avec une purée de pommes de terre. Somme toute, sans avoir des menus de Lucullus, on s'en tire encore.

Si, sous ce rapport, nous sommes à la portion congrue, les Allemands ne sont guère mieux partagés que nous. Adieu les bombances des premiers temps. Beaucoup de café, de thé, très allongé de margarine, de saindoux, de marmelade, avec au repas de midi un morceau de viande qui nage dans une gamelle et dont l'aspect n'a rien de bien appétissant. D'après les bruits ou mieux les nouvelles parvenues d'Allemagne, et malgré les rodomontades des gazettes d'Outre-Rhin, le ravitaillement du peuple allemand laisserait de plus en plus à désirer. On a nommé un dictateur aux vivres avec les pouvoirs les plus étendus. Aussi nos ennemis qui n'ont pas réussi devant Verdun et qui voient les forces alliées s'accroître de jour en jour voudraient-ils voir s'engager des pourparlers de paix. On ne leur permettra pas de parler au moment qui leur paraît le plus favorable ; nous devons tous travailler pour les générations futures à abattre le militarisme prussien. Notre manière de combattre, à nous les envahis, est de savoir souffrir sous la botte ennemie.

Hier, j'ai eu une difficulté avec le soldat Klein qui fait les logements. Passant dans nos bureaux, il remarque un matelas à terre et entre de suite dans la loge du concierge, où je me trouvais pour les prêts de la Chambre de Commerce, réquisitionner un lit-cage appartenant à Porez. J'essaie de sauver ce lit en arguant que le soldat était bien couché ainsi. Rien n'y a fait, mais où j'ai résisté c'est quand il a voulu que le lit fut montée *par moi* de suite. J'ai fait appeler Delbar qui a monté le lit avec un soldat. Rien n'égale l'audace des scribes de la kommandantur, plus autoritaire que les officiers eux-mêmes.

Danquigny est venu comme d'ordinaire de Caudry. Il m'a fait tenir une lettre de Porez où il est dit que ma femme va bien et que mon cher Jacques grandit et travaille. La veille M. Piot avait reçu une carte également de Porez où les mêmes nouvelles étaient données. Je remercie Dieu du plus profond de mon cœur et je Le prie de protéger mes êtres chéris !

31 mai et 1^{er} juin 1916

Premier juin, jour de l'ascension. Je mets mes notes à jour au retour de la messe.

Que dire des tristes pensées qui ne cessent de m'assaillir, séparé que je suis ainsi depuis de longs mois de tous ceux que j'aime. Et puis les nouvelles de la guerre sont de plus en plus propres à nous faire envisager sous de tristes couleurs. Nous avons cédé du terrain à l'ouest de la Meuse et nous nous retirons derrière la route Béthincourt - Cumières. Malgré nos contre-attaques, nos ennemis ne cessent d'avancer, pas à pas sans doute, mais ils avancent. Quant à nos alliés italiens, ils continuent de reculer et maintenant les Autrichiens sont en Italie à 8

kilomètres de la plaine, dans la Vénétie, menaçant Venise et toute l'armée italienne sur la frontière derrière Görz. Nos alliés pourront-ils résister à cette poussée formidable qui semble culbuter les résistances les mieux établies ? Pendant ce temps les Alliés restent dans l'expectation. Aucune offensive ne paraissant devoir se dessiner soit sur notre front par les Anglais, soit par les Russes. D'ailleurs ces derniers éprouvent une assez sérieuse résistance dans leur marche en Asie Mineure.

Sommes-nous à la veille de voir triompher le militarisme prussien ! ?

2 et 3 juin 1916

Hier le communiqué allemand annonçait une grande victoire navale sur les Anglais, aujourd'hui il nous donne la prise d'assaut du Bois de la Caillette au nord de Verdun avec 2.000 prisonniers dont 70 officiers. La fameuse victoire navale ne m'inquiète pas, car le télégramme contient un certain nombre d'obscurités et par ailleurs nos amis les Anglais sont de force de lutter contre la flotte allemande. Ce n'est pas 2 ou 3 unités de moins chez nos voisins qui donneront l'empire de la mer aux Allemands. Je suis plus inquiet des attaques répétées du côté de Verdun. Nous contre-attaquons il est vrai, mais nous cédonc toujours plus de terrain. Beaucoup de mes concitoyens et entre autres mon voisin et ami Hauteceur traitent les Allemands de menteurs et font fi des communiqués affichés. Je ne partage pas leurs avis ; notre situation sous Verdun n'est pas si brillante. Ou nos ennemis disposent de moyens de destruction contre lesquels nous avons peine à lutter, ou alors ils sacrifient sans compter les vies humaines. Le résultat est que nous sommes pressés de plus en plus sous les forts de Verdun et que nos pertes en hommes et prisonniers vont en s'accroissant de jour en jour.

Les conditions de vie en Allemagne deviennent de plus en plus difficiles. Elles sont telles que nos ennemis font courir dans leurs journaux des bruits de paix. Suivant les conversations des officiers, les chancelleries, sous la direction des États-Unis, travailleraient à la paix et d'ici 2 ou 3 mois nous arriverions à une solution satisfaisante. L'Angleterre seule serait difficile. C'est assez dire l'état de lassitude qui s'empare peu à peu du peuple allemand. Pour remonter le moral de ses sujets, Guillaume veut des victoires, aussi les envoie-t-il sans compter à l'assaut de Verdun. Enfin, en vue d'obtenir de meilleures conditions, la diplomatie allemande aimerait à mettre Verdun dans ses atouts. Sans doute la France serait-elle moins difficile pour traiter si elle avait perdu cette forteresse importante, sorte de pivot de ses armées.

Toujours est-il que de tous les côtés on s'accorde à dépeindre le soldat allemand comme mal nourri. Les officiers font encore bombance, mais leurs subordonnés mangent une dégoûtante gamelle. À Berlin, on aurait 125g de viande par tête et par semaine, et défense de faire des provisions. Bref, le peuple se plaindrait du manque de sucre et murmurerait contre toutes les mesures vexatoires attentant à sa liberté de circulation.

Danquigny a été à Lille 2 jours pour traiter de questions d'emprunt. Je compte le voir demain, mais d'ores et déjà nous savons que nos compatriotes lillois quoique très malheureux du manque de vivres, escomptent toujours la victoire et une prochaine délivrance. En attendant ce moment après lequel nous soupirons tous, nos ennemis continuent à se conduire dans notre pays avec la délicatesse qui les caractérise. Ils mettent en coupe réglée le Bois l'Évêque dans lesquels ils installent une scierie. On parle de 5 à 600 ouvriers embauchés pour l'abattage ; ces ouvriers recevraient de 4 à 5 marks par jour. Il va sans dire qu'en travaillant ainsi ils travaillent contre leur Patrie puisque tous ces bois débités servent à faire des tranchées. Pauvre Bois

l'Évêque dans lequel nous nous plaisions ma femme et moi à faire des promenades, c'en est fini de lui !

Monsieur Habert, ancien garçon épicier à Cambrai et maintenant inspecteur au Cateau pour l'Étape de Saint-Quentin, après avoir plus ou moins saccagé la maison Delbar qu'il occupe, cherche une machine à écrire. Son secrétaire, en rapport presque quotidien avec le Comité de Ravitaillement Américain a bien vu celle qui sert à la correspondance de ce service important placé dans mon cabinet. Que faire pour se l'approprier ? C'est bien simple, son chef signe un bon de réquisition, puis accompagné d'un prisonnier civil servant de porteur, il enlève la machine au nez et à la barbe des comptables en disant que la chose est entendue avec messieurs Picard et Salomon. Je n'étais pas là, et le comptable n'ose refuser. De retour au bureau, M. Picard demande où est la machine, on lui raconte l'histoire. Furieux d'avoir été si indignement joué par un si piètre personnage, M. Picard court à la kommandantur, demande justice et parle de pousser l'affaire jusqu'à Saint-Quentin puisque cette machine était placée sous la protection de l'affiche du Comité Américain. Le lieutenant, très ennuyé du procédé employé, promet de faire une enquête et le soir la machine revenait dans mon cabinet.

4, 5 et 6 juin 1916

Le combat naval du 31 mai paraît avoir eu une importance considérable, du moins quant au nombre de grands navires modernes engagés. Il est hors de doute que la flotte allemande a tenté de surprendre pour la détruire en entier, grâce au temps brumeux, l'escadre des grands croiseurs anglais stationnée dans le Skagerrak. Cette escadre a résisté à l'ensemble des grosses unités de combat allemandes, mais a subi des pertes importantes. Les Allemands évaluent le nombre de grands croiseurs anglais coulés avec un ensemble de 40.000 tonnes ; leurs pertes seraient de 3 croiseurs d'un tonnage de 30.000 tonnes. Pour bien juger la situation, il faudrait lire quelques journaux anglais donnant d'après des témoins oculaires un récit de la bataille ou encore un communiqué officiel de l'amirauté anglaise. Enfin, il est toujours évident que les Allemands ont éprouvé des pertes très sensibles, cachées sans doute, et qu'enfin rentrant dans leurs ports désemparés, la maîtrise de la mer reste toujours à l'Angleterre.

Danquigny, retour de Lille où il avait été en mission financière, mission qui n'a pas abouti, est venu ici dimanche. Il me donne des nouvelles de mes cousins germains, frères de l'abbé Pajot secrétaire de l'évêque de Lille. Camille est en France, mobilisé. Ernest, resté à Comines, plus ou moins bombardée, a mis sa famille à l'abri à Roubaix. Des miens, pas de nouvelles.

La vie à Lille est très difficile car les denrées autres que celles distribuées par le Comité de Ravitaillement y atteignent des prix fabuleux. On donne la pomme de terre à 1,70f le kilo ; la viande de 25 à 32f le kilo ; le beurre et les œufs sont introuvables. Les communications entre Roubaix et Lille sont maintenant très faciles, très peu de combats et même d'actions d'artillerie dans les environs. Nos ennemis, là comme ailleurs, se comportent avec cette brutalité révoltante digne des premiers âges, dépourvus de toute civilisation. Ah ! On pourra toujours dans la suite des temps leur donner ce qualificatif de bo(ches) qui les blessent tant.

À Lille donc, un beau jour les rues furent cernées par des guerriers pourvus de mitrailleuses, puis on pénétra dans les maisons et sans égard pour le sexe et l'âge, des personnes furent au hasard enlevées, évacuées par train dans l'Aisne et les Ardennes. On sépara l'épouse de l'époux, la mère du fils, la sœur du frère. Les uns restèrent à Lille, les autres furent évacués suivant le bon plaisir du vainqueur. À la gare eurent lieu des scènes déchirantes, des cas de folie subite. Et c'est ce grand peuple à la *kultur* supérieure qui voudrait conduire le monde. Mais on

penserait plutôt en lisant ce récit à ces scènes d'âge de pierre ou de bronze racontées dans les premiers livres. Ah ! Quand donc finiront ces horreurs !

Sur Verdun les attaques allemandes continuent toujours avec la frénésie sauvage des premiers jours. Et le petit soldat de France, le soldat de Dieu, est là l'arme au poing luttant pied à pied et criant de tout son courage « *On ne passe pas !* »

De divers côtés, nous apprenons la misère profonde de l'Allemagne. Des soldats revenus de permission parlent des difficultés de trouver dans leur pays de quoi vivre à peu près convenablement. D'autres achètent des denrées dans nos campagnes, beurre, œufs, saindoux américain même pour les expédier dans leurs familles. Les hommes cantonnés dans notre région sont mal nourris. Mais la force de cohésion, et disons-le aussi, le patriotisme de ce peuple, sont si grands que sur un geste de leur Empereur ils courent à la mort.

J'ai eu l'occasion de lire un 2^{ème} papillon sur l'organisation militaire autrichienne. Article certes fort bien fait, démontrant l'épuisement des ennemis en hommes, mais article venu pour nous trop tard après cette offensive victorieuse sur l'Italie, offensive qui paraît encore continuer ! Des officiers arrivent dans notre ville, la division bavaroise, squelette encore il y a quelques temps, se forme peu à peu. Pour le 18 courant on annonce l'arrivée d'un duc de Bavière. Monsieur Picard aura à le loger.

Dimanche nous avons été au cimetière inauguré par les Allemands et où dorment les malheureuses victimes de cette guerre. En visitant ce champ de repos qui n'aurait dû jamais exister une pensée me vient : appeler après la guerre, par décret, tous ces cimetières inaugurés par les Allemands *Cimetières Guillaume II*. C'est lui le grand fossoyeur de l'humanité !

7 et 8 juin 1916

L'Angleterre joue de malheur en ce moment. C'est une série noire. Après Kut-el-Amara, la révolution d'Irlande, la bataille navale indécise de Skagerrak, c'est la mort de Lord Kitchener. Monté sur le croiseur *Hampshire*, il allait en Russie lorsque que le navire touché par une mine a sombré au nord de l'Ecosse. Lord Kitchener était un organisateur de premier ordre. Nul doute que son voyage n'eut une grande importance. C'est une grande figure anglaise qui disparaît. Tous les Alliés peuvent considérer cette perte comme capitale. Espérons qu'une organisation aussi puissante que celle créée par Lord Kitchener ne reposait pas seulement sur ses épaules ; il doit avoir des seconds parmi lesquels on lui trouvera un successeur.

Les attaques allemandes sur Verdun continuent avec la même opiniâtreté. Hier nous avons perdu le Bois de la Caillette et on se battait dans les fossés du fort de Vaux ; aujourd'hui, nos ennemis annoncent la prise de ce fort avec 700 prisonniers. Il y a juste 3 mois jour pour jour, les Allemands avaient déjà affiché que ce fort était pris, aussi le populaire reste-t-il très sceptique en lisant le télégramme. Quant à moi je suis persuadée de la véracité de la nouvelle. D'ailleurs je ne partage nullement l'opinion de ceux qui prétendent voir toujours des mensonges dans les communiqués allemands. On me traite, dans un certain cercle, de pessimiste, démoralisateur. Peu importe, j'aime mieux me trouver en face de la réalité que de me leurrer de vains espoirs. Pour compenser ces mauvaises nouvelles nous apprenons avec satisfaction la forte offensive russe en Galicie. L'affaire paraît bien montée, les Allemands ont bien soin de ne pas nous en parler dans leurs télégrammes affichés mais nous savons par *La*

Gazette de Hambourg que nos alliés avanceraient sur les Autrichiens mis à mal. Les communiqués russes parlent de 23.000 prisonniers. Peut-être allons-nous voir le front italien se décongestionner et les attaques sur Verdun se ralentir ?

De tous côtés nous apprenons que la situation en Allemagne est loin d'être brillante. Peu à peu la viande fait défaut. On paie le cochon de lait de 85 à 110 marks. À Saint-Quentin les officiers ont deux repas de viande par semaine ; l'un d'eux hier est venu demander une poule pour un kilo de sucre. Comme le sucre est très rare dans notre pays, l'échange a été fait avec plaisir par un de nos bons paysans de Bazuel.

J'ai eu l'occasion de lire *Le Journal* du 30 mai. Comme toujours, lecture très réconfortante, mais qui ne vous apprend rien. Nous constatons une fois de plus, mes amis et moi, que nous nous trouvons au courant des nouvelles, dans leurs grandes lignes, avec *La Gazette de Cologne*. On ne paraît nullement inquiet à Paris de la tournure des hostilités prises devant Verdun ; on lit même entre les lignes que la chute de cette forteresse ne modifierait en rien la situation. Pendant que les armées allemandes s'épuisent devant Verdun, nos alliés s'organisent de plus en plus pour l'offensive finale, offensive dont la date reste de plus en plus problématique. Un Américain du Ravitaillement ne nous parlait-il pas hier de l'année prochaine !

9 et 10 juin 1916

Ce matin nos ennemis n'ont affiché aucun communiqué officiel. *La Gazette de Cologne* n'est pas non plus arrivée. Aussi sommes-nous dans la plus grande incertitude des événements militaires. Ils doivent cependant avoir une importance assez considérable avec l'offensive des Russes qui paraît d'une ampleur considérable. Hier, en effet, nos alliés annonçaient dans leur communiqué du 7 une avance marquée et la prise de 40.000 prisonniers dont 1.000 officiers avec un important butin. En Asie Mineure, les Turcs encadrés et conduits par les Allemands et les Autrichiens font front à l'avance russo-anglaise. Nos alliés n'avancent plus que faiblement dans certains secteurs, on a même l'impression d'une offensive turque. Pour nous, les combats autour du fort de Vaux doivent prendre une grande intensité. Le communiqué allemand du 7 annonce officiellement la prise du fort avec sa garnison et son matériel, depuis cette date rien n'a été affiché à la kommandantur. C'est la première fois qu'un laps de temps aussi long se passe sans nouvelles. Le communiqué français est assez ambigu, il nous dit que le commandant du fort a été nommé Commandeur de la Légion d'Honneur et que le 7 au matin ce fort de Vaux était toujours en notre possession ! On doit ménager en France l'opinion publique.

Peu à peu des détails nous viennent sur la bataille navale du 31 mai ⁹¹. Maintenant les Allemands annoncent officiellement la disparition de grands croiseurs de bataille. Après avoir accusé la perte de 23.000 tonnes contre 110.000 des Anglais, on arrive à 65.000 tonnes. Nos bons ennemis avaient oublié de dire à leur peuple que si les navires n'avaient pas coulé pendant la bataille quelques-uns avaient été si mal mis en point qu'ils avaient sombré avant de gagner le port !

⁹¹ Il s'agit de la Bataille du Jutland dont le résultat est dit partagé entre victoire *tactique* allemande et victoire *stratégique* britannique. Les Anglais avaient attiré la flotte de haute mer allemande dans ce combat d'où ils auraient dû ressortir victorieux. À la suite d'erreurs, les Allemands finalement évitèrent le piège, infligèrent des dégâts importants aux Anglais... mais ne s'aventurèrent plus ensuite dans de tels combats, laissant les mers sous leur contrôle.

Enfin, en Allemagne le manque de vivres et toutes les mesures vexatoires qui découlent forcément d'une dictature au ravitaillement mettent en action tous les ferments de discorde endormis depuis près d'un demi-siècle entre toutes les principautés allemandes. Les Bavarois plus que les autres souffrent de la fêrule du magistère prussien ; ils s'en plaignent assez ouvertement. D'ailleurs, de tous côtés, les maires des communes environnantes s'accordent à trouver l'alimentation des troupes mauvaise sinon insuffisante.

Mercredi et jeudi le canon s'est fait entendre assez violemment dans la direction de Saint-Quentin. Nous pensions même à une offensive sérieuse de ce côté puis tout a cessé.

Ces dames Picard sont revenues à Hautmont où elles ont pu passer 3 jours auprès de leurs parents. Hautmont, assimilé à la Belgique, jouit d'un régime de faveur et la vie y est plus facile qu'ici. À côté du Ravitaillement Américain continue un ravitaillement municipal assez bien achalandé. On y trouve, à des prix naturellement élevés, les denrées de première nécessité. La monnaie en usage est la monnaie régulière allemande ou belge. Les billets de banque français jouissent toujours d'une prime de 9 à 10% quoique le change pour nous soit de 10 à 11%.

De Saint-Quentin, où nos amis ont été pour la réunion mensuelle du Ravitaillement Américain, peu ou point de nouvelles. La vie de plus en plus difficile réduit la presque totalité des habitants à se servir exclusivement des denrées américaines. Les frets entre l'Amérique et Amsterdam atteignent le prix inouï de 225 francs la tonne ! Les officiers allemands ne nagent plus dans l'abondance car on ne leur accorde que 2 fois de la viande par semaine. Où sont les noces d'antan ?

Monsieur Piot, le caissier, qui rend de nombreux services au Comité de Ravitaillement a pu obtenir d'aller à Saint-Quentin comme comptable du Comité du Cateau. Ses parents qui ne l'avaient pas vu depuis le 9 septembre 1914 ont été vivement impressionnés de cette bonne surprise.

Les scribes de la division bavaroise formée dans nos environs sont toujours nombreux dans nos bureaux, mais chose étrange, si beaucoup de soldats vont et viennent sous notre hall, par contre j'y vois très rarement des officiers. Rien de comparable avec cette activité d'État-Major de la division venue de Serbie, rééquipée ici et envoyée sur Verdun. Rien de l'air vainqueur non plus des premières troupes. Les Bavarois grognent contre les Prussiens, ils se plaignent d'être souvent à la peine et voudraient bien rentrer chez eux.

J'ai lu hier un journal suisse très francophile et *La Dépêche de Rouen*. Les journaux jetés au panier par un des officiers bavarois nous ont été remis en cachette. Quelle joie surtout pour moi de lire *La Dépêche de Rouen* où je retrouve des nouvelles de cette Normandie à laquelle je suis toujours attaché. J'ai pu y lire des mercuriales des marchés principaux. Certes la vie est chère, elle a augmenté d'au moins 30%, mais les denrées y sont aussi nombreuses que variées et on est loin du hideux rationnement. Les nouvelles militaires sont intéressantes sans rien offrir de sensationnel. Les députés russes venus à Paris, via Londres, ont affirmé la volonté du peuple russe de conduire la guerre jusqu'à la victoire et donné quelques détails sur l'activité militaire de l'Angleterre, activité dont ils sont restés vivement impressionnés.

On vient d'apposer sur les murs une affiche concernant l'exportation des fonds. Défense est faite à tout voyageur d'avoir plus de 20 marks sur lui à moins d'autorisation. Une 2nde affiche concernant les titres déposés dans les banques ou chez les notaires va être placardée incessamment.

11, 12 et 13 juin 1916

Temps épouvantable. Jamais je n'ai vu à cette époque de l'année un pareil abaissement de la température. Cet abaissement est arrivé à un point tel que j'ai dû faire du feu dans ma salle à manger et dans le bureau du Comité Américain.

Toujours de la pluie et du vent ; le soleil ne se montre pas et tous nos jardins si soigneusement cultivés subissent de ce fait des retards considérables. On se préoccupe de plus en plus, tant en Allemagne que dans les pays occupés, de la question du ravitaillement. En Allemagne, le dictateur aux vivres prend des mesures de rationnement qui indisposent la population civile tant elles sont sévères. La théorie de Bismarck, de faire souffrir le civil pour qu'il demande plus vite la paix, est excellente, en principe, mais à l'heure actuelle l'Allemagne souffre dans son peuple et nous avons ici l'impression que ce bon peuple voudrait la paix. Les Bavarois cantonnés dans notre région ne cachent pas leur fatigue ; aujourd'hui ils ont l'air de faire des préparatifs de départ et le bruit court qu'ils sont dirigés sur l'Autriche. Un de leurs officiers, logé chez M. Boudart, manifestait ouvertement son désir de voir la fin de cette guerre.

Ordre vient d'être donné de ne plus tuer de bestiaux dans toute la kommandantur. Nous voilà donc totalement privés de viande fraîche et réduits à nous nourrir presque exclusivement de denrées mises à notre disposition par le Comité Américain de Ravitaillement. Voici à titre de document notre rationnement par jour :

Farine	20g	Sucre	15g
Pain	440g	Café	17g
Légumes secs et riz	100g	Céréoline	17g
Lard et saindoux	50g		

Le Pays nous fournit encore du lait, du beurre et des œufs, à des prix très élevés. Cela durera-t-il toujours ?

Un avis, en allemand et non traduit en français dit que :

« Tous les approvisionnements du pays occupé, de quelque sorte qu'ils soient, sont la propriété de l'administration allemande qui seule a le droit d'en disposer. Tout ce qui se trouve à l'usage des habitants et des troupes allemandes cantonnées dans le territoire de l'Étape et tout ce qui mûrit dans les champs, les prés et les jardins est indispensable à l'heureuse continuation de la guerre. Tout est donc confié à la garde et à la protection des soldats allemands. C'est un devoir sacré pour chacun des soldats allemands d'empêcher le gaspillage de ces approvisionnements. C'est ainsi qu'on répondra au mieux aux exigences de ces temps graves ».

Après un tel avis, nous pouvons nous attendre à tout !

J'ai eu l'occasion de lire *Le Temps* du 5 mai ; lecture toujours des plus intéressantes. Malheureusement j'ai pu constater que sous la pression de nos achats à l'étranger, notre encaisse or diminuait sensiblement. Comparé avec le bilan du mois précédent à la même date, nous avons subi un fléchissement de 17 millions. Nous avons encore comme effets prorogés

1.567 millions, nos avances à l'état sont de 7.400 millions et notre circulation fiduciaire de 15.423 millions. Les bénéfices s'élèvent à 44 millions contre 25 l'année 1915. D'autre part, le Ministre des Finances a fait un appel à tous les porteurs de titres étrangers pour les donner en paiement aux pays neutres afin de relever le cours de change et enrayer autant que possible notre exportation d'or. Les intéressés recevraient un récépissé leur permettant de négocier leurs titres en bourse quand il leur conviendrait.

Peu de nouvelles. Avec les fêtes de la Pentecôte les journaux n'ont pas paru. Le dernier communiqué russe a indiqué 65.000 prisonniers et une avance importante en Volhynie ⁹². Sur le front de la Galicie nos alliés éprouveraient une certaine résistance. Les attaques sur Verdun continuent, nous résistons pied à pied.

Danquigny est venu ici le dimanche et le lundi. Nous avons beaucoup causé mais il ne nous apportait aucune nouvelle.

14 et 15 juin 1916

Les Allemands font toujours les plus grands efforts pour prendre Verdun et obtenir ainsi un succès qui remontera le moral de leurs troupes. Pour nous, nous luttons défendant pied à pied toutes les hauteurs qui arrêtent l'ennemi dans sa marche sur la ville. Voilà 4 mois qu'avec une opiniâtreté sans exemple les troupes du Kaiser s'acharnent sur cette position. Malgré leurs pertes, je crains de les voir arriver à leurs fins. De leur côté, les Russes continuent leur offensive victorieuse sur le front de Bucovine ⁹³, de Galicie et de Volhynie. Hier, nous n'avions pas de communiqué russe dans *La Gazette de Cologne*, mais le communiqué autrichien assez nébuleux, indiquait un recul. Aujourd'hui, le bruit court en ville que nos alliés auraient fait depuis le commencement du mois 125.000 prisonniers. Puisse cette nouvelle être vraie !

Toujours est-il que la division venue pour se reformer dans la région et dont les services étaient installés dans nos bureaux a quitté hier Le Cateau. J'ai bien essayé de questionner le soldat Bulher qui parle le français sur sa nouvelle destination, mais M. Bulher a répondu évasivement. C'était un assez gentil garçon considérant cette guerre comme une folie et regrettant d'y voir l'Allemagne ainsi engagée. Il emporte un petit livre d'une édition populaire de Balzac que je lui ai prêté. Au départ il voulait me le rendre, mais le livre était dans un tel état que je lui ai laissé. Toutefois il a été convenu qu'aussitôt son retour en Allemagne, après la guerre, il me renverrait le livre mais relié.

Delbar a passé toute la journée d'hier à nettoyer les bureaux.

Je crois les Bavares encore plus sales que ceux qui sont déjà passés par notre immeuble. Il est vrai que notre hall a servi à tout ! Réfectoire, dortoir, salle de vaccination. Et il en est passé des hommes et des hommes de ce chef ! Aussi, que de papiers, de boîtes et d'ordures dans tous les coins. Mais par-dessus tout cela une odeur impossible à décrire, odeur tenace que rien jusqu'ici n'a pu faire disparaître. Notre mobilier après tous ces assauts se détériore de plus en plus, il arrivera bientôt à ne plus exister. Les tables sont maculées, les chaises cannées et les banquettes défoncées, le parquet rayé et souillé.

Certes tout ce spectacle est triste, mais plus triste encore est celui qu'il m'a été donné de voir chez mon ami Eugène Picard. Là c'est le pillage froidement organisé. Sous l'œil vigilant de 2

⁹² Ancienne région du nord-ouest de l'Ukraine

⁹³ Ancienne région d'Europe Centrale, désormais partagée entre Ukraine, Moldavie et Roumanie

soldats, les prisonniers civils tous jeunes gens de 18 à 21 ans, enlèvent les marchandises quel qu'elles soient, utiles ou non pour la guerre. On prend du papier et du tulle, du carton et des rubans ; on démonte les cuirs sur les poulies, les câbles de transmission. Et c'est navrant de voir cette ruine de notre industrie consommée par les Français sous l'œil des barb...(ares) civilisés. Le tout est chargé sur voitures d'une colonne de pillards et prend la direction de la gare. Là, tout est chargé à destination de l'Allemagne. Nos ennemis n'ont évidemment qu'un seul but, nous empêcher de produire après la guerre en détruisant notre outillage économique et industriel. Comment paieront-ils tout cela !?

Le temps est toujours mauvais et froid ; je fais du feu dans ma salle à manger, au 15 juin !

16 et 17 juin 1916

L'événement le plus intéressant en ce moment et qui ranime toutes nos espérances, est l'offensive russe. Quoique nous ayons peine à suivre sur les cartes la marche en avant de nos alliés, et que nous ne puissions discerner si l'offensive est arrêtée par les troupes allemandes envoyées pour soutenir les Autrichiens, nous sommes ici persuadés de l'embarras dans lequel nos ennemis sont mis d'ores et déjà. En effet, toute notre région se dégarnit des troupes bavares cantonnées depuis le 15 mai. À vrai dire ce n'était guère que des services auxiliaires, des impedimenta, des débris de régiments, mais peu à peu ces divisions prenaient corps et, dans un mois ou 2, devaient donner une armée reposée et bien équipée. Sur la ligne ce ne sont que trains chargés de ces voitures remontant sur Maubeuge. Les Bavarois murmurent contre les Prussiens. Dans ce pays encore riche et plantureux, ils se refaisaient et les voilà une fois de plus bourlingués sur des fronts de bataille.

Que vont faire les armées alliées maintenant ? Nous nous attendons ici à voir les Anglais prendre une offensive vigoureuse, offensive soutenue de notre côté sur un point quelconque du front. Cependant l'heure n'est peut-être pas encore venue et aux impatients je conseille le calme disant qu'il nous est impossible d'être dans le secret des États-Majors. Contentons-nous de nous réjouir de la victoire russe. Ce matin on annonçait 15.000 prisonniers ; chiffre élevé et contesté par les Allemands arguant du peu de canons et mitrailleuses capturés. L'important est que nos ennemis ne puissent arrêter le flot envahissant la Galicie.

Les Allemands attaquent toujours Verdun dont ils grignotent peu à peu les défenses. Les Anglais, troupes canadiennes, ont repris leurs positions perdues du côté d'Ypres il y a une quinzaine.

Après une absence de 6 semaines, le Commandant de Place von Helldorf est revenu. Il a beaucoup maigri le pauvre - 30 livres ont-ils dit à M. Picard. Je crois le gaillard très malade du foie et du cœur, suite des noces faites depuis son arrivée dans notre pays. Un jour ou l'autre, pour peu que la guerre continue, il nous laissera ses os. L'intérim de la kommandantur était fait par un monsieur von Lippe, comte de Lippe, vieil officier de carrière - on dit qu'il a fait la guerre de 1870 - aussi simple et distingué que notre von Helldorf est suffisant et commun.

On passe en ce moment les examens des certificats primaires dans notre ville. La commission présidée par l'inspecteur d'académie de Saint-Quentin est composée de quelques professeurs primaires et secondaires composant le corps enseignant du canton. On est très large pour les candidats ; jusqu'ici les Allemands qui contrôlent tout n'ont pas encore trop fourré leur nez dans ses examens. Monsieur Seydoux, délégué cantonal et membre du jury, prend un vif intérêt à ces examens.

Depuis hier le temps s'est remis au beau. Nous avons éteint tous nos feux et nous nous réchauffons à ceux du bon soleil ! Les services du Comité Américain se sont aussi réinstallés dans notre hall.

18, 19 et 20 juin 1916

Après une journée ensoleillée le temps s'est remis au froid. Il ne pleut pas, mais des brumes assez épaisses obscurcissent le soleil et refroidissent l'atmosphère au point de nous rendre pénible cet abaissement de la température. Et nous sommes au mois de juin ! Les jardins souffrent de cet état de choses, la terre se durcit, les légumes ont peine à se développer.

Plus que jamais nos espérances se tournent vers les Russes. Nos ennemis envoient pour résister aux flots russes des troupes de notre front ; je suppose même que les Bavares cantonnés dans la région du Cateau il y a une dizaine de jours sont arrivés en Galicie car le communiqué russe de ce jour fait mention d'une arrivée de troupes allemandes pour soutenir Czernowitz, ce qui n'a pas empêché cette ville de tomber entre les mains des Russes. Les communiqués allemands et autrichiens d'hier sont incolores, d'autre part les journaux allemands si prodigues de cartes lors des succès, ne donnent aucun document permettant de suivre les mouvements des armées. Ces signes sont excellents. Peu de choses du côté de Verdun. Sur le front anglais, c'est-à-dire de la mer à Soissons certains symptômes nous font penser à une action sérieuse.

Depuis quelques jours nous entendons de ce côté des roulements de canon puis la kommandantur s'agite beaucoup en vue de nombreux casernements. Les usines sont plus ou moins démenagées, les maisons d'habitation, quelles qu'elles soient, visitées et soigneusement repérées. Quoique jusqu'à ce jour nous n'ayons pas encore vu un seul soldat autres que ceux préposés à la garde des voies, l'imagination populaire nous fait envahir par des milliers et des milliers de casques à pointe. Attendons patiemment et si nous devons être chambardés, que ce soit pour la dernière fois.

Le 19 était le jour anniversaire de mes fiançailles, j'ai fait dire une messe à 7h du matin à laquelle j'ai assisté. Il y a 10 ans que Dieu m'a donné pour compagne celle dont je souffre tant de la séparation. Quelle belle journée pour moi que celle du 19 juin 1906, quel contraste maintenant ! J'ai prié Dieu de toute mon âme de mettre un terme à notre vie douloureuse, j'ai mis sous Sa protection ma vie, celle de ma Lisa et de mon petit chéri. Et depuis, je ne cesse de penser à ceux dont je suis séparé ! En allant à cette messe, j'ai rencontré une équipe de travailleurs se rendant au Pommereuil sous la conduite de 2 soldats allemands. J'avais d'abord pensé que ces travailleurs s'étaient embauchés, attirés par la paie promise par nos ennemis, mais, renseignements pris, aucun Français ne s'était rendu à l'appel, et nos ennemis avaient réquisitionné suivant une liste, un peu au hasard car j'ai remarqué dans les rangs des jeunes gens de 14 ans !

21 et 22 juin 1916

Depuis 2 jours le temps s'est radouci ; il fait plus chaud et tout nous fait espérer qu'enfin nous sommes sortis de cette période si froide.

Depuis hier et avant-hier le canon ne cesse de se faire entendre. Quoique les roulements soient perçus de divers côtés, il nous semble que l'action soit principalement engagée dans la direction du sud sud-est. Les communiqués allemands et français sont muets sur ces canonnades. Nous en sommes tous étonnés, car nous espérons en un commencement d'offensive qui nous

délivrerait. Peu de mouvements sur notre ligne, pas de troupes dans notre région ; tout est calme et cependant il y a dans l'air ambiant un quelque chose d'indéfinissable qui indique un commencement d'affaiblissement dans la puissance de nos ennemis. Les communiqués allemands sont insignifiants, nous sommes loin des fanfares de l'année dernière ; sans doute nos ennemis vont s'efforcer de remporter des succès sur nos alliés du front-est, mais jusqu'alors ils endiguent avec peine le torrent russe. Ces derniers semblent pleins de confiance. Ils sont animés d'un esprit de bravoure devant lequel les Allemands eux-mêmes doivent s'incliner. Dans *La Gazette de Cologne* de ce matin, il n'y avait pas de communiqué russe, ce qui nous paraît excellent. Peu d'action sur Verdun.

Le Ravitaillement N°2 a commandé du tabac et des cigarettes pour les civils des pays occupés. Ce tabac présenté dans des petits paquets de 40 grammes ayant la forme et l'allure de nos paquets français se rapproche beaucoup de celui que nous fumons du temps de paix. Je l'ai goûté en pipes et en cigarettes, mes amis ont partagé avec moi le paquet donné par M. Picard, tous nous en avons été satisfaits. J'ai remarqué sur la bande d'origine que le fabricant était un Suisse possédant 2 usines, l'une dans son pays, l'autre en Alsace.

Le 21 juin, la femme d'un catésien prisonnier dans le même camp que Porez est venu me donner des nouvelles de ma chère femme. Peu de choses hélas ! Il disait simplement avoir reçu un paquet de vivres du Havre et il m'envoyait ses compliments, moyen détourné de me dire que mes chéris étaient au Havre. Cette lettre était datée du premier juin. Une fois de plus je remercie Dieu et je Le prie de protéger tous ceux qui me sont chers.

22 et 23 juin 1916

Depuis hier au soir nous n'entendons plus que très peu le canon, aussi nous en concluons à la fin de l'engagement commencé il y a 3 jours. Les nouvelles lues dans *La Gazette de Cologne* nous font penser que le canon entendu dans notre région provenait d'une offensive allemande repoussée par nos troupes dans la région de Berry-au-bac.

Les Russes continuent leur avance dans la région de la Bucovine, mais paraissent vivement contre-attaqués à l'ouest de Luck ⁹⁴ et de la Krupa. On a l'impression que tous les efforts allemands se portent de ce côté. Nos alliés pourront-ils efficacement résister, et continuer à gagner du terrain ? Du côté de Verdun, nouvelles attaques ; le communiqué d'hier annonçait des prisonniers français. Nous vivons toujours ici dans l'espérance de la prochaine offensive, offensive qui nous débloquerait.

En attendant nos ennemis agissent de plus en plus comme s'ils étaient chez eux. Le commandant von Helldorf a pris ses quartiers d'été dans la villa Simons, jolie demeure près de la gare sur une hauteur dominant le Cateau et entourée d'un grand parc. La colonne de pillards continue ses exactions à l'usine Picard-frères, après avoir enlevé plus de 15.000 kilos de carton en feuilles, on prend maintenant les tulles à broder. On peut comprendre à la rigueur l'enlèvement du carton nécessaire à fabriquer du papier dont la pénurie se fait de plus en plus sentir, mais que fera-t-on du tulle ? Nouvelle exaction sans doute ayant pour but de ruiner nos industries, ou encore moyen de se faire des fonds en pillant ces marchandises destinées à être revendues en pays neutres.

⁹⁴ Alias Loutsk en Ukraine

J'ai en ce moment quelques ennuis avec le visa des passeports demandé dans les communes pour se rendre à la Chambre de Commerce. Un certain nombre de personnes prennent ce prétexte pour venir au Cateau n'ayant nul besoin d'emprunter. Hier sur 9 passeports demandés, 3 personnes seulement ont eu recours à nos bons offices. À un 4^{ème} venu dans la soirée et auquel j'ai visé le passeport par complaisance, j'ai fait quelques difficultés. Quoique je pensais l'incident clos, j'ai été pris ce matin à partie par mon ami Hautecoeur présent au Café, au moment où M. L... , le 4^{ème} s'élevait contre ma manière de faire. Tous les consommateurs de ce fameux Café, gens inoccupés, jaloux de ne point être plus ou moins employés à la chose publique et passant leur temps à critiquer hommes et décisions auraient voulu me voir viser toutes les demandes fondées ou non. Je ne me laisserai pas intimider par leurs criailleries et je suivrai droit ma route, ne voulant pas compromettre les intérêts de la Chambre de Commerce ainsi que, le cas échéant, ceux de la Banque. Ces messieurs assis autour d'une chope, fumant des pipes, ne font rien et discutent de tout et sur tout. C'est de ce Café que partent tous les canards absurdes lancés sur Le Cateau. On m'accuse (dans les conversations car je n'y mets jamais les pieds), d'être pessimiste, de démoraliser alors que tous les rêves de ces utopistes se sont peu à peu écroulés. On voudrait maintenant me voir signer des passeports de complaisance sans s'inquiéter des risques courus. Ces messieurs conseillent, discutent, critiquent mais ne font rien, absolument rien, donc ne courent aucun risque d'amende ou de prison. Situation commode pour s'en prendre aux citoyens qui donnent leur temps et s'efforcent de travailler au mieux des intérêts de tous !

24, 25, 26 et 27 juin 1916

Depuis 2 jours nous entendons des canonnades extrêmement violentes dans la direction de l'ouest. Nous supposons que les Anglais se livrent à quelques bombardements préparatoires avant l'offensive générale. Hier le Capitaine Neuerburg, du Comité Américain annonçait une action anglaise sur Péronne. Ce matin cependant nous n'avons rien lu dans le communiqué ou le journal de Cologne donnant créance à cette nouvelle.

Les Allemands ont encore fait de nouvelles et très violentes attaques sur Verdun. Devant le flot on parle de 8 divisions, nos troupes ont d'abord cédé puis ont regagné ensuite en partie le terrain perdu. Nous avons eu presque 8.000 prisonniers. Combien nos ennemis ont-ils perdu d'hommes ? C'est ce que nous ne savons jamais. L'important est de constater non seulement la puissante offensive, mais encore l'acharnement des Allemands. Combien de temps cela durera-t-il et jusqu'où cela ira-t-il ?

Du côté russe nos alliés avancent en Bucovine mais semblent arrêtés dans le nord, secteur de Luck, où les Allemands reprennent l'offensive avec des forces nombreuses. Un ultimatum des alliés à la Grèce a forcé le Roi à débarquer son ministère et dissoudre sa chambre. De plus, les agents allemands vont se trouver expulsés. Les nouvelles élections grecques auront lieu fin juillet et la nouvelle chambre se réunira en septembre. D'ici là sans doute le Général Sarrail n'ayant plus à craindre le gouvernement grec qui, le moment venu pouvait lui tirer dans le dos, aidera les Serbes à reconquérir leur pays.

La mauvaise nourriture, le manque de variété des ravitaillements américains me donne des maux d'estomac assez violents et surtout une fermentation dans les intestins des plus désagréables. D'autre part, l'absence de ceux qui me sont chers et l'état nerveux dans lequel je vis ont sur tout mon système une répercussion qui se traduit par une sorte de tremblement de la main droite. J'ai peine à écrire, à porter un objet léger à ma bouche. Sans trop m'affecter de

ces accidents nerveux, j'en suis très contrarié. Bien rares seront ceux qui sortiront indemnes de ces épreuves.

Beaucoup de personnes maigrissent, d'autres ont des teins terreux, cependant on ne peut pas dire que l'état sanitaire soit mauvais au Cateau. Il n'y a pas d'épidémies et les enfants conservent une excellente santé.

Mes amis Picard ont pu, grâce aux bonnes relations d'Émile avec les officiers du Ravitaillement Américain, expédier un gros stock de broderies à leurs correspondants de Bruxelles. C'est toujours autant de sauvé ! D'ailleurs les frères Picard sont si serviables et si dévoués à la chose publique que tous leurs amis ne peuvent que se réjouir de cet événement heureux.

Dimanche 25, une trentaine d'avions allemands ont survolé le Cateau - spectacle intéressant, mais triste pour des cœurs français.

Monsieur von Helldorf, définitivement installé à la villa Simons se trouvait il y a quelques jours à La Feuillée, jolie exploitation agricole aux portes de la ville. Par hasard il avise des fauteuils de style, s'assied, s'y trouve à son aise et les fait de suite transporter villa Simons. On n'est pas plus hobereau prussien !

28 et 29 juin 1916

Depuis 2 jours je me soigne au Calomel et j'espère ainsi remettre à peu près en place mon estomac et mes intestins plus ou moins détraqués par toute cette nourriture du Ravitaillement Américain. Hier nous avons eu du poisson frais ! M. Picard ayant accepté du Capitaine Neuerburg un lot de poisson, environ 3.000 kilos, 3 magasins ont été ouverts sur la place pour débiter cette nourriture si rare pour nous. Malheureusement le prix très élevé de 2 à 2,50f le kilo n'a pas permis à tout le monde de changer son ordinaire. Aussi dans la crainte de voir la marchandise soit avariée, soit vendue à vil prix, on a envoyé d'urgence sur Caudry et certaines communes avoisinantes des paniers. On vendait du cabillaud, de la raie, du merlan. Marie m'a acheté pour 2 francs une petite raie d'assez bon aspect, mais au moment de servir, le poisson dégageait une odeur d'ammoniaque fort désagréable. J'ai donc mangé du bout des dents et pourtant depuis deux ans je n'avais pas goûté un poisson de mer. De l'avis de tous, cette expérience dans notre ravitaillement n'est pas à renouveler.

Nous n'entendons plus que très peu le canon. J'apprends que le communiqué anglais de ce jour dit avoir percé le front allemand sur 10 points différents. Je ne comprends pas très bien et j'attends pour juger d'avoir eu connaissance du communiqué intégral. Nous pouvons cependant nous expliquer les violentes canonnades entendues dimanche et lundi. Sommes-nous à la veille d'une offensive générale ? C'est possible car ces combats des Anglais ne seraient que des coups de sonde propres à tâter le terrain avant la grande action. Attendons et espérons. Faisons aussi des prières pour que tout se passe pour nous sans trop de fracas ! J'ai déjà fait préparer des sacs vides pour blinder nos coffres-forts. Notre salle n'étant pas souterraine, je crains l'arrivée d'un obus dont l'éclatement mettrait nos coffres à mal.

Du côté de Verdun, nous contre-attaquons sans faire beaucoup de progrès. Sur le front russe, nos alliés résistent victorieusement aux attaques allemandes et progressent dans la Bucovine dont ils sont maintenant les maîtres. Les Italiens ont reconquis le terrain perdu lors de la dernière offensive autrichienne. Les Autrichiens disent avoir abandonné les positions sans combattre, les Italiens chantent victoire. Qui croire ? J'estime que les Autrichiens, pressés par

les Russes sur la Transylvanie ont dégarni le front italien facilement défendable, pour envoyer leurs meilleures troupes au point menacé !

30 juin et 1^{er} juillet 1916

Approchons-nous du dénouement ? Jamais, depuis le commencement de l'occupation je n'ai entendu le canon avec une pareille violence. Hier 30, grand vent et malgré cela nous percevions un roulement continu, plus accentué que de coutume. Mais le soir, le vent étant tombé, le bruit s'est accru avec une violence inouïe. Et depuis lors, venant du sud-ouest, c'est un roulement sans arrêt comparable à celui que l'on peut entendre près d'une chute d'eau importante. On ne distingue plus les coups, rien ne se détache de ce bruit sourd continu. La nuit, de mon lit, j'entendais toujours ce roulement ; parfois il augmentait d'intensité et je me demandais si sur le bruit du canon ne venait pas se greffer celui d'un lourd convoi d'automobiles.

Mais le calme n'a pas cessé de régner dans la petite ville et rien d'anormal ne s'est passé pendant la nuit du 30 juin au premier juillet.

Ce matin le Capitaine Neuerburg chargé du Ravitaillement Américain est venu dans nos bureaux. J'ai pu m'entretenir quelques instants avec lui et c'est ainsi que j'ai appris quelques nouvelles. Presque tous les villages du front compris entre Nesles et Arras sont, autant que possible, évacués. Solesmes a reçu 3.500 personnes, Le Quesnoy, Le Nouvion, Avesnes, de 1.000 à 1.500 chaque. 25 habitants ont été tués à Nesles, 30 à Péronne. Les obus passent au-dessus de cette malheureuse ville et tombent en masse sur les routes y donnant accès. La route de Bapaume à Péronne est impraticable. Sur tout le front, les obus font naître une fumée épaisse qui a obscurci le ciel. Les malheureux habitants ne veulent pas quitter leur foyer, beaucoup se cramponnent à leurs pauvres meubles, veulent se cacher dans les caves, espèrent être rapidement délivrés par les Français qui arriveront derrière ce terrible bombardement. La situation doit être très grave car le Capitaine Neuerburg d'ordinaire calme et même souriant, paraît sérieux et inquiet.

Son voyage avait pour but de trouver un local pouvant servir de magasin propre à contenir le ravitaillement de toute cette population évacuée. Ces messieurs avaient jeté leur dévolu sur la salle des fêtes que nos ennemis avaient dès leur arrivée convertie en porcherie et qu'ils aménagent maintenant en salle de cinéma, mais les ordres de l'Excellence sont formels, le Comité de Ravitaillement doit chercher autre chose. On prendra je crois les magasins de la brasserie Scalabrino.

Je viens de sortir en ville ; le bruit du canon met un rayon d'espoir sur toutes les figures. Les boches sont très calmes. J'apprends qu'un convoi d'environ un millier de prisonniers civils accompagné de quelques militaires anglais et français vient de passer en gare. Ces prisonniers, habitants du front, disent que nous serons débloqués dans 2 jours. Douce illusion, cela n'ira pas si vite.

Messieurs Picard et Seydoux ont été hier à Cambrai, Chambre de Commerce. Là on ne connaît rien de plus qu'ici, mais tous les cœurs sont à l'espoir. Les plus pessimistes nous donnent encore 3 mois d'occupation !

2 et 3 juillet 1916

Le canon a repris avec une violence inouïe dans la soirée de samedi premier juillet, et son roulement, pareil à celui de nombreuses autos sur une chaussée ou encore comparable au bruit

ininterrompu d'une chute d'eau, n'a cessé qu'aujourd'hui vers midi. Cependant, à dater de 7h, des coups violents mais espacés, se font encore entendre. La nuit, ce roulement a quelque chose d'impressionnant. Je me suis levé pour écouter ce bruit sinistre et réconfortant, et rien n'est plus empoignant sous un ciel pur et étoilé. Au loin, sur l'horizon toujours un peu lumineux en cette saison, par instants, il m'a été donné de remarquer des faisceaux lumineux produits sans doute par les projecteurs des belligérants.

Le canon précurseur d'une offensive importante de notre part nous a amené des avions alliés. Samedi soir, notre gare a été survolée à des hauteurs considérables, par un oiseau de France. Soudain un coup sourd nous indique le jet d'une bombe ; nous faisons en ce moment le bridge ordinaire, il était environ 17h30. Notre pensée fut de courir dans la pâture Picard d'où nous pouvions voir la gare. Une longue colonne de fumée noire dont la base semblait partir de la voie ferrée même s'élevait dans le ciel vers un lumineux point blanc qui bientôt disparut vers Busigny. Malheureusement, sur le quai, stationnait en ce moment un groupe de prisonniers civils attendant un train qui devait les emmener vers Saint-Quentin. 3 furent tués sur le coup et 4 blessés assez grièvement. Sans nul doute, nos ennemis, par un raffinement de barbarie dont ils sont coutumiers, ont laissé ces pauvres jeunes gens dans l'ignorance du danger qu'ils couraient. On a su depuis que le personnel allemand de la gare, averti téléphoniquement du vol de l'avion, avait eu soin de se cacher dans les sous-sols car 2 de nos ennemis seulement ont été légèrement blessés. Nous avons vu notre valeureux commandant passant rapidement vers le centre-ville quelques minutes en auto avant le jet de la bombe ! Depuis, il a quitté la villa Simons pour la maison Decupère, son logement d'hiver, moins exposé par ces temps d'offensives. Bien lui en a pris sans doute, car ce matin encore notre gare fut survolée par des avions alliés.

De 4h du matin à 7h tout un combat, ou mieux plusieurs combats se sont livrés dans notre région sur la ligne de Cambrai au Cateau. J'ai nettement entendu les coups de mitrailleuses et le bruit des bombes soit lancées par les avions soient tirées contre eux. Du grenier, j'ai aperçu une colonne de fumée s'élevant dans la direction de Busigny.

Jusqu'ici nous connaissons peu de chose de cette offensive. Nous voyons nos ennemis inquiets et nous savons que de nombreux blessés arrivent de toutes parts du front. Des automobilistes nous ont appris le bombardement par des avions de la gare de Saint-Quentin où stationnaient deux trains de munitions. Celles-ci ayant explosé la ville de Saint-Quentin aurait subi de forts dommages et de nombreux civils auraient péri. Enfin, on parle beaucoup du canon anglais très perfectionné, d'une portée extraordinaire, démolissant les tranchées d'une façon aussi effrayante - tous les obus renferment des gaz suffocants - que méthodique. Et de fait, on entend très peu parler de combats d'infanterie. Le communiqué allemand parle bien de masses françaises et anglaises sur le front, il avoue l'évacuation de la première ligne de tranchées au nord et au sud de la Somme, mais il ne parle pas d'actions d'infanterie. Nous attendons donc tous dans une grande anxiété un communiqué français mettant sans doute les choses au point.

Retour de Bruxelles où il n'a pu que rester une nuit et une journée, M. Émile Picard nous a rapporté les nouvelles les plus réconfortantes. Plus que jamais les excellents Belges sont certains de la victoire et de l'écrasement des boches, ils sont enthousiasmés des victoires russes et proclament hautement que la France joue le plus grand et le plus beau rôle dans cette guerre épouvantable. Vers 2h du matin M. Picard, dans la nuit de samedi à dimanche, buvait le champagne aux succès de la France en compagnie de quelques Belges et des délégués

américains des districts du Ravitaillement. Là, il lui fut donné de savoir que deux de ces délégués retournés en France il y a quelques mois servaient dans les rangs de notre armée devant Verdun !

4 et 5 juillet 1916

J'ai assisté à l'enterrement des malheureux prisonniers civils victimes de la bombe lancée samedi par l'aéroplane sur la gare. Cet enterrement a donné lieu à une importante manifestation anti-allemande. Toute la ville a tenu à accompagner les victimes de l'hôpital, où avait lieu la levée des corps, à leur dernière demeure. La municipalité avait voté 3 magnifiques couronnes et j'ai compté plus de 80 couronnes et bouquets donnés par la population, soit à titre particulier, soit suivant une souscription dont le montant s'est élevé à 600 francs. Toutes ces fleurs étaient portées par des jeunes gens du Cateau. L'autorité allemande était représentée par un seul lieutenant de la kommandantur. Les cloches, toujours mises en branle quand on enterre un de nos ennemis, se sont tues quoi que M. Picard ait exprimé aux Allemands le désir de les voir sonner pour la triste circonstance. Dans le cortège, on commente beaucoup l'événement. Les uns y voient une nouvelle persécution des Allemands à notre égard, les autres un accident imputable soit à l'imprudance des prisonniers, soit, ce qui semble plus vrai, à un ordre de sauve-qui-peut mal compris. En effet, ces prisonniers venaient de Guise et attendaient sur le quai de la gare le train pour Saint-Quentin où ils étaient dirigés, leurs gardiens eux-mêmes ont été blessés. Pendant la cérémonie une pluie torrentielle est tombée, aussi toutes les fleurs si belles au départ se trouvaient flétries au moment de la mise en terre. La pluie d'ailleurs ne cesse de tomber depuis l'après-midi du 4 et il nous semble que ce mauvais temps ait une influence sur notre offensive puisque nous n'entendons plus le canon.

Cependant, les communiqués allemands assez ternes nous donnent meilleur espoir, ceux des Français et des Anglais sont excellents. Nous avançons au nord et au sud de la Somme et nous devons être maîtres de la première ligne de tranchées. Les Français, qui ont mieux donné que les Anglais, doivent même se trouver dans la 2nde ligne à 5 kilomètres de Péronne. Le butin n'est pas encore dénombré mais d'ores et déjà nous avons 12.000 prisonniers. Nos pertes paraissent supportables, celles des Allemands considérables. Depuis 2 jours c'est pendant la nuit et au matin un va-et-vient incessant de blessés de la gare aux différents établissements transformés en hôpitaux. Beaucoup de ces malheureux arrivent sommairement pansés, et c'est un spectacle des plus tristes. Quatre-vingts blessés anglais arrivés mardi dans l'après-midi, partie à pied, partie en auto, ont donné lieu à des petite manifestations de curiosité et de sympathie brutalement réprimées par nos ennemis.

Comme suite à l'affiche du grand quartier général sur les banques, la municipalité vient de recevoir l'ordre d'avoir à fournir la liste des titres au porteur trouvés par les Allemands dans les maisons abandonnées. Ces titres ont été remis à des amis ou des parents qui depuis les ont mis en lieux sûrs. Que veulent encore nos ennemis ? Je le demande, car je ne vois pas à quoi peuvent servir des titres sur lesquels sans doute les intéressés ont déjà fait opposition en France.

À dater de ce jour, il ne sera plus délivré que très peu de passeports. On parle même de supprimer ceux donnés pour permettre de venir emprunter à la Chambre de Commerce. Nous avons donc eu hier dans la séance du matin un nombre considérable de demandes. Espérons que cette difficulté de voyager est un signe des temps ! Temps meilleur pour nous.

De nombreux trains de matériel de guerre passent sur nos lignes ; canons, voitures de munitions, autos de ravitaillement.

6, 7 et 8 juillet 1916

Les nouvelles que nous apportent les communiqués lus dans *La Gazette de Cologne* sont de plus en plus favorables. Nous progressons peu à peu au nord et au sud de la Somme, nous faisons des prisonniers, prenons du matériel et nous établissons même dans la 2nde ligne de tranchées sur un espace de 10 kilomètres. Les Russes marchent mieux encore, non seulement ils résistent victorieusement aux armées allemandes venues au secours des Autrichiens, mais encore les repoussent et leur font des prisonniers. D'autre part ils ont conquis toute la Bucovine et commencent à déborder sur la Galicie et aussi la Transylvanie. On sent chez nos alliés une force victorieuse devant laquelle doit enfin céder le boche. Nous sommes loin maintenant de ces communiqués allemands nous représentant les Russes armés de piques et de bâtons.

Jeudi 6, M. Dubois, banquier à Bohain est venu au Cateau pour des questions de ravitaillement. Par lui, nous avons appris - et ce fait paraît confirmé jusqu' à présent - l'exécution du curé de Péronne dans l'église duquel on aurait trouvé un appareil de télégraphie sans fil. Ce prêtre courageux aurait été fusillé devant des émigrés de Péronne peu d'instantes avant l'offensive française.

Depuis 2 jours nous avons une circulation intense sur notre ligne nuit et jour et surtout la nuit, les trains chargés de matériel n'arrêtent pas. D'aucuns ont vu passer des canons en quantité, d'autres des autos de ravitaillement. Toujours est-il que jeudi ont débarqué à notre gare 45 autos-camions qui après avoir stationné dans la soirée rue du Maréchal Mortier, ont pris pendant la nuit la direction de Cambrai. J'ai vu ces autos qui paraissent neuves sous la couche de peinture immaculée qui les habillent, mais qui sont sans doute des camions retapés. Les roues absentes de caoutchouc sont cerclées de fer, ce qui rend leur roulement aussi dur que pénible pour le conducteur et le moteur !

Les blessés continuent toujours à arriver en quantité dans notre ville. Tous les lazarets étant remplis, on a dit songer à établir un 3^{ème} hôpital. Les Allemands ont jeté leur dévolu sur la crèche Auguste Seydoux qui peut contenir 200 lits. Mais comme nos ennemis ont tout gaspillé en draps et couvertures, l'habitant aura à fournir le matériel de l'hôpital. Il fallait 200 draps, autant de couvertures, des assiettes et des fourchettes. Tout d'abord, il fut question de perquisitions dans les maisons par l'autorité allemande, puis, grâce au zèle de M. Buchner tout s'arrangea et on put donner satisfaction à nos ennemis sans être perquisitionné.

Nos amis de Solesmes et Caudry, venu vendredi pour le ravitaillement, nous ont donné quelques nouvelles de leur ville. À Solesmes, qui a reçu environ 4.000 réfugiés de Péronne, ces derniers réunis sur la place, on chante la marseillaise, on crie « *Vive La France, à bas l'Allemagne* ». Quant à Caudry nos ennemis se distinguent toujours par des vexations et des brutalités. Des jeunes gens arrêtés pour un motif futile ont été emprisonnés plusieurs jours dans une cave après qu'on les eut forcés de se débarrasser de leurs pardessus !

Le temps est franchement mauvais, averse d'orage ciel bas, bref un temps aussi défavorable que possible à notre offensive. Le canon se fait malgré tout toujours entendre, mais plus faiblement.

Je viens de voir passer un convoi de voitures de paille conduit par des prisonniers civils sous l'œil paternel d'un jeune soldat. Les voitures du convoi ainsi que les chevaux proviennent de la fameuse colonne de pillards ravitailleurs dont les hommes sont partis au front depuis une huitaine. Ainsi ce sont de jeunes gens mobilisables qui servent presque de soldats à nos ennemis. Quels comptes à rendre après la guerre !

8, 9, 10 et 11 juillet 1916

Samedi 8 a eu lieu l'enterrement de 8 blessés décédés dans nos hôpitaux, 5 Anglais et 3 Allemands. Comme toujours nos ennemis ont entouré cette cérémonie funèbre d'une certaine pompe. Les 8 cercueils étaient posés sur un long chariot drapé de noir et trainés par 2 chevaux carapaçonnés. Derrière marchait conduisant le deuil un pasteur allemand ayant à sa droite le Lieutenant de Place et à sa gauche un Anglais, prisonnier légèrement blessé, ensuite quelques conseillers municipaux. Sur la tombe, le pasteur a prononcé une allocution en allemand. L'anglais très correct, très gentleman, a reçu les compliments de condoléances pour ses frères d'armes.

Notre Commandant de Place visiblement agacé de l'attitude de notre population au passage des blessés tant anglais qu'allemands, a fait afficher un ordre - une nouvelle goujaterie - donnant à nos populations des instructions sur la manière de se tenir au passage des blessés. Défense aussi de manifester à la vue d'un de nos avions.

Dans la soirée de samedi, M. Picard a été avisé brusquement de l'envoi dans notre kommandantur d'environ 1.500 à 2.000 évacués de la région de Péronne. Ces malheureux devant arriver soit dans le courant de la nuit, soit au matin, les maires de nos villages convoqués d'urgence devaient passer la nuit ici pour se trouver prêts à recevoir nos malheureux compatriotes. C'est ainsi que j'ai hébergé un excellent cultivateur de nos environs, le maire de Troisvilles. Dimanche 9, levé comme d'ordinaire je me préparais à prendre mon petit-déjeuner quand avant de me mettre à table mon attention fut attirée par une grande rumeur montant de la rue. Aussitôt à la fenêtre j'eus le lamentable spectacle de l'exode de populations fuyant devant le fer et le feu. En un instant je fus sur la rue et j'appris alors que toute cette foule de malheureux provenait de Péronne complètement évacuée dans le courant de la soirée. Qu'était devenu dans cette catastrophe mon malheureux collègue et ami de Péronne, Rafin ⁹⁵, connu autrefois à Lille ? Je fus vite renseigné et on m'apprit de suite que Rafin se trouvait à la gare organisant la répartition des évacués dans les différentes communes. Et me voilà courant vers la gare et remontant ces lamentables convois de malheureux s'organisant par colonne dont chacune se dirigeait vers le village qui lui était assigné. À la tête de ces convois marchait le maire de la commune suivi de longs chariots de culture où s'entassaient les vieillards, les femmes, les enfants au milieu d'un amoncellement de paquets de toutes espèces. Beaucoup marchaient à pied, un petit baluchon à la main ; de-ci de-là de bons toutous qu'on n'avait pas voulu abandonner tiraient sur la corde la langue pendante. Certains poussaient de petites voitures d'enfant chargées de paquets, d'autres portaient péniblement des paniers, des sacs, des valises. La note dominante était le noir car on sentait que le deuil avait imposé sa triste couleur

⁹⁵ Eugène Rafin, directeur de la BdF à Péronne, Valenciennes, Boulogne-sur-Mer

après ces deux années de guerre. Les factionnaires m'ont laissé facilement passer, j'ai pu monter jusqu'à la gare. Là, au milieu d'une foule de ces malheureux, j'ai trouvé Émile Picard qui de suite m'indiquait où se trouvait mon ami Rafin. Nous ne nous étions pas revus depuis une quinzaine d'années, nous nous sommes serré la main les yeux remplis de pleurs. Il était là devant moi, très vieilli, la barbe longue, les traits tirés, d'un geste il me montre un petit sac de voyage. *« Voici ce qu'il me reste ! J'ai été obligé de tout abandonner et je suis parti après avoir tiré la porte derrière moi. J'ai bien voulu résister, mais le Lieutenant de Place me dit ses propres paroles : je ne suis qu'un lieutenant, j'ai ordre de faire évacuer la ville par les armes »*. Dès lors mon ami n'avait plus qu'à s'incliner. Depuis 15 jours les obus pleuvaient sur la ville, on vivait dans les caves au milieu du sifflement de cette grêle de fer, plusieurs civils avaient été tués.

Dans la nuit du 8 au 9, des habitants de Péronne ont été dirigés par des chemins détournés sur la gare de Roisel, distante de la ville d'environ 12 kilomètres. La route était éclairée par les obus qui tombaient de-ci de-là dans les champs autour de la petite colonne. Un enfant eut les 2 jambes coupées. À Roisel les émigrés montèrent dans des wagons de marchandise et le convoi fut dirigé vers Le Cateau par Cambrai, Avesnes, Caudry, Busigny. Le trajet dura toute la nuit et ce ne fut que vers 8h du matin que ces malheureux arrivèrent au Cateau. Tous ces détails me furent donnés par Rafin pendant que nous nous rendions à la maison. Pour lui, les Français sont maintenant à Biaches de l'autre côté de la Somme, à peine séparés de Péronne d'un kilomètre. Au moment où il quittait Péronne, des troupes d'artillerie allemande paraissaient quitter le champ de bataille en débandade.

Rafin a pu obtenir de loger chez moi et depuis lors j'ai un aimable compagnon d'exil. Nous nous étions connus jadis à la succursale de Lille et nous avons vécu durant près de 3 ans côte à côte dans cette ville dont nos 2 familles sont originaires. Lui comme moi a renvoyé sa famille en France pour la soustraire aux horreurs de la guerre et chez lui comme chez moi c'est cette impression de sécurité pour ceux qui lui sont chers qui lui permet de mieux supporter la séparation. Nous mettons en commun nos tristesses et nos espoirs ; nous causons du passé, nous discutons sur les choses à venir. Nous sommes entièrement d'accord et nous ne nous leurrions point d'espoirs chimériques. Nous attendons patiemment la victoire définitive, mais nous savons que notre délivrance n'est pas prochaine !

11 et 12 juillet 1916

Nous n'entendons plus le canon que très faiblement, la bataille a dû diminuer d'intensité. Que peut-il maintenant se préparer ? Rafin, reposé de ses fatigues et de ses angoisses, reprend peu à peu. Je l'ai présenté à mes amis Picard et ces excellents amis lui ont fait l'accueil le plus simple et le plus cordial. Tous les émigrés casés dans les différents villages des environs ont tous d'ailleurs été très bien accueillis par nos villageois. On leur a fait fête et dans notre région de riches pâtures ils ont facilement été ravitaillés en beurre, œufs et laitages. Peu à peu tout s'organise, mais que de familles encore séparées, que de cœurs dans l'angoisse ! Le Conseil Municipal de Péronne tiendra ses assises à Bazuel et pour l'instant on s'occupe dans nos bureaux de confectionner les cartes d'identité pour tous les évacués.

Mardi 11, avis est donné à la mairie d'avoir à évacuer l'hôpital Paturle dans sa plus grande partie - on conservera 10 lits pour les plus malades habitants - et de fournir d'urgence une grande quantité de draps, caleçons, chemises de nuit et couvertures de laine. On prendra aussi la crèche Seydoux pour les soldats fatigués. Notre brave interprète volontaire Buchner s'emploie

avec un dévouement inlassable à donner satisfaction à nos ennemis sans que ces derniers ne se livrent à des visites domiciliaires. Avis est donné aussi d'un nouvel arrivage de la commune de Moislains.

Mercredi 12, j'ai vu défiler vers midi sous mes fenêtres le lamentable convoi des évacués de Moislains - spectacle encore plus pénible que celui des évacués de Péronne. Ce malheureux village a dû quitter en totalité ses foyers dans la soirée lundi. Le convoi fut dirigé sur la gare de Fins. Là, les hommes âgés de 17 à 50 ans furent séparés du reste de la population des retenus sur le quai de la gare pendant que les femmes, les enfants, les vieillards étaient dirigés sur Le Cateau.

Inutile de décrire les scènes lamentables qui se sont déroulées. Pendant une halte de la colonne devant la banque, des femmes en pleurs accompagnées de leurs jeunes enfants m'ont raconté toutes ces choses, un vieillard lui de son côté me décrivait dans un langage pittoresque l'arrivée d'obus anglais d'un mètre de hauteur pulvérisant des maisons entières. Il faut que nos soldats aillent en Allemagne pour leur rendre tout ce mal, mais nous ne verrons pas cela car les Allemands demanderont grâce avant l'arrivée des nôtres à leur frontière. À la queue du convoi venait dans une méchante voiture le curé de Moislains âgé de quatre-vingt-un ans ! Il s'est arrêté devant la banque et j'ai pu encore lui offrir un bon verre de vin ! À quels mobiles obéissent nos ennemis en faisant évacuer ces villages encore loin du front ? Notre tour viendra-t-il un jour ? Beaucoup de personnes au Cateau se le demandent avec angoisse.

13 et 14 juillet 1916

Les journées passent mieux et plus agréablement en compagnie de mon ami et collègue Rafin. Nous repassons tous nos souvenirs de carrière au moment où nous étions dans la même succursale à Lille. Nos conversations sur les camarades connus jadis, visages une fois rencontrés mais que l'on ne reverra jamais, vont et reviennent sans cesse, sujet inépuisable. Puis nous mettons en commun les tristesses de l'heure présente et nous nous réconfortons mutuellement. Lui comme moi est séparé des êtres qui lui sont chers, sans nouvelles précises de leur santé, mais pour lui le désastre est encore plus étendu puisqu'il a fallu abandonner ses meubles, ses livres, ses souvenirs de famille. L'armée française est à un kilomètre à vol d'oiseau de Péronne. Cette malheureuse ville en partie détruite par les obus est abandonnée. Quand pourra-t-on y retourner et que retrouvera-t-on au retour ? Nous causons aussi de cette guerre épouvantable. Pour lui nos ennemis ne peuvent tenir pendant cet hiver car ils manquent de nourriture. Même sur le front, les troupes n'ont pas le nécessaire et l'Allemand, grand mangeur en général, n'est pas alimenté suffisamment. Peu à peu la lumière se fait sur certaines légendes. C'est ainsi que j'apprends la mort naturelle, suite d'une grippe infectieuse, du curé doyen de Péronne que l'on nous disait certainement fusillé il y a une dizaine de jours !

Dans nos bureaux, c'est un va-et-vient incessant d'émigrés venus des différents points de la kommandantur pour demander des nouvelles de membres de leurs familles dont ils sont séparés ! Le départ a été si brusque, si précipité et entouré de tels dangers que chacun a dû songer à sa propre sécurité. J'ai vu de pauvres jeunes enfants séparés de leur mère, cantonnés dans un village distant de plus de 15 kilomètres de celui où se trouvaient leurs parents. Monsieur Marchandise, ancien notaire à Péronne, chargé de fonctions municipales, s'occupe avec dévouement de renseigner tout le monde. Hier en compagnie du Capitaine Neuerburg, il parcourait tous les villages où se trouvent cantonnés les péronnais. Partout ces malheureux ont reçu l'accueil le plus cordial et au milieu de nos pays riches et pittoresques, ils oublient un peu

les tristesses de l'heure présente. La ligne de feu de la 2^{ème} Armée a été évacuée sur une profondeur de plusieurs kilomètres ; on estime à 35.000 le nombre des émigrés. Nous nous demandons quel sera notre sort au dernier moment !?

Les nouvelles, à part une avancée faite de nos ennemis sur Verdun avec 2.400 prisonniers, nous sont favorables. Les Russes continuent à avancer dans la Galicie et résistent victorieusement aux attaques austro-allemandes entre Luck et Kovel. Pour nous, nous maintenons nos positions sur la Somme et nous attendons que nos alliés les Anglais aient avancé au nord de ce fleuve. J'ai lu *L'Echo de Paris* du 7 juillet. Ce journal indique clairement qu'il ne faut pas s'attendre à une offensive rapide, mais au contraire à une marche en avant se développant lentement suivant un programme arrêté à l'avance.

Notre 14 juillet se passe mélancoliquement, nous allons au cimetière faire une visite aux morts français et anglais dont la tombe est couverte de fleurs aux couleurs nationales !

15, 16 et 17 juillet 1916

Il était dit que nous vivions dans une trop grande quiétude en notre immeuble débarrassé depuis presque un mois de boches. Nos bureaux étaient un centre très animé avec le Ravitaillement Américain, la Chambre de Commerce, les renseignements pour tous les évacués de Péronne. Le 14 au soir ordre nous est donné de par la kommandantur d'avoir à tout rendre libre, même mon cabinet ! Cette nouvelle m'est apportée chez mes amis Picard, au moment du bridge, par mon voisin Hautecoeur. Je retourne vivement à la banque pour prendre les dispositions nécessaires. En route, je rencontre le lieutenant de la kommandantur et je puis obtenir que mon cabinet sera respecté et abritera tous nos services. Et de nouveau nous nous mettons à déménager nos livres, nos imprimés, notre matériel. C'est au moins la 4^{ème} fois, et telle est notre habitude que nous procédons encore rapidement. Le lendemain, nous voyons arriver un certain nombre de soldats plus ou moins fatigués et déguenillés, ainsi que des services d'arrière, médecins, intendance, ravitaillement. Heureusement pour nous les bureaux de la division s'installent dans la maison Flayelle, nous recueillons *L'Intendantur* - viande ! 2 officiers, 2 sous-officiers et 3 soldats. Un seul soldat couche dans nos bureaux, les autres vont je ne sais où. Mon appartement est libre.

Cependant, dimanche matin le lieutenant demande la clé du jardin, à Marie d'abord, à Delbar ensuite. Delbar répond que Monsieur le Directeur est possesseur de la clé et prie le lieutenant de me la demander ; jusqu'ici aucune démarche du lieutenant n'a été faite auprès de moi. Il est vrai que par ce temps pluvieux le jardin ne présente rien de très agréable.

Danquigny est venu dimanche, pendant quelques heures seulement, car depuis la suppression du tramway entre Caudry et le Cateau, il emploie des moyens de fortune mal commodes. Madame Porez est toujours sans nouvelles de son mari et moi par là-même de mes chéris. Je crains que Porez n'ait été envoyé dans un camp de représailles !

Danquigny qui s'occupe aussi des questions financières de Caudry voudrait savoir quelle conduite tiendrait notre municipalité devant la nouvelle méthode allemande de lever les impôts. J'ai déjà dit que les impôts jusqu'alors perçus plus ou moins suivant la méthode française étaient remplacés par une contribution de guerre. Et ce pour mieux rentrer dans le cadre des Conventions de La Haye !!! Notre canton aura à payer 1.912.000f - 663.000f pour le Cateau. 1/20^{ème} en argent régulier, le reste en bons. Tout est prévu dans la réquisition allemande. Si la caisse municipale n'a pas assez d'argent on fera marcher la planche à assignats

et la commune pourra faire tirer des bons suivant un modèle de délibération municipale annexé au dossier de réquisition. Toute résistance est impossible et nos malheureuses communes vont s'incliner une fois de plus. Une réquisition a été envoyée aussi à la mairie d'avoir à donner suivant bordereau la valeur des titres trouvés par les Allemands dans les caves ou cachettes et remis par eux à la municipalité suivant bordereau établi en duplicata. Les titres ayant été remis à des amis ou des parents et placés en lieu sûr, force a été pour la mairie de donner les noms de ces personnes à nos ennemis. Sur mes conseils, ceux-ci sommés par la kommandantur d'avoir à remplir le bordereau se sont déclarés incompetents et ont renvoyé nos ennemis au bordereau dressé au moment de l'ouverture du paquet de titres. À quel motif obéissent les Allemands ? Jusqu'ici nous l'ignorons car cette affaire suit son cours.

J'ai pu lire hier *Le Matin* du 11 juillet. Lecture des plus intéressantes ; on y parle de notre offensive sur la Somme, du résultat des séances secrètes à la Chambre, succès magnifique remporté par Briand sur les quelques jaloux conduits par Clémenceau. Nos rentes se maintiennent et ont même une tendance à la hausse 5% 90,10f ; 3% 63,75f ; Banque de France 5.000f. Je suis surtout frappé du ton calme et pondéré de la presse française depuis un mois. Plus d'histoires de boches ou de poilus, mais des aperçus sans fanfare de la situation politique, économique et militaire. Les communiqués nous sont favorables. Si les Français restent sur les positions, les armées anglaises moins mordantes que les nôtres avancent toujours dans leur secteur avec une ténacité toute britannique. Malheureusement le temps mauvais et pluvieux rend sans aucun doute notre offensive de plus en plus difficile !!!

18 et 19 juillet 1916

La vie passe pour moi beaucoup plus agréable en compagnie de mon ami et collègue Rafin. Je n'ai plus mes repas à prendre seul avec mon chien et un livre que je lisais tout en mangeant. Mon esprit n'est plus solitaire pendant d'assez longues heures de la journée. J'ai dès lors près de moi un compagnon de mon âge, de mon rang, dans une situation analogue à la mienne avec lequel je puis échanger des idées et toujours converser agréablement. Après le repas nous descendons au jardin et nous bavardons tout en fumant. Jusqu'ici l'officier d'intendance n'a pas renouvelé sa demande de la clé du jardin, aussi sommes-nous tout à fait libres dans notre petit coin verdoyant. Mon ami Rafin connaît un peu l'allemand, assez pour traduire les communiqués de *La Gazette de Cologne*. Nous avons pu obtenir un exemplaire de ce journal et pendant qu'il traduit, je transcris sa traduction pour en faire part à nos amis.

Depuis 2 jours les communiqués sont très favorables aux alliés. Les Russes surtout ont remporté une grande victoire en Volhynie ⁹⁶, sur la Basse Lipa : 13.000 prisonniers, 50 canons. Cette victoire peut être grosse de conséquences, soit qu'elle facilite leur marche sur Kovel, soit qu'elle leur ouvre les portes de la Galicie. En Asie mineure, ils ont pris Beyrouth et refoulent les Turcs. Ces derniers sont même obligés de faire appel à leurs troupes de Thrace. Les Anglais ont encore avancé entre la Somme et l'Ancre. Ils ont remporté d'importants succès, quoique le 19 au soir les Allemands affichaient avoir repris Longueval. Pour nous, nous maintenons nos positions conquises le long de la Somme près de Péronne malgré de violentes contre-attaques allemandes et nos ennemis font de grands efforts en vue d'enrayer notre offensive et même de conquérir le terrain perdu.

⁹⁶ Ancienne région du Nord-ouest de l'Ukraine. Une rivière (Lipa) doit y circuler

Des masses de troupes tirées on ne sait d'où passent sur nos lignes de chemin de fer, direction Bapaume-Péronne. Malheureusement le mauvais temps contrarie les opérations et nous craignons tous ici voir l'offensive des alliés entravée.

Au Cateau depuis 2 jours, de nombreux soldats sont cantonnés chez l'habitant. Quelques petites maisons des faubourgs ont jusqu'à 15 hommes. Notre quartier est épargné. Les hôpitaux organisés par les Allemands dès leur arrivée ici regorgent de blessés. On ne sait plus où les mettre, aussi ordre a été donné d'avoir à retirer de notre hôpital civil tous nos malades pour céder la place aux blessés allemands. Cette nouvelle spoliation a été accompagnée d'une réquisition de draps, couvertures, chemises, caleçons. Si on ne donne pas le nombre demandé, des perquisitions seront faites dans les maisons ; et l'on sait ce que veut dire ce mot *perquisition*.

Un conseil a été tenu le 18 dans mes appartements pour savoir si M. Lesert banquier de Péronne obligé de fuir précipitamment, écrirait à l'officier allemand chargé du service de banque à Saint-Quentin pour le prier de prendre sous sa sauvegarde les fonds, les livres laissés dans sa maison de Péronne. Assistaient à ce conseil, messieurs Picard, Seydoux, Marchandise, Rafin, Lesert et moi. Après discussion nous avons tous décidé de ne faire aucune démarche auprès de nos ennemis. Les soldats en maraude dans la ville abandonnée cambrioleront moins facilement de bons coffres-forts que l'autorité supérieure !

20, 21 et 22 juillet 1916

Rafin peut se procurer tous les matins *La Gazette de Cologne* et dès que nous sommes en possession du journal allemand nous nous empressons de traduire les communiqués. Pendant que mon ami lit, j'écris en français au fur et à mesure de la lecture. Ce petit exercice nous fait passer une assez grande partie de la matinée. Somme toute, les nouvelles sont assez favorables pour les Alliés. Pendant que nous affermissons notre offensive, de concert avec les Anglais, au nord et au sud de la Somme, Les Russes progressent en Asie Mineure et en Volhynie. Peu à peu l'impression se dégage que les Allemands ne conduisent plus la guerre comme ils le faisaient l'année dernière. Nous avons même lu hier un article de fond de *La Gazette de Cologne* appelant tous les Allemands à faire le sacrifice de leurs biens et de leurs personnes pour mieux résister à l'ouragan de fer et de feu qui se déchaîne sur l'Empire.

Chaque jour nous recevons ici des blessés ; chaque jour aussi, les cloches sonnent pour glorifier un ou plusieurs de ces malheureux que l'on conduit au champ de repos. Jusqu'ici depuis une quinzaine, on a enterré 24 Allemands et 8 Anglais.

Mes Allemands installés dans nos bureaux sont très calmes et me laissent bien tranquille, mais mon cabinet est trop peu étroit pour contenir le Ravitaillement Américain et le bureau des renseignements des évacués de Péronne. C'est un va-et-vient incessant qui nuit beaucoup au bon travail des comptables du C.R.B. En vue de remédier à cet état de choses, j'ai installé un bureau de fortune dans mon ancien salon devenu depuis la guerre la chambre des Allemands. Les lits ont été roulés contre les murs, avec des tables de toilette mises bout à bout et recouvertes d'un tapis vert, on a fait une table-bureau. Quelques fauteuils en moquette ainsi que des chaises cannées complètent l'ameublement avec un vieux bureau cylindre. J'ai retiré du grenier où il s'abimait mon mobilier de salon et je l'ai installé partie dans une chambre,

partie dans mon corridor. C'est ainsi que peu à peu tout l'appartement se transforme en vue des tristes nécessités de l'occupation.

Depuis l'offensive française et le petit recul des lignes allemandes notre ville prend un aspect plus animé. De nombreuses autos sillonnent nos rues. Les troupes cantonnées dans le voisinage amènent chaque soir des soldats en promenade. Enfin le transport de magasin d'habillement de Saint-Quentin ici, donne lieu à un important passage de lourdes autos servant à véhiculer de la gare à l'usine de Port-Arthur force colis et effets d'équipements militaires.

Hier, des cartes de prisonniers, mais rien pour moi. Je crains de plus en plus que ce pauvre Porez ne soit dans un camp de concentration et me voilà une fois de plus privé de nouvelles des miens. Quelle tristesse ! Heureusement que la présence de mon ami m'aide, me console et me distrait !

23, 24 et 25 juillet 1916

De grands mouvements de troupes dans nos régions ; mouvements que nous ne comprenons guère ! Quelques éléments descendent sur le sud tandis que la masse remonte vers le nord.

Nos concitoyens placés près de la ligne sont frappés de la quantité de trains chargés de troupes se dirigeant sur Maubeuge. D'autre part, nous apprenons que les villes de Solesmes et de Caudry regorgent de soldats. Comme ici d'ailleurs, les maisons les plus pauvres comptent de 10 à 15 hommes. Toutes les chambres un peu confortables sont prises par les officiers. Nous supposons que ces troupes viennent du front, mais jusqu'ici aucune indication sérieuse ne nous a été donnée par les soldats. Nous suivons avec anxiété les nouvelles, soit que nous les lisions dans *La Gazette de Cologne*, soit que nous interprétions le soir le télégramme affiché à la kommandantur. Nous avons tous l'impression que l'Allemagne ne conduit plus la guerre comme elle s'en vantait en 1915, mais qu'elle doit, pour l'instant, faire face aux alliés dont la force croît de jour en jour.

La Russie attaque toujours violemment au nord de sa ligne vers Riga et elle avance victorieusement au sud encerclant la Galicie. Ses succès sur la Basse Lipa sont de tout premier ordre ; l'ennemi fuit en désordre abandonnant un matériel considérable. Sur notre front, notre offensive continue progressant pas à pas. Les Anglais font preuve de la ténacité dont ils sont coutumiers en ne cédant aucun pouce du terrain conquis. À Verdun nous résistons toujours. Somme toute, nous avons l'impression de la rupture d'équilibre, rupture en notre faveur, de ces forces gigantesques. Un entrefilet lu hier dans *La Gazette de Cologne* nous montre la Roumanie très influencée par les victoires russes. On dit même que la Russie aurait permis de laisser passer par son territoire des armées et des munitions destinées à ce pays.

J'ai eu en main *Le Matin* du 10 juillet. Comme toujours, lecture très réconfortante. Le journal respire un ton de sécurité qui tranche sur le ton un peu hâbleur de l'année dernière. On parle beaucoup de la force anglaise combattant sur notre front, de notre outillage militaire très au point. Nos rentes sont bonnes.

Vu Danquigny dimanche ; Mme Porez est toujours sans nouvelles de son mari, elle comme moi nous sommes inquiets !

Beaucoup de troupes dans notre région, mais des troupes à mon avis venues des tranchées pour se faire rééquiper. Hier, leur aspect avec des vêtements absolument loqueteux, déchirés en maints endroits et laissant voir la peau, donnait la plus mauvaise impression. Aujourd'hui

rhabillés, ces soldats sont encore présentables. Nous constatons tous cependant que les régiment, 185-186, sont composés d'éléments très divers. On y remarque beaucoup d'hommes petits, malingres, portant lunettes. Il va sans dire que nous avons eu sur la place nombre concertos vocaux et instrumentaux.

Pendant que l'on répand sur la ville des flots d'harmonie, les officiers se conduisent avec la goujaterie ordinaire, surtout dans les maisons des femmes veuves ou restées seules. Chez Mme Rob...(ert) jeune, un officier accepte d'abord une chambre, s'y trouve bien, puis quelques heures après se ravise et demande à visiter la maison. La chambre de la jeune veuve, demeurant en ce moment avec sa mère, lui semblant plus confortable, il l'exige ! Discussion, on va à la kommandantur où comme de juste la française eut tort et dût céder. « *Nous sommes les maîtres, tout est à nous. Nous faisons tout ce que nous voulons* ». Cet axiome déjà connu nous fait prévoir de beaux jours !

Le commandant a présidé une réunion de maires.

« *Depuis quelques que temps, a-t-il dit, on salue moins et plus mal les officiers. C'est sans doute que les populations entendant le canon espèrent voir arriver les Anglais. Mais les Anglais ne viendront pas ici. Nous sommes là, j'ordonne un salut plus déférent* ». Dans la kommandantur d'Etreux, même son de cloche. Le speech du commandant se résume ainsi : « *L'artillerie anglaise ruine tout le pays, c'est épouvantable. Nous ne reculons pas, mais si nous reculons, ce ne serait que pas à pas, alors il ne resterait rien du pays. Priez Dieu que nous ne reculions pas.* » *La Gazette des Ardennes* parle aussi en ces termes.

Le temps semble meilleur, les vents sont montés du nord dans l'est ; hier nous avons eu une très belle journée. Nous n'entendons le canon que très peu, aussi plusieurs de nos concitoyens passent des espérances les plus prématurées à un abattement par trop marqué. La lecture des nouvelles indique un logique développement de l'offensive des alliés. Dans cette guerre inouïe, sans précédent, rien ne peut être brusqué. Le sort des Empires ne se décide pas comme jadis en une bataille, il faut longtemps lutter, je dis même lutter jusqu'à l'épuisement d'une des deux parties.

J'ai lu un *Petit Parisien* du 19 courant. J'y ai lu la réception des délégués des diverses colonies et dominions anglais. Poincaré et Briand ont parlé en cette merveilleuse langue française qui brille d'un incomparable éclat dans ce temps de développement de discours historiques. Mais rien ne m'a autant ému que la réponse du délégué canadien, parlant au nom de tous les dominions anglais, il a affirmé la volonté de toutes les colonies anglaises de lutter jusqu'au bout contre la barbarie, sans compter leur sang et leur argent. Mais, a-t-il ajouté, c'est à genoux que j'admire la France toujours à la tête de ceux qui luttent pour le Droit contre la Force, et cela ne le savons tous, des maisons les plus opulentes aux plus pauvres chaumières.

Nos bureaux nous ont quittés hier 26, tout s'est correctement passé. Je n'ai pas eu à donner la clé de mon jardin. Mes rapports avec les officiers se sont bornés à quelques saluts à travers les grilles.

28 et 29 juillet 1916

Voilà 2 ans jour pour jour que mes chéris m'ont quitté. La guerre n'était pas encore déclarée, mais certains symptômes, surtout des symptômes d'ordre financier, me faisaient craindre cet épouvantable cataclysme. Ma Lisa voulait attendre, et je la vois au dernier moment, dans le

corridor de nos chambres, me proposant de remettre à une date ultérieure son voyage. Mais pour notre Jacques si impressionnable, nous sommes en un instant tombés d'accord de ne pas courir le risque des difficultés de voyage pendant des périodes troublées. Nous nous sommes alors serrés l'un contre l'autre et nous avons échangé un long baiser, le dernier !! Puis à la gare, lorsque le train fuit, une dernière vision, la tête blonde de Jacques qui me sourit et agite son mouchoir à la portière. Ces 2 années ont passé, presque sans nouvelles. Maintenant Porez lui-même qui était notre trait d'union ne donne plus signe de vie. Quelle épreuve cruelle mon Dieu !

Le temps est superbe, le soleil de messidor tombe à flot sur la campagne dont les blés mûrissants courbent leur tête déjà lourde. Vainement prêtons-nous l'oreille aux bruits lointains, nous n'entendons plus le canon depuis quelques jours. Beaucoup se désolent, croient l'offensive franco-anglaise enrayée et je me vois obligé, moi le pessimiste, de remonter tous ces optimistes de jadis. Nous pouvons lire irrégulièrement les communiqués de *La Gazette de Cologne* et cependant nous avons l'impression d'un amoindrissement marqué de la force allemande depuis le premier juin. Les Russes ébranlent peu à peu le colosse sur tout le front-est et font toute la conquête de l'Arménie sur les Turcs. Les Roumains influencés par les victoires slaves hésitent à se ranger du côté des alliés. La jeune armée anglaise essaie ses forces nouvelles sur notre front et nous nous tenons toujours à Verdun. Combien de temps encore avant la délivrance ? Nul ne peut répondre.

Nos régiments rééquipés à neuf ici se sont embarqués dans la nuit du 27 au 28 pour une destination inconnue. Hier nous avons vu défiler venant du front dans la direction de Maubeuge une longue colonne de voitures de ravitaillement, autrefois chargées d'effets militaires, maintenant bondées de toute espèce de choses volées dans notre pays. Il semble que nos ennemis dans la crainte d'une retraite possible allègent leur armée de tous ces impedimenta.

30 et 31 juillet, 1^{er} août 1916

Les mouvements de troupes vont en s'accroissant de plus en plus dans notre région. La nuit surtout, sur la ligne, c'est un incessant va-et-vient de trains. Le soir depuis 2 jours vers 8h défilent par nos rues des bataillons couverts de poussière, allant on ne sait vers quelle région et venant on ne sait d'où. Les localités environnantes se remplissent et se vident brusquement et les noirs bataillons du Kaiser défilent toujours sur nos routes en chantant. Mêmes mouvements dans les régions de Solesmes et Caudry. Sommes-nous proches d'une action décisive ?

Le temps est magnifique et chaud. Au loin nous entendons toujours le grondement du canon. Danquigny venu ici n'a pu encore me donner des nouvelles des miens, Mme Porez est sans carte de son mari et nous sommes tous inquiets.

Dimanche au moment de nous rendre comme de coutume chez Picard, nous voyons par les grilles au milieu du jardin ces dames Picard et ses demoiselles Ponsin entourées d'officiers allemands faisant des grâces en prenant le café. Il faut dire que depuis la veille, l'usine, les bureaux de l'usine, les 2 maisons sont occupées par de nombreux officiers d'État-Major suivis de leurs secrétaires. Nous hésitons d'abord un instant, Rafin et moi, à entrer puis, je me décide à pousser la grille restée ouverte. Aussitôt je me dirige vers les dames sans prêter aucune

attention à nos ennemis, les salue tout en tournant le dos aux officiers puis brusquement je fais face à ces derniers et je m'incline.

Il y a là un colonel d'État-Major, son capitaine, un autre capitaine et enfin le fils du colonel, jeune jouvenceau de 18 ans, la figure ronde rendue inintelligente par de grosses lunettes et un regard sans vie. Le père est mieux : sec, nerveux, agité, il a une allure distinguée. La conversation s'engage, ces messieurs veulent nous prouver qu'ils aiment et admirent la France et que leur plus grand plaisir serait de nous avoir comme amis et alliés. Je suis surtout entrepris par l'autre capitaine, un hobereau de Silésie, nous racontant tour à tour qu'il fait valoir 1.000 hectares de terre et qu'il a été attaché militaire à Constantinople. Il prend violemment à partie les Anglais, nous engage à faire chœur avec lui lorsqu'une de ces dames me désigne comme un admirateur de l'Angleterre. Aussitôt se retournant vers moi : « *Est-ce vrai Monsieur ?* », et moi de vanter ces alliés, leur puissance, leur courage et leur ténacité. Alors ce fut une longue discussion sur la guerre, mais discussion dans laquelle mon adversaire n'a porté aucun raisonnement, aucune idée neuve. C'est toujours le fatras des articles de journaux allemands dans lesquels seules apparaissent les qualités de la plus grande Allemagne.

- *Vous avez donc toujours confiance et vous trouvez que tout va bien ?* dit-il.

- *Plus que jamais*, ai-je répondu, *d'ailleurs je ne me base que sur mon raisonnement et ce que me disent vos communiqués. Or depuis le premier juin il y a quelque chose de changé ! Les Russes font une offensive victorieuse, le siège de Verdun traîne en longueur et vous n'avez pas pu nous empêcher de vous attaquer dans la Somme. Les Turcs et les Autrichiens flanchent, des craquements se font entendre dans votre édifice colossal !*

Il va sans dire que je ne l'ai pas convaincu, mais j'ai cueilli dans sa conversation ces paroles :

- *Caillaux est votre plus grand homme d'état et Joffre a commis une grosse faute en ne laissant pas prendre Verdun.*

Pour Caillaux je ne lui ai caché tout le mépris que ce parlementaire inspirait à tout Français, quant à Verdun j'ai trouvé admirable la nouvelle invention de nos ennemis pour cacher une défaite. Nous nous sommes quittés assez brusquement, mais il a dû être édifié sur ma manière de penser. D'ailleurs mes amis ont toujours fait chœur avec moi. Les Allemands élèvent le manque de tact à une hauteur *kolossal*. Ils nous pillent, nous oppriment de toutes façons, versent des larmes de crocodile sur les ruines accumulées par la guerre dans notre malheureux pays et ils voudraient nous avoir comme alliés. Tous les officiers emportent de leurs conversations avec nous qu'après la guerre nous aurons une haine profonde pour tout ce qui sera allemand !

Nos bureaux sont transformés en un vaste magasin de chaussures, on y a déballé toutes celles envoyées d'Amérique et destinées à être vendues. Les autres qui doivent être distribuées gratuitement sont emmagasinées au Refuge des Vieillards. Comme les besoins de la population sont plus considérables que les envois du Comité de Ravitaillement, on a dû organiser un système de tirage au sort par carte de famille ; système assez compliqué, inventé par Saint-Quentin où sa mise en pratique a donné de bons résultats.

On s'inscrivait dans nos bureaux de 9h à 12h, lundi 31 juillet. Aussi toute la ville a fait queue pour avoir un billet de cette tombola d'un nouveau genre. Les chaussures américaines vendues de 6 à 15,50f sont pour les 2 sexes et de tous les âges. Leur qualité est assez variable, il faut voir dans cet envoi un laissé-pour-compte des grandes fabriques américaines. Mais le manque de chaussures se fait tellement sentir que les gagnants seront encore très heureux de se chauffer ainsi.

Hier sur un coup de téléphone, vers 2h, une vingtaine de grandes autos-camions chargées de soldats en armes ont pris rapidement la direction de Cambrai. Aussitôt les bruits les plus divers ont couru par la ville : les lignes étaient percés, l'artillerie allemande anéantie sous Bapaume etc... Nous saurons peut-être par le communiqué de ce soir ce que cela signifiait.

2 et 3 août 1916

Le Capitaine Neuerburg est venu dans le courant de l'après-midi du 2 traiter quelques-unes de ces questions de ravitaillement toujours pendantes. Le commissaire américain qui l'accompagnait, profitant d'un instant où il était seul avec M. Picard, lui a annoncé la fin de la guerre dans 2 mois. Puisse-t-il avoir raison ! Le lendemain un des officiers d'État-Major logé chez M. Picard lui exprimait la même pensée « *La guerre prendra fin dans d'ici 3 mois* » et comme M. Picard incrédule lui répondait que depuis longtemps les Allemands donnaient ce langage, l'officier lui affirma que la situation présente ne pouvait plus durer et il laissait entrevoir que les Allemands sans être vaincus feraient des propositions de paix. La grosse question est de savoir si les nations alliées accepteront ces propositions. Pour ma part, je ne le crois pas, nos ennemis seraient trop heureux de traiter avec des atouts en main. Il ne pourra donc être question de paix qu'une fois tout le pays perdu reconquis ! Ce sera très dur, nous souffrirons beaucoup, nous les envahis, nous disparaîtrons peut-être dans la tourmente mais le militarisme allemand sera abattu et l'humanité délivrée de ce cauchemar.

Hier, 2 août, la kommandantur m'a fait passer une note émanant d'un officier de Saint-Quentin chargé des questions financières. Cette note me demandait combien j'avais de coffres-forts en location et le nombre de leurs compartiments. J'avais donné la réponse sur le chiffon de papier qui me fut apporté par un agent de police, mais cette manière n'a pas été acceptée de la kommandantur et j'ai été prié d'écrire à l'officier à Saint-Quentin. Après avoir fait une lettre, j'ai préféré donner à ma déclaration un tour impersonnel, et c'est dans la forme « *Le soussigné déclare etc...* » que l'autorité allemande a été avisée. Toute cette démarche m'avait mis dans un tel état nerveux qu'il me fut presque impossible sur le moment d'écrire la lettre tant ma main tremblait. J'ai pu me ressaisir, écrire moi-même la déclaration demandée. Plusieurs personnes, d'un tempérament nerveux, subissent les mêmes symptômes que moi dont le plus significatif et le plus cruel est le tremblement de la main.

Nous entendons toujours le canon dans la même direction et avec une force qui nous donne tous les espoirs. Nous lisons évidemment tous les communiqués donnés par les Allemands mais rien ne nous indique encore quelque chose de décisif.

Toutes les voitures de boulangerie d'au moins une division sont cantonnées sur la place verte depuis hier. Ne font-elles que passer, vont-elles rester dans notre pays ?

4 et 5 août 1916

Nous avons entendu le canon ces jours derniers d'une façon tout à fait inaccoutumée. Grâce à mon passeport donné par le service de la Chambre de Commerce, je puis passer les postes et j'allonge au-dessus du 2^{ème} pont ma promenade sur la route de Fesmy. Je vais ainsi dans une pâture appartenant à un nommé Sapin où je lâche Rip. Pendant qu'il prend ses ébats, je cueille du plantain et j'écoute le canon. Hier et avant-hier les roulements me paraissaient tellement violents que je ne doutais pas un seul instant d'un engagement marqué, soit de notre côté, soit du côté allemand. Mes espérances ont été trompées, car je n'ai rien vu dans le communiqué officiel.

Le temps est toujours très beau et très chaud, cependant depuis hier le ciel s'est couvert de nuages. Est-ce le résultat des violentes canonnades entendues ?

Hier, j'ai eu une assez vive discussion avec le curé doyen du Cateau. Sur une attaque d'une violence inouïe contre notre gouvernement d'avant la guerre, j'ai émis l'opinion que tous nous devions faire appel à la concorde et à l'union. Et comme il s'exaltait de plus en plus, disant qu'après la guerre il dénoncerait du haut de la chaire les fautes de nos gouvernants, je n'ai pu résister à lui dire une vérité - que peut-être j'aurais dû garder dans mon cœur - à savoir qu'il était très brave, très audacieux devant un gouvernement plus ou moins faible ou désarmé, mais peureux et timoré en face de ceux qui ont la force et qui nous oppriment depuis deux ans.

« Vous avez fui devant l'ennemi ; vous avez, au milieu des plus difficiles circonstances, abandonné votre troupeau. Vous ne pourrez donc jamais dire à ceux qui vous attaquent leurs vérités sans que ces derniers vous reprochent votre défaillance. En outre, vous êtes partisan de répondre aux attaques par la violence, Jésus a fondé son Royaume sur la douceur. Faites comme lui, la moisson sera abondante ! »

Nous nous sommes quittés, mais j'ai eu toute la journée une tristesse au cœur de cette conversation.

Il est fortement question d'installer les services du Ravitaillement Américain de Saint-Quentin au Cateau. Le capitaine allemand Neuerburg accompagné de son lieutenant est venu hier au Cateau en vue de traiter cette question. On voulait d'abord loger ces messieurs dans nos appartements, mais leur disposition ne paraît pas commode à ces officiers accoutumés à tout le confort moderne, et en outre, il faudrait mettre dehors la famille Piot, Rafin et moi. J'espère qu'on n'en arrivera pas là et je vais manœuvrer pour installer tous ces services dans nos bureaux quitte à loger dans un autre immeuble les officiers. Si jamais le C.R.B quitte Saint-Quentin pour venir ici, nous aurons dans ce fait un des premiers symptômes du recul des Allemands.

La distribution des chaussures américaines s'effectue assez normalement dans nos bureaux. Il y a bien de-ci de-là quelques réclamations mais tout fonctionne bien. Mon numéro de carte étant sorti au tirage, j'ai passé mon tour à Marie, la domestique, et elle a eu pour 10f une solide paire de chaussures à lacets encore assez élégantes.

6, 7 et 8 août 1916

La population est une fois de plus mise en émoi par une nouvelle affiche concernant les objets en cuivre, laiton, étain et nickel. Dès maintenant, tous ces objets quels qu'ils soient sont propriété de l'autorité allemande. Seront punis d'emprisonnement et de fortes amendes quiconque voudrait les cacher ! Que de souvenirs de famille vont disparaître, que de charmantes et vieilles choses de cuivre et d'étain vont pêle-mêle être jetées au creuset. L'affiche dit bien qu'on pourra conserver certains objets ayant un caractère artistique, mais après une demande suivie d'une autorisation écrite. Une fois de plus les malheureuses populations du Nord sont traitées comme jadis les Égyptiens traitaient les Hébreux, emmenés en captivité. D'ailleurs, nous savons qu'un vent terrible de réprobation se lève par toute l'Europe civilisée contre les moyens barbares de plus en plus employés envers nous par nos ennemis. Le peuple allemand, en général est doux, mais conduit par un parti militaire il ne

connaît que la force, vit ainsi dans l'idée que lui seul possède cette force et il finira dans le sang et la boue !

Enfin j'ai eu la très grande joie d'avoir par Porez des nouvelles de mes deux chéris. Sa lettre datée du 2 juillet me dit qu'ils vont bien, que Jacques devient un homme ! Mon Dieu comme je vous remercie de me donner cette grande consolation, je reprends ainsi de nouvelles forces pour lutter. Mon temps d'ailleurs passe moins tristement en compagnie de mon collègue Rafin. Nous sommes toujours ensemble, ensemble nous unissons mieux nos peines et nos espérances.

Comme suite à notre entretien de samedi, monsieur le doyen m'a fait tenir aujourd'hui par Joseph Delbar une petite homélie sur la violence. Le factum n'étant pas signé, je n'y répondrais pas. D'ailleurs les raisons données dépeignent tellement l'homme sectaire et violent que ne je ne veux pas entamer une lutte épistolaire qui ne ferait qu'accentuer le fossé qui nous sépare.

Depuis quelques semaines, grâce à la présence de Rafin, qui par les évacués a souvent des rapports avec Bazuel, je suis mieux ravitaillé et nous mangeons encore assez souvent de la viande. Mais maintenant que toutes les bêtes sont marquées, l'abattage clandestin va devenir beaucoup plus difficile. Nous retomberons alors dans notre lard américain !

Les nouvelles lues dans les journaux allemands sans être mauvaises pour nous ne sont pas favorables au point de pouvoir diagnostiquer sur la fin éventuelle du conflit. Certes nous entendons déjà de sourds craquements dans cet édifice colossal élevé par la puissance militaire allemande, mais à quel moment et de quelle manière serons-nous délivrés ? Tout me fait craindre les pires choses dans ce retour de flot qui accompagnera la victoire des nôtres et la libération du territoire. Le parti militaire allemand ne reculera devant aucun acte, si barbare fut-il, pour conserver jusqu'au bout un semblant de puissance. Déjà les nôtres s'émeuvent des exactions commises à Lille et dans quelques villes du Nord et le flot de haine contre les Allemands va chaque jour grandissant. Je vis au jour le jour et je m'attends à tout.

Sur la Somme nous gagnons peu de terrain, du côté de Verdun nous nous donnons de l'air en luttant âprement pour la possession de la redoute de Thiaumont et du village de Fleury ; ces deux points passent tour à tour d'une main dans l'autre. Aujourd'hui nous en sommes les maîtres, en sera-t-il de même demain ? Les Russes se maintiennent sur leurs positions à l'est de Kovel et avancent un peu au sud du Dniester. En Asie Mineure, les Turcs paraissent devoir gagner du terrain au sud de Mouch, par contre ils ont été complètement battus dans une pointe sur le canal de Suez. Le fait saillant du moment est l'offensive italienne sur l'Isonzo. Les Autrichiens ont abandonné la tête de pont de Görz ainsi que des positions au nord et au sud de cette ville. Les Italiens ont fait jusqu'à ce jour plus de 8.000 prisonniers. L'Autriche faiblit dans sa partie la plus solide, la plus âprement défendue. Que vont faire les neutres ?

Pour l'instant l'opinion allemande est la suivante, du moins celle qui revient le plus dans les conversations des officiers et des soldats : la guerre va durer encore 2 ou 3 mois, on fera un armistice, puis la paix. Il n'y aura ni vainqueur ni vaincu. Nous sommes loin des exigences des premiers jours !

Les bureaux du Comité de Ravitaillement Américain ne viendront pas au Cateau. Pour des raisons faciles à comprendre le grand État-Major de Saint-Quentin n'autorise pas ce recul de 40 kilomètres, recul qui pourrait donner lieu à certaines interprétations dans le pays occupé.

11 et 12 août 1916

Le temps est redevenu beau et même très chaud, mes journées se passent au jardin sous la tonnelle à lire ou à causer avec mon ami Rafin. Devant l'affiche si menaçante concernant les cuivres, beaucoup de gens prennent des précautions, cachent, etc.... Mon (.....)⁹⁷ m'inquiète, c'est un souvenir auquel je tiens profondément. J'use d'un moyen, passera-t-il ?

Samedi 12 je pars de grand matin avec Rafin pour visiter quelques émigrés de Péronne à Troisvilles. Nous nous mettons en route de bonne heure, le temps est superbe. Sous une brume d'argent transparente le soleil répand sur les moissons dorées sa lumière merveilleuse. Au loin derrière des arbres qui s'estompent à l'horizon, le clocher de Troisvilles, sa silhouette un peu noyée dans la vapeur matinale. Nous suivons le chemin le long duquel s'est effectuée la retraite anglaise du 26 août. Je raconte à mon ami au fur et à mesure que nous gravissons le coteau et que se dévoile le panorama, les diverses péripéties de la bataille. Les abords du village sont encombrés de soldats allemands, les uns vaquent aux multiples occupations d'un bataillon qui cantonne, pendant que les autres, par section, s'exercent à l'école du tirailleur. Nous avons la nausée de tous ces uniformes gris qui tachent ce joli paysage du mois d'août.

L'hôpital de Péronne est émigré à Troisvilles, le but de notre visite et surtout de nous informer si tout va bien. Nous sommes reçus par la Mère Supérieure, une lilloise qui s'empresse de nous dresser une collation des plus savoureuses. 2 œufs sur le plat, du beurre frais, du fromage et du sucre, arrosés de bière, enfin pour finir un délicieux café au lait. Rien n'est plus curieux que ce repas dressé sur une petite table, dans une salle simple, blanchie à la chaux et carrelée. Autour de nous les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à la cornette blanche, au lourd costume bleu, vont et viennent empressées à nous servir. Quand nous fûmes restaurés, nous eûmes une longue conversation avec la Mère Supérieure. J'ai rarement rencontré une femme, une religieuse surtout, d'un abord aussi sympathique et d'une intelligence aussi ouverte. Elle a voyagé un peu par toute la terre, fondé une maison à Mytilène⁹⁸, parcouru toute l'Amérique du Sud et les états du Mexique ; s'est enfuie pendant la révolution de Lisbonne⁹⁹ sur un vapeur et finalement a subi les horreurs du bombardement de Péronne. Là encore, gardienne de son troupeau, de vieux et d'orphelins, elle a pu les mener jusqu'à Troisvilles. Nous causons un peu de tout, de la guerre, de la France, des Allemands. Et voilà une Sœur de Charité qui a presque tout vu, mais à qui il n'avait pas encore été donné de comprendre cette barbarie raffinée dont nos ennemis font sans pudeur l'étalage monstrueux depuis 2 années ! Avec quel cœur de Française elle parle de nos ennemis, et comme elle nous dit bien qu'il n'y a par toute la terre qu'une race qui symbolise tout ce que le cœur a de bon et d'élevé, la nôtre !! Et comme tous les trois dans cette pauvre petite salle d'hôpital improvisée nous communions dans notre ardent amour de la Patrie ! Ah, comme il éclate toujours aux heures les plus terribles ce vieil adage : *Gesta Dei per Francos* !!

Après une visite au président du tribunal de Péronne, petit vieux cassé, recueilli dans une des meilleures maisons de Troisvilles, nous avons repris le chemin du Cateau. Il faisait très chaud, midi rayonnait sur la plaine sans ombre, une voiture venait sur notre chemin. Nous en profitons. Elle était conduite par un de nos compatriotes des environs qui s'occupe plus ou moins de ravitaillement. Encore un de ces Français débrouillards qui depuis 2 ans fricote, spéculé, ravitaille au nez et à la barbe des casques à pointe. Quelle race que la nôtre ! Voilà un homme

⁹⁷ Non précisé

⁹⁸ Principale ville de l'île grecque de Lesbos.

⁹⁹ Renversement de la monarchie et proclamation le 05/10/1910 de la République du Portugal.

qui en 2 ans a trouvé le moyen de soustraire aux réquisitions allemandes plus de 10 tonnes de matières premières, de sauvegarder les intérêts de ses patrons et de faire fortune sans aucun doute !

13, 14 et 15 août 1916

Nuit et jour nous entendons le canon, toujours dans la même direction. Les communiqués assez sobres de détails nous indiquent que des actions importantes sont engagées au nord et au sud de la Somme. Nos ennemis repoussent toujours nos attaques, mais nous gagnons peu à peu du terrain, leurs contre-attaques restent vaines. Depuis quelques jours notre région est inondée de troupes. Tous nos villages reçoivent des contingents venus les uns du front, les autres de Saxe. Les soldats qui errent pendant leurs loisirs, lamentablement par nos rues, sont loin d'avoir l'aspect martial des troupes vues jusqu'ici. Les hommes sont très jeunes, pâles, chétifs ; ils n'ont rien de martial, sorte de bétail humain résigné et foule que des officiers vont conduire au massacre. Il va sans dire que, dans tous les villages, on ne respecte rien pour le cantonnement et le bien-être de ces troupes. On pille, on réquisitionne sans vergogne, on expulse sans pitié des maisons les malheureux occupants qui gênent toute installation même provisoire. Dans les conversations qui nous sont rapportées nous pouvons voir les officiers encore exaltés d'un chauvinisme à outrance tandis que les soldats plus calmes et fatigués envisagent brièvement la fin de la guerre par une paix quelconque qui les renverra au foyer. On a l'impression d'une armée très lasse, toujours maintenue par une discipline de fer, mais capable d'un accès de démoralisation rapide.

L'usine Picard loge tous les services d'un quartier général. C'est un va-et-vient incessant d'automobiles et de motos, une grande quantité de fils relie toute la région à un poste central télégraphique. Nuit et jour les dépêches sont affichées à la grande porte de la fabrique. Que va-t-il se passer ? Cette grande agglomération d'hommes est-elle pour répondre à notre offensive ou en prépare-t-on une autre ?

On raconte que le Roi de Saxe s'est rencontré avec le Kaiser dans les environs de Maurois. L'Empereur fait les plus grandes avances aux Princes d'Allemagne et ces derniers semblent vouloir payer de leur personne pour galvaniser leur peuple fatigué. Nous devons approcher de la fin de ce conflit géant. Les Russes, dont l'armée paraît animée d'une vaillance et d'une ardeur extraordinaires, avancent sur leur front gigantesque, des marais du Pripiat à l'extrême sud de la Bucovine. Ils font chaque jour de nombreux prisonniers et l'armée autrichienne démoralisée fond comme neige au soleil. Bientôt viendra le moment où ces alliés de l'Allemagne ne pourront plus résister à l'offensive italienne sur Trieste et où ils seront un poids mort pour nos ennemis ! Des craquements sinistres se font entendre dans la colossale armature de ce gigantesque édifice militaire ; bientôt viendra le moment du châtiment. Comment passerons-nous cette heure difficile du recul de nos ennemis ? Je m'attends aux pires choses, je bénis le ciel d'être seul et je me remets entre les mains de Dieu.

Depuis quelques jours ma santé est moins bonne. Je souffre de douleurs de reins et j'ai eu des crampes d'estomac et des coliques très douloureuses. Dans la nuit du 14 au 15 je me suis cru un instant empoisonné. Cependant j'ai eu le matin, jour de l'Assomption, la force de me rendre à l'église et de communier, priant Dieu et sa très Sainte Mère de protéger mes chéris.

Jusqu'ici nous ne manquons de rien et nous sommes assez bien ravitaillés par la campagne, cependant la venue de toutes ses troupes rend les communications difficiles et d'ailleurs nos

bons paysans vendent leurs denrées le prix fort à nos ennemis et dédaignent ainsi leurs anciens clients de la ville.

16 et 17 août 1916

Dans l'après-midi du 16 et dans la soirée, le canon s'est fait entendre d'une façon tout à fait inaccoutumée. Les coups se succédaient avec une rapidité inouïe, d'aucuns prétendent que jamais jusqu'à ce jour, le bruit de la canonnade n'avait été plus violent. Vers 2h du matin tout avait cessé et à peine quelques coups sourds se détachaient seulement dans le silence de la nuit. Sans doute aurons-nous ce soir l'explication de cette offensive et serons-nous ainsi par qui elle a été faite.

Les journaux allemands nous donnent toutes les offensives faites sur leurs différents fronts comme repoussées. Si la chose paraît vraie dans notre secteur, il n'en est pas de même du côté russe. Nos alliés, dans ces combats livrés du 4 au 13 de ce mois, sur la Strypa, ont enfoncé les lignes autrichiennes, progressé d'environ 20 kilomètres sur un vaste front, fait 85.000 prisonniers et conquis un riche butin. Les Allemands amènent des troupes au secours de leurs alliés et s'efforcent d'arrêter les Russes. Dans quelques jours nous verrons ce dont la nouvelle armée russe est capable. La gazette du 17 est incolore, elle nous apprend toutefois par des extraits de journaux français et anglais qu'il ne faut pas compter sur une victoire définitive du côté de la Somme, victoire capable de nous débloquer dans un temps rapide. Il nous faut donc encore attendre de longs mois et sans doute passer un 3^{ème} hiver avec nos ennemis !!! Cette terrible perspective laisse la porte ouverte aux plus inquiétantes appréhensions.

Comme je l'ai déjà dit, notre kommandantur regorge de troupes ; Saxons pour la plupart. Hier, le Kronprinz de Saxe est venu voir le général commandant le Corps d'Armée et a déjeuné avec l'État-Major dans la maison Decupère. Il va sans dire que toutes habitations quelles qu'elles soient abritent suivant leur degré de confort, officiers, sous-officiers et soldats. Par une chance extraordinaire nous ne sommes pas logés et dans ce déluge nous formons un îlot inviolé.

Aussi la banque est-elle devenue un centre des plus intéressants. Au Comité de Ravitaillement, installé à la comptabilité, arrivent des villages voisins de nombreux commissionnaires pour prendre des ordres ou passer des commandes. Dans la caisse, où M. Marchandise, délégué de Péronne a organisé son bureau en compagnie de mon collègue Rafin, c'est un va-et-vient incessant de péronnais. Ces malheureux réfugiés, parqués plus ou moins dans nos environs, accourent ici dès qu'ils ont pu décrocher un passeport. Les 2 médecins de Péronne, Dr Loiseau (à Troisvilles) et le Dr Anselme (à Saint-Benin), viennent assez régulièrement. Le délégué maire, M. Liné, a élu domicile avec ses employés à la mairie de Bazuel où il s'efforce de réorganiser les archives. Mais l'âme, le pivot de toute organisation est sans contredit M. Marchandise. Quelle curieuse figure que cet homme ! Grand, sec, le nez très long, les moustaches hérissées en avant, les yeux petits et aigus, la voix claironnante, il commande, dirige tout. Bloqué dans Péronne auprès de son père malade, séparé de sa femme et de ses filles restées dans leur domicile à Paris dès le début de la guerre, il a pris en main aussitôt l'arrivée allemande toute l'organisation administrative de Péronne. Le maire et la majeure partie des conseillers municipaux ayant fui, on forma une délégation municipale présidée par M. Liné, l'unique conseiller resté, haussé à la dignité de maire. Liné, marchand de meubles et entrepreneur de son état, est le type achevé du commis-voyageur républicain, pilier de café, homme ayant du bon sens, mais peu d'instruction. Il abandonna vivement le pouvoir tout en conservant le titre, aux mains de M. Marchandise. Ce dernier en usa, et de tempérament autoritaire en abusa même quelque peu.

Ancien notaire à Péronne et lié par aucun mandat électoral, il parla haut et trancha dans le vif. Aussi fut-il maintes fois en désaccord avec mon ami Rafin, lui aussi délégué, qui ne craignait jamais d'user de son autorité et de son intelligence pour ramener dans de justes limites le fougueux pro-consul !

18 et 19 août 1916

Nous avons été Rafin et moi ce matin au village de Pommereuil. Le temps était couvert, la pluie menaçait de tomber. Rien n'est plus charmant en temps normal que cette route qui descend avant d'arriver au village dans une petite vallée. Que de fois nous l'avons prise ma Lisa et moi soit que nous nous promenions avec Jacques soit que nous allions à bicyclette par Ors et Bazuel. Du haut de la petite colline on découvre la vallée, le village perché sur l'autre versant du coteau couronné des sombres frondaisons du Bois l'Evêque, les houblonnières alternant avec les champs de blé. Tout ce riant spectacle est souillé, terni par ces uniformes gris, vermine infame abattue sur la terre de France et qui depuis 2 ans ronge, suce jusqu'aux moelles notre malheureux pays. Un bataillon au moins cantonne au village. Au fur et à mesure que nous approchons des soldats surgissent de tous côtés. Il y en a sur la route qui sont en corvée où font l'exercice. D'autres installés en maîtres dans les maisons y font de ces installations provisoires ruineuses pour le mobilier du malheureux propriétaire. Les petits rentiers venus vivre de maigres ressources à la campagne voient leurs maigres souvenirs et leurs menus avoirs éparpillés au moindre caprice. Les paysans acceptent mieux la chose, ils se serrent un peu, font place aux soldats et lui vendent, le prix fort, beurre, lait, et œufs. J'en connais qui font des fortunes avec l'occupation. Au milieu de cette cohue, nous rencontrons de malheureux péronnais évacués de leur ville dans le village. Pour ces derniers, la vie est plus lamentable que jamais. Sans argent, sans foyer, avec le souvenir cuisant de leur fortune disparue, anéantie, ils errent sur la route en quête de nouvelles ou de visages connus.

Notre arrivée fut vite annoncée aussi fûmes-nous assaillis dès l'entrée du village. Mon collègue, délégué de la ville de Péronne, était très aimé et je le vis de suite à la manière dont on lui parlait et lui demandait conseil. Leur grosse préoccupation est de se procurer de l'argent, les ressources emportées ayant été vite épuisées et le premier accueil très cordial, faisant place peu à peu à une situation devenue plus difficile de jour en jour, car cette cohabitation met à nu peu à peu les caractères qui s'étaient rentrés au début. Nous ferons pour le mieux et nous reviendrons. Mais la pluie vient à tomber et nous trouvons refuge chez cet excellent curé l'abbé Poulain dont l'éternelle bonne humeur nous reconforte un peu. Au presbytère, l'abbé nous offre un bon verre de vin d'une bouteille qui a échappé à toutes les réquisitions et qui n'en acquiert ainsi que plus de valeur. L'ondée passa et nous rentrons au Cateau sans trop de mal.

Par le soldat logé chez mon ami Hautecœur, nous pouvons avoir le journal chaque jour. Tous les matins, nous traduisons donc dans *La Gazette de Cologne* les communiqués. Somme toute si en ce moment nos ennemis sont tenus en échec sur tous les fronts, si leur communiqué alambiqué n'offre plus ces fanfares de victoires de l'année dernière, leur force militaire nous apparaît toujours telle que nous nous demandons quand et comment on pourra la battre. Les journaux français que nous lisons tous les 2 ou 3 jours ne font entrevoir aucune échéance. Ils sont très pondérés, très confiants dans l'issue finale mais ne peuvent qu'enregistrer les faits au jour le jour sans rien pronostiquer. Les forces des alliés augmentent, celles des Allemands diminuent, c'est entendu, mais comme ces forces sont encore puissantes puisque du côté de

la Somme nous ne progressons que pas à pas. Il nous faudra je le crains passer un 3^{ème} hiver sous la botte prussienne !

20, 21, 22 et 23 août 1916

Les journées passent de la même façon, nous entendons toujours plus ou moins le canon de la Somme et nous attendons l'événement imprévu qui rompra la monotonie de notre emprisonnement. La gazette populaire de Cologne nous est apportée chaque matin, nous la lisons anxieusement cherchant en vain le succès précurseur de la débâcle allemande. Mais si les combats livrés sur tout le front nous sont favorables, nos ennemis résistent et rien ne fait prévoir l'assaut définitif. Les Russes semblent arrêtés dans leur avance victorieuse, les Anglais avancent pas à pas et conquièrent yard par yard le terrain devant eux. À ce train, l'hiver viendra vite, de nouvelles lignes fortifiées allemandes s'établiront derrière celles déjà conquises, et il faudra recommencer dans un torrent de sang ce travail épouvantable.

Jusqu'à quel degré ira l'attaque ? Quel est le dernier mot de la résistance allemande ?

Les troupes cantonnées dans nos villages voisins partent peu à peu pour le front. L'État-Major établi chez les amis Picard fait ses paquets, demain sans doute notre petite ville aura retrouvé son calme. Ce qui me console, c'est l'aspect général des troupes formées ici. Les hommes tous recrutés en Saxe, sont petits, chétifs, ils ont l'air aussi peu martial que possible. L'aspect joyeux des premiers temps a fait place à une sorte de tristesse languissante. Plus de chants guerriers, aucune hâte, sans doute factice, de courir au lieu de combat. Tous ces guerriers involontaires regrettent le pays natal la famille, la douceur du foyer !

Monsieur Curtis, délégué américain auquel j'avais en plaisantant demandé du tabac anglais pour ma pipe, m'a apporté dimanche deux petites boîtes en fer blanc contenant du tabac de Virginie. Je ne sais comment le remercier de cette délicate attention. D'ailleurs ce tabac est excellent. Chaque soir j'en fume une pipe dans le jardin tout en causant avec Rafin et je me sers de la petite pipe achetée à Jersey pendant le voyage que je fis dans cette île avec ma Lisa.

Que de souvenirs !! Au loin le canon gronde ; quand comment nous reverrons nous ? Nous reverrons-nous jamais ?

Samedi 19, j'ai reçu ordre du délégué allemand de la commission des banques d'avoir à ne laisser sortir aucun titre de nos coffres-forts en location et de plus de ne laisser pénétrer personne aux coffres sans autorisation de la kommandantur. Je dois accuser réception de cet ordre, répondre de son exécution sous peine d'amendes élevée et d'emprisonnement. Il n'y a pas à résister, il faut s'incliner !

Mardi 22, mon ami Rafin est appelé chez le juge de guerre à 10h du matin. Il s'y rend à l'heure indiquée mais quel ne fut pas mon étonnement de le voir revenir peu d'instants après me disant qu'il avait été mis à la porte par le juge. Voici ce qui s'était passé : convoqué comme un accusé entre 2 filles publiques, Rafin avait répondu sèchement à la question du juge. Or la question posée indiquait de la part de l'Allemand une incompréhension complète de l'affaire. On demandait à mon collègue s'il était parti avec les valeurs renfermées dans les coffres-forts. Chose impossible puisqu'il n'avait pas la clé de ces coffres. Sans doute la réponse fut-elle ironique tant et si bien que le juge très nerveux se fâcha et congédia brusquement Rafin avec ordre de revenir à 15h. Toute la faute de ce malentendu revient à l'interprète Salomon qui au lieu de remettre l'affaire au point en prenant la défense du Français accentua encore le geste

d'impatience du juge allemand. Il alla même jusqu'à mettre la main sur l'épaule de mon ami pour le faire sortir !

Vers 3h de l'après-midi, j'accompagnais Rafin chez le juge comme la convocation n'était que pour 4h, je demande au juge de me recevoir, ce qui me fut accordé. Je présentais alors en accentuant sur sa qualité, M. Rafin, Directeur de la Banque de France de Péronne et je dis ceci en substance : « *Monsieur le juge, j'ai l'avantage de vous connaître depuis 2 ans déjà ! Je me permets de vous présenter mon ami. Je sais qu'il y a eu ce matin un malentendu que je voudrais dissiper* ». Le juge, figure ronde, rose, imberbe, m'affirma que tout était oublié, que l'affaire, mal comprise, serait mieux présentée dans l'audience de l'après-midi. Tout se passa pour le mieux, Rafin quelques heures après pu faire comprendre que les titres appartenant à la banque avaient quitté Péronne dès août 1916 et que ceux des particuliers étaient toujours dans les coffres en location.

Somme toute nos ennemis étudient cette question de coffres-forts en location. Jusqu'ici il n'y avait pas prêté attention. Tout est à craindre d'eux !

24 et 25 août 1916

Le canon continue avec une sorte de furie son roulement ininterrompu. La nuit, le jour, ce bruit infernal assourdit nos oreilles. Que se passe-t-il ? Les communiqués alliés et allemands sont assez laconiques et il nous est très difficile de discerner lequel des 2 partis prend l'offensive et, par suite, acquiert la supériorité de l'artillerie. Nous sommes dans l'angoisse et chacun interprète suivant son tempérament les événements tragiques qui se déroulent sur les bords de la Somme. Les Russes ont arrêté leur marche en avant ainsi que les Italiens. À Salonique, l'offensive du général Sarrail, si tant est qu'il a pris lui-même l'offensive, imposée peut-être par la marche en avant des Bulgares, ne donne pas les résultats attendus. Le centre paraît avancer, mais les ailes sont accrochées. Pendant ce temps les Roumains et les Grecs attendent incertains.

La question des coffres-forts restés dans les banques à Péronne revient encore sur le tapis ! Monsieur Lesert, banquier à Péronne, ainsi que mon collègue Rafin ont de nouveau été convoqués devant le juge de guerre. Il n'y a pas eu de procès-verbal de dressé mais on leur a demandé ce que les clefs des coffres étaient devenues. Sur leur réponse que lesdites clés étaient toujours en leur possession, les deux directeurs de Banque de France furent requis d'avoir à les livrer. Tous deux ont répondu qu'ils ne s'en dessaisiraient pas, laissant ainsi à nos ennemis le moyen d'employer la force pour prendre le contenu des coffres. Le juge n'a pas insisté, mais a laissé entendre que la force serait employée. Que va-t-il se passer ? Les Allemands vont-ils se livrer à un acte de haut brigandage en fracturant des coffres contenant exclusivement des objets de grande valeur et des titres, propriétés particulières.

Pour ma part nos ennemis sont divisés en ce moment en 2 parties. Celui de la violence que rien n'arrête, ni ruines, ni actes sauvages, puis celui de la raison qui envisage les conséquences d'un fait dont la répercussion dans la suite du temps charge à jamais devant l'Histoire le peuple allemand tout entier. Je ne crois pas les coffres encore fracturés, mais je suis persuadé que nos ennemis étudient une combinaison de s'emparer légalement de leur contenu. L'or les tente au point qu'ils ont fait tout dernièrement un appel au peuple allemand en vue d'envoyer à la Monnaie tous les bijoux d'or ! Depuis hier je ne porte plus ni ma chaîne, ni ma montre en or ! Les pires excès sont à craindre.

Le 24, Rafin et moi nous avons été au Pommereuil afin d'apporter quelque argent aux réfugiés de Péronne capable d'emprunter à la Chambre de Commerce. L'existence de ces malheureux sans foyer et de plus en plus misérable est difficile.

26 août 1916

Hier au soir, pluie, vent, orages et canon ! C'est jusqu'à 10h un roulement continu, puis tout cesse brusquement. Le journal de ce matin n'est pas mauvais, nous gagnons du terrain du côté de la Somme ainsi que sur la rive droite de la Meuse. Les Allemands avouent ces échecs.

Aujourd'hui anniversaire de la bataille du Cateau. 2 années déjà ont passé sur cette journée de bataille noyée maintenant dans ces innombrables batailles de chaque jour. C'est le lent suicide de toute une génération de la race blanche ! Les Allemands ont choisi ce jour anniversaire pour inaugurer le cimetière de la *Chaussée Brunehaut* où reposent tous les morts victimes du combat et jusqu'alors épars dans les champs alentour. Nos ennemis avaient réglé la cérémonie depuis longtemps. Le monument qu'ils ont élevé, sorte de cube en maçonnerie entouré d'un vaste banc circulaire, devait être remis à la municipalité, seule convoquée avec un certain nombre de notables. J'étais dans ces derniers et après la messe de 9h dite pour nos soldats tombés dans ce combat, je me suis rendu au cimetière allemand en compagnie de M. Eugène Picard. Le temps était lourd, un orage menaçait. Arrivé au haut de la côte du faubourg, de la pluie s'est mise à tomber avec une violence inouïe. Les officiers allemands se réfugient dans leurs autos, tandis que nous nous abritons tant bien que mal sous nos parapluies. Nous nous groupons en carré autour des tombes des Anglais dans la partie gauche du cimetière. Pendant un grand quart d'heure, la pluie fait rage, nous sommes trempés. Le vent heureusement chasse les nuages, un rayon de soleil, bien pâle, brille. À ce moment arrivent les officiers et notabilités allemands. Un air de musique, la cérémonie commence. Nos ennemis rangés sur le terre-plein surélevé qui entoure le socle, dominant le Conseil Municipal et les notables du Cateau groupés à gauche au pied du degré de ce terre-plein.

Après la musique, discours. Le pasteur protestant parle le premier. Monté sur la marche qui sert de soubassement au monument, il s'exprime en allemand d'une voix forte et sonore. Je regarde alors l'auditoire. Tous nos ennemis sont bottés, éperonnés, armés et casqués. Jamais je n'ai eu un tel accès de haine contre ces visages carrés où on ne lit qu'une expression : la force, la brutalité ! Mon Dieu qu'ils sont laids sous ce casque qui renforce encore, qui accentue leur air dominateur et sauvage ! Il y a loin de nous, de nos alliés à ces gens-là ! À force de regarder, j'avais la nausée de tous ces visages, la haine monte violemment dans mon cœur ! Après le pasteur ce fut le tour du prêtre catholique allemand, puis vint notre doyen en rochet ¹⁰⁰ dont je goûtais le discours purement religieux. Ensuite s'avança le fameux von Helldorf, qui me parut petit, maigri, l'air pantin. Il sautillait sur ses courtes jambes, la figure enfouie, perdue sous le hideux casque de cavalerie. Enfin M. Picard lut son discours d'une voix claire, sonore, portant bien ; jolie allocution, très fine, très adroite, très française. Il remercia son excellence von Nieber de son intention d'avoir groupé tous les morts épars dans la campagne, loua le dévouement de la Croix-Rouge française et pris l'engagement de conserver pieusement ce champ de repos confié aux soins de la commune. La série de discours finie, on déposa des couronnes au pied du monument, les soldats tirèrent des salves et les officiers allemands après s'être congratulés avec force saluts et claquements de talons remontèrent dans leurs autos

¹⁰⁰ Le rochet est le surplis de dentelle que les évêques, les chanoines et certains dignitaires ecclésiastiques portent au-dessus de la soutane.

pour gagner la villa Simons où les traitait le commandant von Helldorf. Nous, sous la pluie nous redescendîmes vers la ville.

27 et 28 août 1916

Nuit et jour le canon avec plus de violence que jamais ! Que va-t-il sortir de cette canonnade furieuse ? Les communiqués sont vagues, ne nous donnent aucune indication précise sur le véritable agresseur. Les Allemands paraissent faire une vigoureuse contre-offensive ; les Alliés conservent toutes leurs positions conquises. Peu ou point de prisonniers, sans doute beaucoup de morts. Des troupes sont cantonnées, nombreuses, dans les régions avoisinantes. La nuit c'est un incessant mouvement de trains.

Hier 27 août, nous avons appris deux bonnes nouvelles pour nous d'une portée considérable : la déclaration de guerre de l'Italie à l'Allemagne et l'entrée en lice à nos côtés de la Roumanie. J'ai applaudi à cette dernière nouvelle car j'y vois l'aube de la victoire définitive. Tout n'est pas fini, loin de là, mais dès maintenant l'Autriche agonise et le vrai théâtre de guerre va se porter sur le Danube. Il me semble que la Grèce dont l'inertie vient uniquement du Roi Constantin ne peut rester impassible et qu'elle va être forcément entraînée contre la Bulgarie. Encore quelques jours et de nouveaux coups de théâtre se produiront. Nos ennemis bluffent toujours, nous nous réjouissons sans trop le faire voir.

Hier 27 août, jour anniversaire de mon mariage.

Voilà 10 ans que nous sommes unis ma Lisa et moi, voilà aussi le 3^{ème} anniversaire célébré loin d'elle ! En sera-t-il de même l'année prochaine ? Quelle douceur, quelle tristesse ! Comme j'ai prié Dieu ce matin à la messe, de nous protéger, de nous réunir bientôt. Ma solitude est adoucie par les excellents amis qui m'entourent, par la présence de mon collègue et ami Rafin. Tous les deux nous souffrons de l'éloignement de nos familles, cependant nous louons Dieu d'avoir permis à nos êtres chéris de se trouver en France non-occupée. Les jours à venir seront encore plus terribles peut-être, mais nous serons seuls et nous pourrons plus vaillamment supporter le danger.

Notre Commandant de Place von Helldorf est toujours d'une exquise délicatesse pour les Français. Hier, le curé d'Honnechy est appelé à la kommandantur sur un rapport fait contre lui. On l'accuse d'empêcher les ouvriers agricoles de travailler pour les Allemands. Il comparaît devant notre commandant, se défend, mais l'autre dès le début l'arrête par cette phrase : « *Ferme ta gueule !* » Voilà l'essence de la *kultur* !

29 et 30 août 1916

Orages et pluies torrentielles, accompagnés de rafales violentes. Le canon qui roulait avec une extrême violence s'est tu et nous nous doutons de l'arrêt momentané des opérations sur la Somme. D'ailleurs, les communiqués de part et d'autre sont incolores. Toute l'attention se porte sur le front occidental où l'entrée en lice de la Roumanie inquiète visiblement nos ennemis. Hindenburg ¹⁰¹ vient en moins d'un mois d'être nommé successivement Généralissime du front-est et Général en Chef de toutes les armées austro-allemandes. C'est assez dire que la situation s'aggrave de plus en plus pour l'Allemagne. Parmi les soldats cantonnés dans notre région et qui font la navette entre le front et les pays où leurs régiments se reforment, les uns plastronnent encore mais beaucoup commencent à perdre courage.

¹⁰¹ Paul von Hindenburg (1847-1934) maréchal, président du Reich 1925-1934 avant Hitler.

« *Tout le monde est contre nous. Après la guerre nous quitterons l'Allemagne pour nous établir en Amérique* ». Tels sont certains propos rapportés.

Hier, dans une conversation tenue avec le capitaine allemand Neuerburg, du Ravitaillement Américain, ce dernier m'exprimait tout l'étonnement de nos ennemis de n'avoir pas trouvé la moindre somme et le plus léger titre dans la succursale de la Banque de France située en pays envahi. Et il y ajoutait son admiration pour notre administration.

Rien de sensationnel ces jours derniers après l'orage, le temps s'est modifié et, sans faire beau, nous avons cependant une température normale. Les troupes arrivées depuis quelques jours dans notre région font partie d'une division qui a cantonné il y a environ 6 semaines. Nous avons reconnu bon nombre d'officiers. Pour ma part, j'ai revu les officiers de ravitaillement qui ont occupé nos bureaux en dernier lieu. L'esprit de ces troupes, au dire de plusieurs de nos concitoyens, laisse à désirer. Bien des soldats sont fatigués de la guerre et considèrent la partie perdue pour l'Allemagne. Certains auraient manifesté le désir d'émigrer en Amérique après la campagne. Les communiqués sont incolores de part et d'autre. *La Gazette de Cologne* contient de grandes tartines sur la nomination d'Hindenburg au poste de chef suprême de l'armée allemande, il semble que nos ennemis mettent leur suprême espoir en ce général.

Aujourd'hui, paiement de la contribution de guerre dont 1/20^{ème} est payable en marks. Grâce à une sage administration, la ville du Cateau a dans ses caisses le nombre de marks suffisant. Il n'en est pas de même de certaines communes voisines, Caudry et Solesmes. Ces villes ont dû acheter à des particuliers, qui depuis quelques temps drainent l'argent allemand, des marks avec une prime variant de 7 à 15%. Certains Français éhontés spéculent sans conscience sur la misère de leurs concitoyens. Après la guerre leurs noms devraient être mis au pilori. Et cependant la présence de nombreuses troupes de passage dans la région met beaucoup de marks-papier en circulation !

Monsieur Curtis, délégué américain m'a encore apporté hier 2 boîtes d'excellent tabac. Je ne sais comment le remercier de cette délicate attention. Je compte lui offrir un petit vase artistique acheté aujourd'hui en ville. Hier j'ai eu des nouvelles de mes chéris. Porez a écrit une assez longue lettre à sa femme dans laquelle il parle de Jacques et de ma Lisa. Jacques compte reprendre ses études au Cateau, rue du collège, en octobre ! Pauvre chéri, que d'illusions ! Nous ne nous reverrons pas encore cette année !

3 et 4 septembre 1916

Toute notre attention est portée en ce moment sur les faits et gestes de la Grèce. *La Gazette de Cologne* donne à ce sujet, depuis 2 jours, les renseignements les plus contradictoires. Tantôt le Roi Constantin, pressé par la volonté de son peuple, abdique en faveur de son fils devenu régent sous la tutelle de Venizélos, tantôt le parti du Roi triomphe et la Grèce garde la neutralité la plus absolue. Le fait dégagé de ces nouvelles nous donne à penser qu'une sorte de révolution se déroule en Grèce et que le parti du Roi appuyé sur quelques officiers germanophiles s'efforce de tout son pouvoir de retarder l'entrée de la Grèce aux côtés des alliés. Il semble que la Grèce ne peut manquer de nous seconder, d'ailleurs la France et l'Angleterre semblent disposées à employer la force pour ramener le Roi à composition. L'offensive des Bulgares n'a pas eu d'autre but que d'impressionner les Roumains. Ils espéraient envelopper les troupes de Sarrail et contraindre ce général à s'enfermer dans Salonique. Le coup a été manqué. Si Sarrail, a replié

un peu ses ailes grâce surtout à la complicité des troupes grecques qui ont laissé passer les Bulgares, il n'a pas fléchi au centre et il a même quelque peu progressé. Dans quelques jours nous verrons plus clair dans cette situation embrouillée.

Samedi soir, 2 septembre, je voyais le temps remis. La nuit et une grosse partie de la journée de dimanche il a fait très beau et nous entendions le canon très violemment puis brusquement vers 16h30 un orage a éclaté qui a tout détraqué. Pendant la soirée, la pluie et le vent ont fait rage, le canon s'est tu. Encore une offensive franco-anglaise arrêtée. Décidément nous jouons de malheur.

Dimanche soir nous avons longuement philosophé Rafin et moi sur les conséquences de l'entrée de la Roumanie dans le conflit. Cartes en main, nous avons étudié, discuté, raisonné et nous nous sommes laissé aller à espérer. Sommes-nous près de notre délivrance ? Rafin croit que nous reverrons les nôtres avant la fin de l'année. Puisse-t-il dire vrai !

5 et 6 septembre 1916

Les communiqués français sont excellents. Nous continuons une vigoureuse offensive du côté de la Somme, gagnant du terrain et faisons des prisonniers. Les Anglais attaquent en liaison avec nous, mais, soit qu'ils se trouvent devant des obstacles plus difficiles, soit qu'ils soient moins bien commandés, leur avance est moins marquée. La violente canonnade entendue samedi soir et dimanche était le prélude de notre offensive. Quoique le mauvais temps ait été un obstacle, il semble d'après les communiqués, que nos vaillants petits soldats aient atteint tous les buts assignés par l'État-Major. 6.500 prisonniers, 14 canons, 60 mitrailleuses ont été le butin. Nous n'entendons plus la canonnade, mais il paraît que de violentes batailles se livrent toujours sur tout le front de la Somme. Le temps détestable hier paraît s'être remis aujourd'hui définitivement au beau, les vents sont de nord-est et le baromètre monte.

Le lundi 4, les troupes cantonnées dans notre région ont quitté brusquement la ville et les environs pour une destination inconnue. L'ordre était pressant, en 3h tout était liquidé. Aujourd'hui nos amis Picard et Seydoux devaient aller à Maubeuge verser les fonds du Comité de Ravitaillement N° 2. Au moment de partir ils ont été avisés que momentanément des trains étaient supprimés. Sans tirer aucune conclusion de ces événements, tout donne à penser que des batailles importantes continuent à se livrer dans notre secteur.

Sur le front oriental de grandes batailles sont en cours. Les Russes et les Roumains ont fait leur jonction dans les Carpates. Les bulgaro-allemands envahissent la Roumanie par la Dobroudja¹⁰² Sarraïl conserve toujours les mêmes positions. En Grèce le parti Venizélos aidé des alliés semble triompher définitivement. Le Roi, prisonnier dans son palais, devra ou abdiquer ou donner la main aux alliés. Somme toute, des craquements se font entendre de plus en plus dans l'édifice germanique.

Nouvelle carte postale de Porez datée du 13 août et envoyée sous le nom d'un nommé Delepaul. Dieu une fois de plus soit loué, les nouvelles sont bonnes. Jacques est à Grandcamp où j'ai passé les meilleures heures de mon enfance et de ma jeunesse. Puisse Dieu continuer à

¹⁰² Région du Nord-Est de la Bulgarie (ville principale : Silistra) qui rejoint le Danube faisant frontière avec la Roumanie.

protéger mes deux chéris. On a tué aujourd'hui à Bazuel et j'ai même de la viande plus que je puis en consommer. Depuis que Rafin est avec moi, il y a ici abondance.

7 et 8 septembre 1916

Notre grande joie de voir la Roumanie se mettre à nos côtés vient d'être singulièrement refroidie par la nouvelle d'un échec important survenu à notre allié. La forteresse de Turtucaia¹⁰³, située sur la rive droite du Danube a été prise d'assaut après 10 jours de siège par des troupes bulgares et allemandes. 20.000 prisonniers, 4.000 officiers, 2 généraux, 100 canons sont tombés aux mains de l'ennemi. Nous saurons sous peu le motif de cet accident, dont je crains les conséquences, non seulement pour la campagne en Orient, mais encore pour la fin de la guerre. Le bon public ici se gausse de l'affiche aussitôt apposée par les Allemands dans le petit cadre réservé à cet effet aux affiches traduites en français. Pendant que nos ennemis exultent, les Français occupés, les traitent de menteurs. J'admire toujours la robuste foi de mes concitoyens ! Pour moi cette nouvelle me déconcerte, me navre. Je vois dans ce succès allemand une nouvelle preuve de leur tactique et de leur organisation. Rafin partage mon avis. Nos espoirs de libération prochaine sont cruellement déçus. Par contre les communiqués français sont bons. Nous avons gagné du terrain au nord et au sud de la Somme, notre offensive malgré les efforts violents des Allemands se développe. Les Anglais restent un peu en arrière. Nous avons fait en 3 jours 6.500 prisonniers, pris 100 mitrailleuses et 34 canons. Cependant le résultat de cette offensive n'apparaît pas encore très tangible.

Le temps est redevenu très beau. Nos ennemis poursuivent activement la rentrée de la moisson faite cependant dans de très mauvaises conditions. Dans toutes les kommandanturs ils font venir sur un ordre du crieur toutes les femmes à quelques classes qu'elles appartiennent, et sans faire de distinction entre nos paysannes et les malheureuses évacuées de Péronne, les forcent à travailler à la moisson. Beaucoup, surtout parmi les évacuées, n'ont aucune habitude du travail, en outre elles sont chaussées comme à la ville, mais rien ne fait, le gendarme menace et frappe au besoin. Il faut obéir. Quand plus tard on lira les multiples témoignages de la conduite barbare de nos ennemis, rien ne pourra laver l'Allemagne de cette honte.

9, 10 et 11 septembre 1916

Nous entendons très faiblement le canon et cependant, si nous devons en croire les communiqués, la bataille continue toujours du côté de la Somme. Nous avançons légèrement tandis que les Allemands perdent du monde dans de violentes contre-attaques. Nos amis les Anglais sont beaucoup plus calmes, quoique le communiqué allemand de ce jour nous indique une violente offensive de leur part sur un front de 15 kilomètres, de Thiepval à Comblès. Il va sans dire que nos ennemis nous donnent ces attaques comme repoussées. Le point le plus inquiétant de ce gigantesque combat est sans contredit dans les Balkans. Nos pauvres amis les Roumains, après la prise de Turtrakan, ont abandonné Silistra. Les Bulgares embouchent la trompette de victoire. Cependant rien n'est perdu. Les armées roumaines gagnent chaque jour du terrain en Transylvanie et d'autre part les armées russes et roumaines avancent dans la Dobroudja où se livrent des batailles dont nous ne connaissons pas le résultat. Tous nos espoirs sont concentrés sur l'armée de Salonique commandé par Sarrail. Le général semble attendre un moment propice et aussi sans doute les intentions de la Grèce.

¹⁰³ Alias Turtrakan en Bulgarie

On parle beaucoup en ville de l'arrestation d'un homme caché depuis le 26 août chez une brave femme. Tous les deux sont au secret rue Cuvier. La femme est admirable de calme. Cet homme jeune est son neveu, venu de Paris ici au moment de la mobilisation, d'ailleurs des papiers réguliers appuient sa défense.

Je souffre depuis quelques jours de maux d'estomac et d'intestin. J'ai inauguré la ceinture de flanelle et pris du Calomel. Dans la nuit de vendredi à samedi, j'ai eu une très longue et très pénible insomnie dont j'ai beaucoup souffert. Mon Dieu soutenez moi ! Que cette séparation sans nouvelles de mes chéris est douloureuse.

Le temps est beau. Les Allemands pressent avec une sauvage vigueur les travaux des champs. Cependant, les blés et les avoines mis en meule dans de mauvaises conditions fermentent et se perdent. Hier et avant-hier grands mouvements de troupes. La ville renferme nombre de jeunes soldats aux équipements neufs venus sans doute des dépôts. Des États-Majors logés pour une nuit chez Picard n'ont fait que passer.

12, 13 et 14 septembre 1916

Temps maussade et frais. Alternatives de pluie et de soleil. Dans la nuit du 13 au 14, j'entends violemment le canon, coups sourds, semblables à des explosions, rien du roulement continu d'il y a 8 jours.

Le communiqué français du 12 que nous lisons ce matin dans *La Gazette de Cologne* nous apporte une excellente nouvelle. Nous avons avancé nos lignes jusque sur la route Péronne - Bapaume, conquis une importante série de hauteurs, ainsi que le village de Bouchavesnes, fait plus de 1.500 prisonniers. Les Anglais sont plus calmes, est-ce voulu ? Toujours est-il que les troupes françaises considérées comme épuisées et ayant donné le maximum de leurs efforts depuis 2 ans, retrouvent une force offensive admirable. Le nombre de prisonniers allemands fait par nos troupes depuis le 3 septembre et qui paraît s'élever à 10.000 maintenant, indique l'épuisement de la force allemande. Peu ou point d'action sur le front russe. Les Roumains progressent en Transylvanie et paraissent résister à la pression bulgare-allemande dans la Dobroudja. Sarrail esquisse un mouvement d'offensive. Nul doute que nous verrons le mouvement s'accroître quand la Grèce aura pris une attitude nettement favorable aux alliés. Mardi 12 août nous avons été Rafin et moi à Saint-Bénin rendre une petite visite aux émigrés de Péronne. Il faisait très beau et la petite promenade dans ce village perché sur la hauteur et au pied duquel coule la Selle ne manque pas de charme. Tout en marchant, je pensais à mes chéris et à la joie que j'aurai de faire avec eux plus tard la même course. Mais quand ? Un docteur - celui d'Estrées - le juge de Péronne et quelques familles composent la colonie des évacués. Tous prennent leur parti de leur affreuse situation. Il fait encore beau, la température est douce, les jours assez longs. Mais quand viendra l'hiver, dans 2 mois, le manque de lumière, peut-être de feu, de confort, quelles privations pour ces malheureux. Cependant la vieille gaieté française est toujours là. Je ne désespère de ceux qui sont les descendants des immigrés de la Révolution. Quelle admirable race que la nôtre, quel ressort ! Comme une fois de plus, dans cette lutte qui menace la vraie civilisation, elle marche en avant. J'ai eu hier à déjeuner le Dr Anselme, d'Estrées, évacué à Saint-Bénin, et cet homme simple mais intelligent nous a charmé pendant deux heures par ces récits de guerre où brillent les qualités de notre race. À Estrées dont il était maire, il a vu lors du premier mouvement des allemands en 1914, 8 chasseurs

cyclistes tenir pendant 3h, 300 Allemands. Il a vu de près le soldat français et le soldat allemand. L'un sait tout faire par lui-même, l'autre ne vaut que par la masse.

On continue à nous brimer le plus possible. Défense maintenant d'arracher les pommes de terre. Pourquoi, nul ne le sait ; sans aucun doute pour mieux nous les voler dans un mois. Toutes les pommes sont cueillies vertes sans doute dans la crainte d'ordres spéciaux au moment de la maturité. Si l'autorité allemande nous opprime, certains inspecteurs se conduisent comme des bandits. L'un d'eux un nommé Habert, ancien garçon épicier à Cambrai, après avoir logé pendant plus d'un an dans une jolie maison qu'il a plus ou moins saccagée, l'a pillée de fond en comble sans raison pour le plaisir. Il faudra des sanctions personnelles après cette guerre.

15 et 16 septembre 1916

Hier courait le bruit de la prise par nos troupes de Vermandovillers avec 2.800 prisonniers dont 2 colonels, 55 officiers. Pour ma part, quoique la nouvelle émanait de Salomon, je restais sceptique et j'attendais les communiqués de l'un ou l'autre parti. Rien dans *La Gazette de Cologne* n'a confirmé cette bonne nouvelle et une fois de plus mon pessimisme a triomphé des optimistes. Cependant il faut dire que le communiqué allemand de ce matin est assez alambiqué mais qu'un communiqué français, celui du 14 au soir, manque. D'autre part depuis 2 jours les courtes dépêches anglaises font défaut. Nous pouvons conclure à une recrudescence de l'offensive franco-anglaise sur la Somme. Nous gagnons chaque jour du terrain, il semble que les formidables tranchées soient franchies sur un front d'au moins 20 kilomètres. Verdun apparaît chaque jour de plus en plus débloqué. Nous élargissons même le fameux cercle d'investissement. Les Allemands sans doute dans la crainte d'un recul forcé donnent à Hindenburg l'idée d'un raccourcissement possible de leur front. Pour l'instant, le gros effort, l'offensive à effet a pour but la Roumanie. Mackensen ¹⁰⁴, à la tête d'une forte armée gagne peu à peu dans la Dobroudja. On claironne dans la presse allemande les succès germano-bulgares. On en fait un grand état pour impressionner les Neutres et surtout la Grèce. Cette manœuvre a réussi en partie car l'armée grecque cantonnée à Kavala et Xéres en Macédoine et forte, dit-on, de 3 divisions s'est jetée dans les bras des Bulgares. On a agi sans doute sur son général comme jadis sur Bazaine ¹⁰⁵. L'armée grecque recevra l'hospitalité en Allemagne où les officiers feront bonne table pendant que les simples soldats crèveront de faim. Les journaux français que nous lisons sont sobres de détails sur l'attitude de la Grèce. Le Roi a voulu jouer au plus fin ; son pays sera entraîné dans le tourbillon de sang et ne bénéficiera d'aucun sacrifice.

La journée de dimanche a été belle, puis dans la nuit, le vent s'est levé et une véritable tempête s'est abattue sur la ville. Nous en avons été d'autant plus contrariés que le canon donnait très fort dimanche laissant ainsi prévoir la suite de notre offensive sur la Somme. Cependant lundi au milieu de la tourmente de vent et de pluie, le canon a recommencé à donner vers le soir avec une grande violence. Nos amis les Anglais dont nous n'avons plus de télégrammes, du moins dans la bonne *Gazette de Cologne*, se sont réveillés. Ils ont pris en une brillante attaque Courceleste, Martinpuich, Flers, gros villages puissamment fortifiés. Leur ligne menace Bapaume, encercle Comblès où elle joint la nôtre. Plus de 4.000 prisonniers, des canons, des mitrailleuses sont le bilan de cette opération. Le communiqué de ce jour nous montre les Français comme ayant conquis Vermandovillers, Deniécourt, Berny-en-Santerre. Nous

¹⁰⁴ August von Mackensen (1849-1945), maréchal allemand notamment connu pour les défaites qu'il a infligées aux Russes en 1914-1915. En charge des armées opérant en Serbie et Roumanie.

¹⁰⁵ François Achille Bazaine (1811-1888), Maréchal de France, accusé de trahison lors du conflit de 1870.

progressons donc en élargissant notre front. Aussi nous avons tous ici l'impression que bientôt, à moins d'un incident imprévu, les armées franco-anglaises pourraient bien avoir raison des dernières tranchées et se trouver en rase campagne. Nos ennemis, du moins à ce que nous pouvons juger, semble s'y préparer. On a fait évacuer l'importante école de garçons mitoyenne au collège où se trouve déjà installé un lazaret, et ce, pour ne faire qu'un seul hôpital.

Hier la majeure partie des hommes du bataillon d'étape de Lüneburg ont fait leurs préparatifs de départ. Ils ont quitté la ville cette nuit et depuis lors, seuls sont gardés les ponts de chemin de fer. Les gardes-barrières, postes encore importants à l'entrée de toutes les routes aboutissant au Cateau, sont supprimés. Par ailleurs, nous apprenons de divers côtés la réunion de masses de troupes du côté de Solesmes et Cambrai. À considérer l'ensemble des événements, les Allemands sont attaqués sur tous les fronts. Je reste encore confondu de leur résistance.

Mackensen avance toujours dans la Dobroudja, les Russes attaquent violemment mais sans grand succès la ligne du Prypat aux Carpates, Sarrail reprend l'offensive. Si les Grecs prenaient un parti, tout irait pour le mieux, mais dans ce pays très divisé, où le Roi de mentalité allemande est encore puissant, rien ne se décide. Nous sommes tenus par cet Orient qui a été en partie la cause de cette guerre.

La France va faire un 2^{ème} emprunt à 5%, aux mêmes conditions que le premier. Les ruines s'amoncellent de plus en plus sur les peuples. Mon ami Rafin intrigue pour retourner à Lille dans sa famille. Je ne saurais trop l'encourager mais qu'elle tristesse pour moi de perdre ce bon compagnon d'exil !

20, 21 et 22 septembre 1916

Le temps très mauvais, le vent s'est remis le 21 et aujourd'hui 22 nous avons une magnifique journée. Les opérations de notre côté semblent s'arrêter pour le moment ; nous n'entendons plus le canon et si les Anglais et les Français n'attaquent plus, les Allemands de leur côté réagissent très peu. Cependant de gros mouvements de troupes ont lieu dans notre région. Toute la nuit dernière de nombreux convois ont passé par notre ville ainsi que des colonnes d'infanterie. Nos ennemis veulent-ils prendre l'offensive, ou prévoyant une attaque en pleine campagne, rassemblent-ils des masses d'infanterie ? Du côté russe, de nombreux combats indécis se livrent sur toute la ligne mais nos alliés malgré leur courage et de gros sacrifices d'hommes n'avancent pas comme ils le voudraient. Les Roumains sont vigoureusement pris à partie par les Bulgares et les Allemands. On a l'impression que les puissances de l'Europe Centrale veulent à tout prix faire subir à la Roumanie le sort de la Serbie et du Monténégro.

Mon malheureux état nerveux m'a conduit dans la nuit du 20 au 21, à un accès de polyurie qui m'a vivement inquiété. J'ai donc été le 21 en compagnie de Rafin consulter à Saint-Bénin le Dr Anselme. Cet excellent docteur était au Cateau pendant que nous le cherchions à Saint-Bénin. J'ai pu heureusement le joindre. Nous avons causé sérieusement de mon état dû surtout à ma nervosité causée par la triste vie que je mène. Il m'a trouvé un léger gonflement de la prostate, ce que je pensais, et il doit me revoir demain pour me donner un régime à suivre conforme à l'analyse de mes urines. Mais quel régime suivre avec la triste alimentation que nous avons ?

Aujourd'hui promenade avec Rafin au moulin Richemont. Il fait un temps superbe, je jouis beaucoup de cette jolie promenade mais quel triste souvenir en pensant à mes 2 chéris avec lesquels j'ai maintes fois fait ce trajet.

23, 24, 25, 26 et 27 septembre 1916

J'ai laissé écouler quelques jours sans mettre au net mes impressions, ma santé n'est guère brillante et je suis plus que jamais préoccupé de l'accroc que je peux avoir du côté de la vessie ainsi que de mon extrême nervosité.

Samedi 23 le Dr Anselme après m'avoir autant que possible rassuré sur mon état, me donnait le conseil de me faire examiner après la guerre par un médecin des voies urinaires. Ma pauvre imagination n'a cessé de penser et j'en suis arrivé à m'aboucher avec l'infirmier Édouard en relations constantes avec les docteurs allemands du lazaret. Je voudrais savoir si un bon spécialiste se trouve dans le nombreux corps médical du lazaret. J'attends la réponse. Par ailleurs le pharmacien a constaté du sucre dans mes urines et me voilà inquiet du côté du diabète.

J'ai revu le 27 le Dr Anselme auquel je me suis franchement ouvert. Il me déconseille vivement de me mettre pour le moment en rapport avec ses collègues allemands. Mon état ne présente rien d'urgent, et n'a aucun caractère grave. Entre les mains de nos ennemis, je cours de gros risques dont le plus sérieux est de ne pas être soigné par un même médecin, celui qui m'aurait entrepris pouvant être brusquement appelé à une autre destination. Le sucre que je fabrique ne l'inquiète nullement, ma nouvelle analyse d'urine nous fixera. Pour l'instant il me faut prendre beaucoup d'exercice. Depuis 2 jours d'ailleurs je me sens mieux, voilà 3 bonnes nuits. Je me suis mis à un régime mixte de lait et tous les matins douche tiède.

Le temps est magnifique aussi nous en profitons Rafin et moi pour faire de bonnes et longues promenades. Samedi 23 nous allions au moulin Richemont, lundi au moulin Becqueriaux. Les promenades sont charmantes, Rip est toujours de compagnie, on ne voit pas d'Allemands puisque tous les postes sont supprimés et la campagne qui tend à prendre les tons d'automne ravit nos yeux. Malgré toutes ces choses charmantes, une profonde tristesse ne cesse de régner dans mon cœur ; il me manque les 2 êtres pour lesquels je vis et je me sens aller de plus en plus vers la vieillesse.

Mardi 26 nous avons passé notre journée à Troisvilles, Rafin et moi, invités que nous étions par le docteur Loiseau, émigré de Péronne. On nous a fait l'honneur d'un déjeuner qui n'a rien d'un déjeuner de guerre : lièvre, poulet, fruits, tel était le menu. La famille Loiseau se compose du père, de la mère et de leur fille âgée d'environ 35 ans. Ce sont des gens aimables, distingués et de la meilleure compagnie. Ils fleurissent ce parfum que j'aime tant des bons bourgeois des petites villes.

Depuis 5 jours, nous entendons le canon d'une façon extrêmement violente. Je craignais d'abord une contre-offensive allemande, étant donné le gros mouvement de troupes signalé dans la région, puis le laconisme des communiqués allemands, et enfin l'aveu hier d'un recul de nos ennemis sur un nouveau système de tranchées nous a complètement rassurés. Jusqu'à ce jour nous ne savons qu'une seule chose, c'est que le fameux mur d'acier se lézarde sous les coups multipliés d'une formidable artillerie anglo-française et cela nos ennemis l'avouent dans le communiqué du 26 qui n'est pas dénué d'une certaine naïveté : « *L'héroïsme de nos troupes, disent les Allemands, doit céder devant ce matériel formidable, usiné contre nous par le monde*

entier et accumulé depuis des mois sur un même point ». Suivant les bons apôtres, chefs militaires allemands, il ne nous est plus permis de nous défendre. Libre à eux de dresser à la lutte pendant un demi-siècle un peuple doux et laborieux, de le conduire au carnage admirablement équipé et instruit, de l'exciter en lui montrant tant de choses à prendre, mais défense est faite aux autres de résister, de combattre par les mêmes moyens. Hélas cette terrible avance, conquise par l'artillerie, nivelle tout sur son passage. Bapaume est ruinée. Des villages environnants situés entre cette ville et Cambrai sont évacués. Les 26 et 27, des trains d'évacués de Beugny, Villers-aux-bois, Ervillers passaient dans notre gare et étaient dirigés sur Solesmes. Tous ces malheureux, malgré leur ruine, leur détresse, étaient joyeux et nous criaient leur pleine confiance dans la victoire prochaine. Pendant que ces malheureux manquant de tout attendaient dans la gare, quelques mercanti éhontés - des français, je rougis de l'écrire - leur vendaient du pain et du café à des prix exorbitants : 1 litre de café pour 1 franc ! On devrait faire une enquête sévère, mais ...D'ailleurs toute une partie de ce pays s'enrichit au détriment du consommateur. Nos campagnes, du côté du pays de pâtures, regorgent de papier émis par les villes et les communes. Le meunier de Becqueriaux, tout petit moulin, avait 20.000 francs dont il ne savait que faire ! Et combien d'autres...

Depuis 4 à 5 jours, nous allons après notre souper sur la route de Fesmy jusqu'au Bosquet des Eaux voir des lueurs qui d'instant en instant embrasent l'horizon. Les uns disent que ces lueurs proviennent des grosses bouches à feu, d'autres de projections lumineuses. La couleur étant rougeâtre, on pourrait plutôt penser à la lueur produite par le coup de canon, mais rien n'est venu encore nous fixer !

28, 29 et 30 septembre 1916

Ma santé continue à ne pas être très brillante. Toujours des inquiétudes du côté de la vessie ! L'analyse de mes urines donne aujourd'hui très peu de sucre, il est vrai que je me suis abstenu autant que possible de tout aliments pouvant en donner. J'attribue tous ces phénomènes, surtout celui de la polyurie, à un état nerveux que je m'efforce de combattre le plus possible. Je fais beaucoup d'exercice, matin et soir, je marche autant que possible et grâce à un passeport je puis faire quelques bonnes promenades aux environs du Cateau.

Pour le moment il n'est question que d'un train d'émigrés pour la France. Nombreuses sont les demandes, mais comme le nombre de places est fixé à 250 pour tous les habitants de la kommandantur - et ils sont 29.000 - il y aura très peu d'élus. Tous les pauvres évacués de Péronne postulent. Mon ami et collègue Rafin fait tout son possible pour être compris parmi les partants quoiqu'il n'ait que 51 ans et que le minimum d'âge soit de 55 ans. Je fais les vœux les plus sincères pour qu'il réussisse mais son départ me causera un grand vide.

Nous attendons tous avec anxiété les nouvelles opérations sur la Somme. Comblès et Thiepval sont tombées dans nos mains et ces 2 forteresses nous paraissent être les dernières de tout le système de tranchées établi de l'Ancre à la Somme. Nos troupes, en liaison avec l'armée anglaise, vont-elles se trouver à lutter en rase campagne ? D'ici une quinzaine de jours nous serons fixés. En attendant, les Russes sont inactifs et les Autrichiens fortement renforcés de troupes allemandes attaquent les Roumains avec une incroyable vigueur mais sans gros succès. Quant à la Grèce, c'est l'incohérence la plus complète. Le Roi perd chaque jour des partisans et Venizélos s'affirme de plus en plus comme un dictateur.

Le temps pluvieux le 28 s'est remis au beau ; le baromètre est à la hausse et le vent du nord nous indique une bonne période.

1^{er} et 2 octobre 1916

Aujourd'hui il pleut à verse et le temps que nous pensions remis nous donne un nouveau mécompte. Cependant au loin roule une violente canonnade, nous sommes donc une fois de plus navrés de voir notre offensive arrêtée par le mauvais temps.

Avec le premier octobre nous sommes retombés dans le service d'hiver ; après avoir avancé nos pendules d'une heure nous les arrêtons à nouveau d'une heure dans la nuit du 30 septembre au premier octobre, et nous voilà maintenant réglés sur le soleil. Malheureusement nous sommes astreints au service d'hiver pour la rentrée du soir et nous devons avoir regagné notre demeure pour 19h. Depuis hier ma santé paraît meilleure, j'ai passé deux très bonnes nuits et l'accès de polyurie semble s'atténuer. Le docteur qui avait l'intention de me tâter la prostate ce matin semble remettre à plus tard cette opération, j'aime mieux ainsi.

Les environs sont remplis de troupes. Hier on faisait nombre logements pour officiers et comme on n'était pas venu à la banque j'espérais esquiver encore une fois la corvée, mais à midi un sous-officier m'a demandé une chambre pour un officier. Je n'ai pas voulu faire le récalcitrant et aussitôt j'ai montré la chambre qui a beaucoup plu. À 14h un jeune lieutenant accompagné de son ordonnance a pris possession de la chambre. Il m'a demandé du café que je n'ai pas voulu lui refuser et il a fallu que je fasse un bout de causette avec lui. Il m'a reçu dans mon propre appartement comme s'il avait été chez lui, m'en a fait les honneurs en me priant d'accepter le fauteuil. La conversation a roulé naturellement sur la guerre. Mon interlocuteur vient de Bouchavesnes, pour lui notre offensive ne peut durer car la consommation d'hommes est trop forte. D'ailleurs, le mauvais temps arrive avec l'hiver il faudra que tous, ennemis comme amis, rentrent dans les tranchées. Je le laisse causer sans essayer un instant de le contrecarrer. Il m'annonce avec orgueil la dernière victoire sur l'armée roumaine, mais ne sait que répondre quand je lui demande comment finiront toutes ces tristes choses. Sans doute, étant officier de carrière, s'inquiète-t-il peu ou moins que d'autres de la fin de la tragédie.

3, 4 et 5 octobre 1916

Le temps est toujours mauvais, il pleut par intermittences et nous nous demandons comment peuvent continuer les combats. Au loin toujours aussi le roulement ininterrompu du canon. Et cependant aucune bonne nouvelle ne vient reconforter notre courage qu'émousse peu à peu la longueur de cette guerre. Aussi loin que nous puissions regarder, rien ne nous permet d'envisager la fin prochaine du conflit. Certes les Allemands attaqués de tous côtés ne gagnent plus un pouce de terrain, mais les Alliés ne peuvent arriver à reconquérir, même au prix des sacrifices les plus sanglants, tout ce que nous avons perdu en 1915. J'espère cependant qu'un moment arrivera où la force allemande, usée, anémiée, s'effritera en peu de temps.

Avec l'hiver la vie va devenir de plus en plus difficile, non seulement nous souffrirons plus ou moins du froid et de la faim, mais encore nous manquerons de vêtements et de chaussures. Pour ma part j'en arrive à mettre des fonds à mes culottes et j'ai pu faire ressemeler par Delbar mes chaussures avec des bouts de courroie. Pendant ce temps nos bons paysans font des affaires d'or ; ils vendent à des prix exorbitant leurs denrées, accumulent dans leurs coffres de la monnaie fiduciaire et refusent de payer leurs fermages, disant que rien n'est dû pendant la

guerre. Je me suis trouvé dernièrement en rapport avec une dame de Neuville qui désirait faire un emprunt à la Chambre de Commerce de Cambrai et à laquelle ses fermiers devaient plus de 40.000 francs. Sur mes conseils, elle leur a demandé un acompte sur les fermages, acompte versé dans la mesure des moyens de chacun. Elle a touché 200 francs. Beaucoup l'ont même reçue grossièrement. Voulant à tout prix faire diminuer les émissions et faire circuler l'argent, j'ai mis cette personne en rapport avec un pharmacien de notre ville qui se plaignait d'être inondé de monnaie fiduciaire. L'affaire se fera dans de bonnes conditions pour tous ; ma cliente trouvera de l'argent à 3% pour la durée de la guerre et mon commerçant se débarrassera de sa monnaie de papier.

Ma santé laisse toujours à désirer. Un jour bien, un autre moins bien. Mes nuits ne sont pas mauvaises et mon appétit reste excellent. Les médecins ne comprennent rien à mon état. Sans doute faut-il attribuer à une dépression nerveuse tous ces symptômes inquiétants du côté des voies urinaires. Quelque temps qu'il fasse, je me promène beaucoup en compagnie de Rip qui apprécie ces sorties dans la campagne. J'espère ainsi rétablir mon système nerveux plus ou moins détraqué.

6 et 7 octobre 1916

Le canon ne cesse de rouler avec la même force et rien dans les communiqués ne nous donne quelques indications sur cette grande bataille de la Somme. Le temps, d'ailleurs assez variable, ne doit pas faciliter les opérations des armées franco-anglaises. Dans notre région, les mouvements de troupes sont toujours très intenses. Des convois de ravitaillement et d'artillerie parcourent les rues de notre ville, un peu dans tous les sens, beaucoup semblent cependant remonter vers le nord. Le bruit court ici que Maubeuge, détachée de la Belgique, serait englobée dans notre armée. D'autre part, l'armée de Cambrai s'étendrait jusqu'à nous et nous n'en serions séparés que par la *Chaussée Brunehaut*. Nos ennemis ne doivent plus se sentir en aussi grande sécurité à Saint-Quentin, tout nous donne à penser que sous peu nous verrons émigrer, soit sur Maubeuge, soit même au Cateau un grand nombre de services allemands logés dans cette ville depuis l'invasion. Le service de Ravitaillement Américain cherche ici un pied-à-terre, puis semble tout désorienté par ce changement d'armée qui bouleverse le régime des districts. Je crains fort de voir Caudry détachée de notre région pour le ravitaillement et je me demande comment je pourrai maintenant avoir des nouvelles de mes chéris puisque Danquigny ne pourra plus venir au Cateau !

Le Corps d'Armée bavarois qui pendant la majeure partie de l'année 1915 a résidé à Péronne vient de Douai ici. Nos amis évacués de Péronne ont rencontré dans les rues des officiers d'État-Major qui les ont reconnus et qui, avec cette délicatesse si connue, leur ont fait leurs condoléances sur la ruine de leur malheureuse ville ! Il va sans dire qu'ils ne connaissent rien du sort de Péronne, mais ils ont accentué toute la peine qu'ils ressentent, disaient-ils, de voir une si jolie ville tout à fait démolie.

Les écoles primaires supérieures du Cateau ayant été converties en lazarets, les cours ont recommencé le premier octobre dans les ateliers de la Maison Picard. Ma santé semble meilleure, j'ai moins de polyurie et mes nuits ne sont pas mauvaises.

8, 9, 10 et 11 octobre 1916

Peu ou point de canon ; nous en concluons à un arrêt dans notre offensive. Quoique les communiqués allemands nous représentent nos attaques sur le front de la Somme comme infructueuses, nous avançons un peu dans la direction de Bapaume et faisons environ 1.500 prisonniers. Maigre résultat pour une si vive canonnade. L'effort de nos ennemis semble pour le moment se porter sur la Roumanie. Nos malheureux alliés sont forcés d'abandonner le terrain conquis en Transylvanie et pour ma part je crains fort à une invasion des puissances de l'Entente en Roumanie. Il me semble que les Allemands fassent les plus grands efforts pour se rendre maître de ce pays dont l'importance économique est considérable.

Le temps est assez beau, nous sentons cependant l'hiver arriver, les feuilles jaunissent et peu à peu glissent à terre. Je me prépare à passer un 3^{ème} hiver loin des miens. Mon ami Rafin, lui, vit toujours dans l'espoir de regagner la France dans le prochain train d'émigrés, moi je n'ai même pas cette espérance et de plus ma santé ne cesse de me préoccuper. Pourrais-je aller jusqu'à la fin de la guerre sans accroc ? Je me soigne le mieux possible, chaque jour je fais au moins 2h de marche, le soir avant de me coucher je prends un petit lavement et un bain de siège pour décongestionner ma prostate. Mes nuits sont meilleures depuis ce régime, mais j'ai surtout besoin de ne pas penser à mon mal !

Hier 10, j'ai été à Saint-Bénin. Le temps était magnifique, je me suis trouvé vraiment bien. Demain nous comptons aller à La Groise.

Il se fait de grands changements dans les armées de notre région. Il nous semble de plus en plus que nos ennemis prennent de nouvelles mesures de précaution en vue d'une avance possible de nos troupes sur Cambrai et Saint-Quentin. Il est avéré que Caudry et Solesmes seront détachées du Cateau comme ravitaillement. Comment vais-je avoir dès lors des nouvelles des miens !!!

J'ai reçu le 12 soir une longue lettre de Porez datée du 16 septembre dans laquelle ce brave garçon, après mille précautions et mille détours, me donne des nouvelles de mes chéris. Ma Lisa et Jacques sont en bonne santé. Jacques travaille bien et même écrit des lettres à Porez : son rêve est d'avoir un vélo pour faire de bonnes promenades. Quand mon Dieu ce rêve se réalisera-t-il ? Je remercie Dieu du plus profond de mon cœur de cette longue nouvelle et avec elle, il me semble voir ma santé redevenir meilleure. Depuis 2 jours je me sens réellement mieux. Mes nuits sont bonnes et cet accès de polyurie dû sans doute à une dépression du système nerveux tend à diminuer. Cet état va-t-il continuer ?

Jeudi 12, nous avons Rafin et moi passé une excellente journée à La Groise chez M. Denise. Nous nous sommes rendus dans ce bourg distant d'environ 12 kilomètres au moyen d'une petite voiture attelée d'un poney semblable à celui que nous avons à Saint-Junien¹⁰⁶. Quoique mes qualités de cocher ne soient pas considérables, je me suis fort bien tiré de mon rôle de conducteur. Revenu même de nuit sans lumières, je me suis découvert des qualités d'Automédon¹⁰⁷ inconnues. À La Groise, nous avons été admirablement reçus, comme toujours d'ailleurs : excellent repas, vin et champagne. Ce petit voyage me rappelle toujours la visite que nous fîmes, il y a plus de 2 ans maintenant, aux Denise ma belle-mère, mais belle-sœur, ma femme, Jacques et moi. Ma Lisa et moi, nous étions sur nos bicyclettes, les autres en

¹⁰⁶ Côtes d'Or (21), où Fernand était en poste précédemment.

¹⁰⁷ Dans la mythologie grecque, il est le conducteur du char d'Achille lors de la guerre de Troie.

voiture. Je me souviens que nous visitâmes la propriété de Grimonprez et que notre Jacquot toujours faible des jambes tomba sur ses genoux ! Quand nous reverrons nous ? Quand ferons-nous tous ensemble cette promenade ? Ne manquera-t-il personne à l'appel ?

Les Denise nous ont comblés de produits du pays de La Groise : fromage, beurre, pommes. Nous sommes revenus avec un vrai chargement. À Bazuel, au passage, nous avons cueilli une excellente côte au filet. Nous sommes ravitaillés pour plusieurs jours.

Hier 13, j'ai reçu à déjeuner le Dr Anselme et M. Greisch, juge à Péronne, ami de Rafin et évacué à Saint-Bénin. Marie s'est fort bien tirée de ce petit extra. Le menu était ainsi compris: omelette, flageolets, beignets de pommes, fromage, fruit. Nous avons beaucoup causé de la guerre. Les Bavares que nous avons ici en ce moment, revenus de Douai après un séjour de plusieurs mois à Péronne, paraissent un peu déprimés. Ils n'ont plus cette confiance de l'année dernière et aspirent à la paix. Les communiqués sont assez bons pour nous. Succès du côté de Chaulnes - 1.700 prisonniers - avance de l'armée de Salonique. Malheureusement l'hiver va arriver.

Depuis hier le drapeau allemand est arboré sur la banque. Ce que je redoutais il y a quelques mois est donc arrivé, nous avons été chassés de notre immeuble et nos bureaux accaparés par les services de la kommandantur.

Samedi 14 je recevais une première visite du 2nd lieutenant de la kommandantur accompagné du sous-officier Howald. Ils s'arrêtèrent longuement dans nos bureaux, visitèrent assez vite mon appartement du premier étage puis se retirèrent sans mot dire. Le lendemain, dimanche 15 octobre, vers 9h du matin nous nous trouvions tous réunis messieurs Picard, Seydoux, Marchandise, Danquigny, Rafin et moi dans nos bureaux quand la porte s'ouvrit pour laisser passage au Commandant von Helldorf suivi de son état-major : 2 lieutenants, 2 sous-officiers, 1 soldat. Sans saluer, sans chercher à entrer en conversation avec notre groupe, les Allemands vont et viennent en maîtres dans l'immeuble. Je m'avance alors vers le commandant pour prendre contact, sans aucune marque de politesse il me dit simplement ceci :

- Je cherche un local pour la kommandantur, cet immeuble nous convient, je le prends.

Je résiste faisant valoir que par ordre je suis resté ici et que je ne puis abandonner les intérêts qui me sont confiés. Je demande donc l'autorisation de conserver une chambre dans l'immeuble et d'y habiter.

- Aucun civil ne doit rester ici, répond le commandant, si vous ne voulez pas partir, je vous expulserai de force.

Il n'y a rien à faire, je dois m'incliner. J'obtiens les concessions suivantes : la conservation des clés de la salle des coffres, de la caisse auxiliaire, des archives du grenier de l'aile sur le jardin. Je pourrai emporter mes meubles. M. Picard, maire, prend alors la parole pour sauvegarder les intérêts de la C.R.B et dire qu'aucune décision ne peut être prise sans le consentement du Capitaine Neuerburg, délégué au Ravitaillement. Le commandant répond que le Capitaine Neuerburg n'a qu'à s'incliner et que d'ailleurs il lui téléphonera de venir dans la journée. Puis notre homme sort majestueusement, suivi de ses sous-ordres. Notre sort est donc entre les mains du Capitaine Neuerburg, suivant qu'il maintiendra ou abandonnera le privilège de conserver les bureaux du ravitaillement à la banque. Je suis très inquiet. Vers 18h, en allant faire le bridge habituel, j'apprends que la solution est donnée : nous devons quitter l'immeuble pour faire place à la kommandantur. On nous propose de nous installer dans la maison Lozé qui va être libre par suite du départ des services de la kommandantur. Le Ravitaillement Américain occuperait avec la Chambre de Commerce les pièces du rez-de-chaussée, nous ferions nos appartements au premier étage et au grenier. J'ai beaucoup songé pendant ma nuit d'insomnie

à cette combinaison. Elle ne me plaît guère. Deux petites maisons situées rue de Fesmy, près de celle de Delbar sont inoccupées et vides de meubles, je propose à M. Picard de m'y installer. Le soldat allemand Klein préposé aux logements n'y met pas d'obstacles et me conseille même cette combinaison car la maison Lozé est située sur la place principale du Cateau et peut être d'un moment à l'autre visée par des États-Majors de passage et nous serions une fois de plus contraints de déménager. L'important pour l'instant est de quitter rapidement l'immeuble de la Banque de France. Le lieutenant qui doit y loger a remarqué mes meubles, leur installation coquette et confortable, l'idée de réquisitionner le tout a déjà dû venir.

Le lundi 16, de grand matin, je déménage ma bibliothèque, je descends le meuble presque tout entier dans la caisse auxiliaire, je mets les 2 pièces dans le plus complet désordre. Bien m'en a pris, vers 10h arrive le lieutenant accompagné de celui des interprètes qui nous est le plus dévoué. Il paraît étonné du désarroi, il me demande de laisser quelques meubles donnant sa parole d'honneur que tout sera respecté. Je sais ce que cela veut dire ! Je résiste, je me réclame de la parole du commandant m'autorisant à déménager. Heureusement l'interprète entre dans ma combinaison, le tapissier, présent au débat, s'offre de fournir quelques meubles, je ne laisserai qu'une mauvaise garniture de cheminée, un canapé, 2 fauteuils en moquette très fatigués et un vieux bureau cylindre. Les rideaux des fenêtres ne seront pas enlevés. Toute la journée se passe à faire des caisses. Mes cristaux, ma vaisselle, les objets en métal sont soigneusement emballés et descendus dans notre serre à écus. Mon piano, mon mobilier de salon, mes gravures encadrées sont mis dans la caisse auxiliaire. Sur le soir, un homme sûr accompagné de 3 amis, démonte mon chauffe-bain, l'emporte et conduit sur une poussette la baignoire en fonte émaillée dans la buanderie de la maison que je dois occuper. Malgré les allées et venues des Allemands dans la maison, tout passe inaperçu. Le soir, les pièces de comptabilité sont placées avec soin dans nos archives, réduit obscur qui m'est laissé par nos ennemis.

Le mardi 17 le déménagement s'opère de bonne heure par un tapissier aidé de 2 hommes. Delbar et Breté, le concierge de Péronne, nous aident avec un entrain dont je ne saurais jamais assez les louer. Nous-mêmes, Rafin et moi, nous payons de notre personne et nous avons porté soit ensemble soit séparément nombre de meubles fragiles. Heureusement la distance est courte, à peine quelques centaines de mètres. Enfin le soir, harassés, fourbus, nous couchons dans notre petite maison 13, rue de Fesmy. Je ne dois pas oublier ma dévouée domestique Marie Lartige qui encore dans ces difficiles circonstances m'a donné une preuve nouvelle de son attachement. Nous avons dans notre cave du charbon en quantité et du bois ; une équipe d'ouvriers de la Maison Seydoux a conduit le tout dans les caves des 3 maisons. Aussi toute la journée avons-nous travaillé au milieu d'une poussière intense très préjudiciable pour mon mobilier. Mais, quoique les Allemands se soient offerts de nous rendre l'équivalent de ce charbon que nous aurions laissé sur place, j'ai préféré agir ainsi pour éviter toute contestation. Nous ne croyons guère ici aux promesses de nos ennemis !

Le mercredi 18 a lieu notre installation. La maison quoique petite est assez confortable. On pénètre par un corridor qui tout en desservant les 2 pièces du rez-de-chaussée conduit à une petite cour avec buanderie, cabinets et minuscule hangar à bois. Les 2 pièces du bas dont l'une donne sur la rue de Fesmy sont encore assez spacieuses. Celle du devant exposée au midi nous servira de salon, salle à manger, cabinet de travail, l'autre de cuisine. Au premier étage, 2 pièces semblables avec des cabinets de toilette assez spacieux mais qui faute d'autres dégagements

que celui de la chambre ne peuvent servir de logement domestique. Marie est donc forcée de coucher dans un lit cage dissimulé sous une draperie dans la cuisine. Un vaste grenier couvre toute la surface de la maison. Peu à peu la maison s'organise, les meubles trouvent leur place, le soleil se met de la partie et nous nous plaisons vraiment dans cette petite maison bien exposée, confortablement meublée et dont l'exiguïté ne permettra pas aux Allemands de nous ennuyer avec leurs logements.

Nous avons Rafin et moi chacun notre chambre : lui sur le devant, moi par derrière. Le gaz est installé dans mon cabinet de toilette que je puisse chauffer très facilement, il ne manque que ma salle de bain et encore à la rigueur je pourrai me servir de ma baignoire dans la buanderie. Le soir quand nous rentrons au couvre-feu à 19h nous trouvons la maison bien chauffée, bien éclairée et nous avons une impression de bien-être qui nous dédommage de tous nos malheurs. Moi je pense que si la guerre finissait cet hiver nous pourrions fort bien attendre dans ce *home* discret, ma Lisa et moi la remise en état de mon appartement à la banque pendant la réouverture de nos bureaux.

Depuis le jeudi 19, j'ai peu paru dans notre pauvre banque, j'ai rencontré cependant le major von Helldorf se promenant la canne à la main dans mon appartement dont je lui ai fait les honneurs pour la dernière fois ! J'ai remis lundi 22 les clés des grilles au premier lieutenant et j'ai pu constater le lendemain l'apparition des scellés allemands sur les 3 portes, salle des coffres, caisse auxiliaire, archives, ouvrant sur nos bureaux. Somme toute je ne peux que remercier Dieu de la manière dont s'est terminé ce pénible incident. J'ai tout sauvé, tant ce qui concerne les pièces de la banque que mon mobilier. Delbar reste à la disposition des Allemands pour le calorifère, le jardin et l'immeuble. C'est un homme calme, d'un jugement sûr, qui me tiendra au courant de ce qui se passe, me permettant ainsi d'intervenir le cas échéant. Je ne passe plus que très rarement maintenant dans la rue du Marché aux Chevaux, mais le soir quand nous revenons de faire le bridge, nous pouvons voir la guérite à notre porte ainsi que le drapeau allemand se détachant sous la lumière électrique qui maintenant inonde notre façade.

De grands travaux sont en cours dans notre région, travaux effectués sur la voie ferrée de Valenciennes. Il nous semble que cette voie unique va être doublée. Pour exécuter ces travaux on a fait venir de la Flandre environ 2.000 prisonniers civils belges. Nous avons vu passer ces pauvres gens, chaussés de sabots, leurs instruments de travail sur l'épaule. Beaucoup sifflaient *La Marseillaise* et *La Brabançonne*. Certains criaient « *vive la Belgique, vive la France* ».

Pauvre Belgique, pays héroïque sacrifié comme notre Nord. Beaucoup de ces Belges ont essayé de ne pas travailler, mais les brutalités, les privations de toute nature sont venues à bout de leur résistance. Que faire d'ailleurs contre cette force allemande, tantôt brutale à l'excès, tantôt d'une sournoiserie raffinée digne des peuples d'Orient. À Saint-Python un prisonnier civil français qui se refusait de travailler a été bourré de coups, laissé évanoui sur le terrain et finalement conduit à l'hôpital où il est mort en arrivant. Ici les Belges récalcitrants sont mis debout dans une pâture près de la gare pendant 4h avec défense absolue de marcher.

Enfin une affiche vient d'être placardée sur nos murs interdisant sous peine d'amende et de prison de donner quoi que ce soit aux prisonniers, de les approcher, de leur manifester de la sympathie !

Toujours pour ces travaux 1.500 ouvriers sont demandés au Cateau. Les volontaires toucheront 4 marks par jour et seront employés près de leur famille. Ceux que l'on prendra de force seront

envoyés au loin. Nous avons eu au Cateau 6 inscriptions ! Aussi nous nous attendons sous peu à une rafle d'hommes mobilisables. Beaucoup de nos malheureux concitoyens sont dans une inquiétude fort compréhensible.

Lundi 23 tous les services de la kommandantur ont abandonné la maison Lozé pour prendre possession de la banque. Le déménagement s'est effectué pendant la nuit. Le lendemain, j'ai pu visiter l'immeuble qui pendant 2 années consécutives a abrité les services de la kommandantur. Toutes les pièces de la maison sont du haut en bas un vrai cloaque. Mais rien n'approche en saleté les chambres du 2nd étage. Là, logeaient depuis 2 mois les scribes de l'Étape. Dans 2 ou 3 pièces ce ne sont que meubles brisés, armoires éventrées, défroques d'uniforme ; par-ci, par-là de vieux fusils et quelques sabres et épées. Les murs sont recouverts de tableaux de très médiocre valeur et de nombreuses photographies de M. Lozé, propriétaire de la maison, originaire du Cateau, ancien préfet de police, ancien ambassadeur d'Autriche, mort au début de cette guerre, sénateur du Nord. Nous parcourons mon ami Rafin et moi ces pièces vides et sales où quelques gros meubles gisent dans un désordre lamentable. Plus de literie, plus de linge, tout a été pillé, saccagé. Des lettres, des cartes de visite de personnages contemporains jonchent le sol, traînent sur les cheminées, se montrent dans des tiroirs béants plus ou moins forcés. Des équipes de femmes vont nettoyer pendant plusieurs jours la maison de la cave au grenier et je bénis le ciel d'avoir eu la pensée de ne pas accepter l'offre de la kommandantur de loger dans cette grande bâtisse assez confortable, admirablement située, mais qui une fois remise en état sera de nouveau réquisitionnée par nos ennemis. J'aime maintenant ma petite maison, je ne me plains à y introduire peu à peu le confort, j'y vis avec joie dans la pensée que peut-être un jour nous y célébrerons ma femme et moi la fête du retour !

25, 26, 27 et 28 octobre 1916

Chaque jour me conduit à un aménagement nouveau. C'est un clou à planter, un rideau à accrocher. Les jours passent, ma santé semble meilleure. J'ai la joie de me sentir plus chez moi. Le quartier est tranquille, la route de Fesmy ne conduit qu'à des fermes, elle n'aboutit à rien, aussi nous ne voyons jamais de troupes. Peu ou point d'Allemands logent dans les environs. Quand j'écris dans cette petite pièce si gaie, si j'entendais le son de voix de mon Jacques ou de ma Lisa, je me croirais en paix au temps des vacances. Mais hélas la dure vérité est toujours là. Les nouvelles de la guerre sont tout à la fois bonnes et mauvaises. Bonnes pour nous puisque nous avançons toujours un peu sur la Somme et que nous avons repris Douaumont aux Allemands avec 4.500 prisonniers. Mauvaises pour la pauvre Roumanie sur laquelle s'abat en ce moment la force de l'offensive allemande. Ce petit pays pourra-t-il résister ? Aura-t-il le sort de la Belgique, de la Serbie, du Monténégro ? Attendons, espérons. Pour ma part je suis très inquiet.

29, 30 et 31 octobre 1916

Depuis 2 jours temps épouvantable, pluies torrentielles et coups de vent. Nous approchons de la Toussaint et les perturbations atmosphériques sont communes en cette saison. Malgré cela le canon ne cesse de se faire entendre dans la direction de Péronne-Bapaume. Les communiqués de part et d'autre sont incolores. Les Allemands masquent leur échec de Douaumont par une fanfare sur leur avance dans la Dobroudja. Somme toute, si nous n'arrivons pas à décongestionner le front roumain par des offensives suivies, soit de notre côté, soit du côté russe, la situation pourrait être inquiétante. Nos ennemis ne songent qu'à durer le plus longtemps possible. La situation en Allemagne est des plus inquiétantes, tout manque. Le

peuple demande du pain et il n'est maintenu dans l'ordre que par une poigne de fer. Aussi la conquête de la Roumanie, vrai grenier d'abondance, excite terriblement la convoitise des boches. D'autre part, Sarrail gêné de plus en plus dans ses derrières par l'imbroglio grec n'avance que prudemment et je vois son rôle borné à un maintien important de troupes allemandes et bulgares. Si dans 6 semaines les Allemands n'ont pas progressé en Roumanie, la partie est presque gagnée et nous verrons sans doute la fin de cette terrible tragédie au printemps prochain. Dans le cas contraire, c'est à dire si la Roumanie est conquise, on doit s'attendre encore à de longs mois de guerre.

Beaucoup de troupes dans notre région. Formation sans doute d'une division avec des débris venant du front et des recrues tirées d'Allemagne. On fait travailler ces soldats sans répit, par tous les temps. Les prisonniers belges, dont l'approche était interdite sous peines sévères édictées par une affiche ont été promenés dimanche 29 par un soldat prussien dans la ville et chose inouïe, qui prouve bien à quel degré d'épuisement en vivres nos ennemis sont tombés, ils ont été autorisés à quêter à domicile. Quoique nous soyons rationnés, on leur a donné du pain et des pommes de terre.

Ma santé est meilleure quoique par à-coups j'ai encore des accès incompréhensibles de polyurie. Nous nous plaisons beaucoup Rafin et moi dans notre petit logement ; il est très gai par son exposition du midi, le soir bien chauffé et éclairé nous ne souffrons point du changement. La nuit, aucun bruit ne vient troubler notre sommeil, nous sommes comme à la campagne. Le matin je sors Rip en sabots sur la route de Fesmy. À midi Hautecoeur vient fumer sa pipe en écoutant les communiqués et le soir nous causons en fumant au coin du feu. Nous sommes très suffisamment ravitaillés, Marie nous soigne bien, nous ne manquons que de la paix ! Et aussi de la joie de nous retrouver en famille !

1^{er} et 2 novembre 1916

La Toussaint, jour des morts. Pour la 3^{ème} fois je passe loin des miens, séparé de tous ceux que j'aime, ces journées où les liens de la famille se resserrent pendant ces fêtes créées par l'Église. J'ai communiqué le matin de la Toussaint, je me suis uni de loin dans le Seigneur à tous les miens vivants ou morts. Car qui sait ce qui m'attend quand le voile de fer et de feu qui nous sépare sera enfin déchiré et que nous serons rendus les uns aux autres.

Depuis 3 jours le canon gronde avec force, s'arrêtant de temps en temps pendant quelques heures comme pour reprendre haleine. Les communiqués sont incolores ! Cependant nos ennemis en un coup de main hardi, nous ont repris une partie de La Maissonnette. En Roumanie, l'effort des Allemands sans être brisé définitivement paraît momentanément arrêté. Les puissances centrales fondent de grandes espérances sur leur offensive en Roumanie. Si elle réussit, c'est un grenier d'abondance ouvert leur permettant de faire durer la guerre une année de plus. Dans les journaux français que nous lisons tous les 3 ou 4 jours, les Alliés ne dissimulent pas leurs inquiétudes.

Remaniements dans l'organisation des kommandanturs. Caudry d'abord passe dans l'Armée de Cambrai. Solesmes se voit supprimer sa kommandantur et est rattachée à Caudry. Son commandant est nommé à Caudry, celui de Caudry à Cambrai. Danquigny ne viendra que difficilement ici mais pourra aller à Cambrai. Tous les services du ravitaillement C.R.B subissent d'importantes modifications dont je ne connais pas encore l'étendue.

Mardi 31 octobre, rafle de tous les réfugiés de Péronne capables de travailler pour aller au bois d'Ors. Breté, concierge de Péronne, était du nombre et devait se présenter à l'appel mercredi premier novembre avec son baluchon. On a pu heureusement le tirer de ce mauvais pas. En attendant une nouvelle alerte, il sera attaché comme garçon de bureau au C.R.B. D'ici quelques jours, tous les hommes de 15 à 60 ans vont être convoqués pour une revue d'appel. Qu'est-ce que cela signifie ?

De Solesmes nous avons appris qu'un train d'évacués partait pour la France dans le courant de cette semaine. Dans notre Armée il n'était plus question que de ce retour en France. Mon ami Rafin reprend espoir de bientôt rejoindre les siens.

3 et 4 novembre 1916

J'ai reçu le 3 au soir une demande de mes nouvelles par la Croix-Rouge. Rien comme nouvelles, simplement la mention imprimée « *santé, besoins, nouvelles* », le tout demandé par ma chère femme et signé Madame Turlotte de Lignerolles et daté de Francfort le 21 août 1916. Comme il reste à supposer que ma femme a dû faire intervenir la Croix-Rouge dans le courant de juillet, il faut donc 3 mois pour que la plus insignifiante des relations s'établisse entre la France et nous, alors que nous recevons ici des journaux français avec 6 à 7 jours de retard. Il est dit que les dirigeants allemands feront tout pour nous faire souffrir. Au fur et à mesure de la durée de la guerre et furieux de voir tout espoir de succès disparaître peu à peu, nos ennemis remontent de plus en plus dans les temps barbares pour trouver les moyens d'opprimer la population civile.

Depuis 3 jours la population mâle de 15 à 60 ans est visitée minutieusement en vue du recrutement de travailleurs. Tout le monde, riche ou pauvre, ouvriers et artisans, bien portants ou malades, passe devant une sorte de conseil. Dimanche 5 novembre la revue aura lieu pour Le Cateau par ordre alphabétique sur la place Verte. À Caudry on va encore plus loin, le fameux train des évacués dont je parlais hier n'était qu'un leurre ; par contre on a déporté en Allemagne 18 otages, en réponse au refus de la France de relâcher quelques Allemands-Alsaciens prisonniers. Les malheureuses otages caudrésiens ont eu 20 minutes pour faire leurs paquets et leurs adieux, puis on les a parqués pendant des heures en attendant le train, dans une prison sans air et sans lumière, et remplie de vermine. Or, parmi ces otages il y avait 3 femmes et un vieillard de 72 ans. Le directeur de la Société Générale, resté à Caudry, était au nombre des otages. Il laisse une femme et 3 enfants en bas âge, l'aîné 8 ans - le dernier 6 mois, et peu de ressources. Danquigny n'a pas été désigné. Pour moi je m'attends à partir si un ordre pareil arrive à la kommandantur du Cateau.

Les nouvelles de la guerre ne nous paraissent pas mauvaises. Les Roumains résistent, les Italiens attaquent sur le Chianti, nous avons repris le fort de Vaux et la canonnade continue violente sur la Somme. La grosse question posée par nous en ce moment est de savoir si les Alliés pourraient percer sur la Somme s'ils le voulaient. Veut-on peu à peu épuiser les Allemands pour que le dernier effort soit plus facile et plus complet ou ne peut-on pas percer les lignes allemandes ? En attendant, les ennemis se retranchent entre Saint-Quentin et Cambrai sur des lignes formidables où, dit-on, 100.000 hommes travaillent en ce moment.

5, 6 et 7 novembre 1916

La situation devient de plus en plus lamentable pour nos malheureuses populations civiles. Samedi soir 4, nous apprenions que les listes de travailleurs civils étaient dressées pour les communes de La Groise, Catillon, Bazuel et que tous les appelés devaient se trouver réunis dimanche 5 dans la matinée sur la place de Bazuel. Nos ennemis, mus sans doute par ces sentiments de barbarie dont ils sont coutumiers, ont exercé leurs vengeances personnelles d'abord, puis choisi ensuite les sujets parmi les plus jeunes et les plus vieux inscrits. De sorte que ces malheureux, pour la plupart débilités par de longs mois de privation et peu habitués aux travaux au dehors, sont voués aux plus dures souffrances. Peut-être beaucoup ne reviendront-ils pas. Mal nourris, couchés dans des granges ouvertes à tous les vents, exposés aux intempéries de l'hiver, combien pourront résister ? Les 2 fils de M. Denise, de La Groise, âgés l'un de 17 ans $\frac{1}{2}$ et l'autre de 15 ans ont été enlevés. Monsieur Picard a pu faire relâcher le plus jeune. Des hommes de 59 ans passés, font partie du convoi. M. Gossard, maire de Bazuel âgé de 55 ans, et qui maintes fois a eu maille à partir avec les Allemands, a été désigné avec son fils. Il a pu laisser ce dernier à Bazuel en indiquant aux Allemands qu'il était chef de sa culture. Gossard est un honnête, énergique et madré qui saura protéger et conduira tous les travailleurs des communes de La Groise, Catillon et Bazuel. Ces colonnes de travailleurs sont dirigées vers Fresnoy-le-Grand. Sans doute va-t-on les employer à préparer les travaux de défense. Toutes ces tristes nouvelles nous ont mis Rafin et moi dans la plus grande consternation. Nous devons tous les 2 répondre le lendemain à la revue des hommes du Cateau et plus que jamais nous nous félicitons de nous trouver séparés de nos femmes et de nos malheureux enfants. Notre santé subit le contrecoup de tous ces événements.

Dimanche 5 novembre, tous les hommes de 15 à 60 ans doivent répondre à la gendarmerie à l'appel de leur nom. La kommandantur choisira les travailleurs. On suit l'ordre alphabétique. Sur le conseil de M. Picard, nous passerons Rafin et moi la visite médicale. Beaucoup, même parmi les valides, essayent de se soustraire à la liste par une réforme quelconque, aussi la salle où opèrent deux médecins allemands est-elle assiégée. Par les fenêtres, alors que je fais les cent pas dans la cour de la gendarmerie, je puis voir l'exhibition de tous ces pauvres torsos. Il y a là ce que notre première mobilisation n'a pas voulu et dans quel état ! C'est lamentable ! Un médecin palpe un pauvre gosse de 15 ans tandis que l'autre ausculte, pour la forme sans doute, Delbar qui va avoir 60 ans dans quelques mois. Après la visite, un signe est mis sur la carte, les uns non réformés ont un trait rouge, les réformés l'inscription « *réformé* » écrite soit en français soit en allemand. Nous attendons jusqu'à midi, la lettre D n'est pas encore finie. Un mouvement, un appariteur de la mairie annonce que la séance est remise à 3h de l'après-midi. Monsieur Picard qui se tient auprès de nous fait signe d'attendre, puis pénètre dans la pièce où les médecins opèrent. Nous pensons bien qu'il doit négocier pour nous faire avoir un tour de faveur. C'est bien, on nous prie d'entrer. Il y a avec moi Rafin, Piot, Eugène Picard, Ménard, Richard, les 2 frères Trigant - recette municipale. Je passe le premier. On ne me fait même pas retirer ma chemise, le major me voit si maigre qu'il me juge tout de suite impropre au travail. Le soldat Walbroën, que nous nommons ici Malbrouck, sert de greffier et écrit sur ma carte « *réformé* ». Quel type que ce Walbroën ! Souple comme une couleuvre, il rend service autant que possible au civil. On dit même qu'il fait ainsi ses affaires, ce que je crois volontiers. Bref, les majors nous réforment tous. Un côté comique a été la visite de mon caissier M. Piot, il se réclame d'une surdité de l'oreille droite, d'une bronchite chronique, de palpitations de cœur et d'entérite. J'ai vu le moment où ses nombreuses maladies le désigneraient « *bon pour le service* ». Comme toujours le dévoué Buchner, interprète, était là, aidant tout le monde. Pour

moi il a grand soin de mettre en avant ma qualité de directeur de la Banque. Je sais qu'on me réserve pour une journée plus distinguée.

Dans le courant de l'après-midi, le Major von Helldorf s'est rendu dans les villages où se formaient les colonnes de départ. Là, descendant d'automobile, il a joué au grand seigneur. Beaucoup de femmes sont venues l'implorer qui pour leur père, qui pour leur frère, qui pour leur mari. Devant ses supplications, devant ce peuple de France presque à ses genoux, le hobereau silésien pense à ses vassaux et il gracie à tort et à travers, si bien que son sous-officier dut arrêter cette nouvelle clémence d'Auguste. En réalité je crois notre homme très vaniteux mais assez faible pour qui sait tirer parti de ce travers.

Lundi 6, on a dressé au Cateau les listes. Triste et lamentable journée. Je vois à peine M. Picard : il lutte pied à pied à la kommandantur essayant d'arracher le plus possible de ses administrés. Un fait déplorable, Delbar, mon concierge, qui a presque 60 ans est réformé, mais son fils 21 ans est pris. Ce pauvre garçon, d'une santé assez délicate, toussant beaucoup depuis 2 mois n'a pas, par gloriole sans doute, passé la visite médicale. À 10h30 du soir on venait lui apporter sa convocation. Nous faisons tout notre possible pour le tirer de ce mauvais pas, je crains que nos efforts ne soient vains !

J'ai vu M. Denise. C'est les larmes aux yeux qu'il m'a raconté le départ de son aîné. Pauvres parents, pauvre mère surtout. Combien regrettent de ne pas être partis pour la France avant l'invasion. Je connais des hommes valides qui auraient pu, qui auraient dû, traverser les lignes au moment favorable et qui pleurent maintenant de servir, et dans quelles conditions, contre leurs frères. Mais aussi, quelle ignominie pour un peuple d'employer au 20^{ème} siècle ces moyens barbares. Quelle page dans l'Histoire !

Mardi 7 matin à l'heure où j'écris ces lignes, il fait un temps déplorable, pluie, vent froid. Je ne suis pas encore sorti de chez moi, la colonne de nos pauvres concitoyens se forme et doit se mettre en marche ! 11h30, le jeune Delbar a été renvoyé. Je le vois revenir courbé sous le poids de son baluchon et déjà tout trempé. 11h $\frac{3}{4}$, une rumeur au bout de la rue. Quel spectacle lamentable ! Sous la pluie qui, chassée par le vent leur cingle la figure, défilent 300 de nos pauvres compatriotes. Précédés de chariots portant les bagages, encadrés de gendarmes, ils vont gagner, lamentable troupeau, le lieu de travail qui est désigné. Il y a au moins une vingtaine de kilomètres à faire. Combien vont arriver et dans quel état seront ceux qui arriveront, je n'ai pas vu jusqu'ici de plus tristes choses ! Et je pense que de pires calamités nous sont réservées.

8 et 9 novembre 1916

J'ai eu quelques détails complémentaires sur le départ de nos malheureux concitoyens. Massés dès 8h sur la place Verte, ils ont attendu leur départ sous le vent et la pluie jusque vers 11h. Quand la colonne s'ébranla, presque tous levèrent leurs chapeaux au cri de « *Vive la France* ». Quelques-uns chantaient mais faiblement *La Marseillaise*. Cette manifestation patriotique agaça le commandant, M. Picard lui fit aussitôt remarquer qu'il était naturel à des Français d'agir ainsi. Seul le gendarme allemand surnommé *Paillettes*, entra dans une colère violente qui sans doute l'aurait amené à se livrer à des voies de fait sans un signe des officiers. Il est juste de reconnaître que la conduite de ces derniers fut des plus correctes. Ils ont fait ce qu'ils ont pu pour adoucir dans la mesure de leurs ordres barbares, cette levée d'hommes. Malheureusement, une cinquantaine de nos concitoyens ont payé pour les hommes d'Inchy

non venus à l'appel. J'ai vu ainsi partir des malheureux fonctionnaires, pères de famille complètement incapables d'un travail manuel. Des mesures de représailles vont être exercées contre la commune d'Inchy. En attendant, le maire, Gabet très patriote et très combatif a été enlevé et incorporé dans une section de travailleurs. Nous avons appris hier l'arrivée de la colonne à Bohain où un bon repas chaud avait été préparé par le C.R.B. Tous ont été assez bien couchés dans des usines et dans des granges. Ils ont mis environ 4h pour faire l'étape, environ 20 kilomètres. Le bruit court en ville que Bohain est le lieu de concentration de colonnes de travailleurs dirigés ensuite vers l'est - Longwy ou Montmédy. Il s'agirait donc d'un travail dans les mines de fer. Mais ce bruit demande confirmation. À mesure que j'apprends les noms des catésiens enlevés, plus que jamais apparaît le caractère vindicatif de l'Allemand. Tous ceux qui jusqu'ici avaient fait preuve de leurs sentiments patriotiques ont été enlevés, par contre ceux qui vivaient en contact journalier et rendaient service à nos ennemis sont restés. Des sous-officiers et même des soldats ont fait partir ou ont sauvé, suivant le caractère ou les services rendus, nombre de catésiens. Il y aura des comptes à rendre après la guerre. Tous les jeunes gens sont partis joyeusement !

Hier au soir j'ai reçu une carte postale de Porez, datée du 22 octobre 1916. Il me dit avoir reçu des nouvelles de ma femme, Jacques va au lycée du Havre. Combien je remercie Dieu de ces bonnes nouvelles ! Je lui réponds en lui annonçant notre déménagement ! Comme chaque mois, je lui envoie 5 francs. Cette méthode est excellente, il a de mes nouvelles et sans doute lui donne-t-on un peu plus de latitude pour répondre.

Toute notre population est toujours sous le coup de cet enlèvement en masse des hommes. Les rues sont désertes. La plupart de ceux qui y erraient jadis sont partis mardi, les autres, les privilégiés, n'osent se montrer de crainte de représailles. Car les malheureuses femmes des prisonniers sont très montées et beaucoup, mues par des sentiments de jalousie, invectivent ceux qu'elles rencontrent dans la rue et qui, suivant elles, auraient dû partir.

Les blanchisseuses occupées au lazaret ont cessé tout travail. L'une d'elles conduite devant le commandant lui a répondu vertement, sans aucune crainte, allant même jusqu'à l'invectiver en patois. Elle veut son homme pris comme travailleur ; on pourra tout lui faire, elle ne touchera pas une seule chemise de malade qu'elle a à laver - et il y en a 600 chez elle - tant que son homme ne sera pas revenu. Le commandant, la regardait avec sa grosse face stupide, les yeux ronds et disait « *Je veux, j'ordonne* », mais elle continuait toujours sans aucune crainte à réclamer son homme. Finalement, l'interprète est parti avec elle pour tâcher de lui faire entendre raison.

M. Picard, si dévoué, toujours sur la brèche pour arracher quelque avantage à nos ennemis, n'ayant pu contenter tout le monde, a aussi à subir les reproches des parents de ceux qui sont partis.

Nous avons appris hier, d'une façon formelle, le départ pour une destination inconnue de nos malheureux concitoyens. On raconte que nos ennemis auraient essayé de leur faire signer des feuilles reconnaissant leur travail volontaire. Sur leur refus, le départ a été ordonné. Les uns parlent de l'Allemagne, les autres de la Belgique, on dit même Gand. Pour moi, je suis plus en plus atterré de cette mesure barbare. Voilà donc les droits les plus sacrés des citoyens violés sans aucun motif plausible, et cela après que depuis un siècle tous les états civilisés ont fait

nombre de révolutions pour obtenir la liberté individuelle. Nous pouvons nous attendre à tout de nos ennemis. Ils feront de notre pays un désert s'ils sont forcés de reculer pas à pas. De nouvelles mesures sont édictées contre les maisons de banque ou de commerce ayant des succursales ou leur maison mère en France. Je prends des dispositions pour mieux faire mon devoir le cas échéant.

Le Capitaine Neuerburg du C.R.B qui dernièrement nous a laissé enlever 200 tonnes de pommes de terre par les Allemands ses compatriotes nous affirmant qu'une même quantité nous serait rendue par ses soins, a annoncé hier l'impossibilité d'accomplir sa promesse. Picard et Seydoux n'ont pas trop osé exprimer leur pensée sur un tel acte, mais M. Marchandise de Péronne s'est vivement élevé contre ce manque de parole qui prive complètement notre population du légume le plus nécessaire. La vérité est que la récolte allemande est déficitaire et que nous devons donner une fois de plus notre production. On parle de carte de pommes de terre en Allemagne donnant droit à 400 grammes par semaine et par tête.

Depuis 2 jours le temps s'est remis au beau. Nous n'entendons plus le canon, mais de très nombreuses troupes sont cantonnées dans notre région. Les communiqués sont incolores de part et d'autre ; la Roumanie semble résister !

12, 13 et 14 novembre 1916

Toujours les mêmes conversations sur l'enlèvement de nos concitoyens. Rien ne saurait dire l'émotion que nous éprouvons tous, soit au souvenir du triste spectacle du départ, soit lorsque nous nous trouvons en compagnie d'un des membres d'une famille éprouvée. Des femmes pleurent leur mari, de malheureux enfants leur père, des pères leurs pauvres petits à peine âgés de 16 ans. Et dire que la majeure partie de ces hommes a une tare physique quelconque qui les rend impropres non seulement à un travail dur, mais encore à cette vie de privations, à ce manque de soins surtout dont ils vont souffrir. Honte donc à jamais à ce peuple qui ne craint pas de faire appel aux mœurs barbares en pleine civilisation.

Nous avons su par des journaux français que des voies de Neutres s'étaient élevées en Belgique contre ces procédés. L'Espagne, les États-Unis, le Pape ont été avisés par leurs représentants de déportations de Belges, mais qui parlera pour nous, surtout comment nos plaintes seront-elles accueillies ?

La colonne de pillards opérant ces jours derniers à Catillon et Bazuel a pris ses quartiers d'hiver au Cateau. Nul doute que notre ville va être visitée maison par maison comme en mai et juin 1915. Enfin, un ordre de la kommandantur vient de porter à la connaissance des populations que toutes les habitations, quel qu'elles soient, appartiennent à l'armée ; les occupants n'auront droit qu'à une chambre à feu. Dans quelques temps nous serons tous enlevés comme un vil bétail, et transportés on ne sait où. Parmi toutes ces horreurs, le peuple de France reste admirable. On souffre, on se plaint entre soi, mais devant l'ennemi on fait bonne contenance, pour bien lui montrer que nous avons toujours la même confiance dans le succès final. Tout finit, tout se paie !

Remaniement complet dans le C.R.B.

District de Saint-Quentin, avec Guise, Harnes, Guiscard.

Sous-district Le Cateau : Bohain, Le Nouvion, Avesnes, Landrecies, Aulnoye

Sous-district du Caudry : Solesmes, Le Quesnoy, Le Catelet, Goussancourt

Sous-district de Maubeuge : Hautmont, Boussois, Solre-le-Château.

Le temps quoique très brumeux est beau ; il ne fait pas froid, jusqu'ici l'hiver s'annonce comme ne devant pas être très rigoureux. Nous n'entendons plus le canon, les journaux ne nous apportent que peu de nouvelles. Les Roumains résistent, ne reculent dans le nord que pied à pied. Avance russe dans la Dobroudja.

15 novembre 1916

Les Anglais viennent de remporter un beau succès à Beaumont-Hamel et Saint-Pierre Divion. Ils ont pris ces deux points puissamment fortifiés au nord de l'Ancre et fait jusqu'ici 3.300 prisonniers. Nos ennemis avouent cet insuccès et ils ajoutent même dans leur communiqué que leurs pertes sont très lourdes. Aussi, nous attendons-nous à voir le nombre des prisonniers faits par les Anglais augmenté. Du côté de Monastir, nous paraissions faire aussi quelques progrès. Il n'y a que la Roumanie où on puisse avoir quelques inquiétudes. Si nos alliés résistent encore pendant un mois à la forte poussée allemande, tout fait espérer que nos ennemis ne descendront pas dans les plaines fertiles de la Moldavie.

Le temps est très beau. Je me promène chaque après-midi, en compagnie de Rip et cet exercice doit me faire le plus grand bien, ma santé est meilleure, je n'ai presque plus d'accès de polyurie et mes nuits sont presque aussi bonnes et aussi calmes que voilà 3 mois.

À la banque, les Allemands ont été mis en déroute par l'armée des cafards dont le grand quartier général se trouvait dans la cuisine. L'officier qui occupait la pièce sur le devant a déménagé car la vue d'un cafard lui donnait des sueurs froides. Je ne sais ce que vont devenir les meubles que je lui avais laissés.

Nos concitoyens enlevés travaillent, dit-on, dans les bois d'Anor du côté de Momignies ¹⁰⁸. Jusqu'ici nous n'avons pas de nouvelles complémentaires.

Les villages de Troisvilles et Inchy dont les hommes n'avaient pas répondu à l'appel ont été cernés hier par la cavalerie et tous les hommes jusqu'à 80 ans ont été conduits au Cateau. Les vieux ont été renvoyés et les valides mis en prison rue Cuvier.

En Allemagne on a décrété le travail obligatoire pour tous. Les hommes non employés au front sont mobilisés dans les ateliers qui travaillent aux articles ou au matériel de guerre. Si nous en croyons les diverses conversations des soldats qui nous sont rapportées par des civils, nos ennemis las de la guerre, combattraient moins bien et auraient une tendance à se laisser faire prisonnier plus facilement.

16, 17 et 18 novembre 1916

Aujourd'hui nous nous réveillons avec de la neige. Depuis quelques jours, le temps était froid et sec, mais une baisse du baromètre nous faisait craindre ce qui nous est arrivé cette nuit. Je pense à nos soldats et aussi à tous les malheureux blessés qui souffrent sur le champ de bataille.

Cette nuit le canon a donné très fort. *La Gazette de Cologne* nous laisse entendre par les communiqués qu'une attaque violente de la part des Allemands a eu lieu sur notre front de la Somme, attaque commandée sans doute pour effacer la mauvaise impression du succès anglais sur l'Ancre. Nous avons repoussé victorieusement nos ennemis, ne reculant que fort peu à Saillisel et Pressoir. À mon avis le gros danger actuel se trouve dans la Roumanie. Si nos alliés peuvent encore soutenir le choc allemand pendant un mois nous pourrions espérer une

¹⁰⁸ À la frontière franco-belge, au sud de Maubeuge.

délivrance plus rapide. Cependant on peut tout craindre, les puissances de l'Europe Centrale ont à leur disposition des moyens d'action supérieurs à ceux des Roumains, leur artillerie lourde, surtout, cause le plus grand mal à nos alliés. D'autre part, nouveaux venus à la guerre, ils connaissent mal les nouvelles méthodes de combat et leur État-Major s'est trouvé au début de l'action maintes fois surpris par une tactique mal étudiée des anciennes Écoles de Guerre. Nous avons envoyé auprès d'eux une mission militaire commandée par le Général Berthelot dont on dit le plus grand bien, et effectivement depuis l'arrivée de cette mission, l'avance allemande paraît quelque peu ralentie.

Jeudi 16, nous avons déjeuné Rafin et moi, chez les réfugiés de Péronne à Bazuel. Notre repas se composait d'une excellente dinde avec un plat d'œufs en neige. Un vrai régal par ces temps de guerre. D'ailleurs, Bazuel est un peu un pays de Cocagne pour le ravitaillement et ces réfugiés de Péronne savent en profiter. Ils ne se privent de rien, mangent de la viande tous les jours, ont des œufs, du lait et du beurre à satiété. Disons tout bas qu'ils paient très largement et ne songent nullement au lendemain. Tant qu'il y en a, il y en a, il sera toujours temps de voir quand il n'y en aura plus ! Nous profitons un peu de cette manière de vivre, car ces excellentes gens portent le plus grand intérêt à Rafin et nous ravitaillent sérieusement. Cela n'a d'autre inconvénient que de coûter fort cher !

Le 17, j'ai été au Pommereuil acheter des œufs pour le fils de Delbar qui est malade depuis 2 mois. Ce grand garçon de 21 ans a beaucoup grandi, il tousse, fait de la bronchite qui frise plus ou moins la tuberculose ! J'ai pu avoir ces œufs grâce à l'intermédiaire du curé pour 0,20 francs pièce, partout ailleurs on les vend 0,30 et même 0,35f.

19, 20 et 21 novembre 1916

Les nouvelles que nous apportent soit *La Gazette de Cologne* soit les journaux français sont loin de nous reconforter. Nos ennemis ont créé une sorte de royaume de Pologne autour duquel ils mènent grand tapage et dans l'unique but de lever des troupes polonaises. Il est hors de doute que les Allemands s'épuisent en hommes et qu'ils ont besoin de boucher les trous, de réparer leurs pertes. Ils n'osent encadrer les Belges et ils se contentent de les forcer de travailler, mais les Polonais, solidement entourés de Prussiens ou de Bavarois, devront marcher à l'assaut ou mourir dans les tranchées. Si aucun événement favorable ne survient pour nous d'ici le printemps, il faut nous attendre à subir une violente poussée de nos ennemis grâce à cet appoint des troupes polonaises. Notre unique espoir peut résider en ce que ces troupes ne lutteront pas avec la même énergie que les Allemands.

Un autre sujet d'inquiétude est l'avance de nos ennemis en Roumanie ; presque partout ils ont franchi la montagne et sous la violente poussée d'armées munies d'un matériel supérieur, les Roumains reculent peu à peu dans la plaine. Si jamais la Roumanie avait le sort de la Serbie et du Monténégro, la guerre serait prolongée d'au moins une année, les Allemands pouvant facilement mettre en coupe réglée ce pays riche.

Cependant les Anglais font toujours de violentes attaques sur les 2 rives de l'Ancre et paraissent progresser quelque peu. De notre côté, nous soutenons vigoureusement les Serbes dans la reprise de leur pays et nous avons aidé à reprendre Monastir.

Le temps s'est remis au beau et quoi que nous ayons encore du brouillard, le matin le soleil égaye de ses rayons une partie de la journée. Ma santé est meilleure. Nous sommes assez bien

ravitailés, ne manquons de rien et, somme toute, malgré toute la tristesse de nous trouver séparés de nos familles, nous envisageons avec assez de calme Rafin et moi un nouvel hivernage.

À la banque, les Allemands sont de plus en plus ennuyés, soit avec les cafards dont ils ont la plus grande peur, soit avec la vidange des fosses d'aisance. Ordre a été donné par la kommandantur d'avoir à faire disparaître les cafards de l'immeuble. M. Picard leur a ri au nez. Le cadenas que j'avais mis sur la porte du grenier où sont remisées quantités de petits meubles et d'objets sans valeur a été forcé, les caisses fouillées et les tiroirs des meubles ouverts par pesée. On a sans doute cherché de l'argent car je ne me suis aperçu d'aucune disparition. Une affiche en allemand avec « *défense d'entrer* » était placardée sur la porte, aussi, les Allemands accusent les prisonniers civils du cambriolage, ce qui pourrait bien être. J'ai fait remettre un nouveau cadenas et laissé Delbar faire les doléances au lieutenant.

22 et 23 novembre 1916

Le temps s'est mis définitivement au beau ; il fait frais sans faire froid, le baromètre remonte et nous pouvons prévoir une série de beaux jours. Nous n'entendons plus le canon sur les rives de la Somme, nous pensons donc que de ce côté les belligérants sont dans l'inaction. Par contre les communiqués que nous lisons dans *La Gazette de Cologne* sur les combats en Roumanie sont franchement mauvais. Les Allemands descendent en masse le long du fleuve Jiu et se trouvent maintenant devant Craiova en Valachie.¹⁰⁹ J'ai l'impression qu'ils cherchent à manœuvrer pour anéantir les armées roumaines en les encerclant entre le Danube et ses affluents. J'ai les plus grandes craintes sur le sort de notre dernier allié. À moins de combats heureux pour les Roumains et de manœuvres savantes dans les plaines de Valachie, d'ici un mois cette fertile province sera aux mains des Allemands qui trouveront là tout ce qui leur manque : grain, bétail, pétrole !! La guerre serait prolongée de plusieurs mois pour ne pas dire une année.

Sur le front macédonien, les nouvelles sont meilleures. Les Serbes, puissamment aidés par nos fantassins et surtout notre artillerie, refoulent les Allemands et les Bulgares au nord de Monastir et gagnent du terrain.

Messieurs Picard et Seydoux ont été à Maubeuge pour les questions de ravitaillement. Ils ont trouvé Maubeuge radicalement changée ; cette ville il y a un mois encore rattachée à la Belgique jouissait des libertés relatives qui fleurissent dans ce pays : peu ou point de réquisitions, de logements, de perquisitions aucunes. Mais depuis qu'ils font partie de Saint-Quentin, ces malheureux sont logés à la même enseigne que nous avec cette différence cependant que tous ces malheurs nous sont arrivés peu à peu tandis qu'ils fondent maintenant tout d'un coup sur eux. Les villes des environs tels que Hautmont, Boussois etc... sont frappées d'impôts de guerre payables en argent régulier. Les banques sévèrement contrôlées ne fonctionnent plus ; les maisons dont les propriétaires sont absents, livrées aux caprices des officiers et du soldat sont pillées, les autres perquisitionnées de fond en comble se voient enlever tout ce qui convient à l'armée. D'ailleurs ces mesures paraissent aussi s'étendre en Belgique. De sourds frémissements de révolte parcourent toute la Belgique et certains esprits se demandent jusqu'où ira la patience des Belges. Bruxelles, pour une manifestation en faveur du Roi Albert, s'est vu condamner à la rentrée de 7h du soir !

¹⁰⁹ La Valachie est une région du sud de la Roumanie, incluant Craiova le long du fleuve Jiu et Bucarest à l'est.

Aujourd'hui réunion des sous-districts du C.R.B. Rafin doit assister à cette réunion et au dîner qui suit donné chez Picard. J'aurai sans doute quelques renseignements de ce côté.

24 et 25 novembre 1916

Rafin n'a pas assisté à la réunion des membres des différents sous-districts du C.R.B, mais il a déjeuné en compagnie de tous ces messieurs chez Picard. Déjeuner encore soigné pour ces temps de famine ; rôti de porc, poulet, riz à la crème. Nos amis Picard savent toujours bien faire les choses et surtout se mettre en quatre pour aider leurs amis ! Des diverses conversations tenues pendant ce déjeuner se dégage une impression générale de tristesse et d'inquiétude. Presque tous ces délégués ont le sentiment que les Alliés ne parviendront pas à franchir cette terrible ligne qui les sépare de nous, ou qu'alors, les Allemands reculant peu à peu, feront du pays un désert pour de longues années.

On confirme aussi la nouvelle d'un rétrécissement du front allemand qui irait en droite ligne de Arras à Laon, tout en contournant Saint-Quentin. Ham, La Fère, Nesle, Roye en dehors de cette ligne seraient donc évacuées. Il va sans dire que tous les habitants ramenés en arrière seraient plus ou moins traités en captifs ; quant aux meubles on les livrerait au pillage des troupes. Cet abandon aura-t-il lieu sans combat ? Personne ne peut le prévoir. Le fait patent, réel, est la construction par les Allemands de nouvelles lignes de tranchées allant en ligne droite d'Arras à Laon.

On a aussi enlevé des hommes comme travailleurs civils à Saint-Quentin. Les limites d'âge étaient de 17 à 48 ans, tandis qu'au Cateau on partait de 15 ans pour arriver à 60 ans. Cette différence dans l'application des ordres émanant du pouvoir suprême n'est autre qu'un excès de zèle de la part du commandant doublé d'une grosse malice. En effet, pendant toute cette période angoissante de l'appel des hommes et de leur départ, M. von Helldorf a fait le grand seigneur, gracieux plus ou moins les hommes au-dessus de 55 ans, renvoyant les enfants au-dessous de 16 ans, s'attirant ainsi des remerciements d'une population sans doute honteusement jouée. Attendons pour juger de plus amples informations, mais d'ores et déjà, nous savons que ces mesures barbares soulèvent la réprobation générale de tous les pays civilisés. On dit qu'à Caudry l'appel commence ! Et nous sommes toujours sans nouvelles de nos malheureux concitoyens dont nous perdons la trace au départ de Bohain.

L'événement du jour et la mort de l'Empereur François-Joseph ¹¹⁰, règne de sang qui finit dans le sang, et dont l'histoire est dominée par des guerres néfastes pour l'Autriche et par des meurtres et des suicides dans toute la famille impériale. Puisse cette mort mettre fin au cauchemar dans lequel se débat l'Europe entière. Puissent les peuples de l'Autriche s'affranchir de la vassalité de l'Allemagne et se donner des limites et des gouvernements en rapport avec leur races si différentes. Ce jeune Empereur de 29 ans qui monte sur le trône, pour le moment instrument dans la main de l'Allemagne, ne peut agir et penser que par l'Allemagne. Nous n'avons pas grand-chose à espérer de cette mort du vieux François-Joseph.

Rien sur notre front, en Roumanie les Allemands ont pris Craiova. Tous les bons esprits qui résonnent sont inquiets sur cette avance de nos ennemis en Roumanie. Si jamais ce malheureux pays avait le sort de la Belgique, de la Serbie, la guerre serait prolongée de plusieurs années peut-être !

¹¹⁰ Empereur d'Autriche et Roi de Hongrie, décédé d'une pneumonie à Vienne (Schönbrunn) le 21/11/1916.

De divers côtés, tant par *La Gazette de Cologne* que par les journaux français, il nous revient que les pays s'organisent de plus en plus pour la lutte militaire et économique. Tout est mobilisé en Allemagne, homme, femmes, enfants, machines ! Tous les Allemands quelqu'ils soient sont militarisés de 15 à 60 ans. La France manque de charbon en quantité suffisante pour l'hiver ; on ferme les magasins à Paris à 6h du soir, on prie tous les citoyens de faire des économies de combustible et d'éclairage ! En Angleterre on nomme un dictateur aux vivres et on encourage la plantation du froment tout en proscrivant l'emploi des bonbons et des pâtisseries. L'hiver s'annonce comme devant être dur et pénible pour l'humanité tout entière !

26, 27 et 28 novembre 1916

Toute notre attention est portée vers la Roumanie et pour ma part, c'est avec une profonde tristesse que je vois ce malheureux pays envahi et sur le point de subir le sort de la Belgique, de la Serbie et du Monténégro. Je reste une fois de plus confondu de la puissance d'offensive de nos ennemis. Et lorsqu'il y a quelques semaines je croyais fermement que nous allions devenir les maîtres de l'heure, je me trompais. Une fois de plus l'Allemagne conduit la guerre, attaque là où elle veut attaquer, elle triomphe. Un tiers de la Roumanie est occupé, la riche Valachie devient la proie des barbares. Là où jadis ils achetaient ce qui était nécessaire à leur peuple, maintenant ils n'auront que la peine de prendre, sans bourse délier. Jusqu'ici les Allemands n'accusent que peu de prisonniers, mais je crains fort que le passage du Danube par Mackensen ne permette pas à nos alliés de se retirer comme ils le voudraient sur la Valachie. Bucarest me semble très menacée. À nouveau nous allons vivre des heures d'angoisse !

Le temps est ici froid et brumeux, hier le brouillard était si intense que je ne voyais pas 50 mètres devant moi. Nous n'entendons plus le canon, d'ailleurs aucune action ne se passe sur notre front. En Orient, Sarrail après avoir pris Monastir a quelques succès au nord de cette ville. Les journaux français font grand état de la prise de Monastir tout en préparant l'opinion publique à des revers en Roumanie. On peut craindre maintenant un retour offensif des Allemands sur la Macédoine en vue de jeter Sarrail à la mer. Pourrons-nous nous opposer à cette phase par une violente attaque soit sur la Somme, soit ailleurs ?

Notre pays est envahi depuis quelques jours par de nombreux civils allemands. Il va sans dire qu'ils logent chez l'habitant, réquisitionnent tout ce qui leur plaît, ils sont ainsi plus terribles que les militaires. On rencontre parmi eux des enfants de 15 ans. Hauteceur a un bureau installé chez lui. Tous ces civils sont employés aux travaux de chemin de fer.

Nos ennemis regrettent maintenant d'avoir installé les bureaux de la kommandantur à la banque. Ils y ont une foule d'ennuis dont ils ne cessent de se plaindre. Les fosses d'aisance sont toujours à vider, le calorifère ne marche pas, les cafards sont partout ! Tant pis ! Il fallait nous laisser comme nous étions. Mais que n'inventerait-on pas pour faire souffrir le malheureux civil ?

29 et 30 novembre 1916

Toujours un temps froid et brumeux. Aucun bruit de canon ne nous arrive des lignes. Somme toute, rien sur notre front. Par contre en Roumanie les Allemands font tâche d'huile, leurs troupes ont conquis définitivement la riche Valachie. Quels cris de joie pour tous ces affamés d'Allemagne qui vont se précipiter sur ce pays comme les sauterelles d'Égypte. Jusqu'ici, les troupes roumaines nous paraissent reculer suivant un plan déterminé, nous ne voyons pas

apparaître dans les communiqués allemands un grand nombre de prisonniers, mais il faut attendre encore quelques jours pour pouvoir porter un jugement sur la situation.

La *Chaussée Brunehaut* se trouvant devenir la limite d'armée, nous voyons notre kommandantur amputée de toutes les communes situées à l'ouest de la route. C'est ainsi que : Honnechy, Maurois, Reumont, Inchy, Beaumont, Montay vont être rattachées à la kommandantur de Caudry à dater de ce jour. Nombreuses se présentent les complications pour le ravitaillement. Je prends aussi mes dispositions pour faire passer à Caudry toutes les cartes de nos emprunteurs à la Chambre de Commerce. Nous conservons heureusement le côté de Bazuel toujours bon pour le ravitaillement.

1^{er} et 2 décembre 1916

Toujours de mauvaises nouvelles du côté de la Roumanie. Nos ennemis avancent toujours, font quelques milliers de prisonniers, mais ne semblent pas jusqu'ici avoir encerclé l'armée ; espérons que nos malheureux alliés n'auront qu'une perte de terrain ! Rien sur notre front.

Les communes qui ont passé de notre armée dans celle de Cambrai, commencent déjà à regretter ce changement. On dit que défense est faite aux habitants d'avoir chez eux du beurre, du lait, des œufs. Les gendarmes opèrent déjà avec leur brutalité coutumière, quant au commandant de Caudry, il a commencé à traiter en ennemis les maires de nos communes venus à une première réunion. Nos ennemis construisent avec la main d'œuvre des malheureux prisonniers civils forcés de travailler une 2nde ligne de tranchées plus formidable que la première. Des villages entiers sont évacués en quelques heures pour être transformés soit en casernes soit en forteresses.

Quant aux malheureux habitants on n'en a cure ! Leurs parents ne savent même pas où ils sont déportés ! Saint-Quentin paraît menacée de ce sort !

3, 4 et 5 décembre 1916

Les nouvelles de la Roumanie continuent à être mauvaises. Nos pauvres alliés reculent toujours vers leur capitale laissant aux mains de leurs ennemis prisonniers et matériel. Bucarest nous paraît menacée au point que nous attendons sa chute d'un moment à l'autre. Devant cette nouvelle preuve de la force allemande, nous restons tous plus ou moins frappés d'une sorte de stupeur. Nous nous demandons ce que nous allons devenir et si l'Europe ne va pas subir l'hégémonie de l'Allemagne. Les meilleurs esprits, ceux qui jusqu'à ce jour avait fait preuve de plus de vaillance, se laissent aller au pessimisme. Quelques-uns même, surtout dans le monde industriel, demandent que tout cela finisse, qu'on fasse la paix à tout prix et que l'on recommence la vie d'autrefois. Jamais disent-ils l'Allemagne ne sera vaincue, ni réduite, à quoi bon continuer !

Tous nous sommes d'accord pour déplorer le sort de la Roumanie et pour blâmer les puissances qui ont entraîné ce malheureux pays dans l'aventure tragique sans en voir les funestes conséquences. Nous nous expliquons mal comment les Alliés restent inactifs sur les autres fronts dont les parties essentielles doivent se trouver où faibles où dégarnies. Les Russes, sur lesquels nous étions en droit de compter, sont rivés sur place depuis l'intervention roumaine. Leur offensive en Galicie est arrêtée et ils ne font plus un pas en avant en Asie Mineure ! Quant à nous et à nos amis les Anglais c'est la même inaction.

Il apparaît d'ailleurs à la lecture de *La Gazette de Cologne*, qu'une crise nouvelle secoue, dans cette guerre épouvantable, peuples et conducteurs de peuples. Athènes est en révolution, le Roi Constantin influencé par les succès allemands résiste aux demandes des puissances de l'Entente ; il refuse de livrer les armes et les munitions de l'armée et encourage les officiers qui lui sont fidèles à la résistance. Nous avons de vagues dépêches allemandes plus ou moins tendancieuses mais d'où se dégage une impression pénible pour tous. Sarrail sent le danger. Nul doute que les armées allemandes après avoir bâillonné la Roumanie ne s'efforcent de chasser ses alliés de Salonique. Il ne faut pas que nous ayons sur nos derrières un gouvernement grec dévoué à l'Allemagne qui nous tirerait dans le dos. Le seul moyen est donc de déposer Constantin ou de le rendre impuissant à nous nuire. J'ai l'impression que cette opération a lieu en ce moment, puisse-t-elle réussir sans trop de brutalités.

Nous, nous n'emploierons pas la manière allemande et nous avons tort. Au Parlement anglais, Asquith, Lloyd, les ministres principaux parlent de démissionner. Le journal allemand ne nous donne pas les causes de cette crise. Les ministres anglais ne sont-ils pas contents de la conduite générale de la guerre, ou veulent-ils un service militaire plus complet en Angleterre ? Nous en sommes réduits aux conjectures. Plus que jamais tous les peuples d'Europe ont besoin de se liguer contre le péril allemand. Plus que jamais ces peuples doivent comprendre qu'ils luttent pour la liberté contre une sorte de tyrannie imposée au nom d'une *kultur* favorisant une minorité belliqueuse et rapace. Si nous cédon, la France est perdue à tout jamais et l'Angleterre nous suivra de près dans notre chute !

De nombreux travailleurs, belges et français, auxquels on a fait signer, après mille vexations accompagnées de mauvais traitements et de manque de nourriture, un contrat de travail volontaire, sont arrivés ici. Ils sont tous sous la direction d'un entrepreneur civil appartenant à une société, Fix & Cie. Cet entrepreneur est chargé de la conduite des travaux et du paiement des travailleurs. Il a fait dire à ceux-ci qu'ils seraient libres, sans gardes militaires, s'ils voulaient se comporter convenablement. Tous ont accepté ! La nourriture qui leur est donnée est suffisante, ils paraissent accepter leur sort. Comment d'ailleurs auraient-ils pu s'y soustraire puisqu'ils ont été enlevés de force comme nos malheureux concitoyens. Nous savons par les journaux français quelles émotions cet acte de travail forcé soulève dans tous les pays civilisés. Les nôtres vont faire des représentations à l'Allemagne, on dit que le Pape protestera aussi !

À partir d'aujourd'hui défense à la municipalité de faire abattre ; nous n'avons donc plus de viande de ce côté. Il va nous falloir employer des ruses d'apache pour manger un peu mieux que le menu du Ravitaillement Américain ! Nos concitoyens enlevés comme travailleurs au commencement de novembre sont à Momignies près d'Anor. On les dit logés dans un ancien pensionnat de frères des écoles chrétiennes, bien chauffés et assez bien nourris. Ils ne feraient qu'une demi-journée de travail par jour !

Un mur infranchissable semble s'élever entre nous et la 1^{ère} Armée. Messieurs Seydoux et Picard qui avaient demandé un passeport pour Caudry en vue de liquider les questions de ravitaillement du C.R.B se sont vus totalement informés que défense leur était faite de pénétrer sur le territoire de la 1^{ère} Armée !

6 et 7 décembre 1916

Depuis 2 nuits, je dors mal, j'ai peine surtout à trouver le sommeil et je ne perds conscience des choses que vers 2h du matin après m'être couché à 9h30 du soir. C'est assez dire si mon pauvre esprit travaille pendant ces heures d'insomnie. C'est toujours vers ceux laissés de l'autre côté de l'infranchissable barrière que ma pensée se tourne surtout vers ces deux êtres chéris, elle et lui, où j'avais mis tout mon amour et qui étaient le seul but de ma vie. Les reverrai-je jamais? Dieu me donnera-t-il la santé suffisante pour lutter jusqu'au bout ? Car tout fait prévoir une durée de plus en plus indéterminée pour cette guerre sans merci ! Jusqu'au mois d'août 1916, je m'étais bien maintenu en santé mais depuis lors ces troubles de vessie m'inquiètent. Irai-je jusqu'au bout ? Au fond, une grande maladie est surtout cette douleur morale de la séparation, de l'absence de mes êtres chéris. Mon Dieu donnez-moi la force de lutter, soutenez-moi, consolez-moi !

Nous avons de vagues nouvelles de Cambrai par le soldat ayant été chercher des fonds à la Chambre de Commerce. Nous avons ainsi la mort de Monseigneur Monnier, coadjuteur de l'archevêque, évêque in partibus de Lydda. Nous savons aussi que nombre de personnes ont été expulsées de leurs demeures, les unes ayant l'autorisation de déménager, les autres n'emportant que leurs vêtements et objets les plus précieux.

Dans notre région aujourd'hui, tous les veaux de 4 mois à un an ont été réquisitionnés et emmenés en Allemagne. Notre pays sera complètement ravagé au moment de la signature de la paix.

Hier les nouvelles de la guerre étaient moins mauvaises. Les Roumains et les Russes paraissaient résister à l'offensive allemande. Le communiqué russe parlait même de 25 canons pris aux Allemands dans un combat au sud de Bucarest. Cependant le sort de cette ville ne cesse de nous inquiéter, si bien que le 5 vers 14h30 comme on sonnait pour un enterrement allemand, qui généralement a lieu à 15h, nous avons tous cru à la prise de la capitale de la Roumanie.

Le ministère anglais est reconstitué avec toujours Asquith comme Premier Ministre. Quant aux affaires grecques, nous ne pouvons démêler la vérité dans l'imbroglio des télégrammes donnés par le journal allemand. Sur notre front calme complet.

8 et 9 décembre 1916

Il nous faut remonter à plus d'une année en arrière pour vivre d'aussi mauvais jours. L'avance de l'armée allemande en Roumanie, la prise de Bucarest, l'hostilité continue du Roi de Grèce, notre immobilité sur le front occidental, tout concourt à nous faire descendre au plus profond de notre tristesse. Pour accentuer encore ses impressions pénibles, nos ennemis avec ce tact qui les caractérise, ont sonné les cloches le 7 à toute volée pour célébrer la prise de Bucarest ; prise facile d'ailleurs puisque les Roumains ont évacué leur capitale sans la défendre, aimant mieux sans doute résister sur un terrain plus favorable.

Chose curieuse à constater, si les journaux allemands chantent victoire en de sensationnelles manchettes, les soldats, les officiers même, sont assez calmes et ne voient dans ce fait qu'une prolongation de la guerre. On doit beaucoup souffrir en Allemagne et plus que jamais le peuple aspire à la paix. Sans le parti militaire qui sait si on n'arriverait pas à s'entendre.

Cependant du côté anglais, Asquith, sans doute mis en minorité à la suite des affaires de Roumanie, a démissionné. Son successeur paraît devoir être Sir Lloyd George, Ministre de la Guerre et partisan d'une conduite plus énergique des opérations.

Lu hier un journal français qui ne paraissait s'émouvoir outre mesure de l'offensive allemande en Roumanie. L'opinion publique paraît assez calme, par contre le coût de la vie augmente dans des proportions considérables, et la crise du charbon va en s'accroissant. Tout cela parce que nous ne sommes pas maîtres de la mer et que les sous-marins allemands arrêtent presque le trafic marchand. Nous avons tout lieu de nous émouvoir en sachant que les pirates opèrent jusque dans les parages du Cap Vert. L'opinion des Neutres s'indigne des mesures brutales prises contre les Belges. Les Américains dénoncent dans leurs journaux ces actes odieux en flagellant son auteur ; le Pape à l'intention de s'élever contre ces pratiques barbares dans son prochain consistoire. On parle peu encore de ce qui se passe dans notre pays et qui est tout aussi odieux. D'ailleurs les journaux français paraissent assez peu s'occuper des pays occupés. *La Gazette des Ardennes* publie un article sur les prochains trains des immigrés. On parle de 20.000 évacués, ces derniers pourront emporter 300 francs en argent français par famille, leurs titres nominatifs, leurs créances, leurs bons de réquisition ou de ville. Ainsi tous ceux qui possèdent des titres au porteur sont ravis à leur fortune, et tout indique que nos ennemis ont l'intention de mettre la main sur nos valeurs mobilières.

Quoique la boucherie municipale soit fermée, il circule encore de la viande. J'ai pu aujourd'hui me ravitailler et faire plaisir à plusieurs familles. Notre pays offre beaucoup de ressources, aussi nous pourrions de temps en temps nous reposer du Ravitaillement Américain.

10, 11 et 12 décembre 1916

Les nouvelles qui nous parviennent de Roumanie continuent à être toujours aussi mauvaises. L'armée roumaine, que nous avons pu croire un instant sauvée par une retraite habile, se trouve cernée par petits paquets et chaque jour grandit le nombre des prisonniers et l'importance du matériel. L'armée russe attaque en vain sur la frontière de la Moldavie ; pour nous, nous restons l'arme au pied. Cette défaite de la Roumanie ébranle les peuples et les parlements. Chez nous le Ministre Briand doit se défendre en séance secrète. Joffre est très attaqué et nous nous attendons à sa retraite pour raisons de santé. Qui prendra une tâche si lourde ? On parle de Castelnau, Foch, Pétain. Certains partis politiques demandent ouvertement la suppression de la Chambre et une dictature. Je crois la formule bonne, mais quels hommes mettrions-nous à notre tête ?

En Angleterre Lloyd George a constitué son ministère ¹¹¹. Il paraît doué d'une grande énergie, aussi les journaux allemands ne peuvent-ils cacher un certain dépit. Lloyd veut faire de la puissance anglaise une arme complète pour mieux lutter contre l'Allemagne et arriver ainsi à la victoire finale. L'opinion anglaise, toujours égoïste, avait cru en finir en faisant combattre des volontaires et les Alliés, en donnant les coloniaux, en serrant l'argent. Maintenant l'Anglais doit payer de sa personne, il paiera j'en suis convaincu car il n'a jamais reculé devant le danger et il sait que la lutte engagée maintenant est une lutte où il y va de son existence.

En Grèce, nous sommes de plus en plus joués par le Roi, Allemand dans l'âme et sous l'influence puissante de sa femme, sœur de l'Empereur d'Allemagne. Les émeutes d'Athènes du premier

¹¹¹ David Lloyd Georges (1863-1945), Premier Ministre du Royaume-Uni, libéral, de 1916 à 1922.

décembre ont été un véritable guet-apens plus ou moins organisé par le Roi et son entourage. Un journal français nous a donné connaissance de ce que les Allemands cachent soigneusement à leurs lecteurs. En réalité, Constantin cherche à gagner du temps afin de tomber sur le derrière de Sarraïl quand ce dernier aura sur les bras les armées allemandes victorieuses en Roumanie. Si dans 15 jours cette question de Grèce n'est pas solutionnée, nous allons au commencement de 1917 nous trouver en mauvaise posture.

Le temps est très mauvais, pas de froid mais une pluie mélangée de neige avec un vent violent. Nous pensons aux souffrances de nos malheureux concitoyens enlevés comme prisonniers civils. Il est à croire que tous ne sont pas à Momignies près d'Anor car nous avons appris le décès de l'un d'eux à Cornay, petit village sur le front allemand dans l'Argonne ! Jamais les Allemands ne pourront se laver de cet acte de barbarie !

Ici, nous avons un régiment de pionniers-grenadiers depuis une quinzaine. Tous les jours ce n'est dans la campagne qu'explosions de grenades. Comme de juste, les officiers logent chez l'habitant. Deux d'entre eux, très jeunes, ont été mis avec leurs ordonnances et un sergent-major chez madame Robert déjà âgée, mais très énergique et très crâne. Une jeune bonne, assez aguichante, fait le service. Avant-hier, elle vient avertir sa maîtresse que la clé de sa chambre a disparu et qu'elle a des soupçons sur l'un des jeunes officiers. En attendant de remettre une targette, Mme Robert conseille à sa bonne de dresser pour la nuit sa table de toilette devant la porte. Au milieu de la nuit, bruit, patatras, table renversée avec les flacons et cris de la petite bonne. Mme Robert monte en hâte et ordonne d'une voix ferme à mon gaillard de sortir de la chambre. Il répétait sans cesse, « *Je respecte Mademoiselle* » mais ne sortait pas. Bref, dans un élan rapide il repousse Mme Robert et passe devant elle... en chemise. Le lendemain devant l'attitude énergique de Mme Robert, l'officier a été changé, mais avant de partir il a fait à genoux des excuses à la petite bonne. Voyez-vous un officier français dans cette situation et cette posture ?! Il jurait n'avoir jamais pris la clé, mais s'embrouillait dans ses dénégations en vrai menteur. Quant au sous-officier logé à côté, il avait mis son oreille à la cloison pour mieux entendre et ainsi pouvoir faire son rapport. Tous mouchards ! Quelle mentalité ! Des officiers espionnés par leurs sous-officiers et ces derniers sans doute par des soldats !!!

13 et 14 décembre 1916

Mardi 12 à 2h de l'après-midi, nous est arrivée la nouvelle la plus surprenante, la plus inattendue. J'étais pour ma part occupé à lire *Kiel et Tanger* de Charles Maurras - livre d'actualité s'il en fut - lorsque M. Bélédin, un évacué de Péronne, sonne à ma porte et se précipite dans la pièce qui nous sert de salon, salle à manger, bureau me disant « *l'Empereur demande la paix* ». Sachant notre ami Bélédin assez coureur de nouvelles plus ou moins fausses, je me contente de sourire, mais lui de nouveau « *Si, si, le télégramme est affiché sur la place, les Allemands, officiers et soldats se pressent autour, tous témoignent leur joie et leur satisfaction* ». Je prends alors mon chapeau et je me dirige vers la place. Cet excellent Bélédin a dit vrai jusqu'à un certain point.

Le Kaiser ne demande pas la paix mais *propose* la paix à ses adversaires. Dans une espèce de proclamation à ses soldats il leur dit qu'après leur dernière victoire sur la Roumanie, il a fait aux alliés des propositions de paix. Si ces propositions ne sont pas acceptées - avec l'aide de Dieu toujours - il luttera jusqu'à la victoire définitive. Que le lourd poids de la continuation de la guerre retombe donc sur les ennemis de l'Allemagne !

Nos ennemis ne cessent de témoigner leur satisfaction, ils jubilent et boivent jusqu'à plus soif. D'aucuns dansent de joie et se voient déjà dans leurs bonnes villes allemandes attablés devant une choucroute. Avec cette simplicité d'esprit qui les caractérise, ils nous tendent presque les mains, voudraient fraterniser. Pour un peu ils nous donneraient des rendez-vous pour dans quelques mois. Au fond du cœur nous leur disons « *Bas les pattes* » et nous manifestons devant leur exubérance une froideur glaciale. Ils ne comprennent pas, mais nous, nous savons que si dans ces propositions de paix il n'y a pas le moyen, qui me paraît une panacée, d'en finir avec le militarisme allemand et le retour d'une guerre possible, les propositions de l'Empereur ne sont pas acceptables. Si par malheur nous trahissions en ce moment, c'est que nous serions dans l'impossibilité de réduire l'Allemagne et alors il nous faudrait subir l'hégémonie de cette dernière et reprendre nos armements pour la battre au moment voulu. C'est l'histoire de Napoléon 1^{er} qui recommence. Malgré tout le désir que je puis avoir de revoir les miens, j'aime mieux souffrir encore plus longtemps et voir le triomphe définitif de la France.

Beaucoup raisonnent comme moi, surtout ceux qui ont souffert des Allemands. D'aucuns disent que l'Empereur demandera des agrandissements territoriaux, comme Anvers, Briey¹¹² de notre côté, d'autres ne partagent pas cet avis. Enfin pour ma part, je ne vois dans ce coup de théâtre qu'un moyen plus ou moins grossier de faire marcher le peuple allemand en laissant aux alliés la responsabilité de la continuation de la guerre.

Hier et avant-hier, sont revenus dans leurs foyers quelques-uns de nos compatriotes enlevés comme prisonniers travailleurs le 7 novembre dernier ; ce sont pour la plupart des vieillards, des enfants, des malades. Ah ! Ceux-là ne parlent pas de paix tant ils ont souffert. Mal couchés, très peu nourris, ils ont enduré les cruelles tortures du froid et de la faim ; de la faim surtout ! Tandis que leurs gardiens, repus sans doute avec ce qui leur était volé, les narguaient, eux tombaient de faim et de fatigue, quelquefois aussi sous les coups. Tous ont d'abord été réunis à Bohain puis expédiés sur différents chantiers. Les uns sont employés à la construction de lignes de raccordement, les autres à la réfection des routes sur le front dans l'Argonne. J'ai lu la lettre d'un jeune homme, A. Loub... qui se trouve à Rémigny. En qualité d'interprète - il sait un peu l'allemand et a surtout un toupet peu ordinaire - il est bien logé, bien couché et ne manque de rien. Ceux de ses camarades qui reviennent se plaignent qu'il commande trop, étant investi par nos ennemis d'une certaine autorité. Bref, il ne leur rend pas les services auxquels on pourrait s'attendre. On doit cependant reconnaître que sa lettre est précieuse par les nouvelles assez détaillées qu'il donne de nos malheureux concitoyens.

La Gazette de Cologne donnait une réponse du gouvernement allemand aux États-Unis au sujet des Belges enlevées comme travailleurs. Il va sans dire que nos ennemis sont dans leur droit et ne font que se conformer aux Conventions de La Haye !

Ah ! Il serait à souhaiter que les Neutres fassent une enquête complète et aient pu voir ce que j'ai vu ! Jamais l'Allemagne ne se lavera de cet abominable attentat à la liberté humaine !

15 et 16 décembre 1916

Toujours dans l'attente de la réponse des puissances à la proposition de paix de l'Empereur Guillaume. Certains de nos ennemis, parmi les officiers, ne croient pas au succès de leur Empereur, d'autres au contraire sont persuadés qu'un armistice sera signé dans 48 heures et qu'une fois les pourparlers engagés on ira rapidement vers la paix sans tirer un coup de fusil. Mais tous les Allemands sans exception demandent la paix à grands cris. Nous, nous la désirons

¹¹² Bassin minier à la confluence des frontières françaises, belges et luxembourgeoises

aussi mais honorable et durable. Les journaux allemands depuis quelques jours ne parlent que du bassin minier de Briey qu'ils réclament à cors et à cris. Ainsi donc, même au moment des pourparlers de paix, des chauvins allemands veulent nous amputer ! Il n'y a aucune réponse officielle des alliés, mais en France comme en Angleterre et en Italie l'opinion publique est pour la continuation de la guerre. On veut dans ces pays en finir avec le militarisme allemand et on a raison. Du côté de la Russie, malgré les déclarations du Général Trepov, président du Conseil des Ministres, on sent un certain malaise, quelque chose de trouble et de confus dans le gouvernement. Là est à mon avis le danger. Les Allemands doivent faire l'impossible en vue d'amener la Russie à conclure une paix séparée. Le Tsar Nicolas est trop honnête pour en arriver là, mais le Tsar peut disparaître brusquement, alors ! D'autre part, il est hors de doute que les Allemands n'aient trouvé dans leur avance en Roumanie des complicités favorables surtout au moment de la déroute. Là comme en Grèce d'ailleurs où la situation est de plus en plus troublée, les Allemands disposent d'éléments favorables dans la population.

Le ministère anglais, quoique composé, n'a pas encore fait de déclaration au Parlement. Pour nous, Briand a été forcé de débarquer Sembat et Rocques et de prendre le Général Lyautey et Herriot sénateur-maire de Lyon, deux hommes intelligents et énergiques qui ne peuvent que rendre des services à la Patrie.

J'ai eu le 14 soir une carte postale de Porez me donnant des nouvelles de mes chéris. Ils sont en bonne santé, Jacques travaille bien, et on sait que Rafin est avec moi. Les nouvelles doivent dater du commencement de novembre, je bénis encore une fois de plus Dieu !

Le temps sans être mauvais est désagréable et malsain ; de la pluie, du vent et de la boue partout ! Monsieur Collet, père des deux dames Picard a une attaque d'urémie et paraît très mal. Ces dames sont auprès de lui depuis samedi et les deux frères Picard ont obtenu aujourd'hui un laissez-passer pour 24h.

Nous avons mis la main Rafin et moi sur la bibliothèque de M. Lozé ancien ambassadeur, et nous y trouvons quelques livres nouveaux du plus vif intérêt. Je viens terminer le livre de Charles Maurras, d'une saisissante actualité !

17, 18 et 19 décembre 1916

Une bonne, une excellente nouvelle, nous arrive dans le communiqué français. Nous avons gagné du terrain à Verdun, 3 kilomètres de profondeur sur 12 kilomètres de largeur. Nos troupes bien commandées ont été magnifiques. Jusqu'ici nous comptons 9.000 prisonniers, 85 canons. L'armée française se montre toujours comme la seule pouvant vraiment infliger des revers aux Allemands. Pourquoi n'en est-il pas de même des troupes anglaises ou russes ?

L'avance allemande continue en Roumanie. Quand nos alliés auront-ils trouvé une vraie ligne de défense ?

Jusqu'ici la proposition de paix du Kaiser paraît être repoussée non seulement par les parlements ou les gouvernements, mais encore par les peuples eux-mêmes. Quand je parle des peuples, il faut comprendre les ennemis de l'Allemagne, car les Allemands aspirent de toutes leurs forces à la paix. La misère doit être très grande dans ce pays, nous voyons tous les jours de nombreux soldats solliciter nos concitoyens pour leur acheter des denrées du Ravitaillement Américain, surtout du riz et du lard. Certains leur vendent, quelques individus connus vont même jusqu'à mobiliser les cartes de vivres, donner une prime sur les achats et revendre aux

Allemands avec bénéfices. Ils se font payer en marks sur lesquels ils touchent encore une prime de 10%. Ce sont de mauvais Français. Malheureusement, on les laisse faire, on ne sévit pas à leur égard ; nos membres du C.R.B ont peur de représailles après la guerre. Depuis 2 ou 3 jours, j'ai signalé les ventes de denrées, on m'a répondu évasivement « *Pas d'affaire* » !!! Et cependant, une affiche signée du capitaine allemand chargé du C.R.B américain défend formellement la vente des denrées envoyées par le ravitaillement.

L'équipe VI des pillards a commencé ses opérations dans notre ville après avoir ravagé les villages environnants. Toute la rue de France où ils opèrent en ce moment est en émoi. Les bruits les plus fantaisistes courent sur leur compte. Les uns disent qu'ils prennent les provisions amassées en vue de disette, provisions achetées au C.R.B, les autres nous les représentent comme faisant main basse sur les objets à leur convenance tels que cuivre, cuir, sac ficelle, papier blanc...Quoique nous ayons ici peu de choses, nous voilà encore tous à nous inquiéter. J'ai pour ma part beaucoup de meubles dans mon grenier, reste de mon mobilier que je n'ai pas pu caser dans la petite maison occupée en ce moment. Comment vais-je savoir sauver mes tapis, mes tentures emballées dans de nombreuses caisses ? À la grâce de Dieu.

Hier 17, j'ai reçu par la Croix-Rouge des nouvelles de ma mère et de tous ceux de Paris ainsi que du Havre. Une fois de plus Dieu soit loué ! Les nouvelles datent de Francfort du 21 octobre 1916. Tout le monde va bien. J'ai répondu, santé excellente, ne manque de rien, suis entouré de bons amis !

20, 21 et 22 décembre 1916

De nouveau, notre population est en émoi par les perquisitions suivies de réquisitions opérées par l'équipe VI des pillards. Aucune règle, aucune méthode ne préside aux opérations de ces cambrioleurs. Ces messieurs prennent tout ce qui est à leur convenance, chez les uns du vin, du cuir, du cuivre, chez les autres du linge. Les draps de lit sont surtout visés. Ainsi chez M. Thomas, directeur de l'école primaire, 24 paires de draps ont été enlevées. Une jeune fille dit-on, mais je n'ai pu contrôler le fait, s'est vu prendre son trousseau. Devant une telle violation du droit des gens, M. Picard s'est ému et a discuté la question avec le sergent-major de la kommandantur. Ce dernier convenait justement qu'il y avait abus, on pourrait donc rédiger une espèce de protocole et, pour sauvegarder les citoyens, ne permettre l'enlèvement que des objets ou matières réquisitionnés par voie d'affiche. Au moment de discuter la question à fond le lendemain, le lieutenant de la kommandantur a répondu par une fin de non-recevoir. Ces colonnes sont indépendantes des kommandanturs, elles agissent suivant leur bon vouloir, sans contrôle. Quant aux draps de lit, chaque personne a droit à 2 paires, le reste peut être réquisitionné ! Depuis cette réponse, tous nos concitoyens sont consternés. Pour ma part, je suis assez inquiet. J'ai encore pas mal de linge puis, outre cela, mon grenier est encombré de mille choses que je n'ai pu placer dans la petite maison que j'occupe. Beaucoup de rideaux, de tentures avec leurs cuivres d'embrasse et ferrures, sont rangés dans des malles au grenier. Sans nul doute nos cambrioleurs s'empareront de ces objets quand bien même ils n'en auraient pas la disposition immédiate. Rien n'est plus simple que de charger des caisses sur un camion ! Une fois de plus je dois prendre des dispositions en vue de défendre mon pauvre mobilier. Je donne du linge à des amis émigrés de Péronne, je meuble plus encore la maison occupée par la famille Piot, je change mes tentures mises provisoirement il y a 2 mois ; je les remplace par des cretonnes qui meublaient nos chambres à coucher. Rien ne m'est plus pénible que de manier toutes ces choses arrangées jadis par ma Lisa ! Mais d'autre part, comme je suis heureux de la

savoir loin de moi, ne prenant pas part à ces angoisses. Jamais ceux qui sont de l'autre côté ne sauront ce que nous avons souffert ! Jamais nos ennemis ne seront assez punis de toutes ces tortures morales et physiques dont, seuls parmi les hommes, ils semblent avoir le secret. Nous souffrons mais nous espérons bien qu'un jour ou l'autre nous serons vengés ! Et voilà pourquoi nous applaudissons de tout notre cœur de Français à ce refus de paix proposée par l'Empereur. Tous les Alliés, d'un commun accord, sentent bien que ces avances si imprécises sont un piège. Tous les parlements après les peuples ont répondu par une fin de non-recevoir. Nous attendons le texte de la note officielle des alliés.

Hier, Rafin nous a traduit le discours de Lloyd George. Nous sommes cette fois en face d'un homme énergique qui ne se paiera pas de mots. Après avoir dit clairement son fait au Kaiser, il veut bien parler de paix, mais après que l'Allemagne aura restitué, réparé et donné des gages de paix durable par la chute du militarisme prussien. Il faut que l'Allemagne soit punie de tous les actes atroces commis au nom de son gouvernement indigne !

23 décembre 1916

La Gazette de Cologne nous apporte aujourd'hui une nouvelle plus grosse de conséquences que la théâtrale proposition de paix du Kaiser. Le président des États-Unis, Wilson, envoie un message à tous les belligérants ; il leur fait savoir que l'Amérique et les Neutres lésés de plus en plus par cette guerre atroce sont sur le point d'intervenir, mais qu'auparavant ils désirent connaître les desiderata des puissances en guerre. Il les appelle donc à une conférence. Il n'est poussé dans cet acte, ni par la proposition du Kaiser, ni par le discours de Lloyd, mais uniquement par un but de droit et d'humanité.

Dans un article de fond, *La Gazette de Cologne* dit que le peuple allemand victorieux repousse cette paix à la Wilson. Pour ma part, je crois possible une conférence et de là un armistice.

Or une fois les derniers coups de feu échangés, on cessera tout combat définitivement. Il est hors de doute que pour traiter la paix on suivra de point en point le discours du Lloyd : *restitution, réparation, garanties effectives* pour empêcher le retour du cataclysme.

Et je vois ainsi les choses : chacun rentrera chez soi ; l'Alsace-Lorraine formera un état neutre tampon ; l'indemnité des dégâts causés par la guerre payée par un consortium de tous les belligérants. Reste la garantie contre le retour d'un pareil conflit ; la suppression de la paix armée d'où la décomposition du militarisme prussien. La fin du Kaiser allemand !! Quel beau rêve.

Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il bénisse la France et lui accorde une paix honorable !

24, 25 et 26 décembre 1916

Jours de fête, jour de Noël. Le 3^{ème} anniversaire de Noël passé seul loin des miens !

J'ai fait la Sainte Communion et beaucoup prié Dieu de protéger tous les êtres chéris dont je suis séparé. J'ai beaucoup souffert déjà, mais je remercie le Seigneur de m'avoir jusqu'à ce jour protégé d'une façon toute spéciale. J'ai des nouvelles des miens, je suis à peu près tranquille dans la petite maison de la rue de Fesmy et je bénis Dieu une fois encore des de ses grâces. Je me mets de nouveau sous la protection de Celui qui peut tout, je recommande d'une façon plus particulière mes êtres chéris à la Vierge Marie. Puissions-nous bientôt nous trouver tous réunis ! Nous y pensons beaucoup depuis que cette semence de la paix, si maladroitement lancée par l'Empereur, germe dans le cœur des peuples. Après les réponses des alliés, voilà donc le président Wilson qui parle à son tour et qui met au pied du mur le Kaiser. Il faut maintenant aux États-Unis des paroles nettes et précises de la part de l'Allemagne, Lloyd

George a dit nettement la pensée des alliés : restitution, réparations, garanties efficaces ! Que veut l'Allemagne ? Peut-elle parler en maîtresse de l'heure ? Si elle a conquis des territoires, elle ne les tient que par la force en martyrisant le peuple ; elle peut parler de ses conquêtes, mais ses conquêtes sont comme de stériles victoires. De jour en jour le peuple allemand s'épuise, la misère augmente, les vivres diminuent. Nous voyons sous nos yeux les soldats acheter aux mauvais Français de nombreuses denrées du Ravitaillement Américain. Chaque jour partent les petits colis de vivres tels que riz, haricots, lard, saindoux à destination de l'Allemagne. Nos délégués du Ravitaillement laissent faire, ils ont peur des représailles des sous-ordres de la kommandantur. C'est une goutte d'eau disent-ils, et ils ne voient pas que ces gouttes d'eau forment des ruisseaux qui ravivent le sang allemand. Et puisqu'on parle de paix, souvenons-nous qu'elle nous viendra surtout de la misère et de la lassitude du peuple allemand.

Hier le président de la Confédération Helvétique se joignait au président Wilson. Les Neutres veulent la paix. Qui sait si leur attitude ne fera pas baisser la morgue du militarisme prussien. Or, depuis quelques jours nous ne cessons de parler de paix mon ami Rafin et moi, nous ne cessons d'envisager sous tous ses aspects cette lueur de paix. Nous nous laissons aller à espérer vraiment un terme à tous ces maux. Et cette lumière a adouci la tristesse de passer ces jours de fêtes loin de nos êtres chéris.

Les Allemands font une nouvelle rafle d'hommes pour remplacer les malades, les fatigués renvoyés, et ils font cette rafle le jour de Noël où le Seigneur dit « *Paix aux hommes de bonne volonté* » ! D'ailleurs la fête pour eux n'approche en rien les deux précédentes. Ils ont coupé beaucoup de sapins arrangés avec des rubans dorés, mais la bombance a fait totalement défaut. Or, pour ce peuple, manger est toute jouissance donc comme ils n'ont rien à se mettre sous la dent, la joie est nulle !

Depuis 3 jours le canon tonne du côté de Péronne. Qui attaque ? Nous attendons anxieusement les nouvelles.

27 et 28 décembre 1916

Mardi soir 26, M. Picard nous lit au bridge un ordre que vient de lui transmettre la kommandantur. Nos ennemis disent avoir remarqué que les sommiers élastiques des lits étaient excellents, ce qui permettait de supprimer le matelas. Ordre donc est donné d'avoir à dénombrer les matelas de chaque maison. Cet ordre m'a vivement ennuyé, car outre qu'il est presque impossible pour des personnes d'âge, des femmes ou des enfants de reposer sur un sommier, je tiens beaucoup au matelas de notre lit de mariage, très grand et très beau, fait avec la laine des moutons du Meslay. Jusqu'ici, l'ordre me paraît devoir rester enfoui dans les cartons de la mairie, mais si la guerre se prolonge, je ne doute pas de le voir appliqué un jour ou l'autre. Peu à peu nos ennemis vont manquer de matière première et sans doute de laine, ils prendront alors tous les matelas des malheureux occupés, ce qui leur donnera quelques milliers de kilos.

Peu de nouvelles de la guerre. Nous sommes sans communiqués français et anglais depuis 3 jours, *La Gazette de Cologne* ayant jugé bon de ne pas les publier sous prétexte de la grande quantité de matière contenue dans le journal et du peu d'intérêt des communiqués. Cependant lundi et mardi, nous avons entendu le canon très violemment, toujours direction de Péronne.

Le temps était très mauvais, pluie et vent.

Hier mercredi 27, soleil splendide, la température des plus douces. Nous avons été Rafin et moi rendre visite à l'excellent curé de Pommereuil et nous avons rapporté une douzaine d'œufs au prix de 0,30f l'œuf.

La question de l'arrêt des hostilités et d'une paix probable défraie toute une conversation. Dans *La Gazette de Cologne* du 27, nous avons pu lire la réponse du gouvernement allemand à Wilson ; cette réponse assez vague, peut être dilatoire, indique cependant l'acceptation de l'Allemagne d'entrer en pourparlers, mais le fait le plus intéressant est le désir de causer *immédiatement*, sans retard. Qu'est-ce que cela peut signifier ? Nos ennemis veulent-ils profiter d'une situation militaire excellente ou encore sont-ils acculés par la grande misère du peuple allemand ? Du côté allié, on ne se presse guère. Le Kaiser attend toujours la réponse à son manifeste du 11 et nous étudions toujours la note de Wilson !

Nous comprenons ce retard des alliés. Nous qui souffrons ici, qui savons que notre martyr ira encore en augmentant si la guerre se prolonge, nous voudrions une solution rapide, mais quelle responsabilité pour ceux de nos gouvernants appelés à se prononcer. Car une paix hâtive, bâtarde, rendra nos sacrifices stériles, peut-être même aurons-nous encore à recommencer dans 30 ou 40 ans, tandis que la fin du militarisme allemand nous met à l'abri du retour d'un pareil cataclysme. La France a tellement souffert qu'il faut qu'elle soit à la récompense, et quelle récompense peut-il y avoir si nous traitons maintenant ? Et si de toute mon âme, je souhaite la fin de notre martyr, de tout mon cœur de Français j'accepte tout pour mon pays !

On dit que notre commandant von Helldorf parti en congé dans son pays - Silésie - ne reviendra pas. Il est remplacé par le commandant de la colonne de Catillon, géant au col jaune, qui laisse carte blanche.

29 et 30 décembre 1916

On parle toujours de paix, mais plus mollement qu'il y a quelques jours. Il semble que les Neutres, plus encore que les belligérants, aspirent à cette paix. Après la Suisse, voilà dit-on les États Scandinaves en mouvement pour la réunion de plénipotentiaires. D'autre part, le Sénat français a voté un ordre du jour donnant toute confiance au gouvernement en vue de poursuivre les opérations militaires et ne parlait de paix qu'après la libération du territoire. Cette motion du Sénat a irrité quelques-uns de nos concitoyens partisans d'une paix rapide, convaincus sont-ils que nous ne pourrions jamais abattre nos ennemis par les armes. Les patriotes ont applaudi. Pour moi j'espère que nos gouvernants doivent savoir ce qu'ils font. D'ailleurs cette réponse du Sénat engage peu et nous aurions grand tort de nous jeter sur la proposition de paix de l'Empereur d'Allemagne qui parle trop en victorieux. Il nous faudrait quelques succès pour contrebalancer cette conquête si rapide de la Roumanie et ce recul sans arrêt des armées russo-roumaines. Les Anglais ne bougent pas et les Russes semblent frappés d'impuissance depuis l'arrivée des troupes allemandes sur le front galicien-roumain. C'est toujours l'armée française qui résiste le mieux à la puissance militaire allemande.

Quoique la vie devienne de plus en plus difficile, nous arrivons encore à nous ravitailler. Par ci par là nous achetons de la viande en fraude et malgré l'interdiction complète de tuer, on abat clandestinement dans les pays de pâture. Le beurre coûte 5f la livre, les œufs 0,30f pièce, un kilo d'oignon 1,25f. Quant aux légumes, nous avons encore quelques navets, carottes. Les

pommes de terre sont introuvables depuis que les Allemands ont réquisitionné celles mises en silo. On achète encore, pour cuire, des épinards et du cresson. Ne nous plaignons pas trop, dans la 1^{ère} Armée nos malheureux concitoyens vivent exclusivement de Ravitaillement Américain. Nous avons pu voir hier Danquigny de Cambrai et Cartignies de Solesmes. Tous les 2 ont maigri d'au moins une douzaine de livres en un mois !

Si la guerre, comme je le pense, se prolonge, nous subirons de très grandes misères et les Allemands se vengeront sur nous des rigueurs du blocus imposé par les Anglais. Déjà presque tous nos hommes plus ou moins valides sont enlevés. Il reste ici que les fonctionnaires nécessaires à la marche des affaires municipales, les femmes, les vieillards et les enfants. Les rues sont désertes, les hommes non occupés n'osent plus se montrer. On vit dans la terreur. Enfin nos malheureux concitoyens enlevés comme travailleurs civils souffrent de la faim et du froid. Voilà plus de 2 mois qu'ils sont partis et ils n'ont pu donner de leurs nouvelles que par quelques malades renvoyés dans leurs foyers. Voilà la *Kultur* allemande du 20^{ème} siècle.

Les Neutres doivent se demander en ouvrant leurs journaux s'ils ne retournent pas au temps des Hébreux et des Pharaons. Je me rappelle qu'étant enfant ces histoires de déportations, de travaux forcés, lues dans l'Ancien Testament m'avaient beaucoup frappé, mais je ne supposais jamais les vivre au temps de la vapeur et de l'électricité.



Maison du 13 rue de Fesmy

Année 1917

1^{er}, 2 et 3 janvier 1917

Voilà les premiers jours de l'année 1917 écoulés. Nous sommes en guerre depuis presque 2 ans et demi, nous entrons dans la 4^{ème} année, et rien ne peut nous faire entrevoir la fin du terrible conflit. Les bruits de paix qui circulaient avec une certaine consistance il y a 8 jours vont en s'atténuant de plus en plus depuis la réponse des puissances de l'Entente. Nous ne voulons pas aller à un congrès, quelqu'il soit, sans connaître les prétentions de nos ennemis ; nous agissons en cela fort sagement car l'Allemagne, aussitôt les hostilités arrêtées, n'aurait d'autre but que de désunir les Alliés par de fallacieuses promesses. Quand nous serons bien désagrégés, on ferait une fois encore agir la force. Et puis comment traiter avec un gouvernement qui viole toutes les conventions et considère ses engagements comme des chiffons de papier. Certains cependant prétendent que la situation intérieure de l'Allemagne est des plus mauvaises, que le peuple manque de tout et qu'il faudra sous peu causer à tout prix. La diplomatie, malgré la réponse des puissances de l'Entente, continuerait donc à travailler sous roche pour la paix. Attendons, mais armons-nous de courage car en cas de continuation des hostilités nous aurons à souffrir de plus en plus.

La question des matelas revient sur l'eau. Nous avons donc à déclarer tous ceux que nous possédons en attendant de savoir la décision des Allemands. Les bruits les plus divers circulent à ce sujet : à Caudry on tolère un matelas par lit, à Landrecies on enlève tous les matelas et on les remplace par des paillasses bourrées de plumettes ou minces copeaux de bois.

Tandis que certains de nos malheureux concitoyens enlevés comme travailleurs reviennent pour cause de santé, d'autres retenus ici au premier départ sont envoyés pour combler les trous. La vie dans les camps de concentration est terrible. Pas nourris, pas soignés, ces malheureux dépérissent peu à peu. La Belgique n'est pas épargnée, elle aussi est au régime de la terreur. Quelques soulèvements réprimés d'une façon sauvage ont complètement rétabli l'ordre. Je me demande comment un Allemand osera plus tard venir dans ce pays et dans le nôtre.

Nous avons des nouvelles des coffres forts de Péronne. Nos ennemis les ont ouverts de force et après avoir dressé un protocole, se sont emparé de tout ce que contenaient les compartiments. Ils disent avoir trouvé beaucoup d'or - un million. Rafin et moi nous ne croyons pas à ce chiffre.

Hier est arrivé à la kommandantur une liste de personnes ayant des valeurs déposées dans les coffres avec prière de donner leur adresse. On croit à une remise des titres aux ayants droit. Nous verrons si telle est l'intention allemande et sous quelles conditions les titres seraient remis.

4, 5 et 6 janvier 1917

La nouvelle du jour, celle qui intéresse au plus haut point quelques-uns de nos concitoyens, est l'annonce par la kommandantur du départ prochain d'un train d'émigrés pour la France.

Cependant les conditions ne sont pas encore connues et si, comme dans la première armée, on ne peut emporter ni titre ni argent, beaucoup ne voudront pas se séparer de leurs avoirs et courront la chance sans abandonner leur bien. Quel âge aussi sera requis pour les hommes et les jeunes gens ? Enfin, parmi les pauvres évacués de Péronne bien des familles sont désunies par l'enlèvement d'un des leurs comme travailleur civil. Mon ami et commensal Rafin s'efforce de se mettre au nombre des partants quoi que ni son âge, ni surtout la situation qu'il occupe lui donne des chances de réussir. Je comprends son anxiété et ses angoisses car, pour lui, retourner en France serait la joie tant désirée de revoir sa femme et ses 4 enfants. Si pareil bonheur lui arrivait, je perdrais un ami avec lequel je vis depuis le mois et dont la présence constante m'aide à supporter les angoisses de l'heure présente.

La *Colonne VI*, colonne des pillards, se comporte mieux que les semaines précédentes. Jusqu'ici les différents amis qui ont reçu leur visite n'ont pas eu trop à se plaindre : les caves et les greniers sont surtout visités de fond en comble et on y ramasse toutes les vieilleries plus ou moins utilisées ou même utilisables. On prend tout le vin ! La question des matelas reste toujours obscure. Je crains que nos ennemis ne manquant de laine se mettent à réquisitionner celle de nos matelas pour la carder et la filer.

Peu ou point de nouvelles concernant la paix ou la guerre. Nous ne connaissons pas encore la réponse officielle des puissances de l'Entente. Les journaux allemands nous ont bien donné à en entendre le sens par divers articles, mais aucun texte officiel ne fut imprimé. L'effort va se produire sans aucun doute sur l'armée de Salonique. Déjà des divisions turques et allemandes descendent de la Doubrovka vers Monastir. J'attends avec une certaine anxiété.

6 janvier 1917, 4h du soir

Au moment où je me trouvais chez M. Picard en train de lui faire mes condoléances sur la 3^{ème} perquisition qu'il subissait de la part des pillards, le fils Delbar vient m'aviser que l'équipe procède chez moi. Je ne fais qu'un bond jusqu'à la rue de Fesmy. Quand j'arrive tout est presque terminé ; ces messieurs ont visité la maison de la cave au grenier. Leur procédé est simple : pendant que deux grimpent rapidement aux étages supérieurs, deux autres se fauillent dans la cave, le chef surveille les issues. Ils m'ont pris un assez long bout de tuyau de plomb et une sacoche de bicyclette, somme toute peu de choses. Je me croyais libéré, mais le chef de bande s'assied à ma table et rédige son rapport. Le temps me paraît long ; j'avise donc une demi-bouteille de vin blanc et je convie mes pillards à la vider, je donne un cigare au chef, puis je cause avec l'acolyte en second - conversation bien décousue. Enfin on fait demi-tour, on quitte la maison et le chef il y inscrit le fameux *R-6-W*. Si aucune autre équipe ne revient, je ne dois pas me plaindre. Je passe assez bien ; on m'a laissé mon vin et on n'a pas vu ma bassine à confitures. Une fois de plus Dieu nous a protégés. Delbar a été moins heureux, on lui a pris des morceaux de cuir neuf procurés à grand-peine et au poids d'or !

7, 8 et 9 janvier 1917

Je reviens de causer quelques instants avec Mme D... qui va partir avec son petit garçon pour la France par le prochain train des immigrés. Le petit garçon a l'âge de Jacques et aussi un peu sa silhouette d'enfant. Avant la guerre, ma femme et moi nous l'avions vu plusieurs fois sur la route de Fesmy et nous avions pensé à lui comme petit camarade pour Jacques. Maintenant ils vont, la mère et l'enfant, vers la douce France chargés de mes souvenirs, peut-être les derniers qui sait pour mes deux chéris. J'espère même que Mme D..., qui doit se rendre près du Havre,

pourra voir ma Lisa et lui dire toute ma vie. J'ai donc dès lors la douce perspective qu'un peu de joie et de réconfort vont lui être donnés. J'ai bien embrassé l'enfant et je l'ai chargé de porter ce baiser à mon Jacques. Le pauvre petit semblait comprendre la douce mission que je lui confiais, et quand je le regardai en partant, ses yeux étaient pleins de larmes. Les miens aussi d'ailleurs, et je pleure en ce moment au souvenir de ceux qui sont là-bas.

Hier 8, j'ai été à Bazuel voir une jeune dame occupée à faire ses préparatifs de départ. À elle aussi j'ai donné mes instructions pour faire parvenir de mes nouvelles à tous ceux qui me sont chers. Toutes ces commissions, j'en suis persuadé, seront faites et bien faites. J'encourage beaucoup les personnes qui le peuvent à partir car je prévois ici les pires choses. Que va-t-il se passer d'ici peu ? Nous ne pouvons le savoir mais des symptômes auxquels personne ne peut se tromper indiquent une action prochaine, violente dans nos pays. D'où viendra l'attaque ? Les Allemands auxquels nous causons disent que sous peu ils prendront l'offensive. Mais alors pourquoi le recul de tous leurs services, partie sur Maubeuge, partie sur notre ville ?

Caudry, Solesmes, les villes de l'autre armée avec lesquelles nous sommes plus ou moins en relation sont remplies de troupes. Dans les villages voisins on confectionne hâtivement des lits, on numérote toutes les places disponibles pour le cantonnement. À mots couverts on parle de l'évacuation possible d'une ville de l'importance de Saint-Quentin ! Hier, le C.R.B recevait l'avis d'un envoi vers Avesnes de 7.000 évacués de la région de Saint-Quentin. Nos ennemis doivent transformer en forteresses tous les endroits habités susceptibles d'être défendus. Nous nous attendons donc dans notre pays aux pires choses et plus que jamais je me félicite d'être seul pour les supporter.

La vente des produits américains aux soldats allemands du C.R.B est telle dans les régions envahies que le comité régional de Saint-Quentin écrit aujourd'hui à nos délégués une lettre comminatoire pleine de menaces pour l'avenir. Déjà là ration de riz a été abaissée de 85 grammes par jour et qui sait si un jour ou l'autre elle ne sera pas supprimée. Mais nos délégués, par peur de représailles indirectes de la part de nos ennemis, n'oseront prendre une décision énergique, et les petits paquets de riz vont continuer à prendre le chemin de l'Allemagne. Et pourtant le blocus est peut-être l'arme la plus efficace que nous ayons dans les mains puisque nos ennemis jusqu'à ce jour détiennent la force militaire !

La misère de nos malheureux travailleurs civils est épouvantable. Déjà plusieurs pauvres Belges sont morts. Ceux de nos concitoyens revenus des camps de l'Est sont méconnaissables tant ils ont maigri ! On leur donne très peu à manger et de plus une partie de ce qui leur est accordé est distrait par les soldats de garde allemands !

On a vaguement publié dans les journaux allemands la réponse des puissances de l'Entente. Cette réponse que nous avons pu lire dans *La Gazette des Ardennes*, in extenso, est un document historique de la plus haute importance. Il rétablit les faits, démontre péremptoirement que l'Allemagne a voulu la guerre en juillet 1914. Les nations du monde entier sont éclairées, seules les puissances de l'Europe Centrale ont mis la lumière sous le boisseau.

9, 10 et 11 janvier 1917

Aujourd'hui 11h, Mme D... est venue dans la petite maison que nous occupons Rafin et moi afin de connaître les lieux où nous vivons, d'en remplir ses yeux pour mieux parler de notre vie aux

êtres chéris restés en France et qu'elle doit revoir. Cette jeune femme va à F...¹¹³ près du Havre et je ne doute pas qu'elle n'entre en relation très directe avec ma chère Lisa. Plus que jamais nos malheureux concitoyens, ainsi que tous les évacués de Péronne, s'efforcent de se faire inscrire sur les listes des partants. Cependant les conditions des Allemands sont si étroites que beaucoup se trouveront par là-même rayés des listes. On n'accepte que les femmes, les enfants au-dessous de 15 ans et les vieillards depuis 60 ans. Et encore ces derniers doivent-ils être dans une incomplète incapacité de travail ! Il y a bien un article qui traite des malades, portes ouvertes semble-t-il aux hommes d'âge mûr. Un certain nombre se sont fait inscrire, Rafin s'est mis sur les rangs, je souhaite de tout mon cœur qu'il réussisse quoique ni lui ni moi nous nous fassions illusion. D'autre part, d'autres sont tenus ici par leur fortune mobilière qu'ils ne peuvent enlever puisqu'on ne peut emporter que des reçus, des titres nominatifs et 800 francs en argent. Plus que jamais les Conventions de La Haye, les droits des gens non combattants sont violés. Les Allemands veulent toujours tenir des gages et des otages.

Très mauvais temps ! Pluie et neige. Nous n'avons pas de nouvelles de la guerre, le journal allemand n'ayant pu nous être procuré.

12 et 13 Janvier 1917

Aujourd'hui, 13 janvier, tempête de neige ; nous sommes définitivement en plein hiver et je pense aux malheureux soldats qui souffrent et luttent dans les tranchées. Par ce temps épouvantable nous avons conduit, vers 8h, au cimetière de nouvelles victimes de nos ennemis. Ce sont deux malheureux enfants, un Belge et un Français, travailleurs-prisonniers enlevés à l'affection des leurs par suite des privations endurées dans les camps où ils sont concentrés. Le Français est un évacué de Péronne, il n'a pas encore 17 ans ! Il était parti plein de force, puis malade d'abord d'une pneumonie et ensuite d'une pleurésie purulente, il est mort ici à l'hôpital. Le père mobilisé est prisonnier, la pauvre mère seule ici a rendu les derniers devoirs à son pauvre enfant. La douleur fait pitié. On remarquait accompagnant le deuil un vieillard très droit, le grand père, venu de Valenciennes sans passeport !

Le départ pour la France occupe tous nos concitoyens et défraye toutes les conversations. Parmi les évacués de Péronne, tous les hommes au-dessus de 60 ans partiront sans doute sans difficulté. Un certain nombre d'autres, invalides, estropiés, plus ou moins malades, demandent une visite médicale. Rafin s'est mis sur les rangs et, quoique sa santé ne laisse en ce moment rien à désirer, il espère quelque hasard favorable et veut courir sa chance.

Malheureusement pour lui comme pour tous les autres d'ailleurs, les ordres sont impitoyables et pour partir, il faut être presque mourant ! Tout le monde est trouvé en santé suffisante pour rester au Cateau. Je conserverai donc mon compagnon de captivité. Je ne devrais pas m'en réjouir, mais ma solitude est telle que je suis presque heureux de voir ce compagnon de déjà 6 mois rivé à ma chaîne. Je lutte de toutes mes forces contre ce sentiment égoïste, j'arrive presque à le vaincre. À cette heure encore, s'il ne dépendait que de moi pour voir mon ami regagner la France, je signerais son *exeat* avec joie !

Par ailleurs, je m'occupe très activement d'aplanir à Mme D... toutes les petites difficultés qui entourent les formalités de départ. J'ai mis toutes ses petites affaires financières en ordre. J'espère que, outre ses titres nominatifs, elle pourra emporter son contrat de mariage et les coupons échus des titres restés ici entre les mains de son beau-père, vieillard avare et des plus difficiles à vivre. Nous nous sommes présentés avec notre paquet de titres pour le faire

¹¹³ Fécamp ?

cacheter, mais l'affluence est telle à la kommandantur que nous devons remettre à plus tard cette opération. Je suis d'ailleurs en assez bon terme avec le soldat Walbroën chargé du cachet du paquet, espérons que tout ira bien.

Hier 12, sur la demande d'un titulaire de nos coffres en location, j'ai écrit au *Rittmeister*, chef du service des banques à Saint-Quentin, pour avoir accès au coffre. Ma cliente, Mlle H... a déclaré avoir dans son compartiment des titres au nominatif et au porteur et elle demande de les retirer pour les conserver par devers elle. Je suis très curieux de connaître la réponse de l'autorité allemande.

Depuis quelques jours, un libraire allemand s'est installé dans un des magasins de la place. Quel luxe de livres, brochures, journaux illustrés ! Jamais le Cateau n'a vu un tel déploiement de pâture intellectuelle ; j'en rougis pour les catésiens !

La lettre comminatoire du C.R.B a été affichée au magasin de vente. Dans le peuple on commente beaucoup la mesure relative au riz. Puissent nos ménagères songer à leur devoir patriotique !

La majeure partie des cafés vient d'être fermée par ordre de la kommandantur. Seuls quelques cafés-restaurants restent ouverts. Cette mesure paraît beaucoup plus viser les soldats allemands que nos concitoyens.

Peu ou point de nouvelles de la guerre. Les Russes semblent attaquer dans le nord, près de Riga ; les Roumains résistent ; les Anglais ont des succès sur la frontière égyptienne !

14, 15 et 16 janvier 1917

De la neige et un peu de froid. Pour aller au bridge chez les Picard, je mets mes galoches et par-dessus mes pantoufles les guêtres de ma Lisa que j'ai trouvées ces temps derniers dans un des tiroirs de la commode ; cela me fait un système de chaussures des plus confortables.

Ces jours derniers, j'ai été beaucoup occupé avec Madame D... qui doit partir en France. Je lui ai classé tous les titres nominatifs qu'elle doit emporter et je suis arrivé à faire admettre par la kommandantur l'autorisation d'emporter des coupons. Pour donner un certain poids à ma thèse, j'ai indiqué aux soldats chargés de la fermeture des plis que l'Allemagne ne voulait pas laisser sortir l'argent de la France occupée dans la France non occupée, mais qu'elle admettait ces moyens de crédit pour prélever de l'argent dans la France non occupée tels que : chèque, reçu etc... Or, le coupon n'est autre chose qu'une sorte de chèque pour toucher des sommes dues. On a donc admis les coupons des nations en guerre avec l'Allemagne et refusé ceux des pays des puissances centrales et des Neutres. Madame D... emporte tous les coupons russes, ce qui lui donne la liste exacte des numéros que son beau-père possède. Samedi à 15h nous étions à la kommandantur pour faire fermer notre paquet, mais il y avait tant de monde que nous avons remis cette formalité à dimanche 14. Dès 8h moins le quart, nous étions là Mme D... et moi. Arrivés les premiers, nous avons pu passer les premiers mais il a fallu attendre l'employé de la kommandantur en retard d'au moins une demi-heure. Pendant ce temps j'ai pu un peu voir mon ancien immeuble. Les pièces du bas sont toujours en bon état, mon cabinet n'a pas souffert. Je n'ai pas osé me hasarder au premier, occupé par les soldats, mais je me suis assuré que la partie du grenier qui m'était réservée était toujours respectée. La vérification des plis à emporter se fait dans la loge du concierge, partie sur cour. Là, derrière une table, le soldat Walbroën - ancien employé de la Société Générale à Paris - inspecte les papiers à emporter.

Aucune difficulté n'est faite pour le contrat de mariage, les titres nominatifs, les coupons. On met le tout dans une de nos sacoches et on cache. Je fais apposer deux cachets pour éviter tout ennui à Mme D...

Hier 15 janvier, j'ai remis à Mme D... une petite note de mes recommandations pour mes chéris. Cette note sera apprise par le petit garçon de Mme D... qui a l'âge de Jacques. Il pourra peut-être la réciter à sa mère aussitôt leur arrivée en France. Je ne cesse de regarder ces deux êtres qui vont avoir la joie de revoir notre chère et douce France et aussi de pouvoir donner de mes nouvelles à ceux que j'aime. Presque chaque jour je vais chez eux ; je veux que Mme D... puisse bien dire à ma chère femme combien je vis pour la France et pour elle, combien toutes mes pensées sont toujours là-bas près d'eux, combien l'espérance de les revoir me réconforte et me protège. Dans un mois, peut-être avant, elle les verra, elle leur parlera, elle leur apportera un rayon de soleil. Puisse-t-il être l'aube du grand jour qui nous réunira !

Hier j'ai déclaré tous mes matelas. À la grâce de Dieu !

17 et 18 janvier 1917

Depuis 2 jours il neige ; il y avait bien longtemps que j'avais vu dans nos pays une telle chute de neige. Tout est d'une blancheur immaculée. Je mets mes galoches et je vais avec mon vieux Rip sur la route de Fesmy ; on n'entend plus aucun bruit, les sons lointains sont amortis par la neige. J'éprouve un charme de voir la campagne immobile sous son manteau d'une blancheur d'hermine. La température est douce, mais je pense que toute opération militaire doit être impossible. Nous ne percevons pas d'ailleurs depuis quelques jours le bruit du canon et cependant les communiqués relatent quelques combats sur le front de Péronne. Les nouvelles sont quelconques, les Russes paraissent résister sur le Sireth ¹¹⁴, ils attaquent aussi un peu dans le secteur de Riga.

Plus l'heure de départ du train d'émigrés approche, plus les heureux partants sont désireux de revoir la terre de France. Nous avons Rafin et moi chargé un monsieur W... , conseiller, et qui doit partir, de porter nos impressions à la Banque. Pourra-t-il s'acquitter de cette mission comme il convient, je ne le crois pas, mais nous n'avons pas le choix et il faut prendre cet homme beau-parleur, d'une intelligence bornée, qui oubliera les choses essentielles et dépassera notre pensée en cherchant à se mettre en vedette. Je suis beaucoup plus rassuré pour ce qui est de ma chère femme et de mon petit Jacques. Mme D... remplira avec cœur et adresse sa mission ; déjà son petit garçon sait presque par cœur la petite note que je lui avais remise.

La kommandantur a avisé Mlle... qu'elle pouvait se rendre à son coffre. Il va sans dire que personnellement je n'ai reçu aucune réponse à ma lettre écrite au représentant allemand chargé du service des banques. Il est vrai que je soulevais la question de savoir si oui ou non on pouvait retirer ces titres de nos coffres-forts. Somme toute on a permis à Mlle H... de prendre ses titres nominatifs et on lui a détaché les coupons de ces valeurs au porteur jusqu'en 1918. Elle pourra emporter ses coupons en France, du moins tous ceux des nations en guerre avec l'Allemagne, et les toucher. Voilà pour moi la question presque tranchée : tout ce qui est dans nos coffres en location se trouve virtuellement sous la main de nos ennemis !

19 et 20 janvier 1917

¹¹⁴ Affluent sur la rive gauche du Danube coulant en Roumanie et Ukraine.

Je reviens de voir Mme D... pour la dernière fois avant son départ. J'ai bien embrassé son petit garçon pour qu'il puisse porter à ma femme et à mon Jacques ce baiser et je suis revenu chez moi des larmes plein les yeux. Dans quelques jours, ils les reverront, ils leur parleront et par eux, elle et lui connaîtront ma vie, vie misérable, vie toutes d'angoisses, vie surtout vide puisqu'ils ne sont plus près de moi.

Des pensées plus tristes encore m'assaillent puisque peut être dans une huitaine de jours, je serai sans doute plus seul que jamais. Un nouveau train va être formé et mon ami Rafin manœuvre adroitement pour en faire partie. Je crois qu'il a quelque chance de rentrer en France, alors de nouveau et plus que jamais je serai plongé dans la solitude ! À la grâce de Dieu. J'ai vu nombre de personnes qui vont écrire à ma femme ; quelques-unes verront aussi ma mère. À toutes je dis que je vais bien, vaillant de cœur et plein de courage. Puissent ces lettres, ces visites, réconforter ceux qui de l'autre côté sont aussi dans l'angoisse !

21, 22 et 23 janvier 1917

Tous les trains des évacués sont partis ; les heureux roulent maintenant vers la France non occupée, vers la liberté. Malgré leur souffrance, malgré toutes leurs inquiétudes au moment du départ, une grande joie doit inonder leur cœur car ils ne respirent plus cette terre empoisonnée que nous respirons ici. Certes, pour beaucoup le départ est pénible, ils laissent ici des membres de leur famille, des biens ; ils ne savent pas non plus ce qui les attend de l'autre côté de cette muraille infranchissable derrière laquelle leur père, leur mari, leurs frères se battent pour la Patrie. Qui sait si on ne les a pas trompés dans ces rares nouvelles que nous recevons et s'ils n'auront pas à aller prier sur une tombe creusée depuis longtemps. Si les fouilles exécutées dans les bagages et sur les personnes n'ont pas été trop rigoureuses et n'ont donné somme toute aucun motif de plainte, il n'en a pas été ainsi pour l'organisation du départ. Nos évacués étaient répartis en 3 trains, désignés sous les lettres P, Q, R. La lettre P a été parquée dès dimanche 21 à 8h du matin dans l'usine de Port-Arthur située près de la halte du chemin de fer de Valenciennes. La visite de police n'a eu lieu que vers midi, elle a duré jusque vers 18h30. À partir de 19h jusqu'à environ 1h du matin, ces malheureux ont attendu sur une paille malpropre, au milieu d'un air empoisonné par des poêles mal installés rabattant la fumée, qu'on les appelât pour monter dans le train. La majeure partie des femmes et des enfants, fatigués, sans nourriture, presque asphyxiés, ont subi un vague mal de mer - quelques-uns se sont trouvés mal. À 1h, il a fallu se grouper et attendre 3h debout l'arrivée du train. On aurait pu certes éviter cette pénible corvée, mais on a dû se soumettre, une fois de plus, à des ordres de la kommandantur mal interprétés par le fameux Salomon. Enfin vers 4h du matin, après ce long martyre, tout le monde a été casé dans un train assez confortable à compartiments couloirs. Comme toujours MM. Picard et Marchandise ont été admirables de dévouement. Ils sont restés avec leurs administrés jusqu'au dernier moment. J'ai su par eux que Mme D... et son petit garçon n'avaient pas trop souffert. Le train Q a reçu également les partants à l'usine de Port-Arthur lundi matin 22, et a pu quitter Le Cateau vers 5h de l'après-midi. Les évacués du train R ont été cantonnés dans l'usine de M. Picard, lundi matin, et après visite n'ont pris le train à la gare du Cateau que dans le courant de la nuit du 22 au 23.

Le temps est assez beau ; un peu brumeux et froid dimanche et lundi ; aujourd'hui mardi après une belle nuit étoilée, sec et froid. Le thermomètre a dû descendre à -6°. Je me suis promené ce matin sur la route de Fesmy avec Rip. Toute la neige tombée il y a 8 jours tient toujours et la campagne est magnifique. Cette blancheur qui s'étend à perte de vue étincelle sous les rayons

du soleil de 1.000 points lumineux comme des diamants ; on marche facilement sur la neige durcie, Rip s'ébat au milieu de toute cette blancheur.

Peu de nouvelles de la guerre. Avant-hier on entendait le canon dans la soirée toujours du côté de Bapaume. Depuis une huitaine de jours, un camp d'aviation est installé sur la route de Guise, ce qui nous vaut un certain nombre de vols au-dessus de la ville. Jusqu'ici ces vols n'ont pas encore attiré les aviateurs français ou anglais.

24 et 25 janvier 1917

Temps très froid. La neige tombée il y a plus de 10 jours couvre toujours la campagne et tient ferme sous cette température de -15° la nuit et -5° le jour. Malgré cela il fait très beau et mes promenades du matin et de l'après-midi, sous les rayons d'un beau soleil qui commence à chauffer un peu, ne manquent pas de charme. Nous ne souffrons pas du froid dans notre petite maison ; nos pièces du rez-de-chaussée, cuisine et salle à manger étant bien chauffées nous pouvons nous passer de feu dans nos chambres. Mais ce qui devient difficile à organiser, c'est la composition de nos menus. Jusqu'ici nous avons été assez convenablement ravitaillés en viande par Bazuel, mais le boucher qui tuait en cachette ayant été pris et mené en prison, nous en sommes réduits exclusivement au Ravitaillement Américain. Les légumes manquent totalement par ce froid rigoureux et les pommes de terre, depuis que les Allemands ont réquisitionné tous les stocks des campagnes, deviennent introuvables. À St Quentin, on les achète 0,90f le kilo. Nous en avons une petite provision que nous économisons le plus possible. On vend couramment le lapin 1,25f la livre, le poulet 1,50f. J'ai pu acheter dans une ferme une douzaine d'œufs à 0, 30f pièce ¹¹⁵. Plus nous approchons du printemps, plus les difficultés de vie vont aller en augmentant. Qui sait si un jour ou l'autre le Ravitaillement Américain ne sera pas coupé.

Le 24, réunion au Cateau de tous les représentants du C.R.B des districts rattachés à notre région. Peu ou point de nouvelles.

Nous avons appris les mesures barbares prises en Belgique contre les malheureux Belges. Plus de 30.000 ont été enlevés de force comme travailleurs. Les grandes villes, leurs grandes artères, leurs places barrées par des canons et des mitrailleuses, subissent le régime de la terreur ! La vie devient aussi difficile que dans nos régions. Le savon de toilette est introuvable, on vend 70f une boîte de 12 pains ! Saint-Quentin se vide de plus en plus d'officiers. Tous les services remontent sur le nord - Maubeuge.

Par Caudry nous apprenons la destruction des métiers à tulle. L'industrie de cette malheureuse ville ruinée est appelée à disparaître. À Cambrai la banque est de plus en plus envahie, on ne laisse à Desroy que sa cuisine et une petite pièce.

J'ai longuement causé aujourd'hui avec le soldat allemand chargé du bureau de change. C'est un garçon intelligent, actif, parlant très bien le français. Venu de Péronne, il est ici depuis une quinzaine de jours et déjà il a raflé 15.000 francs d'or, autant de billets de banque et de monnaie d'argent. La prime pour l'or est de 25%, celle de l'argent et des billets varie de 15 à 20%. Il donne en échange des bons de villes ou de communes. De mauvais français, indignes de porter ce nom, trafiquent le change d'une façon éhontée. Un de nos cultivateurs des environs est en pourparlers pour traiter un échange d'or de 25.000 francs. Quelle honte ! Comme dans la suite

¹¹⁵ Pour rappel, au début de son récit (sept 1914) Fernand Turlotte donnait le prix des œufs à 0,10f pièce.

on pourra nous appeler les *Bou...* du Nord. D'ailleurs, la vente des denrées du C.R.B continue à se faire sur une vaste échelle. Le délégué régional M. Blondet s'en est ému, une affiche dont j'ai lu le texte sera apposée, mais ici, on ne fera rien. Nos délégués sont trop mous ou ont peur !!!

26 et 27 janvier 1917

Toujours un temps très beau, mais très froid. Le thermomètre descend la nuit jusqu'à -12 /-14° et reste dans le courant de la journée à -6°. Cependant le soleil commence à prendre de la force et nous jouissons avec joie de ses premiers rayons bienfaisants à l'heure de midi, au moment du déjeuner, dans notre petite salle à manger bien exposée au sud.

Par les soldats qui ont convoyé les 2 premiers trains d'évacués jusqu'à Schaffhouse, nous avons eu des nouvelles de nos compatriotes maintenant en France. Le train P est arrivé à Schaffhouse attardé à 4h du soir, le train Q à 18h00, 2h après ! Le premier avait quitté le Cateau lundi à 4h du matin et le 2^{ème} lundi à 6h du soir. Tout s'est fort bien passé, ni accident, ni incident ; les voyageurs ont été bien nourris et bien chauffés. Tout est donc pour le mieux.

Peu ou point de nouvelles. Nous entendons le canon du côté de la Somme, mais les communiqués sont muets sur les actions engagées. En ville le bruit court, je ne sais pourquoi, d'une entrée de la Hollande dans le conflit !

28, 29 et 30 janvier 1917

Le froid continue à sévir ; le thermomètre marque le jour -6° et la nuit -12°. Cependant le temps est beau et le soleil brille avec éclat. Je fais chaque après-midi une bonne promenade d'une heure, soit sur la route de Fesmy, soit du côté du Corbeau. J'essaye de me ravitailler dans des fermes. Une première fois j'ai pu obtenir une douzaine d'œufs 0,30f pièce, mais la seconde fois on m'a répondu que par ce temps rigoureux les poules ne pondaient plus. Depuis une dizaine de jours nous n'avons pas mangé de viande et nous en sommes au Ravitaillement Américain complet. Aussi plus que jamais suis-je embarrassé par mes menus, d'autant plus que menacé de ne plus avoir de pommes de terre, il nous faut vivre sur une provision qui va en diminuant chaque jour et que nous devons économiser. Notre seule consolation est de savoir nos ennemis dans une situation plus mauvaise que la nôtre ; les Allemands souffrent de la faim, leurs journaux l'avouent, leurs soldats ne se cachent pas pour le dire ! Aussi font-ils appel plus que jamais aux denrées du Ravitaillement Américain. Les mauvais Français, connus et désignés par tout le monde, continuent à rafler le surplus des denrées demandées et les revendent presque ouvertement à nos ennemis. Et les délégués, par crainte, ne font rien !! J'ai lutté jusqu'ici tant que j'ai pu, mais j'en ai assez dit à M. Picard et M. Seydoux pour qu'ils comprennent où est leur devoir.

Peu d'action sur les fronts ! Pour l'anniversaire de la naissance de l'Empereur, les Allemands ont fait une violente attaque entre Avocourt et la hauteur 304. Ils ont pris quelques éléments de tranchée, 500 prisonniers, 10 officiers et 10 mitrailleuses. Nous leur avons repris par une contre-attaque le soir même la majeure partie de ces tranchées. Somme toute maigre résultat. Il semble que de concert avec les Anglais et les Italiens nous préparions une offensive sur tout le front avec des percées sur quelques points spéciaux. L'Alsace pourrait bien être le théâtre de nouveaux combats.

31 janvier et 1^{er} février 1917

Nous avons été, Rafin, Bélédin et moi déjeuner mercredi 31 à Saint-Bénin chez le Dr Anselme, d'Estrées, dont la femme et le petit garçon sont partis en France par un train d'évacués il y a 8 jours. Déjeuner magnifique, puisque le plat de résistance était un poulet, et il y avait bien 6 mois que nous n'avions pas mangé de volaille. Arrivés au village vers 12h30 nous avons fait de suite honneur au repas pendant lequel nous bavardons assez gaiement. Sauf Bélédin, tous nous sommes privés de nos femmes et de nos enfants, aussi buvons nous à leur santé et à notre réunion prochaine une bouteille de vin donnée au docteur par un client. Le temps est toujours très sec et très froid, quoique des brumes passent par instant qui pourraient nous faire croire à un changement plus ou moins brusque. Nous revenons au Cateau à 5h du soir. Notre grande préoccupation de l'heure est la nourriture étant donné le trafic fait par nos concitoyens avec les Allemands au moyen du Ravitaillement Américain. Je crains des représailles de la part de l'Angleterre. Déjà, les rations de riz et de légumes secs vont être diminuées. J'ai quelques provisions que je vais m'efforcer d'augmenter. Aujourd'hui nous avons mangé un navarin composé de haricots secs, pommes de terre, navets et bœuf de conserve américain. C'était, ma foi, assez bon. Les œufs deviennent introuvables ; demain je vais battre la campagne pour m'en procurer.

Rien au point de vue militaire. On semble se recueillir avant l'offensive. Mais qui tirera le premier ?

2 et 3 février 1917

Aujourd'hui 3 février je reviens du Pommereuil où j'ai été pour trouver quelque ravitaillement. Dans une ferme on m'a vendu, à raison de 0,35f l'œuf, neuf œufs et encore parce que je les payais en bons de la Chambre de Commerce. Le froid devient de plus en plus vif, mon thermomètre marquait ce matin dans ma petite cour -12°. La campagne d'ailleurs est magnifique et si l'hiver est rude, le temps est sec et sain. Cependant une brume assez intense s'étant levée aujourd'hui, avec le soleil toutes les plantes, tous les arbres, tous les brins d'herbe se sont couverts de givre. Le spectacle vers 10h, au moment où la brume se dissipa, était féérique ; jamais je ne l'oublierai.

Depuis quelque temps, Marie qui me servait avec beaucoup de dévouement a des accès de mauvaise humeur qui se manifestent par des réponses plus ou moins insolentes. J'attribue ce changement, partie aux difficultés de vie que nous subissons en ce moment, partie à la fréquentation d'une vieille domestique du quartier au service depuis plus de 25 ans de deux vieux célibataires. Cette femme a un très grand soin de ses deux maîtres, mais somme toute, dirige tout dans la maison et se permet des licences de langage autorisées à un vieux serviteur. Marie n'imité que le mauvais de cette femme. Il sera donc écrit que je connaîtrai tous les ennuis des maîtresses de maison.

Deux trains d'émigrés, les derniers, quittent en ce moment Le Cateau. Beaucoup de voyageurs proviennent de la région de Landrecies où la kommandantur a été beaucoup plus coulante que partout ailleurs pour le départ des hommes. Un certain nombre d'évacués de la région de Péronne, entre 45 et 60 ans, font partie du train. Aussi mon pauvre camarade Rafin est-il navré de ne pouvoir se trouver parmi ces heureux rapatriés vers la France. Enfin, ici encore, la kommandantur a imaginé d'ouvrir à nouveau toutes les enveloppes cachetées à Landrecies, d'en extraire les billets de banque et après avoir laissé 50 francs de monnaie régulière, de

changer le reste contre des bons de communes. M. Marchandise s'est très courageusement élevé contre cet abus odieux et a fait savoir aux voyageurs qu'ils n'avaient pas à présenter leurs plis à la kommandantur. Les sous-officiers allemands prétextent des ordres nouveaux, mais pour moi, ils volaient de leurs propres ailes !

4, 5 et 6 février 1917

Grande nouvelle ! Les États-Unis depuis hier ont rompu les relations diplomatiques avec l'Allemagne. Les ambassadeurs et les consuls des deux nations ont été rappelés. La cause de cette rupture paraît être le dernier discours du chancelier de l'Empire où il est officiellement annoncé la mise en action de tous les moyens, même les plus contraires au droit des gens et à l'humanité, pour poursuivre la guerre. Tous les navires, à quelques nations qu'ils appartiennent, seront désormais torpillés par les sous-marins, sans avis préalable. Nos ennemis vont jusqu'à publier une carte d'Europe où ils indiquent les eaux permises à la navigation. Il va sans dire que le blocus des côtes des puissances de l'Entente est fait sans merci. Cette méthode sauvage lésant les Neutres a été relevée par le président Wilson. La grande république se range donc du côté de ceux qui luttent pour le droit contre le militarisme et la barbarie. Ainsi donc le rôle de la France émancipatrice des peuples éclate à nouveau au cours des siècles. C'est nous à l'heure actuelle qui payons et souffrons le plus, nous qui donnons sans compter notre argent et notre sang, nous enfin qui à deux reprises, depuis le commencement de cette guerre, avons arrêté le flot envahisseur. Une fois de plus nous inscrivons une page glorieuse et immaculée au grand livre de l'histoire. Nos ennemis plus que jamais se mettent au ban des nations et il semble qu'une nouvelle croisade des peuples se lève contre la barbarie.

Que va-t-il arriver maintenant ? Quelle mesure va prendre l'Angleterre visée plus que toute autre nation ? Pourrons-nous utilement combattre ces sous-marins et rétablir la navigation commerciale déjà très compromise ? Quels moyens seront employés ?

Mais d'ores et déjà l'entrée des États-Unis dans ce conflit qui semble chaque jour s'agrandir, est gros de conséquence. J'y vois d'abord un apport financier considérable, un secours qui, de ce côté, nous permettra sans doute de régler sans faillite nos dépenses énormes de la guerre, puis un concours naval important, enfin et surtout un facteur moral d'une portée considérable. Nous ne faisons plus la guerre pour des raisons d'acquisitions territoriales, mais pour le grand principe de la liberté de tous les peuples et surtout la fin de ce cauchemar militaire allemand qui depuis un demi-siècle pesait sur le monde entier ! Pour nous, prisonniers des Allemands tout est à craindre. À quels sévices vont-ils se livrer ? Que va devenir notre ravitaillement ? Je sais que le service fonctionne aussi sous le couvert de l'Espagne, mais tous les Neutres ne vont-ils pas être entraînés dans le conflit et alors comment vivrons-nous ? Je me suis rendu compte au comité du C.R.B que nous avons encore en magasin pour presque 4 mois de vivres à petites rations. J'ai pour ma part quelques provisions, mais nos ennemis nous les laisseront-elles et ne pilleront-ils pas aussi nos magasins ? L'avenir est gros d'inquiétudes ; plus que jamais je bénis Dieu de m'avoir permis de mettre les miens en sûreté.

Nos ennemis ont une manière toute allemande de payer les travailleurs civils, soi-disant volontaires. Ces derniers sont nourris avec les denrées du C.R.B sur une liste présentée par les Allemands. Cette liste est toujours fausse et très augmentée. Les Allemands paient, donnent les denrées à leurs soldats gardiens et nourrissent les prisonniers d'un peu de café et d'une soupe quelconque où prédomine le chou-rave, une plante fourragère pour bestiaux. Pour ce, sur les 5f de paie on retient 3f et 1,50f pour les soins médicaux ; restent donc 0,50f. On calcule

que si le travailleur était réellement nourri par le Ravitaillement Américain, la dépense pourrait s'élever à 0,60f par jour. Voilà la *kultur* appliquée en grand.

Le froid est toujours intense, nous avons cru le 4 au dégel mais il n'en a rien été. Toutes les nuits le thermomètre descend à -14 degrés et le jour il reste à -5 degrés.

7 et 8 février 1917

Un certain nombre de soldats et de sous-officiers embusqués dans les bureaux de la kommandantur depuis le début de l'arrivée des Allemands au Cateau ont reçu l'ordre d'avoir à rejoindre des corps en formation. Si nous voyons disparaître avec une certaine joie ces petits tyranneaux qui imposaient à tous, avec la férocité du vainqueur, maint et maint caprice, le Pouvoir Public regrette ces employés assez consciencieux avec lesquels, surtout dans ces derniers temps, il arrivait à s'entendre. Comment et par qui seront-ils remplacés, aurons-nous pire ? L'avenir nous l'apprendra. En tous les cas, on dit que le Major von Helldorf fait des démarches pour conserver son sergent-major Rumkor. Quant à l'autre sous-officier, Howald, je lui souhaite pour le moins, s'il va au front, toutes les horreurs de la captivité. Je ne saurai jamais oublier son attitude tout à la fois sournoise et ironique lors de notre expulsion de notre immeuble !

Il est hors de doute que nos ennemis se préparent en ce moment avec de nouvelles formations, soit à frapper un grand coup, soit à résister à une violente offensive de la part des alliés. De grands préparatifs se font dans notre ville pour recevoir les nombreux services d'un État-Major important. Des immeubles entiers sont rendus libres par l'expulsion pure et simple des personnes qui y habitent sans tenir compte ni du sexe ni de l'âge ; comme toujours, les Allemands opèrent avec cette brutalité sournoise et ironique qui caractérise les civilisés. Plus que par le passé, toutes les Conventions de La Haye sont violées et la liberté du pauvre civil ainsi que ses droits foulés aux pieds. Aussi nous souffrons, nous nous désespérons même et les moins vaillants font des vœux pour une paix prochaine sans conditions ! Pendant ce temps, nous suivons anxieusement les différentes péripéties du conflit engagé contre les États-Unis et l'Allemagne. Le rappel des ambassadeurs est chose officielle ; on attend sans doute le premier acte des hostilités. Les Américains ne veulent pas la guerre, ils feront tout pour éviter de verser le sang mais ils combattront pour la liberté et attendent un acte de piraterie des Allemands.

Une grande inquiétude règne ici au sujet du ravitaillement. Du fait de la rupture des négociations avec l'Amérique, tous les délégués qui dirigeaient notre approvisionnement sont cantonnés à Bruxelles et on ne sait pas quelle nation neutre prendra la tête du C.R.B.

Quoiqu'au Cateau nous ayons des stocks pour quatre mois, St-Quentin a déjà donné des instructions pour rationner comme suit, par jour :

Pain 300g	Savons 10g
Riz, légumes secs 60g	Café 10g
Lard et Saindoux 30g	Céréoline de maïs 10g
Sucres 10g	Sel 10g

Si nous étions réduits exclusivement à ce rationnement de 440g de nourriture par jour, y compris 300g de pain, nous souffririons de la faim. J'ai quelques provisions d'avance, puis je bats la campagne pour trouver des œufs. Hier nous avons acheté un lapin qui nous est revenu

à 2,25f la livre, poids net. Aujourd'hui, j'ai pu avoir 25kg de farine à 1f le kg ! Trop heureux de bien payer !

9, 10, 11 et 12 février 1917

Aujourd'hui 12 la température qui avait été toujours très froide de -10° à -15° semble se modifier. Ce n'est pas encore le dégel mais un brouillard cache le soleil, le vent vient de l'ouest et le thermomètre monte quelque peu : il se maintient à -2°.

Depuis 3 jours nous entendons une canonnade du côté de Bapaume et les communiqués tant anglais qu'allemands nous apprennent que nos alliés les Anglais attaquent et avancent un peu dans cette région.

Samedi 10 par un temps merveilleux, j'ai été à Saint-Bénin voir monsieur M... qui m'avait demandé de lui donner une formule de reconnaissance de prêt semblable à celles que j'ai déjà dressées. Monsieur M... a fait beaucoup d'affaires pendant la guerre, il est plus ou moins encombré de papier-monnaie dont je lui ai conseillé de se débarrasser. Il va donc prêter à ceux de ses amis qui sont en ce moment dans la gêne. Une bonne créance vaut mieux que du papier-monnaie. Je n'ai pas vu monsieur M... , en courses au Cateau, mais j'ai pu longuement causer avec sa femme très entendue et très intelligente. J'ai glissé dans cette conversation combien j'avais de difficultés de me ravitailler et je suis revenu ici avec une douzaine d'œufs frais à 0,25f qui vont augmenter nos provisions. D'autre part je me suis, par quelques services rendus, ménagé une entrée dans cette bonne maison pour le ravitaillement.

De retour au Cateau, j'ai rencontré M. Picard plus navré que jamais, et cependant il est l'optimisme fait homme. Voici la cause de sa tristesse. Une nouvelle équipe de cambrioleurs, sous la conduite d'un civil venu de Berlin, enlève tous les objets en cuivre, bronze et étain qui se trouvent dans les maisons. Rien n'est respecté. Dans la jolie maison de M. André Seydoux où règne le goût le plus exquis, tous les bronzes, statues, statuettes, motifs de pendule, appliques etc... ont été pris, enlevés, arrachés et jetés plus ou moins brisés dans une voiture régimentaire. Devant cet acte de vandalisme MM. Picard et Seydoux ont fait une démarche auprès du Commandant Helldorf en vue d'arrêter le pillage et de sauver tout au moins les objets d'art et les souvenirs de famille. Mais notre commandant se dit désarmé devant des ordres de Berlin et il a paraît-il les mains liées. D'ailleurs, le château de M. Seydoux, demeure située au milieu du parc qui ceint d'une couronne de verdure toutes les usines, est lui-même dévasté et il n'y reste que les gros meubles ; dans quel état, grand Dieu !

Pour faire place à l'État-Major annoncé et qui doit loger dans les maisons d'habitation de la maison Seydoux, on case par ailleurs les infirmières ; ces dames qui aiment le confort déménagent avec les chambres à coucher des maisons Seydoux. Que restera-t-il après cela ? Mais aussi n'est-ce pas le sort qui attend tous nos mobiliers, tous nos souvenirs de famille ? Nos ennemis transforment le pays en désert, nous nous détachons peu à peu de ces objets qui nous sont chers et nous n'avons plus qu'une pensée : revoir ceux que nous aimons.

Le soir, au bridge, chez Picard, nous causons de toutes ces choses. M. André Seydoux fait bonne contenance et suit son jeu très attentivement, moi, je fais faute sur faute ! Je ne cesse de songer à ces actes de démente accomplis de sang-froid par nos ennemis et je pense aux grands penseurs et aux grands poètes qui ont fait la grandeur de l'Allemagne. Que diraient Goethe, Schiller, Kant devant ces hommes de leur pays qui détruisent pour détruire, qui de sang-froid envoient au pilon sur des ordres reçus, ces bronzes, ces statuettes, ces cuivres anciens,

souvenirs et documents d'époques antérieures. Passe encore pour les pièces de machines, mais tout ce qui touche au passé doit être respecté. Et puis qu'est-ce que cela donnera comme poids de bronze ; pas la moitié sans doute de la statue du Maréchal Mortier dressée sur notre place. Non, tout est accompli dans un but systématique, pour ruiner le civil et le faire souffrir. Hypocritement la statue de Mortier sera respectée ! L'histoire jugera, mais je rougis pour les quelques amis allemands que je crois encore avoir !

Le lundi 12 je vais, accompagné de Delbar et Piot, enlever tous les cuivres de la banque déclarés il y a 2 ans (déjà !) et remisés dans la caisse auxiliaire. Delbar charge le tout sur une brouette et le conduit à la fonderie Delcourt rue de la République. Il revient peu après avec une quittance. On lui a donné 45 francs en bons de ville. Il y avait 45 kilos à 1f. Quel ordre admirable dans ce vandalisme ! Au moins il restera quelques documents pour l'Histoire !

13, 14, 15 et 16 février 1917

On ne parle en ville que des exploits de la bande des pilleurs de cuivre. Dans quelques maisons ils passent assez rapidement, surtout dans celles où se trouvent les réfugiés de la région de Péronne, mais dans les autres, habitées par les habitants du Cateau, ils ne laissent aucun objet en métal. Tout y passe : les pièces d'orfèvrerie comme les plus humbles objets de cuisine. Des objets d'art, marbres, porcelaine, cristaux sertis dans des montures artistiques de métal plus ou moins alliés soit avec du cuivre, de l'étain ou de nickel, ont été brisés sous les yeux de leurs propriétaires désolés. Que de souvenirs, que d'œuvres d'art vont disparaître ; il y a aucun remède. On cache le plus possible, mais tout objet caché en ce moment est un objet plus ou moins perdu. Le peuple allemand par ces procédés se suicide. Certains officiers rougissent de ces mœurs abominables.

Le temps toujours très beau jusqu'à ce jour 16, et même froid, s'est radouci aujourd'hui. Nous sommes en plein dégel ; il commence à pleuvoir. Je me suis promené le 14 à Saint-Benin, le 15 au Pommereuil ; je vais dans les fermes en vue de me procurer du ravitaillement. Nous sommes en ce moment à la tête d'environ 60 œufs. J'ai pu rendre quelques services financiers à M. M... de Saint-Bénin aussi ce dernier m'aide beaucoup en vue de m'aider à me nourrir, mieux que par le Ravitaillement Américain. Jeudi 15, invité à venir déjeuner avec nous accompagné du Dr Anselme, cet excellent homme connaissant notre pénurie nous a apporté un superbe poulet, des œufs, du beurre et des pommes. Marie sous ma direction nous a composé un menu des plus réussis. Omelette aux pommes de terre, poulet rôti avec croquettes de pommes de terre, crème au cacao, gâteau mousseline, vin blanc, café, cognac. Et pour accompagner le tout un superbe pain blanc. Je crois que j'ai encore plus apprécié le pain que le reste fort bien cuisiné d'ailleurs.

Nous attendons toujours l'arrivée de ce fameux État-Major pour lequel on a bouleversé la majeure partie des immeubles de notre ville. Les installations de lignes électriques vont se multipliant de plus en plus autour de nous, mais nous ne voyons encore rien venir. Aussi, les bruits les plus contradictoires courent-ils sur le sujet. Les gens bien informés disent qu'ils savent de source sûre l'installation à Maubeuge, et non au Cateau, de ce général d'armée tenant pour le moment son quartier général à Saint-Quentin. Attendons ; nous ne perdons rien pour attendre.

Je reviens d'une promenade route de Fesmy, le 16. Sur la voie montante de Maubeuge vient de passer un train d'évacués. On ne sait pas d'où viennent ces malheureux parqués dans des wagons à bestiaux. Mais hier, 4 trains ont pris la même direction et ils étaient partis de Ham, Noyon, Vermand dit-on. Depuis quelques heures la canonnade est très violente, de la pièce où j'écris on perçoit très bien le bruit de l'artillerie. Au poste des soldats préposés à la garde des ponts se trouve sur la porte de la cale, en allemand, ces mots : *refuge pour 20 hommes* !

17, 18, 19 et 20 février 1917

Aujourd'hui 20 février, Mardi Gras, nous déjeunons Rafin et moi d'un rôti de lard et de crêpes. Ce n'est pas un repas de guerre ! Le tout arrosé d'une bonne bouteille de vin. Nous brûlons sans doute nos dernières cartouches et pour comble de satisfaction *La Gazette de Cologne* nous apporte de bonnes nouvelles. Les Anglais ont eu un réel succès sur les bords de l'Ancre et ils paraissent entourer Kut-el-Amara. 800 prisonniers sur l'Ancre et 2.000 à Kut-el-Amara, tel est le bilan. Nos ennemis mènent grand tapage autour de leur campagne sous-marine. Les États-Unis pour entrer en guerre attendent un *casus belli* et les Espagnols protestent énergiquement contre la violation du code international et du droit des gens. On comprend très bien que les Neutres, voisins directs de l'Allemagne et menacés par sa formidable puissance militaire n'élèvent que timidement la voix.

Pendant ce temps de formidables et mystérieux préparatifs militaires se font dans notre région. Toute la partie de notre malheureux pays située entre Ham, Tergnier, Noyon et Saint-Quentin a été évacuée ; plus de 2.000 habitants ont été transportés dans les environs de Maubeuge. Nous n'avons aucun détail, mais nous avons vu passer sur la grande ligne de nombreux convois composés de wagons à bestiaux et véhiculant nos malheureux concitoyens ! Peut-être notre tour viendra-t-il un jour. Je ne comprends rien à ce recul de nos ennemis sur de nouvelles lignes. Notre ville se couvre de plus en plus de fils télégraphiques et téléphoniques. Nous sommes sous une vaste toile d'araignée. On attend de jour en jour l'État-Major. De nouvelles expulsions ont lieu. L'usine Deloffre ainsi que la maison d'habitation est réquisitionnée ; les directeurs et leurs familles sont mis hors de leurs demeures ; les grands magasins du Ravitaillement sont évacués par ordre et les marchandises entreposées dans le tissage Seydoux situé de l'autre côté de la rue. M. Eugène Picard hébergera le Kronprinz de Saxe, on lui permet de garder la plus mauvaise chambre. Somme toute d'ici peu nous serons inondés d'officiers. Pourvu que nous ne disparaissions pas sous ce flot.

Hier 19, ordre a été donné de masquer toutes les lumières des maisons. On craint la visite des avions.

Les pillers de cuivre continuent leurs ravages et leurs actes de vandalisme ; on *muché*¹¹⁶ tant et plus mais ceux qui n'ont pas encore reçu leur visite sont dans une attente fébrile.

J'ai fait dire le 19, lundi, une messe pour l'anniversaire de la naissance de Jacques. Si Madame D... a pu joindre ma femme, nous nous sommes tous unis dans la même prière.

Le 18 je recevais une carte de Porez datée du 28 janvier me donnant des nouvelles de mes chéris ! Rafin était aussi avisé par cette carte que sa femme et ses 4 petites filles allaient bien. Dieu soit loué ! Je ne cesse chaque jour de Le prier et de Le remercier de nous protéger et de nous soutenir dans ces jours d'épreuve.

¹¹⁶ En patois Normand et Picard, une *muché* est une cachette, généralement souterraine.

21 et 22 février 1917

Les nombreuses évacuations de la région comprise entre Ham, Noyon et les environs de Saint-Quentin ont vivement ému toute notre population. Quoique nous soyons toujours à la même distance du front, nous sommes inquiets et nous nous demandons si pareil sort ne nous sera pas un jour réservé.

23 février 1917

J'ai été interrompu dans mon journal par un coup de sonnette donné par le jeune Delbar pour m'avertir que les pillards de cuivre étaient dans notre rue. Il était environ 3h de l'après-midi, le temps sombre. J'attends anxieux, énervé mais les heures passent et mes individus sont si longtemps à fouiller dans les maisons aux numéros antérieurs à celle occupée par moi que je n'aurai pas leur visite aujourd'hui. D'ailleurs le soir arrive, l'équipe charge une petite poussette et disparaît au tournant de la rue. Sur des renseignements donnés par les perquisitionnés, je modifie de suite certaines installations et j'attends avec confiance le lendemain m'en remettant comme toujours à la grâce de Dieu.

Le 23 au matin, Marie m'apprend la continuation des visites. Ces messieurs sont à 3 ou 4 maisons. Je me lève de suite, laisse dans ma chambre sous un jour discret favorisé par le brouillard, un beau désordre puis je descends prendre mon déjeuner. L'équipe est chez Delbar, je ne sais pas ce qui se passe dans la maison de ce brave homme mais mes cambrioleurs paraissent s'y éterniser. Enfin vers 9h30 coup de sonnette, deux de ces messieurs pénètrent, le 3^{ème} se tient devant la porte, gardant tout à la fois les issues de la maison et le précieux butin. Le chef de la bande embrasse d'un regard tout ce qui brille, puis se précipite sur les embrasses des rideaux, mais il n'y en a pas. À ce moment Delbar, suivant mes instructions, fait son apparition. Aussitôt mon Allemand pousse des cris comme seuls les Allemands savent en pousser, fait de terribles yeux à mon Delbar, puis lui ordonne de sortir. Je fais des signes désespérés à mon homme qui rentre chez lui. Décidément le début est mauvais. Heureusement les quelques petits objets en cuivre laissés négligemment dans la salle à manger jettent toujours leur chaude lumière. Mon pillard s'empare d'un service à fumeur, d'un petit vase de cuivre, d'une garniture d'un plat à feu, et laisse une tringle de cuivre qui arrête le dossier de mon fauteuil de repos, passe dans la cuisine sans tiquer sur les balances, rafle dans l'arrière-cuisine une promeneuse en cuivre, regarde attentivement la cour et monte au premier étage. La grande lampe colonne attire son attention mais il me la laisse la voyant remplie de pétrole. Sur la table de nuit, il réquisitionne le bougeoir de cuivre. Dans la chambre de Rafin, la jolie pelote de la tante sœur Marie de la Croix s'étale toute brillante entre 2 chandeliers de verre. Vite la main sur ce bel objet, un coup de lime sur l'or ; l'Allemand me regarde, ma figure prend un aspect désespéré, l'objet est saisi. J'ouvre les armoires mais la prise du cadeau de tante Aline met sa joie au comble ; il n'y a pas pour un gramme de cuivre. Il croit m'avoir causé de la peine, son rôle est joué au complet. Le grenier est parcouru lestement, j'ouvre tout, mais on ne fouille pas. À la cave, la perquisition est plus sérieuse. Un trou rempli de tessons de bouteilles est vidé à fond. Le nombre de bouteilles pleines est compté. Quant au charbon, si une tige pointue se fût trouvée sous la main de mon Allemand, il l'aurait piqué de fond en comble, mais il n'y en avait pas ! Une dernière inspection est donnée en montant sur une vieille échelle au toit de notre buanderie, mais rien d'anormal n'est vu ; la perquisition est terminée. Un relevé sur une petite fiche est fait, je signe. Dans quelques jours on me paiera en bons de ville. Voilà la 14^{ème} ou 15^{ème} perquisition passée, mais sans doute n'est-ce pas la dernière. Somme toute je n'ai pas eu trop d'ennuis. Une fois de plus, je remercie Dieu qui me protège visiblement. Une fois de

plus encore, je suis heureux de me trouver seul, sans ma chère femme ni mon Jacques pour subir ces mille vexations qui vont chaque jour en augmentant.

Tous ici nous nous attendons aux pires choses. On dit que les villages situés entre la première ligne et la 2^{ème} ligne allemande, allant de Cambrai à La Fère ont été soit incendiés, soit inondés. Quel sort sera réservé au Cateau ? J'ai peur de nous voir tous emmenés soit comme otages, soit comme prisonniers civils si jamais les Alliés forcent les lignes.

24 février 1917

Aujourd'hui 24, revue d'appel pour tous les hommes de 17 à 55 ans, réformés ou non, à quelque classe qu'ils appartiennent. Nous nous rendons vers midi sur la place Verte. Brutalement un gendarme nous fait ranger par 4 ; je suis au premier rang, M. Seydoux derrière moi, M. Eugène Picard à côté. À midi et quart, les 2 officiers de la kommandantur, accompagnés des scribes Rumkor et Walbroën arrivent. Ils commencent de suite le pointage des cartes. Nous sommes dans les derniers ; nous attendons une grande demi-heure les pieds dans la boue. Je remarque que toutes les cartes sont conservées. On interroge la majeure partie des hommes sur leurs occupations. L'un des scribes conserve les cartes de ceux qui sont sujets à caution. Quand notre tour arrive, Walbroën ne nous demande aucune explication et empoche nos cartes. Cela ressemble un peu au jugement dernier. Les scribes sont les anges ; l'un d'entre eux le bon ange, l'autre le mauvais. Nous rentrons à l'heure, Rafin ayant 56 ans ne s'est pas présenté.

J'ai causé quelques instants aujourd'hui avec le maire de Caudry. Le désastre industriel va chaque jour en s'accroissant sur cette malheureuse place. Sous prétexte de prendre quelques kilos de cuivre, tous les métiers à tulle unie et à tulle brodée sont brisés, rendus inutilisables. Cette place prospère, presque unique dans l'industrie du tulle, est ruinée pour de longues années. À Saint-Souplet, en vue de faire un casernement dans une importante usine, tous les métiers ont été jetés pêle-mêle au milieu des pâtures !

Toute relation entre la Chambre de Commerce de Cambrai et notre Comité du Cateau est interdite. À notre réunion du 23, j'ai lu un rapport sur la situation au 31/12/1916. Nous allons prendre des mesures pour continuer nos prêts en les limitant le plus possible.

Les passeports de service sont suspendus. J'ai dû rapporter le mien, je ne sais si jamais il sera renouvelé. Me voilà privé de mes promenades et de mes courses pour chercher des œufs. Monsieur Lesert, banquier à Péronne a été avisé que l'autorité allemande avait fait fin septembre 1916 des recherches dans sa maison de Banque, très éprouvée par le bombardement. Résultat : coffre-fort éventré par les soldats, papiers, livres déchirés, éparpillés dans les bureaux, somme retrouvée : un peu plus de 100 francs. Et il était resté en billets de banque, argent, titres, bons de communes, traites environ 300.000 francs. Nos ennemis ont fermé les yeux sur le pillage et viennent hypocritement nous dire qu'ils ont fait le nécessaire quand tout était fini. Le pauvre banquier est désespéré.

25, 26 et 27 février 1917

Le Cateau disparaît sous un réseau de fils télégraphiques. Ce ne sont que poteaux, grands fûts d'arbres à peine équarris, surmontés de râteaux à godet supportant jusqu'à 36 et 40 fils.

De grands préparatifs se font dans notre ville en vue de l'arrivée de ce fameux État-Major annoncé depuis plus d'un mois. Les expulsions vont toujours leur train. Dimanche 25 c'était l'hospice des vieillards, abritant une centaine de pauvres vieux, qui recevait brutalement l'ordre

de quitter ce local où depuis un temps immémorial des sœurs de charité dévouées exercent leur ministère. Là, une supérieure active et intelligente veillait avec un tel soin sur son troupeau d'invalides que jusqu'alors les vieux n'avaient manqué rien. Dans les vastes jardins bien cultivés, les légumes venaient à merveille et les poulaillers ainsi que les clapiers regorgeaient de pensionnaires. Il faut quitter tout cela, déménager aussi rapidement que possible et transporter le matériel dans une école libre, non occupée et située en face de l'ancienne Poste. Les pauvres vieux n'ayant ni jardin, ni dortoir de plain-pied, y seront très mal. En outre, les caves sont insuffisantes pour se protéger contre les bombes tirées par ou sur les avions. Le danger paraît imminent car dans toutes nos rues sont placées de distance en distance des pancartes indiquant que telle ou telle cave peut servir de refuge à 10, 20, 30 ou 40 hommes. Tous ces préparatifs mettent Le Cateau en émoi. Certains faubourgs de Saint-Quentin ont été évacués et les habitants dirigés sur des villages à proximité du Cateau.

Messieurs les officiers, soit qu'ils aillent sur Maubeuge soit qu'ils s'installent au Cateau se font suivre des meubles provenant des maisons de Saint-Quentin où ils étaient logés. Tous ces mobiliers sont transportés par la voie ferrée et il y en a de somptueux. Ainsi disparaissent pour toujours, émiettés sur les grandes routes, objets d'art et souvenirs de famille. Tout cela me serre le cœur, car je m'attends à un sort semblable.

Un très grand nombre d'hommes appelés samedi à la revue sur la place Verte ont reçu dès dimanche matin l'ordre d'avoir à rejoindre des chantiers où ils sont employés comme manœuvres. Parmi eux se trouve l'ami Bélédin, réfugié de Péronne, qui venait chaque midi nous voir pour lire le journal allemand. Peu habitué au dur travail, il la trouve mauvaise mais il prend son parti très courageusement. D'ailleurs son sort n'est pas encore trop mauvais car il est employé au Cateau, ce qui lui permet de continuer à vivre en famille. Les heures de travail sont les suivantes : de 7h à 11h et de 12h à 16h. On espère que ces travaux seront de courte durée et que bientôt les prisonniers reviendront dans leurs foyers. Les pilleurs de cuivre ont suspendu leurs opérations pour une quinzaine de jours. Cela va permettre de faire quelques enterrements.

Mon ami Rafin est un peu souffrant ; la nourriture en est la cause. Comme viande nous mangeons à des prix exagérés des bêtes plus ou moins saines et toujours mal tuées. Le beurre coûte 5f la livre, les œufs 0,30 et 0,35f pièce. Quant aux légumes, le temps rigoureux les a rendus introuvables. Les pommes de terre se vendent à 0,70 et 0,75f le kilo. Nous économisons nos provisions le plus possible. Les rations du Ravitaillement Américain sont toujours très petites et insuffisantes pour vivre, le pain est détestable.

Ma domestique Marie devient chaque jour plus difficile. Elle ne peut supporter aucune observation et répond avec une insolence intolérable. Cette fille qui avait été si dévouée pendant les 2 premières années de la guerre subit de mauvaises influences. J'envisage le moment où nous aurons à nous en séparer.

28 février, 1^{er} et 2 mars 1917

Le fait du jour le plus angoissant et sans contredit l'évacuation de la ville de Saint-Quentin. Jusqu'ici nous n'avions que des renseignements imprécis, plus ou moins vrais et tendancieux. Les quelques bruits circulant dans notre population émanaient de soldats allemands, chauffeurs d'autos pour la plupart, chargés de convois entre Saint-Quentin et le Cateau. Tous nous disaient que les nombreux villages situés entre le front et Saint-Quentin, ainsi que les faubourgs de cette ville étaient évacués, rasés et incendiés. Je ne croyais guère à ces nouvelles sachant le soldat allemand toujours heureux de faire parade de sa puissance à martyriser les malheureuses populations civiles. Mais depuis hier nous savons officiellement que les habitants de Saint-Quentin, groupés par quartiers et forcés d'abandonner leurs foyers, sont dirigés soit sur notre région, soit sur celle d'Avesnes. Notre canton doit en recevoir plusieurs milliers. Aujourd'hui 900 arrivent répartis par portions égales à Ors, au Pommereuil et au Cateau. Demain nous aurons sans doute quelques détails sur la manière dont sont faites ces évacuations. Tout est désastre pour notre malheureux pays. Les Allemands en se retirant feront devant eux un désert sans nom ! Il faudra au moins 50 ans pour revoir notre pays comme il était avant la guerre.

Les Anglais ont fait une avance considérable du côté de Bapaume dont ils ne sont plus qu'à 1.500 mètres, mais nous ne pouvons encore discerner dans les communiqués si ce recul des Allemands n'est pas voulu par eux. Le fait que les Anglais ne mentionnent ni prisonniers, ni prises de matériel semble indiquer qu'il n'y a pas à vrai dire de grands combats et que nos ennemis se sont retirés volontairement, comme ils le disent d'ailleurs, dans une ligne préparée à l'avance. Les optimistes chantent victoire, pour ma part, je crains un piège. Souhaitons que notre État-Major l'évite.

Cependant en Mésopotamie, Kut-el-Amara semble pris par les troupes anglaises qui poursuivent les Turcs vers Bagdad dont ils ne sont plus qu'à une centaine de kilomètres. La guerre sous-marine ne donne pas aux Allemands ce qu'ils attendaient. À vrai dire les navires de commerce ne naviguent que très peu. Le navire américain *Orléans* est arrivé à Pauillac après avoir forcé le blocus. Tous nos yeux sont portés sur les États-Unis.

Les 15 passeports demandés par M. Picard pour nous permettre de circuler dans les communes de la kommandantur sont refusés. J'étais parmi les 15. Force m'est donc maintenant de dire adieu à toutes mes promenades qui me permettaient de me ravitailler en œufs : nous allons plus que jamais retomber dans le Ravitaillement Américain. Cette semaine nous avons été gâtés par ce ravitaillement car on nous a vendu du beurre de Hollande, excellent d'ailleurs, 250g par ration au prix de 2f ce qui le remet à 8f le kilo. Quoique ce prix soit encore élevé, je rachète des rations à des personnes nécessiteuses. Le temps est brumeux et assez doux depuis quelques jours, il ne pleut pas, le dégel se poursuit dans de bonnes conditions pour la campagne. Nous n'entendons plus le canon.

3 mars 1917

Les nouvelles rapportées par les évacués de Saint-Quentin sont assez précises pour nous donner à tous un avant-goût de ce qui nous attend en cas de recul de la part des Allemands. La ville entière de Saint-Quentin doit être débarrassée de ses habitants d'ici une huitaine de jours. L'évacuation se fait d'une façon méthodique à l'allemande quartier par quartier. Les malheureux sont dirigés par convois de chemin de fer sur diverses localités comprises entre notre région et Maubeuge. Ils ont droit à 30 kilos de bagages. Les personnes qui possèdent des

coffres-forts dans des banques peuvent retirer de ces coffres argenterie et bijoux ; les titres sont mis en paquets cachetés et dirigés sur Valenciennes et restent ainsi consignés aux mains de nos ennemis. Quant à l'or et à l'argent, ils sont purement et simplement échangés contre des bons de ville. Méthode élégante de renforcer l'encaisse métallique de la Reichbank. Les maisons abandonnées sont aussitôt livrées aux soldats. Nous dépassons donc maintenant en horreur tout ce que nous pouvons imaginer et nous retombons en pleine barbarie. Les saint-quentinois disent aussi que les villages évacués, compris entre la première ligne de tranchées et celle nouvellement établie d'Arras à Laon, seraient livrés aux flammes. À quand notre tour ? Jusqu'ici nous pouvons nous croire épargnés par la présence de cet État-Major venu de Saint-Quentin, mais ne subirons-nous pas en cas de recul un sort analogue ? D'ores et déjà je fais la mort dans l'âme le sacrifice de tous ces souvenirs charmants amassés pendant nos 10 ans de mariage. Je remercie Dieu d'avoir permis de mettre à l'abri ma femme et mon fils et je Le prie de tout mon cœur de nous réunir un jour.

Les bruits les plus contradictoires courent sur Cambrai. On considère cette ville riche menacée d'un sort analogue à celui de Saint-Quentin !

4, 5 et 6 mars 1917

Dimanche 4 nous avons été, mes amis et moi, attendre sur la place de la gare l'arrivée d'un train d'évacués de Saint-Quentin sur notre région. Le train annoncé pour 3h n'est arrivé au Cateau que vers 7h du soir. Après une demi-heure d'attente devant la gare nous nous sommes fait brutalement expulser du terre-plein par un gendarme allemand. Quoique nos concitoyens auxquels s'étaient mêlés quelque saint-quentinois arrivés la veille fussent groupés sans bruit contre les charrettes, venus des campagnes pour aider à l'enlèvement des bagages, le gendarme a grossièrement invectivé la foule. Tout le monde s'est donc dispersé et en compagnie de Rafin, d'Eugène Picard et du Dr Anselme, j'ai été prendre place près de l'usine de l'Émaillerie. Le vent du sud-ouest souffle d'une façon très âpre, il fait beau mais froid. Au loin le canon donne assez violemment. Las d'attendre et d'ailleurs presque transis par le vent très froid, nous nous sommes retirés vers 3h.

Le lendemain 5 mars, j'ai eu quelques nouveaux détails sur cet exode des saint-quentinois. Groupés sur les quais de la gare le dimanche matin 4 vers 8h du matin, ils ont attendu jusque vers 11h le départ du train. Pendant ce temps une douzaine de nos avions ont survolé la ville ainsi que la gare ; un combat a eu lieu, on a cru voir un avion anglais descendre. Les saint-quentinois ont pu emporter un certain nombre de bagages, plus heureux en cela que les pauvres péronnais. Mais hélas, une fois leur maison quittée, elle était immédiatement visitée et pillée par les soldats.

Tous les évacués ont trouvé au Cateau le meilleur accueil surtout de la part de la famille Picard. La grande difficulté est de loger tout ce monde, car défense expresse est faite de disposer des logements retenus pour les officiers d'état-major attendu prochainement. Monsieur Picard recueille momentanément une partie du tribunal, M. Boudart la famille Décaudin gros industriel de Saint-Quentin, administrateur de la Banque dont les grandes et belles usines ont eu leur outillage systématiquement brisé. Par lui, j'ai des nouvelles de mon collègue Michel revenu il y a 18 mois à Saint-Quentin après une détention de 15 mois en Allemagne. Le pauvre camarade, de retour à Saint-Quentin, n'a retrouvé ni maison, ni famille. La banque aussitôt son départ a été transformée en casino et sa femme et sa fille espérant le voir échangé pendant la guerre étaient retournées en France par un train d'évacués. Je vais faire tout mon possible pour

le demander et le joindre à notre petit groupe, mais je crains de ne pas réussir. M. Décaudin me confirme ce qui m'avait déjà été dit pour les coffres. À la Banque de France cependant les clés ayant été égarées, aucun locataire n'a pu aller à son compartiment et les affaires en sont là. Que vont faire nos ennemis, les protéger contre un bombardement éventuel ou les forcer pour s'emparer de leur contenu comme à Péronne ? Toute la famille de M. Piot, mon caissier, a pu se réunir au Cateau. Ils sont logés dans la maison contiguë à la mienne, déjà en partie meublée par nous. M. Piot doit cette faveur au Capitaine Neuerburg du Ravitaillement dont la conduite très humaine est digne du plus grand éloge. Je regrette vivement que M. Piot dont le beau-père est garçon de comptoir de la Banque de France à Saint-Quentin n'ait pas fait savoir à ce dernier, comme d'ailleurs je lui demandais, tout le désir que j'avais de donner asile à M. Michel.

J'ai vu M. et Mme Décaudin ce matin. Ils m'ont beaucoup parlé du douloureux calvaire qu'ils gravissent depuis quelques mois. Madame est toujours vaillante, mais j'ai trouvé monsieur, avec lequel j'avais déjeuné quelques jours avant la guerre, très changé.

7 et 8 mars 1917

De nouveau le temps s'est mis au froid, nous avons eu ce matin une forte gelée suivie de chutes de neige. Les évacués de Saint-Quentin arrivent peu à peu à se caser. La famille Décaudin restera chez M. Boudart, M.M Fleury du *Journal de Saint-Quentin* habiteront rue de France dans la maison Bracq. On parle toujours dans notre cercle de cet exode des saint-quentinois. On y voit autant une manœuvre politique des Allemands pour nous forcer, nous les envahis, à faire pression sur la France pour demander la paix qu'une opération militaire. Il part chaque jour de 2 à 3.000 personnes de Saint-Quentin, chaque jour aussi de nombreux avions anglais ou français survolent la ville pour se rendre compte sans doute de cette évacuation. Nous souffrons beaucoup de la mauvaise qualité du pain. Pour ma part j'ai des fermentations d'estomac et d'intestin que je combats par des désinfectants. J'ai pris aujourd'hui du Calomel. Le 4 mars j'ai reçu des nouvelles des miens par la Croix-Rouge, ces nouvelles datées de France du 7 novembre 1916 ont quitté Francfort le 1^{er} décembre 1916 ! Elles ont mis 4 mois à me parvenir ! Nouvelle preuve du soin que prennent nos ennemis à nous faire souffrir. Dieu soit une fois de plus loué ! Tout le monde va bien. Jacques grandit, fréquente le lycée du Havre. 3 ans sans doute passeront pour moi loin de cet enfant chéri. Et l'avenir est si gros de menaces que je me demande même si jamais il me sera donné de le revoir !

9 et 10 mars 1917

Le temps passe monotone sans nous apporter quelques changements dans notre triste situation. Beaucoup de nos concitoyens, frappés de l'exode des habitants de Saint-Quentin, font aussi quelques préparatifs pour un départ éventuel. On dresse l'inventaire de ses meubles et objets précieux, on confectionne des sacs, on pense à tout ce que l'on pourrait faire en cas de départ plus ou moins précipité. Il y a 2 ou 3 jours, les bruits d'évacuation de Cambrai et de Caudry couraient au Cateau, mais aujourd'hui on dément ces bruits de la façon la plus formelle. Je ne suis plus en rapport avec Danquigny, cependant il a pu faire tenir à son frère un journal allemand de Lille où nous avons lu la condamnation de MM. Gréau et Sévère¹¹⁷ pour infraction aux ordres donnés par le contrôle des banques. Le premier a été condamné à 500 marks d'amende, le second à 5.000 marks et le mois de prison. Nous ne savons nullement le motif de ces condamnations.

¹¹⁷ À Lille, Directeur et Inspecteur Général de la BdF

Depuis quelques jours, nous entendons sans arrêt le canon du côté de la Somme, mais les journaux ne nous apprennent rien. Les Anglais après avoir pris Kut-el-Amara, s'avancent vers Bagdad dont ils ne sont plus maintenant distants que de 60 à 70 kilomètres. Quant au fameux blocus par les sous-marins, il ne paraît pas jusqu'alors avoir donné plus de résultats à nos ennemis que ceux obtenus jusqu'au 1^{er} février 1917. Bien loin de leur être favorable, cette guerre odieuse leur a aliéné tous les Neutres. L'Amérique, après la rupture des relations diplomatiques, autorise l'armement des navires de commerce ; l'Espagne élève la voix et la Chine parle elle aussi de ne plus avoir rien de commun avec l'Allemagne. Seuls les petits États voisins de nos ennemis n'osent parler dans la crainte d'être envahis !

Les pillers de cuivre continuent leurs perquisitions. Hier, ils étaient rue du Marché aux Chevaux. Ce sont des jeunes gens animés d'un génie de destruction sans égal. Dans une maison, après avoir enlevé le mouvement d'une pendule en cuivre, ils l'ont brisé en le remontant à force jusqu'au moment où le ressort brisé a sauté ! Par contre, tous les soldats qui ont convoyé les évacués de Saint-Quentin se sont montrés d'un dévouement et d'une bonté digne de tous les éloges !!! Comprendra qui pourra !

11, 12 et 13 mars 1917

Aujourd'hui 13 mars nous apporte la bonne nouvelle de la prise de Bagdad par l'armée anglaise. Les journaux allemands cherchent comme de juste à pallier ce succès, ils avouent cependant que si ce succès anglais n'a aucune importance sur les opérations militaires, il peut avoir une portée politique assez considérable. Déjà les armées russes forcent les passes des montagnes qui séparent la Perse de la Mésopotamie, et cherchent à faire leur jonction.

Sur notre front, rien de saillant. Tout se borne à de vives attaques partielles du côté allemand, attaques suivies de légers succès sans lendemain car nos troupes reprennent presque aussitôt le terrain cédé. Les Anglais continuent leur pression du côté de l'ouest de Bapaume, ils avancent un peu, font des prisonniers, ramènent du butin. Nous attendons donc toujours une grosse action. Cependant du côté allemand on peut remarquer du flottement, les bruits les plus divers circulent sur l'État-Major annoncé comme devant venir ici. Tantôt sa venue est proche, tantôt il restera à Saint-Quentin, attendant une attaque sur ce front. Pendant ce temps cette malheureuse ville est évacuée méthodiquement ; d'ici quelques jours il n'y restera plus aucun civil. Le pillage continue et nous voyons arriver sans cesse dans notre petite ville des fourgons et des fourgons de meubles. Les meubles suivent ou précèdent les nombreux officiers désignés pour séjourner au Cateau. Les expulsions continuent, beaucoup de nos concitoyens sont chassés de leur maison, le mobilier impitoyablement jeté à la rue. De nombreuses petites usines voient leur outillage, métiers à broder surtout, mutilé, brisé, plus encore par rage de destruction que pour faire de la place aux troupes qui doivent venir. Une rage sombre semble avoir pris nos ennemis depuis quelques semaines. Hier de malheureux évacués de Saint-Quentin, logés d'abord au Cateau, puis dirigés sur Bazuel, se sont vus à nouveau reconduits au Cateau dans la soirée. Comme ils se plaignaient au commandant qui refusait de les recevoir à Bazuel, ce dernier leur a répondu : « *Tout cela est de votre faute, vous n'avez qu'à demander la paix !* »

Depuis quelques jours le C.R.B nous distribue des rations de mouton frigorifié. Les rations de 500g par personne sont vendues au prix de 2 francs la livre. Quoique ce prix soit élevé, nous achetons tout ce que nous pouvons. Cela change notre ordinaire !

Monsieur et Mme Eugène Picard sont définitivement expulsés de leur maison. Ils logent chez M. Émile Picard où, chaque soir, nous nous réunissons maintenant avec les saint-quentinois. Nous avons de ce fait 2 tables de bridge : messieurs David, Fleury, Dorigny sont des assidus.

14 et 15 mars 1917

J'apprends aujourd'hui que mon collègue et ami de Cambrai a fait partir en France par un train d'évacuation sa femme et ses 3 enfants. Quand nous nous sommes vus pour la dernière fois en janvier 1916, il se félicitait d'avoir gardé sa famille auprès de lui. Il est à croire que, là comme ici, les événements ont marché de telle façon depuis ce temps qu'il aura jugé une séparation absolument nécessaire. Nul ne peut prévoir la suite des choses, mais dès maintenant, le plus sage est de faire le sacrifice de ses biens et de prier Dieu de revoir un jour ou l'autre les êtres chéris.

Tous nos villages sont occupés de soldats qui ne font que passer. L'organisation des kommandanturs semble se modifier. Quelques communes voisines ont des petits Commandants de Place ; on dit que Le Pommereuil et Ors vont être rattachés à Landrecies, qu'il ne resterait dans notre rayon que Bazuel, Castillon et Saint-Bénin. Montay et Neuville quittent Caudry pour Le Quesnoy. Je vois dans ces changements de grandes difficultés pour notre futur ravitaillement. J'amasse des provisions. J'ai des œufs, des pommes de terre, du lait, du riz, des légumes secs. J'achète tout à n'importe quel prix, quitte à tout abandonner par la suite. Le Dr Anselme que nous voyons assez souvent au Cateau dont il assure en partie le service médical, nous signalait des cas de diphtérie dans la région. Nous manquons de sérum. Je l'engage vivement à faire un rapport à la kommandantur.

Le temps est beau, le vent passe de l'ouest à l'est et le baromètre remonte. J'ai fait ces jours derniers un court rapport sur les événements qui ont présidé à l'évacuation de nos valeurs les 24, 25 et 26 août 1917. Le rapport est copié à mon copie de lettres et annexé aux procès-verbaux dressés au moment du départ des voyageurs.

De Saint-Quentin nous apprenons par des évacués venus ici que déjà la ville est mise en état de défense. Les caves des maisons servent d'abris et sont reliées par des tranchées qui coupent les rues. Pas de nouvelles de mon collègue Michel. Des trains entiers de saint-quentinois sont évacués sur la Belgique. Les nouvelles de la guerre sont bonnes. Les Anglais poursuivent Les Turcs au-delà de Bagdad et sur notre front avancent toujours sur Bapaume. Pour nous, nous avons repris en Champagne une hauteur que les Allemands nous avaient arrachée il y a quelques jours !

16 et 17 mars 1917

Les journaux allemands nous apportent la nouvelle de la révolution en Russie. Hier *La Gazette de Cologne* portait une manchette et en très grosses lettres « *Révolution à Saint-Pétersbourg* ». Des soldats se pressaient autour du journal, riaient de ce gros rire allemand, très béat et peu intelligent. Pour nous Français, nous étions inquiets. Aujourd'hui, nous apprenons l'abdication du Tsar, avec la régence de son frère. Somme toute si nous raisonnons sur les faits à nous connus, et ce qui se déroule chez nos alliés, nous y voyons que le pays tout entier, d'accord avec la Douma, fait une révolution contre un parti de Grands-Ducs et la bureaucratie russe. Si quelques troubles ont eu lieu à Saint-Pétersbourg, il ne faut y voir que ces accidents toujours prévus dans une révolution. Je suis persuadé que la Russie tout entière veut la continuation de

la guerre jusqu'à la victoire finale. Le peuple russe usant sagement des libertés qui vont lui être accordées, libertés cimentées par son sang versé dans la grande lutte contre l'Allemagne, s'unira, grandira en force et en puissance. Je crois que cette révolution ne nous sera pas fatale comme les Allemands semblent l'espérer. Attendons encore quelques jours pour juger, mais d'ores et déjà nous voyons le nouveau cabinet russe constitué et bien constitué avec des hommes de la Douma appartenant à toutes les principales provinces du vaste Empire Russe.

Les États-Unis n'ont pas encore officiellement déclaré la guerre à l'Allemagne, mais leurs navires de commerce légalement armés ont repris le trafic avec la France et l'Angleterre. La Chine de son côté a rompu les relations diplomatiques avec nos ennemis. Le monde entier se lève contre la fameuse *Kultur*. Pour nous, malheureux occupés, nous sommes sous la botte de nos ennemis et nous devons nous attendre à tout. Pendant ce temps en France les querelles parlementaires vont leur train. De misérables politiciens radicaux, jaloux sans doute de ne pas détenir un portefeuille attaquent Briand et son ministère. Le Général Lyautey refuse de suivre les parlementaires sur le terrain politique et remet son portefeuille. Nous attendons le 20 mars pour connaître l'issue de cette lutte honteuse au sein du Parlement.

On évacue toujours Saint-Quentin ; beaucoup de ces malheureux vont vers la Belgique, Charleroi. J'ai reçu par un soldat allemand de mon collègue M... de Saint-Quentin un petit mot me remerciant de mon invitation de venir rester au Cateau. Il nous trouve trop près du front et préfère la Belgique. J'aurais aimé à lui donner l'hospitalité, mais je comprends sa résolution.

Nos villages voisins attendent des troupes. Tous ou presque tous vont s'ériger en petites kommandantur. Adieu nos ravitaillements. Grand mouvement d'autos et d'officiers dans nos rues, mais encore rien de définitif pour l'arrivée du grand quartier général. Dans les jardins et la prairie située derrière l'hospice des vieillards, on érige de vastes baraquements pour blessés ou malades. Notre quartier va se trouver encombré de médecins et d'infirmiers. Gare à notre logement !

18 et 19 mars 1917

Aujourd'hui dimanche 18 chez M. Bélédin, de Péronne, en compagnie de Rafin. C'est une aimable maison où l'on trouve encore à faire à l'occasion un bon repas. Le menu se composait d'un morceau de veau farci, d'un pâté de lièvre avec de la salade et des petits gâteaux au beurre confectionnés par la maîtresse de la maison. Quant à M. Bélédin, il nous a vivement intéressé par le récit de ses aventures de prisonnier travailleur. D'abord enlevé il y a environ 3 semaines, il a eu à s'occuper à la pose des poteaux télégraphiques. Assez roublard et débrouillard, il a su en faire le moins possible, puis fatigué - il a environ 55 ans - il a sollicité du commandant quelque repos, et quelques jours lui furent accordés. Mais quand il a vu que les gendarmes recherchaient des tireurs au flanc, il s'est empressé de reprendre du service. Alors il a pu se faufiler comme aide-jardinier. Il avoue avoir trouvé là la place rêvée ; son travail consistait depuis 7h du matin à 11h et de 14h à 16h à regarder travailler son camarade qui lui, de son côté, ne fait rien ou presque rien. Tantôt ces deux lascars voituraient un peu de fumier, tantôt ils font semblant de sarcler ou de bêcher, et pour ce ils reçoivent un salaire de 2,5f par jour.

Somme toute, si nos concitoyens employés comme travailleurs forcés dans notre région sont pour quelques-uns occupés à des travaux assez pénibles, le plus grand nombre fait peu de chose. Les Allemands emploient en général 3 personnes là où il en faudrait une seule et, on

doit le dire, ne malmènent jamais les travailleurs. La paie s'effectue toujours en bons de ville dont nos ennemis regorgent - 2,5f par jour.

Nous avons appris dans les journaux allemands le développement heureux de la révolution russe. Somme toute, jusqu'ici, tout se passe le mieux du monde. Le Tsar semble avoir abdiqué en faveur de son fils mais en confiant la régence à son frère. Ce dernier gouvernera d'accord avec la Douma, jusqu'au moment où le peuple russe sera doté d'une Constitution. Nous devons voir dans ce grand événement un succès pour la diplomatie des alliés.

Sur notre front, nous voyons que Bapaume, Péronne, Roye et Noyon abandonnés par les Allemands ont été occupés par les Anglais et les Français. Que cache ce recul voulu par nos ennemis ? Tous ici nous attendons anxieusement la suite des événements, car nous savons bien qu'il faut y voir un plan concerté depuis de longs mois. Les Allemands ont fait un désert de toute la partie comprise entre les anciennes et les nouvelles tranchées. Les villages sont brûlés et rasés, des puits comblés ou contaminés, le pays totalement dévasté. Que vont faire maintenant les Français ? L'avenir nous inquiète quoique nous ayons confiance dans nos généraux.

Ce matin 12 avions alliés ont survolé le Cateau. On a tiré sur eux nombre de projectiles sans résultat.

En allant rechercher mon stylographe que j'ai pu faire arranger chez mon horloger, j'ai vu une délicieuse pendule ancienne Louis XVI apportée par un Allemand pour en réparer le mouvement. « *Vous voudrez bien remettre ma pendule en état* » a-t-il dit à l'horloger, en appuyant sur le possessif *ma*. Si cette pendule pouvait parler elle raconterait bien des choses de Saint-Quentin. Là il ne reste plus, depuis hier, aucun civil. Le spectacle est navrant, il fait pitié même à quelques officiers revenus de cette pauvre ville !

20 et 21 mars 1917

Nous sommes toujours ici dans l'attente de ce que peut cacher le mouvement de recul des Allemands. Les communiqués français poussent des cris de victoire, les communiqués anglais sont plus circonspects. Nous occupons, presque sans coup férir, tout le pays compris entre les anciennes tranchées et une ligne droite allant d'Arras à Laon. Des combats ont lieu entre notre cavalerie et les arrière-gardes allemandes. Ces combats me paraissent sans importance puisqu'ils ne nous donnent ni prisonniers ni butin. D'autre part, le pays abandonné par nos ennemis est rendu inutilisable de la façon la plus impitoyable et la plus barbare. Les villages sont rasés, les arbres fruitiers coupés ou lacérés, les puits empoisonnés ou comblés. Les malheureux habitants de ces villages, après qu'on en eut enlevé tous les hommes de 15 à 60 ans, ont été parqués dans des granges ou des églises et abandonnés presque sans vivres. Il semble que le Germain, ivre de sang, se complaît à meurtrir la France, comme un vil assassin s'acharne par folie sanguinaire sur sa victime. Je ne sais comment tout cela finira, mais Dieu punira l'Allemagne et d'une façon terrible ! La France elle, paie ses fautes passées ; malheureusement les leçons terribles ne suffisent pas à notre peuple où fermente toujours de mauvais éléments. Voici maintenant le ministère Briand tombé et ce que nous savons de celui qui le remplace n'est pas fait pour nous donner confiance dans l'avenir. Ribot,¹¹⁸ homme très intelligent mais vieillard usé et sans volonté, est président du Conseil. Nous voyons disparaître

¹¹⁸ Alexandre Ribot (1842-1923), président du Conseil...pour 5 mois.

Lyautey dont les radicaux craignaient la poigne pour faire place à Painlevé ¹¹⁹, mathématicien dont tout le monde met en doute les capacités d'organisation militaire. L'aviation reçoit comme sous-secrétaire un député de notre région, Daniel Vincent, très intelligent dit-on, mais arriviste au dernier chef et appartenant à la faction radicale socialiste. Tous les honnêtes gens de ce pays le représentent comme un de ces hommes néfastes, fleurs aquatiques de nos mares stagnantes, flattant sans cesse l'électeur pour arriver. En outre c'est un ancien instituteur primaire, or pour moi, c'est tout craindre. Ah ! Si des députés pouvaient souffrir ce que nous souffrons, et avoir nos inquiétudes et nos angoisses, ils ne confieraient pas les destinées de la France à un pareil gouvernement.

Tout paraît jusqu'ici s'arranger pour le mieux en Russie, mais la révolution dans les mœurs politiques est si radicale que nous pouvons toujours craindre des soubresauts.

Dans nos rues, sur nos places, un grand mouvement, une circulation intense d'autos. On voit un grand nombre de policiers et les gendarmes stationnent aux carrefours l'œil vigilant. Je sors le moins possible ; en ce moment pour vivre non pas heureux, mais un peu à l'abri, il faut vivre caché. Le Kronprinz de Saxe est arrivé depuis 2 jours. Son habitation est chez M. Eugène Picard. Il a 24 ans, je ne l'ai pas encore vu, mais on le dit très doux et surtout très pieux. Depuis hier ordre a été affiché de saluer tous les officiers ! Le temps est très variable, c'est mars avec ses giboulées de neige.

22 et 23 mars 1917

Le temps s'est mis au beau mais il vente et le froid est encore rigoureux. Quoique nous soyons entrés officiellement dans la période du printemps, aucun arbre ne bourgeonne et nous subissons les rigueurs de l'hiver. Nos troupes en liaison avec les troupes anglaises avancent toujours dans cet espace de terrain compris entre l'ancienne ligne de tranchées et celle que nous supposons construite par les Allemands allant en ligne droite d'Arras à Laon. Avec les bons Français qui raisonnent, cette manœuvre voulue par nos ennemis ne cesse pas de nous inquiéter. Nous attendons anxieusement les communiqués pour essayer de percer le voile. Nous sentons dans les communiqués d'hier un mouvement d'arrêt dans l'avance de nos troupes. Que va-t-il se passer ? Dans le territoire abandonné, les Allemands ont exercé des actes de vandalisme inouïs, ils ont fait de notre malheureux pays un véritable désert et infligé aux habitants des tortures dignes des temps les plus reculés de la civilisation. Le communiqué français annonce officiellement que 55 jeunes filles de Noyon de 17 à 25 ans ont été séparées de leurs familles et emmenées on ne sait où - et pourquoi. Le monde entier s'élève contre ce procédé barbare et quoi que fasse l'Allemagne elle ne se lavera jamais de cette tâche. Et cependant nous nous plaignons tous à reconnaître que le soldat Allemand est généralement bon et doux ; beaucoup d'entre eux sont très complaisants et aident autant que leur consigne sévère le permet !

Je m'occupe toujours de faciliter les rapports entre les détenteurs de papier-monnaie et ceux de nos concitoyens qui manquent de fonds. Je reste étonné de l'empressement avec lequel on cherche à transformer son papier-monnaie en une bonne créance. Les signatures de tout repos empruntent sans intérêt et souscrivent des reconnaissances payables 3 mois après la réouverture du guichet de la Banque de France au Cateau ! Je connais un de nos industriels – les frères Picard – qui a prêté plus de 100.000 francs. Hier monsieur M..., de Saint-Bénin,

¹¹⁹ Paul Painlevé (1863-1933), Ministre de la Guerre...pour 7 mois.

avançait 10.000 francs, toujours sans intérêts et se pliant à toutes les conditions de l'emprunteur. On ne saurait encore évaluer la masse énorme de papier-monnaie mise en circulation dans notre pays par les Allemands, plus encore de force que de gré. Nos ennemis veulent aussi ruiner le crédit dans notre pays envahi, mais je ne doute pas que cette manœuvre ne se retourne contre eux après la guerre.

24, 25 et 26 mars 1917

L'avance des troupes françaises et anglaises sur la ligne préparée cet hiver par les Allemands, d'Arras à Laon, va en s'accroissant chaque jour, mais nos Français avancent avec plus d'entrain que les Anglais. Chaque jour marque une nouvelle étape. La Fère est conquise hier avec la majeure partie de ses forts. Saint-Quentin se trouve menacée au point que quelques personnes du Cateau nous en représentent la chute comme certaine la fin de la semaine. Pour ma part je ne crois pas à tous ces pronostics et j'attends plutôt avec une certaine inquiétude l'issue de la manœuvre allemande. Cependant nous apprenons l'évacuation de Fresnoy-le-Grand située sur le chemin de fer entre Becquigny et Saint-Quentin et distant de notre ville d'environ 28 kilomètres.

Cette évacuation me donne beaucoup de pensées et je vais prendre les premières dispositions de départ. Il est hors de doute que si les Allemands avaient un échec sur cette seconde ligne ils ne nous laisseraient pas ici. M. Lesert, banquier à Péronne, bien vu de la duchesse allemande logée chez lui lors de leur passage à Péronne, vient de recevoir l'autorisation de séjourner à Bruxelles avec sa jeune femme ; d'autre part les Suisses résidant au Cateau ont été avisés qu'ils pouvaient regagner leur pays d'origine. Faut-il voir dans ces 2 faits rapprochés, des événements en cours, quelques signes avant-coureurs ?

Dimanche 25, 7 avions alliés ont survolé Le Cateau. De nombreux coups de canon anti-avion ont été tirés sur eux sans résultat. La gare de Busigny a dit-on été bombardée. Le temps était très beau et propice aux observations aériennes.

Le même jour nous nous trouvons tous réunis dans le salon de madame Émile quand une de ces dames m'a fait appeler pour me faire remarquer un groupe de soldats coiffés d'un casque bizarre. J'arrive juste à temps pour voir les derniers soldats du groupe et pour me rendre compte que nous avons affaire à des prisonniers français. Tout le monde se précipite sur la porte, mais trop tard pour bien voir. Nous remarquons cependant la bonne tenue, l'air martial et l'aspect plein de santé de ces 25 hommes. Toutes les personnes qui ont pu bien voir nos Français ont fait la même remarque. Ils ont une autre allure et un autre aspect de santé que ces soldats allemands déambulant ce dimanche de par nos rues. Pendant la promenade que nous avons faite au *cimetière d'honneur*, nom donné par nos ennemis à ce cimetière où reposent les victimes de la guerre, je suis frappé plus que jamais de l'air minable et presque loqueteux de tous les soldats allemands. Ils sont pour la plupart très âgés ou très jeunes, mal bâtis, la figure pâle, les traits tirés, l'air fatigué. Ce ne sont sans doute pas des combattants et nous aurions tort de tirer des conclusions de cette remarque, cependant le contraste avec les Français est des plus significatifs.

Le départ de M. Lesert a encore augmenté nos provisions, nous pouvons vivre sans trop d'inquiétude presque 2 mois avec ce que nous avons amassé. Mais où serons-nous dans deux mois !? Le temps est mauvais, vrai temps de mars, giboulée, pluie, neige, vent, soleil. Il fait toujours très froid, la végétation est très en retard.

28 et 29 mars 1917

Depuis 2 jours le train qui arrive au Cateau vers 5h30 nous amène quelques prisonniers français ou anglais. Hier on comptait quatre Anglais et un superbe Hindou, aujourd'hui une demi-douzaine de Français. Tous ces soldats ont le meilleur aspect et nous réconfortent par leur allure et leurs tenues. Nos ennemis les promènent un peu par la ville comme des trophées, mais s'ils agissent ainsi dans le but de nous démoraliser, ils se trompent grossièrement.

On est en train d'aménager la maison du vétérinaire Delattre, rue de Landrecies, mitoyenne de celle de M. Boudart, en prison pour les soldats alliés. D'ailleurs ces derniers ne sont ici que pour être cuisinés par les officiers de l'A.O.K ¹²⁰ autrement dit *grand quartier général*. Il va sans dire que les bruits les plus fantastiques courent sur l'endroit où nos prisonniers ont été faits. Les uns vont jusqu'à affirmer que nos soldats ont été pris dans les rues de Saint-Quentin ! La vérité est que certains d'entre-eux envoyés comme éclaireurs d'avant-garde ont été capturés dans une reconnaissance très avancée, comme expliqué par leur manque de paquetage. Aussi ces derniers réclament-ils du linge de rechange et du savon. M. Picard a de suite fait centraliser chez Mme R... tout ce que les bonnes volontés pourraient donner.

J'ai vu hier le jeune Loubry, au retour de Donchery près Verdun où il avait été envoyé depuis le mois de novembre 1916 comme prisonnier civil pour travailler aux voies du chemin de fer. Quoiqu'il ait eu beaucoup d'argent en poche et que sa connaissance (assez rudimentaire cependant) de l'allemand l'ait fait choisir comme interprète, il a beaucoup souffert du froid et de la faim. D'aucuns lui trouvent bonne mine à son retour, pour moi je lui ai vu une figure bouffie, indice d'un sang vicié, tout au moins très appauvri. Il est confirmé ce que les Allemands pensent de la retraite effectuée sur la ligne Arras Saint-Quentin-Laon, à savoir qu'il faut y voir un prochain mouvement à la Hindenburg qui leur donnera la victoire dans 3 mois. Les bons esprits ici attendent avec impatience la suite des événements, mais ils ne peuvent s'empêcher de penser que nos ennemis conduisent encore la guerre et nous mènent une fois de plus là où ils veulent.

Chaque jour, les cloches sonnent pour un enterrement d'un ou de plusieurs Allemands. Les tombes se serrent de plus en plus près des tombes. Tout le côté réservé aux Allemands est rempli. Aussi hier, Monsieur le Major von Helldorf a-t-il convoqué Monsieur le Maire du Cateau pour lui faire part, non pas de ses intentions, mais de son ordre d'avoir à signer un contrat de vente d'une parcelle de terrain pour agrandissement du cimetière.

Les inquiétudes d'évacuation prochaine paraissent s'atténuer. Fresnoy-le-Grand n'a pas été évacuée comme le bruit en avait couru ; on parle moins de Cambrai.

Par Rafin j'ai eu des nouvelles de mes deux chéris. Ma femme et la femme de mon ami me paraissent en correspondance suivie. Une fois de plus je remercie Dieu !!!

¹²⁰ ArmeeOberKommando

30 et 31 mars 1917

Les journées passent monotones, les communiqués nous apprennent que les troupes françaises et anglaises sont arrivées devant la 2^{nde} ou mieux, la nouvelle ligne établie par les Allemands et que là s'arrête pour le moment notre avance. Les secrets de la tactique de Hindenburg restent toujours impénétrables et on peut dire que le monde entier attend anxieusement.

Les sous-marins allemands pendant ce temps continuent leur œuvre de destruction, mais je crois fort que cette monstrueuse campagne ne rapportera à l'Allemagne que haine et représailles. Déjà les États-Unis se préparent fiévreusement à la guerre et les autres Neutres entraînés par cet exemple vont prendre des mesures pour mieux assurer leur navigation.

La situation intérieure de la Russie ne cesse de m'inquiéter et quoique la révolution se soit faite dans ce vaste empire aussi bien que possible, nous avons toujours à redouter les luttes des partis. Le parti démagogique surtout voulant trop rapidement faire usage de la liberté peut entraîner la Russie à l'abîme.

J'ai vu et bien vu, hier vers 17h30, deux soldats français prisonniers, tenue martiale, bon air de santé, et équipement parfait. Toujours la meilleure impression. Une vingtaine de ceux arrivés au Cateau il y a quelques jours, sont repartis le 30 mars. On a pu leur faire tenir une musette remplie de linge de rechange. Ils nous ont bien remercié par l'intermédiaire de leurs gardiens.

Le temps est toujours maussade, pluie froide, vent. Le printemps se fait bien attendre.

1^{er}, 2 et 3 avril 1917

Nous entendons le canon. Tempête, pluie, vent. Je pense à nos troupes qui doivent combattre et surtout assurer leur ravitaillement en vivres et munitions dans un pays que nos ennemis ont ravagé de la façon la plus barbare. Cependant chaque communiqué nous apporte une avance des troupes anglaises sur le front entre Arras et Saint-Quentin. Cambrai nous paraît très menacée quoique si nous en croyons les dires de quelques personnes de cette région, on ne parlerait pas d'évacuation. Ceci nous rassure un peu mais beaucoup de gens font leurs préparatifs de départ. Quant à moi, je ne me fais guère d'illusions ; si les Allemands reculent derrière nous, ils ne nous laisseront pas ici et ils se donneront une fois de plus la satisfaction de piller. Je prends donc diverses dispositions en cas de départ. Je me suis fait confectionner un sac de touriste en toile, très léger, que je pourrai mettre sur le dos. J'ai composé aussi une note pour Piot, donnant par le menu ce que nous devons laisser et emporter dans les quelques papiers de la banque conservés par devers nous.

Le ravitaillement devient de plus en plus difficile, les communications entre chaque village étant soumises à des formalités de laissez-passer très compliquées. En outre le pays fourmille de policiers. Ce qui me choque cependant c'est le petit nombre d'officiers que nous rencontrons dans les rues et pourtant notre ville est la résidence de l'A.O.K 2, autrement dit le *grand quartier général de la 2^{ème} armée*.

Dimanche premier et lundi 2, les soldats français détenus ici comme prisonniers ont quitté notre ville pour aller en Allemagne. Je n'ai pas eu la bonne fortune de les voir. Tous avaient été plus ou moins munis de linge par un petit ouvrier qui fonctionne chez ces dames Picard. Madame R... désirant aller à son coffre, j'ai transmis sa demande il y a une huitaine de jours à M. von Waldthausen, chef du contrôle des banques, au moyen d'une lettre des plus correctes remise par mes soins à la kommandantur. Hier on a fait tenir à M. Picard un chiffon de papier

sur lequel on priait Mme R... d'indiquer ce que contenait son coffre. Le plus piquant est que Mme R... donnait dans sa lettre de demande, sur mon conseil, toutes ces indications. Il va sans dire que ma qualité de Directeur de la Banque est tout à fait négligée puisqu'on ne daigne pas me répondre.

Il y a des heures, depuis quelque temps, où tout courage semble m'abandonner. Je vois fuir de plus en plus les années heureuses pendant lesquelles la vie de famille aurait été si douce pour moi. Je me sens approcher avec rapidité de l'âge mûr et le temps me ravit toute la joie de vivre avec mes deux chéris. Quand la guerre sera finie, si nous pouvons nous réunir, je serai un homme démolé, cassé, et mes deux êtres chéris eux aussi auront marché dans la vie au point que je me demande si de grands obstacles ne nous sépareront pas !

4 et 5 avril 1917

Mercredi 4. Au moment de me lever, je vois la neige qui tombe à gros flocons ; les toits sont blancs et une couche épaisse couvre déjà la terre. Au loin le canon ne cesse de tonner. Je pense à nos malheureux soldats qui attaquent de concert avec les Anglais les lignes allemandes. Certes il leur faut un courage surhumain pour prendre une offensive par un temps aussi abominable sur un terrain que nos ennemis ont ravagé de la façon la plus barbare. Car comment cantonner dans les villages qui ne sont que ruines fumantes, comment se ravitailler là où les puits ont été empoisonnés ? Malgré tout, nous avons l'impression que nos vaillantes troupes gagnent du terrain. Les communiqués allemands assez confus avouent cependant un recul. Pourrons-nous passer assez rapidement la nouvelle ligne de tranchées pour chasser nos ennemis de ce pays sans qu'ils en fassent un désert ? Telle est la question angoissante que nous nous posons tous. Pendant ce temps les bruits les plus fantastiques courent dans la ville. Nous aurions repris Saint-Quentin, les Anglais auraient bombardé de fond en comble la gare et la rue d'Ille. Par ailleurs ils auraient capturé à Savy deux batteries d'artillerie et fait des prisonniers.

Jeudi 5. Encore quelques chutes de neige mais le temps semble se remettre. Toute la nuit le canon donne ; on entend des coups espacés de grosses pièces. Ce matin au moment où je sors Rip le soleil perce la nue et tout fait prévoir une belle journée. Malheureusement la terre est détrempée et toute manœuvre de troupes me semble difficile pour ne pas dire impossible dans la campagne. J'attends avec impatience le retour de mon ami Rafin qui aura sans doute lu les communiqués et nous pourrons nous faire une idée de la situation.

6 et 7 avril 1917

J'ai éprouvé hier, 6 avril, une des plus grandes joies depuis que je vis séparé de tous ceux qui me sont chers. À 3h30 de l'après-midi au moment où je venais de finir comme lecture du Vendredi Saint les *Psaumes de la Pénitence*, cet excellent M. Émile Picard m'apporte une carte postale de mon cousin le Commandant Pajot, interné en Suisse. Outre que cette carte me donne des nouvelles des miens, elle a de plus, cousu par un léger fil, dans un de ses angles, une photographie de Jacques. J'ai pleuré de joie à la vue de cette chère image et depuis lors je ne cesse de la regarder et de l'interroger. Voilà bientôt 3 ans que nous sommes séparés et sur ses traits chéris la douce image si charmante de l'enfance s'efface et disparaît pour faire place à l'expression, un peu ingénue, du jeune garçon. Il a l'air éveillé et intelligent ; on me dit qu'il travaille au lycée avec toute l'ardeur de ses 8 ans (déjà) pour faire plaisir à son papa. Pauvre enfant, voilà déjà pour lui l'entrée dans la vie de travail. Puisse-t-il avoir le goût de ce

travail et être bien *commencé* (?) par des maîtres sérieux qui lui montrent bien tout le charme d'apprendre. Ma génération, celle de 70, a été celle de la défaite, de la France mutilée. La sienne sera celle de la victoire, de la France reconstituée ! Cette carte me donne des nouvelles de tous ; Dieu une fois de plus soit béni ! Soit loué ! Ma chère femme très courageuse attend patiemment l'heure de la réunion. J'apprends que mon frère Frédéric a été blessé, mais que rétabli il travaille maintenant dans un bureau. Lui aussi aura payé sa dette à la Patrie ! Il a versé son sang, mais il a fini ou presque fini de souffrir. Pour moi je continue, seul heureusement, à gravir le douloureux calvaire. Il me faudra sans doute fuir devant l'avancée de nos frères et abandonner à une race barbare tous nos chers souvenirs. Mais si Dieu nous réunit tous, nous pourrions encore nous estimer heureux. Plus que jamais nous avons l'impression que la fureur sauvage s'empare du parti militaire allemand qui semble vouloir s'ensevelir sous des ruines et se noyer dans le sang. Tous ici nous constatons souvent la simplicité, la bonté du peuple allemand. Beaucoup de soldats exagèrent les ordres reçus dans la crainte d'aller au front. Tous aspirent à la paix ! Mais tous aussi sont tellement disciplinés et domestiqués que rien ne les fera dévier. En outre, enivrés par leur prospérité et leur force, ils ont un immense orgueil. Le petit, ouvrier, paysan, se rend mieux compte de la situation que celui appartenant aux couches sociales plus élevées, aveuglé par son orgueil.

Les nouvelles sont tout à la fois bonnes et mauvaises. Nous progressons sur tout ce front qui s'étend de l'Oise à Arras. Nous occupons les faubourgs sud de Saint-Quentin, nous prenons quelques canons et des approvisionnements, mais d'autre part les Allemands au nord de Reims nous font 825 prisonniers en un coup de main incompréhensible. Puis les Russes se font prendre une tête de pont sur la *Stochad* (?) avec 9.500 prisonniers ! Tout d'ailleurs en Russie peut donner lieu aux pires inquiétudes. Cette révolution si radicale, en pleine guerre, dans un milieu aussi arriéré, nous donnera beaucoup de mécomptes. Nos ennemis doivent compter sur des défections et des trahisons pour résister, faire durer la guerre et ruiner l'Europe. Heureusement pour nous que, levant le drapeau de la civilisation, les États-Unis avec leur président Wilson se sont définitivement rangés aux côtés des Alliés. Dans son manifeste, Wilson ne craint pas de dénoncer hautement tous les actes sauvages et barbares du parti militaire allemand. Si les États-Unis ne nous donneront qu'un faible appoint militaire, leur concours maritime et surtout financier et économique sera énorme.

Le temps beau hier, avec du soleil, s'est gâté dans la soirée. Pluies violentes, le matin chutes de neige. Je n'ai jamais vu à cette saison un temps aussi épouvantable. Quand viendra le printemps ?

8 et 9 avril 1917

Dimanche 8, jour de Pâques ! Je me suis approché ce matin de la Table Sainte et là en communion avec tous les êtres chéris qui sont de l'autre côté de l'infranchissable barrière, j'ai reçu mon Dieu. Comme je L'ai prié, pour eux d'abord, pour notre réunion prochaine, pour la France enfin ! Puissions l'année prochaine nous réunir tous les 3 pour remercier et glorifier Dieu. La journée a été superbe, du soleil peu ou point de vent.

À 1h30 de l'après-midi, plusieurs de nos avions ont survolé Le Cateau. Aussi, nombreux ont été les projectiles tirés sur eux sans résultat. Vers 3h, nouveaux coups de canon mais cette fois, paraît-il, il s'agit d'un combat d'avions dans la direction d'Inchy. On dit qu'un avion allemand a été abattu. Vers le soir le temps s'est modifié et tout me donne à penser à une journée de pluie

pour demain. Au moment de me coucher, le canon se fait entendre violemment. Il a du reste donné toute la nuit et dans la matinée du lendemain.

Lundi 9. Temps épouvantable, pluie, neige, grêle, vent. Cependant vers midi tout se calme, sauf le vent, et le soleil brille entre les nuages. Les nouvelles de la guerre ne sont pas mauvaises, les Anglais approchent de Cambrai dont ils ne sont plus qu'à 13 kilomètres. Nous tenons les faubourgs sud et ouest de Saint-Quentin et les communiqués allemands annoncent que des obus tombent sur la basilique. D'autre part nous apprenons qu'il n'est plus question de faire des évacuations. Les habitants de Cambrai sont pleins d'espoir ; ils écoutent la voix formidable du canon libérateur et attendent la venue de nos alliés. Je crains qu'ils ne se fassent des illusions !!!

10, 11, 12 et 13 avril 1917

J'ai en ce moment un fort rhume de cerveau qui me rend toute occupation cérébrale un peu pénible. Hier je souffrais de migraines, aussi ces notes sont-elles en retard. D'autre part, la mauvaise alimentation que nous subissons a donné à Marie, ma domestique, une inflammation qui s'est portée sur les jambes. Après une purgation elle va mieux, mais comme je veux la soigner le plus tôt possible, je lui ai interdit tout travail fatigant et je la fais, pour le moment, aider par une femme de journée.

Le temps que nous subissons depuis quelques jours est littéralement épouvantable. Jamais de mémoire d'homme on a vu de pareilles chutes de neige à cette époque de l'année. Ce ne sont que rafales qui amoncellent la neige dans les chemins creux ; je me demande comment nos malheureux soldats peuvent combattre par un temps pareil. Ils luttent cependant avec courage car nuit et jour nous entendons au milieu des bruits de la tempête la grande voie du canon. D'ailleurs une sérieuse offensive paraît être prise par les Anglais, direction Arras sur les routes qui conduisent soit sur Cambrai, soit sur Douai. Déjà nos alliés ont conquis les hauteurs de Vimy et de Monchy ; ils ont fait 11.000 prisonniers, un important butin - 100 canons, 40 mortiers, 150 mitrailleuses. Nos ennemis résistent avec force. Dans des contre-attaques ils ont fait 1.000 prisonniers aux Anglais. La bataille continue et nous attendons chaque soir avec anxiété le communiqué allemand qui nous donne un aperçu toujours assez exact de la situation.

Mardi 10 nous nous sommes transportés M. Piot et moi à Saint-Bénin pour payer les emprunteurs à la Chambre de Commerce. Il faut dire que tous les villages des environs sont dotés d'une kommandantur qui ne délivre plus aucun passeport. Pour permettre à tous ces braves gens de se faire un peu d'argent, force nous a donc été d'aller vers eux. Nous sommes partis le matin par une forte tourmentent de neige et après avoir fait nos paiements à la mairie nous avons été reçus à déjeuner chez le maire qui nous a traité royalement par ce temps de guerre et de famine. Le Commandant de Saint-Bénin n'a pas voulu moins faire pour nous, car il nous a fait reconduire par un soldat jusqu'à la kommandantur du Cateau, fort étonnée du procédé.

Mercredi 11, l'autorisation d'aller au coffre-fort a été donnée à Mme R... On lui permettait d'enlever ses bijoux mais elle ne pouvait retirer ses titres. Cependant autorisation était accordée de détacher pour environ 2.000 francs de coupons. Le soldat qui nous accompagnait, tout en observant la consigne, a été aussi discret que possible. Tout s'est donc passé pour le mieux.

Chaque jour nous amène un ou deux prisonniers anglais que nos ennemis promènent triomphalement par la ville. Jamais je n'ai vu des prisonniers aussi fiers que ces Anglais. Tout dans leur maintien et dans leur allure indique une confiance sans borne. Ils sont pour moi le plus réconfortant des spectacles !

Hier j'ai envoyé une carte à mon cousin Pajot interné en Suisse. Puissent ces quelques mots où j'ai mis tout mon tendre amour pour les miens lui arriver le plus tôt possible !

14 avril 1917

Le temps semble vouloir se remettre. La journée d'hier a été assez belle, le soleil s'est montré et nous n'avons pas eu de pluie. Aujourd'hui cependant le baromètre a baissé et un assez violent vent du sud-ouest s'est élevé sur le matin. Je crains que nous ayons encore de la pluie. Pendant la nuit du 13 au 14, j'ai été réveillée par des bruits de bombe. Je me suis levé et, de mon grenier, j'ai pu me rendre compte que nos avions bombardaient les gares de Busigny et d'Honnechy. Aussitôt après le canon s'est mis à donner très violemment. J'avais l'impression que l'un des l'une des deux armées se livrait à un bombardement. Les communiqués d'hier ne nous apportent que peu de choses ; de chaque côté on semble se préparer à une forte action dès que le temps le permettra. J'ai toujours une grande confiance dans l'armée anglaise qui chaque jour gagne en force et en bonne organisation. Par Caudry, nous avons des nouvelles assez vagues de Cambrai. On ne parle pas d'évacuer cette ville.

15, 16 et 17 avril 1917

Aujourd'hui 17, tempête ; il nous est impossible d'avoir du beau temps. Le commencement de la journée est passable puis, quand vient le soir, la pluie se met à tomber. La végétation est en retard comme jamais cela ne s'est vu. Nous allons sans doute vers la famine.

Dimanche 15 j'ai vu défiler sous mes yeux pendant que nous faisons le bridge chez les Picard un groupe de prisonniers français. Ils étaient une quinzaine, en tête marchait un officier et un sous-officier. De minuscules galons les distinguaient de leurs hommes dont l'équipement est identique. Ils me semblaient fatigués et quelque peu déprimés. Notre présence sur le pas de la porte n'a pas paru leur être agréable, et cependant ce n'était pas la curiosité qui nous poussait vers eux, mais la joie de voir des soldats français. Quand nos compatriotes recevront ces musettes confectionnées ici avec tant d'ardeur par nos dames, ils nous pardonneront.

Depuis hier 16, toute la ville est un peu en émoi par l'annonce d'un nouveau train d'émigrés pour la France. Ceux qui étaient encore hésitants au mois de janvier ont maintenant vite pris leur parti. Comme, somme toute, nos ennemis ne respectent rien et que pour eux la propriété privée n'existe pas, les femmes, les enfants, les vieillards, les infirmes vont tout abandonner et s'enfuir à tire-d'aile vers la douce France. Il faut avant tout sauver la race, et je prêche tous les hommes restés ici avec leur femme et leurs enfants d'avoir le courage de se séparer et de les envoyer loin du danger. D'ailleurs, au fur et à mesure de l'avancée de nos armées, les Allemands feront le vide devant elles. Ils raseront tout, emmèneront les hommes de 15 à 60 ans dans des camps de concentration et laisseront les femmes et les enfants au hasard du combat.

Toute la famille de M. Piot, mon caissier, composée de sa femme, sa fille, sa mère, sa sœur et son fils, son beau-père et sa belle-mère, va partir. Le malheureux va se trouver un peu seul, mais mieux vaut pour tous faire maintenant le sacrifice que de se quitter sous les obus !

Les conditions de départ doivent être les mêmes que précédemment. Cependant sur la fiche manuscrite affichée à la porte de la mairie, les femmes capables de travailler ne seraient pas

autorisées à partir. Beaucoup de personnes ici ont, comme moi, l'impression que les événements pourraient se précipiter, tout au moins dans notre région. L'armée anglaise avance toujours sur Douai et Cambrai quoique les Allemands disposent de grandes forces et contraignent par instant nos alliés de reculer quelque peu ; il est évident que la pression continue. À Cambrai des mortiers allemands sont installés aux portes de la ville et tirent sur les lignes anglaises. On ne parle pas encore d'évacuer Cambrai, mais on a fait hier un appel de 800 hommes et d'autre part le bruit court que les Allemands s'approprient dans les maisons encore habitées les meubles à leur convenance ! Ceci est un signal de départ !

Le Kronprinz de Saxe logé chez M. Eugène Picard quitte le Cateau aujourd'hui pour la Russie. Il venait de Saint-Quentin. Sa présence dans nos murs n'aura pas été de longue durée. Le jeune prince d'ailleurs ennemi du décorum, sortait peu, toujours sans suite, et était très souvent à l'église. Sa pitié était toujours aussi simple qu'exemplaire.

Les denrées américaines n'arrivent plus. Nous vivons sur notre stock. Combien de temps cela durera-t-il ?

18 avril 1917

Hier 17h, La dépêche allemande est affichée à la vitrine du libraire allemand installé sur la place dans un magasin de nouveautés dont on a brutalement expulsé la propriétaire. Jamais je n'ai vu une telle affluence de monde autour du petit carré de papier écrit en langue étrangère. Quelque chose d'insolite se passe, je me mêle au groupe. Les visages des soldats allemands ont une singulière expression. À bien les étudier on y lit une vague inquiétude, ils lisent longuement, semblent chercher un sens caché sous ces quelques lignes improvisées. Ils se pressent les uns derrière les autres, lisent le cou tendu, ne se parlent pas et s'en retournent. Je puis joindre un de mes amis qui lit l'allemand. « *Cela va bien pour nous* », me dit-il. Ce télégramme est difficile à traduire mais on a l'impression que ces phrases alambiquées masquent une quasi défaite. Le soir, au bridge, les esprits se donnent carrière. Les uns s'attendent à l'annonce d'une grande défaite allemande pour demain, les autres, et je suis de ceux-là, réservent leur appréciation. En réalité, et j'ai pu m'en convaincre aujourd'hui par la lecture des communiqués allemands et français traduits par Rafin, nous avons attaqué de Soissons à Reims sur un front de 40 kilomètres et nous nous sommes rendus maîtres de toute la première ligne de tranchées et d'une partie de la seconde. Jusqu'ici 10.000 prisonniers. Jusqu'où ira notre succès ? Toute la question est là ! Mais d'ores et déjà la phraséologie du communiqué allemand peut nous permettre beaucoup d'espoirs ! J'attends avec impatience le télégramme de ce soir. Il tombe une pluie fine, pourvu que le mauvais temps ne contrarie pas nos opérations. Les Anglais en sont à 14.000 prisonniers et 194 canons. Espérons que Dieu aura pitié de nous et que nous touchons au moment de la délivrance !

19 avril 1917 - 3h du soir

Le télégramme allemand affiché hier vers 5h ne m'a apporté que déceptions. Je m'attendais à lire un recul et je n'y vois que résistance de la part de nos ennemis sans annonce d'aucun percement de leur ligne. D'ailleurs, comment manœuvrer et combattre par un temps aussi détestable que celui que nous subissons depuis plusieurs mois ! Le communiqué français de ce matin dans *La Gazette de Cologne*, nous parle bien des combats engagés sur tout le front de Soissons à la Champagne, mais ne nous ne distinguons pas encore ni le but, ni le résultat de cette offensive. Nous avons fait de 12 à 14.000 prisonniers. Les Allemands prévenus de notre

attaque par la violence de notre feu avaient massé 18 divisions pour nous résister. Tout indique jusqu'ici qu'ils ont eu à subir de grosses pertes du fait de notre artillerie.

L'Allemagne souffre de la disette. La ration de pain des soldats a été diminuée d'un tiers et les ouvriers métallurgistes de Berlin sont en grève depuis quelques jours, au nombre de 125.000, réclamant une nourriture plus suffisante. La disette d'ailleurs semble menacer le monde entier puisque le président Wilson fait un appel pressant aux peuples des États-Unis d'avoir à intensifier la production en céréales. Ici nous vivons encore à peu près grâce aux stocks du C.R.B et aux réserves du pays qui d'ailleurs vont en s'épuisant. Nous avons, par raccroc, de la viande volée sans doute à l'abattoir allemand mais à des prix excessifs. On paye de 3 à 4f la livre ! Les légumes font absolument défaut.

20 et 21 avril 1917

Le temps paraît meilleur ; depuis hier le baromètre remonte, le vent passe dans la direction du nord, la lune entre dans une nouvelle phase, tout nous fait espérer une entrée rapide et certaine dans le printemps si attendu.

Les nouvelles que nous lisons dans *La Gazette de Cologne* nous donnent beaucoup d'espairs. Au point de vue militaire notre offensive qui s'étend en réalité de Saint-Quentin à la Champagne inclusivement paraît donner des résultats.

Quoique les Allemands s'efforcent de clamer qu'aucun des buts tactiques ou stratégiques n'a été atteint, il est évident que nous nous sommes rendus maîtres de leur première ligne de tranchées sur un vaste front. Nous allons sans doute, de concert avec les Anglais, continuer et affermir cette vigoureuse pression. Jusqu'à ce jour nous comptons 17.000 prisonniers, 95 canons et un important butin. La vallée de l'Aisne semble dégagée au nord de Soissons, et Lens incendiée en ce moment par les Allemands va tomber aux mains des Anglais. Par ailleurs, les Austro-Hongrois fatigués plus encore que les Allemands de la guerre, s'agitent en vue de la paix et les socialistes allemands, influencés par la révolution russe, semblent dicter des ordres au gouvernement du Kaiser. Les grèves des ouvriers métallurgistes de Berlin et de la Saxe n'ont été apaisées que par des concessions inconnues de nous, mais grosses de conséquences pour un régime aussi despotique que celui de l'Allemagne. Enfin, les Allemands s'efforcent de profiter des événements révolutionnaires de Russie pour traiter séparément la paix avec cette nation. Ils font courir les bruits parmi leurs troupes qu'ils sont près de réussir ; ainsi les soldats croient avec leur simplicité ordinaire que, libérés du côté russe, ils auront facilement raison de l'Angleterre et de la France. Quoique la révolution russe me semble grosse de dangers pour l'avenir, je reste persuadé de la fidélité de nos alliés. Ils doivent comprendre que faire le jeu des Allemands, c'est restaurer l'impérialisme en Russie.

Cependant l'offensive anglaise sur l'armée du Kronprinz de Bavière a eu un résultat apparent pour nous. L'armée qui s'était intercalée entre nous et celle se trouvant à Cambrai s'est évaporée, elle a fondu au feu anglais, et nous allons sans doute revenir à l'organisation de l'année dernière. Déjà Montay et Croix-Forest sont rattachées à notre kommandantur et on parle de rendre à notre armée Caudry et Solesmes.

Hier au soir sont arrivés 605 évacués d'Homblières, village situé à 4 kilomètres de Saint-Quentin. Ces malheureux avaient quitté leur commune il y a une huitaine de jours pour être dirigés sur Séboncourt près de Bohain. Ils étaient très déprimés et une fois de plus nous avons

vu le lamentable défilé des chariots chargés de bagages et suivi de femmes et des enfants ; peu d'hommes dans la force de l'âge. Ils sont sans doute séparés de leur famille et enlevés comme prisonniers. Les vieillards et les infirmes étaient montés dans des voitures soit à chevaux soit automobiles. Tous ont été dirigés sur Croix-Forest. Les autorités allemandes, sous la conduite de notre von Helldorf en personne, ont assuré l'ordre à la gare avec une certaine humanité que nous devons reconnaître. Cet exode nous donne une fois de plus à réfléchir. Beaucoup d'entre nous pensent au moment où pareille chose nous sera réservée.

Nos amis Picard et Seydoux sont revenus de Maubeuge hier où ils avaient été pour des questions de ravitaillement. Là-bas on est à l'optimisme le plus complet depuis l'offensive. On se voit débloqués sous peu, on remarque une inquiétude inaccoutumée chez les Allemands, on reste persuadés du succès rapide !

22, 23 et 24 avril 1917

Le temps s'est définitivement remis au beau et quoique le vent du nord-est souffle encore assez âprement nous avons la douce impression d'entrer dans le printemps. La végétation est en retard d'au moins un mois. On travaille avec ardeur au jardin dans l'espoir de suppléer par des légumes au manque de ravitaillement. Je ne vois pas dans les champs cette autorité déployée par nos ennemis les années précédentes ; le blé d'hiver sera maigre, quant au blé de printemps, je ne pense pas qu'on ait pu en semer. Sans doute le remplacera-t-on par de l'avoine.

Dimanche soir 22, M. Picard nous avisait de l'arrivée de l'ordre d'enlever tous les matelas. Cette décision nous bouleverse tous et nous prenons des dispositions en vue de modifier le mieux possible notre mode de couchage. Nous enlèverons sans doute de la laine des matelas pour rembourrer nos sommiers élastiques ; d'autres feront des matelas de plumes avec le duvet des oreillers et traversins, duvet qui sera remplacé par la laine. Bref, nous sommes tous plus ou moins dans la consternation et nous voyons dans cet ordre des signes avant-coureurs de l'évacuation. Plus que jamais je bénis Dieu d'avoir permis que mes deux chéris ne voient pas ces calamités.

Hier 23 l'ordre a été reporté en ce qui concerne la ville du Cateau, mais confirmé pour les campagnes. Nous conserverons nos matelas tant que l'A.O.K séjournera dans nos murs. C'est toujours du temps de gagné !

Madame Rob...(ert) a été appelée hier 23 devant le juge pour outrage aux gendarmes.

Voici les faits : il y a quelques jours ces dames travaillaient chez madame Émile Picard quand on signale le passage de prisonniers français. Aussitôt tous de courir sur le devant de la porte. Mme Robert femme de tout cœur et très exubérante, fait des signes de sympathie à nos soldats. Le gendarme d'escorte la presse de rentrer, veut la pousser, mais elle d'un mouvement instinctif lève la main en disant « *Ne me touchez pas !* », puis quand le convoi est passé, elle crie à des voisins d'en face « *En voilà de sales boches...* ». Malheureusement, un des domestiques du commandant était à la fenêtre de la maison mitoyenne à celle des Picard, il entend et ricane « *Ah Madame Rob...prenez garde à vous, la guerre n'est pas finie !* » Madame Robert a subi son interrogatoire, le propos n'a pas été retenu, mais le cas de rébellion aux gendarmes poursuivi. Jusqu'ici nous ne connaissons pas la suite, tout dépend du commandant qui classera l'affaire ou qui la soumettra à un conseil de guerre. Je crains que nos ennemis, sachant Mme Robert riche, ne lui infligent une forte amende.

Hier encore le jeune Jacquemart et son père se sont vu condamnés à 10 marks ou 2 jours de prison pour n'avoir pas salué un officier que d'ailleurs ils n'avaient pas vu !

Mme Aubry, femme du notaire prisonnier en Allemagne depuis le début de la guerre, traverse en ce moment une crise de dépression nerveuse inquiétante. Cette femme si vaillante jusqu' alors, qui avait résisté à tout, est tombée très bas brusquement.

Chaque jour et plusieurs fois par jour, une sirène nous annonce le passage d'avions alliés. Le passage a lieu généralement au nord-est du Cateau, nous entendons quelques coups de canon et tout se borne là. Le soir tout l'horizon de Cambrai à Saint-Quentin est sillonné de lueurs des tirs de canon ; nous n'entendons le bruit que très faiblement. Nous craignons, à la lecture des communiqués, de voir une fois de plus notre offensive arrêtée. Depuis 3 ou 4 jours, nous n'avancons plus et nous récapitulons notre butin. Joint à celui des Anglais, il s'élève depuis le 9 avril à 33.000 prisonniers et 330 pièces de canon. C'est très intéressant mais ce n'est pas encore pour nous la délivrance finale !

25 et 26 avril 1917

Toujours du beau temps, mais très froid. Par moment de lourdes nuées obscurcissent le soleil et nous rappellent que le doux printemps n'est pas encore arrivé !

Je continue à être assez inquiet de l'état de santé de Mme Aubry. Cette malheureuse jeune femme passe en ce moment une crise nerveuse d'autant plus inquiétante qu'elle a le moral très frappé par le souvenir d'une crise analogue qu'elle eut à subir quelques années avant son mariage. J'ai fait des démarches auprès du soldat de la kommandantur chargé du logement en vue de lui ménager les impressions désagréables de logement, et de lui réserver sa salle de douche. Je dois avouer que j'ai trouvé auprès de ce soldat - omnipotent ici - le plus grand désir de ménager Mme Aubry. Quant au médecin avec lequel j'ai eu une conversation, il m'a paru un excellent homme, mais très peu fait pour agir sur sa malade. D'autre part on hésite à faire venir la mère qui habite à quelques kilomètres d'ici. On craint que cette visite ne soit nuisible et puis madame B... est, elle aussi, dans un état de santé assez précaire. Qu'elle triste situation.

Mardi 24, dans le courant de l'après-midi, j'ai accompagné un de nos clients au coffre-fort. Comme précédemment le soldat allemand était bien présent mais il a laissé faire tout ce qu'on a voulu et n'a pas exercé une surveillance indiscreète. Monsieur D... a donc détaché ses coupons et enlevé ses bijoux. Pour ma part j'ai retiré la montre ancienne et les diamants de ma Lisa ; si un train d'émigrés a lieu, je ferai passer ces bijoux en France par une personne sure.

Hier un inconnu est venu me proposer un beau jambon et un saucisson. 4f le saucisson et 10f le kilo pour le jambon. Il pesait 5,5 kilos. J'ai pris le tout. Il faut se ravitailler coûte que coûte.

Les anglais continuent leur offensive sur les routes qui conduisent d'Arras à Douai et à Cambrai. Nos ennemis repoussent toutes les attaques mais nous avons ici l'impression que les Anglais gagnent du terrain. Nous attendons les communiqués avec impatience. Cambrai n'est pas évacuée mais le village de Bournonville vient de l'être sur Cambrai. J'ai l'impression que des craquements se font entendre dans la formidable machine allemande. Le peuple allemand, il me semble, commence à se rendre compte du motif de cette guerre épouvantable ; mais quand et comment ses yeux s'ouvriront-ils complètement ? Il y a des moments où je vois la fin du fléau par l'avènement de l'Internationale ! Le socialisme universel, le peuple souverain !!!

27 et 28 avril 1917

Depuis ce matin, violente canonnade qui me paraît venir du côté de Cambrai. Les Allemands poussent-ils une contre-attaque ou nos amis les Anglais continuent-ils sur le front Arras-Cambrai cette poussée lente mais victorieuse qui nous donne tant d'espoir ? La suite nous éclairera. Les communiqués allemands sont assez vagues ; aucune indication de lieu et d'autre part, beaucoup de phraséologie pour célébrer les vertus guerrières de tous les Allemands, depuis les soldats qui versent leur sang pour la Patrie jusqu'aux femmes, enfants et vieillards qui travaillent dans les usines. La vérité est que le peuple allemand, épuisé par le manque de nourriture et démoralisé par la longueur de la guerre, aspire ardemment à la paix. On a l'impression d'une active propagande socialiste chez tous les peuples de l'Europe Centrale. La Russie a donné le branle. Le grain germe, mais lentement, chez ces peuples domestiqués et qui n'ont comme connu que la prospérité sous leur Empereur.

Le militarisme allemand a joué sa dernière carte avec la guerre sous-marine sans merci. Je crois qu'il a perdu la partie. La bataille d'Arras se déroule avec une violence inouïe. Les troupes anglaises nombreuses, bien outillées, bien aguerries et bien entraînées gagnent chaque jour du terrain cependant que du côté allemand les pertes en hommes sont encore plus considérables. Sur le front de la Champagne nous devons préparer une nouvelle offensive.

Des renseignements que nous avons des saint-quentinois évacués sur Monthermé nous représentent leur situation comme déplorable. Ils ont la plus grande peine à se ravitailler dans ce pays déjà pauvre et ravagé par les troupes. La viande y atteint des prix qui varient entre 15 et 20 francs le kilo. Les plus riches comme les plus miséreux sont heureux de pouvoir s'alimenter aux soupes populaires. Ces émigrés sont en butte à l'hostilité des indigènes qui les considèrent comme des bouches inutiles. Nous allons de plus en plus vers une catastrophe économique ! La situation est la même en Belgique ! Quant à nous, jusqu'ici tout se passe à peu près bien mais il faut faire des bassesses pour obtenir du ravitaillement. On est à la piste de toutes les occasions, on se méfie de son voisin, on cache ce que l'on peut avoir de provisions. Plus que jamais les menus sont d'un compliqué sans nom !

29 et 30 avril 1917

Temps exquis, soleil printanier ; on éprouve la joie de revivre après le long et dur hiver, mais toute cette joie sombre dans les angoisses de l'heure présente. Pendant que tout renaît dans une lumière bienfaisante et que dès l'aube le concert des oiseaux monte vers le ciel, la voix du canon donne sans répit. Pendant la nuit du 29 au 30, cette voix était plus élevée que de coutume, si bien que réveillé à 4h, je suis monté au grenier pour mieux me rendre compte d'où elle venait. Toute la ville était calme, les oiseaux chantaient, les coqs s'appelaient de ferme en ferme, mais sur la ligne de feu de Cambrai à Saint-Quentin, quel roulement sinistre.

Vers 8h tout rentra dans le calme. Les journées sont incolores, cependant nous avons l'impression de la continuité de l'offensive anglaise sur les routes Arras-Cambrai et Arras-Douai.

Au dire des Allemands, et ils doivent être dans le vrai, les dernières attaques anglaises ont dû être infructueuses. Nos vaillants alliés n'ont pas gagné de terrain et ont subi des pertes sanglantes. Cependant avant de porter un jugement complet, il nous faut attendre les communiqués anglais. Peu à peu la manœuvre d'Hindenburg apparaît comme devant être destinée à gagner du temps et à économiser des hommes pour permettre à la guerre sous-marine de produire son effet. En outre, les Allemands doivent compter sur la désorganisation

de l'armée russe qui d'ailleurs est totalement impuissante dans cette période de dégel. Nos ennemis sont-ils encore assez fort pour prendre une offensive de grand style ? Espérons que non. En tout cas, la bonne *Gazette des Ardennes* nous prévient charitablement qu'en cas de recul, le pays sera complètement rasé jusqu'à la frontière allemande. Et après. Déjà les journaux de l'Entente parlent de représailles. Que le peuple allemand prenne garde à ses mauvais bergers ! Il faudra payer un jour ou l'autre.

Hier je rencontrais un soldat, autrefois de garde au port de Fesmy, et qui part au front. Nous avions causé de paix il y a quelques mois, lui n'y croyait pas, moi je l'espérais. Sans doute ne comptait-il pas partir au front, mais aujourd'hui que son tour est venu, il demande et croit à la paix. Sur ma question de quand et comment, il répond dans 2 mois et par le socialisme ! C'est la dernière carte des journaux allemands dont le gouvernement fait risette aux socialistes russes. J'y avais cru un moment avec le Congrès de Copenhague, congrès où devaient se réunir les travailleurs du monde entier. Je pensais que le seul moyen de terminer la guerre était pour les peuples de laisser leurs gouvernements et de discuter eux-mêmes la question. Mais le refus des socialistes français de prendre part au Congrès auprès des socialistes allemands et autrichiens indique clairement que ces derniers ne sont encore que des instruments dociles dans les mains de leur Kaiser.

Pendant que le peuple allemand crève de faim, leurs maîtres continuent à faire ripaille. Après avoir expulsé de son magasin - très vaste, très éclairé et situé à l'angle de la place près de l'hôtel de ville - un de nos concitoyens, nos ennemis ont loué, ou donné, le local à un mercanti chargé d'y installer un café-restaurant, casino modèle pour officiers. Il va sans dire que tout se fait sur réquisition, décor, vitrerie, peinture, plancher, car on a exhaussé la salle d'au moins un mètre et chambardé toutes les installations de rayonnage. Le mobilier, chaises, tables etc... est du mobilier volé dans les maisons des particuliers ! C'est la guerre ! Et pour qu'on ne manque pas de denrées du pays, le commandant a une ferme modèle où on dépose, toujours sur réquisitions, lait, œufs...etc. C'est la guerre, mais pas pour tout le monde !!!

1^{er}, 2 et 3 mai 1917

Il fait un temps merveilleux ! Du soleil, pas un nuage au ciel, une légère brise de sud-est. Malgré la tristesse de l'heure présente, on éprouve la joie de vivre. C'est le printemps, tout renaît. Les haies peu à peu reverdissent et les arbres tendent vers le soleil des grands bras encore décharnés mais que l'on sent prêts à s'épanouir. Pourquoi faut-il qu'à quelques kilomètres d'ici les hommes s'entretuent avec une fureur sauvage ? Pourquoi nous les martyrs, sommes-nous constamment torturés par ces hommes qui, pris en particulier, ne sauraient que faire pour nous rendre service ? Nos ennemis, du moins ceux que la passion n'aveugle pas, se sentent perdus ; ils comprennent que le monde enfin se soulève contre leurs procédés barbares. Beaucoup voudraient en sortir d'une façon honorable, mais comment réparer les ruines matérielles et adoucir toutes ces plaies morales commandées de propos délibéré et exécutées de sang-froid ? Impasse épouvantable où nous les envahis sommes acculés avec nos bourreaux. Car ces derniers nous avertissent charitablement dans *La Gazette des Ardennes* que tout notre pays sera rasé au fur et à mesure de leur retraite. On pourrait leur dire *et après* ? Quand nous serons en Allemagne, la carte à payer sera encore plus élevée.

Mardi premier, j'ai été convoqué, ainsi que tous les hommes susceptibles de travail et réformés, à une *revue de capacité*. Cette revue était faite par 2 sous-officiers de la kommandantur.

Comme j'évite autant que possible de me faire remarquer et que par ailleurs les sous-officiers de la kommandantur n'ont aucune vengeance à exercer contre moi, tout s'est fort bien passé. De même pour mes amis Eugène Picard, Ménard, Piot.

Chaque jour et même plusieurs fois par jour nous sommes survolés par des aéros alliés. La sirène allemande siffle 3 fois de la façon la plus lugubre, des coups de canon sont tirés sur les oiseaux de France puis tout retombe dans le silence. Jusqu'ici aucun accident encore au Cateau du fait des bombes tirées sur les avions. Mais à Troisvilles un homme a été tué !

4 et 5 mai 1917

Non seulement nos ennemis cherchent par tous les moyens possibles à ruiner notre malheureux pays, mais encore ils s'ingénient à démoraliser la population ouvrière. Ils embauchent, par ordre, des ouvriers et ouvrières, leur donnent un travail quelconque pour lequel il est alloué 3f. Ces travailleurs arrivent le matin vers 8h et quittent le chantier à 17h, après un repos d'une heure et demie. On en fait le moins possible. Ce serait parfait si l'Allemagne payait cette main d'œuvre, mais il n'en est pas ainsi car ce sont les communes qui doivent payer. Beaucoup de femmes sont employées comme femmes de journées pour faire le ménage des officiers ou des bureaux, et on ne saurait croire le désordre, le gaspillage engendré par cette manière d'opérer. Dans les maisons inhabitées on ne sait guerre ce qui s'y passe ; dans celles où les propriétaires sont restés, la saleté règne en maîtresse. En outre on brise, on casse, on ne prend aucun soin. Si vous réclamez, on fait de suite intervenir l'Allemand qui donne aussitôt tort au malheureux propriétaire. Un cultivateur des environs, me disait ces jours derniers toutes ses inquiétudes au sujet de la main d'œuvre après la guerre.

Somme toute nous avons peu ou point de misère dans la population. D'aucuns prétendent même que l'ouvrier est plus heureux qu'avant la guerre. Cela est sans doute exagéré, toujours est-il qu'il travaille moins et ne dépense plus son salaire à l'estaminet. On pourrait croire qu'en agissant ainsi l'Allemand s'attachera la population ; il n'en est rien, la haine subsiste toujours et elle subsiste du fait de la brutalité et de la maladresse de nos ennemis. Les déportations dans l'est, alors qu'ici pour des travaux de chemin de fer des Belges et des lillois étaient conduits de force, les réquisitions de cuivre, la prise prochaine des matelas, tout anime nos Français d'une haine profonde contre l'Allemand. À Montay tous les matelas ont été enlevés hier ; les toiles sont numérotées ; on les rendra pour les remplir de paille ou de copeaux. Rien jusqu'ici pour nous. Notre tour viendra.

L'ordre de saluer tous les officiers a été rapporté ; sans doute le général de l'A.O.K et son État-Major étaient-ils ennuyés d'avoir plus ou moins à répondre. Le *restaurant von Helldorf* fait florès. Quand vous passez sur la place, vous voyez dans un décor genre restaurant des villes d'eau, tous ces messieurs qui mangent de fines choses sur des petites tables couvertes de linge fin et de fleurs. On y joue, on y fume d'excellents cigares bagués. Le poste dans la maison mitoyenne se presse autour d'une mauvaise gamelle où dans un liquide répugnant flottent des choses sans nom - viande ou poisson, on ne sait !

Quand donc le peuple allemand comprendra-t-il ?

Hier, nous avons eu du veau au C.R.B, veau venu de Hollande probablement. Le temps étant très orageux, il a dû être débité très rapidement. Avant-hier je me suis procuré du veau du pays à 5f le kg !

6, 7 et 8 mai 1917

Ce matin après des journées magnifiques, pluie d'orage, pluie bienfaisante pour les jardins cultivés avec ardeur et où le manque d'eau commençait à se faire sentir. Hier 7, vers midi une violente canonnade aérienne, sirène etc...11 de nos avions survolaient Le Cateau, se dirigeant du sud au nord. Ils passaient très haut, comme des mouettes blanches, poursuivis dans leur marche par le feu des canons anti-avions. À chaque coup de ces canons un léger flocon de fumée, noir d'abord puis blanc ensuite, restait quelques minutes dans le ciel ponctuant ainsi la marche de nos avions.

Les journées passent toujours pour nous dans la tristesse et les angoisses. Chaque jour apporte une peine de plus à ce long martyre que nous subissons depuis presque 3 ans. Nous attendions beaucoup des offensives françaises et anglaises déclenchées le mois dernier, mais elles semblent maintenant donner un si mince résultat que nous nous demandons si cette épouvantable guerre finira par les armes. Il est hors de doute que, pour tout homme raisonnable, les Allemands sont perdus, mais ne nous enseveliront-ils pas sous leurs ruines ? Et nous, les habitants des pays occupés, leurs otages, jusqu'à quel point se serviront-ils de nous pour traiter, car nous nous sommes toujours leur gage et ils le tiennent bien. Cependant, on sent le peuple allemand très fatigué de la guerre mais le parti militaire, si puissant et qui se sent perdu, ira jusqu'au bout ; et nous qui connaissons les procédés savons ce que cela veut dire.

Le train des immigrés pour la France paraît retardé pour le moment, aucune date n'est encore fixée.

9 et 10 mai 1917

Toujours sans nouvelles de Porez et par conséquent de tous ceux qui sont en France et que j'aime. Cependant chaque mois, je ne cesse d'envoyer à ce brave garçon, prisonnier de Maubeuge, un petit mandat. Comme sa dernière carte date de fin janvier, je me suis adressé à la kommandantur pour savoir si je pourrais avoir un accusé de réception de l'argent envoyé. Les scribes de la kommandantur m'ont bien reçu et après remise des talons de mes mandats, le nécessaire sera fait. Peut-être pourrai-je être fixé sur le sort de mon prisonnier.

Hier 9, j'ai vu le Dr Anselme évacué de Péronne et depuis lors réfugié à Saint-Bénin. Il m'a annoncé la nouvelle assez surprenante de son départ prochain pour la France. Le commandant de Saint-Bénin, car ce village est doté d'une kommandantur de front, est des plus bienveillants. Il a fait droit à la majeure partie des demandes et beaucoup de nos concitoyens vont retourner en France. Le train doit être formé samedi 12 à Saint-Souplet. Ici, point de nouvelles de rapatriement, aussi beaucoup de personnes restent un peu sceptiques sur ce départ prochain. J'ai vu avant-hier une note du Contrôle des Banques autorisant les personnes désignées pour repartir en France à déposer leurs titres à la Banque Verley, banque sous séquestre. Un reçu, sans désignation de numéros, serait délivré. Je considère cette mesure comme excellente car elle va permettre aux évacués d'avoir au moins un titre ou mieux une reconnaissance presque en règle et capable de procurer un commencement de preuve. Il y aura de ce fait de grosses demandes. Le représentant de la Maison Verley au Cateau va avoir à organiser tout un service assez compliqué. C'est un brave garçon, mais il n'a pas l'étoffe suffisante pour prendre une initiative quelconque.

Le temps est magnifique. Après la pluie d'orage du 8, nous avons du soleil et de la bonne chaleur. La campagne renaît à vue d'œil, les arbres se couvrent de feuilles et de fleurs. Dans les jardins on travaille avec la plus grande ardeur.

Les nouvelles de la guerre sont assez bonnes. Nous sommes maîtres du fameux *Chemin des Dames* et nous le maintenons malgré les violentes contre-attaques des Allemands. Dans ces combats nous avons fait plus de 6.000 prisonniers. Si les Russes et les Italiens poussaient une vigoureuse offensive, nos ennemis pourraient se trouver en mauvaise posture. Les Allemands voudraient la paix, mais ils comptent toujours sur leur campagne sous-marine pour obtenir des conditions favorables.

11 et 12 mai 1917

Grande animation ces jours derniers par la nouvelle du départ prochain d'un train d'émigrés du Cateau pour la France. Les listes se couvrent de postulants, beaucoup de saint-quentinois et de catésiens. On intrigue auprès des autorités civiles et aussi allemandes. Le premier point pour se faire admettre et d'être considéré comme impropre à tout travail par le médecin allemand qui doit passer la visite. Déjà quelques saint-quentinois âgés de moins de 60 ans sont venus apporter à M. Marchandise, qui organise ce train, des bons du médecin. Il y a donc des tours de faveur en dehors de la visite qui doit avoir lieu demain dimanche. Ceci met en éveil mon ami Rafin qui, refusé à la visite en janvier dernier, se remet à nouveau sur les rangs. Grâce à un mot de M. Émile Picard au médecin, il a pu avoir le soir son certificat médical. Me voici donc à la veille de me retrouver seul comme avant juillet 1916 ! Ce sont de nouvelles perspectives de longues heures de tristesse et de solitude. Dieu me donnera-t-il le courage nécessaire de supporter cette épreuve. Je l'espère ! Je Le prierai tant et mes chéris prieront aussi !

La ville du Cateau a à verser une contribution de guerre de 800.000 francs pour 1917 dont 80.000 francs en espèces ayant cours. Cette fois cependant, les autorités allemandes ne permettent pas de faire fonctionner la machine à assignats de Gommegnies, il faut que la ville emprunte aux particuliers de manière à remettre en circulation la monnaie fiduciaire. La ville émet donc des obligations de 1.000 francs remboursables 6 mois après la conclusion de la paix sans intérêt. En cas de non-remboursement par la ville à ce délai, l'intérêt est de 5%. On accepte les bons communaux sans distinction. Le nombre de ces bons est si grand aux mains de nos concitoyens qui ont trafiqué et leur variété si étendue que beaucoup saisissent cette occasion de liquider un papier monnaie sujet à caution. Nous recevons M. Piot et moi ces versements à la Caisse d'Épargne.

Mme Aubry, plus malade, sombre dans des accès de neurasthénie aigue. Sa mère Mme Busigny qui habite une grosse ferme des environs est venue aujourd'hui. Il a été décidé qu'elle abandonnerait tout pour passer en France par le train des émigrés !

13, 14 et 15 mai 1917

Les chances de départ de mon ami Rafin augmentent de plus en plus. Dimanche 13, il était en possession d'un certificat du médecin constatant qu'il avait une maladie de cœur. Lundi, son nom sur la liste des partants était maintenu et ne donnait lieu à aucune objection. Il est inutile de dépeindre toute la joie de cet ami qui, après 3 ans de séparation, voit s'ouvrir la perspective de rentrer en France où l'attendent sa femme et ses enfants. Je vais perdre un camarade que je connaissais depuis longtemps, un compagnon d'infortune avec lequel je n'ai jamais eu

l'ombre d'un différent et qui m'aidait à supporter toutes les tristesses de l'heure présente. Pour moi, je reste où mon devoir me commande de rester. J'aurais pu, faisant valoir mon état de santé si précaire en ce moment, me faire admettre dans le train des émigrés, je n'aurais même pas eu à faire jouer les pistons qui ont tant agi dans ce dernier départ. J'ai depuis quelque temps des accidents nerveux assez significatifs. Si nos ennemis se montrent plus faciles pour autoriser les hommes en dessous de 60 ans à quitter la France, ils défendent d'emporter les fortunes. On ne peut prendre avec soi que 50 francs d'argent français ; les bons communaux sont autorisés jusqu'à une somme illimitée. C'est assez dire que l'on veut mettre à la charge de la France de nouvelles bouches inutiles. Somme toute on ne retient dans le pays que ceux qui peuvent travailler, hommes et femmes.

Nous avons entendu dimanche et lundi une forte canonnade et nous ne savons pas encore les résultats de ces combats. Nous pensons cependant que des batailles extrêmement violentes se livrent à Roeux et Bullecourt. Les Allemands contre-attaquent très vigoureusement les Anglais. Peu au point de prisonniers, les batailles doivent être très meurtrières.

Je prends de nouvelles précautions pour sauvegarder autant que possible nos coffres-forts dans le cadre d'un recul des Allemands et d'un combat au Cateau - ce que je ne crois pas - mais enfin il faut tout prévoir. Je me suis entendu avec un plâtrier pour faire disposer tout autour de nos coffres qui ne sont pas en cave, des sacs remplis de sable de terre. J'espère ainsi amortir les brisures pouvant survenir à la suite d'un éclatement d'obus. La kommandantur a autorisé ce travail ; les sous-officiers ricanent un peu, mais sont moins affirmatifs dans leur assurance d'un recul impossible de l'armée allemande. Ils disent seulement que ce ne sera pas pour cette année, mais peut-être pour l'année prochaine.

Hier nous avons reçu M. Piot et moi des versements des particuliers pour la contribution de la ville. Je reste étonné des fortunes faites par les ravitailleurs pendant la guerre.

Madame Aubry, femme du notaire, décidée maintenant à partir en France paraît aller mieux. Je m'occupe de lui faciliter ce départ et de protéger ce qu'elle pourra laisser dans son immeuble.

16 mai 1917

Il se passe en ce moment des faits assez curieux relatifs aux trains d'évacuation. Nos ennemis sur un mot d'ordre venu de haut-lieu se montrent aussi faciles que possible sur les départs. Nombre de personnes qui en raison de leur âge n'avaient pas osé se faire inscrire, se présentent, sollicitent une visite du médecin et reçoivent un certificat de maladie. Les docteurs ont l'ordre sans doute de se montrer très *coulants*. On parle même d'une nouvelle visite en masse dans laquelle se fauileraient les évincés de la première heure. Mais voici qui est plus fort encore : un jeune homme de Péronne, à vrai dire réformé français, mais remplissant au su de la kommandantur toutes les fonctions d'un excellent commis, a été presque porté d'office à sa grande joie, sur la liste des heureux partants par la kommandantur elle-même. Tous les évacués du village d'Homblières quelqu'ils soient, hospitalisés à Foust et Croix, peuvent partir en France sur leurs demandes. Cet excellent M. Marchandise s'emploie le plus possible dans ces circonstances délicates. Hier il se trouvait à Troisvilles, kommandantur de front, refuge d'une partie de l'hospice de Péronne. Comme les religieuses se plaignaient de n'avoir pu regagner la France avec le train formé à Caudry, M. Marchandise a été trouver le Commandant de la Place. Ce dernier lui a alors exprimé tous ses regrets d'avoir été aussi sévère la première

fois. Sur ce, M. Marchandise lui a proposé de faire venir tout l'hospice au Cateau, d'où départ vers la France, ce qui a été agréé de suite. À quels motifs obéissent nos ennemis ? Sans doute veulent-ils se débarrasser de bouches inutiles qui deviendraient par la suite une gêne pour la France. C'est possible. Hier j'ai su de source certaine que 1.000 personnes de la région de Fresnoy-le-Grand allaient être évacuées sur la Belgique. Fresnoy est à une vingtaine de kilomètres du Cateau. Il faut penser que notre tour viendra aussi, peut-être sous peu ! À Maubeuge, bondée d'évacués de Saint-Quentin, la vie est devenue extrêmement chère, beaucoup de personnes souffrent de la faim.

Pour moi, je reste ici par devoir. Rien ne me serait plus facile que de partir vu mon triste état de santé. Je ne désertai pas mon poste, si j'y reste, si je ne revois plus les miens, je veux leur laisser un nom honoré que mon Jacques sera heureux et fier de porter ! Mais aussi quelle lutte entre mon devoir et toutes mes plus tendres affections !!! Que Dieu me protège !

17, 18 et 19 mai 1917

Le premier train des évacués a son départ fixé pour le 10 juin. Deux autres trains suivront à une huitaine de jours d'intervalle. Mon ami Rafin est dans la joie ! Plus que jamais il voit s'ouvrir la perspective de revoir tous ceux qui lui sont chers. Pour nous qui restons ici, nous devons nous attendre aux pires choses dont une des plus pénibles est l'évacuation, après abandon de tous nos chers souvenirs. Je ne me fais plus beaucoup d'illusions ; il nous faudra laisser aux mains d'une soldatesque sans frein notre mobilier. Je perdrai donc ces livres, ces gravures rassemblées avec soin pour mon Jacques, ces meubles qui me viennent de famille, ces mille bibelots souvenirs de nos années heureuses. Après, aurai-je le courage de refaire ma vie ? Déjà ma main droite agitée par moment d'un tremblement nerveux se refuse parfois à tenir la plume. Je suis presque un vieillard sous des apparences encore jeunes. Les évacuations continuent : Marcoing, Villers-Outréaux, Crèvecœur voient leurs populations dirigées sur la Belgique. Cambrai est très menacée. Les habitants qui ont encore des marchandises les vendent à vil prix à des juifs allemands. Il doit en être de même à Douai. Et cependant, nous nous accrochons toujours à l'espérance. Un officier allemand disait à un de nos amis que d'ici 3 semaines nous assisterions à des événements qui changeraient la face des choses. Sans doute cet officier comme beaucoup de ses collègues escompte-t-il une paix séparée avec la Russie, paix qui nous mettrait dans un état d'infériorité si marquant que nous jugerions sans doute la continuation de la guerre comme une folie. Je ne me berce pas de ces illusions, le parti militaire allemand a accumulé de tels forfaits que les Alliés voudront sa destruction. Un seul fait peut nous sauver : une révolution sociale en Allemagne. Mais nous n'en sommes pas encore là ! Nous entendons toujours le canon. Les Allemands contre-attaquent avec force, nous résistons. Tuerie sans nom ! Les Italiens ont fait une grande offensive sur tout le front de l'Isonzo. Jusqu'ici peu de prisonniers, mais du terrain gagné. Si les Russes pouvaient agir de leur côté... mais non, ce pays paraît de plus en plus la proie à la démagogie !

Madame Rob...(ert) va passer mardi en Conseil de Guerre pour son histoire du 24 avril. Une vétille, mais nos ennemis ont la rancune tenace. J'ai appris que quelques officiers de notre kommandantur avaient eu il y a un mois l'autorisation d'aller à Saint-Quentin soi-disant pour visiter cette ville abandonnée. Ils en sont revenus avec des paniers remplis de vaisselle et d'argenterie, paniers qui ont été envoyés aussitôt à leurs épouses - charmante *kultur* !!! Mais d'autres officiers n'ayant pas obtenu cette autorisation, ces derniers sont jaloux, comme tous les Allemands, et font des niches aux privilégiés - toujours charmant.

Le C.R.B a reçu aujourd'hui une importante livraison de veau frais, mais qu'il a fallu enfouir vu son état avancé. Triste pour notre ravitaillement.

Le temps est très beau, soleil, pluie chaude ; les jardins sont magnifiques.

20, 21 et 22 mai 1917

Plus que jamais on parle du train qui doit emporter nos compatriotes vers la France. En général les médecins, obéissant sans doute à des ordres supérieurs, se sont montrés très faciles pour établir les certificats de maladie. Plusieurs hommes de 40 à 50 ans, occupant des situations en vue, et refusés lors de la première visite ont été reconnus malades après un second examen particulier. Inutile de dire que seule la recommandation a été pour quelque chose dans le résultat final. J'éprouve de ce fait un chagrin profond et je n'ai d'autre consolation que la conscience de faire mon devoir et de demeurer ferme à mon poste jusqu'au bout. Peut-être ne reverrai-je pas les miens, mais au moins mon fils portera mon nom avec honneur.

Comme nos compatriotes ne peuvent rien emporter, la grosse question est de savoir ce que l'on va faire de ses titres. À la suite d'un accord franco-espagnol, les émigrés peuvent déposer leurs valeurs dans une banque fonctionnant sous le séquestre allemand. Ici c'est la Banque Verley-Decroix & Cie. Pour moi et mon collègue Rafin, toute la sécurité est là mais le représentant de la Banque Verley, manquant à son devoir, fait campagne contre ce mode de procéder. Il complique les formalités de dépôt, va partout répétant que les titres sont remis aux Allemands, qui en feront ce qu'ils voudront. Mieux vaut dit-il les enterrer. Or, par ces temps de guerre aux explosifs puissants, aux tranchées profondes, toutes les cachettes sont inutiles et la Banque Verley vous donnant un reçu de votre dépôt, reçu que vous pouvez emporter, vous vous trouvez toujours avoir au moins une pièce justificative établissant votre propriété. Je fais campagne pour le dépôt chez Verley.

On évacue des communes situées entre Le Cateau et Le Catelet, et ces évacuations, toutes sur la Belgique, nous donnent beaucoup à réfléchir. Si un événement politique intérieur ne survient pas en Allemagne, Le Cateau subira le sort de Saint-Quentin. Notre tour viendra vers le mois de septembre !

Temps chaud, entrecoupé de pluie et de soleil, temps propice pour nos jardins. Les marchands de légumes vont faire de très brillantes affaires.

Madame Robert qui devait passer aujourd'hui en Conseil de Guerre, voit son affaire remise à une date ultérieure !

23 et 24 mai 1917

Les nouvelles que nous apprenons de nos malheureux compatriotes partis de Saint-Souplet et Saint-Bénin pour être rapatriés en France sont navrantes. Partis il y a une quinzaine de jours avec des bagages à main et 50 francs de bons communaux, on les a parqués à Poix du Nord, dans les vastes usines de Ducornet. Pour coucher, de la paille remplie de vermine et ayant déjà servi à des troupes allemandes ; comme nourriture, le Ravitaillement Américain toujours insuffisant quand il est seul, et là fonctionnant mal par suite d'une mauvaise organisation locale. Les 2.500 émigrés eurent vite épuisé les denrées du pays et leurs maigres ressources. Aussi, peu de jours après l'arrivée ce fut la famine. Maintenant la paille est devenue un fumier, on élimine par une contre-visite des hommes qui avaient espéré partir et la scarlatine s'est mise

parmi les enfants. J'ai vu hier un médecin français qui nous disait : « *Rarement il m'a été donné de me trouver en face d'une pareille misère. J'ai le cœur endurci par métier, mais les larmes me sont venues aux yeux. Jamais on ne pourra assez dire au monde entier toute la barbarie de ces procédés* ». ».

Une fois de plus je remercie Dieu d'avoir épargné ces souffrances à mes êtres chéris, mais pour ma part je monte toujours le douloureux calvaire. Mon ami Rafin va partir, et je suis depuis janvier 1917 sans nouvelles des miens. Il semble que nos ennemis prennent plaisir à nous torturer, car tout le monde est un peu comme moi, sans nouvelles, et l'on voit les courriers, les correspondances, désorganisés par ordre.

Les Allemands comptaient beaucoup, pour terminer la guerre, sur une paix séparée avec la Russie. Le gouvernement russe s'est repris et nous sommes persuadés maintenant que le grand pays sera fidèle à ses alliances passées. Cependant l'armée russe pourra-t-elle prendre l'offensive cette année ? Pour nous, le Général Pétain paraît prendre en main, avec énergie, les opérations militaires. Un grand nombre de généraux ont été mis au cadre de réforme, mais attendons pour juger la suite des événements !

25 et 26 mai 1917

Hier et aujourd'hui nous nous sommes levés Piot, Delbar et moi à 5h pour assister aux mesures de préservation prises pour garantir nos coffres-forts en location. Je m'étais entendu avec un entrepreneur en maçonnerie qui devait me livrer un certain nombre de vieux sacs de ciment remplis de terre séchée, les sacs disposés autour et au-dessus de nos coffres ont pour but de les préserver autant que possible des obus le cas échéant. Nous pensions que 200 sacs nous suffiraient, il en faudra au moins 500. Hier nous en avons disposé 80 et aujourd'hui 120. La kommandantur, avisée, ne nous a fait aucune objection. Le 25, le fonctionnaire ne voulait pas nous laisser passer, mais j'ai facilement forcé la consigne. Le 26, il n'y avait aucun fonctionnaire et nous avons opéré comme nous avons voulu ; c'est à peine si l'homme de veille couché dans les bureaux s'est retourné sur son lit en entendant notre grille s'ouvrir. Je suis tout étonné de ce laisser-aller qui contraste tellement avec les habitudes allemandes. Je ne sais si je vois mal, mais je remarque depuis quelques temps des signes manifestes d'une grande lassitude dans le peuple allemand. On a beau couvrir les murs des édifices où stationnent les soldats de graphiques attestant les succès des sous-marins et des avions, on ne sent plus la même confiance ni la même jactance. L'Allemand las de piller, de démolir, de chercher une installation plus confortable, finit par regretter ses occupations ordinaires, sa famille, sa maison. Il a soif de paix, mais poussé par une caste militaire, il veut cette paix glorieuse et fructueuse. Or les Alliés ont posé leurs conditions il y a 6 mois et ces conditions ne sont pas acceptables pour le peuple allemand. Il joue maintenant ses deux dernières cartes, la paix séparée avec la Russie et la maîtrise de la mer par les sous-marins.

Mon ami Rafin est tout à la joie de partir : les listes sont déposées à la kommandantur et son nom ne donnera lieu à aucune observation. Parmi les partants figurent des hommes encore jeunes. Plus que jamais je reste persuadé combien cela m'aurait été facile de revoir les deux êtres que j'aime. J'ai eu hier vaguement de leurs nouvelles par une lettre de Porez à sa femme, lettre datée de fin mars. Il me semble que tout le monde va bien. La correspondance des prisonniers est retardée comme jamais cela ne s'était vu. Je n'ai pas encore pu savoir si madame Druisne avait rencontré ma femme. Quel long et douloureux martyr. Rien de nouveau du côté de Cambrai et de Caudry ; on ne parle plus de l'évacuation de ces 2 villes.

Le C.R.B N°2 nous a envoyé, après ce veau qu'il a fallu enfouir, de la salade arrivée à moitié gâtée. Le prix fixé primitivement à 0,15f le pied a été ramené à 0,10f puis hier à 0,05f. Les 2/3 de chaque pied ne sont plus mangeables.

Le temps est merveilleux, peut-être même un peu chaud. Tout pousse dans les jardins avec une vigueur remarquable, mais peut être réclamera-t-on un peu d'eau d'ici quelques jours.

27, 28 et 29 mai 1917

Toujours un temps à souhait pour la culture des jardins. C'est une joie de voir les légumes pousser dans tous ces carrés de terres aménagés avec soin par tous les jardiniers plus ou moins improvisés. Nous demanderons cette année encore à la terre un supplément de nourriture car nous sommes de plus en plus réduits au strict nécessaire. Le Ravitaillement Américain est insuffisant pour vivre et cependant nous aurions tort de nous plaindre car les pays neutres ne sont pas dans une meilleure posture.

Feuillet 397 bis

Le 27, le représentant du C.R.B qui se trouve maintenant être un Hollandais puisque l'Amérique est en guerre avec les puissances centrales, disait à M. Picard que son pays était lui aussi au système du rationnement pour beaucoup de denrées. On a des cartes pour le pain - 300g par jour - les légumes secs, on trouve suffisamment de lait, du beurre et du fromage. Nous recevons ici, de ce pays, des œufs vendus à 0,35f ou 0,30f la pièce. On a généralement un œuf par ration. Les œufs du pays sont vendus à 0,55f la pièce ! Spéculation honteuse ! Par instant, quand je réfléchis sur les difficultés de nourriture, je me dis que cette épouvantable guerre ne peut durer, mais les intérêts en jeu sont si divers et si considérables que je n'entrevois pas un arrangement quelconque sans une victoire sur l'Allemagne ! Et d'ici là, bien du sang aura coulé, bien des ruines se seront accumulées.

Hier 28 j'ai eu la bonne fortune de voir Danquigny mon collègue de Caudry. Il y avait bien 6 mois qu'il n'était pas venu au Cateau. Nous avons beaucoup bavardé et j'espère qu'il pourra encore revenir. Par lui je renouerai sans doute la correspondance avec Porez, que je sais maintenant en bonne santé puisque la kommandantur m'a remis un accusé de réception d'argent signé par lui en date du 20 mai. Danquigny nous disait avoir appris que les Allemands avaient l'intention de forcer les coffres forts des particuliers dans les banques belges. Sans aucun doute nous subirons le même sort, et alors que devons-nous faire, nous, directeurs ? Refuser les clés et ne pas assister à l'effraction des coffres ou rester et faire un procès-verbal de ce que contient chaque coffre ? Nos avis sont partagés. Rester c'est sauvegarder les intérêts des clients par le procès-verbal, mais d'autre part c'est mettre la Banque dans une situation délicate. Nous aurons sans doute samedi l'avis de notre collègue de Cambrai et nous nous entendrons. Pour moi, le directeur ne doit pas être là, mais rien n'empêche un représentant de la municipalité d'assister à l'effraction, accompagné d'un interprète et d'un huissier.

Tout continue à marcher le mieux possible pour les trains d'évacuation : tout le mérite en revient à M. Marchandise de Péronne dont le dévouement intelligent est au-dessus de tout éloge. Mais que de difficultés et d'incidents. Ainsi, le jeune D... de Saint-Quentin, étudiant en médecine et interne des hôpitaux de Saint-Quentin était admis après avoir produit toutes pièces nécessaires de la Croix-Rouge. Or hier, comme son père et sa mère ne peuvent le suivre, il avoue que jamais il n'a été étudiant en médecine et que toutes ses pièces sont fausses ! La

vérité est que ce jeune homme pour échapper aux Allemands s'est fait infirmier volontaire lors de leur arrivée à Saint-Quentin et, très vaniteux, s'est poussé interne ! Maintenant il craint, ou plutôt sa mère craint son incorporation et son envoi rapide au front dès l'arrivée en France.

30 et 31 mai 1917

Temps exquis, temps idéal. Par instants quelques nuages et un peu de pluie, puis un soleil radieux. Tout pousse dans les jardins à souhait ; aussi les jardiniers commencent-ils à nous faire payer très cher les récoltes. J'ai acheté hier des épinards pour 1,25f ce que j'aurais payé à peine 0,50f en temps de paix. Chaque jour me rapproche du moment où il me faudra perdre mon ami Rafin qui rejoint la France par le premier train.

Hier, j'ai été au coffre-fort retirer mon argenterie et je vais lui confier avec mission de la remettre à ma femme. Il y a 18 grands couverts, 12 petits couverts, 24 cuillères à café. Poids total 4kg. Le volume est petit mais lui laissera-t-on emporter ?

Toute la famille Piot regagne aussi la France. Je vais confier à Mme Piot les diamants, une montre ancienne et quelques linges de corps de ma Lisa ! Peu à peu je m'efforce de mettre en sûreté nos souvenirs le plus précieux.

Monsieur E. Picard est revenu de Maubeuge où il avait passé chez sa belle-mère le lundi de la Pentecôte. La vie devient de plus en plus difficile dans cette région. Les saint-quentinois qui y ont été évacués sont très déprimés et contribuent aussi beaucoup à déprimer les maubeugeois jusqu'alors très optimistes. On brise, comme ici d'ailleurs, de la façon la plus systématique l'outillage des usines. La Banque Centrale de Maubeuge fonctionne toujours sous l'égide de la Société Générale Belge ; cette Maison, quoique sous le séquestre allemand, reçoit tous les dépôts de titres. Elle délivre récépissés et reçus, récépissés avec numéros des titres, reçus sans numéros : ces derniers peuvent être emportés en cas de retour en France. Le représentant de la Banque Verley au Cateau s'efforce de refuser tous les dépôts qu'on lui apporte. Il est coupable car les porteurs de titres les cachent après les avoir mutilés ; or tout titre caché est un titre perdu, soit qu'il disparaisse dans l'humidité, soit qu'il soit volé. À Saint-Quentin, ville abandonnée depuis mars, les Allemands mettent chaque jour la main sur des cachettes d'or, d'argent, de billets et de titres. Les propriétaires sont plus ou moins avertis. On leur échange immédiatement l'or, l'argent et les billets contre des bons de ville, quant aux titres on n'en parle pas.

Peu d'évènements militaires. Le Kaiser sur le front d'Arras a visité ses troupes ces jours derniers pour les encourager à résister. Dieu seul sait, dit-il, quand viendra la paix. Nous sommes loin du jour où il parlait de dicter cette paix à la pointe des baïonnettes de ses soldats ! La Russie pourrait devoir entrer en action ; les sous-marins font moins de dégâts. Attendons et espérons.

1^{er} et 2 juin 1917

Vu hier M. Possel qui a pu aller à Cambrai. La situation des habitants est inquiétante. On ne parle que d'évacuation et on s'attend à en recevoir l'ordre d'un moment à l'autre. La Chambre de Commerce pense cesser ses services. Les banques sous séquestre n'ont pas encore reçu d'instructions au sujet de leurs valeurs ; rien de particulier pour les coffres forts de la BdeF. Desroy est seul, sa famille a pu regagner la France. Ces nouvelles ont jeté la consternation au Cateau : quand nous saurons Cambrai évacuée, nous nous attendrons au même sort. Il n'est question en ce moment que du train, ou mieux, des trains des émigrés. Le premier partira

samedi 9 juin à 11h allemande ; les bagages seront visités la veille et les sacs à main le matin du 9. Rendez-vous à la gare à 4h du matin allemande, c'est-à-dire à 3h française ou mieux à 2h du soleil ! On arrivera en Suisse lundi matin. Long voyage s'il en fût, mais jamais des voyageurs ne furent plus prêts à tout supporter pour quitter un pays où la vie n'est plus qu'un long martyre de chaque jour. Rien ne saurait dépeindre la joie des heureux partants. On quitte l'Enfer pour se diriger vers le Paradis.

Rien de la guerre, tout est calme, cependant un mouvement d'offensive tend à se dessiner du côté de la Russie. Mais aurons-nous quelque résultat ? D'ailleurs tous les peuples ont soif de la paix ; mais tous ont un tel point d'orgueil et il y a tant d'intérêts en jeu qu'aucun gouvernement ne veut faire le premier pas !

3, 4 et 5 juin 1917

Je vois faire chaque jour tous les préparatifs de départ avec un serrement de cœur. Toutes familles amies qui nous quittent font en sorte d'emporter leurs plus précieux objets, tels que linge, argenterie etc... On rachète aux moins fortunés les excédents de bagage, biens mineurs cependant puisque chaque personne n'a droit qu'à 25kg de bagages. On ne peut emporter aucun reçu, aucun titre, aucun papier. Il y a 6 mois on pouvait encore se munir de ses contrats de mariage, titres de propriété et nominatifs, ainsi que de coupons à échoir. Aujourd'hui vous ne devez mettre dans l'enveloppe, cachetée à la kommandantur, que des bons communaux ou le reçu de vos titres confiés à la Banque Verley.

Beaucoup de personnes ont enfin compris que tout ce qui était enterré était plus ou moins perdu et, à la dernière minute, forçant l'inertie du représentant de la Banque Verley, lui apportent leurs titres en dépôt. Le malheureux qui avait cru éviter cette corvée en répandant les bruits les plus fantaisistes est maintenant débordé. L'ouvrage fait à la dernière minute sera mal fait, tandis qu'en acceptant dès les principes, les intérêts des Français auraient été mieux sauvegardés. Hier nous avons sorti des coffres des paquets d'argenterie et de titres pour Mme B... Les titres ont été remis à Verley, j'ai aidé à faire les bordereaux.

Temps superbe, un soleil magnifique ; sous peu nos jardiniers vont réclamer de la pluie. Nous avons reçu par le Capitaine Neuerburg du C.R.B des nouvelles de M. Lesert, de Péronne, qui nous a quittés en mars pour résider à Bruxelles. Il paraît que là la vie est des plus difficiles. Nous ne savons pas comment fonctionnera le ravitaillement, mais notre ami nous dit payer la boîte de lait sucré 10f, le jambon 18f le kg. On a 200g de pain par jour ! Nous nous demandons ce qu'il en est en Allemagne ! Malheureusement en Belgique on ne compte pas être délivré cette année ! Alors nous nous demandons anxieusement ici ce que l'avenir nous réserve. Je perds espoir de voir terminer cette guerre par un fait militaire. Le mouvement d'offensive que nous espérions devoir se dessiner du côté des Russes ne vient pas. Alors notre front supporte comme toujours tout le poids de la force allemande. On nous contre-attaque violemment dans l'armée du Kronprinz pour nous reprendre le *Chemin des Dames*. Jusqu'ici ces attaques sont restées vaines. Cambrai et Douai sont toujours sous une menace d'évacuation, mais rien de définitif jusqu'ici.

Aujourd'hui vers 9h, réunion des quelques saint-quentinois qui doivent prendre le train d'évacuation. Parmi eux se trouve un journaliste, M. F... Nous comptons un peu sur lui pour saisir l'opinion publique et donner aux parlementaires la note juste de tout ce dont nous

souffrons. M. Seydoux prend la parole et très clairement expose le dommage subi dans ce pays par l'industrie. C'est un peu un plaidoyer pro domo, car M. Seydoux est le gros industriel du Cateau, mais tout est démontré de la manière la plus juste. D'abord la prise des matières premières, ensuite des locaux. Jusque-là le dommage était très réparable, il n'y avait que règlement des réquisitions puis perte de temps. Mais vers 1916, sous prétexte de prendre les cuivres, tout le matériel fut brisé, saccagé. Les courroies - et Dieu sait combien il y en avait dans cette usine - furent enlevées, les métiers, les machines-outils, les tours réquisitionnés ou démolis sans aucun motif. Bref, de la façon la plus systématique l'usine a été totalement privée de son outillage. Le dommage est inappréciable, tant du fait des sommes énormes à employer pour la remise en état que de la perte de temps nécessitée par cette remise en état.

M. Seydoux démontre l'impossibilité pour lui de prendre part à l'essor industriel qui suivra la guerre d'où un dommage que nul ne peut apprécier. Et le cas de M. Seydoux est général. Toutes les usines de la région envahie sont totalement mises dans l'impossibilité de remarcher. Là où les soldats n'ont pas accompli, pour des raisons plus ou moins militaires, leurs ravages, des inspecteurs passent et donnent des ordres. On brise alors, pour détruire, l'outillage.

Messieurs Picard ont reçu ainsi hier une visite qui ne leur laisse aucun doute sur l'avenir. À Maubeuge, dans les usines de construction mécanique, on soulève les chaudières des machines à vapeur avec des ponts roulants et on les laisse retomber sur le sol !!! On parle aussi des déplacements de la main d'œuvre, des difficultés qui vont surgir entre le capital et le travail, des crédits à faire aux industriels lésés, des indemnités à accorder. Je fais remarquer la masse énorme de papier-monnaie en circulation : qui aura la charge de cette dette, comment s'éteindra-t-elle ? Nous demandons à la France d'étudier toutes ces questions, de bien préparer l'après-guerre. Nous demandons surtout au Parlement de ne pas faire de politique !

6 et 7 juin 1917

Hier un orage épouvantable s'est abattu sur notre ville. Pendant plus d'une heure, la pluie, la grêle ont fait rage. Les citernes ont débordé dans les caves du côté des cours et l'eau chassée en torrent par les rues est venue s'abattre dans ces mêmes caves par les soupiraux. Dans ma petite maison, nous avons passé notre temps à déboucher les conduits obstrués par les grêlons et à vider l'eau qui s'introduisait dans la cave. Enfin, la tourmente s'est calmée et nous avons pu étancher tout notre cave. Cependant j'ai des craintes sérieuses pour celle de notre serre à la banque et je vais faire en sorte de m'assurer que nous n'avons pas de dégâts de ce côté, tentative toujours difficile étant donnée la curiosité des Allemands. Dans nos jardins le ravage est inappréciable. Tous les légumes qui nous donnaient les plus légitimes espérances sont plus ou moins anéantis. J'ai vu devant moi un jardinier ne pouvoir retenir ses larmes tant son désastre était grand. Les petits, les ouvriers dont les principales ressources sont représentées par ces cultures maraichères, voient se dresser devant eux le spectre de la faim. Il en sera de même aussi pour nous malgré nos ressources.

Au moment où j'écris, j'apprends que les Autrichiens font une violente contre-offensive du côté italien. Ils enregistrent des succès et de nombreux prisonniers. Je suis navré.

8 et 9 juin 1917

J'ai conduit ce matin à 3h1/4, par une pluie battante, mon ami Rafin au train des évacués pour la France. Maintenant je reprends ma vie solitaire d'il y a 11 mois, plus solitaire que jamais encore, puisque je ne suis plus à la banque, grand immeuble où je cohabitais avec les familles Piot et Delbar. Je me sens plus seul que jamais dans cette petite maison dans laquelle je me

trouve confiné aussitôt la retraite sonnée. Je vais faire en sorte d'organiser à nouveau mon existence. Piot, qui se trouve seul aussi depuis le départ de toute sa famille, viendra aussitôt après don déjeuner. Nous nous réunirons avec Hautecoeur et un petit jeune homme, employé au C.R.B connaissant l'allemand. Nous fumerons, il nous lira *La Gazette de Cologne*.

Je souffre beaucoup du départ de Rafin ; nous nous entendions à merveille et nous nous réconfortions mutuellement. Nous avons la même manière de vivre, les mêmes habitudes. D'un autre côté, j'ai la promesse formelle qu'il verra ma chère femme ; il lui parlera longtemps de moi, elle pourra revivre un peu ma vie. Je lui ai donné ma bague, ma montre avec sa chaîne, une grande partie de mon argenterie. Tous ces souvenirs resteront à Jacques. Mme Piot emporte le pendentif et une montre ancienne. Et maintenant je m'en remets à la divine Providence.

Tout s'est bien passé pour le train. Les policiers n'ont pas été sévères et je suis persuadé que de grosses sommes de billets partent encore vers la France. On s'est ingénié en des cachettes admirables, mais personne n'a été sérieusement fouillé. Cependant ce matin, dans cette pénombre d'un jour naissant sous les nuages bas de la pluie battante, le spectacle de la foule se rendant à l'usine Simons, lieu de concentration, était lamentable. Tous étaient encombrés de paquets, de sacs où chacun avait mis ses affaires les plus précieuses. Delbar poussait péniblement une brouette sur laquelle les Piot avaient amoncelé des sacs ; nous, nous suivions par derrière encore chargés de paquets. À l'usine Simons, nous avons pu nous réfugier sous les hangars en attendant l'appel nominal, par numéro. Rafin passant un des premiers, nous nous sommes quittés de bonne heure. Je l'ai embrassé les larmes aux yeux, le priant de porter ce baiser à ma femme et à Jacques ! Puis je suis revenu en compagnie de Mme Eugène Picard et de M. Boudart. Madame Émile Picard part en compagnie de la sœur de M. Boudart. Cette dernière, vieille fille âgée de 64 ans, excellente, très dévote, tout à fait inoffensive, s'est vu la veille du départ rayée de la liste des voyageurs par ordre supérieur. Messieurs Picard et Boudart ont tout fait pour connaître la raison de cette mesure extraordinaire. Ils ne la connaissaient pas encore. Mademoiselle Caroline Boudart ne partait pas car elle avait un dossier à la police. Enfin, après bien des pourparlers, la police a consenti à lâcher sa proie. Le commandant aurait dit que l'affaire remontait avant la guerre !!! Nous comprenons de moins en moins. L'ingénue, l'innocente entre toutes, est la seule femme qui ait été fouillée complètement et mise en chemise !!!

10, 11 et 12 juin 1917

Samedi 9, j'ai la joie de recevoir de mon cousin Pajot interné en Suisse des nouvelles de tous ceux que j'aime. On me dit que toute la famille va bien, mais on ne me parle pas spécialement de Jacques, ce qui me contrarie un peu. À cette lettre était jointe une photographie d'un petit groupe faite, il me semble, sur le perron du pavillon, rue de Joinville. Il y a ma Lisa, mon Jacques, mes deux belles sœurs, mon frère Léon, sa femme et son fils, plus une autre personne que je ne puis reconnaître. Ce qui me frappe et m'inquiète beaucoup, c'est de ne pas voir dans ce groupe près de son petit-fils Mme de Lignerolles. Mille questions se pressent dans mon esprit ; je me demande si la famille se retrouvera au complet ! On me dit que Mme D... partie en janvier, a vu ma femme qui a été profondément émue de cette visite. Les nouvelles datées du 18 avril 1917 ont été confirmées le lendemain par une lettre de Porez datée du 29 avril 1917. Plus que jamais je remercie Dieu de nous protéger. Ces lettres m'ont aidé à reprendre avec courage ma vie solitaire.

Le départ de Rafin est pour moi un grand vide mais je ne veux pas me laisser abattre et je réagis en réorganisant mon existence. Tous les jours à 13h un jeune homme assez cultivé, très gentil, âgé de 19 ans et faisant un peu les fonctions de secrétaire de M. Marchandise, vient nous lire les communiqués. Nous nous réunissons donc chez moi, M. Hautecoeur, Piot, ce jeune homme nommé Jourdain et moi, nous causons, nous raisonnons sur la guerre et nous nous tenons ainsi au courant de tous les événements que les Allemands laissent imprimer dans leurs gazettes. Le matin, je suis occupé soit à écrire, soit au service de la Chambre de Commerce, service qui devient de plus en plus réduit. L'après-midi, je lis, fais un peu d'anglais, me promène en attendant l'heure du bridge.

Nous avons beaucoup causé entre nous de ce premier départ, somme toute la police n'a pas été très féroce et on a fait beaucoup de fraude. L'esprit du français est très inventif et, par ailleurs, comment voulez-vous fouiller à fond en quelques heures 470 personnes et leurs nombreux colis. Pour ma part, j'y ai perdu une chaise longue en rotin que j'avais prêtée à madame Aubry et qui a été sottement laissée à la gare après le départ du train.

Dimanche 10, jour de la Fête Dieu, c'est le troisième anniversaire depuis notre séparation. La fête m'a semblé avoir moins d'éclat que de coutume, beaucoup de personnes du Cateau avaient d'ailleurs quitté la ville par le train de la veille. Notre pays se vide de plus en plus de catésiens ; il faut dire cependant que ces derniers sont souvent remplacés par des évacués du front.

Les Anglais ont fait du côté d'Ypres - au sud - une offensive qui leur a rapporté outre un gain de terrain fortifié, 7.000 prisonniers. Le point noir du moment est l'attitude de la Russie. Si ce pays n'était pas en pleine décomposition plus ou moins démagogique, il pourrait faire une offensive qui mettrait les Allemands en mauvaise posture, mais que tenter avec une armée qui n'est même pas une garde nationale !

13 et 14 juin 1917

Nos amis Picard et Seydoux sont revenus hier de leur voyage de Cambrai où ils ont assisté à une séance de la Chambre de Commerce. La ville est calme mais peu animée, toutes les troupes étant au front. On s'attend à évacuer et on a pris quelques dispositions. Un groupe de 200 citoyens doit rester pour assurer les départs et veiller autant que possible aux immeubles !

Mon ami Desroy va bien, heureux d'avoir pu envoyer en France toute sa famille. La banque est occupée, mais aucune surveillance n'était exercée sur les coffres forts. Desroy n'est pas d'avis de remettre les titres à une banque sous séquestre, mieux vaut enterrer. Nous différons donc totalement d'opinion. Le ravitaillement du C.R.B est plus abondant à Cambrai qu'au Cateau.

À peine les personnes ont-elles abandonné leurs immeubles au Cateau pour prendre le train vers la France que ces immeubles ont été occupés. Les gardiens qu'on y avait laissés n'ont pu sauvegarder les intérêts qui leur étaient confiés. Mademoiselle Boudart et madame Aubry sont des plus châtiées. Chez Mme Aubry est venue s'installer une française, une dame M... , de Saint-Quentin, dont le mari est mobilisé en France. Son fils âgé de 15 ans est avec elle. Son installation a été faite par ordre de la kommandantur, mais il y a mieux, un officier supérieur de l'A.O.K a quitté le logement qu'il occupait depuis deux mois pour accompagner la dame ! L'officier avec tous ses bureaux logera au rez-de-chaussée, la dame au premier étage ! On cause beaucoup dans la ville de cette aventure. Tous les cœurs français sont indignés, non pas contre nos ennemis, mais contre cette femme éhontée.

Nous avons appris hier de source sûre que tout l'outillage de l'usine Seydoux à Bousies a été systématiquement détruit. Il en est de même des forges et aciéries de Denain et Anzin. Nos amis Picard sont navrés, ils s'attendent à subir le même sort quoique leurs métiers soient de fabrication allemande. Je ne puis comprendre cette rage de destruction qui anime nos ennemis. Ils sont plus ou moins à bout, veulent la paix et ils coupent, de propos délibéré, tous les ponts qui pourraient les mener à la paix.

Madame Robert qui s'était vue condamnée à 450 marks d'amende pour la fameuse rébellion au gendarme lors d'un passage de prisonniers a été rappelée hier devant le juge pour s'entendre confirmer son jugement. Tout est changé ; elle doit faire 3 mois de prison à Avesnes et payer 100 marks ! A été condamnée à 15 jours de prison une jeune fille qui avait avancé un œuf à un prisonnier anglais ; idem une mère de famille pour avoir répondu vertement à un officier qui avait frappé son enfant. Voilà où nous en sommes !

11 juin 1917

Nous avons des nouvelles du train par les infirmiers qui l'ont convoyé jusqu'à Schaffhouse. Tout s'est fort bien passé, le train tout entier a été conduit jusqu'à Évian, de telle sorte que les voyageurs casés ici au départ n'ont pas eu à changer en cours de route. Il faut noter cependant la petite quantité de nourriture distribuée aux arrêts. Il n'en n'avait pas été de même au train précédent de janvier 1917 où les vivres étaient abondants.

Le temps est superbe, il fait le même presque trop chaud, les jardins se remettent de l'orage d'il y a 10 jours. Tout pousse à merveille et la nature répare elle-même ses dégâts. Malheureusement les propriétaires récolteront peu de choses car les vols par les Allemands se commettent pendant la nuit.

Les perquisitions, les réquisitions, les vexations de toutes sortes vont recommencer. On parle de retirer des meubles des maisons toutes les appliques de cuivre. L'ordre est à l'imprimerie. Je métamorphose quelques garnitures. Nul ne peut conserver des volailles ou des lapins chez soi sans en faire la déclaration. Défense de vendre ou de tuer des animaux sans autorisation. Bientôt viendra une réglementation du lait ; on prévoit que seuls les enfants, les vieillards et les malades auront droit à une petite ration.

Tous les coffres forts doivent être déclarés avec leurs dimensions et leur contenu. Bientôt nous verrons à nouveau opérer des équipes de perquisitionneurs pour fouiller nos maisons de fond en comble !!! Notre martyre continue. Heureux ceux qui ont pris leur vol vers la France !

16, 17 et 18 juin 1917

M. Marchandise qui s'occupe de la composition des trains d'évacués pour la France avec tant de dévouement a réussi samedi 16 de faire partir un certain nombre de personnes qui, vu leur âge ou leur situation, ne figuraient pas sur la liste. Ces personnes, prévenues le matin vers 8h, ont eu à peine 2 heures pour faire leurs paquets et vers 11h étaient emmenées en automobile à Landrecies. Parmi les heureux partants figurent des hommes dans la force de l'âge, reconnus malades grâce à la complaisance du médecin allemand. Je me suis laissé dire que ce dernier était très accessible au mark. Les départs subis et faciles ont mis toute notre population dans un émoi facile à comprendre. Les listes composées pour des trains à former dans le courant de juillet se couvrent de noms. Rien ne retient plus au pays, on abandonne tout. J'ai vu des hommes laisser leurs enfants et leurs femmes sans aucune hésitation. Notre martyre est si

grand, nos perspectives de souffrance si certaines, qu'on aime mieux fuir. Les femmes se font inscrire en masse depuis que la kommandantur a ordonné une revue pour toutes femmes, quelles qu'elles soient, de 17 ans à 45 ans. Depuis 2 jours toutes les femmes défilent devant des scribes de la kommandantur qui les interrogent sur leurs occupations. Jusqu'ici les domestiques n'avaient pas été appelées, mais aujourd'hui elles ont reçu leur convocation et Marie est du nombre. Pourvu qu'on ne me prive pas de ma domestique !

Dimanche, j'ai déjeuné chez Eugène Picard. Il n'y avait que 4 personnes. Monsieur et madame Eugène, monsieur Émile et moi. Nous avons mangé une poule, j'ai apporté une bouteille de vin muscat. Comme nous sommes loin de ces réunions de 1914-1915 où nous nous trouvions si nombreux dans la maison Picard, autour d'une table si copieusement servie. Quelques personnes ont regagné la France, et d'autre part on n'a plus rien à se mettre sous la dent. Messieurs Boudart et Seydoux, qui jusqu'ici s'étaient bien ravitaillés, commencent à tirer la langue et Seydoux toujours très personnel vitupère contre le ravitaillement du C.R.B trop restreint. À ce ravitaillement est joint un ravitaillement N°2, dit de Hollande, et qui nous envoie un peu de légumes, carottes et choux fleurs, mais surtout des concombres et des citrons en quantité, fruits dont nous nous savons que faire et plutôt indigestes que nutritifs. Comme poisson on a reçu des moules en boîte ! Comme viande - viande salée ou lardons - on a 15g de lard par jour et 200g de viande salée par quinzaine.

Voici d'ailleurs les rations du moment :

Farine allemande	180 grammes	<u>par jour</u>
Farine américaine	40 g	" "
Farine de riz	15 g	" "
Riz	20 g	" "
Légumes secs	30 g	" "
Lard et graisse	30 g	" "
Café	8 g	" "
Sucre	10 g	" "
Sel	10 g	" "
Céréaline ¹²¹	15 g	" "

Vinaigre	180 g	<u>par quinzaine</u>
Cotolène (graisse végétale)	225 g	" "
Savon	100 g	" "
Soude	200 g	" "
Viande salée	200 g	" "
Lait	4 boîtes	" "
Biscuits	500 g	" "
Phosphatine	300 g	" "
Crème de riz	150g	" "

¹²¹ Flocons de malt, d'origine américaine, ancêtres des corn-flakes de nos petits déjeuners actuels.

18 juin 1917

Cambrai est mieux ravitaillée que nous, mais nous croyons que Cambrai plus près du front, use son stock. Nous nous attendons couramment à passer un 4^{ème} hiver. D'ailleurs *La Gazette des Ardennes* nous avertit très charitablement que telle est l'opinion du gouvernement en France. Il va sans dire que seule l'anarchie russe nous vaut ce surcroît de souffrances. Par ailleurs les Allemands comptent toujours sur une paix séparée avec la Russie et voient la fin de la guerre pour l'automne. La misère doit être terrible dans les pays du centre. Partout règne une grande sécheresse qui compromet la récolte maraîchère.

Comme fait de guerre, nous voyons les Anglais toujours attaquer avec des moyens très puissants. Et, nous, nous restons calmes pour le moment. Les Italiens sont assez actifs et les Américains se préparent sérieusement.

Le temps est lourd et orageux, nous avons un soleil très chaud, puis des ondées accompagnées de tonnerre. Somme toute temps propice aux fruits de la terre !

J'ai eu une carte de Porez du 3 juin, mais si concise que je ne sais presque rien des miens. Porez me tourne une phrase pour me dire qu'ils sont en bonne santé, c'est toujours cela. Dieu soit loué !

19, 20 et 21 juin 1917

Assisté ce matin à une messe que j'ai fait dire pour célébrer l'anniversaire de nos fiançailles ! Il y a 11 ans à cette même date tout était joie pour moi. Je terminais enfin cette vie un peu égoïste et solitaire du célibataire et j'allais entrer dans une famille des plus honorables du Havre ¹²². Tout me souriait ! Presque sans nous être vus, ma fiancée et moi, allions l'un vers l'autre par ces élans mystérieux. Il nous semblait que des liens nous unissaient déjà avant que nos bouches n'eussent exprimé les mille sentiments de nos cœurs. Je me rappellerai jusqu'au dernier jour la demande un peu solennelle de ma mère, puis ce dîner si intime où nous étions seuls, elle, ma mère, ma belle-mère, ses sœurs et moi ! Et maintenant, séparés depuis des années pour un temps que nul ne peut apprécier - peut-être jusqu'à la mort - il me faut vivre douloureusement. Chaque jour va être pour moi un anniversaire douloureux et charmant de ce que fut notre existence jusqu'au mariage et même encore après. Comme j'ai prié Dieu ce matin de protéger mes deux chéris et de nous donner à l'un comme à l'autre la force et le courage nécessaires pour résister à l'épouvantable solitude et à la dure séparation. Plus que jamais d'ailleurs, cette guerre nous apparaît comme devant encore être très longue. Il faut nous attendre à passer l'hiver. Si les Allemands commencent à être à bout de souffle, ils ne sont pas encore vaincus et des torrents de sang couleront avant que nous ne repoussions nos ennemis jusque dans les limites de leur pays. Tout l'espoir des Allemands repose en ce moment sur une paix séparée avec la Russie. Ils se cramponnent à cette espérance avec l'énergie d'un noyé qui se sent perdre. Et de fait, les Russes sont dans un tel état d'anarchie que nul ne peut prédire l'avenir. Mais ce qui est patent, c'est l'inaction de ces alliés, inaction qui permet aux Allemands de résister aux offensives des Français et des Anglais. Cette défaillance russe est contrebalancée par l'entrée en lice des États-Unis, force inappréciable dont le développement ira en augmentant de jour en jour. En Orient l'abdication de Constantin en faveur de son deuxième fils rend plus clair notre situation en Grèce. Espérons, mais attendons-nous à souffrir !

¹²² Son beau-père, Henri-Auguste Le Guélinel de Lignerolles était médecin au Havre.

22 et 23 juin 1917

Monsieur P...(ossel) , de Caudry, m'a apporté aujourd'hui 2 lettres de Porez à sa femme dans lesquelles il lui dit de m'aviser de la bonne arrivée de tous mes mandats. Malheureusement il ne me dit rien de ceux qui sont de l'autre côté. Est-ce à la suite d'ordre formel de l'autorité allemande, ou bien ne veut-il pas m'annoncer quelque malheur ! Je crains toujours tant de choses.

L'autorité allemande a fait faire le recensement de tous les coffres forts. Il a fallu donner les dimensions, hauteurs, largeurs, profondeurs. J'avais d'abord songé à ne déclarer que nos deux coffres en location, laissant dans l'ombre le coffre de la caisse auxiliaire où se trouvent quelques objets à des particuliers et nos archives. Mais j'ai fait une déclaration des plus régulières ne sachant jamais ce que l'avenir nous réserve. Bien m'en a pris, car le 21 un gendarme me demandait suivant un ordre émanant de Saint-Quentin de lui montrer tous nos coffres. Après avoir vu les coffres de location, il n'a pas poussé plus loin ses investigations et il ne s'est pas fait ouvrir la caisse auxiliaire. Ici se place un incident : la mairie avait bien fait la déclaration à la kommandantur, mais au lieu de 3 coffres déclarés n'en avait porté qu'un seul. J'ai dû me disculper, assez facilement d'ailleurs, auprès de la kommandantur, mais j'ai bien vu dans ma conversation avec le sous-officier chargé du service, qu'il n'ignorait pas la présence du troisième coffre dans la caisse auxiliaire.

Je ressens maintenant plus fortement l'absence de mon ami Rafin. Le brave Piot, mon voisin, est un excellent garçon mais n'a pas la moindre conversation ; sa culture est des plus primaires. Le jeune Jourdain que j'avais espéré voir vivre avec lui, prend ses repas chez Mlle Boudart et couche chez Lozé. Il vient bien nous lire le journal vers 13h15, mais d'une façon intermittente étant toujours retenu tard par son patron M. Marchandise. Les nouvelles sont d'ailleurs assez rares et tout nous fait prévoir une longue durée de cette guerre.

Constantin passant par Lugano a été vertement conspué par les Italiens. Par ailleurs les Suisses de Genève, à la suite de l'incident Grimm¹²³ - incident que nous n'avons pas encore bien éclairci - ont violemment manifesté contre les Allemands et les Turcs. On a brisé les fenêtres des ambassades et crié « À bas les boches ! »

Aujourd'hui ouverture d'un marché public. Toutes les denrées, beurre, œufs, légumes étaient tarifés à des hauts prix mais au-dessous de ceux pratiqués couramment. Aucun vendeur ne s'est présenté.

24, 25 et 26 juin 1917

On a annoncé le 24 la formation d'un nouveau groupe de personnes désirant évacuer vers la France. De plus, à dater du 25 on recevra chez M. Marchandise, dont le bureau est près de celui du C.R.B, les noms de ceux désireux de faire partie des trains d'évacuation à former en juillet. Lundi 25 il y a eu foule toute la journée, non seulement sous le grand vestibule de la porte de la maison Lozé, mais aussi jusque sur la place. Les gens avec calme, patiemment, attendaient des heures entières le moment de présenter leur cas à M. Marchandise qui, suivant les circonstances, les renvoyait ou les inscrivait. Les vexations, les réquisitions, les perquisitions

¹²³ Affaire Grimm-Hoffmann : Robert Grimm, membre du parti socialiste suisse avait entamé des démarches de négociation d'une paix entre la Russie et l'Allemagne avec l'assentiment d'Arthur Hoffmann du Ministère des Affaires Étrangères de la Suisse. Cette démarche non officielle fut écartée et la position de neutralité de la Suisse remise en cause.

plus encore peut-être que les futures difficultés de vivre, incitent nos malheureuses populations à émigrer vers la France. Beaucoup jusqu'à ce jour étaient restés pour défendre leur petit mobilier, leurs chers souvenirs, mais les nouvelles affiches sur la réquisition des cuivres et la perspective de l'enlèvement des matelas découragent les plus réfractaires au départ. D'ailleurs on ne peut plus rien préserver et mieux vaut partir vers le calme que de se ruiner la santé à voir peu à peu disparaître les objets auxquels on tient. De plus, les appels journaliers de femmes, soi-disant pour la culture, mais dans le but de froisser les populations, apeurent les femmes de petite bourgeoisie. Hier ma domestique a été convoquée pour la seconde fois. J'ai été très inquiet, quoique M. Picard m'ait rassuré, et j'avais fait le soir même une démarche auprès du scribe de la kommandantur chargé de l'appel des femmes. Sa réponse évasive ne m'avait nullement réconforté. J'ai donc passé une mauvaise nuit d'autant plus que j'avais fait rabattre le matin mon matelas dont la laine se trouve maintenant mélangée à du crin et du varech ! De nouveau un accès de polyurie m'a repris ! Je ne comprends rien à cela. Est-ce nerveux, est-ce la nourriture ?

Marie a donc comparu ce matin, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville, devant un tribunal composé du commandant et de deux secrétaires. Les femmes rangées sur les côtés de la salle se présentaient à l'appel de leur nom. On a demandé à Marie ce qu'elle faisait, elle a répondu être servante chez moi puis sur la question des travaux agricoles, ayant dit qu'elle avait toujours été servante, on l'a renvoyée.

Les nouvelles de la guerre sont nulles. Toute notre attention se concentre sur l'attitude de la Russie. Le parti de la guerre semble mieux s'organiser, mais nos alliés pourront-ils prendre une offensive un peu sérieuse cette année ? Je ne le crois pas.

27 et 28 juin 1917

L'état d'énervement dans lequel nous vivons chaque jour me fatigue beaucoup. J'ai par moment des accès de polyurie tout à fait inexplicables. Nos ennemis par leurs réquisitions, leurs vexations de toutes sortes nous font mourir à petit feu. La fameuse affiche des cuivres a paru et maintenant ordre est donné d'avoir à porter tous les cuivres indiqués sur l'affiche dans une maison rue de Landrecies ! Ensuite, les visites domiciliaires seront faites et les amendes seront distribuées en cas de fraude. Heureux ceux qui sont partis !

29 et 30 juin 1917

Depuis quelques jours nous avons un temps des plus variables, tantôt de fortes averses d'orage, tantôt du soleil. Cependant on se plaint généralement de la trop grande quantité de pluie. Dans les campagnes, les récoltes seront insignifiantes ! Si nos ennemis avaient donné carte blanche à nos cultivateurs, avec des promesses de primes et argent régulier pour les bonnes récoltes, nous aurions encore tiré de notre sol si fertile nombre considérable de boisseaux de blé, de seigle et d'avoine. Mais non, les Allemands avec ce despotisme particulier qui leur est propre, ont décidé que tout marcherait militairement et qu'aucun cultivateur ne pourrait ni ensemer, ni récolter. Ils ont découpé le pays en groupes-culture sous la direction d'un chef de culture, sorte de tyran qui terrorise les populations. Comme main d'œuvre, c'est le travail forcé. Hommes et femmes sont appelés à une revue et choisis sans aucune distinction d'aptitude. On vous conduit au travail militairement de 6h à 11h et de 12h30 à 17h. Au besoin les soldats qui vous gardent vous frappent. Si vous ne vous rendez pas au travail, les gendarmes viennent vous chercher à domicile. Il va sans dire que cette main d'œuvre ne vaut rien et qu'elle

ne sert qu'à permettre aux vainqueurs de traiter toutes les populations comme des esclaves. D'autre part, certaines personnes de la bourgeoisie absolument incapables de travail des champs ayant été écartées, les femmes de basse classe ont vivement réclamé, elles ont même, dans certains villages, bruyamment manifesté. Les femmes qui composent ces colonnes de travailleurs sont en général des filles de basse extraction, elles voudraient infliger aux autres qu'elles supposent à tort moins souffrir de la guerre, toutes les tristesses d'une pénible promiscuité.

Ainsi nos ennemis, non contents de nous faire souffrir, cultivent avec un soin jaloux tous les mauvais instincts développés par la souffrance, la misère et la tyrannie ! Mais l'heure de la reddition des comptes viendra un jour, et j'ai la ferme certitude que Dieu punira à l'heure voulue et d'une façon terrible les auteurs de cet épouvantable cataclysme.

1^{er}, 2 et 3 juillet 1917

J'ai eu des nouvelles de mes chéris par une dame E..., de Troisville, dont le fils est prisonnier en Allemagne. Les nouvelles quoique vieilles de 2 mois m'ont causé la plus grande satisfaction.

Tous nos compatriotes sont plus ou moins en émoi par la fameuse question des cuivres. Beaucoup de personnes démontent leurs garnitures de cuivre des meubles, les cachent. D'autre part, on ne sait pas si on doit porter les cuivres ou attendre la visite des perquisitionneurs.

Hier dans l'après-midi trois équipes, chacune accompagnée d'un gendarme, ont commencé les perquisitions dans trois quartiers différents. Suivant les renseignements recueillis, on prend tout ce qui se voit mais jusqu'ici on perquisitionne très peu. Il faut donc attendre les événements et comme toujours s'en remettre à la sainte volonté de Dieu.

Peu d'opérations sur notre front, mais les Russes attaquent en Galicie et nous pouvons espérer que sous peu nous assisterons à une violente poussée.

Les Allemands désirent la paix plus encore que nous, leurs journaux sont remplis de marchandages, on ergote sur la question d'Alsace-Lorraine, on ne parle plus du bassin de Briey ni de la Belgique. Lloyd George a prononcé un grand discours, très net, très précis, où il met nettement en lumière les buts de la guerre et dans lequel il ne ménage pas les Allemands. L'Allemagne n'aura une paix avantageuse qu'après la chute du militarisme prussien !

4 et 5 juillet 1917

Nous avons eu le 4 une conversation des plus intéressantes avec le représentant de la Maison de Banque Verley venu ici pour reprocher à son commis d'avoir pris des titres en dépôt aux évacués pour la France lors du dernier départ. Il fait surtout grief à monsieur L... d'avoir donné à nos malheureux concitoyens forcés d'abandonner leurs titres, outre un récépissé, un bordereau de valeur sans désignation de numéro. Or c'était la seule pièce que l'autorité allemande permit d'emporter. Monsieur V... de Cambrai voulait faire couvrir son argent par une lettre de MM. Marchandise et Picard dans laquelle ces derniers justifiaient monsieur L... n'ayant agi que sous leur pression impérieuse. Ces messieurs ont bien avoué avoir forcé la main à monsieur L..., mais ils n'ont pas voulu écrire une lettre pouvant être mal interprétée, un jour ou l'autre, dans ces moments troublés. Maintenant défense formelle est donnée pour Cambrai à monsieur L... d'avoir à prendre n'importe quel dépôt. Nous avons protesté contre cette manière de faire et nous n'admettons pas qu'une banque ayant accepté le séquestre allemand ne se mette pas à même de rendre service à nos concitoyens.

L'incident clos nous avons beaucoup parlé de Cambrai. Cette malheureuse ville est pillée et rançonnée par nos ennemis de la plus odieuse façon. Les banquiers sont surtout très inquiétés sous prétexte que des objets réquisitionnés pourraient se trouver dans les coffres en location. Les Allemands voudraient les forcer. D'autre part, arguant d'un bombardement possible des Anglais, ils insistent pour que les directeurs des banques conseillent à leur clientèle de retirer les objets renfermés dans les coffres. Nos ennemis mettraient sous séquestre les valeurs mobilières, autoriseraient à prendre l'argenterie et les bijoux, mais feraient main-basse sur l'or et les billets. Tous les directeurs des banques ont individuellement demandé que les coffres soient enlevés tels quels et conduits en Allemagne ; l'affaire en est là.

Je me prépare ici à subir quelques rudes assauts. La perquisition des cuivres continue sans grand incidents ; il paraît d'ailleurs certain que la même chose se passe en Allemagne ! Ce soir a paru l'ordre d'avoir à livrer les matelas ! Jusqu'ici on demande un matelas sur deux, autrement dit je pense, on autorise à conserver un matelas par lit. Défense de vendre des fruits, d'arracher des légumes. Plusieurs personnes ont déjà été condamnées pour avoir enfreint cet ordre !

6 et 7 juillet 1917

J'ai aujourd'hui 49 ans ! Dans quelques jours il y aura 3 ans que j'ai vu pour la dernière fois tous ceux que j'aime. Nous ne comptons plus les jours, nous nous laissons aller au gré des événements, n'ayant d'autre espoir qu'en Dieu. Plus que jamais, nous les malheureux habitants des pays envahis, nous sommes dans sa main. Prions-Le et attendons avec confiance dans sa divine bonté.

Le 5, nous avons été M. Piot et moi à Saint-Bénin pour le service de la Chambre de Commerce. Là, nous avons été reçus par M. Marchandise qui nous a traités comme on n'est plus traité par ces temps de famine. Potage, champignon des prés au beurre, veau printanier, salade, tarte aux fruits, pain blanc, somme toute, menu à vous faire condamner à mort !

Ma santé est meilleure, j'ai repris du poids. Après être descendu jusqu'à 58 kg, j'arrive maintenant à 60 kg. Le C.R.B nous donne de la phosphatine et cet aliment me réussit assez bien.

Le 6 j'ai fait porter deux petits matelas et quelques traversins pour me conformer aux ordres donnés. L'un de ces matelas était celui du lit de Jacques. Les larmes me sont venues aux yeux quand la toile décousue, la bille de laine blanche, laine du Meslay je crois, s'est répandue. Ah, les misérables ! Puisse Dieu frapper de son bras juste celui qui de sang-froid a déchaîné cette terrible guerre. Jusqu'ici nous conservons un matelas par lit, mais le bruit court que ce n'est qu'un palliatif et que sous peu on nous prendra tous les matelas. Force nous sera donc de coucher sur des paillasses. J'ai réuni ce matin les copeaux, varechs, crins, crins végétaux que je pouvais avoir ; j'espère arriver ainsi à confectionner, le cas échéant, deux paillasses !

La perquisition des cuivres paraît arrêtée, sans doute continuera-t-elle quand le délai pour remettre les matelas sera expiré.

On parle aussi du départ de l'A.O.K. Nous deviendrions une kommandantur de front et nous verrions ainsi partir beaucoup de scribes avec lesquels nous arrivions à nous entendre.

De Valenciennes, j'ai appris l'expulsion de la Banque de France de mon collègue et du caissier. On ne leur a pas permis d'emporter tous leurs meubles. Dans l'hôtel on a établi un asile d'aliénés.

Tout est calme sur notre front. On entend très peu le canon. Hier des aéros alliés ont survolé notre ville. Beaucoup de coups de canon pour rien !

Les Russes attaquent ; ils ont quelques succès. Il semble que ce peuple que nous pensions dans l'anarchie se ressaisisse. Toujours est-il que nos ennemis, assez déconfits, semblent abandonner l'idée d'une paix séparée avec la Russie. Ils mettent maintenant tous leurs espoirs dans les sous-marins ! Un Allemand disait hier à M. Picard : « *Tout cela finira sous peu par une catastrophe* ». Comment faut-il interpréter ces paroles ?

8, 9 et 10 juillet 1917

Journées calmes sans grands incidents. Le temps est à la pluie, les jardins en souffrent beaucoup et les légumes poussent en verdure.

Les équipes de cuivre continuent les perquisitions dans les maisons ; on en dit du bien et du mal suivant les équipes. Somme toute, on ne cherche pas trop, mais tout ce qui est apparent est enlevé. Quoique j'aie maquillé mon l...¹²⁴ le mieux possible, je crains beaucoup qu'on ne me l'enlève et je ne suis pas sans une certaine inquiétude sur le résultat de la perquisition. J'en ai presque fait le sacrifice maintenant, mais aussi quelle peine pour moi quand je verrai partir ce meuble, confident et témoin de nos joies et de nos peines. Une fois de plus je m'en remets à la volonté de Dieu !

J'ai eu hier par la Croix-Rouge des nouvelles de tous les miens. Ces nouvelles datent de fin janvier 1917. Elles sont parvenues en Allemagne dans le courant du mois de février 1917, elles ont mis 4 mois pour arriver ici ! Comment qualifier ce procédé, cette manière de faire dont toute la faute retombe sur nos ennemis ! Les Allemands nous aurons martyrisé à plaisir ; ils ont suivant l'expression d'un de leurs officiers « *Semé de la haine pour plus d'un siècle* ». Nous, nos enfants et nos petits-enfants n'oublieront jamais ces procédés barbares, indignes d'une nation qui se dit civilisée et inapplicables à des civilisés. Nous saurons nous rappeler ! En attendant, souffrons et prions Dieu, peut-être devons-nous expier !

Nous avons eu des nouvelles de Lille par une Française devenue Allemande par son mariage. À Lille, on souffre au-delà de toute expression. Le beurre, les œufs atteignent des prix fous. Le pauvre peut à peine vivre ! Les Allemands inquiètent, tracassent, comme ici d'ailleurs, ceux qui font un peu d'élevage de lapins. Aussi les rapports entre les Allemands et la population sont-ils de plus en plus tendus. Cette personne disait que dans le pays de ses beaux-parents, sur la frontière hollandaise, on ne souffrait pas trop de la faim, quoique depuis quelques temps il passât moins de denrées par la Hollande. Les Allemands croient que la guerre durera encore longtemps, ils considèrent d'ores-et-déjà la Belgique comme province allemande !

11 et 12 juillet 1917

Notre attention est portée depuis quelques jours sur la situation intérieure de l'Allemagne. Ce que nous pouvons lire dans les gazettes plus ou moins bien traduites par des traducteurs d'occasion, nous montre nos ennemis aux prises avec des difficultés d'ordre intérieur de plus en plus grandes. Le Reichstag, réuni depuis le 7 juillet, discute vivement la politique du chancelier. Les socialistes éconduits à la conférence manquée de Stockholm, réclament des précisions plus nettes sur les buts de guerre, et le centre avec lequel le chancelier a toujours

¹²⁴ Non déterminé : luminaire, lit... ???

gouverné, fait ou semble faire chorus avec eux. Les partis avancés demandent une liberté politique plus grande et une part plus considérable de la représentation populaire dans le gouvernement. Hier nous nous attendions à la démission du chancelier, aujourd'hui il n'y a rien de fait et le Kronprinz a été appelé au Conseil d'Empire à Berlin. La misère est de plus en plus grande en Allemagne. L'entrée en jeu des États-Unis a renforcé le blocus, en ce sens que les exportations d'Amérique vers les Neutres qui ravitaillaient l'Allemagne, deviennent de plus en plus difficiles. Le peuple allemand veut la paix ; pas encore une paix comme nous la voudrions, mais on a l'impression que le peuple a la conscience de s'enfoncer de plus en plus dans la misère et l'irréparable.

Les Russes continuent leur offensive, ils annoncent 7.000 prisonniers aujourd'hui. Malheureusement les Anglais ont éprouvé un revers du côté de Dixmude où ils ont eu 1.250 prisonniers ; petit succès dont toute la presse impériale va s'emparer. Les sous-marins auraient coulé 1.000.000 de tonnes en juin, mais ce chiffre est discuté par des députés socialistes allemands. Dans la nuit du 11 au 12, le canon a vivement donné sur notre front ; ce matin nous n'entendons plus rien.

Notre Commandant de Place, von Helldorf, va partir en congés pour 6 semaines ; on dit même qu'il ne reviendra pas, ce qui pourrait donner corps au bruit qui court de la transformation de notre kommandantur d'étape en kommandantur de front.

Avant de partir notre commandant a reçu du général de l'A.O.K une leçon qui peut compter. J'ai déjà dit qu'un de nos concitoyens occupant une grande maison de confection sur la place près de l'Hôtel de Ville avait été brutalement expulsé, il y a quelques mois, pour faire place à un restaurant où tout était monté et organisé, cela va sans dire, sans bourse déliée, par voie de vols ou réquisition. Pour alimenter ce restaurant au prix inabordables, notre Helldorf avait réquisitionné une ferme où il faisait sans frais l'élevage de la volaille, la production du lait, de la crème, du beurre et des œufs. Les bénéfices étaient superbes puisqu'on vendait au consommateur du restaurant fort cher ce qui ne coûtait que la peine de réquisitionner. Notre homme se complaisant dans son œuvre, malgré son état de santé, y venait clopin-clopant.

Or il y a quelques jours il s'avisait de faire dresser sur toute la longueur du trottoir une estrade haute d'un mètre, estrade à usage de terrasse. Les ouvriers réquisitionnés, avec des matériaux toujours réquisitionnés, étaient occupés à monter le monument quand vint à passer le général. Il questionne les travailleurs, s'informe qui a donné cet ordre et ordonne de tout démolir et de remettre le trottoir en état. Puis, poussant son enquête plus loin, il découvre le petit tripotage de la ferme et fait envoyer au front vaches, veaux, cochons et couvée !

13 et 14 juillet 1917

Hier nous avons eu une nouvelle perquisition pour les cuivres. Un gendarme accompagné de trois soldats. Dans la matinée cette équipe se trouvait au commencement de ma rue et comme somme toute, elle opérait assez lentement je n'ai pu la recevoir avant midi. J'ai déjeuné assez mal, d'une façon plus ou moins fébrile, d'autant plus que j'ai dû au pied levé modifier un arrangement dans mon grenier. Je craignais surtout pour mon l... et comme toujours je m'en suis remis à la grâce de Dieu. À 2h, le gendarme se présente, j'étais avec mes amis Hautecoeur et Piot. Il paraît un peu surpris de ma société, jette un coup d'œil rapide sur la pièce, puis passe dans la cuisine. À ce moment, je dis à Marie :

- Marie, vous pouvez accompagner ces messieurs dans leur perquisition.

Alors Marie, toujours flegmatique, monte avec le gendarme et un soldat dans les appartements. Marie sut très adroitement les conduire et malgré sa dimension, l'objet qui devait le plus attirer leur attention passa inaperçu. Et cependant la perquisition fut faite avec un soin assez minutieux. On me prit mes plateaux de balance, des poids et un disque de cuivre qui soutenait une mappemonde au grenier. Somme toute je n'ai pas à me plaindre, le gendarme a été poli, mais quel soupir de soulagement une fois la perquisition finie. Une de plus, mais non pas la dernière.

J'ai rencontré aujourd'hui un habitant de Solesmes qui me disait avoir vu passer quatre fois les équipes pour les cuivres. La dernière était ainsi composée : 2 soldats accompagnés d'un civil, ouvrier plus ou moins spécialisé. Ainsi rien ne peut passer. À Solesmes encore on a enlevé tous les matelas, les vieillards âgés de plus de 70 ans ont pu conserver le leur. On prend la laine sans donner de reçu, on rend les toiles et moyennant la somme de 2 francs, on vous verse de minces copeaux de bois pour faire des paillasses. Quel grand peuple ! Mais un peuple qui se sent peu à peu sombrer dans la boue et le sang ! Déjà des bruits inquiétants se font entendre dans l'ossature de la puissante machine. Depuis l'ouverture du Reichstag, des difficultés se produisent entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif. L'Empereur fait des promesses et des concessions ! Nous suivons anxieusement le mouvement populaire des puissances centrales et le chancelier est de plus en plus discuté !

Pour la troisième fois le bataillon de Lüneburg vient au Cateau monter la garde des postes. Mais cette fois il revient chargé de dépouilles opimes ¹²⁵. Dans le corps de garde situé dans une maison de ma rue, je vois emménager des glaces, des meubles de salon etc...
Que penser encore de ce peuple !

15, 16 et 17 juillet 1917

Nous suivons toujours avec la plus grande attention la situation intérieure de l'Allemagne. Il est maintenant officiel que le chancelier Bethmann ¹²⁶ s'en va. Il ne quitte pas son poste volontairement, il est congédié.

C'est à se demander si un semblant de sens moral revient au peuple allemand. Voilà donc maintenant à terre l'homme qui n'a pas craint de déchirer publiquement à la tribune les traités les plus sacrés et les comparer à des chiffons de papier. Comme le bouc d'Israël, on va le charger de tous les péchés du peuple allemand ! Il est remplacé par un docteur Michaelis, homme de bureau, inconnu avant la guerre, mais qui depuis se serait signalé tant aux finances qu'au ravitaillement. Ce n'est sans doute qu'un homme de paille destiné à masquer les menées de la Cour et à sauvegarder les intérêts des grands industriels pangermanistes. Sans doute fera-t-il une déclaration de principe où il sera question d'une paix sans annexions ni indemnités. Tous les journaux français, dont nous lisons des extraits dans *La Gazette de Cologne* repoussent ces conditions et remettent en avant la question d'Alsace-Lorraine. Ils ont raison ! Mieux vaut encore souffrir quelques mois et voir arriver ce dont nous n'avons jamais douté : la Victoire. Et puis, il faut que le peuple allemand comprenne que, s'il a été conduit par une caste avide de conquête, il s'est bien prêté à la ruée sur la France et que, lui aussi, est coupable.

Quoi ? ! Dans tous ces actes inqualifiables, réprouvés par le monde entier, aucune voix allemande ne s'est élevée pour les dénoncer. Depuis 3 ans les soldats allemands, par équipe

¹²⁵ Trophées pris par un général romain sur un chef ennemi.

¹²⁶ Théobald von Bethmann Hollweg (1856-1921) remplacé le 14 juillet 1917 par Georg Michaelis (1857-1936) ...jusqu'en novembre de cette même année.

organisées, pillent, volent, détruisent par ordre sans que jamais la voix de la conscience ne se réveille dans leur âme. Ils ont même, en accomplissant toutes ces choses, le mauvais sourire de celui qui détruit par rage et de plus nargue votre impuissance à résister. Ils ne sont pas mauvais, mais ils sont sournois et ne connaissent que la force. Aussi, maintenant que la Russie reste à nos côtés, que la campagne des sous-marins ne donne qu'un piètre résultat, que le spectre de la famine se dresse plus menaçant que jamais, le peuple allemand commence à douter de cette victoire annoncée comme certaine par son Kaiser. Il voudrait revenir au statu quo d'avant la guerre et éviter le juste châtement. Qui sait si certains ne tremblent pas maintenant pour leurs biens, leurs foyers, leurs familles !

Samedi 5, des scribes de la kommandantur sont partis pour Valenciennes où, disent-ils, ils doivent former un cadre d'État-Major destiné à la Turquie. Parmi ces employés se trouvait le sieur Walbroën qui nous avait rendu quelques petits services et que nous regretterons !

Les équipes des cuivres continuent leurs dévastations. Ils ne cherchent pas beaucoup mais prennent ce qu'ils voient. Leur passage dans les rues est signalé par la disparition des boutons et poignées de porte. À la banque, toutes nos plaques de guichet ont disparu ; rue de France, les appliques d'éclairage ont été enlevées.

18 et 19 juillet 1917

On a saisi chez un couvreur du Cateau nommé Julius Lefebvre, 3 fusils de chasse, un revolver chargé, une mitrailleuse (dit-on), des bandes de cartouches, des vêtements allemands. Beaucoup de ces objets étaient dissimulés dans les chambranles des portes. On parle d'une dénonciation d'une femme de Saint-Quentin. Toujours est-il que les policiers ont fait ces découvertes en perquisitionnant pour de la viande. Ce Julius Lefebvre, couvreur de son état, passait ici pour un homme très peu recommandable. Chargé d'une nombreuse famille qu'il avait eu soin de faire passer en France dès le début de la guerre, il vivait beaucoup des Allemands auquel il avait rendu des services. On dit en outre qu'il était quelque peu souteneur. Ces temps derniers il faisait partie d'une bande assez bien organisée tuant de ci-de là une bête dans les pâtures. On dit que pour mieux opérer la bande se costumait en Prussien ! Pour l'heure mon homme est sous les verrous et l'instruction suit son cours.

Des mesures les plus sévères sont prises contre ceux qui tuent ou chez lesquels des morceaux de viande fraîche sont trouvés. 3 personnes à La Groise se sont vues gratifiées d'une amende de 300 marks chacune pour possession de viande. Un de nos concitoyens 50 marks pour avoir en cave des pommes de terre nouvelles ! La vie devient de plus en plus difficile, heureusement que les jardins ont été assez bien cultivés. Nous vivons de légumes verts. Nous recevons peu de choses du Ravitaillement Hollandais qualifié de Ravitaillement N°2. On nous envoie des citrons, nous en avons 30.000 - qui se gâtent et dont on ne trouve pas la vente. Que faire de citrons en ce moment ? Par contre, nous recevons d'assez bon fromages.

Depuis quelques jours le canon se fait entendre violemment de Saint-Quentin à Arras. Les communiqués nous donnent peu de détails sur ces opérations. En Champagne les Français et les Allemands s'arrachent des bouts de tranchées. Sur mer les sous-marins paraissent moins actifs. Aujourd'hui doit avoir lieu le discours du nouveau chancelier. Quelle va être son attitude ? Le temps est mauvais, pluie et orage.

20 et 21 juillet 1917

Le nouveau chancelier a parlé et quoique nous n'ayons pas encore eu la traduction de son discours, nous savons qu'il a encore été plus intransigeant que son prédécesseur. Toutes les espérances que certains formaient avec moi de voir l'Allemagne entrer dans une ère de concessions tombent à vau-l'eau. Michaelis représente à n'en pas douter le parti des militaires et des pangermanistes. Reste à savoir ce que dira le peuple. On parle très vaguement d'émeutes, de troubles à Berlin, à Stetten, à Düsseldorf. Pour faire tomber la jactance de certains Allemands, il nous faudrait quelques succès éclatants, malheureusement il n'en n'est pas ainsi. En Champagne, se déroulent des combats locaux suivis de petites avances de part et d'autre. En Russie, nos ennemis annoncent un grand succès sur le front russe qui, disent-ils, serait percé. Tout porte à croire que ce succès, venu à la tribune au moment où le chancelier prononçait son discours-programme est un succès de commande et nous devons attendre avant de nous prononcer, mais un fait reste patent, c'est la force militaire allemande. Cette force est toujours formidable et je crois que nous ne la verrons pas encore brisée cette année. Il faut nous attendre à passer l'hiver ; comment vivrons-nous ? Déjà nos ennemis mettent la main sur tous les fruits de la terre. Lundi, les enfants des écoles sont mobilisés pour aller cueillir les groseilles là où il y en a. Défense de prendre des pommes de terre avant le 1^{er} août, et nous craignons qu'à cette date les Allemands mettent la main dessus en bloc. Ils réquisitionnent tout ! J'ai acheté 2kg de miel à 5f le kilo. Je vis de légumes verts.

Il y a des heures où ma solitude me pèse terriblement, je me console en pensant que mes chéris ne sont pas là pour souffrir moralement et physiquement ce que je souffre !

22, 23 et 24 juillet 1917

Les nouvelles de la guerre sont mauvaises. Les Russes ont faibli devant Ternopil, et, ce qui à mon avis aggrave la situation, c'est que cet échec provient de la défection de régiments russes entiers appartenant au parti de la paix. Tout est à redouter quand on voit des soldats réunis comme dans un club, non seulement discuter le mérite ou les ordres de leurs chefs, mais encore décider du *Salut de la Patrie*. Et certes il apparaît à tous ceux qui raisonnent que cette idée de Patrie est presque méconnue dans ce vaste empire maintenu jusqu'alors par une forte bureaucratie militaire. Les peuples encore jeunes et à peine sortis de l'esclavage sont incapables de se conduire eux-mêmes ; il leur faut - à défaut d'une armature solide - un chef, militaire ou légiste. Je crains tout de ce peuple russe composé d'éléments si disparates et enivrés de la liberté sans frein dont ils jouissent si mal depuis quelques mois. Pour notre cause la transition aurait dû se faire graduellement. Que nous réserve l'avenir ? Plus que jamais nous sommes dans la main de Dieu, c'est Lui qui conduit les hommes comme les empires. Cette victoire sur les Russes a été un coup de fouet pour redonner du cœur au soldat allemand dont l'espoir en une bonne fin prochaine avait une tendance à fléchir. On a vu des troupes cantonnées dans nos environs se plaindre de la nourriture et accepter gaiement leurs rations immangeables depuis les succès sur les Russes. Plus que jamais l'espoir d'une paix séparée avec la Russie brille à leurs yeux.

Samedi 21, des troupes d'enfants des écoles conduites par un gendarme ont été cueillir les groseilles de tous les jardins - groseilles réquisitionnées. Ce fut un pillage en règle sous l'œil paternel du gendarme qui grappillait autant que les enfants. Je crois que la cueillette a été des plus négatives.

On parle de nouvelles perquisitions pour les appareils à gaz en cuivre. On démonte, on transforme, on cache ! Le temps est superbe depuis dimanche, on entend très vaguement le canon du côté de Lens.

25 et 26 juillet 1917

Les nouvelles sont de plus en plus mauvaises du côté des Russes. Les Allemands avancent presque sans coup férir sur la Galicie et la Bucovine. Ce qui nous navre, nous fait craindre le pire dans un temps plus ou moins éloigné, c'est de lire dans le communiqué officiel russe la phrase suivante « *Quoique nous ayons une supériorité écrasante en hommes et en munitions, nos troupes refusent le combat, discutent les ordres donnés et se groupent en assemblée pour voter contre ou pour la guerre* ». Les Russes veulent-ils, comme les Allemands l'espèrent, une paix séparée ? S'il en était ainsi, je crois que les Alliés ne pourraient que faire une paix bâtarde, sorte d'armistice pendant laquelle les peuples se prépareraient à lutter à nouveau contre le militarisme prussien - à moins que ce dernier ne tombe de lui-même sous l'ignominie de la terre entière. Mais alors que reviendrait-il à la France qui de l'avis de tous a tant souffert et a joué un rôle si glorieux ?

Nouvelle affiche, apposée le 25, ordonnant de porter tous les matelas sans exception. On négocie pour conserver ceux des vieillards et des malades. Aussitôt cet ordre, je me suis empressé d'acheter une balle de zostère¹²⁷ de 50 kg pour me faire faire deux matelas.

Dès hier le matelassier est venu et a fait de son mieux, deux paillasses. Mon si grand et si beau matelas bourré de cette belle laine si longue, toison du troupeau de maître François, est maintenant devenu une paillasse très dure. J'ai passé dessus, ni bien ni mal, ma première nuit. Plus que jamais je suis heureux que mes deux chéris ne soient pas là et ce n'est pas fini. De la Croix-Rouge, venant de Mme Druisne, j'ai reçu des nouvelles datées et du 3 mars 1917. Il y a 5 mois tout le monde allait bien. Que Dieu continue à les protéger.

27 et 28 juillet 1917

J'ai reçu le 26 dans le courant de l'après-midi des nouvelles de toute la famille par la Croix-Rouge. C'est Jacques lui-même qui m'écrit. Tout le monde va bien, mais le pauvre chéri a eu la scarlatine dont il est complètement remis. Dans quelle angoisse ma pauvre Lisa a dû se trouver ! Dieu une fois de plus encore nous a couverts de sa protection, je Le remercie et je Le loue ! Les nouvelles sont datées du 18 avril, elles ont mis plus de 3 mois à venir ! J'ai eu aussi une carte de Porez datée du 1^{er} juillet. On sent que ce pauvre prisonnier ne peut rien dire de France, cependant il termine sa carte en écrivant que Jacques m'embrassait !

Il fait un temps superbe, depuis deux nuits le canon donne avec une extrême violence surtout dans la direction de Saint-Quentin. Les nouvelles que nous recevons de la Russie sont des plus mauvaises. Le moral des soldats russes est en dessous de tout. Des régiments entiers travaillés depuis longtemps par des agents allemands ou des pacifistes à la solde de nos ennemis, lâchent pied, s'enfuient sans combattre et au besoin massacrent leurs officiers. Honte à la Russie. Son Tsar trahit son peuple, ne veut pas comprendre son devoir. Nos ennemis avancent comme ils veulent, presque sans combat - dans quelques jours il ne restera rien aux Russes de leurs modestes conquêtes en Galicie et Bucovine. La dépêche allemande d'hier au soir nous faisait espérer que les Russes allaient se ressaisir ! Attendons. Plus que jamais nous craignons une paix séparée de la Russie avec l'Allemagne. Sur notre front, les Anglais bombardent toujours les

¹²⁷ Varech, plantes aquatiques qui se développent sur les fonds marins côtiers.

positions allemandes de Flandre ; de notre côté, les Allemands nous attaquent avec violence au *Chemin des Dames*. Ils nous font même 1.450 prisonniers.

J'ai porté hier toute la laine de mes matelas, j'en ai 67 kilos. J'ai passé une meilleure nuit sur mon nouveau matelas de zostère.

29, 30 et 31 juillet 1917.

Les nouvelles de la famille m'arrivent encore, les unes par la Croix-Rouge, anciennes d'au moins 8 mois puisqu'elles sont datées d'octobre et décembre 1916, les autres récentes par un prisonnier de Suisse dont la lettre est du 15 juillet 1917. Par ces dernières je sais que mes chéris vont passer leurs vacances à Veules-les-Roses, pourquoi pas comme chaque année au Meslay ? Il y a là un petit mystère que je ne puis m'expliquer que par le manque de ressources qu'offre le Meslay comme communications. Il me semble que tout le monde se trouve en bonne santé et je remercie Dieu une fois de plus de les protéger. Mais quel nom donner à nos ennemis qui retiennent de 6 et 7 mois dans leurs bureaux à Francfort, les pauvres nouvelles à nous adressées. Après avoir été de longs mois sans rien recevoir de la Croix-Rouge, voici que nous arrivent coup sur coup des montagnes de demandes. C'est un nouveau degré à ce calvaire que les Allemands font monter aux malheureuses populations envahies. Et *La Gazette des Ardennes*, ne passe pas de numéros sans célébrer la bonté et l'humanité des Allemands. Peuple hypocrite par excellence quand on jettera le masque qui te couvre, quels crachats sur ta face !!! Mais pourras-tu jamais payer tout ce que tu fais de propos délibéré ?

Pour le moment nous sommes frappés de la quantité de marchandises achetées dans des magasins de la ville par les soldats. Ils prennent, à n'importe quel prix, tout ce qui concerne l'habillement tant pour femme que pour homme. Les articles les plus démodés, les plus de défraîchis sont enlevés non à poids d'or mais à coups de billets de ville. Quelques négociants avisés qui peuvent adroitement se réapprovisionner gagnent beaucoup d'argent. Tout se vend, ce qui prouve que le blocus devient de plus en plus effectif et tout en manquant de nourriture, nos ennemis ne vont plus savoir comment se vêtir. Ce sont des signes précurseurs d'une détresse qui va de plus en plus en s'accroissant. Monsieur Hallette a été, il y a quelques jours, perquisitionné de fond en comble. On a trouvé des cuivres cachés : 500 marks d'amende et 30 jours de prison !

La ville de Cambrai et de plus en plus menacée d'évacuation. Des affiches sont apposées donnant toutes les indications de départ et les mesures à prendre. On ne viendra cependant à ce moyen extrême que si les obus anglais tombaient sur la ville. Or, les batteries lourdes allemandes sont dans les faubourgs et tout est à craindre. Nous avons sur la route de Guise, près du cabaret de l'aviation, un camp de répression pour aviateurs. C'est un espace d'environ 5 à 600 mètres carrés, clos de fils de fer barbelés et gardé par deux sentinelles.

Le malheureux est enfermé là comme une bête fauve n'ayant pour s'abriter qu'un trou de terre recouvert d'une mince toile de tente. La punition dure trois semaines. Quel supplice ! J'ai vu cette tente basse élevée à peine d'un pied au-dessus du sol dans laquelle ce malheureux gîte comme un chien. Quand on paraît trop regarder, les sentinelles vous menacent.

Toujours des combats d'artillerie dans les Flandres, sans actions d'infanterie. Les Russes paraissent se ressaisir, les attaques allemandes sur le front de Champagne sont toujours repoussées. Dans les gouvernements, on parle beaucoup des *buts de guerre*, on sent l'immense

besoin de paix planer sur les peuples mais personne ne veut faire le premier pas. L'armée anglaise augmente chaque jour en force, en matériel, en organisation. Les discours de Lloyd George sont très consolants mais rien ne fait prévoir la fin du conflit.

1^{er} et 2 août 1917

Le communiqué allemand affiché hier au soir est des plus intéressants. Il annonce la violente offensive des Anglais sur la Flandre occidentale avec le dessein de rompre la ligne entre Ypres et la mer et de reprendre ainsi tout le littoral en vue de restreindre l'activité des sous-marins. Quant au résultat obtenu par nos alliés, nous en sommes réduits aux conjectures car le communiqué allemand est rempli de réticences et rédigé dans un style où domine la phraséologie. Il nous faut donc attendre les communiqués anglais. Malheureusement le temps n'est pas favorable, il a plu beaucoup dans la nuit du 31 au 1^{er}, et depuis règne un assez violent vent d'ouest. Nos ennemis attaquent toujours sur notre front. Ils nous faisaient hier 1.500 prisonniers en Champagne - au *Chemin des Dames* - et 500 sur la Meuse. Quant aux Russes, il semble que des mains fermes saisissent le pouvoir et que le peuple russe commence à comprendre de quelle manière sa liberté peut et doit être établie.

Madame Lhomme dont le mari a été fusillé en novembre 1914 est revenue d'Allemagne où elle se trouvait plus ou moins en captivité dans une famille habitant une petite ville près de Bonn. Elle a appris la mort de son mari par *La Gazette des Ardennes*, il y a quelques mois, sur une liste de personnes décédées au Cateau et comme d'autres noms de colombophiles suivaient celui de son mari, elle a compris de suite sa fin tragique ! La famille dans laquelle elle se trouvait avait pour elle beaucoup d'égards et elle lui est reconnaissante de la façon dont elle a été traitée. Pour remercier des bons soins qu'elle a reçus, sa première pensée en arrivant ici a été de leur envoyer un colis de vivres. C'est assez dire la pénurie dans laquelle l'Allemagne se trouve en ce moment. D'ailleurs, des émeutes éclatent fréquemment dans de nombreuses villes, émeutes réprimées à coups de fusil et de mitrailleuse, non pas par la police ou les troupes régulières mais par des boy-scouts ! Les misérables enfants n'hésitent pas à réprimer impitoyablement les malheureux qui souffrent. Mais aussi quand un gouvernement se sert de tels moyens, il est bien près de sombrer dans la boue et le sang !

L'histoire du dénommé Julius Lefebvre avait été grossie à loisir. Somme toute on a trouvé chez lui deux vieux canons de fusil et deux crosses, une bicyclette et des accessoires de bicyclette. La condamnation est de 4 ans de réclusion. Le personnage étant des moins sympathiques, cette condamnation ne soulève aucune émotion.

3 et 4 août 1917

L'espoir fondé sur une très violente offensive anglaise partie du nord et du sud d'Ypres et effectuée en vue d'une reprise du front de mer, ne paraît pas se réaliser. Nous avons bien progressé sur un front de 24 km et une profondeur variant de 2 à 4 km, mais jusqu'ici aucun résultat n'est tangible. Faut-il en accuser le mauvais temps qui règne depuis le début de l'offensive ou faut-il voir l'impossibilité absolue dans laquelle on se trouve, de part et d'autre, de rompre le front. Alors où allons-nous ? Et jusqu'ici la supériorité militaire appartient encore à nos ennemis qui, non seulement résistent partout à nos attaques, mais encore reprennent aux Russes en 15 jours la Galicie et la Bucovine.

Nous savons la situation intérieure de l'Allemagne mauvaise. On manque de tout, la famine approche à grand pas. J'ai vu hier deux officiers de l'A.O.K essayer de soudoyer M. P... employé au Ravitaillement pour avoir du riz.

Les peuples aspirent à la paix ; on parle de *Société de Nations*, utopie déplacée quand le militarisme est encore si puissant. Et comment nous, pouvons-nous nous passer l'éponge sur tous les crimes des boches.

On porte toujours la laine de ses matelas ; les vieillards, les malades doivent passer une visite médicale pour les conserver !

5, 6 et 7 août 1917

Journée calme mais toujours remplie de tristesse. L'offensive anglaise paraît arrêtée et d'autre part, nous voyons la Russie dans un tel état d'anarchie que nous nous demandons si elle pourra assez se ressaisir pour arrêter l'armée allemande qui vient d'envahir son territoire.

Le temps est mauvais, pluie, orage, il doit être très difficile pour ne pas dire impossible de se battre, surtout en Flandre. Dimanche 5, j'ai déjeuné chez mes excellents amis Picard. On fêtait les 21 ans de mariage de M. Émile et les 49 ans de M. Eugène. On a bu la dernière bouteille de champagne. Où en serons-nous l'année prochaine ? Je me sens de plus en plus sombrer dans la tristesse. Cette longue séparation me tue peu à peu, j'ai besoin de toute mon énergie pour réagir. D'autre part, les perquisitions pour les cuivres recommencent. Aucun répit dans notre foyer, et nous devons tout subir sans avoir le moindre mot de résistance à la bouche.

Demain cueillette des prunes, par ordre, par tous les enfants des écoles mobilisés. Or les prunes ne sont pas mûres et la récolte ne profitera à personne. Par contre, les arbres seront abîmés et les jardins une fois de plus détériorés. À Cambrai calme plat, malgré les bruits que l'on fait courir, il n'est nullement question d'évacuer la ville, du moins pour le moment ! Dans les kommandanturs voisines, les populations ne sont pas mieux traitées que nous. Nous aurions même tort de nous plaindre !!!

8 et 9 août 1917

Temps des plus variables : pluie, soleil, orage. Hier après une très belle journée nous avons eu un orage des plus violents, la foudre a même dû tomber assez près de la maison tant le coup était sec.

Une affiche vient d'être apposée pour les matelas : les infirmes, les malades, les vieillards ont jusqu'au 10 août pour se faire inscrire à la mairie non pas pour conserver leur matelas mais pour pourvoir au remplacement de ce matelas par de la laine de bois qui sera fournie par les Allemands. On ne dit pas *donnée*, mais *fournie*, ce qui indique encore un paiement à effectuer. Quant à cette fameuse laine de bois, nous supposons tous que ce n'est autre chose que ces fins copeaux de bois qui servent à emballer les cristaux. Alors, les malheureux qui sur la foi des pourparlers croyaient conserver leur matelas, seront plus maltraités que ceux qui, comme moi, ont pourvu de suite au remplacement de la laine par du varech. Et maintenant le varech est introuvable. Somme toute, je n'ai pas à me plaindre et je dors très bien la nuit. Monsieur Hallette condamné à 500 marks et 30 jours de prison pour cuivres cachés avait demandé de transformer ces 30 jours de prison en une amende. Sans doute a-t-il fait valoir des raisons de

santé car il doit subir la visite du médecin de la kommandantur. Comme M. Hallette quoiqu'âgé n'est nullement malade, nous craignons beaucoup de voir notre concitoyen faire de la prison ! À Cambrai, malgré les bruits d'évacuation, calme complet. On parle en Belgique de train d'émigrés français pour le commencement de septembre. Les mesures sont encore plus sévères que par le passé. Défense d'importer argenterie et bijoux, quant aux titres, ils doivent être remis, non plus aux banques sous séquestre, mais aux différentes kommandanturs !

Les nouvelles de la guerre sont quelconques sur notre front. Les Russes nous donnent toujours les plus grandes inquiétudes. L'armée de Mackensen s'efforce de les tourner par le sud de la Roumanie. Dans tous les pays on voit croître de plus en plus le besoin, le désir de paix. On voudrait entrer en pourparlers, mais la situation est telle que personne ne veut et ne peut aller en conférence. L'Allemagne toujours très forte au point de vue militaire résiste sur notre front, regagne ce qu'elle avait perdu en Galice et Bucovine, par contre elle s'épuise de plus en plus au point de vue économique et financier. Plus elle recule le moment du congrès, plus elle court à la catastrophe. L'Angleterre sait cela, aussi attend-elle patiemment, tout en luttant sur terre et sur mer. Quant à la France, saignée, meurtrie, elle ne peut que suivre l'Angleterre et revendiquer en compensation de ses blessures et de ses victoires, l'Alsace-Lorraine. Sous peu, vers le 5 septembre, réunion des socialistes à Stockholm. Que va-t-il sortir de là ? Peut-être une paix sociale !

10 et 11 août 1917

Journée calme, rien de bien sensationnel. Sur le bruit qui avait couru de la limite extrême du 10 août pour porter les matelas à la maison désignée par la kommandantur, c'est depuis 2 jours un défilé non interrompu de par nos rues de poussettes chargées de matelas. Ici on nous rend les toiles, tandis qu'à Bohain on a tout pris, laines et toiles !

Les nouvelles de la guerre sont insignifiantes. Nous sommes très inquiets des événements russes et nous voyons dans les journaux allemands que la majeure partie de la presse française partage notre inquiétude. Nous ne pouvons malheureusement rien changer à cet état de choses et force nous est d'attendre patiemment dans la douleur et la souffrance le résultat de l'offensive allemande sur les Russes. Je vis donc au jour le jour, presque sans espoir, m'efforçant dans ces moments si difficiles et si tragiques de conserver un bon équilibre moral et physique. Je veux revoir les êtres qui me sont chers ! Mais je me sens peu à peu aller irrévocablement vers la vieillesse. Mes cheveux me quittent, mes tempes grisonnent de plus en plus chaque jour ! L'isolement, l'anxiété, l'inactivité forcée, le manque de nouvelles des miens, toutes ces choses me tuent ! Quel martyre on nous fait subir et avec quel masque d'hypocrisie. Les Alliés savent ce qui se passe dans nos malheureux pays ; les Français dénoncent au monde entier la destruction systématique et voulue de tout outillage, quel qu'il soit, bois, cuivre, fer. Nous voyons les équipes opérer chaque jour et les Allemands ont l'audace de démentir le fait officiellement ! Hier nous avons lu tout au long dans *La Gazette de Cologne* que notre outillage mécanique était démonté avec soin pour être remis en Allemagne à l'abri des hasards de la guerre ! Bien plus, on dit que les Français des pays occupés vendent leurs matelas aux Allemands pour pouvoir se procurer de l'argent en vue d'acheter des vivres ! On montre même des photographies de groupe de personnes apportant leurs matelas !!!

12, 13 et 14 août 1917

La nouvelle à sensation que colporte depuis quelques jours les journaux allemands mais que j'espère tendancieuse est la nouvelle de la démission de Poincaré. Dans les pays occupés où nous nous rendons compte mieux qu'en France de la mentalité des Allemands, nous verrions dans la démission de Poincaré un succès moral pour nos ennemis, comparable à une victoire militaire. Poincaré personnifie l'ordre, la volonté et en plus le retour à la France des provinces annexées. Son départ donnerait aux Allemands l'espoir d'une paix prochaine et favorable car il leur montrerait la désunion parmi nous avec la volonté d'en finir à tout prix.

Espérons que nos parlementaires ne vont pas se livrer à de mesquines querelles de couloir qui les aviliraient une fois de plus aux yeux de leurs concitoyens et du monde entier !

Dimanche 12, les 120 prisonniers faits par les Allemands au nord de Saint-Quentin et arrivés au Cateau la veille au soir, ont été conduits à la gare vers les 5h de l'après-midi. Nos ennemis les ont promenés par toutes nos rues comme des trophées. Une fois de plus on voulait nous humilier. J'ai vu de très près les pauvres prisonniers assez déprimés par une séquestration de 3 jours sans nourriture ni vêtements de rechange. Cependant, ils avaient sous leurs uniformes couverts de boue, encore bon air, et si des sous-officiers allemands, placés à leur tête n'avaient pas pris à dessein un pas très lent, ils auraient défilé comme ne défilent jamais les boches.

Hier 11, Danquigny est venu de Caudry passer la journée au Cateau. Nous ne nous étions pas vus depuis plusieurs mois, aussi avons-nous longuement bavardé. Moins optimiste qu'autrefois, il attend la fin du cataclysme, vivant au jour le jour. À Caudry comme ailleurs tout l'outillage mécanique est brisé par ordre ! Les ruines sont incalculables. La banque n'est pas occupée, tout l'immeuble est transformé en bureaux pour le C.R.B ou la ville. Nous avons beaucoup parlé des questions monétaires et du soin que nos ennemis mettaient à rechercher l'or et les billets de banque. À l'heure actuelle leurs bureaux de change donnent :

- Sur l'or : 30 % en marks ; 36 % en bons de ville
- Sur les billets : 29 % en marks ; 35 % en bons de ville
- Sur l'argent 10 % en marks ; 16 % en bons de ville

Tout nous indique une crise monétaire terrible en ce moment pour l'Allemagne qui court sûrement à la faillite. Ajoutons que des Français, connus, tant au Cateau qu'à Caudry, servent de rabatteurs aux Allemands pour faire du change ! J'espère qu'après la guerre ils seront sévèrement punis ! Porez ne peut plus donner des nouvelles des miens !

Une commission universitaire composée de membres du corps primaire enseignant de Cambrai voyage dans la région pour faire passer les examens primaires. Le 12 ils étaient à Solesmes, le 13 au Cateau. Cambrai est calme, on ne parle plus de faire évacuer la ville. Les cloches devaient être brisées pour prendre le métal, mais sur une protestation de l'archevêque au Pape et au Kaiser, on veut bien laisser une cloche par paroisse !

15 et 16 août 1917

Ma pensée, plus que jamais, s'envole vers mes deux chéris dont je suis séparé depuis plus de 3 ans. Le jour de l'Assomption, j'ai communié, m'unissant à eux de tout mon cœur, de toutes mes forces et priant Dieu et sa très Sainte Mère de nous bénir et de nous protéger. Ces journées de

fête sont pour moi d'une tristesse indicible et si je n'avais pas autour de moi des amis excellents comme la famille Picard, je ne sais vraiment ce que je deviendrais.

D'ailleurs le temps est exécrable, toujours des orages, de la pluie et du vent. Au moindre rayon de soleil succède une averse qui détrempe les meilleurs chemins, aussi nous comprenons combien une offensive sérieuse peut-être difficile dans ces moments. Les Anglais se plaignent beaucoup du temps en Flandre dans leurs communiqués et cela ne m'étonne pas. Les Russes paraissent se ressaisir, mais la situation reste toujours grosse de dangers sur le front roumain où les attaques de l'armée de Mackensen sont de plus en plus violentes. De nouvelles formations de guerre étant attendues au Cateau, c'est depuis quelques jours une rage d'expulsions qui s'abat sur nos malheureux concitoyens. Le quartier de la gare et le bas de la rue de Landrecies sont atteints. Jusqu'à présent après beaucoup de brutalités et de menaces, les intéressés restent dans leur maison où on ne leur tolère qu'une petite chambre et une cuisine ! Chez M. Picard, un nouvel officier à chambardé tout un appartement sans aucune raison, pour le seul plaisir de faire du mal et surtout de bien montrer que les Allemands sont les maîtres partout où ils sont et que rien ne nous appartient ! Et dire que nous ne voyons pas la fin de cet épouvantable fléau. Cependant, chaque jour, nous constatons une lassitude de plus en plus marquée, même chez les officiers, surtout les officiers d'administration depuis longtemps ici.

17 et 18 août 1917

La nouvelle du jour qui fait délier toutes les langues est la proposition de paix envoyée par le Pape aux Neutres et aux belligérants. Cette proposition dont nous ne connaissons pas encore le texte pose dit-on le principe de *la justice primant la force*. Le Pape semble poser les conditions suivantes :

- Libération par les Allemands des territoires envahis - France et Belgique.
- Reddition des colonies aux Allemands
- Réserves pour l'Alsace-Lorraine et le Trentin

Les journaux allemands ne donnent aucuns commentaires mais relèvent une série d'articles des presses anglaises et françaises qui toutes les deux accueillent froidement ces conditions de paix. On y voit une nouvelle manœuvre de l'Allemagne épuisée. Sans aucun doute ces propositions du Pape ont été plus ou moins dictées par l'Autriche, état essentiellement catholique qui n'a pas, comme nous, commis la faute de rompre avec le Saint-Siège. Nos ennemis, du moins ceux avec lesquels nous avons un contact journalier, sont dans la joie à la perspective d'une paix prochaine. Les officiers en parlent beaucoup dans les maisons où ils habitent. Messieurs Picard et Seydoux, retour d'Hautmont, nous disent que dans ces pays on ne croit pas à une campagne d'hiver. On reste persuadé de la réussite des propositions du Pape. Monsieur Picard nous dit qu'hier 17, les prisonniers civils d'Hautmont, travailleurs forcés, ont été conduits à l'église où le prêtre catholique allemand leur a fait une allocution sur *la justice prime la force*, tout en leur faisant espérer une paix dans 15 jours ! Quelle mentalité ! Voilà des hommes libres, arrachés de force à leurs foyers, travaillant de force sous l'œil de gardes chiourmes, revolver au poing, et conduits dans une église par des soldats armés, pour s'entendre dire que la justice prime la force. Jamais un latin n'aura des idées aussi absurdes. La voilà bien la *kultur* allemande !!!

Depuis 2 jours, le temps semble se remettre au beau. Les communiqués nous disent que les Anglais attaquent sur un très vaste front, mais sans succès marqué suivant les Allemands. Il nous faut attendre la lecture des rapports anglais pour nous faire une opinion. Cette nuit, la sirène a fonctionné pour avertir d'un passage d'aéroplanes sur lesquels de nombreux coups ont été tirés. Depuis ce matin nous entendons violemment le canon, surtout les sourdes détonations des grosses pièces.

19, 20 et 21 août 1917

Le temps s'est mis définitivement au beau et depuis quelques jours nous jouissons d'une température des plus agréables. La note du Pape défraye toutes les conversations. Les uns la trouve déplacée et sont d'avis qu'il n'y a même pas à accuser réception, les autres - et je suis de ce nombre – disent qu'on aurait le plus grand tort de ne pas laisser la porte entrouverte à des négociations futures. Tous les peuples ont besoin de paix, l'Allemagne plus que les autres, aussi pourrait-elle quelque fois se montrer assez accommodante. Jusqu'ici cependant, les chancelleries n'ont pas encore répondu.

L'activité sur les fronts de combat paraît assez intense. Nous attaquons dans la région de Verdun. Les Anglais n'abandonnent pas leurs lignes et les Italiens paraissent faire une offensive des plus sérieuses sur tout le front de l'Isonzo. Leur but est Trieste. Pourront-ils arriver ? Nous attendons avec une certaine anxiété le résultat de ces offensives. Si nos ennemis étaient quelques peu battus, leur moral déjà assez bas tomberait plus encore et qui sait si le peuple allemand ne demanderait pas à ses gouvernants une paix à tout prix. La question pour nous autres pauvres envahis est grosse de conséquences car de ces offensives découlent une nouvelle campagne d'hiver.

Depuis quelques jours notre ville est envahie de civils allemands, surtout des femmes. Nous supposons qu'elles viennent pour remplacer des scribes de l'A.O.K envoyés au front. Rien ne m'est plus pénible que de voir déambuler par nos rues ces étrangères envahissantes.

Le beau temps ramène les avions. Ce matin vers 7h une escadre de 8 aéroplanes survolait notre ville. Quelques obus ont été tirés sur eux sans résultat. Pendant la nuit l'artillerie s'est violemment fait entendre. À Landrecies on a pris les cloches sauf une, et les tuyaux d'orgue. Un jour ou l'autre nous aurons le même sort. Il faut qu'un peuple soit tombé bien bas pour porter une main sacrilège sur les objets du culte ! L'Empereur qui invoque toujours Dieu, ne craint donc pas de justes représailles !

Nos ennemis nous accusent de bombarder sans nécessité la basilique de Saint-Quentin. Nous sommes, nous, persuadés que ces bombes viennent de leurs canons et non des nôtres. Par ailleurs, les Allemands nous dépeignent la basilique de Saint-Quentin comme un monument d'art de la plus haute valeur, or nous savons tous que cette église n'a rien de bien remarquable en dehors d'une très grande hauteur de voûtes !

(Manque quelques jours ? ¹²⁸)

¹²⁸ Le journal se termine à cette date du 21/08 avec deux pages vierges puis reprend le 28/08 sur un nouveau support, feuilles non estampillées de la BDF, plus petites.

28 août 1917

Pour vaincre ma tristesse et aussi passer le temps si long à s'écouler loin des miens, j'entreprends aujourd'hui de mettre au net quelques-unes de mes impressions et de mes pensées. Voilà donc 3 ans que cette guerre épouvantable est déchaînée, 3 ans que je suis séparé des miens ! Hier je célébrais seul l'anniversaire de mon mariage. Quel souvenir il y a 11 ans à la même époque ! Et où serons-nous l'année prochaine ?

Aujourd'hui, tempête épouvantable. Le vent souffle avec une telle violence que les nuages chassés trop rapidement ne peuvent s'amonceler pour nous donner de la pluie.

Nous vivons toujours dans l'inquiétude et l'angoisse. Les perquisitions suivent aux réquisitions. L'équipe des chercheurs de cuivre passe et repasse dans les mêmes maisons. Tout ce que nous possédons est vu, noté, compté et recompté. Pour ma part j'avais le 23 de ce mois une descente de police suivie d'une perquisition des plus minutieuses de mes papiers. Tout ce que j'avais sur mon bureau, dans les tiroirs, a été lu et relu. Bref, après 1h de recherche, mes policiers sont partis faisant *buisson creux*. J'ai su depuis qu'ayant trouvé chez un pharmacien monsieur Ch...(arbonneau) copie d'un article d'un journal français, ils recherchaient l'auteur de cette copie. Je ne suis pour rien dans cette affaire, mais cette perquisition m'indique que la police a l'œil sur mes faits et gestes ! Et cela j'en suis persuadé depuis mon affaire de Cambrai.

Ordre viens d'être donné d'enlever nos cloches, nos tuyaux d'orgue. On nous laisse dit-on une cloche ! D'autre part, des réquisitions vont être faites dans tous les magasins, chez tous les marchands quels qu'ils soient et nos ennemis prendront ce qui leur conviendra. Somme toute, on ne nous laissera rien, trop heureux si quelques jours, en plein hiver, on ne nous évacue pas on ne sait où.

La situation économique est très mauvaise pour l'Allemagne, la situation intérieure tendue ; il ne reste que la puissance militaire que l'on continue à nous disputer. Peu à peu cependant, cette puissance s'effrite, aussi nos ennemis qui sentent le terrain de plus en plus mauvais nous répètent-ils depuis quelques temps qu'ils cèderont le terrain pas à pas mais feront un désert, rasant tout, détruisant tout. Jolie perspective pour nous.

À Cambrai, on s'attend de jour en jour à cet événement !

29 et 30 août 1917

Ce matin nouvelles perquisitions pour les cuivres. Une équipe de 3 soldats - comme d'ordinaire. Je fais visiter la pièce du bas et Marie conduit en haut et au grenier. Tout s'est bien passé, ces messieurs sont retournés les mains vides. D'ailleurs je ne sais pas ce qu'il y aurait encore à prendre. D'autre part, les soldats n'apportent plus il me semble la même ardeur qu'autrefois. Chez eux comme chez nous on sent une fatigue profonde de la guerre. Un gendarme avait ordre de rechercher les cuivres au cimetière. Il a compris toute l'horreur d'une telle perquisition et pour accomplir son devoir il a simplement fait le tour des allées principales sans perquisitionner. Plus que jamais je pense qu'un conflit éclatera en Allemagne entre le gouvernement et les représentants du peuple. Si nous en croyons *La Gazette de Cologne*, qu'il faut toujours lire entre les lignes, depuis un mois ce conflit est à l'état latent. La situation chez nos ennemis doit être des plus précaires, tous les soldats qui reviennent de permission parlent des difficultés de vivre, du manque d'objets de première nécessité, des fréquentes perquisitions faites aux domiciles des particuliers en vue de rechercher les objets réquisitionnés et aussi de s'assurer qu'on n'a pas trop de provisions. Il nous semble à tous, amis ou ennemis,

que cet état des choses ne peut durer et cependant il se prolonge toujours. Les ruines dans notre pays s'accumulent sur les ruines. Là où la guerre n'exerce pas ses ravages par le feu, les Allemands réquisitionnent tout et par ce fait détruisent. Les métiers, les chaudières à vapeur, tout l'outillage industriel de fer ou de fonte est brisé à coup de masse pour prendre le métal.

Hier 29, réunion des délégués du C.R.B appartenant à des districts voisins - Bohain, Caudry, Le Nouvion, Solesmes, Maubeuge. Déploiement de forces de police, chaque délégué est accompagné d'un soldat qui avait ordre de ne le quitter qu'à la porte de la salle où avait lieu la conférence. Là, quoique cette conférence soit présidée par le Capitaine allemand Neuerburg, chargé du ravitaillement, accompagné du délégué hollandais, un policier a pris part aux débats, débat sur lesquels il a dû faire un rapport.

On craint moins l'évacuation, Bohain et Cambrai sont calmes pour le moment. Nous devons nous attendre à de grosses difficultés pour notre nourriture pendant l'hiver. La gazette populaire de Cologne annonçait la découverte par des chimistes allemands d'un produit contenant toutes les substances chimiques capables de nourrir l'homme. Donc voilà l'Allemagne à l'abri de la famine ! Quel doux canard, canard capable cependant de donner quelque confiance à ce peuple crédule.

31 août, 1^{er} septembre 1917

Toujours des perquisitions et des réquisitions ! Hier pendant que je me trouvais au service de la Chambre de Commerce, un gendarme s'est présenté pour inspecter nos matelas et s'assurer ainsi que nous n'avons pas gardé de laine. Il a visité les chambres, tâté les lits, fait un tour dans le grenier. Tout étant conforme aux ordonnances, il est parti satisfait. Depuis hier aussi, un autre gendarme accompagné de deux soldats conduisant une petite voiture à bras passe dans les maisons pour réquisitionner des draps de lit. Il prend tantôt une paire, tantôt deux paires. Je me demande où cela peut s'arrêter ! Dans certains cercles de notre ville, le bruit court avec persistance que nous allons vers la paix et que, sous peu, tous nos malheurs vont finir. En remontant à la source, on trouve que ces bruits ont comme provenance certaines conversations d'officiers de l'A.O.K, auxquels on fait dire ce qu'ils ne veulent pas tout à fait exprimer. Cependant il faut constater le grand désir de paix qui souffle sur tous les peuples et qui, après avoir touché d'abord les humbles, les soldats, se fait sentir maintenant sur les classes dirigeantes, les officiers !

La police, depuis quelques jours déploie un zèle des plus intempestifs. Hier, vers la fin de l'après-midi, trois professeurs sortant de chez M. Filippi, principal du collège, où ils venaient de passer une heure ont été arrêtés, interrogés sommairement, fouillés de fond en comble, puis finalement relâchés. Sans aucune pièce compromettante et ayant pu prouver qu'ils s'étaient réunis pour affaires de service, ils n'ont pas été inquiétés mais la moindre infraction aurait pu leur coûter cher.

Le temps est toujours mauvais, pluie et vent, de-ci de-là un pâle rayon de soleil. Nous entendons toujours un peu de canon dans la direction du Câtelet. Pas de grande action sur notre front, les Anglais et nous semblons souffler après les offensives de Verdun et des Flandres. D'ailleurs le temps est si mauvais ! Notre attention est concentrée sur le front italien. La décomposition russe nous inquiète toujours !

2, 3 et 4 septembre 1917

Le temps s'est remis au beau. La nuit nous jouissons d'un clair de lune magnifique, aussi deux fois de suite sommes-nous gratifiés de la visite des avions. Les escadres alliées ont passé sur notre ville sans y jeter de bombes, mais les canons allemands anti-avions sont entrés en action et les bombes dans la nuit du 2 au 3 éclataient si près de nous que nous avons dû descendre à la cave. Il n'y a pas eu d'accident quoique dans notre rue et dans une rue voisine on ait ramassé des éclats d'obus. En général, à part quelques cas isolés, les civils tués ou représentés comme tués dans les journaux allemands par nos bombes d'aéroplanes, le sont par les obus allemands qui éclatent en retombant sur le sol ou éclatent très près du sol.

Hier nous avons assisté à l'enterrement du jeune F..., fils du chantre de la paroisse, mort des suites des privations de toute espèce subies à Conflans où il avait été emmené comme travailleur forcé. Le père âgé de 54 faisait partie de la même colonne que son fils. Tous les deux se soutenaient le mieux possible dans leur commune misère, mais le pauvre enfant trop chétif pour supporter une vie si misérable a été conduit à l'hôpital puis ramené ici où il vient de mourir de la tuberculose contractée là-bas. Le père, à la suite de démarches, avait pu revenir avec son fils, aujourd'hui il l'accompagne à sa dernière demeure. C'était son seul enfant ! Hier au moment où l'enterrement entrait à l'église, une de nos cloches, dépendue par des mains sacrilèges était conduite à la fonte. Jolie cloche moyenne, ornée de fins ornements ciselés sur le bronze.

Dimanche 2, messieurs Picard, Seydoux et Marchandise ont été à Gommegnies à la séance des bons d'émission. Là-bas la situation est la même qu'ici. On vit à peu près, on craint l'hiver, on subit les mêmes peines, les mêmes vexations, les mêmes réquisitions. Chose à noter, aucun déploiement de forces de police.

Ce même jour, un employé de la kommandantur est venu visiter mon appartement pour essayer d'y loger un officier. Nous n'avons que 4 pièces, 2 chambres à coucher, une cuisine et une pièce au rez-de-chaussée qui nous sert de salle à manger et le cabinet de travail. Il voulait transformer cette pièce en chambre d'officier, mais quand il a su qu'en qualité de directeur de la Banque de France j'avais encore à travailler, il ne m'a plus inquiété. Par contre M. Piot qui dispose du même logement aura à aménager une chambre. L'affaire Charbonneau s'est terminée par un non-lieu. Charbonneau a quitté hier la prison ou pendant 10 jours il a été dévoré de puces. L'affaire paraît enterrée, mais notre ville est remplie de policiers qui sont nuit et jour à l'affût.

Wilson a répondu au Pape - note très belle, d'une élévation philosophique remarquable. Wilson se détache de plus en plus comme une des plus hautes et des plus belles figures de cette époque de vie historique si intense. Il se place toujours au point de vue juridique et estime qu'aucune nation civilisée ne peut traiter avec un gouvernement qui a toujours violé toutes ses conventions. Il tient cependant en haute considération le grand peuple allemand avec lequel seul il entrera en pourparlers de paix. Pendant ce temps, les Russes dont l'armée n'est plus qu'un troupeau sans discipline, lâche pied partout. La Dvina ¹²⁹ est franchie, Riga menacée, peut-être tombée en ce moment. Tout cela ne conduit pas à la paix, mais nous en éloigne de plus en plus.

5 et 6 septembre 1917

¹²⁹ Nom russe de la Daugava lettone

Riga est tombée le lendemain au passage de la Dvina par les Allemands. Les Russes en pleine anarchie ne se donnent même plus la peine de défendre leur patrie. Et puis d'ailleurs ont-ils bien la notion de la Patrie russe ces peuples si divers qu'unissait l'armature du Tsar et de la bureaucratie russe !? Tous les partis avancés russes ont pris la liberté la plus étendue pour la panacée universelle, ils ont cru que la licence pouvait remplacer le gouvernement et quand l'ennemi est aux portes de leur capitale, ils veulent réagir. Il est dès lors trop tard, les mesures exceptionnelles demandées pour rétablir la discipline dans l'armée sont même encore discutées. Je ne sais plus où nous allons ; il y a quelques jours j'espérais que l'Allemagne épuisée au point de vue économique passerait par où on voudrait l'amener, mais maintenant je suis presque désespéré. Pour remettre les choses au point, il nous faudrait une victoire marquante sur notre front Flandres ou Verdun. Chose curieuse, les changes remontent sur la place de Zurich, aussi bien le change français que le change allemand. Donc on y voit un indice de détente !

Ici, nos industriels, surtout ceux dont l'outillage n'a pas été touché sont pour une paix rapide à n'importe quel prix. Sentiment très humain, mais peu français. La masse du peuple quoique très fatiguée reste plus patriote. Au reste, peu importe ce que nous pourrions dire ou désirer, nous compterons toujours très peu dans les décisions à prendre par les alliés. L'Angleterre et les États-Unis ne nous laisseront pas commettre de fautes.

La Conférence de Stockholm a été ajournée *sine die*.

Le passage des avions a causé un très grave accident dans un camp de travailleurs forcés à Petit-Verly. 12 de ces malheureux, la plupart de la commune d'Homblières, ont été tués, 80 seraient blessés, on ne sait pas encore très bien comment l'accident est arrivé. Toujours est-il que ces malheureux étaient employés près d'un camp de munitions.

Après nombre de perquisition, M. Dubost, pharmacien, a été envoyé ce matin rue Cuvier. On ne connaît pas encore le motif de cette mesure de rigueur.

7 et 8 septembre 1917

Les nouvelles sont toujours mauvaises du côté de la Russie. Les Allemands avancent comme ils veulent à l'est de Riga dont ils sont distants en ce moment de 70 km. D'aucuns les voient déjà à Saint-Pétersbourg où ils discuteraient la paix à la Russie en s'appuyant sur une contre-révolution. Nous n'en sommes pas encore là car des obstacles naturels sérieux s'élèvent entre Riga et Saint-Pétersbourg, et d'autre part, dans quelques semaines nous toucherons à l'hiver. Cependant tout est à craindre d'un peuple arrivé au point de décomposition de la Russie.

Rien sur notre front, les Italiens ne paraissent pas avoir réussi dans leurs attaques sur le Mont Saint-Gabriel. Nous avons toujours un très beau temps, ce qui permet aux avions des belligérants de s'élever et de prendre part à l'action. Malheureusement il y a toujours des victimes dans la population civile, victimes causées et non pas par les bombes lancées par les avions, mais par les obus des canons contre-avions. À Caudry avant-hier 2 personnes ont été tuées, deux très grièvement blessées et trois autres plus légèrement. Un obus tiré par un canon placé à Bertry est retombé dans une rue de Caudry où il a éclaté faisant de nombreuses victimes. Donc, la prudence la plus élémentaire commande de se mettre à l'abri au premier signal de passage des avions.

Nos ennemis continuent l'enlèvement des cloches. Après celles de l'église arrive le tour de celles du beffroi. Il y a au Cateau un carillon assez joli qui, le dimanche à midi, faisait la joie de la population. Toute la batterie de cloches a été enlevée. J'ai pu en voir une restée dans le grenier et qui attendait le sort des autres, jolie petite cloche au son argentin, au flan orné de quelques motifs gravés et d'un Christ en croix au pied duquel se tient une Madeleine. Quelques personnes regrettent que les autorités n'aient pas fait un procès-verbal d'enlèvement avec description détaillée des cloches. Je partage cet avis, mais au Cateau on se soucie toujours très peu de toutes les questions d'art et d'histoire.

Les difficultés de vivre augmentent chaque jour. Tous ceux qui détiennent en ce moment les pommes de terre refusent d'en vendre, prétextant qu'elles se gâtent, simple excuse pour se rendre maître du marché dans quelques semaines et faire monter les prix. On vend en ce moment de 0,50f à 0,65f le kilo.

9, 10 et 11 septembre 1917

Toujours un temps superbe, nous ne sommes plus gratifiés de la visite d'avions, mais nous apprenons peu à peu les ravages occasionnés dans nos environs. À Cambrai un obus des canons anti-avions est tombé dans la rue des Trois pigeons et a tué 4 civils. On ne dit pas combien d'Allemands sont morts. À Caudry, des bombes d'avions sont tombées sur une manutention militaire et une école occupée par des soldats. Nous ne connaissons pas là non plus les dégâts faits à nos ennemis. Le bruit court aussi dans notre région d'une affaire d'espionnage à Ors. Un pigeon voyageur aurait été descendu dans les pâtures par un de nos avions ; ce pigeon était porteur d'un questionnaire auquel on aurait répondu. Malheureusement nos concitoyens qui ont ainsi aidé leurs compatriotes de l'autre côté du front n'ont pas su tenir leur langue, ils se sont vantés du fait accompli ! On a jassé, leurs propos sont venus aux oreilles des policiers et une enquête a été menée à Ors. Le ménage soupçonné, homme et femme, a pris la fuite. L'affaire en est là.

Toujours l'anarchie en Russie ! Nous ne pouvons savoir où va ce malheureux pays et où il nous conduira dans sa chute. Nous avons fait une petite offensive au nord de Verdun - 800 prisonniers, peu de terrain conquis. Les Anglais se recueillent et n'attaquent pas !

12 et 13 septembre 1917

Aujourd'hui 13, les tuyaux d'orgue sont enlevés du buffet d'orgue de l'église. Avant-hier la cloche du beffroi sortie du Campanile et posée en équilibre sur une espèce de charpente en bois qui dépassait les abat-sons était basculée dans le vide et précipitée sur la place d'une hauteur de 30 à 35m. Je n'ai pas assisté à l'opération, mais quelques-uns de nos concitoyens ont vu leur vieille cloche se briser sur le pavé en nombreux morceaux au milieu des ricanements de nos ennemis. Elle datait de 1726 et avait été donnée par le Prince-Évêque de Cambrai ; elle était un des plus vieux souvenirs des catésiens. Dès lors une partie de l'âme de la ville semble disparue. L'outillage mécanique est détruit systématiquement et les métiers de la Maison Moguet ¹³⁰ sont brisés par des prisonniers civils qui sous l'ordre d'Allemands s'attaquent maintenant à la machine à vapeur. Peu à peu toutes les usines y passeront. Comment qualifier de tels actes ? Je ne puis comprendre où nos ennemis veulent en venir. Nous forcer à une paix que nous ne pouvons accepter, s'ensevelir sous des ruines. Mais pas plus nous que les

¹³⁰ Usine de filature et de tissage de laine

Allemands avec lesquels il nous est donné de causer, nous n'entrevoions la fin, ou même le règlement de cet épouvantable conflit.

Nos industriels sont navrés et ceux-là qui jusqu'ici résistaient le mieux, montraient le plus de courage, commencent à désespérer devant toutes ces destructions systématiques. D'aucuns, perdant même toute notion de leur devoir patriotique, réclament dans leur conversation la paix à n'importe quel prix. Les sentiments les plus égoïstes éclatent : qu'importe l'Alsace-Lorraine, l'avenir de la France, pourvu que mon fils n'aille pas au feu et que mes usines ne soient pas détruites ! À tout cela il faut ajouter les difficultés de vivre : la viande est inconnue, les pommes de terre du pays vont devenir insuffisantes, le Ravitaillement Américain ne peut nous nourrir. Si les rations du C.R.B ne sont pas augmentées, je ne sais pas comment nous vivrons cet hiver.

Rien sur le front, mais en Russie la révolution est déchaînée. Les nouvelles, depuis 40 heures, sont de plus en plus rares. Un antagonisme violent a éclaté entre Kerenski et Kornilov ¹³¹. Ce dernier, destitué par Kerenski, marcherait sur Saint-Pétersbourg à la tête de ses troupes. Que va-t-il arriver ? La Russie est une cuve gigantesque où bouillonne toutes les passions d'un peuple jeune, naïf et presque sauvage, qui n'a même pas conscience de sa nationalité. Nous nous penchons anxieux sur cette sombre fermentation. Le monde entier suit en haletant cette révolution. Il semble même que les communiqués de la guerre perdent de leurs intérêts tant on sent que de l'organisation de la Russie dépend le salut du monde.

14 et 15 septembre 1917

Rien de sensationnel au point de vue militaire. La Russie est en pleine révolution et les renseignements les plus contradictoires circulent dans les journaux allemands. Deux forces cependant se trouvent en présence : Kerenski, chef du pouvoir civil et Kornilov, généralissime. Kerenski a cassé Kornilov, mais ce dernier, rebelle aux ordres de son chef, marche sur Saint-Pétersbourg à la tête de ses troupes. D'autres généraux se sont joints à lui et nous attendons chaque jour un choc fratricide. Aussi, quoique nos ennemis ne paraissent pas beaucoup profiter de la situation pour pousser leur succès contre les Russes, nous sommes tous ici dans l'inquiétude la plus grande. Les Allemands ont le plus grand besoin de la paix, leur situation intérieure, leur avenir économique la demandent impérieusement. Aussi depuis quelques jours, des bruits de paix colportés par des officiers et des employés de la kommandantur circulent-ils parmi nous avec une certaine insistance. Les uns disent que la paix se fera sur le dos de la Russie, les autres préconisent quelques petites concessions à la France du côté de la Lorraine, et tous, avec une naïveté qui n'a pas de nom, se figurent que la paix signée, paix de leur choix, nous reprendrons immédiatement les relations d'avant la guerre. D'aucuns pensent même revenir nous voir dans les quelques mois qui suivront, correspondre avec nous, envoyer des cartes, des sous etc... Quelle mentalité ! Je me demande ce qu'ils feraient s'ils avaient souffert ce que nous avons souffert ! Enfin, attendons courageusement, ces bruits de paix cependant sont comme un souffle bienfaisant qui rafraîchit notre fièvre d'angoisses.

¹³¹ Alexandre Kerenski (1881-1970), avocat, membre du parti socialiste révolutionnaire occupa différents postes ministériels dès 1917. Parvenu à la tête du gouvernement en juillet, il instaura une République russe le 14/09/1917. Il destitua Lavr Kornilov (1870-1918), Général en Chef de l'Armée russe qui avait tenté par un coup d'état - ou présenté comme tel - de remettre de l'ordre dans le pays contre les bolcheviks. Kornilov prendra la tête d'une *Armée blanche des Volontaires*, luttant contre l'*Armée rouge* et sera tué au combat par un obus.

Depuis quelques nuits je rêve de ma femme, de mon Jacques. Quelle tristesse, quelle inquiétude ! Madame Porez a écrit à son mari et dans sa lettre, rien pour moi. Ma correspondance avec les prisonniers que je connais est interrompue je ne sais pour quelle cause. Je suis sans nouvelles et mon esprit ne cesse de travailler !

16, 17 et 18 septembre 1917

Temps superbe, surtout dimanche où nous avons joui d'une merveilleuse journée. Aussi le canon s'est-il fait entendre assez violemment et nous avons été gratifiés de nombreux vols d'avions. Pendant l'après-midi du 16, des bombes ont été jetées entre Saint-Bénin et Saint-Souplet. Les uns disent que les avions visaient un champ de manœuvre, les autres le viaduc de Saint-Bénin. On prétend même que ces projectiles n'étaient pas des bombes, mais des obus tirés du front - distant de plus de 25 km - sur le viaduc de Saint-Bénin. Comme jusqu'à présent je n'ai rencontré aucune personne ayant vu le point de chute des obus, je réserve mon jugement. Dimanche soir vers les 10h la sirène nous annonce un passage d'avions et ainsi avise de descendre à la cave. Je réveille Marie - moi je lisais dans ma salle - et nous nous mettons à l'abri dans notre cave. Comme toujours le danger ne réside pas dans les bombes des avions - en 1917, il n'y a eu d'ailleurs jusqu'ici aucun jet de bombes - mais dans les obus tirés par les Allemands sur les avions. Ce soir, ils éclataient si près au-dessus de nos têtes que les éclats de la mitraille retombaient sur les toits. On a ramassé des *souvenirs* par toute la ville. Plus la guerre avance plus se développent des combats de l'air - combats presque aussi préjudiciables aux civils qu'aux militaires.

Samedi soir 15, j'ai reçu une carte de Lécrivain me donnant des nouvelles des miens et de Rafin, nouvelles extrêmement vagues et anciennes, puisque la carte était datée du 22 juillet. Enfin c'est toujours une joie dont je remercie Dieu.

Changement d'heure depuis dimanche. Notre heure est ramenée pour nous à l'heure du soleil. Le soir M. Piot, pour venir faire chez moi la partie de dominos passe derrière la cour au-dessus de notre buanderie.

Le ravitaillement devient de plus en plus difficile. On spéculé sur les pommes de terre. Je vais tâcher d'en avoir par Neuville où elles sont abondantes.

Les Allemands parlent toujours de paix, ils voudraient une conférence internationale.

En Russie la situation est très obscure, mais il ne semble pas qu'il y ait eu combats entre Russes. Kerenski paraît triompher.

19 et 20 septembre 1917

Hier 19, grande joie ! J'ai reçu des nouvelles de mes chéris et de divers côtés à la fois. De Porez une carte du 26 août où il est dit que leurs santés sont bonnes et que Jacques est très heureux de faire de la bicyclette. D'autre part, M. Picard a reçu de sa femme par l'intermédiaire d'un interné en Suisse une longue lettre où il est dit que Mme Picard a passé une après-midi avec mes deux chéris. Ils ont très bonne mine et on parle encore de la bicyclette de Jacques. Que de choses Mme Picard a dû raconter à ma femme et quelle joie pour ma Lisa de revivre un peu ma vie ! Plus que jamais je remercie Dieu de les protéger, plus que jamais je Le prie aussi de nous réunir bientôt.

Nos ennemis veulent la paix, mais je ne pense pas que jamais ils souscrivent ou mieux acceptent les conditions que nous voulons dicter. En France, on se prépare à une prolongation de la

guerre. Tous les évacués font dire, dans les cartes de prisonniers à leurs parents et amis, de tout abandonner et de profiter des prochains trains. D'autre part le ministère français vient de déclarer que la France ne mettra bas les armes que lorsque les Allemands auront rendu l'Alsace-Lorraine et payé les dégâts. Plus que jamais l'Alsace-Lorraine est un article de foi intangible. Pour arriver à céder sur cette question il faudrait que les Allemands soient épuisés ! Nous attendons cependant toujours impatiemment la réponse du chancelier à la note du Pape. Nos ennemis fondent sur cette réponse les plus grandes espérances.

J'ai eu hier, par un prisonnier civil revenu de permission, des nouvelles de mon ami et collègue de Saint-Quentin évacué à Charleroi. Il va bien, jouit d'une certaine liberté, mais s'est vu à deux reprises refuser l'autorisation de retourner en France. La vie en Belgique atteint des prix fabuleux. Le C.R.B ne fonctionne que pour très peu de denrées, aussi voit-on vendre la viande de 20 à 25f le kilo, le café et le thé de 40 à 60f le kilo. Une tasse de café dans un café quelconque coûte de 1,5f à 2,5f. Le vin seul, que les Allemands n'ont pas réquisitionné, n'est majoré que de 20 à 25 %. Bruxelles regorge d'Allemands qui viennent y faire la fête. Sans aucun doute la vie n'y est pas militarisée comme dans les villes d'Allemagne et les fournisseurs de l'armée allemande peuvent dépenser sans compter ces fortunes - en papier - dont ils jouissent en ce moment ! En Belgique, on réquisitionne les cuivres, on passe dans les maisons pour demander une déclaration sans faire de perquisition. Tous les services publics d'ailleurs fonctionnent encore normalement chez nos amis les Belges. On voit très peu d'Allemands à Charleroi.

Quelques-uns de nos compatriotes, malgré les plus grandes difficultés, se ravitaillent en pommes de terre du côté de Solesmes et Neuville. Je fais des bassesses pour mettre 200kg dans ma cave, mais je n'ai pas encore réussi. J'ai quelques kilos de pommes à couteaux.

Très beau temps, des avions circulent dans les environs mais ne sont pas venus sur le Cateau pendant ces 2 jours. La République vient d'être proclamée en Russie, les affaires semblent prendre une tournure favorable pour nous. La rente russe remonte.

21 et 22 septembre 1917

Temps superbe, des combats d'avion se poursuivent presque sans discontinuer dans la direction de Busigny, Caudry. Hier soir, la sirène nous a mis en garde contre les obus. Aux premiers éclatements - 21h15 - nous sommes descendus dans la cave, mais nous y sommes restés très peu de temps. J'ai perçu un coup plus sourd et plus violent que les autres, ce qui m'a donné à penser qu'une bombe avait été jetée. On me parle ce matin d'un essai de destruction du pont de Bazuel, mais le fait demande à être contrôlé. L'affaire du pigeon d'Ors se poursuit sans que personne n'ose en parler tant les policiers sont aux aguets pour recueillir des renseignements. On craint d'être compromis par une parole imprudente répétée, colportée et mal interprétée. Jusqu'ici un assez grand nombre de personnes sont incarcérées et, parmi elles, les deux imprudents d'Ors arrêtés à Hautmont.

Les bruits de paix continuent à circuler. Les gazettes allemandes disent que Wilson aurait envoyé une note au Pape d'où sortirait un nouveau pas important pour la paix. On aurait le plus grand espoir au Vatican. D'autre part les mêmes gazettes lancent officieusement un projet du gouvernement allemand de renoncer à toute mainmise sur la Belgique. On ne discute plus dans la presse allemande sur l'annexion du bassin de Briey, mais sur la restitution à la France de l'Alsace-Lorraine, restitution il va sans dire violemment combattue. Un fait reste cependant

acquis, qui est la remise au Pape depuis lundi 17 de la réponse de l'Allemagne. Or on peut à bon droit se demander pourquoi le chancelier ne publie pas ce document. Qui sait si les diplomates des belligérants n'en ont pas connaissance et s'ils ne le discutent pas en secret ? Il est plus facile d'ajouter ou de retrancher avant d'en avoir donné connaissance aux peuples.

Les Anglais attaquent en Langemarkt et la route Ypres-Ménin. Ils paraissent obtenir quelques avantages. Calme sur les autres parties du front. Les affaires intérieures de la Russie sont toujours confuses.

23, 24 et 25 septembre 1917

Le temps est superbe, nous avons une arrière-saison comme j'en ai vu rarement. Le ciel a une pureté idéale avec ces tons adoucis et presque voluptueux comme les apporte le commencement de l'automne. Quoique les habitants de la ville soient plus calmes que jamais, ils parlent beaucoup entre eux de leur fameuse ducasse du Cateau et se rappellent les bons dîners d'antan toujours couronnés par d'immenses tartes arrosées de vins généreux. Il n'y a plus de vin, la farine manque et tous les fruits ont été pris ou réquisitionnés par les Allemands. Mes amis Picard qui avaient reçu un gigot m'ont prié de le partager avec monsieur M... Nous avons beaucoup causé de nos familles, de Paris, de l'avenir.

Dimanche 23, nous avons lu dans *La Gazette de Cologne* la réponse allemande à la note du Pape. C'est un long verbiage qui ne signifie rien, où notre ennemi cherche à démontrer qu'il n'a pas voulu la guerre. Il remonte au déluge pour prouver ses sentiments pacifiques et termine en se disant prêt à collaborer à un tribunal d'arbitrage. Cette réponse ne laisse entrevoir aucune lueur de paix. Cependant cette idée de paix fait plus que jamais du chemin dans l'esprit des Allemands. Le 24, le commandant revenant d'un long congé de 6 semaines a accueilli M. Picard de la plus courtoise façon. Il dit la paix beaucoup plus prochaine que l'on pense ; on ne passera pas l'hiver ainsi. M. Picard n'a pas entamé la discussion et a laissé son homme développer son thème de paix. Cependant on ne dit pas à quelles conditions on aura la paix, mais on glisse que des négociations seraient déjà entamées entre l'Angleterre et l'Allemagne. Que devons-nous penser de tous ces bruits ? Comment pouvons-nous résister cette situation ? Les uns considèrent la paix comme impossible tant que l'Allemagne ne sera pas complètement battue, les autres comptent sur la fatigue de tous les peuples pour terminer cet épouvantable conflit. Pour moi, je ne sais si nous allons vers la paix, mais je crois que toutes les diplomaties y travaillent sur le terrain neutre du Vatican. Il est acquis que nos ennemis sont très fatigués et que chez eux l'argent n'a plus de valeur puisque tout s'achète à des prix inouïs, *en papier*. Ils manquent de plus en plus des objets de première nécessité. On les voit acheter des draps de lit pour faire des chemises. Certains, plus avisés raflent toutes les matières textiles premières encore existantes à des prix fous. On me citait une *matière S.A* ¹³² coutant 5 francs le kilo au commencement de la guerre, vendue en quelques mois 10, 20 et 40 francs. Des Français même, dénués de scrupules et attirés par l'appât du gain font courir les bruits d'une évacuation prochaine et passent dans les maisons particulières pour acheter des vêtements et du linge et les revendre aux Allemands.

¹³² Que faut-il comprendre ? S.A pour Seydoux André ?

26 et 27 septembre 1917

Les difficultés de vie semblent devoir augmenter pour l'hiver. Les pommes de terre sont de plus en plus rares, on ne trouverait même plus sur notre place à en acheter un kilo. Tous les marchands de légumes qui en ont récolté les amassent pour les vendre au cœur de l'hiver à des prix exorbitants. Somme toute, l'espèce humaine ne change pas. Que nous soyons en guerre ou en paix, l'appât du gain fait toujours accomplir quelques lâchetés. Nous en verrons encore bien d'autres avec cette vraie lutte pour la vie qui va aller en s'accroissant de jour en jour.

Ce qui me console c'est de penser que pareille chose se passe chez nos ennemis. Je me suis laissé dire que l'on tenait de source certaine que nos prisonniers militaires employés dans les fermes en Allemagne étaient très bien traités pour la seule raison qu'ils avaient aidé à cacher des objets, ou des denrées réquisitionnées. Dans la crainte de délation, on prend soin de ceux qui pourrait être traités en esclaves. D'ailleurs, plus la guerre s'avance, plus nous devons constater la douceur de la grande masse du peuple allemand. Nous n'aurions jamais été conduits à ce cataclysme si nos ennemis n'avaient été dirigés vers la guerre par un parti militaire avide de conquêtes et de gloire.

La réponse au Pape par la chancellerie allemande est vivement commentée dans tous les journaux anglais et français. On la trouve dilatoire et sans effet appréciable. Les combats continuent en Flandre, les Anglais paraissent vouloir faire un violent effort de ce côté. S'ils arrivaient à dégager le front de mer, il y aurait un grand pas de fait vers une solution. En attendant, les Allemands continuent à faire des raids d'avions sur Londres et les villes de la côte anglaise. Curieuse méthode que celle d'exaspérer un peuple avec lequel on voudrait engager des pourparlers pour conduire à une paix mondiale !

28 et 29 septembre 1917

Le temps se maintient toujours au beau et nous avons une arrière-saison des plus douces. Dans notre petit cercle, les discussions sur la question de paix vont toujours leur train. Certains restent persuadés que cette paix si désirée viendra avant ou pendant l'hiver et ainsi ne font que colporter les bruits mis en circulation par les officiers allemands et quelques gazettes d'outre-Rhin. Je constate avec peine dans cette conversation le peu de patriotisme de gens de ce pays. À cette heure, pourvu que leurs biens soient sauvegardés, beaucoup de nos concitoyens, surtout dans la classe aisée, accepteraient la paix sans aucune annexion. Que leur importe l'Alsace-Lorraine si le matériel industriel n'est pas détruit ! Pour moi, je ne crois pas à cette paix tant désirée. Nos ennemis ne connaissent que la force, ils ne viendront à composition que par la force.

Le Commandant von Helldorf nous quitte définitivement. Il aurait dit-on abandonné l'armée pour raison de santé. Je reste persuadé qu'il aura été forcé de donner sa démission à la suite de certains tripotages sur les denrées de notre pays. Son successeur est le commandant d'Etreux dont on dit le plus grand bien. Attendons de le voir à l'œuvre pour le juger.

Les Anglais attaquent violemment du côté d'Ypres et gagnent un peu de terrain.

30 septembre, 1^{er} et 2 octobre 1917

Toujours un temps superbe, le soir clair de lune féérique, aussi recevons-nous presque quotidiennement la visite des avions. Un coup de sirène, les obus éclatent sur nos têtes, nous entendons des coups sourds, bruits de bombes qui tombent aux endroits visés, puis tout

retombe dans le silence. Le lendemain, les Allemands vont colportant partout « *Beaucoup de civil de tués* ». Or très souvent nous apprenons que les coups ont porté sans beaucoup de dommages pour nos concitoyens.

Depuis le 1^{er} octobre, la rentrée dans nos foyers est fixée à 19h au lieu de 20h, les cafés doivent être fermés à 18h. Voilà un quatrième hiver qui se prépare. Que nous réserve-t-il ? On craint le manque de vivres, crainte des plus justifiées car si le ravitaillement du C.R.B n'est pas augmenté, je ne sais pas ce que nous allons devenir. Je me remue le plus possible pour avoir des pommes de terre, je fais les démarches les plus humiliantes. Enfin j'ai pu mettre en cave jusqu'ici environ 80 à 90 kg. Je voudrais pour avoir l'esprit en repos de 2 à 300 kg. Madame Porez est venue de Caudry pour consulter l'oculiste. Porez va bien, les dernières nouvelles des miens datées du 2 septembre sont bonnes. Dieu soit loué une fois de plus.

Depuis hier, on attend une commission d'examen venue de Cambrai pour les épreuves du baccalauréat et du brevet supérieur. Tout est prêt, les élèves sont arrivés des villages voisins, les candidats attendent la fameuse commission. À midi on n'avait aucune nouvelle. Il semble que nos ennemis prennent un malin plaisir à nous créer des difficultés.

Peu de choses au point de vue guerre. Les Italiens attaquent à nouveau le Mont Saint-Gabriel, les Allemands parlent moins de paix, ils sont tout à l'anniversaire de la naissance d'Hindenburg qui vient d'avoir ses 70 ans. Chez le libraire, on voit son portrait, un chromo entouré de lauriers, puis de nombreuses photos du héros depuis son âge le plus tendre !

3, 4, 5 et 6 octobre 1917

Le temps depuis quelques jours s'est mis à la pluie, pluie froide d'automne. Nous avons l'impression d'entrer en hiver. Les avions ne nous visitent plus, mais chaque jour les journaux allemands nous apprennent les prouesses des leurs. C'est ainsi que nous avons su le bombardement de Dunkerque. Les communiqués français avouent des pertes importantes en matériel et vies humaines, les Allemands nous dépeignent cette malheureuse ville comme presque anéantie par le feu allumé et causé par les bombes d'aéros. Mettant de côté la part d'exagération, exagération voulue pour cause de l'emprunt souscrit en ce moment, il est évident que la ville a beaucoup souffert et que nombre de ses habitants sont morts. En réponse, nous avons bombardé un certain nombre de villes du Rhin. Beaucoup d'innocents ont sans doute encore payé de leur sang ces représailles de guerre !

Pendant ces journées, Le Cateau a été tout animé par la présence dans ses murs de nombreux enfants et jeunes gens venus pour passer les examens du brevet simple et supérieur ainsi que le baccalauréat. Une commission formée à Cambrai de divers professeurs, tant en primaire que secondaire, devait faire passer ces divers examens. Tous les enfants réunis après des difficultés inouïes de passeport ont vainement attendu deux jours cette commission. Monsieur Picard avait beau aller vingt fois à la kommandantur pour demander des explications, il recevait toujours une fin de non-recevoir. Bref, on a bien voulu lui dire après presque 2 jours de demande et d'attente que les passeports avaient été refusés par Cambrai le 24 septembre. Ceci se passait le 4 octobre. Sans commentaires sur la bonne volonté de nos maîtres.

On a fait passer quand même le baccalauréat avec une commission de fortune composée des professeurs du collège. Tout le monde a été reçu sauf un candidat éliminé à l'écrit ! Le même jour avait lieu à la salle des fêtes une conférence donnée par un professeur de Berlin. De

nombreux officiers des environs ayant pris part, sauf un ou deux généraux, tous sont venus en voitures très mal attelées et en piteux état. Nous sommes loin des luxueuses autos des années précédentes. Faut-il y voir un signe des temps ?

Jeudi 4, nous nous sommes rendus à Saint-Bénin pour le service de la Chambre de Commerce. Après avoir fait nos avances d'argent comme le trimestre précédent, nous avons déjeuné chez monsieur M... qui nous a fait fête. Nous avons mangé là en compagnie d'un sous-officier allemand, qui surveille l'exploitation, du pain blanc exquis. Il va sans dire que *Monsieur Stanislas*, c'est le nom de notre allemand, faisait honneur au repas et ne mangeait pas du pain de troupe. Saint-Bénin, horst-kommandantur, après avoir eu un brave homme de commandant est maintenant sous les ordres d'un ancien sous-officier, dit-on, devenu officier et qui martyrise littéralement cette malheureuse population.

Perquisitions, réquisitions, amendes, travaux forcés, tous les maux engendrés par une brutale occupation pleuvent sur les vaincus. La vengeance s'exerce brutalement sur ceux qui résistent. On parle d'une jeune fille, jolie et contrainte aux plus durs travaux pour avoir résisté aux avances de ce vainqueur !

Je n'ai pas encore vu notre nouveau commandant, mais ses premiers ordres donnés feront peut-être regretter l'ancien. Dès sa première visite, remarquant sur le bureau du scribe chargé du travail une boîte remplie de fiches, il en a demandé l'usage. Sur la réponse que ces fiches étaient celles des non-travailleurs, il a trouvé que ces derniers étaient trop nombreux en face des besoins de la culture. L'agriculture manque de bras ! Et on a convoqué 200 femmes et 40 hommes. Comme toujours, il y a 10 fois de trop et les convocations faites au hasard touchent des mères de famille, des couturières, des jeunes filles de la société pour lesquelles le travail des champs est des plus pénibles. Ajoutez à cela que depuis 2 jours il pleut à verse, quel martyre nouveau pour beaucoup de ces pauvres femmes déjà anémiées par le manque de nourriture et les privations. Marie a eu la chance de ne pas être appelée !

7, 8 et 9 octobre 1917

Depuis 3 jours, tempête, pluie et vent. Je pense aux héros qui combattent sur le front, je pense aussi à cette avance de l'armée anglaise du côté d'Ypres qui va se trouver contrariée. Et cependant nos alliés remportent encore des succès au front. L'avance est minime, mais les résultats tout du moins en prisonniers sont intéressants. En quelques jours 5.000 Allemands sont tombés aux mains des troupes anglaises. Nos ennemis parlent un peu moins de la paix quoique cependant cette question paraisse toujours les intéresser au dernier chef. C'est qu'au Reichstag, il semble que les députés plus ou moins socialistes, s'agitent pour presser le gouvernement de donner une formule de paix plus nette que celle présentée par le chancelier. Une commission serait nommée, que va-t-il en sortir ? Nos ennemis commencent-ils enfin à mesurer la force de cette terrible coalition du monde entier contre eux ? Ne vaut-il pas mieux traiter en ce moment que d'attendre encore plus longtemps ?

Je sais bien qu'en Allemagne tout un parti ne cèdera jamais et que par ailleurs on agitera toujours sous les yeux du peuple l'espoir d'une paix séparée avec la Russie et d'une famine en Angleterre par les sous-marins. Ici les déprédations et les vexations continuent. On brise à coups de masse de fer les métiers à broder de la Maison Picard, on conduit de force par les champs détrempés par la pluie, sous le vent et des averses terribles, un troupeau de pauvres femmes sans chaussures de travail, mal garanties contre le froid et in-habituées aux intempéries et aux travaux de la terre. Combien paieront de leur vie ce travail inutile à la culture

en ce moment de l'année ? Par ailleurs des négociants allemands se présentent dans les maisons de commerce ou chez les industriels du pays et font des offres d'achat des marchandises non réquisitionnées par l'armée. Ces messieurs paient largement en bons communaux et les vendeurs, somme toute, préfèrent échanger une marchandise lourde qu'ils seraient obligés de laisser en cas d'évacuation, contre du papier, d'une valeur incertaine peut-être, mais facilement transportable. Je me demande à quelle crise économique et financière, surtout financière, nous allons.

À dater du 1^{er} novembre, changement de carte. Il faut des cartes d'identité avec photographie. Nous revenons M. Seydoux, M. Boudart, M. Marchandise et moi de nous faire photographier chez une brave femme Mme Ladrière dont le matériel est des plus primitifs. Jamais je n'ai vu pareil atelier et aussi modeste outillage. Quant à l'opératrice, grosse femme aux appâts plantureux nageant au-dessus d'un simili corset, elle ne cessait de nous prendre la tête dans ses mains aux odeurs équivoques pour nous mettre au point ! Ah, nous avons ri de bon cœur en sortant du fameux atelier de pose !

10 et 11 octobre 1917

Nouvelle tournée depuis 2 jours de perquisitions. Il y avait longtemps qu'on n'en avait pas parlé. Une troupe de gendarmes et de soldats de la police mobile passe dans toutes les maisons pour s'assurer que les matelas ne contiennent pas de laine. Comme toujours, on regarde, on note. Les gendarmes semblent beaucoup s'intéresser aux poules, aux lapins, aux pommes de terre ! Il est probable que sous peu nous aurons une nouvelle réglementation de ces denrées. Malgré tous mes efforts, ma provision de pommes de terre est des plus minces ! J'ai acheté hier 100 poireaux pour 4 francs. Je deviens de plus en plus végétarien. Les œufs sont pour moi chose inconnue, heureusement je puis me procurer un peu de beurre. Presque tous mes après-midis se passent à faire des traductions d'anglais. Je commence un peu à lire, il me semble faire des progrès. En tous les cas, mon temps fuit au moins utilement.

Les Anglais, de concert avec les Français, continuent à faire des offensives à l'est d'Ypres. Nous avançons pas à pas, nous faisons des prisonniers. Mais pourrons-nous jamais dégager la côte de Belgique ? Au Reichstag les discussions sont de plus en plus animées. On sent qu'une grande partie du peuple allemand voudrait la paix. Pour combattre le parti socialiste, qui penche de plus en plus à la paix, le chancelier a créé ou veut créer un parti nationaliste, partisan d'une paix allemande. Dans *La Gazette de Cologne* de ce matin, on donne le texte du discours du ministre des Affaires Étrangères, Kühlmann. Certains de mes amis sont très frappés du fait que Kühlmann dit que tous les belligérants sont d'accord sur toutes les questions de paix, sauf sur celle d'Alsace-Lorraine. Nous avons beaucoup discuté sur ce fait. Je n'y vois qu'une manœuvre pour donner plus de force au bloc allemand et détacher l'Angleterre de la France. Manœuvre adroite, mais qui je l'espère n'aboutira pas. Que gagnerait donc la France à avoir arrêté l'invasion germanique ? Comment arriverait-elle à panser ses blessures ? Elle seule sortirait meurtrie, sans compensation, du conflit qu'elle a toujours évité. Le gouvernement républicain sombrerait s'il prêtait la main à une pareille solution. Je sais qu'on m'oppose qu'il faut vaincre - qui peut dire quand cette heure viendra ! Mais elle viendra !

12 et 13 octobre 1917

Ce matin 13, perquisitions pour s'assurer que les matelas ne contiennent pas de laine. Les perquisitions sont faites par des soldats de la police mobile, sorte de vétérans portant le costume militaire de l'infanterie avec un brassard blanc au bras sur lequel sont marquées les lettres M.P. Ils opèrent sous la conduite de deux gendarmes. Somme toute, perquisition pour rire. Le vieux à barbe grise qui est venu s'est fait conduire aux chambres et au grenier, il a tapé les matelas des deux lits puis a fait un tour dans le grenier. Il ne s'est inquiété ni des poules, ni des lapins. Le bruit court que ces perquisitions sont surtout faites pour prendre les matelas encore usagés par des officiers ou des soldats. Quant aux poules et aux lapins, les premières doivent être déclarées et les seconds ne tombent sous aucune loi. Cependant je me suis laissé dire que la police mobile raflait tous les lapins élevés par les Allemands.

Depuis quelques jours, temps épouvantable ! On entend malgré cela le canon assez violemment du côté de Saint-Quentin. Sur le front d'Ypres, Anglais et Français quoique contrariés par un temps affreux, ont conquis du terrain, fait plus de 2.000 prisonniers. Au Reichstag, il me semble que les partis ne sont plus bien d'accord sur les fameux buts de guerre. Tandis que le ministre des Affaires Étrangères dit que seule la question de l'Alsace cause encore la guerre, un député nationaliste déclare qu'il faut que la Belgique soit ou allemande ou anglaise. Donc continuation de la guerre.

Depuis quelques temps, je constate que mon ami Picard, toujours si optimiste, se déprime beaucoup. Il voit dans l'armée ennemie une force invincible et dans l'organisation allemande une puissance devant laquelle tout doit se soumettre, et partant de ces principes se trouve partisan d'une paix quelconque. Je comprends ses sentiments surtout au moment où les deux frères voient brisés à coups de masses un superbe outillage industriel, leur fortune passée et à venir ! Comment dépeindre la douleur d'un industriel qui assiste impuissant à la ruine de son usine, exécutée de sang-froid où la guerre, la vraie guerre du temps passé, n'entre pour rien ! Et après ? Quelle conduite tiendront les peuples martyrs !

14, 15 et 16 octobre 1917

J'ai eu dimanche la très grande joie d'avoir des nouvelles de mes chéris, nouvelles assez récentes puisque la carte date de Suisse du 20 septembre. Tout le monde va bien, tous sont à la campagne sans aucun doute à ce cher Meslay où j'ai vécu près de ma Lisa mes premières heures les plus douces, celles des fiançailles ! Une fois de plus, mon âme reconnaissante monte vers Dieu en une prière d'actions de grâces.

Le temps s'est mis définitivement au beau, il fait un peu froid mais nous avons du soleil et les journées sont superbes. Ma vie coule simplement dans ma petite maison, je lis beaucoup, je fais des traductions d'anglais. Je fréquente le plus possible mes amis. Quand vient le soir, M. Piot et moi nous jouons soit aux dominos soit au jacquet ; nous tuons ainsi le temps jusque vers les 9h30.

Une ombre au tableau, ma bonne Marie qui m'avait servi avec assez de dévouement pendant les deux premières années, prend depuis quelques mois un pli mauvais. L'absence d'une maîtresse de maison, le bien-être dans lequel elle se trouve, lui font perdre toute notion de ses devoirs. Elle répond insolemment, veut prendre un pied auquel ni son âge ni ses capacités ne lui donnent droit, devient d'une coquetterie outrée - chaussures fines à 40 marks - bref, me

cause des ennuis dont je n'ai nul besoin. Je vais m'armer de patience tout en conservant la main ferme. Peut-être dois-je incriminer les longueurs de la guerre, mais j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour rendre à cette fille la vie aussi douce que possible !

Nous allons dans quelques jours avoir de nouvelles cartes d'identité. Cartes aussi complètes que possible, signalement détaillé avec photographie.

Comme faits de guerre, les Anglais continuent leur pression à l'est d'Ypres et les Russes se font prendre l'île d'Ösel. Tout est toujours à craindre de ce côté. D'autre part nous voyons assez nettement, soit par les discussions au Reichstag, soit par quelques propos des soldats, que le peuple allemand est très las de la guerre. Des esprits clairvoyants doivent craindre beaucoup en ce moment l'après-guerre !

17 et 18 septembre 1917

Toujours des défaites, des mécomptes du côté russe. Les Allemands viennent de s'emparer des îles Dago et d'Ösel qui défendent toute la baie de Riga dont ils deviennent maintenant les maîtres. Tant que la nation russe n'aura d'autre gouvernement que celui de Kerenski, dominé par le *Comité des Travailleurs et des Soldats*, nous pouvons nous attendre à toutes les défaillances de la part de ces alliés sur lesquels on comptait tant au début de la guerre. Beaucoup de mes amis désespèrent à tout jamais de la Russie. Je ne vais pas jusque-là, la Russie est toujours un grand peuple mais maintenant elle est anarchique. Quand sortira-t-il de cet état, comment en sortira-t-il ? La solution de la guerre est peut-être là.

Sur notre front, les nouvelles sont quelconques. Cependant il faut signaler les raids d'avions allemands sur Dunkerque et Nancy, raids qui coûtent toujours la vie à de nombreux civils.

Dans la journée du 16, vers 11h du matin, nous avons ressenti une violente commotion. Renseignements pris, le bruit court qu'un dépôt de munitions allemand a sauté par suite d'un jet de bombe d'un de nos avions à Prémont. Nos ennemis sont très sobres de détails. Dans le courant de la nuit du 17 au 18, quatre Allemands, soldats armés, ont pénétré dans nos magasins de ravitaillement du C.R.B. Comme des vols avaient été constatés vers le 15 septembre, ces magasins étaient gardés par des veilleurs de nuit. Il fallut toute l'énergie et le sang-froid de ces veilleurs pour éviter un accident. Les cambrioleurs sont repartis bredouilles et le comité du C.R.B a déposé une plainte entre les mains du juge de guerre. Nous verrons quelle suite sera donnée. En Allemagne, la situation intérieure doit être assez tendue. Le ministre de la Marine a donné sa démission, les gazettes de nos ennemis sont très sobres de détails.

Il a été répondu à la plainte par une fin de non-recevoir !

19 et 20 octobre 1917

Beau, très beau temps. Je devrais me réjouir mais ce beau temps est propice aux vols d'avions et nos malheureuses villes de France plus près du front que les villes allemandes sont sans cesse bombardées. Après Dunkerque, Nancy ! Et toujours d'innocentes victimes dans la population civile.

Le 18 au soir, les délégués du C.R.B de Bohain sont venus ici pour question de ravitaillement. Nous avons appris par eux que l'explosion du 16 provenait du fait de 2 wagons de munitions bombardés par nos avions en gare de Bohain. Quelques mètres de plus tout un grand camp de munitions sautait. Les dégâts dans la ville de Bohain auraient alors été des plus considérables.

Hier 19, Danquigny de Caudry est venu, toujours pour le C.R.B. La situation est la même à Caudry qu'ici. Danquigny n'est nullement inquiet dans son immeuble où tous les services du C.R.B sont installés. Sa vie coule toujours, toujours tristement

Voilà une année que je suis installé dans ma petite maison, une année à ajouter aux deux autres déjà passées loin de tous ceux que j'aime. Je réagis avec force contre la tristesse, je veux revoir ma Lisa, mon petit Jacques. Je maintiens mon état moral en équilibre par la lecture, le travail. J'ai trouvé dans des traductions anglaises un assez puissant dérivatif. Ma santé se maintient malgré les grandes difficultés d'alimentation, je suis même mieux que l'année dernière à la même époque. Sur les fronts, les Russes continuent à se rendre ! Quels tristes alliés ! Enfin de nouvelles élections en Russie vont faire disparaître le *Comité des Travailleurs et des Soldats*. Espérons que ce peuple qui a un passé, une histoire, pourra se ressaisir !

21, 22 et 23 octobre 1917

Après une période de beau temps nous tombons dans les tristes jours du mois d'octobre. Hier brume intense, aujourd'hui pluie ininterrompue. Et cependant nous aurions grand besoin de temps propice aux opérations militaires puisque depuis quelques jours les Allemands nous signalent une activité d'artillerie de notre part et du côté anglais. Nous semblons devoir attaquer au nord-est de Soissons et nos alliés continuent leur offensive à l'est d'Ypres. Que vont devenir nos attaques par un temps pareil ?

Samedi soir, gros ennuis du côté logement. Piot, qui depuis un mois était sur la balance pour recevoir un officier, voit arriver un groupe de soldats qui après avoir visité la maison de haut en bas trouvent à leur gré la pièce qui leur est destinée. Cependant les meubles ne sont pas placés à leur convenance et il faut remonter au premier une partie du mobilier pour le remplacer par des objets pris dans les différentes pièces. Le locataire forcé est un officier de la colonne de Lüneburg qui nous connaît un peu, puisqu'il y a 2 ans Lüneburg a tenu garnison au Cateau après avoir installé ses bureaux à la banque. Cet officier semble un brave homme avec lequel Piot n'aura pas trop d'ennuis. Comme beaucoup d'autres, il en a assez de la guerre. D'ailleurs cette fatigue de la guerre se manifeste de plus en plus chez nos ennemis. Le peuple allemand voudrait en finir mais d'une façon plus honorable, avantageuse, et surtout ne pas céder l'Alsace-Lorraine. Quoique les actions militaires ne cessent pas, je reste persuadé qu'on négocie toujours sous le manteau. La fameuse *Gazette des Ardennes* et les journaux d'Outre-Rhin ne discutent que les conditions de paix. Un besoin de paix se fait de plus en plus sentir. Quoique le nouvel emprunt de guerre allemand se soit monté à plus de 12 milliards, nos ennemis comprennent que ces sommes ne désignent plus que des masses de papier sans valeur. En Allemagne on paie des sommes folles les objets de première nécessité. Tout ce que ne produisent pas les puissances de l'Europe Centrale se raréfie de plus en plus. Je sais, de source certaine, qu'on donne aux officiers de 5 à 6 grains de café par jour, qui mélangés à quelques grains d'orge grillés procurent une boisson chaude quelconque. Il en est de même pour toutes les denrées coloniales. Et après la guerre, à quel prix nos ennemis se procureront-ils les denrées puisque le monde entier est contre eux ? Peu à peu la lumière se fait dans l'esprit du peuple allemand. Puisse cette lumière nous conduire bientôt à la paix.

J'ai acheté aujourd'hui deux livres de haricots 3,20f. Les pommes de terre sont introuvables. Cependant on nous en fait espérer du C.R.B, ce qui ferait baisser les prix élevés que veulent pratiquer sous peu les accapareurs.

24 et 25 octobre 1917

Tempête, pluie, vent, soleil par instants. Nous jouissons depuis quelques jours d'une température détestable et je me demande comment nos malheureux soldats peuvent combattre. Ils combattent cependant et victorieusement si nous raisonnons sur les dépêches alambiquées affichées à l'A.O.K, car les journaux n'ont pas paru hier et nous les attendons encore aujourd'hui. Des bruits vagues circulent sur une opération admirablement conduite par nous et qui nous aurait donnée d'importantes positions au nord-est de Soissons avec des prisonniers et du matériel. D'autre part un raid de Zeppelins sur l'Angleterre exécuté vers le 21 aurait eu pour nos ennemis des conséquences plutôt fâcheuses. Sur 12 Zeppelins partis d'Allemagne 6 seulement seraient rentrés à leur port d'attache. Les 6 autres égarés sur la France auraient été abattus par nous.

Les Allemands ici parlent moins de paix, il semble qu'une nouvelle action de leur part sur l'Italie fasse briller à leurs yeux quel qu'espérance plus belliqueuse. J'ai vu hier M. Sev... notre correspondant de Landrecies qui m'a donné quelques détails sur nos affaires de là-bas. Rien n'a été réquisitionné dans notre petit bureau et les écritures sont en ordre. Quelques-uns de nos clients industriels souffriront du fait des réquisitions et du bris du matériel, mais les agriculteurs tous plus ou moins herbagers se trouveront après la guerre les poches remplies... de billets communaux. On ne se fait pas idée de la masse de papier-monnaie qui s'accumule dans les bas de laine ! Hier visite rapide de tous les principaux membres du C.R.B tant allemands qu'hollandais. Ils rendent tous hommage à notre consul de La Haye qui a pris à cœur les intérêts des malheureux pays envahis et on nous fait espérer un ravitaillement plus abondant et plus varié. Nous aurons des pommes de terre.

Aujourd'hui délivrance de la nouvelle carte d'identité avec photographie, taille, couleur des yeux etc... Il ne manque que le poids mais ce renseignement est maintenant si variable !

26 et 27 octobre 1917

Depuis 2 jours nous sommes atterrés par les mauvaises nouvelles qui nous viennent d'Italie. Les Allemands ont doublé les Autrichiens dans une offensive sur les Alpes Juliennes et déjà ils enregistrent des succès semblables à ceux remportés sur les Russes. Avant-hier c'était 10.000 prisonniers, hier au soir 30.000, aujourd'hui 50.000 affichés à l'A.O.K. Que s'est-il passé ? Les troupes italiennes surprises dans les montagnes ont dû se rendre en masse. Qui sait aussi si ce peuple qui combat depuis 3 ans sans résultats appréciables n'est pas las de la guerre et s'il ne faut pas voir dans ces masses d'hommes qui se rendent une indication d'une lassitude arrivée à son apogée. D'ailleurs le peuple allemand lui-même est plus las que jamais. Beaucoup de soldats, nationalistes au début de la guerre tiennent maintenant des discours socialistes. Où allons-nous ? Vers quel abîme se précipite le monde civilisé ? Tous les bons esprits qui raisonnent sont inquiets. Pour nous reconforter un peu nous enregistrons de notre côté un beau succès français, offensive vivement menée à repasser le canal de l'Oise à l'Aisne. Nous enregistrons hier 8.000 prisonniers. Mais qu'est-ce cela en comparaison du succès allemand sur les Italiens ! Et quand je pense qu'hier, dans une conversation, un homme sérieux et intelligent traitait le succès de nos ennemis sur nos alliés de bluff mensonger ! Ce malheureux aveugle ne voyait donc pas que tout le mal nous venait de l'anarchie dans laquelle la Russie se débat !

28, 29 et 30 octobre 1917

Les nouvelles qui nous arrivent d'Italie par la voie des journaux et des communiqués officiels allemands sont de plus en plus mauvaises. Hier soir on annonçait plus de 100.000 prisonniers et 700 canons. Même M. Picard dit tenir d'un officier bien renseigné que le nombre atteignait 158.000 prisonniers et 900 canons. Ce matin rien n'est venu confirmer cette mauvaise nouvelle. Il nous semble même à la lecture des journaux que la situation ne soit pas aggravée. Udine ne nous est pas annoncée comme prise, quoique tout soit à craindre dans une défaite comme celle que vient de subir l'armée italienne. Pour ma part, malgré tout mon pessimisme, j'étais loin de m'attendre à un recul pareil de nos alliés. Je suis atterré ! Voilà où nous conduisent les événements de la Russie. Les Allemands peuvent impunément dégarnir tout leur front-est et pousser des offensives à grande envergure, suivant l'expression consacrée, sur les fronts-ouest. D'ailleurs la situation intérieure de tous les pays témoigne d'une profonde lassitude de la guerre et rien ne m'étonnerait de voir dans la défaite des Italiens un des signes avant-coureurs d'une paix sociale. Quoi d'étonnant qu'après 3 ans de guerre, les peuples refusent de s'entre-tuer pour une poignée de militaires poussés par quelques capitalistes. Cependant, quoi qu'il arrive, la France envahie sans déclaration de guerre, meurtrie par un ennemi qui ne connaît d'autre loi que celle de la force, et toujours à la tête de ceux qui ont de grandes et nobles idées, sortira de ce cataclysme avec une page des plus brillantes. Puisse-t-elle aussi recueillir le fruit de sa sagesse, de son courage et aussi du long martyre des habitants des pays occupés. L'Allemagne cependant, lasse aussi de la guerre, réfléchit et comprend.

Nous apprenons que le chancelier Michaelis est démissionnaire et rien ne nous dit que le jour est proche où le peuple allemand comprendra que le meilleur moyen d'avoir la paix est de répondre à l'appel des autres peuples !

Le Pape continue de travailler à la paix, il a reçu une délégation de l'épiscopat français venu à Rome et tout fait prévoir une conférence, ou mieux, un échange de vues entre les évêques du monde entier.

Cependant les Allemands enlèvent les conduites de gaz en plomb de notre église et nous plongent dans les ténèbres ! Voilà comment le grand peuple s'attache ceux qu'il veut conquérir. J'ai vu dans un journal illustré allemand la reproduction d'une affiche placardée sur le mur en France. Cette affiche indique qu'une *Société du Souvenez-Vous*, fondée sous le patronage du gouvernement, fonctionne pour après la guerre, boycotter les marchandises et les produits allemands. Je ne doute pas que les adhérents soient nombreux en pays occupé !

La jeune fille de Del... est venue ici de Valenciennes avec un passeport régulier. Peu de troupes à Valenciennes, tout est pillé ou réquisitionné, il ne reste rien. J'ai appris que mon collègue s'était vu chassé de l'immeuble sans pouvoir emporter ses meubles et souvenirs de famille qu'il a vus dispersés sous ses yeux !

31 octobre, 1^{er}, 2 et 3 novembre 1917

Les Italiens sont en pleine déroute. En 8 jours ces alliés ont perdu non seulement toutes leurs conquêtes de ces deux années mais voient encore leur propre territoire envahi. Jusqu'où iront ces armées austro-allemandes enivrées par la victoire ? Hier les Italiens paraissaient établis derrière le Tagliamento, mais pourront-ils se maintenir derrière le fleuve sans être tournés ? On dit que des armées françaises et anglaises volent au secours de ces alliés. Une fois de plus les Français vont verser leur sang pour les nobles idées ! En attendant, le butin fait par les

Allemands est considérable : 200.000 prisonniers, 1.500 canons ! Quel matériel ! Cependant, fait inouï, malgré ces victoires éclatantes, les Allemands qui se pressent autour des dépêches affichées presque d'heure en heure à l'A.O.K ne manifestent aucune joie, et sont très calmes. Pour eux, si j'en crois certaines conversations surprises, ce succès prolonge la guerre et comme avant tout ils veulent la paix, ils ne sont pas satisfaits outre mesure. On a d'ailleurs l'impression qu'une sourde effervescence travaille l'Allemagne. Michaelis démissionnaire trouve difficilement un remplaçant. On nous avait annoncé le président du Conseil des Ministres bavarois, mais ce dernier me paraît difficile à décider. Jusqu'ici le parti pangermaniste allemand esquisse quelques pas vers la paix, mais se garde bien de dévoiler les buts de guerre, tandis que le peuple allemand veut des propositions nettes et fermes. Qui l'emportera du parti militaire ou du peuple allemand ?

Dans une conversation que j'avais dernièrement avec un soldat allemand intelligent, parlant très bien le français, je m'étonnais qu'aucune voix allemande ne se soit élevée pour nous défendre et pour dénoncer devant le Parlement tout ce qu'on nous faisait subir ! « *Qu'importe l'avenir, lui ai-je dit, moi français, j'irai par tout le monde la tête haute sachant que j'ai souffert et loyalement combattu pour le droit et la justice. Et vous ?* » Il n'a pas répondu mais sa conscience parlait et maintenant je crois, j'espère, que nous allons assister au réveil de la conscience du peuple allemand qui est et restera un grand peuple !

3 novembre 1917

J'ai passé seul le jour de la Toussaint plongé dans mes souvenirs, plus que jamais je me suis reporté vers tous ceux que j'aime. Voilà bientôt 3 ans et demi que nous sommes séparés ! Le matin de la Toussaint, je me suis approchée de la Table Sainte et j'ai mis toute mon âme avec mes chers absents ! M. et Mme Picard ont été passer ces jours de fête à Hautmont. Ils sont revenus avec d'assez bonnes nouvelles concernant notre ravitaillement. L'Amérique, sous la conduite des États-Unis, joue un rôle des plus actifs dans les questions du blocus et du ravitaillement des peuples.

4, 5 et 6 novembre 1917

Aujourd'hui 6 je reviens de l'enterrement d'un malheureux petit enfant de 4 ans enlevé par le croup ¹³³ en quelques heures. Toute cette matinée est lugubre, derrière le cercueil j'ai fait les plus tristes réflexions et je me suis laissé aller aux plus sombres pensées. Mon souvenir a été pour mes chéris ; comme je prie Dieu de les protéger et de me les conserver !

L'état sanitaire du Cateau qui, jusqu'alors avait plutôt été très bon, devient mauvais. On parle beaucoup de grippe, on signale des cas de scarlatine, on redoute plus que jamais l'hiver qui arrive. Le ravitaillement de la population civile est très insuffisant. On commence à avoir faim ! Pourtant nous aurions grand tort de nous plaindre, car dans tous les pays envahis nous jouissons encore d'une situation privilégiée. Nous avons pu nous nourrir un peu sur le pays en légumes, en beurre, en lait, moins bien que l'année dernière mais encore en quantité appréciable. Nous avons de bonnes provisions de charbon dans nos caves, nous ne craignons pas le froid. Nous apprenons qu'à Lille, Cambrai, Valenciennes il n'en n'est pas ainsi. Les malheureux pays sont réduits au ravitaillement du C.R.B, leurs provisions sont épuisées. On manque de charbon et les distributions sont des plus minimales. On donne à Cambrai 20 kg par famille et par mois, à Valenciennes 50 kg par tête et par mois. Monsieur Possel de Caudry disait

¹³³ Infection d'origine virale des voies respiratoires supérieures

à ces messieurs réunis le 4 novembre à Landrecies pour des émissions de papier, qu'il avait dîné chez M. Hélot en pardessus ! Nous avons lu dans un journal de Lille publié sous le contrôle de l'autorité allemande un appel pressant du maire Delesalle aux puissances de l'Entente. Si le rationnement n'augmente pas, la population civile sera décimée cet hiver.

Les déprédations continuent. On enlève tous les tuyaux de plomb des conduites de gaz qui vont du branchement de la rue aux réverbères, de telle sorte que si les Allemands venaient pour une raison quelconque, à évacuer le Cateau, sans emmener la population civile, nous serions plongés dans les ténèbres. Il est vrai que nous sommes habitués à ne pas sortir le soir et à vivre dans la nuit de crainte des avions. À toute cette tristesse, il faut ajouter celles de nos revers en Italie. L'armée allemande a franchi le Tagliamento que nous pouvions considérer comme une bonne ligne de défense. Les Italiens reculent. Nous nous demandons quand et comment ils seront arrêtés. Notre seule consolation est de faire appel à notre raison pure de nous dire que la force brutale, le mensonge, la duplicité, le mal en un mot, ne peuvent triompher du droit, de la justice et du bien ! Un jour viendra ! Mais comme il nous paraît de plus en plus éloigné...

Des esprits forts, depuis quelques jours, font courir le bruit d'une trahison du Pape, de son emprisonnement. D'aucuns même disent qu'il a été fusillé !!! Les partis politiques et religieux, malgré l'absurdité de la nouvelle, se sont emparés de l'affaire et les langues vont leur train !

Je viens d'acheter 180g de viande fraîche pour 11 francs !

7 et 8 novembre 1917

Après des journées de pluie et de vent, nous semblons aller vers un peu de soleil. L'été de la Saint-Martin sans doute ! Les nouvelles que nous recevons du théâtre de la guerre italienne sont peu rassurantes. Nos alliés n'ont pu défendre le cours du Tagliamento, ils ont dû abandonner leur position dans les Dolomites. Les Allemands progressent sur un front de 150 km avec la force et l'impétuosité d'une armée qui vient de vaincre - jusqu'où iront-ils ? On admet l'hypothèse que les Italiens pourraient résister derrière le Piave ¹³⁴ qui semble couvrir Venise et la Lombardie. On parle d'envoi de troupes franco-anglaises au secours de nos alliés, troupes prises dans la région de la frontière espagnole et commandées par le Général Foch. Les Allemands comptent sur une grande bataille en plaine qui déciderait de la paix. Je ne crois guère à cette hypothèse, on tentera d'arrêter en Italie le flot germanique puis on attendra l'arrivée des Américains et la réorganisation russe, ce qui nous conduit encore aux calendes grecques. Les Anglais en Flandre continuent d'avancer lentement, ils semblent avoir pris Pessendach et marchent sur Roulers. L'activité des sous-marins diminue d'intensité.

Ici la vie continue toujours tristement. Le ravitaillement du C.R.B pour la deuxième quinzaine de novembre est maigre. On nous supprime la viande salée et nous ne recevons plus que 3g de sucre par jour soit 100g de sucre par mois, 300g de biscuit au lieu de 500g. D'autre part, nous apprenons que les Allemands sont vendeurs à Caudry de sucre à raison de 6 francs le kg payable en argent français, or ou billets.

¹³⁴ Fleuve italien qui coule en Vénétie

9 et 10 novembre 1917

Les nouvelles continuent à être mauvaises. Révolution en Russie, à Saint-Pétersbourg, le *Parti des Travailleurs et des Soldats* triomphe, emprisonne les ministres sauf Kerenski qui est en fuite, se déclare maître du pouvoir et demande la suspension des hostilités. Cette fois-ci les Allemands que nous voyons ne cachent pas leur joie, pour eux c'est la fin de la guerre avec une paix allemande. Reste à savoir si le monde entier ligué contre l'esprit du mal voudra la paix allemande ! Pour moi je me refuse toujours à penser que nos ennemis ne seront pas punis de leur manque de foi à tous les traités, de leur brutalité et de leur cynisme. Attendons donc dans le calme.

Hier soir on faisait courir le bruit en ville que le *Vaterland* ¹³⁵, un des plus grands navires du monde, chargé de troupes américaines - 18.000 hommes disait-on - avait été torpillé. Jusqu'ici aucune confirmation. Les Italiens reculent toujours, et les voilà sur la ligne du Piave. On ferait évacuer Venise et Trévise. Les Français avec le Général Foch sont établis sur la ligne Vérone-Brescia. Pétain aurait le commandement supérieur de tout le front ouest. Si les Russes, comme on peut le craindre, mettent bas les armes, que vont devenir les armées de Sarrail et de Roumanie !? Les événements pourraient bien se précipiter.

En attendant, on enlève non seulement les tuyaux de plomb qui conduisent le gaz aux lanternes, mais encore les becs de gaz de ces lanternes où il y a dit-on du cuivre ! On va d'autre part organiser des soupes populaires ! Cambrai est toujours plongée dans la tristesse, la misère et l'inquiétude.

11, 12 et 13 novembre 1917

Hier 12, j'ai eu la grande joie d'avoir des nouvelles de mes chéris par Porez, nouvelles vagues jetées milieu de circonvolutions. Enfin, tout me fait espérer que tout le monde va bien et une fois de plus je remercie Dieu, une fois de plus je Le prie de tout mon cœur de les bénir et de les protéger.

Depuis quelques jours nous vivons dans les angoisses : nous suivons anxieusement toutes les nouvelles de guerre affichées par les Allemands et nous consultons bien souvent la carte d'Italie pour nous rendre compte des opérations de la guerre en ce pays. Depuis quelques jours la retraite italienne paraît s'effectuer dans de meilleures conditions. Nos alliés semblent tenir sur la ligne du Piave. Les troupes franco-anglaises arrivent à la rescousse, les Italiens de toutes nuances politiques se groupent, comme nous avant la Marne, dans une *Union Sacrée*. Que va-t-il se passer maintenant ? Les Allemands escomptent de grandes batailles en plaine, ils voudraient quelque chose de décisif !

De Russie nous arrivent les nouvelles les plus contradictoires. Cependant, Kerenski jusqu'ici nous paraît toujours libre de ses mouvements, on dit même qu'il marcherait sur Saint-Pétersbourg après avoir formé un triumvirat avec Kornilov et Kaledine ! Somme toute, les événements se déroulent en Russie dans un inconnu inquiétant. Les Allemands doivent travailler terriblement le *Comité des Travailleurs et des Soldats* pour arriver à une paix séparée, honteuse pour la Russie, qui manquerait ainsi à son honneur. Les alliés ne doivent pas rester

¹³⁵ Paquebot transatlantique allemand immobilisé au début de la guerre aux États-Unis puis saisi pour transporter les troupes américaines sous le nom de Leviathan

inactifs ! Mais en raisonnant la question, le gouvernement anarchique de Lénine, soutenu par les Allemands, ne peut durer. Attendons.

Les anglais toujours tenaces avancent en Mésopotamie et en Syrie. Ils livrent aux Turcs des batailles victorieuses.

Depuis 2 jours le temps est beau et assez doux. Nous sommes dans l'été de la Saint-Martin. Le ravitaillement du C.R.B nous envoie de l'oie, des harengs saurs, des oignons et surtout des pommes de terre. On continue à démolir l'outillage des usines, on remplace par des poteaux de bois des colonnes de fonte qui supportent les fermes des ateliers ! Que restera-t-il dans quelques mois ?

14 et 15 novembre 1917

Depuis 2 jours, calme sur le front italien, par contre les nouvelles sur la révolution russe sont de plus en plus contradictoires. Tantôt les nationalistes sont battus par Kerenski, tantôt ils triomphent. Somme toute la situation est de plus en plus embrouillée et elle varie suivant les télégrammes envoyés par l'un des deux partis. J'estime que l'état anarchique créé par la révolution russe ne peut durer, mais pendant que nos alliés sont en proie à la guerre civile, les Allemands dégarnissent leur front-est et lancent sur la malheureuse Italie des troupes en masse. En Égypte, les Anglais ont remporté une belle victoire et ils prennent position au sud de la Palestine. Le journal de ce matin parle d'une crise ministérielle en France. Painlevé serait démissionnaire - on met Clemenceau en vedette pour une formation de gouvernement. Plus que jamais la situation est embrouillée et embrouillée par plaisir par nos ennemis.

Depuis quelques jours brouillard, aujourd'hui le temps paraît devoir être beau.

Nos amis Picard et Seydoux ont été le 13 à Cambrai pour le service de la Chambre de Commerce. Peu de nouvelles de là-bas. Desroy est toujours dans l'immeuble avec les coffres. On lui a proposé de les emmener à Valenciennes où la Banque Dupont y a transporté les siens, mais il a refusé, préférant courir sa chance. Peut-être a-t-il raison car Valenciennes est bien près encore mais malgré tout j'aurais pour ma part étudié la question plus ce qu'il paraît l'avoir fait. On semble moins craindre l'évacuation qu'il y a quelques mois, tout au moins pour cet hiver espère-t-on rester dans la ville. Aujourd'hui repas de paix, je vais manger de l'oie mise en vente par le C.R.B. Grâce à une carte de 2 rations que l'on m'a cédée, j'ai pu avoir pour 6 francs la moitié d'une oie. Je compte faire avec cela plusieurs repas, rôti d'abord puis ragoût aux navets ensuite. Causé aussi quelques instants hier avec M. B... de Saint-Quentin, qui dirige avec tant de compétences le ravitaillement de toute notre région. Pour lui comme pour beaucoup, l'issue n'est pas douteuse, mais par quelles épreuves passerons-nous encore et comment en sortirons-nous ? Surtout nous les malheureux habitants des provinces envahies. Plus les jours passent, plus nos ennemis font systématiquement un désert de la France qu'ils occupent. Il ne restera rien, rien que la terre, le sol, et dans quel état ! Des organisations sont créées en France pour remédier à cet état des choses après la guerre. Beaucoup de projets, rien encore de définitif.

16 et 17 novembre 1917

Le 15 au soir par ordre spécial, le maire et le curé de chaque commune étaient convoqués sans indication de motif pour le lendemain 16 à 8h. Quand je dis sans motif, je me trompe, il me semble qu'on invoquait le prétexte d'une conférence. Or, en réalité, c'était en vue de perquisitionner dans les églises et dans les magasins du C.R.B. Les Allemands, pour opérer, s'étaient entourés d'un appareil militaire impressionnant. Plusieurs officiers, un prêtre

allemand, une vingtaine de soldats en casque et en armes entouraient nos concitoyens. Aussitôt arrivés sur les lieux à perquisitionner, tout le personnel des établissements était expulsé et les portes gardées militairement.

Au Cateau tout s'est bien passé. Rien au magasin du C.R.B, dans la sacristie de l'église on a trouvé deux douzaines de couverts appartenant au doyen. Les couverts en argent ont été confisqués sous prétexte que leur place n'était pas à la sacristie. Pourtant, en cas de guerre surtout on est libre de mettre où l'on veut ses objets précieux non réquisitionnés. Le doyen fait des démarches pour rentrer dans ses souvenirs de famille. Cependant, malheureusement, il n'en a pas été de même partout. Au Pommereuil, M. Poulain, curé, excellent homme que je connaissais un peu avait commis la fatale imprudence de mettre dans une cachette placée dans la sacristie des armes, des matelas, des cuivres, des bicyclettes. Cette cachette a été découverte et le malheureux a été immédiatement mis au secret rue Cuvier. Il comptait au Cateau beaucoup d'amis, tous aujourd'hui dans l'inquiétude. À Ors, on a trouvé des bouteilles de vin et du champagne.

Les opérations militaires en Italie paraissent subir un temps d'arrêt quoique nos ennemis annoncent aujourd'hui avoir franchi les marais à l'embouchure du Piave. En Palestine, les troupes anglaises avancent, elles sont près de Jaffa. Le libraire allemand a mis à sa vitrine une carte des opérations militaires en Italie. Le front est indiqué par une ficelle tendue sur des épingles. La grande distraction des Allemands comme des civils est d'aller voir le mouvement de la ficelle. Depuis 8 jours la ficelle ne bouge pas.

18, 19 et 20 novembre 1917

Encore des tristesses et des inquiétudes ! Depuis une quinzaine de jours, toute la famille Delbar est souffrante d'une espèce de grippe. Cela a commencé par le père pour finir par la fille après avoir touché toute la famille, mais il y a quatre jours le père fut repris assez violemment. Inquiet je lui ai conseillé de demander à nouveau le médecin français qui les avait tous vus. Après des hésitations et sans aucun doute pour obtenir une carte de lait, on a mandé sans en parler un médecin allemand de la kommandantur. Ce dernier, hier au soir après avoir examiné Delbar a déclaré qu'il était atteint de la typhoïde et que la maison était contaminée. Il a ordonné le transport immédiat à l'hôpital civil et la désinfection de la maison. De plus, défense formelle de prendre contact avec les pauvres gens. Je suis navré et de plus très inquiet. Dès le soir je me suis occupé auprès de messieurs Seydoux et Picard des questions de transport à l'hôpital et de désinfection de la maison. Toutes ces formalités seront assez longues à remplir je le crains, car la ville ne possède ni moyen de transport ni matériel de désinfection. A l'heure où j'écris, 21h30, il n'y a aucune disposition de prise.

Dimanche 18, pendant les vêpres, on a perquisitionné de fond en comble au presbytère et dans une maison rue de Landrecies habitée par une veuve âgée et riche qui reçoit beaucoup nos prêtres. La perquisition s'est faite assez brutalement - on a trouvé quelques sujets en bronze, garnitures de cheminées, flambeaux et pendules qui ont été saisis et brisés sous les yeux des propriétaires. Pour le reste, tout s'est bien passé. Dans les caves du presbytère on a défoncé quelques murs sans résultat. Par contre on a saisi les matelas que ces messieurs n'avaient pas voulu porter à la réquisition.

La situation militaire reste stationnaire. Les Allemands avancent peu, très peu, du côté d'Asiago ; la résistance italienne s'accroît en attendant peut-être que les alliés déclenchent

une offensive. De la Russie on ne sait rien sinon que la révolution bat son plein et comme nous n'avons pas de nouvelles bien précises du côté allemand, on peut en conclure que les affaires intérieures de ce malheureux pays ne leur sont pas aussi favorables qu'ils s'y attendaient.

21 et 22 novembre 1917

Le pauvre Delbar est à l'hôpital, mal installé dans un grenier, isolé, avec deux femmes mises comme lui en observation et soigné par une religieuse qui ne doit avoir un contact avec qui que ce soit. Disons en passant que l'hôpital du Cateau était fort bien installé dans un joli immeuble moderne et créé par des dons des familles Seydoux et Sieber. Il y a une année, tous les malades, sœurs, furent chassés de cette maison par l'autorité allemande et on installa tous nos services médicaux dans une maison située sur les *Hauts Fossés*. J'ai été deux fois par jour depuis l'arrivée de Delbar prendre des nouvelles. Ce brave homme est assez calme, son transport s'est fort bien effectué en voiture où il a pu prendre place lui-même. Tout le monde s'intéresse à lui. Jusqu'ici aucun diagnostic sérieux n'a pu être fait, il faut attendre une analyse du sang pour pouvoir se prononcer. La situation était moins bonne ce matin, on peut craindre le typhus. Delbar a commis l'imprudence il y a quelques jours avant la rechute de vider sa fosse d'aisance. Tout peut venir de là.

De grands événements militaires se déroulent aux environs de Cambrai. Nous ne connaissons la nouvelle que par les dépêches de l'A.O.K. Les Allemands avouent avoir évacué Marcoing et Graincourt, d'où une avance d'au moins 6 km sur un fond assez étendu. Ce matin on affichait que la bataille continuait et que les Français attaquaient entre Craonne et Berry-au-Bac. Les blessés affluent dans nos lazarets. On parle en ville de deux divisions allemandes surprises dans leurs tranchées, d'où un matériel important abandonné et 20.000 prisonniers. La situation paraît assez grave pour nos ennemis ; nous entendons un peu le canon.

23 et 24 novembre 1917

L'avance des Anglais sur Cambrai a modifié du tout au tout l'aspect de notre petite ville. Nous voyons la guerre sous toutes ses faces : nombreux convois de blessés, baladeuses remorquées par une auto qui conduisent ces malheureux aux différents lazarets, troupes qui défilent de par nos rues venant on ne sait d'où et allant vers le nord, officiers qui circulent soit rapidement en auto soit à cheval, nombreux motocyclistes dont le sifflement perpétuel déchire l'air. Au loin la voix de plus en plus formidable du canon. Depuis 3 jours nos ennemis un peu étourdis du coup donné si rapidement et si vigoureusement par les Anglais tendent à se ressaisir. Des troupes nombreuses, troupes de réserve ou troupes prises sur différents fronts, contre-attaquent vigoureusement. Déjà hier le communiqué allemand parlait de villages presque situés aux portes de Cambrai repris par eux. Qu'apprendrons-nous ce soir ? Le sort des malheureux habitants de Cambrai paraît des plus à plaindre. Depuis le commencement de l'action, ils sont cachés dans leurs caves où ils se trouvent très peu en sécurité avec les obus à gaz. On dit que tous les mobilisables ont été mis en colonne et dirigés sur Solesmes. Je n'ai aucune nouvelle de mon ami Desroy, il doit être à la banque très exposée, l'immeuble se trouvant à proximité de la gare, point de mire des obus anglais.

Au Cateau, on paraît assez calme à la kommandantur. Je fais déblayer nos coffres en location dont les portes étaient obstruées par les sacs de terre pourris et par là même écroulés et éventrés. Rue de France on expulse de nombreux magasins ainsi que des maisons particulières pour installer des bureaux, des casinos et loger des troupes. Nous nous trouvons donc depuis quelques jours dans une situation critique inattendue.

La fièvre de Delbar suit son cours, c'est une fièvre typhoïde ou typhus. Le médecin allemand a fait prélever du sang à la femme, au fils et à la fille de Delbar, et suivant l'analyse les isolera. Hier j'étais un peu inquiet pour moi-même, mal en train, insomnie pendant la nuit, je me suis frappé quelques peu. J'ai demandé au médecin allemand s'il ne fallait pas me faire vacciner. Sous prétexte que sa consultation était terminée ou que je venais trop tard, il m'a mis brutalement à la porte de la salle de visite. Ma nuit dernière a été meilleure, je vais mieux au moral comme au physique. Je bois mes dernières bouteilles de vin !

25, 26 et 27 novembre 1917

Nous sommes toujours de plus en plus anxieux de ce qui se passe sur notre front. Jusqu'ici les Anglais paraissent maintenir les positions conquises, ils sont presque aux portes de Cambrai, mais ne peuvent pour le moment aller plus loin. Nous craignons tous ici que cette malheureuse ville n'ait le sort de Péronne ou de Saint-Quentin. Nous savons les habitants cachés dans leurs caves où ils attendent avec confiance la délivrance. Et là, les jours passent et la délivrance ne vient pas. Nous lisons, chaque soir les télégrammes affichés à l'A.O.K espérant y trouver quelques nouvelles réconfortantes, mais nous n'y voyons des noms de villages pris et repris et qui fixent dès lors la nouvelle ligne de bataille. Si les Anglais font de grands efforts pour percer la ligne allemande, et de la tactique passer à la guerre de mouvements, nous voyons ici malheureusement avec quelle rapidité nos ennemis réparent leurs échecs par l'arrivée de troupes fraîches, troupes venues sans doute du front russe. Notre seule consolation est de penser que l'offensive sur l'Italie est plus ou moins enrayée. D'autre part les journaux allemands escamotent les communiqués anglais donnant le nombre de prisonniers et le matériel conquis. Je considère cela comme excellent.

Notre petite ville est très animée du mouvement des troupes. Beaucoup d'officiers arrivent, d'autres repartent. On fait du logement à force, des malheureux habitants sont refoulés jusque dans leurs arrière-cuisines. Jusqu'ici nous sommes assez tranquilles. On dit que l'A.O.K se tiendrait prêt à partir ; s'il en était ainsi tant pis pour nous qui deviendrions kommandantur de front - tant mieux pour la France.

Delbar va mieux, tout danger paraît écarté, sa température est redevenue normale. Sa famille n'a pas été isolée ni vaccinée, on se contente de mettre sur la porte un gros écriteau - *typhus, défense d'entrer !!!* Depuis 3 jours, je suis occupé à mettre en état notre salle des coffres où tous les sacs de sable rongés d'humidité et pourris s'étaient éventrés répandant par la pièce leur contenu et obstruant ainsi les portes. Un travail dont la surveillance me fait avaler force poussière, mais qui doit être mené à bonne fin au plus tôt, on ne sait jamais ce que nous réserve demain.

Le temps est détestable, pluie, neige, vent ; on ne sait pas comment les soldats peuvent encore se battre !

28 et 29 novembre 1917

Journée mauvaise. Des tristesses, des inquiétudes, des soucis, les nouvelles de la guerre sont incertaines. On se bat très violemment devant Cambrai ou les Anglais malgré les attaques extrêmement violentes conservent la position de Bourlier et de Fontaine Notre-Dame. La situation à mon avis ne doit pas être mauvaise car depuis quelques jours les journaux allemands ne nous donnent ni communiqués anglais ni communiqués français. De malheureux

compatriotes de Cambrai réfugiés dans leur cave, privés d'eau et de lumière, attendent la délivrance. Je crains qu'elle ne soit longue à venir car tout me donne à penser que la ligne de bataille va se stabiliser devant Cambrai, et que cette ville aura le sort de celles qui se trouvent sur le front. Nous avons eu quelques détails sur ce qui se passait à Cambrai par une dame ramenée de cette ville au Cateau par un officier sur un camion automobile. D'abord, dès le premier jour, les Allemands surpris, ont retiré de Cambrai tout leur service de kommandantur. La ville était plus ou moins livrée aux services arrière qui pillaient les maisons pendant que les malheureux habitants se trouvaient dans leurs caves. Des soldats blessés ou rendus aveugles erraient comme des fous par les rues, les obus pleuvaient dans toute la partie est de Cambrai ; la gare, le collège, le château d'eau sont détruits. Je ne sais rien de ce qui se passe à la banque. Depuis lors le canon gronde toujours, et nous attendons anxieusement l'issue de cette bataille dont Cambrai et l'enjeu.

Pour nous, notre position va se trouver plus mauvaise du fait de cette avance anglaise. Nous allons nous trouver sans doute en troisième ligne derrière l'Escaut qui va devenir une ligne de défense pour les Allemands. J'ai pris le parti, vu la gravité des événements, de me débarrasser de quelques articles de toilette appartenant à ma Lisa - fourrures, robes, corsages plus ou moins démodés. J'ai vendu 400 francs des peaux de soi-disant loutre, assez jolies, bien conservées et non montées. Les Allemands achètent à tout prix. Pour ces marchés je me suis servi de couturières indiquées par Mme Picard. Mais quelle tristesse pour moi de manipuler et de palper toutes ces choses dont elle s'est servie. Dans la poche d'un petit paletot de fourrures de Jacques, j'ai trouvé une petite paire de gants. Je n'ai pu m'empêcher de les embrasser en pleurant.

Delbar va mieux, le médecin allemand m'a prié de passer à la salle 17, lazaret Seydoux, pour me faire vacciner. Cette opération prévue sans aucun aléa a déclenché chez moi par avance une crise de dépression nerveuse des plus violentes - insomnies, polyurie. Aujourd'hui je vais mieux. Ce matin je me suis fait vacciner avec Marie ma bonne, nous devons retourner dans une huitaine de jours. Demain, je demanderai une consultation au médecin allemand pour mes dépressions nerveuses.

Au Cateau, passent et repassent de nombreuses troupes venant on ne sait d'où mais toutes allant vers le front. Les officiers allemands plastronnent toujours : l'armistice avec la Russie n'est plus qu'une question de jours, toutes les troupes de nos ennemis passent du front oriental au front occidental, finalement nous devons être écrasés. Notre pauvre petite ville est bondée, on loge et on sur-loge. J'ai échappé jusqu'ici, mais je m'attends à tout. Notre salle des coffres est définitivement aménagée, tous nos sacs de sable qui avaient été détériorés sont remplacés et remis en place. Tout va bien de ce côté.

30 novembre et 1^{er} décembre

Le 30 novembre au matin, la canonnade depuis 6h jusqu'à midi se fait entendre d'une façon ininterrompue. Roulements de tambour. Les Allemands attaquent de la façon la plus violente avec des forces venues du front russe, toutes les positions conquises il y a 8 jours par les Anglais. On a l'impression qu'ils vont mettre dans cette offensive un acharnement formidable et mauvais. On les sent nerveux et irritables. Hier, ils faisaient courir le bruit en ville que toutes les positions étaient reprises, beaucoup de nos concitoyens étaient atterrés. Je me suis plu à démontrer l'insanité d'une telle nouvelle. Le gain de terrain des Anglais est trop important pour être pris en quelques heures. La dépêche du soir était insignifiante, celle de ce matin affichée

à l'A.O.K disait que les combats près de Cambrai se déroulaient à l'avantage des Allemands. Nous sommes tous ici inquiets et nous attendons anxieusement le télégramme de ce soir.

La décomposition en Russie est de plus en plus grande. Les Allemands annoncent dans leurs journaux une paix séparée avec la Russie, chose que je considère comme impossible puisqu'il n'y a pas de gouvernement en Russie et que les anarchistes de Saint-Pétersbourg ne peuvent et ne pourront jamais représenter la nation. Cependant, symptômes des plus inquiétants, les fonds russes continuent à baisser sur le marché de Paris.

Hier j'ai consulté le docteur qui m'a examiné avec le plus grand soin. Le cœur est bon, on va analyser les urines. Comme ordonnance je vais prendre une potion quelconque pour remettre un peu d'aplomb mon système nerveux que je vois de plus en plus détraqué. La vaccination contre le typhus me fatigue, hier j'avais mal à la tête, aujourd'hui je suis comme hébété. La famille Delbar continue à bien aller. Delbar paraît tout à fait hors de danger. Au moment où j'écris, 11h du matin, la canonnade continue à se faire entendre en roulements de tambour !

1^{er}, 2 et 3 décembre 1917

Toute l'après-midi de samedi, nous avons entendu le canon en roulements de tambour d'une façon plus violente que jamais. La journée de dimanche a été assez calme. Aujourd'hui lundi, la bataille va reprendre car le canon se fait de nouveau entendre. Nous suivons toujours anxieusement les nouvelles affichées soir et matin à l'A.O.K. Jusqu'ici les Allemands ont eu quelques succès locaux, mais il n'apparaît pas qu'ils aient remporté la grande victoire qu'ils nous prédisaient il y a une semaine au moment où les troupes venues de Russie se répandaient à flots dans notre pays. Maintenant, par contre, nous voyons arriver en foule les blessés. Depuis vendredi soir c'est un va-et-vient ininterrompu dans notre ville d'autos-ambulances avec remorques qui amènent aux différents lazarets, soit de la gare du nord, soit de la gare du Cambrésis, les pauvres blessés. Le dimanche 2, la municipalité recevait ordre de déménager la salle des fêtes où le théâtre allemand était installé pour faire place à 800 lits ! Aujourd'hui 3, les petits blessés qui peuvent encore se conduire seuls arrivent par groupes et se dirigent vers les locaux qui leur sont assignés pour terminer le pansement sommaire fait sur le champ de bataille. Beaucoup de blessures aux bras et à la tête.

Il se confirme que cette bataille de Cambrai tourne de plus en plus à la boucherie. Plusieurs églises de la région de Caudry sont pleines. Les Allemands accusent de nombreuses pertes d'officiers, ces derniers doivent plus que jamais payer de leur personne pour entraîner les jeunes troupes. Nous avons croisé un groupe de prisonniers anglais hier en nous promenant sur la route de Montay. Au nombre d'environ 60, conduits par deux très jeunes Allemands, presque des enfants, tous ces hommes nous ont paru gais et en bon état. L'équipement est parfait.

Le temps est beau, mais froid avec un violent vent du nord-ouest. J'ai eu 2 kg de viande de bœuf pour 14 marks !

4, 5 et 6 décembre 1917

Je reviens de me faire vacciner contre le typhus pour la deuxième fois. Nous avons dû, moi et les personnes qui m'accompagnaient, passer comme la première fois pour nous rendre au cabinet du docteur, par des salles de l'usine Seydoux transformée en lazaret. Mais l'aspect de

ces salles est totalement modifié. Au lieu d'avoir un certain nombre de malades, de petits blessés, tous convalescents, plus ou moins sur le départ, elles sont encombrées de blessés dont quelques-uns doivent l'être grièvement. Tous les lits sont occupés. Des paillasses jetées sur le pavé dans tous les espaces libres donnent asile à des malheureux ramenés du champ de bataille et qui en sont encore à leur premier pansement. Les uns ont de grands yeux dilatés par la fièvre et vous regardent fixement, les autres, pâles, exsangues, reposent, anéantis. Je remarque un certain nombre d'Anglais parmi ceux qui n'ont pas de lit.

Au moment où nous arrivons, des cris, des hurlements retentissent. Un malheureux est couché sur la table de pansement où on débride sa blessure. Les infirmiers et infirmières vont et viennent avec des linges, des pinces, des appareils et nous ne sommes que dans une salle de petits blessés. Plus que jamais l'horreur de la guerre m'apparaît dans toute sa hideuse laideur, je me demande comment après une visite à l'hôpital ceux qui dirigent les peuples peuvent avoir le triste courage de continuer la guerre. Aussi j'en arrive à comprendre que les peuples les moins guerriers, les moins énergiques tels que les Russes ou les Italiens soient fatigués les premiers et se débandent, se refusent à continuer la lutte. Parmi ces blessés qui gisent autour de moi, je distingue très bien les Anglais, aux muscles solides, poilus comme les nôtres, ils diffèrent de l'Allemand un peu gras, rose à la peau sans poils. Nous voudrions nous pencher sur ces amis Anglais, leur dire combien nous compatissons à leurs souffrances, ne nous pouvons que mettre dans nos yeux tout ce que nous pensons. Voilà le résultat des dernières batailles. Beaucoup de morts, de nombreux blessés qui resteront toute leur vie mutilés, aucun résultat décisif. Les Anglais ont maintenu toutes ou presque toutes leurs positions, les Allemands n'ont gagné que 1 ou 2 villages au prix de sacrifices inouïs.

Nous entendons toujours le canon. Cette nuit j'ai été réveillé à plusieurs reprises par des détonations formidables, sans doute des bombes d'aéroplanes. Il y a un an, je me serais levé, j'aurais voulu voir, aujourd'hui je prête un instant l'oreille pour savoir s'il faut descendre ou non dans la cave et je me rendors.

Il y a 2 jours, les soldats allemands jubilaient : paix avec la Russie, c'est officiel ; si la France ne comprenait pas qu'il fallait mettre bas les canons, on tomberait dessus de toutes les forces disponibles. Aujourd'hui une interview d'Hindenburg remet les choses au point. Avant de bien dégager le front russe il faut des gages sérieux. Donc ces piteux alliés en pleine anarchie depuis plusieurs mois inquiètent tout le monde. On arrive à penser que la fatigue générale mettra fin à ce conflit, mais quand ?

7 et 8 décembre 1917

Depuis deux jours la bataille sur Cambrai semble marquer un temps d'arrêt. Nous n'entendons plus les roulements continus du canon, les blessés arrivent moins nombreux. Sous les attaques multipliées des Allemands, les Anglais ont cédé une grande partie du terrain conquis par eux il y a une quinzaine de jours. Cambrai paraît dégagée, les deux rives de l'Escaut reconquises par nos ennemis les mettent en meilleure posture pour une offensive future. Certes ils ont parlé beaucoup de cette offensive, et je la crains pour ma part. Certes beaucoup de mes concitoyens plastronnent et ne redoutent nullement une nouvelle ruée de la horde sur la France. Je ne partage pas leur avis, je suis toujours confondu par cette force d'expansion du peuple allemand, force brutale, puissante, savamment organisée. Et puis tout favorise leur jeu. Voilà maintenant la suspension d'armes signée entre les Allemands et toutes les troupes russes de la Baltique à la mer Noire. En thèse générale, les belligérants restent l'arme au pied dans leurs positions

respectives, mais avec nos ennemis il n'en est pas ainsi. Libres sur l'immense front russe, ils transportent rapidement leurs forces de l'Orient à l'Occident et voilà la nouvelle ruée sur la France et aussi sans doute l'Italie. Depuis 8 jours par nos rues déferlent à nouveau cette avalanche que nous avons vue au premier jour. La nuit nous sommes réveillés par le sourd roulement des canons, des autos et des convois. Le soir dans l'obscurité défilent des troupes au son du petit tambour plat et du fifre. Des chants retentissent. Cette défection de la Russie habilement exploitée au moment où le peuple allemand donnait des signes évidents de lassitude a galvanisé une fois de plus ces foules crédules et toujours rapaces. Le ton de l'officier comme du soldat a bien changé depuis la grande lâcheté russe. Les voilà maintenant fiers, arrogants - on marche en armée innombrable sur Paris, sur Calais, on va couper l'armée française de l'armée britannique, on va imposer la paix au monde ! Puisse Dieu une fois de plus protéger la France et lui donner la victoire ! Et cependant, ici, on fait logement sur logement, on expulse, on comprime. Comme dans les guerres anciennes le pauvre civil souffre et paie. À quoi donc a servi la Conférence de La Haye ?

9, 10 et 11 décembre 1917.

Hier mardi 10, vers 10h du matin, nous nous trouvions M. Picard et moi au bureau du C.R.B lorsque l'un des conseillers municipaux, Bricout, se présente à nous très pâle, un peu haletant. Il nous dit tout d'un trait :

- On vient d'arrêter Monsieur Thomas, adjoint à la mairie, il doit partir en Allemagne avec messieurs Hallette, Dufrenois et l'abbé Witrant.

Picard nous quitte de suite pour aller la kommandantur. Là on ne peut que lui confirmer le fait, les 4 otages désignés seront emmenés en Allemagne par le train de 1h55 avec 35 kg de bagages, Ils résideront dans un camp de représailles jusqu'à ce que satisfaction soit donnée à l'Allemagne sur une question de prisonniers civils allemands résidant dans une colonie. L'ordre exécuté par 4 gendarmes s'est accompli plus ou moins brutalement suivant le caractère et le tempérament du gendarme. Pour messieurs Thomas et Dufrenois, cela s'est assez bien passé. Monsieur l'abbé Witrant parti à Ors a été cueilli aussitôt son arrivée au Cateau et a à peine eu le temps de dire ouf. Il n'a eu lui que peu d'émotions. Pour M. Hallette il en a été tout autrement. L'ordre a été exécuté avec une brutalité que rien ne justifiait. Ce malheureux homme âgé de 65 ans habitait avec sa femme une très jolie propriété aux portes de la ville. Le gendre, les deux fils, officiers, sont au front, la fille, évacuée en France après avoir vu toutes ses propriétés situées sur la ligne de feu complètement dévastées. Depuis des mois et des mois les deux époux très unis supportaient en se réconfortant l'un l'autre les tristesses de l'occupation et leurs inquiétudes. Pour sauvegarder leurs biens, qui sont considérables, ils n'ont fait aucune tentative d'émigrer en France. Les voilà maintenant désunis. C'est à peine si ces deux pauvres époux ont eu le temps de se dire adieu. Le gendarme a accompli sa mission avec une brutalité révoltante. Il n'a pas quitté ce malheureux pendant qu'il faisait sa valise, ajoutant l'ironie aux menaces, pressant, bousculant, ne permettant pas à M. Hallette de faire ses dernières recommandations ! Je ne puis m'expliquer comment après trois années et demie d'occupation, nos ennemis aient le cœur de faire exécuter des ordres d'une aussi brutale façon. Le fossé va en s'accroissant de plus en plus entre les deux races et, cependant, même avec cette guerre épouvantable, les peuples ennemis faits pour se comprendre auraient pu un jour s'unir tandis que maintenant !! Nos concitoyens ont été dirigés sur Maubeuge où ils seront réunis à d'autres otages avant d'aller au camp de représailles.

Dimanche soir, la police a fait une descente dans les principaux cafés de notre ville. Tous les consommateurs ont été priés de montrer leur carte, quelques-uns furent fouillés très consciencieusement. Le bruit court qu'on recherche un homme nommé Weimar, de Neuville, individu qui a beaucoup tripoté pendant la guerre et gagné de ce fait de très grosses sommes. Sans doute les Allemands ont-ils voulu lui faire rendre gorge car, en un mois, sous des prétextes quelconques, il a été condamné à 12.000 marks. Finalement il était sous les verrous et au moment où la sentinelle lui apportait son repas et tout en causant lui annonçait son départ prochain pour Conflans, il lui a envoyé un violent coup de poing et a pris la clé des champs. Il court depuis une quinzaine de jours. C'est un homme énergique et rusé, nos ennemis auront beaucoup de peine à le reprendre.

On entend peu le canon. De troupes nombreuses vont et viennent par notre ville, elles semblent avoir été prises sur le front russe. Ces mouvements, des propos d'officiers, nous font penser à une violente attaque allemande sur un point quelconque de notre front. La Russie nous donne toujours les plus grandes inquiétudes. Tous nos espoirs sont dans l'Amérique.

12 et 13 décembre 1917

Je viens de me faire vacciner contre le typhus pour la troisième et dernière fois. Plusieurs cas bénins sont encore constatés en ville. Les malades sont de suite conduits à l'hôpital dans des salles d'isolement et la maison désinfectée.

Le 11 au soir, j'ai eu des nouvelles de mes chéris, nouvelles assez récentes. Tout le monde va bien, on ne manque de rien, Jacques travaille bien au lycée. Une fois de plus, tout mon cœur monte vers Dieu en une prière d'actions de grâces. Je Le remercie du fond du cœur de nous protéger et je Le prie de nous réunir bientôt.

Nous avons appris que nos otages étaient toujours à Maubeuge où aucune décision n'avait encore été prise à leur égard. On espère que le conflit s'aplanira et que nos concitoyens nous seront bientôt rendus, mais ce ne sont que des espérances.

Je suis assez bien ravitaillé pour le moment. J'ai eu, toujours à des prix exorbitants, un peu de viande et je m'ingénie à en employer le plus possible au repas de midi. D'autre part on m'apporte encore des légumes du pays, choux et choux de Bruxelles. Le C.R.B nous vend aujourd'hui des choux fleurs et nous recevrons demain 300g de beurre par ration. Seulement, pour avoir droit à du beurre, il faut encore acheter des rations de haricots verts salés qui se vendent mal en ce moment et restent en stock au C.R.B. On crie beaucoup contre cette combinaison dans la population et quoique l'ordre vienne directement de Maubeuge, nos délégués sont vivement pris à partie. Un groupe de femmes, évacuées de Saint-Quentin, a même eu le front de porter une plainte à la kommandantur contre cette mesure. Quelle honte ! Des Français faire intervenir nos ennemis dans de pareilles questions ! Monsieur Picard se trouvait à la kommandantur juste au moment où les saint-quentinoises portaient plainte ; il leur a simplement fait remarquer que l'ordre venait du comité central et il les a menacées de demander leur transfert dans une commune des environs où elles seraient plus mal ravitaillées qu'ici.

Peu de nouvelles de la guerre, les télégrammes affichés depuis 2 jours n'indiquent aucune action sur notre front ; calme aussi sur le front italien. Les Anglais sont maîtres de Jérusalem,

ce qui va avoir un retentissement considérable. La situation en Russie est toujours très troublée, cependant elle paraît s'améliorer en notre faveur.

Les Allemands voudront trop prendre aux Russes et l'orgueil national de ces derniers finira par se révolter. Hier le bruit courait que l'A.O.K allait quitter notre ville pour une destination inconnue. Aujourd'hui ce bruit est démenti. Certains Allemands disent que deux grands événements vont se passer sous peu dans notre région. Attendons. Je crois l'effort allemand donné ici, mais pour maintenir le moral des troupes de nos ennemis, très élevé en ce moment par suite des affaires de Russie, il faut encore des succès. Si les Allemands ne les obtiennent pas d'ici 2 mois nous verrons un grand abattement dans ce peuple.

14 et 15 décembre 1917

Cette nuit nous avons été plus ou moins tenus en éveil par de très violentes détonations ; détonations suivies, répétées, provenant sans doute de grosses pièces allemandes tirant sur nos lignes. Les nouvelles de la guerre sont quelconques, nous voyons dans notre région de très nombreux mouvements de troupes. Ces troupes viennent-elles pour se reformer, se reposer ou attaquer ? Nous serons fixés dans quelques jours. Hier, le bruit courait que l'A.O.K devait partir, aujourd'hui il reste ; nous vivons dans l'incertain.

Deux grands événements ces jours derniers :

Nos otages enlevés si brutalement et retenus à Maubeuge vont être libérés. Pourquoi ont-ils été enlevés, pourquoi sont-ils rendus si rapidement ? Nous sommes encore à nous le demander.

Un train d'émigrés en France doit partir le 21 courant, il fera dit-on une quarantaine à Liège. Les premières conditions connues sont les conditions d'âge. Les voici : peuvent partir les hommes ayant plus de 60 ans, les femmes 45 ans, les enfants moins de 14 ans. Ceux reçus à une visite médicale faite il y a quelques mois sont admis d'office. Toute la ville est en émoi, le bureau de M. Marchandise qui s'occupe du train est depuis hier matin assiégé d'une foule de personnes à nouveau. Pour beaucoup c'est une délivrance inespérée que ce départ. On quitte tout avec joie tant est grand le martyre que nous endurons sous le joug de nos ennemis. Je vais faire en sorte d'envoyer un peu de linge et de mes nouvelles à ma Lisa.

16, 17 et 18 décembre 1917

Temps froid, neiges. Toujours un gros mouvement de troupes dans nos régions - divisions sans doute qui se reforment après la bataille de Cambrai que l'on représente comme très meurtrière de part et d'autre. L'opinion des Allemands, surtout des soldats et des officiers subalternes est qu'aussitôt les fêtes de Noël passées et les pourparlers russes terminés, toutes les troupes allemandes augmentées des divisions de Russie disponibles feront bloc et marcheront sur Paris. Cette fois la poussée sera irrésistible. Le moral des troupes allemandes est en ce moment très élevé par suite de la défection de la Russie. Quant à nous, nous attendons en résignés.

Un immense désir de paix s'élève de tous les peuples, les souffrances vont chaque jour en augmentant, on soupire d'un bout à l'autre du monde au calme, au repos nécessaire pour panser toutes les blessures. Mais quelle formule peut-on trouver pour qu'il n'y ait ni vainqueur, ni vaincu, mais qu'aussi le mal soit réparé par ceux qui l'on causé !

Le train des émigrés est encore avancé. Le départ a lieu jeudi au lieu de vendredi. Beaucoup de personnes confient du linge et des vêtements à ceux qui partent pour leurs familles en France. Pour ma part j'envoie la malle de Marie à moitié pleine. Nos otages qui devaient être renvoyés le surlendemain de leur arrivée à Maubeuge y sont toujours. Quelques personnes prétendent qu'elles n'y sont retenues que par la volonté du Commandant de Place. Je n'en crois rien, il s'agit sans doute d'ordres supérieurs. On parle toujours du départ de l'A.O.K, de changement d'armée.

19 et 20 décembre 1917

Temps très froid, le thermomètre tombe de 4 à 5 degrés en dessous de zéro. Heureusement il ne neige pas encore quoique le temps aujourd'hui soit très couvert !

Toute la ville est très agitée par le départ des émigrés pour la France. Le départ ne ressemble en rien à ceux qui ont été faits jusqu'ici au Cateau et peut donner lieu à quelques appréhensions à ceux qui nous quittent. On n'est pas dirigé directement vers la France mais sur la Belgique d'où les trains seront directement formés pour la France. Sans doute on posera quelques temps à Huy ou Liège ; on n'a aucune donnée sur le séjour imposé par les Allemands, les uns parlent de deux ou trois jours, les autres d'un mois. Les évacués emportent 3 jours de vivres. Le local de la Maison Simons indiqué jusqu'alors comme local destiné à recevoir les évacués pendant le temps nécessaire à la visite des personnes et des bagages, rendu inutilisable par les Allemands, n'a pu servir comme les fois précédentes. On a eu recours à des abris de fortune où nos malheureux concitoyens sont aussi mal que possible par ces temps rigoureux. On les a parqués pour la visite des personnes dans les magasins des marchands de fer Bracq et Cottiau, on en a même mis dans l'église. Quant aux bagages, la visite s'effectue très rapidement aux halles couvertes au bas de la place. Jamais les policiers n'avaient été plus faciles, c'est à peine si les malles sont visitées. On aurait pu faire passer tout ce que l'on aurait voulu. Mais rien ne dit qu'une seconde visite n'aura pas lieu au départ de Belgique. Beaucoup de personnes riches du Cateau envoient en France du linge et des objets précieux. Ma chère femme recevra un peu de linge de corps et quelques corsages. J'aurais voulu envoyer plus mais, mais...

Deux otages sont revenus, ils ont été détenus une dizaine de jours à Maubeuge, mal couchés, mais assez bien nourris par les soins de la ville de Maubeuge. On ne leur a pas donné la raison de leur incarcération.

Peu de nouvelles extérieures. Tous les Allemands qui causent au peuple disent que la guerre va finir sous peu et de la manière suivante : toutes forces, toutes troupes disponibles sur le front russe vont être ramenées pour tomber sur la France et nous forcer à la paix. L'offensive sera prise dans quelques jours !

21 et 22 décembre 1917

Temps sec mais toujours très froid. Notre deuxième train d'émigrés est parti hier au soir dans des conditions aussi peu favorables que le précédent. Les femmes, les enfants, les vieillards après avoir été parqués dans des vastes magasins sans feu pendant douze heures, pour subir les visites des vêtements et des paquets, ont été acheminés en colonne vers la gare à 6h du soir. Défense de se trouver sur le passage de la colonne. L'embarquement se fait dans des wagons à bestiaux non chauffés naturellement et sans bancs ! On ne sait combien de temps

durera la quarantaine à Liège. Les avis sont partagés, mais nous en sommes toujours réduits aux conjectures.

Hier grande animation rue de la République. Un tank anglais, dépouille opime de la dernière bataille de Cambrai, avait été ramené par la voie ferrée à la gare et se rendait de là, par ses propres moyens, au jardin public où déjà sont remisés les canons pris. J'ai pu suivre pendant un certain temps ces engins de guerre nouveau modèle et me rendre compte de son action. Quoiqu'il y ait plus d'un an, nos ennemis auraient ri de cette arme nouvelle, ils sont trop heureux maintenant d'en posséder un spécimen pour l'étudier et le copier. Cette machine qui se meut sur des chaînes sans fin avec ses réduits blindés, ses canons, ses mitrailleuses, est des plus ingénieuses et fait grand honneur à nos amis les Anglais. Ils lui doivent leur avance sur Cambrai, avance que malheureusement ils n'ont pu totalement garder. Il y avait foule autour du tank, beaucoup de civils français et de soldats allemands. Les Allemands semblaient fiers de la conquête, mais les Français admiraient beaucoup le génie anglais et se réjouissaient.

Aujourd'hui 22, le Kaiser a passé quelques heures au Cateau. Venu par la route de Valenciennes et de cette dernière ville sans doute, il a quitté le Cateau par la rue de la Gare. Je ne sais pas encore à cette heure s'il a pris le train ou s'il se dirigeait du côté du front. Arrivé à 11h, il est parti à 14h. Il a dû visiter les hôpitaux, inspecter les canons et le tank, puis déjeuner au quartier général. Dès 9h30, les mesures les plus rigoureuses de police étaient prises : cordons de troupes sur tout le passage, gendarmes à l'angle des rues ne permettant pas d'avancer jusqu'aux soldats faisant la haie. Comme toujours les gendarmes exécutaient leurs consignes avec brutalité. Ils injuriaient les malheureux qui tentaient de s'approcher des barrages, j'en ai vu frappés au visage ! Pendant tout ce temps, je me suis tenu au bureau du C.R.B, puis à l'heure du déjeuner, je suis rentré tranquillement chez moi. À 14h au moment où je me rendais chez mes amis Picard pour tenter de voir quelque chose de l'Auguste, on vint me dire qu'il était passé au coin de ma rue. Je ne l'ai donc pas vu et je ne regrette rien. Tout ceci, mouvements de troupes, visite du Kaiser, indique une offensive prochaine sur notre front. Attendons donc avec calme en priant Dieu qu'Il protège nos soldats et nos alliés !!!

23, 24 et 25 décembre 1917

Aujourd'hui, jour de Noël. Pour la quatrième fois je passe cet anniversaire loin des êtres qui me sont chers et plus que jamais la solitude pèse sur mon pauvre cœur. Ce matin à la messe de 6h j'ai reçu mon Dieu qui est toute ma force, toute ma consolation et je L'ai prié de tout mon âme de protéger les miens et de nous réunir bientôt.

À midi, j'ai été recueilli par cet excellent M. Boudart chez lequel j'ai fait un très bon déjeuner de Noël : macaroni aux morilles, langue de bœuf, sauce piquante, gâteau de Noël avec crème au cacao. J'ai eu aussi *de ce côté de la boucherie*, mais à un prix exorbitant. 970g pour 12,50f ! J'espère faire trois repas avec ses 970g.

Nous subissons l'hiver dans toutes ses rigueurs. Hier et avant-hier le thermomètre tombait de -5° à -8°, puis ce matin au moment où j'allais à la messe de 6h, il dégelait, le vent soufflait du sud. À midi tout changeait, le vent remontait dans le nord-ouest et depuis lors la neige ne cesse de tomber, elle recouvre maintenant toute la terre.

Point de nouvelles de la guerre, les télégrammes sont insignifiants et les journaux allemands mènent grand bruit autour des négociations de paix entamées avec la Russie. Que sortira-t-il

de tout cela ? La question reste toujours grosse d'inquiétude pour nous. L'Allemagne semble vouloir traiter surtout économiquement avec la Russie. Si elle réussissait on se demande ce que deviendrait le blocus. Pour l'heure nos ennemis parlent moins de grosse offensive sur nous ; les soldats sont moins arrogants. Le Kaiser, le 22, a traversé notre ville, rue du Maréchal Mortier pour se rendre à la gare où il a dû gagner Cologne. On lui a donné la représentation du tank - dont la marche a émerveillé nos concitoyens.

J'ai reçu une carte de Porez me donnant des nouvelles des miens, puis une seconde ! Dieu une fois de plus soit loué ! Tout le monde va bien.

26 et 27 décembre 1917

Calme complet. Le froid sévit toujours d'une façon rigoureuse. Après la neige tombée le jour de Noël, la gelée est survenue et je crains que nous n'entrions dans un hiver des plus rigoureux.

Nos ennemis parlent toujours d'une prochaine et violente offensive, mais je n'y crois pas pour le moment étant donné les difficultés du terrain. Toutes les grosses automobiles allemandes dépourvues de bandage en caoutchouc patinent sur la neige durcie et il leur est impossible pour l'heure de donner un service utile. Attendons donc avec calme et confiance. On parle de changement d'armée. Catillon et La Groise ne feraient plus partie de notre groupe, par contre l'A.O.K ne quitterait pas Le Cateau. Nous avons eu des nouvelles des évacués, les uns sont campés à Waremme, les autres à Huy ¹³⁶. On les croit logés chez l'habitant. Quant au moment fixé pour le départ en France on en est toujours réduit aux conjectures, on parle du 15 janvier. Tous ici nous plaignons ces malheureux enlevés de leurs foyers et forcés de faire une quarantaine par un froid aussi rigoureux.

Si nos ennemis parlent beaucoup de fondre sur nous avec toutes leurs forces disponibles, ils parlent plus encore de la paix. Certains journaux allemands nous la font entrevoir sous peu. On dit qu'un parti important se forme à Paris pour adhérer à la lettre de Lord Lansdowne. Par contre Lloyd George ne veut pas d'une paix allemande. On sent tous les peuples fatigués de la guerre et les plus primitifs tels que les Russes offrent moins de résistance morale. D'ailleurs les Allemands après avoir martyrisé les prisonniers russes de notre région font tout pour se les attacher. Le jour de Noël on leur a donné de la brioche !!! Les affaires d'ailleurs en Russie sont aussi mystérieuses que confuses. Nous savons peu de choses mais nous voyons les Allemands faire des efforts inouïs de ruse pour obtenir une paix séparée de la Russie et aussi s'ouvrir ce vaste marché économique.

Dans le jardin public, j'ai pu voir quelques instants les canons et les mitrailleuses pris aux Anglais dans la contre-offensive de novembre. Outillage superbe et d'un fini remarquable. Les mitrailleuses sont de simples fusils automatiques de la grosseur des mousquets du XVIII^{ème} siècle et qui ne doivent pas demander comme service plus de deux hommes.

28 et 29 décembre 1917

Aujourd'hui 29, nouvelles émotions en ville. Un nouveau groupe de nos concitoyens vient d'être désigné comme otage. Ce sont messieurs Cottiau, Méresse, Dehaussy, l'abbé Carovine, Paul Dufrenois.

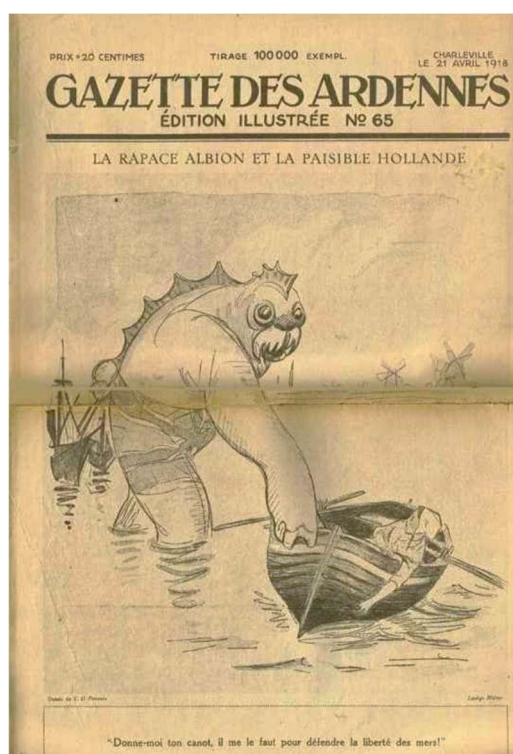
¹³⁶ En Belgique, à proximité de Liège.

Réunion à 11h30 à la kommandantur, cette fois l'ordre a été moins brutalement exécuté, les gendarmes ne sont pas entrés en action et nos otages en été avertis individuellement par la mairie. Un otage supplémentaire a été désigné au cas où l'un d'entre eux viendrait à manquer, c'est M. Ménard Richon. Somme toute, nous devons tous, nous qui sommes plus ou moins en vue, nous tenir prêt à partir un jour ou l'autre.

Le froid s'accroît de plus en plus, hier soir il tombait une neige fine dont la chute semblait devoir se continuer toute la nuit. Ce matin, temps clair et superbe, mais excessivement froid ; le thermomètre tombe à -7° dans ma petite cour qui est abritée.

Les pourparlers de paix entre l'Allemagne et la Russie se poursuivent très activement. On dit que toutes les conditions de paix proposées par les Russes et basées sur une paix sans annexion, ni indemnité, avec un droit aux nationalités, sont acceptées par les Allemands. J'ai peine à comprendre. Ou nos ennemis veulent jouer les Russes, gagner du temps pour permettre à leurs armées de faire la ruée sur le front occidental, ou les prémices de cette paix avec la Russie seraient les premiers d'une paix générale. Beaucoup de personnes sont de cet avis. Beaucoup aussi parmi nos industriels qui ont été épargnés et qui même ont réalisé avec des bénéfices formidables leurs stocks de marchandises, demandent la paix à grands cris. Peu leur importent les conditions, pourvu qu'ils soient épargnés et qu'ils puissent recommencer à gagner de l'argent, ils sont prêts à lécher la main de leurs ennemis et à...retrafiquer avec eux. Ah ! On est très patriotes au Cateau !

La dernière lettre du Pape m'a apporté une grosse désillusion. Somme toute le Saint-Père se retire de la question politiquement il reste sur le terrain purement religieux. L'arrogance des journaux Allemands croît de jour en jour avec l'avance des propositions russes !



Année 1918

30 et 31 décembre 1917, 1^{er} janvier 1918

Aujourd'hui 1^{er} janvier, le quatrième que je passe loin de tous ceux qui me sont chers. Après avoir assisté à la messe de 10h, je me suis un peu promené et j'ai été déjeuner chez cet excellent M. Boudart. Nous étions 6 personnes : M. A.Seydoux, M. Marchandise, de Péronne, et les deux demoiselles Ponsin, tous épaves plus ou moins tristes de familles dispersées, désunies. Nous avons bu à la santé de nos chers absents une dernière bouteille de Bourgogne. Comme de juste, nous avons beaucoup causé de la guerre et le grand sujet de cette conversation a été surtout le dernier refus des Alliés d'entrer en pourparlers avec l'Allemagne dans la question de paix séparée avec la Russie. Ou nos gouvernements sont absolument certains de la victoire, ou ils sont fous ! Pour nous *occupés*, nous restons très inquiets de la situation nouvelle présentée par cette Russie qui se retire de la lutte et qui va permettre aux puissances de l'Entente de renvoyer toutes leurs forces militaires sur notre front et aussi peut-être de se ravitailler économiquement. Attendons cependant avec calme.

Déjà notre pays se remplit de plus en plus de troupes. M. Marchandise, qui s'occupe des trains, a reçu avis de la kommandantur qu'un nouveau train d'évacués quitterait Le Cateau pour la France dans une quinzaine de jours. On veut donc faire de la place dans les maisons en vue d'augmenter le logement. Nous pouvons nous attendre à subir de nouvelles vexations, d'autant plus que nos ennemis sont furieux de ne pas avoir cette paix vers laquelle ils aspirent depuis des mois et des mois et sur laquelle ils comptaient avec la défection de la Russie. Le prix des objets de première nécessité continue à hausser d'une façon formidable, aussi les Allemands logés chez le civil font-ils de temps à autre main-basse sur les vêtements de ce même civil.

M. Émile Picard s'est vu dérober il y a quelques jours un complet jaquette tout neuf, et un pardessus d'été. Aujourd'hui, un parapluie chez Mlle Poncin !

Plus que jamais je pense aux miens ! Toute cette nuit j'ai rêvé de ma Lisa et de mon Jacques !

2 et 3 janvier 1918

Hier déjà assez froid, aujourd'hui temps superbe mais gelée pendant la nuit. La neige reste toujours sur les toits et dans la campagne. En ville on ordonne de déglacer les ruisseaux et de jeter des cendres au milieu de la rue afin de rendre moins pénible la circulation des piétons et des voitures. Nos ennemis ont de grosses difficultés avec leurs autos et leurs véhicules. Les autos dont les roues ont des bandages en fer glissent sur place sans avancer et dérapent. Les voitures de ravitaillement traînées par des chevaux mal nourris donnent un service insignifiant. Si les Allemands, comme ils l'annoncent partout, donnent suite à leur projet d'offensive sur notre front, ils auront de gros mécomptes, surtout si le gel continue.

J'ai eu hier une consultation avec le docteur allemand qui m'a vacciné ; rien dans mes urines, il attribue mes troubles de vessie à un léger gonflement de la prostate. J'aurais besoin de

consulter sans aucun doute un spécialiste mais je voudrais voir surtout un Français, mon ami Blais du Havre.

Avant hier les journaux allemands étaient à la guerre, hier ils penchaient vers la paix. L'agence Reuters annonçait que deux ministres anglais étaient partis à Paris pour conférer avec Clémenceau sur des questions de paix. Aussitôt lecture de journal, tous nos bons Allemands d'exulter, de crier à la fin de la guerre et d'entrer au restaurant pour célébrer le verre en main, avec du champagne allemand acheté n'importe quel prix, la fin des souffrances de l'humanité. Mes amis Picard revenu d'Hautmont disent que dans ces régions le moral est excellent. On escompte de plus en plus une fin prochaine et glorieuse pour nos armes.

De nos trains d'évacués toujours des nouvelles contradictoires, rien de certain. On disait à Hautmont que des évacués de cette région partis le 28 étaient toujours en Belgique où on leur avait donné une carte d'identité !

4 et 5 janvier 1918

Toujours du temps très froid. Hier dans la nuit du 3 au 4 nous avons eu -12°, aujourd'hui le ciel est couvert et la direction du vent, sud-ouest, pourrait bien indiquer une tendance au dégel.

Peu ou point de nouvelles de la guerre, un calme semble régner sur tous les fronts, calme peut-être précurseur de l'orage. De Russie nous ne savons rien. Que se passe-t-il dans l'intérieur du pays ? L'Allemagne traite-t-elle avec les *maximalistes*¹³⁷ qui eux-mêmes entraînent tout le pays ou bien les Alliés, avec Kalédine, maîtres du sud de la Russie organisent-ils un gouvernement de résistance. Tout est incertain. D'ailleurs les bruits les plus tendancieux circulent dans les gazettes allemandes. Un jour on oriente l'opinion publique vers une paix très prochaine, un autre jour vers une guerre à outrance. Pour ce, on donne à des réunions d'hommes politiques anglais et français une importance qu'elles sont loin de posséder. Un fait cependant paraît acquis jusqu'à preuve du contraire, c'est que les Alliés répondent aux maximalistes.

Pas de nouvelles de nos évacués de fin décembre en Belgique ; nous savons cependant que logés chez l'habitant ils ne sont pas trop mal. On espère qu'ils seront dirigés vers la France dans la deuxième quinzaine de janvier. Quant à nos otages, ils sont toujours à Valenciennes, logés chez l'habitant qui a pour eux les plus grands égards. Si la France ne donne pas satisfaction à l'Allemagne, ils seront dit-on dirigés au nombre de 1.000 dans la Pologne russe. Il y a des femmes parmi les otages.

6, 7 et 8 janvier 1918

Hiver toujours rigoureux avec des alternatives de gel et de dégel. Nous revenons de Saint Bénin, aujourd'hui 8, où nous avons été porter de l'argent pour le service de la Chambre de Commerce. Hier il dégelait ferme sous l'action d'une pluie assez intense mais douce, ce matin il gelait. Aussi avons-nous eu un bon chemin quoique glissant, puis vers 10h une tempête de neige s'est élevée de telle sorte qu'en l'espace d'une heure la terre était couverte de plus d'un pied de hauteur. Nous avons déjeuné chez Milon¹³⁸, lapin et surtout excellent pain blanc. Pour le retour, le ciel s'était nettoyé, il ne tombait plus de neige et nous sommes revenus au Cateau sans encombre par un chemin immaculé.

¹³⁷ Issus du « maximalisme » qualificatif puis mouvement (en Italie) anarchique, socialiste, révolutionnaire.

¹³⁸ Probablement le M. M... cité plusieurs fois par Fernand Turlotte lors de voyages à Saint-Bénin.

Dimanche 6, Piot a reçu une carte de Porez où il lui donne des nouvelles de la famille. Tout le monde va bien. Jacques est en 8^{ème} et travaille. Dieu une fois de plus soit loué et béni.

Pas de nouvelles de la guerre, par contre les pourparlers entre la Russie et l'Allemagne paraissent interrompus pour le moment. Les Russes voudraient à vrai dire des choses trop simples pour le parti militaire allemand qui veut reprendre d'une main ce qu'il accorde de l'autre !

9 et 10 janvier 1918

Hier matin, forte gelée -5°. Dans l'après-midi tourmente de neige, puis pluie dans la soirée. Ce matin, la température est douce et le dégel très actif. On vient de publier une nouvelle taxe pour les chiens, au lieu de 25f c'est maintenant 55,50f. Un instant je me suis demandé si je n'allais pas me débarrasser de mon pauvre chien RIP que j'ai déjà beaucoup de peine à nourrir, puis le pauvre animal est venu poser sa tête sur mes genoux et il m'a regardé avec de si beaux yeux que je n'ai pas eu le courage de le condamner. D'ailleurs, c'est sans doute la seule vraie affection qui me reste dans la maison. Ma domestique que je croyais dévouée et attachée ne l'est nullement. Mauvais caractère, un orgueil insensé et pas de cœur, voilà comment cette fille sur laquelle j'avais fondé de grandes espérances pour l'avenir se comporte avec moi. Et cependant, elle devrait m'avoir une grande reconnaissance pour tout ce que j'ai fait pour elle ! Le pauvre RIP n'est pas comme cela ! Je serai aussi si heureux si ma Lisa et mon petit Jacques, qui l'ont connu, pouvaient le revoir !

De plus en plus nous nous attendons à une violente offensive des Allemands sur notre front. Sur des ordres supérieurs, on fait de grands efforts pour décider à partir par le prochain train les récalcitrants. Au fond on attend pour notre région de telles quantités de troupes qu'il est nécessaire de leur préparer le plus de logements possibles en rendant des maisons disponibles. Dans les villages, on avertit les habitants qu'ils vont avoir à se serrer. Que va-t-il se passer sous peu, encore des milliers et des milliers de malheureux qui vont être sacrifiés au dieu de la guerre. Puisse Dieu nous protéger !

11 et 12 janvier 1918

Depuis hier matin, la ville est en émoi. Trois dames sont enlevées comme otages et conduites dans un camp de répression en Allemagne. Ces dames toutes les trois mariées et vivant avec leurs maris qu'elles n'ont pas voulu abandonner alors que leurs enfants sont en France, sont Mme Bracq, femme d'un négociant en vin, Mme Pézin, femme d'un gros négociant en produits chimiques et Mme Filippi, dont le mari est principal de notre collège. Toutes ont fait preuve du plus grand calme et du plus grand courage. Les maris s'étaient offerts pour les remplacer, on n'a pas accepté la proposition. Ces dames nous ont quittés hier à 14h, elles vont, dit-on, être

dirigées sur le camp d'Holzminden¹³⁹. Quant aux otages, hommes, qui séjournaient depuis une dizaine de jours à Valenciennes ils viennent de partir pour la Prusse occidentale.

Le temps s'est radouci, le dégel va en s'accroissant de plus en plus, nous retombons dans la température normale de ce pays, humidité brumeuse.

J'ai payé aujourd'hui la taxe de mon pauvre RIP, 45 marks. Il dort en ce moment paisiblement au coin de mon feu sans se douter qu'il a échappé à la mort. Pauvre compagnon dont je n'ai pas le courage de me séparer.

Nos ennemis font de grands préparatifs en vue de leur grande offensive sur notre front, offensive qui nous paraît prochaine. On perquisitionne ou visite les maisons, on presse les habitants d'évacuer à Saint-Bénin, village qui touche au Cateau, on expulse 150 personnes incapables de travailler vers la Belgique. On dit qu'Escaufourt tout entier va être évacuée. Le magasin du C.R.B placé dans les ateliers de tissage de la Maison Seydoux doit être vidé pour faire place à un hôpital qui contiendra 3.000 lits. Tout le matériel de filature sera démonté et peut-être remis en plein champ. La perte sera considérable. Nous nous demandons ce que va devenir la population ouvrière de notre ville dont les 4/5^{ème} appartenaient à la Maison Seydoux. Les magasins du C.R.B vont être transférés chez Bracq, rue de France. On compte après cette organisation sanitaire que le Cateau pourrait renfermer 10.000 blessés. Toutes les nuits depuis quelques jours, je ne cesse de rêver de ma Lisa et de mon Jacques. Je me retrouve avec ma Lisa comme aux temps de nos fiançailles ! Il y a pour moi des heures indicibles de désolation et de tristesse.

13, 14 et 15 janvier 1918

La température s'est très radoucie, aujourd'hui vent violent du sud et pluie douce.

J'ai de gros ennuis avec Marie ma domestique qui, plus ou moins suivie par un sous-officier logé dans les maisons du voisinage et établi à la forge située en face de la maison, coquette avec lui. Après enquête, Marie se livrerait au dangereux exercice d'aguicher mon gaillard, solide gars qui pourrait quelques jours forcer la porte et violenter la fille. Il faut agir en douceur car tout est à craindre avec nos ennemis et cet individu repoussé pourrait bien se venger ! J'ai fait ce matin

¹³⁹ A Holzminden, déportation de civils des territoires occupés.

À leur arrivée en Alsace en 1914, les troupes françaises ont emmené les fonctionnaires impériaux en poste dans les villes sous contrôle de l'armée française ainsi que leur famille. Ceux-ci ont été internés dans des camps en France et en Algérie. De longues tractations ont commencé entre la France et l'Allemagne pour régler leur sort. Afin de faire céder le gouvernement français, les Allemands décident en novembre 1916 de déporter 300 civils du Nord. Ces otages – hommes et femmes – sont choisis dans les mêmes catégories socioprofessionnelles que les Allemands emprisonnés. Parmi eux se trouvent de grands industriels (Prouvost, Pollet, Motte, Masurel, Tiberghien...), des élus, des juristes, des avocats, des médecins... Un début d'accord ayant été signé entre les gouvernements français et allemand, ces premiers otages sont rapatriés en avril 1917 après six mois d'une détention relativement clémentine. Comme les négociations franco-allemandes piétinent, les Allemands procèdent à une deuxième déportation massive (600 personnes) en janvier 1918. Cette fois, seules les femmes sont internées à Holzminden. Les hommes sont déportés en Lituanie dans les camps de Jewie, Milejany et Roon, dans des conditions bien plus dures : vingt-six d'entre eux y trouvent la mort.

Source : *Déportation de prisonniers civils pendant la 1^{ère} guerre mondiale : le camp de Holzminden*.

Auteurs: Claudine Wallart et Marine Vasseur)

de la morale à la fille. Vais-je réussir ? Je voudrais voir chez elle plus de reconnaissance pour tout ce que je fais pour elle, plus de dévouement ; je suis inquiet pour l'avenir !

La ville est calme, les soldats des environs vont et viennent dans des voitures impossibles et lamentablement attelées. On parle toujours de fortes concentrations de troupes du côté de Valenciennes en vue de la prochaine grande offensive allemande. Nos ennemis se préparent indiscutablement, mais semblent hésiter, tâtonner. Les discours de Lloyd George et de Wilson paraissent les faire réfléchir. On parle d'une réunion à Berlin du Kaiser, du Kronprinz, d'Hindenburg et de Ludendorff ¹⁴⁰. Que va-t-il sortir de tout cela ? Serions-nous à un tournant de la guerre ? Nous entendons assez violemment le canon du côté de Cambrai; les communiqués sont des plus insignifiants.

16 et 17 janvier 1918

La grande nouvelle que nous avons reçue hier au soir par *La Gazette de Cologne* est une espèce de rupture dans les négociations entre les Allemands et les Russes. Je dis *une espèce* car n'ayant pu traduire aucun article de la gazette, j'en suis toujours aux probabilités. Les conséquences de la rupture auraient une grande importance. Le moral du peuple allemand très relevé depuis un mois et qui cependant ces derniers temps avait une tendance à tomber, serait ramené aux plus mauvais jours. De l'avis de beaucoup de soldats qui nous entourent, la paix séparée avec la Russie peut seule permettre à l'Allemagne de frapper le grand coup sur notre front. Aussi, de toutes parts nous sentons que nos ennemis préparent, avec cette minutie qui les caractérise, la formidable offensive. Dans les villages voisins, on expulse les habitants de leurs maisons, on les expédie en France. Après une quarantaine en Belgique, on les parque chez des parents et des amis s'ils peuvent être embauchés dans des colonnes de travailleurs. On fait place nette partout. Au Cateau on a définitivement pris l'usine Seydoux - dite du Grand-Pré - pour y installer un lazaret de 3.000 lits. Cette usine, filature de laine montée de la façon la plus moderne, possède 39 métiers à filer de 25 m de long et ayant 600 broches ! Que va-t-on faire de tout ce matériel, où sera-t-il remisé ? Nos ennemis nous donneront sans doute l'espace dans un pré quelconque où tout ce matériel, qui va représenter un capital considérable, disparaîtra en peu de temps. Dans ces ateliers étaient remisées nos marchandises du C.R.B ; on nous donne en échange de ces ateliers les magasins de la Maison Bracq, situés rue de France et manifestement trop petits ! De plus, en 4 jours, les 300.000 kilos qui s'y trouvent doivent être déménagés ! De plus, les magasins de la Maison Cottiau, fers ¹⁴¹, seront pris pour faire leurs entrepôts de matériel de pansements. Tout semble indiquer que de nombreux blessés reflueront du front sur notre ville. Nous nous attendons à toutes les misères, nous n'espérons qu'un miracle pour mettre fin à cette boucherie. Qui sait si Dieu ne prendra pas la pauvre humanité en pitié et ne fera pas ce miracle que nous demandons avec force de prières.

Depuis plusieurs nuits le canon se fait entendre violemment. Préparation sans aucun doute faite par les Allemands pour démolir notre front avant de lancer les colonnes à l'assaut.

Lu dans *La Gazette des Ardennes* le discours de Lloyd Georges, discours qui fait impression par sa force, son énergie et son calme mesuré.

¹⁴⁰ Eric Ludendorff (1865-1937), général en chef des armées allemandes entre 1916 et 1918.

¹⁴¹ Marchand de fer

18 et 19 janvier 1918

Après le discours de Lloyd Georges, est arrivé le message de Wilson au Congrès Américain. J'ai lu et relu ce message, j'en ai éprouvé une sensation de réconfort. À mon avis, on ne pouvait pas dire d'une façon plus claire, plus pondérée, ce que pensent les hommes sages qui mettent au-dessus de tout la justice et le droit. La forme même du message est très belle, on y rencontre des mouvements oratoires des plus pathétiques. Wilson s'exprime avec une netteté, une franchise et une chaleur que je trouve admirables. C'est à mon avis la figure la plus belle, le caractère le plus haut de l'époque actuelle. Quelles conséquences pourra avoir ce message ? Sur nous, une impression de réconfort.

Sur les Russes, il me semble déjà que l'attitude des délégués russes à Brest-Litovsk s'est modifiée : Trotski ¹⁴² est moins malléable dans les mains des Allemands, il refuse de se laisser jouer, il résiste, il écoute la grande voix de Wilson qui parle de droit, de justice et de liberté. Il ne veut pas se livrer et livrer son pays.

Pour les Allemands, il met nettement le chancelier en demeure d'avoir à exposer ses buts de guerre. Sans aucun doute nous aurons prochainement un discours ambigu mais la grande masse du peuple allemand qui souffre autant et plus que les autres peuples voudra-t-elle encore une fois de plus être conduite à la boucherie pour la satisfaction d'un parti qui n'a plus rien à perdre ? C'est à lui, c'est à ce peuple allemand de décider lui-même. En attendant, les préparatifs d'offensive continuent à outrance. Nous entendons le canon assez violemment la nuit par instants.

Le temps est des plus doux, il est même rare de trouver à cette époque de l'année une température aussi élevée, mais il pleut et les routes sont détrempées.

Je viens d'acheter 12 francs un lapin qui pèse à peine 4 livres.

On dit nos otages partis à Grodno ¹⁴³ ! Les trains d'évacués partis d'ici le 20 janvier doivent être maintenant arrivés en France. Les magasins du C.R.B s'installent, partie chez Bracq rue de France, partie dans l'usine Degrémont complètement vide maintenant de tout son outillage.

20, 21 et 22 janvier 1918

La température est toujours d'une douceur extrême. Depuis presque 8 jours le thermomètre marque des températures qui varient de +10° à +12°, je peux rester dans ma salle à manger sans faire de feu mais en laissant ouverte la porte de communication de la cuisine. Cette température me semble un peu anormale après les grands froids subis ces jours derniers. Dimanche 20 nous avons eu une journée de prières, consécration du Cateau à la Sainte Vierge, supplications par prière publique de mettre fin au fléau qui dévaste le monde. J'ai suivi tous les exercices, j'ai prié de toute mon âme pour mes chéris, pour la France. Ce matin je me suis approché de la Sainte Table. Dieu auquel je ne saurais trop adresser des actions de grâce nous protège visiblement et si je passe des années dans la douleur, mon âme se purifie chaque jour davantage et mon esprit comprend mieux la grandeur de Dieu et les vérités enseignées.

Lundi, j'avais des nouvelles de tous, nouvelles consolantes qui me font une fois de plus remercier Dieu.

¹⁴² Léon Trotski (1879-1940), militant marxiste, révolutionnaire russe, principal artisan avec Lénine de la révolution d'octobre 1917 et dirigeant de l'Internationale communiste et de l'URSS avant sa disgrâce en 1924.

¹⁴³ Ville de Biélorussie non loin de la frontière est polonaise.

Nous avons reçu du C.R.B N°2, 6.000 huîtres fraîches vendues 1 mark la dizaine. En quelques heures de vente ces 6.000 huîtres ont été enlevées. Je n'en ai pas acheté, mais je les ai goûtées dans un excellent déjeuner chez mes amis Picard. Huîtres, vin blanc, potage, choucroute garnie, langue de bœuf, tarte ; voilà un menu qui n'est pas un menu de guerre ! Mais par-dessus tout, ce qui me fait le plus de joie, c'est la bonne affection que me portent ces amis.

Caillaux arrêté et mis à la *Santé*, rupture momentanée des négociations russo-allemandes. Voilà les deux grands faits du jour. L'arrestation de Caillaux me remet en mémoire une conversation que j'avais au mois de juillet 1916 avec un officier d'État-Major allemand dans le jardin de nos amis Picard. Cet officier parlant très bien notre langue, habitué de Paris, gros propriétaire en Silésie, était au courant d'une foule de questions tenant plus à la diplomatie qu'à la guerre. Il était très allant, cherchant à nous faire parler. Je lui répondais vivement défendant avec chaleur, une chaleur même trop marquée, nos hommes d'État et les Anglais. Brusquement il me dit : « *Savez-vous quel est l'homme qui pourrait à l'heure actuelle sauver la situation ? C'est Caillaux* ». Je lui éclatais de rire au nez, répondant que Caillaux était une sombre crapule, que la France vomirait s'il cherchait à rentrer dans la vie publique. « *Ah, ah, ah vous ne savez pas* » me dit-il ! Maintenant je sais, je comprends. À cette date déjà Caillaux avait des intelligences avec nos ennemis et cet officier plus au courant que nous ne pouvions jamais le penser.

23 et 24 janvier 1918

Ce matin je viens de recevoir une carte de Porez me donnant de bonnes nouvelles de tous mes chéris. Dieu soit loué une fois de plus ! Tout le monde va bien, Jacques travaille bien, apprend l'anglais. Louisa a revu M. David. Cette carte est datée du 23 décembre.

Les perquisitions continuent dans notre ville, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Les commerçants et boutiquiers sont particulièrement visés, mais on va beaucoup chez le particulier et le perquisitionneur me semble très habile. Somme toute nous vivons toujours sous le régime de la terreur et des perquisitions. On nous dit que les Allemands sont au même régime que nous, mais ce que nos ennemis subissent par patriotisme est pour nous un martyre perpétuel. Tous les soldats revenus d'Allemagne nous dépeignent la vie comme extrêmement difficile dans le pays. Tout manque de plus en plus, les vêtements comme les vivres, aussi les vols se multiplient dans toutes les maisons habitées de la façon la plus remarquable.

Les nouvelles militaires sont nulles. Sur notre front nos ennemis me semblent se préparer de plus en plus ; tout notre quartier voit ses granges réquisitionnées pour loger les chevaux. Gare à nous. Somme toute, en ce moment toute notre attention est concentrée sur la réponse du chancelier au message de Wilson. Je m'attends à une réponse dilatoire.

La température est très douce.

25 et 26 janvier 1918

Les perquisitions continuent tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, aucun ordre n'est suivi. Somme toute c'est la continuation du régime de terreur que nous subissons depuis 2 mois. De toutes parts nous apprenons que la misère va en s'accroissant de plus en plus en Allemagne et surtout en Autriche. On manque absolument des objets de première nécessité au point que le vol du soldat, par besoin, est devenu courant. D'ailleurs les perquisitionneurs non seulement cherchent ce qui peut être caché, mais encore prennent des notes sur tout ce qui se trouve dans les maisons comme linges, vêtements, draps, couvertures, tentures même. Nous nous sentons environnés de gens qui manquent. Les uns achètent pour revendre, les autres

s'organisent en vue des réquisitions ou des pillages futurs. Parmi nos concitoyens, on vend beaucoup les différents articles de linge, linge de corps, linge de table. Les magasins de nos rues sont plus ou moins transformés en magasin de bric-à-brac. Les plus malins, ou mieux ceux qui sont du pays, envoient par les émigrés ce qu'ils ont de plus précieux comme linge. Je ne puis faire comme eux, j'attends et je cours ma chance. Cependant je crois que je vais me défaire de la layette de mon Jacques, beaucoup de personnes me le conseillent.

Aucuns faits militaires. Nous nous attendons à quelques coups de main pour la fête de l'Empereur. Toujours est-il que de graves désordres sont signalés en Autriche où les peuples slaves réclament la paix et une paix telle en grande partie que les maximalistes la réclament basée sur cette formule - ni indemnité, ni annexion - formule adoptée en principe en Allemagne et dont ne veut pas le parti militaire. Nous attendons toujours le discours du chancelier allemand en réponse au message de Wilson.

27, 28 et 29 janvier 1918

Allons-nous vers la paix ? Beaucoup de bons esprits sensés raisonnables se posent la question et plusieurs parmi eux la résolvent par l'affirmative. Les deux discours réponse du comte von Hertling, chancelier de l'Empire allemand et du comte Czernin ont été publiés dans *La Gazette de Cologne*. Je ne les ai pas encore lus, cependant je sais que le chancelier allemand reste irréductible tandis que l'Autrichien adhère au programme de Wilson dans sa majeure partie. On dit même que le comte Czernin aurait communiqué son discours au président Wilson avant de le prononcer. Un fait acquis, c'est le grand, l'immense besoin de paix qui s'empare des peuples. La lassitude se marque de plus en plus. Après les Russes, les Italiens ont donné des signes de faiblesse, maintenant les peuples d'Autriche cherchent à se soustraire à la main de fer allemande. Ils y sont presque arrivés par une grève générale, de courte durée mais dans laquelle ils ont presque obtenu satisfaction. Que va-t-il se passer ? Les Allemands dont le parti militaire cherche toujours la solution par un coup de force, coup de force donné sur notre front, vont-ils comme ils le veulent entraîner tous ces peuples des Balkans qui nous sont assez sympathiques à lutter contre nous ? D'autre part, on sent parfaitement que ce même peuple allemand hésite de plus en plus à suivre le parti militaire.

Le jour de la fête de l'Empereur, le 27, a été un jour somme toute assez peu distinct des autres. Au Cateau le Général von der Marwitz après avoir assisté à l'office divin a passé la revue de quelques détachements sans armes massés sur les 4 côtés de la place où se trouve la statue du Maréchal Mortier. Après la revue, qui a été rapide, le général s'adossant au piédestal de la statue du Maréchal a prononcé une allocution sans aucun doute vibrante, autant avons-nous pu en juger par les éclats de voix. Cette allocution a-t-elle remonté le moral des troupes, je ne sais, mais les soldats qui parlent un peu le français ne se gênent guère d'exprimer leur lassitude. L'un d'eux disait à M. Picard « *Vous avez vu la fête de l'Empereur, ce n'était guère brillant. Eh bien on a bien fait de la célébrer car c'est pour la dernière fois !* ». Un autre s'est nettement déclaré antimilitariste. D'ailleurs, plus la guerre dure, plus les peuples fusionnent. Le besoin, la nécessité de reprendre une vie normale couvre tout ! D'aucuns qui crient très haut au manque de patriotisme pour la taxe que j'ai payée pour mon pauvre RIP auquel je n'ai pas eu le courage de donner la mort, s'empressent de fournir des marks à nos ennemis en achetant des choses très superflues, tel que tabac, cognac, huîtres. Je dis huitres car nous avons encore eu ce matin une expédition de plusieurs milliers qui se sont enlevées en quelques heures ! Toujours 1 mark les 10.

Rien de neuf au point de vue militaire. On fait courir des bruits extravagants de succès français du côté de Verdun, mais que ne confirme aucun acte officiel. Delbar a quitté hier 28 l'hôpital, après 70 jours de quasi-captivité. Sa santé est excellente. Le temps est toujours magnifique avec une tendance au froid, il gèle un peu la nuit. Hier au soir des avions ont survolé Le Cateau, sans jets de bombes.

30 et 31 janvier 1918

Les gazettes allemandes nous ont apporté hier au soir une nouvelle que nous n'osions espérer, mais qui de l'avis de tous va sans doute précipiter vers un dénouement l'affreuse crise que nous traversons depuis plus de 3 ans. Un vaste mouvement de grévistes se dessine en Allemagne. Les journaux de nos ennemis, journaux lus par les soldats sur le front, avouent 300.000 ouvriers à Berlin. À Hambourg, à Kiel nombreuses grèves dans les chantiers de construction.

À cette heure nous n'avons que très peu de détails, nous savons seulement que les revendications des grévistes sont les suivantes : paix rapide, augmentation de nourriture, démobilisation des ateliers, droit de réunion, garanties électorales. Somme toute c'est le grand mouvement socialiste maximaliste russe qui déborde sur l'Allemagne et l'Autriche. Après avoir si longtemps souffert, les peuples veulent régler par eux-mêmes, sans leurs dirigeants, cette question de guerre et de paix. Les heures que nous allons vivre sont grosses de conséquences. Pour nous qui souffrons depuis si longtemps, nous voyons s'avancer vers nous une pâle lueur d'espérance. Cette nuit j'ai mal dormi, je pensais sans cesse que bientôt ce long martyre allait prendre fin et que bientôt il me sera donné de voir tous ceux que j'aime, surtout Jacques et ma Lisa. De différents côtés nous apprenons que les peuples de l'Europe Centrale souffrent cruellement de la faim. Nous le savons par des lettres des femmes allemandes à leurs maris soldats, nous le savons aussi par ces mêmes soldats lorsqu'ils reviennent de permission.

Avec cette question sociale qui s'étend rapidement du fait de la guerre nous allons nous trouver sous peu devant un renouvellement mondial des conditions de vie. Nous avons, dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, vécu comme nos pères ; mon Jacques ne vivra plus comme moi et je crains fort qu'il ne se trouve dans la période critique de la lutte entre le capital et le travail. Il faudra au moins un demi-siècle pour que le monde reprenne son assiette après un bouleversement pareil.

Aujourd'hui, temps brumeux, mais hier journée magnifique pareille aux précédentes. Des avions ont survolé Le Cateau hier et la nuit dernière. La sirène a fonctionné mais nous en avons été quittes pour une alerte, on n'a ni lancé de bombes ni tiré sur les avions. Les pillards continuent leurs tournées.

1^{er} et 2 février 1918

Pas de nouvelles, les gazettes allemandes paraissent très visiblement censurées. Nous savons cependant que le mouvement des grévistes s'étend à la province et que les socialistes allemands s'organisent avec une certaine méthode - à l'allemande d'ailleurs - pour faire triompher leurs revendications. Un groupe de trois délégués semble former un comité central, comité dans lequel sont entrés les députés socialistes du Reichstag. Jusqu'ici le gouvernement a refusé d'entrer en conférence avec les grévistes. Ce mouvement social semble d'ailleurs se propager dans le monde entier, les journaux allemands nous parlent de grève en Angleterre - 100.000 grévistes - de troubles à Lyon et à Saint-Étienne. Plus nous avançons plus la misère est intense, plus aussi le peuple arrive à comprendre qu'il lutte seulement pour une classe plus privilégiée. Les gouvernements d'autocratie absolue doivent à mon avis disparaître. Cela a

commencé par la Russie et se continuera sans doute par les puissances de l'Europe Centrale. En poussant les Russes à l'anarchie, en s'adressant à pactiser avec un gouvernement de nihilistes ou mieux de maximalistes, l'Allemagne a joué à un jeu dangereux. Il fallait traiter honnêtement puisqu'on voulait traiter. Sur la base de « *Ni annexion ni indemnité* », il fallait de suite quitter les territoires occupés de la Russie. Au lieu de cela on a ergoté, biaisé et voulu duper le délégué russe. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir le traquenard. Toutes les négociations sont maintenant rompues, le peuple allemand demande des comptes à un gouvernement qui a commencé la guerre par la violation d'un traité que le représentant direct n'a pas craint de comparer à un chiffon de papier ! Plus que jamais je crois au réveil de la conscience du peuple allemand, au triomphe du bien sur le mal.

Paris a été bombardée par un escadron d'avions allemands, toujours par représailles. Espérons que nous n'aurons pas à déplorer trop de pertes de vies humaines ! Hier un gendarme allemand est venu prendre mon petit coffre-fort dans lequel je mettais mes clés. J'ai reçu un bon de réquisition qui, au dire du gendarme lui-même, ne présente qu'une valeur bien relative.

3 et 4 février 1918

Je viens de subir une nouvelle épreuve, une des plus pénibles depuis le commencement de la guerre. On a installé dimanche un casino pour 5 officiers dans ma petite maison de la rue Fesmy. Voilà brièvement comment le fait s'est passé. Je finissais de déjeuner vers 13h lorsque deux soldats se présentent de la part de la kommandantur pour faire installer un casino. Je réponds qu'il doit y avoir erreur car ma maison est si petite que j'y loge juste avec la domestique qui me sert. Les soldats n'insistent pas et retournent. Une heure après arrive un major suivi de deux officiers, nous causons très poliment, et après voir décliné mes noms et qualité, le major paraît se rendre à mes raisons et retourne lui aussi à la kommandantur. Je les accompagne, là éclate une discussion assez vive avec le soldat chargé des logements. Le major, si je peux comprendre sa mimique, se plaint de ce que les logements occupés par un seul fichier de l'A.O.K pourraient mieux convenir que ma très petite maison. Je m'avance pour représenter l'impossibilité d'installer chez moi un casino et je m'offre de prendre dans la chambre occupée par ma bonne un officier après avoir fait coucher celle-ci dans la cuisine sur un lit-cage. Le soldat nommé Jean Klein me regarde sournoisement et me dit de retourner chez moi. Je crois la partie gagnée et je vais retrouver mes amis Picard. Nous faisons la promenade hebdomadaire mais j'étais inquiet, inquiet à juste titre, car M. Boudart qui nous rejoint, retour de la promenade, me dit que de tous les côtés on me recherche car ma maison est envahie. Donc ce que je redoutais arriva. Chez moi au moment où j'entre c'est le commencement de ces déménagements que je vois tous les jours, Marie et Delbar sont là qui déménagent mes papiers, un piano est déjà installé dans un coin de la salle, la cour est encombrée de caisses énormes, la maison envahie de soldats. Parmi eux se trouve le fameux Jean qui discute, ordonne et finalement prétend me reléguer dans ma chambre pour donner celle de Marie aux deux ordonnances. Marie couchera chez Delbar et on fera la cuisine soit dans la buanderie, soit dans mon cabinet de toilette. J'ai beau protester, faire appel aux sentiments d'humanité, rien n'y fait et je dois me conformer à l'ordre d'un infime soldat qui dans le civil est moins-que-rien ! Cependant je ne me tiens pas pour battu. Je fais un nouvel appel au lieutenant qui accompagnait le major, je lui propose de coucher l'une des ordonnances dans un lit-cage à placer dans la cuisine et de loger l'autre dans la mansarde de la maison Piot. Le lieutenant se rend à mes raisons mais ne veut rien décider sans en référer à son commandant. Il faut que j'aille trouver ce dernier. Je m'exécute très rapidement et après avoir le mieux possible présenté ma requête, je finis par obtenir gain de

cause. Tout semble donc s'arranger. Je vais être relégué avec Marie dans mes 2 pièces du premier et je mettrai dans le grenier qui court sur toute la maison les meubles à sauver. En quelques heures grâce au concours de l'ancien concierge de Péronne, je sauve mes meubles les plus précieux, mes provisions, et j'aménage la chambre de Marie qui va devenir sa chambre, notre cuisine, notre salle à manger. Le cabinet de toilette qui s'y trouve joint me servira de bureau. Le lundi 4, toujours avec Breté, je mets tout en place. La cuisine se fera sur une espèce de petit fourneau à la flamande avec four que me prête M. Picard. La chambre est toute transformée, outre le lit, mon bahut dressoir, un petit bahut de cuisine, deux tables dont une pliante sur laquelle je mange, le porte parapluie. Le petit bureau à comme meubles deux tables volantes, le chiffonnier de ma Lisa, son petit bureau, un fauteuil, deux chaises et le petit X en velours ¹⁴⁴. Le fond se trouve garni par une armoire normande que j'avais achetée au Hâvre avant de me marier. Jusqu'ici tout se passe normalement, l'ordonnance qui couche paraît convenable et discrète, l'autre est plus peuple. Le premier est de Cologne, le second d'Hanovre. Leur relation semble bien s'établir, je tiens essentiellement à ce qu'ils n'aillent ni dans mon grenier, ni dans les pièces du premier. D'ailleurs la surveillance est facile. Le plus heureux de la bande est RIP qui ne quitte pas les cuisiniers et qui pour de la viande renierait son maître !

Je ne sais pas si j'ai parlé de la réquisition qui m'avait été faite dans le courant de la semaine précédente, du petit coffre-fort de la banque où je mettais mes clés. Un gendarme est venu le voir au nom de l'A.O.K puis après en avoir pris les dimensions se présentait dans le courant de l'après-midi pour l'enlever. Avant de partir, je lui explique le mécanisme du secret, il me répond que « *Ya, ya compris* ». Mais dimanche matin il arrivait à mon petit lever pour une conduite de suite à l'A.O.K en vue d'expliquer le secret. Malgré mes explications, ces messieurs avaient tripoté en vain mon coffre pendant 48 heures sans parvenir à l'ouvrir. Quoique le gendarme ait l'ordre de m'enlever de suite, il m'accorda 2h pour m'habiller et à 10h je me présentais avec lui dans un des bureaux de l'A.O.K où après quelques minutes d'explications et de répétitions, ces messieurs découvrirent le mécanisme du secret.

6 février 1918

Notre installation se poursuit peu à peu mais plus cette guerre dure, plus il nous faut voir des choses bizarres. Jamais je n'aurais pu m'attendre à mener une vie commune dans 2 pièces avec une jeune bonne de 21 ans, mon mobilier éparé de tous les côtés. Ce qui m'est le plus pénible, c'est cette vie si resserrée dans un aussi petit espace. Il me faut manger travailler voire faire la cuisine dans la même pièce. Passe encore quand on a 20 ans et qu'on est étudiant, quoique cela même dans ma jeunesse ne m'ait jamais plu ! Mais mieux encore aujourd'hui, à 2h, ces messieurs ont amené dans ma petite cour un cochon vivant, un gros cochon et ils l'ont assommé et saigné, puis ensuite ébouillanté dans ma baignoire ! Il va sans dire que ce cochon nourri depuis de longs mois par les restes du casino a été photographié et que les deux lieutenants assistaient à son agonie. Il ne manquait plus que le major !

J'ai fait porter chez un négociant de notre place toute la layette de mon Jacques, nous avons fait un triage, partie sera donné au pot, partie sera vendu. Il me reste encore la moitié de la caisse remplie de jolie petite broderie que je tiens à conserver. J'ai mis de côté dans un petit carton les dentelles et les vieux souvenirs de famille. Il y a 2 délicieux bonnets cauchois garnis de vieilles dentelles qui sont des merveilles. Je vais tâcher de les faire parvenir en France.

¹⁴⁴ Type de fauteuil en X dit aussi « à ciseaux », pliant ou non pliant.

Pas de nouvelles de la guerre et de la vie intérieure de l'Allemagne. Nous avons ici de gros mouvement de troupes, sans doute une relève, car les officiers de mon casino, comme beaucoup d'autres d'ailleurs viennent de Marez. Hier et avant-hier pendant deux heures, de 5h à 7h du soir, violent combat des avions sur notre droite. Nous n'avons jusqu'ici aucun détail. Aujourd'hui notre commissaire de police a été déporté comme indésirable à Bavay ; il a eu 2h pour se préparer. Le bruit court qu'il aurait si bien fait son service que des personnes de notre ville auraient été arrêtées dès leur arrivée en France pour complicité avec l'ennemi !

7 février 1918

Je continue à m'aménager dans mes 2 pièces et mon grenier. Somme toute cette organisation est encore supportable et n'était-ce cette vie en commun avec ma domestique, je n'aurais pas trop à me plaindre. Cette dernière heureusement est d'une propreté toute flamande et je ne souffre presque pas de manger dans la pièce où on fait la cuisine. Par ailleurs dans ces moments pénibles, son caractère s'est plutôt très amélioré et elle m'a rendu de grands services. Je prends donc mon temps comme il vient. D'un autre côté les ordonnances sont assez discrètes, elles ne montent pas dans mes chambres, ni dans mon grenier, elles sont bien cantonnées au rez-de-chaussée. Quant aux trois officiers qui mangent, je les entends à peine, et à part quelques airs de piano de-ci de-là, je ne croirais pas à leur présence. Toute la journée s'est passée pour les ordonnances à dépecer le porc tué hier. Ma buanderie est pleine de chair hachée que l'on met méticuleusement dans les boyaux de l'animal lavés au préalable à grande eau. On a réquisitionné à Marie tous ses récipients et c'est merveille de voir les trois gaillards, les bras nus jusqu'aux coudes, travailler dans toute cette cochonnerie. Sur le soir, ces messieurs ont tendu une longue perche à travers la cuisine et tous les saucissons y sont maintenant pendus à sécher. Le major lui-même est venu surveiller l'opération. Nous nous sommes rencontrés et très poliment salués. De toute cette cochonnerie, j'ai hérité d'un morceau d'environ 1 kg. Il va de soi que j'ai donné le bon pourboire aux ordonnances. J'ai passé ma matinée dans mon grenier, le matin à écosser un sac de haricots que vient de m'envoyer une dame Evrard de Troisville, l'après-midi à préparer un petit paquet des plus jolies choses de la layette de mon Jacques que je vais confier à une personne qui va partir en France sans doute du côté du Havre. J'ai manié avec un gros serrement de cœur toutes ces choses anciennes et de la famille de ma Lisa. Que de souvenirs, que de pensées vont partir avec ces broderies et ces dentelles !

8 et 9 février 1918

Je m'installe peu à peu et je continue à faire quelques petits aménagements dans la chambre qui nous sert de cuisine-salle à manger, et qui par-dessus le marché donne accès au cabinet de toilette que j'ai aménagé en cabinet de travail. Nous y avons le soleil pour peu qu'il se montre et rien n'est plus gai que cette exposition. Je me plais ici au point que si je dois loger un officier après cette aventure, je me demande si je ne ferai pas de cette pièce mon cabinet de travail, laissant la salle du rez-de-chaussée à l'officier. Mais attendons et vivons au jour le jour ! Aujourd'hui j'ai cloué au mur une mauvaise étagère qui traînait dans la cour et remplacé la petite cuisinière par un fourneau à gaz. Je cloue, je tape, je scie, je m'étonne presque de mon habileté d'homme d'intérieur. Ah ! Si ma Lisa me voyait.

Si je m'installe, mes Allemands s'installent de plus en plus. Ces gens-là sont des bâtisseurs-nés, ils construisent ne fût-ce que pour quelques jours. Ainsi, dans ma petite courette ont-ils installé une sorte de guérite pour fumer leurs saucisses. Décidément j'aurai vu toutes les phases par où passe le cochon après sa mort !

Le changement de division a encore apporté une nouvelle perturbation dans les logements. Un certain nombre de personnes ont été expulsées de leurs maisons, parmi elles se trouve M. Hallette qui habite une très belle et vaste maison, superbement meublée, située à l'entrée de la route de Bohain. On a donné quelques heures seulement à ces deux personnalités déjà âgées pour rassembler leurs affaires les plus précieuses. Les portes de quelques chambres ont été fermées à clé, mais qu'est-ce qu'une porte fermée à clé en ces temps de guerre ! M. et Mme Hallette ont reçu l'hospitalité chez M. Eugène Picard ; on leur fait espérer que cette expulsion ne durera que quelques jours, le temps que passera au Cateau la division venue pour s'y refaire. Espérons qu'il en sera ainsi. On réquisitionne en ce moment 400 draps pour l'hôpital nouvellement aménagé dans les magasins du Grand-Pré. D'autre part, les Allemands demandent un certain nombre de vêtements pour les prisonniers civils qui en sont dépourvus. Si cet appel reste sans effet, des perquisitions seront faites chez l'habitant. Beaucoup de personnes vendent leur garde-robe, leur linge de corps et même de table. Je crois que je vais suivre cet exemple et réduire ce que je possède au strict nécessaire. Des revendeurs de notre place font un vrai commerce, les acheteurs sont les Allemands qui manquent de tout, ils paient généralement cher.

J'ai vu ce soir la personne qui doit partir par le prochain train d'évacués. Elle doit aller soit à Dieppe, soit à Étretat. Elle verra sans doute ma Lisa ; je lui ai donné une note qu'elle va apprendre par cœur. Comme j'envie son sort.

10, 11 et 12 février 1918

Beaucoup d'animation dans notre petite ville, nombreux sont les officiers, les soldats, les charrois qui circulent par les rues. On sent que le pays environnant est rempli de troupes. Les Allemands préparent-ils une grande offensive ou bien s'attendent-ils à être attaqués sur notre front ? Le chef d'État-Major Ludendorff s'est arrêté au quartier général, on attend un prince de la maison de Saxe. Et cependant tout paraît calme sur tous les fronts. Pour l'instant, nos ennemis célèbrent bruyamment une nouvelle plus ou moins officielle lancée par le gouvernement : paix complète avec la Russie, désarmement total des armées russes. Les Allemands, officiers comme soldats, ne se demandent pas par qui la paix est signée, comment elle est faite, peu leur importe de connaître l'état intérieur de la Russie. Le gouvernement annonce la paix, tout le monde y croit. Pour nous cela importe moins. Nous sentons là une manœuvre pour remonter le moral du soldat allemand et contrebalancer l'influence des grèves.

Demain partent, presque coup sur coup, deux trains d'évacués pour la France ; en tout environ 500 personnes. Joseph Delbar, très malade de la poitrine s'en va, accompagné de sa mère. Il compte se faire soigner dans un sanatorium. Espérons que l'air naturel lui fera du bien, mais il est bien malade. J'ai donné à Mme Delbar une malle avec un peu de linge, puis j'ai fait à Joseph une petite note qu'il a appris par cœur pour demander aide et assistance à la Banque.

Tous ces départs n'ont qu'un but : faire de la place aux Allemands qui arrivent en foule sur notre front. À Saint-Bénin on a expulsé et fait partir de force 60 personnes. Cet exode forcé a vivement frappé la population.

Aujourd'hui je me suis trouvé dans ma petite cour avec un des officiers de mon petit casino. La paix avec la Russie l'avait vivement remonté, il exultait. Comme tous ses pareils il a versé des larmes de crocodile sur les malheurs de la France, la ruine des pays envahis et les horreurs de

la guerre. Il m'a raconté être ingénieur à Hambourg, natif de Sarrelouis, son nom est Ney, il se prétend être de la famille du Prince de la Moskova ! ¹⁴⁵

J'ai simplement répondu qu'à mon avis la France sortirait de l'épreuve plus grande et plus belle qu'auparavant !

13 et 14 février 1918

Toujours le plus grand calme quant aux opérations militaires. Nous n'entendons plus le canon que de loin en loin. Mais toujours nous avons l'impression d'une très violente offensive allemande. Nos ennemis se préparent activement, soit en amassant ici des objets de pansement et en aménageant de vastes hôpitaux, soit en faisant évacuer les populations en vue de faire de la place aux troupes. Dans des villages voisins on fait évacuer de force un certain nombre de personnes qui voulaient rester pour défendre leurs biens. À Saint-Souplet, à Caudry, des scènes de violence ont eu lieu. Des malades, des vieillards incapables de supporter le voyage ont été enlevés et embarqués *manu militari*. Caudry a été particulièrement éprouvée dans cet ordre d'idée, mais je n'ai pas encore de détails particuliers. Pour Le Cateau, rien de semblable ne s'est encore passé, nos évacués ont quitté la ville dans d'assez bonnes conditions. Nos amis Picard et Seydoux sont revenus de leur voyage de Cambrai. La ville n'a pas souffert comme on le disait, quelques maisons ont été atteintes par les obus, mais la gare, les voies ferrées sont indemnes et si le trafic a été suspendu, cette interruption n'a duré que quelques jours.

Mon ami et collègue Desroy est toujours à la banque qui n'a pas été atteinte. On a installé dans notre immeuble tous les services du C.R.B, et même des marchandises. Heureux Desroy de ne pas être comprimé comme moi dans deux petites pièces. Nos ennemis sont toujours très vivement critiqués par l'archevêque, auquel ils font subir de nombreuses vexations mais sans oser le toucher. Monsieur Hélot dont j'avais pu jadis admirer la jolie et très artistique demeure a été chassé de chez lui pour piquer les antiquités sans doute et installer un casino. Le voilà un peu comme moi confiné dans une toute petite maison. Desroy a vu Gréau de Lille, très déprimé, qui lui a cependant annoncé que grand-mère était très bonne pour ses enfants.

À Cambrai on vit un peu au jour le jour, déprimé comme tous les malheureux envahis, n'attendant que le pire, n'osant plus rien espérer ! Et cependant Cambrai a été à deux doigts de la délivrance.

15 et 16 février 1918

Toujours la même situation ; nous attendons des événements un peu sensationnels, mais nous ne pouvons plus rien espérer et nous vivons au jour le jour subissant chaque jour la terrible loi de notre vainqueur du moment. Le bruit court que chaque maison doit déclarer bien exactement tout ce qu'elle renferme comme linge de corps ou de table, vêtements, chaussures etc... Des gendarmes viendront vérifier si tout est exact. Jusqu'ici rien d'officiel, mais cette mesure n'a rien qui ne m'étonne. On nous prendra tout, tout ce que nous possédons pour ravitailler l'Allemagne qui manque de tout. À Cambrai je me suis laissé dire, et je crois le renseignement exact, que les Allemands n'avaient toléré aux émigrés sur la France aucuns bijoux, même les montres en or ! Nous vivons de plus en plus dans l'inquiétude et nous assistons impuissants au morcellement lent de notre mobilier, de nos souvenirs de famille ! Quelle douloureuse existence. Dans les environs on nous dit que les villages regorgent de troupes, on parle de 12.000 à Saint-Souplet, de 2.000 à Mennevret etc... Nos ennemis

¹⁴⁵ Référence à Michel Ney (1769-1815), natif de Sarrelouis, maréchal d'Empire de Napoléon 1^{er}, duc d'Elchingen et prince de la Moskova.

préparent-ils une offensive où se tiennent-ils sur leurs gardes en attendant la nôtre ? Une certaine hésitation semble régner dans leurs décisions.

Nous faisons toujours bon ménage mon petit casino et moi. J'aurais tort de me plaindre, Marie rend quelques services et récolte en échange quelques bribes de ravitaillement, surtout en lait. Le temps est très beau quoique froid, la nuit il gèle mais le soleil de la journée chauffe assez mes deux petites pièces pour me permettre de me passer de feu. Je fais ma cuisine au gaz.

17, 18 et 19 février 1918

Nous jouissons toujours d'un temps superbe, un peu froid cependant puisque chaque nuit il gèle à -5°. Je suis toujours assez tranquille avec mon petit casino. L'une des deux ordonnances - celle qui parle le français - est partie en congé, l'autre qui répond au nom de Mathias ne connaît que 5 ou 6 mots de notre langue. Malgré cela, Marie et lui arrivent à se comprendre parfaitement. On parle beaucoup par gestes, puis Marie emploie quelques mots d'allemand qu'elle connaît et la relation s'établit. Ce Mathias est un excellent homme, père de famille très calme et très honnête. Par lui nous avons presque régulièrement un litre de lait chaque matin ; je lui fais porter un bon pourboire et tout le monde est enchanté. Par contre, messieurs les officiers se sont crus obligés de se livrer à une petite noce dans la soirée et la nuit de samedi au dimanche. Samedi soir avant mon retour du bridge vers 18h30, ils avaient déjà commencé à boire copieusement. Peu après mon retour, j'entends des pas dans l'escalier, j'ouvre la porte de la chambre où je me trouvais avec Marie et je suis nez à nez avec un officier à monocle qui me baragouine quelques mots où se distingue celui de chambre. « *Vous vous trompez Monsieur* » et doucement, poliment, le prenant par les deux épaules je le mets dans la direction de mon escalier de meunier qu'il descend un peu en titubant il me semble. Alors en réfléchissant, je comprends que le gaillard excité par les autres était monté non pas pour moi mais pour Marie. Je ne pensais plus à la chose et je m'étais couché à mon ordinaire quand je suis réveillé par de violents coups de sonnette, puis des cris, des chants. J'allume et je vois minuit et demi. Cependant mon Mathias ne se pressait pas à répondre, nouveaux hurlements, enfin Mathias ouvre. Que s'est-il passé à ce moment, je n'en sais rien mais j'ai l'impression d'une forte bousculade dans le petit corridor. Quelques instants de silence succèdent, puis des hurlements, des danses et du piano. Un peu ennuyé et averti par l'exploit de mon officier au monocle, je prends un livre et je me mets à lire tout en me tenant sur mes gardes. Un quart d'heure se passe, le tintamarre continue, puis j'entends qu'on monte mon escalier, on entrouvre la porte de ma chambre qui n'est pas fermée et un officier se présente. Aussitôt je l'apostrophe violemment : « *Qu'est-ce que tout ce bruit ; est-ce que cela ne va pas finir ; voulez-vous me foutre le camp grand couillon* ». Ma porte se referme, les bruits dans la maison cessent, j'entends la porte de rue claquer violemment, mes gaillards sont partis et je reste tout étonné de ma victoire. Je m'habille alors, je descends pour voir s'il n'y a pas trop de dégâts. Rien heureusement, mais je trouve Mathias qui roule des yeux furieux et qui me dit « *Monsieur officiers cochons ! cochons !* » Depuis cette équipée nous sommes en froid messieurs les officiers et moi.

Hier 18, anniversaire de la naissance de mon Jacques, j'ai fait dire une messe à laquelle j'ai assisté. J'ai prié Dieu du plus profond de mon cœur pour qu'Il bénisse et protège mon Jacques et sa maman ! Il va avoir 9 ans ! C'est le quatrième anniversaire que je passe loin de lui. Quelle tristesse pour moi ! Hier les perquisitionneurs étaient dans ma rue mais ils ne sont pas venus chez moi, ils ont fait deux maisons voisines.

20 et 21 février 1918

Les nouvelles qui nous viennent de la Russie sont aussi déconcertantes que possible. Hier les pourparlers de paix étaient rompus, les Allemands repartaient en guerre, prenaient Loutsk et Dünaburg ¹⁴⁶, faisaient quelques milliers de prisonniers et esquissaient une marche en avant. Aujourd'hui Trotski demande la paix et s'humilie. Somme toute on ne comprend rien à ce qui se passe dans ce malheureux pays devenu un terrible foyer d'anarchie et dont nos ennemis se servent comme d'un levier pour conduire le peuple allemand. Nous ne pouvons plus compter sur ces anciens alliés et nous devons tendre toutes nos forces à résister à la formidable offensive que les puissances centrales préparent sur notre front. Je ne sais si de l'autre côté on a la même impression que par ici, mais nous, nous assistons à cette organisation méthodique du combat qui est toujours inquiète et émeut.

Mon petit casino va sans doute lever son camp vers la fin de la semaine. Malgré tous mes tracasseries et mes ennuis j'aurais tort de trop me plaindre, j'ai récolté quelques petits profits du côté de la cuisine et les officiers réduits au minimum - ils ne sont plus que deux - sont pour l'instant très calmes.

En attendant une affiche sensationnelle où chacun doit faire et produire un inventaire de ce qu'il possède, on vend beaucoup de draps et de linge de corps. Ces objets sont achetés à des prix encore élevés par des revendeurs qui les cèdent aux Allemands. À un bon de réquisition on préfère une monnaie de papier qui vous permet de vivre. Je suis persuadé que les affaires traitées ainsi sont très importantes. Une paire de draps, grands draps neufs, se vend 80 francs. J'ai vendu hier pour mon compte une paire de bottines vernies à boutons usagée 30f, 40f pour 3 dessus de siège en maroquin, 18f une paire de draps du petit lit de Jacques. Peu à peu on liquide tout ce qui peut servir aux usages domestiques, s'attendant à une ruine presque certaine.

22 et 23 février 1918

Vendredi 22, je suis réveillé d'assez bonne heure par la fille de Delbar qui vient m'avertir que les perquisitionneurs sont chez son père. Le temps de faire une toilette sommaire et j'entends des pas dans le corridor. La visite du rez-de-chaussée se passe assez rapidement grâce à la présence des ordonnances qui vont et viennent dans le petit casino. Les deux chambres du haut sont dans le pittoresque désordre de chambres non faites, désordre encore accentué par l'installation sommaire que nous subissons. Mes deux cambrioleurs sont un peu gênés au milieu de toute cette confusion. J'ouvre les armoires, je les guide dans leur besogne, l'un d'entre eux assez jeune parle bien le français, l'autre d'aspect farouche tient en main une tige de fer et furète partout. Il avise le tub de mon cabinet de toilette et en prend note pour le réquisitionner. Je fais valoir que cet appareil m'est nécessaire pour me donner des lotions. Les deux compères hésitent, ils me le laisseront toutefois si je peux produire un certificat médical. Après cette belle prise, on monte au grenier. Nouvelle recherche de l'homme farouche qui visite quelques caisses. Comme il n'y a rien à trouver, on réquisitionne un lot de bouteilles vides. À la cave, sondage minutieux avec la tige de fer dans le charbon, mais la sonde ne révèle rien. Là encore on réquisitionne un lot de bouteilles vides. Enfin ces messieurs se retirent après avoir pris mes nom, prénom et numéro de carte. Encore une de passée. C'est la 15^{ème} ou 16^{ème} réquisition, je ne les compte plus, mais à chacune d'entre elles quelque chose disparaît !

¹⁴⁶ Respectivement en Ukraine et Lettonie

Je me suis occupé d'avoir un certificat médical pour conserver mon tub, certificat que m'a délivré assez facilement le médecin allemand que j'ai déjà consulté - coût 2 marks. Je crains fort que cet argent ne soit perdu, car mes cambrioleurs ne lâcheront pas facilement prise.

Les Allemands ayant besoin de 600 chaises pour leurs hôpitaux, on a sonné jeudi soir pour avertir les habitants d'avoir à déclarer leurs chaises et tables de nuit en surnombre. Pour éviter des perquisitions toujours ennuyeuses, je déclare deux chaises. La liste des 600 chaises a été vite close mais les malins n'ont rien déclaré ! J'en serai pour mes deux chaises.

Jeudi vers 6h et demi 4 ou 5 bombes ont été jetées par un avion, sur lequel les Allemands n'ont pas tiré, sur la voie de raccordement entre les lignes de Valenciennes et de Maubeuge. Les bombes n'ont pas atteint les voies, elles sont tombées dans les terres situées près de l'Ermitage. Il se confirme de plus en plus que des personnes parties par le train du 20 décembre 1917 ont été retenues en Belgique. On est presque sûr aussi que des bijoux et objets précieux ont été retenus. Beaucoup de nos concitoyens sont inquiets pour les malles chargées de linge fin et d'argenterie !

Mon petit casino me quitte demain dimanche. Il est resté trois semaines ici. Comment et par qui sera-t-il remplacé ? Beaucoup de troupes circulent dans mon quartier, troupes d'artilleurs. Je suis inquiet, que vont m'apporter les jours qui vont venir ?

24, 25 et 26 février 1918

J'avais raison d'être inquiet pour l'avenir. Dimanche 24 avant d'aller à la messe, je revenais de promener Rip sur la route de Fesmy et de loin je voyais des hommes de mon petit casino qui chargeaient le piano. J'étais très satisfait. Le départ de ce piano me donnait à penser que mes ennuis de casino allaient prendre fin et déjà je faisais des projets pour ma réinstallation au rez-de-chaussée. Mais au moment où je donnais un dernier coup d'œil au départ, je me trouve nez à nez dans la cuisine avec un officier inconnu qui m'a l'air de prendre possession des locaux. Je m'avance, m'informe et l'homme me répond en petit nègre qu'il prend la suite de mes anciens occupants. Ces messieurs seront 11 ! Je résiste, je demande un billet de la kommandantur, on me répond d'attendre quelques minutes. Pendant ce temps, les partants déménagent et les arrivants encombrement tout de leurs paniers. Je n'ose résister à fond craignant de ne pas être soutenu par la kommandantur et je monte annoncer à Marie la nouvelle. Je suis pris alors d'un accès de désespoir profond. Cela dure quelques minutes, puis je me redresse pour faire face à la situation. Aidé de Mathias, le cuisinier qui part, je commence par enlever le beau tapis que je remplace de suite par une loque inutilisable, puis, je vais à la recherche de M. Picard pour lui demander aide et conseil. Ne le trouvant pas au bureau du C.R.B, je donne la commission à M. Piot et je vais assister à la grand-messe. Là je prie Dieu et je retrouve un peu de calme.

Aussitôt la grande messe terminée, je rencontre M. Picard qui après entretien avec le soldat de la kommandantur me fait espérer que je vais être débarrassé. Il me donne d'ailleurs l'adresse où le casino de cette formation doit s'installer. Je reviens, je revois mes officiers installés et je leur donne l'adresse nouvelle communiquée par la kommandantur. Je crois avoir gain de cause. Pendant ce temps, le cuisinier nouveau s'installe, les feux sont allumés, le charbon versé dans la cave, tout est en train pour le repas du soir. Ma journée se passe à espérer et à désespérer. Je rôde par la cuisine, le chef découpe des biftecks, je le regarde, et il me dit « *Un pour vous un pour Mademoiselle* ». J'aimerais mieux le voir partir ! Et là mes espoirs sont vains, plus la journée avance plus je vois s'accroître mon malheur. Enfin le soir je suis fixé. J'ai un casino d'officiers et de sous-officiers aspirants. Il y a deux services à une heure d'intervalle, l'un pour

les officiers l'autre pour les sous-officiers. La cuisine me paraît plutôt vulgaire. Elle est faite complètement par un soldat espèce de gnome plus ou moins contrefait que j'ai surnommé *le petit homme* et qui répond au prénom de Conrad. *Le petit homme* s'agite dans la cuisine d'une façon plutôt comique. Il a été blessé à 3 places différentes, à la cuisse, au bras et à la tête, de telle sorte qu'il boite légèrement, promène son bras ankylosé d'une façon bizarre et vous regarde avec un œil de verre.

En dehors des heures de repas, que je n'ai pas encore bien fixées, il n'y a pas trop de va-et-vient dans la maison. Le *petit homme* roupille dans mon fauteuil anglais ou prépare la cuisine. Il est prodigieusement sale sur lui et dans tout ce qu'il fait mais il y a moins de désordre et d'encombrement qu'avec ses prédécesseurs. La cuisine me paraît simple et grossière. Déjà il a fait quelques cadeaux à Marie, ces biftecks, un peu de marmelade, un pain. Je réponds par des pourboires. Je vais tâcher d'avoir de la viande crue que Marie accommodera elle-même car la cuisine du *petit homme* ne me séduit guère. Mathias est venu me faire ses adieux. Nous regrettons le litre de lait qu'il nous donnait tous les matins ainsi que son lait de beurre que je transformais facilement en exquis *Petit Gervais*. Mais je laisserais encore ces succulentes choses pour retrouver le calme dont je jouissais il y a un mois. Enfin il me faut accepter la situation et en tirer le meilleur parti possible. Je viens d'apprendre par des religieuses évacuées de communes en France que mon cousin Ernest a sa maison complètement rasée, sa femme et ses 4 enfants sont depuis 1 an évacués en France et lui plus ou moins prisonnier en Belgique du côté de Liège. Que de ruines !!!

Beaucoup de mouvement de troupes dans notre région. Le pays se garnit de plus en plus de soldats. Les nouvelles que nous recevons de Russie sont toujours aussi incohérentes. Certains indices nous font croire que la grosse offensive allemande ne peut tarder. Le temps mauvais hier et avant-hier s'est remis tout à fait au beau.

27 et 28 février 1918

J'ai eu hier des nouvelles de mes chéris, très laconiques, cependant je sais que tout allait bien il y a 6 semaines, mais plus le temps passe plus mes craintes augmentent et je me demande toujours avec angoisse si au moment de la délivrance nous nous retrouverons tous unis ? Plus que jamais je prie Dieu de nous protéger et de nous bénir. D'après les nouvelles que nous recevons des personnes évacuées sur la Belgique et destinées à être rapatriées en France, il se confirme que les bijoux et l'argenterie ne peuvent être emportés. Nombreux sont nos compatriotes chargés par des parents et des amis de précieux souvenirs de famille. Toutes ces choses précieuses ont dû faire l'objet de dépôts dans des banques ou chez des notaires, mais aussi que de difficultés au moment du retrait ! Malheureusement nous n'en sommes pas encore là. Je n'ai pas trop à me plaindre du casino, mes rapports avec le cuisinier me permettent de me ravitailler en quelques denrées qui ne figurent pas au C.R.B. J'ai eu aussi une vingtaine d'œufs par un ami à 0,30f la pièce, prix payé par la kommandantur. Par contre depuis 3 jours le caractère de Marie, je ne sais trop pour quelle raison, est devenu exécration. Cette domestique prend le ton des mauvaises domestiques. Je reconnais tout ce qu'elle fait pour moi mais elle ne reconnaîtra jamais tout ce que j'ai été pour elle. Qu'importe ! C'est cependant une souffrance de plus qui pourrait si facilement être évitée. De tout cela une moralité se dégage : *il ne faut jamais demander aux gens plus qu'ils ne peuvent vous donner.*

Peu ou point de nouvelles de la guerre, calme sur notre front. Par contre les armées allemandes entrent comme elles veulent en Russie sous prétexte de rétablir l'ordre, mais en réalité pour imposer la paix et prendre de nouveaux gages. On annonce un discours du comte von Hertling.

1^{er} et 2 mars 1918

Temps maussade aujourd'hui même très froid. Il vente, de la neige voltige dans l'air, nous sommes dans ce qu'on appelle *les Vaux de Mars*¹⁴⁷. La vie coule toujours très tristement. J'ai fait la leçon à Marie, elle paraît revenir à de meilleurs sentiments. Par *le petit homme*, auquel j'allonge par-ci par-là quelques marks, je suis assez bien ravitaillé et j'aurais tort de me plaindre. Ces messieurs les officiers, que je ne vois pas, sont assez calmes. Leur luxe de table d'ailleurs n'est pas grand, on mange sur un drap en guise de nappe, drap très maculé, on se sert de mauvais couverts dépareillés en Ruolz, on boit dans des tasses - une mixture à base d'orge grillé. Hier on a reçu une caisse de bouteilles de bière et on m'a emprunté tous mes verres. J'ai eu de la peine à en réunir 7. Ce qui dans ma situation est le plus pénible, c'est cette vie par trop en commun avec Marie. Vie aussi très difficile pour elle dont le service à l'étage avec le manque d'eau, le manque d'espace, est chaque jour plus pénible. Enfin il nous faut savoir souffrir chaque jour davantage.

Beaucoup de mouvements de troupes. Nous nous attendons toujours à entendre le canon de la fameuse offensive allemande annoncée depuis de longs mois, depuis surtout la défection de la Russie; mais rien encore. Les avis sont partagés, les uns disant que les affaires de Russie font hésiter les Allemands à se lancer dans une aventure sur notre front, les autres prétendant que le fameux déclenchement ne peut tarder. Les journaux allemands ne cessent de parler de paix.

3, 4 et 5 mars 1918

Toujours de grands préparatifs pour l'offensive que les Allemands organisent sur notre front. Il y a 3 jours, on prenait le magasin de fers de Bracq pour y installer des articles de pansement, alors que déjà le magasin Cottiau regorge de ces mêmes articles. Hier, c'était des canons monstres qui défilaient dans nos rues avec leurs attelages de 8 chevaux en fort bon état. Nos ennemis préparent donc cette offensive avec le soin particulier qui leur est propre, et certains parmi ceux qui raisonnent, montrent quelque inquiétude malgré les rodomontades des patriotes à tout crin qui voient tout en rose depuis le commencement de la guerre. Pour ma part je considère la situation comme mauvaise. La Russie ne compte plus comme nation : c'est un troupeau de malheureux paysans et ouvriers incultes qui ont été tour à tour la proie des autorités et des anarchistes et qui maintenant tendent les mains aux Allemands entrés chez eux en gendarmes pour rétablir l'ordre. D'ailleurs, nos ennemis ramassent tout ce qu'ils veulent dans ce pays de lâches qui abandonnent leur matériel de guerre sans même le détruire. Quelle fanfare que ce télégramme allemand où on dénombre ces canons, ces mitrailleuses, ces locomotives, ces wagons pris par milliers ! Ah ! Nul n'est besoin pour trouver du fer, de briser nos métiers et détruire à coup de masses nos machines à vapeur ! Mais comment et quand tout cela finira-t-il ?

Le temps mauvais et froid ces jours tend à s'améliorer. J'ai déjeuné dimanche chez M. Eugène Picard. Bon déjeuner - on trouve encore à se ravitailler. Pour ma part, je grappille toujours un peu du côté du petit casino. *Le petit homme* est plus sale que jamais, sa cuisine est un lieu

¹⁴⁷ Expression populaire d'usage en Belgique, pour signifier d'importantes giboulées. L'orthographe admet *vaux* et *veaux*. D'autres provinces belges utilisent d'autres animaux (biquets, housseaux, cabris...)

immonde. Il faut dire pour sa décharge qu'il cuisine seul, sans aide, et fait à manger pour une vingtaine de personnes ! M. Émile Picard a aussi un casino, mais un casino d'officiers de ravitaillement et là on nage dans l'abondance.

6 et 7 mars 1918

Grand émoi ce matin dans le casino. Dès 6h je suis réveillé par des portes qui se ferment bruyamment, des bruits de bottes, un mouvement inaccoutumé du cuisinier, puis tout se calme un peu. Quand Marie vient ouvrir mes rideaux, elle m'annonce que *le petit homme* a disparu et que tout le casino, chefs, sous-officiers et soldats venus pour déjeuner se sont trouvés devant la cafetière vide et la table de la veille non desservie, d'où désarroi complet. Ces messieurs ne savent plus où donner de la tête, ils vont et viennent comme des âmes en peine, tous me posent une foule de questions et interrogent Marie sans cesse. Nous ne pouvons que leur répéter que *le petit homme* a quitté la maison hier au soir vers 20h pour y revenir coucher. Le départ brusque du *petit homme* me contrarie beaucoup. Nous étions habitués à ses manières, il n'était pas bruyant, je m'arrangeais assez bien avec lui pour le ravitaillement. Maintenant au lieu d'un cuisinier je vais sans doute avoir trois ou quatre grands imbéciles qui n'y connaissent rien et qui découpleront la saleté et le tapage.

Dans la soirée du 5 au 6 nous avons été réveillés vers 10h30 par deux fortes explosions. La seconde surtout fut très violente. Comme nos ennemis n'en parlent pas encore, tout nous fait penser qu'un dépôt de leurs munitions a sauté. Nous assistons chaque jour à la minutieuse préparation de cette offensive allemande dont les soldats parlent beaucoup et que nous attendons de jour en jour. Les journaux allemands font grand état de la paix qu'ils signent avec les Russes, mais malgré cela on les sent inquiets. Ils lancent de-ci de-là quelques canards dans leurs feuilles pour tâter l'opinion publique. Hier ils disaient que le bruit courait en Amérique que, suivant le *Morning Post*, l'Allemagne offrirait l'Alsace et la Lorraine à la France avec des dédommagements pour s'agrandir au dépend de la Russie. Un fait reste toutefois assez évident, les officiers supérieurs de l'A.O.K pensent à de nouvelles propositions de l'Allemagne avant la grande offensive.

8 et 9 mars 1918

Toujours le calme et l'attente. Toujours sur notre front d'importants mouvements de troupes et chez nous aussi toujours l'attente anxieuse de cette offensive que nous redoutons et que nous appelons, car nous y voyons peut-être une solution à l'horrible impasse dans laquelle nous nous trouvons.

Le temps est superbe, toute la journée des avions allemands survolent Le Cateau. Par instants nous entendons la sirène, mais jusqu'ici aucun de nos aviateurs n'a survolé notre ville. Les avions alliés paraissent se diriger sur notre ligne ouest, *Chaussée Brunehaut*. Chaque nuit nous entendons des explosions de bombes toujours dans le sud-ouest.

Le bruit court que l'explosion entendue il y a quelques jours provient d'un dépôt de munitions à Estrées-en-Chaussée. Nos ennemis n'en parlent pas donc nous concluons que cette explosion leur est défavorable.

Les journaux allemands sont très sobres de détails sur la réunion à la Sorbonne tenue au commencement de février devant tous les corps constitués et dans laquelle le ministre des Affaires Étrangères, Pichon, a donné lecture de deux documents :

1°) une lettre de Guillaume à l'Impératrice Eugénie où est exposé la mainmise par l'Allemagne sur l'Alsace-Lorraine, mainmise uniquement en vue de garder l'Allemagne contre une attaque de la France.

2°) une dépêche du chancelier allemand à son ambassadeur à Paris, dépêche datée du 30 juillet 1914, dans laquelle il réclamait la neutralité de la France dans le conflit qui allait éclater entre l'Allemagne et la Russie, demandant en outre d'imposer l'exécution réelle de cette neutralité par l'occupation de Toul et de Verdun !

L'émotion est très grande dans le monde entier ! Plus que jamais apparaît la volonté de l'Allemagne de nous imposer la guerre et de courir la chance de dominer le monde ! Malgré toute la tristesse on se sent fier d'être Français ! Mais quelle duplicité dans nos ennemis !

J'ai rencontré jeudi soir *le petit homme*, il marchait raide comme la justice, les yeux hagards, abominablement ivre. Depuis il n'a pas reparu. L'intérim du cuisinier est fait par un quelconque pas méchant, très doux même, mais qui ne parle aucun mot de français. Le ravitaillement deviendra plus difficile.

Hier 8, les pillards sont venus me prendre 300 bouteilles vides, ils voulaient réquisitionner mon tub, mais le certificat du docteur l'a sauvé.

10, 11 et 12 mars 1918

Temps merveilleux, exceptionnel même pour la saison. Un soleil radieux, une température comparable à celle du mois de mai. Aussi depuis 3 jours les avions ne cessent pas de nous faire des visites. Trois ou quatre fois par jour, la sirène nous avertit d'avoir à nous garer soit des bombes soit des obus, mais jusqu'ici nos avions n'ont fait que survoler Le Cateau à une très grande hauteur, sans rien lancer. Par contre au loin retentissent très souvent les bruits des explosions. Il semble certain que la division qui se trouvait ici depuis 3 semaines doive nous quitter sous peu. Quelles vont être les nouvelles tribulations, vais-je avoir un autre casino ou vais-je préparer un logement pour officier ? Toujours l'incertitude. J'en arrive, quoique je sois très mal, à désirer ne plus changer dans la crainte du pire. À vrai dire depuis quelques jours on ne mange guère à mon petit casino que des choux, navets, pommes de terre, haricots. Je ne vois plus arriver de viande et je m'en ressens. Toujours des difficultés avec Marie, le caractère de cette fille est des plus capricieux. Je l'excuse un peu sachant qu'elle souffre de se trouver elle aussi séparée de sa famille, mais si elle voulait y mettre un peu du sien, la vie serait bien moins pénible.

Aujourd'hui j'ai eu la très grande joie d'avoir des nouvelles de mes chéris. Dieu soit loué et béni une fois de plus ! Tout le monde est en bonne santé.

Dimanche grand concert allemand payant dans notre église, naturellement pour nos ennemis seulement. Pendant ce temps des masses d'artillerie défilaient dans la ville. Sommes-nous proche de la fameuse offensive allemande ? Chaque jour de retard doit augmenter la force des nôtres. Nos ennemis semblent hésiter, on sent chez eux une certaine inquiétude. D'ailleurs ils ne se sentent pas la conscience tranquille avec cette paix signée avec la Russie où les fameux principes - *sans annexions, ni indemnités* - sont outrageusement violés. Le ministre des Finances anglais viens de prononcer un discours assez rassurant mais qui nous fait encore envisager une très longue durée de guerre.

13 et 14 mars 1918

Toujours des mouvements de troupes. Maintenant ce sont d'énormes pièces de canon qui défilent par nos rues. Monstres divisés en deux parties, la pièce elle-même couchée de tout son long sur une espèce de longue prolonge d'artillerie tirée par 8 chevaux, puis ensuite l'affût, très long, avec son bouclier et ses freins composés de deux gros cylindres où se meut sans doute un piston dans de l'huile ou de l'air comprimé. Presque toutes ces pièces sont maquillées ou mieux peintes de couleur appropriée à la nature du terrain où elles doivent entrer en action. Les équipages sont vigoureux et en bon état. Somme toute nous assistons chaque jour à la préparation de cette offensive allemande sur notre front, offensive qui s'en doute décidera du sort de la guerre.

Le temps est magnifique, les avions doivent tenir l'air constamment. Plusieurs fois par jour la sirène retentit, les obus sifflent pendant quelques minutes sur nos têtes. Si nous sommes dehors, nous rentrons dans les maisons, mais ne descendons pas à la cave. Jusqu'ici pas d'accident au Cateau, mais aux environs on a à déplorer la mort de quelques civils. Il y a des victimes à Troisville, Bertry, Le Sart.

Hier 13, changement de casino. J'ai bien essayé de résister un peu pour la forme, mais j'ai dû céder comme toujours d'ailleurs en pareil cas. La cuisine et la salle à manger au départ du casino du *petit homme* étaient dans un état de saleté impossible à décrire. J'ai profité de quelques minutes de battement entre l'arrivée des nouveaux occupants et le départ des anciens pour dépendre les rideaux de peluche de la salle à manger, puis Marie aidée de l'ordonnance qui venait prendre possession du local a fait un nettoyage aussi complet que possible. Tout était si sale que le soldat allemand en était écœuré. Dans le courant de l'après-midi, le cuisinier est arrivé avec son matériel. C'est un grand garçon blond qui répond au nom de Jacques - que de souvenirs pour moi quand je prononce ce nom – l'air assez doux et qui comprend un peu le français. Comme je le voyais entouré de quartiers de viande, j'ai rapidement sorti mon portefeuille et je lui mis un mark dans la main. Il a fort bien compris car il m'a demandé en souriant « *Rumsteak, côtelettes de veau ?* » Je me suis décidé pour un rumsteak que j'ai dégusté aujourd'hui pour mon déjeuner. Je ne me rappelle pas d'avoir mangé de meilleure viande. De plus il a donné un pain à Marie. Allons tout est pour le mieux, les relations de ravitaillement semblent s'établir d'une façon convenable. Par ailleurs peu de bruit, les officiers me semblent plutôt distingués, j'ai cru voir sur les pattes d'épaules le monogramme de La Garde. L'ordonnance qui s'appelle Pierre a passé la nuit dans la salle sur les coussins de mon fauteuil anglais. Au sujet de ce logement j'ai eu quelques difficultés avec M. Piot auquel j'avais demandé de me prendre une ordonnance dans la mansarde de la maison qu'il habite. M. Piot sans doute énervé par les tristes événements est sorti de la mesure et m'a gravement manqué au bureau du C.R.B. Aujourd'hui je lui ai parlé en particulier, il a fait des excuses et l'incident est clos.

Aucun fait militaire. Nous nous attendons toujours à entendre miauler ces terribles canons qui passent sous nos yeux depuis 8 jours, mais encore rien. Par contre les Allemands ont bombardé Paris une seconde fois. Je crains que nous ayons beaucoup de pertes enregistrées et je tremble toujours pour les miens.

15 et 16 mars 1918

Hier au soir quelques coups de canon espacés, puis vers les 4h du matin, roulements ininterrompus d'une violence inouïe. J'écoute anxieux, je ne puis me rendormir, pense sans cesse à l'offensive que nos ennemis doivent déclencher sur notre front. À 6h, le bruit se calme, tout retombe dans le silence. Je me rendors jusqu'à l'heure ordinaire de mon lever habituel.

Le matin, temps superbe, temps propice surtout aux vols d'avion. La sirène se fait entendre à maintes reprises puis coups sourds de bombes et éclatements stridents d'obus allemands tirés sur nos avions aperçus, par ceux qui ont bonne vue, comme de minuscules papillons dans le ciel idéalement bleu. Par instant des ronflements de moteur. Enfin pour compléter le tableau, le vacarme de la ville où s'agitent par les rues lourds camions-automobiles, automobiles, motocyclettes, bicyclettes, charrois de guerre au milieu desquels ont peine à se faufiler cavaliers et piétons. La ville et les environs sont bondées de troupes.

Nous vivons dans l'anxiété des choses à venir. Le capitaine Neuerburg du C.R.B a quitté Hautmont où il résidait depuis son départ de Saint-Quentin - voilà une année - pour prendre quartier momentanément au Cateau. Il a pris cette décision sur ordre du quartier général. Qu'est-ce que cela signifie ? Il faut voir dans cette mesure une suite à celles déjà prises pour l'offensive. Tous les chevaux employés jusqu'ici au charroi du C.R.B ou à la culture sont réquisitionnés, ils passent les bons comme les mauvais, et les bons sont rares entre les mains des autorités militaires allemandes. Somme toute nous assistons chaque jour au développement de plus en plus intense de la préparation de l'offensive allemande. Que se passe-t-il de l'autre côté ? Nous devons, nous et nos alliés, attendre le choc de pied ferme, mais pour ma part je reste toujours inquiet de ce qui va arriver. Les optimistes sont très confiants. Le boucher qui débite la viande salée du C.R.B et auquel j'ai fait quelques petits cadeaux intéressés me disait en patois « *Vous savez bien qu'on va les tuer comme des mouques* ». Il pensait sans doute aux mouches qu'il abattait sur sa viande les jours d'orage en temps de paix.

Je suis toujours assez satisfait de mon nouveau casino que nous appelons *casino de La Garde* pour le distinguer du premier *petit casino* et du second *casino du petit homme*. Aujourd'hui, j'ai donné deux marks : un à Jacques, un autre à Pierre en prononçant le mot « *Fleisch pour dimanche* ». Peu après, Marie revenait avec un beau petit morceau de veau et un pot de marmelade. Je commence à connaître la manière et je vais trouver que par ces temps de disette un petit casino n'est pas à dédaigner. Rip est du même avis que moi. Le revers de la médaille est que pas mal d'ustensiles laissés dans la buanderie par Marie vont disparaître ou être brisés. D'autre part, hier au soir, en ouvrant la porte de la buanderie j'ai vu Jacques nu dans ma baignoire en train de se laver à l'eau bien chaude. Mais j'aime mieux cela que la saleté du casino du *petit homme*.

J'ai eu hier la grande joie d'avoir des nouvelles de mes chéris par Lécivain. Dieu soit encore une fois de plus loué et béni, tout le monde va bien. Rafin est à Paris, il a vu ma femme plusieurs fois. Par une nouvelle de la Croix-Rouge nous avons su que M. Élie Fleury ¹⁴⁸ avait fait une conférence à Paris. Nous pensons qu'il a été éloquent !

¹⁴⁸ Journaliste, écrivain, directeur du *Journal de Saint-Quentin*. Auteur de *Sous la Botte* qui raconte l'occupation allemande à Saint-Quentin entre 1914 et 1917

17, 18 et 19 mai 1918

Temps superbe les 17 et 18. Soleil radieux, vent du sud, on se croirait au mois de mai. Cette nuit du 18 au 19, pluie légère qui s'accroît sur le matin.

La ville présente toujours une animation inaccoutumée. Dimanche et lundi des troupes ont défilé de par nos rues allant vers le front. Ces mouvements ont lieu généralement le soir. Tous ces soldats qui passent de par nos rues, en flots, gris de poussière, chantant et hurlant même, nous impressionnent douloureusement. Nous nous trouvons reportés aux mauvais jours de la fin d'août 1914 et nous nous demandons anxieusement si ce flot qui va heurter nos lignes ne le percera pas. D'aucuns sont comme moi inquiets. Pendant ces passages, les maisons ont été envahies et les habitants refoulés dans une pièce unique. Les quartiers de la basse-ville surtout ont eu beaucoup à souffrir.

Lundi 18 j'ai été réveillé de très bonne heure par un grand mouvement dans la maison : bruits de bottes dans le corridor, grands claquements de porte, puis vers 7h1/2 calme complet. Ce mouvement était presque journalier avec tous mes casinos successifs, je n'y avais pas attaché grande importance lorsque Marie en venant ouvrir mes rideaux m'annonça le départ de tout mon monde. Vite je fais fermer la porte et Marie commence le nettoyage. Sur ces entrefaites deux Allemands arrivent en quête de logement pour officier. Je me débats, j'ai expliqué que je suis casino et qu'il me faut des instructions de la kommandantur. Bref ils annoncent qu'ils reviendront en compagnie de leurs officiers, je les attends encore.

Vers 10h, avant de me rendre à la séance de la Chambre de Commerce je rencontre M. Picard auquel je raconte le départ de mon casino. Très aimablement il m'offre de venir avec moi à la kommandantur pour régler la question de mon logement. Là, le fameux Klein tient les assises. Nous attendons quelques minutes et très adroitement M. Picard expose mon cas. Pour cette fois *Monsieur Jean* comme on l'appelle dans la ville est aimable. Il est entendu que je vais préparer aussi confortablement que possible la chambre sur la rue et que j'y logerai un officier aviateur. On me donne son nom. Toute ma journée s'est passée à remettre en état mon appartement. Me voici revenu maintenant à ce que j'étais au moment où je m'aménageais avec Rafin. Mais quel travail, quel nettoyage ! Marie s'en donne par-dessus la tête et tout ira bien si elle n'avait pas un aussi mauvais caractère et surtout si elle se tenait mieux à sa place. Mais cette vie en commun lui est très préjudiciable, elle oublie les distances, elle oublie tout ce que je fais pour elle, elle ne voit pas que je m'ingénie à lui rendre la vie aussi douce que possible, elle est violente, malhonnête, je souffre de cet état de choses.

Le beau temps des derniers jours a amené une recrudescence de l'activité des avions. Dimanche et lundi, à maintes reprises, la sirène nous a avertis de la visite de nos Alliés et, comme depuis peu un champ important d'aviation est organisé près la gare, à l'usine Simon, les avions allemands vont parfois au-devant des nôtres qui étudient tous les mouvements de troupes. Lundi un combat violent s'est engagé au-dessus de la vallée de la Selle près de Saint-Souplet. Il était 15h du matin et nous pouvions suivre les évolutions de ces grands oiseaux. D'aucuns en voient tomber, pour ma part je ne me suis pas rendu compte de ces accidents. Toujours est-il cependant qu'un avion anglais a été abattu contre quatre allemands. Malheureusement les deux aviateurs amis sont morts. Samedi soir vers 8h et dans la nuit de lundi à mardi, nous avons perçu plusieurs violentes explosions. Le déplacement d'air était si considérable que des fenêtres et des portes se sont ouvertes. Nous avons appris depuis que des dépôts de munitions

allemands avaient explosé du côté d'Estrées-en-Chaussée, sous des obus de l'artillerie anglaise à longue portée. On dit d'autre part que nos Alliés bombardent les voies d'accès de la ville de Cambrai avec des obus de 1,60m de haut. Je me demande si la chose est possible.

20 et 21 mars 1918

Ce matin 21 je suis réveillé vers 4h par une sorte de détonation, puis les roulements du canon vont en s'accroissant de plus en plus. Je monte à mon grenier mais je ne distingue rien, le jour commence à poindre, une brume assez opaque masque l'horizon. Les roulements continuent, je me demande si nous ne sommes pas en face de la grande offensive allemande annoncée. Je me recouche mais vers 6h je suis de nouveau réveillé, on cogne dans la porte. Marie, qui depuis quelques jours couche dans la cuisine, va ouvrir et se trouve en présence d'un Allemand qui fait du logement. Le soldat, avant que j'aie eu le temps de m'habiller avait déjà vu la chambre et était reparti annonçant qu'un officier vétérinaire viendra l'habiter. Marie lui a fait remarquer que la chambre était réservée à un capitaine aviateur, mon homme a répondu « Ya ya » puis a disparu. Au moment où j'écris ces lignes, il est 10h30 du matin et je n'ai encore vu personne. Les roulements de canon ont cessé, il fait un temps magnifique. Des avions allemands tiennent l'air, nous nous attendons à des combats.

Depuis 2 jours la vie est plus calme dans la ville, nous avons peu de troupes et les passages semblent avoir cessé. Il faut dire par contre que pendant toute la soirée du lundi et dans la nuit du 19 au 20 ça n'a été qu'un défilé incessant. Les troupes se dirigeaient sur le front, musique en tête, des hommes chantaient, poussaient des hurrahs ! Ces chants, ces cris résonnèrent péniblement dans mon cœur, je me voyais revenu aux mauvais jours de fin août 1914 et une grosse inquiétude m'agitait. Puis quand tout prit fin je me suis ressaisi, espérant dans l'avenir et priant Dieu de protéger la France. Une fois de plus j'ai des nouvelles assez récentes de mes chéris. Tout va bien, je remercie Dieu du plus profond de mon cœur et je Le prie de nous protéger. Mais quand nous reverrons-nous ? Je crains que cette guerre ne dure encore très longtemps ! Les Allemands font grand état de la paix avec la Russie et des ressources économiques qu'ils vont trouver dans ce pays. Nous nous appuyons sur l'Amérique et ainsi je ne vois pas ni le terme ni le moyen de terminer.

22 et 23 mars 1918

L'offensive allemande a commencé comme je le supposais jeudi 21 à 4h du matin. Nos ennemis ont attaqué sur un vaste front l'aile droite de l'armée anglaise d'Arras à La Fère. La dépêche d'hier au soir dit que les Allemands ont occupé les premières lignes des tranchées du sud-est d'Arras à La Fère, ce matin ils affichent 16.000 prisonniers et 200 canons. Nous n'avons encore aucun communiqué anglais. Jusqu'ici il m'est assez difficile de raisonner sur la situation, il faudrait avoir quelques noms de villes et de villages pour se rendre un compte exact de l'avance de l'armée allemande et du succès de cette offensive. Cependant on pouvait constater hier au soir que nos ennemis étaient loin de chanter victoire.

Nous étions de ce fait assez réconfortés, mais ce matin le chiffre des prisonniers faits nous refroidit quelque peu. Cependant, si hier nous avons été un peu impressionnés par les troupes de soldats anglais prisonniers, d'autre part notre cœur a été ému de compassion humaine pour les flots de malheureux blessés ennemis que les trains n'ont cessé de déverser dans les différents hôpitaux de notre ville. À 5h du soir j'ai assisté au passage d'une de ces troupes venues de la gare et se dirigeant par ses propres moyens vers un hôpital de campagne établi à

l'ancien refuge, rue du Maréchal Mortier. Quel spectacle lamentable, jamais je ne vis plus hideuse image de la guerre. Ces malheureux, tous blessés, à la tête, aux mains ou aux bras portaient un pansement sommaire sanguinolent. Débraillés, des vêtements couverts de boue et déchirés, les uns l'air hagard, les autres les traits crispés par la souffrance, tous se traînaient péniblement presque haletants vers cet hôpital où ils allaient trouver un soulagement. Et ce n'était là que les petits blessés - que dire des autres restés sur le champ de bataille ou emmenés dans un grand hôpital aménagé depuis des mois à l'usine Seydoux. Nous estimons ici que le nombre des blessés allemands doit l'emporter sur les prisonniers. Tous les petits blessés après un premier pansement sont immédiatement évacués dans les hôpitaux à l'arrière. Ils s'embarquent à la gare de la halte du chemin de fer de Valenciennes.

La tactique d'offensive paraît modifiée. On attaque maintenant après une courte préparation d'artillerie, les uns comme les Anglais avec des tanks, les autres comme les Allemands avec des gaz asphyxiants et des coups d'homme.

Le temps est superbe, jamais je n'ai vu un aussi beau mois de mars. Les avions vont et viennent toujours sur notre ville, la sirène nous avertit plusieurs fois par jour de nous garer. Jeudi 21 vers 3h30 du soir, sans aucun avertissement préalable, un avion ami a survolé notre ville et a jeté 6 à 7 bombes. Ce jet a été des moins réussis puisqu'il n'a endommagé aucun établissement ennemi et qu'il a causé la plus grande frayeur aux habitants du faubourg. Tout porte à croire que l'aviateur visait le poste de télégraphie sans fil et le projecteur établi en haut du faubourg. Trois de ces bombes sont tombées assez près du but, blessant un Français, tuant deux vaches et un Allemand. Mais les trois autres sont venues s'abattre très loin à l'entrée du boulevard Pasteur. C'est miracle que personne n'ait été tué car les bombes sont tombées dans les petits jardins situés derrière les maisons à quelques mètres des habitations.

En compagnie de messieurs Seydoux et Picard j'ai été me rendre compte des dégâts. Toutes les vitres de 4 ou 5 maisons sont en miettes, les murs des petits appentis qui entourent les cours sont criblés d'éclat, les haies des jardins et les branches d'arbres coupées, sectionnées comme avec un rasoir ! Les trous de bombes ont une profondeur de 60 cm et un diamètre égal.

Depuis jeudi, jour de l'offensive, les bruits les plus contradictoires et les plus fantastiques courent la ville. Jeudi, des Allemands disaient que Paris était sous le feu de torpilles aériennes actionnées par l'électricité; ils annonçaient que nous aurions de grandes surprises. Hier vendredi, ils étaient plus calmes. Espérons qu'il faut y voir un bon signe pour nous. L'Empereur a passé hier rapidement par nos rues, après un court séjour à l'A.O.K. On dit qu'il était accompagné de Hindenburg et Ludendorff. C'est possible mais je n'ai rien vu.

24, 25 et 26 mars 1918

Nous voilà revenus une fois de plus aux heures tragiques et grosses d'inquiétudes de la Marne et de Verdun. Depuis samedi soir 23 nous ne recevons coup sur coup que de mauvaises nouvelles. C'est Péronne repris, puis Chauny, Ham, Guiscard, Nesle, Bapaume. Peu à peu le nombre de prisonniers croît, il passe de 15 à 30 puis 45.000. Des groupes de ces prisonniers circulent chaque jour dans nos rues, ils viennent à pied du front et sont par le même moyen encore dirigés à l'arrière. Malgré les fatigues du combat, l'angoisse de l'avenir, tous ont l'allure martiale et surtout la mine fière. Les officiers marchent en tête et rarement il m'a été donné de voir hommes si bien découplés, à tournures plus aristocratiques. Ah ! Nous sommes loin de ce facies grossier, de ces allures lourdes que nous sommes forcés de rencontrer depuis plus de 3 ans. Ce que nous voyons encore défiler par nos rues, mais en groupes plus nombreux, ce sont

les blessés, lamentables colonnes allant d'un pas très lent vers les hôpitaux. Si le nombre des blessés qui passent est en rapport avec celui des prisonniers, nos ennemis doivent perdre énormément de monde. On parle de 300.000 hommes de leur côté hors de combat. Malgré cela, ils avancent toujours. Somme toute cette offensive a été faite plus encore à coups d'hommes, à coups de régiments pressés les uns derrière les autres qu'à coups de canon et de gaz asphyxiants. Les Anglais se sont bien battus, des divisions ont dû déployer une bravoure britannique bien connue, mais je me demande toujours si leurs officiers supérieurs et subalternes ont la science militaire nécessaire pour conduire les masses et les hommes. Somme toute, après 6 jours de combats violents, d'une offensive menée avec une vigueur, une précision, une science incomparable, la situation est pour nous des plus critiques mais la partie n'est pas perdue. Nous voilà ramenés dans nos positions de 1916, positions d'où nous sommes partis pour faire notre offensive de la Somme. Ces positions sont-elles encore assez solides pour opposer une barrière infranchissable à ce flot ? Presque toute la question est là. Si nous avons négligé ces points stratégiques, si même nous ne les avons pas renforcés au moment de la défection russe, Anglais comme Français, nous sommes coupables et nous méritons notre sort. Puis dans cette grande bataille qui se livre, qui va sans doute durer quelques semaines, mais pas beaucoup plus je pense car nos ennemis cherchent la solution par les armes, l'armée française avec sa valeur, sa science, sa bravoure a encore à intervenir. Nos ennemis le savent très bien car, comme nous, malgré ces premiers succès devant lesquels nous devons nous incliner, ils sont anxieux.

L'Empereur qui dit-on a établi son quartier à Avesnes passe presque chaque jour par notre ville. Beaucoup de nos concitoyens l'ont vu, mais pas moi. Paris a bien été bombardé par un canon à longue portée. L'agence Havas nous informe que le 22, à partir de 8h du matin, de quart d'heure en quart d'heure, Paris a été sous le feu d'un ou plusieurs canons à longue portée. Nos ennemis, destructeurs-nés, ne pouvant arriver sous les murs de Paris veulent démolir et surtout impressionner la population de Paris. À vrai dire le canon est moins dangereux que les avions, mais malgré tout une population paisible qui de quart d'heure en quart d'heure est sous la menace d'un obus de 240 qui tombe n'importe où, a ses nerfs mis à l'épreuve. D'autre part, cet acte de cruauté inutile doit réveiller les courages, unir les cœurs et bander les volontés. Pour moi, je suis inquiet pour ma mère, pour mes frères, je souffre depuis 3 ans et demi de la guerre, de la séparation, mais je saurai encore souffrir plus longtemps pour la France. À cette heure beaucoup de nos concitoyens vont bêlant la paix, ils sont prêts à reconnaître le culte de la force. Non, il faut se raidir, être calme, savoir attendre et mettre la France sous la protection de Dieu. Plus que jamais l'avenir de notre pays est entre Ses mains !

Je suis logé chaque jour, l'officier venu le 21 est resté 48 heures, un autre m'est arrivé hier au soir, il est reparti ce matin.

27 et 28 mars 1918

Tous ici nous sommes angoissés. Les Allemands continuent leur marche en avant, ils ont franchi les anciennes lignes à Oivillers-la-Boisselle et Lyons et exécutent une marche concentrique sur Amiens. Depuis quelques jours le bruit courait de la prise d'Albert, ce bruit a été confirmé par la dépêche affichée le 27 au soir. Albert est tombée le 26 à 6h du soir. Que se passe-t-il depuis lors ? Les Allemands avancent-ils sur la route d'Albert à Amiens, ou sont-ils arrêtés dans cette marche par une grande bataille livrée soit par les Anglais, soit par l'armée de manœuvre commandée par le Général Foch ? Pour la France, pour le monde entier l'heure est tragique au

dernier chef. Si nous sommes victorieux, si tous les peuples qui combattent à nos côtés dominant et terrassent ce monstre qu'on nomme militarisme, s'en est fait des armées permanentes, de ces cohues d'hommes armés, de cette science de tuer, nous arriverons à une sorte de fraternité universelle où le peuple allemand, dont je suis le premier à reconnaître les hautes qualités, prendra la place qu'il mérite. Si au contraire ce militarisme nous impose sa loi, il faudra d'ici quelques années recommencer la sanglante tragédie. À cette heure beaucoup d'optimistes commencent à trembler. Quant aux pessimistes, ils le sont plus que jamais et vont partout accusant les gouvernants de n'avoir pas accepté la paix proposée par l'Empereur il y a 2 ans. Pour ma part je fais encore confiance à ces gouvernants, mais je suis très inquiet. Ces gens-là auraient été de fameux criminels ou de rudes imbéciles pour ne pas essayer une transaction diplomatique, au moment de la défection de la Russie. Attendons avec calme. Malgré tout nous craignons toujours d'apprendre quelques nouvelles, tant notre appréhension est grande.

Si les Allemands arrivent à Amiens, je me demande ce que l'avenir nous réserve. Fera-t-on la paix, continuera-t-on la guerre ? Quoique mes chéris soient encore loin du front, cette avance allemande dans un pays qui bientôt va devenir la Normandie m'inquiète beaucoup. Presque tous les services de l'A.O.K ont quitté notre ville, les uns pour Albert, les autres pour Péronne. Les officiers qui depuis plus d'une année logent dans des maisons bourgeoises ont emporté toute leur literie, des meubles, des chaises, des objets de toilette. Ils ont, les uns donné des bons, les autres rien du tout. Quand on leur en a fait l'observation, ils ont ricané. Il aurait été plus propre, plus honnête d'offrir de payer en monnaie régulière. Je sais que le pays où vont s'installer ces officiers d'État-Major n'a plus rien, mais un officier d'État-Major doit toujours se conduire en gentilhomme.

Ordre est venu de ne tolérer aucun civil là où se trouvent des bureaux; de nouvelles expulsions sont en perspective - parmi lesquelles mon ami Hautecoeur, excellent patriote, de l'école de ceux qui vont clamant partout qu'on ne doit demander aucune grâce à l'ennemi. Il intrigue en ce moment auprès du juge de guerre pour tâcher de rester. Pauvre, pauvre humanité.

29 et 30 mars 1918

Au moment où je descendais la place vers 10h, le 30 mars, trois automobiles m'ont dépassé en vitesse. C'était le Kaiser et sa suite, j'ai distingué quelques visages, des pointes de casque, des couronnes fermées sur les caisses des autos, voilà tout. Je n'en demande pas plus, cela me suffit. D'ailleurs il passe souvent par nos murs, l'Empereur. On dit qu'il réside à Avesnes, on dit même qu'il va demeurer ici au château Seydoux.

Depuis 2 jours les nouvelles me semblent moins mauvaises. L'avance sur la route d'Albert à Amiens paraît enrayée, par contre la ville semble plus menacée sur l'est puisque les armées ennemies qui ont passé la Somme ont poussé jusqu'à Montdidier, Pierrepont, Warfusée, Abancourt. La dépêche nous donne aussi l'impression que d'importantes forces françaises couvrent de ce côté Amiens. Le butin conquis aux Anglais est important, les Allemands annoncent 1.100 canons et les Anglais eux-mêmes avouent avoir dû abandonner un nombre important de tanks. Les journaux allemands sont assez sobres de détails sur l'impression causée par leur avance tant chez les Alliés que chez les Neutres. Par contre on m'a donné lecture d'un ordre du jour, très digne, très fier du gouvernement anglais remerciant Haig et ses troupes pour la vaillance qu'ils ont déployée contre cette ruée. Peu importe le matériel abandonné puisque

des ports de l'Angleterre il en part d'autre pour le remplacer. Quel calme, quel sang-froid dans cette heure tragique. Ah ! L'Angleterre est une grande nation !

Nous voyons encore défiler quelques petits groupes de prisonniers. Peu de Français, un Américain que j'ai reconnu à son feutre ; les Anglais sont toujours aussi fiers. Un Français blessé auquel on a pu parler, se plaint de la Croix-Rouge allemande dont le service laisse beaucoup à désirer. Il nous dit que sur le front français ce service fonctionne admirablement. Pour ma part, je crois fort que nos ennemis sont débordés par la quantité de blessés. Ils soignent d'abord les leurs, puis ne s'inquiètent nullement des ennemis. Les récits qui circulent en ville sur la bataille nous dépeignent les pertes allemandes comme formidables. Ah ! On n'a pas marchandé la vie des hommes pour franchir les lignes et je commence à croire que notre insuccès dans les différentes offensives tentées provient surtout de la crainte de répandre trop de sang.

Les services de l'A.O.K ont quitté la ville pour la région de Péronne où ils manquent de tout, aussi le pillage des maisons où ces messieurs comptent habiter continue. Madame C..., riche veuve, volée il y a quelques temps par les ordonnances des officiers logés chez elle, avait eu l'impudence et l'imprudence de porter plainte. Aujourd'hui on la déménage. Hauteceur a obtenu l'autorisation de rester chez lui, par contre monsieur D... propriétaire d'une jolie maison entourée d'un grand jardin s'est vu expulser à la suite d'une altercation avec l'officier logé chez lui - à cause d'une femme de mauvaise vie amenée la nuit par cet officier. Simple vengeance. Le différent a été porté devant le commandant qui a naturellement donné tort au civil.

Le temps est incertain, pluie par intermittence, alternative de froid et de chaud. Le baromètre baisse, le vent est du sud. Nous entendons beaucoup le canon sur Arras, les Allemands doivent aussi faire une tentative de percée de ce côté. Puisse Dieu nous protéger. Je suis logé chaque nuit, aujourd'hui c'est un capitaine. Il vient de partir au front avec son masque et a eu soin de bien fermer sa porte.

31 mars, 1^{er} et 2 avril

Jour de Pâques ! La 4^{ème} année passée loin des miens dans l'angoisse, le deuil, la tristesse.

J'ai bien prié Dieu ce jour de fête, dans la communion pascale, je me suis uni à mes chéris, je les ai vu avec mon cœur, avec mon âme, agenouillés comme moi à la Table Sainte, recevant leur Dieu ! Quand nous réunirons-nous ainsi tous les trois ? Pour l'heure, notre consolation est de penser que nos ennemis n'entreront pas dans Amiens le jour de Pâques comme ils nous l'annonçaient ici bruyamment. Après avoir passé par de terribles inquiétudes, nous commençons à reprendre confiance. Nous espérons que cette ruée épouvantable d'hommes armés, fanatisés, décidés à vaincre ou mourir, est endiguée. Du côté d'Albert l'avance nous paraît enrayée, on doit combattre dans cette ville ou dans les parages immédiats. Le bruit court depuis 3 jours avec persistance qu'elle aurait été abandonnée par les Allemands, mais nous n'avons aucune confirmation officielle. Cependant les armées ennemies venues de Roye et Nesle avancent toujours dans le secteur compris entre l'Avre et la Luce. Si nos contre-attaques ne les repoussent pas de quelques kilomètres, Amiens subira le sort de Reims et alors on détruira à plaisir une de nos plus belles cathédrales gothiques. Jusqu'ici nous nous contentons de résister à l'invasion, les derniers communiqués allemands ne nous donnent pas l'impression que nous préparions une contre-offensive à vaste envergure. Mais nous ne voyons qu'un côté de la question et nous ne pouvons que souffrir et attendre patiemment. Ce que nous savons, c'est que les Anglais résistent avec leur ténacité habituelle. 8 jours après cette grande offensive,

nos ennemis ont fait sur Arras une nouvelle et violente offensive avec 4 divisions d'assaut, 10 de réserve que sont encore venues appuyer d'autres divisions. Le résultat a été négatif. Si nous additionnons les divisions engagées par les Allemands depuis 10 jours nous arrivons à un total qui approche les 100 divisions, presque 2 millions d'hommes.

Leurs pertes sont épouvantables, nuit et jour les trains transportent des blessés, les lazarets de pansement de petits blessés en voient d'innombrables quantités qui ne font que passer quelques heures. Quant aux grands blessés, les salles de l'hôpital installé dans l'usine Seydoux ne sont pas assez vastes pour les contenir. Les salles de 80 lits comptent de 150 à 200 malheureux qui agonisent sur de la paille contre les lits. Les opérations se font au milieu de la salle sans chloroforme ! Partout on entend des cris et des rugissements de douleur. Notre cimetière - cimetière d'honneur disent les Allemands - moi je dis cimetière Guillaume II, se remplit avec rapidité. Depuis cette offensive on enterre de 25 à 35 malheureux par jour !

De l'avis d'un français blessés auquel nous avons pu causer, le service médical est des plus mal fait. En France cela se passe mieux, les autos viennent prendre les blessés jusque sur la ligne de feu. Des médecins anglais pris avec leurs hommes se plaignent vivement de l'absence de médicaments, du manque de soins. Nous avons vu dans un groupe de petits blessés qui gagné la gare, quelques blessés français. Nous étions M. Picard et moi aux fenêtres des bureaux du C.R.B. Quoique les fenêtres soient fermées on nous a vu. Tous les Français nous ont fait des signes de la main et de la tête, tous semblaient dire de prendre confiance et je vois encore le geste de main de l'un d'eux nous indiquant clairement de ne pas nous faire de bile. Ce que nous remarquons c'est la bonne tenue, la belle mine, l'air confiant de tous nos soldats. Ah ! L'armée française a toujours un moral parfait.

Ici les groupes de prisonniers ont été traités déceimment, ils passent la nuit dans une grange, mais à Landrecies ces malheureux sont restés dehors la nuit dans les pâtures, exposés à toutes les intempéries ! Dans un groupe, j'ai distingué un prisonnier américain que j'ai salué de tout mon cœur. Hier a été apposée une nouvelle affiche dans laquelle l'autorité militaire saisit toutes les marchandises quelle qu'elles soient. De nouvelles perquisitions et de nouvelles vexations sont donc en vue.

3 et 4 avril 1918

L'avance des Allemands paraît enrayée. Depuis le 1^{er} avril, leurs communiqués sont assez incolores et nous n'y lisons aucun nom de village. On se bat du côté de Moreuil, tantôt au nord, tantôt au nord-ouest. Par contre les communiqués anglais et français sont plus explicites. Nous reprenons un certain nombre de pays, tantôt au nord tantôt au sud de Montdidier que les Allemands doivent toujours occuper.

Que va-t-il se passer, nos ennemis vont-ils faire, comme ils annoncent d'ailleurs ici, une nouvelle et formidable offensive sur Amiens et Compiègne ? C'est possible mais il me semble que leur armée a été bien éprouvée par la première ruée pour en tenter 15 jours après une seconde de pareille envergure. Et puis maintenant, les armées alliées sous le commandement d'un seul généralissime sont peut-être plus solides pour leur résister.

Les communiqués mentionnent des violents combats d'artillerie du côté de Laon. Les Allemands accusent les Français de détruire la cathédrale de Laon ! Attendons cependant avec calme et confiance.

Depuis 2 jours le temps est incertain, aujourd'hui grosse pluie.

Peu ou point de troupes au Cateau et dans les environs, nous ne voyons défiler que des colonnes de chevaux qui vont au front remplacer les disparus. Par contre beaucoup d'officiers de passage qui ne séjournent ici qu'une nuit et qui souvent vous arrivent tard dans la soirée. L'officier que je logeais depuis le Jeudi 28 mars est parti pour Cambrai hier matin. Je le regrette car lui et son ordonnance étaient fort discrets et très peu exigeants. Ils devaient avoir un service important car la porte de sa chambre était toujours très soigneusement fermée et personne ne pouvait y entrer même pour le service.

Tous les jours les enterrements se succèdent au cimetière Guillaume II. Hier on a enterré 28 Allemands et 7 Anglais. Nous avons M. Eugène Picard et moi assisté à cette cérémonie. Les Anglais ont un côté, celui de gauche en entrant, qui leur est spécialement réservé. Les enterrements, malgré la présence de deux ministres catholiques et protestants se font avec hâte. Les pauvres victimes, mises dans des cercueils aux planches mal rabotées et toutes disjointes, sont amenées de la morgue où on les a réunies dans des fourgons automobiles par groupes de douze. Il n'y a aucun cortège mais un va-et-vient entre le cimetière et la morgue. Tous les cercueils pressés les uns à côté des autres sont bénis. Les ministres disent quelques prières, prononcent une courte allocution, puis le piquet tire trois salves et chacun se quitte. Les ministres retournent en voiture, les rares civils se mêlent aux fossoyeurs pour causer des événements du jour.

5 et 6 avril 1918

La dépêche allemande d'hier était mauvaise pour nous, elle annonçait la prise par nos ennemis de villages au nord et au sud de Moreuil et par conséquent une avance dans la direction d'Amiens. Cette malheureuse ville est donc plus menacée que jamais. Je doute fort que nous puissions déloger les Allemands des positions qu'ils occupent, et je reste persuadé que les boches vont détruire systématiquement cette ville opulente. On n'épargnera pas non plus la merveilleuse cathédrale et on bombardera ce monument unique au monde sous prétexte d'une installation militaire quelconque sur les tours. Comme pour Reims et autres villes.

Le comte Czernin a prononcé devant une délégation quelconque de Vienne un grand discours. Avec une duplicité digne de celle de son allié, le chancelier autrichien cherche une fois de plus à rendre la France responsable du conflit en prétendant que Clémenceau aurait fait des propositions de paix avant l'offensive. Seule la question d'Alsace-Lorraine soulevée par la France serait un obstacle à des négociations sérieuses. Cette manœuvre a un double but : détacher la France des Alliés, forcer les puissances centrales à continuer la guerre en en faisant retomber toute la faute sur la France. Il faut bien que nos ennemis après toutes les preuves qui peu à peu nous sont révélées de la volonté de l'Allemagne de faire la guerre, se lavent de cette accusation devant leurs peuples qu'ils conduisent à la boucherie. Quand donc verrons-nous le réveil de la conscience allemande ? Toujours est-il que Clémenceau - qui est au front - dément cette proposition de paix et traite purement et simplement de menteur le comte Czernin. Quelques-uns de nos concitoyens s'étonnent de cette attitude du comte Czernin, pour moi cela ne m'étonne pas ; ce n'est pas le premier acte de fourberie et de mensonge accompli par les diplomates ennemis. Et ce qui me console de toutes mes tristesses, ce qui m'aide à supporter cette vie épouvantable que je mène depuis presque 4 ans, c'est de penser que, plus que jamais, la France représente le Droit, la Vérité et la Justice. Nous pouvons succomber, mais ces vérités éternelles triompheront quelque jour.

La nuit du 4 au 5 j'ai logé un jeune officier très timide qui a tenu à coucher avec une espèce de chauffeur automobile amené avec lui. Je crois qu'il n'était pas rassuré de se trouver seul dans une maison inconnue. Peut-être mettait-il pour la première fois le pied sur le sol de France !? À 7h du matin, mes deux hôtes étaient partis. Les logements pour une nuit sont de plus en plus désagréables.

7 et 8 avril 1918

Le temps depuis deux jours est mauvais, pluie presque continue. Quant aux opérations militaires, si nous en jugeons par les communications des belligérants, nous devons penser que de terribles combats se livrent dans la partie est d'Amiens où les Allemands attaquent avec rage. Les Français, comme les Anglais d'ailleurs, résistent vaillamment à ces assauts répétés qui ne rapportent aux Allemands que quelques centaines de mètres pour des pertes énormes.

Samedi dernier, j'ai eu une grosse émotion. Vers 2h de l'après-midi, Marie revient d'une course de chez Hautecoeur et me dit que l'ordonnance du juge logée chez Hautecoeur annonce la prise d'Amiens ! Tout inquiet, je sors pour aller aux nouvelles. Renseignements pris on ne trouve que de faux bruits lancés par des chauffeurs d'autos.

Aujourd'hui j'ai vu à la Chambre de Commerce le fils d'un malheureux employé du Chemin de Fer du Nord, mis de force par les Allemands à la garde d'une barrière de passage à niveau à Saint-Martin-Rivière et mort dans des circonstances tragiques il y a 3 semaines. C'était la nuit, une colonne allemande précédée d'un officier va s'engager sur la voie. Le garde-barrière signale le passage prochain du train, l'officier ne veut rien entendre, le train arrive brusquement et écrase l'officier et son cheval mais au même moment on entend un cri effroyable suivi de « *Ah ! Mon Dieu* », et le malheureux garde tombe pour ne plus se relever. Il a été assommé d'un coup de marteau, de maillet ou de hache et il est mort sur le champ sans pouvoir dire à ses enfants accourus ce qui s'était passé exactement.

Je suis logé une nuit sur deux par un officier de passage - logement assez désagréable puisqu'il me faut ouvrir vers minuit et interrompre ainsi mon sommeil. Et puis il y a la question des draps et des serviettes qu'il faut changer !

10 et 11 avril 1918

Depuis avant-hier de mauvais bruits circulent : les Allemands auraient fait une nouvelle offensive du canal de La Bassée à Armentières sur un front d'environ 20 kilomètres. Ils auraient - toujours suivant ces bruits - percé les lignes gardées par des troupes anglaises et portugaises, gagné Estaires et pris Armentières. Leur avance irait jusqu'à 12 km de profondeur. On ajoutait même que les Anglais n'avaient aucune réserve de ce côté. Le télégramme allemand affiché à 2h de l'après-midi, parle seulement de la prise des premières lignes occupées par les troupes anglaises et portugaises, de 6.000 prisonniers et de 100 canons. Aucun nom de village n'est cité, attendons la dépêche de ce soir pour être fixé sur l'avance. J'ai de grandes inquiétudes.

Hier, pendant que je me trouvais à la séance de la Chambre de Commerce de Cambrai, deux Allemandes accompagnées d'un officier se sont présentées avec des billets de logement. Il faut croire que la chambre sur la rue a été du goût de l'une d'entre elles, car elle l'a retenue séance tenante. Le soir on apportait du bois et du charbon car la dame avait prié de lui faire du feu, et vers 18h on s'installait. Renseignements pris, cette allemande est la femme d'un officier, elle

est appelée au Cateau pour la surveillance des femmes qui travaillent à la blanchisserie de Port-Arthur. Elle part à l'usine dès 6h30 car elle se fait réveiller à 6h. Au moment où j'écris ces lignes, je n'ai pas encore vu ma locataire forcée. Je compte me présenter à la première occasion. M. Piot a reçu la visite de l'autre femme qui va peut-être demeurer aussi chez lui. Jusqu'ici j'aurai tout vu.

Nous avons en ce moment environ quatre-vingts prisonniers enfermés au tissage d'Halluin. Dix d'entre eux sont français, les autres sont anglais. Parmi les Français se trouvent 2 prêtres, un séculier du diocèse de Bellay et un jésuite. Les prisonniers sont sous la garde d'un sergent allemand parlant plusieurs langues, ayant longtemps séjourné en Angleterre et Amérique. D'idées larges et le cœur bon, il laisse des civils apporter quelques douceurs aux prisonniers ; aussi, depuis 5 ou 6 jours beaucoup de personnes de notre ville vont visiter ces malheureux et on leur donne ce que l'on peut. Nos ressources sont malheureusement faibles. Monsieur Picard a mis un peu à contribution les excédents du C.R.B et pour le remercier les prisonniers ont voulu l'acclamer par des hourras et des chants et un petit concert fut organisé hier vers les 6h du soir. Messieurs Picard frères, Boudart, Seydoux et moi avons assisté à ce petit concert. Dans la grande salle des métiers de l'usine, toute vide, toute nue par suite du bris de toutes les machines, environ 70 prisonniers étaient assis sur des banquettes improvisées, autour d'un brasero. Une fumée âcre se dégageait du bois plus ou moins humide mis au brasero. Nous avons serré la main à tous les Français, bel équipement, bonne figure pleine de santé, tenue martiale. Le prêtre séculier très net, très franc d'ailleurs. Le jésuite, l'air inquiet, un peu jésuite, mais encore un air de bonne famille. Quant aux Anglais ils étaient très mélangés et représentaient bien l'âme de l'Angleterre : grands sous-officiers élancés, bien découplés, faces rasées, bien franches, distinguées, tenues correctes, puis hommes du peuple attachés à la terre ou travailleurs d'usine. Écossais à la jupe courte, Irlandais un peu sombres. Mais tous, l'aspect d'hommes libres, rien de ce je ne sais quoi de servile qui accompagnera toujours nos ennemis groupés autour d'un chef. Tous, comme les Français d'ailleurs, le regard franc ! Ils ont alors pendant une bonne heure chanté les uns des chansons pour une seule voix, les autres avec accompagnement et rien n'était impressionnant comme ces voix d'hommes, unies dans une même pensée que nous spectateurs comprenions si bien. Un soldat français nous a dit trois chansons, deux sentimentales et une de route. Ah ! Pour la première fois depuis bientôt 4 ans j'entendais une voix qui venait de l'autre côté. Mon cœur a sauté dans ma poitrine, des pleurs sont presque venus à mes yeux. Et la chanson de route - *Madelon, Madelin* - comme j'ai bien vu tous nos petits soldats sur la route allant au combat pour la liberté des peuples. À la fin tous se sont levés, les Anglais et les Français ont levé leurs bonnets en poussant des hourras formidables en l'honneur de M. Picard et nous sommes partis.

12 et 13 avril 1918

J'avais raison d'avoir des inquiétudes au sujet de l'offensive allemande entre le canal de La Bassée et Ypres. L'avance de nos ennemis sur certains points est considérable. La Lys est traversée, Merville et Armentières occupées, Bailleul, Hazebrouck, Béthune menacées. 20.000 prisonniers, 100 canons. Que nous dira la dépêche de ce soir ? Les optimistes comme Hautecoeur considèrent ces succès sans importance, ils vont clamant bien haut que les pertes allemandes sont telles qu'ils seront épuisés sous peu, que la révolution va éclater en Allemagne etc... Pauvres insensés ! Ils vont jusqu'à colporter que nos ennemis auraient - d'après un journal suisse - eu 120.000 hommes hors de combat ! Et quand je démontre l'insanité d'une telle nouvelle, on me traite d'antipatriote. Enfin, ils sont heureux ceux qui ont une telle foi ! Non,

nous devons nous rendre à l'évidence que nos alliés anglais sont de très bons soldats, mais que leurs officiers n'ont pas toute la science nécessaire à cette guerre.

Je m'accommode parfaitement bien de ma nouvelle locataire. Jeudi je me suis présenté à elle et je lui ai tenu un petit discours pour lui dire que j'estimais correct et bienséant une visite du maître de maison malgré les circonstances difficiles dans lesquelles nous nous trouvions. Puis je lui ai demandé si elle était pour quelque temps dans la chambre. Sur sa réponse affirmative, je lui ai remis la clé de la maison et j'ai appris au cours de la conversation qu'elle n'était pas allemande mais norvégienne - ce dont je fus charmé de suite - et que son mari, officier blessé, était attaché à l'intendance de Valenciennes. Depuis cette visite, je n'ai pas cherché à la voir ; elle rentre à 6h du soir quand je suis au bridge et fait, pour son petit tripot de souper, très bon ménage avec Marie.

Danquigny est venu me surprendre ce matin au moment où je me levais. Rien ne m'a été plus agréable que de passer quelques moments avec ce camarade de banque. Nous avons longuement causé de notre administration, de nos chefs, de notre avenir. Je lui ai raconté toujours tous mes avatars, mes histoires de casino, les différentes personnes que je logeais. Pour lui l'organisation des services du C.R.B dans l'immeuble de la banque, le peu de mobilier qu'il a en qualité de célibataire, le mettent à l'abri de tous ces ennuis qui m'assaillent chaque jour.

14 et 15 avril 1918

Samedi soir 13, M. le baron Roeder von Diersburg a demandé de me voir. Introduit dans la salle qui me sert de salon, salle à manger, cabinet de travail, au moment où je finissais mon repas, il s'est excusé de me déranger à cette heure, mais il tenait à m'exprimer sa gratitude pour la façon correcte dont j'avais reçu sa femme. Le tout dans un français assez difficile mais fort compréhensible. Je lui ai répondu que malgré la guerre, malgré les moments pénibles que nous traversons, un homme bien né, un Français, ne se départissait jamais des devoirs qu'il devait à une femme seule en ce pays ennemi. Il a fort apprécié cette manière de voir, m'a encore une fois bien remercié, puis nous avons causé ; de la guerre, l'un comme l'autre nous avons eu le tact de n'en pas parler. Il m'a avoué cependant que cette guerre était ridicule. De cette conversation il ressort qu'actuellement officier d'intendance à Maubeuge, il exerce dans le civil les fonctions de procureur impérial à Cassel. Il n'a rien de militaire. C'est un homme jeune, 30 à 35 ans, les traits lourds de l'Allemand mais dont les manières, le ton, la tournure révèlent un homme du monde qui a du savoir-vivre et de l'éducation. Je lui crois en outre un tact naturel très rare chez les Allemands. Comme notre conversation durait quelque peu, sa femme est descendue. J'ai prié alors la jeune dame de s'asseoir et nous avons continué de bavarder. J'ai su ainsi qu'ils étaient mariés depuis 5 ans. Elle m'a paru assez fine, intelligente, elle ne parle pas le français, le comprend mal, mais connaît l'allemand et l'anglais. Son mari en paraît très épris. Il m'a encore renouvelé sa reconnaissance et m'a dit qu'il ferait tout pour me la prouver. Il m'a offert du sucre, de la bière, je l'ai remercié l'assurant que je ne manquais de rien, je lui ai seulement demandé de faire dire à M. Schlesinger à Berlin qu'il m'avait trouvé en bonne santé et que sa femme était chez moi. Comme il connaît toutes les tristesses de ma douloureuse séparation, peut-être pourra-t-il l'adoucir. Nous nous sommes séparés assez satisfaits l'un de l'autre. Maintenant toute la question va se poser des relations avec Marie, dont le caractère bizarre témoigne parfois des sautes d'humeur.

J'ai reçu hier une longue lettre de Porez où il me donne des détails sur tous ceux que j'aime. Dieu soit loué, ils vont tous bien. Jacques grandit et travaille bien. La Banque veille sur la famille avec sollicitude. Je remercie Dieu du plus profond du cœur.

Les nouvelles de la guerre sont moins mauvaises, les Allemands paraissent arrêtés devant Bailleul et Cassel.

16, 17 et 18 avril 1918

Hier au soir la dépêche nous disait que les Allemands s'étaient emparés de Bailleul. Somme toute nos ennemis avancent à petits pas, mais ils avancent et rien n'indique dans les communiqués de nos alliés une réaction quelconque. Les riches pays de mines autour de Béthune sont menacés ; la presse française s'inquiète à juste titre pour Béthune et le bassin de Bruay ; les journaux allemands nous dépeignent les Français très excités contre les Anglais qu'ils accusent de ne pas défendre le sol de France avec assez d'énergie. Il ne faut voir là, à mon avis, que des manœuvres allemandes pour désunir les alliés.

On fait toujours grand bruit autour de l'incident Czernin - Clémenceau. Clémenceau pris à partie par le chancelier autrichien sur la question d'Alsace-Lorraine a répondu au comte Czernin, qui prétendait que nous aurions engagé des pourparlers de paix, qu'il en avait menti. Et pour prouver sa bonne foi, le gouvernement français publie une lettre adressée par l'Empereur Charles à son beau-frère, lettre destinée à être remise à Poincaré et dans laquelle l'Empereur d'Autriche faisait des ouvertures de paix reconnaissant les justes revendications de la France sur l'Alsace-Lorraine. C'est donc tout le contraire de ce que le comte Czernin avançait. Nous n'avons pas fait des ouvertures de paix à l'Autriche, mais c'est l'Empereur d'Autriche qui - à l'insu de son chancelier - nous en aurait faites. Hier, le chancelier Czernin remettait sa démission.

Mardi 16 nous nous sommes transportés à Saint-Bénin pour payer les sommes empruntées par les retraités et les employés du Nord à la Chambre de Commerce. Nous avons déjeuné chez M. Mi...(lon), maire, mais depuis presque un an et demi que nous nous transportons pour ce service, le déjeuner que nous y faisons régulièrement à chaque trimestre diminue en qualité et en quantité. Ce déjeuner est un baromètre qui nous indique de la façon la plus précise la diminution de plus en plus grande des ressources du pays. Nous n'avons plus mangé de ce beau pain blanc que j'aimais tant, mais du pain bis. Dans notre région les Allemands laissent la terre inculte. D'ailleurs, comment cultiver puisqu'il ne reste plus un seul cheval et que tous les charrois se font au moyen de bœufs. On parlait même d'enlever le cheval qui fait le service des pompes funèbres et de le remplacer par un bœuf ! Par contre on fait planter beaucoup de pommes de terre.

Les rapports avec ma locataire sont toujours excellents. Je la vois pour ma part aussi peu que possible et je ne lui ai pas adressé la parole depuis le soir où elle est venue avec son mari. Sa journée est d'ailleurs des plus remplies. Marie la réveille à 6h, vers 6h30 elle quitte la maison pour se rendre à Port-Arthur, fabrique organisée en vaste lavoir où elle doit exercer une surveillance sur le linge. À midi elle revient faire la sieste d'une heure puis repart à son travail. Vers les 18h, au moment où je fais le bridge, elle revient, soupe légèrement dans sa chambre dont elle ne sort plus. Elle paraît s'accommoder fort bien avec Marie pour toutes les petites

questions de service. C'est tout ce que je demande. Pourvu que cet état de choses dure, pour l'instant je suis ainsi préservé de tout logement désagréable.

19 et 20 avril 1918

Temps froid, pluie mélangée de neige, vent du nord - nous nous retrouvons presque en hiver. Il y a une pause dans la ruée que les Allemands font sur notre front, les télégrammes affichés depuis deux jours n'enregistrent aucune avance sensible de leurs troupes. Nous recevons ici quelques prisonniers français ; tous ceux qui les approchent témoignent de leur bonne santé et de leur excellent moral. Ils ont la plus entière confiance dans la victoire et cette confiance donne un courage nouveau à ceux qui sont déprimés par quatre ans de guerre.

Les perquisitions suspendues pendant un mois ont l'air de reprendre avec vigueur, hier les gendarmes ont opéré dans le quartier Marie Lorgne avec cette brutalité dont ils sont coutumiers. La vie coule toujours pour moi tristement. Toutefois je ne saurais me plaindre. En ce moment, ma santé est bonne, ma locataire est toujours aussi correcte, elle s'entend même très bien avec Marie. Hier je lui ai donné l'adresse du professeur d'allemand qui doit lui apprendre le français. Elle m'a demandé l'adresse de ma Lisa au Havre, adresse qu'elle doit transmettre à son frère qui habite Bergen. Peut-être que de ce côté... !!!

21, 22 et 23 avril 1918

Tous les services de l'A.O.K installés dans la maison de M. André Seydoux ont quitté Le Cateau et l'immeuble lui a été rendu. Dans quel état grands Dieux ! Je reviens d'en faire le tour pour chercher le petit coffre que les bureaux doivent avoir laissé après réquisition. Tous les meubles de cette jolie habitation, meubles anciens ou copies d'anciens, choisis avec beaucoup de goût par Mme André, sont brisés, écaillés, mutilés. Beaucoup de chaises sans dossiers, de fauteuils bancals, d'armoires au fronton décapité. Quant à l'immeuble par lui-même, les peintures, les papiers, les boiseries sont complètement à refaire. Il en est de même dans beaucoup de maisons occupées par les différents services de l'A.O.K. En général ces messieurs ont enlevé lits, literies, tables et fauteuils. Et si par suite des hasards de la guerre nous avons encore un grand quartier général, il faudrait meubler à nouveau toutes ces maisons. Il va sans dire que les maisons encore en état seraient mises à contribution. Pour le moment ces services de l'A.O.K cantonnés à Tincourt-Boucly près du front se trouvent trop mal installés et trop visités par nos avions. Ils opèrent un petit mouvement de recul et vont à Cambrai. Quand ces messieurs ont quitté Le Cateau ils devaient confortablement s'installer à Amiens ; l'armée française leur a barré la route ! Depuis quelques jours les communiqués allemands sont assez laconiques, ils n'enregistrent plus d'avance soit sur Amiens, soit sur Hazebrouck. Nous attendons et nous reprenons confiance. Par contre les bruits les plus fantastiques courent sur nos armées. On dit que nous aurions repris la ville de Montdidier, fait un grand nombre de prisonniers. On dit aussi que les Italiens feraient une offensive victorieuse. Tout ce que nous savons c'est que nos troupes élargissent un peu leur front du côté d'Amiens et font des prisonniers, mais le nombre n'en dépasse pas 1.000. Quant aux Italiens, les Allemands ne donnent plus de communiqués de ce front, mais leurs journaux parlent à mots couverts d'offensive. Attendons avec confiance.

Le temps toujours très froid s'est radouci aujourd'hui. J'ai planté hier le petit carré de jardin, loué 10f, près de celui de Delbar. J'y ai mis quelques pommes de terre, des carottes et des salsifis. Je me suis beaucoup intéressé à la manière de disposer les plantes.

24 et 25 avril 1918

Mardi 23 sont revenus dans notre pays une douzaine d'otages envoyés fin décembre 1917 à Vilna à titre de représailles. J'ai vu passer de la maison Picard où je faisais le bridge, ces malheureux, véritables loques humaines. Il faut dire d'ailleurs que seul leur état de santé les a fait relâcher par leurs bourreaux. Nous avons eu quelques détails sur leur internement par M. Cam... de Cambrai, fabricant de sucre, administrateur de la Banque de France et un de nos concitoyens, M. Dufrenois. Je n'assistais à aucun des deux récits dont l'un fut fait - celui de M. Cam... - devant le Capitaine Neuerburg et l'autre dans un groupe de conseillers municipaux. Devant l'officier allemand, M. Cam... n'a pas osé, tant par bienséance que par pudeur, tout dire. Mais l'autre, Dufrenois, homme rude, violent et dépourvu de scrupules, n'a pas craint d'entrer dans les détails les plus navrants. Au récit de M. Cam... le front de l'officier allemand s'est par instant couvert de honte.

Voici quelques détails recueillis. Partis 600, le voyage a duré huit jours par un froid épouvantable, dans des wagons hermétiquement clos, sans feu et sans lumière. Au train était annexé un wagon de ravitaillement tenu par un soldat qui faisait payer tout ce qu'il vendait 10 fois le prix de la guerre. Après ce voyage pénible, arrivés un soir d'hiver à la station du camp, ils ont dû attendre encore une nuit dans leur wagon avant de gagner le camp où rien n'était préparé. Notons que depuis 2 mois les Allemands parlaient de représailles. Ce camp est éloigné de la station de 7 à 8 kilomètres, nos malheureux concitoyens ont dû s'y acheminer à travers la campagne au milieu de la neige qui leur arrivait parfois jusqu'à la ceinture. Pendant un certain temps, un espace de 35 centimètres seulement séparait leurs couchettes composées d'une paille remplie de vermine, puis par suite du transfert d'un groupe dans une église russe voisine, l'espace fut porté à 0,50m. Au milieu des salles, ou de la salle, car je n'ai encore aucun détail sur la disposition du camp, se trouvait creusé à même la terre battue qui servait de plancher un trou où chacun allait faire ses besoins ! Point d'infirmerie, pendant 2 mois les malheureux sont restés privés de tout secours médical et pharmaceutique. 21 sont morts de ce fait plus encore peut-être que des souffrances endurées. L'un de ces malheureux, M. Bosquet dit-on, président de chambre à Douai, était obligé de se sonder pour uriner. Au bout de quelque temps sa petite provision de vaseline antiseptique vint à s'épuiser, plus rien ! Ses réclamations sont vaines ! Il imagine d'user de la marmelade dont on servait quelques onces aux prisonniers chaque soir. 48h après il mourait d'une infection de la vessie. Celui d'entre eux qui mourut le premier eut un cercueil et une place au cimetière. Tous les autres furent jetés dans un trou, sans linceul comme des chiens.

Les repas étaient ainsi composés : le matin, café dans lequel il n'entrait aucun grain de café, simple décoction aux glands grillés ; à midi, soupe à l'orge perlé ; le soir un peu de marmelade - 400g de pain par jour. Défense de recevoir des colis de France, mais on pouvait écrire tant que l'on voulait sans espérer aucune réponse. Au bout de quelques semaines, l'autorité allemande permit l'envoi de Valenciennes de denrées du C.R.B. Le wagon chargé de riz, farine, lait etc... partit le 10 février 1918, il est arrivé le 10 avril 1918 ! Aux alentours du camp, des juifs allemands ou russes vendaient des victuailles. On payait de 6 à 8 marks une petite boîte de sardines, 50 marks un pain de 6 livres, 250 marks un jambon. À ce prix les petites réserves d'argent ne tardèrent pas à disparaître. Enfin, parmi ces 600 prisonniers se trouvaient un bon tiers de personnes de mauvaise populace, personnes envoyées par des kommandanturs où les notables, de complicité avec l'autorité allemande, s'étaient rachetés. Cette promiscuité fut encore une des grosses souffrances pour les délicats, les lettrés, l'élite primitivement choisie. Aucun souci de l'hygiène, on avait qu'un seul récipient pour se laver et manger - très peu d'eau - de la vermine en quantité. Les morts restaient quelque fois 48 heures dans la salle, quelques-

uns eurent le visage rongé par les rats. D'ailleurs, aucune autre lumière que celle du jour pour s'éclairer.

Il y a quelques temps on changea de camp - je n'ai pas de détails sur le nouveau camp - 4 jours après vint un délégué inspecteur neutre, espagnol je crois. Comme il passe l'air assez satisfaits, un M. Ferré, rédacteur à *l'Echo du Nord de Lille*, s'est détaché et prit courageusement la parole pour dépeindre les souffrances, les misères de ses compagnons « *Nous sommes à la merci d'une troupe de bandits* ». Et comme le délégué s'étonnait, il ajouta « *Nous ne sommes ici que depuis 4 jours, allez au camp de (...) et vous pourrez contrôler de visu tout ce que j'avance* ». Le commandant du camp écumait de rage. Son argument final fut « *Dans 2 jours nous serons à Paris et à Calais !* » Quelle honte pour un peuple ! À quand le réveil de la conscience allemande !

Notre ville se vide de plus en plus, tous les services de lazaret au *Refuge des Vieillards* partent pour Cambrai. De même tous les services d'aviation, rue du Maréchal Mortier. Plus de postes aux barrières et aux ponts. On circule très facilement tout en courant le risque de rencontrer un policier qui vous mettra à l'amende si vous n'êtes pas en règle.

Peu de nouvelles de la guerre. Le célèbre aviateur allemand Richthofen¹⁴⁹ a été abattu. Le bruit court qu'un des généraux de l'A.O.K aurait aussi été tué. J'ai vu hier M. Gilbert, maire de Saint-Quentin que les Allemands rappellent dans son ancienne ville, on se demande pour quoi y faire. M. Gilbert m'a donné l'impression d'un homme hardi, actif, intelligent quoique peu distingué et le parler assez trivial. Nos malheureux concitoyens évacués en Belgique sous le prétexte d'un train pour la France sont dans le pays pour un temps indéterminé. Leurs ressources s'épuisent, le ravitaillement du C.R.B en Belgique est moindre que le nôtre, déjà insuffisant, et les Belges les voient d'un mauvais œil. L'ambassadeur espagnol, plus ou moins chargé du C.R.B, auquel on a réclamé, a dit qu'il ne pouvait rien faire pour ces évacués volontaires !!!

26 et 27 avril 1918

J'ai depuis 3 jours un violent rhume de cerveau qui me rend très malade. Hier au soir et la nuit dernière un violent mal de tête me faisait cruellement souffrir. J'ai pris ce matin un cachet d'antipyrine, je vais un peu mieux, tout en étant extrêmement fatigué. Tout travail m'est pénible. Le 25 j'ai eu des nouvelles de mes chéris, nouvelles récentes, Dieu soit une fois de plus loué, tout le monde va bien, moral et physique excellents. Ces nouvelles sont pour moi un rayon lumineux dans cette nuit noire où je me débats. Plus les années s'avancent plus il me semble que s'éloigne le moment de l'échéance. Rien dans les événements n'indique la fin du drame épouvantable.

Nos ennemis attaquent toujours avec violence soit du côté d'Amiens soit du côté d'Ypres, ils gagnent peu de terrain il est vrai, mais ils font des prisonniers. Pour nous, nous nous contentons de résister sans prendre l'offensive. En prendrons nous-mêmes une cette année ? Les Anglais ont fait sur Ostende et Zeebrugge un raid naval qui paraît avoir eu le résultat d'embouteiller ces 2 ports. D'après Reuter cette opération me semble avoir été conduite avec autant d'habileté que de hardiesse.

Tous les services de l'A.O.K nous quittent peu à peu. Il va sans dire que toutes les maisons dépourvues de leurs propriétaires et où ces services étaient installés sont pillées littéralement. Monsieur André Seydoux a pu cependant déménager la majeure partie de ses meubles. On me

¹⁴⁹ Manfred von Richtofen (1892-1918), dit le « Baron Rouge ».

disait hier que la formation de Port-Arthur devait aussi partir et j'ai craint que ma locataire ne me quittât. Marie le lui a demandé, mais il n'en est pas question pour le moment.

28, 29 et 30 avril 1918

Dimanche 28, nouvelles alarmes. En revenant de la messe, Marie me dit que 2 soldats sont venus avec un billet de la kommandantur pour installer dans ma maison un casino. Croyant à une erreur je ne m'inquiète pas et je me mets tranquillement à dîner. Vers 13h30 nouveau coup de sonnette, 2 officiers se présentent avec un billet bien en règle. Je réponds que toutes mes pièces sont occupées puisque je loge une *frau verein*¹⁵⁰. Ces messieurs n'insistent pas et repartent mais toute la journée je suis dans des transes sans nom. Je m'attends toujours à voir surgir quelques employés de la kommandantur avec ordre de vider les chambres du bas et de m'installer Dieu sait comment. Bref, La journée et la matinée se passent, je suis sauvé encore pour cette fois, plus peut être pour avoir fait le mort que pour abriter une Allemande. Pour combien de temps d'ailleurs sera-t-elle encore ici ? On parle du départ pour Cambrai de la blanchisserie de Port-Arthur, alors ses services quitteraient Le Cateau et ma locataire, dont je ne saurais trop me louer pour le moment, partirait. Je vais me préparer donc dans le cadre de son départ à adopter d'autres combinaisons de logement et je ferai dans ma salle à manger une chambre à coucher pour officier - quitte à me tenir dans ma salle d'en haut. Quoique je commence à m'y faire, cette vie de perpétuelle agitation me met dans un état de nervosité facile à comprendre.

Donc, depuis dimanche notre ville est remplie de troupes, troupes qui sans aucun doute viennent du front pour se reposer ; les villages sont dans la même situation. Après quelques jours de repos nous allons retomber dans tous les ennuis du logement à outrance. Ma rue est encombrée, je viens d'apprendre que le casino s'était installé à l'angle de la rue de Fesmy et de la rue du Marché aux Chevaux. J'en suis ennuyé pour la personne qui habite cette maison, mais on devient égoïste d'une façon féroce.

Monsieur Picard a vu quelques officiers français. Tous sont très confiants mais estiment que cela durera encore longtemps !

1^{er} et 2 mai 1918

La température toujours froide semble se réchauffer, ce matin 2 degrés. Le ciel qui depuis quelques jours était brumeux et couvert de grosses nuées s'est éclairci par instants, nous avons quelques bons rayons d'un soleil printanier qui met en valeur tout le charme de la première verdure. Je me suis promené un peu sur la route de Fesmy en compagnie de mon vieux chien Rip et je me suis laissé aller avec une douce mélancolie à la beauté des choses. Une infinie tristesse pénètre mon cœur à la pensée que je suis toujours et pour longtemps encore séparé de tous ceux que j'aime, car cette guerre qui va peut-être régler le sort de l'humanité n'est pas près d'être terminée. Il y a 2 mois nos ennemis en préparant leur ruée sur Amiens et Calais disaient à qui voulait les entendre « *Dans 2 mois la guerre finie* » avec, sous-entendue, la certitude de nous vaincre et de nous imposer une paix dont l'Allemagne serait sortie plus forte et plus puissante. Maintenant ils parlent d'hostilités se prolongeant encore au moins une année. Il faut en prendre notre parti, nous nous trouvons au milieu du cataclysme universel et nous ne pouvons qu'attendre, espérer, prier et souffrir. Souffrir. Ah ! comme les Allemands sont passés maîtres dans l'art de nous torturer. Le peu qui nous reste s'en va bribes à bribes.

¹⁵⁰ *Frauenverein* : femme agissant au sein d'une association

On parle de nouvelles perquisitions pour le linge et pour les cuivres, déjà des équipes passent dans les maisons, raflant ce qui leur convient comme linge de corps ou comme linge de maison. Il est vrai de dire que la pénurie des objets de première nécessité se fait de plus en plus sentir en Allemagne. Quant à la nourriture, je ne sais pas comment ces populations s'en tirent.

Ma locataire qui prend tous ses repas du soir à la maison a juste de quoi ne pas mourir de faim. Je reste persuadé qu'elle doit acheter du supplément. Pour notre part, je me demande comment nous passerons l'hiver car le Ravitaillement Américain diminue de plus en plus et les ressources du pays en grande partie absorbées par l'armée d'occupation disparaissent d'une façon effrayante. On m'a proposé du beurre à 25 francs le kilo, payable en marks. On m'a fait tenir des œufs à 1f et 1,25f. Ceux qui détiennent ces marchandises spéculent honteusement. Un ami m'a fait heureusement tenir une douzaine d'œufs à 0,30f. Par des amis j'ai aussi un peu de fromage blanc et d'autre part Marie s'est très bien débrouillée pour m'obtenir un supplément de lait. J'ai par ailleurs un morceau de viande de temps en temps, donc j'aurais tort de me plaindre pour l'instant.

Les nouvelles de la guerre ne nous sont pas défavorables. Nos ennemis sont arrêtés par la vaillance de nos soldats et l'habileté de nos généraux. Plus que jamais la défaite anglaise apparaît comme causée par une faute du commandement d'une des armées. Ces jours derniers des bruits de guerre entre l'Allemagne et la Hollande circulaient, mais ces bruits n'ont pas pris corps.

3 et 4 mai 1918.

Beaucoup d'animation dans la ville avec toutes ces troupes qui viennent s'y reposer et s'y reformer. À nouveau les maisons sont envahies et les malheureux habitants sont refoulés, comprimés dans leurs appartements de la façon la plus étroite. Pour ma part, grâce à ma locataire, j'échappe à tous ces ennuis. En vue d'éviter les visites de soldats ou même d'officiers qu'on voudrait loger de force, madame la baronne Roeder von Diersburg a posé sa carte avec tous ses titres sur ma porte. D'ailleurs je ne saurais trop me forcer de sa présence sous mon toit malgré la bizarrerie et l'incohérence de la situation. Levée le matin à 6h, elle va surveiller le travail du lavoir toute la matinée et ne rentre à la maison que vers midi moins le quart pour faire une sieste d'une heure. Le soir, elle revient vers 17h30 au moment du bridge et fait tout son petit tripot de cuisine avec Marie jusque vers 19h30, heure de ma rentrée pour souper. Elle remonte alors à sa chambre qu'elle ne quitte plus. D'un naturel très gai, elle s'entend très bien avec Marie qui lui apprend plus ou moins à causer le français. Hier elle jouait et riait comme une folle, interpellant Marie plus en camarade qu'en dame. Donc pour le moment tout va bien de ce côté ! Pourvu que cela dure. Les bruits qui couraient de départ du lazaret et par là même du lavoir me paraissent atténués. Une certaine incohérence ou mieux indécision semble régner dans les ordres de l'État-Major allemand. D'aucuns vont jusqu'à prétendre que certains services de l'A.O.K reviendraient ici, toutefois nous voyons partir tous les établissements annexes, de quelque importance, qui gravitaient autour du commandement de l'armée tel que *marketenderei*¹⁵¹, librairie etc... Nous allons sans doute devenir une ville où viendront se refaire et se reformer des divisions.

Peu de nouvelles de la guerre, nos ennemis depuis quelques jours semblent définitivement arrêtés devant de nouvelles lignes. Si nous comparons leurs communiqués avec ceux des Alliés,

¹⁵¹ Magasin de ravitaillement, subsistances, cantine...

nous sommes certains qu'ils s'épuisent en assauts qui leur coûtent beaucoup de monde. La Russie supporte mal le joug allemand, on peut s'attendre à un réveil national. Les forces américaines débarquent en France de plus en plus nombreuses. La guerre sous-marine va perdre de son importance avec les nouvelles constructions des États-Unis. Qui sait si nos ennemis ne vont pas une fois de plus intriguer pour la paix ?

5, 6 et 7 mai 1918

Journées sans aucun incident saillant. Par suite des départs des différents services de l'A.O.K, les télégrammes allemands ne sont plus affichés en ville chez le libraire qui lui aussi fait des préparatifs de déménagement. Les journaux sont très laconiques, nous sommes il me semble dans une période d'attente. Les adversaires s'observent, s'étudient avant de se ruer l'un sur l'autre. Beaucoup de troupes dans notre ville ainsi qu'aux environs, troupes au repos et qui se reforment. Parmi ces soldats, des Alsaciens-Lorrains venus du front russe dont certains ne cachent pas leur sympathie pour la France. « *L'Alsace attend sa délivrance dans la fièvre* » disait l'un ; « *Si vous saviez ce que nous souffrons* » disait l'autre. Nous avons discuté dans notre petit cercle ces différents propos et je reste encore étonné du peu de chauvinisme des habitants de ce pays. Ils en arrivent à préférer l'Alsace-Lorraine autonome à l'Alsace-Lorraine française. Ils donnent comme raison que si l'Alsace redevenait française, les Allemands referaient une nouvelle guerre pour nous la reprendre. Il ne faut voir là qu'un prétexte, ce qu'ils craignent avant tout, c'est la concurrence commerciale et le manque à gagner.

Nous remarquons aussi chez les Allemands une certaine incohérence dans les dispositions d'ordre général. Les ordres et les contre-ordres se succèdent sans raison dans certaines formations qui dépendent de l'A.O.K. Pour le moment, je conserve toujours ma locataire dont je ne saurais trop me louer. Simplicité, bonne tenue, discrétion. Pourvu que cela dure !

Temps variable, soleil, pluie mais trop de pluie, les jardiniers commencent à se plaindre.

8, 9 et 10 mai 1918

On fait ce matin courir en ville une nouvelle des plus sensationnelles : la rupture des négociations diplomatiques entre l'Autriche et l'Allemagne. J'ai peine à croire à ce bruit, cependant au moment où j'écris ces lignes, il nous vient de deux sources différentes et qui peuvent être considérées comme sérieuses. D'abord ce matin un soldat de la Croix-Rouge aurait annoncé la nouvelle à M. Picard puis, peu après, le prêtre catholique allemand tenait le même propos à monsieur le doyen en présence de tiers. Attendons donc avec calme, d'ici quelques heures nous serons fixés, car l'Allemagne ne peut tenir cachée une pareille situation. Cependant, je reste pour ma part toujours sceptique. Ne nous disait-on pas au commencement du mois qu'Hindenburg était mort d'une congestion, qu'on cachait sa mort aux troupes et au peuple etc...

Ce mercredi 8 le Maréchal passait au Cateau se rendant à Caudry pour décorer un colonel.

Depuis 2 jours nous assistons à de nombreux mouvements de troupes. Des divisions entières refluent du front de la Somme se dirigeant vers le nord. Vont-elles renforcer les troupes opérant du côté d'Ypres ou vont-elles se reposer dans des pays moins ravagés ? Nous en sommes réduits aux conjectures.

Les différentes formations de l'A.O.K nous quittent peu à peu pour aller soit à Caudry soit à Cambrai. Dans cette dernière ville la vie devient de plus en plus difficile. On réquisitionne

beaucoup de maisons pour y installer bureaux et officiers - toujours les propriétaires sont brutalement expulsés.

Le temps est assez beau avec alternatives de brume froide et de soleil. M. Picard m'a cédé un coin de pâture où je mets, de concert avec Delbar, pommes de terre et haricots . Pourvu que nous puissions récolter sans être trop volés.

11 mai 1918

La nouvelle annonce hier de la rupture des relations diplomatiques entre l'Allemagne et l'Autriche était un de ces canards de haut vol comme nos oppresseurs savent parfois en lancer. Nous avons vécu toute la journée d'hier dans une espérance un peu fiévreuse, examinant sous tous ses aspects les résultats incalculables donnés par la fin de la guerre amenés par un tel coup de théâtre. Puis ce matin il nous a fallu en rabattre, nous sommes retombés durement à terre après avoir volé en plein ciel des espérances. C'est une peine nouvelle à ajouter à toutes celles dont nous souffrons quotidiennement. Je ne sais pas trop encore qui a coupé les ailes à ce canard. On dit que le prêtre catholique allemand qui l'avait déposé hier matin entre les bras de monsieur le doyen au moment de dire sa messe l'a repris aujourd'hui dans des circonstances analogues. Charmant ! Charmant ! Mais comme il a bien volé, par la ville ce beau canard ! Tout le monde était au courant de la question, chacun en avait la primeur, l'un tenait la chose d'un docteur, l'autre d'un officier, le 3^{ème} d'un infirmier. Avec la mort d'Hindenburg, la reprise de Péronne etc... cela commence à faire beaucoup.

Je reviens d'une promenade du côté du rio de Tupigny sur la route de Fesmy. Il y avait au creux de la route près du rio une douzaine de grands et beaux peupliers qui faisaient en cet endroit abrité un petit coin de paysage charmant et rare. Quelle n'a pas été ma surprise de voir tous ces arbres abattus. Une équipe d'une douzaine d'ouvriers payés par les Allemands sur le compte de la commune, scie et coupe nonchalamment les bois à terre sous l'œil paternel d'un soldat allemand. C'était une véritable école de paresse. Comme nos ennemis s'entendent à ruiner moralement et économiquement notre pauvre pays ! On parle beaucoup de pourparlers échangés en vue de l'échange des prisonniers français en Allemagne. On dit beaucoup de choses plus ou moins vraies, attendons encore pour juger sainement la question.

12, 13 et 14 mai 1918

Il fait une température des plus désagréables. De la pluie, du vent froid. On se plaint beaucoup car rien ne pousse dans les jardins et par le temps qui vient, les jardins sont la suprême ressource. Pour ma part j'ai planté dans un terroir mis par M. Picard à ma disposition plus de 300 pieds de pommes de terre. Espérons que je pourrais récolter et que je ne verrai pas ma récolte volée soit par les Allemands, soit par mes compatriotes. On ne parle plus des difficultés entre l'Allemagne et l'Autriche, je reste persuadé qu'il y a eu quelque chose mais ce quelque chose a été rapidement étouffé par la volonté de l'Allemagne. Il est hors de doute que les peuples slaves sont durement opprimés par les Germains, qu'ils en souffrent, qu'ils murmurent aussi et que de la plainte ils ne sont pas loin de la révolte.

J'ai eu des nouvelles de mes chéris. Dieu soit loué, ils vont bien mais Jacques a eu cet hiver la rougeole. Pauvre petit chéri, il faut qu'il paie chaque année son tribut. Monsieur le baron Roeder est venu passer la journée de dimanche auprès de sa femme. Il est toujours délicat et très correct. D'ailleurs je n'ai fait que passer quelques instants avec lui. Sa femme est toujours

aussi très bien mais elle n'a pas cette finesse de sentiments, ni ces délicatesses que possèdent nos femmes de France. Depuis plus d'un mois, Marie lui fait son service avec beaucoup de soin et de zèle, elle attend encore le plus petit pourboire. Hier elle revient disant à Marie qu'elle a touché son mois « *Beaucoup d'argent* ». Marie tend son tablier, mais elle n'a pas compris. Dans sa chambre beaucoup de petites douceurs miel, gâteau, sucre etc... Marie attend toujours. Et pourtant Marie lui fait un service des plus soignés. Si rien ne vient comme pourboire, c'est moi qui augmenterai Marie. Nous avons les plus grandes difficultés pour vivre. Le ravitaillement est insuffisant, heureusement que je vis encore sur quelques réserves de pommes de terre, de riz et de haricots. En outre, les employés de magasin municipal du C.R.B fraudaient sur le poids de nos maigres rations et arrivaient ainsi encore à diminuer notre maigre pitance. Ils revendaient aux Allemands à de hauts prix, le riz, la graisse, le lard, le café. Des plaintes ont eu lieu et des coupes sombres faites mais un peu tard.

15 et 16 mai 1918

Temps superbe, nous entrons définitivement dans de belles journées, la verdure est merveilleuse, le soleil brille dans un ciel sans nuage, les jardins commencent à montrer leurs prémices. Quelle tristesse pour moi de me trouver seul dans un pays qui n'est pas le mien, privé de toutes les joies de la famille. Les journées passent, je me sens par instant devenir vieux, il me faut un grand courage et l'espérance de revoir les miens pour ne pas me laisser aller à une tristesse sans nom. Et rien dans la suite des événements ne vient nous dire que la délivrance est proche ! Tous les peuples sont usés, ruinés par la guerre, l'Autriche plus que tout autre. Le salut nous viendra-t-il de ce côté ? Il y a eu ces jours derniers une grande conférence au grand quartier général allemand où se trouve l'Empereur Charles et son chancelier. Que s'est-il décidé ? Les journaux allemands sont très laconiques, ils disent cependant que *l'Union* est plus étroite que jamais entre les 2 Empires.

Monsieur Eugène Picard a logé 2 princes prussiens, l'un d'eux est Joachim de Prusse. Les princes ont demandé à voir la famille Picard. On a causé de la guerre, on a demandé à M. Eugène Picard, maire, son opinion. En homme adroit, il s'est récusé et la conversation est tombée dans les banalités. Cependant les princes ont fait l'éloge de l'armée française et vivement critiqué l'armée anglaise qui manque de bons officiers. La question de l'Alsace a été effleurée, et comme toujours, on nous a dit que les Anglais garderaient Calais. La suite des princes se plaint beaucoup du bombardement des avions sur le front : les ordonnances et domestiques aspirent à la paix. Les princes arrivés le 14 au soir sont repartis le 16 au matin.

Hier, le délégué hollandais du C.R.B a dit à M. Picard « *Les Allemands sont foutus* » (sic). Cela nous a beaucoup étonné de la part du délégué, homme calme, sobre dans ses paroles et plutôt germanophile.

Décidément ma locataire a bien l'esprit allemand. Elle est toujours en très bons termes avec Marie mais pour la moindre contrariété qui lui arrive en ville elle parle de se plaindre à la kommandantur !!! Soyons prudents. J'ai planté ce matin un litre de haricots, je compte sur une belle récolte si le temps est favorable et si je ne suis pas volé ! Les nouvelles de la guerre sont insignifiantes, les troupes cantonnées dans notre pays le quittent peu à peu. On parle d'une nouvelle offensive allemande très prochaine.

17 et 18 mai 1918

La température est remarquablement belle, il fait même une chaleur au-dessus de la moyenne. Tout pousse à vue d'œil dans les jardins. Pourvu qu'un orage ne vienne pas compromettre ces récoltes que chacun surveille avec soin. Les pommes de terre que j'avais plantées dans le jardin de Delbar donnent les plus belles espérances, par contre les carottes et les salsifis sont complètement perdus. Je vais planter à la place des haricots. Tous les jours passent dans le calme le plus complet, aucun incident à signaler. Des troupes nombreuses se dirigent par chemin de fer vers le front, par contre d'autres en reviennent et remontent dans le nord par la *Chaussée Brunehaut*. Nous ne comprenons rien à ces mouvements qui sont pour nous, simples mortels, d'autant plus inexplicables que les journaux allemands sont depuis quelque temps aussi insignifiants que possible. On ne nous donne plus depuis 2 jours les communiqués anglais et français. Il y a un an nous en aurions tiré des conclusions favorables pour nous, mais maintenant cela nous laisse calmes !

19, 20 et 21 mai 1918

Fêtes de la Pentecôte. Il fait un temps superbe, un peu chaud même pour la saison, avec un léger vent de nord-est. Ces fêtes de la Pentecôte ont chez les Allemands une grande importance, ils doivent un peu la considérer comme la fête du printemps, réminiscence de vieilles coutumes germaniques. Ils décorent de feuillages le pas des portes, les entrées de maison. Aussi ont-ils mis à contribution le peu de branchages qui restent encore dans nos bosquets. Le lundi, ils ont tenu une espèce de fête champêtre dans un pré situé à quelques centaines de mètres de la ville, sur la route de Fesmy. Ils s'y sont rendus, musique en tête, dans de grands chariots ornés de branches vertes coupées. Sous ce rapport, ils sont un peu comme des enfants et s'amuse comme eux.

Cependant on annonce une nouvelle grande offensive. Peu à peu notre ville se vide de troupes, demain ou après-demain toute la division arrivée il y a 3 semaines de Villers-Bretonneux aura regagné son ancien front. Nous attendons tous avec anxiété les résultats de cette offensive que l'on nous dit devoir être plus formidable que la première, celle du 21 mars. Pendant ce temps notre aviation ne reste pas inactive, on a même l'impression que depuis quelque temps nous sommes supérieurs aux Allemands. Tous les jours nos escadres aériennes circulent sur le front et arrosent copieusement de bombes les gares et les cantonnements. Depuis vendredi, ces avions survolent Le Cateau, mais à de très grandes hauteurs, sans jets de bombes. Hier vers minuit une très puissante escadre a passé sur nos têtes. Nous avons été frappés de la régularité des moteurs, de leur bruit presque musical. Malheureusement dans les villes bombardées comme Cambrai et Valenciennes, Cambrai surtout, on a beaucoup de victimes civiles à déplorer. Les Allemands profitent de cet état de choses pour exciter contre les Anglais nos malheureux compatriotes mis à une rude épreuve par 4 ans de guerre et surtout par le martyre quotidien que nous subissons. Des esprits faibles - Piot- se laissent prendre à ces ruses grossières et vont déblatérant contre les alliés anglais.

Nouvelle perquisition suivie de réquisition pour le linge. Une équipe a opéré dans la rue du Maréchal Mortier. On a pris du linge de table, du linge de corps même, chemises et pantalons de femme. Ces messieurs visitent surtout les greniers et prennent des objets inutilisés pour le moment. En prévision d'une visite de ce genre j'ai remonté dans la chambre de la baronne mon ciel de lit et mon fond de lit pliés dans une caisse au grenier depuis mon départ de la banque. Tous les vendeurs en magasin de détail du C.R.B sont changés ; ces messieurs se retirent les

poches pleines. Il y a plus d'un an qu'on aurait dû faire cette exécution. Les difficultés de vie augmentent chaque jour, j'ai beaucoup de peine à composer le menu. J'ai encore planté presque 1/2 litre de haricots .

22 et 23 mai 1918

Les perquisitions suivies de réquisitions ont recommencé à nouveau. Cette fois les cambrioleurs, nouveau style, s'attaquent surtout aux linges et en particulier au linge de dames. Beaucoup de dames sont parties au début de la guerre laissant, soit à leur mari, soit à des personnes de confiance, la majeure partie de leur garde-robe. Ces messieurs s'en aperçoivent très bien au cours de leurs perquisitions et ils enlèvent tout ce linge inutile dès lors et « *À nous* » puisque la propriétaire a fui en France. On érige donc le principe de la prise de tout ce qui est laissé par le malheureux évacué de gré ou de force. On a, suivant ce principe, raflé toute la garde-robe de M. Cottiau, otage en Russie. Tout ce qui appartenait à Mme Cottiau, en France depuis le début de l'invasion, a eu le même sort. Dans une maison voisine, les maîtres étaient restés, mais ils avaient pris le soin de mettre tout leur linge le plus fin dans des caisses au grenier en vue d'un enlèvement rapide en cas d'évacuation. Tout a été raflé. Nouveau principe donc : « *Tout ce qui est dans les greniers ne sert pas et est à nous !* » Je me mets à bouleverser mon grenier et j'attends de pied ferme l'équipe des cambrioleurs.

Quoique le vent ait changé et soit depuis hier du sud-ouest, il fait toujours très beau et très chaud. Les nuits sont superbes, très claires, aussi nos avions continuent-ils à venir nous rendre visite régulièrement entre 23h et minuit. Le 21 au soir ils ont jeté des bombes sur le poste de télégraphie sans fil sans grand résultat, hier 22, nouveau jet de bombe assez près de la ville, mais je ne sais pas encore où. Nos avions ont dû être suivis par des avions allemands car nous avons entendu dans les hauteurs du ciel un combat à la mitrailleuse. Chaque fois que nos avions sont signalés, la sirène retentit lugubrement, mais comme nous sommes assez éloignés de la gare et que les canons anti-avions ont quitté la ville, nous n'avons donc plus à craindre les obus allemands qui retombent sans éclater et nous ne quittons plus notre lit. Pour ma part, en vue de me tenir prêt à toute événement, j'allume ma lampe et je lis jusqu'au moment où tout rentre dans le calme.

Un nouveau train est formé pour la France, mais avec stationnement indéterminé en Belgique. Quoique les voyageurs du train de février soient encore en Belgique où ils ont une existence très dure, il y a encore des amateurs pour ce nouveau train. Les nouvelles que j'ai de Joseph Delbar sont très mauvaises. On le considère comme perdu ! Le malheureux, parti par le train de février en compagnie de sa vieille mère, va sans doute finir sur un lit d'hôpital. Je me demande ce que la pauvre mère âgée et infirme va devenir devant un tel malheur.

Peu de nouvelles de la guerre, les communiqués allemands sont incolores. On ne sait si nos ennemis prennent une nouvelle offensive comme on l'annonçait. Certains mouvements militaires, comme le départ du Bataillon de La Garde pour le 21, sont décommandés. Le Général Foch prendrait-il l'initiative de la manœuvre ?

24 et 25 mai 1918

Hier et avant-hier tempête de poussière, vent, pluie, abaissement brusque, même considérable, de la température. Aujourd'hui le temps se remet quelque peu. Le soleil brille entre les nuages, il fait moins froid. Toute cette pluie, tombée sans orages a rafraîchi la terre

altérée par ces journées de chaleur anormale et les jardins ont un fort bel aspect. Je reviens de voir le carré de haricots que j'ai planté dans la pâture de M. Picard. Tous ont levé et ils ont le meilleur aspect. Quant aux pommes de terre elle ne se montrent pas encore. Tous ces jardins sans clôtures, disséminés sur les pentes légères qui entourent la ville, sont une proie bien tentante pour ceux qui ont faim ou encore ceux qui n'ont pas voulu se donner la peine de cultiver. On commence déjà à voler les premiers légumes tels que salade, épinard. Dans les jardins en haut de la rue de Fesmy entre la voie du tramway et celle du chemin de fer de Valenciennes, 3 femmes hier vers les 3h du matin ont été prises volant de la salade et vertement corrigées. Il faudrait une police très bien faite, mais on se trouve en face des plus grandes difficultés à cause de notre triste situation d'occupés. Nous sommes régis que par le bon vouloir de quelques militaires appliquant à leur gré des lois militaires et aucune loi civile tant française qu'allemande ne peut nous protéger. Nous, et tout ce que nous possédons, arrive à être la chose, non du vainqueur, mais de l'occupant. Nous avons bien entendu dire que la conférence de Berne avait réglé quelques questions nous concernant, mais nos ennemis avec cette bonne foi qui les caractérise, ont le plus grand soin de nous cacher les articles de cette convention qui ont trait à nous. Les journaux allemands - pas ceux du front - en parlent vaguement, la bonne *Gazette des Ardennes* est muette. Est-ce pour faire suite à ces conventions que le nouveau train est organisé, avec arrêt en Belgique ? Je ne sais pas, mais les amateurs sont de plus en plus nombreux. Joseph Delbar a écrit à son père. Sa santé va en déclinant, aura-t-il le temps de se faire soigner en France ? Il a d'abord été chez le curé du village, puis le séjour se prolongeant, on l'a logé avec sa mère dans la maison du jardinier de l'hospice, maison libre par suite du départ de l'occupant. Les conditions de vie sont très dures. Il a envoyé sa photo et celle de sa mère.

Nous ne connaissons que peu de choses au point de vue militaire, les communiqués sont quelconques, nous nous attendons toujours à une très violente offensive allemande. Avec le mauvais temps, les avions ne viennent plus nous visiter. Cambrai et Valenciennes ont beaucoup souffert des derniers raids. Un assez grand nombre de civils ont péri. Avec ce tact qui les caractérise, nos ennemis nous annoncent ces nouvelles de suite en ayant l'air de nous plaindre. Il va de soi que jamais les Allemands n'ont de pertes. Ma locataire donne naturellement dans ce travers, aussi hier m'a-t-elle annoncé l'accident de Valenciennes. Je lui ai répondu « *Egal c'est la guerre* ». Cette réponse l'a vexée et elle a mis fin à la conversation sur ce sujet.

26, 27 et 28 mai 1918

Nous voici de nouveau dans l'angoisse des inquiétudes. Hier au soir Piot m'annonçait que le bruit courait en ville d'une avance allemande de 15 kilomètres après une offensive prise au sud de Laon. Des Anglais qui se trouvaient là, venus des environs du Mont Kemmel ¹⁵², *auraient fui comme des lapins*. Cette phrase est une phrase à la Piot, un peu pour me faire aller car je défends toujours nos amis les Anglais et je vante leur ténacité. À vrai dire je taxais cette nouvelle de canard et je ne m'en inquiétais guère dans la soirée, mais ce matin le télégramme affiché me fit sortir de la quiétude dans laquelle je me trouvais. Ce télégramme assez laconique annonçait la prise du *Chemin des Dames* et des combats sur l'Aisne. Ainsi donc voici une nouvelle offensive commencée et les Allemands ont mis quelques heures à reprendre ce fameux *Chemin des Dames* conquis par nous si péniblement en des semaines. Que va-t-il se passer ? J'attends avec angoisse Le télégramme allemand ce soir. Quoique nous nous

¹⁵² Point culminant de la Flandre occidentale, entre Ypres et Bailleul.

attendions à ces offensives allemandes nécessaires à nos ennemis qui ne peuvent sortir de l'impasse dans laquelle ils se trouvent que par un coup de force, nous restons toujours confondus par cette même force que nous n'arrivons pas à briser. On dit que les Américains n'auraient pas tenu et que déjà 3.000 prisonniers de ce groupe d'alliés seraient à Laon !

Hier matin divers bruits couraient en ville : d'abord nos avions auraient bombardé les usines Krupp à Essen - 500 bombes lancées ; 1.200 victimes - puis on annonçait encore que Le Cateau serait bombardée dans la nuit du 27 au 28 par des avions anglais. Je n'ai pas ajouté foi aux bruits et je me suis endormi bien tranquillement mais vers minuit et demi la sirène s'est fait entendre. Force m'a donc été de prendre quelques précautions. J'ai allumé ma lampe et je me suis mis à lire en attendant les événements. 1h après le nouvel avertissement de la sirène, les avions revenaient de leur expédition, ils devaient être nombreux car on percevait très nettement le bruit des moteurs. Ils n'ont laissé tomber aucune bombe au Cateau et nous avons pu reprendre tranquillement notre sommeil interrompu.

Samedi 25, dans le courant de l'après-midi deux soldats de l'équipe des cambrioleurs se sont présentés pour réquisitionner le linge et en même temps perquisitionner. J'ai en ce moment peu de linge, toutes mes armoires étant plus ou moins dégarnies. Dans la chambre de l'Allemande, meublé à l'extrême par suite de divers prélèvements faits au grenier, on a peu fouillé. Dans le grenier, après avoir bouleversé la caisse de la layette de Jacques, bien regardé la garde-robe, fait la remarque que ma femme était partie, ces messieurs m'ont réquisitionné 2 fenêtres de rideaux tenturés pliés dans une caisse. Tout s'est borné là ! Comme toujours, Marie a fait preuve de beaucoup de calme et de sang-froid. Après le coup d'œil donné par ces messieurs sur la garde-robe de ma Lisa, j'ai pris le parti de liquider tout ce qui pouvait être enlevé. Heureusement que j'avais pris les devants pour la layette de Jacques, sans cela... !!! Dans mon quartier les perquisitions ont été anodines ; nous en aurons d'autres !

Le temps est toujours très beau, malheureusement les vents du nord-est doivent favoriser les attaques à gaz de nos ennemis.

29 et 30 mai 1918

L'avance des Allemands continue. Je viens de lire la ligne allemande du 29 au soir. En 3 jours nos ennemis ont avancé de 30 kilomètres. C'est une nouvelle et 3^{ème} brèche dans notre front, une nouvelle menace pour Paris. Deux pinces se dessinent, une du côté de Montdidier, l'autre du côté de Reims ; c'est la route classique des invasions sur Paris, la vallée de l'Oise et la vallée de la Marne. Pourrons-nous refouler l'invasion ? Les Allemands veulent en finir à tout prix, Paris est leur objectif. Le monde sera sauvé si les Alliés résistent et arrêtent la ruée. Nous voilà revenus aux mauvais jours de 1914. Puisse Dieu nous protéger et sauver une fois de plus la France. Nos troupes sont certes nombreuses et aguerries, mais la diversité de langue donne au commandement unique une infériorité marquée. Hier au soir nos ennemis annonçaient 25.000 prisonniers dont 2 généraux, l'un Anglais, l'autre Français. Le matériel abandonné doit être considérable. Attendons, le sort de la France et l'avenir du monde se jouent en ce moment.

Nous avons appris dimanche la mort de von Helldorf qui fut notre commandant de place de juillet 1915 à octobre 1917. Je n'ose écrire ici tous les mots ou mieux les épithètes de son oraison funèbre. Le temps est toujours superbe ; il semble que Dieu favorise les desseins de nos ennemis.

31 mai et 1^{er} juin 1918

Jours d'angoisse ! L'avance allemande continue en course folle vers la Marne. Les télégrammes du matin plus laconiques que la dépêche officielle nous plongent dans la consternation. Hier matin c'était la Marne atteinte, ce soir c'est la Marne franchie. Ce matin ce sont des progrès au sud de Noyon. Le libraire, les postes où se trouvent les bureaux de cette division qui se refait ici depuis 4 semaines, affichent aux vitrines de grandes cartes indiquant l'avance des armées allemandes. Soldats allemands et hommes du peuple se pressent autour. Les Allemands sont assez calmes, ils ne manifestent pas trop leur joie, les Français n'ont plus la belle assurance d'il y a 2 ans. Tous les visages sont inquiets. C'est que, ennemi comme homme de France, nous sentons de part et d'autre que la partie finale se joue et que le sort du monde va se décider. Tous suivant notre tempérament nous essayons d'envisager l'avenir.

Pour ma part, tout en faisant la part de mes pauvres nerfs, je reste cependant assez calme. Je prie Dieu dans les mains duquel j'ai mis toute ma confiance et j'attends la fin de cette gigantesque bataille. Les uns sont essentiellement optimistes, ils sont rares car tout le monde est inquiet. Ils pensent à la victoire de la Marne de 1914 et croient que nous nous trouvons dans la même situation. Pour d'autres, la partie est mal engagée et nous devons succomber sous la masse. Un fait reste acquis, Paris est très menacée. D'autre part, si les Allemands gagnent du terrain, ils doivent s'épuiser quelque peu et quoiqu'ils nous fassent des prisonniers - 45.000 - depuis lundi matin, les armées alliées ne sont ni en déroute ni très entamées. Je fais toujours confiance à nos généraux.

Toutes les nuits, nous sommes visités par des avions qui jettent des bombes sur la gare. Nuit du 30 au 31 mai, 5 bombes, quelques dégâts à la voie, au sémaphore, chez Simons, des wagons de détériorés. Nuit du 31 mai au 1^{er} juin, encore 5 bombes. On me dit que le magasin du conditionnement abritant du ravitaillement a été très endommagé. Vers 9h du matin aujourd'hui 2 violentes secousses, on croit à des explosions de munitions du côté de Solesmes. Dans le courant de la nuit, la Division de La Garde qui se reformait dans notre région est brusquement partie au front. La veille dans le courant de l'après-midi on avait réuni les jeunes recrues dans une pâture route de Fesmy entre le premier et le second pont et là on les avait fêtées au son de la musique, puis on avait fait des distributions de bière. Beaucoup étaient, le soir, abominablement ivres faubourg de Cambrai. Ils se trainaient dans le ruisseau.

2, 3 et 4 juin 1918

Les nouvelles sont moins mauvaises. À l'heure où j'écris ces lignes il semble que la formidable poussée allemande soit enrayée. Nos ennemis longent la rive droite de la Marne de Verneuil à Château-Thierry qu'ils doivent occuper et semblent vouloir s'avancer sur Paris en un vaste front qui part de Soissons à Château-Thierry. Reims défendue par une armée franco-anglaise ne bouge pas. Des combats acharnés se développent vers Villers-Cotterêts et La Ferté-Milon. Nos troupes font preuve de la plus grande vaillance, il nous semble que l'avance allemande est enrayée. Je me demande même si cette avance, si rapide au centre sur la Marne, n'est pas une chose voulue par le Général Foch. Attendons avec confiance, élevons une fois de plus nos cœurs vers Dieu et prions-Le de tout notre cœur de protéger et de sauver notre pays.

Ce qui nous console dans ces jours d'une angoisse si poignante c'est de penser que toutes les sympathies, tous les élans du cœur des peuples civilisés vont vers la France martyrisée. Cuba impose de 15 millions par an pour réparer nos pertes. Le Sénat américain parle de prendre à sa charge une partie des frais de guerre de la France. Tout le monde civilisé palpite d'inquiétude

pour Paris, tous les peuples luttent coude à coude pour la liberté, et par-dessus tout, plane plus belle, plus glorieuse, l'âme de la France.

Certains Allemands considèrent l'offensive comme arrêtée, d'autres disent même que cette marche si rapide sur la Marne aurait nui au développement d'une très forte offensive générale qui devait se déclencher au commencement de juin ! Depuis 2 nuits les avions ne survolent plus Le Cateau. Samedi matin premier juin vers 8h30 nous avons ressenti deux fortes secousses. Le lendemain dimanche nous apprenions que d'immenses dépôts de munitions et de grenades à gaz sautaient à Blanc-Misseron. On parle de 150 civils et de 400 Allemands de tués. L'incendie dit-on se propage sur un front très étendu, des détonations vont en se succédant, les gaz se répandent dans la contrée, on fait évacuer des villages. Les Allemands racontent que des ouvriers auraient accidentellement provoqué l'explosion en manipulant maladroitement une caisse de détonateurs. D'autres disent que l'explosion est due à des bombes d'avions.

Hier j'ai reçu des nouvelles de mes chéris par une carte de Porez datée du 25 avril. Dieu soit béni et loué. Ma locataire dans cette période troublée est très calme, elle a eu le tact de ne pas me parler de la guerre. Samedi elle avait dit à Marie qu'elle pourrait être appelée à Valenciennes, hier elle a annoncé qu'elle ne partirait pas. Allons, tant mieux, on n'aime guère changer quand on a quelqu'un de bien. On dit que les évacués du train de février en Belgique partent régulièrement. Quand ils auront tous gagné la France, ceux inscrits et acceptés au dernier train iront en Belgique, sans doute fin juillet.

5 et 6 juin 1918

Il fait toujours un temps très beau avec un vent de nord-est qui malheureusement dessèche la terre et rend précaire la culture des petits légumes. Il n'y a pas encore trop à plaindre mais les jardiniers demandent de l'eau. Pour les pommes de terre et les haricots tout va bien et la récolte promet beaucoup.

La situation militaire paraît se stabiliser et quoique nos ennemis fassent les plus violents efforts pour élargir leur gain de terrain sur les ailes, ils n'arrivent qu'à des résultats qui ne sont pas en rapport avec leurs pertes. Nous attendons ici avec plus de calme et nous nous reprenons à prendre espoir quoique nous ne percevions nullement la fin du drame.

Pour ma part, je vois avec angoisse les dernières années de ma vie couler loin des êtres qui me sont chers dans la tristesse et l'inaction. Dieu merci j'ai de temps à autre des nouvelles de mes chéris. Dieu nous protège et je ne cesse de L'en remercier. Aujourd'hui encore j'ai su qu'ils allaient tous très bien.

Depuis 2 nuits nous n'avons pas eu la visite des avions ; cette nuit du 5 au 6 ils sont revenus au Cateau. À deux reprises la sirène a signalé leur passage, 2 bombes ont dû être lancées dans les environs car nous avons entendu des explosions éloignées. Si Le Cateau ne souffre pas des bombes par avions, il n'en est pas de même de Valenciennes et de Cambrai où des bombes sont lancées toutes les nuits causant des dégâts et des pertes de vies humaines. Il faut dire que nos ennemis mettent leurs dépôts de munitions au centre de nos villes, abusant lâchement de notre triste situation. Nous verrons plus tard comment les peuples jugeront cette manière de faire la guerre.

M.M Picard et Seydoux ont été mardi à Cambrai pour le service de la Chambre de Commerce. Il y avait 2 mois qu'ils n'avaient pu aller à Cambrai. La ville leur a paru avoir encore plus souffert depuis leur dernier voyage. Beaucoup de maisons sont éventrées par les bombes, certains quartiers n'ont plus de vitres, la population souffre beaucoup du manque de nourriture. Cambrai, ville de culture de légumes en manque : tout ayant été réquisitionné par nos ennemis. Certains produits atteignent des prix fous : on paie 50 francs le kilo de beurre, on a donné 100 francs pour un litre d'huile. Le Conseil Municipal est très déprimé : les dégâts causés par les avions, les réclamations qu'il subit de ce fait de la part de la population, lui font par moment perdre pied. N'avait-il pas résolu de faire signaler l'arrivée des avions alliés par des guetteurs civils postés sur des clochers de la ville. Il a fallu lui rappeler que cette manière de procéder le rendait complice de l'ennemi. Par contre certains citoyens, parmi lesquels se trouve l'archevêque, font preuve du plus pur patriotisme. Mon collègue Desroy va très bien.

Aujourd'hui, réunion des délégués du C.R.B sous la présidence du Capitaine Neuerburg. À l'heure où j'écris - midi - la séance a lieu. Ensuite, déjeuner chez M. Picard. Je ne sais si ces messieurs arriveront à améliorer notre ordinaire, mais nous sommes de plus en plus réduits à la portion congrue. Heureusement que j'ai de temps à autre un morceau de viande dont le cours varie de 6 à 8 marks le kilo !

7 et 8 juin 1918

Je commence un peu à respirer et je ne vis plus dans les angoisses. L'avance allemande entre la vallée de l'Oise est celle de la Marne paraît définitivement enrayée. Nos troupes depuis deux jours résistent victorieusement aux assauts furibonds des Allemands qui voudraient à tout prix gagner du terrain dans la direction de Paris. Il n'y a pas d'affolement à Paris, ni en France, le gouvernement dans la main ferme de Clemenceau sait ce qu'il veut et où il va. Malheureusement je me demande si nous sommes en force pour reprendre immédiatement le terrain perdu. Je ne le crois pas, et nos ennemis viennent encore de nous amputer d'un beau et riche morceau de notre France ! Une fois de plus notre sang a coulé sur notre pays, pour l'humanité et la civilisation.

Dans la nuit du 6 au 7, visite d'avions. La sirène a retenti 3 ou 4 fois, mais je ne me suis pas levé. J'ai vaguement entendu des détonations. Le lendemain, j'ai appris qu'un de nos avions avait bombardé avec succès des postes d'aiguillage de la gare. Il a essayé aussi, mais sans résultats, de détruire près du pont de Saint-Bénin, l'usine des Eaux de Caudry. On parle de 8 Allemands grièvement blessés, pas de civils. Ce qui a frappé ceux de nos concitoyens qui se sont levés, ce sont les dispositifs lumineux de nos avions. Sous l'avion, au moment où il plane avant le jet de bombe, se détache une espèce de bolide extrêmement éclairant qui se soutient dans l'air une dizaine de minutes. Toute la surface du sol est éclairée avec une intensité inouïe. Ces visites d'avions nous réconfortent, nous avons l'impression de posséder dans cette arme une supériorité manquée depuis 2 mois.

Le temps est toujours très beau, cependant le vent a quitté le nord-est pour le sud-ouest. Nous attendons avec impatience un peu de pluie pour nos jardins. Depuis une quinzaine, grand émoi à la kommandantur au sujet d'un transport de cadavre en Allemagne. Le père d'un soldat allemand venu ici pour ramener le corps de son fils s'est trouvé devant un cercueil vide au moment de l'ouverture ! Il y a cependant un ordre si admirable chez nos ennemis ! En surface ! Bref, après avoir déterré une vingtaine de cercueils on s'est arrêté, puis l'affaire a repris hier.

On a exhumé dans notre cimetière un prisonnier civil enterré le même jour que l'Allemand manquant. Comme l'Allemand était amputé d'une jambe et que notre pauvre civil était intact, force a été de le remettre dans sa dernière demeure. Mais les Allemands sont têtus, ils vont bouleverser leur fameux cimetière d'honneur !

La réunion du des membres du C.R.B n'a donné d'autre résultat que de nous annoncer une diminution de ration de pain !!!

9, 10 et 11 juin 1918

Depuis hier matin 10, nouvelles inquiétantes. Les Allemands font une offensive du côté de Noyon au sud-ouest. Le télégramme affiché le 10 au soir annonçait la prise des hauteurs au sud de Cuy et 8.000 prisonniers. Une fois de plus nos ennemis conduisent la guerre. La défection de la Russie nous a mis à mon avis dans une posture plus difficile, dans une situation plus grave peut-être qu'avant la bataille de la Marne en 1914. Le mur qui protège Paris est plus que rompu, nos armées s'épuisent en contre-attaques dont le résultat est insignifiant, s'effritent par le nombre de prisonniers faits et en arriveront un jour à perdre leur excellent moral. Nous devons mettre toute notre confiance dans le talent de nos généraux et l'aide américaine. On parle d'un million d'Américains sous les armes en France. Que vaut cette armée ? Comment est-elle composée ? Ces cadres sont-ils suffisamment instruits ? Je reste effrayé quand je compare à la formidable machine allemande les armées courageuses mais disparates des Alliés. Nos ennemis veulent imposer la paix au monde avant l'hiver, avant l'organisation complète américaine, avant le réveil de la Russie. Dans un vent de folie, leurs soldats courent à l'attaque. Quand seront-ils épuisés ? Attendons, prions Dieu, ayant confiance.

Depuis quelques mois, l'abbé Méresse curé-doyen du Cateau, très souffrant des suites des inquiétudes causées par la guerre a dû réduire son ministère au strict nécessaire. Il est remplacé en grande partie par monsieur l'abbé Peuvion, curé de Cartigny, village de la Somme maintenant totalement détruit. Doué de beaucoup de talent oratoire, animé d'une grande âme, toute française, il avait été enlevé par les Allemands sans raisons suffisantes de sa cure en 1916. Il fut mis en observation d'abord à Saint-Quentin quelques mois, puis il vint au Cateau. Il essaya de gagner la France par train d'évacués en 1917, mais il fut impitoyablement rayé des listes. Depuis lors il exerce ici son ministère. Presque tous les dimanches il nous fait un serment assez court, mais bien composé et toujours marqué au coin du plus ardent patriotisme. Celui de dimanche 9 était particulièrement remarquable. Tous ceux qui, comme moi, eurent le bonheur de l'entendre, sont sortis de la maison de Dieu réconfortés et plus confiants dans les destinées de la France !

Nous avons eu lundi un peu de cette pluie que nous attendions si impatiemment depuis presque un mois. Malheureusement cette pluie n'a duré qu'une vingtaine de minutes. Depuis, les vents qui étaient à l'ouest sont remontés dans le nord, le baromètre est en hausse, nous allons de nouveau vers la sécheresse. Chez moi, difficultés entre Marie et ma baronne. Ma baronne à plusieurs reprises n'avait pas eu le courage de descendre jusqu'aux W.C et alors... dans le seau à toilette. Une première fois, puis une seconde ; Marie ne dit rien, mais la semaine dernière elle laissa le seau 24h sans le vider. Depuis lors Madame fait la tête, Marie de même. Ce matin Marie n'a pas été comme de coutume frapper à sa porte à 6h, c'est moi qui en ai pâti, car Madame a fait tant de bruit exprès avec les portes - armoire, chambre et rue - que je n'ai pu dormir comme je le fais chaque jour jusqu'à 7h30. Cela m'est bien nécessaire car j'ai parfois

des insomnies assez longues. Cet état de guerre dans mon intérieur m'ennuie beaucoup. Je crois ma locataire très personnelle, très égoïste. Jusqu'ici Marie, qui lui fait un service très soigné, n'a pas reçu le plus petit pourboire, ni la moindre gâterie, or l'armoire de cette gourmande regorge de friandises aimées des femmes.

Le bruit court que nos ennemis feraient revenir les évacués dans les pays ravagés de la Somme. On parle de repeupler Saint-Quentin, ville entièrement pillée, dévastée, où tous les foyers sont détruits et qui plus est se trouve sous le feu de nos avions ! Comment qualifier cette mesure, surtout si elle est imposée par la force !

12 et 13 juin 1918

L'offensive allemande déclenchée sur le front de (.....) qui s'étend de Montdidier à l'Oise, n'a pas eu pour nos ennemis les résultats qu'ils escomptaient. Ils ont fait 13.000 prisonniers, avancé de quelques kilomètres mais ont subi des pertes énormes. Cette fois c'est un succès très mince comparé à ceux des 3 précédentes offensives. J'attends avec impatience les communiqués français.

Le temps est toujours très beau mais pas de pluie, les jardiniers voient avec inquiétude cette sécheresse persistante. Aujourd'hui les vents qui étaient du nord nord-est depuis longtemps passent au sud, on peut espérer de la pluie mais le baromètre reste très haut.

Nos ennemis ont fait passer une circulaire chez tous les industriels pour leur demander l'évaluation du matériel démoli ou enlevé. Nous nous demandons ce que cache cette nouvelle mesure. La fameuse équipe des cambrioleurs pour le linge et autres objets tissés a quitté Le Cateau hier, elle a établi son quartier général à Bavay. Nous recevons des nouvelles de nos malheureux concitoyens évacués depuis 4 mois en Belgique sous la promesse de gagner la France. Beaucoup demandent à revenir au Cateau et du nombre le malheureux Joseph Delbar dont la santé doit décliner de plus en plus. La misère en Belgique est sans nom, tout s'achète à des prix inouïs. Les ressources des malheureux évacués sont maintenant épuisées, ils meurent presque de faim. On dit que depuis quelques jours les trains repartent pour la France. Espérons que leur long martyre est terminé ! Ici, quoique nous manquions de beaucoup de choses, la vie est encore supportable, on vit ! Depuis quelques temps le tabac est introuvable, on en est réduit à fumer les feuilles d'une plante nommée communément *Pas d'Âne*, du pied de cheval. J'ai commencé à faire sécher de ces feuilles et je vais en fumer comme tout le monde.

14 et 15 juin 1918

Journée calme, les avances allemandes sont enrayées sur tous les fronts. Nous avons même dû, par nos contre-attaques, regagner du terrain car le communiqué allemand du 15 au soir parle de canons perdus. Les difficultés de vivre augmentent de jour en jour, le Ravitaillement Américain est insuffisant et les jardins ne donnent encore que très peu de légumes. Les œufs sont introuvables, on vend le beurre 10f la livre et encore il faut nous estimer très heureux. Je suis obligé de faire beaucoup de pas et de démarches pour arriver à trouver quelques légumes frais, Marie n'ayant aucun souci de tout ce qui concerne la nourriture. Comme boisson je prends une sorte de bière fabriquée dans un estaminet en face du cimetière, c'est mieux que de l'eau ou du tilleul. Le baromètre baisse petit à petit, le vent est du nord-ouest, le temps se brouille par instants mais il ne pleut toujours pas. Le représentant de la Maison de Banque Verley paie les coupons des titres neutres avec un change qui varie de 30 à 40%. Si encore il se bornait à

attendre le client, passe encore, mais il fait des démarches auprès des personnes qui ont conservé leur portefeuille. On paye donc, en bons de ville, avec un change énorme ces coupons que les Allemands encaissent en or sur les places neutres. Quel acte de patriotisme ! Je m'efforce de dévoiler ces manœuvres et je mets les ignorants en garde contre cette remise effective d'or à nos ennemis. Je me demande comment on arrivera à régler toute cette circulation de papier-monnaie.

16, 17 et 18 juin 1918

Dimanche 16 nous avons tous eu au Cateau une des plus violentes impressions de la guerre. Il était environ 4h de l'après-midi, nous sortions de la maison de M. Eugène Picard, messieurs Boudart, Seydoux les frères Picard, madame Eugène, mesdemoiselles Ponsin et moi et nous nous disposions à prendre la petite ruelle de Vendegies pour faire la traditionnelle promenade du dimanche, quand une femme que nous ne connaissions pas crie à M. Émile Picard :

- *Le docteur Humbert , voilà le docteur Humbert !*

Nous nous retournons et nous voyons venir, du côté de la gare, sur le trottoir opposé le docteur accompagné d'un officier allemand. Grand, élancé, un peu maigre mais si chic, si crâne dans le joli uniforme bleuté, le bonnet de police sur l'oreille, le médecin-major se précipite dans les bras de M. Émile Picard qui allant vers lui a traversé la rue. Nous nous tenons sur le trottoir opposé car sachant prisonnier le docteur nous ne voulons créer aucun embarras à M. Émile Picard qui en sa qualité de maire va pouvoir se trouver sans doute constamment avec lui. Mais les promeneurs du dimanche s'arrêtent, la nouvelle se répand comme une traînée de poudre, l'officier allemand s'inquiète de voir tout ce monde. On entre un instant sous la grande porte de la maison Tamboise puis M. Picard arrive chez lui en compagnie du docteur et de son officier. Là Mlle Thérèse Ponsin qui parle allemand est appelée pour servir d'interprète. Nous pouvons tous serrer la main à notre ami, puis M. Picard en compagnie de l'Allemand et de son prisonnier va à la kommandantur pour se mettre en règle. Nous, pendant ce temps, nous attendons la suite des événements chez M. Émile Picard. En ville l'émotion est à son comble ! La rue du Marché aux Chevaux où se trouve la kommandantur est déjà noire de monde. De loin nous voyons un mouvement dans la foule et nous apercevons le groupe qui se dirige vers la rue du collège où se trouve la maison du docteur Humbert. Le temps passe, nous commentons l'événement, inquiets de voir tout ce mouvement populaire qui certes va indisposer nos ennemis et nous empêcher de voir notre ami comme nous le voudrions. Enfin ils reviennent dans la rue du Maréchal Mortier et les voilà qui entrent chez monsieur Émile. L'officier allemand, commandant du camp où est interné le docteur Humbert, est alors accompagné du lieutenant de la kommandantur, d'un soldat parlant très bien le français. Dehors la foule s'amasse de plus en plus dense devant la maison. Certaines personnes veulent entrer, la porte est condamnée. Dans le petit salon, nous nous pressons autour du docteur, très gardé à vue par les officiers. Je puis les voir de plus près, il est violemment impressionné, son émotion est d'autant plus visible qu'Humbert est un nerveux, un tendre et un délicat. Il essaye de manger un quartier de tarte qu'on lui a apporté, cela ne passe pas point. Il a 4 galons, deux barrettes de décorations, la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre. Je lui demande :

- *Votre mère ?*

- *Elle va bien, ma femme, Jacques, tous bien.*

Les demandes de renseignements, de santé se croisent, il répond de son mieux.

- *Létrillard ? Mort. Lequette ? Mort.*

Nous voudrions l'interroger davantage, son émotion augmente encore de voir tous ces malheureux, opprimés depuis 4 ans par la plus dure des servitudes. Pendant un moment d'inattention M. Seydoux et moi, nous nous glissons plus près de lui.

- *Eh bien ?*

Nos yeux disent tout et lui entre haut et bas :

- *Cela va bien, ayez confiance, les américains arrivent en foule.*

Mais les officiers, surtout le commandant du camp, s'impatientent. La foule augmente sous les fenêtres ; avec raison nos ennemis craignent de se mettre en mauvaise posture à l'égard de leurs chefs. Les paquets sont prêts, une dernière poignée de main, il faut se quitter. Le dolman bleu ciel disparaît suivi de la foule. Quant à nous, peu à peu, nous rassemblons nos esprits et voici ce que nous arrivons à reconstituer.

Le docteur Humbert, médecin-major au front de Noyon a été fait prisonnier le mardi 1^{er} juin dans l'offensive que les Allemands viennent de faire entre Montdidier et Noyon. Transporté au camp de Fresnoy-le-Grand, sans doute a-t-il rendu quelques services au commandant de ce camp, car ce dernier très aimablement lui a permis de venir avec lui au Cateau. Depuis sa captivité, il est très bien traité, mais meurt littéralement de faim. En plus on lui a pillé tout son linge. Il comptait partir sous peu pour Karlsruhe et être échangé dans 2 mois. Monsieur Picard l'a remis dans la voiture qui doit le ramener au camp, il était accompagné d'un boy, petit nègre de 14 ans portant l'uniforme. Au départ il a bien embrassé Picard, il lui a encore bien dit : « *Confiance !* » L'émotion ici n'est pas près d'être calmée, on fait dire au docteur ce qu'il n'a jamais dit. La conduite des Allemands en général et des employés de la kommandantur en particulier a été des plus correctes. Grâce à deux excellents serviteurs restés ici, le docteur trouve sa maison en assez bon état. Quand reviendra-t-il exercer ici ? Pas avant une année pense-t-il. Armons-nous donc de résignation et de patience, sachons attendre jusqu'à la victoire !

Calme sur notre front, mais offensive violente sur le front italien, offensive qui jusqu'à présent paraît avoir peu de succès. Cependant nos ennemis annoncent 16.000 prisonniers. Il faut attendre.

Le temps est toujours très dur, froid même, avec des alternatives de chaleur et de froid. Le vent passe brusquement du nord au sud, de l'est à l'ouest. Hier il a un peu plu, pour le plus grand bien des jardins qui commencent à souffrir beaucoup. La question de nourriture nous inquiète de plus en plus, le Ravitaillement Américain tend à diminuer.

19 et 20 juin 1918

Temps variable avec quelques averses qui font le plus grand bien aux jardins, malheureusement il n'est pas encore tombé assez d'eau dit-on pour les pommes de terre. Ce matin, le vent a une tendance à remonter vers le nord et le baromètre est en hausse. Les dernières nouvelles que nous communique *La Gazette de Cologne* semblent indiquer que les Austro-Allemands ont fait une très violente offensive sur tout le front italien. Cette offensive qui a coûté très cher aux Autrichiens n'a donné jusqu'à ce jour aucun résultat tangible. Les Italiens, avec quelques éléments de troupes françaises et anglaises, ont vaillamment résisté. On peut espérer que l'effort est dès lors enrayé. Qui nous dit que cet insuccès n'aura pas une répercussion sur les éléments slaves d'Autriche déjà très troublés ?

Je crois que ma locataire va définitivement me quitter. Elle a dit hier à Marie qu'elle devait aller diriger des dames allemandes à Fresnoy-le-Grand. Son départ semblerait fixé au vendredi 28 juin. Je suis assez contrarié de cet incident, depuis 2 mois et demi que cette Allemande était chez moi, je n'avais eu aucun ennui et j'avais mené une existence assez calme. Je vais maintenant retomber dans les logements de passage ou avoir quelques officiers inconnus agrémentés d'une ordonnance. Il faudra tout verrouiller, tout cadenasser et craindre les ennuis toujours possibles avec une jeunesse comme Marie.

Nouveau rappel du salut du aux officiers allemands, le salut supprimé pendant que l'A.O.K était ici a été remis en vigueur il y a 15 jours. Comme un certain nombre de nos concitoyens n'observaient pas l'ordonnance, le commandant a augmenté les peines et rendu les municipalités responsables.

Quelques-uns de nos bons cultivateurs qui mouillaient trop leur lait ont été frappés de très fortes amendes et leur nom affiché. Personne ne les plaint car tous ces gens-là se livrent à une spéculation éhontée, même sur nous. Le lait que les malades et les enfants reçoivent ici n'est plus du lait mais de l'eau !

21 et 22 juin 1918

Hier 21 juin j'ai assisté le matin à 7h à la messe que j'ai fait dire à l'occasion de l'anniversaire de nos fiançailles. Comme j'ai prié Dieu ! Mais comme aussi mon âme a été assaillie pendant toute la journée de souvenirs tour à tour tendres et douloureux. J'ai vécu pendant cette journée heure par heure tous ces moments charmants d'une journée de fiançailles. Rien n'est plus doux à se rappeler que cette aube d'amour ! Je me revois en compagnie de ma mère, entrant pour la première fois dans le salon de la rue de Joinville, attendant avec émotion l'arrivée de la mère de celle qui devait être toute ma vie. Puis c'est la causerie intime des deux mères qui n'ont rien trouvé de mieux à se dire que de s'embrasser en pleurant un peu. Le soir, après mon travail fini à la banque, repas tout intime, tout familial mais si soigné et si bien ordonné ! Enfin, nos deux âmes qui se connaissent mieux, se pénètrent, se donnent déjà. Je la revois, aucun détail de sa physionomie heureuse ne m'échappe, je puis encore dire après 12 ans tous les détails de son corsage. Et pendant le repas, côte-à-côte, sa main souvent prenant ma main ! Tout a fui maintenant, elle est toujours dans la même maison au milieu de sa mère, de ses sœurs, entourée de tous ces objets familiers qui nous entouraient. Je suis seul ici et je pleure mais la pensée du devoir accompli me soutien, l'espoir des jours meilleurs me fait prendre courage. Je sais qu'elle et notre cher Jacques ne souffrent pas ce que nous souffrons ici et je suis presque consolé ! Que Dieu nous protège.

Peu de nouvelles de la guerre, l'offensive autrichienne me semble un fiasco complet. Calme sur le front où les troupes américaines commencent à se montrer. Les communiqués français et américains nous les signalent un peu partout, près d'Amiens, de Château-Thierry, dans les Vosges, sur la Woèvre. On a l'impression que Foch compose une armée de réserve avec les meilleurs éléments des troupes alliées. Par contre, on signale des troubles en Autriche, troubles dus à la diminution des vivres. D'autre part, les socialistes gouvernementaux allemands manigancent des combinaisons de paix pour nous énerver et nous désunir. Tous les articles tendent à ce but depuis 8 jours.

Au Cateau, grande affluence de jeunes gens et jeunes filles venus des régions voisines passer leurs examens, brevet, brevet supérieur, brevet pédagogique, sous la direction de l'inspecteur

primaire de Cambrai. On compte 120 candidats ! À Cambrai la semaine prochaine auront lieu des examens semblables, mais dans les caves d'une brasserie à cause des projectiles journallement lancés sur la ville par nos avions.

23, 24 et 25 juin 1918

Je ne sais pas si de mémoire d'homme on a vu une température aussi froide que celle que nous traversons en ce moment. Depuis 3 jours, le vent souffle d'une façon ininterrompue pendant la journée et dans des directions différentes, tantôt du nord tantôt du sud, souvent de l'ouest. Le peu de soleil qui nous arrive entre deux nuages est pâle et froid comme un soleil de février ; la terre sous ce vent âpre se dessèche, les légumes se racornissent, jaunissent, tout végétal, rien ne fleurit. La pluie que nous attendons vainement tombe vers le soir pendant quelques instants, puis le ciel s'éclaircit au moment du lever de la lune. Les nuits sont claires et très froides, il gèle presque. Nous sommes d'autant plus inquiets de cette situation que le Rationnement Américain va en diminuant de plus en plus. Pour la première quinzaine de juillet on peut compter que nous recevrons en nourriture de quoi vivre exactement pendant 2 à 3 jours ! Que nous donnerons les jardins ? On dit que par ce froid les pommes de terre nouvelles sont très rares. J'ai payé un pot de petit pois non écossés 1,75f juste pour une personne. Je suis très inquiet, je vais être obligé de faire appel à mes petites réserves. Les œufs sont introuvables. Voilà plus de 2 mois que je n'ai pas eu d'œufs. Quant au beurre, je ne sais plus ce que c'est. On le vend 25 francs le kilo et on ne m'en apporte pas. Toute notre consolation est de penser que cet été si froid cause aussi de terribles ravages en Allemagne, ce qui va peut-être hâter les choses. L'offensive autrichienne a été un fiasco complet, les Autrichiens ont abandonné toutes les positions conquises et repassé la Piave. Cet événement joint à la famine qui règne en Autriche et aux nombreux tiraillements connus de la monarchie austro-hongroise, pourrait bien désunir les deux alliés.

Sur notre front peu ou point de nouvelles. Quoique depuis plusieurs nuits nous entendions le canon d'une façon très violente, aucune indication dans les communiqués. On parle d'une nouvelle offensive allemande très prochaine.

26 et 27 juin 1918

Journée calme. Hier 26 le temps était toujours extrêmement froid, aujourd'hui les vents sont passés par le sud dans l'ouest et la température est plus normale. Les jardins souffrent beaucoup, la végétation se trouve arrêtée du fait du froid. Les pommes de terre hâtives ne donneront que très peu. On craint pour les haricots, ceux que j'avais plantés et qui avaient très belle apparence commencent à souffrir. D'autre part on vole beaucoup dans les jardins, vols commis encore plus par les civils que par les Allemands très peu nombreux en ce moment au Cateau. On peut se demander avec inquiétude comment on va vivre. Voici à titre documentaire le rationnement pour la première quinzaine de juillet.

Crème de féculents	100 g	Choucroute	500 g
Légumes secs	300 g	Café	150 g
Céréoline	300 g	Céréoline	100 g
Graisse	750 g	Cacao	50 g
Lard	300 g	Sucre	250 g

Au total pour 15 jours 2,8 kg ! Avec 325 grammes de pain par jour ! La viande salée est supprimée.

Les communiqués sur notre front sont nuls. Les Italiens ont fait repasser la Piave aux Autrichiens, c'est une belle victoire qui je le crois va avoir une répercussion considérable en Autriche. Déjà le ministère a démissionné et on annonce des troubles graves à Vienne et à Budapest. Le peuple autrichien va-t-il enfin voir qu'il se bat pour le Roi de Prusse ?

Les nuits froides et très éclairées par la lune nous ramènent des avions amis. Nous sommes réveillés par la sirène, mais il n'y a pas de jets de bombes. Toute la nuit aussi le canon se fait entendre dans la direction d'Arras, mais sans résultat apparent sur les communiqués.

28 et 29 juin 1918

Ce matin à 7h moins le quart a eu lieu la messe ordonnée par le Pape pour la paix dans toute la chrétienté. Beaucoup de fidèles ont prié Dieu de tout leur cœur à cette messe, beaucoup de supplications sont montées vers Dieu ! J'ai uni ma voix à celle des fidèles. Espérons que le Seigneur nous entendra et donnera à notre France si vaillante et si meurtrie une paix honorable. Souhaitons que sous peu le bien triomphe du mal. L'humanité a assez souffert du crime de ceux qui ont érigé le principe de *la force prime le droit* et violé toutes les conventions comme tous les traités. En principe, la messe devait être dite à 7h du matin très précisément et revêtir un certain caractère de solennité, mais nos ennemis comme toujours d'ailleurs, ont éprouvé le besoin de nous tracasser. Ils ont exigé l'église pour 7h30 au plus tard, force a donc été d'avancer l'heure de la messe et ce au dernier moment, et de l'écourter.

Nos amis Picard, Seydoux et Marchandise sont revenus de leur voyage de Maubeuge pour le C.R.B. De leur conversation il ressort que le ravitaillement, par suite du manque de fret et de la pénurie générale de denrées alimentaires, ira de mal en pis et que nous aurons dans l'avenir beaucoup à souffrir. D'autre part leurs impressions sur la marche générale des affaires des alliés est bonne. Des officiers allemands, dans leurs conversations, n'ont pas caché les inquiétudes causées par le manque de résultats des offensives autrichiennes et la marche des événements intérieurs qui pouvaient en découler. Enfin des journaux allemands attaquent vivement le ministre des Affaires étrangères Kuhlmann, tant pour sa paix avec la Russie qui ne donne aucun résultat que pour son dernier discours au Reichstag. En plus, des renseignements venus de Hollande montrent les états des puissances centrales comme acculés aux dernières extrémités par suite du manque de matières premières indispensables à la vie comme à certaines parties de la guerre. Beaucoup pensent qu'on ne recommencera pas un 4^{ème} hiver.

Ma baronne, locataire forcée depuis le 10 avril a quitté sa chambre hier 28. Si je n'ai pas eu à me plaindre d'elle pour la manière dont elle s'est conduite pendant ce laps de temps, Marie par contre n'a nullement à s'en louer. Cette baronne - baronne du seul fait de son mariage - a agi comme la moins éduquée des petites bourgeoises de France n'aurait pas agi. Marie lui a fait un service des plus soignés pendant près de 3 mois et elle a reçu pour tout pourboire en partant... une poignée de main ! Égoïste, gourmande, avare telle s'est révélée la première allemande que j'ai logée. Son armoire regorgeait de friandises, jamais elle n'en a offert à Marie. Elle avait du pain blanc en trop et elle savait bien que nous en manquions, plutôt que de reconnaître les attentions dont elle était l'objet en nous le donnant, elle aimait mieux le revendre à quelques personnes du lavoir. Le lait qu'elle avait en trop, elle le laissait tourner !

Par contre son mari le baron Roeder von Diersburg m'a toujours donné l'impression d'un homme délicat et bien élevé. Sans doute aveuglé par l'amour qu'il porte à sa femme ne voit-il pas tous les défauts dont cette poupée scandinave est affublée. Mais cela viendra quelque jour et je plains ce pauvre homme !

30 juin, 1^{er} et 2 juillet 1918

Toujours de la sécheresse mais une température plus chaude. On se plaint beaucoup du manque d'eau dans les jardins, les pommes de terre hâtives se dessèchent et meurent sans produire. On craint même de voir les pommes de terre d'hiver subir le même sort si cette sécheresse persiste encore pendant quelques jours. Rien n'indique un changement de temps, le baromètre est toujours haut, les vents sont de l'est. Depuis quelques jours on signale certains symptômes de lassitude chez nos ennemis. L'insuccès de l'offensive italienne est pour beaucoup dans cet état d'esprit, puis la misère augmente chaque jour de plus en plus en Allemagne où le manque de tous les objets de première nécessité se fait de plus en plus sentir. D'autre part, des cas nombreux de grippe, genre grippe espagnole sont signalés sur le front. Tout autre est l'état d'esprit des soldats français. Un assez grand nombre de ces derniers, prisonniers dans les combats que nous avons livrés en juin dernier, arrivent à s'enfuir des camps de Ham et de Fresnoy. Ils passent par notre ville par groupes de 2 ou 3, se cachent le jour, voyagent la nuit et parviennent à gagner la Hollande par la Belgique où, dit-on, des agences fonctionnent assez régulièrement. Tous nous disent combien ils sont bien traités en France, quelle confiance ils ont dans leurs chefs et nos alliés. Tous ont une haine profonde de l'Allemand et combattent pour la patrie avec un courage farouche. Ils connaissent savent et touchent du doigt toute la barbarie allemande. On n'a nul besoin de les entraîner. Beaucoup parlent des efforts américains qu'ils ont vus et qu'ils déclarent gigantesques. Par contre les déserteurs allemands augmentent de plus en plus, de tous les côtés nous apprenons que les policiers allemands sont renforcés pour donner la chasse aux déserteurs.

L'état sanitaire de notre ville laisse à désirer en ce moment. On signale un grand nombre de cas de grippe importés par les troupes allemandes venues du front se reposer dans les villages voisins. Notre ravitaillement laisse beaucoup à désirer. Je paie les pommes de terre nouvelles 1,25f le kilo, une demi-livre de beurre 5f, l'œuf 0,60f. De temps en temps, par les Picard j'ai un petit morceau de viande, mais bien rarement. Les évacués de février en Belgique attendent toujours leur départ pour la France ; on parle de la première quinzaine de juillet. Défense d'emporter de l'argenterie, on limite à 35 kilos le poids des colis par personne.

Depuis dimanche 30 juin, l'autorité allemande a fait afficher un avis indiquant que vu le manque de vivres en France, les inscrits au prochain train peuvent se faire rayer. Tous les inscrits lisent la fiche et se moquent de la balourdise des Allemands. On ne fera jamais croire à un français les inepties qu'on fait gober à l'Allemand.

J'ai eu une carte de Porez datée du 18 mai. Tout le monde va bien, Dieu soit loué, mais Porez va sans doute être rapatrié en France et alors c'est encore un moyen de communiquer avec les miens dont je vais être privé.

3 et 4 juillet 1918

Pas de pluie, le matin et le soir un vent du nord-est âpre et froid qui brûle et dessèche toute végétation. Les pommes de terre se flétrissent et meurent, les haricots s'étiolent et jaunissent. Nous sommes tous dans la consternation car nous nous demandons comment nous ferons pour

vivre cet hiver si nos pauvres petites ressources viennent à manquer. Notre seule consolation est de penser que nos ennemis vont souffrir plus encore que nous du manque de pommes de terre et que cela hâtera peut-être la fin ! Dans le courant de la journée nous avons du soleil, mais c'est de l'eau que nous voudrions.

Mardi 2 un immense hangar rempli de bottes de foin - 180 wagons dit-on - a pris feu vers les 9h du soir. Combustion spontanée ou imprudence d'un fumeur ? On ne sait, toujours est-il que ce feu était magnifique et que tout le monde, sauf les intéressés, s'en sont fort réjoui. Je suis sous le coup d'être logé. Un fourrier du régiment Kietzell cantonné ici il y a un mois a retenu une chambre pour un officier. Je l'attends depuis hier au soir. Viendra-t-il, ne viendra-t-il pas ? Une certaine indécision règne dans les mouvements de cette division pour le moment à Bohain. Les nouvelles de la guerre semblent nous indiquer une action assez énergique des Italiens et peut-être aussi des Alliés sur le front de la Piave. Nous attendons les nouvelles avec anxiété. Pourrions-nous trouver de ce côté le point faible de nos ennemis ? Toujours est-il que les troupes allemandes nous paraissent en ce moment un peu découragées.

Vu ce matin Danquigny, nous avons beaucoup parlé de la Banque, de notre avenir. Il est assez bien à Caudry pour le moment. Toute l'organisation du C.R.B étant à la banque, il n'a aucun ennui et se ravitaille très facilement.

5 et 6 juillet 1918

Depuis avant-hier le temps semble se modifier. Le ciel se couvre dans le courant de la journée, le baromètre baisse un peu, les vents passent dans l'ouest, mais il ne pleut pas ! Nos inquiétudes pour les jardins grandissent chaque jour .

Depuis le 4 au soir je suis logé. C'est un aspirant officier qui me paraît de mœurs assez paisibles. Il n'a qu'un défaut, celui de rentrer du casino assez tard et comme je ne veux pas lui donner la clé, cela me force à me lever dans la nuit pour lui ouvrir. Il a 27 ans, est de Hambourg , ingénieur architecte. Son ordonnance est assez peu dans la maison. Dans la crainte d'avoir un casino après le départ de ma baronne, j'ai une fois de plus modifié mon appartement. Marie couche maintenant dans la salle à manger et le lit-cage au lieu d'être caché reste déployé. Cela donne à la pièce une apparence de chambre à coucher qu'elle n'avait pas auparavant.

J'ai reçu le 4 au soir des nouvelles de mon Jacques par la Croix-Rouge. Ces nouvelles datent du 29 janvier 1918, 6 mois ! Le pauvre chéri me dit qu'il voudrait me revoir et me demande de revenir si possible ! Je lui réponds de bien travailler, de bien aimer sa maman et de penser à moi ! On reparle de nouvelles perquisitions pour les cuivres. On veut enlever des maisons toutes les garnitures de cuivre, quel qu'elles soient, bouches de calorifère, poignées de porte, clés etc...C'est la marotte du nouveau commandant ! Nous allons encore avoir de beaux jours. Hier un officier s'est présenté dans quelques maisons et s'est grossièrement enquis de tout ce qui restait de cuivre.

Au point de vue militaire, point de grosses offensives de part et d'autre. Nous nous bornons à faire quelques coups de main assez importants en vue, sans doute, de gêner la future offensive allemande que l'on prévoit comme devant être importante. La division qui devait séjourner ici assez longtemps n'a fait que passer. Le moral des soldats allemands nous semble en ce moment

assez bas. J'ai eu l'occasion de voir un bilan de la Banque, on fait des affaires considérables en France et les bénéfices de la maison doivent s'en ressentir sérieusement.

7, 8 et 9 juillet 1918

Le 7 juillet j'ai pris mes 50 ans ! J'ai passé ma journée à rouler les plus tristes pensées. Heureusement que mes amis Picard m'ont accueilli pour le déjeuner et qu'ainsi je ne me suis pas trouvé seul, mais malgré tout, je ne puis songer sans un serrement de cœur à ces années passées loin des miens, privé des joies de la famille. Plus que jamais je prie Dieu de nous protéger et de nous réunir le plus tôt possible.

L'officier que je logeais est parti dans la nuit du 8 au 9 . Je n'ai pas eu beaucoup à m'en plaindre, mais comme je n'avais pas voulu lui donner la clé de la maison et qu'il rentrait très tard dans la nuit, j'étais forcé de me lever pour lui ouvrir. Une nuit même, il n'est rentré que vers 4h du matin. Il faut dire que cette nuit-là les avions alliés n'ont cessé de survoler notre ville et que mon homme était soi-disant de service des mitrailleuses !

Ordre vient d'être donné de livrer toutes les grilles en fer qui, soit comme portes, soit comme clôtures, protègent les maisons et les propriétés. Une équipe de civils fera le travail sous la conduite d'un Allemand. Ce nouvel attentat au droit des gens provoque une indignation facile à comprendre. Hier nous avons eu vers 8h30 un orage accompagné de pluie pendant 1h ; la terre a été arrosée à notre plus grand plaisir, mais ce n'est pas encore assez pour les jardins. Heureusement le baromètre est assez bas et les vents d'ouest.

Toute la nuit du 8 au 9 le canon a donné sans discontinuer. Je me suis levé la nuit vers 4h pour écouter le roulement ininterrompu, direction Bapaume. Je me demande si les Allemands ne font pas une offensive de ce côté ; j'attends le communiqué de ce soir avec une certaine impatience. Petits combats sur notre front, les Italiens prononcent toujours leur offensive à l'embouchure de la Piave. La situation en Russie paraît de plus en plus embrouillée. Les bolcheviks somment les Anglais d'avoir à quitter la côte de Mourmansk où se trouve le port libre de glaces relié par un chemin de fer à Saint-Pétersbourg. Les Anglais ont répondu en renforçant leur base maritime ; les bolcheviks appellent les Allemands à leur aide et je crois bien que ces derniers vont faire une campagne de ce côté pendant la belle saison. Si les Anglais étaient chassés de cette côte, nous n'aurions plus de communication avec le parti russe qui semble vouloir rétablir l'ordre dans ce malheureux pays, et ce parti se réorganise sérieusement. Aujourd'hui *La Gazette de Cologne* annonce l'assassinat de l'ambassadeur allemand à Moscou. Pour moi, juillet et août vont sans doute être des mois décisifs. Attendons avec confiance. Les Américains arrivent en France avec une organisation formidable et les Russes semblent se ressaisir ! La division Kietzell qui cantonnait dans notre région a quitté hier le Cateau avec 4 jours de vivres. Des soldats ont dit qu'ils allaient en Russie, d'autres en Alsace. Leur moral est assez bas.

10, 11 et 12 juillet 1918

Les perquisitions pour les cuivres recommencent. Nous étions tranquilles depuis presque un mois, cela était trop beau. Ces perquisitions sont faites sur un ordre personnel du nouveau commandant arrivé ici il y a quelques semaines. Tandis que les employés de la kommandantur considéraient que toutes les équipes de cuivre, formations spéciales, avaient fait plus que le nécessaire et qu'il était tout à fait inutile de molester une fois de plus le pauvre civil, le

commandant a voulu appliquer le nouvel ordre à la lettre. Or donc depuis 2 jours, quelques soldats pris dans les lazarets parcourent les rues de la ville accompagnés d'un civil, entrent dans toutes les maisons et recherchent les objets en cuivre fixés ou non dans l'immeuble. Certaines de ces équipes ont accompli jusqu'ici leur mission avec humanité, elles n'ont fait que passer dans les maisons sans rien retenir. Je ne les ai pas encore vues. Somme toute, on en veut beaucoup au commandant, vieux ramolli qui fait du zèle pour se faire bien voir du quartier général où se trouve son fils. De ce fait nous allons encore avoir à regretter de nouvelles dilapidations dans nos maisons.

Depuis 3 jours, grand vent, pluies et orages. On ne se plaint pas de la pluie, mais on regrette le vent qui empêche de mûrir et ravage plus ou moins les légumes en fleur. La récolte des pommes de terre précoces est plus que compromise, on craint même pour les pommes de terre de saison. Hier jeudi nous nous sommes transportés à Saint-Bénin, M. Piot et moi pour le service de la Chambre de Commerce. Après avoir réglé les demandes de prêt, nous avons déjeuné comme nous le faisons à chacun de nos voyages chez monsieur le maire. Assez bon déjeuner, mais moins copieux que les précédents, là comme à la ville on se ressent du manque de nourriture. La viande était représentée par du lapin, par contre on avait de l'excellent pain à discrétion. Monsieur M... est minotier, son moulin marche en ce moment sous le contrôle allemand. Nous mangeons les miettes du moulin.

Peu d'évènements de guerre, nous faisons des petites attaques qui nous donnent quelques gains de terrain et paraissent inquiéter, ou mieux, contrarier l'offensive allemande. Les journaux allemands sont sobres de détails sur ce qui se passe en Russie et en Autriche. Le ministre des Affaires étrangères Kuhlmann a donné sa démission.

13 juillet 1918

Les perquisitions pour les cuivres continuent. Il y a plusieurs équipes, les unes font du zèle, les autres passent rapidement dans les pièces de la maison et disent même à quelques habitants de cacher certains cuivres par trop apparents. Dans la rue de France, le soldat chargé du service ne passe rien et détruit beaucoup pour prendre peu de choses. Je fais encore certaines transformations dans mes meubles, j'attends les perquisitionneurs avec une certaine anxiété. Toujours de grandes difficultés de vivre. Voici les quantités données par le C.R.B pour la 2^{ème} quinzaine de juillet.

Riz	200 g	Café	250 g
Caisse de féculents	50 g	Phosphatine	300 g
Légumes secs	300 g	Sucre	300 g
Céréoline	200 g	Savon	50 g
Graisse	400 g	Soude	300 g
Lard	300 g	Sel	300 g
Viande salée	300 g	Choucroute	500 g

Même ration de pain. Les œufs sont introuvables et valent de 0,70 à 1 franc pièce. Les marchands de légumes profitent de la situation d'une façon éhontée. On vend les pois non écossés 1,25f la livre, les pommes de terre 1,25f le kilo. Il faut accepter les prix sans discuter !

Le temps depuis quelques jours est assez favorable, pluie et soleil.

Calme complet comme opérations militaires, nous nous attendons à une très violente offensive allemande. Ma santé est assez bonne, mais je suis toujours dans un état nerveux assez élevé. J'ai peine par moment à écrire, toujours un certain tremblement dans ma main droite !

14, 15 et 16 juillet 1918

Samedi soir 13, M. Picard m'a remis une note de la kommandantur dans laquelle il était dit que la Banque Fédérale suisse à Genève demandait de mes nouvelles. Je pouvais écrire une lettre, lettre qui devait être remise le 14 au matin. J'ai de suite fait un brouillon, soumis à mes amis Picard et Seydoux, et après avoir reçu leur approbation, j'ai remis ma lettre au net dans la soirée. Je n'ai pu dire tout ce que j'aurais voulu puisque cette réponse est ouverte et soumise à la censure, mais j'ai exprimé le mieux possible ma situation, celle de mon personnel et essayé de faire passer dans cette lettre qui va aller en France toutes nos tristesses et toutes mes affectueuses pensées pour les miens. Est-ce la Banque qui a trouvé cette combinaison pour avoir de nos nouvelles ? Est-ce M. Joly, mon ancien directeur de Rouen, dont la femme est de Genève qui fait faire une demande ? Je ne puis le savoir.

Ayant porté mon billet de logement le 13 au matin, je suis logé le 13 au soir. Jeune officier aviateur, pomponné, sentant bon, qui me demande la clé pour rentrer le soir. Je lui réponds que je me couche assez tard et il est convenu qu'il rentrera pour 11h allemande. À 11h30 personne, je me couche, mais je ne puis dormir, je sommeille. À 1h $\frac{1}{4}$, on sonne, je m'habille vivement, on re-sonne, je descends et sur mon observation qu'il est tard, mon homme se confond en excuses et salutations. Après m'avoir remercié et souhaité une bonne nuit, l'officier entre dans sa chambre et moi dans la mienne. Je me recouche, mais à peine au lit, j'entends des pas furtifs qui descendent l'escalier. En un instant j'ai allumé ma lampe, passé un pantalon et moi aussi je descends l'escalier et dans le corridor je vois mon locataire qui ouvre la porte de la rue. À ma vue il paraît assez gêné, plus gêné encore quand je lui demande rudement quelles sont ses intentions. Il ne sait trop que répondre, hésite, balbutie puis finit par essayer de se fâcher. Nous nous menaçons mutuellement de la kommandantur, puis il me dit qu'il ne veut pas coucher ici et qu'il va chercher un autre logement. Je parle pour la forme, mais rien n'y fait et mon homme part avec son mince bagage. Je me recouche, pensant que tout ceci cache une histoire de femme que l'on voulait introduire ici. Fort de mon droit, je ne suis pas inquiet, mais trois quart d'heure après on sonne et mon officier assez penaud se présente disant qu'il n'a pas trouvé d'autre chambre. Nous causons. Il est de Hambourg, 27 ans, fils de famille sans doute, de jolies bagues aux doigts. Il n'est venu au Cateau que pour faire la fête avec des actrices de la troupe du théâtre en ce moment en tournée ici. Il est parti lundi matin 15 et a découché. Dans la matinée de lundi, il se promenait en compagnie d'une actrice.

Dimanche 14, nous nous sommes fait photographier en groupe dans le jardin de M. Picard. J'en ai profité pour me faire tirer seul. Hier j'ai vu les épreuves assez bien réussies mais comme mes cheveux sont devenus rares ! Que vont dire mes chéris quand ils verront ces photos que je compte bien faire parvenir en France.



Fernand Turlotte – Le Cateau – 14 juillet 1918

Lundi 15, perquisition pour les cuivres. Je m'informe auprès des voisins perquisitionnés, nous allons avoir une bonne équipe. Je guette de la fenêtre, on vient de visiter la maison voisine. Le soldat et le civil qui l'accompagnent causent un instant et ont l'air de vouloir terminer leur matinée. Je descends donc et je les prie de passer chez moi puisque je suis là. Très poliment le soldat accède à mon désir. Dans mon bureau, salle à manger, il tombe en extase devant mes quelques gravures. Nous causons, c'est un imprimeur-éditeur de Francfort, son profil, sa manière de parler quelque peu obséquieuse me donne à penser qu'il est juif. Il n'est pas sournois. Il indique comme cuivre à retenir, le bain-marie de la cuisinière, ma lampe colonne de ma chambre à coucher, mais l'ouvrier civil lui démontre que ces objets me sont indispensables. Pour une garniture de cuivre sur une armoire normande, le civil dit que le cuivre est cloué et non vissé et qu'on abîmerait le meuble. À toutes les réponses de l'ouvrier mon bon Allemand répond que cela va bien et il paraît satisfait. Au grenier je donne quelques bouts de cuivre d'une vieille suspension et on dévisse le petit judas de la porte qui brille par trop du dehors. « *Vous comprenez, si un officier passait nous aurions des ennuis* » me dit le soldat. L'ouvrier civil qui a si bien défendu mes intérêts est un Belge de Liège qui a beaucoup travaillé en France pour la Maison Arquembourg de Paris. Honneur une fois de plus à la Belgique.

Les otages envoyés à Vilna vont revenir. Quelques-uns toutefois, usant de leur droit, ont mieux aimé revenir dans la France auprès de leur famille. Monsieur Cottiau est du nombre.

17 et 18 juillet 1918

Les Allemands ont déclenché une nouvelle offensive, la 5^{ème} depuis le 21 mars. Cette offensive a dû commencer dans la nuit du 14 au 15 courant. Mardi matin 16 une courte dépêche allemande nous annonçait que la première ligne française du sud-ouest et à l'est de Reims était occupée. Je ne connaissais pas ce télégramme quand j'écrivais mon journal. Le soir une plus longue dépêche nous donnait les positions conquises, le 17 au matin deux lignes presque insignifiantes, le 17 au soir le télégramme indiquait une très légère avance au sud-ouest de Reims. Ce matin, rien. Nous prenons confiance et nous espérons que cette offensive qui ne revêt plus le caractère foudroyant de celles du 21 mars et du 27 mai n'aura qu'un mince résultat. Le communiqué français du 15 juillet que nous lisons dans *La Gazette de Cologne* de ce matin et des plus laconiques. Il indique seulement que les Allemands ont attaqué sur un front de 80 km de Château-Thierry à Massiges, que nos troupes arrêtent les assauts de l'ennemi et que la bataille suit son cours. D'autre part, depuis lundi le canon se fait entendre avec une extrême violence dans toute la région, Péronne, Bapaume, Cambrai. Les communiqués allemands ne nous parlent de rien sur ce front et nous nous en étonnons. Ce matin 2.000 blessés sont venus de ces régions au Cateau, il y a parmi ces blessés légers des Français et des Anglais. Peut-être allons-nous apprendre quelques nouvelles.

Le temps est toujours orageux mais entre deux averses accompagnées de coups de tonnerre le soleil brille d'un très vif éclat. Il fait même très chaud. Cette chaleur humide est excellente pour les jardins qui depuis quelques jours progressent d'une façon remarquable.

Je me suis levé dans la nuit du 16 au 17 pour écouter le canon. Monté au grenier, je regardais par une lucarne et j'ai écouté. Le ciel était d'une extrême limpidité, des étoiles scintillaient par myriades, à l'ouest d'un bout à l'autre de l'horizon les lumières des grosses pièces jetaient d'immenses faisceaux lumineux, par instants des bolides de feu s'élevaient au-dessus de ces lueurs et planaient longuement avant de s'éteindre. Et un sourd grondement, continu,

prolongé, semblable à celui de la mer couvrait le silence impressionnant de la nuit. Et je me suis demandé, assez ému, quel nouveau drame se jouait encore derrière cet horizon de guerre déjà maintes fois entrevu ?

19 et 20 juillet 1918

J'ai eu hier par Porez des nouvelles de mes chéris. Ils vont bien mais la carte est des plus laconiques, elle date du 16 juin. C'est sans doute une des dernières que je reçois de Porez car ce brave garçon compte bien être échangé vers la fin du mois d'août. Je lui ai envoyé une carte postale, ma dernière photo faite le 14 juillet, il pourra sans doute l'emporter en France avec toute la correspondance que j'ai eu chaque mois avec lui. Ma chère Lisa aura ainsi de mes nouvelles d'une façon toute rétrospective. Je remercie Dieu de ses nouvelles et je Le prie de protéger tous les êtres qui me sont chers.

Les nouvelles de la guerre sont des plus consolantes pour nous. La grande offensive allemande de Fossey sur la Marne à Massiges, près de l'Argonne, semble avoir été pour nos ennemis un échec complet. Ils ont gagné un peu de terrain, surtout au sud-ouest de Reims, mais ils ont subi de lourdes pertes. On dit leur position au sud de la Marne très précaire. D'aucuns racontent qu'ils ont dû repasser le fleuve. D'autre part, le communiqué allemand du 19 au soir indiquait que nous avions pris une offensive entre Soissons et Château-Thierry, que nous avions pénétré dans des lignes d'infanterie et d'artillerie et que seule l'arrivée de réserves avait maintenu l'intégrité du front. Nous nous mettons à espérer, avec une grande impatience les communiqués officiels. Les Allemands n'annonçaient rien ce matin, le communiqué français d'hier était des plus intéressants, celui paru dans *La Gazette de Cologne* reçu ce matin et daté du 17 à 3h était assez court.

Les troupes américaines menées pour la première fois au feu dans une affaire importante paraissent avoir combattu avec autant de courage que d'habileté. Somme toute nous reprenons à espérer. Il y a quelque chose de changé, puisse ce quelque chose ouvrir les yeux au peuple allemand très fatigué de la guerre et qui commence à comprendre. Nous entendons toujours le canon sur Arras et Douai. Les Allemands ne parlent de rien de ce côté, dans leur télégramme. Depuis 3 jours il n'y a dans *La Gazette de Cologne* aucun communiqué anglais.

21, 22 et 23 juillet 1918

L'offensive française déclenchée le 18 aussitôt que l'offensive allemande eut été enrayée paraît avoir un réel succès. Nos ennemis depuis 3 jours sont nerveux et inquiets. Leurs communiqués très longs, alambiqués, ont une phraséologie seule employée dans les moments où un péril quelconque menace la Germanie : leurs troupes vaillantes repoussent toutes les attaques des Alliés, elles résistent ferme à tous les assauts. Si on s'en tient là, il semble que la ligne de combat soit intacte et que nous nous épuisions en vains efforts pour faire reculer l'Allemand. Cependant dans chaque communiqué un petit nom de pays se glisse insidieusement et si nous consultons une carte, nous voyons que nos vaillantes troupes gagnent chaque jour du terrain. Hier soir nous devions tenir la route Soissons-Château-Thierry, ce qui nous donnait sur certains points une avancée de 14 à 15 km. Aujourd'hui 23 matin, nous avons seulement le communiqué français du 19 au soir dans *La Gazette de Cologne*. Il y est dit que nous avons fait 17.000 prisonniers et pris 360 canons ! Toute la presse allemande est muselée, dans la crainte d'influencer le moral de l'armée déjà ébranlé, on retarde le plus possible les mauvaises nouvelles. Nous ne voyons plus de communiqués américains, ni de communiqués anglais. Beaucoup prétendent qu'une offensive est déclenchée sur le front de Lille. Ici nous nous

réjouissons tous, nous avons l'impression qu'il y a quelque chose de changé dans la conduite de la guerre et nous nous remettons à espérer. Une grande lassitude règne parmi les alliés de l'Allemagne. Le comte Czernin vient de prononcer un discours des plus curieux sur la situation de l'Autriche. Je me demande si nous recommencerons un cinquième hiver.

Les difficultés de vie vont toujours en augmentant. Le Ravitaillement Américain est insuffisant, nous n'osons pas trop entamer nos réserves et nous en sommes réduits aux légumes que les marchands vendent à un prix fou et sous le manteau depuis que la kommandantur a défendu de vendre des légumes ailleurs qu'au marché public et à un prix tarifé. Ce prix est par trop minime et aucun marchand n'apporte ses denrées. Les pommes de terre sont tarifées à 40 centimes le kilo alors que nos bons marchands les vendent de 1 à 2 francs le kilo. D'autre part, un violent orage accompagné de grêle a éclaté sur notre ville samedi 20 dans le courant de l'après-midi et a causé de gros ravages parmi les jardins situés entre la Selle et la ligne de chemin de fer Paris-Aulnoye. Les haricots surtout ont beaucoup souffert, mes petites plantations sur le parcours de l'orage, très éprouvées, ne me donneront qu'une demi-récolte et j'avais là des haricots superbes. Les pommes de terre hâtives ne donnent rien, il en est de même pour certaines espèces. J'ai arraché hier dans le petit carré de pommes de terre que j'ai au jardin de Delbar 7 pieds qui m'ont donné 600 g ! Le temps est à l'orage, nous subissons de fortes averses.

Hier un soldat est venu dans la matinée pour compter les appareils d'éclairage, il a noté les deux petites lyres en métal plus ou moins bronzé. Partout on démonte et on cache ses lustres. Il faut que nos ennemis soient bien réduits pour en arriver là ! Samedi soir, j'ai été logé, c'était un civil allemand, maître d'hôtel ou ordonnateur au wagon-restaurant du train qui fait le service entre Cologne et Saint-Quentin. Cela m'a paru être un assez brave homme, la chambre lui a plu, il viendra coucher ici toutes les deux nuits. Il parle assez bien le français et avant la guerre faisait le service sur des paquebots d'une ligne du Sud Amérique. Il ne fait que coucher et repart le matin vers 8h. La guerre paraît lui peser, il a trois enfants dont un fils de 17 ans et il craint de le voir partir l'année prochaine. Son frère est prisonnier en France. Il m'a confié que la misère était très grande en Allemagne et je lui ai démontré combien par la suite les Allemands auraient de la peine à rentrer en grâce auprès du monde civilisé.

24 et 25 juillet 1918

Nous avons maintenant les communiqués français jusqu'au 22 juillet et nous pouvons nous rendre compte des résultats donnés par notre contre-offensive. Nous avons fait reculer les Allemands d'une quinzaine de kilomètres dans leur marche sur Paris entre l'Aisne et la Marne. Nous avons repris Château-Thierry et nous sommes maîtres de route Soissons-Château-Thierry. Par ailleurs, toute la rive sud de la Marne est dégagée, nous avançons même sur la rive nord. Le butin comprend jusqu'ici plus de 20.000 prisonniers et 400 canons. Le coup est des plus sensibles pour les Allemands qui nous voyaient incapables d'un tel effort cette année, il dérouté les plans du grand État-Major ennemi et aura surtout une portée morale considérable sur les masses populaires allemandes. Sur nos lignes passent nuits et jours quantités de trains chargés d'hommes et de matériel. Nous ne pensons pas que nos ennemis dégarnissent un point quelconque du front, mais nous estimons que ces réserves viennent d'Allemagne. On signale toujours beaucoup de déserteurs. Hier la police a tiré dans nos rues sur deux, dont l'un fut atteint. En ville, grand calme, on voit assez peu d'Allemands, ils sont tous au front. La nuit, les avions amis nous survolent généralement entre minuit et 2h, mais sans jet de bombes. Mon

locataire prend possession de sa chambre une nuit sur deux, c'est un homme de mœurs paisibles, il arrive vers 10h du soir et repart à 8h du matin.

Après des averses et du vent, le temps paraît se remettre au beau. Les pommes de terre plantées tardivement promettent beaucoup. Depuis la visite pour les appareils à gaz, j'ai fait mettre la lumière électrique dans la cuisine, au moins j'aurai de la lumière cet hiver tant que les Allemands seront là !

Rationnement, première quinzaine du mois d'août - en grammes:

Pain	350 g	Viande salée	300 g
Riz	200 g	Café	250 g
Légumes secs	300 g	Phosphatine	300 g
Céréoline	250 g	Sucre	300 g
Graisse	400 g	Savon	200 g
Lard	300 g	Soude	300 g
Sel	300 g		

26 et 27 juillet 1918

Les communiqués allemands, pâles, incolores annoncent qu'ils repoussent victorieusement toutes nos attaques, cependant par-ci par-là se glisse un nom de village qui indique que les troupes alliées continuent leur offensive et avancent. D'ailleurs les communiqués français, en retard de 3 jours, nous donnent la piste juste : nous regagnons peu à peu du terrain entre la Marne et l'Aisne, nous tenons toute la rive nord de la Marne et nous restons fermes sur nos positions dans la partie comprise entre Reims et la Marne. Le communiqué français parle assez peu de prisonniers et de matériel conquis, sans doute aurons-nous quelques jours une récapitulation si toutefois les Allemands nous la donnent. Si nous avons le bonheur de continuer notre succès sur la Marne, il est hors de doute que le moral des soldats allemands sera très atteint. Déjà dans notre petite ville, nous entendons des officiers très pangermanistes se plaindre que la discipline des troupes va en diminuant de jour en jour. D'aucuns, de retour de congés, disent que cela ne peut plus durer et que l'Allemagne crève littéralement de faim. Les privations continues atteignent de plus en plus la santé des femmes, des enfants, des vieillards. Tous ces symptômes nous donnent à espérer que nous ne recommencerons pas un cinquième hiver et que peut-être de grands événements sont proches.

Les otages partis en janvier à Vilna et Osminden sont revenus dans le courant de la journée de jeudi 25. Les trois dames, mesdames Pézin, Richard, Filippi ont regagné leur domicile conjugal. Parmi les messieurs, seul l'abbé Carovine est rentré dans nos murs, les deux autres, messieurs Mairesse et Cottiau ont préféré comme de juste retourner en France où se trouvent et leurs femmes et leurs familles. Je n'ai encore eu que peu de détails sur le séjour de nos otages en Allemagne, tout ce que j'ai pu constater c'est que tous sont revenus en excellente santé.

Les premiers mois d'hiver furent très pénibles, puis vers mars, le ravitaillement, soit par le C.R.B, soit par les colis de France, étant abondant, on prit son mal en patience. D'ailleurs, hommes et femmes pouvaient correspondre avec la France, ce qui était un grand réconfort. Tout ce que je sais, c'est qu'on les a fait attendre 8 jours dans des casemates à Montmédy, sous prétexte que vu l'offensive en cours on devait indiquer aux autorités françaises l'itinéraire du retour en vue

d'éviter le bombardement des gares par les avions ! Il va sans dire que ces casemates remplies de vermine étaient aussi inconfortables que possible.

Depuis 2 jours, mauvais temps, averse d'orage continuelle, le baromètre baisse, nous craignons avoir trop d'eau après en avoir presque totalement manqué !

28, 29 et 30 juillet 1918

Nous savons maintenant et surtout depuis hier au soir il y a quelque chose de changé dans la conduite des opérations militaires. Dans leur communiqué d'hier, les Allemands avouent avoir quitté la rive nord de la Marne et reporté leur ligne sur Ville-en-Tardenois et La Fère-en-Tardenois. Ce recul qui dégage la route de Paris et celle d'Épernay, met Reims dans une moins mauvaise position. Il donne de la confiance aux troupes franco-américaines, démoralise quelque peu nos ennemis et force sans aucun doute le fameux Hindenburg à manœuvrer autrement qu'il ne le voudrait. Certaines feuilles allemandes parlent de Foch avec un certain respect mêlé de quelques inquiétudes. Attendons donc les événements avec confiance.

Hier réunion du CRB, on nous fait espérer un ravitaillement meilleur mais en attendant le lait manquant presque complètement on le supprime et on révisé les cartes données suivant ordonnance. Je suis très ennuyé du contretemps car grâce au lait en boîtes, je pouvais me composer quelques mets dont mon estomac s'accommodait fort bien. J'ai touché deux mots à M. Picard et j'espère pouvoir continuer à toucher mes rations de lait.

Depuis dimanche, le temps s'est très modifié et nous jouissons de belles journées. Les jardins dans certaines parties de la ville surtout du côté de l'ouest sont superbes, ceux ravagés par la grêle commencent un peu à se remettre. Mes haricots ne sont pas touchés autant que nous le supposions, mes pommes de terre d'hiver ont belle apparence. Nous avons eu hier une conversation des plus intéressantes avec M. Blan venu ici pour le C.R.B. Il nous a beaucoup réconfortés. Pour lui, comme d'ailleurs pour le délégué hollandais qui l'accompagnait, les Allemands sont perdus, ce ne serait qu'une question de temps.

La vie devient de plus en plus difficile en Allemagne. Un vêtement neuf se paie de 1.000 à 1200 francs ; des trains de vivre pour les troupes du front ont été pillés. Ces troupes, elles même plus ou moins fatiguées de la guerre, témoigneraient leur mécontentement et donneraient des signes d'indiscipline. Les Allemands font appel à toutes leurs réserves. Ne le voyons d'ailleurs ici où depuis quelques jours les trains passent sans arrêt chargés de troupes allant au front.

31 juillet et 1er août 1918

Les Allemands établis dans leur nouvelle ligne au nord de l'Ourcq et renforcés de troupes fraîches résistent depuis 2 jours à notre poussée. Nous nous emparons bien de quelques villages, mais nous piétons et notre avance n'est guère sensible. Les bruits les plus divers circulent, les uns disent que les Allemands vont tenter une formidable offensive sur un point du front éloigné de la Marne, les autres qu'ils sont manœuvrés par Foch et qu'ils se contenteront de résister à nos poussées. Un fait reste acquis, c'est la démoralisation assez accentuée du peuple allemand après notre dernière victoire sur la Marne. Nous entendons beaucoup les soldats se plaindre de la caste militaire, parler de révolte, de rébellion, de désertion, mais que viennent à passer le plus petit des officiers, les voilà figés dans l'attitude du plus grand respect. Telle est la force de leur discipline ! Le salut ne nous viendra que par

l'Autriche, où encore une grève générale des ouvriers travaillant pour la guerre dans l'intérieur de l'Allemagne.

En Russie, l'agitation anarchique est toujours à l'ordre du jour. Nous ne savons que très peu de choses de la situation intérieure de ce malheureux pays. Hier au soir nous apprenions l'assassinat du gouverneur allemand de l'Ukraine, ce qui indique assez clairement que la paix n'est pas faite à l'allemande, c'est-à-dire en vue d'accaparer tout ce que possède le pays comme ressources alimentaires.

Le 30 juillet, pendant mon absence, un soldat de la police mobile a visité tous les appartements de la maison et a noté trois chaises disponibles à emporter. J'ai su qu'il avait fait tout le quartier et que j'étais le seul à avoir été réquisitionné. Il a profité que Marie était seule pour l'intimider et faire sa rafle. Pareille chose s'est vue dans maints quartiers : de grandes maisons avec nombreux mobiliers n'ont pas été touchées tandis que des petites demeures avec des femmes seules ont été éprouvées. Cette réquisition de mobilier est constituée en vue de meubler les villages du front compris dans la zone que les Allemands ont reconquise après leur offensive du 21 mars. De gré ou de force, les populations de ces pays ramenées en arrière et évacuées, soit dans notre région, soit en Belgique, sont reconduites à nouveau dans ce pays de la désolation. Elles servent ainsi de bouclier vivant contre les jets de bombes des aviateurs et ont de plus l'avantage d'exécuter une foule de besognes inférieures utiles à nos ennemis. Mais il y a plus. Dans la deuxième armée, des jeunes filles des villages voisins de Landrecies ont été réquisitionnées puis réunies dans cette dernière ville d'où elles seront dirigées sur les environs de Ham. L'esclavage au 20^{ème} siècle, les Américains se sont battus pour délivrer les nègres, ils se battent maintenant pour les blancs !

Temps superbe, même chaud, les jardins sont magnifiques, mais on vole beaucoup, même dans ceux qui sont clos. En pleine après-midi, on a volé à Delbar 40 mottes de pommes de terre, légumes rares en ce moment car les jardiniers n'arrachent pas en vue de maintenir le cours d'1f le kilo.

2 et 3 août 1918

Depuis hier le temps s'est modifié d'une façon sensible et nous avons de grosses averses d'orage. On craint la trop grande quantité d'eau pour les pommes de terre de saison. La lettre que, sur une demande de nouvelles de la Banque Fédérale suisse, j'avais envoyée à Genève le 18 juillet est revenue le 2 août. Je n'ai pas le droit d'en écrire aussi long, ni de donner des nouvelles de tiers. J'ai donc répondu d'une façon aussi laconique que sur une demande de Croix-Rouge et j'y ai joint ma photographie. Espérons que le tout arrivera à destination, ce dont je ne suis pas sûr. Plus je vis avec nos ennemis, plus je reste persuadé de l'esprit de bonhomie et de serviabilité du peuple allemand, mais aussi de sa soumission servile à une caste militaire dénuée de tout scrupule et de toute sensibilité.

Depuis quelques jours nous suivons avec anxiété les télégrammes allemands sur les opérations militaires. Nous constatons, avec une joie sans mélange, le vague et le confus de tous les communiqués. Nous voyons à la lecture de la carte que les alliés gagnent chaque jour du terrain et nous lisons la prose de Ludendorff, tortueuse et confuse, où ce général se donne beaucoup de mal pour faire croire au peuple allemand que nos attaques s'effondrent sans résultat avec

des pertes énormes. À la lecture de ces communiqués le soldat allemand reste impassible, certains même se disent enchantés de l'avance des Français qui hâtera la fin de la guerre.

J'étais le témoin le 1^{er} août après-midi d'un fait assez curieux. Un de mes amis, me traduisait le communiqué et nous regardions sur une carte placée près du communiqué l'avance faite par les Français depuis 8 jours, lorsqu'un soldat allemand près de nous nous dit en excellent français sans aucun accent « *Les Français ont encore avancé de 12 km, vous l'apprendrez prochainement* », puis indiquant du doigt un petit télégramme annonçant l'assassinat du Feld-Maréchal allemand en Ukraine il ajouta, « *Mais c'est cela qui est chic !* » (sic). Et il s'en alla tranquillement. Nous avons été ébahis, nous avons ri, puis nous nous sommes montrés assez sceptiques sur cette fameuse avance de 12 km car nous savons par expérience combien les soldats allemands aiment à nous donner des fausses nouvelles pour faire naître en nous des espérances difficiles à réaliser. Cependant cette fois le communiqué allemand du 2 août nous donne à penser que notre homme aurait dit une partie de la vérité.

Une division venue des bords de la Marne prend depuis hier ses quartiers dans notre région pour se reformer. Allons-nous apprendre quelques nouvelles intéressantes ? Nous commençons la 5^{ème} année de guerre ! Je n'ose penser, des larmes me viennent aux yeux aux souvenirs de tous les êtres qui me sont chers. Les reverrai-je tous, comment les reverrai-je ?

4, 5 et 6 août 1918

Il y a certes quelque chose de changé dans la conduite générale de la guerre. Les communiqués allemands, pâles, incolores, filandreux, alambiqués n'ont qu'un but : ne pas démoraliser les troupes. Les rapports Français sont sobres, précis et indiquent bien exactement la ligne de combat. Chaque jour marque une nouvelle avance de nos troupes. Nous devons occuper l'Aisne jusqu'à sa confluence avec la Vesle, ainsi que toute la rive sud de cette rivière. Nous nous demandons si nos ennemis vont se retrancher derrière la Vesle ou l'Aisne. Nous attendons anxieusement les nouvelles de chaque jour ; approchons-nous du dénouement final ?

La division venue se reformer dans nos villages est dans le plus piteux état. Les hommes sont fatigués, leurs vêtements tombent en guenilles. Jusqu'ici nous n'avons eu que peu d'échos de leurs impressions, mais nous pouvons d'ores et déjà constater combien leur état d'esprit est différent de celui qui les animés au commencement du printemps. Ils n'ont qu'une pensée : sortir de l'enfer où ils se trouvent, retourner dans leurs foyers, faire la paix. Cet état d'esprit inquiète beaucoup les dirigeants d'Outre-Rhin, les gazettes du front tronquent les communiqués français, n'indiquent plus notre chiffre de prisonniers. C'est par *La Gazette de Vaud* que nous avons su le nombre de prisonniers faits par les Français depuis le 18 juillet, qui se monte à 33.400 dont 750 officiers.

Lundi 5h, nous avons accompagné à sa dernière demeure celui que nous appelions familièrement *Le Père Durand*, vieil universitaire qui remplissait ici les fonctions de bibliothécaire depuis une quinzaine d'années. C'était un excellent homme, très droit, très patriote. Au début de la guerre, sa bibliothèque était encore assez bien rangée, mais l'abondance des lecteurs, son grand âge - il est mort à 78 ans - les fonctions de professeur de latin qu'il avait reprises pour suppléer à ceux partis, avaient mis un certain désordre dans le classement des livres qui lui étaient confiés. J'ai beaucoup puisé dans cette bibliothèque les deux premières années, puis les livres étaient devenus si sales, si crasseux, que j'avais dû y renoncer. D'ailleurs on ne trouvait guère là que des ouvrages de vulgarisation et des romans populaires. Trois discours ont été prononcés sur la tombe, M. Picard au nom du Conseil

Municipal, M. Filippi, principal - au nom du recteur et M. Lebon au nom de l'Association des Professeurs. Monsieur Durand était mort religieusement, mais il avait demandé à être enterré comme les pauvres, sans messe, ce qui fut fait. Beaucoup de monde aux obsèques.

Toujours de grandes difficultés de nourriture. Heureusement que nous avons les légumes, toujours vendus d'ailleurs à un prix très élevé. Les pommes de terre se maintiennent au cours d'un franc le kilo. On espère un meilleur ravitaillement du C.R.B. Je conserve ma carte de lait.

7 et 8 août 1918

Aujourd'hui Danquigny de Caudry est venu ici et nous avons passé quelques bonnes heures ensemble. Nous avons beaucoup parlé de la Banque dont on discute en ce moment le renouvellement. Caudry est calme, peu de troupes. Il n'en n'est pas de même de Cambrai continuellement bombardée par les avions alliés. Nombreuses victimes parmi la population civile, mais aussi importants dégâts dans les installations de nos ennemis. Dans la nuit du 6 au 7, un médecin allemand renommé et 28 sœurs-infirmières ont été tués par une bombe dans une cave. Les détails manquent. C'est dans cette même nuit qu'un avion survolant notre ville l'a éclairé au moyen d'un parachute retenant une fusée au magnésium. Je ne me suis pas levé au passage de l'avion, mais plusieurs de mes concitoyens ont vu l'appareil lumineux et ont été frappés de sa puissance. On voyait comme en plein jour !

Depuis le 7 je suis logé. Mon maître d'hôtel du wagon-restaurant ayant manqué pendant presque une semaine, j'ai dû remettre mon billet de logement. C'est une actrice de la troupe de passage ici pour 4 jours qui occupe la chambre. On m'a demandé la clé, ce que j'ai refusé ne voulant pas que ma locataire puisse faire quelques abus de mon appartement. Quand elle revient du théâtre, vers 1h du matin, c'est moi qui vais ouvrir la porte de la rue. Charmant ! Charmant ! C'est une petite femme brune, assez vive, pas trop l'air allemand, parlant un peu le français.

Je suis navré, hier j'ai perdu une petite bague en or avec petite perle fine, bague trouvée dans les affaires de ma Lisa et que je portais depuis ce moment ! Tous mes efforts faits pour la retrouver sont restés vains.

J'ai acheté pour nourrir Rip 40 kg de tourteaux de maïs à 0,75f le kg. J'ai les plus grandes difficultés pour conserver mon pauvre chien, compagnon de guerre.

Peu de faits de guerre saillants. Nous sommes sur la Vesle où les Allemands nous opposent, il me semble, une grosse résistance. Les divisions venues pour se reformer ici sont dans un piteux état.

9 et 10 août 1918

Hier j'ai reçu une carte de Lécrivain, prisonnier à Cottebus ¹⁵³, qui me donne des nouvelles de tous ceux qui me sont chers. À cette carte des photos étaient jointes, mais hélas elles ne me sont pas parvenues et une fois de plus nos ennemis nous imposent un douloureux calvaire. Mes chéris vont bien, une fois de plus mon cœur monte vers Celui qui nous protège dans un sentiment de reconnaissance profonde. Bonne nouvelle aussi de la guerre. Le 8 dans la nuit une courte dépêche était affichée disant que les troupes anglaises avait pénétré dans les lignes allemandes entre l'Avre et l'Ancre. Aussitôt, de par la ville, les nouvelles les plus sensationnelles

¹⁵³ En Allemagne, au sud de Berlin

se mirent à circuler, la plus invraisemblable étant la reprise de Péronne distante du front de 30 km. Quoique rien dans les communiqués postérieurs à celui du 8 au soir n'indiquait pareille avance, beaucoup de mes concitoyens y croient encore mordicus. Le télégramme du 9 au soir dit que les Allemands se sont retranchés derrière une ligne partant de la Somme à l'Avre et passant par Morcourt, Harbonnières, Caix, Fresnoy, Contoire. Nos ennemis avouent avoir perdu des hommes et des canons. Ce matin un cours communiqué disait que les attaques anglaises continuaient. Cette offensive anglaise, qui sans aucun doute fait partie du plan Général de Foch, fait naître en nous les plus grands espoirs. Par contre le moral des troupes allemandes baisse de plus en plus.

Nous avons lu aussi dans le journal allemand l'élévation du Général Foch à la dignité de Maréchal, la condamnation de Malvy à 5 ans de bannissement ¹⁵⁴. Par cette condamnation, qui aurait dû être plus sévère, j'ai compris quel réseau d'intrigues les Allemands avaient tissé autour de la Russie, la France et l'Angleterre en 1917. Ils ont réussi en Russie et obtenu un demi-succès en Italie, mais échoué en France et en Angleterre. Nous avons été près de l'abîme et nous devons beaucoup à la fermeté de Clemenceau de n'y avoir pas roulé.

Depuis 2 à 3 jours, grande animation au Cateau, on fait beaucoup de logements pour des officiers supérieurs, on remet en état les immeubles Seydoux. Le château et la maison de monsieur André sont meublés, on parle de l'arrivée d'un nouvel A.O.K - même de l'A.O.K d'un groupe d'armées, celui de Rupprecht de Bavière ¹⁵⁵. Tant pis, nous n'avons rien à gagner et tout à perdre. Déjà des réquisitions sont faites dans les maisons particulières pour meubler les nouveaux locaux pillés par les anciens occupants. En plus, nous aurons à subir de nombreuses visites d'avions. Jusqu'ici tout allait bien de ce côté et nous étions loin de souffrir comme Cambrai, mais gare maintenant !

Le temps est beau, favorable aux jardins malheureusement très pillés par ces troupes qui passent par notre ville et qui ont faim. On arrache prématurément les pommes de terre dont le cours se maintient toujours entre 1f et 1,25f le kg. À Cambrai et Valenciennes il est de 2 à 3 francs !

11, 12 et 13 août 1918

Les nouvelles de la guerre continuent à être bonnes. L'offensive franco-anglaise sur le front à l'est d'Amiens donne les meilleurs résultats. Amiens est complètement à l'abri du bombardement, Montdidier repris, nos lignes poussées jusque dans les anciennes lignes de 1914, le matériel conquis considérable, l'effort allemand de 1918 en vue de rompre les communications entre les armées franco-britanniques complètement annulé. L'effet moral est considérable : beaucoup d'enthousiasme chez les Alliés, une grande dépression morale dans le peuple allemand. Nous avons lu dimanche dans la gazette populaire de Cologne un article qui en dit long sur ce sujet. Nous nous laissons aller à beaucoup d'espérance. Ce matin le communiqué allemand nous dit que notre offensive est enrayée. La chose est possible, mais d'ores et déjà apparaît le fait que nous prenons maintenant sur notre ennemi le gros avantage

¹⁵⁴ Louis Malvy, député radical socialiste du Lot, ministre de l'Intérieur de 1914 à 1917. Accusé de trahison pour avoir fourni des renseignements aux Allemands, la Haute Cour le condamne pour « forfaiture », le reconnaissant d'avoir méconnu et trahi les devoirs de sa charge. Cela ne l'empêchera pas de redevenir ministre de l'Intérieur en 1926 ni de rester député de Lot jusqu'à la 2nde guerre mondiale... !

¹⁵⁵ Dernier prince héritier de Bavière, mort en 1955. Il a notamment commandé la 6^{ème} Armée allemande qui prit Lille puis un Groupe d'Armées allemandes dont il est Maréchal. Lors de la seconde guerre mondiale, il s'opposa au national-socialisme et dû s'exiler en Italie alors que sa famille était internée à Dachau et Flossenbürg.

de le manœuvrer. Puissions-nous agir de telle sorte que nous arrivions à terminer cette guerre avant l'hiver.

Le temps est magnifique, tout fleurit à souhait dans les jardins, malheureusement les troupes qui cantonnent dans nos régions volent beaucoup et nombre de propriétaires de petits jardins arrachent leurs pommes de terre avant maturité. Ce beau temps nous a amené dans la nuit du 11 au 12 une visite d'aéroplanes des plus mouvementées. Il était 23h15 lorsque la sirène se fit entendre. Généralement comme les avions ne font que survoler notre ville sans rien jeter, je ne me lève pas, mais cette fois voulant me rendre compte de la fameuse fusée lumineuse, je m'habille sommairement et je vais à la fenêtre. Rien, mais un bruit de moteur, un crépitement de mitrailleuse me fait rentrer dans ma chambre. À peine y suis-je que des détonations formidables se font entendre. Je descends vite à la cave, j'appelle Marie qui arrive à peine vêtue. D'autres détonations succèdent et puis tout retombe dans le calme. Le lendemain j'apprenais que 4 bombes, trois grosses et une petite, étaient tombées à 250 mètres de la maison sur la route de Fesmy. La petite face à l'estaminet Barras, où toutes les vitres sont brisées, les grosses dans les jardins situés à 50 m de la ligne de Valenciennes. Ces grosses bombes ont creusé des entonnoirs profonds de plusieurs mètres. C'est effrayant, je me demande même si nos caves peuvent offrir quelque sécurité. Des bombes sont aussi tombées sur *les Hurées* et près de l'usine Simons. Quelques soldats blessés légèrement, pas de dégâts militaires, rien dans la population civile.

14 et 15 août 1918

Jour de l'Assomption. C'est le cinquième anniversaire que je passe loin de tous ceux qui me sont chers. Aujourd'hui je n'ai été recueilli dans aucune famille amie et je mange seul mon maigre repas : deux boulettes froides, une purée de haricots, un peu de fromage et une petite crème au cacao. Comme la vie est triste ainsi loin des siens surtout lorsque l'on voit les années s'accumuler ainsi sur sa tête ! Le temps est toujours magnifique, le jour un soleil radieux avec une légère brise, la nuit un léger croissant de lune au milieu d'un ciel limpide où fourmillent des milliers d'étoiles. Ces nuits claires sont favorables aux raids de nos avions et c'est 5 ou 6 fois chaque nuit que la sirène se fait entendre. Depuis l'événement du 12, nous prenons plus de précautions et quand nous entendons les bombes éclater dans le voisinage, nous descendons à la cave. Le Cateau est généralement épargné, mais la région de Busigny, Honnechy, Caudry, Cambrai est très éprouvée. De ma fenêtre du grenier, la nuit je vois l'horizon éclairé dans ces régions, de lueurs sinistres, incendies, éclatements d'obus, faisceaux lumineux des projecteurs. L'aviation allemande paraît en infériorité et jamais les escadres qui viennent régulièrement sur nos pays ne sont chassées. La kommandantur m'a demandé de la décharger des accidents qui pourraient survenir du fait de la guerre aux coffres, aux livres, aux archives de la banque restés à l'immeuble dans les pièces sous ma clé. J'ai donné le certificat sans discuter, mais il aurait d'abord fallu ne pas me chasser de cet immeuble.

L'actrice que je logeais depuis 4 jours étant partie dimanche 11, j'ai hérité comme locataire d'un lieutenant de la colonne X-13 qui fait le service des voies et communications. C'est un homme jeune, 30 ans, professeur dans l'enseignement primaire en Silésie, célibataire. Il parle assez bien le français, nous avons eu une conversation très intéressante sur la situation actuelle. Les Allemands qui pensent et qui descendent au fond de leur conscience, sont en ce moment inquiets. Les derniers événements ont ébranlé la superbe qui jadis animait tous leurs discours. Ils hésitent, se voient dans une impasse et n'osent envisager l'avenir. L'officier qui est

ici ne cache pas son admiration pour la France, l'armée française, il se demande par quelle force d'âme la France peut voir, sans être ébranlée, sa chair si meurtrie et où l'armée française trouve assez de force pour conduire toutes les offensives depuis 1914. Ah! Comme on peut être fier d'appartenir à un tel pays ! Pour l'heure, mon officier se prépare à partir en permission pour 3 semaines. Sa chambre est encombrée de paquets de ravitaillement venus des ressources de notre pays et surtout du C.R.B. On ne peut imaginer la pénurie dans laquelle se trouve l'Allemagne. On ne peut imaginer aussi la lâcheté, la cupidité, apportée par nos paysans à fournir des vivres aux ennemis. Pour avoir des marks sur lesquels ils spéculent, ils aiment mieux vendre aux Allemands qu'aux Français. J'en connais qui ne vendent des pommes de terre qu'avec une prime en saindoux !! On les connaît. Les membres du C.R.B n'osent prendre des mesures !!

Les nouvelles de la guerre sont toujours bonnes, nous avons reconduit les Allemands depuis l'Ancre à l'Oise dans les anciennes tranchées de 1914. Nous leur avons pris beaucoup de matériel et fait de nombreux prisonniers, mais tout cela est dissimulé dans le compte-rendu des communiqués anglo-français très maquillés.

La division cantonnée dans nos régions a quitté brusquement cette nuit ses cantonnements pour une destination inconnue. Son départ met en verve les colporteurs de bonnes nouvelles. La ville est agitée par l'arrivée d'un A.O.K d'Armée. Les uns parlent de Rupprecht de Bavière, les autres de von Böhm qui commande depuis quelques jours le groupe d'armées intercalé entre le Kronprinz allemand et celui de Bavière. Toujours est-il qu'on réquisitionne chaises, fauteuils, bureaux, tapis, pour renouveler les appartements vidés par les officiers de l'A.O.K 2. Toujours charmant !!

16 et 17 août 1918

Les nuits claires, étoilées, nous attirent les avions. Chaque soir vers 23h la sirène nous avertit de la venue de ces oiseaux amis devenus maintenant forts dangereux pour les pauvres civils. Dans le quartier on est prudent après les incidents d'il y a quelques jours. Chacun au premier signal se lève, s'habille. Si les ronflements des moteurs se perçoivent distinctement, on descend dans sa cave. Somme toute Le Cateau est plutôt épargné, on lance peu de bombes sur la gare très éloignée de notre ville. À moins d'accidents toujours à craindre, il n'y a pas de danger immédiat. Il n'en n'est pas de même à Cambrai où sans répit se succèdent les bombardements par avions. On dit la population très énervée, très montée même contre les Anglais. Ces derniers cependant ont fait - suivant leur expression - *du bon travail*. Il y a quelques jours des trains de munitions, des magasins de ravitaillement ont été incendiés. On évalue à 38 millions de marks les dégâts. On signale aussi une très grande explosion à Louches.

Depuis jeudi midi, le canon se fait entendre sur toute la ligne qui s'étend de Douai à Compiègne avec une violence inouïe. Nous nous croyons reportés au jour de l'offensive franco-anglaise de la Somme en 1916. Roulement continu, bruit de cascade, sourde explosion. La division cantonnée dans notre région a été appelée d'urgence sur le front. Venue depuis 5 à 7 jours de la Marne, elle devait se refaire et se reformer dans notre pays au moins 3 semaines. De tous côtés on nous signale la colère et le désappointement des soldats auxquels on avait promis un repos bien mérité. Un certain nombre manquent à l'appel, beaucoup ont fait disparaître des objets de leurs équipements ; la lassitude de combattre, l'espérance d'une paix prochaine, les cadres complétés par des anciens hommes de métier exempts de service du front, font que le soldat allemand perd peu à peu sa belle assurance de jadis et devient quelconque. Certains

officiers se rendent compte de l'impasse dans laquelle l'Allemagne se trouve et disent qu'ils voient bien maintenant *qu'ils sont foutus*. Chose étrange, les communiqués allemands ne nous donnent pas encore des indications sur cette canonnade. Nous en sommes réduits à nous demander d'où vient l'offensive.

Ordre a été donné de faire enlever toutes les barres de fer qui, scellées sur des piliers de pierre dans les rues du Marché aux Chevaux et de Fesmy, servaient à attacher les bêtes à vendre les jours de foire. Le travail a été fait par un forgeron du pays, mauvais sujet, alcoolique, qui a brisé la majeure partie des bornes de la rue du Marché aux Chevaux. Nos ennemis qui ont donné cet ordre absurde dont nous ne voyons pas l'utilité, rient de cet acte de vandalisme. Il semble que certains Allemands se complaisent à faire le mal dans notre malheureux pays déjà si éprouvé.

J'ai arraché les pommes de terre plantées au jardin de Delbar. Petite récolte, 45 kg environ pour 120 pieds. Malgré la grêle, les haricots sont très beaux et promettent. Les marchands de légumes refusent toujours de vendre leurs pommes de terre pour faire monter les cours.

Voici le ravitaillement pour la quinzaine d'août.

Pain	350 g	Café	250 g
Cacao	200 g	Flocons d'Avoine	100g
Sucre	300 g	Céréaline	300 g
Savon	200 g	Graisse	500 g
Soude	200 g	Lard	300 g
Sel	200 g	Viande salée	400 g

L'A.O.K a quitté Tincourt pour Caudry, le C.R.B installé à la banque est très menacé. Les nouvelles de la guerre sont bonnes, les Allemands sont ramenés dans les tranchées de 1914, ils ont perdu dans cette dernière affaire d'Amiens 28.000 prisonniers, 600 canons, un matériel considérable !

18, 19 et 20 août 1918

Le 20 août de grand matin, assisté de Delbar, j'arrache les pommes de terre plantées dans le terrain mis par M. Picard à ma disposition. À vrai dire, cet arrachage est prématuré, il ne devrait être effectué que dans quelques semaines. Le départ pour Caudry d'une partie de la formation qui occupe les ateliers Picard m'a fait prendre cette rapide détermination. Les nombreux allers et venues par les jardins et les ateliers des automobilistes déménageurs sont dangereux pour les plants de pommes de terre. Il ne faut pas longtemps pour voir disparaître les plus légitimes espérances et mieux vaut tenir que courir. Tout a été arraché dans la matinée, pour 300 pieds j'ai presque 200 kg. C'est une bonne récolte. Malheureusement il faudra prendre de grandes précautions pour conserver en bon état ces tubercules récoltés avant complète maturité. Je m'y emploie de mon mieux en les mettant quelques jours au grenier avant de les descendre en cave.

Lundi 19, j'ai vu une personne du Cateau revenue Lille où elle séjournait avant la guerre. Je n'ai pu avoir des nouvelles de la famille. Les conditions de vie à Lille sont plus difficiles qu'ici. On trouve beaucoup de denrées alimentaires, vendues ouvertement dans des magasins, mais à des prix inouïs. Le beurre 50f le kilo, un œuf 2 à 2,50f etc... L'or fait une prime de 200%. Presque

tous les Lillois ont cédé leur or pour des denrées alimentaires. Beaucoup de bombes sur Fives. Les populations appellent à la fin de la guerre à grands cris.

C'est bien le quartier général d'armée qui se trouve ici. Beaucoup d'officiers en ville dont quelques-uns font attention au salut : des amendes ont déjà été distribuées. Pour ces officiers on réquisitionne du mobilier. Une vieille dame qui sur le conseil du soldat chargé des logements, le fameux Klein, avait mis ses meubles précieux dans son grenier, a vu tous ses meubles réquisitionnés par le même soldat. Rien à dire, rien à faire. Les scribes de la kommandantur ont des pouvoirs aussi étendus qu'un Feld-Maréchal. Quoi qu'il arrive leur chef donne toujours tort au civil.

Temps couvert, nous ne voyons plus d' avions, les combats se stabilisent sur la ligne Roye-Lassigny-Ribécourt.

21 et 22 août 1918

Lundi soir 20 août, j'ai eu la très grande joie de recevoir les photos annoncées par la dernière carte de Lécrivain. Ces photos faites au Havre fin mai sont pour moi le plus doux et le plus fidèle souvenir de mes deux chéris. Comme Jacques est changé ! Comme il a grandi, le voilà debout près de sa maman, il n'a pas 9 ans et demi et il lui arrive presque à l'épaule. J'ai peine à le reconnaître. Pourvu que cette croissance ne se fasse pas trop au détriment de sa santé. Quant à ma Lisa, elle paraît très bien, mais les modes nouvelles me changent quelques peu sa silhouette, sa physionomie paraît aussi modifiée. D'ailleurs la photo est assez petite, pas très nette, je ne puis juger. Mais quand nous nous reverrons après plus de 4 ans d'absence, comment nous retrouverons-nous ? Nos cœurs seuls n'auront pas changé. Quand finira la cruelle épreuve ? Nous n'osons faire des projets, mais depuis le 18 juillet nous nous reprenons à espérer, nous avons plus de confiance dans l'avenir. Devant nos offensives multipliées, les Allemands reculent, cèdent du terrain, perdent de plus en plus l'initiative du combat et s'affaiblissent physiquement et moralement. Nous attaquons somme toute sur la ligne qui va depuis Reims à Ypres, plus particulièrement en ce moment entre l'Oise et l'Aisne où nous avançons malgré les démentis allemands. Nos ennemis affichent des communiqués dans lesquels ils disent toujours nous repousser avec les plus lourdes pertes, mais à la lecture de la carte, ils abandonnent toujours du terrain.

Plus nous avançons plus le moral des troupes devient pitoyable. Les déserteurs augmentent, des rixes éclatent entre Allemands de diverses nationalités. On parle de mutinerie à Cambrai, les policiers qui jadis nous inquiétaient tellement ne sont plus employés que contre les troupes. Nombreux sont les Allemands déclarant la guerre proche de sa fin. L'Autriche flanche de plus en plus, un officier aurait annoncé que d'ici quelques jours nous aurions des choses curieuses dans ce pays. Recommencerons-nous un cinquième hiver ?

Le temps est magnifique, il fait même une chaleur au-dessus de la moyenne. Chaque nuit la sirène nous avertit du passage des avions, nous nous préparons à descendre dans la cave, mais Le Cateau est privilégié, les bombes éclatent au loin, généralement entre Busigny et Cambrai. J'ai toujours beaucoup de peine à me ravitailler. Je vis de légumes, cela ne donne pas beaucoup de force, surtout si ces légumes ne sont pas accompagnés de beurre et d'œufs. Je souffre de plus en plus de ne pas me trouver dans un pays où j'aurais eu beaucoup de relations avant la guerre. Je bénis chaque jour Dieu de me trouver seul ici sans Jacques et Louisa !!

23 et 24 août 1918

Aujourd'hui 24, temps couvert mais les journées précédentes et les nuits étaient magnifiques. Pendant ces nuits où la lune brillait d'un très vif éclat, les avions circulaient dans toute la région. Maintes fois la sirène nous les a annoncés, mais aucun jet de bombes n'ayant été entendu dans les environs immédiats du Cateau, nous ne sommes pas descendus à la cave.

Le 22 au matin, vers les 5h, j'ai été réveillé par un bruit sourd analogue à celui du moteur d'un camion automobile mis en marche. Ce bruit se prolongeant, je me suis levé et j'ai pu alors me rendre compte qu'il venait du canon. Monté au grenier, j'ai été vivement impressionné par le roulement ininterrompu, aussi violent, aussi prolongé que celui qui précéda les fameuses offensives allemandes de décembre 1917 et de mars 1918. J'en ai conclu que nos ennemis répondaient par une contre-offensive à celle engagée par les Anglais l'avant-veille. Toute la journée le bruit en roulements de tambour s'est prolongé. Les uns, des optimistes, parlaient d'une formidable avance anglaise, les autres, et j'étais du nombre, pensaient tout le contraire. Aussi tous étions-nous anxieux de connaître le communiqué du soir. Le communiqué affiché assez tard a donné raison à ceux qui, comme moi, jugeaient que ce roulement de canon indiquait une offensive allemande. Cependant le ton assez vague du télégramme ainsi que l'absence d'indications d'une ligne précise nous donnent à espérer que nos alliés anglais ont vaillamment résisté et somme toute très peu perdu du terrain gagné. Ce matin, aucun petit communiqué n'était pas affiché, nous en augurons beaucoup de bon.

Les nouvelles de la guerre continuent d'ailleurs à nous être favorables. Les journaux du front n'osent plus donner in extenso les communiqués alliés comme jadis, il faut les lire dans les gazettes trouvées chez le libraire et dont les exemplaires sont rarissimes. Nous avons pu ainsi savoir que notre avance entre l'Aisne et l'Oise nous avait permis de faire plus de 10.000 prisonniers, tout en portant nos lignes jusqu'à l'Ailette. Je crois que le moral du soldat allemand baisse de jour en jour. On parle beaucoup ici de la mutinerie de Cambrai sans en avoir une version exacte. Si nous continuons à enregistrer les succès comme ceux que nous tenons depuis le 18 juillet, j'espère beaucoup voir la fin de la guerre avant l'hiver par une dislocation des puissances centrales.

En Allemagne, comme ici d'ailleurs, le manque de nourriture se fait de plus en plus sentir. Le Ravitaillement Américain devient insuffisant de plus en plus.

Voici le rationnement pour la première quinzaine de septembre

Pain	325 g (-25 g)	Café	200 g
Farine d'Avoine	100 g	Mokaline	60 g
Légumes secs	400 g	Phosphatine	300 g
Céréaline	150 g	Sucre	300 g
Graisse	500 g	Savon	200 g
Lard	100 g	Soude	300 g
Viande salée	400 g	Amidon	50 g

Si nous n'avions pas les légumes, nous n'aurions plus qu'à mourir de faim ! J'ai en ce moment presque 300 kg de pommes de terre.

25, 26 et 27 août 1918

Aujourd'hui 27, anniversaire de notre mariage ! Il y a 12 ans que nous nous donnions l'un à l'autre pour toujours, il y a 4 ans que nous vivons séparés de la manière la plus cruelle ! Je revois toutes les phases de cette unique journée, je les revis avec une intensité de pensée inouïe et mon cœur fond dans une tristesse profonde. Ce matin j'ai assisté à la messe que je fais dire en cet anniversaire aux intentions de notre prochaine réunion. Cette messe régulièrement célébrée par le curé doyen en l'église paroissiale a été dite par suite d'événements survenus au dernier moment, dans la chapelle improvisée du *Refuge des Vieillards*. Pauvre petite chapelle organisée dans un grenier, mais si simple, si éclairée avec toutes ces tentures blanches que mon âme en fut comme éblouie. Au fond l'autel, dans une sorte d'alcôve, quelques rangées de bancs et de prie-Dieu, un petit autel avec des reliques, sur le côté droit quelques statues de saints sur des piédestaux, des plantes vertes, des fleurs artificielles. Le jour entrant clair par les fenêtres ouvertes, puis les bruits de la rue montant confus jusqu'à nous et se mariant aux sifflements et aux gazouillements des hirondelles. J'étais le seul homme, avec une douzaine de religieuses, costume blanc et noir des Augustines. J'ai revu nos visites, tant au moment de nos fiançailles, qu'après notre mariage, à l'Hôtel-Dieu de Bayeux. Qu'est devenu ma tante, sœur Marie de la Croix ? Comme j'ai bien prié Dieu pour tous ceux qui me sont chers et comme je suis sorti de là plus calme et réconforté.

Le 26, anniversaire de la bataille du Cateau. Nous avons eu une messe de requiem à 8h. Quant aux Allemands, ils n'ont fait aucune cérémonie commémorative pour leurs morts. Le commandant nouvellement arrivé - le 4 du mois - n'y aura pas pensé et aucun des scribes de la kommandantur n'aura osé lui rappeler. Triste peuple où tout n'est que parade et soumission. Par contre le cimetière que nous avons visité dimanche 25 était très bien entretenu.

Le temps très beau dimanche a été modifié par un orage violent survenu dans la nuit du 25 au 26. Dans la journée du 25, plusieurs escadres d'avions ont survolé notre ville sans jets de bombes. Nos nuits sont calmes. Nous ne connaissons que par des communiqués allemands les résultats de la bataille qui se livre en ce moment d'Arras à Reims. Nos ennemis repoussent toutes les attaques, mais cèdent du terrain. Ils doivent abandonner du matériel et des prisonniers qu'ils n'osent déclarer au peuple allemand dans les communiqués alliés supprimés depuis quelques jours dans la plupart de leurs journaux. Ces symptômes sont excellents pour nous, la bataille est engagée depuis le 18 juillet, comment finira-t-elle ? La force de nos ennemis est toujours très redoutable et très organisée.

28 et 29 août 1918

J'ai arraché une partie des haricots plantés dans le terrain Picard, ils ne sont pas encore très mûrs mais comme toujours nous craignons les vols ; je fais la part du feu, la récolte est belle. J'ai pu arracher dans d'assez bonnes conditions. Il était temps car depuis lors nous avons de la pluie. Maintenant toute la récolte jonche mon grenier et sèche en attendant le battage. Me voici passé cultivateur et j'estime d'un œil satisfait le nombre de litres de beaux haricots qui va sortir de ces cosses dorées. Je vais aussi essayer un système décorticage car tous ces haricots qui avec les pommes de terre vont devenir la base de mon alimentation ne conviennent guère ni à mon estomac ni à mes intestins. Pour comble, en ce moment, le pain est mauvais et il règne un air de cholérine que je voudrais éviter.

Comme nouvelle de la guerre, les Anglais continuent leurs attaques tout en ayant l'air de les accentuer du côté d'Arras-Cambrai. Les Allemands nous disent tout repousser mais ils cèdent peu à peu du terrain. Leur force d'offensive paraît pour le moment très amoindrie. Le moral des hommes et même des officiers très atteint. Nous avons toujours ici l'État-Major du Général von Böhm, commandant un groupe d'Armées, ce qui nous vaut l'affichage des télégrammes du matin et du soir. À part cela la vie ici est très calme, on ne penserait jamais que peut-être la grosse partie se joue à quelque 40 km de nous.

30 et 31 août 1918

La situation militaire continue à être de plus en plus favorable à nos troupes. Les Allemands pressés à l'est d'Arras et de Bapaume se défendent avec une grande énergie dans les fameuses lignes d'Hindenburg que les Anglais ont dépassé en certains points. Au sud de la Somme, les Anglais en liaison avec les troupes françaises refoulent les ennemis au-delà des lignes de la Somme. Enfin les troupes françaises (encore et toujours) prononcent une vigoureuse offensive à l'est de l'Oise dans la contrée de l'Ailette. À moins d'un revirement, que nous ne voyons nullement poindre, les troupes alliées sont maîtresses de la manœuvre et les Allemands, qui ne conduisent plus la guerre, doivent subir leur volonté.

Plus nous allons, plus nous voyons le moral des troupes allemandes diminuer. Les soldats sont découragés, font ce qu'ils peuvent pour ne pas aller au front, se refusent de combattre. Hier au soir vers 5h fusillade dans la gare, renseignements pris c'était des jeunes troupes qui déchargeaient leurs fusils en l'air en criant « *Nicht front* ». D'aucuns se mutilent avant d'arriver sur la ligne de feu ! Nombre d'officiers pensent de même, on dit qu'on a dû en emprisonner un certain nombre à Cambrai pour refus d'obéissance. Certains considèrent comme prochaine la défaite de l'Allemagne et disent « *Nous aussi nous aurons notre Waterloo* ». On a l'impression que les alliés possèdent un matériel d'une supériorité écrasante. Nos avions inquiètent beaucoup l'Allemand, des centaines et des centaines survolent leurs lignes, leurs lieux de rassemblement, les criblent de bombes explosives aux effets terrifiants.

Hier 38 bombes ont été lancées sur notre gare à midi. Pas d'accidents civils, quelques dégâts matériels, deux Allemands tués, plusieurs blessés. Les explosions ont été tout à fait inattendues et extrêmement violentes. J'étais au C.R.B, maison Lozé à ce moment-là. Nous avons cru que les bombes tombaient sur la ville.

Hier très beau temps, aujourd'hui ciel couvert avec alternatives de pluie. L'état de santé est quelconque depuis quelques temps ; beaucoup de cas de dysenterie au Cateau et dans les environs. J'ai été un peu touché, mais j'ai pu me soigner à temps, j'espère ne pas trop céder à la maladie du jour.

1^{er}, 2 et 3 septembre 1918

Ce matin 3, j'ai arraché le restant des haricots que j'avais plantés dans le terrain Picard. L'arrachage est un peu prématuré mais il vaut mieux tenir que courir. Mon grenier est jonché de plantes qui sèchent en attendant le battage. Quand je pense à la récolte que nous aurions encore pu avoir dans ce pays si les Allemands avaient laissé les cultivateurs libres de travailler avec le minimum d'attelages nécessaires, je reste confondu. Mais nos ennemis, là comme partout ailleurs sur le sol de France, ont voulu faire enfin le mal pour le plaisir de le faire. À perte de vue nos champs sont incultes, remplis d'ivraie, de chardons et de mauvaises herbes.

Il faudra des années pour remettre cette terre en état, et il était si simple de continuer à faire produire.

Les événements militaires sont toujours favorables aux Alliés. Les télégrammes allemands confus, alambiqués, contenant des faits d'armes personnels nullement en rapport avec la grandeur de l'action, sont assez sobres de noms de localités. Nos ennemis repoussent toutes nos attaques mais reculent toujours. Nous avons dépassé la ligne de la Somme : Péronne, Bapaume, Ham sont tombées dans nos mains, nous refoulons l'armée allemande sur les anciennes tranchées de 1916-1917, tranchées franchies en ce moment par les Anglais entre Arras et Douai-Cambrai. Depuis 4 jours de nombreux convois de voitures, des parties de régiment, infanterie ou artillerie, remontent vers l'Allemagne par la *Chaussée Brunehaut*. On dégage sans doute de matériel toute la partie comprise entre Saint-Quentin et Laon. Nombreux sont aussi les trains chargés de matériel empruntant la grande ligne de Cologne. Nous nous demandons jusqu'où va aller ce recul, nous sommes agréablement surpris mais inquiets. Comment repassera cette marée humaine qui nous a submergés en 1914 ? Quel sort nous est réservé ? Les bruits les plus fantastiques recommencent à courir. Laon aurait été reprise d'assaut, les Anglais seraient aux portes de Cambrai et de Douai, la chute de ces deux villes serait imminente, mais rien de tout cela n'est officiel. Le fait important qui se dégage est que les Allemands ne réagissent pas, reculent partout et se démoralisent. L'heure du châtiment approche-t-elle ? On installe dans notre région un poste de ballons captifs. Ces ballons s'élèveront sur les hauteurs comprises entre Saint-Bénin et Mauroy. Une conduite de gaz de 4 kilomètres, dit-on, partira de l'usine Hallette. Dangereux voisinage !

Le temps sans être mauvais est maussade, très froid pour la saison. Marie a eu des nouvelles de sa famille par un prisonnier civil qui travaille à Denain. Tout le monde va bien chez elle, mais là comme ailleurs nos ennemis font briser tout l'outillage industriel par les travailleurs civils.

4 et 5 septembre 1918

Depuis 2 jours le canon se fait entendre avec une violence inouïe. La ligne de combat se rapproche de nous, aussi c'est fiévreusement que nous suivons les communiqués allemands. Ils indiquent chaque jour un nouveau progrès de nos troupes. Les Anglais avancent sur Cambrai et nous essayons de déborder les Allemands entre l'Oise et l'Aisne. Hier au soir nos ennemis avouaient être sur la ligne Arleux-Moeuvres. Dans le public le bruit courait que nous étions à Marcoing, mais je crois la nouvelle prématurée. Nous sommes donc tout à la joie de nos succès mais d'un autre côté ce rapprochement de la ligne de feu ne cesse pas de nous inquiéter. Si les Allemands doivent abandonner notre pays, comment passerons-nous ce moment difficile ? J'envisage la situation sous toutes ses faces, j'ai pris quelques dispositions, mais à vrai dire seuls les événements pourraient me dicter une ligne de conduite.

Les services de la kommandantur au Cateau ne sont pas changé, peu de troupes dans la ville. Par contre une grande quantité de blessés dans les différents hôpitaux, les lazarets du front et de Cambrai se sont repliés sur Le Cateau. Nous sommes envahis par les services de la Croix-Rouge, médecins, infirmiers, infirmières. Beaucoup ont déjà séjourné ici, ils y reviennent chargés de mobilier volé ou réquisitionné on ne sait où. Par nos rues, c'est le lamentable défilé des blessés à pied revenus du front par leurs propres moyens et la course incessante des baladeuses transportant les grands blessés des hôpitaux au train sanitaire. Les services médicaux allemands manquent d'anesthésiant, les opérations sont pénibles, dans les rues

voisines des hôpitaux on ne cesse d'entendre des gémissements. Pour ma part j'ai été frappé du mauvais état de l'équipement du soldat allemand. Les uniformes sont faits de pièces et de morceaux, beaucoup ont des pantalons de toile. Les draps paraissent sans consistance et puis tous ces hommes paraissent fatigués, insouciant, plus rien de la fièvre de mars 1918. Il semble qu'on ne demande qu'une seule chose, retourner au pays et avoir la paix. Les avions viennent toujours nous visiter nuit et jour mais ne jettent pas de bombes. Les officiers revenus du front craignent beaucoup les bombes et s'inquiètent beaucoup des caves dans les maisons où ils logent. Ce n'est pas une installation de ballons captifs que nous devons avoir ici mais une fabrique de gaz comprimé.

6 et 7 septembre 1918

La situation semble se compliquer du côté allemand. Nos ennemis reculent depuis Ypres jusqu'à Reims, ils sont ramenés dans leurs tranchées de 1915 et nous semblons les menacer sérieusement tant du côté de Laon que de Cambrai. Sur ce dernier point du front nous suivons anxieusement depuis 2 jours les diverses émotions si poignantes par où passe cette malheureuse ville.

Jeudi 5 au soir des jeunes gens du Cateau revenaient de Cambrai avec des camions automobiles et nous informaient qu'ordre était donné par l'autorité allemande d'évacuer la ville. Cependant les avis étaient partagés car les uns donnaient l'évacuation comme forcée, les autres comme volontaire. Partait donc qui voulait.

Vendredi 6, les bruits qui circulaient différaient. L'ordre allemand était formel, toute la ville devait être évacuée sous les 3 jours, les personnes ayant des amis ou de la famille dans les environs pouvaient les rejoindre, pour le reste de la population, l'exode avait lieu à pied suivant le canal et la route conduisant à Iwuy, dès samedi matin. On ne pouvait emporter que des bagages à main.

Ce matin 7 on me dit que les anglais bombardant violemment les abords du canal et de la route d'Iwuy, toute évacuation était impossible. On a ajouté que l'archevêque était à la tête d'un parti d'habitants se refusant d'exécuter les ordres allemands. Demain nous aurons encore peut-être quelques changements.

Quelques personnes profitent des automobilistes allemands pour sauver dans notre région des membres de leur famille et des objets et papiers précieux. Je me hâte de dire que ces automobilistes, malgré des ordres sévères, sont complaisants et soit par humanité soit par intérêt rendent beaucoup de services. Je connais un jeune homme d'ici âgé de 18 ans qui a été hier à Cambrai chercher sa grand-mère et sa sœur et qui les a ramenées grâce au concours d'un automobiliste, saines et sauvées.

À Cambrai hier, journée calme à part les bombardements d'avions. On ne sait pas où se trouve la ligne anglaise. Ici nous avons un temps magnifique, plusieurs fois par jour et par nuit la sirène nous avertit du passage d'avions, mais sans arrêt sur notre ville. Par contre les environs sont copieusement bombardés. Toujours aussi de nombreux mouvements de troupes revenant du front où y allant. Les routes sont encombrées de convois, on remarque plutôt un mouvement vers la Belgique. Le bel ordre de 1914 ne règne plus, la machine allemande semble usée, vieillie, le moral des troupes va en s'affaiblissant. Un ardent vœu de paix monte de l'armée, vœu encore plus vif je pense dans l'intérieur de l'Allemagne. Si les Allemands ne font pas une offensive suivie de succès, d'ici 2 mois, nous aurons la paix avant l'hiver.

8, 9 et 10 septembre 1918

La situation semble se modifier de jour en jour. Les troupes françaises avancent rapidement entre la Somme et l'Oise, elles doivent se trouver en ce moment sous les murs de Saint-Quentin. Avance également importante dans la forêt de Saint-Gobain. Silence absolu des communiqués allemands sur le front entre Douai et Cambrai ; ces 2 villes ont été totalement évacuées et livrées au pillage. De Douai nous avons peu de renseignements : un habitant de cette ville poussant une petite voiture et allant droit devant lui a été interrogé par un de nos amis. Suivant les instructions données par l'autorité allemande, le pillage par les soldats était interdit, des *colonnes de Sammeln* ¹⁵⁶ devaient prendre dans les maisons vides tous les objets réquisitionnés. Mais à Cambrai, le pillage par les officiers et les soldats a été effectué sans pudeur. On n'attendait même pas le départ des malheureux habitants pour violer leurs domiciles de la plus répugnante façon. Les riches maisons étaient la proie des officiers qui mettaient des camions-autos à la disposition des propriétaires voulant partir au plus vite. Dès que l'auto avait disparu, le pillage commençait. Les magasins de ravitaillement ont été le théâtre de scènes immondes et même sanglantes. Bref, il semble que cette malheureuse ville ait été offerte à la soldatesque allemande pour lui faire oublier les inquiétudes du moment. J'étais très désireux de savoir comment les choses s'étaient passées pour les coffres-forts. J'ai pu interroger certaines personnes et voici ce que j'ai recueilli : le 4 septembre, les Allemands ont envoyé une circulaire aux propriétaires de coffres afin de les inviter à retirer les objets précieux qui s'y trouvaient ; on pouvait tout emporter sauf les coupons, les titres au porteur, l'or, l'argent et les billets. Peu de personnes se sont présentées. Samedi les coffres ont été ouverts au chalumeau, leur contenu en a été retiré et expédié à Valenciennes. Je crois que mon ami et collègue Desroy assistait à l'opération.

Aujourd'hui nos rues sont remplies de malheureux évacués de Cambrai. Beaucoup arrivent par leurs propres moyens, poussant dans des voitures d'enfants ou des petits chariots d'occasion leurs objets les plus précieux. On m'a dit que la route de Cambrai au Cateau était jonchée de ces pauvres paquets abandonnés faute de force pour les transporter. Beaucoup ont fait étape à Caudry. Le spectacle lamentable donne beaucoup à réfléchir à notre population. Nous nous demandons anxieusement quand viendra notre tour.

Aujourd'hui 10, nombreux sont aussi les prisonniers de guerre français venus du front de Saint-Quentin, Ham, où les Allemands les faisaient travailler. J'ai causé à nombre d'entre eux, soit lorsqu'ils marchaient en colonne, soit lorsqu'ils se groupaient au jardin public. Ils ne savent rien de la guerre, souffrent de la faim, paraissent assez déprimés.

11 et 12 septembre 1918

L'évacuation de Cambrai a vivement ému toute notre population. Beaucoup de nos concitoyens s'apprêtent à subir le même sort que les habitants de Cambrai et font fiévreusement leurs préparatifs de départ. Toutes les roues disponibles provenant soit de bicyclettes démolies, soit de machines agricoles hors d'usage, sont employées à faire des véhicules de transport plus ou moins primitifs. On confectionne des sacs, des malles, on prépare ses paquets. Les plus optimistes, les plus patriotards, ceux qui ont toujours le plus chanté victoire même au moment de nos heures les plus sombres, sont les plus prêts à préparer la fuite et geindre sur la perte de leurs biens. Nombreuses sont aussi les personnes qui veulent retirer des coffres leurs titres et leur argenterie. Nous faisons M. Piot et moi de longues séances à la salle des coffres. Notre tâche est extrêmement simple, nous demandons aux employés de la kommandantur l'accès

¹⁵⁶ Colonne de collecte / collecteurs

des coffres, on nous autorise, et une fois les portes ouvertes, les clients font tout ce qu'ils veulent car aucun soldat allemand ne se trouve présent. On voit des gens maigres qui ressortent volumineux, la pélerine est aussi un vêtement très pratique. Je ne saurais donner aucun conseil, car le raisonnement juste aujourd'hui devient faux demain. Faire des cachettes est très dangereux, laisser ce que l'on a aux mains de nos ennemis présente de graves inconvénients, cependant dans ce dernier cas on a toujours plus ou moins en main une preuve de son bien.

Il nous arrive chaque jour des évacués de Cambrai, ces malheureux nous font des récits qui prouvent une fois de plus que cette malheureuse ville a été livrée comme une proie à la soldatesque allemande en compensation des derniers revers. Les Allemands qui ne se trouvent pas à Cambrai demandent des permissions pour s'y rendre, soit pour prendre part au pillage, soit pour racheter aux pillards le butin. Je connais ici certains de ces messieurs qui sont revenus de là-bas les malles pleines. Somme toute il n'y avait pas péril en la demeure pour ordonner une évacuation, les Anglais n'ont pas avancé leur ligne et ne bombardent que très peu. Voilà donc l'armée allemande ramenée aux tranchées de 1917-1918. Nos ennemis sont persuadés que nous ne pourrions franchir ces tranchées avant l'hiver et après une grosse inquiétude, une ère de confiance et de calme semble régner parmi eux : « *Nous pouvons être bien tranquille au Cateau, on n'évacuera pas car on ne saurait franchir la tranchée d'Hindenburg* ». Je crains qu'il n'en soit ainsi et que les Alliés après une offensive qui dure depuis le 18 juillet ne soient à bout de souffle. Pour ma part j'estime que nous serons fixés vers la fin du mois.

Nous avons vu les représentants du C.R.B de Caudry et de Bohain hier et avant-hier. On est aussi très inquiets dans ces 2 villes qui recevront l'orage avant nous. Danquigny, très optimiste, croit à une victoire prochaine et se prépare à évacuer. Il m'a donné des nouvelles de mes chéris, tout allait au commencement d'août. Dieu soit béni et loué !

Les prisonniers de guerre français de passage au Cateau le 10 ont quitté la ville le 11 au matin. J'ai vu défiler ces malheureux par une pluie battante, ils étaient pâles, exténués, fatigués au départ de l'étape, leur mince bagage était mis sur des petites poussettes d'occasion auxquelles plusieurs étaient attelés. J'en ai vu dans les brancards d'un chariot, comme des bêtes de somme. Ils souffrent beaucoup de la faim, mais chose incroyable et toute à la honte de nos ennemis, ils passent la nuit sans tentes, à la belle étoile, parqués dans un champ comme des bestiaux ! On les avait mis ici au jardin public ! Le temps est mauvais et je pense à ces malheureux qui couchent sans abri, sous des arbres, dans la boue. Et les Allemands publient de beaux albums nous montrant de jolis camps de prisonniers bien aménagés avec des salles de livres, de jeux etc... On donne aussi le menu jour par jour pour une semaine. Quel peuple ! Hypocrisie et mensonge !

13 et 14 septembre 1918

Cette fois les avions sont venus nous visiter dans la nuit du 13 au 14 et d'une façon terrifiante. Il était 3h du matin, je venais d'être réveillé par le bruit d'un moteur d'aéroplane, sans inquiétude j'écoutais me demandant si l'avion était un français ou un allemand. J'opinais pour un avion allemand car la sirène ne donnait pas. J'étais très rassuré, soudain un sifflement puis un fracas épouvantable. La bombe est tombée. Ma première pensée est l'étonnement de me trouver sain et sauf, puis je fais en hâte de la lumière, je saute hors de mon lit, j'appelle Marie qui couche dans la salle à manger. Elle est levée, n'a rien, mais dans son trouble ne peut faire

de lumière. Enfin elle arrive à ouvrir sa porte verrouillée et nous descendons à la cave ; il est bien temps car tout danger est passé ! Je délivre Rip et je fais le tour de la maison. Ma pensée est que cette bombe est tombée à quelques mètres seulement de nous. Comme dégâts, j'ai un carreau brisé à la salle à manger, l'imposte de la cuisine. Au premier, l'imposte de ma chambre à coucher et deux carreaux, l'imposte du cabinet de toilette. Dans la chambre réservée aux officiers, 6 carreaux aux deux fenêtres, deux impostes. Comment nous mettre maintenant à l'abri du vent, de la pluie et du froid qui va venir ? Je me recouche après avoir causé avec les voisins qui comme moi ont des vitres brisées mais ne savent pas où la bombe est tombée.

Au matin, 6h30, je me lève et j'apprends que la bombe est tombée au cimetière. Je m'y rends aussitôt. L'aspect terrifiant : dans un rayon de 150 mètres toutes les tombes sont saccagées, colonnes brisées, croix renversées, grilles arrachées. Plus nous approchons du point de chute, plus les dégâts augmentent. Enfin nous arrivons devant un entonnoir d'au moins 30 mètres de diamètre et d'une profondeur de 6 à 7 mètres. Il ne reste rien des caveaux effondrés les uns sur les autres, heureusement on ne voit ni cercueil ni ossements.

On raconte que l'avion visait un train de munitions garé dans la tranchée du pont de Fesmy. Du cimetière à ma maison, rue de Fesmy, ce ne sont que vitres brisées, tuiles et ardoises enlevées, des toits, fenêtres et même des portes arrachées de leurs gonds. Décidément le voisinage de la ligne devient de plus en plus dangereux. L'abri dans la cave ne servirait tout au plus qu'à nous protéger des éclats projetés et dans ce cas ils ont été nombreux !

Les nouvelles de la guerre sont très bonnes. Hier au soir les communiqués allemands nous annonçaient qu'ils avaient évacué Saint-Mihiel sous une attaque franco-américaine. Nous attendons avec impatience les communiqués français nous donnant les noms exacts des villages repris, mais nous publiera-t-on ces communiqués ? Nos ennemis usent en ce moment de petits moyens, ne nous affichaient-ils pas avant hier avoir fait 3.000 prisonniers aux Anglais alors que le communiqué officiel est de 300...

15 septembre 1918

Hier dans l'après-midi, je me suis rendu pour la seconde fois au cimetière et une fois de plus j'ai été frappé des ravages causés par la bombe. Le spectacle des tombes bouleversées, des croix brisées, des pierres descellées, des morceaux de marbre épars de toutes parts, ne saurait être dépeint. Il semble qu'un combat violent ait eu lieu en cet endroit. Tout le monde est terrifié, les Allemands plus peut-être encore que nous. À mon retour de cette visite, Marie m'apprend que je suis logé : 2 officiers dont un capitaine et une ordonnance sont installés dans la chambre et le cabinet de toilette. Il n'y a plus de carreaux aux fenêtres ni aux impostes, mais cela ne trouble pas mes hôtes. Ils sont sans doute habitués aux misères du front, car ils ne se plaignent pas et même sont moins exigeants que les non-combattants. Tous les 3 ont dormi la nuit sans bouger. Ils devaient partir ce matin, mais il y a eu sans doute contrordre car ils sont encore ici.

Le temps est superbe, les avions reviennent nous visiter ; plusieurs fois dans le courant de la journée la sirène a retenti. La nuit du 14 au 15, alerte. Je suis descendu jusqu'à l'entrée de ma cave - on devient prudent. Nous n'avons plus de nouvelles de Cambrai dont l'entrée est interdite aux nombreux automobilistes embusqués qui faisaient de petits commerces de transport des bagages et des voyageurs. Ah ! Il y a un beau relâchement dans la discipline de l'armée allemande. Pour 1.000 marks une automobile de charge vous conduit du Cateau en Belgique. J'ai vu partir le 13 toute une famille avec ses nombreux bagages. L'auto était une

voiture du service des télégraphes assez confortable, les bagages étaient recouverts d'une bâche et les petits carreaux de la voiture passés au blanc.

Vendredi 13, tous les évacués de Cambrai ont reçu l'ordre de quitter le Cateau. Un train était formé pour les transporter ; la réunion avait lieu sur la place Verte et là j'ai vu le lamentable spectacle si connu des malheureux arrachés à leurs foyers et parqués presque comme des animaux avec leurs pauvres bagages. Tous nous faisons d'amères réflexions car nous ne sommes pas sûrs du lendemain.

Les communiqués allemands sont très laconiques sur l'offensive en Lorraine. Nous n'avons par eux aucun nom pouvant nous donner une ligne. Nous savons que les armées franco-américaines avancent et nous attendons impatiemment les bulletins officiels des Alliés. En 2 mois que de changements ! Voilà tout le terrain perdu repris et l'Allemagne menacée par la Lorraine. Le plan de Foch se précise. Quelle belle ordonnance à la française ! Comme nous sommes loin de la brutalité allemande !

Le rationnement du C.R.B diminue à chaque quinzaine. Le voici pour la 2^{ème} quinzaine de septembre.

Pain	325 g par jour	Cacao	200 g
Flocons d'avoine	50 g	Sucre	250 g
Légumes secs	500 g	Café	200 g
Céréaline	200 g	Savon	150 g
Graisse	600 g	Soude	150 g
Viande salée	400 g	Huile	50g
Sel	200 g		

À noter qu'il n'y a plus un gramme de lard salé !

16 septembre 1918

La nuit du 15 au 16 a été des plus mouvementées. Le 15 nous avons été survolés à maintes reprises par des avions et nous supposons bien que la belle nuit qui se préparait nous vaudrait la visite des grands oiseaux alliés que nous redoutons maintenant. À 9h15, au moment où nous faisons notre partie, M. Piot et moi, la sirène donne l'alarme. Nous descendons de suite à la cave, aussitôt 3 ou 4 explosions se font entendre. À partir de ce moment et jusque vers les 3h du matin, nous n'avons guère eu de répit : bombardements aux environs et sur la ville, coups de canon contre les avions, combats entre avions à la mitrailleuse, ronflement des moteurs, lugubres appels de la sirène, tous les bruits affolants du combat nous ont tenus en éveil. Piot a profité d'une accalmie pour rentrer chez lui, Marie en visite chez des voisins pour revenir ici. Je me suis couché vers 22h30 mais je suis descendu 2 fois à la cave - peu de temps il est vrai - mais toujours plus ou moins inquiet. À la fin, très énervé, très fatigué, je suis resté au lit malgré les appels de la sirène. Un de nos amis a compté qu'elle avait retenti 25 fois pendant la nuit. Le lendemain, j'ai appris que certains quartiers de la ville avaient été très éprouvés, heureusement on n'a à déplorer aucun accident. Dans la rue d'En-Bas, qui contourne la rue Auguste Seydoux, des bombes sont tombées sur deux maisons. Chez Carville, ancien boucher, la bombe éclata au milieu d'une petite cour, pulvérisa les bâtiments légers qui

l'entouraient et causa des dégâts aux divers étages de la maison. M. et Mme Carville étaient dans leur lit, la force de l'explosion le déplaça d'un mètre, toutes les fenêtres furent brisées, les meubles renversés. Par un miracle ils se retrouvèrent sains et saufs. Une autre bombe tomba aux pieds d'une maison quelques mètres plus loin et l'éventra sans causer d'autres dommages. Les aviateurs devaient viser les installations des bureaux de l'A.O.K dans la fabrique Seydoux. Chose curieuse, on a retrouvé chez Carville des balles de schrapnell et plus loin des fragments d'obus. J'en ai conclu que cet accident provenait non d'une bombe d'aéroplane, mais d'un obus non éclaté en l'air d'un canon anti-avion. Je suis peu soutenu dans cette opinion et je ne sais pourquoi on aime mieux faire le jeu des Allemands que de défendre nos aviateurs ?

17 septembre 1918

La nuit a été plus calme que la précédente. Nous ne sommes descendus que 3 ou 4 fois à la cave de 9h à 10h du soir ; pas de bombes sur la ville. J'aurais bien dormi si vers les 2h du matin un orage n'avait éclaté. Dans la chambre sur le devant, les fenêtres démunies de carreaux laissaient passer la pluie qui chassée par le vent formait de véritables mares dans la pièce. Aidé de Marie j'ai pu aveugler les fenêtres avec des vieux sacs et réparer le dégât. Comme les 3 officiers avaient quitté la chambre en prévision de pluie pendant la nuit, j'avais retiré le tapis, relevé les rideaux, éloigné les meubles des fenêtres. Somme toute j'ai eu peu de dommages. Ce matin Delbar et moi avons bouché les fenêtres avec du papier goudronné ; il n'y a plus d'accidents de ce genre à redouter. Je suis aussi en train d'aménager ma cave pour y demeurer au besoin plusieurs heures consécutives.

J'ai vu ce matin un prisonnier français nommé Pannier, ferblantier de son état et de la région du Meslay à Littry. Le pauvre garçon était intoxiqué par les gaz. Pendant quelques instants, trop courts, nous avons parlé de la Normandie.

Les nouvelles de la guerre sont bonnes, les communiqués allemands très filandreux accusent une avance au-delà de Saint-Mihiel. Nous avons fait des progrès remarquables de ce côté. Les Américains partaient de Toul et les Français de Verdun. Les armées ont coupé la poche et se sont rejointes sur la route qui va de Thiaucourt à Fresnes. Le journal allemand ne donne aucun communiqués français - petit communiqué américain avec 13.000 prisonniers. On cache autant que possible la situation aux armées du front. Ce matin *La Gazette de Cologne* publie une note du chancelier autrichien proposant aux belligérants un congrès en pays neutre. Cette note lue hier soir aux troupes du front nous cause une vive impression. Nos ennemis seraient-ils à la veille de céder ? Irions-nous définitivement vers la paix ? Nous savons le peuple allemand à bout et ne se soutenant que par un miracle de volonté ; d'autre part nos victoires successives depuis 2 mois leur donnent à penser ! Nous sommes impatients du lendemain. Pendant ce temps le canon se fait toujours entendre très violemment.

18 et 19 septembre 1918

Le 18 au matin vers 4h j'ai été réveillé par un roulement de canon d'une violence inouïe. Jamais jusqu'alors je n'avais entendu un bruit aussi assourdissant. Je monte au grenier, le jour commence seulement à poindre, mais l'horizon de Saint-Quentin à Cambrai est illuminé de lumières fulgurantes, de-ci de-là pointent des étoiles lumineuses que je prends pour des éclatements d'obus. Je redescends me coucher, le bruit formidable dure encore pendant 2h puis s'apaise quelque peu. Au bureau du C.R.B, j'apprends que les troupes cantonnées dans les villages voisins ont été appelées d'urgence sur le front. Ma crainte d'une offensive allemande

se trouve être fausse, nos ennemis font simplement des contre-attaques. Le soir, rien au communiqué allemand. Les bruits les plus divers courent la ville tels que : Cambrai repris, la ligne Hindenburg franchie au Catelet. La canonnade a continué depuis lors avec des intermittences de violence.

Ce matin 19, le bruit était semblable à celui de la veille. Le communiqué du 19 au matin annonce que les Français et les Anglais ont fait une offensive de Vermand à Havrincourt ¹⁵⁷ et que des contre-attaques ont lieu là où les lignes ont été percées. Tout indique que nous avons un succès, mais notre joie est contrebalancée par l'inquiétude dans laquelle nous nous trouvons d'être évacués. Nous attendons le télégramme de ce soir avec une certaine émotion. Sans doute nous donnera-t-il la ligne de bataille. Je viens de voir le télégramme allemand. Nous sommes arrivés à Hargicourt et Bellenglise ¹⁵⁸, tout contre le canal. Notre avance pendant la journée d'hier doit être de 5 à 6 kilomètres. Somme toute pour connaître exactement la situation il nous faudrait lire les communiqués anglais et français correspondants. Nous ne sommes pas encore tout à fait menacés tant que le canal n'est pas franchi. Cependant il est bon de prendre quelques précautions. Pendant la journée d'hier, Delbar et moi avons d'aménagé la cave. J'ai dressé un lit de bonne et transformé - en le couchant et en le recouvrant de planches - un porte-bouteille qui pourra recevoir une paille. S'il n'y avait pas un peu d'humidité nous serions somme toute assez bien. Je prends aussi quelques dispositions en cas d'évacuation. J'ai retiré mes titres au porteur de mon coffre, fait un petit inventaire de l'argenterie qui s'y trouvait et mis dans un autre coffre les papiers de Rafin, de Marie et quelques petits souvenirs de ma Lisa. Il faut s'attendre à tout, mais aussi quel crève-cœur quand je regarde toutes ces chères choses et souvenirs de notre ménage qu'il me faudra abandonner, mes meubles anciens, mes gravures, ma bibliothèque ! Quel sacrifice, mais ce sera pour la France et tout s'oubliera si nous nous retrouvons tous !

Hier, visite de notre quartier pour le logement, je n'étais pas là. Le soldat de la kommandantur a été presque brutal. Il ne parle rien moins que de nous reléguer Marie et moi dans une seule pièce ! Pour le moment, la menace n'est pas très à craindre car toutes les troupes allemandes sont au front mais gare à nous si on hiverne. Ce matin un soldat *Police Mobile* est venu pour réquisitionner du mobilier ; il a noté 2 chaises !

L'abbé Méresse, curé-doyen du Cateau est mort hier à 1h de l'après-midi. Depuis quelque temps ce pauvre doyen visiblement frappé par les tristesses de la guerre déclinait peu à peu. Il s'était remis d'une crise survenue il y a quelques mois et j'avais plaisir à suivre avec lui les progrès de ce rétablissement quand une attaque d'urémie l'a terrassé en quelques jours. C'était un homme de beaucoup de cœur, bon mais un peu sectaire et violent parfois. Nous avons eu quelques discussions, mais jamais il ne m'en avait gardé rancune. Il avait beaucoup de foi et de piété.

20 et 21 septembre 1918

Ce matin 21, à 11h on a conduit le doyen à sa dernière demeure. J'avais l'honneur en compagnie de messieurs Picard, Boudart, Thomas et 2 prêtres des environs de tenir un des cordons du poêle. Beaucoup de monde à l'enterrement, l'offrande a duré jusqu'à la fin de la messe. L'oraison funèbre faite par le curé de Troisvilles, vice-doyen, était un assemblage de lieux communs. Le curé de Troisvilles est sans doute un saint prêtre mais il n'a aucun talent oratoire.

¹⁵⁷ Entre Cambrai et St-Quentin

¹⁵⁸ 25 km du Cateau

Il n'a nullement fait ressortir le caractère de l'abbé Méresse qui sous certains côtés était digne d'être mis en vedette. Parmi les prêtres venus du dehors se trouve l'abbé Herreng, curé de Saint-Hilaire et très ami de ma famille Pajot de Lille. Sans nous être jamais vus, nous avons beaucoup entendu parler l'un de l'autre, aussi c'est avec la plus grande joie que j'ai pu évoquer, grâce à lui, un passé qui remonte à presque 30 ans !!!

Hier 21, grande animation au Cateau : tous les services de l'État-Major von Böhm déménagent pour remonter vers le nord. Il va sans dire que ces messieurs emportent tous les meubles réquisitionnés il y a un mois pour leurs installations et logements. La télégraphie sans fil a aussi déménagé, nous sommes privés de nouvelles depuis lors, même du communiqué officiel que le libraire n'a pas affiché hier au soir. Ces départs, ce manque de nouvelles, ont plus ou moins fait travailler les imaginations. On dit que les fameuses lignes Hindenburg, complètement détruites, sont sur le point d'être franchies par l'armée anglaise. On fait courir le bruit de l'évacuation de Bohain. Il est certain que les événements tournent mal pour les Allemands et que nous devons nous préparer à tout, surtout au pire, mais il faut examiner la situation de sang-froid et attendre. Hier messieurs Picard et Seydoux ont voyagé pour le C.R.B dans toute la région d'Estreux où il n'était question d'aucune mesure d'évacuation.

Le temps est variable, les soirées sont belles ce qui nous vaut des passages d'avions suivis de tirs et de bombardements. Nous descendons dans nos caves, trop humides à mon gré, ce qui manque d'intérêt. Depuis 2 jours je loge un jeune officier de 22 ans ; c'est le premier que je vois descendre à la cave. Il doit partir demain, une demoiselle employée dans un bureau est venue voir la chambre qui lui a plu et elle compte venir demain en prendre possession.

Défense est faite aux commerçants de vendre des objets textiles. Tous les magasins traitant cet article ont été fermés après inventaire. Seuls peuvent encore traiter affaire les Maisons Buchener, Momprez-Aubas, R. Legrand, Grandes fabriques. Cette mesure a sans doute pour objet l'arrêt de la vente des objets qui, dans les maisons particulières, sont susceptibles d'être réquisitionnés.

22, 23 et 24 septembre 1918

Nous vivons de plus en plus dans la crainte d'une évacuation. Tous, plus ou moins, préparent leur départ. On confectionne force de véhicules avec les roues dont on peut encore disposer. M. Boudart a acheté 150 francs une belle poussette pouvait emporter au moins 200 kilos. Pour ma part, je me fie un peu au cours des événements et j'attends. J'ai toujours en réserve à la banque quelques véhicules d'enfants qui me serviraient le cas échéant. Notre population est aussi très agitée par la formation d'un train d'évacuation pour la France avec séjour indéterminé en Belgique. Les conditions sont toujours aussi draconiennes que par le passé, tant en ce qui concerne les choses à emporter que l'âge des personnes ; les amateurs sont légion. Les bombes tombées sur le Cateau, l'évacuation de Cambrai et de Douai donnent beaucoup à réfléchir. On s'inscrit au bureau des réfugiés, bureau toujours dirigé par M. Marchandise de Péronne qui là règne en maître.

Dimanche le sergent-major de la kommandantur Rumkor qui depuis 4 ans régnait en véritable potentat sur la région du Cateau a quitté son fauteuil de bureau pour le front - changement de régime et de situation ! Quoique ce subalterne ait maintes fois abusé de sa situation pour assouvir des rancunes personnelles, la population en général n'a pas trop eu à se plaindre de

lui. Il était très allemand, très travailleur, assez juste, mais il fallait lui parler chapeau bas et que de fois j'ai vu au guichet de la caisse de la banque messieurs Picard, Thomas etc... attendre la tête nue que cet infime personnage dans la vie civile voulut bien se retourner du bureau où il était assis et leur parler !

Dimanche et lundi, temps très mauvais, averse, grand vent. Au loin le canon roule toujours. Des divisions plus ou moins éprouvées traversent notre ville pour cantonner dans les villages voisins où elles vont se reformer. Par nos rues défilent des petits groupes de soldats qui reviennent de la manœuvre ou passent équipés à neuf pour se rendre à la gare. Je remarque que tous ces hommes sont, ou d'âge mûr, grisonnants, ou de très jeunes recrues. Très peu d'entrain. L'officier qui logeait chez moi depuis le 18 est parti le 22. Nous avons eu, dans la soirée du 21, une conversation qui m'a édifié sur l'intransigeance du parti militaire allemand. Suivant ce jeune officier, fils d'un général, jamais la fameuse ligne Hindenburg ne pourra être franchie, jamais l'Alsace et la Lorraine ne seront rendues à la France. L'Allemagne pourra reculer, mais elle ne sera jamais envahie et elle dictera la paix ! Le jeune homme - 23 ans - a été blessé au mois de mars près de Montdidier ; il est en Allemagne depuis 6 mois et n'a pas, pendant ce laps de temps, pris contact avec les armées du front. Il n'en connaît pas l'esprit dont nous avons ici quelques échos. Je lui ai prédit des surprises.

Dimanche 22, la jeune allemande employée dans je ne sais quel bureau a pris possession de la chambre. C'est une jeune fille maigrichonne, aux traits assez fins, aux yeux bleus ingénus. Elle a encombré la pièce de photos et de petits bibelots, elle ne fait aucun bruit, ne demande rien, passe presque inaperçue, bref l'idéal si cela continue.

Ravitaillement toujours difficile, je puis depuis 2 semaines me procurer du lapin à 2 francs , poids vif. Voici le ravitaillement du C.R.B - première quinzaine d'octobre

Pain 3	25 g	Savon	150 g
Légumes secs	500 g	Soude	150 g
Graisse	600 g	Sel	300 g
Viande salée	100 g	Lard	250 g
Café	200 g	Biscuits	100g
Sucre	250 g		

25 et 26 septembre 1918

Notre front est assez calme à part quelques combats locaux du côté du Catelet ; depuis 2 jours point de grosses actions. Le temps est beau, le fond de l'air un peu vif, nous sommes en automne. Des avions amis survolent nuit et jour Le Cateau où la défense assez organisée gêne leurs mouvements. Chaque nuit on a une ou plusieurs alertes et suivant sa disposition d'esprit on descend à la cave. Les craintes d'évacuation sont toujours le sujet de toutes les conversations, mais là comme pour tout, le temps fait son œuvre et on pense un peu moins aux terribles événements qui nous menacent. J'ai vu hier le Capitaine Neuerburg, officier attaché au ravitaillement du C.R.B. Il nous a rassuré ; il n'est nullement question dit-il d'une évacuation du Cateau pour le moment. On n'envisage pas cette éventualité au grand quartier général. Selon lui les évacuations de Cambrai, Douai, Carvin, sont le fait d'un commandant d'armée venu de Russie et qui a peut-être manqué de sang-froid. Il ferait mieux de dire que le pillage de ces malheureuses villes a été offert à l'armée allemande en compensation de tous

ses échecs subis depuis 2 mois. Nous savons de source certaine que Cambrai est peut-être moins bombardée qu'il y a un mois ; des personnes dignes de foi ont vu le pillage ordonné, systématique, quartier par quartier par des automobilistes et des troupes allemandes doublées pour ce triste ouvrage de la lie de la population. Une fois de plus nos ennemis cultivent à plaisir le mal dans notre malheureux pays.

Des trains d'évacuation volontaire sont passés ces jours derniers par Le Cateau. Ils venaient de la région de Bohain. Ici, les inscrits pour le prochain train dont la date de départ n'est pas encore fixée, sont de plus en plus nombreux. Leur nombre atteint 600 parmi lesquels beaucoup d'évacués d'autres localités, évacués qui avait trouvé asile au Cateau. Presque tous les services installés ici au moment du fameux repli d'Hindenburg remontent vers le nord, soit en Belgique soit à Maubeuge, ce qui fait dire à nombre de personnes que nous subissons ici une évacuation stratégique. La kommandantur reste toujours une kommandantur d'étape. Le commandant a fait dire hier à M. Picard qu'il n'y avait pas de mesures à prendre pour évacuer ! Les journaux allemands du front cachent les victoires remportées par les Anglais en Palestine et les Serbes en Macédoine. Nous avons lu dans des gazettes non destinées aux troupes que les Anglais étaient à Nazareth après avoir fait 18.000 prisonniers et pris 120 canons. Damas et Beyrouth doivent être très menacées. Du côté de la Macédoine nous connaissons mal la situation.

27 et 28 septembre 1918

Au moment où je mets ces notes à jour, 2h de l'après-midi, le canon fait rage, fracas de grosse artillerie auquel se mêle le bruit des bombes lancées au loin par des avions. Une grosse pièce installée dit-on à Busigny tire par instants et fait trembler les maisons sur leurs fondations. Hier matin de 5h à 8h, roulements de tambour sans interruption, sans aucun doute le front de bataille se rapproche de nous. Les Anglais doivent attaquer la ligne Hindenburg de Saint-Quentin à Cambrai. Nous allons nous trouver au centre du cercle de feu.

Que se passe-t-il sur notre front ? Le communiqué allemand du 25 au soir est muet à ce sujet, nous sommes réduits aux hypothèses, notre esprit se perd. Les avions survolent notre ville, étudient les positions allemandes pendant le jour et la nuit ils lancent des bombes. On a peine à penser que nos alliés ou nos frères, sans égards pour notre situation, jettent des bombes en pleine ville. Notre position devient des plus dangereuses. Hier vers 7h15 du soir, pendant que nous faisons le bridge chez M. Picard, six bombes sont tombées en pleine ville, depuis la rue de Landrecies jusqu'à l'usine à gaz en suivant la rue Cuvier et la rue Saint-Martin. Un de nos concitoyens, M. Aubas a été atteint au moment où il ouvrait sa porte pour rentrer chez lui. On ne peut encore se prononcer sur son état, mais c'est miracle qu'il n'y ait pas eu d'autres victimes. Une bombe est tombée dans le jardin de la maison de Mme Picard-mère, habitée par M. et Mme Filippi. Si ces derniers ne s'étaient pas garés à l'entrée de leur cave, on ne sait ce qui serait arrivé. Toutes les vitres de la maison sont brisées, les éclats de la bombe ont perforé des portes de chêne en centaines d'endroits, traversé plusieurs pièces et sont ressortis sur la rue. Je reste encore effrayé de la puissance de l'explosif. Les caves seules peuvent offrir un abri et encore pour les bombes de moyen calibre. Le poste des pompiers, place Verte a été atteint., un des gazomètres de l'usine à gaz crevé - pas d'accident, pas d'explosion. J'ai pu me convaincre que cette fois nous avions à faire à des bombes d'aviateurs et non des obus. Le directeur du gaz m'a montré les débris de la bombe dont il a recueilli des fragments. Désormais nous sommes à chaque instant exposés au danger. Que Dieu nous garde !

Mais ce qui dans ces moments d'angoisse nous réconforte c'est de penser que plus que jamais nous conduisons la guerre, nous touchons à la victoire. Les Turcs et les Bulgares sont en déroute, les uns en Palestine, les autres en Macédoine. Si les Allemands ne peuvent venir à leur secours, ils demanderont bientôt grâce. Sur notre front, depuis 2 jours, une offensive franco-américaine est déclenchée de Reims à Verdun. Nous avons gagné du terrain, les Allemands tout en disant nous avoir arrêtés sont inquiets. Ils ont peur de nous voir entrer en Allemagne par la Lorraine, ils sentent que le moment d'expier tous leurs crimes est proche. Les journaux du front masquent la situation, des troubles intérieurs sont imminents dans l'Empire.

29 et 30 septembre, 1^{er} et 2 octobre 1918

Les événements semblent se précipiter. Depuis lundi 30, les menaces d'évacuation sont imminentes pour Le Cateau. Le Capitaine Neuerburg donne à M. Picard des instructions pour réexpédier les stocks de marchandises, nous ne conservons en magasin que ce qui est nécessaire à nos populations pour la 2^{ème} quinzaine d'octobre. Je prends de mon côté quelques dispositions : je fais rentrer une créance de 3.000 francs pour que nous soyons pourvus de fonds pour un temps assez éloigné. Cet argent est réparti entre les agents restés sous mes ordres et moi. J'obtiens de M. Picard d'envoyer au C.R.B une caisse contenant quelque lingerie et des livres de la banque. Pour ce, nous allons rapidement dans notre arrière-caisse, tout est intact, mais nous ne pouvons que prendre rapidement sans rien regarder. Puis j'organise la voiture d'enfant de Jacques de façon à lui faire porter mes valises et du ravitaillement dans le cas où nous aurions à évacuer par nos propres moyens. Marie elle, aura la petite charrette anglaise. Depuis lundi tous mes moments sont pris par des locataires de coffres qui retirent le jour ce qu'ils ont apporté la veille. L'autorité allemande ne surveille rien - on fait tout ce que l'on veut.

Dimanche 2, temps mauvais dans l'après-midi, beau le matin, violente canonnade. Un gros canon situé derrière nous à Bazuel tire toutes les heures un coup qui fait tout trembler. Dimanche soir aussi on a affiché pour la dernière fois le communiqué. Nous attaquons depuis la mer jusqu'aux Vosges et nous avançons partout. Depuis lors nous n'avons comme nouvelles que celles données par le journal en retard de 2 jours, nouvelles vagues puisque nos communiqués ne paraissent plus. La Bulgarie envahie demande la paix, quoi que les puissances d'Allemagne et d'Autriche fassent pour arrêter le mouvement. La Turquie va suivre. Nous avons l'impression que le coup final arrive, l'Allemagne, assaillie de tous côtés, peut être envahie, va succomber.

Mais nous au Cateau nous périrons au port ! Déjà de par les routes s'allongent les misérables cortèges des malheureux chassés de leurs demeures par la guerre. Les lignes, les fameuses lignes d'Hindenburg sont franchies, tous les villages au-delà du canal de l'Escaut tombent coup sur coup. Les bruits les plus divers circulent. C'est bien une évacuation mais qui ne ressemble en rien à l'évacuation méthodique préconisée par les Allemands. Sauf les formations, les travailleurs, tous les hommes enfin, salariés par nos ennemis ou jeunes mobilisables, tout le monde s'en va au petit bonheur. Il n'y a comme surveillance que l'ancienne peur du fameux gendarme allemand, trop occupé maintenant à courir après les déserteurs.

Depuis dimanche c'est nuit et jour par nos routes et les rues de la ville un défilé ininterrompu de voitures de ravitaillement, de caissons d'automobiles. Ce n'est pas à vrai dire une déroute mais par instant cela revêt le caractère d'une retraite précipitée. J'ai vu chose inouïe mardi,

tout un convoi de caissons de grosse artillerie conduit par les travailleurs civils de Bazuel, parmi lesquels j'ai reconnu un jeune ouvrier du chemin de fer.

J'ai composé une malle, grosse caisse d'imprimés de la banque, avec quelques livres de la banque et du linge fin. Cette malle devait partir avec des archives du C.R.B, mais depuis ce matin la gare d'Aulnoye bombardée par les avions n'est plus qu'un vaste champ d'entonnoirs et toutes les communications par chemins de fer sont interrompues entre Le Cateau et Hautmont.

Notre journée du 2 octobre s'est passée dans la fièvre et l'inquiétude ; de toute part on se prépare à l'évacuation. Les bruits les plus divers circulent. Un vicaire affirme qu'on évacue Neuville, village à 6 kilomètres d'ici. Je m'efforce de continuer mon service comme d'ordinaire. Sur le soir, les nouvelles sont assez impressionnantes. Caudry à 10 kilomètres d'ici a reçu l'ordre d'évacuer à midi. Je ne sais rien de ce qui s'est passé à la banque - je suis assez inquiet pour nous quoique l'avance anglaise paraisse plutôt se faire sur Bouchain et Valenciennes. Aurons-nous le suprême bonheur de nous trouver en dehors du cercle de feu ? Pourtant on fait des tranchées dans les environs - à Neuville, route de Bazuel.

Je vis au jour le jour, je prie Dieu, j'attends !! On a plus de journaux, mais le bruit court que la Bulgarie demande la paix, sans conditions et que les socialistes allemands seraient au pouvoir !

3 octobre 1918

Nuit du 2 au 3 calme. Une seule alerte d'avions vers 4h, sans jets de bombes. Nous vivons heure par heure, presque minute par minute, des événements qui peuvent survenir. Vers le 2 au soir, j'apprends successivement l'évacuation de Caudry, le renversement du ministre Herting, la défaite complète de la Bulgarie, l'avènement au pouvoir des socialistes allemands. Des convois passent toujours sur nos routes remontant vers l'Allemagne. Dans mon lit j'ai peine à dormir, je songe aux miens, à la paix qui sans aucun doute arrive à la France par la victoire. Nous n'entendons le canon que faiblement. Sur le matin cependant les roulements sont plus nourris. J'ai peine à dormir, il fait un temps superbe, j'ai l'impression que nous approchons de la délivrance. Mais aussi comment passerons-nous ce moment si redoutable de notre retour à la France ?

Je m'occupe avec Delbar de monter un feu dans la cave. Je ne saurais jamais assez dire combien cet homme si rare m'est dévoué. Je sors aux nouvelles et dans la rue je remonte une longue théorie des évacués de Bohain. J'en interroge plusieurs, ils m'apprennent que les femmes et les enfants ont été laissés et que seuls ont été enlevés les hommes de 14 à 60 ans. Cette nouvelle me comble de joie, une espérance inonde mon cœur, celle que le même sort sera réservé au Cateau, épargné ainsi peut-être du pillage. Au C.R.B aucune nouvelle d'avoir à faire évacuer les caisses et la comptabilité. Nous causons longtemps de la situation avec Picard très optimiste sur le sort qui nous attend. Dans la rue revenant seul, je croise un soldat allemand qui me dit :

- Monsieur cela va bien pour nous.

Je reste étonné.

- Ne craignez rien, ajoute-t-il, je suis de Colmar, Alsacien-Français, j'aime la France comme vous ! Ah ils sont perdus, ils n'ont plus d'armée, leurs divisions sont réduites à 4.000 hommes, les cochons nous ont-ils fait assez souffrir et ruinés depuis 4 ans. Mais j'ai été élevé dans l'espoir

de vous voir réunis à nous et ce moment arrive ! Et l'Alsace, que ferait l'Alsace devant un plébiscite ? Mais elle voterait pour la France !

J'aurais voulu continuer la conversation mais on nous épie, nous devons nous quitter. Je ne sais, mais, cette conversation, le soleil, je suis tout à l'optimisme. De 2 à 3h nous sommes survolés par les avions qui lancent un certain nombre de bombes sur les voies ferrées. À chaque appel de la sirène, nous nous réfugions dans nos caves. Le premier jet de bombes est effectué sur la ligne de raccordement du chemin de fer de Valenciennes, le second sur un train de troupes. Il y a des morts et des blessés. Berthe ancien commissaire en chef de l'A.O.K de Saint-Quentin et du Cateau se trouvait dans le train, il n'a rien. Beaucoup de personnes en prévision d'une évacuation s'abouchent avec des chauffeurs d'autos qui, moyennant un nombre de marks respectables, s'engagent à les transporter en Belgique avec leurs bagages. Cela s'est fait en grand à Cambrai, ici la retraite allemande très accentuée rend la chose plus difficile. Nos bons chauffeurs procèdent autrement : ils allèguent des ordres sévères, prennent rendez-vous avec les clients aux portes de la ville, chargent les bagages aux environs de la maison puis retournent en Allemagne sans vous prendre au rendez-vous indiqué. Ce mauvais tour est arrivé à Mlle Momprez qui depuis 2 ans trafique beaucoup avec les Allemands.

Vers 6h un télégramme est affiché, les Allemands repoussent toutes nos attaques, mais reculent. Rien sur la situation intérieure de l'Allemagne qui doit être très mauvaise.

4, 5, 6 et 7 octobre 1918

Comment dépeindre les journées que nous vivons en ce moment. C'est un mouvement de fièvre inouï qui nous emporte et qui nous brûle. Au loin le canon gronde et roule sans arrêt ; dans la ville c'est la perpétuelle menace d'évacuation suspendue sur nos têtes. Dans l'après-midi du 4, Piot, Delbar et moi perçons le mur de séparation entre nos 2 caves, travail pénible car le mur a une épaisseur de 2 briques et nous n'en serions jamais sorti sans notre dévoué Delbar. Le soir je recevais de M. Picard l'avis d'avoir à me rendre avec lui à la kommandantur le samedi 5 à 7h du matin pour une entrevue avec l'officier allemand chargé du contrôle des banques. Peu après, nouvel ordre nous avisant d'avoir à prévenir les locataires de coffres de se joindre à nous. Il est tard, nous devons M. Picard et moi courir dans la nuit obscure pour joindre les locataires restés au Cateau. On me demande des explications, je ne puis que montrer mon ordre. Avant cette course j'avais eu une espèce d'altercation avec le Capitaine Neuerburg venu rapidement au Cateau aviser M. Picard qu'une évacuation était imminente. Il fit les choses si hypocritement que je ne pus m'empêcher de lui dire que je resterais jusqu'au bout, aimant mieux mourir chez moi que crever sur une route étrangère. Comme il ricanait, j'ajoutais qu'il valait mieux pour le gouvernement allemand mettre de l'huile dans les rouages de la machine et que d'ailleurs les Anglais seraient ici dans 4 jours. J'ai ajouté de plus :

- *Vos troupes sont fatiguées et ne veulent plus la guerre.*

- *Et les Français ?* riposta-t-il.

- *Ils la feront toujours, jusqu'au bout !*

En partant il m'a ainsi menacé

- *Vous n'avez pas 50 ans, nous nous reverrons.*

Samedi 5 à 7h du matin nous nous trouvions réunis MM. Picard, Boudart, Hallette, Ruhon, membres du conseil d'administration de la banque, quelques locataires de coffres et moi dans la salle de la banque. Nous avons attendu jusqu'à 8h l'officier séquestre qui d'ailleurs s'est

excusé de son retard. Après m'avoir demandé, il m'a dit être venu pour ouvrir les coffres et en emporter le contenu. J'ai aussitôt protesté donnant lecture à haute voix de mes instructions ainsi que des articles 46 et 51 des Conventions de La Haye. Le séquestre me regarde alors l'air furieux, me disant qu'il a l'ordre de forcer les portes et qu'il passera outre. D'ailleurs cette mesure n'est prise qu'en vue de mettre les valeurs à l'abri d'un bombardement. Il ajoute que d'ailleurs il regrette d'avoir à exécuter un tel ordre. Le contenu des coffres sera mis dans des sacs ficelés portant cachet de l'autorité allemande et des locataires de coffres. Plusieurs clients admettent cette manière de voir et sur leurs demandes, je donne accès à la salle des coffres. Là, je fais au Rittmeister Mumm - tel est le nom de notre séquestre, les 2 propositions suivantes :

- 1- Comblé de sac de terre la salle des coffres, opération facile car le travail est déjà fait aux 2/3
- 2- Enlever les coffres tels quels et les transporter en Allemagne avec moi ou M. Piot comme gardien.

Cette dernière mesure sourit à Mumm, mais il ne dispose pas en ce moment de moyens suffisants. Mes deux propositions sont repoussées et le travail commence. Je dois avouer que la crainte du bombardement est telle que tous les locataires de coffres confient au séquestre tout ce qu'ils ont sans hésiter. Plusieurs même vont jusqu'à rechercher chez eux des objets précieux. Le Capitaine Mumm me demande alors où il pourrait se restaurer. Je lui offre alors de venir chez moi, prendre une tasse de café, il refuse, fait des difficultés puis accepte. Chez moi la glace est rompue et je me trouve en face d'un homme du monde, très correct, très gentleman même, fabricant de tissus à Aix-la-Chapelle, parent de la famille Mumm de Reims. Il déguste mon café, d'ailleurs excellent, goûte à un gâteau fait par Marie et ne sait comment me remercier. Voilà mon ennemi devenu mon obligé. Il s'offre de me rendre un service, je lui montre ma caisse de linge que devait emporter le C.R.B et qui se trouve en panne en ce moment. Il se fait un plaisir de me la mettre sous séquestre, ce dont je suis charmé. De retour à la banque, je remets dans un grand sac mon argenterie, mes titres nominatifs, tout le contenu de mes coffres. Le sac est ficelé, cacheté de mon cachet et de celui de l'autorité allemande.

Le matériel pour forcer les coffres est amené à pied d'œuvre. Il se compose de tubes en caoutchouc et de grands tubes d'oxygène. L'ouvrier se met en action, son chalumeau fait fondre les gonds des petites portes des coffres et il fait ensuite sauter la porte à coups de masse. L'outillage me paraît vieux, l'ouvrier inhabile, quelques titres sont brûlés. Le matériel apporté pour ensacher, ficeler et cacheter les titres est tout à fait insuffisant. Je dois donner des sacs et sacoques de la banque tenus par moi en réserve au C.R.B ainsi que de la cire et de la ficelle. Le Rittmeister Mumm très fatigué demande la permission de s'asseoir, je cause un peu avec lui, il paraît visiblement gêné de la besogne qu'il exécute, s'en excuse à maintes reprises. À midi je fais apporter un déjeuner froid qu'il partage avec moi. Ce déjeuner est composé de pâté de lapin, d'un peu de confiture, d'une bouteille de bière et d'une tasse de café. Le Rittmeister Mumm mange comme un Latin, un Français, peu et correctement. Il me fait faire deux affiches de protection pour ma serre de la caisse auxiliaire. Les affiches indiquent que cette serre renferme les livres, les archives, la comptabilité de la Banque de France et de la Maison Verley-Decroix et que les coffres de la Banque de France sont vides. Vers 17h tout est fini, il fait dans la salle des coffres une chaleur suffocante, une odeur vous prend à la gorge. Il n'y a pas assez de grands sacs pour ensacher les petits paquets. Le

Rittmeister Mumm est en désarroi, il ne sait que devenir. Heureusement je me rappelle que j'ai encore des caisses dans le grenier de la banque. Accompagné d'un soldat, j'y monte, j'ai la chance d'en trouver encore 3 grandes.

Nous chargeons à 17h au milieu d'une cohue indescriptible. Toute la rue du Marché aux Chevaux est encombrée de voitures, de trains de canon, de caissons, d'autos trépidantes, bref l'aspect de la retraite. Quel beau coup de filet pour des cavaliers hardis, mais hélas notre cavalerie n'est pas encore là. J'ai chargé M. Piot de convoier officieusement tout l'envoi, il charge ses bagages dans l'auto, ravi de quitter Le Cateau qui va sans doute devenir le théâtre de durs combats.

Fin du Journal de Fernand Turlotte

C'est ainsi que s'achève ce témoignage, d'une manière un peu brusque qui ne nous raconte pas comment Fernand Turlotte et Le Cateau vécurent ces dernières journées d'occupation - la ville ayant été libérée le 18 octobre. Je ne sais pas si mon aïeul a pris la route dans ces jours de combats durant lesquels Le Cateau subit de nombreux bombardements, ou s'il n'a rejoint que plus tard la Normandie, sa femme et son fils.

Fabrice Turlotte
(février 2020 - février 2021)